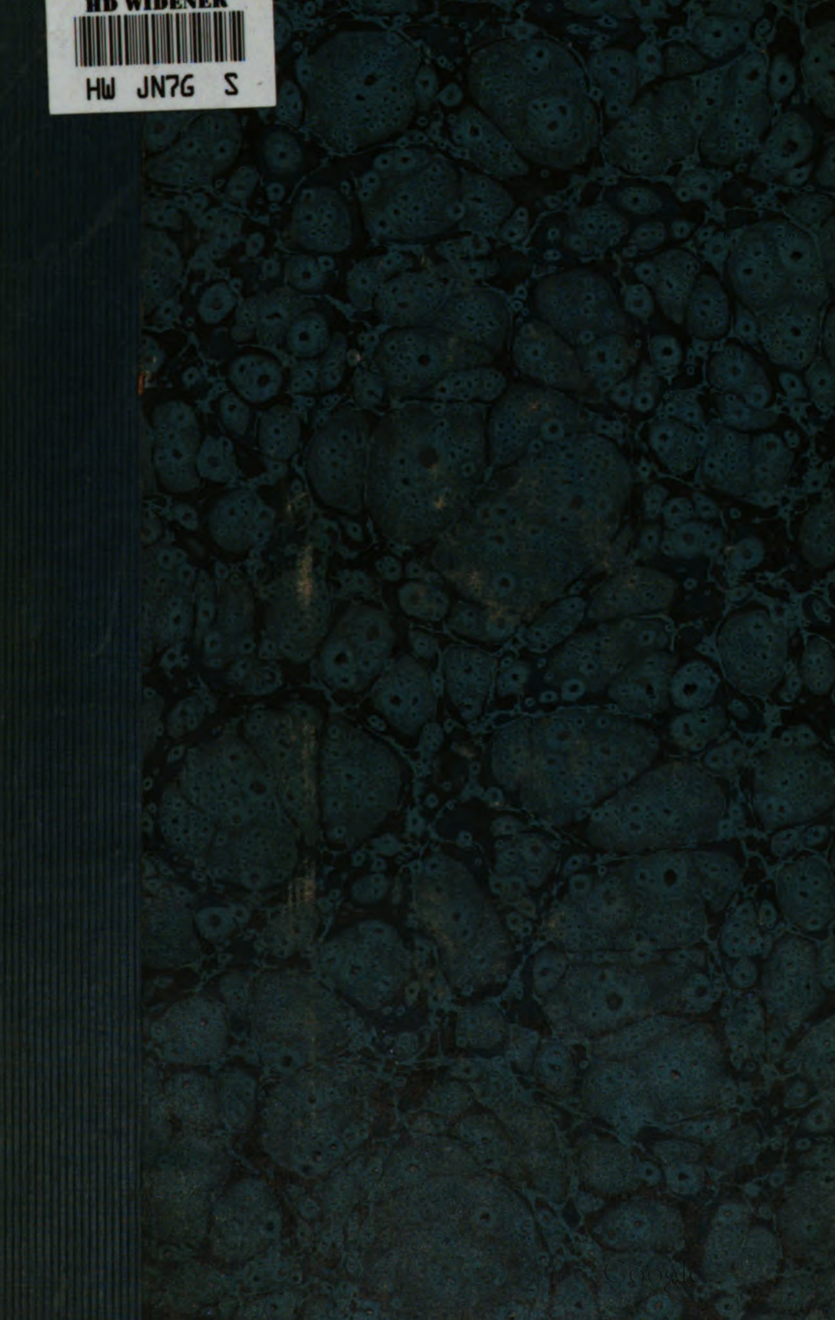


HD WIDENER
HW JN7G S


HARVARDIANA
ACADEMIA · IN · NOV · ANG
ET
CHRISTO ECCLESIAE
VE RI
TAS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHEQUE-CHARPENTIER.

VICTOR HUGO.

Notre-Dame de Paris, 2 vol.
Le Dernier jour d'un Condamné. } 1 vol.
Bug-Jargal, }
Han d'Islande, 1 vol.
Odes et Ballades, 1 vol.
Orientales, 1 vol.
Feuilles d'Automne, } 1 vol.
Chants du Crépuscule, }
Voix intérieures, } 1 vol.
Les Rayons et les Ombres. }
Théâtre, 2 séries.
Cromwell, 1 vol.
Littérature et Philosophie mêlées, 1 vol.

DE BALZAC.

Physiologie du Mariage, 1 vol.
Scènes de la Vie privée, 2 séries.
Scènes de la Vie de province, 2 séries.
Scenes de la Vie parisienne, 2 séries.
Le Médecin de Campagne, 1 vol.
Le Père Goriot, 1 vol.
La Peau de Chagrin, 1 vol.
César Birotteau, 1 vol.
Le Lys dans la Vallée, 1 vol.
La Recherche de l'Absolu, 1 vol.
Histoire des Treize, 1 vol.
Eugénie Grandet, 1 vol.

ALFRED DE VIGNY.

Cinq-Mars, 1 vol.
Stello, 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.
Théâtre complet, 1 vol.
Poésies complètes, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET.

Poésies complètes, 1 vol.
Comédies et Proverbes, 1 vol.
Nouvelles, 1 vol.
Confession d'un Enfant du Siècle, 1 vol.

CHARLES NODIER.

Romans (Jean Sbogar, Thérèse, etc.), 1 vol
Contes (Trilby, La Fée, etc., etc.), 1 vol.
Nouvelles (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 vol
Souvenirs de la Révolution, 1 vol.

GOETHE.

Le Faust complet, trad. Henri Blaze, 1 vol
Werther, suivi de *Hermann*, trad. Leroux, 1 v.
Théâtre, trad. X. Marmier, 1 vol.

MADAME DE STAEL.

Corinne, 1 vol.
Delphine, avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol.
De l'Allemagne, avec préface de X. Marmier, 1 v.

CASIMIR DELAVIGNE.

Messéniennes et Poésies diverses, 1 vol.
Théâtre complet, 3 séries.

SAINTE-BEUVE.

Poésies complètes, 1 vol.
Volupté, 1 vol.

AIMÉ MARTIN.

De l'Education des Mères de famille, 1 vol.
Lettres à Sophie sur la Physique, etc., 1 vol.

OUVRAGES DE CHOIX.

Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol
Adolphe, etc., etc., par Benjamin Constant, 1 v.
Du Pape, par Joseph de Maistre, 1 vol.
Essais sur l'Histoire de France, par Guizot, 1 v.
Satyre Ménippée, avec notes, par C. Labitte, 1 v.
Œuvres de la comtesse de Souza, 1 vol.
Physiologie du goût, par Brillat-Savarin } 1 v.
La Gastronomie, poème par Berchoux. }
Obermann, par de Senancour, 1 vol.
Manon Lescaut, par l'abbé Prévost, 1 vol.
Poésies complètes d'André Chénier, 1 vol.
Valérie, par Mme de Krudner, 1 vol.
Poésies de Millevoye, 1 vol
Nouvelles Génevoises, par Töpffer, 1 vol.
Poésies d'Antoine de Latour, 1 vol

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Théâtre de J. Racine, 1 vol.
Caractères de La Bruyère, 1 vol.
Pensées de Pascal, 1 vol.
Fables de La Fontaine, 1 vol.
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol.
Discours sur l'Histoire univ. de Bossuet, 1 v.
Confessions de J.-J. Rousseau, 1 vol.
Gil Blas, 1 vol.
Œuvres de Rabelais, 1 vol.
Les Cent Nouvelles Nouvelles, 2 vol.

CLASSIQUES ÉTRANGERS TRAD. EN FRANÇAIS.

Dante. — Divine Comédie, tr. A. Brizeux. } 1 v.
— — La Vie Nouvelle, tr. Delecluze. }
Le Paradis Perdu, trad. Pongerville } 1 vol
Voyage sentimental de Sterne, trad. }
Théâtre de Schiller, trad. X. Marmier, 2 v.
Guerre de Trente ans, par Schiller, 1 vol.
La Jérusalem délivrée, tr. A. Desplaces, 1 vol.
Lord Byron, trad. Benj. Laroche, 4 séries.
Œuvres de Silvio Pellico, tr. A. de Latour, 1 v
Le Koran, trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol
Mémoires d'Alfieri, trad. Ant. de Latour, 1 vol.
La Messiade de Klopstock, trad. en fr., 1 vol.
Le Vicaire de Wakefield, tr. Mme Belloc, 1 v.
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres, 1 vol.
Histoire générale des Voyages, 3 séries.
Tom Jones, trad. Léon de Wailly, 2 vol.
Confucius, traduit par M. Pauthier, 1 vol.
Confessions de S. Augustin, tr. S.-Victor, 1 vol.
Les Lusiades, de Camoëns, trad. nouv., 1 vol.
Les Fiancés, de Manzoni, tr. R. Dussueil, 1 vol.
Théâtre et Poésies, de Manzoni, t. de Latour, 1 v.
Tristram Shandy, de Sterne, tr. Wailly, 1 vol.
Simple Histoire, tr. par L. de Wailly, 1 vol.

CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS.

Comédies d'Aristophane, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre de Sophocle, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre d'Eschyle, tr. par Alex. Pierou, 1 v.
République de Platon, trad. nouvelle, 1 v.
Romans grecs, trad. nouv. 1 v.
Histoire d'Hérodote, 2 vol.
Moralistes anciens (Socrate, Epictète, etc.), 1 v.
Histoire de Thucydide, 1 vol
Diogène-Laërce, Vies des Philosophes, 1 v.
Lucien, Dialogues, satir. philosop., etc., 1 vol.
Petits poemes (Hésiode, etc., etc.), 1 vol.
L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, 1 vol.
L'Odyssée d'Homère, trad. nouv. 1 vol.
Lyriques, 1 vol.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

Descartes, 1 vol.
Leibnitz, 2 séries.
Bacon, 2 séries.
Malebranche, 2 séries.
Spinosa, 2 séries.
Poésies et Chants du Nord, p. X. Marmier, 1 v.
Romancero espagnol, tr. par F. Denis, 2 séries
Poésies de Mme de Girardin, 1 vol.
Nouvelles Parisiennes, par *la même*, 1 vol.
Poésies de Goëthe, tr. par Henri Blaze, 1 vol.
Poésies de Henri Blaze, 1 vol.
Tableau de la Littérature, par Barante, 1 vol.
Éducation des Femmes, p. Mme de Remusat, 1 v.
Hist. de Philippe-Auguste, par Capefigue, 2 v.

(Novembre 1841.) **122 volumes sont en vente.** Imp. par Béthune et Plon

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON

TRADUITES

PAR BENJAMIN LAROCHE.

PREMIÈRE SÉRIE.

Heures de Paresse.
Poésies diverses.
Poésies domestiques.
Le Pèlerinage de Childe-Harold.

PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
29, RUE DE SEINE.

1840.

NOTICE

SUR LORD BYRON,

PAR M. VILLEMAIN,

De l'Académie-Française

Le XIXe siècle, qu'on accusait d'être peu poétique, a vu dans ses premières années s'élever un des hommes qui ont exercé le plus d'empire par l'imagination et le talent des vers. Cet homme est Byron. Jamais, avant lui, la gloire contemporaine d'un poëte n'avait aussi rapidement parcouru l'Europe, et passé d'une nation chez toutes les autres. De son vivant, et dans une vie courte, il a eu l'honneur refusé longtemps aux plus grands poëtes de son pays, celui d'être compris, admiré, traduit, imité chez tous les peuples civilisés.

Plusieurs causes ont concouru sans doute à cette destinée, et d'abord le commerce plus facile et plus prompt entre les diverses langues, la curiosité croissante pour les littératures étrangères, et le besoin d'émotions nouvelles en poésie. Mais la part du génie fut grande aussi dans ce succès cosmopolite d'un poëte anglais, mort à 36 ans. A ce don du génie, il faut ajouter une singulière affinité avec les mœurs, les idées, les passions, les dégoûts du siècle où

il a vécu. Sous ce rapport, on peut dire que s'il est Anglais par le tour de l'expression et le génie, il est Européen par les idées. Il représente au plus haut degré ce qu'après de grandes destructions sociales les âmes devaient éprouver d'agitation et de doute. Il est le dernier type, mais le type éloquent du XVIIIe siècle, relevant le scepticisme par la mélancolie, et la philosophie sensuelle par l'imagination. De ce mélange d'impressions et de qualités diverses, s'est formé un talent original quoiqu'un peu monotone : par là aussi, les âmes étaient préparées à le comprendre et à l'aimer dans ses rêveries romanesques, ses sombres peintures et ses héros toujours dessinés d'après lui-même. Il a ressemblé à son temps ; il en a été la vive et rayonnante image ; et comme dans son temps plusieurs nations étaient à la fois arrivées au même degré de raffinement et d'égoïsme, de lumière et de satiété, en étant l'homme de son temps, il a été le poëte de ces diverses nations à la fois. Cette influence sera-t-elle aussi durable qu'elle a été rapide? N'est-elle pas déjà même affaiblie et partagée? Ne doit-elle pas s'affaiblir encore? La diversité des opinions à cet égard ne saurait diminuer l'admiration curieuse qui s'attache, pour l'ami des lettres, au génie de Byron; elle ajoute au contraire à une question de goût l'intérêt sérieux d'un problème social. Mais si la renommée à venir de Byron dépend, pour ainsi dire, du bon sens futur de l'Europe, et doit gagner ou perdre en proportion des erreurs ou des vérités qui prévaudront chez les peuples, son talent en lui-même dépend surtout des passions de sa vie; et, sous ce rapport, il n'est pas d'écrivain peut-être dont la biographie soit aussi nécessaire à l'intelligence de ses ouvrages, et pas de poëte qu'il faille considérer davantage comme le héros de roman de ses propres écrits.

Byron (Georges Gordon) était issu, par son père, d'une famille dont l'ancienneté remonte à la conquête de Guillaume, et qui, nommée plusieurs fois dans l'histoire, enrichie par Henri VIII de la confiscation d'un monastère, dotée de la pairie par Charles Ier, avait compté, dans le XVIIIe siècle, un célèbre navigateur, le commodore Byron. Par sa mère, Byron était allié à la race des Stuarts, que ses ancêtres paternels avaient fidèlement servis. Ce nom anti-

que, dont il était si fier, n'était pas venu sans tache jusqu'à lui. Son grand-père, lord Byron, avait comparu devant la Chambre des Pairs pour homicide d'un de ses voisins dans un duel; et, retiré du monde, il menait dans son fief de l'ancienne abbaye de *Newstead*, une vie solitaire et bizarre. Son père, le capitaine Byron, homme d'esprit et de désordre, avait enlevé une femme mariée, de haute noblesse, lady Camarthen, qu'il épousa, quand elle devint libre par un divorce. Elle mourut bientôt, lui laissant une fille. Jeune encore, il se remaria l'année suivante à miss Catherine Gordon de Gight, riche et noble héritière d'Ecosse, qu'il séduisit par ses agréments et l'éclat de son nom. En peu d'années il la ruina, coupa ses bois, lui fit vendre ses terres, et l'abandonna sans autre ressource qu'une rente substituée de 150 livres sterling, dont ni lui ni elle n'avaient pu disposer. De cette union naquit à Londres, le 22 janvier 1788, Georges Gordon Byron. Lady Byron, obligée par son peu de fortune de retourner en Ecosse, vint vivre avec son enfant dans la ville d'Aberdeen. Elle y fut encore une fois visitée et rançonnée par son mari, qui s'éloigna d'elle enfin pour toujours, et passa sur le continent, où il mourut, à Valenciennes, en 1791.

Lady Byron, qui paraît avoir eu dans le caractère beaucoup de passion et de violence, supporta ses malheurs avec courage, et s'occupa, dans une modeste retraite, d'élever son fils. Le jeune Byron, par un accident dont il ne se consola jamais, et qu'il reprochait, on ne sait pourquoi, à la *pruderie* de sa mère, avait été blessé en naissant; et son pied tordu était resté légèrement boiteux. Ce mal et des remèdes inutiles tourmentèrent son enfance. Il grandit cependant, et se fortifia sous la tutelle un peu orageuse de sa mère. Vif et hautain, il eut, dès le bas âge, de ces saillies de caractère que tous les parents remarquent avec admiration, et qu'enregistrent les biographes des hommes célèbres.

Durant les premières études qu'il avait commencées à une petite école d'Aberdeen, étant tombé malade, il fut conduit par sa mère dans les montagnes d'Ecosse, près du cours pittoresque de la Dee, et du sombre sommet de Loch-Na-Gar, que n'avait pas encore illustré la poésie. L'aspect sauvage de ces lieux, l'air libre, et les cimes azurées des mon-

tagnes ne furent pas sans influence sur son imagination naissante. Son cœur ne fut pas moins précoce. Il fut amoureux au même âge que le Dante, mais avec moins de constance : c'est à huit ans qu'il aima cette jeune Marie, dont le nom est revenu souvent se mêler aux rêves de ses autres passions.

De l'obscure retraite où il était élevé, Byron se vit, à dix ans, appelé à un titre qui était encore, à cette époque, le premier d'Angleterre. Son grand-oncle, lord William Byron, qui, depuis nombre d'années, vivait enfermé à Newstead, qu'il laissait tomber en ruines, et dont il avait abattu les beaux ombrages en haine de son fils unique, perdit ce fils, et n'eut plus d'autre héritier de son domaine et de sa pairie que le jeune neveu qu'il n'avait jamais vu. Il mourut en 1798, et Byron fut salué jusque dans son école du titre de *lord*. L'enfant ressentit avec joie cette fortune nouvelle. Sa mère, heureuse et fière, se hâta de quitter Aberdeen et l'Ecosse, et partit avec lui et sa vieille gouvernante pour le domaine de Newstead, dans le comté de Nottingham. C'était un grand château gothique, couvert d'un côté par un lac et par quelques fortifications en ruine. L'intérieur avait gardé la forme d'un cloître antique, ses nombreuses cellules, ses vastes salles délabrées. Les terres d'alentour, dépouillées par la bizarre malédiction du feu lord, semblaient stériles et désolées. L'aspect du lieu, les souvenirs du maître, les récits sur sa vie farouche et mystérieuse, le lac où, disait-on, il avait secrètement noyé sa femme, les sombres corridors, la vieille tour, la salle d'armes et les armoiries des usurpateurs du cloître, tout cela frappa vivement les yeux et la pensée du jeune Byron, qui prit dès lors l'usage de porter sur lui des armes chargées, comme son grand-oncle, le feu lord.

Cependant il souffrait toujours de son pied boiteux; sa mère essaya d'un nouveau traitement, et, après avoir épuisé l'art d'un médecin de Nottingham, elle le fit partir pour Londres, et l'y plaça dans une école où il recevait aussi les soins orthopédiques d'un célèbre médecin. Byron les contrariait par son impatience et son ardeur aux exercices violents. Le régime, comme les études, lui était rendu difficile par les complaisances et la tendresse passionnée de sa

mère. Toutefois, l'enfant fit quelques progrès à cette école, et lut avidement beaucoup de livres. A douze ans, épris de la beauté d'une jeune parente, il fit ses premiers vers. A treize, il entreprit une tragédie[1].

Cependant son éducation inégale et interrompue avançait peu. Sa mère, qui avait fondé de grandes espérances sur lui, désira le voir entrer à la célèbre école de Harrow, rendez-vous ordinaire de la jeune noblesse. Il y fut envoyé par lord Carlisle, tuteur d'office, qui lui avait été donné, selon le privilége de la pairie, et qui s'accordait peu dans sa direction avec la mère du jeune lord. Là, Byron portait quelques commencements d'études, beaucoup de lectures diverses, l'humeur sauvage d'un jeune habitant de *Newstead* et les goûts capricieux d'un enfant hautain, tour à tour gâté par la tendresse ou froissé par la violence. Il fut d'abord timide, ennuyé, solitaire, puis bruyant et chef de bande parmi ses camarades. Il travailla beaucoup, quoique inégalement, étudia les classiques grecs et latins, fit même des vers grecs, et réussit dans les déclamations publiques, où s'exerçaient les jeunes étudiants. Il était le concurrent inférieur, mais redouté, de M. Peel. « J'étais toujours dans « quelque mauvais pas, dit-il à ce sujet quelque part; lui, « jamais. Il savait toujours sa leçon; moi, rarement; mais « quand je la savais, je la savais aussi bien que lui. »

Malgré son infirmité, nul n'était plus agile, plus hardi, plus querelleur. Mais il avait aussi de vives amitiés de collége, que son âme chagrine et dédaigneuse paraît avoir assez longtemps conservées. Sa mère, empressée de l'avoir près d'elle, le conduisit pendant les vacances aux eaux de Bath, et de là dans le voisinage de *Newstead*, qu'elle avait loué pendant son absence à lord Grey de Ruthen. Là, Byron se prit de passion pour une seconde Marie, miss Maria Chaworth, de la famille de cet ancien ennemi qu'avait tué jadis le vieux lord, dont il était lui-même héritier. L'imagination de Byron n'était nullement attristée par ce souvenir, et il paraît avoir passé quelques jours heureux dans la famille de cette jeune fille, qui, belle, spirituelle, plus âgée que lui de deux ans, s'amu-

[1] Préface de *Werner*.

sait et ne se troublait pas de la passion d'un écolier. A seize ans, il fit pour elle des vers qui ne sont pas sans grâce. Elle se maria bientôt; Byron se crut dédaigné, et souffrit plus d'orgueil que d'amour. Son infirmité l'humiliait, quoique sa taille fût noble, et que son visage eût pris une expression de beauté dont il était fier.

Après quatre ans de séjour à l'école de Harrow, où il avait peu régulièrement étudié, mais beaucoup lu, rêvé, disputé, il entra, au mois d'octobre 1805, à l'Université de Cambridge, pour compléter le cours d'une éducation anglaise. Il allait de là passer les vacances chez sa mère, à Southwell, où il trouvait quelques sociétés spirituelles, et une bibliothèque dont il profita beaucoup. Son caractère impétueux commençait à se heurter vivement contre celui de sa mère. C'était souvent d'incroyables violences, d'amères ironies et de noirs soupçons dans deux imaginations également irritables. Un jour, après une vive querelle, la mère et le fils allèrent, chacun de son côté, chez le pharmacien de la ville, pour l'avertir de ne pas donner de poison à l'autre : tant ils craignaient de s'être blessés mutuellement jusqu'au désespoir! Las de cette vie, et épris d'un goût très-vif pour l'indépendance, Byron, à dix-sept ans, s'enfuit de chez sa mère, dont il raille impitoyablement, dans ses lettres à un ami, la colère et la douleur. Sa mère, désolée, le suivit à Londres, et ne put d'abord le ramener. Après une folle course de quelques semaines, le jeune lord revint cependant à Southwell, et y passa deux mois, jouant la comédie sur un théâtre de société, et composant des vers. Il en avait déjà un petit volume, qu'il faisait secrètement imprimer dans le voisinage, à Newark. Il paraît que, dans ce premier essai, l'imitation mal choisie de quelques poëtes à la mode et l'habitude précoce du plaisir avaient fort multiplié les images licencieuses. Un homme d'esprit que Byron avait rencontré dans les sociétés de Southwell lui fit honte de ce mauvais goût; et l'édition tout entière fut brûlée par le jeune poëte, qui s'occupa bien vite d'en préparer une seconde plus irréprochable, mais dont la publicité fut encore bornée à quelques amis.

Byron avait atteint dix-neuf ans. Il était beau, riche, maître de ses actions, passionné pour le plaisir, et con-

naissant déjà l'ennui de la satiété. Froid et dur pour sa mère, ayant perdu par la mort deux amis, les seuls êtres qu'il ait aimés, dit-il, excepté les femmes, il écrivait dès lors : « Je suis un animal solitaire, et si parfaitement cos-« mopolite, qu'il m'est indifférent de passer ma vie dans la « Grande-Bretagne ou le Kamtschatka.» L'idée de la gloire le flattait cependant; il songeait à la postérité; il ambitionnait *la vie de Fox ou la mort de Chatam*, et composait force vers pour épancher son âme et se rendre célèbre. En 1808, il les réunit dans un volume sous ce titre : « *Heures « de loisir*, suite de poëmes originaux ou traduits, par « Georges Gordon, lord Byron, mineur. »

Ce début d'un homme qui devait être si célèbre resta d'abord très-obscur. Le jeune poëte avait repris ses études, ou plutôt son séjour à Cambridge, où il conduisait ses chevaux, ses chiens, et même un ours dont il s'était affolé, et qu'il voulait, disait-il, faire recevoir *agrégé*. Il menait la vie désordonnée des riches étudiants, buvait, jouait, et s'échappait souvent vers Londres pour y faire de plus grandes parties, et pour guetter, dans les boutiques des libraires, le succès de son livre. Nageur, boxeur, occupé de fantaisies bizarres, il écrivait une partie des nuits, lisait beaucoup et raisonnait avec de jeunes camarades spirituels et fous comme lui. Son esprit mobile et curieux avait déjà touché à toutes les questions philosophiques et religieuses; et le jeune poëte n'avait guère moins de scepticisme dans ses opinions que de liberté dans ses mœurs. Il avait fait pour quelques mille livres sterling de dettes; mais il comptait sur *Newstead*, et sur la baronnie de *Rochdale*, qui devait lui revenir à sa majorité. Avant cette époque, il s'établit à *Newstead*, que lord Ruthen avait quitté. Il y faisait de folles orgies, en robe de moine, ainsi que ses amis, et se laissait appeler l'*abbé*. De là, il retournait à Cambridge, à Brighton, et se faisait suivre dans ses courses par une jeune fille habillée en homme, semblable, à l'idéal près, au page de *Lara*.

Dans cette vie assez commune, où le jeune lord mettait seulement un peu d'ostentation de folie, se mêlait aussi un grand fonds de tristesse et de lugubre humeur. Aux soupers de *Newstead* circulait une large coupe formée d'un crâne

que Byron avait déterré dans la vieille abbaye et fait ciseler avec art ; on y buvait en bouffonnant ; on jouait, dans le vestibule du sombre manoir, quelque tragédie bien sanglante d'Young ; puis, aux amis d'étude se mêlaient des maîtres *boxeurs*, et d'autres sociétés moins nobles encore.

Toute cette vie ne donnait à Byron ni satisfaction de lui-même, ni estime pour les autres. Il se piquait déjà de cette misanthropie dédaigneuse, qui n'est qu'un grand fonds d'égoïsme mécontent. Il affectait de n'aimer guère que son chien et son vieux domestique, qu'il mettait à peu près au même rang. Quand le premier mourut de la rage, il écrivait : « J'ai tout perdu, excepté le vieux Murray. » Cependant le jeune poëte fut tiré de son ennui par une vive piqûre. La *Revue d'Édimbourg* parla des *Heures de loisir* avec une rudesse fort dédaigneuse. Le jeune lord était tourné en ridicule, et le talent du poëte n'était pas même soupçonné par le critique, alors obscur lui-même, et devenu plus tard le célèbre lord Brougham. Byron, irrité, trouva son vrai génie. Aux imitations un peu froides, à l'élégance maniérée, aux réminiscences *ossianiques* de son premier essai, il fit succéder une œuvre sienne, une œuvre d'orgueil blessé et de rancune amère, torrent de verve colérique et poétique. Byron vint à Londres pour publier sa pièce *Des Poëtes anglais et des Critiques écossais* ; et, tout en l'imprimant, il y jetait ce que l'accident du jour et l'humeur du moment ajoutaient à la première inspiration.

Ayant vingt-un ans révolus, il était alors occupé de sa réception à la Chambre des Lords et fort impatient de quelques lenteurs préalables. Byron, malgré son orgueil de race, était, par la mauvaise renommée de son père, l'ancien isolement de son oncle, la vie provinciale de sa mère, un étranger dans la noblesse anglaise. Ses obscures sociétés d'étude ou de plaisir l'en éloignaient encore plus. Lord Carlisle, son tuteur, ne daignait lui marquer aucun intérêt ; et, à sa majorité, le jeune lord vint prendre séance à la Chambre, sans un introducteur, sans un ami pour l'accueillir. Reçu par les huissiers, il prêta serment le 13 mars 1809, répondit sèchement à quelques bienveillantes paroles du chancelier, lord Eldon, s'assit un moment sur le banc de l'opposition, et sor-

tit, fier et humilié tout ensemble. Quelques jours après, sa *satire* parut, et le noble tuteur du jeune lord y recevait quelques amers sarcasmes. Personne, au reste, n'était ménagé. Si les critiques d'*Édimbourg* étaient l'occasion et le premier objet de l'attaque, chemin faisant, le poëte frappait avec une franchise de jeune homme sur *Anglais et Écossais*, *Tories et Whigs*, patrons et protégés, poëtes indépendants ou poëtes pensionnaires, tout cela dans un vers correct, précis, plein de feu. C'était presque la poésie et la rancune de *Pope*.

L'ouvrage fit grand bruit. Pressé de quitter l'Angleterre, Byron y laissait déjà l'opinion *qu'un poëte était né*. C'était, à vrai dire, et malgré les flatteries de la critique contemporaine, toujours plus grandes que ses injustices, ce qui manquait à l'Angleterre. Dans l'orgueil de sa civilisation, de sa force, de sa lutte contre la France, ce pays, tout occupé de politique et de guerre, n'avait pas encore reçu dans les arts l'action ou le contre-coup de la révolution, qui, depuis vingt ans, ébranlait l'Europe. Aucun génie puissamment original ne s'était levé sur son horizon. Elle avait en vers de pieux moralistes, souvent prosaïques par la bassesse et l'uniformité des détails, poëtes quelquefois par la pureté du sentiment moral et l'élan momentané vers le ciel. Elle avait Crabbe, dont la vie pauvre, errante, rebutée, fut tout à coup éclairée par le rayon d'une vive tendresse et par une flamme de génie que l'on vit s'éteindre sur la tombe de celle qu'il avait aimée. Elle avait Cooper, dont l'inspiration tardive et capricieuse fermenta, pour ainsi dire, durant les intervalles de trouble et de folie où sommeillait son âme; homme singulier plutôt que grand poëte, espèce de génie valétudinaire, touchant et pathétique comme la souffrance, mais souvent monotone et fatigant comme elle. Elle avait des métaphysiciens, raisonneurs sans invention, qui, dans l'éternelle rêverie d'une vie étroite et peu agitée, se parlant à eux-mêmes, avaient produit des ouvrages trop dénués d'art et de simplicité tout ensemble, plus rares que sublimes, et, malgré de grandes beautés, impuissants à dominer l'imagination des hommes. Tels étaient Wordsworth et Coleridge. Près d'eux se groupait la foule des poëtes descriptifs, des peintres de *lacs* et de *montagnes;* mais rien n'était moins

nouveau après Thompson, et tout ce qu'avaient décrit l'Allemagne et la France.

L'Angleterre avait encore la première gloire et la première imagination de Walter Scott, non cette imagination inventive et fidèle, dramatique et morale, qu'il a prodiguée dans ses beaux romans, mais une autre imagination érudite et laborieuse qu'il faisait servir à la poésie, et qui ne suffit pas au poëte. Avec elle, dans des vers négligés, il amassait mille curieux détails de mœurs chevaleresques et de gothiques peintures, et exploitait en antiquaire les temps de superstition et de féerie, à peu près comme la poésie grecque d'Alexandrie, dans son ingénieuse décadence, recherchait les plus curieux souvenirs et les plus rares anecdotes de cette mythologie grecque qu'elle ne croyait plus. L'Angleterre, enfin, venait de perdre de grands orateurs, dont la parole était égale aux luttes de la vie politique; mais dans la partie la plus élevée des lettres, dans l'imagination et la poésie, le nouvel âge britannique n'avait encore produit aucune de ces œuvres qui représentent une époque et l'immortalisent, aucun de ces génies puissants et vrais qui ont le double caractère d'une pensée supérieure et d'une pensée nationale, qui résument les idées de leur temps en y donnant une expression sublime. L'Angleterre du XIX[e] siècle n'avait rien produit d'original et de grand comme *René*, le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*; elle attendait son poëte. C'est à cette gloire que parut dès lors réservé Byron. Les juges les plus habiles remarquèrent cette verve soutenue, cette vigueur et cette précision de langage, ce facile et naturel usage de la langue de *Pope*, avec des impressions si personnelles et si vives.

Mais ce n'était pas dans une colère d'amour-propre blessé, dans une représaille littéraire, que ce génie devait se renfermer. Byron, pendant qu'on s'indignait, ou qu'on riait de son outrageuse satire, partait pour sa tournée d'Europe et d'Asie, en disant adieu à l'Angleterre par des stances mélancoliques où il se plaint d'aimer sans espoir et d'être seul dans la vie; et il venait, écrit-il dans une lettre à la même date, de *licencier son harem.* Quoi qu'il en fût à cet égard, de l'idéal ou de la réalité, Byron, ayant écrit son testament et assuré le sort de sa mère, mit à la voile, de Falmouth,

le 2 juillet 1809, avec l'impatiente curiosité d'un jeune homme qui se lance dans la vie. Il avait pour compagnon de voyage un autre jeune homme plein d'ardeur pour les lettres, et qui, depuis, s'est fait un nom dans la politique, M. Hobhouse. Le paquebot, en quatre jours, les porta sous le beau ciel de Lisbonne. Byron traversa en courant le Portugal, une partie de l'Espagne, Séville, Cadix, toucha Gibraltar, Malte, sans autre aventure que quelques commencements d'amours et un duel ébauché : puis il partit de là pour l'Albanie, sauvage entrée de l'Orient. Il passa en vue de la bourgade, alors ignorée, de Missolonghi, et vint descendre à Prevesa. Il en partit aussitôt pour Janina, sous le sauf-conduit du nom anglais. Reçu et défrayé par les ordres du vizir absent, il alla, sur les chevaux d'Ali, le chercher à *Tebelen*, sa maison de plaisance, et son lieu natal. Ali lui fit grand accueil, comme à un noble seigneur, loua ses cheveux bouclés, ses mains petites et délicates, lui envoya plusieurs fois par jour des sorbets et des fruits, et enfin lui donna une garde choisie pour se rendre à Patras et dans la Morée, où commandait son fils aîné. C'est dans cette route que, séparé des siens, égaré par une nuit d'orage, où la pluie et l'ouragan battaient avec violence, au milieu de la confusion et de l'effroi, il rêva, s'appuyant contre un rocher, ses plus gracieux vers d'amour, en contraste avec la tempête et l'horreur qui l'entouraient. De là Byron, revenu à Prevesa, s'étant fait donner par le gouverneur turc une escorte d'Albanais, parcourut les bois et la côte sauvage de l'ancienne Acarnanie, s'arrêta quelques jours à Missolonghi, qu'il devait revoir, traversa la Morée, et vint passer l'hiver à Athènes.

Ses impressions de voyage étaient excitées par le charme des sites et du climat bien plus que par les traditions de l'étude. Il cherchait et adorait la Grèce, non dans ses ruines savantes et dans ses arts, mais dans l'éclat de son soleil et l'azur de son horizon. Cette poésie sensible des lieux dominait en lui celle des souvenirs ; ou parfois, les mêlant toutes deux dans ses vers, il avive et rajeunit l'antiquité par les grâces toujours présentes de la nature. Dans Athènes, cependant, Byron s'occupa de visiter les précieux monuments encore debout, que lord Elgin et la guerre ont

plus tard dispersés ou détruits. Logé chez la veuve d'un consul anglais, dans une petite maison qu'on a visitée depuis, comme un des souvenirs d'Athènes, il y rêva quelques beaux vers de description et d'amour. Il en partit au printemps pour Smyrne, et, après avoir exploré la Troade, toucha Constantinople, où le grand événement de son séjour fut de traverser l'Hellespont à la nage, et de vérifier par son exemple l'histoire poétique de Héro et de Léandre. Il en repartit au mois de juillet, avec M. Hobhouse, sur le vaisseau qui ramenait l'ambassadeur anglais; et, s'étant fait débarquer à l'île de Zéa, il revint passer l'hiver à Athènes et en Morée. Il y vit le célèbre voyageur Bruce, et une personne dont l'esprit original devina son génie, lady Esther, qui, dégoûtée de l'Angleterre depuis la mort de son oncle Pitt, émigrait vers l'Orient, et s'acheminait à sa royauté du désert. Byron eut quelque tentation de s'expatrier comme elle. Il songeait à s'établir dans l'Archipel, après avoir vendu son fief de *Newstead*, le seul lien qu'il eût avec sa patrie, écrivait-il à sa mère. En attendant, il voulait visiter l'Egypte. Puis, tout à coup, par ennui de son voyage, il se rembarqua pour l'Angleterre.

Si jeune encore, Byron revenait sans être corrigé ni changé. Mais son tempérament poétique s'était fortifié dans cette course de deux années; son imagination s'était hâlée au soleil d'Orient. En même temps que ce jeune Anglais, à la taille élégante et frêle, et aux traits délicats, avait pris quelque chose de plus nerveux et de plus coloré, sa pensée s'était empreinte de réflexion et de force. Le progrès paraît immense des premiers vers de Byron à ceux qu'il rapportait de son voyage; et on eût dit que, par un développement hâtif, son esprit avait atteint déjà toute sa croissance et toute sa vigueur. La poésie de Byron n'a rien produit de plus fort et de plus pur que les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*. Il avait cependant, à son arrivée, peu de confiance dans ces vers, rapidement ébauchés au milieu des émotions du voyage; et il fut d'abord distrait du soin de les publier par une perte qu'il sentit avec force. Sa mère, tombée malade, pendant qu'il s'arrêtait à Londres, lui fut enlevée avant qu'il pût la revoir. Il arriva pour l'ensevelir à *Newstead*, où, peu de jours après,

il fut frappé d'une autre douleur par la mort du plus remarquable de ses compagnons d'études, le jeune Mathews, qu'il paraît avoir tendrement aimé.

Byron sortit de cet accablement de tristesse pour la vie brillante de Londres, dans laquelle il commençait à être admis et recherché. Il parut à la Chambre des Lords, et fit un discours éloquent et populaire contre les dispositions rigoureuses appliquées aux émeutes d'ouvriers. Enfin, il publia *Childe-Harold*. L'enthousiasme fut universel, et le jeune lord, salué grand poëte, entouré d'un prestige romanesque et d'une gloire sérieuse, jouit quelque temps de l'enivrement de la faveur publique. Quelques stances du poëme, qui, en rappelant les égarements du jeune Harold, semblaient une confession de l'auteur, donnaient, il est vrai, aux esprits sévères, des armes contre Byron ; mais l'éclat du talent avait tout effacé.

Ce n'est pas cependant que cet ouvrage n'offrît un des caractères qui marquent la décadence du goût et du génie, le défaut de composition. On peut remarquer qu'il n'y a pas plus d'art dans *Childe-Harold* que dans l'*Itinéraire* de *Rutilius*, monument curieux et parfois éclatant du dernier âge des lettres romaines. C'est également un homme qui, sans ordre et sans but, se rappelle l'impression des lieux, et tour à tour décrit et déclame. Il y a même ce rapport entre les deux voyages, que tous deux se font à travers des ruines dans un temps de révolution pour les croyances et pour les empires. Le Gaulois du Ve siècle voit avec douleur s'écrouler le paganisme devant la foi nouvelle sortie de la *Judée*, et qui, déjà maîtresse à Rome, peuple de monastères les îles désertes de la mer de Tyrhenne. L'Anglais du XIXe siècle croit voir tomber, en Espagne et en Portugal, les derniers asiles du christianisme romain. Comme *Rutilius*, il rencontre partout les vestiges de l'invasion et de la guerre. Napoléon est pour lui le nouvel Alaric, qui laisse partout sa trace sur le monde ravagé. Mais ce parallèle ne donne qu'une faible idée des couleurs dont Byron a peint ses souvenirs. La poésie descriptive, cette décadence de l'art, est ordinairement froide et dénuée de passion. Byron mêle à tout ce qu'il décrit son âme ardente et capricieuse. Tour à tour enthousiaste ou satirique, les lieux ne sont

pour lui qu'un texte de sentiments ou d'idées, et le paysage est animé par la physionomie de son héros, ou plutôt par la sienne, par sa passion, par son caprice, par les vives émotions et les ardents dégoûts qu'il porte sur toutes choses. Quelques pages incomparables de *René* avaient, il est vrai, épuisé ce caractère poétique. Je ne sais si Byron les imitait ou les renouvelait de génie; mais ses propres impressions, sa vue passionnée de la nature, son enivrement de la lumière et du ciel d'Orient, jettent dans ses peintures un charme original. On avait lu les vers élégants d'un autre Anglais sur les îles d'Ionie; mais tout cela fut nouveau dans les vers de Byron. Au milieu de ce succès, pour accroître la curiosité sur lui-même, il détacha de ses souvenirs de voyage, non plus une description, mais un récit, une histoire touchante qu'il publia toute mutilée, et entrecoupée de lacunes qui semblaient des réticences. Cette histoire lui rappelait-elle quelque jeune fille turque sacrifiée à l'égoïsme de ses plaisirs, ou sauvée par son courage? Il n'importe; le poëme du *Giaour* est admirable, malgré cette affectation de mystère qui en détruit la simplicité.

Le moment où Byron intéressait si vivement par des vers la curiosité de ses compatriotes, semblait pourtant peu fait pour admettre une telle préoccupation. C'était la dernière crise de la grande guerre, le péril de l'Angleterre attaquée par Napoléon jusqu'au fond de la Russie, et la catastrophe qui changea le sort du monde. Londres était dans une grande attente. Tous les esprits étaient fixés sur Moscou, sur la Bérésina, sur Dresde, et les formidables secousses que le géant près de tomber donnait à l'Europe.

C'est au milieu de pensées si graves que le génie du poëte se fit jour et enleva l'admiration. Lui-même, on doit l'avouer, prenait peu de part à ce grand spectacle. C'est par là qu'il se montre jeune homme, n'étant occupé que de vers, de vanités d'auteur, et de plaisirs sans amour. *Childe-Harold* et le *Giaour* respiraient toute la poésie de la Grèce moderne. Byron revint à ce thème favori dans la *Fiancée d'Abydos* et le *Corsaire*. Le *Corsaire*, c'est l'idéal de ces *Klephtes* de mer dont le nom retentissait dans les Cyclades, avant que l'Europe connût Canaris. Seulement, à cette vie

d'aventures, à cette joie d'une liberté sauvage qu'il avait à décrire, Byron a trop mêlé, d'après lui-même, une sorte de mélancolie rêveuse et de tristesse hautaine qui tient au dégoût de la vie sociale. Comme il s'était fait deviner dans *Childe-Harold*, il s'est peint dans *Conrad*, auquel il donne ses traits, l'air de son visage, et jusqu'à ses habitudes de diète austère et de froid silence; mais cela même ajoutait au charme du récit et à l'engouement public. Critiques et poëtes contemporains avouaient également la supériorité de Byron. Moore, Rogers, étaient ses premiers admirateurs; et le chantre de *Marmion* et de la *Dame du Lac*, jusque là si populaire, sentant bien qu'il ne pouvait lutter contre cette riche et neuve poésie, se réduisait au roman, pour sa gloire et notre plaisir.

Cependant Byron, enivré de louanges et de succès faciles, ennuyé de tout, et mécontent de sa fortune trop médiocre pour son rang et ses goûts, songea sérieusement à se marier. La jeune personne qu'il rechercha dans une noble maison, avait un esprit rare autant que cultivé. Elle fut attirée par la gloire de Byron, malgré tout ce qui s'y mêlait de scandale et de frivolité aux yeux d'une pieuse famille. Belle, savante et prude, miss Milbanks se flatta de fixer Byron, et de le corriger par l'amour. On sait combien cette union fut courte et troublée. Après un an de mariage, lady Byron avait mis au monde une fille; mais, peu de temps après, elle se retira chez son père, et ne voulut plus revoir son époux. La persévérance de ses refus, et la discrétion de ses plaintes, accusent également Byron, qui, n'eût-il pas eu d'autres torts, appelait sur lui la malignité des oisifs par sa folle colère, et qui fit plus tard la faute impardonnable de tourner en ridicule celle qui portait son nom. Alors il fut frappé d'un de ces retours cruels qui suivent la faveur publique.

Sa dissipation, sa fortune dérangée, ses caprices et ses manies bizarres firent accuser son cœur et sa raison. Le grand monde fut impitoyable dans ses scrupules, et la foule même les partagea. Ce nom glorieux de Byron fut couvert de huées, et son souvenir fit siffler au théâtre une actrice célèbre, soupçonnée d'être complice d'une des infidélités du poëte. Byron avait dès longtemps blessé le parti *tory*, plus

triomphant que jamais. L'état du monde politique amenait alors en Angleterre une reprise de cette gravité morale qui s'irrite contre la licence des opinions et de la conduite. Torys et méthodistes, hommes graves et gens à la mode, grands seigneurs et journalistes, tout se réunit pour accabler Byron et donner gain de cause à la famille respectée qui se séparait de lui.

Ce fut en 1816 que Byron quitta sa patrie pour ne plus la revoir, et qu'il s'exila sur le continent, ouvert aux Anglais par la disparition de l'empire. Sa première course fut en Belgique, où il visita le champ funeste de Waterloo avec une émotion mêlée d'orgueil et de douleur. De là il vint passer quelques mois à Genève et à Lausanne. Réuni à son ancien compagnon de voyage, Hobhouse, il gravit avec lui les plus âpres glaciers des Alpes, où la nature lui offrait un ordre de beautés nouveau, après l'Orient et l'Albanie. Aux bords du lac de Genève, il chercha surtout la trace des lieux qu'avait nommés Rousseau, songea peu à Ferney, dont il devait invoquer un jour le sardonique génie, et trouva dans Coppet, près de madame de Staël, cet accueil qui flatte et console un cœur blessé par la disgrâce du monde. A Genève, il évitait ses compatriotes, hormis un seul, frappé comme lui d'une sorte d'anathème, Shelley, ce poëte rêveur et matérialiste qui, par l'allégorie transparente et les notes clairement impies de sa *Reine Mab*, avait soulevé l'indignation des hommes religieux de l'Angleterre. Byron se prit de goût pour la conversation originale et savante de Shelley, dont il admirait les ouvrages. Ils se voyaient tous les jours. Courses aventureuses sur le lac, hardis entretiens de métaphysique, confidences anti-sociales entre deux âmes également froissées, et chaque soir longues veillées où les poëtes sceptiques et leurs amis se troublaient à plaisir l'imagination par des contes de revenants, et croyaient au diable en doutant de Dieu, telle fut la nouvelle étude de poésie que fit Byron dans la société de Shelley et de sa jeune et belle épouse, fille de Godwin, et pénétrée des mêmes principes que son père et son mari. Esprit logiquement faux, de la race des Spinosa, Shelley, jacobin de méditation, était arrivé, par l'athéisme, aux dernières conséquences des anciens niveleurs, l'absolue démocratie, le

partage des propriétés, la communauté des femmes. Trop jeune et trop peu mûr pour être le guide de personne, on ne peut douter cependant qu'il n'ait eu, par l'opiniâtreté de ses idées, une fâcheuse influence sur l'esprit de Byron, et qu'il n'ait contribué à fortifier cette teinte misanthropique et amère répandue dans ses écrits. Un autre Anglais, Lewis, vint mêler à ces entretiens sa fantasque imagination et sa littérature de sorcellerie. Fort instruit dans la poésie allemande, il traduisait de vive voix à Byron les plus étonnants passages du *Faust* de Goethe. Le jeune poëte recueillait avidement pour reproduire aussitôt, selon l'instinct de sa courte et hâtive destinée. Il avait repris, en courant, son *odyssée* de *Childe-Harold*, et y fixait en beaux vers tout ce qui frappait ses yeux, depuis la plaine de *Waterloo* jusqu'aux bosquets de *Clarens*. Les ruines d'un vieux château sur les bords du lac lui inspiraient le *Prisonnier de Chillon*. Au sortir d'une rêverie misanthropique de Shelley, il décrivait, avec une illusion de terreur croissante, la *Nuit finale de l'Univers*. Enfin, en écoutant Lewis, il commençait son drame de *Manfred*. C'est de ce singulier ouvrage qu'il aurait dû dire ce qu'il a confessé seulement du troisième chant de *Childe-Harold* : « J'étais « à demi fou quand je le composai, entre la métaphysique, » les montagnes, les lacs, un désir inextinguible, une souf- « france inexprimable, et le cauchemar de mes propres « égarements. »

On y sent en effet au plus haut degré les tourments de l'âme et la plaie du remords : c'est la vérité de ce drame, d'ailleurs tout fantastique. Goethe en fut si frappé, qu'adoptant une calomnie populaire, il supposa son imitateur inspiré par une expérience personnelle de crime et de souffrance morale. A ce sujet, dans un article littéraire sur *Manfred*, il assura gravement qu'à Florence une jeune dame aimée de Byron avait été poignardée par son mari, et que, dans la même nuit, le mari avait été tué par une main facile à deviner, que de là venaient la mélancolie et les sombres couleurs du peintre de *Manfred*. Étrange vanité du poëte allemand, qui n'admettait pas qu'en fait de crime on ait pu ajouter à ses propres inventions autre chose que la réalité ! Heureusement cette explication est démentie par

les faits. Byron, sous l'inspiration des Alpes et de *Faust*, avait en partie composé *Manfred* avant de voir l'Italie; et il ne put faire de victimes à Florence, où il ne s'arrêta qu'un seul jour.

Il faut en convenir, même ses aventures en Italie n'eurent rien de tragique et qui rappelât les vengeances de l'ancienne jalousie. Byron, ayant traversé Milan à la fin de 1816, vint se plonger dans les faciles voluptés de Venise. La première année qu'il y passa, emporté par une frénésie de plaisir et de frivolité, ne fut cependant pas perdue tout entière pour le travail. Là il acheva *Manfred*, esquissa le quatrième chant de *Childe-Harold*, tout rempli des souvenirs de Venise, dont l'aspect désolé lui inspirait une ode sublime, et trouva le beau sujet de *Faliero*, le seul de ses drames où la conception et les caractères décèlent quelque veine de génie tragique. A ses inspirations il mêlait même de sévères études. Chaque matin, après les fatigues d'une nuit vénitienne, il conduisait, en ramant lui-même, sa gondole vers un îlot voisin de Venise, où est bâti le *monastère arménien de Saint-Lazare*, et passait quelques heures, avec le père Paschali et d'autres savants religieux, à déchiffrer la langue *arménienne*, se servant de cette âpre et difficile étude pour dompter les agitations de son âme, comme autrefois saint Jérôme, tourmenté de passions, s'était donné pour régime l'étude de l'*hébreu*. Il encourageait ainsi les recherches qui conduisirent les bons pères à la précieuse découverte d'un fragment de la chronique d'*Eusèbe*. Il les aidait dans la composition d'une grammaire anglo-arménienne, et traduisait sous leur dictée, d'après une version arménienne, deux *épîtres de saint Paul aux Corinthiens*, douteuses, mais antiques.

Cette étude, et surtout quelques extraits cosmogoniques de *Moïse de Chorène*, ramenaient l'imagination du jeune poëte à ces problèmes religieux dont son scepticisme était souvent agité, et qui lui ont inspiré le *Mystère de Caïn*. Car tout devenait substance de poésie pour Byron, depuis ses plus sévères études jusqu'à ses folles débauches. Dans la fougue d'un carnaval de Venise, *ce jeune extravagant d'Anglais*, comme l'appelaient les gondoliers, au milieu des

courses, des amours, des querelles, forgeait son inimitable talent.

> Tres ignis torti radios, tres alitis austri
> Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.

La vie dissolue de Byron à Venise était citée par les voyageurs; et les récits, peut-être exagérés, qu'on en reportait à Londres, servirent à ranimer dans la haute société l'indignation, sincère ou prude, dont le jeune lord était l'objet, et qu'il bravait en la subissant avec douleur. Mécontent de tout le monde, il n'avait gardé que peu de relations avec son pays. En lisant ses lettres pleines de verve et d'esprit, on s'étonne du cercle étroit de sa correspondance. Il n'écrit guère qu'à M. Moore, son invariable admirateur, et au libraire Murray, qu'il traite avec une hauteur tant soit peu féodale, en lui vendant fort cher ses vers nouveaux. Le seul souvenir qui mêle quelque émotion douce à l'habituelle ironie et à la liberté cynique ou haineuse de ses lettres, c'est son amitié pour sa sœur Augusta Leigh, et sa reconnaissance pour le généreux témoignage que Walter Scott rendait publiquement à son génie. Du reste, au milieu de ses amusements de Venise et de la *vie damnée* dont il se vante, on sent un ennui profond et un amer découragement. Ces accès de *spleen* ont jeté d'admirables teintes de poésie sur le quatrième chant de *Childe-Harold*; et cette frénésie de plaisirs a inspiré *Don Juan*, ouvrage qui semble réunir deux époques du génie de Voltaire, le coloris de sa plus vive et plus fraîche poésie, et le malin cynisme de sa vieillesse.

Ce séjour à Venise n'avait été interrompu que par une rapide excursion vers Rome; et le poëte était venu reprendre ses vulgaires plaisirs, lorsqu'il en fut tiré par une séduction plus noble, qui tint une grande place dans le reste de sa vie. Les faiblesses des écrivains célèbres étant de nos jours aussi connues que leurs ouvrages, et formant une partie en quelque sorte officielle de leur vie littéraire, tout lecteur de Byron connaît la comtesse Guiccioli; c'est à Venise que le poëte anglais vit pour la première fois la belle et spi-

rituelle Italienne, et la charma par les mille enchantements dont il était environné. De Venise, où elle passait, il la suivit à Ravenne, son séjour, l'y retrouva malade; et, accueilli fort imprudemment par le comte Guiccioli, après avoir vécu quelque temps près d'elle, par une tolérance plus singulière, il obtint de la ramener sous sa garde à Venise, pour consulter les médecins. De là, il la conduisit dans une maison de campagne qu'il avait louée près de Padoue, la séparant ainsi publiquement de son mari, au grand et tardif scandale des mœurs italiennes, qui ne s'étaient pas offensées des autres libertés de Byron. Il reçut dans cette retraite la visite de son ami T. Moore, et, revenant avec un témoin de sa jeunesse sur quelques événements de sa vie, ce fut alors qu'il lui remit en partie ses *Mémoires*, pour être publiés après sa mort.

Les jours de Byron, jusqu'à la fin glorieuse qui devait les terminer, se traînèrent dans le cercle de son nouveau lien et dans les stériles agitations de la vie italienne. Il voulut retourner à Londres, revint à Ravenne près des deux époux un moment réunis; et, quand le pape eut prononcé leur séparation, il se dévoua sans réserve à la comtesse, dont le père, le comte Gamba, persécuté comme *carbonaro*, ferma les yeux sur un attachement qui donnait un défenseur de plus à sa cause.

En effet, Byron, qui avait espéré la république en 1815, et mêlait à ses préjugés nobiliaires une grande haine contre les gouvernements de l'Europe, saisit avec ardeur tous les projets d'émancipation italienne. Sa prophétie du *Dante*, inspirée au lieu même où le poëte toscan avait vécu proscrit, était un premier et sublime gage de ses vœux pour la liberté de l'Italie. Byron fit plus : il entra dans les *associations* secrètes formées en Romagne, donna de l'argent, acheta des armes, et il attendait avec impatience un mouvement qui, suspendu, mal concerté, trahi, échoua par l'invasion autrichienne et l'inconcevable faiblesse des Napolitains. Ce beau rêve l'occupa de 1819 à 1821, et le préparait pour un autre dévouement qui fut plus célèbre et plus utile.

. Au milieu de ces soins de politique et d'amour, Byron n'avait pas cessé d'écrire et de cultiver par la réflexion et l'étude ce grand talent poétique qui était, au fond, le premier intérêt de sa vie. Il s'était rendu maître de la langue et

de la littérature italiennes, et se promettait même de composer quelque jour un grand poëme dans cet idiome qu'il aimait. En attendant, malgré les conseils de ses amis, il continuait *Don Juan*, et espérait bien promener par toute l'Europe les fantaisies licencieuses de son héros. Il s'occupait en même temps d'une controverse toute classique, pour défendre la gloire de Pope contre la littérature nouvelle de l'Angleterre.

Telles étaient encore ses préoccupations, mêlées à ses projets d'affranchissement et de guerre, pendant que les troupes autrichiennes approchaient des Etats romains, et que les *carbonari* venaient cacher leurs armes dans sa maison. Le *Journal* de ses pensées, qu'il écrivait alors, est rempli de généreux sentiments et de minuties puériles, avec un grand fonds de scepticisme sur la liberté, comme sur le reste. L'insurrection de la Romagne ayant manqué, les exils et les proscriptions commencèrent. Byron se vit arracher ses amis, et la famille à laquelle il était affilié par un lien d'amour et de parti. Le nom anglais le protégea seul lui-même, et lui permit de prolonger son séjour à Ravenne. Il y revit Shelley, qui, par ses éloges, l'animait à continuer *Don Juan*, dont les premiers chants, publiés à Londres, n'obtenaient qu'un succès irritant et contesté. Il songeait dès lors à passer dans la Grèce, où venait d'éclater un soulèvement de religion et de liberté, plus sérieux que l'insurrection libérale de Naples. Mais l'attachement pour la femme qui lui avait tout sacrifié prévalait encore, et il vint la rejoindre à Pise.

Cette vie errante et inquiète n'ôtait rien à son travail de poëte; tout y servait en lui, lectures savantes et nouvelles du jour, complots politiques et chagrins de famille. Tout ce qui frappait sa pensée ou agitait sa vie, devenait, dans ses mains, matière de poésie. Sous l'impression des découvertes anté-diluviennes de *Cuvier*, et des arguments manichéens de Shelley, il avait composé son *Mystère de Caïn*. Une annonce de journal sur la réception de Georges IV en Irlande lui inspirait la plus virulente satire; et, malgré son dédain pour les querelles politiques de son pays, il s'y jetait tout à coup avec l'âpreté d'un libelliste.

Cette irritabilité extrême, universelle, maladive, paraît

avoir fait en grande partie le talent de Byron ; elle le livrait aux impressions les plus diverses ; et ce caractère si fantasque fut toujours plus ou moins dominé par ceux qui l'approchaient. Dans la dernière année de son séjour en Italie, il revit avec une grande effusion de tendresse un noble Anglais, son compagnon d'études, dont l'amitié calma l'inquiétude de ses esprits, et il fut visité par un des hommes les plus estimés en Angleterre, *Rogers*, aussi grave, aussi sage dans sa vie et dans ses opinions que dans sa poésie. Mais il n'en était pas moins obsédé par les noirs fantômes de la métaphysique de Shelley, et il se laissait entraîner par lui dans un projet d'association littéraire avec un écrivain radical, dont il goûtait aussi peu le caractère que le talent.

Byron venait d'achever un nouveau mystère, *le Ciel et la Terre*, lorsqu'il apprit qu'à Londres son drame de *Caïn* attirait une poursuite légale au libraire Murray, qui subit pour l'auteur quelques mois de prison. Cette sévérité aigrit l'amertume de Byron contre des croyances auxquelles il semblait quelquefois ramené par l'imagination, comme s'en plaignait l'incrédule Shelley. Il reprit le poëme de *Don Juan*, son arme de guerre contre la société ; et, tout en respectant davantage les mœurs, par égard pour la femme qu'il aimait, il redoubla de scepticisme et d'amertume politique. Deux pertes cruelles, dont l'une semblait un avertissement funèbre, vinrent se mêler à ce travail, et non l'en distraire. Une fille naturelle, qu'il élevait avec tendresse, et comme un dédommagement de l'absence de sa chère Ada, lui fut enlevée par la mort ; son ami Shelley, à l'âge de vingt-huit ans, périt presque sous ses yeux, avec un autre Anglais, dans une promenade de mer, sur le golfe de la Spezzia. Byron, aidé du capitaine Medwin et de quelques autres, vint recueillir les deux corps naufragés, et, se complaisant à une sorte de cérémonie païenne, il les brûla sur le rivage avec le sel et l'encens, et ne garda que le cœur de Shelley, qui n'avait pu être consumé.

On ne peut dire, en lisant ses lettres, que sa douleur paraisse bien vive, et qu'il n'ait pas été plus frappé du spectacle sauvage et poétique de ce bûcher allumé par ses mains, qu'il n'était attendri sur la fin prématurée de Shelley, et sur

cette mort semblable à sa vie, sans consolation et sans culte :

> .... Juvat ignibus atris
> Inseruisse manus, constructoque aggere busti
> Ipsum atras tenuisse faces.

La famille de la comtesse Guiccioli ayant reçu l'ordre de quitter la Toscane, où Byron était lui-même suspect, il se rendit avec elle à Gènes, et continua d'y vivre occupé de projets politiques et de poésie. L'Italie le lassait; il voulait autre chose, une émigration lointaine en Amérique, ou une occasion de gloire quelque part. Quant à l'Angleterre, sans vouloir y revenir, c'était toujours elle qu'il avait pour but, c'est pour elle qu'il écrivait. Non content de la charmer par ses vers, il se flatta d'y prendre une influence active par un journal; et cette idée, qu'il avait eue souvent, lui fit donner son nom et ses vers au *Libéral*, que M. Hunt était venu rédiger en Italie et faisait paraître à Londres. Mais il eut le chagrin de voir cette publication blâmée, même par ses admirateurs.

Ce dégoût fut une crise pour cette âme ardente qui, de bonne heure accoutumée à la célébrité, avait besoin de produire un effet toujours croissant. Son esprit se tourna vers une entreprise nouvelle. La lutte prolongée de la Grèce excitait l'admiration du continent. Une sympathie publique s'était formée en dehors des gouvernements : l'Angleterre était, peut-être, de tous les pays d'Europe le moins favorable à la cause grecque. Londres avait cependant un comité *philhellène* qui, comme le comité de Paris, faisait passer aux Grecs des secours et des armes. La plus grande force de ces comités était leur influence morale, leur protestation permanente, la honte qu'ils faisaient à la politique inhumaine de quelques puissances.

Rien à cet égard ne pouvait être plus éclatant ni plus utile qu'un allié tel que Byron. Le comité grec de Londres le sentit, et lui fit demander son appui et sa présence en Grèce. Byron n'hésita plus à jeter dans cette guerre sa fortune et sa vie. Il ne se fit point d'illusions : il avait accueilli et secouru quelques-uns des *Philhellènes* revenus de la première expédition; il savait à quelles souffrances, à quelles

difficultés insurmontables il devait s'attendre. Il jugeait avec sévérité le caractère des Grecs, et avait peu d'espérance de succès. Sa santé déjà détruite ajoutait au découragement de son esprit et à ses tristes pressentiments; mais il voulut se dévouer pour une cause juste et pour la gloire. Prodiguant alors des sommes considérables que, depuis quelques années, il avait amassées par une sévère épargne, il mit à la voile de Gènes, le 14 juillet 1823, emmenant avec lui le frère de la comtesse Guiccioli, et un Anglais intrépide, le corsaire Trelawney.

Repoussé dans le port par la tempête, il ne quitta les côtes d'Italie que quelques jours plus tard, après avoir reçu des vers de Goethe sur sa noble entreprise. Il toucha Céphalonie, et il trouva une lettre de Botzaris, qui pressait son arrivée et lui rendait grâce. Mais le lendemain, Botzaris, ce Léonidas de Souli, pénétrant avec une poignée d'hommes au milieu du camp des Turcs, y périssait, après y avoir fait un grand carnage. Byron, voulant attendre et juger par ses yeux, demeura trois mois dans la colonie anglaise de Céphalonie. Son enthousiasme ne s'était pas accru. Il blâmait les fautes des Grecs; et, loin de porter aucun zèle religieux dans la cause des martyrs de la croix, il occupa les heures de son loisir à discuter en public contre un pieux méthodiste, le docteur Kennedy, qui avait entrepris des conférences chrétiennes pour convertir quelques jeunes Anglais de la garnison. Il songeait à revenir en Italie. Cependant, pressé de toutes parts, il donna généreusement quatre mille livres sterling pour la flotte grecque; et, lorsque Maurocordato eut pris le commandement de la Grèce occidentale, il consentit à aller le joindre à Missolonghi. Il s'y rendit à grand'peine à travers mille périls gaiement supportés, et fut reçu comme un sauveur par la population confuse, pressée dans Missolonghi entre la guerre civile, la famine et les Turcs.

Byron jouit un moment de cet accueil, et se livra sur-le-champ à tout et à tout le monde, avec un mélange singulier de prudence et d'irritation maladive. Le gouvernement grec lui conféra le titre de général en chef, et il devait commander une expédition pour s'emparer de *Lépante*. Mais toute la force qu'il pouvait espérer consistait dans une bande de

Souliotes, soldés à grands frais, et dont la ville et lui subissaient la tyrannique insolence. Tout était, autour de lui, discorde, misère, anarchie. Il trouvait peu d'appui dans ses propres compatriotes. Un d'eux, le colonel Stanhope, brave officier, mais enthousiaste, inflexible et froid, ne rêvait que liberté illimitée de la presse, et voulait, au milieu de la Grèce à demi barbare et envahie, introduire, avant tout, l'exacte rigueur des principes libéraux et les théories de Bentham. Byron jugeait plus pressant d'avoir du pain et des armes. La liberté de la presse, ce souffle épurateur des états constitués, lui semblait stérile ou funeste dans l'anarchie de la Grèce; et, quant aux méthodes nouvelles, aux perfectionnements industriels ou sociaux, à tout le luxe de civilisation qui remplissait les *pacotilles* des *comités philhellènes*, il en trouvait l'essai prématuré pour des hommes qui n'avaient qu'à combattre et à survivre, s'ils pouvaient. Toutes ses vues sur la Grèce étaient nettes, courageuses, pratiques. Chaque jour, il les soutenait vivement contre le colonel Stanhope, et travaillait à les appliquer au milieu du chaos de Missolonghi.

Animé par sa présence, un ingénieur anglais, Parry, avait organisé l'artillerie nécessaire pour l'expédition de *Lépante*. Mais les *Souliotes*, vrais *condottieri* de la Grèce, redoublaient leurs avares exigences. La moitié des soldats réclamaient de hautes paies d'officiers. C'étaient des scènes violentes d'altercation et de rupture entre le chef anglais et sa bande barbare. Les forces de Byron ne pouvaient suffire à cette vie d'irritation et d'inquiétude. Un jour qu'après une crise nerveuse et un évanouissement il était sur son lit, malade, et épuisé par des sangsues aux tempes, les *Souliotes*, qui, la veille, avaient menacé l'arsenal et tué un officier *suédois*, se précipitent à grands cris dans sa chambre en brandissant leurs armes. Le visage pâle et sanglant de Byron, à demi soulevé, imprima pourtant le respect à ces hommes farouches, et quelques mots de sa bouche les firent sortir émus, et un moment dociles. Mais on ne pouvait espérer d'eux ni service régulier, ni soumission durable; et leurs fureurs, leurs menaces, écartaient d'autres auxiliaires. Byron, qui les avait soldés à grands frais, s'occupa donc de négocier leur éloignement, et, à prix d'argent, il aida Mau-

rocordato à les mettre hors de Missolonghi, n'en gardant qu'une cinquantaine qui lui étaient particulièrement attachés, mais qui servaient à son cortége plutôt qu'à la cause commune.

Trompé ainsi dans ses projets d'attaque contre la garnison turque de *Lépante*, il s'efforçait du moins d'humaniser la guerre au profit de tous. S'étant fait remettre un assez grand nombre de femmes et d'enfants musulmans, reste d'une ville saccagée par les Grecs, il les renvoya sans rançon à *Prevesa*. Dans quelques engagements autour de Missolonghi, il offrit une prime pour chaque prisonnier turc qui lui serait amené vivant. Ses dons en argent étaient continus, ses conseils utiles, son zèle infatigable. Il aidait Maurocordato à rétablir quelque ordre dans Missolonghi; et, par l'éclat de son nom et de son sacrifice, il pouvait seul offrir une médiation entre les Grecs civilisés et ces chefs montagnards, tumultueux mais indispensable appui de la cause commune. Déjà Colocotroni lui avait promis, par un message, de se soumettre à son avis, si une assemblée nationale était convoquée, et s'il consentait à y paraître comme arbitre. D'autres chefs *moraïtes*, en proposant une réunion dans la ville de Salone, pressaient Byron de s'y rendre pour sceller, par sa présence, la réconciliation des partis.

Malgré son peu d'illusion et le jugement sévère qu'il portait sur les Grecs, il eut alors un moment d'espérance. Se disposant à passer dans la Morée, il hâta de ses derniers conseils la défense de Missolonghi, contre laquelle il prévoyait avec raison que se porterait tout l'effort de la prochaine campagne. Il excita l'ingenieur Parry à relever, sur le sol marécageux et coupé de la ville, ces remparts de terre et ces fortifications informes qui arrêtèrent tant de mois l'armée turque, et donnèrent à l'Europe attentive le temps de la réflexion et de la pitié. Il retint d'autorité, pour munir ce poste avancé de la Grèce, l'artillerie que voulaient se faire donner Odyssée et les autres chefs *moraïtes*, et il affermit les habitants dans la résolution désespérée de s'ensevelir sous Missolonghi.

Quant à lui, l'assemblée de Salone étant retardée par les divisions politiques et les difficultés des chemins, son parti fut pris de ne pas quitter le coin de terre que les

Turcs allaient assaillir au printemps. Depuis plusieurs mois, malgré son courage et sa continuelle activité, il se sentait défaillir. Il était troublé par de tristes pressentiments, et par ces frissons involontaires qui sont moins des symptômes de faiblesse que des avant-coureurs de mort. Il vit avec tristesse, dans les murs de Missolonghi, l'anniversaire de sa trente-sixième année. Il le pleura dans des vers admirables, ses derniers vers, où, disant adieu à la jeunesse et à la vie, il ne souhaitait plus que la *fosse du soldat*. Cette pensée lui revenait souvent. Il disait à un fidèle serviteur italien : *Je ne sortirai pas d'ici; les Grecs, les Turcs ou le climat y mettront bon ordre*. Dans ses lettres, il plaisantait encore sur les scènes de désordre et de misère dont il était témoin; mais sa mobile et nerveuse nature en souffrait profondément, et il y avait du désespoir dans son rire sardonique. Deux nobles sentiments soutenaient son âme, la gloire, et l'amour de l'humanité; mais son corps, vieilli de bonne heure, succombait. On lui écrivait des îles Ioniennes pour l'engager à quitter Missolonghi. Ses compatriotes, ses amis, le colonel Stanhope, le corsaire Trelawney, partirent. Il resta dans ce *tombereau de boue*, comme il disait énergiquement, au milieu des marais et des pluies insalubres de Missolonghi. Il en ressentit bientôt la mortelle influence. Surpris par l'orage dans une promenade à cheval, et revenant trempé d'eau et de sueur, il monta dans une barque pour gagner sa demeure, et fut saisi d'une fièvre violente. Le lendemain, cependant, il parcourut encore à cheval un bois d'oliviers voisin de la ville, avec son fastueux cortége de Souliotes. Il rentra plus malade, se débattit deux jours contre les médecins, qui voulaient le saigner, et leur céda enfin, par crainte pour sa raison plutôt que pour sa vie.

Cette saignée n'arrêta point la fièvre, et ne prévint point le délire. On voulait faire venir de l'île de Zante un médecin plus renommé; mais le gros temps y mit obstacle. Byron, consolé seulement par un ou deux amis fidèles, et par les pleurs de son vieux domestique, était là gisant, presque sans secours, dans une pauvre et tumultueuse demeure, dont sa garde de Souliotes occupait le rez-de-chaussée. C'était le jour de Pâques, si joyeusement fêté

par les Grecs, qui se répandent alors dans les rues, dans les places, en criant : *Le Christ est ressuscité! le Christ est ressuscité!* Ce jour, la ville fut moins bruyante. On alla décharger l'artillerie loin des murs, et les habitants s'invitaient l'un l'autre au silence et au recueillement. Le soir, la tête de Byron s'embarrassa, sa langue ne put prononcer que des mots entrecoupés; et, après de vains efforts pour faire entendre ses dernières volontés à son domestique anglais Fletcher, il fut saisi de délire. Ayant pris une potion calmante, il eut encore un retour de raison, exprima des regrets en termes obscurs, prononça quelques touchantes paroles sur la Grèce, et puis, en disant *Je vais dormir*, tomba dans une léthargie qui se termina le lendemain par la mort, au moment où un orage éclatait sur la ville, et faisait dire aux Grecs : *Le grand homme se meurt*. Le grand homme! il l'était en effet pour ceux qu'il était venu défendre, et auxquels il avait si noblement sacrifié sa vie.

Le lendemain, le mardi de Pâques, on rendit à Byron les derniers honneurs, selon le rite grec. L'archevêque d'Anatolikon et l'évêque de Missolonghi étaient présents, avec tout leur clergé et tous les chefs militaires et civils. Un jeune Grec, Tricoupis, prononça l'éloge funèbre. Le cœur de Byron, renfermé dans une urne, fut seul porté jusqu'à l'église, et déposé dans le sanctuaire, au milieu des bénédictions. Le corps devait être ramené en Angleterre, et on fit, à Missolonghi, des prières pour souhaiter à ces restes glorieux un passage favorable, et le repos de la tombe dans la terre natale. Le navire chargé de ce dépôt toucha bientôt l'Angleterre. M. Hobhouse et un autre ami de Byron vinrent recevoir son corps pour le conduire à la sépulture de sa famille, près du domaine de Newstead, dans le caveau où reposait sa mère. Le rang du noble lord était marqué par la magnificence du cortége. Des constables et des hérauts d'armes marchaient en avant. Suivait un coursier de bataille couvert de velours noir, conduit par deux pages, et monté par un cavalier qui portait, à demi renversée, une couronne de pair d'Angleterre; puis venait le char funèbre, et une longue suite en deuil. Ce triste appareil s'avançait sur la route de Nottingham, lorsqu'il fut rencontré par une dame à cheval, qu'accompagnait son mari.

La curiosité les fit approcher. Cette femme se trouble en reconnaissant les armoiries de Byron; elle tombe dans le délire, et est reportée mourante dans le château qu'elle habitait. Elle ne sortit d'une fièvre brûlante que par de longs accès de folie. Cette dame était lady C. L.. , qui autrefois abandonnée de Byron, l'avait peint sous les plus noires couleurs dans un roman satirique, et, se croyant guérie de l'amour par cette vengeance, avait, loin du monde, retrouvé la paix et l'affection de son mari. Troublée de cette funèbre rencontre, sa tête ne revint pas; elle expira d'une mort lente, en invoquant sans cesse le nom de celui qui lui avait ôté l'honneur et la raison.

Cette douloureuse anecdote, attachée encore à la mémoire de Byron, n'était pas faite pour affaiblir les préventions que sa conduite et ses écrits avaient excitées. Elles lui ont survécu, et ne furent pas seulement, comme on l'a dit, une rancune du grand monde et de l'aristocratie, mais la réaction d'un sentiment moral que le poëte a trop souvent blessé. Pour beaucoup d'âmes pieuses, Byron était en Angleterre une sorte de mauvais génie. Cette impression se mêlait à l'enthousiasme même qu'il avait inspiré parmi les femmes assez heureuses pour ne connaître de lui que son nom et ses vers. Il en est qui priaient pour lui comme Clarice pour Lovelace. En cela, Byron portait la peine de son orgueil autant que de ses faiblesses. Il avait voulu frapper les esprits par une singularité hautaine et mystérieuse. Il avait affecté de donner quelques-uns mêmes des traits de sa physionomie à ses héros fantastiques, pour se confondre lui-même avec eux, et se parer de leur audace. Il fut pris au mot, et soupçonné de noirceurs qui étaient loin de son âme. Rien ne prouve dans sa vie que son cœur fût corrompu; mais son imagination l'était à quelques égards. Il n'a pas fait ce qu'il peint avec complaisance; mais, plus d'une fois peut-être, il l'avait rêvé, comme une expérience à tenter, comme une émotion qui eût dissipé son ennui et réveillé son âme. Que, tout petit enfant, il se promette de commander à cent cavaliers noirs appelés les *Noirs* de Byron, ou que, dans son âge viril, il fasse fabriquer des casques de chevaliers pour son expédition de Grèce, on voit toujours le poëte qui dessine ses

actions d'après ses rêves. Qu'il veuille se peindre lui-même dans le *Corsaire* et dans *Lara*, il faut reconnaître là moins les aveux d'une vie coupable, que les jeux d'une imagination mal réglée, qui se fait parfois des *châteaux en Espagne* de crimes et de remords. Il en résulte, indépendamment de toute question morale, un point de vue particulier sous le rapport de l'art: c'est ce caractère de préoccupation personnelle, cet égoïsme de l'écrivain, cause puissante d'intérêt et de monotonie. On a vu de grands poëtes dont l'imagination a toujours travaillé hors d'eux-mêmes et du cercle de leur vie, simples par les habitudes, sublimes par la pensée : tel Shakspeare, dont la personne disparaît, et qui existe tout entier dans ses inventions poétiques; tels sont nos tragiques, Corneille, Racine. C'est là, quoi qu'on dise, la grande imagination. Elle crée ce qu'elle n'a pas vu; elle entre par le génie dans un ordre de sentiments et d'idées dont elle n'a pas fait l'expérience, et qui ne naît pas pour elle des choses qui l'entourent. Corneille n'avait pas de Romains ni de martyrs sous les yeux; il inventait ces types sublimes : voilà le poëte au plus haut degré.

Il est une autre sorte d'imagination, plus restreinte et plus physique pour ainsi dire, qui a besoin d'être excitée par les épreuves immédiates et les sensations de la vie. Le poëte alors n'agit pas, ne crée pas : il souffre, et rend vivement sa souffrance. C'est le génie de quelques *élégiaques*; c'est le tour d'imagination, rêveur, égoïste, douloureux, qui a coloré de si vives images la prose de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Byron appartient à cette école, son imagination est inépuisable à le peindre lui-même, à découvrir toutes les plaies de son âme, toutes les inquiétudes de son esprit, à les approfondir, à les exagérer. Mais hors de lui il invente peu. Parmi tant d'acteurs de ses poëmes, il n'a jamais conçu fortement qu'un seul type d'homme, et un seul type de femme : l'un sombre, altier, dévoré de chagrins, ou insatiable de plaisirs, qu'il s'appelle Harold, Conrad, Lara, Manfred, ou Caïn; l'autre tendre, dévouée, soumise, mais capable de tout par amour, qu'elle soit Julia, Haïdée, Zuléika, Gulnare, ou Médora. Cet homme, c'est lui-même; cette femme, celle que voudrait son orgueil. Il y a dans ses créa-

tions uniformes moins de puissance que de stérilité. Et malheureusement, par un faux système, ou par une triste prétention, dans ces personnages dont il est le modèle, le poëte affecte d'unir toujours le vice et la supériorité. Il semble dire comme le Satan de Milton : « *Mal*, *sois mon bien*. »

A cet égard, le goût n'est pas moins blessé que la morale dans les écrits de Byron. Le plus grand charme et la vraie richesse du génie, la variété, lui manque. C'est un trait de ressemblance qu'il offre avec Alfiéri, dont il a, dans son théâtre, imité la régularité sévère. Byron, en effet, hardi sceptique en morale et en religion, ou plutôt disciple involontaire de notre scepticisme, n'est pas novateur dans les questions d'art et de goût. Son innovation était toute dans l'originalité de ses impressions et de sa physionomie, et non dans une théorie littéraire. Par principe et par étude, il tenait au goût ancien, et aux plus purs modèles du siècle de la reine Anne, dont il possédait admirablement la langue expressive et savante. La pureté nerveuse du style, l'élégance, l'harmonie de l'expression, sont en effet essentielles au talent de Byron. Il n'aimait pas l'affectation subtile ni le germanisme mystique de quelques-uns de ses contemporains. Il ne prétendait pas renouveler de fond en comble la langue poétique. Tandis que le brillant et pompeux Moore, la bouquetière d'Orient, le hardi et métaphysique Shelley, le jeune et prétentieux Keats, déprisaient Pope, comme un génie timidement classique, Byron le reconnaissait pour un désespérant modèle, et se moquait des nouveaux créateurs de hardiesses poétiques. S'accusant parfois de leur ressembler, et de leur avoir ouvert la route, il disait avec une componction qui accablait ses amis : « Nous nous sommes embarqués dans un système de révolution poétique qui ne « vaut pas le diable. » Byron revient souvent sur cette idée et sur l'éloge exclusif du goût classique, tel du moins que le conçoit un Anglais. Il composa même à ce sujet deux lettres critiques, où ses contemporains sont toujours traités comme des barbares, « qui maçonnent de petites construc- « tions de terre et de brique, au pied des beaux marbres de « l'antiquité. »

Dans son zèle pour la pureté du goût, Byron va même

jusqu'à juger sévèrement Shakspeare, Milton et les vieux dramatistes anglais, dont il trouve la langue admirable, mais les ouvrages absurdes. Il repousse également la naïve barbarie, l'énergique rudesse du seizième siècle, et la barbarie savante, la subtilité laborieuse de son temps, qui lui paraît *tout claudien*, dit-il.

En rejetant sur l'humeur et sur le caprice une partie de cet anathème, dont Byron ne s'exemptait pas lui-même, on avouera qu'il n'avait pas tort dans le fond, et que les plus vantés de ses ouvrages portent l'empreinte de décadence, qu'il voyait partout autour de lui. Son style nerveux et brillant a plus d'un rapport avec la concision affectée, la roideur, la déclamation de Lucain. Comme lui il exagère, et il a cette emphase que l'imagination trop jeune prend pour de la force. Mais il peint des choses neuves, à commencer par lui-même, dont il décrit sans fin la fantasque et sombre nature. Par là, il cesse d'être rhéteur en devenant original. Sa poésie, née d'une veine féconde et d'un art savant, n'est presque jamais que descriptive ou sentencieuse; elle n'a rien de dramatique. Coleridge et quelques autres modernes l'accusent de négligence et de faiblesse. Mais cette poésie est pleine d'éclat et de mouvement; elle choisit habilement et transforme la langue; elle est logique et passionnée, régulière et neuve. Peu variée dans les conceptions, elle est infinie dans la forme, et parcourt rapidement toute l'échelle des tons harmoniques, depuis les plus gracieux jusqu'aux plus sévères.

Byron, malgré son altière misanthropie et le dédain qu'il affecte pour ses lecteurs comme pour le reste des hommes, était singulièrement épris de la mode, et docile au goût de la foule. De là ces formes bizarres et rapides, pour réveiller la curiosité et ménager l'impatience d'un siècle sceptique et politique. Il n'entreprend point de longs poëmes pour un temps où Milton lui-même n'était pas lu, dit-il. Il ne compose pas avec art. De brillantes ébauches ou même des fragments lui suffisent. Rien de plus heureux quand le poëte a bien choisi; car il n'y a pas d'inégalité dans sa composition ni de lassitude pour sa verve. Qu'est-ce que son *Mazeppa?* un poëme, un trait d'histoire, un conte? il n'importe. Jamais plus vive peinture, jamais plus intime alliance de la

description, de la passion, de l'harmonie, n'ont animé des vers. Mazeppa, œuvre sublime de poésie, finissant par une plaisanterie, c'est le chef-d'œuvre et le symbole de Byron. Ailleurs, que son imagination soit frappée de la mort et des obsèques militaires d'un général anglais, John Moore, tué en Espagne, il s'élève au ton de la plus austère simplicité, et il est lyrique comme Tyrtée. Aucune beauté de la poésie classique n'a donc été refusée à Byron; il tendait même naturellement aux formes les plus élevées de l'art et à la pompe savante du langage. Toutefois, à notre avis, son chef-d'œuvre, c'est le poëme incomplet, moitié sérieux, moitié bouffon, où il a jeté pêle-mêle toutes ses fantaisies: c'est *Don Juan*; poëme sans règle et sans frein, comme le héros; mais plein de feu, d'esprit, de grâce et d'énergie. Au fond, ce héros est encore une variante de Byron lui-même; c'est du moins l'idéal qu'il se proposait pour se distraire des mélancoliques dégoûts de *Childe-Harold*. Cet ouvrage est le fruit du séjour de Byron en Italie, et marque en lui le triomphe de la vie molle et sensuelle sur les fortes passions et la tristesse amère. On ne peut le comparer qu'à l'épopée licencieuse de Voltaire; mais on y trouve, avec moins de cynisme, une imagination plus amusante et une plus vive gaieté. De la diversité des aventures naît un charme singulier de poésie. Ce ne sont guère que de faciles inventions de roman; mais quel art dans le récit! et quand l'auteur touche à l'histoire, quelle force poétique! La peinture du siége d'*Ismaïloff* est un des plus sublimes tableaux de guerre qu'on ait tracés; et cela vous saisit après des contes de sérail et quelques gracieuses aventures des îles grecques.

Quant à la satire des mœurs anglaises, qui occupe tant de place dans *Don Juan*, elle ne nous semble pas aussi ingénieuse qu'offensante. Le poëte nous paraît tomber quelquefois dans le mauvais goût et les redites ennuyeuses, mais il se relève par l'esprit. Nul poëte n'en eut davantage, et du plus vif et du plus hardi, depuis Pope et Voltaire. Malheureusement, cet esprit, par prétention ou par légèreté, a souvent l'impitoyable ironie du mauvais cœur, et diffame également la gloire, la vertu, l'infortune. Bien des choses peuvent donc choquer dans *Don Juan*, mais nulle œuvre

de Byron ne montre mieux la merveille de son talent. N'eût-il fait que *Don Juan*, la postérité se souviendrait de lui, comme d'un génie original.

Esprit indépendant, nourri d'émotions et d'études, Byron ne bornait pas aux vers son talent d'écrire. Sa prose est vive, étincelante, légère, comme l'est rarement la prose anglaise. Elle abonde en saillies d'amusante humeur et en expressions heureuses. On ne peut à cet égard trop regretter la perte des *Mémoires* qu'il avait donnés à Thomas Moore, et que le légataire a supprimés par scrupule, en y substituant une compilation de lettres originales, d'analyses et de lieux communs. Les lettres de Byron, qui seules surnagent dans ce recueil, nous laissent deviner combien les *Mémoires* mêmes, la confession entière écrite de cette main et avec cette verve, auraient offert une piquante lecture. Nous ne savons si la renommée morale de Byron a profité beaucoup de la suppression faite par son légataire; mais sa gloire d'écrivain y perd un titre qui l'eût placé parmi les prosateurs, entre Swift et Voltaire.

Ce qui survit de Byron, ce qui le représente aujourd'hui, c'est son génie de poëte si hautement reconnu chez les deux grandes nations qui parlent la langue anglaise, et si admiré chez presque toutes les autres. Sans être réellement inventeur, et avec plus d'originalité dans la manière que dans les idées, Byron a beaucoup agi sur les talents contemporains, et excité par son exemple la hardiesse poétique qu'il réprouvait par ses doctrines littéraires. Les esprits les plus libres ont reçu quelque chose de lui. Les énergiques peintures d'un de ses poëmes n'ont pas été étrangères à la pensée de la belle ode française où le supplice bizarre et le triomphe inattendu de Mazeppa revivent en traits de feu, comme le symbole et l'histoire même du génie. L'inspiration tout entière de Byron, sa poésie brillante et mélancolique n'a pas été sans influence sur les premiers essais du grand poëte qui combattit son désolant scepticisme avec tant d'éclat et de pureté. Sa trace est encore partout dans l'imagination de notre siècle; et il a pu beaucoup perdre de l'enthousiasme qu'il inspirait, sans cesser d'être admiré.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON.

HEURES DE PARESSE,

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1807.

Virginibus puerisque canto.
HORACE, liv. III, ode 1.

Μήτ' ἄρ με μάλ' αἴνεε μήτε τι νείκει.
HOMÈRE, *Iliade*, X, 249.

He whistled as he went for want ot thought.
A défaut de pensée, il sifflait en marchant.
DRYDEN.

AU TRÈS-HONORABLE FRÉDÉRIC, COMTE DE CARLISLE,
CHEVALIER DE LA JARRETIÈRE, ETC., ETC.,
LA SECONDE ÉDITION DE CES POEMES EST DÉDIÉE
Par son obligé pupille et affectionné parent
L'AUTEUR.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

En soumettant ce recueil au public, je n'ai pas seulement à combattre les difficultés que rencontrent en général ceux qui écrivent en vers; j'ai encore à craindre qu'on ne m'accuse de présomption pour me poser ainsi devant le public, lorsque je pourrais sans aucun doute, à mon âge, employer plus utilement mon temps.

Ces productions sont le fruit des heures perdues d'un jeune homme qui a depuis peu complété sa dix-neuvième année. Le cachet d'adolescence qu'il est facile d'y reconnaître rendait peut-être inutile cet avis préalable. Quelques-uns de ces petits poëmes ont été écrits sous l'influence défavorable de la maladie et de l'abattement. C'est dans la première catégorie qu'il faut ranger en particulier *les Souvenirs d'Enfance*. Cette considération ne suffit pas pour justifier l'éloge; mais elle peut du moins désarmer la censure. La plus grande partie de ce recueil a été livrée à l'im-

[1] *Voyez*, à la fin des *Heures de Paresse*, les Notes qui se rapportent à ce numéro de renvoi et aux suivants. Cette observation s'applique également aux autres ouvrages de cette édition.

pression à la demande de mes amis, et pour leur usage exclusif. Je sais que l'admiration partiale et souvent peu judicieuse d'un cercle d'amis n'est point un bon critérium pour le génie poétique : néanmoins celui qui veut « beaucoup faire » doit « beaucoup oser. » J'ai donc vaincu mes répugnances personnelles et publié ce volume aux risques et périls de ma réputation. C'en est fait, « j'ai passé le Rubicon ; » et, favorable ou non, j'attends mon arrêt. Dans la dernière de ces deux alternatives, je me soumettrai sans murmure ; car, bien que je ne sois pas sans quelque sollicitude pour le sort de ces productions, je n'y attaché pas de grandes espérances. Il est probable que j'aurai beaucoup tenté et peu fait : car, selon l'expression de Cowper, « c'est une chose bien différente d'écrire pour plaire a nos amis, qui par cela même qu'ils sont nos amis sont prévenus en notre faveur, ou d'écrire pour plaire à tout le monde ; car ceux qui ne connaissent pas l'auteur ne se feront pas faute de le critiquer. » Néanmoins je n'admets pas cette assertion dans toute son étendue : au contraire, j'ai la conviction que ces bagatelles ne seront pas traitées avec injustice. Leur mérite, si toutefois elles en ont, sera libéralement reconnu ; d'autre part, leurs nombreux défauts ne peuvent attendre une faveur qui a été déniée à des écrivains d'un âge plus mûr, d'une réputation mieux établie et d'une habileté beaucoup plus grande.

Je n'ai pas visé à une originalité exclusive, et encore moins me suis-je proposé un modèle spécial. On trouvera ici plusieurs traductions qui pour la plupart ne sont que des paraphrases. Dans les pièces originales il pourra de temps à autre se rencontrer des points de coïncidence avec des auteurs dont la lecture m'est familière; mais je n'ai point commis de plagiat volontaire. Ne rien produire que d'entièrement neuf est une tâche qui, dans une époque si fertile en poëtes, exigerait des forces vraiment herculéennes ; car il n'est point de sujet qui n'ait été traité et épuisé. Toutefois la poésie n'est pas ma vocation spéciale : « c'est un péché » que je me suis permis pour apporter quelque distraction aux heures pesantes de mes journées maladives, et pour rompre la monotonie du désœuvrement. C'est là, il faut l'avouer, une source d'inspiration qui ne promet pas grand'chose. D'ailleurs, un vain laurier, quelque futile qu'il puisse être, sera toute la récompense que ces poëmes me vaudront ; et quand ses feuilles seront fanées, je ne chercherai pas à les remplacer, ni à cueillir une seule branche

nouvelle dans ces bosquets poétiques où je ne suis réellement qu'un intrus. Bien que dans mon enfance j'aie plus d'une fois foulé d'un pied insouciant les Higlands de l'Ecosse, il y a longtemps que je n'ai respiré cet air pur, que je n'ai habité ce sol élevé : je ne puis donc entrer dans la lice avec des bardes qui ont sur moi cet avantage. Mais leurs productions, à eux, leur valent beaucoup de gloire, et souvent beaucoup d'argent ; tandis que moi j'expierai mon audace sans avoir pour consolation le dernier de ces avantages, et probablement avec une part fort modique du premier. Je laisse à d'autres *virûm volitare per ora.* Je m'adresse à ceux pour qui *dulce est desipere in loco.* Aux premiers j'abandonne de bon cœur l'espoir de l'immortalité, et me contente de l'humble perspective de prendre place « dans la populace des écrivains gentlemen ; » avec le dédommagement peut-être de figurer après ma mort dans le « catalogue des auteurs de sang royal ou nobiliaire », ouvrage auquel la pairie a plus d'une obligation, en ce sens que beaucoup de noms fort longs, très-sonores et passablement antiques échappent par ce moyen à l'obscurité qui couvre malheureusement les productions volumineuses de ceux qui les portent.

C'est donc avec quelque crainte et bien peu d'espoir que je publie ce livre, le premier sorti de ma plume et qui sera le dernier. Une ambition de jeune homme a fait commettre bien des actes plus criminels et aussi absurdes. Ce recueil pourra amuser quelques lecteurs de mon âge ; j'ai du moins la confiance qu'il ne saurait produire de mal. D'après ma position et mes occupations ultérieures, il n'est pas probable que je fasse un nouvel appel au jugement du public ; et lors même que son premier arrêt me serait favorable, je n'aurais nulle envie de me rendre coupable d'une seconde contravention du même genre. Le docteur Johnson a dit quelque part, à propos des poëmes de l'un de mes nobles parents[1], que « lorsqu'un homme de qualité se fait auteur, il a droit d'attendre que ce qu'il peut y avoir de mérite dans ses œuvres ne soit pas contesté. » Cette opinion ne saurait être d'un grand poids auprès de la critique verbale, et moins encore auprès de la censure périodique ; mais, dans tous les cas, c'est là un privilége dont je ne me prévaudrai jamais, et je préfère les attaques les plus acharnées des critiques anonymes à des éloges qui ne s'adresseraient qu'à mon titre.

HEURES DE PARESSE.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE DEMOISELLE, COUSINE DE L'AUTEUR, ET QUI LUI FUT BIEN CHÈRE[1].

Les vents retiennent leur haleine; le soir est calme et sombre; aucun zéphyr n'erre dans le bocage; et moi, je vais revoir la tombe de ma Marguerite, et répandre des fleurs sur la cendre que j'aime.

Dans cette étroite cellule repose sa poussière, cette poussière que tant de vie animait naguère; le Roi des Epouvantements en a fait sa proie; ni le mérite, ni la beauté, n'ont pu racheter sa vie.

Oh! si ce Roi des Epouvantements avait pu se laisser attendrir! si le Ciel avait réformé son rigoureux décret, celui qui la pleure n'aurait pas de regrets à faire parler ici; ce n'est pas ici que la Muse raconterait ses vertus.

Mais pourquoi pleurer? Son âme incomparable a pris son vol par delà les régions où brille l'astre du jour; et des anges en pleurs la conduisent vers ces bosquets sacrés où la vertu est récompensée par des plaisirs sans fin.

Et nous, mortels présomptueux, irons-nous accuser le Ciel et nous élever follement contre la divine Providence? Ah! loin de moi des pensées aussi vaines! — Je ne refuserai point à mon Dieu l'hommage de ma résignation.

Et pourtant il est doux le souvenir de ses vertus; elle est fraîche et vivante la mémoire de sa beauté. Mes pleurs n'ont point cessé de couler pour elle; et son image a gardé dans mon cœur sa place accoutumée.

1802.

A E..........

Que des insensés rient de voir l'amitié entrelacer nos deux noms; la Vertu a de plus justes droits à l'affection que le Vice opulent et titré.

Bien que ta destinée soit inférieure, puisqu'un titre a

décoré ma naissance, ne m'envie pas ce brillant avantage; à toi l'orgueil d'un mérite modeste.

Nos âmes du moins sont de niveau; ton sort n'a rien dont le mien ait à rougir : le sentiment qui nous lie n'en sera pas moins doux, car le mérite doit tenir lieu de naissance.

Novembre 1802.

A D..........

En toi j'espérais presser sur mon cœur une amie dont la mort seule pourrait me séparer; pourquoi faut-il que les efforts malveillants de l'envie t'aient détachée de moi pour toujours?

Mais, bien qu'elle t'ait arrachée de mon cœur, tu y conserves toujours ta place. Là vivra ton image jusqu'à ce que ce cœur ait cessé de battre.

Et quand les morts briseront leurs tombeaux, quand la poussière mortelle reprendra une nouvelle vie, c'est sur ton sein que s'appuiera ma tête. Il n'y aurait pas pour moi de ciel où tu ne serais pas.

Février 1803.

ÉPITAPHE D'UN AMI.

Ἀστὴρ πρὶν μὲν ἔλαμπες ἐνὶ ζωοῖσιν ἑῷος.
LAERTE.

O toi que j'ai tant aimé, toi qui me seras éternellement cher, de combien d'inutiles pleurs j'ai arrosé ta tombe révérée! Que de gémissements j'ai poussés à ton lit de mort, pendant que tu te débattais dans ta dernière agonie! Si des larmes avaient pu retarder le tyran dans sa marche, si des gémissements avaient pu détourner sa faux impitoyable, si la jeunesse et la vertu avaient pu obtenir de lui un court délai, et la beauté lui faire oublier sa proie, à ce spectre, tu vivrais encore, charme de mes yeux, aujourd'hui gonflés de pleurs; tu ferais encore la gloire de ton camarade, les délices de ton ami. Si ton âme plane encore quelquefois sur le lieu où repose ta cendre, tu peux voir gravée dans mon cœur

une douleur trop profonde pour être exprimée par le ciseau du sculpteur : le marbre ne marque point la place où tu dors de ton dernier sommeil, mais on y voit pleurer des statues vivantes. L'image de la douleur ne s'incline pas sur ta tombe, mais la douleur elle-même déplore ta perte prématurée. Ton père pleure en toi le premier né de sa race, mais l'affliction d'un père ne saurait égaler la mienne. Nul sans doute n'adoucira ses derniers moments comme l'eût fait ta présence; pourtant d'autres enfants lui restent pour charmer ici-bas ses ennuis. Mais qui te remplacera auprès de moi? quelle amitié nouvelle effacera ton image? Aucune! — Les pleurs d'un père cesseront de couler; le temps apaisera la douleur d'un frère jeune encore. Tous, hormis un seul, seront consolés; mais l'amitié gémira solitaire.

1803.

FRAGMENT.

Le jour où la voix d'un père me rappellera au céleste séjour, et où mon âme partira joyeuse; quand mon ombre voyagera sur l'aile des vents, ou, couverte d'un nuage sombre, descendra sur le flanc de la montagne, oh! qu'une urne magnifique n'enferme point ma cendre et ne marque point le lieu où la terre retourne à la terre! Point de longue inscription, point de marbre chargé de mon éloge : que, pour toute épitaphe, on écrive mon nom. S'il faut autre chose pour honorer ma cendre, eh bien! je ne veux pas d'autre gloire! Que ce soit là le seul indice du lieu de ma sépulture! Si cela ne suffit pas pour me rappeler au souvenir des hommes, je consens qu'on m'oublie.

1803.

VERS COMPOSÉS EN QUITTANT L'ABBAYE DE NEWSTEAD.

> Pourquoi construis-tu ce manoir, fils des jours à l'aile rapide? Aujourd'hui tu regardes du faîte de la tour : encore quelques années, et le souffle du désert viendra mugir dans la tour solitaire.
>
> OSSIAN.

Newstead, à travers tes créneaux, les vents mugissent sourdement. Manoir de mes pères, te voilà qui dépéris; dans

les jardins, que la joie animait naguère, la ciguë et le chardon croissent où fleurissait la rose.

De ces barons couverts de cottes de mailles, qui, fiers de leur vaillance, conduisaient leurs vassaux d'Europe aux plaines de Palestine, il ne reste d'autres vestiges que les écussons et les boucliers que fait résonner le souffle des vents.

La harpe du vieux Robert n'excite plus les cœurs généreux à cueillir la palme des batailles. Jean d'Horistan repose près des tours d'Ascalon; la mort a fait taire la voix de son ménestrel.

Paul et Hubert dorment aussi dans la vallée de Crécy. Ils tombèrent victimes de leur dévouement à Édouard et à l'Angleterre. O mes pères! vous revivez dans les pleurs de votre patrie! Ses annales racontent vos combats et votre mort.

A Marston, luttant avec Rupert contre les rebelles, quatre frères arrosèrent de leur sang le champ de bataille. Défenseurs des droits du monarque, ils scellèrent de leur vie leur dévouement à la royauté.

Adieu, ombres héroïques! En s'éloignant de la demeure de ses ancêtres, votre descendant vous salue. Sur la rive étrangère ou sur la terre natale, il pensera à votre gloire, et ce souvenir ranimera son courage.

Bien qu'il verse des larmes à cette séparation douloureuse, c'est la nature, et non la crainte, qui les lui fait répandre. Une noble émulation l'accompagnera aux terres lointaines : il ne saurait oublier la gloire de ses pères.

Il chérira le souvenir de cette gloire; il jure de ne jamais ternir votre renom : comme vous il vivra, ou mourra comme vous. Quand il ne sera plus, puisse-t-il mêler sa cendre à la vôtre!

1803.

VERS ÉCRITS SUR UN VOLUME DES LETTRES D'UNE RELIGIEUSE ITALIENNE A UN ANGLAIS.

« Loin de moi vos artifices séducteurs! Qu'ils s'adressent



à des cœurs simples et les égarent! Vous sourirez de leur crédulité; ils pleureront de votre perfidie. »

RÉPONSE AUX VERS PRÉCÉDENTS, ADRESSÉS A MISS ***.

Aimable et simple fille, ces artifices séducteurs dont tu voudrais garantir ton sexe fragile n'existent que dans ton imagination : ce sont des fantômes que tu te crées. Va, crois-moi, il n'a nul dessein de te tromper, celui qui ne peut voir sans admiration ta grâce enchanteresse, tes belles formes, tes traits charmants. Jette les yeux sur ton miroir : tu y verras cette élégance que notre sexe loue avec transport, et qui excite l'envie du tien. Celui qui te parle de ta beauté, celui-là ne fait que ce qu'il doit. Ne fuis pas la jeunesse au langage sincère : ce n'est pas de la flatterie, — c'est de la vérité.

Juillet 1804.

ADRIEN MOURANT A SON AME.

(Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos!)

Ah! gentle, fleeting, wav'ring sprite
Friend and associate of this clay!
To what unknown region borne
Wilt thou now wing thy distant flight?
No more with wonted humour gay,
But pallid, cheerless and forlorn.

Petite âme douce et légère,
Du corps hôtesse passagère,
Eh! que vas-tu faire là-bas?
Pâle, tremblotante, chétive,
Crois-moi, sur cette froide rive.
Ta gaîté ne te suivra pas.

A EMMA.

Puisque l'heure est à la fin venue où tu dois te séparer de ton amant désolé, puisque notre rêve de félicité a pris fin, encore une douleur, ô mon amie! et tout sera terminé.

Ah! moment plein d'amertume que celui où nous nous quittons pour ne plus nous revoir, où celle qui me fut si chère s'arrache à moi, et part pour de lointains rivages!

N'importe! nous avons passé quelques moments heureux, et il y aura de la joie mêlée à nos larmes quand notre pensée se reportera vers ces tours antiques qui abritèrent notre enfance.

Montés sur leur gothique sommet, nous contemplions le lac, le parc, la vallée; et maintenant encore, à travers le voile de nos pleurs, nos regards leur adressent un dernier adieu,

A ces campagnes que nous avons tant de fois parcourues, théâtre de nos jeux enfantins; à ces ombrages où, fatigués de nos excursions, nous nous reposions, ta tête appuyée sur mon sein;

Pendant que moi je te contemplais d'un œil d'admiration, et j'oubliais d'écarter de ton beau visage l'insecte ailé à qui j'enviais le baiser qu'il posait sur tes yeux endormis.

Vois la petite nacelle peinte dans laquelle, la rame en main, je te promenais sur le lac; vois aussi l'ormeau qui balance sur le parc son vaste ombrage, et que j'escaladais à ta voix.

Ces temps sont passés. — Plus de joie : tu me quittes, tu quittes cette vallée heureuse! Ces beaux lieux, je vais désormais être seul à les parcourir. Sans toi, quel charme auront-ils pour moi?

Ah! nul, sans l'avoir éprouvé, ne pourra concevoir tout ce qu'il y a d'amertume dans un dernier embrassement, alors que, séparé de tout ce qu'on aimait, on dit au bonheur un long adieu.

Oh! c'est là le plus douloureux des maux; c'est là ce qui maintenant humecte nos joues de larmes brûlantes; c'est le

terme final de l'amour, c'est le dernier, le plus tendre adieu.

A M. S. G.

Chaque fois que je vois tes lèvres charmantes, je suis tenté d'y déposer un baiser de flamme; mais ce bonheur céleste, je me l'interdis : ce serait une félicité coupable.

Quand je pense à ce sein éclatant de blancheur, je brûle d'en toucher la neige; mais ce désir audacieux, je le réprime, de peur de troubler ton repos.

Un regard de ton œil pénétrant me fait palpiter ou d'espoir ou de crainte; pourtant je cache mon amour, et pourquoi? — C'est que je veux t'épargner des larmes de douleur.

Jamais je ne t'ai dit mon amour, mais tu n'as que trop vu ma flamme ardente! Est-ce maintenant que je dois t'entretenir de ma passion, afin de changer en enfer le ciel de ton âme?

Non, car tu ne peux jamais être à moi! Jamais l'église ne pourrait sanctionner notre union. O mon amie! tu ne m'appartiendras jamais que par des liens purs et célestes!

Que mon feu se consume donc en secret! Qu'il se consume! je te le laisserai ignorer. J'aime mieux mourir que de laisser briller sa lueur criminelle.

Je ne veux point soulager mon cœur torturé en détruisant la paix du tien. Plutôt que de t'infliger un coup aussi cruel, je préfère étouffer en moi toute pensée présomptueuse.

Oui, tes lèvres adorées, pour lesquelles je braverais plus que je n'ose dire, j'en fais le sacrifice. Pour sauver ton honneur et le mien, je te dis maintenant un dernier adieu....

Je renonce à presser sur mon cœur ton sein charmant; je resterai seul avec mon désespoir : je renonce à tes doux embrassements. Ah! pour les conquérir, je puis m'exposer à tout, hormis à ton déshonneur.

Du moins, tu resteras pure : nulle matrone n'aura le droit de parler de ta honte. Je serai en proie à d'incurables douleurs, mais je ne t'aurai point immolée à l'amour.

A CAROLINE.

Crois-tu donc que j'aie vu sans m'émouvoir tes beaux yeux baignés de larmes me supplier de rester; que j'aie été sourd à tes soupirs, qui en disaient plus que des paroles n'auraient pu en dire?

Quelque vive que fût l'affliction qui faisait couler tes larmes, en voyant ainsi se briser nos espérances et notre amour, crois-moi, fille adorée, ce cœur saignait d'une blessure non moins profonde que la tienne.

Mais quand la douleur enflammait nos joues, quand tes lèvres charmantes pressaient les miennes, les pleurs qui coulaient de mes yeux étaient absorbés dans ceux que répandaient les tiens.

Tu ne pouvais sentir ma joue brûlante. Le torrent de tes larmes en avait éteint la flamme; et lorsque ta langue essayait de parler, ce n'était que par des soupirs qu'elle articulait mon nom.

Et cependant, jeune fille, c'est en vain que nous pleurons, en vain que nous exhalons nos plaintes par des soupirs; les souvenirs seuls doivent nous rester, et ils ne feront que redoubler nos pleurs.

Adieu encore, ô ma plus aimée! Ah! si tu le peux, étouffe tes regrets; que ta pensée ne s'arrête pas sur nos joies passées. Tout notre espoir est dans l'oubli.

A CAROLINE.

Quand je t'entends exprimer une affection si vive, ne pense pas, ma bien-aimée, que je n'ajoute pas foi à tes paroles: tes lèvres désarmeraient le plus soupçonneux des mortels, et dans tes yeux brille un rayon qui ne saurait tromper.

Et pourtant mon cœur épris, tout en t'adorant, songe avec douleur que l'amour comme la feuille doit se faner un jour; que la vieillesse viendra, et qu'alors, les larmes aux yeux, nous contemplerons à travers le voile des souvenirs les scènes de notre jeunesse;

Qu'un temps viendra où les boucles de ta chevelure perdront leur couleur éclatante et flotteront plus rares au souffle de la brise, alors qu'il ne restera de ces tresses que quelques cheveux blancs, signe douloureux des infirmités de l'âge et du déclin de la nature.

C'est là, ma bien-aimée, ce qui rembrunit mes traits. Loin de moi cependant d'accuser d'injustice cette loi suprême qui soumet à la mort tout ce qui respire, et qui un jour doit me priver de toi!

Sceptique aimable, ne te méprends pas sur la cause de mon émotion : le doute ne peut arriver jusqu'au cœur de ton amant, chacun de tes regards devient l'objet de son culte; il suffit d'un sourire pour le charmer, d'une larme pour changer ses convictions.

Mais, ô ma douce amie! puisque la mort doit tôt ou tard nous atteindre; puisque nos cœurs, brûlants aujourd'hui d'une sympathie si vive, dormiront dans le sein de la terre pour ne s'éveiller qu'au jour où la trompette redoutable sonnera le réveil des morts;

Eh bien! savourons à longs flots le plaisir dont une passion telle que la nôtre est une source intarissable; remplissons jusqu'aux bords la coupe de l'amour, et enivrons-nous de ce terrestre nectar.

1805.

A CAROLINE.

Oh! quand viendra la tombe ensevelir à jamais ma douleur? Quand mon âme, quittant cette argile, prendra-t-elle son vol? Le présent est l'enfer, et le lendemain ajoute de nouvelles tortures aux souffrances de la veille.

Mes yeux n'ont point de larmes, mes lèvres point de malédictions; je n'exterminerai point les ennemis qui m'ont précipité du faîte du bonheur; elle serait vile l'âme qui, en proie à de tels tourments, exhalerait en paroles ses plaintes bruyantes.

Si mes yeux, au lieu de pleurs, dardaient des traits de feu,

si mes lèvres vomissaient des flammes que rien ne pourrait éteindre, mes yeux lanceraient sur nos ennemis les foudres de la vengeance, ma langue avec transport donnerait l'essor à sa rage.

Mais maintenant à quoi nous serviraient les malédictions et les larmes? Elles ne feraient qu'ajouter à la joie de nos tyrans; s'ils nous voyaient gémir de notre funeste séparation, cette vue réjouirait leurs cœurs impitoyables.

Pourtant, nous avons beau ployer avec une résignation feinte, la vie ne fait plus luire sur nous un seul rayon de bonheur; l'amour et l'espérance n'ont plus de consolations pour nous sur la terre; dans le tombeau est notre espoir, car dans la vie est notre crainte.

O mon adorée! quand me déposera-t-on dans ma tombe, puisque ici-bas l'amour et l'amitié m'ont quitté pour jamais! Si au séjour de la mort je puis de nouveau te presser sur mon cœur, peut-être laisseront-ils les morts en paix.

1805.

STANCES A UNE DAME, EN LUI ENVOYANT LES POEMES DU CAMOENS.

Beauté chérie, peut-être en ma faveur tu priseras ce gage d'une tendre estime; ce livre parle de l'amour et de ses rêves enchanteurs : c'est un sujet que nous ne pouvons jamais traiter avec dédain.

Qui le blâme, en effet, sinon le sot envieux, la vieille fille désappointée, ou la femme qui, élevée à l'école de la pruderie, est condamnée à languir dans son ennui solitaire?

Mais toi, femme charmante, toi qui n'appartiens à aucune de ces catégories, lis ces vers, lis-les avec émotion; je n'aurai pas en vain appelé ta pitié sur les infortunes du poëte.

Car c'était là un vrai poëte; sa flamme n'était point une flamme factice. Puisse comme lui l'amour te récompenser, mais que sa destinée ne soit pas la tienne !

LE PREMIER BAISER DE L'AMOUR.

Ἁ Βαρβιτος δε χορδαῖς
Ερωτα μουνον ἠχει.
ANACRÉON.

Arrière les fictions de vos romans imbéciles, ces trames de mensonges tissues par la folie! Donnez-moi le doux rayon d'un regard qui vient du cœur, ou le transport que l'on éprouve au premier baiser de l'amour.

Rimeurs, qui ne brûlez que du feu de l'imagination, dont les passions pastorales sont faites pour le bocage, de quelle heureuse source d'inspiration couleraient vos sonnets, si vous aviez savouré le premier baiser de l'amour!

Si Apollon vous refuse son aide, si les neuf sœurs paraissent vouloir s'éloigner de vous, ne les invoquez plus, dites adieu à la muse, et essayez de l'effet que produira le premier baiser de l'amour.

Je vous hais, froides compositions de l'art. Dussent les prudes me condamner et les bigots me désapprouver, je recherche les inspirations d'un cœur qui bat de volupté au premier baiser de l'amour.

Vos bergers, vos moutons, tous ces sujets fantastiques peuvent amuser parfois, mais ne pourront jamais émouvoir. L'Arcadie n'est, après tout, qu'un pays de fictions; que sont ces visions-là, comparées au premier baiser de l'amour?

Oh! ne dites pas que l'homme, depuis sa naissance, depuis Adam jusqu'à nos jours, a été soumis à la loi du malheur; il y a encore sur la terre quelque chose du paradis, et l'Éden revit dans le premier baiser de l'amour.

Quand l'âge aura glacé notre sang, quand nos plaisirs auront disparu, — car les années pour s'enfuir ont les ailes de la colombe, — le souvenir le plus cher et qui survivra à tous les autres, celui que notre mémoire aimera le plus à se rappeler, c'est le premier baiser de l'amour.

SUR UN CHANGEMENT DE DIRECTEUR, DANS UNE DE NOS ÉCOLES PUBLIQUES.

Qu'est devenue, Ida[1], l'honorable renommée dont tu jouis-

sais quand Probus [5] occupait ton trône magistral? De même que Rome dégénérée vit un Barbare s'asseoir au trône de ses césars, c'est ainsi, ô Ida! que, subissant un destin aussi déshonorant, tu vois Pomposus [6] occuper le siége de Probus. Pomposus t'asservit à sa dure loi, Pomposus au cerveau étroit, à l'âme plus étroite encore, Pomposus étranger à toute sociabilité, dont tout le mérite consiste en jargon pompeux, en vaine parade, en sonores absurdités, et imposant sans cesse des règles nouvelles telles que jamais collége n'en connut avant lui. Prenant le pédantisme pour la science, il gouverne sans autre approbation que la sienne. Avec lui attends-toi, Ida, à subir la fatale destinée de Rome : comme elle, tu tomberas, tu perdras ton antique gloire, et il ne te restera plus de la science que le nom.

Juillet 1805.

AU DUC DE DORSET.

Dorset! compagnon de mes jeunes excursions, alors que nous parcourions ensemble tous les sentiers des ombrages d'Ida; toi que l'affection m'apprit à protéger, et pour qui je fus moins un tyran qu'un ami, en dépit de la loi inflexible de notre jeune société, qui nous donnait à *toi* l'obéissance, à *moi* le commandement [7]; toi qui, dans quelques années, verras pleuvoir sur ta tête tous les dons de l'opulence et tous les honneurs du pouvoir, dès à présent tu es possesseur d'un nom illustre, et tu jouis d'un haut rang, à peu de distance du trône. Cependant, Dorset, ne te laisse pas persuader de fuir la science et de repousser tout contrôle, malgré l'inaction de ces maîtres qui, craignant de censurer l'enfant titré dont le souffle peut un jour dispenser l'avancement et les faveurs, voient d'un œil indulgent des peccadilles ducales, et ferment les yeux sur des fautes qu'ils tremblent de punir.

Quand de jeunes parasites ploient le genou non devant toi, mais devant l'opulence, leur idole d'or; — car, jusque dans l'enfance simple et naïve il se trouve des esclaves flatteurs et rampants; — lorsqu'ils te disent que « la pompe doit en-

tourer celui que sa naissance appelle aux grandeurs, que les livres ne sont faits que pour de laborieux imbéciles, que les esprits élevés dédaignent les règles ordinaires,» garde-toi de les croire, ils te montrent le chemin de l'ignominie, et cherchent à flétrir la gloire de ton nom. Dans la foule de tes jeunes condisciples, fais choix de ceux dont l'âme n'hésite pas à condamner le mal; ou si parmi les compagnons de ton adolescence il ne s'en trouve aucun assez hardi pour te faire entendre la voix sévère de la vérité, interroge ton propre cœur; il ne te trompera pas, car *je sais* que la vertu y habite.

Oui, il y a longtemps que je t'ai distingué; mais maintenant de nouveaux objets m'appellent loin de toi; oui, j'ai remarqué en toi une âme généreuse qui, bien cultivée, fera les délices des hommes. Ah! moi-même, quoique la nature m'ait créé fier et impétueux, et que je sois l'enfant chéri de l'Imprudence, marchant de faute en faute, et prédestiné à une chute certaine, cependant je veux tomber seul; bien qu'aucun précepte ne puisse maintenant apprivoiser mon cœur hautain, j'aime les vertus auxquelles je ne peux prétendre.

Ce n'est pas assez pour toi de jeter au milieu des autres enfants du pouvoir l'éclat passager d'un météore. Tu ne peux te contenter du misérable honneur d'enfler les annales de la pairie d'une longue suite de noms qui ne figurent que là, pour partager ensuite la destinée de la foule des gens titrés considérés de leur vivant, oubliés après leur mort; sans que rien te distingue des morts vulgaires, si ce n'est la froide pierre qui couvrira ta dépouille, l'écusson délabré et le parchemin héraldique soigneusement encadré, mais que personne ne regarde, seul monument qui retrace les noms sans valeur de nobles inconnus. Tu ne voudras pas, à leur exemple, dormir oublié comme les sombres caveaux qui recouvrent leurs cendres, leurs folies et leurs fautes, et ne léguer pour tout souvenir que des armoiries insignifiantes qui ne seront jamais interrogées. Combien mon regard prophétique

préfère te voir, exalté entre tous les hommes bons et sages, poursuivre une glorieuse et longue carrière, au premier rang par le talent comme par la naissance, foulant aux pieds le vice, écartant loin de toi toute indigne bassesse, non le mignon de la Fortune, mais son fils le plus noble !

Reporte tes regards sur les annales du passé, où brillent les actions de tes pères. L'un, bien que courtisan, fut homme de mérite, et eut la gloire de créer le drame anglais[8]. Un autre, non moins renommé pour son esprit, occupa une place distinguée dans les camps, à la cour et au sénat ; guerrier courageux et favori des muses, il était fait pour honorer les rôles les plus éminents. Bien supérieur à la foule des courtisans, il fut l'orgueil des princes et l'ornement du Parnasse[9]. Tels furent tes aïeux ; soutiens donc la gloire de leur nom. Succède non-seulement à leurs titres, mais à leur renommée. Pour moi l'heure s'approche ; encore quelques jours, et je ne verrai plus ce théâtre des joies et des chagrins de mon adolescence. Bientôt il me faudra quitter ces beaux ombrages, où je vivais d'espérance, de paix et d'amitié : l'espérance, qui se colorait pour moi de toutes les nuances de l'arc-en-ciel et dorait les ailes du temps au vol rapide ; la paix, que nulle réflexion ne venait troubler, que n'altérait aucun pressentiment funeste ; l'amitié, qui n'est pure et vraie que dans l'enfance. Ah ! ils ne peuvent aimer longtemps, ceux qui aiment si bien. Adieu à tout cela ! Je ne puis qu'avec peine détacher mes regards de ces objets si chers. Ainsi l'exilé, quittant son pays natal, tourne vers le rivage, qui s'éloigne lentement à travers la plaine azurée, des yeux chargés de douleurs, mais qui ne peuvent pleurer.

Adieu, Dorset ! je ne réclame aucun souvenir dans un cœur si jeune. Le jour de demain en effacera mon nom, et n'y laissera pas de trace. Mais dans un âge plus mûr nous nous retrouverons peut-être, car le hasard nous a jetés dans la même sphère ; et au sein du même sénat, peut-être dans le même débat, l'État peut réclamer notre vote. Qui sait si alors nous ne passerons pas l'un près de l'autre avec indiffé-

rence, ou même avec une froide réserve? Désormais pour moi tu ne seras ami ni ennemi; je resterai étranger à ta bonne ou mauvaise fortune, et c'est la dernière fois que je te rappelle les souvenirs de notre enfance. Nous ne goûterons plus ensemble les joies de l'intimité, et ce ne sera plus que dans la foule que j'entendrai ta voix connue. Mais si les vœux d'un cœur inhabile à déguiser des sentiments qu'il devrait cacher peut-être, si ces vœux, — mais hâtons-nous de clore ce sujet déjà trop prolongé, — si ces vœux n'ont point été formés en vain, l'ange gardien qui préside à ta destinée, comme il t'a trouvé grand, te laissera glorieux. 1805.

FRAGMENT ÉCRIT PEU DE TEMPS APRÈS LE MARIAGE DE MISS CHAWORT.

Collines d'Annesley, retraite froide et sombre, où erra tant de fois mon insouciante enfance, comme les tempêtes du nord combattent et mugissent au-dessus de vos touffus ombrages!

Maintenant je ne vais plus, trompant le cours des heures, visiter mes sites favoris; le sourire de Marie ne fait plus pour moi un paradis de ces lieux [10].

1805.

GRANTA [11].

SALMIGONDI.

Ἀργυρέαις λόγχαισι μάχου καὶ πάντα Κρατήσαις.

Oh! que n'ai-je le talisman du démon de Le Sage! Cette nuit même mon corps tremblant serait transporté sur le clocher de Sainte-Marie.

Là, découvrant les toits des édifices de la vieille Granta, ses pédantesques habitants m'apparaîtraient sans voile; ces hommes qui rêvent de prébendes et de bénéfices, salaire de leur vote vénal.

Là je verrais les deux candidats rivaux, Petty et Palmerston, qui vont à la récolte des voix pour le jour des élections prochaines.

Mais, candidats et électeurs, la sainte phalange dort d'un profond somme : gens célèbres pour leur piété et dont la conscience ne trouble pas le sommeil.

Lord Hawke peut être tranquille sur le résultat ; les membres de l'université sont gens sages et qui réfléchissent : ils savent que les promotions sont choses rares, qui n'arrivent qu'à de longs intervalles.

Ils savent que le chancelier a de bons bénéfices à donner : chacun espère en obtenir un, et, en conséquence, accueille d'un sourire le candidat qu'il propose.

Maintenant, comme la nuit s'avance, quittons ce tableau soporifique, et examinons, invisibles, les fils studieux de l'université.

Là, dans des chambres étroites et humides, l'aspirant aux prix universitaires travaille à la lueur de la lampe nocturne, se couche tard et se lève matin.

Certes, il a bien mérité ces prix, ainsi que tous les honneurs de son collége, celui qui pour les obtenir se condamne à amasser des connaissances improfitables ;

Qui sacrifie les heures destinées au repos pour scander des mètres attiques, ou se tourmente à résoudre des problèmes mathématiques ;

Qui cherche dans Scale [11] de fausses quantités, ou se morfond sur un triangle, et se prive de plus d'un repos salutaire pour ergoter en latin barbare ;

Renonçant au charme des lectures historiques, et préférant aux chefs-d'œuvre littéraires le carré de l'hypothénuse.

Toutefois, ce sont là des occupations innocentes qui ne font de mal qu'à l'infortuné étudiant, comparées aux récréations qui rassemblent ces jeunes imprudents,

Dont les audacieuses orgies blessent la vue, alors que le vice s'unit à l'infamie, que l'intempérance et le jeu sollicitent, et que tous les sens sont plongés dans l'ivresse du vin.

Telle n'est pas la coterie des méthodistes, qui rêvent des plans de réforme : ceux-là prennent une attitude d'humilité et prient pour les péchés des autres ;

Oubliant que leur esprit d'orgueil, l'étalage qu'ils font de leurs épreuves, diminuent beaucoup le mérite de leur désintéressement si vanté.

Voici venir le jour : — portons ailleurs notre vue. Quelle scène devant moi se présente ? Quelle est cette foule, vêtue de blanc[13], qui fuit à travers les campagnes verdoyantes ?

La cloche de la chapelle résonne dans les airs ; elle se tait : — quels accords maintenant lui succèdent ? L'orgue fait entendre à l'oreille attentive et charmée sa douce et céleste harmonie.

A ces sons se joint le chant sacré, l'hymne du roi-prophète ; mais celui qui aura pendant quelque temps entendu cette musique ne sera pas tenté de l'entendre de nouveau.

Nos chantres sont plus que médiocres, même pour des novices. Point de grâce à ce ramas de pécheurs à la voix croassante.

Si David, quand il eut fini son œuvre, avait entendu chanter devant lui ces lourdauds, ses psaumes ne seraient point arrivés jusqu'à nous ; — dans son dépit, il les eût mis en pièces.

Les infortunés Israélites, captifs d'un tyran inhumain, reçurent l'ordre de chanter, dans leur tristesse, sur les rives du fleuve de Babylone.

Oh ! si le stratagème ou la crainte leur eût inspiré d'aussi effroyables accords, ils n'eussent pas eu besoin de se gêner ; personne ne fût resté là pour les entendre.

Mais, pour peu que je continue encore à écrire, je crains bien de mettre les lecteurs en fuite : ma plume est émoussée ; mon encre est presque épuisée ; je pense qu'il est grandement temps de finir.

Vieille Granta, je te dis adieu ainsi qu'à tes clochers. Je ne veux plus voyager en l'air comme Cléophas ; tu n'inspires plus rien à ma muse ; le lecteur est las et moi aussi.

1806.

SUR UNE VUE LOINTAINE DU VILLAGE ET DU COLLÈGE D'HARROW SUR LA COLLINE.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos !
VIRGILE.

Scènes de mon enfance, dont le souvenir aimé rend le présent amer par le contraste du passé, de cette époque où la science éveilla pour la première fois en moi la puissance de la réflexion, où je formai des amitiés trop romanesques pour être durables [14];

Où l'imagination me retrace encore les traits de camarades unis à moi par l'amitié et l'espiéglerie; combien m'est cher votre souvenir toujours vivant, qui repose là dans ce cœur d'où l'espérance est bannie!

Je revois par la pensée les collines témoins de nos jeux, les ondes dans lesquelles nous nagions, les champs qui ont vu nos combats [15], la classe où nous rappelait la cloche bruyante, et où nous méditions avec ennui les préceptes des pédagogues.

Je revois la tombe où j'avais coutume de m'asseoir et de passer des heures entières à rêver le soir [16], et le cimetière où je me rendais pour jouir des derniers rayons du soleil couchant.

Je revois encore la salle où, entouré de spectateurs, je servais d'interprète aux fureurs de Zanga [17], et foulais à mes pieds Alonzo, pendant que mon jeune orgueil, enivré du doux bruit des applaudissements, s'imaginait surpasser Mossop [18] lui-même;

Où, dans le rôle de Léar, dépouillé par mes filles de mon royaume et de ma raison, j'exhalais mes imprécations douloureuses; à tel point qu'exalté par l'approbation bruyante de l'auditoire et ma propre vanité, je me regardais comme un nouveau Garrick.

O rêves de mon enfance! combien je vous regrette! Votre souvenir conserve dans ma mémoire toute sa fraîcheur; dans ma tristesse et mon isolement, je ne puis vous oublier : je jouis encore de vos plaisirs par la pensée.

Ida, puisse le souvenir me reporter souvent vers toi, pendant que le destin déroulera mon sombre avenir! Puisque devant moi je n'ai que des ténèbres, le rayon du passé n'en est que plus cher à mon cœur.

Mais si, dans le cours des années qui m'attendent, une nouvelle perspective de plaisirs vient à m'apparaître, alors, dans mon enthousiasme, je m'écrierai: « Oh! tels étaient ces jours qu'a connus mon enfance. »

1806.

A M.........

Oh! si tes yeux avaient, au lieu de flamme, l'expression d'une tendresse vive mais douce, peut-être allumeraient-ils moins de désirs, mais un amour plus que mortel serait ton partage;

Car le ciel te créa si divinement belle, qu'en dépit de ton regard indomptable nous t'admirons sans espoir; mais ce fatal regard nous interdit l'estime.

Quand la nature te fit naître, tant de perfection brillait en toi, qu'elle craignit que, trop divine pour la terre, le ciel ne réclamât ta possession.

Pour protéger son plus bel ouvrage, et de peur que les anges ne te disputassent à son empire, elle plaça un éclair secret dans ces yeux naguère célestes.

Dès lors ils brillèrent de tous les feux du midi, et tinrent en respect le sylphe le plus audacieux. Il n'est personne que ta beauté ne charme. Mais qui oserait affronter ton ardent regard?

On dit que la chevelure de Bérénice, changée en constellation, orne la voûte céleste; mais on ne t'admettrait pas dans ce séjour: tu éclipserais les sept planètes.

Car si tes yeux brillaient là-haut comme des astres, on distinguerait à peine la clarté des étoiles, tes compagnes; et les soleils eux-mêmes, dont chacun préside à un système planétaire, ne jetteraient plus dans leurs sphères qu'une clarté douteuse.

1806.

A LA FEMME.

Femme, l'expérience aurait dû me dire qu'il est impossible de te voir sans t'aimer; certes, elle aurait dû m'apprendre que tes promesses les plus sacrées ne sont rien; mais dès que tu m'apparais avec tous tes charmes, j'oublie tout et ne sais plus que t'adorer. O mémoire! bienfait si doux quand on espère ou qu'on possède encore, combien tous les amants te maudissent quand l'amour a fui et que la passion est éteinte! Femme, objet cher et décevant, combien la jeunesse est prompte à te croire! Comme le cœur bat quand nous voyons pour la première fois ces yeux qui nagent dans l'azur, ou ces éclairs que lance une noire prunelle, ou cet éclat plus doux qui brille à travers des cils d'un brun clair! Comme nous ajoutons foi à tous les serments de la beauté! Avec quelle confiance nous accueillons ses promesses! Insensés! nous croyons que cela durera toujours; mais, hélas! un jour s'écoule, et voilà qu'elle a changé. Il sera éternellement vrai cet adage : « Femme, tes serments sont écrits dans le sable [19]. »

A M. S. G.

Quand je rêve que vous m'aimez, vous me pardonnerez sans doute. Que votre courroux ne s'étende pas jusque sur le sommeil, car votre amour ne peut exister qu'en rêve. — Je m'éveille, il ne me reste plus qu'à pleurer.

Eh bien donc, ô Morphée! hâte-toi d'assoupir mes sens, épands sur moi ta douce langueur; si le rêve de cette nuit ressemble au songe de la nuit dernière, quel céleste ravissement sera mon partage!

On dit que le sommeil, ce frère de la mort, en est aussi l'emblème; qu'il me tarde de rendre le dernier soupir, si ce que j'éprouve est un avant-goût du ciel!

Ah! ne froncez point le sourcil, beauté charmante! éclaircissez ce beau front, et ne m'enviez pas ma félicité. Si je suis coupable en rêve, maintenant j'expie mon crime, condamné que je suis à me contenter de la vue du bonheur.

Bien que je vous voie peut-être me sourire dans mes rêves, femme adorable, n'allez pas croire ma punition légère! Quand votre douce présence a charmé mon sommeil, le réveil est à lui seul un châtiment suffisant.

A MARIE, EN RECEVANT SON PORTRAIT.

Cette faible image de tes charmes (l'artiste le plus habile n'a pu aller au delà) apaise les craintes de mon cœur fidèle, ravive mes espérances, et me permet de vivre.

J'y retrouve ces boucles dorées qui flottent autour de ton front de neige, ces joues sorties du moule de la beauté, ces lèvres qui ont fait de moi ton esclave.

J'y retrouve... Oh! non! ces yeux, dont l'azur flotte dans un feu liquide, défient tout l'art des peintres, et c'est en vain qu'ils essaieraient de les imiter.

Je vois bien ici leur teinte céleste; mais où est le charmant rayon qui s'en échappait, et relevait l'éclat de leur azur, comme la lune dont la lumière se joue sur les flots de l'Océan?

Douce copie, bien que privée de vie, bien qu'insensible, tu m'es plus chère que toutes les beautés vivantes, à l'exception de celle qui t'a placée près de mon cœur!

Elle l'y a placée avec tristesse, et avec la crainte, assurément bien vaine, que le temps ne fît changer mon âme vacillante, ignorant que son image est un talisman qui enchaîne toutes les facultés de mon être.

Elle charmera mes heures, mes années, ma vie entière; dans mes moments de tristesse, elle relèvera mon espoir; elle m'apparaîtra à ma dernière heure, et mes regards expirants la contempleront encore.

A LESBIE.

Lesbie, depuis que j'ai porté mes pas loin de vous, la même affection ne brûle plus nos âmes; vous dites que c'est moi qui ai changé et non vous; je voudrais vous en dire la raison, — mais je l'ignore.

Aucun souci n'a traversé votre front poli ; et nous n'avons pas beaucoup vieilli, ma Lesbie, depuis qu'en tremblant je vous donnai mon cœur, et, enhardi par l'espoir, vous déclarai mon amour.

Seize ans formaient alors notre âge. Depuis, il s'est écoulé deux ans, mon amour ! et maintenant voilà que de nouvelles pensées nous occupent. Du moins, pour ma part, je l'avoue, je me sens disposé au changement.

C'est moi seul qu'il faut blâmer, moi qui me suis rendu coupable de trahison envers l'amour ; puisque votre cœur fidèle est encore le même, il faut que le caprice seul m'ait porté à changer.

Je ne doute point, mon amie, de votre sincérité ; des doutes jaloux n'agitent pas mon sein ; la passion de ma jeunesse fut naïve et chaleureuse ; elle ne laisse après elle aucune trace d'imposture.

Non, non, ce n'était point une flamme factice que la mienne, c'était dans toute la sincérité de mon âme que je vous aimais ; et, — bien que notre rêve soit fini, — mon cœur vous conserve une affectueuse estime.

Nous ne nous verrons plus sous ces ombrages ; l'absence m'a rendu volage ; mais des cœurs plus âgés et plus fermes que les nôtres ont trouvé la monotonie dans l'amour.

Votre joue a conservé son doux incarnat ; chaque jour révèle en vous de nouveaux charmes ; vos yeux, qui préludent à leurs conquêtes, lancent déjà les éclairs irrésistibles qui doivent allumer la forge de l'amour.

Ainsi armée, femme charmante, vous allez faire saigner bien des cœurs ; et plus d'un amant vous offrira comme moi l'hommage de ses soupirs ; ils pourront témoigner plus de constance que moi, ils ne montreront jamais plus d'amour.

VERS ADRESSÉS A UNE JEUNE DEMOISELLE [20].

(Un jour l'auteur déchargeait ses pistolets dans un jardin ; deux dames qui passaient près de là entendirent avec effroi une balle siffler à deux pas d'elles. Le lendemain matin, l'auteur adressa à l'une d'elles les stances qui suivent.)

Sans doute, aimable fille, le plomb sifflant qui a balancé



la mort sur tes charmes et résonné au-dessus de ta tête charmante, a dû remplir ton cœur d'alarme.

Il faut qu'un démon jaloux, irrité de la présence de tant de beauté, ait imprimé à la balle un mouvement invisible, et changé sa première direction.

Oui, dans cet instant qui a failli être funeste, la balle a obéi à l'impulsion de quelque agent infernal. Mais le Ciel, interposant sa puissance, a dans sa miséricorde détourné le coup mortel.

Mais, comme il est possible qu'une larme tremblante soit tombée sur ce sein ému; comme je suis la cause innocente de cet effroi, et que c'est moi qui ai fait couler cette larme de sa source brillante;

Parle, prescris toi-même le sévère châtiment qui doit expier un tel outrage! Me voilà, humble accusé, devant le trône de ta beauté; quelle est la peine que tu veux m'infliger?

Que ne puis-je remplir le rôle de juge! la sentence n'aurait rien de bien effrayant; elle consisterait à te donner un cœur qui t'appartient déjà.

Le moins que je puisse faire en expiation de mon crime, c'est de perdre ma liberté. Désormais donc, je ne respire plus que pour toi, et tu seras en toutes choses tout pour moi.

Mais peut-être rejetteras-tu une semblable expiation : eh bien! fais choix d'une autre peine; que ce soit la mort, enfin tout ce que tu voudras.

Choisis donc sans pitié! Et je jure que ce que tu auras ordonné sera exécuté. Cependant, arrête! — Permets-moi d'ajouter un seul mot: Inflige-moi toutes les punitions, hormis le bannissement.

LE DERNIER ADIEU DE L'AMOUR.

Α'ει, δ'αει με φευγει.
ANACRÉON.

Les roses d'amour embellissent le jardin de la vie, bien qu'elles croissent au milieu d'herbes pestilentielles, jus-

qu'au jour où le Temps, de sa faux impitoyable, en moissonne les feuilles, ou les arrache pour toujours dans le dernier adieu de l'amour.

En vain nous demandons aux affections de soulager la tristesse du cœur ; en vain nous nous promettons un long avenir de tendresse : le hasard d'un moment peut nous séparer, ou la mort nous désunir dans le dernier adieu de l'amour.

Toutefois, l'Espérance nous console, et au milieu de la douleur qui gonfle notre sein, elle nous dit tout bas : « Peut-être nous reverrons-nous encore ! » Ce chimérique espoir apaise notre affliction, et nous ne sentons pas tout ce qu'a d'amertume le dernier adieu de l'amour.

Voyez ces deux amants, au midi de leur jeunesse. L'amour jeta autour de leur enfance ses guirlandes de fleur ; ils se sont aimés en grandissant. Les voilà qui fleurissent dans la saison de la vérité ; mais ils seront glacés quand viendra l'hiver du dernier adieu de l'amour.

O douce beauté ! pourquoi cette larme qui sillonne une joue dont la couleur rivalise avec celle de ton sein ? Mais pourquoi cette demande ? En proie au désespoir, ta raison a péri dans le dernier adieu de l'amour.

Oh ! quel est ce misanthrope qui fuit le genre humain ? Il abandonne les cités pour les cavernes des forêts. Là, dans sa fureur, il hurle ses plaintes aux vents ; l'écho des montagnes répète le dernier adieu de l'amour.

Aujourd'hui la haine gouverne le cœur qui, jadis enfermé dans les douces chaînes de l'amour, goûta les caresses tumultueuses qui apaisent la passion ; aujourd'hui le désespoir allume son sang dans ses veines, il songe avec rage au dernier adieu de l'amour.

Comme il porte envie au misérable dont l'âme est cuirassée d'acier ! Il a peu de plaisirs et peu de douleurs aussi, celui qui se rit de tourments qu'il n'éprouvera jamais, et ne redoute pas le supplice du dernier adieu de l'amour.

La jeunesse s'enfuit, la vie s'use, l'espérance elle-même

se voile le visage; l'amour perd sa première ardeur; il déploie ses jeunes ailes; le vent l'emporte : le linceul de l'affection, c'est le dernier adieu de l'amour.

Astrée veut que dans cette vie d'épreuves nous achetions le bonheur au prix de quelques peines; celui qui a porté ses adorations aux pieds de la beauté, celui-là trouve une pénitence assez ample dans le dernier adieu de l'amour!

Quiconque adore ce dieu, doit sur son autel de lumière semer tour à tour le myrte et le cyprès : le myrte, emblème de la volupté la plus pure; le cyprès, image funèbre du dernier adieu de l'amour.

DAMOETAS.

Enfant d'après la loi[21], adolescent par son âge, esclave par son âme de tous les plaisirs vicieux; ayant dépouillé tout sentiment de pudeur et de vertu; habile dans l'art de mentir, vrai démon d'imposture; adonné à l'hypocrisie dès son enfance; capricieux comme le vent, extravagant dans ses goûts, faisant de la femme une dupe, et de son trop confiant ami un instrument; déjà vieux dans le monde, quoique à peine sorti des bancs de l'école : tel est Damœtas. Il a parcouru tout le labyrinthe du vice, et atteint le but à un âge où les autres ne font encore que commencer. Des passions contradictoires se disputent son âme et lui font vider jusqu'à la lie la coupe du plaisir. Mais blasé par le vice, il ne tarde pas à briser sa chaîne, et ce qui, naguère, était pour lui le bonheur, ne lui offre plus qu'amertume[22].

A MARION.

Marion! pourquoi ce front pensif? Quel dégoût de la vie s'est emparé de toi? Bannis cet air mécontent : l'humeur ne sied pas à la beauté. Ce n'est pas l'amour qui trouble ton repos : l'amour est inconnu à ton cœur. Il se montre dans les fossettes d'un sourire, ou verse de timides

larmes, ou baisse des yeux languissants; mais il évite la froideur repoussante. Reprends donc ta première vivacité; quelques-uns t'aimeront et tous vont t'admirer. Tant que nous verrons cet aspect glacial, nous n'éprouverons pour toi qu'une froide indifférence. Si tu veux fixer les cœurs errants, souris du moins, ou feins de sourire. Des yeux comme les tiens n'ont pas été faits pour cacher leurs prunelles sous le voile de la contrainte. Quoi que tu puisses dire, ils n'en lancent pas moins d'éclatants rayons. Tes lèvres, —mais ici ma muse modeste doit chastement me refuser son aide : elle rougit, fait la révérence, fronce le sourcil; — en un mot, elle paraît craindre que le sujet ne m'enflamme; et la voilà qui, courant après la raison, ramène fort à propos la prudence; je me bornerai donc à dire (quant à ce que je pense, c'est une autre question) que ces lèvres charmantes ont été formées pour tout autre emploi que l'ironie. Si mon conseil est dénué de compliments, du moins il est désintéressé. Je te donne des avis sincères et où la flatterie n'entre pour rien. Tu peux y ajouter foi comme à ceux d'un frère. Mon cœur s'est donné à d'autres, ou, pour mieux dire, inhabile à tromper, il se partage entre une douzaine de beautés. Adieu, Marion! je t'en conjure, ne dédaigne pas cet avertissement, quelque déplaisant qu'il te paraisse; et, de peur que mes avis ne te blessent, que mes remontrances ne t'importunent, je vais te dire quelle est notre opinion, à nous autres hommes, sur le doux empire de la femme. De quelque admiration que nous saisisse la vue de beaux yeux bleus, de lèvres vermeilles, quelque séduisantes que soient pour nous les boucles d'une ondoyante chevelure, quelque attrait que nous trouvions à toutes ces beautés, eh bien! capricieux et inconstants que nous sommes! tout cela ne suffit pas pour nous fixer. Je ne crois pas être trop sévère en disant que tout cela ne forme qu'une jolie peinture. Mais veux-tu savoir quelle est la chaîne secrète qui nous attache humblement à votre char, et ce

qui, à nos yeux, vous confère l'empire de toute la création? je te le dirai en un seul mot, c'est L'ANIMATION.

A UNE DAME QUI AVAIT REMIS A L'AUTEUR UNE BOUCLE DE SES CHEVEUX TRESSÉS AVEC LES SIENS, ET LUI AVAIT DONNÉ RENDEZ-VOUS DANS UN JARDIN AU MOIS DE DÉCEMBRE [23].

Ces cheveux, amoureusement entrelacés, lient nos cœurs d'une chaîne plus forte que toutes les protestations frivoles qui enflent de leur absurdité les discours des amants. Notre amour est fixé; j'estime que nous l'avons prouvé suffisamment; il s'est montré à l'épreuve du temps, des lieux et de la ruse. Pourquoi donc soupirer et gémir, nous tourmenter d'une jalousie sans motif et nous remplir l'imagination d'idées extravagantes, uniquement pour rendre notre amour romanesque? Pourquoi, comme Lydia, pleurer la langueur, et nous créer à nous-mêmes d'inutiles tourments? Pourquoi condamner votre amant à grelotter par une nuit d'hiver, à faire parler son amour dans des bosquets dépouillés de leurs feuilles, et cela pour avoir le plaisir de mettre la scène dans un jardin? Car, depuis le précédent établi par Shakspeare, depuis la déclaration de Juliette, les jardins semblent être devenus le théâtre inévitable de tous les rendez-vous. Je regrette pour ma part que le poëte, mieux inspiré, n'ait pas choisi de préférence le coin d'un bon feu. S'il avait composé son drame à l'époque de Noël, et qu'il eût mis la scène en Angleterre, je ne doute pas que, par un sentiment de commisération, il n'eût changé le lieu de la déclaration. En Italie, à la bonne heure! les nuits chaudes sont favorables aux longs entretiens; mais nous avons un climat si rigoureux, qu'il communique à l'amour une partie de sa froidure. Songez au désagrément de geler ainsi en plein air, et mettez un frein à cette fureur d'imitation. Donnons-nous rendez-vous, comme nous avons fait souvent, à la clarté vivifiante du soleil; ou, lorsque je devrai vous voir

à minuit, que ce soit dans votre demeure. Là, pendant la saison des neiges, nous pourrons nous aimer des heures entières, et beaucoup plus à l'aise que si nous étions placés dans les bosquets les plus beaux qui, en Arcadie, aient prêté leurs ombres aux champêtres amours. Alors, si je ne parviens à plaire, je consens à geler la nuit suivante, je veux ne plus rire de ma vie, et passer le reste de mon existence à maudire ma mauvaise étoile.

OSCAR D'ALVA, LÉGENDE[24].

Comme l'astre des nuits, brillant dans l'azur des cieux, éclaire doucement les rivages de Lora, où s'élèvent les tours antiques d'Alva et où ne retentit plus le bruit des armes!

Mais les rayons de cet astre sont plus d'une fois tombés sur les casques d'argent des guerriers d'Alva, alors que, dans le silence de la nuit, ils apparaissaient couverts de leurs armures étincelantes.

Et souvent sur ces rocs ensanglantés qui se projettent sur les flots irrités de l'Océan, pâle, il a vu la mort précipiter ses coups, et ces braves mordre la poussière;

Alors que plus d'un guerrier, dont les yeux ne devaient plus revoir l'astre du jour, détournait tristement ses regards de la plaine sanglante, pour les reporter en mourant sur les pâles rayons de la lune.

Hélas! leurs yeux naguère voyaient en lui l'astre de l'amour, ils bénissaient sa lumière propice; mais en ce moment il ne brillait du haut des cieux que comme une torche funéraire.

Elle est éteinte, la noble race d'Alva; et ses tours, qu'on aperçoit de loin, sont couvertes d'un vernis gris et sombre; ses guerriers ne se livrent plus au noble amusement de la chasse et ne soulèvent plus la sanglante tempête de la guerre.

Mais qui fut le dernier maître d'Alva? Pourquoi la mousse couvre-t-elle ses remparts? Ses tours ne résonnent plus

des pas des guerriers, et ne répètent que le gémissement des vents.

Et quand la bise souffle avec violence, un bruit s'entend dans le manoir; ce bruit rauque monte vers les cieux, et vibre sur les murs en ruine.

Oui, quand mugit le tourbillon de la tempête, il agite le bouclier du brave Oscar; mais la bannière du héros ne se déroule plus dans ces lieux; on n'y voit plus flotter son noir panache.

Il était beau le jour qui vit naître Oscar; ce jour-là Angus salua son premier-né. Les vassaux accoururent au foyer de leur seigneur, et leur joie célébra cette aurore fortunée.

On mangea le daim des montagnes; la cornemuse fit entendre sa perçante harmonie, et une musique guerrière réjouit le cœur des montagnards.

Et ceux qui entendirent cette musique belliqueuse espérèrent qu'un jour le fils du héros, précédé de semblables accords, conduirait au combat ses guerriers vêtus du tartan.

Bientôt une autre année s'écoule, et Angus salue la naissance d'un second fils. Ce jour fut célébré comme le premier, et les réjouissances se prolongèrent longtemps.

Sur les poudreuses collines d'Alva, Angus apprit à ses fils à tendre l'arc; dès leur enfance ils poursuivirent le daim et laissèrent bien loin derrière eux leurs lévriers agiles.

Mais, avant d'être sortis de l'adolescence, on les vit prendre place dans les rangs des guerriers; ils savaient manier légèrement la brillante claymore et lancer au loin la flèche sifflante.

La noire chevelure d'Oscar flottait au gré des vents; celle d'Allan était brillante et claire, son front était pensif et pâle.

Mais Oscar avait l'âme d'un héros; la franchise brillait dans ses yeux noirs. Allan avait de bonne heure appris à dissimuler, et dès son enfance il n'avait eu à la bouche que des paroles de miel.

Néanmoins tous deux étaient braves; leur glaive avait plus

d'une fois brisé la lame des Saxons. Le cœur d'Oscar dédaignait la crainte, mais il était accessible à la pitié.

Pour Allan, son âme démentait son extérieur, elle était indigne d'un si beau corps : rapide comme l'éclair pendant l'orage, sa vengeance s'appesantissait sur les vaincus.

De la tour lointaine de Southannon arriva une jeune et noble dame; c'était la fille de Glenalvon, la vierge aux yeux bleus; les terres de Kenneth devaient former sa dot.

Oscar réclama la main de la belle fiancée, et Angus sourit à la demande d'Oscar : l'orgueil féodal d'Angus s'applaudissait de l'alliance de la fille de Glenalvon.

Entendez-vous les doux accords du pibroch? Entendez-vous le chant nuptial? Les voix retentissent en sons joyeux et se prolongent en chœur.

Voyez flotter au manoir d'Alva les rouges panaches des héros! tous les jeunes guerriers ont revêtu le manteau bigarré et ont répondu à l'appel de leur seigneur.

Ce n'est pas la guerre qui les appelle; la cornemuse ne fait entendre que des chants de paix : c'est pour assister aux noces d'Oscar que toute cette foule s'assemble, et partout retentit l'accent du plaisir.

Mais où est Oscar? il se fait tard. Est-ce là l'empressement d'un nouvel époux? Tous les convives, toutes les dames sont arrivés; on n'attend plus que lui. Mais on ne voit paraître ni Oscar, ni son frère.

Enfin le jeune Allan arrive et s'approche de la fiancée. « Qui peut retenir Oscar? » dit Angus. « N'est-il pas ici? » réplique le jeune homme. « Il ne m'a point accompagné dans la forêt.

« Peut-être s'est-il oublié dans son ardeur à chasser le daim, ou ce sont les vagues de l'Océan qui le retiennent. Pourtant il est rare que la barque d'Oscar soit retardée. »

— « Oh ! non ! » dit le père alarmé; ce n'est ni la chasse, ni la mer qui retient mon fils; voudrait-il faire à Mora un tel affront? Quel obstacle pourrait l'empêcher de se rendre auprès d'elle?

« Guerriers, allez à la recherche de mon fils. Allan, accompagnez-les, parcourez avec eux les domaines d'Alva. Ne revenez qu'après qu'Oscar, mon fils, sera retrouvé. Hâtez-vous, et point de réponse ! »

Tout est en confusion. — Le nom d'Oscar retentit au loin dans la vallée; il est emporté par la brise murmurante, jusqu'à ce que la nuit ait étendu ses ailes sombres.

A travers l'ombre et le silence, les échos le répètent vainement; en vain il se fait entendre au milieu des clartés nébuleuses du matin. Oscar n'a pas reparu dans la plaine.

Pendant trois jours et trois nuits sans sommeil, le chef redemanda Oscar à toutes les cavernes de la montagne; puis il perdit tout espoir, et s'écria en arrachant ses cheveux blancs :

« Oscar! mon fils! — O Dieu du ciel, rends-moi l'appui de ma vieillesse! ou si je dois renoncer à cet espoir, livre son assassin à ma fureur.

« Oui, j'en ai la certitude, les ossements de mon Oscar blanchissent sur quelque roc désert. O mon Dieu ! je te demande pour unique grâce d'aller rejoindre mon Oscar!

« Et pourtant, qui sait? Peut-être vit-il encore! Chassons de mon cœur le désespoir! Calme-toi, mon âme. Il est vivant peut-être ! N'accusons point la destinée. O Dieu ! pardonne-moi ma prière impie!

« Mais s'il ne vit plus pour moi, je descends oublié dans la tombe! Angus a perdu l'espoir de ses vieux jours : ai-je donc mérité de pareilles tortures? »

C'est ainsi que le malheureux père se livra à sa douleur. A la fin, le temps, qui adoucit les maux les plus cruels, ramena la sérénité sur son front et sécha les larmes dans ses yeux.

Car il conservait encore au fond du cœur le secret espoir qu'Oscar lui serait rendu. Cette lueur d'espérance naissait et mourait tour à tour; et c'est ainsi que s'écoula une année longue et douloureuse.

Le temps marcha, l'astre de la lumière parcourut de nouveau son cercle accoutumé; Oscar ne vint pas consoler les yeux paternels, et la douleur d'Angus laissa une trace de plus en plus faible.

Car il lui restait Allan, et c'est lui qui faisait maintenant la joie de son père. Le cœur de Mora ne tarda pas à se rendre, car la beauté couronnait le front du jeune homme aux blonds cheveux.

Elle se dit qu'Oscar était dans la tombe, et qu'Allan avait un bien beau visage; puis, si Oscar vivait encore, une autre femme avait sans doute obtenu son cœur inconstant.

Et Angus déclara que si une année encore s'écoulait dans un inutile espoir, tous ses scrupules cesseraient, et il fixerait le jour de la cérémonie nuptiale.

Les mois se succédèrent lentement, et enfin on vit luire l'aurore désirée. Maintenant que l'année d'anxiété est écoulée, le sourire se joue sur les lèvres des amants.

Entendez-vous les accords de la cornemuse? Entendez-vous le chant nuptial? Les voix retentissent en sons joyeux et se prolongent en chœur.

Les vassaux, en habits de fête, accourent en foule au manoir d'Alva; leur joie bruyante se déploie, et ils ont retrouvé leur gaieté.

Mais quel est cet homme dont le front triste et sombre contraste avec l'allégresse générale? Devant son regard, le feu de l'âtre jette des flammes bleues et semble brûler plus vite.

Un noir manteau l'entoure de ses plis; sa tête est surmontée d'un panache couleur de sang; sa voix ressemble aux bruits sourds, précurseurs de l'orage; mais son pas est léger, et on ne peut l'entendre.

Il est minuit. La coupe circule à table; on boit avec transport à la santé du jeune époux; les acclamations résonnent sous les voûtes, et chacun s'empresse de répondre à cet appel.

Tout à coup l'étranger se lève, la foule fait silence, l'é-

tonnement se peint dans les traits d'Angus, et le sein charmant de Mora est agité d'un subit effroi.

« Vieillard! » s'écria-t-il, « on vient de porter une santé, et tu as pu voir que moi aussi je m'y suis réuni, et que j'ai salué l'hymen de ton fils. Maintenant, j'ai à mon tour une santé à te proposer.

« Pendant qu'ici tout est dans la joie, pendant que chacun bénit le destin de ton Allan, dis-moi, n'avais-tu pas un autre fils? Pourquoi Oscar serait-il oublié? »

— « Hélas! » répondit, les larmes aux yeux, le père infortuné, « ou Oscar s'est éloigné de nous, ou il est mort; quand il disparut, mon cœur fut presque brisé de douleur.

« Trois fois la terre a accompli son cours annuel depuis que la présence d'Oscar n'a réjoui mes yeux; et depuis la mort ou la fuite du belliqueux Oscar, c'est Allan qui fait toute ma consolation. »

— « C'est bien » , répondit le sombre étranger. Et en même temps son œil farouche lançait des éclairs. « Je serais curieux de connaître le destin de ton fils Oscar; peut-être ce héros n'est-il point mort.

« Si la voix de ceux qu'il chérissait le plus venait à l'appeler, qui sait? peut-être que ton Oscar reviendrait! Peut-être que ce guerrier ne s'est absenté que pour quelque temps. Les feux de mai [25] peuvent encore s'allumer pour lui.

« Remplissez votre coupe d'un vin généreux, que chacun imite votre exemple; je le déclare sans arrière-pensée, c'est la santé d'Oscar absent que je vous propose. »

— « De tout mon cœur, » dit le vieil Angus en remplissant sa coupe jusqu'aux bords. « A la santé de mon fils! Mort ou vivant, je ne retrouverai jamais son pareil. »

— « Bravo! vieillard. Voilà une santé bue selon les règles; mais pourquoi Allan reste-t-il là, tremblant et immobile? Allons, jeune homme, bois à la mémoire des morts, et lève ta coupe d'une main plus ferme. »

La rougeur qui couvrait le visage d'Allan fit place tout à coup à la pâleur d'un spectre, et la sueur du trépas découla de son corps en gouttes glacées.

Trois fois il leva en l'air sa coupe, trois fois ses lèvres refusèrent d'en toucher les bords ; car trois fois il rencontra le regard de l'étranger qui fixait le sien avec une fureur mortelle.

« Est-ce donc ainsi qu'un frère accueille le souvenir chéri d'un frère? Si c'est par de tels signes que l'affection se fait connaître, comment donc se manifestera la crainte ? »

Excité par l'ironie de ces paroles, Allan leva sa coupe, et s'écria : « Que mon frère n'est-il ici pour partager notre allégresse ! » Mais soudain une secrète terreur se saisit de lui, et il laisse tomber la coupe à terre.

« Il est ici! — J'entends la voix de mon assassin! » s'écrie la voix terrible d'un spectre qui apparaît tout à coup. « Assassin! » a répété l'écho des voûtes, et ce cri se mêle au mugissement de la tempête.

Les flambeaux s'éteignent, les guerriers reculent d'horreur, l'étranger a disparu. Au sein de la foule on remarque un fantôme vêtu d'un tartan vert, et dont la taille semble grandir.

Il portait à la ceinture un large baudrier, un noir panache ondoyait sur sa tête; mais sa poitrine était nue et laissait voir de sanglantes blessures, et son œil vitrifié avait la fixité de la mort.

Trois fois il sourit d'un air sinistre et fléchit le genou devant Angus; trois fois il fronça le sourcil en regardant un guerrier étendu à terre et que la foule contemplait avec horreur.

Les roulements du tonnerre se prolongent d'un pôle à l'autre, la foudre éclate dans les cieux ; et le fantôme, au milieu de la nuit orageuse, disparaît emporté sur les ailes de l'ouragan.

L'allégresse s'est enfuie, le banquet a cessé. Qui est là

étendu à terre? Angus a perdu l'usage de ses sens; on réussit enfin à le rappeler à la vie.

« Vite! vite! que le médecin essaie d'ouvrir les yeux d'Allan à la lumière! » Mais son heure est venue. — Sa course est terminée! Allan ne se relèvera plus!

La poitrine d'Oscar gisait découverte et sans sépulture. Sa chevelure était le jouet des vents, et la flèche d'Allan était avec lui dans la vallée sombre de Glentanar.

D'où venait le redoutable étranger, qui il était, c'est ce que personne ne peut dire; mais tous avaient reconnu le fantôme, car les traits d'Oscar étaient familiers à tous les guerriers d'Alva.

L'ambition arma le bras d'Allan, les démons donnèrent des ailes à sa flèche, l'envie secoua sur lui sa torche brûlante et versa ses poisons dans son cœur.

Elle est rapide la flèche lancée par l'arc d'Allan. Ce sang qui coule, à qui appartient-il? Le noir panache d'Oscar est étendu à terre; la flèche a bu et son sang et sa vie.

La beauté de Mora avait conquis le cœur d'Allan; son orgueil blessé s'était révolté. Oh! comment des yeux où brillent l'amour peuvent-ils inspirer des forfaits dignes de l'enfer?

Voyez-vous cette humble tombe qui recouvre la dépouille d'un guerrier? On l'aperçoit à travers l'ombre du crépuscule. C'est là le lit nuptial d'Allan.

Loin, bien loin de ce lieu, s'élève le noble monument qui recouvre les cendres glorieuses de sa race; sur la tombe d'Allan ne flottent pas ses bannières : le sang d'un frère les avait rougies.

Quel vieux ménestrel, quel barde en cheveux blancs osera chanter sur la harpe les exploits d'Allan? Les chants sont la récompense de la gloire; mais qui peut célébrer un meurtrier?

Que la harpe reste immobile et détendue; qu'aucun ménestrel ne la fasse résonner! le remords glacerait sa main; sa harpe ne ferait entendre que des sons discordants et lugubres.

Aucune lyre fameuse, aucun poëte saint, ne célébreront sa gloire. Sa tombe n'entendra que la malédiction d'un père expirant, que le râle de mort d'un frère.

RÉFLEXIONS A L'OCCASION D'UN EXAMEN DE COLLÉGE.

Exhaussé au-dessus de tous, entouré de ses pairs, Magnus[26] lève son front vaste et sublime; assis dans son fauteuil de cérémonie, on dirait un dieu, pendant qu'anciens et nouveaux, tous tremblent au moindre signe de sa volonté. Dans le silence universel et sombre qui l'entoure, sa voix tonnante ébranle le dôme sonore, et dispense le blâme aux pauvres diables qui ont pâli sans succès sur les problèmes mathématiques.

Heureux le jeune homme habile aux axiomes d'Euclide, ignorât-il toute autre chose! heureux qui sait scander des vers grecs avec tout l'aplomb d'un érudit, dût-il ne pas savoir écrire un vers anglais! Qu'importe qu'il ignore comment ses pères ont versé leur sang dans ces discordes civiles qui couvrirent nos champs de morts, ou dans ces jours glorieux où Édouard guidait aux combats ses bataillons intrépides, où Henri foula à ses pieds l'orgueil de la France! Il est vrai qu'il ne sait ce que c'est que la Grande-Charte; mais il connaît pertinemment la législation de Sparte; et bien qu'il n'ait jamais ouvert son Blakstone, il vous dira quels édits promulgua Lycurgue; il ignore jusqu'au nom de l'immortel barde de l'Avon[27], mais vante l'impérissable gloire du théâtre des Grecs.

Tel est le jeune homme dont le savant mérite recueillera pour récompense les classiques honneurs, les médailles, les bourses gratuites; peut-être même le prix de déclamation, s'il lui convient de prétendre à une gloire aussi élevée. Mais, hélas! nul orateur ordinaire ne peut espérer d'obtenir la coupe d'argent si ardemment enviée. Ce n'est pas que nos professeurs soient bien exigeants en fait d'éloquence; il n'est pas nécessaire d'avoir le style brillant de l'orateur

d'Athènes ou le feu de Cicéron. La clarté, la chaleur, sont des qualités inutiles céans, car notre éloquence, à nous, n'a pas pour but de convaincre. Que d'autres cherchent à plaire à leur auditoire; nous parlons pour notre amusement, et non pour émouvoir la foule; notre gravité préfère une psalmodie murmurante qui tient le milieu entre le ton criard et le ton dolent. Surtout qu'on n'ajoute point à la parole l'éloquence du geste : le plus léger mouvement déplairait au doyen; et puis tous les gradués ne manqueraient pas de ridiculiser ce qu'il leur serait impossible d'imiter.

Celui qui veut obtenir la coupe promise doit rester dans la même posture, ne point lever les yeux, ne pas s'arrêter, et dire toujours, n'importe quoi, pourvu qu'on ne l'entende pas. Qu'il continue donc son débit sans reprendre haleine. Celui qui parle le plus vite est sûr de parler le mieux; celui qui en débite davantage dans le plus court espace de temps, est assuré de remporter le prix de la course oratoire.

Ces fils de la science, qui, ainsi récompensés, goûtent un doux repos sous les ombrages de Granta, mollement étendus le long des rives du Cam[28] couronné de roseaux, ceux-là meurent inconnus, sans laisser après eux ni souvenirs ni larmes; tristes comme les tableaux qui ornent leurs salles, ils pensent que toute science est renfermée dans l'enceinte de leurs murs; grossiers dans leurs manières, attachés aux lois d'une sotte étiquette, ils affectent de mépriser tous les arts modernes; et, grands admirateurs de Bentley, de Brunck et de Porson, font plus de cas du commentaire que des vers commentés; vains de leurs honneurs, lourds comme leur bière, insipides comme leur esprit, ennuyeux comme tout ce qu'ils disent, morts à l'amitié, ils ne s'émeuvent que lorsque leurs intérêts et ceux de l'Église réclament le déploiement d'un zèle bigot. Courtisans empressés du pouvoir, que ce soit Pitt ou Petty qui commande, ils s'inclinent devant lui avec un sourire suppliant, tant qu'il fait luire à leurs regards les mitres que leur ambition convoite; mais qu'un orage

survienne, que l'homme en pouvoir soit renversé, ils porteront leur encens à son successeur. Tels sont les hommes commis à la garde des trésors de la science! telle est leur manière d'agir, telle leur récompense! A tout événement, il est une chose qu'on peut affirmer : c'est que le prix qu'ils obtiennent ne vaut pas toujours ce qu'il a coûté.

1806.

A UNE JOLIE QUAKERESSE.

Fille charmante! quoique nous ne nous soyons vus qu'une fois, je n'oublierai jamais ce moment; et dussions-nous ne jamais nous revoir, je n'en garderai pas moins ton image. Je n'ose dire : « Je t'aime » ; mais malgré moi mes sens luttent contre ma volonté. En vain, pour te chasser de mon cœur, j'impose de plus en plus silence à mes pensées ; en vain je réprime un soupir, un autre bientôt lui succède : peut-être n'est-ce pas de l'amour, et pourtant ce moment où je t'ai vue, je ne puis l'oublier.

Nous n'avons pas dit un mot; mais nos yeux ont parlé un langage plus doux. La parole débite des mensonges flatteurs; elle dit ce que le cœur ne sent pas. Les lèvres coupables trompent et font taire les sentiments du cœur; mais les yeux, interprètes de l'âme, s'affranchissent de cette importune contrainte, et dédaignent l'imposture. C'est ainsi que souvent nos regards ont causé, et ont servi de truchements à nos cœurs. Alors, bien loin que le sentiment intérieur nous reprochât quelque chose, je crois, moi, que c'était « l'Esprit saint qui parlait en nous[29]. » Je ne répéterai pas ce que nos yeux se sont dit; car tu dois m'avoir suffisamment compris; et pendant que ton souvenir domine ma pensée, peut-être aussi que la tienne se reporte sur moi. Je l'avoue, ton image m'apparaît et la nuit et le jour; éveillé, elle féconde mon imagination; pendant mon sommeil, elle me sourit en des rêves fugitifs, douces visions qui charment le cours des heures, et me font maudire les rayons de l'aurore qui viennent interrompre un sommeil de délices, et dé-

sirer que la nuit règne toujours. Oui, quelle que soit ma destinée, que la joie ou la douleur m'attende, tenté par l'amour, ou ballotté par l'orage, ton image chérie, non, jamais, je ne puis l'oublier.

Hélas ! nous ne devons plus nous revoir ; notre muet entretien ne se renouvellera plus ; laisse-moi soupirer une dernière prière que me dicte mon cœur : « Que le ciel veille sur ma charmante quakeresse ! Puisse-t-elle toujours ignorer la douleur ! Que la paix et la vertu ne la quittent jamais ! Que le bonheur soit à jamais son partage ! Oh ! puisse le fortuné mortel que les plus doux liens uniront à son sort découvrir à chaque instant pour elle de nouvelles joies, et puisse l'amant faire disparaître l'époux ! Puisse-t-elle ignorer toujours et les vains regrets et les poignantes douleurs de celui qui ne peut oublier ! »

LA CORNALINE[39].

Ce n'est pas la splendeur apparente de cette pierre qui la rend chère à mon souvenir ; son lustre n'a brillé qu'une seule fois à mes yeux, son éclat est modeste comme celui dont je la tiens.

Ceux qui tournent en ridicule les liens de l'amitié m'ont souvent reproché ma faiblesse ; je n'en prise pas moins ce simple don, car je suis sûr que celui qui me l'a fait m'aimait.

Il me l'offrit en baissant les yeux, comme s'il eût craint un refus ; en l'acceptant, je lui dis que ma seule crainte était de la perdre.

J'examinai attentivement ce don, et, en le regardant de près, il me sembla qu'une goutte en avait arrosé la pierre ; et depuis ce temps une larme m'a toujours paru précieuse.

Et pourtant pour orner son humble adolescence, la richesse ni la naissance n'ont prodigué leurs trésors ; mais celui qui cherche les fleurs de la vérité doit quitter les jardins pour les champs.

Ce n'est pas la plante élevée dans l'indolence qui étale les plus riches couleurs et exhale les plus doux parfums ; les mieux pourvues de ce double charme sont celles qui fleurissent dans la sauvage abondance de la nature.

Si la fortune, cessant d'être aveugle, avait secondé la nature, et proportionné ses dons à son mérite, il eût été beau son partage.

Mais d'autre part, si la déesse eût vu clair, sa beauté eût fixé son cœur capricieux ; elle lui eût donné tous ses trésors, et il ne fût rien resté pour les autres.

PROLOGUE DE CIRCONSTANCE, AVANT LA REPRÉSENTATION DE « LA ROUE DE LA FORTUNE, » SUR UN THÉATRE D'AMATEURS [31].

Puisque les raffinements de ce siècle poli ont chassé du théâtre la raillerie immorale ; puisque le goût a maintenant banni l'esprit licencieux qui déshonorait tout ce qu'écrivait un auteur ; puisque aujourd'hui nous cherchons à plaire par des scènes plus décentes, évitant avec soin tout ce qui pourrait faire monter la rougeur au front de la beauté, oh ! prenez quelque pitié de la muse modeste, et à défaut de gloire, qu'elle obtienne du moins de l'indulgence. Cependant, ce n'est point pour elle seule que nous demandons des égards : les acteurs ont la conscience de leur faiblesse : vous ne verrez pas ce soir des Roscius expérimentés, vieillis dans tous les secrets du jeu théâtral. Ni Cooke ni Kemble ne vont vous saluer ; nulle Siddons ne tirera de vos yeux des larmes sympathiques ; vous venez ce soir assister au *début* [32] d'acteurs en herbe, entièrement neufs sur la scène. Nous essayons des ailes à peine garnies de plumes ; ne les coupez pas avant que les oiseaux puissent voler : si nous échouons dans cette première tentative pour prendre notre essor, nous tomberons, hélas ! pour ne plus nous relever. Il ne s'agit pas ici seulement d'un pauvre débutant qui tremble de peur, qui espère et redoute presque d'obtenir votre appro-

bation. Ce sont tous nos comédiens qui attendent, dans une anxiété douloureuse, que leur sort se décide. Nulle pensée vénale ne peut nous arrêter. Vos applaudissements généreux sont notre seule récompense : c'est pour l'obtenir que chacun de nos héros va déployer devant vous tout ce qu'il a de talents, et que nos héroïnes vont baisser des yeux timides sous le regard de leurs juges. Sans doute ces dernières trouveront en vous des protecteurs; nul de vous ne voudra manquer d'égards au beau sexe. Quand la femme entre dans la lice, ayant pour bouclier la jeunesse et la beauté, il n'est pas de farouche censeur qui ne lui rende les armes. Mais si nos faibles efforts étaient inutiles ; si après tout nous devions échouer, montrez-nous au moins quelque compassion, et si vous ne pouvez applaudir, veuillez du moins pardonner.

SUR LA MORT DE FOX.

LE QUATRAIN SUIVANT AVAIT PARU DANS LE MORNING-POST.

La mort de Fox a mis nos ennemis en deuil ;
Ils ont ri lorsque Pitt descendit au cercueil ;
Leur exemple nous montre à qui des deux, en somme,
Nous devons décerner la palme du grand homme.

LE LENDEMAIN, LORD BYRON ENVOYA AU MORNING-CHRONICLE LA RÉPONSE SUIVANTE :

O vipère factieuse ! dont la dent envenimée s'acharne jusque sur les morts et dénature la vérité ; parce que « nos ennemis, » animés d'un sentiment généreux, pleurent la mort de ceux qui furent bons et grands, faut-il que la langue d'un lâche essaie de flétrir le nom d'un homme dont la gloire est impérissable ? Quand Pitt expira dans la plénitude de sa puissance, quoique des revers eussent obscurci sa dernière heure, la Pitié étendit devant lui ses ailes humides de pleurs, car les esprits généreux « ne font pas la guerre aux morts. » Ses amis en larmes firent entendre l'hymne de deuil, et toutes ses erreurs dormirent dans sa tombe. Robuste Atlas, il

succomba sous le poids des soucis et des périls de l'état; Fox alors se présenta, et, nouvel Hercule, soutint pendant quelque temps le croulant édifice. Après avoir réparé la perte de l'Angleterre, lui aussi, il est tombé, et avec lui s'est éteinte notre dernière espérance; ce n'est pas un grand peuple seulement qui le pleure, c'est l'Europe tout entière qui prend le deuil. Oui, « cet exemple nous apprend à qui est vraiment due la palme des grands hommes; » mais que la dévorante calomnie ne s'attache pas à notre homme d'état; qu'elle ne prétende pas voiler sa gloire d'une ombre injurieuse. Fox, à qui le monde entier donne des larmes, dont les restes honorés reposent noblement sous le marbre, dont même les nations hostiles déplorent la perte, et dont amis et ennemis s'accordent à proclamer les talents, Fox brillera dans les annales de la Grande-Bretagne, et ne cédera pas à Pitt lui-même la palme du patriotisme, cette palme que l'Envie, sous le masque sacré de la candeur, ose revendiquer pour Pitt, et pour Pitt seul.

LA LARME.

O lacrymarum fons, tenero sacros
Ducentium ortus ex animo, quater
Felix in imo qui scatentem
Pectore te, pia Nympha, sensit!
GRAY.

Quand l'amitié ou l'amour éveille nos sympathies, quand la vérité devrait apparaître dans le regard, les lèvres peuvent tromper avec une grimace et un sourire; mais le signe d'affection le plus infaillible, c'est une larme.

Le sourire n'est souvent qu'une ruse de l'hypocrisie pour masquer la haine ou la crainte; moi, j'aime le doux soupir, alors que les yeux, ces voix de l'âme, sont un moment obscurcis par une larme.

C'est à une ardente charité qu'on reconnaît une âme compatissante; alors que la pitié se manifeste, elle répand sa douce rosée dans une larme.

L'homme qui s'abandonne au souffle des vents et tra-

verse les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague qui bientôt peut-être sera son tombeau; et sur la verte surface brille une larme.

Le soldat affronte la mort pour un laurier imaginaire, dans la carrière chevaleresque de la gloire; mais il tend la main à son ennemi vaincu et arrose sa blessure d'une larme.

Si, heureux et fier, il revient auprès de sa fiancée et dépose sa lance sanglante, tous ses exploits sont payés alors que, pressant sa belle sur son cœur, le baiser qu'il dépose sur sa paupière a rencontré une larme.

Lieu cher à mon adolescence[33], séjour d'amitié et de franchise, où l'année fuyait si vite devant l'amour, en te quittant j'avais la tristesse au cœur; je me retournai pour te voir encore une dernière fois, mais je n'aperçus ton clocher qu'à travers le voile d'une larme.

Je ne puis plus faire entendre à Marie mes doux serments, Marie, autrefois si chère à mon amour; mais je me rappelle l'heure où, à l'ombre d'un bosquet, ces serments, elle les paya d'une larme.

Un autre la possède! Puisse-t-elle être heureuse! Mon cœur continuera à révérer son nom. Je renonce en soupirant à ce cœur que je croyais à moi, et lui pardonne son parjure, mais non sans verser une larme.

O vous! amis de mon cœur, avant que nous nous séparions, laissez-moi exprimer un espoir qui m'est bien cher : Si jamais nous nous retrouvons ensemble dans cette retraite champêtre, puissions-nous nous revoir comme nous nous sommes quittés, avec une larme!

Quand mon âme prendra son vol vers les régions de la nuit, quand mon corps sera couché dans son cercueil, s'il vous arrive de passer devant la tombe qui recouvrira mes cendres, ô mes amis! mouillez-les d'une larme!

Point de marbre, point de ces monuments d'une fastueuse douleur qu'élèvent les enfants de la vanité. Qu'aucun honneur mensonger n'accompagne mon nom. Tout

ce que je demande, tout ce que je désire, c'est une larme.

26 octobre 1806.

LA COQUETTE.

EN RÉPONSE A UNE PIÈCE DE VERS DE J. M. B. PIGOT, SUR LA CRUAUTÉ DE SA MAITRESSE.

Ami, pourquoi te plaindre des dédains de cette demoiselle? Pourquoi te désespérer? Essaie des mois entiers, si tu veux, la puissance des soupirs; mais, crois-moi, jamais les soupirs ne triomphent d'une coquette.

Veux-tu lui apprendre à aimer? Feins quelque temps d'être volage. D'abord, il est possible qu'elle te témoigne de l'humeur; mais laisse-la faire, bientôt tu la verras te sourire, et tu obtiendras tout de ta coquette.

Car ce sont là les airs de ces belles capricieuses. Elles regardent notre hommage comme une dette; mais en les délaissant un peu on les ramène, et on fait baisser pavillon à la plus orgueilleuse coquette.

Dissimule ton chagrin, relâche ta chaîne, parais mécontent de sa hauteur; quand tu lui rapporteras tes soupirs, tu n'auras plus à craindre ses refus: elle sera à toi, ton aimable coquette.

Si pourtant un faux orgueil lui faisait dédaigner tes tourments, oublie, crois-moi, cette capricieuse; adresse tes hommages à d'autres, qui partageront ta flamme et riront de la petite coquette.

Pour moi, j'en adore une vingtaine et plus, et je les aime tendrement; mais bien qu'elles règnent sur mon cœur, je les abandonnerais toutes si elles agissaient comme ta jeune coquette.

Ne t'afflige donc plus; adopte mon plan; brise le filet fragile qu'elle a jeté sur toi. Chasse le désespoir, et n'hésite plus à fuir cette adroite coquette.

Quitte-la, mon ami! Défends ton cœur avant que tu sois tout à fait dans ses rets: n'attends pas qu'en ton âme profondément blessée l'indignation te fasse maudire la coquette.

27 octobre 1806.

AU MÊME.

Pardon, mon ami, si mes vers vous ont offensé, pardon, mille fois pardon. Je tâchais, par amitié, de guérir vos tourments; mais je ne le ferai plus, je vous jure.

Depuis que votre belle maîtresse a payé de retour votre flamme, je ne déplore plus votre folie; elle est maintenant ce qu'il y a de plus divin, et je fléchis le genou devant cette coquette si promptement réformée.

Néanmoins, je l'avoue, en lisant vos vers je n'aurais jamais pu connaître tout ce qu'elle valait. Vous paraissiez tant souffrir, votre belle montrait une si cruelle froideur, que vraiment je plaignais votre sort.

Mais puisque le baiser embaumé de cette enchanteresse produit de si étonnants transports, puisque vous oubliez le monde entier dès que vos lèvres se sont jointes, mes conseils ne peuvent être que fort mal reçus.

Vous dites que je suis « un volage qui n'entend rien à l'amour. » Il est vrai que je suis assez porté à l'inconstance. Autant qu'il m'en souvient, j'en ai aimé un assez grand nombre; mais quoi! le changement a bien aussi son charme.

Je ne veux point, pour complaire au caprice d'une belle, suivre en amour les règles du roman. Un sourire peut me charmer; mais un regard sévère ne saurait m'effrayer et me réduire à un horrible désespoir.

Tant que mon sang sera chaud je ne me corrigerai pas, et je n'irai pas à l'école du platonisme; et j'ai la certitude que si ma passion avait ce degré de pureté, je passerais pour un sot aux yeux de votre maîtresse.

Si je dédaignais toutes les femmes pour une seule, dont l'image remplirait mon cœur tout entier; si je devais la préférer à toutes, ne soupirer que pour elle seule, quelle insulte ce serait pour les autres!

Adieu donc, mon ami. Votre passion, je ne vous le cache pas, me paraît des plus absurdes; votre amour est incontestablement l'amour pur et abstrait, car c'est dans le mot seul qu'il consiste.

A ÉLIZA [34].

Éliza, quels imbéciles que ces musulmans, qui nient l'existence future de l'âme de la femme! S'ils te voyaient, Éliza, ils reconnaîtraient leur erreur, et cette doctrine trouverait parmi eux une résistance universelle.

Si leur prophète avait eu l'ombre du sens commun, jamais il n'aurait exclu les femmes du paradis; au lieu de ses houris qui ne sont bonnes à rien, c'est de femmes qu'il aurait peuplé son ciel.

Cependant pour ajouter encore à vos calamités, non content de refuser une âme à vos corps, il veut qu'un pauvre mari se partage entre quatre épouses. A la rigueur, vous vous passeriez d'âme; mais ce dernier outrage est par trop fort.

Sa religion ne peut plaire à aucun des deux sexes; elle est rigoureuse pour les maris, et très-incivile pour les épouses. Néanmoins, je ne puis contester cet adage si connu : « Les femmes sont des anges, sans doute, mais c'est le diable que l'hymen. »

LACHINY GAIR [35].

Loin de moi, riants paysages, jardins semés de roses; que les fils de l'opulence errent dans vos bosquets! Rendez-moi les rochers où repose la neige : leur solitude est chère à la liberté et à l'amour. Calédonie! je chéris tes montagnes, quoique leurs blancs sommets soient témoins du choc des éléments. Quoique la cataracte écumante y remplace le ruisseau paisible, moi je soupire pour la vallée du sombre Loch na Garr.

Ah! c'est là que mes jeunes pas ont erré dans mon enfance. La toque couvrait ma tête, le plaid était mon manteau, et dans mes courses journalières à travers les sombres forêts de pins, j'évoquais la mémoire des guerriers morts depuis longtemps; je ne revenais à mon foyer que lorsque l'éclat mourant du jour avait fait place à la lueur brillante de l'étoile polaire, et pendant tout ce temps mon imagina-

tion s'enivrait des récits que me faisaient les habitants du sombre Loch na Garr.

« Ombres des morts! n'entends-je pas votre voix que m'apporte le souffle de la brise orageuse du soir? » C'est sans doute l'ombre du héros qui se réjouit et plane sur l'aile du vent, au-dessus de sa vallée natale. Les vapeurs de l'orage s'amassent autour de Loch na Garr, et l'hiver y règne, assis sur son char de glace. Là, les nuages enveloppent les ombres de mes pères; elles habitent au milieu des tempêtes du sombre Loch na Garr.

« Guerriers malheureux, mais braves [36], nul pressentiment ne vint-il vous apprendre que votre cause était abandonnée par le destin? » Ah! votre sort était de périr à Culloden [37], et la victoire ne devait point couronner votre trépas. Mais vous fûtes heureux de mourir; vous reposez avec votre race dans les cavernes de Braemar [38]; le pibroch en votre honneur retentit sur la cornemuse, et redit vos exploits aux échos du sombre Loch na Garr.

Des années se sont succédé, Loch na Garr, depuis que je t'ai quitté; des années se succéderont avant que je te revoie. La nature t'a refusé la verdure et les fleurs, et pourtant je t'aime mieux que les plaines d'Albion. Angleterre! tes beautés sont fades et communes pour quiconque a erré au loin dans la montagne; oh! combien je leur préfère les rocs sauvages et majestueux, les sites escarpés et menaçants du sombre Loch na Garr!

A LA FICTION.

Muse de la fiction, mère des rêves dorés, reine fortunée des joies enfantines, qui conduis la danse aérienne de ton cortége de jeunes garçons et de jeunes filles, je me soustrais à ta magie, je brise enfin les liens de mon adolescence; je ne me joins plus à ta ronde mystique; je quitte tes domaines pour ceux de la vérité.

Et néanmoins, il est dur de renoncer à ces rêves d'une âme ingénue, dans lesquels chaque nymphe semble une

déesse dont les yeux lancent des rayons immortels, alors que l'imagination règne sur un empire sans limites, que toute chose se teint de couleurs mobiles et variées, que les jeunes vierges ne sont plus vaines, que les sourires des femmes sont sincères.

Faut-il donc avouer que tu n'es qu'un nom, et devons-nous descendre de ton palais de nuages? ne plus trouver dans chaque dame une sylphide, dans chaque ami un Pylade? abandonner ton royaume aérien aux lutins, enfants de la féerie? confesser que la femme est aussi fausse que belle, et que les amis ont beaucoup d'affection—pour eux-mêmes?

Je l'avoue à ma honte, je me suis soumis à ta puissance: aujourd'hui, repentant, je m'affranchis de ta domination, je ne veux plus obéir à tes lois; je ne veux plus prendre mon vol sur des ailes imaginaires. Insensé que j'étais d'aimer des yeux brillants et d'ajouter foi à leur langage; de croire aux soupirs d'une volage, et de m'attendrir à la vue de ses larmes!

Fiction! dégoûté de mensonges, je fuis loin de ta cour changeante, où l'Affectation tient ses assises, auprès de la Sensibilité fastidieuse qui ne s'apitoie que sur ses propres maux, et qui, réservant ses larmes pour tes douleurs d'apparat, n'en a pas une à donner à des douleurs véritables.

Appelle à toi la sombre Sympathie, couronnée de cyprès, vêtue de deuil, qui mêle à tes soupirs ses soupirs imbéciles, et dont le cœur saigne pour tout le monde; ordonne au chœur de tes nymphes bocagères de pleurer un berger à jamais perdu, qui naguère brûlait de ton feu banal, mais qui aujourd'hui ne s'incline plus devant ton trône.

O vous! nymphes sensibles, qui avez des larmes pour toutes les occasions, dont les cœurs palpitent de craintes idéales, nourrissent des flammes factices et un délire imaginaire! dites, pleurerez-vous l'absence de l'apostat qui a déserté votre aimable cortége? refuserez-vous un regret de sympathie à un barde adolescent?

Adieu, êtres si chers, adieu pour longtemps! L'heure fatale approche. J'aperçois déjà le gouffre où vous disparaîtrez sans me laisser de regrets. Voilà, voilà le lac sombre de l'oubli agité de tempêtes que vous ne pouvez maîtriser, et où vous et votre aimable reine vous allez, hélas! périr tous ensemble.

RÉPONSE A QUELQUES VERS ÉLÉGANTS QU'UN AMI AVAIT ENVOYÉS A L'AUTEUR, ET DANS LESQUELS IL LUI REPROCHAIT LA CHALEUR DE SES DESCRIPTIONS.

Si l'on me réimprime, et qu'aussitôt docteur,
Prêtre, dame, chacun s'attaque au pauvre auteur;
Si mon livre est sifflé par quelque vieille buse,
Ne puis-je riposter d'un soufflet de ma muse?
Nouveau Guide de Bath.

Becher[39], la bonne foi m'oblige à louer vos vers, qui sont tout à la fois d'un censeur et d'un ami. J'applaudis à vos reproches énergiques, mais mérités, moi qui en suis la cause irréfléchie et imprudente. Pardonnez-moi les défauts qui règnent dans mes vers; ce pardon l'implorerai-je en vain? Le sage s'écarte parfois des voies de la sagesse : dès lors comment la jeunesse pourrait-elle réprimer les inspirations du cœur? Les préceptes de la prudence courbent, sans pouvoir les maîtriser, les ardentes émotions d'une âme qui déborde. Quand le délire de l'amour s'empare de l'esprit enthousiaste, le décorum suit de loin en boitant. Le radoteur en vain active sa marche décente et prude, il est dépassé et vaincu dans la chasse de la pensée. Jeunes et vieux, tous ont porté les chaînes de l'amour : que ceux qui en ont été exempts désapprouvent mes chants; victime sans défense, qu'ils fassent pleuvoir sur moi leur censure, ceux dont l'âme dédaigna de fléchir sous ce pouvoir enchanteur!

Oh! combien je hais la poésie énervée et glaciale, éternel écho de la foule des rimailleurs, et dont les vers laborieux coulent avec une froide monotonie, pour peindre des souffrances que l'auteur n'éprouva de sa vie! Moi, mon Hélicon sans art, c'est la jeunesse; ma lyre, c'est mon cœur:

ma muse, la simple vérité. Loin de moi de corrompre le cœur de la jeune fille; aucune séduction dans mes vers n'est à craindre. La jeune fille dont le cœur virginal est sans fard, dont les désirs se montrent dans la fossette d'un modeste sourire, dont l'œil baissé dédaigne une œillade lascive, forte de sa vertu sans être sévère, celle enfin qu'embellit une grâce naturelle, celle-là, mes vers ne sauraient la corrompre. Mais quant à la nymphe dont le cœur, tourmenté de précoces désirs et de coupables flammes, s'offre de lui-même à la séduction sans qu'on lui tende des piéges, elle aurait succombé lors même qu'elle n'aurait pas lu. Pour moi, mon ambition serait de plaire à ces âmes d'élite qui, fidèles au sentiment et à la nature, seront indulgentes pour ma muse adolescente, et ne condamneront pas impitoyablement les légères effusions d'un enfant inexpérimenté. Ce n'est pas à la foule insensée que je demanderai la gloire; jamais je ne serai fier des lauriers imaginaires qu'elle dispense. Je dédaigne ses applaudissements les plus chaleureux; je méprise également ses sarcasmes et ses censures.

26 novembre 1806.

ÉLÉGIE SUR L'ABBAYE DE NEWSTEAD.

C'est la voix des années qui ne sont plus; elles se déroulent devant moi avec tous leurs événements.

OSSIAN.

Newstead! dôme naguère resplendissant, aujourd'hui tout en ruine; temple de la religion, orgueil de Henri repentant[40], tombeau cloîtré de guerriers, de moines et de châtelaines, dont les ombres pensives glissent autour de tes ruines;

Salut, monument plus respectable dans ton déclin que les modernes manoirs dans leur magnificence architecturale! Les voûtes de tes salles s'élèvent menaçantes dans un majestueux orgueil, et semblent défier les outrages du temps.

Tu ne vis point les serfs revêtus de cottes de mailles, obéissant à la voix de leur seigneur, venir, phalange formi-

dable, demander la croix rouge [41], ou gaiement s'asseoir, bande immortelle, au banquet de leur chef;

Car l'imagination inspiratrice, avec son magique regard, me retracerait leurs exploits dans la suite des âges, et évoquerait devant moi le souvenir de ces jeunes hommes qui, pèlerins pieux, allaient mourir sous le soleil de la Judée.

Ce n'est pas de ton enceinte, vénérable édifice, que partait le chef belliqueux; sa gloire féodale brillait d'ailleurs: mais la conscience souffrante, fuyant l'éclat offensant du jour, venait y chercher un soulagement à ses blessures.

Oui, dans tes sombres cellules et tes épaisses ombres, le moine abjurait un monde qu'il ne pouvait plus revoir. C'est là que le crime taché de sang trouvait un allégement dans le repentir; c'est là que l'innocence fuyait l'oppression cruelle.

Un monarque te fit naître du sein de ces déserts où erraient autrefois les proscrits de Sherwood, et les divers crimes de la superstition y cherchèrent un asile sous le capuchon protecteur du prêtre.

Là où le gazon exhale une rosée de vapeurs, humide poêle jeté sur l'argile des morts, les moines vénérés croissaient en sainteté, et leurs pieuses voix ne s'élevaient que pour prier.

Là où maintenant le triste oiseau des nuits déploie ses ailes vacillantes aussitôt que le crépuscule étend son ombre douteuse, le chœur retentissait du chant des vêpres ou des prières matinales adressées à Marie [42].

Les années font place aux années, les siècles suivent les siècles, les abbés succèdent aux abbés; la charte de la religion est leur bouclier protecteur jusqu'au jour où un roi sacrilége prononce leur arrêt.

Ce fut un pieux Henri qui éleva cet édifice gothique, et en fit pour ses religieux habitants un asile de paix; un autre Henri [43] reprend ce don bienfaisant, et impose silence aux saints échos de la dévotion.

Menaces, supplications, tout est inutile: il les chasse de

leur retraite fortunée ; il les condamne à errer dans un monde hostile, sans espoir, sans amis, sans foyer, n'ayant que Dieu seul pour refuge.

Écoutez! les voûtes sonores de la salle retentissent des étranges accords d'une musique belliqueuse! Emblèmes du règne impérieux d'un guerrier, les hautes bannières armoriées flottent dans ton enceinte.

Aux cris d'alarme se mêlent la voix lointaine des sentinelles qu'on relève, la joie brillante des festins, le cliquetis des armes polies, les sons de la trompette, les roulements du tambour.

Jadis une abbaye, aujourd'hui forteresse royale [44], entourée d'insolents rebelles, les redoutables machines de la guerre hérissent tes remparts menaçants et vomissent le trépas au milieu d'une pluie sulfureuse.

Inutile défense! le perfide assiégeant, souvent repoussé, triomphe du brave par la ruse. D'innombrables ennemis accablent le sujet fidèle, et sur sa tête flotte le sombre étendard de la rébellion.

Le baron irrité ne tombe pas sans vengeance : le sang des traîtres rougit la plaine. Invaincu, sa main brandit encore le glaive, et des jours de gloire lui sont réservés dans l'avenir.

Le guerrier eût désiré alors mourir sur les lauriers qu'avait cueillis sa main; mais le génie protecteur de Charles accourut sauver l'ami et l'espoir du monarque.

Tremblant, il l'arracha d'un combat inégal [45] pour aller sur d'autres champs de bataille repousser le torrent. Sa vie était réservée pour de plus nobles combats, et il devait guider les rangs au milieu desquels tomba le divin Falkland [46].

Malheureux édifice, maintenant abandonné à un infâme pillage! un encens bien différent de celui auquel tu étais accoutumé s'élève de ton enceinte et monte vers les cieux, au milieu des gémissements des mourants et du sang des victimes égorgées.

Le cadavre de plus d'un brigand hideux et pâle souille ton sol sacré. Sur les coursiers et les hommes pêle-mêle entassés, monceau de pourriture, les farouches spoliateurs se fraient un passage.

Les tombeaux, que recouvrait une herbe humide et pieuse, sont forcés de rendre les dépouilles mortelles qu'ils renferment; et, pour chercher l'or enseveli dans la terre, des mains avides ne craignent pas de troubler le repos des morts!

La harpe se tait, la lyre belliqueuse a cessé de résonner : la mort a glacé la main du ménestrel; elle ne fait plus frémir la corde tremblante pour chanter la gloire des guerriers.

Enfin, les meurtriers, gorgés de butin, rassasiés de sang, se retirent. Le bruit des combats cesse de se faire entendre : le Silence vient s'asseoir de nouveau au sein de son domaine, et l'Horreur, au visage sombre, veille au seuil de la porte massive.

C'est là que la Désolation tient sa redoutable cour : quels satellites proclament son règne fatal! Des oiseaux de mauvais augure, à l'heure sombre du soir, élèvent leur cri lugubre et agitent leurs ailes poudreuses dans l'édifice désolé.

Bientôt les rayons vivifiants d'une nouvelle aurore chassent les nuages de l'anarchie du ciel de l'Angleterre. Le farouche usurpateur rentre dans son enfer natal, et la Nature applaudit à la mort du tyran.

Elle salue son agonie par la voix des orages; l'ouragan répond à son dernier soupir; la terre tremble au moment où elle reçoit ses ossements, répugnant à accepter l'offrande d'une mort aussi hideuse [47].

Le souverain légitime [48] reprend le gouvernail, et guide le vaisseau de l'état sur une mer calmée. L'Espérance sourit au règne pacifique, et cicatrise les blessures saignantes de la Haine épuisée.

Newstead, les sombres habitants de tes arceaux, poussant des cris discordants, abandonnent leurs nids profanés.

Le maître revient habiter ses domaines, et l'absence relève le charme de leur possession.

Les vassaux que réunit ton enceinte hospitalière bénissent, dans un banquet joyeux, le retour de leur seigneur; la culture revient embellir la riante vallée, et les mères, naguère désolées, ont quitté le deuil.

Des milliers de chants sont répétés par l'écho harmonieux; les arbres se revêtent d'un feuillage inaccoutumé. Écoutez! c'est le cor qui fait entendre sa voix sonore! c'est le cri du chasseur que prolonge la brise!

Sous les pieds des coursiers, la vallée tremble au loin. Que de craintes, que d'espérances inquiètes accompagnent la chasse! Le cerf mourant cherche un refuge dans le lac : des cris triomphants proclament sa défaite.

Ah! heureux jours! trop heureux pour durer! C'étaient là les plaisirs innocents de nos simples aïeux! Point de ces vices brillants qui séduisent par leur éclat! Leurs joies étaient nombreuses, et rares leurs soucis.

Issus de tels hommes, les fils succèdent aux pères. Le temps fuit, et la Mort brandit sa faux. Un autre chef presse les flancs du coursier blanchissant d'écume; une autre foule poursuit le cerf haletant.

Newstead! comme ton aspect est douloureusement changé! Tes arceaux entr'ouverts annoncent les progrès lents de la destruction. Le jeune et dernier rejeton d'une noble race est aujourd'hui le maître de tes tourelles, prêtes à s'écrouler.

Il contemple tes vieilles tours, maintenant solitaires; tes caveaux, où dorment les morts des âges féodaux; tes cloîtres, que traversent les pluies de l'hiver. Il les contemple, et à cette vue il se prend à pleurer.

Toutefois, ce ne sont pas des pleurs de regret qu'il répand : c'est une pieuse affection qui les fait couler. L'orgueil, l'espérance et l'amour lui défendent d'oublier, et échauffent son cœur d'une vive flamme.

Et néanmoins il te préfère aux dômes dorés, aux grottes

brillantes de la grandeur vaniteuse; il se plaît à errer parmi tes tombes humides et moussues, et il ne murmure point contre les arrêts du destin [49].

Ton soleil, sortant de son nuage, peut briller encore; il peut encore t'éclairer de l'éclat de son midi. Ton splendide passé peut revivre, et l'avenir te rendre tes premiers beaux jours.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Ces beaux jours sont encor chers à mon souvenir :
De ma mémoire, hélas, je ne puis les bannir.

Quand la maladie lente, avec sa longue suite de souffrances, glace le sang chaud dans les veines; que la Santé, effrayée, étend ses ailes roses, et s'enfuit au moindre souffle de la brise printanière, ce n'est pas le corps seul qui souffre : d'opiniâtres tourments viennent assaillir l'âme découragée; de hideux fantômes, cortége de la Douleur, assiégeant la Nature, qui courbe sous le coup une tête tremblante, livrent à la Résignation une incessante guerre, pendant que l'Espérance se retire épouvantée, et se détache à regret de la vie. Mais nous souffrons moins quand, pour tromper l'ennui des heures, la Mémoire déploie autour de nous sa salutaire puissance, soit qu'elle nous rappelle ces jours d'ivresse déjà bien loin, alors que nous étions heureux par l'amour, que la beauté était pour nous le ciel; soit que, chère à la jeunesse, elle nous rende les souvenirs de notre adolescence et ces beaux ombrages sous lesquels tous ont passé à leur tour. Ainsi que l'astre du jour, qui, perçant les nuages qui vomissent la tempête, dévoile peu à peu son disque lointain, dore de ses rayons affaiblis les perles cristallines qu'a déposées la pluie, et verse sa clarté douteuse sur la plaine inondée; de même, pendant que pour moi l'avenir est sombre et sans joie, le soleil de la Mémoire, bien qu'il ait perdu de son premier éclat, brille à travers mes rêves, éclaire de ses pâles rayons des tableaux déjà loin de moi, et, soumettant mes sens à son irrésistible

influence, confond à mes regards le présent avec le passé.

Souvent j'aime à me livrer au cours des pensées qui m'apparaissent tout à coup et sans que je les aie appelées; mon âme s'abandonne aux douces promesses de l'imagination; son vol enthousiaste parcourt les riens, et c'est alors que je vois se dérouler à mes regards ces jours de mon adolescence auxquels j'avais dit un long adieu. Ces sites délicieux qui ont éveillé mes jeunes inspirations, ces amis qui pour moi ne vivent plus qu'en rêve, les uns qui dorment sous le marbre, moissonnés par un trépas prématuré; d'autres qui poursuivent la carrière scientifique où entra leur jeune âge, et qui doit faire leur gloire; qui, disputant les palmes de l'étude, occupent, dans une rapide succession, les postes auxquels l'ancienneté les appelle : ce sont là les images qui viennent en foule se presser devant moi et éblouir, tout en la charmant, ma vue fatiguée. Ida, lieu béni où règne la science, avec quelle joie je me joignais naguère à ton jeune cortége! Il me semble encore voir briller ton haut clocher et mêler ma voix aux chants du chœur! Je me rappelle nos espiégleries, nos jeux enfantins. Malgré le temps et la distance, tout cela m'est encore présent. Il n'est pas un sentier sous tes ombrages que je ne revoie, et où je ne reconnaisse des figures souriantes et des traits chéris, mes promenades favorites, les moments de joie ou de douleur, mes amitiés d'enfance, mes jeunes inimitiés, nos réconciliations, j'allais dire mes affections brisées; mais non, mes premières, je les bénis; les autres, je les pardonne. Heures de ma jeunesse, où, nourrie au fond de mon âme, l'amitié d'un étranger me rendait heureux; l'amitié, ce doux lien, apanage spécial de la jeunesse, alors qu'un cœur sincère bat dans la poitrine, que la mondaine sagesse ne nous a point encore appris à dissimuler et à donner à nos impressions le frein de la prudence; alors que nos âmes naïves laissent voir ce que nous pensons, affection à nos amis, guerre ouverte à nos ennemis : car les lèvres de la jeunesse ne répètent pas des mensonges dorés, et elle n'a

point encore acheté aux dépens de la vérité cette science trop chèrement payée. L'hypocrisie, fruit d'un long âge, mûrie par les années, marche vêtue du manteau de la prudence. Quand l'adolescent passe à l'état d'homme, la prévoyance paternelle ne manque pas de lui tracer un plan de conduite prudente; elle lui enseigne à éviter le sentier de la franchise, à parler d'un ton mielleux, à penser avec circonspection, à approuver toujours, à ne jamais contredire. — L'approbation de son patron le paiera de son mensonge; et qui voudrait, sourd à la voix de la fortune, perdre son avenir faute d'un mot, dût son cœur se révolter contre ce mot, et sa franchise s'en indigner?

Mais loin de moi un tel sujet! Je laisse à d'autres le soin d'arracher à l'infâme flatterie son masque abominable; que des bardes plus mordants que moi se délectent à décocher les traits de la satire. Les ailes d'un génie détracteur ne sauraient convenir au vol de ma Muse. Une seule fois seulement il lui arriva de jeter le gant à un ennemi secret, et déjà elle méditait contre lui une attaque mortelle; mais lorsque cet ennemi, soit remords, soit honte, soit qu'il cédât à un conseil amical, eut abandonné la lice, sa soumission désarma sa colère : pour épargner à ce faible adversaire de cruels tourments, elle oublia son jeune ressentiment et pardonna; ou si ma Muse a tracé le portrait d'un pédant, c'est qu'en effet les vertus de Pomposus[50] sont connues de bien peu de gens. Le coup d'œil de ce jeune usurpateur ne m'a jamais fait trembler, et celui qui porte la férule doit parfois en ressentir les coups. Si depuis il lui est encore arrivé de s'égayer aux dépens des ridicules de Granta, connus de quiconque a pris part à la conversation du collége, cela est passé, et maintenant elle ne péchera plus. Les accords de sa jeune lyre devront bientôt cesser, et on pourra me railler sans péril quand je dormirai de mon dernier sommeil.

Rappelons d'abord ici la bande joyeuse qui me salua chef et se rangea sous mon commandement[51]; ces joyeux com-

pagnons des jeux de mon enfance, dont j'étais le conseil et le dernier recours, dont jamais le regard ne se baisse devant le coup d'œil hautain ou l'orgueilleuse robe noire de ce pédant parvenu qui, transplanté de l'école paternelle, incapable de commander, ignorant les règles qui nous gouvernent, a succédé à celui que tous s'accordent à louer, au précepteur chéri de mon premier âge, Probus [52], l'orgueil de la science, maintenant à jamais perdu pour Ida. Longtemps sous lui nous avons parcouru les pages classiques, et nous craignions le maître tout en aimant le sage. Il est maintenant dans la paisible retraite, douce récompense de ses scientifiques travaux. Pomposus occupe le fauteuil magistral, Pomposus gouverne. — Mais arrête-toi, ma Muse; n'accorde au pédant que ton mépris; que son nom et ses préceptes soient pareillement oubliés; que son souvenir ne vienne plus souiller mes vers! Je lui ai déjà payé mon tribut.

A travers ces ormeaux couronnés de leurs branches antiques, Ida s'élève, ornement du paysage qui l'entoure; c'est de là, comme de son séjour de prédilection, que la Science contemple la vallée où l'agreste nature réclame ses hommages; elle lui confie un moment son jeune cortége, qui se meut plein de joie et bondit dans la plaine, puis se divise en groupes épars où chacun se livre à ses jeux favoris, en renouvelle d'anciens, en invente de nouveaux. Ceux-ci, échauffés par les rayons du soleil de midi, partagés en bataillons rivaux, parcourent le champ des barres, chassent la balle d'un bras vigoureux, ou d'un pied agile accélèrent sa vitesse; ceux-là plus lentement dirigent leurs pas tranquilles aux lieux où les froides eaux de Brent promènent leur cours limpide, tandis que d'autres vont à la recherche de quelque verte retraite dont l'ombre les abrite contre la chaleur du jour; et cependant plus loin, une bande d'espiègles, apercevant un étranger à l'air simple et campagnard, le prennent pour but de leurs tours d'écoliers et saluent son passage de leurs taquineries. Ils n'en restent pas

toujours là; la tradition raconte plus d'une échauffourée : « Ici la vengeance arma les paysans irrités, et nous achetâmes chèrement la victoire; voici où nous fûmes obligés de fuir devant des forces supérieures; voilà où nous avons recommencé la lutte acharnée et tumultueuse. » Mais pendant que des passions précoces agitent ainsi nos âmes, la cloche fait entendre de loin ses sons prolongés; l'heure de la récréation est passée, et la Science, debout sur le seuil de son temple, nous fait signe d'entrer. Nulle inscription fastueuse ne décore sa simple salle; mais les murs poudreux sont couverts de grossières empreintes. Là chaque écolier, gravant profondément son nom, lui assure l'immortalité classique; là le fils unit son nom à celui de son père; ce dernier depuis longtemps tracé, l'autre qui vient de l'être. Tous deux survivront lorsque le père et le fils auront succombé sous la loi commune du destin [53]. Ce sera peut-être tout ce qui restera d'eux alors que la pierre d'un tombeau leur sera refusée, et que se balancera au souffle lugubre de la brise l'herbe qui couvrira leur sépulture ignorée. C'est là que sont gravés en gros caractères et mon nom et celui de plus d'un ami de mon premier âge. Nos hauts faits amusent encore la jeune génération qui marche sur nos pas et a pris notre place. Naguère elle nous obéissait en silence; un signe de nous était pour elle un ordre, un mot était une loi; aujourd'hui elle règne à son tour, et sa tyrannie passagère tient les rênes du pouvoir. Parfois l'histoire des anciens jours vient charmer pour elle les longues veilles de l'hiver : « C'est ainsi, disent-ils, que nos anciens chefs firent tête à l'orage; c'est ainsi qu'ils disputèrent le terrain pied à pied; c'est ici qu'ils escaladèrent la vieille muraille; les verroux ni les barreaux ne leur purent résister [54]. Ici Probus arriva pour calmer la tempête près d'éclater; là il fit d'une voix émue ses derniers adieux. Voici l'endroit où ils s'évadèrent pendant que le hardi Pomposus les laissait bravement partir sans lui. » Ils disent; et cependant le temps n'est pas loin où leurs noms remplaceront les nôtres et seront seuls rappelés

dans ces récits. Encore quelques années, et disparaîtra dans un naufrage général le faible souvenir de notre magique empire.

Race honnête et candide! quoique maintenant nous ne nous voyions plus, je ne puis jeter un dernier et long regard sur ce que nous étions naguère, sur notre première entrevue, sur notre dernier adieu, sans que des pleurs ne viennent mouiller ces yeux qui, auprès de vous, étaient étrangers aux larmes. Dans ces cercles splendides, brillant empire de la mode, où la folie déroule son éblouissant drapeau, je me suis plongé, pour noyer dans le bruit mes re grets et des souvenirs si chers. Tout ce que je demandais, tout ce que j'espérais, c'était d'oublier! Inutile désir! Dès qu'un visage connu, un compagnon de mon adolescence, venait plein d'une joie sincère revendiquer auprès de moi les droits de sa vieille amitié, soudain mes yeux, mon cœur, tout en moi redevenait enfant; cet éclat scintillant, ces groupes mobiles, je ne voyais plus rien du moment que j'avais retrouvé mon ami; le sourire de la beauté (car, hélas! j'ai connu ce que c'était que de courber la tête devant le trône puissant de l'amour), le sourire de la beauté, si cher qu'il me fût, auprès de mon ami ne pouvait plus rien sur moi. Une douce surprise remuait toutes mes pensées : les bois d'Ida se déroulaient à mes regards; il me semblait voir encore se précipiter la bande agile; je me joignais par la pensée à la foule joyeuse; je me rappelais avec émotion les allées majestueuses témoins de nos ébats, et dans moi l'amitié triomphait de l'amour[55].

Mais suis-je donc le seul qui se retrace avec ravissement ses premiers jours? N'y a-t-il pas dans ce mot même d'enfance je ne sais quoi qui parle à tous les cœurs, qui sourit à toutes les mémoires? Ah! il y a là quelque chose qui me dit que l'amitié est doublement chère à celui qui est obligé d'aller ainsi chercher des cœurs amis, et demander au loin une affection qu'il ne trouve pas autour de lui. Ces cœurs, Ida, je les ai rencontrés dans ton enceinte, qui fut pour moi une

patrie, un monde, un paradis. La mort cruelle n'a pas voulu que ma jeunesse orpheline eût pour guide l'affection d'un père. Est-ce que le rang ou un tuteur peuvent remplacer l'amour qui brille dans le regard paternel? Peuvent-ils compenser une telle perte, la fortune et le titre que me légua la mort prématurée d'un père? Quel frère a recherché l'attachement de mon cœur fraternel? Quelle sœur a déposé sur ma joue un baiser affectueux? Ah! pour moi rien ne vient charmer l'ennui des heures! nul cœur aimant ne m'est uni par de doux liens! Souvent, dans l'illusion d'un songe, je crois voir le sourire d'un frère; cette douce vision assiége mon cœur, et une voix d'amour murmure à mon oreille. J'entends. — Je m'éveille, — ces sons chéris réjouissent mon âme. — J'écoute de nouveau; — mais, hélas! je n'entends plus cette voix fraternelle. Au milieu de la foule, je marche seul à travers les milliers de pèlerins qui remplissent la route. Pendant que ceux-ci sont enchaînés par d'innombrables guirlandes, moi, je n'ai pas un seul rameau que je puisse appeler mien. Que dois-je donc faire? Gémir dans la solitude, vivre dans l'amitié, ou soupirer tout seul. Ma main cherche donc à presser la main d'un ami; et où en trouver de plus chers que parmi mes condisciples d'Ida?

ALONZO [56], le meilleur et le plus aimé de tous mes amis, ton nom fait l'éloge de celui qui parle ainsi de toi. Ce tribut ne peut te conférer aucune gloire; la gloire est pour celui qui t'offre aujourd'hui cet hommage. Oh! si les espérances que donne ta jeunesse doivent se réaliser, une lyre plus éclatante chantera ton nom glorieux, et sur ta renommée impérissable élèvera un jour la sienne. Ami de mon cœur, le premier entre ceux dont la société faisait mes délices, que de fois nous avons ensemble bu à la source de la sagesse antique sans pouvoir étancher notre soif! Quand l'heure du travail était écoulée, nous nous retrouvions encore; nous mettions en commun nos jeux, nos études et nos âmes; ensemble nous chassions la balle bondissante; ensemble nous retournions auprès du professeur. Nous nous

livrions de concert, soit à la mâle diversion de la crosse, soit au plaisir de la pêche, dont nous partagions le produit; ou, plongeant du sommet de la rive verdoyante, nos membres agiles fendaient les flots écumeux. Tous les éléments nous revoyaient les mêmes, véritables frères sans en porter le nom.

Je ne t'ai point non plus oublié, mon joyeux camarade DAVUS[67], dont l'aspect parmi nous apportait l'allégresse, toi qui brillais le premier dans les rangs de la gaieté, toi le riant messager du bon mot inoffensif; et, malgré cette organisation, désireux de plaire avec une modeste timidité, candide, libéral, opposant au péril un cœur d'acier, qui n'en était pas moins sensible. Je me rappelle encore le jour où, dans le désordre d'un combat acharné, le mousquet d'un paysan menaça ma vie[68]; déjà l'arme pesante était levée en l'air; un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches. Pendant qu'occupé à combattre un autre adversaire, j'ignorais le coup qui allait me frapper, ton bras, intrépide jeune homme, arrêta l'instrument homicide : oubliant toute crainte, tu t'élanças; désarmé et abattu par ta main victorieuse, le misérable roula sur la poussière. Que peuvent, en retour d'un tel acte, de simples remerciements, ou le tribut d'une muse reconnaissante? Non, non, DAVUS, le jour où j'oublierai ton action, ce jour-là mon cœur aura mérité d'être broyé par la douleur.

LYCUS![69] tu as à mes souvenirs des droits mérités. Oh! si ma muse pouvait redire toutes tes vertus aimables, c'est à toi, à toi seul que seraient consacrés les faibles chants de ce poëme déjà trop prolongé. On te verra un jour unir dans le sénat la fermeté spartiate à l'esprit athénien : bien que ces talents ne soient encore qu'en germe, LYCUS, tu ne tarderas pas à égaler la gloire de ton père. Quand l'instruction vient nourrir un esprit supérieur, que ne devons-nous pas attendre du génie ainsi perfectionné? Lorsque le temps aura mûri ton âge, tu planeras de toute

ta hauteur au-dessus des pairs tes collègues. En toi brillent réunis la prudence, un sens droit, un esprit fier et libre, une âme asile de l'honneur.

Oublierais-je dans mes chants le bel EURYALE[60], digne rejeton d'un antique lignage? Quoiqu'un douloureux désaccord nous ait séparés, ce nom est religieusement embaumé dans mon cœur; quand je l'entends prononcer, ce cœur bondit et palpite, et toutes ses fibres y répondent. Ce fut l'envie, non votre volonté, qui brisa nos liens : autrefois amis, il me semble que nous le sommes encore[61]. En toi nous aimions à voir une âme pure unie à un beau corps que la nature s'était plu à former. Toutefois tu ne feras pas retentir au sénat les foudres de ton éloquence; tu ne chercheras pas la gloire sur les champs de bataille; tu laisseras ces occupations à des âmes d'une enveloppe plus rude : la tienne planera plus près du ciel, sa patrie. Peut-être pourrais-tu te plaire au sein de la politesse des cours; mais ta langue ne sait point tromper; les souples salutations du courtisan, son ironique sourire, ses compliments intarissables, son astuce perfide, allumeraient ton indignation, et tous ces piéges brillants tendus autour de toi n'exciteraient que ton dédain. Le bonheur domestique, voilà ta destinée : ta vie sera une vie d'amour, et aucun nuage de haine n'en ternira la sérénité. Le monde t'admire, tes amis te chérissent; un esclave de l'ambition pourrait seul en désirer davantage.

Enfin le dernier, mais non le moins cher de ce cortége d'amis, voici venir CLÉON[62] au cœur probe, ouvert et généreux; comme un délicieux paysage dont nulle tache ne diminue le charme, aucun vice ne dégrade l'inaltérable pureté de son âme. Le même jour commença notre carrière studieuse, le même jour elle se termina. Ainsi, plusieurs années nous virent travailler ensemble et courir dans la lice côte à côte. Lorsqu'enfin arriva le terme de notre vie studieuse, nul de nous ne sortit vainqueur de la lutte classique. Comme orateurs, nous nous valions

l'un l'autre, et la voix publique nous décernait à tous deux une part de gloire à peu près égale[63]. Pour consoler l'orgueil de son jeune rival, la candeur de Cléon le portait à partager entre nous la palme; mais la justice m'oblige aujourd'hui d'avouer qu'elle appartient tout entière à mon ami.

O amis tant regrettés, objets doux et chers, votre souvenir encore fait couler mes larmes! Triste et pensif, j'évoque dans ma mémoire des temps qui ne reviendront plus. Pourtant ces souvenirs me sont doux, ils calment l'amertume du dernier adieu. J'aime à me reporter à ces jours de triomphe de mon adolescence, alors qu'un jeune laurier venait ceindre ma tête, qu'un éloge de PROBUS récompensait mon lyrique essor[64], ou m'assignait un rang plus élevé dans la foule studieuse. Le jour où ma première harangue reçut des applaudissements, dont ses sages instructions étaient la cause première, combien mon cœur lui voua de reconnaissance! car le peu que je vaux, c'est à lui que je le dois; à lui seul en revient la gloire! Oh! que ne peut ma muse prendre un vol plus hardi, bien au-dessus de ces faibles chants, de ces jeunes effusions de mon premier âge! C'est à lui qu'elle consacrerait ses plus nobles accords : les chants périraient peut-être, mais le sujet vivrait. Mais pourquoi tenter pour lui un inutile essor? Son nom honoré n'a pas besoin de ce vain étalage de louanges; cher à tous les enfants d'Ida reconnaissants, il trouve un écho dans leurs jeunes cœurs. C'est là une gloire bien supérieure aux gloires de l'orgueil ou à tous les applaudissements d'une foule vénale.

Ida! je n'ai point épuisé ce sujet; je n'ai point déroulé tout entier le rêve de mon adolescence. Combien d'amis mériteraient d'être rappelés dans mes chants! Que d'objets chers à mon enfance ont été oubliés dans ces vers! Toutefois, imposons silence à cet écho du passé, à ce chant d'adieu, le plus doux et le dernier, et savourons en secret le souvenir de ces jours de joie. Occupation silen-

cieuse et chère ! J'envisage l'avenir sans espérance ni crainte ; je ne pense avec plaisir qu'au passé. Oui, c'est au passé seulement que s'attache mon cœur; c'est dans le passé que je poursuis le fantôme de ce qui naguère était à moi.

Ida ! continue à dominer avec joie sur tes collines, à voguer majestueusement à travers ce fleuve du temps qui entraîne tant d'événements dans son cours ; puissent tes fils, florissante jeunesse, révérer ton nom, sourire sous tes ombrages, mais te quitter avec des larmes, larmes d'adieu aux derniers jours de bonheur, les plus douces peut-être qu'ils verseront jamais ! Parlez, vieillards à cheveux blancs, qui vous glissez comme des ombres sur ce nouveau théâtre du monde, d'où vos amis ont disparu, comme ces feuilles d'automne que disperse le souffle de l'ouragan ; rappelez à votre mémoire les fugitifs moments de votre jeunesse, alors que les soucis éloignaient encore de vous leur dent envenimée; dites, si toutefois le souvenir de tels jours peut survivre à l'enivrement des années qui les suivent, dites si le rêve fiévreux de l'ambition vous offre un baume aussi doux pour soulager vos heures d'amertume ! dites si les trésors amassés pour un fils ingrat, si le sourire des rois, si les lauriers cueillis dans le sang, si les croix ou l'hermine, ces joujoux de l'âge mûr (car les brillants hochets ne sont pas l'exclusif apanage de l'enfance), dites si tout cela vous rappelle des souvenirs aussi suaves que ces jours où la jeunesse tressait pour vous sa guirlande ? Non, sans doute : dans le calme sombre de la vieillesse, s'il vous arrive de tourner d'une main tremblante les feuillets du livre de la vie, et de repasser les annales de vos jours mortels, pures seulement à l'époque qu'a marquée votre naissance, on vous voit arrêter tristement vos regards sur chaque feuillet funeste, et mouiller de vos larmes les sombres lignes qui retracent ces jours d'amertume que les passions ont couverts de leur manteau, où la vertu dit en pleurant un doulou-

reux adieu ; mais vous bénissez les pages où les doigts de roses du matin de la vie ont tracé de plus doux caractères, alors que l'amitié s'inclinait devant l'autel de la vérité, et que l'amour sans ailes souriait à la belle jeunesse.

RÉPONSE A UN POEME INTITULÉ « LA DESTINÉE COMMUNE. »

Montgomery ! tu dis vrai, c'est dans les vagues du Léthé qu'est la destinée commune des mortels. Toutefois il en est qui ne seront point oubliés, il en est qui vivront par delà le tombeau.

Le héros qui fait rouler les vagues du fleuve des batailles, on ignore peut-être le nom du lieu de sa naissance ; mais on n'ignore pas sa gloire guerrière, qui brille de loin comme un météore.

Sa joie ou sa douleur, ses plaisirs ou ses peines échapperont peut-être aux pages de l'histoire ; et néanmoins, des nations qui n'ont point encore vu le jour répéteront son nom immortel.

Le corps périssable du patriote et du poëte partagera la tombe commune ; il n'en sera pas de même de leur gloire : celle-là ne dormira pas ; elle planera sur les empires écroulés.

L'éclat des yeux de la beauté prendra l'effrayante fixité de la mort ; le beau, le brave, le bon, doivent mourir et descendre dans la tombe béante.

Mais des yeux éloquents revivent et brillent de nouveau dans les vers d'un amant : la Laure de Pétrarque est vivante encore. Elle est morte une fois, mais elle ne mourra plus.

Les saisons dans leur cours passent et disparaissent, et le Temps agite son aile infatigable ; tandis que les palmes de la gloire ne se flétrissent jamais, mais fleurissent d'un printemps éternel.

Tous, tous dormiront d'un hideux sommeil, immobiles dans la tombe silencieuse ; jeunes et vieux, amis et ennemis, tous pourriront de même dans le linceul.

Le marbre vieillissant dure son temps, puis il tombe à la fin, inutile débris; il cède aux coups impitoyables de la destruction; et de l'édifice orgueilleux il ne reste plus qu'une ruine.

Et pendant que le temps détruit ce chef-d'œuvre de sculpture qui devait sauver des ténèbres de l'oubli, un renom éclatant sera le partage de ceux dont les vertus auront mérité cette récompense.

Ne dis donc pas que c'est dans les vagues du Léthé qu'est la destinée commune des mortels : il en est qui ne seront point oubliés et qui briseront les chaînes de la tombe.

1806.

A UNE FEMME QUI AVAIT PRÉSENTÉ A L'AUTEUR LE BANDEAU DE VELOURS QUI RETENAIT SA CHEVELURE.

Ce bandeau qui enchaînait ta chevelure d'or, il est à moi, jeune fille! C'est un gage de ton amour; je veux le garder avec un soin jaloux, comme on conserve les reliques d'un saint.

Oh! je veux le porter tout près de mon cœur; il servira de lien pour enchaîner mon âme à toi : désormais il ne me quittera plus, il m'accompagnera dans la tombe.

La rosée que je cueille sur tes lèvres m'est moins chère encore que ce don; elle, je ne l'aspire qu'un moment, ce n'est qu'une félicité passagère;

Lui, il me rappellera les jours de mon jeune âge, lors même que notre vie sera sur son déclin. Le feuillage de l'amour sera vert encore, et la mémoire le fera refleurir.

O petite boucle de cheveux d'or, qui flottais si gracieusement sur la tête chérie où tu croissais, je ne voudrais pas te perdre pour tout un monde,

Dussent des milliers d'autres boucles semblables à toi orner le front poli où naguère tu brillais comme le rayon qui dore un matin sans nuages, sous le ciel brûlant de Colombie!

1806.

SOUVENIR.

C'en est fait! — je l'ai vue dans mes rêves. L'espérance n'embellit plus mon avenir; ils ont été courts mes jours de félicité! Glacé par le froid aquilon du malheur, le matin de ma vie est voilé d'un nuage. Amour, espoir, bonheur, adieu! Que ne puis-je ajouter : Souvenir, adieu!

1806.

AU RÉVÉREND J.-E. BECHER, QUI AVAIT CONSEILLÉ A L'AUTEUR DE FRÉQUENTER DAVANTAGE LE MONDE.

Cher Becher, vous me dites d'aller dans le monde. Ce conseil est sage, je ne puis le nier; mais la retraite convient au ton de mon esprit. Je ne veux point descendre à un monde que je méprise.

Si le sénat ou les camps réclamaient mes efforts, l'ambition me pousserait peut-être à me produire. Quand l'enfance et ses années d'épreuves seront terminées, peut-être essaierai-je de me rendre digne de ma naissance.

Le feu qui brûle aux cavernes de l'Etna bouillonne invisible dans ses mystérieuses retraites; enfin il se révèle, terrible, immense; nul torrent ne peut l'éteindre, nulle limite le contenir.

Oh! c'est ainsi que j'ai au cœur un désir de gloire. Je ne vis que pour obtenir les applaudissements de la postérité. Que ne puis-je, comme le phénix, m'élever sur des ailes de flammes, dussé-je être consumé sur le même bûcher!

Oh! pour la vie d'un Fox ou la mort d'un Chatam, que de censures, que de périls ne braverais-je pas! Leur vie n'a pas pris fin lorsqu'ils ont rendu le souffle; la gloire illumine les ténèbres de leur tombe.

Et pourquoi me mêlerais-je au troupeau de la mode? Pourquoi irais-je flatter ses arbitres et ramper sous ses lois? Pourquoi m'abaisser devant l'orgueilleux, ou applaudir l'absurde? Pourquoi chercher le bonheur dans l'amitié des sots?

J'ai goûté les joies et les amertumes de l'amour; j'appris de bonne heure à croire à l'amitié. Les prudentes matrones

ont désapprouvé ma flamme. J'ai trouvé qu'un ami peut promettre et cependant tromper.

Qu'est pour moi l'opulence? un moment peut vous l'enlever; il suffit du succès des tyrans, d'un froncement de sourcil de la Fortune. Qu'est-ce qu'un titre pour moi? le fantôme de la puissance. Que m'importe la mode? Je ne cherche que la gloire!

L'imposture est encore étrangère à mon âme; je ne sais point vernir la vérité. Pourquoi donc vivrais-je sous un odieux contrôle? Pourquoi sacrifier follement les jours de ma jeunesse?

1806.

LA MORT DE CALMAR ET D'ORLA,

IMITATION DE L'OSSIAN DE MACPHERSON 65.

Chers sont les jours du jeune âge! Le vieillard y arrête ses souvenirs à travers le brouillard des temps. Au milieu de son crépuscule, il rappelle à sa mémoire les heures brillantes de son aurore. Il soulève sa lance d'une main tremblante, et dit: « Ce n'est point ainsi que je levais l'acier en présence de mes pères! » Elle est passée la race des héros! mais la harpe fait revivre leur gloire; leurs âmes, portées sur l'aile des vents, entendent ses accords à travers les soupirs de l'orage, et se réjouissent dans leur palais de nuages! Tel est Calmar. Une pierre grise indique son étroite et dernière demeure. Du milieu des tempêtes il contemple la terre; il roule dans le tourbillon et vole sur l'aquilon des montagnes.

Le chef vivait dans Morven; il était le glaive de bataille de Fingal. Au milieu des combats ses pas étaient marqués par des traces de sang. Les fils de Lochlin avaient fui devant sa lance irritée; mais doux était l'œil de Calmar, douces étaient les boucles de sa blonde chevelure: il brillait comme le météore de la nuit. A nulle vierge ne s'adressaient les soupirs de son âme; ses pensées étaient données à l'amitié, à Orla aux cheveux noirs, destructeur des héros! Égaux étaient leurs glaives dans la bataille; mais farouche était l'orgueil d'Orla,

—doux seulement pour Calmar. Ils habitaient ensemble dans la caverne d'Oïthona.

Swaron partit de Lochlin en bondissant sur les flots bleus; les fils d'Érin tombèrent sous les coups de sa puissance. Fingal appelle ses guerriers aux combats. Leurs vaisseaux couvrent l'Océan, leurs bataillons sont amoncelés sur les vertes collines. Ils viennent au secours d'Érin.

La nuit se lève au milieu des nuages. Un voile de ténèbres s'étend sur les deux armées; mais les chênes enflammés brillent à travers la vallée. Les fils de Lochlin dormaient; ils rêvaient de sang. Dans leur pensée, ils soulevaient la lance et voyaient fuir Fingal. Il n'en était point de même de l'armée de Morven. C'était Orla qui veillait. Calmar était debout à ses côtés; ils avaient leur lance à la main. Fingal réunit ses chefs : ils se rangèrent autour de lui. Le roi était au milieu; blanche était sa chevelure, mais robuste était le bras du roi; l'âge n'avait point affaibli sa force. « Fils de Morven », dit le héros, « demain nous nous mesurerons contre l'ennemi. Mais où est Cuthullin, le bouclier d'Érin? il se repose dans le palais de Tura; il n'est pas instruit de notre arrivée. Qui veut se rendre auprès de ce héros, en traversant l'armée de Lochlin, et l'appeler aux armes? il faut se frayer un passage à travers les glaives des ennemis; mais nombreux sont mes héros : ils sont des foudres de guerre. Parlez, vous, chefs! qui se présentera? »

— « Fils de Trenmor! je réclame ce péril », dit Orla aux cheveux noirs; « je le veux pour moi seul. Que m'importe la mort? J'aime le sommeil des braves; d'ailleurs il y a peu de danger. Les fils de Lochlin dorment. J'irai chercher Cuthullin, celui qui est né sur un char de bataille. Si je succombe, que le chant des bardes s'élève en mon honneur, et qu'on me dépose au bord des eaux du Lubar. » — « Veux-tu donc tomber seul? » dit Calmar aux blonds cheveux; « veux-tu laisser ton ami loin de toi? Chef d'Oïthona! mon bras ne faiblit point dans la bataille; pourrais-je te voir mourir et ne point lever ma lance? Non, Orla! nous avons été ensemble

à la chasse aux élans, ensemble aux festins, parcourons ensemble le sentier du péril; la caverne d'Oïthona nous a vus réunis; laisse-moi partager ta tombe sur les rives du Lubar. » — « Calmar » dit le chef d'Oïthona, « pourquoi ta chevelure dorée serait-elle noircie dans la poussière d'Érin? Laisse-moi mourir seul. Mon père habite son palais aérien : il se réjouira de revoir son enfant; mais Mora, aux yeux bleus, prépare le banquet pour son fils dans Morven. Elle écoute les pas du chasseur sur la bruyère, et croit entendre les pas de Calmar. Qu'il ne vienne pas lui dire : « Calmar est tombé sous l'acier de Lochlin; il est mort avec le sombre Orla, le chef au front sévère. » Pourquoi les pleurs mouilleraient-ils les yeux d'azur de Mora? pourquoi sa voix maudirait-elle Orla, le destructeur de Calmar? Vis, Calmar! vis pour m'élever la pierre couverte de mousse; vis pour me venger dans le sang de Lochlin; joins sur ma tombe ta voix au chant des bardes; le chant de mort parti de la voix de Calmar sera doux à Orla. Mon ombre sourira aux accents de la louange. » — « Orla », dit le fils de Mora, « pourrais-je faire entendre le chant de mort sur la tombe de mon ami? pourrais-je redire sa gloire aux vents? Non, mon cœur ne trouverait que des soupirs : faibles et entrecoupés sont les accents de la douleur. Orla! nos âmes entendront ensemble le chant de mort. Nous habiterons là-haut dans le même nuage. Les bardes ne sépareront pas les noms d'Orla et de Calmar. »

Ils s'éloignent du conseil des chefs. Ils s'avancent vers le clan de Lochlin; les mourantes lueurs du chêne brillent obscurément à travers la nuit; l'étoile du nord indique le chemin de Tura. Swaran, le roi, repose sur la colline; les guerriers dorment pêle-mêle, la tête appuyée sur leurs boucliers, farouches jusque dans leur sommeil. Plus loin on voit briller leurs glaives en faisceaux; les feux sont presque éteints; une faible fumée s'exhale du milieu des cendres. Tout est calme, on n'entend que la brise qui soupire là-haut sur les rochers. Les héros s'avancent d'un pied léger à travers les troupes en-

dormies. La moitié de la distance est déjà franchie, quand tout à coup Orla aperçoit Mathon, qui repose sur son bouclier; les yeux d'Orla lancent des flammes et brillent à travers les ténèbres; il lève sa lance : « Pourquoi fronces-tu le sourcil, chef d'Oïthona »? dit Calmar aux blonds cheveux : « nous sommes au milieu des ennemis; est-ce le moment d'inutiles délais? » — « C'est le moment de la vengeance, » dit Orla au front farouche; « Mathon de Lochlin est là qui dort : vois-tu sa lance? sa pointe est humide du sang de mon père; la mienne se teindra du sang de Mathon. Mais, fils de Mora, le tuerai-je endormi? Non, il sentira sa blessure; je ne fonderai pas ma gloire sur le sang d'un guerrier plongé dans le sommeil. Lève-toi, Mathon, lève-toi! le fils de Conna t'appelle; ta vie est à lui, lève-toi pour combattre. Mathon se réveille en sursaut; mais se lève-t-il seul? Non; les guerriers rassemblés bondissent dans la plaine. « Fuis, Calmar, fuis! » dit Orla aux cheveux noirs. — « Mathon est à moi, je mourrai avec joie. » — « Mais les guerriers de Lochlin accourent en foule : fuis à la faveur de la nuit. » Orla se retourne, le casque de Mathon est fendu; son bras laisse échapper son bouclier; il chancelle dans son sang. Il tombe à côté du chêne enflammé. Strumon est témoin de sa chute; son courroux s'allume, son glaive brille sur la tête d'Orla. Mais le fer d'une lance pénètre dans son œil; sa cervelle sort à travers la blessure et couvre de son écume la lance de Calmar. Comme on voit les vagues de l'Océan s'élancer sur deux puissantes barques du nord, ainsi se précipitent sur les deux chefs les guerriers de Lochlin; mais, de même que les barques du nord, brisant le flot écumeux, poursuivent fièrement leur route, ainsi s'élèvent les chefs de Morven sur les cimiers épars de Lochlin. Le bruit des armes arrive aux oreilles de Fingal; il frappe son bouclier : ses fils accourent en foule; les guerriers inondent la bruyère. Rino bondit de joie, Ossian s'avance couvert de ses armes, Oscar agite sa lance, les plumes d'aigle de Fillan flottent au souffle des vents. Terrible est le bruit de la mort, nombreuses sont les veuves de Lochlin! Morven est vainqueur.

Le matin brille sur les collines; nul ennemi vivant n'apparaît, mais ils sont nombreux ceux qui dorment! Farouches, ils reposent sur la terre d'Erin. La brise de l'Océan soulève leur chevelure; cependant ils ne s'éveillent pas. Les vautours planent en criant au-dessus de leur proie.

Quelle est cette chevelure blonde qui se balance sur la poitrine d'un guerrier? Son or brillant comme celui de l'étranger se mêle à la chevelure noire de son ami. C'est Calmar; il repose sur le sein d'Orla; les flots de leur sang se confondent. Farouche est le regard du sombre Orla : il ne respire plus, mais son œil est encore enflammé. Ouvert, il étincelle dans la mort. Sa main serre la main de Calmar; mais Calmar vit! il vit, bien qu'aux portes de la mort. « Lève-toi », dit le roi; « lève-toi, fils de Mora; c'est à moi de guérir les blessures des héros. »

— « Calmar ne chassera plus le daim de Morven avec Orla », dit le héros. « Seul, que m'importerait la chasse? qui partagerait avec Calmar le butin de la bataille? Orla est en repos! Rude était ton âme, Orla! mais pour moi elle était douce comme la rosée du matin. Pour les autres, elle brillait comme un éclair; pour moi, comme un rayon argenté de la nuit. Portez mon glaive à Mora aux yeux bleus; qu'on le suspende à mon foyer désert. Il n'est pas pur de sang; mais il n'a pu sauver Orla. Déposez-moi auprès de mon ami. Quand je ne serai plus, faites entendre le chant de mort! »

Ils reposent au bord du torrent de Lubar. Quatre pierres grises marquent la tombe d'Orla et de Calmar. Quand Swaran fut enchaîné, nos voiles se déployèrent sur les flots bleus; les vents poussaient nos barques vers Morven; le barde fit entendre son chant :

« Quelle est cette apparition qui plane sur le mugissement des vagues? quelle est cette ombre farouche qui brille à travers les rouges clartés de la tempête? sa voix domine celle du tonnerre. C'est Orla, le chef brun d'Oïthona. Il n'avait point d'égal à la guerre. Paix à ton âme, Orla! ta gloire ne périra pas, ni la tienne, Calmar. Tu étais beau, fils de Mora

aux yeux bleus; mais ton glaive n'était pas inoffensif. Il est suspendu dans ta caverne; les ombres de Lochlin jettent des cris d'effroi autour de son acier. Entends le chant de ta gloire, Calmar! il est dans la bouche des braves. Ton nom est répété par les échos de Morven. Relève donc ta blonde chevelure, fils de Mora; déploie-la sur l'arc-en-ciel, et souris à travers les larmes de l'orage. »

L'AMITIÉ EST L'AMOUR SANS AILES.

(DÉCEMBRE 1806.)

Pourquoi gémir de la fuite de ma jeunesse? Des jours de délices m'attendent peut-être encore: l'affection n'est pas morte. Quand je repasse dans ma mémoire les années de mon adolescence, une éternelle vérité, gravée en caractères ineffaçables, me donne de célestes consolations. Zéphyrs, portez-la dans ces lieux où mon cœur battit pour la première fois: « l'Amitié est l'Amour sans ailes! »

Dans mes années peu nombreuses, mais agitées, quels moments m'ont appartenu, tantôt à demi obscurcis par des nuages de larmes, tantôt éclairés de rayons divins! Quel que soit le sort que me prépare l'avenir, mon âme, enivrée du passé, s'attache avec amour à une idée unique. Amitié! cette pensée, elle est à toi tout entière; elle vaut à elle seule un monde de félicité: « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Là où ces ifs balancent légèrement leurs branches au souffle de la brise, s'élève une tombe simple et oubliée, monument de la destinée qui nous est commune à tous. Voyez jouer autour d'elle d'insouciants écoliers, jusqu'à ce que retentisse dans le studieux manoir l'ennuyeuse cloche qui met fin aux jeux enfantins. Mais ici, partout où je porte mes pas, mes pleurs silencieux ne prouvent que trop que « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Amour, devant ton regard séduisant j'ai prononcé mes premiers vœux; mes espérances, mes rêves, mon cœur étaient à toi; mais tout cela maintenant est usé et flétri, car tes ailes sont comme celles du vent, tu ne laisses aucune

trace de ton passage, si ce n'est, hélas ! tes jaloux aiguillons. Arrière ! arrière, pouvoir décevant! tu ne présideras plus aux jours qui m'attendent, à moins que tu ne sois dépouillé de tes ailes.

Séjour de mon adolescence ! ta lointaine spirale me rappelle de joyeux jours ; mon cœur brûle de ses premiers feux, je me crois redevenu enfant. J'aime à revoir ton bouquet d'ormeaux, ta verdoyante colline ; chaque promenade me réjouit le cœur, chaque fleur m'apporte un double parfum ; et dans un gai entretien les amis chers à mon enfance semblent me dire : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Lycus, pourquoi pleures-tu ? retiens tes larmes. L'affection peut dormir quelque temps ; mais bientôt elle se réveille. Songe, songe, mon ami, quand nous nous reverrons, comme elle sera douce cette entrevue longtemps désirée ! C'est là que je fonde mes espérances de bonheur. Tant que de jeunes cœurs savent aimer ainsi, l'absence, ô mon ami ! ne peut que nous dire : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Trompé une fois, une seule fois, ai-je déploré mon erreur? Non. Affranchi d'un lien tyrannique, j'abandonnai le misérable au mépris. Je me tournai vers ceux qu'avait connus mon enfance, gens au cœur chaleureux, aux sentiments sincères ; vers ceux que rattachaient à mon cœur des cordes sympathiques ; et jusqu'à ce que ces cordes vitales soient brisées, c'est pour ceux-là seulement que je ferai vibrer dans mon âme les accords de l'Amitié ; l'Amitié, ce génie qui n'a point d'ailes.

Amis choisis ! âme, vie, mémoire, espérance, vous êtes tout pour moi ; votre mérite vous assure une affection durable et libre dans son cours. Fille de l'Imposture et de la Crainte, que l'Adulation, au visage riant, à la langue emmiellée, s'attache aux pas des rois ; pour nous, amis, entourés de piéges, nous resterons joyeux, et n'oublierons jamais « que l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

Des fictions et des rêves inspirent le barde qui fait entendre le chant épique ; que l'amitié et la vérité soient ma récom-

pense : je ne veux pas d'autre laurier. Les palmes de la Gloire croissent au sein du mensonge : que l'enchanteresse s'éloigne de moi, car c'est mon cœur, et non mon imagination, qui parle dans mes chants. Jeune et sans art, je ne sais pas feindre; et je répète ce rustique et sincère refrain du cœur : « l'Amitié est l'Amour sans ailes. »

PRIÈRE DE LA NATURE [66].

Père de la lumière ! grand Dieu du ciel ! entends-tu les accents de mon désespoir? Un coupable tel que l'homme peut-il être pardonné? Le vice peut-il expier des crimes par des prières?

Père de la lumière, c'est vers toi que je crie ! Tu vois les ténèbres de mon âme; toi qui remarques la chute du passereau, éloigne de moi la mort du péché !

Je n'adopte point d'autel, je ne m'unis à aucune secte. Oh ! enseigne-moi le sentier de la vérité ! Je crois à ta redoutable omnipotence; réforme ma jeunesse, tout en lui pardonnant ses fautes.

Que les bigots t'élèvent des temples lugubres; que la superstition les salue ! Que les prêtres, pour propager leur noir empire, trompent les hommes et leur parlent de mystiques droits.

Eh quoi ! l'homme prétendrait circonscrire la puissance de son Créateur dans des dômes gothiques de pierres vermoulues ! Ton temple est la face du jour; tu as pour trône sans limite, la terre, l'océan, le ciel.

L'homme condamnera-t-il ses frères aux tourments de l'enfer, s'ils refusent de se plier à certaines cérémonies pompeuses? Nous dira-t-il que pour un seul qui a succombé, tous nous devons périr dans un commun naufrage?

Quoi ! chacun, pour son compte, prétendra aller au ciel, et condamnera son frère à la destruction, parce que son âme nourrit d'autres espérances ou professe des doctrines moins rigoureuses !

Ces hommes, en vertu de dogmes qu'ils ne peuvent expli-

quer, nous destinent à un bonheur ou à un malheur imaginaire ! Comment des reptiles, qui rampent sur la terre, connaîtraient-ils la volonté du souverain Créateur ?

Quoi ! ceux qui ne vivent que pour eux seuls, qui flottent chaque jour sur un océan de crimes, ils pourront expier leurs forfaits par la foi, et vivre par delà les temps !

Père, je ne m'attache aux lois d'aucun prophète. Tes lois se manifestent dans les œuvres de la nature. Je m'avoue corrompu et faible ; pourtant je te prierai, car tu m'écouteras.

Toi qui guides l'étoile errante à travers les royaumes infinis de l'espace éthéré, qui apaises la guerre des éléments, et dont je vois la main empreinte d'un pôle à l'autre ;

Toi qui, dans ta sagesse, m'as placé ici-bas ; qui peux, quand il te plaira, m'en retirer ; ah ! tant que mes pieds fouleront ce globe terrestre, étends sur moi ton bras sauveur !

C'est vers toi, mon Dieu, vers toi que je crie ! Quoi qu'il m'advienne en bien ou en mal, que ta volonté m'élève ou m'abaisse, je me confie à ta garde.

Lorsque ma poussière sera rendue à la poussière, si mon âme s'envole en déployant ses ailes, comme elle adorera ton nom glorieux ! comme il inspirera les chants de sa faible voix !

Mais si ce souffle fugitif doit partager avec l'argile le repos éternel de la tombe, tant qu'il me restera un battement de vie, j'éleverai vers toi ma prière, dussé-je ensuite ne plus quitter la demeure des morts.

Vers toi j'élève mon humble chant, reconnaissant de toutes tes miséricordes passées ; et j'espère, mon Dieu, que cette vie errante doit à la fin revoler vers toi.

29 décembre 1806.

A ÉDOUARD NOEL LONG [67].

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

HORACE.

Cher Long, dans cette retraite solitaire, pendant qu'autour de moi tout sommeille, les jours joyeux que nous

avons connus viennent se reproduire dans toute leur fraîcheur aux regards de mon imagination. Ainsi, lorsqu'un orage se prépare et que de sombres nuages obscurcissent le jour, si tout à coup le ciel change d'aspect, je salue l'arc-en-ciel qui, déployant son pacifique étendard, fait cesser la guerre des tempêtes. Ah! bien que le présent ne m'apporte que des douleurs, je pense qu'ils peuvent revenir, ces jours! ou si, dans un moment de tristesse, quelque crainte envieuse, se glissant dans mon âme, vient y réprimer ma pensée la plus chère et interrompre mon beau rêve, j'écrase ce démon pervers, et continue à me livrer à mon illusion chérie. Je sais que nous n'irons plus, dans la vallée de Granta, prêter l'oreille aux leçons des pédants; qu'Ida ne nous verra plus, dans ses bois, poursuivre comme naguère nos chimères enchanteresses; que la jeunesse s'est envolée sur ses ailes roses, et que l'âge d'homme réclame ses droits sévères. Il est vrai, mais les années ne détruiront pas toutes nos espérances : elles nous tiennent encore en réserve quelques heures de joie modérée.

Oui, j'espère que, le Temps étendant ses vastes ailes, il en tombera pour nous quelques gouttes de rosée printanière; mais si sa faux doit moissonner les fleurs qui embaument les magiques bosquets où se plaît à errer la riante Jeunesse, où les cœurs sont gonflés de précoces ravissements; si la sourcilleuse Vieillesse, avec son froid contrôle, vient resserrer le courant de l'âme, glacer les larmes dans les yeux de la Pitié, étouffer les soupirs de la Sympathie; si elle exige que j'entende sans m'émouvoir les gémissements du Malheur, et que toutes mes affections se reportent sur moi seul, oh! que mon cœur ne l'apprenne jamais, cette fatale science! qu'il continue à mépriser l'impitoyable censeur, mais qu'il n'oublie jamais les maux d'autrui! Oui, tel que tu m'as connu dans ces jours auxquels nous aimons à reporter notre pensée, tel puissé-je être toujours, avec ma sauvage indépendance, mon imagination vagabonde, et mon cœur enfant jusque dans la vieillesse!

Bien qu'emporté maintenant par mes visions aériennes, pour toi mon cœur est toujours le même. J'ai eu fréquemment des pertes à pleurer, et toutes mes premières joies se sont affadies. Mais fuyez loin de moi, heures aux sombres couleurs! vos tristesses sont passées, mes douleurs ont disparu. J'en jure par les joies qu'a connues ma jeunesse, je ne veux plus penser à votre ombre. Ainsi, quand la fureur de l'ouragan a cessé, et que les vents, rentrés dans leurs cavernes, y concentrent leurs sourds mugissements, nous oublions les autans et leur rage, et nous nous endormons sur la foi des zéphyrs.

Souvent ma jeune Muse accorda sa lyre aux tons langoureux de l'amour; mais aujourd'hui, n'ayant rien à chanter, ses sons expirent en vagues modulations. Mes jeunes nymphes, hélas! se sont envolées! E— est mariée; C— est devenue mère; Caroline soupire seule; Marie s'est donnée à un autre. Les yeux de Cora, qui s'arrêtaient sur moi, ne peuvent plus rappeler mon amour; et en effet, cher ami, il était temps de battre en retraite : car les yeux de Cora s'arrêtent maintenant sur tout le monde. Je sais que le soleil dispense à tous ses rayons bienfaisants, et, bien que l'œil d'une femme soit un soleil, j'ai la faiblesse de croire qu'il ne doit luire que pour un seul homme : le méridien de l'âme ne convient pas à celle dont le soleil étale la splendeur d'un été perpétuel. C'est ainsi que mes anciennes flammes se sont refroidies, et l'amour n'est plus pour moi qu'un nom. Lorsqu'un feu est prêt à s'éteindre, ce qui en redoublait l'activité et le faisait brûler avec plus de force, ne fait plus qu'accélérer sa fin et hâter l'extinction des dernières étincelles. Comme maint jouvenceau, mainte jeune fille en a mémoire; il en est de même des feux de l'amour, alors que leur force expire et qu'ils disparaissent ensevelis sous leurs propres cendres.

Mais maintenant, ami, il est minuit; des nuages obscurcissent le disque humide de la lune, dont je ne te redirai pas les beautés, décrites par tous les rimailleurs. Pourquoi

marcherais-je dans le sentier battu où tous les poëtes ont marché avant moi? Toutefois, je te dirai qu'avant que la lampe argentée de la nuit ait accompli trois fois sa révolution accoutumée et parcouru trois fois sa route lumineuse, j'espère, mon cher ami, voir avec toi son disque éclairer le pacifique et bien-aimé séjour qu'habita naguère notre jeunesse. Alors nous nous mêlerons à la troupe joyeuse de nos camarades d'enfance; les récits du passé rempliront le cours charmant des heures; nos âmes s'épancheront en de doux entretiens où pleuvront les mots heureux, jusqu'à l'heure où le croissant de Phébé, commençant à pâlir, ne jettera plus qu'une lueur incertaine à travers les vapeurs du matin.

A UNE DAME [68].

Si le ciel à ton sort eût joint ma destinée, comme ce gage m'en avait naguère donné l'assurance, on n'eût point eu à me reprocher ces folies : car alors la paix de mon cœur n'eût point été troublée [69].

Je te dois ces fautes précoces, je te dois les reproches des vieillards et des sages : ils savent mes torts; mais ils ne savent pas que ce fut toi qui brisas la première les liens de l'amour.

Car il fut un temps où mon âme était pure comme la tienne, et pouvait étouffer ses passions à leur naissance; mais maintenant tu m'as retiré tes serments : un autre les a reçus.

Je pourrais détruire son repos et troubler le bonheur qui l'attend; mais je veux laisser mon rival sourire dans sa joie. —Pour l'amour de toi, je ne puis le haïr.

Ah! depuis que ta beauté angélique m'est ravie, nulle autre ne peut calmer l'orage de mon cœur! Ce qu'autrefois il voulait trouver dans toi seule, il le cherche maintenant dans plusieurs.

Adieu donc, jeune fille décevante! il serait inutile de te regretter. Ni l'espérance ni le souvenir ne me viennent en aide; mais la fierté peut m'apprendre à t'oublier.

Et pourtant cet insensé gaspillage de mes ans, ce cercle fastidieux de plaisirs sans saveur, ces nombreuses amours, cet effroi jeté au cœur des mères, cet abandon aveugle au branle des passions;

Tout cela eût été réprimé si tu avais été à moi. Mes joues, pâles maintenant de l'orgie de la nuit, au lieu d'être enflammées par la fièvre des passions, eussent porté la calme empreinte du bonheur domestique.

Oui, le spectacle des champs m'était doux autrefois : car, en ta présence, la Nature semblait sourire. Mon cœur alors abhorrait l'imposture, car il n'avait de vie que pour t'adorer.

Mais maintenant il me faut d'autres joies. Mes pensées, je les fuis : elles me rendraient fou. Au milieu de la foule frivole et du bruit, je perds la moitié de ma tristesse.

Et cependant, en dépit de tous mes efforts, une pensée se glisse furtivement dans mon âme : les démons auraient pitié de ce que je souffre en apprenant que je t'ai perdue pour toujours!

OH! QUE NE SUIS-JE ENFANT!

Oh! que ne suis-je enfant, exempt de soucis et de peines, dans ma caverne des montagnes, ou errant à travers la solitude sombre, ou bondissant sur la vague bleuâtre! La pompe gênante de l'orgueil saxon ne convient pas à l'âme libre qui aime les flancs escarpés de la montagne, et gravit les rochers d'où jaillit le torrent.

Fortune, reprends ces terres cultivées, reprends ce nom au son splendide! Je hais le contact des mains serviles, je hais les esclaves qui rampent autour de moi. Place-moi au milieu des rochers que j'aime, et aux pieds desquels l'Océan vient briser ses vagues mugissantes. Je ne te demande qu'une chose : c'est de pouvoir errer encore aux lieux qu'a connus ma jeunesse.

Peu nombreuses sont mes années, et pourtant je sens que le monde ne fut pas fait pour moi. Ah! pourquoi des téné-

bres épaisses cachent-elles à l'homme l'heure où il doit cesser d'être? J'eus naguère un magnifique rêve : j'entrevis l'image d'un bonheur imaginaire. Vérité, pourquoi, éveillé par ton odieuse lumière, me suis-je retrouvé dans un monde tel que celui-ci?

J'ai aimé; mais ceux que j'aimais ne sont plus. J'ai eu des amis; mes amis d'enfance ont disparu. Quelle tristesse s'empare du cœur solitaire quand toutes ses premières espérances sont mortes! En vain, la coupe en main, de joyeux convives chassent un instant loin de nous le sentiment de nos maux; en vain l'âme se livre à la fureur du plaisir; ah! le cœur, le cœur n'en garde pas moins son isolement.

Oh! qu'il est triste d'entendre la voix de ceux dont l'amitié ou la haine nous sont indifférentes, et que le rang ou le hasard, l'opulence ou le pouvoir nous donne pour compagnons de plaisir! Rendez-moi quelques amis fidèles, des amis de mon âge dont les sentiments n'aient point changé, et je quitterai pour eux ces réunions nocturnes où le bruit remplace la joie.

Et toi, femme, être charmant, toi, mon espoir, ma consolation, mon tout! combien mon cœur doit être de glace maintenant, puisque je commence à être insensible même à tes sourires! J'abandonnerais sans regret ce bruyant théâtre de splendides douleurs, pour posséder ce calme contentement que la vertu connaît ou semble connaître.

Je voudrais fuir le contact des hommes. — Je cherche à éviter l'espèce humaine sans la haïr. Il me faut le séjour de la sombre vallée; ses ténèbres conviennent à celles de mon âme. Oh! que n'ai-je les ailes qui transportent la colombe vers son nid! je prendrais mon vol vers la voûte des cieux; c'est là que j'irais chercher la paix.

QUAND J'ERRAIS, JEUNE MONTAGNARD.

Quand j'errais, jeune montagnard, sur la bruyère sombre, que je gravissais, ô Morven[70]! ta cime neigeuse, contemplant à mes pieds le torrent à la voix tonnante ou

les vapeurs que la tempête amoncelait au-dessous de moi, étranger à la science, ignorant la crainte, sauvage comme les rochers au sein desquels grandissait mon enfance, une pensée unique occupait mon cœur; et cette pensée, ô ma douce Marie! ai-je besoin de vous dire qu'elle se reportait tout entière sur vous?

Pourtant ce ne pouvait être de l'amour; car j'en ignorais jusqu'au nom: quelle passion peut vivre au cœur d'un enfant? Et cependant j'éprouve encore la même émotion que j'éprouvais, adolescent, dans cette solitude de rochers. Une seule image était empreinte dans mon cœur: j'aimais ces froides régions, et n'en désirais point d'autres. J'avais peu de besoins, car tous mes vœux étaient comblés; et pures étaient mes pensées, car mon âme était avec vous.

Je me levais avec l'aube. Guidé par mon chien, je bondissais de montagne en montagne; ma poitrine luttait contre les flots rapides de la Dée [71], où j'écoutais de loin le chant du Highlander.

Le soir, étendu sur ma couche de bruyère, vous seule, ô Marie! remplissiez tous mes rêves; mes prières s'élevaient ferventes vers le ciel, car elles commençaient toujours par une bénédiction pour vous.

J'ai quitté ma froide patrie, et mes illusions ont disparu; les montagnes se sont évanouies, ma jeunesse n'est plus; dernier rejeton de ma race, je dois me flétrir solitaire et n'avoir de joie que dans le passé. Ah! la grandeur, en élevant ma destinée, l'a rendue amère. Scènes de mon enfance, combien vous m'étiez plus chères! Mes espérances, quoique déçues, ne sont point pourtant oubliées; malgré le froid qui glace mon cœur, il ne s'est point détaché de vous.

Quand je vois une colline sombre lever son front vers le ciel, je songe aux rochers qui couvrent Colbleen de leur ombre [72]; quand je vois deux yeux bleus qui parlent d'amour, je pense aux yeux qui me faisaient aimer ces lieux sauvages; quand par hasard s'offre à mes regards

une flottante chevelure, pour peu que sa couleur me rappelle celle de Marie, je songe à l'or de ces boucles ondoyantes, trésor de la beauté, et que je n'ai vues qu'à vous.

Cependant il luira peut-être le jour où je verrai les montagnes s'élever devant moi dans leurs manteaux de neige[78] ! Mais quand planeront au-dessus de ma tête leurs cimes qui n'auront point changé, Marie sera-t-elle là pour me recevoir ? Oh, non ! Adieu donc, collines où fut élevée mon enfance ; et toi, rivière de la Dée, adieu à tes ondes ! Nul toit dans la forêt n'abritera ma tête. Ah, Marie ! sous quel abri pourrais-je vivre sans vous ?

AU COMTE GEORGE DELAWARR.

Oh, oui ! je l'avouerai, nous étions chers l'un à l'autre. Les amitiés de l'enfance sont passagères, mais vraies. Vous aviez pour moi la tendresse d'un frère ; j'éprouvais pour vous le même sentiment.

Mais l'Amitié déplace parfois le siége de son doux empire ; une longue affection expire en un moment : comme l'Amour, elle vole sur des ailes rapides ; mais elle ne brûle pas comme lui d'un feu inextinguible.

Bien souvent Ida nous vit rêver ensemble. Elles furent heureuses les scènes de notre jeunesse ! Au printemps de la vie, comme le ciel est serein ! Mais voici venir l'hiver et ses sombres tempêtes.

La mémoire ne s'unira plus à l'amitié pour nous retracer les délices de notre enfance ; le cœur cuirassé d'orgueil ne se laisse point émouvoir, et ce qui ne serait que justice lui paraît une honte.

Cependant, cher George (car je dois encore vous estimer, et je ne puis récriminer contre le petit nombre de ceux que j'aime), le hasard m'a fait vous perdre, le hasard peut vous rendre à moi : le repentir effacera le vœu que vous avez fait.

Je ne me plaindrai pas, et malgré le refroidissement de notre affection, nul ressentiment corrosif ne vivra dans mon cœur.

Je suis rassuré par cette simple réflexion, que tous deux nous pouvons avoir tort, et tous deux devons pardonner.

Vous saviez que, si le danger l'exigeait, mon âme, mon cœur, ma vie, étaient à vous; vous saviez que, dévoué tout entier à l'amitié et à l'amour, le temps et l'absence ne m'avaient point changé.

Vous saviez.... Mais loin de moi ces vains retours sur le passé! les liens qui nous unissaient sont rompus. Un jour, mais trop tard, ces doux souvenirs reviendront à votre mémoire, et vous soupirerez après celui qui fut autrefois votre ami.

Pour le moment, nous nous séparons; j'espère que ce ne sera pas pour toujours, car le temps et le regret vous ramèneront à moi. Efforçons-nous l'un et l'autre d'oublier la cause de notre désaccord. Je ne veux point de réparation: je ne demande que des jours semblables à ceux du passé.

AU COMTE DE CLARE.

Tu semper amoris
Sis memor, et cari comitis ne abscedat imago.
VALERIUS FLACCUS.

Ami de ma jeunesse! lorsque tous deux enfants nous errions ensemble, chers l'un à l'autre, unis par l'amitié la plus pure, le bonheur qui donnait des ailes à ces heures vermeilles était si doux, qu'il est rarement accordé aux mortels de savourer ici-bas de tels plaisirs.

Le souvenir seul de cette félicité m'est plus cher que toutes les joies que j'ai connues loin de vous. J'éprouve une peine, sans doute, mais une peine qui me fait du bien, à me rappeler ces jours et ces moments, et à soupirer encore le mot: « Adieu! »

Ma pensive mémoire erre avec délices sur ces scènes dont nous ne jouirons plus, ces scènes à jamais regrettées. La mesure de notre jeunesse est comblée. Le rêve du soir de la vie est plein de tristesse et d'ombre, et nous ne nous reverrons peut-être jamais!

Comme l'on voit deux fleuves partir d'une source com-

mune ; bientôt, oubliant le lien qui les unit, ils se séparent, vont, en murmurant, se frayer un autre cours, et ce n'est que dans l'Océan qu'ils se rejoignent.

Ainsi coulent nos deux existences, mêlées de biens et de maux, dans des lits rapprochés, mais distincts, sans se confondre comme auparavant ; tour à tour lentes et rapides, troubles et transparentes, jusqu'à ce que l'une et l'autre s'engloutissent dans le gouffre sans fond de la mort.

Cher ami ! nos deux âmes, qui n'avaient autrefois qu'un vœu, qu'une pensée, coulent maintenant dans des lits différents. Dédaignant les humbles plaisirs des champs, ta destinée t'appelle à vivre au sein de la politesse des cours, à briller dans les fastes de la mode.

Mon sort à moi est de perdre mon temps au milieu des amours, ou d'exhaler mes rêveries en rimes dépourvues de sens et de raison. Car (les critiques le savent) le sens et la raison abandonnent tout poëte amoureux, et ne lui laissent pas une pensée saisissable.

Ce pauvre Little [74], ce barde tendre et mélodieux qui s'était déjà fait connaître du public par ses chants, qui avait servi d'interprète aux leçons de l'amour, il lui a semblé dur que d'impitoyables critiques l'accusassent d'être sans esprit et immoral.

Mais tant que tu seras loué par la beauté, harmonieux favori des neuf Sœurs, ne te plains pas de ta destinée. On lira encore tes vers charmants quand le bras de la persécution sera flétri et tes critiques oubliés.

Toutefois, je reconnais un certain mérite à ces gens dont la férule impitoyable châtie les mauvais vers et ceux qui les écrivent ; et dussé-je moi-même être bientôt à mon tour immolé à leurs sarcasmes, franchement je ne les appellerai point en duel [75].

Peut-être ne feraient-ils pas mal de briser la lyre discordante d'un novice aussi jeune. Celui qui commence à pécher à dix-neuf ans ne peut manquer à trente d'être un incorrigible mécréant.

Maintenant, cher ami, je reviens à toi; et vraiment des excuses te sont dues : accepte donc ma concession. En vérité, cher Clare, mon imagination, dans son vol, voltige tantôt à gauche, tantôt à droite; ma muse aime beaucoup les digressions.

Je disais donc, autant que je me le rappelle, que ton destin serait d'ajouter une étoile au ciel de la royauté. Puisse la faveur des rois se fixer sur toi! Si un noble monarque vient à régner, qui sache apprécier le mérite, tu ne rechercheras pas en vain son sourire.

Mais, puisque les périls abondent dans les cours, où de subtils rivaux font briller leur clinquant, puissent les saints te préserver de leurs piéges, et puisses-tu n'accorder jamais ton amitié ou ton amour qu'à des âmes dignes de la tienne!

Puisses-tu ne pas dévier un seul moment de la voie droite et sûre de la vérité! Ne te laisse point séduire à l'appât du plaisir. Puisses-tu ne fouler jamais que des roses! Que tous tes sourires soient des sourires d'amour, tous tes pleurs des pleurs de joie!

Oh! si tu veux que le bonheur soit le partage des jours et des ans qui te sont réservés, et que la vertu forme ta couronne, sois toujours ce que tu as été, sans tache, comme je t'ai connu; sois toujours ce que tu es maintenant.

Et moi, bien qu'un léger tribut d'éloge, qui viendrait consoler mon vieil âge, me fût doublement cher, dans ces bénédictions que j'appelle sur ton nom chéri, je renoncerais volontiers à la gloire du *poëte* pour celle du *prophète*.

VERS ÉCRITS SOUS UN ORMEAU DANS LE CIMETIÈRE D'HARROW [76].

Lieu cher à mon jeune âge! tes vieux rameaux frémissent agités par la brise qui rafraîchit ton ciel sans nuage! Ici je suis seul, et je médite; je foule ton gazon tendre et verdoyant, que j'ai tant de fois foulé avec ceux que j'ai-

mais, avec ceux qui, dispersés au loin, regrettent peut-être comme moi les jours heureux qu'ils ont connus autrefois. En revoyant cette colline sinueuse, mes yeux t'admirent, mon cœur t'adore encore, ormeau vénérable qui tant de fois m'as vu couché sous ton ombrage, rêver à l'heure du crépuscule. J'étends encore ici mes membres fatigués, comme j'ai fait naguère; mais ce n'est plus avec les mêmes pensées. Tes branches, qui gémissent au souffle du vent, semblent inviter mon cœur à évoquer la mémoire du passé; elles semblent murmurer, en se balançant doucement sur ma tête : « Pendant que tu le peux, dis-nous un long et dernier adieu. »

Lorsque le destin glacera enfin ce cœur qu'agite une fièvre brûlante, et que ses inquiétudes et ses passions se calmeront dans la mort, j'ai souvent pensé que ce serait un adoucissement à ma dernière heure, si quelque chose peut adoucir ce moment où la vie abdique sa puissance, de savoir qu'une humble tombe, une étroite cellule renfermerait ma cendre aux lieux où se plaisait mon cœur; il me semblait qu'avec cet espoir la mort me serait douce. Ainsi, je reposerais là où se reportaient toutes mes pensées; je dormirais en ce lieu où naquirent toutes mes espérances, théâtre de ma jeunesse, couche de mon repos, étendu pour toujours sous cet ombrage protecteur, pressé par la pelouse où s'est jouée mon enfance, enveloppé par ce sol qui m'était cher, mêlé à la terre qu'ont foulée mes pas, béni par les voix qui, enfant, charmaient mon oreille, pleuré par le petit nombre de ceux qu'ici mon âme avait choisis, regretté par les amis de mon premier âge, et oublié du reste du monde.

2 septembre 1807.

Les « Vers écrits sous un ormeau dans le cimetière d'Harrow » terminent le recueil imprimé à Newark en 1807. Nous allons maintenant donner l'article célèbre dans lequel *la Revue d'Edimbourg* attaqua ces productions de la jeunesse de notre poëte. Le génie de Byron avait besoin peut-être de cette critique acerbe,

de ce vigoureux stimulant. Ce fut l'indignation qui le fit véritablement poëte et lui révéla sa mission. C'est sous ce point de vue surtout que cette critique acquiert de l'importance. On voit dans les dernières lettres de Byron, qu'il l'attribuait à M. Brougham (aujourd'hui lord Brougham). Nous ignorons si cette opinion est fondée; mais, quel que soit l'auteur de cet article, il forme dans l'histoire littéraire de Byron un lien si essentiel, que nous croyons devoir l'insérer ici en entier.

ARTICLE DE LA « REVUE D'EDIMBOURG. »

EXTRAIT DU NUMÉRO DE JANVIER 1808.

HEURES DE PARESSE, recueil de Poëmes originaux, de Traductions en vers, par George Gordon, lord Byron, mineur. Un volume in-octavo de deux cents pages. Newark, **1807.**

La poésie de ce jeune lord appartient à cette classe d'ouvrages qui est à bon droit maudite des hommes et des dieux. En effet, nous ne nous rappelons pas avoir jamais vu un recueil de vers qui s'éloignât aussi peu que celui-ci de ce terme moyen de la médiocrité. Ces productions sont d'un plat mortel, ne descendent ni ne s'élèvent, et gardent le juste niveau, comme pourrait le faire une eau stagnante. Pour atténuer ce tort, le noble auteur se plaît à se réfugier dans l'excuse de sa minorité. Cette excuse, nous la voyons sur le titre, nous la retrouvons encore sur la dernière page de la couverture; elle arrive à la suite de son nom, et semble faire partie de son *style*. On en parle beaucoup dans la préface; et on a eu soin de mettre à chaque pièce de vers une date indiquant l'âge auquel elle a été composée. Or, nous pensons qu'en fait de minorité la loi est parfaitement claire. Elle constitue un motif d'excuse pour le défendeur: nul demandeur ne peut le présenter à l'appui de ses prétentions. C'est ainsi, par exemple, que, si une action était intentée contre lord Byron à l'effet de l'obliger à produire à la cour une certaine quantité de poésies, et qu'il y fût condamné par jugement, il est très-probable qu'il ne serait pas admis à donner comme *poésie* le contenu de ce volume. C'est alors qu'il pourrait s'excuser sur sa *minorité;* mais, comme c'est volontairement qu'il produit sa marchandise, si elle ne peut avoir cours, il n'a pas le droit d'exiger que le prix lui en soit payé en numéraire de bonnes et solides louanges. Tel est

l'état de la loi en cette matière, et nous ne doutons pas que les tribunaux ne prononcent dans le même sens. Toutefois la vérité est peut-être que, dans tout ce qu'il nous dit sur sa jeunesse, l'auteur a bien plus en vue d'exciter notre étonnement que d'adoucir nos censures. Il veut peut-être nous dire par-là : « Voyez comme un mineur peut écrire ! J'ai composé ce poëme à dix-huit ans ; quand j'ai fait celui-ci je n'en avais que seize ! » Mais, hélas ! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans et de Pope à douze ; et, loin d'apprendre avec surprise qu'un jeune homme a fait de mauvais vers dans l'intervalle de sa sortie de pension à sa sortie de l'Université inclusivement, nous regardons cet événement comme on ne peut plus commun, c'est ce qui arrive à neuf personnes sur dix parmi les individus élevés en Angleterre ; et la dixième personne fait encore mieux les vers que lord Byron.

Il est un autre privilége encore que l'auteur fait valoir ; mais celui-là il ne le produit que pour l'écarter ensuite. Toutefois, il est certain qu'il fait de fréquentes allusions à sa famille et à ses ancêtres, tantôt dans ses vers, tantôt dans ses notes ; et, tout en faisant l'abandon de ses prétentions sur l'élévation de son rang, il a grand soin de nous rappeler le sentiment du docteur Johnson, qui veut que lorsqu'un grand seigneur se fait auteur il lui soit tenu compte de son mérite. Et, par le fait, c'est cette considération seule qui nous engage à donner place aux poëmes de lord Byron dans notre Revue, en y ajoutant toutefois notre désir de lui donner un bon conseil, qui est d'abandonner désormais la poésie, et d'appliquer d'une manière plus profitable ses talents, qui sont considérables, et ses autres avantages, qui ne laissent pas que d'être grands.

Dans ce but, nous prenons la liberté de lui déclarer très-sérieusement que tout l'art de la poésie ne consiste pas dans la rime de la syllabe finale, même accompagnée de la présence d'un certain nombre de pieds, lors même (ce qui n'arrive pas toujours) que l'auteur les aurait régulièrement scandés et comptés avec exactitude sur ses doigts. Nous le supplions de croire qu'une certaine portion de chaleur et quelque peu d'imagination sont nécessaires pour constituer un poëme, et que, de nos jours, un poëme, pour être lu, doit contenir au moins une pensée tant soit peu différente des idées des écrivains antérieurs, ou différemment exprimée. Nous lui demanderons de bonne foi s'il y a quelque

chose qui mérite le nom de poésie dans des vers comme ceux-ci, par exemple, écrits en 1806; et si, en supposant même qu'un jeune homme de dix-huit ans pût adresser à ses ancêtres des choses aussi communes, un jeune homme de dix-neuf devait les publier :

« Adieu, ombres héroïques! en s'éloignant de la résidence de ses pères, votre descendant vous salue. Aux rives étrangères ou sur la terre natale, il pensera à la gloire et à vous, et ce souvenir ranimera son courage. »

« Bien qu'il verse des larmes à cette séparation douloureuse, c'est la nature, et non la crainte, qui les lui fait répandre. Une noble émulation l'accompagnera aux terres lointaines. Il ne saurait oublier la gloire de ses ancêtres. »

« Il chérira le souvenir de cette gloire; il jure de ne jamais ternir votre renom. Comme vous il vivra, et mourra comme vous. Quand il ne sera plus, puisse-t-il mêler sa cendre à la vôtre! »

Nous affirmons positivement que la totalité du volume publié par le noble mineur ne contient rien de mieux que ces stances.

Lord Byron devrait se garder de tenter ce que les plus grands poëtes ont fait avant lui; car il n'y a rien de terrible comme les comparaisons, ainsi qu'il aura pu s'en convaincre chez son maître d'écriture. L'ode de Gray sur le collége d'Eton aurait dû lui faire supprimer les dix strophes boiteuses «sur une vue lointaine du village et du collége d'Harrow :

« Où l'imagination me retrace encore les traits de camarades unis à moi par l'amitié et l'espiéglerie. Combien m'est cher votre souvenir toujours vivant, qui repose là dans ce cœur d'où l'espérance est bannie! »

De même les vers charmants de M. Rogers « *Sur une Larme* » auraient dû servir d'avertissement au noble auteur de ce recueil, et nous épargner une douzaine de strophes comme les suivantes :

« C'est à l'ardente charité qu'on reconnaît une âme compatissante; alors que la pitié se manifeste, elle répand sa douce rosée dans une larme.

« L'homme qui s'abandonne au souffle des vents et traverse les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague qui bientôt peut-être sera son tombeau, et y laisse tomber une larme. »

Nous en dirons autant des sujets dans lesquels des poëtes antérieurs ont échoué. Ainsi, par exemple, nous ne croyons pas

qu'une muse dans sa minorité fût capable de traduire « l'*Apostrophe d'Adrien à son âme*, » tentative qui avait déjà réussi assez mal à Pope lui-même. Si nos lecteurs ne veulent pas nous croire, qu'ils jugent par eux-mêmes :

Petite âme, douce et légère,
Du corps hôtesse passagère,
Eh ! que vas-tu faire là-bas,
Pâle, tremblotante, chétive,
Crois-moi, sur cette froide rive,
Ta gaîté ne te suivra pas.

Quoi qu'il en soit, nous croyons lord Byron épris surtout de ses traductions et de ses imitations. Nous en avons de toutes les espèces, depuis Anacréon jusqu'à Ossian ; et, à les considérer comme devoirs de classes, ce n'est pas trop mal ; seulement, pourquoi les imprimer lorsqu'elles ont fait leur temps et servi à leur but ? Pourquoi, par exemple, appeler traduction le je ne sais quoi de la page 79, dans lequel deux mots de l'original (θελω λεγειν) sont délayés en quatre vers ; et cet autre passage à la page 81, où μεσονυκτιαις ποθ' ὡραις est traduit en six vers qui clochent? Quant à la poésie ossianique, nous ne sommes pas juges compétents ; car, à dire vrai, nous sommes si peu versés dans cette espèce de composition, qu'en exprimant notre opinion sur les rapsodies de lord Byron, nous craindrions que notre critique ne tombât sur quelque lambeau de l'œuvre de Macpherson lui-même. Si donc le début suivant d'un «*Chant des Bardes*» est effectivement de la plume de sa seigneurie, nous le condamnons formellement, autant du moins que nous pouvons le comprendre : « Quelle est cette apparition qui plane sur le mugissement des nuages? quelle est cette ombre farouche qui brille à travers les rouges clartés de la tempête ? C'est Orla, le chef brun d'Oithona. Il n'avait point, » etc. Après avoir retenu ainsi ce « chef brun » pendant quelque temps, les bardes concluent en lui conseillant de relever sa blonde chevelure, puis de la déployer sur l'arc-en-ciel, et de sourire à travers les larmes de l'orage. » Il n'y a pas moins de neuf pages de ces belles choses-là. Tout ce que nous pouvons dire en leur faveur, c'est qu'elles sentent terriblement leur Macpherson : et, en effet, elles sont presque aussi ennuyeuses et aussi stupides.

Les poëtes ont le privilége de l'égoïsme ; mais ils sont tenus d'en faire un usage modéré ; et surtout un individu qui, bien

qu'ayant complété sa dix-neuvième année, se pique d'être un barde enfant («moi, mon Hélicon sans art, c'est la jeunesse»), devrait ne pas en savoir tant au sujet de ses ancêtres. Outre un poëme déjà cité sur le manoir de la famille de Byron, nous en avons un autre de onze pages sur le même sujet. L'auteur se serait abstenu de l'insérer, mais, à la demande particulière de ses amis, etc. Il conclut par cinq strophes sur lui-même, «le jeune et dernier rejeton d'une noble race.» On trouve aussi de longs détails sur ses ancêtres maternels dans un poëme sur le *Lachin y Gair*», montagne où il a passé une partie de sa jeunesse, et où il aurait pu apprendre qu'un pibroch n'est pas une cornemuse, pas plus qu'un duo n'est un violon.

Comme l'auteur a consacré une grande partie de son recueil à immortaliser l'emploi de son temps au collége et à l'Université, nous ne terminerons pas sans offrir au lecteur un extrait de ses ingénieuses compositions. Dans une ode qui porte une épigraphe grecque, et intitulée «*Granta*,» nous lisons les magnifiques strophes qui suivent :

« Là, dans des chambres étroites et humides, le candidat aux prix du collége travaille à la lueur de la lampe nocturne, se couche tard et se lève matin.

« Celui qui cherche dans Seale de fausses quantités, ou se morfond sur un triangle, et se prive de plus d'un repas salutaire pour ergoter en latin barbare;

« Renonçant au charme des lectures historiques, et préférant aux chefs-d'œuvre littéraires le carré de l'hypothénuse.

« Toutefois ce sont là des occupations innocentes, qui ne font de mal qu'à l'infortuné étudiant, comparées aux récréations qui rassemblent ces jeunes imprudents. »

Nous sommes vraiment fâchés de trouver sur la psalmodie du collége des détails aussi peu favorables que ceux que contiennent ces strophes d'un sel tout à fait attique :

« Nos chantres sont plus que médiocres, même pour des novices. Point de grâce à ce ramas de pécheurs à la voix croassante !

« Si David, quand il eut fini son œuvre, avait entendu chanter devant lui ces lourdauds, ses psaumes ne seraient point arrivés jusqu'à nous; dans son dépit il les eût mis en pièces. »

Mais, quelque jugement que nous portions des poëmes de ce noble mineur, il paraît qu'il faut les prendre tels quels et nous en contenter, car ce sont les derniers que nous aurons de lui.

Il n'est, dit-il, qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse, il n'a jamais vécu dans un grenier comme les poëtes de pur sang; et, « bien qu'autrefois, insouciant montagnard, il ait erré dans les highlands de l'Ecosse », il y a quelque temps qu'il n'a eu cet avantage. D'ailleurs il n'attend aucun profit de son livre ; et, qu'il réussisse ou non, il n'est pas probable, d'après sa position et ses occupations ultérieures, qu'il condescende à devenir auteur. Prenons donc ce qu'on nous offre, et soyons reconnaissants. Pauvres diables que nous sommes, de quel droit ferions-nous les difficiles? Nous devons être fort aises d'obtenir déjà tant d'un homme du rang de sa seigneurie, qui n'habite pas un grenier, mais qui a en sa possession l'abbaye de Newstead. Nous le répétons, soyons reconnaissants. Comme l'honnête Sancho, bénissons Dieu de ce qu'on nous donne, et ne regardons pas dans la bouche d'un cheval dont on nous fait cadeau [77].

NOTES DES HEURES DE PARESSE.

1 Cette préface a été omise dans la seconde édition.

2 Le comte de Carlisle, auteur d'une tragédie intitulée : *la Vengeance d'un Père.*

3 L'auteur réclame spécialement l'indulgence du lecteur pour ce petit poëme, son premier essai, qui fut composé à l'âge de quatorze ans.

4 C'est le nom par lequel l'auteur a partout désigné Harrow.

5 Le docteur Drury, auquel j'ai causé bien des tourments, a été l'ami le meilleur, le plus tendre et le plus éclairé que j'aie jamais eu. Je le regarde encore aujourd'hui comme un second père. *B.*

6 Le docteur Butler.

7 Dans les écoles publiques de l'Angleterre les commençants sont soumis à leurs aînés, jusqu'à ce que, parvenus aux classes supérieures, ils commandent à leur tour.

8 Thomas Sackville, lord Buckhurst, créé par Jacques I[er] comte de Dorset, fut le premier qui composa un drame régulier.

9 Charles Sackville, comte de Dorset, regardé comme l'homme le plus accompli de son temps.

10 Miss Chaworth appartenait à cette famille des Chaworth qui devait avoir pour lord Byron un intérêt profond et tout spécial. C'était en 1804. Six semaines passées auprès d'elle enflammèrent le cœur du jeune

homme. Avec les vacances son beau rêve s'évanouit. Il ne la revit plus qu'une fois, l'année suivante. En août 1805, elle se maria, et mourut en 1832, de la frayeur que lui causa le pillage du manoir de Colwick par les insurgés de Nottingham.

11 C'est le nom classique de l'université de Cambridge.

12 Auteur d'un ouvrage sur la versification grecque.

13 Les jours de fête les étudiants portent des surplis dans la chapelle.

14 Mes amitiés d'enfance ont été des *passions* (car j'ai toujours été violent) : je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui ait duré jusqu'à présent ; il est vrai que la mort en a moissonné quelques-unes. *B.*

15 A Harrow, dans tous mes combats, je me suis passablement tiré d'affaire. Je ne crois pas avoir été vaincu plus d'une fois sur sept. *B.*

16 On montre, dans le cimetière d'Harrow, une tombe de laquelle on découvre Windsor. C'est là que Byron allait fréquemment passer des heures entières, plongé dans ses méditations. Les élèves l'ont appelée la « tombe de Byron. »

17 Personnage d'un drame d'Young, intitulé *la Vengeance.*

18 Acteur célèbre.

19 C'est la traduction presque littérale d'un proverbe espagnol.

20 Cet incident eut lieu à Southwell, et la jolie demoiselle à laquelle ces vers furent adressés était miss Houson.

21 Selon les lois, tout mineur est réputé enfant.

22 « Quand j'entrai au collége de la Trinité, à Cambridge, en 1805, à dix-sept ans et demi, j'étais dans la disposition d'esprit la plus insupportable. J'étais malheureux de quitter Harrow, malheureux d'aller à Cambridge au lieu d'aller à Oxford, malheureux par suite de circonstances domestiques de différents genres, et conséquemment aussi insociable qu'un loup qu'on a enlevé du milieu de sa bande. » *B.*

M. Moore ajoute : « Le genre de vie que menait alors Byron, au milieu des dissipations de Londres et de Cambridge, sans foyer, sans même le toit d'un ami pour le recevoir, était peu propre à le rendre content de lui-même ou du monde. N'ayant à se conformer à d'autre volonté que la sienne, les plaisirs pour lesquels il avait le plus de goût lui devinrent bientôt insipides, faute de ces indispensables assaisonnements de toute jouissance, la rareté et l'obstacle. »

23 Ayant appris que cette pièce de vers avait été l'objet de censures sévères et peu ménagées, je n'y répondrai qu'en citant un passage d'un ouvrage estimé, l'*Étranger en France*, de Carr : — « Pendant que nous étions occupés à regarder un grand tableau, où l'on voyait entre autres un guerrier totalement nu, une dame à l'air prude, et qui paraissait avoir atteint l'âge où l'on désespère, l'examina longtemps avec sa lorgnette, puis dit aux personnes de sa société : « Il y a beaucoup d'indécence dans ce tableau. » Sur quoi madame S....... me dit à l'oreille : « C'est dans ce qu'elle vient de dire qu'est l'indécence. » *B.*

24 La catastrophe de cette légende est puisée dans l'histoire de Jéro-

nymo et Lorenzo, au premier volume de l'*Arménienne*, ou *le Voyeur de spectres*, par Schiller. Elle a aussi quelque analogie avec une scène du troisième acte de *Macbeth*.

25 Les montagnards d'Écosse allument, le 1er mai, de grands feux de joie, appelés *Beal-tain*, feux de Baal. C'est une ancienne superstition celtique.

26 Le docteur William (lord Mansel).

27 Shakspeare.

28 Le Cam, rivière de Cambridge.

29 Expression familière aux quakers, qui croient à l'opération de l'Esprit saint dans le cœur de l'homme.

30 La cornaline dont il est ici parlé fut donnée à lord Byron par un enfant de chœur de Cambridge, nommé Eddlestone, qui paraît avoir été de sa part l'objet de l'amitié la plus enthousiaste.

31 Dans mon enfance, je passai pour bon acteur. Outre les déclamations d'Harrow, dans lesquelles j'excellai en 1806, à Southwell, sur un théâtre d'amateurs, j'ai joué trois jours de suite Penruddock dans *la Roue de la Fortune*, et Tristam Fickle dans la farce de *la Girouette*, et on m'y a fort applaudi. Le prologue prononcé en cette occasion était de ma composition. Les autres rôles étaient joués par des jeunes personnes et des jeunes gens du voisinage : l'auditoire était indulgent, et tout se passa pour le mieux. *B.*

32 Le jeune poëte écrivit ce prologue entre deux relais en partant d'Harrowgate.

33 Harrow.

34 Miss Elisabeth Pigot, de Southwell, à laquelle sont adressées plusieurs des lettres qui datent de la jeunesse de Biron.

35 *Lachin y Gair*, que, dans la langue erse, on prononce *Loch na Garr*, est une haute montagne des Highlands du Nord, près d'Invercauld. C'est, dit-on, la plus haute montagne de la Grande-Bretagne. C'est assurément l'une des plus sublimes et des plus pittoresques de nos « Alpes calédoniennes ». Son aspect est sombre, mais son sommet est couronné de neiges éternelles. C'est là que j'ai passé une partie de mon enfance, et c'est ce souvenir qui a produit ces stances. *B.*

36 Je fais ici allusion à mes ancêtres maternels, les Gordons, dont plusieurs combattirent pour le malheureux prince Charles, plus connu sous le nom de Prétendant. Cette branche de ma famille était alliée aux Stuarts par les liens du sang et du dévouement. George, second comte d'Huntley, épousa la princesse Annabella Stuart, fille de Jacques Ier d'Écosse. Il en eut trois fils, et j'ai l'honneur de compter le troisième, sir William Gordon, parmi mes ancêtres. *B.*

37 Je ne suis pas certain qu'aucun Gordon ait perdu la vie à la bataille de Culloden; mais comme il y en eut plusieurs qui périrent dans l'insurrection, je me suis servi du nom de l'action principale; *pars pro toto*.



38 Il y a dans les Highlands un canton de ce nom. Il y a aussi un château de Braemar.

39 Le révérend John Becher, de Southwell.

40 L'abbaye de Newstead fut fondée par Henri II, peu de temps après le meurtre de Thomas Becket.

41 La croix rouge était le signe que portaient les croisés.

42 Le prieuré de Newstead était consacré à la Vierge.

43 Lors de la dissolution des monastères, Henri VIII donna l'abbaye de Newstead à sir John Byron.

44 Newstead soutint un long siége dans la guerre entre Charles Ier et son parlement.

45 Lord Byron et son frère sir William avaient un commandement dans l'armée royale. Le premier était général en chef en Irlande, lieutenant de la Tour, et gouverneur de Jacques, duc d'Yorck, depuis Jacques II; le second se distingua dans plus d'une bataille.

46 Lucius Cary, lord vicomte Falkland, l'homme le plus accompli de son temps, fut tué à la bataille de Newbury, en chargeant dans les rangs du régiment de cavalerie de lord Byron.

47 Ceci est un fait historique. Une violente tempête suivit la mort ou l'enterrement de Cromwell, ce qui occasionna plus d'une dispute entre ses partisans et les cavaliers : les uns et les autres y virent une intervention divine. Qu'elle ait eu pour objet l'approbation ou le blâme, c'est ce que nous abandonnons à la décision des casuistes de l'époque. J'ai cru devoir, dans mon poëme, tirer parti de cette circonstance. *B.*

48 Charles II.

49 « Arrive ce qui pourra, » écrivait Byron à sa mère en mars 1809, Newstead et moi aurons une destinée commune. Maintenant j'ai vécu dans ce lieu, mon cœur s'y est attaché, et il n'est pas de nécessité présente et future qui puisse m'engager à trafiquer du dernier vestige de notre héritage. J'ai assez d'orgueil pour être en état de supporter des embarras de fortune ; mais dussé-je obtenir en échange de l'abbaye de Newstead la plus grande fortune du pays, je rejetterais la proposition. Tranquillisez-vous sur ce chapitre : je sens comme doit sentir un homme d'honneur, et je ne vendrai pas Newstead. »

50 Le docteur Butler, directeur du collége d'Harrow.

51 Lors de la retraite du docteur Drury, trois candidats se présentèrent pour occuper le fauteuil vacant : MM. Drury, Evans et Butler. « Au premier mouvement que fit naitre dans le collége cette lutte des trois rivaux, » dit M. Moore, « le jeune Wildman se mit à la tête du parti de Marc Drury ; mais Byron se tint à l'écart, et ne prit parti pour personne. Désireux toutefois de s'en faire un allié, un membre de la faction Drury dit à Wildman : Je sais que Byron ne se joindra pas à nous, parce qu'il ne veut point du second rang ; mais en le nommant notre chef, nous sommes sûrs de l'avoir pour nous. » C'est ce que fit Wildman, et Byron prit le commandement.

52 Le docteur Drury. Lord Byron en parle partout dans les termes les plus honorables.

53 Pendant une révolte à Harrow, le poëte empêcha qu'on ne mît le feu à la classe, en montrant aux élèves les noms de leurs pères gravés sur les murs.

54 Lord Byron dit quelque part, en parlant de la vie qu'il menait à Harrow : « On me trouvait toujours au milieu du tapage, des révoltes, des querelles et des espiégleries de tout genre. » Un jour, par manière de bravade, il arracha tous les barreaux de la fenêtre de la grande salle. Le docteur Butler lui ayant demandé le motif de cet acte de violence, il répondit froidement : « C'est parce qu'ils interceptaient le jour. »

55 La description de ce qu'éprouvait en 1806 le jeune poëte en retrouvant dans le monde l'un de ses anciens condisciples, est bien loin d'égaler ce passage d'une de ses lettres où il parle de la rencontre qu'il fit par hasard de lord Clare sur la route d'Imola à Bologne, en 1821 : « Cette rencontre, » dit-il, « fit pour un moment disparaître toutes les années écoulées depuis ma sortie d'Harrow. Ce que j'éprouvai est inexplicable. Il me semblait sortir du tombeau. Clare, de son côté, était vivement ému, plus que je ne le paraissais moi-même; car je sentis les battements de son cœur à l'extrémité de ses doigts, à moins que ce ne fussent les pulsations de mon propre cœur que je sentais. Nous ne passâmes ensemble que cinq minutes, et sur la grand'route encore; mais je n'ai pas une heure dans toute mon existence que je puisse mettre en parallèle avec ces cinq minutes-là. » Nous pouvons aussi citer ce passage intéressant d'une lettre de madame Guiccioli : « En 1822, » dit-elle, « quelques jours avant de quitter Pise, nous étions un soir assis dans le jardin de Palazzo Lanfranchi. Un domestique vint annoncer M. Hobhouse : la légère teinte de mélancolie répandue sur les traits de lord Byron fit place tout à coup à la joie la plus vive, tellement qu'il faillit se trouver mal. Une effrayante pâleur couvrit ses joues, et ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'il embrassa son ami; son émotion était si grande, qu'il fut obligé de s'asseoir. »

56 L'honorable John Wingfield, frère de Richard, quatrième vicomte Powerscourt. Il est mort à Coïmbre, dans sa vingtième année, le 14 mai 1811.

57 Le révérend John Cécil Tattersall, mort à vingt-quatre ans, le 8 décembre 1812.

58 Le combat dont il est ici parlé eut lieu par suite de la rencontre fortuite des élèves d'Harrow et de quelques recrues revenant de l'exercice. Il paraît qu'en cette occasion la crosse d'un fusil était déjà levée sur la tête de Byron et allait l'étendre sur le carreau, lorsque l'intervention de Tattersall le sauva.

59 John Fitzgibbon, second comte de Clare, né le 2 juin 1792. Son père, auquel il succéda le 28 janvier 1802, avait été pendant près de



douze ans lord chancelier d'Irlande. Sa seigneurie était en 1832 gouverneur de Bombay. Lord Byron écrivait en 1821 : « Je n'entends jamais, *maintenant* encore, prononcer le nom de *Clare* sans un battement de cœur. »

60 George Johne, cinquième comte Delawarr, né le 26 octobre 1791. Il succéda à son père, John Richard, le 28 juillet 1795.

61 Il est impossible de lire l'extrait suivant d'une lettre adressée à lord Clare en février 1807, sans rendre hommage à la noble candeur et à la conscience de l'écrivain : « Vous serez étonné d'apprendre que j'ai depuis peu écrit à Delawarr, à l'effet d'expliquer (autant du moins que je pouvais le faire sans compromettre d'*anciens amis*) la cause de mes procédés à son égard, pendant mon séjour à Harrow. Vous devez vous souvenir que ces procédés ont été tant soit peu cavaliers. Depuis lors, j'ai découvert qu'il avait été injustement traité par ceux qui m'avaient représenté sa conduite sous un faux jour, et par moi-même, par suite des impressions erronées qu'on m'avait communiquées sur son compte. J'ai donc fait toutes les réparations en mon pouvoir, en faisant l'aveu de ma méprise. Je ne sais si cette démarche réussira. Toutefois, j'ai soulagé ma conscience par cette expiation, qui a dû coûter à un homme de mon caractère; mais l'idée d'avoir, à mon insu, attribué un tort à quelqu'un, m'aurait ôté le sommeil. J'ai réparé ce tort autant qu'il était en moi.

62 Édouard Noël Long, auquel une pièce de vers est adressée plus bas.

63 Allusions aux discours oratoires que prononçaient les élèves du collége d'Harrow, à l'époque des examens publics.

64 « Je me souviens, » dit Byron, « que ma première déclamation étonna le docteur Drury, et lui arracha (car il en était économe) une expression subite et inaccoutumée de satisfaction, devant tous les déclamateurs, lors de notre première répétition. *B.*

65 Nous ferons remarquer que ce poëme, quoique bien différent dans la catastrophe, est le même sujet que l'épisode de Nisus et Euryale dans l'*Énéide*. *B.*

66 Il est difficile d'en dire la raison, mais il est certain que ces stances, bien supérieures à la plupart des autres poëmes de la jeunesse de Byron, n'ont pas été comprises dans l'édition de 1807. « Ecrites à une époque où l'auteur n'avait pas atteint sa dix-neuvième année, » dit M. Moore, « elles montrent combien est née de bonne heure en lui la lutte entre le doute et la piété naturelle. » En lisant la *critique* de la *Revue d'Édimbourg*, il ne faut pas perdre de vue que le volume des *Heures de Paresse* ne contenait pas la *Prière de la Nature*.

67 Compagnon d'études de Byron au collége d'Harrow et à l'université de Cambridge, entra plus tard dans les gardes.

68 Mistriss Musters.

69 « Notre mariage eût apaisé des haines où le sang de nos pères avait coulé ; — il aurait réuni des terres étendues et fertiles; il eût du moins

réuni un cœur et deux personnes assez bien assorties par l'âge (elle est mon aînée de deux ans); et — et — et — quel a été le résultat! » *B.*

70 Morven, haute montagne de l'Aberdeenshire.

71 La Dée est une belle rivière, qui prend sa source près de Mar-Lodge et se jette dans la mer à New-Aberdeen.

72 Colbleen est une montagne à l'extrémité des Highlands de l'Écosse, non loin des ruines de Dee-Castle.

73 Ce projet de voyage en Écosse ne fut pas mis à exécution.

74 C'est sous ce nom que Thomas Moore avait publié sa traduction d'*Anacréon*.

75 Un poëte (*horresco referens*) a défié son critique à un combat à mort. Si cet exemple devient contagieux, il faudra nécessairement plonger dans le Styx nos censeurs périodiques. Par quel autre moyen les mettre à l'abri de la fureur d'une nuée d'assaillants? *B.*

76 A la mort d'Allégra, sa fille naturelle, en avril 1822, lord Byron fit transporter à Harrow sa dépouille mortelle pour y être inhumée. « C'est là, » écrivait-il à M. Murray, « que j'espérais reposer moi-même. » Il ajoute : « Il y a dans le *cimetière* un endroit, près du sentier, sur la côte de la colline, d'où l'on découvre Windsor; là se trouve une tombe sous un grand arbre, à l'ombre duquel j'avais coutume de m'asseoir des heures entières lorsque j'étais enfant. C'était ma retraite favorite; mais, comme je me propose d'élever un marbre funéraire à sa mémoire, il vaudra mieux déposer le corps dans l'*église*. » — C'est aussi ce qui fut fait.

77 *La Revue mensuelle* (*Monthly-Review*), la plus répandue de cette époque après la *Revue d'Edimbourg*, rendit un compte beaucoup plus favorable des *Heures de Paresse*. « Ces compositions, » dit-elle, « ont en général un ton plaintif et tendre entremêlé parfois de satire; on y trouve de la facilité, de la force, de l'énergie, de la chaleur. On doit s'attendre à y voir des traces de jeunesse et des négligences; et nous conseillons sérieusement à notre jeune barde de les réviser et de les corriger avec une modeste persévérance. Nous apercevons dans lord Biron une puissance intellectuelle et une tournure d'idées qui nous font désirer vivement de le voir sagement dirigé dans la carrière de la vie. Il a reçu de la nature des talents, et il est comptable de leur usage. Nous espérons qu'il les rendra utiles à l'humanité, et qu'il y trouvera une source de satisfaction réelle pour lui-même dans sa vieillesse. C'est alors qu'il pourra justement s'écrier avec l'auteur romain : Je n'ai point à déplorer ma vie, comme ont fait souvent beaucoup d'hommes, et des plus savants; je ne me repens pas d'avoir vécu : car j'ai vécu de manière que mon existence n'a pas été inutile. *Non lubet mihi deplorare vitam, quod multi, et ii docti, sæpe fecerunt, neque me vixisse pœnitet; quoniam ita vixi, ut non frustra me natum existimem.* »

Lord Byron répondit à la critique d'*Édimbourg* par une satire, et devint l'un des rédacteurs de la *Revue Mensuelle*.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES EN 1807 ET 1808.

L'ADIEU, ÉCRIT A UNE ÉPOQUE OU L'AUTEUR CROYAIT QU'IL ALLAIT BIENTOT MOURIR.

Adieu, colline[1] où les joies de l'enfance ont couronné de roses mon jeune front, où la science appelle l'écolier paresseux pour lui dispenser ses trésors ; adieu, amis ou ennemis de mon jeune âge, compagnons de mes premiers plaisirs, de mes premières peines; nous ne parcourrons plus ensemble les sentiers d'Ida; je descendrai bientôt dans l'étroite et sombre habitation où il fait toujours nuit et où l'on dort d'un éternel sommeil.

Adieu, vénérables et royales demeures qui élevez vos spirales dans la vallée de Granta, où règnent l'Étude en robe noire et la Mélancolie au front pâle. Compagnons de mes heures joyeuses, habitants du classique séjour que baigne le Cam[2] aux verdoyantes rives, recevez mes adieux pendant que la mémoire me reste encore; car pour moi bientôt ces souvenirs s'effaceront, immolés sur l'autel de l'oubli.

Adieu, montagnes des contrées qui ont vu grandir mes jeunes années, où le *Loch na Garr*, neigeux et sublime, lève son front géant. Pourquoi, régions du Nord, mon enfance s'éloigna-t-elle de vous, et alla-t-elle se mêler aux fils de l'orgueil? Pourquoi ai-je échangé contre le séjour du Midi ma caverne highlandaise, Marr et ses sombres bruyères, la Dée et son flot limpide?

Manoir de mes pères, adieu pour longtemps! Mais pourquoi te dirais-je adieu? L'écho de tes voûtes répétera mon glas de mort; tes tours contempleront ma tombe. La voix défaillante qui a chanté ta ruine actuelle et ta gloire passée

ne peut plus faire entendre ses simples accents; mais la lyre a conservé ses cordes, et parfois le souffle des vents y éveillera les sons mourants d'une éolienne mélodie.

Campagnes qui entourez cette cabane rustique, adieu pendant que je respire encore; en ce moment vous n'êtes point oubliées, et votre souvenir m'est cher. Rivière[3] qui m'as vu souvent, pendant la chaleur du jour, m'élancer de ton rivage et fendre d'un cours agile ton onde frémissante, tes flots ne baigneront plus ce corps aujourd'hui sans force.

Et dois-je oublier encore un lieu le plus cher à mon cœur? Des rochers se dressent, des fleuves coulent entre moi et ce séjour où je savourai le bonheur d'aimer; et pourtant, ô Marie[4]! ta beauté m'apparaît vivante, comme naguère dans le rêve enchanteur de l'amour, né d'un de tes sourires. Jusqu'à ce que le mal lent qui me consume ait abandonné sa proie à la mort, mère de la destruction, ton image ne saurait s'effacer de ma mémoire.

Et toi, mon ami[5], dont la douce affection fait vibrer encore les fibres de mon cœur, oh! combien ton amitié était au-dessus de ce que des paroles peuvent exprimer! Je porte encore sur mon cœur ta cornaline, don sacré de la tendresse la plus pure, que mouilla naguère une larme de tes yeux émus. Nos âmes étaient de niveau en ce moment si doux, et la différence de nos destinées était oubliée : l'orgueil seul pourra m'en faire un sujet de reproche.

Tout, tout maintenant est triste et sombre! Nul souvenir d'un amour décevant ne peut réchauffer mes veines ni me rendre les pulsations de la vie; l'espérance même d'un immortel avenir ne pourrait, par l'appât de ses couronnes imaginaires, ranimer mon épuisement et réveiller ma langueur. J'aurai vécu sans gloire, pour cacher ma face dans la poussière et me mêler à la foule des morts.

O Gloire! divinité de mon cœur, heureux celui à qui tu daignes sourire! embrasé par tes feux immortels, la mort ne peut rien sur lui, et son dard tombe émoussé. Mais

moi, elle me fait signe de la suivre, et je meurs obscur et sans nom. Nul n'aura remarqué ma naissance; ma vie n'aura été qu'un rêve court et vulgaire. Confondu dans la foule, un linceul, voilà tout mon espoir; l'oubli, voilà ma destinée.

Quand je dormirai oublié sous le sol et dans l'argile que foulaient naguère mes jeux enfantins et où doit maintenant reposer ma tête, ma tombe chétive ne sera arrosée que par les vapeurs de la nuit ou les pleurs de l'orage. Les yeux d'aucun mortel ne daigneront humecter d'une larme le gazon funéraire qui recouvrira un nom inconnu.

Ame agitée, oublie ce monde! Tourne, tourne tes pensées vers le ciel : c'est là que bientôt tu dois diriger ton vol, si toutefois tes fautes sont pardonnées. Étrangère aux bigots et aux sectes, prosterne-toi devant le trône du Tout-Puissant; adresse-lui ta prière tremblante. Il est miséricordieux et juste, il ne repoussera pas un fils de la poussière, l'objet le plus chétif de sa sollicitude.

Père de la lumière, c'est toi que j'implore! Les ténèbres remplissent mon âme; toi qui remarques la chute du passereau, éloigne de moi la mort du péché. Toi qui guides l'étoile errante, qui apaises la guerre des éléments, qui as pour manteau le firmament sans limite, pardonne-moi mes pensées, mes paroles, mes fautes; et puisque je dois bientôt cesser de vivre, apprends-moi à mourir.

1807.

A UNE DAME VAINE.

Insensée! pourquoi révéler ce qui ne devait jamais arriver à d'autres oreilles? Pourquoi détruire ainsi ton repos, et te creuser dans l'avenir une source de larmes?

Oh! tu pleureras, fille imprudente, pendant que souriront secrètement tes ennemis jaloux; tu pleureras l'indiscrétion qui t'a fait redire les paroles décevantes qu'on t'adressait.

Fille vaine, tes jours d'affliction s'approchent, si tu

crois ce que te disent les jeunes hommes. Oh ! fuis les piéges de la tentation, et ne deviens pas la proie du corrupteur habile.

Ainsi donc, tu redis avec un orgueil d'enfant les discours qu'on ne te tient que pour te tromper ! Si tu as le malheur d'y ajouter foi, c'en est fait de ton repos, de tes espérances, de toi !

Pendant qu'au milieu de tes compagnes, tu répètes ces doux entretiens, vois sur leurs lèvres ces sourires ironiques que la duplicité voudrait en vain cacher.

Ces choses, couvre-les du voile du silence ; n'appelle pas sur toi les regards du public : quelle vierge modeste pourra sans rougir répéter les adulations d'un fat !

Le jeune homme ne méprisera-t-il pas celle qui se plaît à répéter les flatteries obligeantes qu'on lui adresse ; qui, s'imaginant que le ciel est dans ses yeux, ne sait point pourtant découvrir l'imposture sous son voile transparent ?

Car la femme qui aime à révéler tous ces riens amoureux que sa vanité l'empêche de tenir secrets, doit nécessairement croire tout ce qu'on lui dit et lui écrit.

Corrige-toi donc, si tu mets quelque prix à l'empire de ta beauté ! Ce n'est pas la jalousie qui me fait parler. Celie que la nature fit si vaine, je puis en avoir pitié ; mais je ne puis l'aimer.

13 janvier 1807.

A ANNA.

O Anna ! vous avez été bien coupable envers moi ! J'ai cru qu'aucune expiation ne désarmerait mon courroux ; mais la femme fut créée pour nous commander et nous tromper ; j'ai revu votre visage, et je vous ai presque pardonné !

J'avais juré que vous n'occuperiez plus un seul moment ma pensée, et pourtant un jour de séparation me parut long : quand je vous revis, j'étais résolu à ne pas me fier à vous ; votre sourire m'a convaincu bientôt de l'erreur de mes soupçons.

J'avais juré, dans le transport de ma jeune indignation, de vous vouer désormais le plus froid mépris : je vous vis, — ma colère se changea en admiration ; et maintenant, tous mes vœux, tout mon espoir, sont de vous reconquérir.

Contre une beauté telle que la vôtre, combien il est insensé de lutter ! Je m'incline humblement devant vous pour obtenir mon pardon. Pour terminer une discussion aussi inutile, je n'ajoute plus qu'un mot : trahissez-moi, ma douce Anna, le jour où je cesserai de vous adorer.

16 janvier 1807.

A LA MÊME.

Oh ! ne dites point, douce Anna, que la destinée avait résolu que le cœur qui vous adore chercherait à briser ses liens. C'eût été pour moi une destinée ennemie que celle qui m'eût enlevé à jamais à l'amour et à la beauté.

Votre froideur, fille charmante, voilà la destinée qui seule m'obligea à imposer silence à ma tendre admiration. Ce fut elle qui détruisit tout mon espoir et tous mes vœux, jusqu'au jour où un sourire fit renaître mon ravissement.

Ainsi qu'on voit dans la forêt le chêne et le lierre, entrelacés, affronter réunis la fureur de la tempête, ainsi ma vie et mon amour ont été destinés par la nature à fleurir en même temps ou à mourir ensemble.

Ne dites donc point, ma douce Anna, que la destinée avait résolu que votre amant vous dît un éternel adieu : tant que la destinée n'aura pas ordonné à ce cœur de cesser de battre, mon âme, mon existence, seront absorbées dans vous.

1807.

A L'AUTEUR D'UN SONNET COMMENÇANT PAR CES MOTS :

« Mon vers est triste, et ne fait point pleurer. »

Ton vers est « triste, » on n'en saurait douter, beaucoup plus triste que spirituel ! Je ne vois pas trop pourquoi nous pleurerions, à moins de pleurer de pitié pour toi.



Mais il est quelqu'un que je plains davantage encore, et certes, celui-là le mérite : car, j'en suis sûr, celui qui te lit doit horriblement souffrir.

On pourra te lire *une fois*; mais à moins d'être sorcier, on ne te lira pas une seconde. Assurément tes vers n'ont rien de tragique; ils feraient même rire s'ils n'étaient pas trop ennuyeux.

Mais veux-tu nous mettre le désespoir au cœur, nous imposer une souffrance réelle, nous faire enfin pleurer tout de bon ? Je vais t'en dire le moyen : c'est de nous faire une seconde lecture de tes productions.

8 mars 1807.

SUR UN ÉVENTAIL.

Dans un cœur qui sentirait aujourd'hui comme il sentait autrefois, cet éventail eût pu rallumer sa flamme; mais aujourd'hui ce cœur ne peut s'attendrir, parce qu'il n'est plus ce qu'il était.

Lorsqu'un feu est prêt à s'éteindre, ce qui en redoublait l'activité et le faisait brûler avec plus de force ne fait plus que hâter l'extinction des dernières étincelles.

Comme plus d'un jouvenceau, plus d'une jeune fille en a mémoire, il en est de même des feux de l'amour, alors que toute espérance meurt, et qu'ils disparaissent ensevelis sous leurs propres cendres.

Le *premier* feu, bien qu'il n'en reste plus une étincelle, une main soigneuse peut le rallumer. Hélas! il n'en est pas de même du *dernier* : nul n'a la puissance de le faire renaître.

Ou si, par hasard, il se réveille, si la flamme n'est pas étouffée pour toujours, c'est sur un autre objet (ainsi l'ordonne la capricieuse destinée) qu'il répand sa première chaleur.

1807.

ADIEU A LA MUSE.

Divinité qui régnas sur les jours de mon premier âge,

jeune enfant de l'imagination, il est temps de nous séparer ; que les vents emportent donc encore sur leurs ailes ce chant qui sera le dernier, cette effusion de mon cœur, la plus froide de toutes !

Ce cœur, sourd maintenant à l'enthousiasme, imposera silence à tes accents sauvages, et ne te demandera plus des chants; les sentiments de mon adolescence, qui avaient soutenu ton essor, se sont envolés au loin sur les ailes de l'apathie.

Quelque simples que fussent les sujets qui faisaient résonner ma lyre grossière, ces sujets ont disparu pour toujours; les yeux qui inspiraient mon rêve ont cessé de briller; mes visions sont parties, hélas! pour ne plus revenir.

Lorsqu'est bu le nectar qui remplissait la coupe, pourquoi chercher en vain à prolonger la joie du festin? Lorsqu'est froide la beauté qui vivait dans mon âme, quelle puissance de l'imagination pourrait ranimer mes chants?

Mes lèvres peuvent-elles parler d'amour dans la solitude, de baisers et de sourires auxquels il leur faut dire adieu? Peuvent-elles s'entretenir avec délices des heures écoulées? Oh! non; car ces heures ne peuvent plus être à moi.

Parleront-elles des amis à l'affection desquels j'avais voué ma vie? Ah! l'amitié sans doute ennoblirait mes chants; mais quelle sympathie éveilleront mes vers dans leur âme, lorsque je puis à peine espérer de les revoir?

Dirai-je les hauts faits de mes pères, et consacrerai-je les sons éclatants de ma harpe à célébrer leur gloire? Mais combien ma voix est faible pour de telles renommées! combien sera insuffisante mon inspiration pour chanter les exploits des héros!

Je dépose ma lyre, encore vierge; je laisse aux vents à faire résonner ses cordes : qu'elle se taise! mettons fin à mes faibles efforts. Ceux qui l'ont entendue me pardonneront le passé, sachant que sa voix murmurante a vibré pour la dernière fois.

Son errante et irrégulière mélodie sera bientôt oubliée,

maintenant que j'ai dit adieu à l'amitié et à l'amour. Heureux eût été mon destin, fortuné mon partage, si mon premier chant d'amour eût aussi été le dernier!

Adieu, ma jeune muse, puisque maintenant nous ne devons plus nous revoir! Si nos chants ont été faibles, du moins ils sont peu nombreux; espérons que le présent nous sera doux, le présent qui met le sceau à notre éternel adieu.

A UN CHÊNE DE NEWSTEAD [6].

Jeune chêne, quand mes mains t'ont planté, j'espérais que tes jours seraient plus nombreux que les miens; que tu balancerais au loin ton épais feuillage, et qu'autour de ton tronc vigoureux serpenterait le lierre.

Tel était mon espoir lorsqu'aux jours de mon enfance, sur le sol de mes pères, je te voyais croître avec orgueil. Ils sont passés, ces jours! et voilà que j'arrose ta tige de mes larmes. Les herbes dont tu es entouré ne peuvent me cacher ton déclin.

Je t'ai quitté, ô mon chêne! et depuis cette heure fatale, un étranger a fixé son séjour dans le manoir de mes pères. Tant que je ne serai point homme, je ne pourrai rien pour toi; ce pouvoir appartient à celui dont la négligence a failli te laisser mourir.

Oh! tu étais fort! et maintenant encore quelques soins suffiraient pour raviver ta jeune tête, pour cicatriser doucement tes blessures; mais tu n'étais point destiné à partager son affection. Eh! que pouvait sentir pour toi un étranger?

Oh! ne t'incline point ainsi, mon jeune chêne; relève un moment ta tête; avant que ce globe ait fait deux fois le tour de l'astre radieux que tu vois, mon adolescence aura complété ses années d'épreuve, et tu souriras de nouveau sous la main de ton maître.

Vis donc, ô mon chêne! lève ton front au-dessus des herbes parasites qui entravent ta croissance et hâtent ton déclin;

car tu as encore au cœur des germes de jeunesse et de vie, et tes branches peuvent encore se déployer dans leur mâle beauté.

Oui, des années de maturité te sont encore réservées; quand je dormirai dans la caverne de la mort, tu braveras le temps et le souffle glacé des hivers; et pendant des siècles les rayons de l'aurore viendront dorer ton feuillage.

Pendant des siècles tu balanceras légèrement tes branches sur la tombe de ton maître, qu'elles couvriront comme d'un pavillon; pendant qu'ainsi ton feuillage ombragera gracieusement sa tombe, ton nouveau possesseur s'étendra sous ton ombre.

Lorsque accompagné de ses enfants il visitera ce lieu, il leur dira tout bas de marcher doucement. Oh! sans doute mon nom vivra dans leur mémoire: le souvenir sanctifie la cendre des morts.

« C'est ici, » diront-ils, « quand sa vie était à son aurore, qu'il a exhalé les simples chants de sa jeunesse; c'est ici qu'il dort jusqu'au jour où le temps disparaîtra dans l'éternité. »

1807.

LORS D'UNE VISITE A HARROW [7].

Ici les yeux de l'étranger lisaient naguère quelques mots simples tracés par l'Amitié; ces mots étaient en petit nombre, et néanmoins la main du Ressentiment voulut les détruire.

Malgré ses incisions profondes, les mots n'étaient point effacés; on les voyait encore si lisiblement, qu'un jour l'Amitié, de retour, y jeta les yeux, et soudain les mots se reproduisirent à la Mémoire charmée.

Le Repentir les rétablit dans leur premier état; le Pardon y joignit son doux nom; et l'inscription redevint si belle, que l'Amitié crut que c'était la même.

Elle existerait encore maintenant; mais, hélas! malgré les

efforts de l'Espérance et les larmes de l'Amitié, l'Orgueil accourut et effaça l'inscription pour toujours.

Septembre 1807.

ÉPITAPHE DE JOHN ADAMS, VOITURIER DE SOUTHWELL, MORT D'UN EXCÈS DE BOISSON.

Le voiturier Adams ici repose en terre.
A sa bouche sans peine il voiturait son verre.
Il en voitura tant, que, tout considéré,
La mort dans l'autre monde enfin l'a voituré [8].

Septembre 1807.

A MON FILS [9].

Cette chevelure blonde, ces yeux d'azur, brillants comme ceux de ta mère; ces lèvres roses, au séduisant sourire, me rappellent un bonheur qui n'est plus, et touchent le cœur de ton père, ô mon fils !

Et tu balbuties déjà le nom de ton père! Ah! William, que ce nom n'est-il le tien! Mais écartons d'affligeants reproches et d'amers souvenirs. Va, mes soins pourvoiront à ton repos; l'ombre de ta mère sourira joyeuse; elle me pardonnera tout le passé, ô mon fils !

Un simple gazon a couvert son humble tombe, et tu as pressé le sein d'une étrangère; la dérision insulte à ta naissance, et c'est à peine si elle te laisse un nom ici-bas. Qu'importe? Tu n'en perdras pas une seule espérance; le cœur d'un père est à toi, ô mon fils!

Eh! que me font à moi le monde et sa rigueur barbare? dois-je désavouer les droits sacrés de la nature? Non, non! dussent les moralistes me désapprouver, je te salue, cher enfant de l'amour, bel ange, gage de jeunesse et de joie; un père protége ton berceau, ô mon fils!

Oh! avant que l'âge ait ridé mes traits, avant que ma vie ait atteint le milieu de sa course, qu'il me serait doux de voir tout à la fois en toi et un frère et un fils, et de consacrer le déclin de mes ans à m'acquitter envers toi, ô mon fils!

Tout jeune et imprudent qu'est ton père, la jeunesse n'affaiblira pas en lui les sentiments paternels; et, lors même que tu lui serais moins cher, tant que l'image d'Hélène revivra en toi, ce cœur encore palpitant de sa félicité passée n'en abandonnera jamais le gage, ô mon fils!

1807.

ADIEU! SI DANS LE CIEL ON ENTEND LA PRIÈRE.

Adieu! si dans le ciel on entend la prière d'une âme fervente qui prie pour le bonheur d'une autre, la mienne ne sera pas tout entière perdue dans les airs; mais elle ira porter ton nom par delà le firmament. Que servirait de parler, de pleurer, de gémir? Oh! plus de douleurs que n'en pourraient dire des larmes de sang, arrachées des yeux d'un coupable expirant, sont contenues dans ce seul mot : — Adieu! — Adieu!

Mes lèvres sont muettes, mes yeux sont secs; mais il y a dans mon sein et dans mon cerveau des tourments qui ne passeront point, une pensée qui ne sommeillera plus. Mon âme ne daigne ni n'ose se plaindre, malgré la révolte de la douleur et de la passion. Tout ce que je sais, c'est que nous avons aimé en vain; tout ce que je sens, c'est : — Adieu! — Adieu!

1808.

BRILLANT SOIT LE SÉJOUR DE TON AME!

Brillant soit le séjour de ton âme! Nulle âme plus adorable que la tienne ne brisa sa chaîne mortelle pour briller dans les sphères des bienheureux.

Ici-bas peu s'en fallait que tu ne fusses divine, comme tu le seras dans l'éternité. Nous pouvons calmer notre douleur en songeant que ton Dieu est avec toi.

Que le gazon de ta tombe te soit léger! Puisse sa verdure briller de l'éclat de l'émeraude! il ne doit pas y avoir une ombre de tristesse dans ce qui nous fait souvenir de toi.

Que de jeunes fleurs et un arbre toujours vert croissent au

lieu où tu reposes; mais qu'on n'y voie ni l'if ni le cyprès! Pourquoi porterions-nous le deuil des bienheureux?

1808.

QUAND NOUS NOUS SOMMES QUITTÉS.

Quand nous nous sommes quittés, dans le silence et les larmes, le cœur demi-brisé, pour ne nous revoir de longtemps, pâle et froide devint ta joue, plus froid encore ton baiser : ce moment-là présagea vraiment la douleur de celui-ci.

La rosée du matin descendit glacée sur mon front. Ce que je ressentais alors était l'annonce de ce que je ressens maintenant. Tu as rompu tous tes serments, et légère est ta renommée; j'entends prononcer ton nom, et j'en partage la honte.

Ils te nomment devant moi; c'est un glas de mort à mon oreille; je me prends à tressaillir.—Oh! pourquoi me fus-tu si chère? — Ils ne savent pas que je t'ai connue, moi qui t'ai connue trop bien. — Ton souvenir me suivra longtemps, empreint d'une profonde et ineffable amertume.

Nous nous vîmes en secret. — Je gémis en silence que ton cœur ait pu oublier et ton âme tromper. Si jamais je te revois, après de longues années d'absence, comment t'accueillerai-je? Dans le silence et les larmes.

1808.

A UN JEUNE AMI[10].

Peu d'années se sont écoulées depuis que tous deux nous étions amis, du moins de nom; et, grâce à la joyeuse sincérité de l'enfance, nos sentiments restèrent longtemps les mêmes.

Mais maintenant tu sais trop bien, comme moi, combien il faut souvent peu de chose pour aliéner un cœur; et ceux qui ont aimé le plus, bientôt ne se souviennent même pas qu'ils ont aimé.

Si inconstant est notre cœur, si frêles sont nos premières

amitiés, qu'il te suffira d'un mois, peut-être d'un jour, pour te faire changer de nouveau.

S'il en est ainsi, ce n'est pas moi qui déplorerai la perte d'un tel cœur. La faute n'en est point à toi, mais à la nature, qui te fit une âme capricieuse.

Ainsi que les flots inconstants de la mer, les sentiments de l'homme ont leur flux et leur reflux. Et qui voudrait se fier à une âme toujours agitée de passions orageuses?

Qu'importe qu'élevés ensemble, les jours de notre enfance aient été d'heureux jours? le printemps de ma vie a fui d'un vol rapide; toi aussi tu as cessé d'être enfant.

Et quand nous prenons congé de la jeunesse, esclaves du contrôle d'un monde spécieux, nous disons à la vérité un long adieu : ce monde corrompt l'âme la plus noble.

Joyeux âge où l'âme ose tout faire hardiment, si ce n'est mentir, où la pensée se manifeste avant la parole, et étincelle dans l'œil calme et paisible!

Il n'en est plus de même de l'homme arrivé à un âge plus mûr; dès lors il n'est plus qu'un instrument; l'intérêt domine nos espérances et nos craintes; la haine et l'amour sont asservies à des règles.

Enfin nous apprenons à marier nos vices aux vices des insensés qui nous ressemblent; et c'est à ceux-là, à ceux-là seuls, que nous prostituons le beau nom d'amis.

Telle est la destinée commune à l'humanité : pouvons-nous échapper à la folie universelle? Pouvons-nous renverser cet ordre général, et ne pas être ce que tous doivent être à leur tour?

Non, pour moi, dans toutes les phases de la vie, ma destinée a été si sombre, je hais tellement et l'homme et le monde, que peu m'importe le moment où je quitterai la scène.

Mais toi, esprit frêle et léger, tu brilleras quelque temps, et puis tu disparaîtras, comme ces vers qui étincellent dans l'ombre de la nuit, mais n'oseraient affronter l'éclat du jour.

Hélas! dans ces lieux que fréquente la folie, où s'assem-

blent parasites et princes (car sous les lambris des rois les vices sont toujours les bien-venus);

On te voit chaque soir ajouter un insecte de plus à la foule bourdonnante; et ton cœur frivole est charmé de faire chorus avec la vanité, de courtiser l'orgueil.

Là tu voltiges de belle en belle, souriant et empressé, comme ces mouches qui, dans un brillant parterre, souillent toutes les fleurs et en goûtent à peine une.

Mais quelle nymphe, dis-moi, fera cas d'une flamme qui, semblable à la lueur vaporeuse qu'un marais exhale, va et vient d'une beauté à l'autre, véritable feu follet de l'amour?

Quel ami, y fût-il même enclin, osera avouer pour toi un sentiment d'affection? Qui voudra ravaler son mâle orgueil à une amitié à laquelle le premier sot venu peut prétendre?

Arrête, pendant qu'il en est temps encore, ne te montre plus dans la foule aussi méprisable; ne mène plus une existence aussi frivole; sois quelque chose, tout ce que tu voudras, mais ne sois pas vil.

VERS GRAVÉS SUR UNE COUPE FORMÉE D'UN CRANE[11].

La mort ne m'a pas fait sa proie;
Pourquoi de moi t'effrayer tant?
Je ne contiens que de la joie :
Quel cerveau peut en dire autant?

Boire, aimer, ce fut là ma vie.
Mort, voilà qu'on m'a déterré.
Bois : je crains moins ta lèvre amie
Que les vers qui m'ont dévoré.

Dans un festin, coupe écumante,
Mieux vaut régner avec orgueil,
Qu'aller dans la tombe béante,
Nourrir les hôtes du cercueil.

Qu'on puise de l'esprit à table
Dans ce vase où régna le mien!

Puis, quand la cervelle est au diable,
Le vin la remplace fort bien.

Hâte-toi donc! bois à plein verre!
D'autres, quand tu seras là-bas,
De tes os ravis à la terre
Égaîront aussi leurs repas.

Et pourquoi non? homme futile,
Nul bien ne sort de ton cerveau :
Qu'après la mort il soit utile,
C'est encore un sort assez beau.

Abbaye de Newstead, 1808.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES DE 1807 ET 1808.

1 *Harrow upon Hill*. Harrow, sur la colline.

2 C'est le nom de la rivière d'où Cambridge (pont du Cam) a tiré son nom.

3 La Grète, rivière qui passe à Southwell.

4 Marie Duff.

5 Eddlestone, choriste de Cambridge.

6 Lord Byron, lors de sa première visite à Newstead, en 1798, planta un chêne dans le jardin, avec la pensée que la destinée de cet arbre serait la sienne. Étant revenu voir l'abbaye, à l'époque où lord Grey de Ruthven y faisait sa résidence, il trouva le chêne entouré de mauvaises herbes et presque mort; ce fut à cette occasion qu'il fit cette pièce de vers. Quelque temps après que le colonel Wildman, propriétaire actuel de ce domaine, en eut pris possession, il remarqua ce chêne, et dit au domestique qui l'accompagnait : « Voilà un jeune chêne qui est fort beau; mais il faut l'abattre, car il gêne dans cet endroit. » — « J'espère que vous n'en ferez rien, » répliqua celui-ci, « c'est un arbre auquel milord était fort attaché, parce qu'il l'avait planté lui-même. » Comme on peut le croire, le colonel en a pris le plus grand soin. On le montre aux étrangers, sous le nom du *Chêne de Byron*, et il promet d'égaler plus tard en célébrité le mûrier de Shakspeare et le saule de Pope.

7 Il y a quelques années, un des amis de l'auteur, se trouvant à Harrow, grava dans un certain endroit son nom et le sien, en y ajoutant quelques mots, expression de l'amitié qui les unissait. Plus tard, à son départ d'Harrow, l'auteur, croyant cet ami coupable d'un tort réel

ou imaginaire, détruisit l'inscription fragile. De retour en ce même lieu en 1807, il écrivit au-dessous les vers qu'on va lire. *B.*

8 C'est par suite du respect scrupuleux que nous nous sommes imposé de reproduire tout ce qui est sorti de la plume de Byron, que nous avons traduit cette boutade, qui n'est qu'un mauvais jeu de mots, dont nous avons même beaucoup adouci la crudité. B. L.

9 Ni dans les conversations de lord Byron que la presse a livrées au public, ni dans ses lettres, ni dans ses notes de voyage, on ne trouve rien qui autorise à penser qu'il ait jamais eu un fils.

10 Cette pièce et celle qui la suit parurent pour la première fois dans un volume publié en 1809 par M. Hobhouse (maintenant sir John Hobhouse), sous ce titre : « *Imitations et Traductions*, accompagnées de quelques poëmes originaux, » avec cette épigraphe modeste :

Nos hæc novimus esse nihil.

11 Voilà ce que dit Byron à propos de cette coupe : « Le jardinier, en bêchant, découvrit un crâne qui avait probablement appartenu à quelque joyeux frère ou moine de l'abbaye à l'époque où elle fut démonastérisée. Voyant qu'il était d'une grande dimension, et dans un état parfait de conservation, il me prit l'étrange envie d'en faire une coupe. Je l'envoyai donc en ville, et bientôt on me le renvoya bien monté, avec un beau poli et une belle couleur écaille de tortue. » Cette coupe est en la possession du colonel Wildman, propriétaire actuel de l'abbaye de Newstead. Dans plusieurs des vieux poëtes dramatiques de l'Angleterre, il est fait mention de cette coutume de boire dans des coupes de la même nature.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES EN 1809 ET 1810.

EH BIEN ! TU ES HEUREUSE [1].

Eh bien! tu es heureuse, et je sens que je devrais l'être aussi; car ton bonheur est, comme autrefois, l'objet de tous mes vœux.

Ton époux est heureux, — et il y a pour moi de la douleur dans le spectacle de sa félicité; mais qu'elle passe, cette douleur! — Oh! combien mon cœur le haïrait s'il ne t'aimait pas!



La dernière fois que j'ai vu ton enfant chéri, j'ai cru que mon cœur jaloux allait se briser ; mais quand sa bouche innocente m'a souri, je l'ai embrassé en souvenir de sa mère.

Je l'ai embrassé, et j'ai étouffé mes soupirs en voyant en lui les traits paternels; mais enfin il avait les yeux de sa mère, et ceux-là étaient tout à l'amour et à moi.

Adieu, Marie! Il faut que je m'éloigne! Tant que tu seras heureuse je ne me plaindrai pas; mais je ne puis plus rester auprès de toi: mon cœur ne tarderait pas à être de nouveau à toi.

Je croyais que le temps, je croyais que la fierté avaient enfin éteint ma jeune flamme; et ce n'est que lorsque je me suis trouvé assis à ton côté que j'ai reconnu que, sauf l'espérance, mon cœur était toujours le même.

Et pourtant j'étais calme : il fut un temps où mon sein eût tressailli devant ton regard; mais en ce moment c'eût été un crime que de trembler. — Nous nous vîmes, et pas une fibre ne fut agitée en moi.

Je vis tes yeux se fixer sur mon visage; ils n'y découvrirent aucun trouble; tu ne pus y apercevoir qu'un seul sentiment, la sombre tranquillité du désespoir.

Partons! partons! Ma mémoire ne doit plus évoquer mon jeune rêve. Oh! donnez-moi les flots fabuleux du Léthé! Cœur insensé, tais-toi ou brise-toi!

2 novembre 1808.

VERS GRAVÉS SUR LA TOMBE D'UN CHIEN DE TERRE-NEUVE [1].

Quand un orgueilleux enfant des hommes est rendu à la terre, inconnu à la gloire, mais élevé par sa naissance, l'art du sculpteur s'épuise dans les témoignages d'une pompeuse douleur, et des urnes mensongères nous apprennent quel est celui dont elles contiennent les cendres. Lorsque tout est fini, on lit sur sa tombe, non ce qu'il fut, mais ce qu'il aurait dû être. Quant au pauvre chien, qui fut notre ami le plus fidèle, le premier à nous accueillir par ses caresses, le pre-

mier aussi à nous défendre, le chien dont la sincère affection appartient tout entière à son maître, qui travaille, combat, vit et respire pour lui seul, il meurt sans honneur, ses mérites sont oubliés, et on lui refuse dans le ciel l'âme qui sur la terre était son partage; tandis que l'homme, insecte orgueilleux, espère le pardon, et réclame un ciel exclusivement à lui. O homme! faible créature d'un jour, avili par l'oppression ou corrompu par le pouvoir, vile masse de poussière animée, quiconque te connaît doit te quitter avec dégoût! Il n'y a dans ton amour qu'impudicité, dans ton amitié qu'imposture! Ton sourire est hypocrite, tes paroles mentent! Bas par ta nature, n'ayant de noble que ton nom, il n'est pas d'individu de l'espèce animale devant lequel tu ne doives rougir. Vous qui regardez par hasard cette urne chétive, passez votre chemin; celui qu'elle honore n'est pas de ceux qui obtiendraient vos regrets ou vos larmes. Ces pierres couvrent les restes d'un ami; je n'en ai connu qu'un, — et c'est ici qu'il repose.

Abbaye de Newstead, 30 novembre 1808.

A UNE DAME [3] QUI ME DEMANDAIT POURQUOI JE QUITTAIS L'ANGLETERRE AU PRINTEMPS.

Quand l'homme fut exilé des bocages d'Éden, il s'arrêta un moment avant de franchir le seuil; tout ce qu'il voyait lui rappelait le souvenir du passé et lui faisait maudire sa future destinée.

Mais, après avoir erré dans de lointains climats, il apprit à porter son fardeau de douleur; et, tout en donnant parfois un soupir à d'autres jours, il trouva un soulagement dans l'activité de sa nouvelle existence.

Il en sera ainsi de moi, Madame; et je ne dois plus voir vos charmes; car tant que je suis près de vous je soupire après tout ce que j'ai connu naguère.

Le plus sage pour moi est de fuir, afin d'échapper aux piéges de la tentation. Je ne puis contempler mon paradis sans désirer y habiter encore [4].

2 décembre 1808.

NE ME FAIS PAS RESSOUVENIR.

Ne me fais pas ressouvenir, ressouvenir de ces heures si chères, maintenant évanouies, où mon âme tout entière se donnait à toi; heures qui ne seront oubliées que lorsque le temps aura énervé nos facultés vitales, et que toi et moi nous aurons cessé d'être.

Puis-je oublier, peux-tu oublier comme ton cœur accélérait ses battements quand ma main se jouait dans l'or de ta chevelure? Oh! sur mon âme, je te vois encore avec tes yeux si languissants, ton sein si beau, et tes lèvres qui malgré leur silence respiraient l'amour!

Ainsi appuyée sur mon sein, tes yeux me lançaient un regard si doux qui tour à tour réprimait à demi et enflammait les désirs; et nous nous rapprochions plus près, plus près encore, et nos lèvres brûlantes venant à se rencontrer, nous nous sentions mourir dans un baiser.

Et alors ces yeux pensifs se fermaient; et les paupières, cherchant à se réunir, voilaient leurs globes d'azur, pendant que tes longs cils, projetant leur ombre sur tes joues vermeilles, semblaient le plumage d'un corbeau déployé sur la neige.

Je rêvais la nuit dernière que notre amour était revenu. Te le dirai-je! ce rêve, dans son illusion, était plus doux que si j'eusse brûlé pour d'autres cœurs, pour des yeux qui ne brilleront jamais comme les tiens dans l'enivrante réalité du bonheur.

Ne me parle donc plus, ne me fais plus ressouvenir de ces heures qui, bien que pour jamais disparues, peuvent encore inspirer de doux rêves, jusqu'à ce que toi et moi nous soyons oubliés, et insensibles comme la pierre funèbre qui dit que nous ne serons plus.

IL FUT UN TEMPS.

Il fut un temps, — qu'ai-je besoin de le nommer? nous n'en saurions perdre le souvenir; — il fut un temps où nous sentions de même, comme j'ai continué à sentir pour toi.

Et depuis ce moment où pour la première fois ta bouche confessa un amour égal au mien, quoique bien des douleurs aient déchiré ce cœur, douleurs que le tien a ignorées et n'a pu ressentir,

Aucune, aucune n'a pénétré si avant que la pensée que tout cet amour s'est envolé, fugitif comme tes baisers sans foi, mais fugitif dans ton âme seulement.

Et cependant mon cœur a éprouvé quelque consolation, lorsque naguère encore j'ai entendu ta bouche, avec un accent qu'autrefois je croyais sincère, rappeler le souvenir des jours qui ont été.

Oui! femme adorée et pourtant si cruelle, dusses-tu ne plus m'aimer encore, il m'est doux de voir que le souvenir de cet amour te reste.

Oui, c'est pour moi une pensée glorieuse, et mon âme désormais cessera de gémir. Quoi que tu sois maintenant ou que tu puisses être dans l'avenir, tu as été chèrement, uniquement à moi.

QUOI! TU ME PLEURERAS QUAND JE NE SERAI PLUS!

Quoi! tu me pleureras quand je ne serai plus! ô douce femme, redis-les-moi, ces mots. Toutefois, s'ils te font de la peine, ne les répète pas. Pour rien au monde je ne voudrais t'affliger.

Mon cœur est contristé, mes espérances sont évanouies, mon sang coule froid dans mon sein; et quand j'aurai cessé de vivre, toi seule viendras gémir au lieu où je reposerai.

Et pourtant il me semble qu'un rayon de paix brille à travers le nuage de ma douleur; et la pensée que ton cœur a eu compassion du mien suspend un moment mes souffrances.

Oh! bénie soit cette larme; elle coule pour quelqu'un qui ne peut pas pleurer; ces gouttes précieuses sont doublement chères à celui dont les yeux ne peuvent plus en répandre.

Femme adorée, il fut un temps où mon cœur était chaleu-

reux et prompt à s'attendrir comme le tien; mais la beauté elle-même a cessé de charmer un malheureux fait pour gémir.

Et pourtant tu me pleureras quand je ne serai plus! Femme chérie, redis-les-moi, ces mots. Toutefois, s'ils te font de la peine, ne les répète pas. Pour rien au monde je ne voudrais t'affliger.

REMPLISSEZ DE NOUVEAU MA COUPE!

CHANSON.

Remplissez de nouveau ma coupe! Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui l'ardeur qui me pénètre jusqu'au fond du cœur. Buvons! qui ne boirait, puisque, dans le cercle varié de la vie, la coupe de vin est la seule chose de ce monde au fond de laquelle on ne trouve pas de déception?

J'ai essayé tour à tour de toutes les jouissances de la vie; je me suis réchauffé aux rayons d'un bel œil noir; j'ai aimé! — Qui n'en a fait autant? — Mais qui peut affirmer que le plaisir existât dans son cœur en même temps que la passion?

Aux jours de ma jeunesse, alors que le cœur est dans son printemps et rêve que les affections ne s'envoleront jamais, j'ai eu des amis! — Qui n'en a pas? — Mais quelle bouche pourra dire qu'un ami, liqueur vermeille! est aussi fidèle que toi?

Le cœur d'une maîtresse, un enfant peut vous l'enlever; l'amitié disparaît comme un rayon de soleil. Toi, tu ne peux changer; tu vieillis. — Qui ne vieillit pas? — Mais quel est l'être ici-bas dont le mérite, comme le tien, s'accroît avec l'âge?

Quand l'amour épuise sur nous ses faveurs, qu'un rival s'incline devant notre idole terrestre, nous sommes jaloux. — Qui ne l'est pas? — Tu n'as point cet alliage; plus nous sommes à te savourer, plus grande est notre jouissance.

Quand nous avons passé la saison de la jeunesse et de ses vanités, c'est à la coupe enfin que nous avons recours. Là

nous trouvons, — n'est-il pas vrai? — dans la joie de notre âme, que, comme au temps jadis, la vérité n'est que dans le vin.

Quand la boite de Pandore fut ouverte sur la terre, et que commença le triomphe de la douleur sur la gaieté, il nous resta l'espérance, c'est vrai. Mais nous, nous baisons notre coupe; et que fait l'espérance à ceux qui ont l'assurance du bonheur?

Longue vie à la grappe! car, quand l'été aura fui, notre vieux nectar réjouira nos cœurs. Nous mourrons! — Qui ne meurt pas? — Que nos péchés nous soient pardonnés, et dans le ciel, Hébé ne sera pas oisive.

STANCE A UNE DAME [5], EN QUITTANT L'ANGLETERRE.

C'en est fait! au souffle des vents le navire déroule sa blanche voile, et sur son mât penché la fraîche brise emplit l'air de ses sifflements; et moi, il faut que je quitte ce rivage, parce que je ne puis aimer que toi.

Mais si je pouvais être ce que j'ai été, si je pouvais voir ce que j'ai vu, si je pouvais reposer ma tête sur le sein qui une fois a couronné mes vœux les plus ardents, je n'irais pas chercher une autre zone, car moi je ne puis aimer que toi.

Il y a longtemps que je n'ai vu ces yeux qui faisaient ma joie ou mon malheur; et c'est en vain que j'ai essayé de n'y plus penser; j'ai beau fuir la terre d'Albion, je ne puis aimer que toi.

Comme la tourterelle solitaire qui a perdu l'objet de ses amours, la désolation est dans mon cœur; je regarde autour de moi, et nulle part ma vue ne rencontre un sourire affectueux, un visage ami! Au milieu même de la foule je suis seul, parce que je ne puis aimer que toi.

Et je franchirai les flots écumeux, et j'irai demander une patrie à l'étranger; jusqu'à ce que j'aie oublié une beauté sans foi, nulle part je ne trouverai le repos! Jusque là je ne puis secouer le joug de mes sombres pensées; je suis condamné à aimer, et à n'aimer que toi.

L'être le plus chétif et le plus malheureux trouve pourtant un foyer hospitalier où la douce amitié, et l'amour, plus doux encore, viennent sourire à sa joie ou sympathiser à sa douleur; mais d'ami ou de maîtresse, je n'en ai point, car je ne puis aimer que toi.

Je pars; mais dans quelque lieu que je fuie, nul ne s'attendrira sur moi, nul cœur ami où je trouve la plus petite place; et toi-même, toi qui as flétri toutes mes espérances, tu ne me donneras pas un soupir, bien que je ne puisse aimer que toi.

Penser aux jours qui ne sont plus, à ce que nous sommes, à ce que nous avons été, c'en serait assez pour accabler des cœurs plus faibles; mais le mien a résisté au choc; pourtant il bat comme il battait naguère, et ne saurait aimer que toi.

Quel est l'objet d'un si tendre amour? c'est ce que des yeux vulgaires ne sauraient deviner. Quelle cause est venue briser ce jeune amour? tu le sais mieux que personne, et moi je le sens de même; mais il en est peu sous le soleil qui aient aimé aussi longtemps que moi, et je n'ai jamais aimé que toi.

J'ai essayé des fers d'une autre femme, dont la beauté peut-être égalait la tienne; je me suis efforcé de l'aimer autant, mais je ne sais quel charme insurmontable empêchait mon cœur saignant encore de parler d'amour à d'autre qu'à toi.

Il me serait doux de jeter encore sur toi un long regard et de te bénir dans mon dernier adieu; mais je ne veux pas que tes yeux versent des pleurs pour moi pendant que j'errerai sur les flots. Patrie, espérance, jeunesse, j'ai tout perdu! pourtant j'aime encore et n'aime que toi.

1809.

LE PAQUEBOT DE LISBONNE,

VERS A M. HODGSON, COMPOSÉS A BORD PENDANT LA TRAVERSÉE.

Vivat, Hodgson, vivat! nous partons : notre embargo est à la fin levé; un vent favorable enfle nos voiles. Déjà le

signal est donné. Entendez-vous le canon d'adieu? Les clameurs des femmes, les jurements des matelots, tout nous dit que voilà le moment du départ. Un manant vient de la part de la douane nous visiter : les malles sont ouvertes, les caisses brisées; pas un trou de souris qui ne soit fouillé, au milieu du brouhaha, avant que nous mettions à la voile à bord du paquebot de Lisbonne.

Nos bateliers détachent leurs amarres, toutes les mains ont saisi la rame; on descend du quai les bagages. Impatients, nous nous éloignons du rivage. « Prenez garde! cette caisse contient des liqueurs! — Arrêtez le bateau! — Je me trouve mal! — O mon Dieu! — Vous vous trouvez mal, Madame? Par ma foi, ce sera bien pis quand vous aurez été une heure à bord! » Ainsi vocifèrent tous ensemble, hommes, femmes, dames, messieurs, valets, matelots; tous s'agitent, confondus pêle-mêle et entassés comme des harengs. Tel est le bruit et le tintamarre qui règnent avant que nous arrivions à bord du paquebot de Lisbonne.

Nous y voici maintenant! voyez! Le brave Kidd est notre capitaine : c'est lui qui commande l'équipage; les passagers se blottissent dans leur lit, les uns pour grogner, les autres pour vomir. « Comment, diable, vous appelez cela une cabine? Mais c'est à peine si elle a trois pieds carrés : on n'y fourrerait pas la reine des nains. Qui diable peut vivre là-dedans? — Qui, Monsieur? bien des gens. J'ai eu à bord de mon vaisseau jusqu'à vingt nobles à la fois. — Vraiment? Comme vous nous entassez les uns sur les autres! Plût à Dieu que vos nobles fussent encore ici! j'aurais évité la chaleur et le vacarme de votre excellent navire, le paquebot de Lisbonne. »

« Fletcher! Murray! Robert [6]! où êtes-vous? Vous voilà étendus sur le pont comme des souches! Donnez-moi la main, joyeux matelot! Voilà le bout d'un câble pour les chiens. Hobhouse articule d'effroyables jurements en tombant dans les écoutilles; il vomit à la fois son déjeuner et ses vers, et nous envoie à tous les diables. « Voilà une

stance sur Bragance. Donnez-moi....—Un couplet?—Non, une tasse d'eau chaude. — Que diable avez-vous donc? — Diantre! je vais rendre mes poumons; je ne survivrai pas au tintamarre de ce brutal paquebot de Lisbonne. »

Enfin, nous voilà en route pour la Turquie! Dieu sait quand nous reviendrons! Un mauvais vent, une tempête nébuleuse, peuvent nous envoyer au fond de l'eau; mais comme la vie n'est tout au plus qu'une mauvaise plaisanterie, ainsi que les philosophes en conviennent, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de rire. Riez donc comme je fais maintenant. Malade ou bien portant, en mer ou à terre, riez de toutes choses, petites ou grandes; boire et rire, qui diable en demanderait davantage? Donnez-nous de bon vin! on n'en saurait manquer, même à bord du paquebot de Lisbonne [7].

En rade de Falmouth, 30 juin 1809.

VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM A MALTE.

De même que, sur la froide pierre d'un tombeau, un nom arrête les yeux du passant, ainsi, quand tu verras cette page solitaire, puisse le mien attirer ton regard et ta pensée!

Et lorsque, par la suite, tu viendras à lire ce nom, pense à moi comme on pense aux morts, et dis-toi que mon cœur est là inhumé.

14 septembre 1809.

A FLORENCE [8].

Dame charmante, quand je quittai la rive, la rive lointaine qui m'a donné naissance, je ne soupçonnais pas qu'un jour viendrait où je pleurerais encore en quittant un autre rivage.

Et pourtant, ici, dans cette île stérile où s'affaisse la nature haletante, où tu es la seule qu'on voie sourire, c'est avec effroi que j'envisage mon départ.

Quoique loin des rives escarpées d'Albion, bien qu'il y ait entre nous le bleuâtre Océan, encore quelques saisons écoulées, et peut-être je reverrai ses rochers.

Mais en quelque lieu que me porte ma course vagabonde, soit que j'erre sous les climats brûlants, que je parcoure les mers ou que le temps me rende un jour à ma patrie, mes yeux ne se fixeront plus sur toi,

Sur toi qui réunis tous les charmes capables d'émouvoir les cœurs les plus indifférents, qu'on ne peut voir sans admirer et, — pardonne-moi ce mot, — sans aimer.

Pardonne ce mot à celui qui ne pourra plus t'offenser désormais en le prononçant! et, puisque je ne dois pas prétendre à posséder ton cœur, crois-moi, c'est que je suis en effet ton ami.

Et quel est le froid mortel qui, après t'avoir vue, ô belle voyageuse! ne sentirait pas comme je sens, et ne serait pas pour toi ce que tout homme doit être, l'ami de la beauté malheureuse?

Et qui jamais pourrait croire que cette tête charmante a traversé tant de périls, a bravé les tempêtes aux ailes homicides, et échappé à la vengeance d'un tyran?

Belle dame, quand je verrai les murs où s'élevait autrefois la libre Byzance, et où maintenant Stamboul étale ses palais orientaux, siége de la tyrannie musulmane,

Quelque place immense qu'occupe cette glorieuse cité dans les annales de la renommée, elle aura à mes yeux un titre plus cher, comme étant le lieu de ta naissance;

Et, malgré l'adieu que je te dis maintenant, quand mes yeux verront ce spectacle merveilleux, il me sera doux, ne pouvant vivre où tu es, de vivre où tu as été.

Septembre 1809.

STANCES COMPOSÉES PENDANT UN ORAGE [9].

Au milieu des montagnes du Pinde, le vent de la nuit est humide et glacé, et la nue irritée fait pleuvoir sur nos têtes la vengeance du ciel.

Nos guides sont partis : nul espoir ne nous reste, et d'éblouissants éclairs nous font voir les rochers qui interceptent notre marche ou dorent l'écume du torrent.

N'est-ce pas une cabane que je viens d'apercevoir à la lueur de la foudre? — Oh! que cet abri nous viendrait à propos! — Mais non, ce n'est qu'un tombeau turc!

A travers le bruit de la cascade écumante, j'entends une voix qui crie : c'est la voix de mon compatriote fatigué, qui fait retentir le nom de la lointaine Angleterre.

Un coup de fusil!... Vient-il d'un ennemi ou d'un ami? — Encore un!... C'est pour avertir le paysan des montagnes de descendre et de nous conduire dans sa demeure.

Oh! qui oserait, par une nuit semblable, s'aventurer dans le désert, au milieu des mugissements du tonnerre? qui pourrait entendre notre signal de détresse?

Et quel est celui qui, entendant nos cris, voudra se lever pour tenter une marche périlleuse? Ne croira-t-il pas, en prêtant l'oreille à ces clameurs nocturnes, que ce sont des brigands en campagne?

Les nuages crèvent : le ciel est sillonné de flammes. O moment terrible! l'orage accroît sa violence, et pourtant, ici, une pensée a le pouvoir d'échauffer encore mon sein.

Pendant que j'erre ainsi à travers les rochers et les bois, pendant que les éléments épuisent sur moi leur fureur, chère Florence, où es-tu?

Tu n'es pas sur les flots : ton navire est depuis longtemps parti. Oh! que l'orage, dont les torrents m'inondent, ne courbe d'autre tête que la mienne!

Oh! oui, maintenant tu es sauvée : tu as atteint depuis longtemps les rivages d'Espagne. Quelle douleur si une beauté telle que toi était condamnée à errer sur l'Océan!

Le rapide sirocco soufflait fortement la dernière fois que j'ai pressé tes lèvres, et, depuis ce jour, il soulève autour de ton charmant vaisseau les vagues écumeuses!

Et, tandis que ton souvenir m'est présent au milieu du péril et des ténèbres, comme dans ces heures de plaisir dont la musique et la gaieté hâtaient la fuite,

Peut-être que toi-même, dans les blanches murailles de

Cadix, si toutefois Cadix est libre encore, à travers tes jalousies, tu regardes la mer bleuâtre;

Et alors ta, pensée se reportant vers ces îles de Calypso qu'un doux passé t'a rendues chères, aux autres tu donnes mille sourires, et à moi un soupir seulement.

Et pendant que le cercle de tes admirateurs observe la pâleur de ton visage, une larme à demi formée, un fugitif éclair de grâce mélancolique,

Toi, tu souris de nouveau; tu te dérobes en rougissant aux railleries d'un fat, et tu n'oses avouer que tu as pensé une seule fois à celui qui ne cesse de penser à toi!

Quoique sourires et soupirs ne puissent rien pour deux cœurs séparés et qui gémissent, pourtant, à travers monts et mers, mon âme en pleurs cherche à rejoindre la tienne.

STANCES ÉCRITES EN TRAVERSANT LE GOLFE D'AMBRACIE.

Du haut d'un ciel sans nuage, la lune verse sa lumière argentée sur la côte d'Actium. Sur ces flots, l'ancien monde fut gagné et perdu pour une reine égyptienne.

Et maintenant mes regards se promènent sur ces ondes d'azur où tant de Romains ont trouvé un tombeau, où l'ambition farouche abandonna un jour sa couronne vacillante pour suivre une femme.

Florence, pour qui mon amour, tant que tu seras belle et que je serai jeune, égalera tout ce qu'on a pu dire ou chanter depuis que la lyre d'Orphée arracha Eurydice aux enfers;

Douce Florence, c'était un heureux temps que celui où l'on jouait un monde contre deux beaux yeux! Si les poëtes avaient à leur disposition des mondes au lieu de rimes, tes charmes pourraient susciter de nouveaux Antoines.

Quoique le destin en ordonne autrement, néanmoins, j'en jure par tes yeux et les boucles de ta chevelure, si je ne puis perdre un monde pour toi, je ne voudrais pas te perdre pour un monde.

14 novembre 1809.

L'ENCHANTEMENT EST ROMPU.

ÉCRIT A ATHÈNES.

L'enchantement est rompu! le charme est envolé! Il en est ainsi de la fièvre de la vie : nous sourions comme des insensés quand nous devrions gémir; le délire est notre meilleure décevance.

Chaque intervalle lucide de la pensée ramène les maux attachés à notre nature, et quiconque agit en sage vit comme sont morts les saints, en martyr.

16 janvier 1810.

VERS ÉCRITS APRÈS AVOIR NAGÉ DE SESTOS A ABYDOS [10].

Si Léandre, intrépide amant
(Quelle fille n'en a mémoire?),
En décembre eut jadis la gloire
De franchir ce gouffre écumant;

Si cette mer, quand sur son onde
Il fit ce trajet hasardeux,
Comme aujourd'hui roulait profonde,
Vénus, que je les plains tous deux!

Moi, quand mai rouvre sa corbeille,
Nageur faible et moins aguerri,
J'étends mon corps endolori,
Et je crois avoir fait merveille.

Par un doux prix encouragé,
Un baiser, si j'en crois l'histoire,
L'attendait. Nous avons nagé,
Lui pour l'amour, moi pour la gloire.

Victime de son dévoûment,
Comme moi de mon incartade,
Il se noya : je suis malade.
C'était bien la peine, vraiment!

9 mai 1810.

VIERGE D'ATHÈNES, JE TE QUITTE [11].

Vierge d'Athènes, je te quitte :
Rends-moi mon cœur, rends-le-moi vite,

Ou, si tu l'as pris sans retour,
Prends le reste aussi, mon amour.
En s'éloignant, mon cœur te crie :
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie [12]!

Par cette chevelure d'ange
Que caresse un vent amoureux,
Par ces cils dont la noire frange
Baise ta joue, et par ces yeux,
Beaux dans leur sauvage énergie,
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie!

Par ces lèvres que je convoite,
Par cette taille svelte et droite,
Par ces fleurs qui disent tout bas [13]
Ce que des mots ne diraient pas;
Par l'amour sacré qui nous lie,
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie!

Je te quitte, vierge d'Athènes!
Seule en ton cœur, ah! pense à moi!
Dans Istamboul [14] portant tes chaînes,
Le mien restera près de toi.
Cesser d'aimer! non, douce amie!
Je t'aime, je t'aime, ô ma vie!

Athènes, 1810.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES DE 1809 ET 1810.

[1] Ces vers ont paru pour la première fois dans le recueil publié par M. Hobhouse.

[2] Ce monument est encore l'un des ornements les plus remarquables du jardin de Newstead. Voici comme lord Byron annonça dans une lettre à M. Hodgson la mort de son chien favori : « Boatswain est mort! il a expiré dans un état de rage le 18, après de grandes souffrances. Il a conservé jusqu'au dernier moment sa douceur habituelle, et n'a jamais essayé de faire le moindre mal aux personnes qui étaient près de lui. A l'exception du vieux Murray, j'ai tout perdu maintenant. » Dans le testament qu'il fit en 1811, il ordonna que son corps fût enterré dans le jardin, auprès de son chien fidèle.

[3] Mistriss Musters.

[4] Voici l'extrait d'une lettre inédite de lord Byron, écrite trois jours avant son départ de l'Italie pour la Grèce : — « Miss Chaworth avait

deux ans de plus que moi. Elle a épousé un homme d'une famille ancienne et respectable ; mais son mariage n'a pas été plus heureux que le mien. Toutefois sa conduite a été irréprochable ; mais leur caractère ne sympathisait pas. Il y avait plusieurs années que je ne l'avais vue, quand l'occasion s'en présenta. J'étais, avec son consentement, sur le point de lui faire une visite, quand ma sœur, qui a toujours eu sur moi plus d'influence que personne, me conseilla de n'en rien faire, « Car, » me dit-elle, « si vous y allez, vous en reviendrez amoureux, il y aura une scène ; une chose en amènera une autre, et cela fera un éclat. » Je me rendis à ces raisons, et peu de temps après je me mariai ; — avec quel bonheur ? — il est inutile de le dire. »

5 Mistris Musters.

6 Noms des trois domestiques de Byron.

7 Dans la lettre qui contenait ces vers, lord Byron dit : — « Je quitte l'Angleterre sans regret, j'y reviendrai sans plaisir. Je suis comme Adam, le premier condamné à la déportation ; mais je n'ai point d'Ève, et la pomme que j'ai mangée était aigre comme un coing. Et c'est ainsi que finit mon premier chapitre. »

8 Ces vers furent écrits à Malte. Voici comment, dans une lettre à sa mère, Byron s'exprime au sujet de la dame à laquelle ils sont adressés : — « Cette lettre est confiée aux soins d'une dame fort extraordinaire, dont vous avez sans doute entendu parler, mistriss Spencer Smith. Il y a quelques années que le marquis de Salvo a publié le récit de son évasion. Depuis, elle a fait naufrage, et sa vie a été une suite continuelle d'événements remarquables qui seraient à peine croyables dans un roman. Elle est née à Constantinople, où son père, le baron Herbert, était ambassadeur d'Autriche ; elle a fait un mariage malheureux ; néanmoins, on n'a jamais attaqué sa réputation. Ayant pris part à je ne sais quelle conspiration, elle s'est attiré la vengeance de Bonaparte, a plusieurs fois risqué sa vie ; et cependant, elle n'a pas encore vingt-cinq ans. Elle se rend en Angleterre, où elle va rejoindre son mari. Elle était venue à Trieste visiter sa mère ; mais l'approche des Français l'a obligée à s'embarquer à bord d'un vaisseau de guerre. J'ai trouvé en elle une personne fort jolie, fort accomplie et très-excentrique. Bonaparte est tellement irrité contre elle, que, si elle était prise une seconde fois, sa vie courrait des dangers.

9 L'orage dont il est ici question eut lieu pendant la nuit du 11 octobre 1809, en Albanie, dans la chaîne de montagnes qui portait autrefois le nom de Pinde. Lord Byron se rendait à Zitza, et ses guides s'étaient égarés en chemin.

10 « Lord Byron, » dit M. Hobhouse, « avait accompli auparavant un exploit plus périlleux, quoique moins célèbre : pendant que nous étions en Portugal, il traversa à la nage l'espace qui sépare le vieux Lisbonne du château de Belem. Il avait à lutter contre la marée et un contre-courant, et il fut près de deux heures à franchir cette distance. »

[11] M. Hugh Williams, d'Édimbourg, dans un ouvrage intitulé *Voyages en Italie, en Grèce*, etc., donne sur la vierge d'Athènes des détails intéressants, que nous allons rapporter : — « Notre domestique, qui nous avait précédés, vint nous rejoindre à la porte de la ville, et nous conduisit à la demeure de la consulina Théodora Macri, chez qui nous demeurons maintenant. Cette dame, qui est la veuve du consul, a trois filles charmantes, dont l'aînée, célèbre pour sa beauté, est, dit-on, la vierge d'Athènes de lord Byron. Leur appartement est en face du nôtre, et si vous pouviez les voir, comme nous les voyons, à travers les plantes aromatiques qui se balancent devant notre fenêtre, vous laisseriez votre cœur à Athènes.

« Thérésa, la vierge d'Athènes, Catinco et Mariana, sont toutes trois de taille moyenne. Chacune d'elles porte sur la tête une calotte rouge albanaise, à laquelle est fixé un gland bleu en forme d'étoile. Au-dessous de cette calotte est noué un mouchoir de diverses couleurs qui entoure les tempes ; les cheveux de la plus jeune, entremêlés de soie, retombent épars sur ses épaules, et descendent par derrière jusqu'à la hauteur des reins. La chevelure des deux aînées est habituellement relevée et fixée sous le mouchoir. Elles portent pour vêtement de dessus une pelisse doublée de fourrure, et qui descend en long plis jusqu'à la cheville ; un mouchoir de mousseline recouvre le sein jusqu'à la ceinture ; sous ce mouchoir est une robe de soie ou de mousseline, avec une ceinture qui prend au-dessus des hanches et se noue par-devant avec une gracieuse négligence. Des bas blancs et des pantoufles jaunes complètent ce costume. Les deux aînées ont les yeux et les cheveux bruns, le visage ovale, le teint un peu pâle, des dents d'une blancheur éclatante, les joues arrondies, le nez droit, tant soit peu aquilin. La cadette, Mariana, est très-blanche ; son visage, avec des contours moins arrondis, a une expression plus riante que celui de ses sœurs, dont la physionomie est habituellement pensive, excepté quand la conversation prend un caractère de gaieté. Leur port est plein d'élégance ; leurs manières, agréables et distinguées, seraient attrayantes dans tous les pays. Elles possèdent le talent de la conversation à un très-haut degré, et semblent avoir plus d'instruction que la généralité des femmes grecques. Avec tant de moyens de plaire, il ne faut pas s'étonner qu'elles soient l'objet de grandes attentions de la part des voyageurs qui viennent momentanément résider à Athènes. Elles s'asseyent à la manière orientale, la tête un peu rejetée en arrière, les jambes ramenées sous elles, sur le divan, et sans souliers. Leurs occupations sont la couture, la broderie et la lecture. »

[12] Chacune de ces stances se termine dans le texte par le refrain romaïque :

Ζώη μοῦ, σὰς ἀγαπῶ.

Voici la note de Byron à ce sujet : — « Expression de tendresse en langue romaïque : si je la traduis, j'offenserai mes lecteurs, qui croi-

ront que je les juge incapables de le faire eux-mêmes ; si je ne la traduis pas, je m'expose à déplaire à mes lectrices. Dans la crainte d'une méprise de la part de ces dernières, je vais toujours traduire, tout en demandant bien des pardons aux savants. Ces mots signifient :

Ma vie, je vous aime !

paroles qui ont un son fort agréable dans toutes les langues, et qui sont tout aussi à la mode dans la moderne Grèce que l'étaient les deux premiers de ces mots parmi les dames romaines, qui mêlaient de l'hellénisme à leurs expressions érotiques. »

13 En Orient, où l'on n'enseigne pas à écrire aux dames, de peur qu'elles ne griffonnent des rendez-vous, ce sont des fleurs, des charbons, des cailloux qui expriment les sentiments des amants, par l'intermédiaire de cet universel substitut de Mercure, une vieille femme. Un charbon signifie : « Je brûle pour toi ; » un bouquet de fleurs attaché avec des cheveux : « Emmène-moi et fuyons ; » mais un caillou exprime ce que lui seul peut exprimer.

14 Constantinople.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES DE 1811 A 1813.

VERS ÉCRITS SOUS UN PORTRAIT.

Cher objet d'une tendresse déçue ! quoique veuf aujourd'hui de l'amour et de toi, pour me réconcilier avec le désespoir il me reste ton image et mes larmes.

On dit que le temps peut lutter contre la douleur ; mais je sens que cela ne saurait être vrai, car le coup de mort porté à mes espérances a rendu ma mémoire immortelle.

Athènes, janvier 1811.

VERS DESTINÉS A TENIR LIEU D'ÉPITAPHE.

Lecteur bénévole ! ris ou pleure, comme il te plaira ; ci-gît Harold. — Mais où est donc son épitaphe ? — Si c'est cela que tu cherches, va à Westminster : là tu en verras mille qui peuvent s'appliquer à lui tout aussi bien qu'à toi.

VERS ÉCRITS DANS L'ALBUM DES VOYAGEURS A ORCHOMÈNE.

Dans cet album un voyageur avait mis les vers suivants :

Voyant partir ton fils, tu souris, Albion!
De la gloire et des arts il va voir le rivage.
Il est noble, il est grand, le but de son voyage;
Arrivé dans Athène, il y trace son nom.

Au-dessous de ce quatrain lord Byron écrivit celui-ci :

Barde modeste, ainsi qu'on en compte tant d'autres,
Tu nous caches ton nom en rimant sur les nôtres.
Tu crois être prudent; c'est encore un travers,
Et ton nom, quel qu'il soit, vaudrait mieux que tes vers.

LE DÉPART.

Chère amie, le baiser que ta bouche a déposé sur la mienne y restera jusqu'à ce que de plus heureux jours me permettent de le rendre à tes lèvres, pur, inaltéré.

Le tendre regard que tu me donnes pour adieu peut lire dans mes yeux un amour égal au tien; les pleurs qui mouillent ta paupière, ce n'est point mon inconstance qui les fait couler.

Je ne te demande pas un gage que loin de tous les regards je puisse contempler avec bonheur; un souvenir de toi n'est pas nécessaire à un cœur dont toutes les pensées t'appartiennent.

Je n'aurai pas besoin d'écrire; — pour exprimer ce que je sens, que ma plume serait faible! Que pourraient d'inutiles paroles, à moins que le cœur ne pût parler?

La nuit, le jour, dans la prospérité ou l'infortune, ce cœur, désormais enchaîné, gardera l'amour qu'il lui est interdit de laisser paraître, et soupirera pour toi en silence.

Mars 1811.

ADIEU A MALTE.

Adieu, plaisirs de La Valette! Adieu, sirocco, soleil, transpiration! Adieu, palais dont j'ai rarement franchi

le seuil! Adieu, maisons où j'ai eu le courage de pénétrer! Adieu, rues en façon d'escalier qu'on ne gravit qu'en jurant! Adieu, négociants aux fréquentes faillites! Adieu, canaille toujours prête à railler! Adieu, paquebots, — qui ne m'apportez point de lettres! Adieu, imbéciles — qui singez vos maîtres! Adieu, quarantaine maudite qui m'as donné la fièvre et le spleen! Adieu, théâtre où l'on bâille! Adieu, danseurs de son excellence! Adieu, Pierre,—qui, sans qu'il y eût de ta faute, ne pus jamais parvenir à apprendre à valser à un colonel! Adieu, femmes pétries de grâce! Adieu, habits rouges et faces plus rouges encore! Adieu, l'air important de tout ce qui porte l'uniforme! Je pars, —Dieu sait quand et pourquoi; je vais voir des villes enfumées, des cieux nuageux, des choses (à dire vrai) tout aussi laides, —mais d'une laideur différente.

Adieu à tout cela; mais non à vous, fils triomphants de la plaine azurée! Que l'un et l'autre rivage de l'Adriatique, les capitaines morts, les flottes anéanties, la nuit avec ses bals et ses sourires, le jour avec ses dîners, vous proclament vainqueurs en amour comme en guerre! Pardonnez au babillage de ma muse, et prenez mes vers, —je les donne gratis.

Venons-en maintenant à mistriss Fraser. Vous croyez sans doute que je vais la louer; et effectivement, si j'avais la vanité de croire que mon éloge vaut l'encre qui est dans ma plume, un vers — ou deux — ne serait pas chose bien difficile, d'autant plus qu'ici la flatterie n'est pas du tout nécessaire. Mais il faut qu'elle se contente de briller dans des éloges préférables aux miens, avec son air enjoué, son cœur sincère, l'aisance du bon ton sans son art factice; ses jours peuvent couler gaiement sans l'aide de mes rimes insignifiantes.

Et maintenant, ô Malte! petite serre chaude militaire, puisque tu nous possèdes, je ne te dirai rien d'impoli, je ne t'enverrai pas à tous les diables; mais, mettant la tête hors de ma casemate, je demanderai à quoi bon un sem-

blable lieu? Puis, rentrant dans mon trou solitaire, je recommence à griffonner, ou j'ouvre un livre, ou bien je profite du moment pour prendre ma médecine (deux cuillerées par heure, selon l'ordonnance). Je préfère mon bonnet de nuit à mon castor, et remercie les dieux—de ce que j'ai la fièvre.

26 mars 1811.

A DIVES.

FRAGMENT.

Infortuné DIVES! dans un moment fatal, tu te rendis coupable et méconnus la voix de la nature! Naguère favori de la Fortune, elle t'accable maintenant de ses rigueurs; le courroux des hommes a déchaîné ses flots sûr ta tête orgueilleuse. Le premier en talent, en génie, en richesse, comme il se leva brillant ton beau matin! Mais une soif de crime, et de crime sans nom, s'empara de toi, et voilà que le soir de ta vie doit finir dans le mépris et dans la solitude forcée, ce pire de tous les supplices!

1811.

SUR LA DERNIÈRE BOUFFONNERIE DE THOMAS MOORE, QUALIFIÉE PAR LUI D'OPÉRA.

Les bonnes pièces sont rares, c'est pourquoi Moore écrit des parades : la gloire du poëte devient caduque. — Nous savions que *Petit* (little) était Moore; c'est maintenant Moore qui est *petit*.

14 septembre 1811.

ÉPITRE A UN AMI EN RÉPONSE A DES VERS DANS LESQUELS ON EXHORTAIT L'AUTEUR A ETRE GAI ET A BANNIR « LE NOIR CHAGRIN. »

« Bannis le noir chagrin », que ce soit là la devise de *tes* joyeux ébats! et peut-être aussi *la mienne* dans ces nuits bachiques, au sein de ces délicieuses orgies par lesquelles les enfants du désespoir bercent le cœur attristé et « ban-

nissent le chagrin! » Mais à l'heure du matin, quand la réflexion arrive, quand le présent, le passé, l'avenir s'assombrissent, alors que tout ce que j'ai aimé est changé ou n'est plus, oh! alors ne viens point offrir cette amère ironie comme un remède aux maux de celui dont toutes les pensées.... — Mais laissons là cette matière. — Tu sais que je ne suis pas ce que j'étais. Mais avant tout, si tu veux occuper une place dans un cœur qui ne fut jamais froid, par tout ce que les hommes révèrent, par tout ce qui est cher à ton âme, par tes joies ici-bas, tes espérances là-haut, parle-moi, parle-moi de toute autre chose que d'amour!

Il serait trop long de raconter, il est inutile d'entendre l'histoire d'un homme qui dédaigne les larmes; et il y a peu de choses dans cette histoire auxquelles pussent compatir des cœurs meilleurs. Mais le mien a souffert plus que la patience d'un philosophe ne pourrait le peindre. J'ai vu ma fiancée devenir la fiancée d'un autre; — je l'ai vue assise à son côté; — j'ai vu l'enfant qu'elle lui avait donné sourire comme souriait sa mère aux jours de notre riante jeunesse, alors que nous nous aimions, purs comme son enfant; — j'ai vu ses yeux me demander avec un froid dédain si j'éprouvais quelque peine secrète; et j'ai su jouer mon rôle, et mon visage a démenti mon cœur; je lui ai rendu son regard glacial, et cependant je me sentais l'esclave de *cette* femme; — j'ai embrassé, comme sans dessein, cet enfant, qui eût dû être le mien, et les caresses que je lui prodiguais faisaient voir que le temps n'avait rien changé à mon amour.

Mais n'en parlons plus. — Je ne veux plus gémir. — Je ne fuirai plus vers les rivages de l'Orient; le monde convient à un cerveau préoccupé : je veux de nouveau me réfugier dans ses domaines. Mais si quelque jour, quand sera fané le printemps de l'Angleterre, tu entends parler d'un homme dont les sombres forfaits rivalisent avec les plus hideux de l'époque, d'un homme sur qui ne peuvent

rien la pitié ni l'amour, ni l'espoir de la gloire, ni les louanges des gens de bien; qui, dans l'orgueil de sa farouche ambition, ne reculera pas peut-être devant le sang; d'un homme que l'histoire rangera un jour parmi les plus redoutables anarchistes du siècle, — *reconnais* alors cet homme, — réfléchis, et, voyant l'*effet*, n'oublie pas la cause.

Abbaye de Newstead, 11 octobre 1811.

A THYRZA.

Sans une pierre qui indique le lieu de ta sépulture et dise ce que la vérité pourrait dire sans rougir, oubliée peut-être de tous, excepté peut-être de moi! ah! où ont-ils déposé ta cendre?

Séparé de toi par les mers et de nombreux rivages, je t'ai aimée en vain; mon passé, mon avenir, se reportaient vers toi, et tendaient à nous réunir... — Non, — jamais! jamais!

Si cela avait pu être, — une parole, un regard qui m'auraient dit: « Nous nous quittons amis, » auraient fait supporter à mon âme avec moins de douleur le départ de la tienne.

Et puisque la mort te préparait une agonie douce et sans souffrances, n'as-tu pas désiré la présence de celui que tu ne verras plus, qui te portait et te porte encore dans son cœur?

Oh! qui mieux que lui eût veillé près de toi, et observé douloureusement ton œil fixe ou terne dans ce moment terrible qui précède la mort, alors que la tristesse étouffe ses gémissements

Jusqu'à ce que tout soit fini? Mais du moment où tu aurais été affranchie des maux de ce monde, les larmes de ma tendresse, se faisant un passage, eussent coulé en abondance — comme elles font maintenant.

Comment ne couleraient-elles pas, quand je me rappelle combien de fois, avant mon absence passagère, dans ces

tours aujourd'hui désertes pour moi, nous avons confondu nos pleurs affectueux!

A nous alors le regard aperçu de nous seuls, le sourire que nul autre que nous ne comprenait, le langage à demi-voix de deux cœurs d'intelligence, l'étreinte de nos mains frémissantes,

Le baiser si innocent, si pur, que l'amour réprimait tout désir plus brûlant: — tes yeux annonçaient une âme si chaste, que la passion elle-même eût rougi d'en demander davantage; —

Cet accent qui me rappelait à la joie, quand, différent de toi, je me sentais disposé à la tristesse; ces chants que ta voix rendait célestes, mais qui dans toute autre bouche me sont indifférents!

Le gage d'amour que nous portions, — je le porte encore; mais où est le tien? — Ah! où es-tu? Le malheur a souvent pesé sur moi, mais c'est la première fois que je ploie sous le faix.

Tu as bien fait de partir au printemps de ta vie, me laissant vider seul la coupe des douleurs. Si le repos n'est que dans la tombe, je ne désire pas te revoir sur la terre.

Mais si dans un monde meilleur tes vertus ont cherché un séjour plus digne d'elles, fais-moi part d'une portion de ta félicité, pour m'arracher à mes angoisses ici-bas.

Apprends-moi (cette leçon, devais-je si tôt la recevoir de toi?) apprends-moi à me résigner, soit que je pardonne, soit que je sois pardonné: si pur était pour moi ton amour sur la terre, que je me prends à espérer de le retrouver dans le ciel.

11 octobre 1811.

STANCES.

LOIN DE MOI, LOIN DE MOI.

Loin de moi, loin de moi ces accents qui m'affligent! ces sons naguère pour moi pleins de charmes, qu'ils cessent, ou je fuis de ces lieux, car je n'ose plus les entendre!

Ils me rappellent des jours plus beaux; mais faites taire

cette harmonie, car maintenant, hélas! je ne puis ni ne dois arrêter ma pensée ou mes regards sur ce que je suis, sur ce que je fus.

La voix qui rendait si doux ces accords est éteinte et leur charme est envolé; et à présent leurs sons les plus suaves me semblent un chant de deuil entonné pour les morts. Oui, Thyrza! oui, ils me parlent de toi, cendre adorée, puisque tu n'es plus que cendre; et tout ce qu'ils avaient autrefois d'harmonie est discordant à mon cœur.

Les sons se taisent! — mais à mon oreille la vibration résonne encore, j'entends une voix que je ne voudrais pas entendre, une voix qui devrait bien être muette; mais souvent elle vient faire tressaillir mon âme incertaine; cette douce mélodie me suit jusque dans mon sommeil. Je m'éveille et je l'entends encore, bien que mon rêve soit dissipé.

Douce Thyrza! dans ma veille, comme dans mon sommeil, tu n'es plus maintenant qu'un rêve enchanteur; une étoile qui, après avoir réfléchi sur les flots sa tremblante lumière, a dérobé à la terre son gracieux rayon. Mais le voyageur engagé dans le sombre sentier de la vie, alors que le ciel en courroux a voilé sa face, regrettera longtemps le rayon évanoui qui égayait sa marche.

6 décembre 1811.

STANCES.

ENCORE UNE DOULEUR.

Encore un effort, et je suis délivré des tourments qui déchirent mon cœur; encore un dernier et long soupir à l'amour et à toi, puis je retourne au tourbillon de la vie. Je trouve maintenant du plaisir à me mêler à une société autrefois sans charme pour moi : si j'ai vu ici-bas s'envoler toutes mes joies, quels chagrins peuvent m'affecter désormais?

Apportez-moi donc du vin, servez le banquet; l'homme ne fut pas créé pour vivre seul. Soyons l'être léger, frivole, qui sourit avec tout le monde et ne pleure avec personne. Il n'en était pas ainsi dans des jours plus chers, il n'en eût jamais été ainsi; mais tu as pris ton vol loin de moi, et tu

m'as laissé ici-bas solitaire ; tu n'es plus rien, — tout est néant pour moi.

Mais c'est vainement que ma lyre affecte un ton léger ; le sourire que la douleur veut feindre fait un ironique contraste avec les chagrins qu'il recouvre, comme des roses sur un sépulcre. En vain de joyeux compagnons de table, la coupe à la main, écartent un moment le sentiment de mes maux ; en vain le plaisir allume la démence de l'âme : le cœur, — le cœur est toujours solitaire !

Combien de fois, dans le silence délicieux des nuits, je me suis plu à contempler l'azur du ciel ! il me semblait que la lumière céleste brillait si doucement sur ton front pensif ! Souvent à l'heure de minuit, voguant sur les flots de la mer Egée, j'ai dit à l'astre de Cynthie : « En ce moment Thyrza te regarde. » — Hélas ! elle n'éclairait que sa tombe !

Enchaîné par la fièvre sur un lit sans sommeil, alors qu'un feu brûlant coulait dans mes veines, « ce qui me console, » me disais-je, « c'est que Thyrza ignore que je souffre. » De même que pour l'esclave usé par les ans la liberté est un don inutile, c'est en vain que la nature compatissante m'a rappelé à la vie, puisque Thyrza a cessé de vivre !

Gage que j'ai reçu de Thyrza dans des jours meilleurs, à l'aurore de ma vie et de mon amour, combien tu es changé à mes yeux ! comme le temps t'a coloré des teintes de la douleur ! Le cœur qui s'est donné avec toi est silencieux. — Ah ! que n'en est-il de même du mien ! Bien qu'aussi froid que peuvent l'être les morts, le sentiment lui reste, et sa torpeur n'exclut pas la souffrance.

Don amer et mélancolique, gage douloureux et cher, conserve, conserve mon amour inaltérable, ou brise ce cœur contre lequel je te presse ! les années tempèrent l'amour, elles ne l'éteignent pas ; il a quelque chose de plus saint encore quand l'espérance s'est envolée ! Oh ! que sont des milliers d'affections vivantes, comparées à celle qui ne peut se détacher des morts !

EUTHANASIA.

Quand le temps, tôt ou tard, amènera ce sommeil sans rêve qui berce les habitants de la tombe, Oubli ! puisses-tu balancer doucement tes ailes languissantes sur mon lit de mort !

Point d'amis ou d'héritiers qui pleurent ou appellent mon dernier soupir ! point de femme, les cheveux épars, qui éprouve ou simule une douleur récente !

Mais que je descende silencieux dans la tombe, sans être accompagné d'un deuil officieux : je ne veux pas interrompre un seul instant de joie, ni causer un seul mouvement d'inquiétude à l'amitié.

L'amour seul, si toutefois l'amour dans un pareil moment pouvait noblement étouffer d'inutiles soupirs, pourrait une dernière fois signaler sa puissance dans celle qui survit et dans celui qui meurt.

Il me serait doux, ma Psyché, de contempler jusqu'au dernier instant tes traits toujours sereins : oubliant alors ses convulsions passées, la douleur elle-même pourrait te sourire.

Mais ce vœu est inutile ; le cœur de la beauté se resserre à mesure que s'approche notre dernier souffle ; et les larmes que la femme répand à volonté nous trompent dans la vie et nous énervent au moment de la mort.

Que solitaire soit donc mon heure suprême, sans un regret, sans un gémissement ! pour des milliers d'hommes la mort a été douce, la douleur passagère ou nulle.

Oui, mais mourir, et aller, hélas ! où tous sont allés, où tous iront un jour ! redevenir le rien que j'étais avant de naître à la vie et à la douleur vivante !

Comptez les heures de joie que vous avez connues, comptez les jours que vous avez passés sans souffrir, et sachez, quoi que vous ayez été, qu'il vaut encore mieux ne pas être.

STANCES.

ET TU N'ES PLUS.

« Heu ! quantò minus est cum reliquis versari, quàm tui meminisse ! »

Et tu n'es plus, toi jeune et belle comme mortelle ne le

fut jamais, avec des formes si suaves, des charmes si rares, trop tôt rendus à la terre! Bien que la terre les ait reçus dans son sein, et que la foule peut-être marche insouciante et joyeuse sur le gazon qui te recouvre, il est quelqu'un dont les regards ne pourraient se fixer un seul instant sur cette tombe.

Je ne demanderai pas où tu reposes je ne regarderai pas la place; qu'il y croisse des fleurs ou des herbes parasites, pourvu que je ne les voie pas. C'est assez pour moi de savoir que ce que j'ai aimé, que ce que je devais aimer longtemps encore, pourrit comme l'argile la plus commune; je n'ai pas besoin qu'une pierre me dise que l'objet de tant d'amour n'était rien.

Et pourtant, jusqu'à la fin ma tendresse fut aussi fervente que la tienne, toi que le passé n'a point vue changer, et qui ne peux plus changer maintenant. Quand la mort a mis son sceau à l'amour, l'âge ne peut le refroidir, un rival l'enlever, l'imposture le désavouer; et ce qui serait plus cruel encore, tu ne peux plus voir en moi de torts, de défauts ou d'inconstance.

Les beaux jours de la vie ont été à nous; les jours mauvais demeurent mon partage. Le soleil qui vivifie, l'orage qui gronde, tout cela n'est plus rien pour toi. Le silence de ce sommeil sans rêve, je l'envie trop pour le déplorer; et je ne me plaindrai pas que la mort ait ravi tout d'un coup ces charmes dont peut-être mes regards eussent suivi le lent dépérissement.

La fleur dont l'incarnat est le plus brillant a le plus court destin; si elle n'est point détachée de sa tige dans l'éclat de sa beauté, ses feuilles tombent une à une; et c'est un spectacle moins douloureux de la voir cueillir aujourd'hui que de la regarder demain se flétrir et s'effeuiller lentement. Nul œil mortel ne peut suivre sans déplaisir le passage de la beauté à la laideur.

Je ne sais si j'aurais pu supporter la vue du déclin de tes charmes; la nuit eût été plus sombre qui eût suivi une

telle aurore. Mais le jour s'est passé sans un nuage, et tu fus belle jusqu'à la fin; tu t'es éteinte, et non flétrie, comme ces étoiles qu'on voit se détacher des cieux, et qui ne sont jamais plus brillantes que dans leur chute.

Si je pouvais pleurer comme je pleurais autrefois, mes larmes couleraient en pensant que je n'étais pas à ton chevet pour te veiller à tes derniers moments, pour contempler (avec quelle tendresse !) tes traits si doux, pour te serrer affectueusement dans mes bras, pour soutenir ta tête mourante, pour te témoigner, bien qu'inutilement, cet amour que ni toi ni moi ne devons plus éprouver.

Bien que tu m'aies laissé libre, aux objets les plus doux que la terre possède encore, combien je préfère ton souvenir! Tout ce qui de toi ne peut mourir au sein de l'éternité terrible et sombre, tout cela revient à moi; et rien, rien n'égale l'amour que, morte, je te voue, si ce n'est celui dont je t'entourais vivante.

Février 1812.

STANCES.

SI PARFOIS.

Si parfois, au milieu du monde, ton image s'efface de mon cœur, je retrouve dans la solitude ton ombre adorée : c'est à cette heure de tristesse et de silence que j'évoque ton souvenir, et que ma douleur peut exhaler en secret la plainte qu'elle dérobe à tous les regards.

Oh! pardonne si pour un moment j'accorde à la foule une pensée qui t'appartient tout entière; si, tout en me condamnant moi-même, je semble sourire et parais infidèle à ta mémoire! Ne crois pas qu'elle me soit moins chère, parce que je fais semblant de gémir moins; je ne voudrais pas que les sots entendissent un seul des soupirs qui ne sont adressés qu'à toi.

Si je vide la coupe du festin, ce n'est pas pour bannir mes chagrins; elle doit contenir un breuvage plus redoutable, la coupe destinée à verser au désespoir le bienfait

de l'oubli. Et si l'onde du Léthé pouvait affranchir mon âme de toutes ses visions orageuses, je briserais contre terre la coupe la plus délicieuse qui t'enlèverait une seule de mes pensées.

Car, si tu étais bannie de ma pensée, qui pourrait remplir le vide de mon cœur? Et qui resterait ici-bas pour honorer ton urne abandonnée? Non, non, ma douleur se fait gloire de remplir ce cher et dernier devoir; dût le reste des hommes t'oublier, il est juste que je garde ton souvenir.

Car je sais que tu en aurais fait autant pour celui que nul maintenant ne pleurera lorsqu'il quittera cette scène mortelle, où il n'était aimé que de toi seule. Hélas! je sens que c'était là un bienfait qui ne m'était point destiné; tu ressemblais trop à une vision céleste pour qu'un terrestre amour pût te mériter.

14 mars 1812.

SUR UN COEUR EN CORNALINE BRISÉ PAR ACCIDENT.

Cœur malheureux! se peut-il que tu te sois ainsi brisé! Tant d'années de sollicitude pour ton maître et pour toi ont-elles donc été employées en vain?

Mais chacun de tes fragments me semble précieux, et la moindre parcelle m'est chère; car celui qui te porte sait que tu es un fidèle emblème de son propre cœur.

16 mars 1812.

A UNE DAME QUI AVAIT ÉTÉ VUE PLEURANT[1].

Pleure, fille des rois! pleure la honte d'un père et la décadence d'un royaume! heureux si chacune de tes larmes pouvait effacer une faute de l'auteur de tes jours!

Pleure, — car tes larmes sont celles de la vertu; elles feront du bien à ces îles souffrantes; puisse chacun de tes pleurs être payé un jour par un sourire du peuple!

Mars 1812.

LA CHAINE QUE JE TE DONNAI.

IMITÉ DU TURC.

La chaine que je te donnai était belle, le luth que j'y joi-

guis avait des sons harmonieux; le cœur qui offrit l'un et l'autre était sincère, et ne méritait pas le sort qu'il a éprouvé.

A ces dons un charme secret était attaché pour me faire deviner ta fidélité en mon absence; et ils ont bien rempli leur devoir : — hélas! ils n'ont pu t'apprendre le tien.

La chaîne était formée d'anneaux solides, mais qui ne devaient pas résister au contact d'une main étrangère; le luth devait être mélodieux, jusqu'au moment où tu le croirais tel aux mains d'un autre.

Que celui qui a détaché de ton cou cette chaîne tombée en morceaux sous sa main, qui a vu ce luth lui refuser ses sons, que celui-là remonte les cordes et réunisse les anneaux.

Quand tu changeas ils changèrent aussi; la chaîne est brisée, le luth est muet. Tout est fini. — Adieu à eux et à toi, — adieu au cœur faux, à la chaîne fragile, au luth silencieux!

VERS ÉCRITS SUR UN FEUILLET BLANC DU POEME DE ROGER : « LES PLAISIRS DE LA MÉMOIRE. »

Absent ou présent, mon ami, un charme magique s'attache à toi; c'est ce que peuvent certifier tous ceux qui, comme moi, jouissent tour à tour de ta conversation et de la lecture de tes chants.

Mais quand viendra l'heure redoutée, toujours trop tôt venue pour l'amitié; quand la MÉMOIRE, pensive sur la tombe de son poëte, pleurera la perte de ce qu'il y a de mortel en toi,

Avec quel amour elle reconnaîtra l'hommage offert par toi sur ses autels, et dans les siècles à venir unira pour jamais *son* nom au *tien!*

ADRESSE PRONONCÉE A L'OUVERTURE DU THÉATRE DE DRURY-LANE, LE SAMEDI 10 OCTOBRE 1812.

Dans une nuit terrible, notre cité vit en soupirant réduire en poussière ce palais que le drame était fier d'habiter; une heure suffit pour livrer l'édifice aux flammes, détrôner Apollon et mettre fin au règne de Shakspeare.

Vous avez contemplé dans l'admiration et le deuil ce spectacle, dont l'éclat semblait parer ces ruines d'une insultante auréole; ces nuages de feu s'élevant du sein des décombres, et, pareils à la colonne lumineuse d'Israël, chassant la nuit de la voûte des cieux; ces tourbillons de flamme reflétant leur ombre rougeâtre dans la Tamise épouvantée, pendant que des milliers de spectateurs, amoncelés autour de l'édifice embrasé, reculaient pâles d'effroi et tremblaient pour leurs propres foyers, en voyant l'incendie dérouler ses flammes, et le ciel horriblement sillonné par des éclairs aussi terribles que les siens, jusqu'à ce que des cendres noircies et quelques murs solitaires annoncèrent la défaite de la muse et prirent possession de son empire écroulé; dites, ce nouvel édifice, qui aspire à la gloire du premier, élevé au même lieu où s'élevait le plus majestueux théâtre de notre île, lui accorderez-vous vos suffrages comme à son prédécesseur? ce temple de Shakspeare sera-t-il digne de lui et de vous?

Oui, — il le sera; — la magie de ce nom brave la faux du Temps et la torche enflammée; c'est lui qui veut que la scène reparaisse dans ce lieu consacré, et que le drame soit où il a été : la création de cet édifice atteste la puissance du charme. — Pardonnez à notre honnête orgueil, et joignez-y votre approbation!

Puisque ce théâtre s'élève pour rivaliser avec celui qu'il remplace, puisse le passé être pour nous un garant de l'avenir; un destin propice à nos prières peut nous envoyer des noms tels que ceux qui ont fait la gloire de l'édifice détruit. C'est à Drury que notre Siddons fit éclater pour la première fois cette puissance d'émouvoir qui enivrait les cœurs tendres, et touchait les plus insensibles. A Drury, Garrick vit croître ses derniers lauriers; ici, Roscius, prêt à rentrer dans la retraite, fit couler vos dernières larmes, soupira ses derniers remerciements, et pleura son dernier adieu; mais, pour des génies vivants peuvent fleurir ces couronnes, qui n'exhalent maintenant leurs parfums que sur des tombeaux. Ces hommes, Drury les a réclamés et les réclame encore.—

Ne lui refusez pas vos suffrages, qui réveilleront sa muse endormie; préparez des couronnes pour en orner la tête de votre Ménandre, et ne réservez pas aux seuls morts d'inutiles hommages.

Ils sont chers à notre souvenir ces jours qui ont rendu nos annales brillantes, avant que Garrick nous eût quittés, ou que Brinsley eût cessé d'écrire. Héritiers de leurs travaux, nous sommes vains de nos ancêtres comme le sont des fils de haut lignage. Pendant que la mémoire emprunte le miroir de Banquo pour signaler à leur passage les ombres couronnées, et que nous tenons la glace fidèle où viennent se réfléchir les noms immortels qui brillent sur notre écusson, arrêtez-vous; avant de condamner leurs faibles rejetons, songez combien il est difficile de rivaliser avec eux!

Amis de la scène, dont l'indulgence et les éloges sont humblement sollicités par les acteurs et les pièces, dont la voix et le regard condamnent ou absolvent en dernier ressort, si la frivolité a conduit à la gloire, si nous avons rougi de vous voir suspendre votre blâme, si le théâtre, dans sa décadence, s'est ravalé jusqu'à flatter le mauvais goût qu'il ne pouvait corriger, que les travaux actuels effacent les reproches du passé, et que le blâme, levant la voix avec sagesse, se taise avec justice! Puisque dans le drame votre volonté fait loi, abstenez-vous de nous donner des applaudissements ironiques et déplacés; une noble fierté doublera les facultés de l'acteur, et notre voix sera l'écho de celle de la raison.

Après ce respectueux prologue, conforme à l'antique usage, après cet hommage du drame, présenté par l'organe de son héraut, recevez aussi nos compliments de bien-venue; ils partent de nos cœurs, et voudraient nous concilier les vôtres. Le rideau se lève. — Puissions-nous offrir à vos regards des scènes dignes des beaux jours de Drury! avec des Bretons pour tribunal, la nature pour guide, puissions-nous longtemps plaire, — et vous, rester longtemps nos juges [1].

ADRESSE PARENTHÉTIQUE [3]; PAR LE DOCTEUR PLAGIARI.

(Cette adresse, qui doit être à demi dissimulée, sera prononcée d'une manière inarticulée et avec force révérences par M. P. à la prochaine ouverture d'un nouveau théâtre. Les passages dissimulés sont indiqués par des guillemets.)

« Pendant que les hommes poursuivent d'énergissants objets, » alors Dieu sait ce qui est écrit par Dieu sait qui. « Vous écoutez ici un modeste monologue, » que le théâtre a repoussé l'autre jour à coups de sifflet, comme si ses vers « somnifères » eussent été écrits par sir Fretful, et que son fils eût été chargé de la répétition de cette œuvre de rebut! « Néanmoins vous ne seriez pas surpris de la chose » si vous saviez le tapage qu'a fait l'auteur; « ici même vous ne pourriez vous empêcher de sourire » si vous connaissiez ces vers, dont les meilleurs sont détestables. « Feu! flamme! » (paroles empruntées à Lucrèce) métaphores effrayantes qui rouvrent les blessures et réveillent les douleurs endormies —et—mais en voilà assez. » (Le ciel me confonde si je sais ce que je dois dire ensuite.) « L'espérance renaît et déploie ses ailes, » et M. G. récite ce que chante le docteur Busby! — « Si les petits objets aux plus grands se comparent » (traduit de Virgile, dans l'intérêt des dames), « le génie dramatique précipite son char victorieux, » lui qui a brûlé ce pauvre Moscou comme un tonneau « de goudron. » « Ce génie, Wellington l'a fait voir en Espagne » pour fournir à Drury des sujets de mélodrames; « un autre Marlborough nous montre un nouveau Blenheim; » George et moi, nous en ferons un drame, si vous voulez.

« Notre île s'est illustrée dans les arts et dans les sciences » (cette profonde découverte m'appartient exclusivement). « O poésie britannique! dont la puissance inspire » mes vers — ou je suis un imbécile,—et la gloire une menteuse, « nous t'invoquons, nous implorons les arts, tes frères, » avec les « sourires, » les « lyres, » les « pinceaux, » et bien d'autres choses encore. « Puissions-nous aussi nous concilier les « Grâces; » les disgrâces non plus ne nous feront pas faute! « Troupe inséparable! » « Trois sœurs qui ont emprunté à

Cupidon leur charme ensorceleur» (vous comprenez tout ce que je veux dire, à moins d'être des buses), «groupe harmonieux,» que j'ai gardé *in petto* pour le produire maintenant dans un «divin sestetto!» «Pendant que la poésie,» à l'aide de cès délicieuses princesses, «joue son rôle» dans toutes les loges «supérieures!» «ainsi exaltés, vous prendrez votre essor» dans le vaste ballon de la poésie de Busby. «Vous brillerez dans le burlesque, les mascarades, les décorations et le drame.» (George, pour ce vers, a eu un jour de congé.) «Jamais, jamais le vieux Drury ne s'est élevé si haut,» c'est ce que dit le régisseur, et j'en dis autant. «Mais, arrêtez, dites-vous, cessez vos complaisantes fanfaronnades;» est-ce là le poëme qu'a perdu le public? «C'est juste —c'est juste, cela rabat immédiatement notre ambitieux orgueil;» oui, mais les journaux impriment ce que vous tournez en ridicule. «C'est à nous de fixer sur vous nos regards, — le prix est dans vos mains,» il est de *vingt guinées*, d'après le programme! «Vos récompenses confèrent un double bienfait—»; aussi, je voudrais les obtenir, et de grand cœur. «Un double sentiment est produit en nous par une double cause,» c'est-à-dire que mon fils et moi nous réclamons tous deux vos applaudissements. «Que vos rayons réparateurs nous fassent vivre,» ma prochaine liste de souscription me dira combien vous aurez donné.

Octobre 1812.

VERS TROUVÉS DANS UN PAVILLON D'ÉTÉ, A HALES-OWEN.

Quand le Fou de Dryden «allait sans savoir où,» et sifflait en marchant «à défaut de pensée,» cet inoffensif idiot compensait amplement par son innocence l'absence de la raison. Si nos modernes CYMONS employaient comme lui leurs loisirs, les infamies qui souillent ces vertes allées ne feraient pas rougir et n'offenseraient pas les regards. Il est cruel, le destin de nos modernes idiots; le vice et la folie les ont marqués à la fois. Semblables à des reptiles malfaisants sur de blanches murailles, la bave immonde qu'ils laissent après eux atteste leur passage.

AU TEMPS.

O Temps dont l'aile capricieuse emporte les heures changeantes d'un vol lent ou rapide; qui, suivant les pas tardifs de notre hiver ou la fuite agile de notre printemps, nous traînes péniblement, ou nous conduis avec célérité vers la mort,

Je te salue! toi qui me prodiguas à ma naissance ces dons connus de tous ceux qui te connaissent; cependant ton poids me semble moins pesant maintenant que je suis seul à le porter.

Je ne voudrais pas qu'un cœur aimant prît sa part des jours amers que tu m'as donnés; et je te pardonne, puisque tu as permis que le repos ou le ciel fût le partage de tout ce que j'ai aimé.

Pourvu qu'ils reposent en paix ou soient heureux, tes rigueurs à venir m'assiégeront en vain; je ne te dois que des années, et c'est une dette que j'ai déjà acquittée en douleurs.

Et même ces douleurs n'ont pas été sans compensation; je sentais ta puissance, et pourtant je t'oubliais : l'activité de la souffrance retarde le cours des heures, mais elle ne les compte pas.

Le bonheur m'a vu soupirer en pensant que ta fuite ne tarderait pas à se ralentir; tu pouvais jeter un nuage sur ma joie, mais tu ne pouvais ajouter une ombre à ma douleur.

Car alors, toute lugubre et sombre qu'était ton atmosphère, mon âme y était acclimatée; une seule étoile scintillait à mes regards, et je voyais à sa lueur que tu n'étais pas — l'éternité.

Ce rayon a disparu, et maintenant tu es pour moi comme non avenu, un rôle dont on maudit les insipides détails, que tout le monde regrette d'avoir, et que tout le monde répète.

Il est dans ce drame une scène que tu ne peux point gâter, alors que, n'ayant plus souci de ta fuite ou de ta lenteur, sur d'autres que sur nous gronde l'orage qu'un sommeil profond ne nous permet plus d'entendre.

Et je me prends à sourire en pensant combien vains seront tes efforts, quand tous les coups de ta vengeance devront tomber sur—sur une pierre sans nom.

STANCES.

TU N'ES POINT PERFIDE.

Tu n'es point perfide, mais tu es légère avec ceux que tu as si tendrement aimés; les larmes que tu as forcées de couler, cette pensée les rend doublement amères; c'est là ce qui brise le cœur que tu affliges : tu aimes trop bien, tu quittes trop tôt.

Le cœur méprise la femme déloyale, on oublie la perfide et sa perfidie; mais celle qui ne dissimule aucune de ses pensées, dont l'amour est aussi vrai qu'il est doux, quand elle devient inconstante, celle qui aimait si sincèrement, le cœur éprouve alors ce que le mien vient d'éprouver.

Rêver de joie et s'éveiller à la douleur, c'est le sort de tout ce qui vit ou aime; et si le matin nous en voulons à notre imagination de nous avoir déçus, même en rêve, pour laisser notre âme plus triste après le réveil;

Que doivent-ils donc sentir, ceux qu'échauffa, non une illusion mensongère, mais la plus vraie, la plus tendre des passions? Tant de sincérité! puis un changement si prompt et si douloureux! Est-ce donc un songe qui m'avait charmé? Ah! sans doute ma douleur est l'œuvre de l'imagination, et j'ai rêvé ton inconstance.

A UNE DAME QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR QUELLE ÉTAIT « L'ORIGINE DE L'AMOUR. »

« L'origine de l'amour! » — Pourquoi me faire cette question cruelle, quand tu peux lire dans tous les yeux qu'il prend naissance dès qu'on te voit?

Et si tu veux connaître sa *fin*, mon cœur me dit, mes craintes prévoient qu'il languira longtemps dans le silence et la douleur, et ne cessera de vivre—que lorsque j'aurai cessé d'être.

STANCES.

RAPPELLE-TOI CELUI.

Rappelle-toi celui que la passion mit à une épreuve redoutable, et qui n'y a point succombé; rappelle-toi cette heure périlleuse où nul de nous n'a failli, quoique tous deux fussent aimés.

Ce sein palpitant, cet œil humide, ne m'invitaient que trop à être heureux; ta douce prière, ton soupir suppliant, condamnèrent ce désir insensé et le réprimèrent.

Oh! laisse-moi sentir tout ce que j'ai perdu en te préservant de tout ce que la conscience redoute; laisse-moi rougir de ce qu'il m'en a coûté pour épargner à ta vie d'inutiles remords!

Ne l'oublie pas quand la langue de la médisance chuchotera contre moi son blâme, voudra nuire au cœur qui t'aime, et noircir un nom à moitié flétri par elle;

N'oublie pas que, quelle qu'ait pu être ma conduite avec d'autres, tu m'as vu réprimer toute pensée égoïste: maintenant encore, je bénis la pureté de ton âme, maintenant, dans la solitude de la nuit.

O Dieu! que ne nous sommes-nous rencontrés plus tôt, tous deux avec le même amour au cœur, toi avec une main plus libre, quand tu aurais pu aimer sans crime, et moi être moins indigne de toi!

Puisse, comme auparavant, ta vie s'écouler loin du monde et de son éclat trompeur; et, ce moment trop amer une fois passé, puisse cette épreuve être pour toi la dernière!

Mon cœur, hélas! trop longtemps perverti, perdu lui-même au sein du monde, te perdrait peut-être; en te revoyant dans la foule brillante, un espoir présomptueux pourrait l'égarer.

A ceux qui me ressemblent, et dont le malheur ou la félicité insensés n'importent à personne, abandonne ce monde, et quitte un théâtre où ceux qui sentent sont condamnés à succomber.

Ta jeunesse, tes charmes, ta tendresse, ton âme restée

pure dans la retraite, par ce qui s'est passé même ici, peuvent deviner ce que là-bas ton cœur aurait à souffrir.

Oh! pardonne-moi les larmes suppliantes qu'arracha ma démence à tes yeux adorés, et que la vertu n'a pas répandues en vain! Tes pleurs, désormais je ne les ferai plus couler.

Quoiqu'une longue douleur s'attache pour moi à la pensée que nous ne devons peut-être plus nous revoir, ce cruel arrêt, je le mérite, et je trouve presque que ma sentence est douce.

Mais si je t'avais moins aimée, mon cœur t'aurait fait moins de sacrifices; en te quittant, il n'a pas éprouvé la moitié de ce qu'il eût ressenti si par sa faute le crime t'eût donnée à moi.

SUR LES POÉSIES DE LORD THURLOW.

Quand Thurlow fit paraître ces abominables stupidités (j'espère que je ne suis pas violent), ni les dieux ni les hommes ne surent où il en voulait venir;

Et depuis, les éloges de notre Rogers lui-même ne purent élever ses pensées au niveau du sens commun. — Pourquoi lui ont-ils laissé imprimer ses poëmes?

. . . .

. . . .

O divin Apollon! accorde-moi le premier et le second chant d'Hermilda : — j'ai à faire un nouveau porte-manteau;

Pour le garnir d'une manière décente, j'emprunte mes poésies et celles des autres : ayez donc la bonté, aimable Thurlow, de me jeter les vôtres.

A LORD THURLOW.

> Ma branche de laurier, de bon cœur je la donne,
> O divin Apollon! pour former ta couronne;
> Que chacun de la sienne apporte le tribut.
>
> *Vers de lord Thurlow adressés à M. Rogers.*

« Ma branche de laurier, de bon cœur je la donne. »

Tu donnes ta branche de laurier! Est-elle à toi, pour la

donner? et en supposant qu'elle t'appartienne légitimement, qui en a le besoin le plus pressant, de Rogers ou de toi? Garde pour toi ta branche flétrie, ou renvoie-la au docteur Donne. Si l'on vous rendait à tous deux une impartiale justice, il lui reviendrait une bien petite quantité de lauriers, et à toi, point du tout.

« O divin Apollon! pour former ta couronne. »

Une couronne! Parbleu, tresse-la comme tu voudras, tu n'en feras que le chapeau de la Folie. La première fois qu'il t'arrivera de visiter la ville de Delphes, enquiers-toi auprès de tes camarades de voyage; ils te diront que plusieurs années avant que tu fusses né, Phébus avait donné sa couronne à Rogers.

« Que chacun de la sienne apporte le tribut. »

Quand on enverra, comme choses rares, du charbon de terre à Newcastle et des hiboux à Athènes; quand le régent et sa femme seront divorcés; quand Liverpool pleurera ses sottises; quand les tories et les whigs cesseront de se chamailler; quand l'épouse de Castlereagh lui donnera un héritier, Rogers nous demandera des lauriers, et tu en auras assez pour lui en donner.

A THOMAS MOORE, LA VEILLE D'UNE VISITE A M. LEIGH-HUNT, DANS LA PRISON DE COLDBATH-FIELDS, LE 19 MAI 1813.

O vous qui avez fait du bruit par la ville, sous je ne sais combien de noms, Anacréon, Tom-Little, Tom-Moore ou Tom-Brown; car, qu'on me pende si je sais de quoi vous devez être le plus fier, de vos lourds in-quarto ou de votre *Boîte aux Lettres*.....

Mais revenons à ma lettre, — elle est en réponse à la vôtre. — Trouvez-vous demain avec moi, d'aussi bonne heure que possible, tout habillé et tout prêt à nous rendre ensemble à la prison d'un homme d'esprit. — Priez Phébus que nos espiègleries politiques ne nous procurent pas un logement dans le même palais! Il est probable que ce soir vous êtes

occupé, et que vous avez quitté Samuel Rogers pour le Barbleur de Sotheby; quant à moi, quoique enrhumé à mourir, il faut que je m'habille et que j'aille chez Heathcote; mais demain, à quatre heures, vous et moi nous jouerons la *Scurra*; vous serez Catulle, et le régent Mamurra[1].

IMPROMPTU EN RÉPONSE A UN AMI.

Quand la douleur, qui a son siége dans mon cœur, projette plus haut son ombre mélancolique, ondoie sur les traits changeants de mon visage, obscurcit mon front et remplit mes yeux de larmes, que cette tristesse ne t'inquiète pas, elle s'affaissera bientôt d'elle-même : mes pensées connaissent trop bien leur prison; après une excursion passagère, elles reprennent le chemin de mon cœur et rentrent dans leur cellule silencieuse.

Septembre 1813.

SONNET A GENEVRA.

L'azur de tes yeux si doux, ta longue chevelure blonde, ton front pensif et pâle où respire la douce sérénité de la douleur dont le temps a charmé le désespoir, ont empreint ta personne et tes traits d'une tristesse si éloquente, que, — si je ne savais que ton cœur fortuné ne contient que des pensées pures et sans alliage, — je te croirais en proie à de terrestres chagrins. Telle du pinceau du Guide, de ce pinceau inspiré par le génie de la beauté, naquit un jour la Madeleine, — telle tu nous apparais; mais combien tu lui es supérieure, car toi tu n'as pas besoin du repentir; en toi le remords n'a rien à expier, la vertu, rien à reprendre.

17 septembre 1813.

SONNET A LA MÊME.

La rêverie et non le chagrin a donné à ta joue cette pâleur pensive; telle qu'elle est, elle est si belle, que si l'incarnat de la joie venait en colorer les lis, cet éclat trop vif,

mon cœur le verrait avec peine : ils n'éblouissent pas, tes yeux d'azur, — mais, hélas ! des yeux moins tendres ne peuvent les contempler sans larmes ; et moi-même, je sens les miens s'emplir de ces pleurs puisés à la mamelle d'une mère, doux comme les dernières gouttes qui accompagnent l'arc céleste d'Iris. Car à travers tes longs cils noirs brille une mélancolie charmante, comme un séraphin qui descendrait du ciel, et qui, au-dessus de toutes les douleurs, aurait pitié de toutes les infortunes ; en voyant tant de douceur unie à tant de majesté, je sens que je t'adore davantage sans pouvoir t'aimer moins.

17 décembre 1813.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES

COMPOSÉES DE 1811 A 1813.

[1] Cet impromptu fut fait à l'occasion d'un on-dit : on prétendait que la princesse Charlotte avait versé des larmes en apprenant qu'à la mort de M. Perceval les wighs n'avaient pu réussir à former un ministère.

[2] Le théâtre de Drury-Lane, brûlé en 1811, fut rouvert l'année suivante Un concours fut établi pour l'adresse, ou discours d'inauguration. A la prière de lord Holland, lord Byron écrivit la pièce qu'on vient de lire, au risque de déplaire mortellement aux auteurs de plus de cent adresses rejetées.

[3] Parmi les adresses envoyées au comité du théâtre de Drury-Lane, il y en avait une du docteur Busby, intitulée *Monologue*, dont la pièce qu'on va lire est une parodie. Les mots guillemettés sont textuellement extraits de l'adresse du docteur.

[4] Voir les vers de Catulle, intitulés *In Cæsarem*.

POÉSIES DOMESTIQUES [1].

L'ADIEU.

Ils s'aimaient dans leurs jeunes ans ;
Mais, las ! la calomnie a des poisons cuisants ;
La constance est au ciel ; la vie est épineuse,
La jeunesse présomptueuse ;
Puis le courroux contre un objet aimé
Jette dans l'âme un délire enflammé.
. . . .
Mais jamais plus ils ne trouvèrent
De quoi remplir le vide en leurs cœurs déchirés,
Et, comme deux rochers qu'un choc a séparés,
Isolés tous deux demeurèrent.
Entre eux un abîme a grandi ;
Mais ce qui fut laisse une trace
Qui demeure et que rien n'efface,
Ni les frimas du nord, ni les feux du midi.

COLERIDGE, *Christabel*.

I.

Adieu ! et quand ce devrait être pour toujours, eh bien ! pour toujours adieu ! Quoique tu sois inexorable, jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

II.

Que ne peux-tu lire dans ce cœur, où si souvent reposa ta tête, alors que descendait sur toi ce sommeil paisible que tu ne connaîtras plus désormais !

III.

Que ne peut ce cœur dévoiler à tes regards ses plus intimes pensées ! Tu avouerais alors que ce n'était pas bien de le dédaigner ainsi.

IV.

Dût le monde t'approuver en cela, — dût-il sourire aux coups que tu me portes, c'est une offense pour toi que des louanges fondées sur les douleurs d'autrui.

V.

Bien des défauts, sans doute, ont vicié ma nature; mais, pour m'infliger une blessure incurable, ne pouvait-on choisir un autre bras que celui qui naguère me pressait d'une douce étreinte?

VI.

Cependant ne t'abuse pas : l'amour peut s'affaisser par un lent déclin; mais ne crois pas qu'on puisse, par un brusque effort, arracher ainsi deux cœurs l'un à l'autre.

VII.

La vie anime encore le tien;—le mien, quoique saignant, est condamné à battre encore, torturé par cette éternelle pensée que nous pouvons ne plus nous revoir.

VIII.

Il y a plus de douleur dans ces paroles que dans les larmes versées sur les morts. Tous deux nous vivrons, mais chaque aurore nous réveillera sur une couche veuve.

IX.

Et quand tu chercheras des consolations, quand les premiers accents s'échapperont de la bouche de notre enfant, lui apprendras-tu à dire « Mon père! » alors que les soins d'un père lui sont interdits?

X.

Quand ses petites mains te presseront, quand ses lèvres toucheront les tiennes, pense à celui dont la prière te bénira; pense à celui dont ton amour eût fait le bonheur.

XI.

Si ses traits ressemblent à celui que tu ne dois peut-être plus revoir, alors tu sentiras doucement trembler ton cœur, et ses battements seront pour moi.

XII.

Tu connais peut-être tous mes torts : nul ne peut connaître tout mon délire. Quoique flétries, toutes mes espérances t'accompagnent.

XIII.

Tous mes sentiments ont été ébranlés : ma fierté, que le

monde entier n'eût pu faire plier, plie devant toi. — Il n'est pas jusqu'à mon âme qui, abandonnée par toi, ne m'abandonne.

XIV.

Mais c'en est fait, — toutes les paroles sont inutiles ; — de ma part, elles sont plus vaines encore; mais nous ne pouvons brider la pensée : elle se fait jour malgré nous.

XV.

Adieu! — Ainsi séparé de toi, ayant vu briser mes liens les plus chers, brûlé au cœur, solitaire, flétri, je ne puis mourir davantage.

ESQUISSE [2].

Honnête — honnête Jago, si tu es le diable,
je ne puis te tuer. SHAKSPEARE.

Née au grenier, élevée à la cuisine, ensuite promue en grade et appelée à orner la tête de sa maîtresse; puis — pour je ne sais quel service qu'on ne nomme pas, et qu'on ne peut deviner qu'au salaire, — élevée de la toilette à la table de ses maîtres, où s'émerveillent de la servir des gens qui valent mieux qu'elle; d'un œil impassible, d'un front qui ne sait pas rougir, elle dîne dans l'assiette qu'autrefois elle lavait; ayant toujours un conte à ses ordres et un mensonge sur les lèvres, — confidente de droit, espion universel, et—qui pourrait, grands dieux! deviner son autre emploi?—gouvernante d'un enfant unique! Elle enseigna à lire à l'enfant, et l'enseigna si bien, que, par la même occasion, elle apprit elle-même à épeler. Elle fit ensuite de grands progrès dans l'écriture, comme l'atteste mainte calomnie anonyme fort proprement écrite. Ce que ses artifices eussent fini par faire de son élève, Dieu le sait! — Mais heureusement qu'une âme haute sauva le cœur, cette âme dont la droiture ne pouvait être égarée, et qui cherchait, haletante, la vérité qu'elle ne pouvait entendre. La perversité fut déjouée dans ses calculs par cette jeune âme; elle ne se laissa pas hébéter par la flatterie,—aveugler par la bas-

sesse, — infecter par le mensonge, — souiller par la contagion, — énerver par la faiblesse, — gâter par l'exemple. — Maîtresse de la science, elle ne fut point tentée de regarder en pitié des talents plus humbles, elle que le génie a laissée modeste, — que la beauté n'a point rendue vaine, — que l'envie n'a pu porter à infliger douleur pour douleur, — que la fortune n'a pu changer, — ni l'orgueil exalter, — ni la passion courber, ni la vertu armer d'austérité — jusqu'à ce jour. Dans sa noble sérénité, la plus pure de son sexe, il ne lui manque qu'une douce faiblesse : — celle de pardonner. Trop vivement irritée contre des fautes que son âme ne peut jamais connaître, elle croit que tout le monde ici-bas doit lui ressembler; ennemie de tous les vices, on ne peut dire qu'elle soit l'amie de la vertu, car la vertu pardonne à ceux qu'elle voudrait corriger.

Mais revenons à mon sujet : — j'ai quitté trop longtemps le funeste refrain de ce chant véridique. — Quoique toutes ses fonctions antérieures aient cessé, elle gouverne maintenant le cercle qu'elle servait naguère. Si les mères, — on ne sait pourquoi, — tremblent devant elle; si les filles la redoutent dans l'intérêt de leurs mères; si d'anciennes habitudes, — ces faux liens qui enchaînent parfois les esprits les plus élevés aux esprits les plus bas, — si tout cela lui a conféré le pouvoir d'infiltrer trop profondément l'essence mortelle de ses ressentiments; si, comme un serpent, elle se glisse dans votre demeure jusqu'à ce que la noire bave qu'elle laisse après elle dévoile sa marche rampante; si, comme une vipère, elle s'enlace à votre cœur, et y laisse un venin qu'elle n'y a pas trouvé, pourquoi s'étonner que cette sorcière haineuse, toujours aux aguets pour nuire, travaille à faire un pandœmonium du lieu qu'elle habite, et à régner, nouvelle Hécate d'un enfer domestique? Elle est habile à faire ressortir les teintes de la calomnie avec tout le bienveillant mensonge des demi-mots, en mêlant le vrai au faux, — l'ironie au sourire, — un fil de candeur à une trame d'imposture; elle a un air de brusquerie et de fran-

chise affectée pour cacher les projets de son âme dure, de son cœur glacé; des lèvres qui mentent, — un visage formé pour la dissimulation, d'où le sentiment est exilé, et où est peinte la moquerie pour tous ceux qui sentent. Joignez à cela un masque que désavouerait la Gorgone, une peau de parchemin — et des yeux de pierre. Voyez comme les canaux de son sang jaunâtre montent jusqu'à sa joue pour s'y épaissir en boue stagnante, encaissés dans un lit semblable à la cuirasse jaune du centipède ou à la verte écaille du scorpion — (car nous ne pouvons trouver que dans les reptiles des couleurs qui conviennent à cette âme ou à ce visage). — Voyez ses traits : c'est un miroir fidèle où son âme se reflète. Ce portrait n'est pas chargé : — pas un coup de pinceau auquel on ne puisse ajouter encore. Ainsi la fit la nature, ou plutôt ses manœuvres, qui ont créé ce monstre après que leur maîtresse eut abandonné la partie; — constellation femelle, canicule de ce petit ciel où tout, sous son influence, se flétrit ou meurt.

O misérable! qui n'as point de larmes, — point de pensée, si ce n'est de joie sur la ruine que tu as consommée, un temps viendra, qui n'est pas loin, où tu ressentiras plus de souffrances que tu n'en infliges maintenant, où tu t'apitoieras en vain sur ton égoïste individu et hurleras de douleur sans que personne te plaigne. Puisse l'énergique malédiction des affections brisées retomber sur ton cœur, et la foudre que tu allumas te consumer toi-même! puisse la lèpre de ton âme te rendre aussi infecte pour toi-même que tu l'es pour le genre humain, jusqu'à ce que ton égoïsme se tourne en haine noire, — telle que ta volonté la créerait pour autrui; jusqu'à ce que ton cœur dur se calcine et devienne cendre, que ton âme se vautre dans sa hideuse enveloppe! Oh! puisse ta tombe être sans sommeil comme le lit, — la couche veuve et brûlante que tu as dressée pour nous! Alors, quand tu voudras fatiguer le ciel de tes prières, regarde tes victimes terrestres, — et désespère, désespère jusque dans la mort! — Et lorsque tu pourriras, ton

argile empoisonnée fera périr les vers. Sans l'amour que j'ai porté et que je dois porter encore à celle dont ta perversité voudrait briser tous les liens,—ton nom,—ton nom parmi les hommes—serait attaché par moi au poteau de la honte, et, t'exaltant au-dessus de tes pareilles, moins abhorrées que toi, je t'enverrais pourrir dans une infamie éternelle.

29 mars 1816.

STANCES A AUGUSTA [3].

QUAND TOUT ÉTAIT LUGUBRE ET SOMBRE.

I.

Quand tout était lugubre et sombre autour de moi, que la raison voilait à demi sa lueur,—que l'espérance laissait percer à peine une étincelle mourante qui ne faisait que m'égarer davantage dans ma route solitaire;

II.

Dans cette nuit profonde de l'esprit, dans cette lutte intérieure de l'âme, alors que, craignant d'être accusés d'un excès de bienveillance, les faibles désespèrent,—les cœurs froids s'éloignent;

III.

Quand ma fortune changea,—que l'amour s'envola, et que la haine décocha contre moi tous ses traits, tu fus l'étoile solitaire qui continua jusqu'à la fin à briller pour moi.

IV.

Oh! bénie soit ta constante lumière, qui veilla sur moi comme eût fait le regard d'un séraphin, et, s'interposant entre moi et la nuit, ne cessa de luire doucement sur ma tête!

V.

Et quand vint le nuage qui tenta de voiler tes rayons,—doux astre, tu redoublas l'éclat de ta pure flamme et chassas bien loin les ténèbres!

VI.

Que ton génie continue à planer sur le mien, et lui ap-

prenne ce qu'il doit braver et ce qu'il lui faut souffrir. Il y a plus de puissance dans une seule de tes douces paroles que dans le blâme du monde entier, ce blâme que j'affronte.

VII.

Tu fus pour moi comme un arbre chéri que les vents courbent sans le briser, et qui, avec une affectueuse fidélité, balance son feuillage sur un tombeau.

VIII.

Les autans peuvent mugir, — les cieux épancher leurs torrents, là on t'a vu, — là on te verra encore, inébranlable au milieu de l'orage, répandre sur moi tes feuilles pleurantes.

IX.

Mais toi et les tiens vous ne vous flétrirez pas, quel que soit le destin qui me tombe en partage : car le ciel récompensera par un beau soleil ceux qui furent bienveillants, — et toi plus qu'eux tous.

X.

Qu'ils se brisent donc, les liens de l'amour déçu! — les tiens ne se briseront jamais : ton cœur peut sentir, — mais il ne peut changer; ton âme, quoique douce, ne saurait être ébranlée.

XI.

Quand tout se détachait de moi, tu restas et tu es encore la même; — et, après toutes les épreuves que mon cœur a subies, la terre n'est pas un désert, même pour moi.

STANCES A AUGUSTA.

EN VAIN IL S'EST COUCHÉ LE SOLEIL DE MON SORT.

I.

En vain il s'est couché, le soleil de mon sort, en vain l'étoile de ma destinée a pâli, ton cœur indulgent refusa de voir les torts que tant d'autres découvraient en moi. Tu connaissais ma douleur, et pourtant tu n'hésitas pas à la partager; et l'amour que peignit mon âme, je ne l'ai jamais trouvé qu'en *toi*.

II.

Lorsque autour de moi sourit la nature, dernier sourire qui réponde au mien, j'y ai foi, à celui-là, parce qu'il me rappelle le tien ; et quand les vents sont en guerre avec l'Océan, comme le sont avec moi les cœurs auxquels je croyais, si les vagues me font éprouver une émotion, c'est parce qu'elles m'entraînent loin de *toi*.

III.

Bien que j'aie vu briser le rocher où s'abritait mon dernier espoir, et que ses débris aient disparu sous les flots, bien que je sente que mon cœur est une proie livrée à la souffrance, — il ne sera pas son esclave. Plus d'une douleur me poursuit : on pourra m'écraser, non me mépriser ; — ils peuvent me torturer, ils ne me dompteront pas. — C'est à toi que je pense, non à eux.

IV.

Mortelle, tu ne m'as point trompé ; — femme, tu ne m'as point abandonné ; aimée, tu ne m'as point affligé ; calomniée, tu n'as point chancelé ; estimée, tu ne m'as point désavoué. Quand tu me quittais, tu ne me fuyais pas ; quand tes regards me surveillaient, ce n'était pas pour me diffamer, et tu ne te taisais pas pour laisser parler l'imposture.

V.

Cependant je n'ai ni mépris ni blâme pour le monde, pour cette guerre du grand nombre contre un seul : — mon âme n'était pas faite pour l'apprécier, et ce fut folie à moi de ne pas m'en éloigner plus tôt. Si cette erreur m'a coûté cher, plus cher que je ne pouvais le prévoir, j'ai vu que, malgré tout ce qu'elle m'a fait perdre, elle n'a pas pu me priver de *toi*.

VI.

Dans ce naufrage où mon passé a péri, il est une leçon du moins que j'ai pu recueillir. J'y ai appris que ce qui m'était le plus cher méritait le plus d'être aimé. Il est pour moi une source au désert : dans mon domaine inculte un arbre reste ; un oiseau chante dans ma solitude, et son chant me parle de *toi*.

24 juillet 1816.

ÉPITRE A AUGUSTA [4].

MA SOEUR ! MA BIEN-AIMÉE SOEUR !

I.

Ma sœur, ma bien-aimée sœur ! s'il est un nom plus cher et plus pur, que ce nom soit le tien ! Des montagnes et des mers nous séparent ; mais ce ne sont pas des pleurs que je demande, mais une affection qui réponde à la mienne. En quelque lieu que je sois, pour moi tu es toujours la même. Il reste encore deux buts à ma destinée : un monde à parcourir et un foyer avec toi.

II.

Le premier est peu de chose ; — l'autre, si je l'avais, serait le port de ma félicité ; mais tu as d'autres devoirs et d'autres liens, et je ne veux rien leur enlever. Un sort étrange est échu en partage au fils de ton père, sort irrévocable, et dont rien ne peut adoucir la rigueur. L'opposé du destin de notre aïeul m'a été infligé [5] : il n'eut point de repos sur l'Océan, ni moi sur le rivage.

III.

Si j'ai recueilli sur un autre élément que lui mon héritage de tempêtes ; si, sur des écueils périlleux que je n'avais pas vus ou n'avais pu prévoir, j'ai soutenu ma part des bourrasques mondaines, la faute en fut à moi : je n'essaierai pas de me justifier et d'abriter mes erreurs derrière des paradoxes ; j'ai moi-même été complice de ma chute, et le pilote zélé de mes propres malheurs.

IV.

A moi la faute, à moi la peine ! Toute ma vie n'a été qu'un combat, depuis le jour qui, en me donnant l'être, me donna en même temps ce qui empoisonna ce don, une destinée, — une volonté d'égarement ; et parfois j'ai trouvé dure cette lutte, et la pensée m'est venue de briser mes liens d'argile. Mais maintenant je me résigne à vivre quelque temps, ne fût-ce que pour voir ce qui peut me survenir encore.

V.

Dans ma courte existence, j'ai vu périr des royaumes et des empires, et pourtant je ne suis pas vieux ; et quand je considère cela, je vois se dissoudre la chétive écume de mes propres tempêtes, de ces années orageuses, agitées comme les vagues de la vaste mer. Quelque chose, — je ne sais quoi, — communique à mon âme une sorte de résignation. — La douleur, quand ce ne serait que pour l'amour d'elle-même, ce n'est jamais en vain que nous l'achetons.

VI.

Peut-être s'agite au dedans de moi le sentiment de la fierté blessée, — ou ce froid désespoir que produit à la longue l'habitude du malheur ; — peut-être un climat plus clément, un air plus pur (car les changements de l'âme peuvent quelquefois être assignés à cette cause, et le corps s'accoutume à porter une armure légère), m'ont communiqué un calme étrange qui ne serait point le partage d'une destinée plus paisible que la mienne.

VII.

Parfois je sens presque comme je sentais dans mon heureuse enfance : les arbres, les fleurs, les ruisseaux, qui me rappellent les lieux que j'habitais avant que ma jeune âme eût été sacrifiée aux livres, m'apparaissent comme autrefois. Ce sont des amis que mon cœur ne peut revoir sans attendrissement, et même, par moments, il me semble que je pourrais trouver quelque objet vivant à aimer, — mais aucun comme toi.

VIII.

Ici les paysages des Alpes fournissent un aliment à la contemplation. — L'admiration est un sentiment bientôt épuisé, mais ces tableaux inspirent quelque chose de plus digne. Ici, être seul, ce n'est point être malheureux : car j'y vois beaucoup de choses que je désire le plus de voir, et surtout je puis contempler ici un lac plus charmant, non plus cher que le nôtre d'autrefois.

IX.

Oh! si tu étais seulement avec moi! — Mais je suis dupe de mes propres désirs, et j'oublie que la solitude que j'ai tant exaltée perd tout son prix dans ce regret unique. Peut-être en est-il d'autres que je ne manifeste point. — Je ne suis pas de ceux qui se plaignent, et néanmoins je sens s'émouvoir ma philosophie et des larmes mouiller mes yeux émus.

X.

J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri auprès du vieux manoir, qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau; mais ne crois pas que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher. Il faudra que le temps fasse bien des ravages dans ma mémoire avant que, *lui* ou *toi*, mes yeux cessent de vous voir; et néanmoins, comme tout ce que j'ai aimé, ces objets, ou sont loin de moi, ou je leur ai dit un éternel adieu.

XI.

Le monde entier se déroule devant moi; je ne demande à la nature que ce qu'elle ne me refusera pas,—de me réchauffer au soleil de son été, de participer au calme de son ciel, de voir sans masque son bienveillant visage, et de ne jamais le contempler avec apathie. Elle fut ma première amie, et maintenant elle sera ma sœur—jusqu'à ce que je te revoie.

XII.

Je peux étouffer tous mes sentiments, sauf celui-ci, que je ne voudrais pas éteindre en moi; — car je vois enfin des sites pareils à ceux où commença ma vie,— les premières scènes de mon existence, les seules qui me conviennent. Si j'avais appris plus tôt à fuir la foule, je serais meilleur que je ne puis être aujourd'hui; les passions qui m'ont déchiré auraient dormi; je n'aurais pas souffert, et toi, tu n'aurais pas pleuré.

XIII.

Qu'avais-je à démêler avec une fausse ambition? Peu avec l'amour, et bien moins encore avec la gloire; et cependant

tous trois sont venus à moi à mon insu ; ils ont grandi avec moi, et ils ont fait de moi tout ce qu'il est en leur pouvoir de faire, — un nom. Pourtant ce n'était pas là ce que je cherchais ; certainement j'avais un but plus noble. Mais tout est fini, — je suis une unité de plus à ajouter aux millions de dupes qui ont existé avant moi.

XIV.

Pour ce qui est de l'avenir, l'avenir de ce monde m'importe peu ; je me suis survécu à moi-même de plus d'un jour, ayant survécu à tant de choses qui ne sont plus ; mes années n'ont point été un sommeil, mais des veilles incessantes les ont occupées ; ma vie aurait pu remplir un siècle avant d'avoir vu s'écouler un quart de cet espace.

XV.

Quant à ce qui me reste encore à vivre, je m'y résigne volontiers ; et pour le passé je ne suis pas sans reconnaissance, — car au milieu de mes innombrables agitations, il s'est glissé parfois des moments de bonheur ; quant au présent, je ne veux pas étouffer davantage mes sentiments. — Et je ne cacherai pas qu'avec tout cela je puis encore, en jetant les yeux autour de moi, adorer la nature avec un cœur fervent.

XVI.

Pour toi, ma sœur unique et bien-aimée, je sais que je suis en sûreté dans ton cœur, comme toi dans le mien ; toi et moi — nous avons été et sommes encore — des êtres qui ne peuvent renoncer l'un à l'autre ; peu importe que nous soyons réunis ou séparés ; depuis le commencement de la vie jusqu'à son lent déclin, nous sommes enlacés ; — vienne la mort lentement ou vite, notre premier lien est aussi le plus durable !

VERS COMPOSÉS EN APPRENANT QUE LADY BYRON ÉTAIT MALADE [6].

Et tu as été triste, — et je n'étais pas avec toi ! et tu as été malade, et je n'étais pas là ! pourtant je croyais que la santé

et la joie seules pouvaient être où je n'étais pas, — et ici la souffrance et l'affliction ! En est-il donc ainsi ? — Il en est comme je l'avais prédit, et l'avenir sera pire encore ; car l'âme se replie sur elle-même, et le cœur, après son naufrage, reste froid et glacé, rassemblant péniblement les débris épars. Ce n'est pas dans la lutte de l'orage que nous sommes accablés et que nous souhaitons de ne plus être, c'est dans le silence qui le suit, c'est sur le rivage, quand tout est perdu, sauf une vie courte et chétive.

Je suis trop bien vengé ! — mais c'était mon droit : quelles que fussent mes fautes, *tu* n'étais pas la Némésis chargée de me punir, — et le ciel n'avait pas fait choix d'un instrument si proche. Miséricorde est faite aux miséricordieux ! — si tu l'as été, elle te sera accordée aujourd'hui. Tes nuits sont bannies des domaines du sommeil ! — Oui, on peut te flatter, mais tu sentiras une intime agonie qui ne guérira pas, car tu as pour oreiller une malédiction trop profonde. Tu as semé dans ma douleur ; il te faut recueillir une moisson amère de maux aussi réels ! J'ai eu bien des ennemis, mais aucun comme toi ; car contre les autres je pouvais me défendre et me venger, ou changer leur haine en amitié ; mais toi, dans ton implacabilité inviolable, tu n'avais rien à craindre, — protégée par ta propre faiblesse et par mon amour, qui n'a fait que trop de concessions, et a épargné, en considération de toi, ceux qu'il n'eût pas dû épargner. — C'est ainsi que, sur la créance que t'accordait le monde, — sur la folle renommée de ma jeunesse orageuse, — sur des choses qui n'étaient pas, et des choses qui sont, sur cette base tu as construit un monument auquel le crime a servi de ciment ! Clytemnestre morale de ton époux, tu as immolé, d'un glaive dont je ne me défiais pas, réputation, paix, espérance, et jusqu'à cette vie meilleure qui, sans la froide trahison de ton cœur, eût pu renaître encore de ce tombeau de nos démêlés, et trouver un plus noble devoir que celui de nous séparer. Mais tu as fait un vice de tes vertus ; tu en as froidement fait trafic, en vue de la colère présente et de la fortune à venir, —

et tu as acheté à tout prix la sympathie d'autrui. Ainsi entrée dans des voies tortueuses, cette sincérité qui distinguait ta jeunesse cessa de t'accompagner, — et parfois avec un cœur ignorant de ses propres crimes, l'imposture, les allégations inconciliables, les équivoques, les pensées qui habitent dans les esprits à double face, — le coup d'œil d'intelligence, qui sait mentir silencieusement, — les prétextes tirés de la prudence, avec leurs avantages concominants, — l'acquiescement à tout ce qui, de manière ou d'autre, conduit au terme désiré, — tout trouva place dans ta philosophie. Les moyens étaient dignes du but, et le but est atteint. — Je n'aurais pas voulu te faire ce que tu m'as fait.

Septembre 1816.

NOTES DES POÉSIES DOMESTIQUES.

1 Sur ces six pièces, les trois premières furent composées quelque temps avant le départ de lord Byron; les trois autres, pendant les premiers mois de son séjour à Genève; elles se rapportent au malheureux événement qui fut la crise décisive de la vie orageuse du poëte, je veux dire sa séparation d'avec lady Byron, dont, après tout ce qui a été supposé et écrit, on ignore encore les véritables motifs.

C'est seulement par rapport au rôle de lord Byron dans cette affaire, que le public peut se croire en droit d'y porter ses regards; mais aussi longtemps que l'autre partie gardera le silence pour des motifs de haute convenance que nous respectons, il sera impossible de porter un jugement équitable et définitif sur ce débat domestique. Chaque lecteur peut décider selon ses sympathies, d'après les renseignements que l'on possède.

Il y a cependant deux points importants à établir : c'est que, premièrement, lord Byron n'a jamais connu le motif positif qui provoqua cette séparation de lady Byron, en 1816; et secondement, que jusqu'à sa mort il ne renonça jamais à l'espoir de se réconcilier avec elle. Ces faits sont établis de la manière la plus évidente par le récit de M. Moore, la correspondance et les conversations subséquentes du poëte. M. Kennedy, dans sa relation du voyage de lord Byron à Céphalonie, rapporte les paroles suivantes : — « Lady Byron conserve tout mon respect; je n'ai jamais connu la cause de sa séparation; je suis prêt et serai toujours prêt à une réconciliation, quelles que soient les avances qu'il me

faille faire. » M. Moore a conservé les détails d'une démarche que fit lord Byron avant son départ de la Suisse, pour avoir une explication avec lady Byron. Cette démarche fut-elle renouvelée? on l'ignore; mais ce qui est positif, c'est qu'elle n'eut point de résultat, et peut-être le comprendra-t-on en lisant quelques-unes des pièces suivantes. Voir les *Mémoires de M. Moore*, t. III, p. 289.

2 « Je vous envoie le rêve de ma dernière nuit, et je vous prie d'en faire tirer cinquante exemplaires pour être distribués à des amis. Je désire que M. Gifford les examine; c'est un sujet pris dans la vie réelle.
Lettres à M. Murray, 30 *mars* 1816.

3 La sœur du poëte, l'honorable miss Leigh. Ces strophes, — dernier remerciement à celle dont la bonté inaltérable fut le seul soutien de l'auteur pendant ses chagrins de famille, sont les derniers vers qui aient été écrits par lord Byron en Angleterre. Dans un billet à M. Rogers, daté du 16 avril, le poëte dit: — « Ma sœur est dans ce moment près de moi; elle quitte Londres demain. Nous ne nous reverrons plus jamais. Veuillez donc, en conséquence, m'excuser de ne pouvoir passer la soirée avec vous et M. Shéridan. » Lord Byron s'embarqua le 25.

4 La *Quarterly Review* s'exprimait ainsi sur ces strophes: — « Nous ne connaissons peut-être rien d'aussi profondément triste et beau dans tous les ouvrages de lord Byron. » Ces vers furent également composés à Diodati, et envoyés pour être publiés s'ils obtenaient l'approbation de M. Leigh. — « Il y a, » dit Byron, « dans mon manuscrit une épître à ma sœur sur laquelle je désire vous consulter avant la publication; si vous ne l'approuvez pas, retranchez-la. » Le 5 octobre, il écrivait: — « Ma sœur a opté pour la suppression; son avis doit être suivi. Comme je n'en ai pas gardé copie, faites-m'en faire une sur le manuscrit, car il m'est impossible de me rappeler un seul vers de ce que j'ai écrit. Dieu me garde, si je continue à écrivailler, j'aurai épuisé mon cerveau avant trente ans; mais dans ce moment, la poésie est ma seule consolation. Demain, je pars pour l'Italie. » Cette épître fut publiée pour la première fois en 1830.

5 L'amiral Byron n'avait jamais fait de voyage sans essuyer une tempête. Il était connu des matelots sous le sobriquet de Jacques-Mauvais-Temps. Mais malgré tous ces assauts, il revint toujours sain et sauf. Il échappa lors du naufrage du *Wager*, qui faisait partie de l'expédition d'Anson. Lui-même fit le tour du monde quelques années après.

6 Cette pièce, dont le début a été publié dans les *Mémoires de M. Moore*, fut écrite immédiatement après la rupture de cette démarche de réconciliation dont nous avons parlé; elle n'était point destinée à être publiée; ce n'est qu'à regret que nous l'insérons ici.

POÉSIES DIVERSES

COMPOSÉES EN 1814-15-16.

LA TOURNÉE DU DIABLE.

RAPSODIE INCOMPLÈTE.

Le diable fut de retour en enfer à deux heures; il y resta jusqu'à cinq; à cinq il dîna, mangea quelques homicides en ragoût, un ou deux rebelles accommodés à la sauce d'Irlande, des saucisses de juif suicidé; — après quoi il songea à ce qu'il ferait. « Parbleu, » dit-il, « je ferai une promenade en voiture. J'ai été à pied ce matin, j'irai en carrosse ce soir; mes enfants se plaisent beaucoup dans les ténèbres, et je verrai un peu comment vont les affaires de mes favoris.

« Et quelle sorte de voiture prendrai-je? » se demanda ensuite Lucifer; — « si je suivais mon goût, je monterais dans un chariot de blessés, et je sourirais à la vue de leur sang. Mais ils doivent être encombrés, et maintenant c'est de la célérité qu'il me faut; je veux parcourir mes domaines dans le rayon le plus étendu possible, et voir si l'on ne m'escamote pas quelques âmes.

« J'ai une voiture de cérémonie à *Carlton House*, une berline à *Seymour Place*; mais je les ai prêtées à deux de mes amis qui, en retour, font prendre à leurs chevaux mon pas favori; et puis ils tiennent les rênes avec tant de grâce! A la fin de leur promenade je leur réserve à tous deux quelque chose.

« Allons toujours sur la terre, et nous verrons. » Ce disant, il s'élança sur notre globe, et d'un saut, passant de Moscou en France, il enjamba le détroit et posa son pied fourchu sur une route à péage, non loin du domicile d'un évêque.

Mais j'oubliais de dire qu'il s'arrêta un moment en chemin pour jeter les yeux sur la plaine de Leipsick; et si douce à sa vue fut la clarté sulfureuse qui l'éclairait, si mélodieuse à son oreille la clameur du désespoir, qu'il se percha sur une montagne de cadavres, et de là contempla avec délices ce spectacle. Il y avait longtemps qu'il ne s'était trouvé à pareille fête, et qu'il n'avait vu faire aussi bien son œuvre; car les flots de sang avaient tellement rougi la campagne, qu'elle avait la couleur des vagues de l'enfer! Alors il laissa éclater un rire immodéré et bruyant, et s'écria : « Il me semble qu'ici on n'a pas besoin de *moi!* »

. . . .

Mais le son le plus doux qui vint caresser son oreille, ce fut la voix d'une veuve éplorée; et l'aspect le plus délicieux à ses regards, ce fut la larme glacée que l'horreur avait gelée dans l'œil d'azur d'une vierge assise auprès du cadavre de son amant. — Ses longs cheveux blonds retombaient en désordre autour d'elle, et elle regardait le ciel d'un air égaré qui semblait demander s'il y avait là un Dieu. Et couché près du mur d'une cabane en ruine, les joues creuses, les yeux demi-fermés, un enfant expirait de besoin; et déjà avait commencé le carnage qui succède au combat, et le massacre de ceux qui cherchent vainement à fuir.

. . . .

Mais le diable a atteint nos rochers blancs. Je vous prie de me dire ce qu'il y fit. Si ses yeux étaient bons, il ne vit la nuit que ce que nous voyons tous les jours; mais il fit sa tournée, tint un journal où il consigna toutes les merveilles nocturnes dont il était témoin, et en vendit les actions à des libraires de Pater-Noster-Row, qui lui en offrirent un bon prix, — et partant le dupèrent.

Le diable vit venir une voiture qu'il prit pour la malle, à la couleur de l'habit du cocher; il présenta donc à ce dernier sa queue en guise de pistolet, et le saisit à la gorge : « Ah! ah! » dit-il, « qu'avons-nous là? c'est une barouche neuve et un pair antique! » Sur quoi il remit le cocher sur

son siége, lui disant de ne rien craindre, mais de rester fidèle à son fouet, à ses rênes, à sa catin et à sa bière, ajoutant : « Après le plaisir de contempler un lord au conseil, c'est ici que j'aime à le voir. »

. . . .

Le diable se rendit ensuite à Westminster, et se dirigea vers la Chambre des communes; mais, chemin faisant, il apprit que les lords étaient convoqués; et pensant, comme un ci-devant aristocrate, qu'il était bon de jeter un coup d'œil sur les pairs, quoiqu'il fût fort ennuyeux de les entendre, il entra dans la noble Chambre comme s'il eût fait lui-même partie de l'assemblée, et alla se placer, dit-on, fort près du trône.

Il vit lord Liverpool, sage en apparence, et lord Westmoreland, très-certainement imbécile; et Jean de Norfolk, —homme de belle taille, ma foi! — et Chatam, si semblable à son ami William; et il vit des larmes dans les yeux de lord Eldon, parce que les catholiques ne voulaient pas se révolter, en dépit de ses prières et de ses prophéties; et il entendit, —ce qui étonna un peu Satan lui-même, — un certain président de cour articuler quelque chose qui ressembla beaucoup à un *jurement*. Et le diable fort choqué se dit : « Partons, car je vois que nous avons là-bas de bien meilleures manières : si lorsqu'il passera ma frontière ce gaillard se hasarde à haranguer ainsi, je prierai l'ami Moloch de le rappeler à l'ordre. »

POÉSIE DE WINDSOR.

VERS COMPOSÉS EN VOYANT SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE RÉGENT ENTRE LES CERCUEILS DE HENRI VIII ET DE CHARLES Ier, DANS LE CAVEAU ROYAL DE WINDSOR.

Des lieux les plus sacrés renommé contempteur,
Près de Charles sans tête est ce Henri sans cœur;
Entre eux, cet autre objet que le sceptre décore
Quel est-il? — C'est un roi.— Le nom seul manque encore.
Vrai Charles pour son peuple, Henri pour sa moitié,
En lui les deux tyrans ont revu la lumière.

La justice ou la mort mêle en vain leur poussière;
Les vampires royaux, farouches, sans pitié,
Revivent. A quoi sert un tombeau — s'il dégorge
Cette cendre et ce sang pour en former un George ?

STANCES[1].

JE N'OSE PRONONCER TON NOM.

I.

Je n'ose prononcer ton nom, je n'ose le transcrire; il y a là un son douloureux, une renommée coupable; mais la larme brûlante qui maintenant sillonne ma joue révèle les pensées profondes qui habitent dans ce silence du cœur.

II.

Trop courtes pour notre passion, trop longues pour notre repos, ont été ces heures; — comment pourra cesser leur amertume ou leur joie ? Nous nous repentons, — nous rétractons nos serments, nous voulons briser notre chaîne, — nous voulons nous séparer, — nous ne savons que revoler l'un vers l'autre.

III.

Oh! à toi la joie, à moi le crime! Pardonne-moi, beauté adorée! Oublie-moi si tu veux; — mais ce cœur qui t'appartient expirera sans souillure, et, soumis à ton seul pouvoir, — il ne sera pas brisé par la main de l'homme.

IV.

Et mon âme, dans sa plus sombre amertume, farouche avec les superbes, sera humble avec toi : et nos jours coulent aussi rapides et nos moments plus doux avec toi à mon côté qu'avec le monde à nos pieds.

V.

Un soupir de ta douleur, un regard de ton amour, va me changer ou me fixer, me récompenser ou me punir; — les cœurs égoïstes s'étonneront de tout ce que je sacrifie; — tes lèvres répondront, non à eux, mais aux *miennes*.

Mai 1814.

ADRESSE DESTINÉE A ETRE RÉCITÉE A LA RÉUNION CALÉDONIENNE.

Qui ne s'est point senti ému d'un noble enthousiasme à la lecture des annales où la gloire a gravé le nom invaincu des fiers Calédoniens, ces montagnards qui bravèrent les chaînes de Rome et repoussèrent le Danois à l'ardente chevelure ; ces hommes au bras fort, à la claymore brillante, qu'aucun ennemi n'a pu intimider, aucun tyran asservir? Ils ne sont plus ; — mais leurs fils vivent encore, et la gloire les couronne d'un double laurier. Les bannières du Gaël et du Saxon se confondent. Angleterre, réunis leur mâle vigueur à la tienne. Le sang qui coulait dans les veines de Wallace coule encore avec la même chaleur, mais il n'est versé maintenant que pour la gloire et toi! Oh! n'oublie pas les droits du vétéran du Nord, donne-lui des secours,— le monde lui a donné la gloire!

Les guerriers subalternes, les braves obscurs qui ont sans hésiter prodigué leur vie sur les pas des puissants, qui dorment sous le gazon sans gloire, foulés par leurs camarades vainqueurs et plus heureux, nous ont légué, — c'est tout ce qu'ils pouvaient nous léguer,—l'enfant orphelin et l'épouse solitaire : voyez-la sur les collines nébuleuses d'Albyn lever douloureusement vers le ciel ses yeux humides de pleurs ; évoquant dans ses présages sombres les maux de l'avenir, elle voit les fantômes sanglants des guerriers lui apparaître dans les nuages et les ténèbres de la tempête; et cependant sa voix attristée entonne le chant solitaire, la douce et mélancolique lamentation pour celui qui tarde à revenir, celui dont les reliques lointaines implorent vainement le *Coronach*, la sauvage harmonie qui résonne en l'honneur du brave.

C'est au ciel, — et non à l'homme, — à adoucir l'explosion récente de ces douleurs de la nature ; pourtant l'affection et le temps peuvent enlever aux pleurs versés pour un objet chéri une moitié de leur amertume ; la reconnaissance nationale peut donner à la veuve un oreiller sans épines

pour appuyer sa tête, peut alléger la sollicitude de son cœur maternel, et sauver de l'indigence la postérité du soldat.

Mai 1814.

FRAGMENT D'UNE ÉPITRE A THOMAS MOORE.

« Que disais-je? » — Mais je n'ajouterai pas une syllabe de plus en prose; je suis votre homme « sur tous les tons, » cher Tom; — en avant donc! aventurons-nous à la nage, sur le fleuve du vieux temps, soutenus par ces vessies boursoufflées qu'on appelle rimes. Si notre poids les fait crever, et si nous allons à fond, nous nous noierons du moins dans un bourbier respectable, où avant nous se sont noyés en foule les plongeurs du Pathos, où dort le dernier poëme de Southey; véritable suicide de cet insensé, qui, à moitié ivre de son vin muscat, s'avisa de sortir de son trou, et fit naufrage en eau calme, chantant « gloire à Dieu » en stances lourdes et tout à fait neuves, telles que depuis Sternhold on n'en a jamais vu.

Les journaux vous ont sans doute appris tout le tapage, les fêtes et le fracas qu'on a fait pour l'arrivée de ces Russes; ils vous ont dit la suite de sa majesté, depuis le cocher jusqu'à l'hetman. La semaine dernière je l'ai vu à deux bals et à une soirée; pour un prince, je l'ai trouvé un peu trop gaillard. Vous savez qu'on nous a habitués à des grâces tout à fait différentes.

. . . .

J'avoue que l'air du czar m'a semblé avoir plus de vivacité et d'éclat; mais en fait de favoris il est pauvrement partagé. Il était en habit bleu, sans crachat, en culotte de casimir, et valsait avec la Jersey, qui, plus ravissante que jamais, paraissait, comme toutes les personnes invitées, charmée de la présence de sa majesté.

. . . .

. . . .

Juin 1814.



ÉPITRE DE CONDOLÉANCE A SARA, COMTESSE DE JERSEY, SUR CE QUE LE PRINCE RÉGENT AVAIT RENVOYÉ SON PORTRAIT A MISTRISS MER [2].

Quand l'orgueilleux triomphe du maître impérial à qui Rome esclave obéissait tout en l'abhorrant offrit aux regards de la foule les bustes glorieux des sages et des héros, pendant que passait le cortége, dans toute cette pompe, qu'admirait-on de plus? Qui imprimait l'admiration sur tous les visages? La pensée de Brutus, — car son image n'était pas là! son absence faisait sa gloire; — cette absence gravait sans mélange son souvenir dans les regrets de tous, et consacrait son nom d'une manière plus durable que n'eût pu faire une statue colossale d'or massif.

De même, belle Jersey, si notre avide regard, dans un étonnement muet et vain, cherche tes traits au milieu de tous ces charmes reproduits par le pinceau et dont ta beauté eût effacé l'éclat; si ce présomptueux vieillard, digne héritier du trône et de l'esprit de son père, si ses yeux corrompus et son cœur flétri ont pu consentir à se séparer de ta douce image, à lui la honte de cette absence de goût! à nous la douleur de contempler cette phalange de beautés sans son chef! Toutefois, une pensée égoïste nous console : nous perdons le portrait, mais nous gardons nos cœurs.

Que nous offriront maintenant les voûtes de sa galerie? un jardin où se trouvent toutes les fleurs, — hormis la rose; — une fontaine à laquelle il ne manque que son onde limpide; une nuit où brillent toutes les étoiles, excepté l'astre de Diane; toutes ces beautés présentes, nous ne les verrons pas; nos regards s'en détourneront pour rêver à toi, et s'arrêteront plus longtemps sur cette image évoquée pour la mémoire que sur tous ces portraits qu'il présente vainement à notre suffrage.

Puisse l'éclat de ton midi briller longtemps encore, et puisses-tu conserver tout ce que la vertu demande d'hommages : les belles formes de la jeunesse, — la grâce du vi-

sage, — les yeux qui portent la vie et la joie, — le regard empreint de sérénité, les tresses brillantes de ces cheveux noirs qui ombragent sans le cacher un front plus que beau, ce coup d'œil qui nous subjugue, et cette animation magique répandue sur toi, qui ne permet pas à nos yeux de se reposer, mais les oblige à regarder de nouveau, et les récompense sans cesse par la découverte de nouveaux charmes! Ils n'ont point diminué, ils sont toujours aussi brillants, bien que leur éclat soit trop éblouissant pour la vue d'un vieil imbécile; il te faut attendre que tous tes charmes soient partis si tu veux plaire au cœur vil qui ne plaît à personne, — à ce froid libertin dont le regard envieux et blasé a passé devant ton portrait sans paraître le voir, qui a cherché dans son étroite cervelle le moyen de manifester tout à la fois sa haine pour la beauté de la liberté et pour la *tienne*.

Août 1814.

A BALTHAZAR.

I.

Balthazar! quitte la table du festin, et ne meurs pas dans la satiété des plaisirs; regarde, pendant que devant toi brûlent encore les paroles écrites, le mur étincelant. Les hommes saluent plus d'un despote du titre mensonger d'oint du Seigneur; mais toi, ô le plus débile et le pire des tyrans, n'est-il pas écrit que tu dois mourir?

II.

Va! arrache les roses qui couronnent ta tête, — cette parure sied mal à des cheveux blancs; les guirlandes de la jeunesse sont maintenant déplacées pour toi plus encore que ton diadème, dont tu as terni tous les joyaux; rejette donc loin de toi ce colifichet sans valeur, qui, porté par toi, est l'objet du mépris même de tes esclaves, et apprends à mourir comme meurent des hommes meilleurs!

III.

Oh! tu fus de bonne heure pesé dans la balance, et tu as été trouvé léger de parole et de mérite; avant que finît pour toi la jeunesse, ton âme était déjà morte, et il ne restait de toi

qu'une masse d'argile. Ta vue excite le rire du mépris ; mais l'Espérance, détournant de toi ses regards baignés de larmes, déplore que le ciel t'ait fait naître, indigne que tu es de régner, de vivre, ou de mourir.

STANCES ÉLÉGIAQUES SUR LA MORT DE SIR PETER PARKER[3].

I.

Il y a des larmes pour tous ceux qui meurent, du deuil sur le plus humble tombeau ; mais, quand les braves succombent, les nations font entendre le cri funèbre, et la Victoire pleure.

II.

Pour eux les soupirs les plus purs de la douleur traversent le sein ému de l'Océan : en vain leurs ossements gisent sans sépulture, toute la terre devient leur mausolée !

III.

Ils trouvent un monument dans toutes les pages de l'histoire, une épitaphe dans toutes les langues : l'heure présente, le siècle à venir les pleurent et leur appartiennent.

IV.

Pour eux se tait la joie des festins ; *leur nom* est le seul mot prononcé, pendant qu'en leur honneur, et en mémoire de leurs hauts faits, la coupe circule silencieuse.

V.

Célébrés par la foule qui ne les a pas connus, regrettés par leurs ennemis qui les admirent, qui ne voudrait partager leur destinée glorieuse? qui ne voudrait mourir de la mort qu'ils ont choisie?

VI.

C'est ainsi, valeureux Parker, que seront consacrées ta vie, ta mort, ta gloire ; les jeunes courages t'admireront et trouveront un modèle dans ta mémoire.

VII.

Mais il est des cœurs que ta mort a fait saigner, que ta gloire ne peut consoler, et qui n'entendent qu'en frémissant parler d'une victoire où succomba un guerrier si cher, si intrépide.

VIII.

Où fuiront-ils pour te pleurer moins? Quand cesseront-ils d'entendre prononcer ton nom chéri? Le temps ne peut amener l'oubli quand la douleur est entretenue par la gloire.

IX.

Hélas! c'est sur eux, et non sur toi, qu'ils ne peuvent s'empêcher de pleurer. Elle ne peut qu'être profonde l'affliction qu'inspirent les morts, quand cette douleur est la première qu'ils aient jamais causée.

Octobre 1814.

STANCES [1].

PARMI LES JOIES QUE LE MONDE NOUS DONNE.

« O lacrymarum fons, tenero sacros
Ducentium ortus ex animo, quater
Felix in imo qui scatentem
Pectore te, pia nympha, sensit! »
GRAY, *Poemata*.

I.

Parmi les joies que le monde nous donne, il n'en est point de comparable à celles qu'il nous ôte quand l'éclat de la pensée jeune s'efface dans le triste déclin du sentiment; au bel âge, ce n'est pas seulement la fraîcheur de la joue qui passe vite, mais le tendre incarnat du cœur est déjà parti que la jeunesse dure encore.

II.

Alors ce petit nombre d'âmes qui flottent encore après le naufrage du bonheur, sont poussées sur les écueils du crime ou entraînées dans l'océan des déréglements : leur boussole est perdue, ou son aiguille leur montre vainement le rivage que leur barque fracassée n'abordera jamais.

III.

Alors vient le froid mortel de l'âme, semblable à la mort elle-même; elle ne peut ressentir les maux d'autrui, elle n'ose songer aux siens; cette torpeur glaciale a gelé la source de nos larmes, et dans le regard c'est la glace seule qui brille.

IV.

En vain des lèvres s'échappent abondamment les éclairs de

l'esprit ; en vain la gaieté cherche à distraire le cœur dans ces heures de la nuit qui ne donnent plus le repos d'autrefois ; c'est comme la guirlande dont le lierre environne la tourelle en ruine : à l'extérieur elle est verdoyante et fraîche, mais par-dessous détériorée et grisâtre.

V.

Oh ! si je pouvais sentir ce que j'ai senti, — ou être ce que j'ai été, ou pleurer sur ce qui n'est plus comme je pleurais autrefois ; de même qu'au désert la source la plus saumâtre paraît douce, ainsi couleraient pour moi ces larmes au milieu du champ flétri et inculte de la vie.

Mars 1815.

STANCES.

NULLE D'ENTRE LES FILLES DE LA BEAUTÉ.

I.

Nulle d'entre les filles de la Beauté n'a une magie comme la tienne ; et ta voix est douce à mon oreille comme la musique sur l'eau alors que l'Océan charmé semble se taire pour l'entendre, que les vagues brillantes restent silencieuses et immobiles, et que les vents enchaînés paraissent rêver.

II.

Et l'astre des nuits file sa chaîne brillante au-dessus du liquide abîme, dont le sein se soulève doucement comme celui d'un enfant endormi : ainsi l'âme s'incline devant toi pour t'entendre et t'adorer, pleine d'une émotion suave et profonde comme celle qui, par une nuit d'été, gonfle l'Océan.

WATERLOO.

(Ode imitée du Français.)

NOUS NE TE MAUDISSONS PAS, WATERLOO.

I.

Nous ne te maudissons pas, Waterloo ! bien que ta plaine ait été arrosée du sang de la liberté ; c'est là qu'il fut versé,

mais la terre ne l'a point bu ; jaillissant avec force de tous ces cadavres, comme une trombe de l'Océan, il s'élève et va se mêler dans les airs au sang de Labédoyère — et de celui dont la tombe honorée renferme « *le brave des braves.* » Il forme dans le ciel un rougeâtre nuage ; mais il retournera aux lieux d'où il est sorti ; quand il sera plein il éclatera. — Jamais tonnerre n'a retenti comme celui qui ébranlera alors le monde étonné ; — jamais éclair n'a brillé comme celui qui sillonnera le ciel ! pareil à l'étoile mystérieuse, prédite autrefois par le prophète, qui doit répandre sur la terre une pluie de flamme et changer les rivières en sang.

II.

Le chef est tombé, mais non pas sous vos coups, vainqueurs de Waterloo ! Quand le soldat citoyen ne commandait à ses égaux que pour les conduire où la gloire souriait au fils de la liberté, lequel de tous les despotes coalisés pouvait se mesurer avec ce jeune général ? Qui pouvait se vanter d'avoir vaincu la France avant que la tyrannie régnât seule et sans partage, avant que, poussé par l'ambition, le héros s'abaissât à n'être plus que roi ? Alors il tomba : — périsse comme lui quiconque voudra asservir l'homme au joug de l'homme !

III.

Et toi aussi, guerrier au blanc panache[5], toi à qui ton propre royaume a refusé un tombeau[6] ! mieux eût valu pour toi continuer à guider les bataillons de la France contre des armées d'esclaves mercenaires, que d'aller te livrer à la mort et à la honte pour un méprisable titre de roi comme celui que porte le despote de Naples, et qu'il a acheté de ton sang. Quand tu lançais ton cheval de bataille dans les rangs ennemis, comme un fleuve qui franchit ses rives, pendant qu'autour de toi volaient en éclats les casques pourfendus, les glaives brisés, — tu étais loin de prévoir le destin qui t'attendait ; cet orgueilleux panache a donc été abattu sous les coups déshonorants d'un esclave ! Il fut un temps où, pareil à la lune qui règle l'Océan, ce panache ondoyait dans l'air et

servait de ralliement au guerrier; à travers les flots noirs et sulfureux de la fumée du combat, le soldat cherchait du regard ce cimier inspirateur, et, le voyant briller au premier rang, il sentait ranimer son courage. Là où l'agonie de la mort était la plus courte, où la bataille multipliait le plus ses débris, à l'ombre de l'étendard avancé de l'aigle à la crête brûlante (porté sur les ailes du tonnerre, et resplendissant des rayons de la victoire, qui eût pu alors arrêter son vol ?), là où les lignes ennemies étaient rompues ou se débandaient dans la plaine, là on était sûr de voir Murat charger! là il ne chargera plus!

IV.

Sur nos gloires détruites marchent les envahisseurs; la Victoire pleure sur ses trophées abattus. — Mais que la Liberté se réjouisse! que son cœur éclate dans sa voix! la main sur son épée, elle sera doublement adorée. La France a deux fois appris cette « leçon morale » chèrement achetée, que son salut ne réside pas dans un trône avec Capet ou Napoléon, mais dans l'égalité des lois et des droits, dans l'union des cœurs et des bras pour défendre la grande cause, — la cause de cette liberté que Dieu a départie avec la vie à tout ce qui est sous le ciel, et que le crime voudrait faire disparaître de la terre, lui dont la main farouche et prodigue sème comme du sable la richesse des nations, et verse leur sang comme de l'eau dans un impérial océan de carnage.

V.

Mais le cœur et l'intelligence, et la voix du genre humain, s'élèveront de concert, — et qui résistera à cette fière alliance? Il est passé le temps où l'épée subjuguait.—L'homme peut mourir, — l'âme se renouvelle; même dans ce monde de soucis et de bassesse, la Liberté ne manquera jamais d'héritier, des millions d'hommes ne respirent que pour hériter de son indomptable génie; — quand elle assemblera de nouveau ses armées, les tyrans croiront en elle et trembleront. Ils rient de cette menace impuissante; des larmes de sang n'en couleront pas moins[1].

FAUT-IL DONC TE QUITTER, O MON GLORIEUX CHEF[8]!

(Imité du Français.)

I.

Faut-il donc te quitter, ô mon glorieux chef, séparé du petit nombre de ceux qui te sont restés fidèles ! Qui dira la douleur du guerrier, l'angoisse délirante de ce long adieu ? L'amour de la femme, le dévouement de l'amitié, quel qu'ait été sur moi leur empire, — que sont-ils, comparés à ce que j'éprouve, à la fidélité qu'un soldat t'a vouée ?

II.

Idole de l'âme du soldat, sans rival dans les batailles, tu ne fus jamais plus grand qu'aujourd'hui. Beaucoup ont pu gouverner le monde, tu es le seul qu'aucune calamité n'a fait fléchir. Longtemps à tes côtés j'ai affronté la mort et porté envie à ceux qui succombaient et dont la mourante acclamation bénissait celui qu'ils servaient si bien[9].

III.

Que n'ai-je partagé leur tombe glacée ! Je ne verrais pas aujourd'hui les lâches terreurs de tes ennemis oser à peine laisser un homme auprès de toi, comme s'ils craignaient qu'il ne te délivrât ! Oh ! même sous les voûtes d'un cachot, toutes leurs chaînes me seraient légères en présence de ton âme indomptée.

IV.

Celui qui est sourd à la prière de notre fidélité, si sa gloire empruntée venait à s'obscurcir, s'il rentrait dans son obscurité natale, ses sycophantes viendraient-ils la partager avec lui ? S'il possédait maintenant cet empire du monde, que tu abdiques avec tant de sérénité, achèterait-il avec ce trône des cœurs comme ceux qui t'appartiennent encore ?

V.

Mon chef, mon roi, mon ami, adieu ! Je n'avais jamais fléchi le genou ; jamais je n'avais supplié mon souverain comme j'implore aujourd'hui ses ennemis ; tout ce que je demande, c'est d'être admis aux périls qu'il lui faut braver ; c'est de partager à côté du héros sa chute, son exil et sa tombe.

ODE A L'ÉTOILE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

(Imité du Français.)

I.

Étoile des braves! — dont les rayons ont versé tant de gloire sur les vivants et sur les morts; prestige radieux et adoré! dont la présence faisait lever des millions d'hommes en armes; — éclatant météore d'origine immortelle! pourquoi t'élever dans le ciel, pour t'éteindre ensuite sur la terre?

II.

Les âmes des héros immolés formaient tes rayons; l'éternité resplendissait dans ton auréole; au ciel la gloire, sur la terre l'honneur, composaient l'harmonie de ta sphère martiale, et ta lumière brillait aux regards humains comme un volcan dans les cieux.

III.

Ta lave roulait en fleuve de sang, et ses flots balayaient les empires; pendant que tu répandais tes clartés jusqu'aux derniers confins de l'espace, au-dessous de toi la terre tremblait sur sa base, et le soleil, pâle et découronné, t'abandonnait l'empire du firmament.

IV.

Un arc-en-ciel t'avait précédée, et grandit avec toi, formé de trois couleurs brillantes et divines [10], appropriées à ce céleste signe; car la main de la Liberté les avait nuancées comme les teintes d'une perle immortelle.

V.

Une couleur était empruntée aux rayons du soleil, une autre à l'azur foncé des yeux d'un séraphin, la troisième au voile blanc et radieux d'un esprit pur. Les trois réunies ressemblaient au tissu d'un céleste rêve.

VI.

Etoile des braves! tes rayons pâlissent, et les ténèbres vont de nouveau prévaloir. Mais, ô arc-en-ciel des hommes libres! nos larmes et notre sang couleront pour toi. Si jamais

ta brillante promesse s'évanouit, notre vie ne sera plus qu'un fardeau d'argile.

VII.

Et les pas de la Liberté sanctifient les silencieuses cités des morts, et ils sont beaux dans la mort ceux qui tombent fièrement dans ses rangs ; et bientôt, ô déesse ! puissions-nous être à jamais avec eux ou avec toi !

ADIEUX DE NAPOLÉON.

(Imité du Français.)

I.

Adieu au pays qui vit le funèbre éclat de ma gloire naître et ombrager la terre de son nom ; — il m'abandonne maintenant, mais les pages de son histoire, les plus brillantes comme les plus sombres, seront pleines de ma renommée. J'ai fait la guerre au monde ; il ne m'a vaincu que lorsque le météore des conquêtes m'entraîna trop loin ; j'ai lutté contre les nations, à qui, dans mon isolement, j'inspire encore l'effroi, unique et dernier captif entre des millions de guerriers.

II.

Adieu, France ! Quand ton diadème ceignit mon front, je te fis la perle et la merveille de la terre ; — mais ta faiblesse ordonne que je te laisse comme je t'ai trouvée, déshéritée de ta gloire et déchue de ta vertu. Oh ! que n'ai-je encore ces cœurs belliqueux qui, vainqueurs dans toutes mes guerres, sont tombés sans fruit en luttant contre l'orage ! — L'aigle, dont le regard fut alors fasciné et troublé, planerait encore dans le ciel, en fixant d'un œil assuré le soleil de la victoire !

III.

Adieu, France ! — Mais si quelque jour la liberté revient visiter tes rivages, alors souviens-toi de moi ; la violette croît encore au fond de tes vallées ; quoique flétrie, tes pleurs la feront refleurir ; — alors, je pourrai vaincre encore les armées ennemies qui nous entourent, et ton cœur pourra en-

core s'éveiller à ma voix. — Dans la chaîne qui nous retient captifs, des anneaux peuvent se briser; tourne-toi alors vers moi, et appelle le chef de ton choix.

ENDOS MIS A L'ACTE DE SÉPARATION EN AVRIL 1816.

L'an passé, femme aimable et tendre,
Tu me jurais — « amour, respect, » — et cætera ;
Ce que vaut ce serment que ta voix fit entendre,
Ce papier le dira.

LES TÉNÈBRES[11].

J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve[12]. Le soleil brillant était éteint, et les étoiles erraient obscurément dans l'éternel espace, dépouillées de leurs rayons et sans suivre de route réglée; et la terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la lune n'éclairait pas; le matin venait, s'en allait, — et revenait sans amener le jour, et les hommes avaient oublié leurs passions dans la terreur de cette désolation; et tous les cœurs, glacés, dans une prière égoïste, imploraient la lumière; et ils vivaient autour de grands feux allumés; — et les trônes, les palais des rois couronnés, — les cabanes, les habitations de tout genre, étaient brûlés pour éclairer les ténèbres; les villes étaient devenues la proie de l'incendie, et les hommes étaient rassemblés autour de leurs demeures embrasées pour se regarder les uns les autres encore une fois; heureux ceux qui vivaient à proximité des volcans et de leur cime lumineuse! un effrayant espoir était tout ce qui restait au monde, les forêts étaient livrées aux flammes, — mais d'heure en heure on les voyait tomber et disparaître, — et les troncs pétillants s'éteignaient avec un dernier craquement, — et puis tout redevenait ténèbres. Leur lumière désespérante, tombant en éclairs passagers sur le visage des hommes, leur donnait un aspect qui n'était pas de ce monde; les uns, étendus à terre, cachaient leurs yeux et pleuraient; d'autres appuyaient leurs mentons sur leurs

poings fermés et souriaient; d'autres enfin couraient çà et là, alimentaient les bûchers funèbres, et regardaient avec inquiétude le ciel monotone étendu comme un drap mortuaire sur l'univers décédé; puis ils se roulaient dans la poussière en blasphémant, grinçaient des dents et hurlaient; les oiseaux effrayés jetaient des cris, voltigeaient sur la terre et agitaient leurs ailes inutiles; les animaux les plus sauvages étaient devenus timides et tremblants; et les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu de la foule; elles sifflaient, mais ne piquaient pas : — on les tuait pour les manger. Et la guerre, qui s'était quelque temps reposée, recommençait à se gorger de carnage; — un repas était acheté avec du sang, et chacun rassasiait à part son appétit farouche et sombre. Plus d'amour; toute la terre n'avait qu'une pensée, — celle de la mort, et d'une mort immédiate et sans gloire. — Toutes les entrailles étaient en proie aux tortures de la faim; les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture; maigres et décharnés, ils se dévoraient entre eux; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, tous, un seul excepté; resté auprès d'un cadavre, il en écarta les oiseaux, les animaux de proie et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les eût fait succomber eux-mêmes, ou que d'autres morts alléchassent leurs maigres mâchoires; lui-même ne chercha aucune nourriture; mais, exhalant un hurlement plaintif et prolongé avec un cri rapide de douleur, il mourut en léchant la main dont les caresses ne lui répondaient plus. Peu à peu la famine moissonna la foule; d'une cité populeuse deux hommes seulement vivaient encore, et ils étaient ennemis : ils se rendirent tous deux derrière les cendres mourantes d'un autel où une multitude de choses saintes avaient été entassées pour un usage sacrilége; transis de froid, de leurs mains glacées et décharnées ils grattèrent les cendres encore chaudes, et leur faible souffle, en quête d'un peu de vie, parvint à faire une flamme qui à peine en était une; sa lueur s'étant un peu augmentée, ils levèrent les yeux l'un vers l'autre, — se virent, jetèrent

un cri, et moururent; — ils moururent au spectacle de leur laideur mutuelle, chacun d'eux ignorant qui était celui sur le front duquel la famine avait écrit : « Maudit ! » Le monde était désert; les pays populeux et puissants n'étaient plus qu'une masse inerte où il n'y avait ni saisons, ni végétation, ni arbres, ni hommes, ni vie, — une masse de mort, — un chaos d'argile durcie. Les fleuves, les lacs et l'Océan étaient immobiles, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs; les navires sans équipages pourrissaient sur la mer, et leurs mâts tombaient pièce à pièce; en tombant ils dormaient sur l'abîme que rien ne soulevait plus; les vagues étaient mortes; les marées étaient dans la tombe, où les avait précédées la lune leur reine; les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, et les nuages n'existaient plus; les ténèbres n'en avaient plus besoin, — les ténèbres étaient l'univers.

Diodati, juillet 1816.

LE TOMBEAU DE CHURCHILL [13].

FAIT LITTÉRAL.

J'étais près de la tombe d'un homme qui, comète passagère, n'a brillé qu'une saison; je vis la plus humble des sépultures, et néanmoins je contemplai avec un sentiment de douleur et de respect ce gazon négligé, cette pierre silencieuse, où était gravé un nom confondu avec les noms inconnus épars autour de lui; et je demandai au jardinier de ce lieu pourquoi les étrangers venaient, à l'occasion de cette plante, mettre à contribution sa mémoire, et l'obliger à remonter à travers l'épaisse nuit d'un demi-siècle; et il me répondit : — « Ma foi, je ne sais pas comment il arrive si souvent que les voyageurs se font pèlerins; il est mort avant mon entrée en fonctions, et ce n'est pas moi qui ai creusé sa tombe. » Est-ce donc là tout? me dis-je. Et nous déchirons le voile de l'immortalité; et nous ambitionnons je ne sais quel honneur et quel éclat dans les âges à venir pour essuyer cet affront, et si tôt encore ! et voilà tout le succès qui attend

nos efforts ! Pendant que je parlais, l'architecte de tout ce que foulent nos pas, car la terre n'est autre chose qu'un marbre funéraire, essaya d'extraire quelque souvenir de cette argile dont le mélange pourrait embarrasser la pensée d'un Newton, n'était que toute vie doit aboutir à une vie unique, dont celle-ci n'est qu'un rêve ; — soudain, comme si le crépuscule d'un ancien soleil eût lui dans sa mémoire, il parla ainsi : — « Je crois que l'homme dont vous parlez, et qui repose dans cette tombe à part, fut dans son temps un écrivain fameux ; c'est pourquoi les voyageurs se détournent de leur route pour lui rendre honneur, — et me donner, à moi, ce qu'il plaira à votre seigneurie. » Sur quoi, on ne peut plus satisfait, je tirai d'un coin avare de ma poche certaines pièces d'argent que, malgré moi, je donnai à cet homme, quoique cette dépense me gênât. — Je vous vois sourire, ô profanes ! parce que je vous dis tout simplement la vérité. Riez de vous-mêmes, et non de moi, — car j'écoutai avec un intérêt profond, et les larmes aux yeux, cette homélie naturelle du vieux fossoyeur, dans laquelle se trouvaient réunies l'obscurité et la renommée, la gloire et le néant d'un nom.

Diodati, 1816.

PROMÉTHÉE.

I.

Titan ! à tes yeux immortels les souffrances de la race humaine, vues dans leur douloureuse réalité, ne furent pas, comme pour les dieux, un objet de dédain. Quelle fut la récompense de ta compassion ? une souffrance muette et intense, le rocher, le vautour et la chaîne, tout ce que les cœurs fiers peuvent ressentir d'angoisses, les tourments qu'ils dissimulent, l'intolérable sentiment de la douleur, qui ne parle que dans la solitude, craignant encore que le ciel ne l'écoute, et attend pour gémir que sa voix n'ait point d'échos.

II.

Titan ! tu as connu la lutte entre la souffrance et la volonté, cette lutte qui torture quand elle ne tue pas ; et le ciel

inexorable, l'aveugle tyrannie du destin, le principe de haine qui gouverne le monde, qui crée pour son plaisir des êtres qu'il pourrait anéantir, t'a refusé jusqu'à la faveur de mourir : le don malheureux de l'éternité fut ton partage, — et tu l'as noblement supporté. Tout ce que le maître du tonnerre put arracher de toi fut la menace qui lui renvoyait les tourments de ton supplice, résultat prévu par toi, et que tu ne voulus pas lui révéler pour le fléchir; et ton silence fut son arrêt; et dans son âme s'éleva un repentir inutile, et un douloureux effroi si mal dissimulé, que les foudres tremblèrent dans sa main.

III.

Ton crime divin fut d'être bon, de diminuer par tes préceptes la somme de l'humaine misère, et d'apprendre à l'homme à puiser sa force dans son âme; mais bien qu'arrêté dans ton œuvre par le ciel, ton énergie patiente, ta fermeté et la résistance de ton esprit invulnérable nous ont légué une grande leçon : tu es pour les mortels le symbole et le signe de leur destin et de leur force; comme toi, l'homme est en partie divin, onde trouble dont la source est pure; et l'homme peut partiellement prévoir sa funèbre destinée, connaître sa misère, sa force de résistance, et le malheur sans mélange de sa triste existence. Mais à tous les maux l'âme humaine peut opposer elle-même, aussi forte que toutes les douleurs, une volonté ferme, une conscience intime et profonde qui, au sein des tortures, trouve en elle sa propre récompense, triomphe alors qu'elle ose défier, et fait de la mort une victoire.

Diodati, juillet 1816.

FRAGMENT.

SI JE POUVAIS REMONTER LE FLEUVE DE MES ANS.

Si je pouvais remonter le fleuve de mes ans jusqu'à la première source de nos sourires et de nos larmes, je ne voudrais pas recommencer le cours des heures, et voguer de nouveau entre des rives minées par les eaux et des fleurs desséchées;

je le laisserais couler comme il fait maintenant, et se perdre dans la foule des ondes inconnues.

. . . .

Qu'est-ce que la mort? — le repos du cœur? le tout dont nous faisons partie? car la vie n'est qu'une vision, — il n'y a de vie pour moi que ce que je vois des êtres vivants; et cela étant, — les absents sont les morts qui viennent troubler notre tranquillité, étendre autour de nous un lugubre linceul, et mêler de douloureux souvenirs à nos heures de repos.

Les absents sont les morts, — car eux, ils sont froids, et ne peuvent plus redevenir ce que nous les avons vus; et ils sont changés et tristes, — ou si ceux qu'on n'oublie point n'ont pas tout oublié, puisqu'ils sont séparés de nous, — qu'importe qu'il y ait entre nous une barrière de terre ou d'eau? c'est peut-être l'une et l'autre, mais cette séparation doit un jour cesser dans l'union sombre de l'insensible poussière.

Les habitants souterrains de notre globe ne sont-ils que la décomposition informe de millions d'hommes redevenus argile, que les cendres de milliers de siècles semées partout où l'homme a porté ou portera ses pas? ou bien habitent-ils leurs cités silencieuses, chacun dans sa cellule solitaire? ont-ils leur langue à eux, et le sentiment d'une existence dépourvue de souffle, — sombre et intense, comme minuit dans sa solitude? — O terre! où sont ceux qui ne sont plus? — Et pourquoi sont-ils nés? Les morts sont tes héritiers, — et nous, nous ne sommes que des bulles d'air à ta surface; et la clef de tes profondeurs est dans la tombe, cette porte d'ébène de ta caverne peuplée, où je voudrais errer en esprit, et contempler nos éléments transformés en des choses sans nom, et pénétrer de mystérieuses merveilles, et explorer l'essence des grandes âmes qui ne sont plus [14].

. . . .

Diodati, juillet 1816.

SONNET.

AU LAC LÉMAN.

Rousseau, — Voltaire, — notre Gibbon — et de Staël, ces noms, ô Léman[15]! sont dignes de tes rivages, et tes rivages dignes de tels noms! Si tu n'existais plus, leur mémoire rappellerait ton souvenir. Pour eux tes rives ont été charmantes, comme pour tout le monde; mais ils les ont rendues plus charmantes encore, car c'est le privilége des esprits puissants de sanctifier dans le cœur des hommes les ruines de la demeure qu'ont habitée la sagesse et le génie; mais auprès de *toi*, ô lac de beauté! en glissant doucement sur ta mer de cristal, combien nous sentons mieux encore la flamme de ce généreux enthousiasme qui nous rend fiers des fils de l'immortalité, et donne de la réalité au souffle de la gloire!

Diodati, juillet 1816.

STANCES.

I.

Brillant est le séjour qu'habite ton âme; jamais esprit plus aimable n'a brisé son enveloppe mortelle pour occuper une place éclatante dans les rangs des bienheureux. Sur la terre, tout déjà en toi était divin comme le sera éternellement ton âme, et nos regrets doivent s'apaiser en songeant que ton Dieu est avec toi.

II.

Léger sera le gazon de ta tombe! que sa verdure soit comme une émeraude; que pas un nuage n'obscurcisse les souvenirs que nous conservons de toi; que de jeunes fleurs et des arbres toujours verts croissent sur le lieu de ta sépulture, que l'on n'y aperçoive point de cyprès ni d'ifs : à quoi bon plaindre les bienheureux?

STANCES.

ILS DISENT QUE LE BONHEUR C'EST L'ESPÉRANCE.

Ils disent que le bonheur c'est l'espérance; mais le véri-

table amour attache au passé plus de prix encore, et la mémoire réveille les pensées qui nous sont chères; venues les premières, elles seront les dernières à s'éteindre.

Et tout ce que la mémoire aime le plus, c'est ce que l'espérance appelait de ses vœux; et tout ce qu'adora et perdit l'espérance s'est fondu dans le domaine de la mémoire.

Hélas! tout cela n'est qu'illusion; l'avenir nous trompe longtemps à l'avance; nous ne pouvons redevenir ce que nous regrettons, et n'osons réfléchir à ce que nous sommes.

A THOMAS MOORE.

Mon bateau touche au rivage, et mon navire est en mer; mais avant que je parte, Tom Moore, voici une double santé pour toi!

J'envoie un soupir à ceux qui m'aiment, un sourire à ceux qui me haïssent; et que le ciel sur ma tête soit serein ou sombre, j'ai un cœur préparé à tout.

Quoique l'Océan mugisse autour de moi, il me portera sur ses vagues; quand je n'aurais autour de moi qu'un désert, il s'y trouve des sources qu'on peut découvrir.

Quand il ne resterait qu'une goutte dans la citerne, quand je serais mourant sur ses bords, avant de tomber de faiblesse, c'est à toi que je boirais.

Avec cette eau, comme maintenant avec ce vin, le vœu qui accompagnerait ma libation serait : — Paix aux tiens et aux miens! je bois à toi, Tom Moore.

LE ROI DES TISSERANDS.

CHANT DES LUDDISTES [16].

1.

Comme nos frères de là-bas [17],
Payons avec du sang, c'est le sang qui délivre;
Sachons mourir dans les combats
Si libres nous ne pouvons vivre.
Faisons tomber tous les tyrans
Devant le roi des tisserands.

2.

Quand la trame sera complète,
Enfants, contre le glaive échangeons la navette;
Jetons sur le despote à nos pieds renversé
Un linceul teint du sang que lui-même a versé.

3.

Aussi noir que la boue en ses veines stagnante,
Ce sang est la rosée utile et bienfaisante
Qui doit faire fleurir l'arbre par nous planté,
L'arbre des tisserands et de la liberté.

STANCES.

I.

Nos nocturnes promenades, nous ne les prolongerons plus si tard, quoique le cœur soit toujours aussi aimant, et la lune aussi brillante.

II.

Car le glaive use le fourreau, et l'âme use la poitrine; et il faut que le cœur s'arrête pour reprendre haleine, et l'amour lui-même a besoin de repos.

III.

Quoique la nuit ait été faite pour l'amour, et que le jour revienne trop tôt, nous ne les prolongerons plus si tard, nos nocturnes promenades.

SUR LE BUSTE D'HÉLÈNE, PAR CANOVA.

Dans ce marbre charmant, supérieur aux œuvres et à la pensée de l'homme, tu vois ce que la nature *pouvait*, mais n'a pas *voulu* faire, et ce que *peuvent* le génie du beau et Canova! La puissance de l'imagination est dépassée, l'art du poëte est vaincu; voilà l'*Hélène* du *cœur*, avec l'immortalité pour douaire.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES

COMPOSÉES EN 1814-15-16.

1 Vous m'avez demandé une chanson, et je vous envoie un essai qui m'a coûté beaucoup de peine et qui est loin cependant de faire votre affaire ; s'il en est ainsi, jetez-le au feu sans *phrase*. *B.*

2 Les journaux se sont procuré, je ne sais comment, l'*Adresse de condoléance à lady Jersey* sur le renvoi de son portrait par le régent, et l'ont publiée avec mon nom sans même me le demander ou s'informer si la pièce était authentique. Maudite soit leur impudence ! elle a mis à bout ma patience, tellement que je ne veux rien ajouter sur ce sujet. *B.*

3 Ce brave officier mourut en août 1814, dans sa vingt-neuvième année, à la tête d'une brigade de gens de son vaisseau (*le Ménélas*), au moment où il les excitait à s'emparer du camp américain, près de Baltimore. Il était cousin germain de lord Byron, mais ils ne s'étaient jamais rencontrés depuis leur enfance.

4 Ces vers furent donnés par lord Byron à M. Power du Strand, qui les publia avec une fort belle musique par sir John Stewenson.

« Je suis plaisant, en vérité, de vous envoyer une chanson mélancolique ; mais un événement malheureux, la mort du pauvre Dorcet, et le souvenir de l'amitié que j'ai eue pour lui, ne me laissaient guère en état d'écrire ce qui vous aurait convenu. J'ai composé ces vers pour vous, et comme un cadeau pour Power, s'il veut les accepter. Ne vous croyez pas déshonoré en les mariant avec la musique. Je ne m'inquiète pas de ce que dira Power, il est généralement peu complimenteur à mon égard et ne fait pas de concession au *noble* auteur lorsque les phrases sont *viles*, comme dit Polonius. » *B.*

5 Pauvre Murat ! quelle fin ! Sa plume blanche servait de point de ralliement dans une bataille, comme jadis le panache de Henri IV. Il refusa de se confesser* et de se laisser panser, ne voulant enchaîner ni son âme ni son corps. *B.*

6 On prétend que l'on a exhumé les dépouilles mortelles de Murat, et qu'on les a brûlées.

7 A propos de politique, comme dit Caleb Quotem, relisez, je vous prie, les vers qui terminent mon *Ode sur Waterloo*, écrite en 1815 ; rapprochez-les de l'assassinat du duc de Berri, en 1820, et dites-moi si je ne mérite pas le titre de *vates* tout aussi bien que Fitzgerald et Coleridge :

Crimson tears will follow yet ;

et n'ont-elles pas coulé, ces larmes de sang ? *B.*

8 « Tout le monde pleurait, mais surtout Savary, ministre de la po-

* Byron se trompe : Murat s'est confessé, ainsi que Napoléon.

lice, qui devait sa fortune à l'Empereur : il embrassait les genoux de son maître, et écrivit une lettre à lord Keith pour lui demander la permission d'accompagner Napoléon à quelque titre que ce fût. »

9 A Waterloo, on vit un soldat qui venait d'avoir le bras fracassé par un boulet, l'arracher avec l'autre main, et, le jetant en l'air, crier à ses camarades : « Vive l'Empereur! jusqu'à la mort! » — Il y a plusieurs exemples de ce genre ; vous pouvez compter sur l'authenticité de celui-ci. *Lett. partic. écrites de Bruxelles.*

10 Le drapeau tricolore.

11 Cette pièce, dans le manuscrit original, est intitulée *le Rêve.*

12 Dans ce poëme, lord Byron a abandonné ce système, qui lui est propre, de montrer toujours au lecteur le but où il tend, et il s'est contenté d'offrir une masse d'idées puissantes disposées sans ordre et dont il est difficile de saisir la liaison ; une foule d'images terribles se pressent et se confondent devant nous comme dans le rêve d'un homme qui a le délire, chimères épouvantables à l'existence desquelles l'esprit refuse de croire, qui étourdissent le lecteur et troublent même l'esprit de ceux qui sont les plus accoutumés aux bizarreries de la muse. Le sujet est l'envahissement de la terre par les ténèbres, qui sont appelées, comme dans Shakspeare, — le fossoyeur de la mort. — La réunion d'images terribles que le poëte a placées devant nous ne fait que mieux sentir l'extravagance du plan. A dire vrai, ces créations fantastiques sont dangereuses pour l'imagination d'un poëte aussi exalté que Byron, dont le Pégase avait plutôt besoin d'un frein que d'un éperon. L'infini dans lequel elles laissent le poëte et le manque de précision les rendent pour la poésie ce que le mysticisme est pour la religion. La pensée du poëte n'en devient que moins saisissable, et après s'être mis au-dessus de l'intelligence ordinaire, il finit par ne plus comprendre. En vain le poëte entasse-t-il les images poétiques, c'est comme si un peintre voulait prendre pour canevas un nuage qui passe. *Walter Scott.*

13 Sur le manuscrit de ces vers, lord Byron a écrit : « Le poëme suivant, comme toutes mes compositions en général, est fondé sur un événement réel. J'ai cherché à imiter le style d'un grand poëte dans ses beautés et dans ses défauts ; je dis le style, car je n'ai pas la prétention d'égaler ses idées. Si l'on y trouve quelque ridicule, il faut me l'attribuer au moins autant qu'à M. Wordsworth, qui n'a pas de plus grand admirateur que moi. J'ai mélangé ce que j'appelle les défauts et les beautés de son style, et on peut dire que, dans pareille occasion, quelles que soient la part de l'éloge et celle du blâme, il y a toujours quelque chose de flatteur pour l'écrivain original. »

14 Dans ce morceau, comme dans beaucoup d'autres, on peut voir combien Byron imite les livres saints, et quelle perfection il atteint dans ce qu'on appelle le style biblique. Ce fragment, entre autres, ressemble à une leçon de Job.

15 Genève, Ferney, Copet, Lausanne. — « J'ai traversé, » dit lord

Byron, « tout le pays que décrit Rousseau, l'*Héloïse* à la main, et je suis frappé au delà de tout ce que l'on peut dire de la beauté et de l'exactitude des descriptions. Je vous envoie une branche de l'acacia de Gibbon, et quelques feuilles des roses de son jardin que je viens de visiter ainsi que sa maison. Vous trouverez dans sa vie une mention honorable de cet acacia, sous lequel il se promenait la nuit qu'il acheva son histoire. Madame de Staël a rassemblé à Copet la plus agréable société de toute l'Europe. » *B.*

16 Les Luddistes, ou briseurs de métiers, ainsi appelés du nom de *Ludd*, leur chef.

17 Les Américains.

POÉSIES DIVERSES,

COMPOSÉES DE 1817 A 1821.

VERSICULES.

J'ai lu *Christabel* tout d'un trait.
— Parfait.
Et *le Missionnaire* aussi.
— Merci.
J'ai feuilleté *Marguerite* un moment.
— Vraiment?
D'*Ilderim* une page ou deux.
— Grands dieux!
Puis j'ai lu ce que Scott a fait sur Waterloo.
— Oh! oh!
J'ai fini par Wordsworth, poëte au petit lait.
— Laid! laid!
Etc., etc., etc.

A M. MURRAY.

Pour allécher le lecteur, John Murray, vous avez publié *Marguerite d'Anjou*, qui ne se vendra pas de sitôt (du moins vous n'en avez pas vendu encore); et puis, pour ajouter à nos étonnements, vous avez, sans remords, imprimé *Ilde-*

rim; or, prenez garde de faire de mauvaises affaires, parce que, voyez-vous, s'il vous arrivait de faillir, ces livres-là seraient pour vous une fort mauvaise caution.

Surtout ne communiquez pas ces vers au *Morning-Post* ou à Perry; ce serait une trahison qui me mettrait dans une situation critique : car, d'abord, il me faudrait, dans mon batelet, soutenir l'abordage d'une galère [1]; et, supposé que je fusse vainqueur du champion d'Assyrie, j'aurais ensuite à rompre une lance avec le chevalier femelle [2].

25 mars 1817.

ÉPÎTRE DE M. MURRAY AU DOCTEUR POLIDORI [3].

J'ai lu, sans perdre temps, votre pièce, docteur,
Et vraiment, dans son genre, elle vous fait honneur;
Elle humecte les yeux; son artifice habile
Donne des pâmoisons et purge de la bile.

J'en aime la morale ainsi que l'action;
Le nœud n'est pas trop mal, le dialogue est bon;
Votre héros mugit, votre héroïne pleure;
Sur la fin tout le monde expire. A la bonne heure.
En un mot, votre drame est, je crois, ce qu'il faut.
Quant à le publier, si je vous fais défaut,
Ce n'est pas, croyez-moi, que je ne sois sensible
A tout ce qu'il contient de mérite ostensible;
Mais — c'est que, — voyez-vous, — dans ce siècle maudit,
Les drames imprimés sont de mauvais débit:
Manuel m'a fait perdre un argent fou; l'*Oreste*
De Sotheby (ce drame est son meilleur, au reste)
Est demeuré chez moi si longtemps invendu
Que maintenant, ma foi, c'est de l'argent perdu.
J'ai fait plus d'une annonce habile, décevante;
Mais voyez mon commis et mon livre de vente;
Ivan, *Ina*, parmi cent autres brimborions,
De l'arrière-boutique encombrent les rayons.

Et puis, voilà-t-il pas Byron qui m'expédie,
Plié dans une lettre, un bout de tragédie
Qui n'en est pas plus une, ainsi qu'on le verra,

Que *Darnley*, *Kehama*, qu'*Ivan* et cætera !
Depuis un an il baisse, et son talent s'épuise :
Il faut qu'il ait perdu son esprit à Venise.
Enfin, Monsieur, s'il faut nettement m'expliquer,
Dans de nouveaux périls je n'ose m'embarquer.
Je vous écris en hâte, excusez les ratures ;
Cette lettre est tracée au fracas des voitures.
Ma chambre est pleine : ici le critique Giffort
Discute d'un article et le faible et le fort,
Et, glosant sur les noms et sur les particules,
Corrige doctement des points et des virgules.

Le *Quarterly*. — Peut-être auriez-vous ce talent !
Faites pour la *Revue* un article excellent :
Par exemple, prenez pour sujet Sainte-Hélène ;
Ou bien, si vous vouliez, Monsieur, prendre la peine,
Aussi brièvement qu'on pourra l'exprimer,
De nous dire comment... — Mais, pour me résumer,
Je disais — que ma chambre en beaux esprits abonde,
Crabbe, Campbell, Croker, Frère, Ward, tout le monde ;
Tout homme comme il faut, pourvu qu'il soit bien mis,
Dans mon humble retraite est poliment admis.

Je reçois aujourd'hui plus d'un auteur notable ;
Crabbe, Hamilton, Chantrey, paraîtront à ma table ;
Ils sont là, maintenant, parlant du coup fatal
Qui vient de nous ravir cette pauvre de Staël.
Son livre sur la France avançait ; quel dommage !
Puisse la vérité briller dans cet ouvrage !
Ainsi notre temps passe ; ainsi nous caquetons. —
Mais revenons un peu, docteur, à nos moutons.
J'en suis vraiment fâché, mais, d'honneur, sur mon âme,
Voyez-vous, je ne puis imprimer votre drame,
A moins qu'O'Neill n'y joue ; alors on pourrait voir.
Je ne respire pas du matin jusqu'au soir ;
Je suis mort, ma cervelle est pleine jusqu'au faîte,
Et je ne sais vraiment où donner de la tête.
Sur ce, docteur, je suis, d'un cœur sincère et vrai,
Votre humble et très-pressé serviteur,

JOHN MURRAY.

ÉPÎTRE A M. MURRAY.

1

Cher Murray, qui diable vous presse
De mettre incontinent mon dernier chant[1] sous presse ?
Hobhouse vous l'apporte en toute sûreté,
Dans son porte-manteau fort bien empaqueté ;
Et si nul en chemin d'ici là ne le vole,
Vous l'allez recevoir bientôt, sur ma parole.

2

Quant au journal que vous nous promettez,
Et que déjà vous nous vantez,
C'est bien ; pour moi, maintenant je termine
Mon *Beppo*, que je vous destine.
Pour vous au net je le mettrai,
Et puis je vous l'expédirai.

3

De Galt vous avez le voyage ;
C'est peu de chose, assurément,
Et vous ne pouviez décemment
Commencer par un moindre ouvrage.
L'auteur, emphatique vaurien,
Ignorant le français comme l'italien,
Pour écrire son sot grimoire,
Sans doute possédait le don divinatoire.

4

Quelles pertes, d'ailleurs, ne répareraient pas
Spence et son commérage! on le lira, je pense.
Puis, vous avez *Marie* et sa correspondance ;
Cela, joint à *Beppo*, pourra faire fracas
Et du public vaincre l'indifférence.

5

Puis vous avez, par-dessus le marché,
Gordon, général émérite,
Aidant son maître moscovite
A décrasser son peuple, ours du Nord mal léché,
Pour qui faire sa barbe est un affreux péché.

6

Quant à l'écrivain, pauvre diable,
Au personnage habile et sans argent

Avec qui vous voulez conclure au préalable,
En fait de mérite indigent,
Venise pourrait bien vous présenter votre homme;
Mais veuillez, s'il vous plaît, me préciser la somme.

Venise, 8 janvier 1818.

A M. MURRAY.

I.

Strahan, Tonson, Lintot de notre époque, patron et publicateur des rimes, pour toi le poëte gravit péniblement le Pinde, mon Murray.

II.

A toi, son manuscrit en main, se présente, muet d'espoir et de crainte, l'auteur qui demande à prendre son essor; tu imprimes tout, — tu vends quelquefois, — mon Murray.

III.

Sur le tapis vert de ta table je vois le dernier numéro du *Quarterly*;—mais où est ton nouveau *Magazin*, mon Murray?

IV.

Sur tes rayons les plus élégants brillent les livres que tu estimes les plus divins, l'*Art de la Cuisine*, et mes ouvrages, mon Murray.

V.

Excursions, voyages, essais, sermons, tout cela, je pense, amène de la farine à ton moulin; et puis tu as encore l'*Almanach de la Marine royale*, mon Murray.

VI.

Et Dieu me garde de terminer sans mentionner le *Bureau des longitudes*, quoiqu'il me reste à peine de la place sur cet étroit papier, mon Murray.

Venise, 25 mars 1818.

A THOMAS MOORE.

I.

Que fais-tu maintenant, ô Thomas Moore? Que fais-tu maintenant, ô Thomas Moore? Es-tu occupé à soupirer ou

à faire ta cour? Fais-tu des vers ou l'amour? Es-tu dans les baisers ou dans les roucoulements, dis, Thomas Moore ?

II.

Mais voici venir le carnaval, ô Thomas Moore! Voici venir le carnaval, ô Thomas Moore! Voici venir le masque et la chanson, le fifre et le tambourin, la guitare et le plaisir, ô Thomas Moore!

ÉPITAPHE DE WILLIAM PITT.

Celui dont la dépouille est sous ce marbre enfouie
Mentit dans la chapelle et dort dans l'abbaye [5].

ÉPIGRAMME.

Cobbett a fort bien fait, chacun en conviendra,
D'exhumer tes os, Thomas Payne;
Si de venir le voir ici tu prends la peine,
En enfer, à son tour, il te visitera.

SUR L'ANNIVERSAIRE DE MON MARIAGE.

Voici venir le jour qui commence l'année:
J'accepte, mes amis, vos vœux et votre espoir;
Souhaitez-moi pourtant, s'il vous plait, de revoir
Cette époque souvent, jamais cette journée.

SUR LA NAISSANCE DE JOHN WILLIAM RIZZO HOPNER.

Cet enfant unira, j'espère,
Au bon sens paternel la grâce de sa mère,
Et, pour qu'aucun bonheur ne lui manque ici-bas,
L'appétit de Rizzo charmera ses repas.

SONNET A GEORGES IV, SUR LE RETRAIT DE LA CONDAMNATION DE LORD ÉDOUARD FITZGERALD.

Etre le père de l'orphelin, tendre la main du haut du trône, et relever le fils de celui qui expira autrefois pour soustraire un royaume au sceptre de ton père, c'est être vé-

ritablement roi, c'est transformer l'envie en louanges ineffables. Renvoie tes gardes, confie-toi à de tels actes, car quelles mains se lèveront, sinon pour te bénir? Sire, n'était-il pas facile et n'est-il pas doux de te faire aimer et d'être tout-puissant par la clémence? Maintenant ta souveraineté est plus absolue que jamais; tu règnes en despote sur un peuple libre, et ce ne sont pas nos bras, mais nos cœurs que tu enchaînes[6].

Bologne, 12 août 1819.

L'AVATAR IRLANDAIS.

I.

Avant que la fille de Brunswick soit refroidie dans son cercueil, et pendant que les vagues portent ses cendres vers sa patrie, Georges le Triomphant s'avance sur les flots vers l'île bien-aimée qu'il chérit — comme son épouse.

II.

Il est vrai qu'ils ne sont plus, les grands hommes qui ont signalé cette ère de gloire si brillante et si courte, arc-en-ciel de la liberté, ce petit nombre d'années dérobées à des siècles d'esclavage et pendant lesquelles l'Irlande n'eut point à pleurer sa cause trahie ou écrasée.

III.

Il est vrai que les chaînes du catholique résonnent sur ses haillons; le château est encore debout; mais le sénat n'est plus, et la famine, qui habitait ses montagnes esclaves, étend son empire jusqu'à son rivage désolé.

IV.

Jusqu'à son rivage désolé, — où l'émigrant s'arrête un moment pour contempler encore sa terre natale avant de la quitter pour toujours, ses larmes tombent sur sa chaîne qu'il vient de briser, car la prison qu'il quitte est le lieu de sa naissance.

V.

Mais il vient! il vient, le Messie de la royauté, semblable à un énorme Léviathan poussé par les vagues! Recevez-le

donc comme il convient d'accueillir un tel hôte, avec une légion de cuisiniers et une armée d'esclaves !

VI.

Il vient, dans la verte primeur de la soixantaine, jouer son rôle de roi au milieu de la cérémonie qui se prépare. — Mais vive à jamais le trèfle dont il est couvert, si le vert qu'il porte à son *chapeau* pouvait passer à son *cœur !*

VII.

Si ce cœur depuis longtemps flétri pouvait reverdir, et si une source nouvelle de nobles affections pouvait y naître, la liberté pourrait te pardonner ces danses sous le poids de tes chaînes et ces cris de ton esclavage, qui attristent le ciel.

VIII.

Est-ce démence ou bassesse de ta part? Fût-il Dieu lui-même, — au lieu d'être, comme il l'est, fait de la plus grossière argile, avec plus de vices au cœur qu'il n'a de rides au front, ton dévouement servile lui ferait honte, et il s'éloignerait.

IX.

Oui, hurle à sa suite ! Que tes orateurs torturent leur imagination pour caresser son orgueil ! — Ce n'était pas ainsi que sur la liberté implorée en vain l'âme indignée de ton Grattan faisait luire les foudres de sa parole.

X.

Grattan à jamais glorieux ! le meilleur entre les bons ! si simple de cœur, si sublime dans tout le reste ! doué de tout ce qui manquait à Démosthènes, son rival ou son vainqueur dans tout ce que possédait l'Athénien.

XI.

Lorsque Tullius s'éleva à l'apogée de Rome, quoiqu'il n'eût point d'égaux, d'autres l'avaient précédé; l'œuvre était commencée; — mais Grattan sortit comme un Dieu de la tombe des âges, le premier, le dernier, le sauveur, l'*unique*.

XII.

Il eut le talent d'Orphée pour toucher les brutes, et le feu

de Prométhée pour embraser le genre humain ; la tyrannie elle-même, en l'écoutant, se sentit émue ou resta muette, et la corruption recula terrifiée devant le regard de son génie.

XIII.

Mais revenons à notre sujet! revenons aux despotes et aux esclaves! aux banquets fournis par la famine! aux réjouissances dont la douleur fait les frais! L'accueil de la vraie liberté est simple; mais l'esclavage extravague dans ses démonstrations quand une semaine de saturnales vient à relâcher sa chaîne.

XIV.

Que l'indigente splendeur que t'a laissée ton naufrage décore le palais (comme le banqueroutier cherche à cacher sa ruine sous un étalage de luxe), Erin, voici ton maître. Dépose tes bénédictions aux pieds de celui qui te refuse les siennes!

XV.

Ou si en désespoir de cause la liberté est obtenue de force, si l'idole de bronze s'aperçoit que ses pieds sont d'argile, ce sera parce que la terreur ou la politique auront arraché ce que les rois ne donnent jamais qu'à la manière des loups quand ils abandonnent leur proie.

XVI.

Chaque animal a sa nature, celle d'un roi est de *régner* ; — *régner!* ce seul mot comprend la cause de toutes les malédictions consignées dans les annales des siècles, depuis César le redouté jusqu'à Georges le méprisé!

XVII.

Mets ton uniforme, ô Fingal! O'Connell, proclame ses perfections! *ses* perfections à *lui!!!* et persuade à ta patrie qu'un demi-siècle de mépris fut une erreur de l'opinion et que « Henri[7] est bien le plus mauvais sujet et le plus charmant jeune prince qui soit au monde. »

XVIII.

Ton aune de ruban bleu, ô Fingal! fera-t-elle tomber les fers de plusieurs millions de catholiques? ou plutôt ne sont-

ils pas pour toi une chaîne plus étroite encore que celle de tous les esclaves qui maintenant saluent de leurs hymnes celui qui les a trahis ?

XIX.

Oui ! « bâtissez-lui une demeure ! » que chacun apporte son obole ! jusqu'à ce que, comme une autre Babel, s'élève le royal édifice ! Que tes mendiants et tes ilotes réunissent leur pitance — et donnent un palais en retour d'un dépôt de mendicité et d'une prison !

XX.

Servez, — servez, pour Vitellius, le royal repas, jusqu'à ce que le despote glouton en ait jusqu'à la gorge ! et que les hurlements de ses ivrognes le proclament le quatrième des imbéciles et des oppresseurs du nom de « Georges ! »

XXI.

Que les tables gémissent sous le poids des mets ! Qu'elles gémissent comme ton peuple pendant des siècles de malheur ! Que le vin coule à flots autour du trône de ce vieux Silène, comme le sang irlandais a coulé et doit couler encore !

XXII.

Mais que *son* nom ne soit pas ta seule idole. — Contemple à sa droite le moderne Séjan ! Ton Castlereagh ! Ah ! qu'il soit tien encore ! misérable dont le nom n'a jamais été prononcé qu'accompagné de malédictions et de railleries !

XXIII.

Jusqu'à ce jour où l'île qui devait rougir de lui avoir donné naissance, comme le sang qu'elle a versé a rougi ses sillons, semble fière du reptile sorti de ses entrailles, et pour prix de ses assassinats lui prodigue les acclamations et les sourires !

XXIV.

Sans un seul rayon du génie de sa patrie, sans l'imagination, le courage, l'enthousiasme de ses fils, — le lâche peut faire douter Erin qu'elle ait donné le jour à un être aussi vil.

XXV.

Sinon — qu'elle cesse de s'enorgueillir de ce proverbe qui

proclame que sur le sol d'Erin aucun reptile ne peut naître; voyez-vous le serpent, avec son sang de glace et le venin qui le gonfle, réchauffer ses anneaux dans le sein d'un roi !

XXVI.

Crie, bois, mange et adule, ô Erin ! Le malheur et la tyrannie t'avaient déjà mis bien bas; mais l'accueil que tu fais aux tyrans t'a fait descendre plus bas encore.

XXVII.

Mon humble voix s'éleva pour défendre tes droits; mon vote d'homme libre fut donné à ton affranchissement; ce bras, quoique faible, se fût armé pour ta querelle, et dans ce cœur, bien qu'usé, il y avait encore un battement pour toi.

XXVIII.

Oui, je t'aimais, toi et les tiens, bien que tu ne sois pas ma terre natale; j'ai connu parmi tes fils de nobles cœurs et de grandes âmes, et j'ai pleuré avec le monde entier sur la tombe de tes patriotes; mais maintenant je ne les pleure plus.

XXIX.

Car ils dorment heureux dans leurs sépultures lointaines, tes Grattan, tes Curran, tes Shéridan, tous ces chefs longtemps illustrés dans la guerre de l'éloquence, qui, s'ils n'ont pas retardé ta chute, l'ont du moins honorée.

XXX.

Oui, ils sont heureux sous la froide pierre de leurs tombeaux anglais ! Leurs ombres ne s'éveilleront pas aux clameurs qu'aujourd'hui tu exhales, et le gazon qui recouvre leur libre argile ne sera pas foulé par des oppresseurs et des esclaves qui baisent leurs chaînes.

XXXI.

Jusqu'à ce jour j'avais porté envie à tes fils et à ton rivage, bien que leurs vertus fussent proscrites, leurs libertés en fuite : il y avait je ne sais quoi de si chaleureux et de si sublime dans un cœur irlandais, que je porte envie — à tes *morts !*

XXXII.

Ou, si quelque chose peut faire taire un instant mon mépris pour une nation si servile malgré ses blessures encore saignantes, une nation qui, foulée aux pieds comme le ver, ne se retourne pas contre le pouvoir, c'est la gloire de Grattan et le génie de Moore!

STANCES A L'ÉRIDAN[8].

I.

Fleuve qui baignes de tes flots l'antique cité[9] où habite la dame de mon amour, pendant qu'elle se promène sur tes bords, et que peut-être elle reporte vers moi un souvenir faible et passager;

II.

Que ton onde vaste et profonde n'est-elle le miroir de mon cœur où ses yeux puissent lire les mille pensées que maintenant je te confie, agitées comme tes vagues, impétueuses comme ton cours!

III.

Que dis-je! — le miroir de mon cœur! Ton onde n'est-elle pas forte, rapide et sombre? Tu es ce que furent et ce que sont mes sentiments; et ce que tu es, mes passions l'ont été longtemps.

IV.

Peut-être le temps les a-t-il un peu calmées, — mais non pour toujours; tu franchis tes rives, fleuve sympathique! et pendant quelque temps tes flots en ébullition débordent, puis rentrent dans leur lit; les miens se sont affaissés et ont disparu,

V.

Laissant après eux des ruines; et maintenant nous avons repris notre ancien cours; toi, pour aller te réunir à l'Océan; — moi, pour aimer *celle* que je ne devrais pas aimer.

VI.

Ces flots que je contemple couleront sous les murs de sa cité natale, et murmureront à ses pieds; ses yeux te regar-

deront quand, fuyant les chaleurs de l'été, elle viendra respirer l'air du crépuscule.

VII.

Elle te regardera, — et, plein de cette pensée, je t'ai regardé ; et depuis ce moment, ne séparant plus son souvenir de toi, je n'ai pu penser à tes ondes, je n'ai pu les nommer ni les voir sans un soupir pour elle !

VIII.

Ses yeux brillants se réfléchiront dans tes flots ; — oui ! ils verront cette même vague que je fixe en ce moment : vague fortunée ! les miens ne la reverront plus, même en rêve !

IX.

Le flot qui emporte mes larmes ne reviendra plus ; reviendra-t-elle, celle que le flot va rejoindre ? — Eridan ! tous deux nous foulons tes rives, tous deux nous errons sur tes bords, moi près de ta source, elle près de l'Océan au flot bleu.

X.

Mais ce qui nous sépare, ce n'est ni l'éloignement, ni la profondeur des vagues, ni de vastes territoires ; c'est la barrière d'une destinée différente, aussi différente que les climats qui nous ont donné le jour.

XI.

Un étranger s'est pris d'amour pour la dame de ces bords ; il est né bien loin par delà les montagnes ; mais son sang est tout méridional, comme s'il n'avait jamais ressenti le souffle des sombres autans qui glacent les mers du pôle.

XII.

Mon sang est tout méridional, sans quoi je n'aurais pas quitté ma patrie, et je ne serais pas, en dépit de douleurs que l'oubli n'effacera jamais, redevenu l'esclave de l'amour, — ou tout au moins de toi.

XIII.

C'est en vain que j'essaierais de lutter ; — je consens à mourir jeune. — Que je vive comme j'ai vécu ; que j'aime

comme j'ai aimé ; si je redeviens poussière, c'est de la poussière que je suis sorti, et alors, du moins, rien ne pourra plus émouvoir mon cœur.

STANCES COMPOSÉES SUR LA ROUTE DE FLORENCE A PISE [10].

I.

Oh ! ne me parlez plus d'un nom grand dans l'histoire ; les jours de notre jeunesse sont les jours de notre gloire ; le myrte et le lierre sur un front de vingt-deux ans valent tous vos lauriers, quel qu'en soit le nombre.

II.

Que sont des guirlandes et des couronnes pour un front sillonné de rides? c'est la rosée printanière sur une fleur morte. Loin d'une tête blanchie de pareils ornements! que m'importent des lauriers qui ne peuvent donner que la gloire?

III.

O renommée [11] ! si jamais j'ai pris plaisir à tes louanges, c'est moins à cause de tes phrases sonores que pour lire dans les yeux brillants de celle qui m'est chère qu'elle ne me jugeait pas indigne de l'aimer.

IV.

C'est *là* surtout que je te cherchais, c'est *là* seulement que je te trouvais ; le plus beau des rayons de ton auréole, c'était son regard ; quand quelque chose brillait en moi dont l'éclat se reflétait dans ses yeux, alors je connaissais l'amour, et je sentais la gloire.

STANCES [12].

SI LE FLEUVE DE L'AMOUR.

I.

Si le fleuve de l'amour pouvait couler toujours, si le temps ne pouvait rien sur lui,—nul autre plaisir ne vaudrait celui-là, et nous chéririons notre chaîne comme un trésor. Mais puisque nous cessons de soupirer avant de cesser de vivre, puisque, fait pour voler, l'amour a des ailes, par ce motif,

aimons pendant une saison, et que cette saison soit le printemps.

II.

Quand des amants se quittent, leur cœur se brise de douleur; tout espoir est perdu pour eux; ils croient n'avoir plus qu'à mourir. Quelques années plus tard, oh! comme ils verraient d'un œil plus froid celle pour laquelle ils soupirent! Enchaînés l'un à l'autre dans toutes les saisons, ils dépouillent plume à plume les ailes de l'amour; — dès lors il ne s'envole plus; mais, privé de son plumage, il grelotte tristement après que le printemps est passé.

III.

Comme un chef de faction, le mouvement est sa vie. — Tout pacte obligatoire qui contrôle sa puissance obscurcit sa gloire; il quitte dédaigneusement un territoire où il ne règne plus en despote. Il ne peut rester stationnaire; il faut qu'enseignes déployées, ajoutant chaque jour à son pouvoir, il marche sans cesse en avant; — le repos l'accable, la retraite le tue: l'amour ne souffre point un trône dégradé.

IV.

Amant passionné, n'attends pas que les années s'écoulent pour t'éveiller ensuite comme d'un songe, alors que, vous reprochant avec des paroles de raillerie et de colère vos imperfections mutuelles, vous serez hideux aux yeux l'un de l'autre. — Quand la passion commence à décliner, mais subsiste encore, n'attends pas que les contrariétés aient achevé de la flétrir: dès que l'amour décroît, son règne est terminé. — Séparez-vous donc de bonne amitié, — et dites-vous adieu.

V.

C'est ainsi que votre affection aura laissé en vous des souvenirs pleins de charmes: vous n'aurez point attendu que, fatigués ou aigris, vos passions se soient émoussées dans la satiété. Vos derniers baisers n'auront pas laissé de froides traces; — les traits auront conservé leur expression affectueuse, et les yeux, miroir de vos douces erreurs, réfléchi-

ront un bonheur qui, pour avoir été le dernier, n'en fut pas moins suave.

VI.

Il est vrai que les séparations demandent plus que de la patience; quels désespoirs n'ont-elles point fait naître! Mais, en s'obstinant à rester, que fait-on, sinon enchaîner des cœurs qui, une fois refroidis, se heurtent contre les barreaux de leur prison? Le temps engourdit l'amour, la continuité le détruit; l'amour, enfant ailé, veut des cœurs jeunes comme lui; il y a pour nous une douleur plus cuisante, mais plus courte, à sevrer nos joies qu'à les user.

LE BAL DE CHARITÉ.

Qu'importent les angoisses d'un époux et d'un père? qu'importe que dans l'exil ses douleurs soient grandes ou petites, pourvu qu'ELLE s'entoure de la gloire du pharisien, et que les dévôts patronisent son « bal de charité? » Qu'importe qu'un cœur sensible, bien que coupable, soit entraîné à des excès devant lesquels il eût reculé autrefois? — Les souffrances du pécheur ne sont que justice, et la dévote réserve sa charité pour le bal[13].

ÉPIGRAMME SUR L'ANNIVERSAIRE DE MON MARIAGE.

A PÉNÉLOPE.

Ce jour, dont je maudis l'aurore,
De tous nos jours fut le plus malheureux;
Voilà *six* ans nous n'étions qu'*un* encore,
Depuis cinq ans nous sommes *deux*.

SUR LE TRENTE-TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE.

(22 JANVIER 1821[14].)

Parcourant cette vie et ses ennuis cuisants,
A travers ce sentier fangeux, pénible et sombre,
De trente-trois mes ans ont donc atteint le nombre!
Que m'en reste-t-il? Rien; mais j'ai trente-trois ans.

ÉPIGRAMME.

SUR CE QUE LA COMPAGNIE DES CHAUDRONNIERS AVAIT RÉSOLU DE PRÉSENTER UNE ADRESSE A LA REINE CAROLINE [15].

Les chaudronniers avec force métal
Doivent, dit-on, aller trouver la reine.
Ils peuvent s'épargner la peine
D'une procession digne du carnaval,
Car de bronze et d'airain là-bas on n'a que faire,
Et c'est vraiment de l'eau qu'on porte à la rivière [16].

A M. MURRAY.

Pour Oxfort [17] et pour Waldegrave [18]
Vous donnez plus que pour moi, c'est très-grave.
Mon cher Murray, vous avez tort :
Un chien vivant vaut bien un lion mort ;
Le proverbe le dit. Un lord vivant, j'espère,
Vaut pour le moins deux lords en terre ;
Puis le vers se vend mieux que la prose, entre nous ;
Mais le papier me manque ; au fait, décidez-vous.
Si vous l'avez pour agréable,
C'est bien ; sinon, mon cher, allez au diable.

STANCES.

Quand un homme n'a point dans sa patrie de liberté pour laquelle il puisse combattre, qu'il aille combattre pour celle de ses voisins. Qu'il pense à la gloire de la Grèce et de Rome, et qu'il se fasse casser la tête pour sa peine.

Faire du bien au genre humain est un plan chevaleresque qui est toujours noblement récompensé ; battez-vous donc pour la liberté partout où vous pourrez, et si vous n'êtes ni fusillé ni pendu, vous avez la chance d'être fait baron.

SUR LE SUICIDE DE LORD CASTLEREAGH.

Honneur à toi, patriote sublime !
Tu suivis de Caton l'exemple magnanime :

Il aima mieux, de Rome inflexible soutien,
Mourir pour son pays, comme toi pour le tien,
Que voir la tyrannie assise aux bords du Tibre;
Toi, tu t'es immolé pour qu'Albion fût libre.

SUR LE MÊME.

Il s'est donné la mort! — Si c'était, l'insensé!
Le premier sang qu'il eût jamais versé!

SUR LE MÊME.

Qui s'est tué? — Celui dont le bras détesté
Avait, depuis longtemps, tué la liberté.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES DE 1817 A 1821.

[1] Jeu de mots sur M. Gally Knight, auteur d'*Ilderim*.

[2] Miss Holford, auteur de *Marguerite d'Anjou*.

[3] Pour ce qui a rapport au docteur Polidori et à ses tragédies, voyez les *Mémoires de Moore*, t. III. — « Aucun ouvrage ne m'a jamais autant déplu, » dit lord Byron, « que les tracasseries, la mauvaise humeur de ce jeune homme; mais il a quelque talent, et c'est un homme d'honneur, qui se corrigera. Intéressez-vous pour lui, car il le mérite. Vous n'avez pas encore essayé des tragédies médicales, prenez celle-là. » *B.*

[4] Le quatrième chant de *Childe-Harold*.

[5] On sait que le parlement tient ses séances dans la chapelle de Saint-Stephen, contiguë à l'abbaye de Westminster. Cette épigramme n'est qu'un calembour, le même mot exprimant en anglais *mentir* et *être couché*.

[6] Aussi le prince a annulé la condamnation de Fitzgerald. *Ecco un sonetto*, voilà un sonnet pour vous autres; Fitzgerald de longtemps ne vous en donnera un pareil. Vous pouvez y mettre mon nom si cela vous plaît. Le prince mérite toute louange, bonne ou mauvaise; c'est un véritable trait de prince. *B.*

[7] Henri V. — Shakspeare met cette phrase dans la bouche de *Falstaff* parlant de son royal compagnon de débauche. *N. du T.*

[8] Vers le milieu d'avril 1819, lord Byron alla de Venise à Ravennes, où il devait trouver la comtesse Guiccioli. Les vers suivants, qui ont été admirés autant qu'aucun autre de ses ouvrages, furent écrits, suivant le témoignage de madame Guiccioli, pendant son voyage, lorsqu'il

naviguait sur l'*Éridan*. En les envoyant en Angleterre, en mai 1820, il disait : — « Ces vers ne doivent pas être publiés ; regardez-les, je vous prie, comme des vers de société, écrits d'après des sentiments tout personnels. » Ils ont paru pour la première fois en 1824.

[9] Ravennes, ville que lord Byron avouait aimer plus qu'aucun autre endroit après la Grèce. — « Il résida dans cette ville, » dit madame Guiccioli, « un peu plus de deux ans, et la quitta avec le plus grand regret et avec le pressentiment que son départ serait le signal de mille maux. Il était continuellement occupé à faire du bien ; plusieurs familles lui doivent le peu de jours heureux qu'elles ont jamais connus. Son arrivée fut regardée comme une bonne fortune, et son départ comme une calamité publique. »

Dans le troisième chant de *Don Juan*, lord Byron a décrit la vie tranquille qu'il menait dans cette ville.

[10] J'ai composé ces stances, excepté la quatrième (que je viens d'achever), sur la route de Florence.

[11] Dans le même journal on trouve le passage suivant, à la fois triste et curieux : — Aussi loin que la réputation peut aller, j'entends pendant la vie d'un homme, j'en ai eu ma part, peut-être une part *certainement* plus grande que je ne le méritais : j'ai reçu, à ma connaissance, plusieurs compliments flatteurs d'endroits où l'on ne croirait jamais qu'un nom puisse pénétrer ; il y a deux ans, ou plutôt trois, c'était en août, juin ou juillet 1819, je reçus à Ravennes une lettre en vers *anglais* de Drontheim, en Norwège, écrite par un Norwégien, et contenant les compliments ordinaires ; le même mois je reçus une invitation pour me rendre dans le Holstein, d'un M. Jacobson, de Hambourg, je crois : à cette lettre était jointe une traduction de la chanson de Médora, dans le *Corsaire*, par une baronne westphalienne (ce n'était pas celle de Thundertontronk), avec quelques vers d'elle très-jolis et dans le goût de ceux de Klopstok, et une traduction en prose au sujet de ma femme. Comme cela la regardait plutôt que moi, je la lui envoyai avec la lettre de M. Jacobson. N'est-ce pas une chose bizarre, que de recevoir de quelqu'un que l'on ne connaît pas une invitation pour passer *l'été* dans le Holstein lorsqu'on est en Italie ? La lettre était adressée à Venise. M. Jacobson me parlait des roses sauvages qui croissent l'été dans le Holstein ; pourquoi alors les Cimbres et les Teutons émigrèrent-ils ? Quelle étrange chose c'est que la vie de l'homme ! Si je me présentais moi-même à la porte de la maison où est ma fille, la porte me serait fermée au nez, à moins, ce qui n'est pas impossible, que je ne tuasse le portier ; et si j'étais allé cette année-là et peut-être aujourd'hui à Drontheim, la ville la plus éloignée de la Norwège, ou dans le Holstein, je serais reçu à bras ouverts chez des étrangers qui ne me sont unis par aucun lien de parenté. Aussi loin que peut s'étendre la réputation d'un homme, mon nom s'est répandu ; mais en vérité, cela a été bien compensé par d'autres misères, et telles que je ne crois pas que jamais

homme littéraire ait eu autant à souffrir. Je regarde ces compensations comme des conditions de notre pauvre nature. »

[12] Un ami de lord Byron, qui était avec lui à Ravennes lorsqu'il écrivit ces stances, dit qu'elles furent composées, comme beaucoup d'autres pièces, non pas avec l'intention de les publier, mais uniquement pour le soulager dans un moment de souffrance. Il avait été douloureusement frappé de plusieurs événements qui le forçaient à quitter subitement l'Italie, et au moment où il écrivait cette chanson, il était malade d'un accès de fièvre.

[13] Ces vers furent écrits en lisant dans les journaux que lady Byron avait été patronesse dans un bal pour les pauvres.

[14] Dans le journal de lord Byron, à la date du 21 janvier 1821, on lit : — « Dîné ; — fait des visites ; — rentré chez moi ; — lu ; — remarqué une anecdote dans la correspondance de Grimm : il lit que Regnard et la plupart des poëtes comiques étaient gens bilieux et mélancoliques, et que M. de Voltaire, qui est très-gai, n'a jamais fait que des tragédies, et que la comédie gaie est le seul genre où il n'ait point réussi. C'est que celui qui rit et celui qui fait rire sont deux hommes fort différents. Dans ce moment, je me sens aussi bilieux qu'a jamais pu l'être le plus grand auteur comique, autant que Regnard lui-même, qui, après Molière, passe pour avoir écrit la meilleure comédie, et que l'on dit s'être suicidé. Je ne suis guère en train de continuer ma tragédie. Demain est mon jour de naissance, c'est-à-dire à minuit.... Dans douze minutes, j'aurai complété mes trente-trois ans, et je vais me coucher, affligé d'avoir vécu si longtemps et d'avoir fait si peu de choses....... Voilà trois minutes que minuit est sonné, et j'ai maintenant trente-trois ans.

« Heu ! fugaces, Posthume, labuntur anni.

« Je ne les regrette pas tant pour ce que j'ai fait, que pour ce que j'aurais pu faire. »

[15] La procession des chaudronniers au palais de Brandebourg fut une des plus absurdes niaiseries du bizarre procès de la reine.

[16] Voilà une épigramme pour vous ; elle n'est pas indigne de Wordsworth, homme d'un vaste mérite, quoique peu connu. Je dois en grande partie sa lecture, comme je vous l'ai dit à Mestri, à ma passion pour la pâtisserie. *B.*

[17] *Mémoires d'Horace Walpole sur les neuf dernières années du règne de George II.*

[18] *Mémoires de James*, comte Waldegrave, gouverneur de George III, lorsqu'il n'était que prince de Galles.

LE PÈLERINAGE
DE CHILDE-HAROLD.

> L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays. J'en ai feuilleté un assez grand nombre que j'ai trouvées également mauvaises. Cet examen ne m'a point été infructueux. Je haïssais ma patrie. Toutes les impertinences des peuples divers parmi lesquels j'ai vécu m'ont réconcilié avec elle. Quand je n'aurais tiré d'autre bénéfice de mes voyages que celui-là, je n'en regretterais ni les frais ni les fatigues.
>
> LE COSMOPOLITE.

PRÉFACE DES DEUX PREMIERS CHANTS.

Ce poëme a été en grande partie composé sur les lieux que l'auteur s'est proposé de décrire. Il l'a commencé en Albanie, et ce qui est relatif à l'Espagne et au Portugal est le résultat de ses observations personnelles dans ces pays. Cet avertissement préalable était nécessaire pour établir l'exactitude des descriptions. Les sites qu'on a voulu esquisser appartiennent à l'Espagne, au Portugal, a l'Epire, à l'Acarnanie et à la Grèce. C'est là que pour le moment s'arrête le poëme. Selon l'accueil qui lui sera fait, l'auteur verra s'il doit s'aventurer à conduire ses lecteurs jusqu'à la capitale de l'Orient, en passant par l'Ionie et la Phrygie. Ces deux chants ne sont que des ballons d'essai.

On a introduit dans le poëme un personnage imaginaire pour servir de lien commun à toutes les parties. Toutefois on ne doit pas s'attendre à y trouver beaucoup de régularité. Des amis à l'opinion desquels j'attache le plus haut prix m'ont fait entendre qu'on pourrait me soupçonner d'avoir eu en vue un caractère réel dans le personnage fictif de Childe-Harold; je proteste formellement et une fois pour toutes contre cette supposition. Harold est l'enfant de l'imagination, créé pour le motif que je viens de dire. Cette idée pourrait avoir jusqu'à un certain point quelque fondement dans certains détails peu importants et d'une

nature purement locale; mais dans les points principaux elle n'en a aucun.

Il est presque superflu de dire que j'ai employé l'appellation de Childe dans le sens de Childe Waters, Childe Childers, et comme plus appropriée au rhythme ancien que j'ai adopté. L'adieu qui se trouve au commencement du premier chant m'a été inspiré par l'adieu de lord Maxwel, dans *les Poésies écossaises*, publiées par M. Scott.

On trouvera peut-être dans la première partie, où il est question de la Péninsule, quelques légers points de coïncidence avec les différents poëmes qu'on a publiés au sujet de l'Espagne; mais ces rapports ne peuvent être qu'accidentels, car, à l'exception de quelques-unes des dernières stances, la totalité de ce poëme a été écrite dans le Levant.

La stance de Spencer, si nous devons en croire l'un de nos poëtes les plus estimés, comporte une très-grande variété de tons. Voici comment s'exprime à cet égard le docteur Beattie : — « Il n'y a pas longtemps que j'ai commencé un poëme dans le style et le rhythme de Spencer, je me propose d'y donner libre carrière à ma fantaisie, et d'y être tour à tour plaisant ou pathétique, descriptif ou sentimental, tendre ou satirique, selon que l'envie m'en prendra; car, si je ne me trompe, le rhythme que j'ai adopté admet également tous ces genres de composition. » — Fortifié dans mon opinion par une telle autorité et par l'exemple de quelques-uns des premiers poëtes de l'Italie, je n'essaierai pas de justifier la variété de tons que j'ai cherché à introduire dans mon poëme, convaincu que si je ne réussis pas, la faute en sera à l'exécution plutôt qu'à un plan sanctionné par la mise en pratique de l'Arioste, de Thomson et de Beattie.

Londres, février 1812.

ADDITION A LA PRÉFACE.

J'ai attendu que la plupart de nos journaux eussent distribué leur portion habituelle de critique. Je n'ai rien à dire contre la justice de la plupart de leurs observations; il me conviendrait mal de me regimber contre leur très-légère censure, considérant qu'avec moins d'indulgence ils eussent peut-être été plus vrais; je ne puis donc que leur faire à tous mes remerciements pour leur générosité. Néanmoins il est un point sur lequel je hasarderai

une observation. Parmi les objections nombreuses qu'on a élevées avec justice contre la physionomie assez faible du *Childe voyageur*, que, malgré beaucoup d'insinuations à ce contraires, je soutiens encore être un personnage fictif. on a dit que, outre l'anachronisme, il est très-peu chevalier, vu que les temps de la chevalerie étaient une époque d'amour, d'honneur, etc. Or, la vérité est que le bon vieux temps où florissait l'amour antique était l'époque de la plus grande corruption. Ceux qui auraient quelques doutes à cet égard peuvent consulter Sainte-Palaye en divers endroits de son ouvrage, et surtout à la page 69 du deuxième volume. Les vœux de la chevalerie n'étaient pas mieux gardés que d'autres ; les chants des troubadours, beaucoup moins spirituels que ceux d'Ovide, n'étaient guère plus décents. Dans les cours d'amour, parlements d'amour ou de courtoisie et de gentillesse, il y avait beaucoup plus d'amour que de gentillesse ou de courtoisie. Voyez Roland sur le même sujet que Sainte-Palaye. Quels que soient les autres reproches adressés au personnage très-peu aimable de Childe-Harold, en ce sens du moins, on peut le considérer comme un parfait chevalier, non pas un chevalier servant, mais un véritable templier. Pour le dire en passant, je crains bien que sir Tristram et sir Lancelot n'aient pas été meilleurs qu'il ne fallait, quoique très-poétiques personnages, et vrais chevaliers, sans peur, sinon sans reproches. Si l'histoire de l'institution de la Jarretière n'est pas une fable, les chevaliers de cet ordre ont, pendant plusieurs siècles, porté les couleurs de la comtesse de Salisbury, de peu édifiante mémoire. Voilà pour la chevalerie. Burke a eu tort de regretter que les jours de cette institution fussent passés, bien que Marie-Antoinette fût tout aussi chaste que la plupart de celles en l'honneur desquelles des lances ont été brisées et des chevaliers désarçonnés.

Avant l'époque de Bayard et jusqu'à celle de sir Joseph Banks, les plus chastes et les plus célèbres chevaliers des temps anciens et modernes, peu d'exceptions contredisent cette assertion; et je crois qu'il suffirait de bien peu de recherches pour ne pas regretter les monstrueuses momeries du moyen-âge.

Je laisse maintenant Childe-Harold vivre son temps tel qu'il est. Il eût été plus agréable et certainement plus facile de tracer un caractère aimable ; il eût été aisé de colorer ses fautes, de le faire moins parler, et agir davantage; mais tout ce que je m'étais

proposé, c'était de montrer, dans sa personne, que la perversion précoce de l'esprit et des mœurs conduit à la satiété des plaisirs passés et au désillusionnement dans les nouveaux, et que, si on en excepte l'ambition, le plus puissant de tous, les stimulants les plus forts, et même le spectacle des beautés de la nature, ne peuvent rien sur une âme ainsi constituée ou plutôt ainsi égarée. Si j'avais continué ce poëme, j'aurais de plus en plus assombri les couleurs de mon personnage, car en me conformant au cadre dans lequel je voulais originairement le faire entrer, j'en aurais fait, à quelques exceptions près, un Timon moderne, ou peut-être un Zéluco poétique.

Londres, 1813.

A IANTHE[1].

Ni dans ces climats, patrie privilégiée de la beauté, où j'ai depuis peu porté mes pas errants, ni dans ces visions qui offrent au cœur des charmes qu'il regrette, en soupirant, de n'avoir vus qu'en songe, jamais rien d'aussi beau que toi n'apparut en réalité ou en imagination. Moi, qui t'ai vue, je n'essaierai pas vainement de peindre l'éclat mobile et changeant de tes charmes; mes paroles seraient faibles pour ceux qui ne te voient pas; à ceux qui te contemplent, que diraient-elles?

Ah! puisses-tu être toujours ce que tu es maintenant, et ne point démentir les promesses de ton printemps; conserver, avec des formes aussi belles, un cœur aussi aimant et aussi pur tout ensemble, image sur la terre de l'amour sans ses ailes, et naïve au-delà de ce que peut imaginer l'espérance! Ah! sans doute, celle qui maintenant élève avec tant d'amour ta jeunesse, en te regardant briller chaque jour d'un nouvel éclat, voit dans toi l'arc-en-ciel de son avenir, dont les célestes couleurs dissipent toutes les afflictions.

Jeune Péri de l'Occident! c'est un bonheur pour moi que mes années soient le double des tiennes; tranquille, mon regard sans amour peut se fixer sur toi, et contempler sans danger la florissante splendeur de tes beautés. Heureux de ne pas voir un jour leur déclin! plus heureux, lorsque tant

de jeunes cœurs saigneront à cause de toi, le mien échappera au destin que réservent tes yeux à ceux qui doivent plus tard voir mêler à leur admiration pour toi ces angoisses inséparables des plus doux moments de l'amour!

Oh! ces yeux qui, vifs comme ceux de la gazelle, tour à tour brillants de fierté et beaux de modestie, nous subjuguent par un rapide regard, nous éblouissent en se fixant sur nous, laisse-les parcourir ces pages, et ne refuse pas à mes vers ce sourire pour lequel mon cœur soupirerait en vain si jamais je devenais pour toi plus qu'un ami. Accorde-moi cela, jeune fille; ne me demande pas pourquoi, si jeune encore, je t'adresse mes chants; mais permets-moi de joindre un lis sans tache aux fleurs de ma couronne.

C'est ainsi que ton nom se trouve uni à mes vers; et aussi longtemps que des yeux amis accorderont un regard au poëme d'Harold, le nom d'Ianthe, ici consacré, sera lu le premier, le dernier oublié. Quand je ne serai plus, si au souvenir de cet ancien hommage tes doigts de fée s'approchent de la lyre de celui qui salua ta beauté naissante, ce sera pour ma mémoire un prix assez doux : c'est plus sans doute que n'ose réclamer l'espérance; mais l'amitié pourrait-elle demander moins?

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT PREMIER.

I.

O toi dont la Grèce divinisa la naissance, Muse, fille de l'imagination capricieuse du poëte, tant de lyres maladroites ont depuis peu déshonoré ton nom sur la terre, que la mienne n'ose pas t'invoquer sur ta sainte colline; et cependant j'ai erré sur les bords de ta source vantée; j'ai soupiré sur les antiques ruines de Delphes et son autel désert, où l'on n'entend d'autre bruit que le faible murmure de ton onde; ma lyre n'ira point réveiller les neuf Sœurs pour orner un poëme aussi simple, un chant aussi humble que le mien.

II.

Jadis en Albion vivait un jeune homme pour qui la vertu était sans attrait ; il passait le jour dans les désordres les plus honteux, et affligeait les oreilles de la nuit des éclats de sa gaieté scandaleuse. S'il faut le dire, c'était un effronté libertin, s'adonnant outre mesure aux orgies et aux profanes joies ; peu d'objets ici-bas avaient le don de lui plaire, à l'exception des concubines, des compagnies charnelles, des mauvais sujets de haut et bas étage.

III.

Il avait nom Childe-Harold; mais d'où venait ce nom, quel était son lignage, c'est ce qu'il ne me convient pas de dire; il suffit qu'on sache qu'il était d'illustre race, et que ses ancêtres lui avaient légué plus d'un souvenir glorieux ; mais il ne faut qu'une tache pour souiller un nom, quelle que soit son illustration antique : ni tout ce que l'art héraldique évoque de la poussière du cercueil, ni la prose fleurie, ni les mensonges d'un vers adulateur, ne peuvent décorer des actions coupables ou sanctifier un crime.

IV.

Childe-Harold tourbillonnait gaiement au soleil du jeune âge, comme toute autre mouche aurait pu faire, ne soupçonnant même pas qu'avant la fin de sa courte journée il suffirait d'un souffle de l'adversité pour glacer toute sa joie. Mais longtemps avant d'avoir parcouru le tiers de sa course, Childe éprouva pire que l'adversité ; il ressentit le dégoût de la satiété : dès lors le séjour de son pays natal lui devint insupportable, et plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

V.

Car il avait parcouru le long labyrinthe du péché, et n'avait point réparé les maux qu'il avait causés ; ses soupirs avaient été adressés à plusieurs, bien qu'il n'en aimât qu'une seule ; et cette bien-aimée, hélas ! ne pouvait jamais lui appartenir ! heureuse d'échapper à celui dont les em-

brassements eussent souillé la chasteté même, qui bientôt eût abandonné ses charmes pour des plaisirs vulgaires, eût gaspillé sa fortune pour soutenir sa prodigalité, et n'eût jamais daigné goûter le calme de la paix domestique.

VI.

Or, Childe-Harold se sentait le cœur affadi, et ne demandait qu'à s'éloigner de ses compagnons de débauche; on dit que parfois une larme était près de lui échapper, mais l'orgueil venait soudain la glacer dans ses yeux. Il se promenait solitaire, triste et rêveur, résolu de quitter son pays natal et de visiter les climats brûlants par delà les mers. Rassasié de plaisirs, il invoquait presque l'infortune, et pour changer de théâtre, il fût volontiers descendu au séjour des ombres.

VII.

Childe-Harold partit du manoir de ses pères; c'était un vaste et vénérable édifice, si vieux qu'il semblait près de s'écrouler; mais ses ailes massives étaient solides encore. Monastique retraite condamnée aux plus vils usages! dans ce lieu dont la superstition avait fait son repaire, on voyait chanter et sourire des filles de Paphos; les moines eussent pu croire que leur temps était revenu, si les vieilles traditions disent vrai et ne calomnient pas ces saints personnages.

VIII.

Parfois, néanmoins, au milieu des plus bruyants transports de sa gaieté, d'étranges angoisses se trahissaient sur le front d'Harold, comme si sa conscience eût été troublée du souvenir de quelque mortelle haine ou de quelque passion déçue; mais c'est ce que tout le monde ignorait, ce que personne ne se souciait de savoir; car son âme n'était pas de celles qui, naïves et sans art, se soulagent en épanchant leur douleur; et, quels que fussent les chagrins qui l'oppressaient, il ne demandait des consolations ni à l'amitié ni aux conseils de personne.

IX.

Et nul ne l'aimait de ceux qu'il faisait venir de près et de loin pour les débauches de sa table et de son boudoir, flatteurs au milieu des fêtes, parasites sans cœur à la table du festin. Non, personne ne l'aimait, pas même ses maîtresses ; mais la femme n'a souci que de la pompe et de la puissance, et l'amour ne se plaît qu'aux lieux où ces biens se rencontrent. L'éclat attire les femmes comme les papillons, et Plutus réussit où échoueraient des séraphins.

X.

Childe-Harold avait une mère ; il ne l'avait point oubliée, mais il évita de lui faire ses adieux ; il avait une sœur qu'il aimait, mais il ne la vit point avant d'entreprendre son douloureux pèlerinage ; s'il avait des amis, il ne prit congé d'aucun d'eux. N'allez pas croire toutefois que son cœur fût d'acier; vous qui savez ce que c'est que d'affectionner un petit nombre d'objets chéris, vous comprenez que ces adieux-là ne font que briser les cœurs qu'ils voudraient soulager.

XI.

Sa maison, ses foyers, son héritage, ses domaines, les beautés souriantes qui faisaient ses délices, dont les grands yeux bleus, la blonde chevelure, les mains de neige auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète, et avaient longtemps nourri l'appétit de ses jeunes désirs ; sa coupe pleine jusqu'aux bords des vins les plus rares, et tout ce que le luxe peut offrir d'attrayant, il quitta tout cela sans regret, pour franchir l'Océan, parcourir les rives musulmanes et passer l'équateur[2].

XII.

Un vent favorable vint enfler les voiles, comme charmé de l'emporter loin de sa terre natale ; il vit les blancs rochers décroître rapidement à ses regards et se confondre bientôt avec leur ceinture d'écume ; et alors peut-être il se repentit d'avoir voulu voyager ; mais cette pensée silencieuse resta renfermée dans son sein, et pas une plainte n'échappa

à ses lèvres pendant qu'autour de lui d'autres se prenaient à gémir et exhalaient aux vents de lâches douleurs.

XIII.

Mais au moment où le soleil se plongeait dans l'Océan, il saisit sa harpe, dont il savait parfois tirer des mélodies que nul ne lui avait apprises, quand il croyait n'être écouté d'aucune oreille étrangère. Il promena donc ses doigts sur ses cordes sonores pour préluder à ses chants au milieu du sombre crépuscule. Pendant que fuyait le navire aux blanches ailes, et que le rivage s'éloignait à sa vue, il fit entendre aux vagues ce chant d'adieu :

Adieu donc, mon pays natal!
Ton rivage à ma vue expire...
Le flot mugit, le vent soupire ;
J'entends la mouette au cri fatal.
Ce soleil aux clartés fécondes,
Nous suivons sa trace de feu ;
Son char disparaît sous les ondes ;
O mon pays natal, adieu !

Demain ses rayons immortels
Rallumeront une autre aurore ;
Cieux et mers me riront encore,
Mais non plus les champs paternels.
Solitaire est ma salle antique ;
A mon foyer s'assied le deuil ;
L'herbe croît sur le mur gothique,
Et mes chiens hurlent sur le seuil.

Mon petit page, approche-toi[3] !
Pourquoi ces pleurs sur ton visage ?
De ces vagues crains-tu la rage ?
Le vent cause-t-il ton effroi ?
Bannis des terreurs inutiles ;
Le navire est rapide et sûr,
Et nos faucons sont moins agiles
Quand des cieux ils fendent l'azur.

— Non, ces flots ne me font point peur.
Que me fait le vent qui résonne ?
Mais que mon seigneur ne s'étonne
Si j'ai de la tristesse au cœur[4] :

Pour vous j'ai quitté mon vieux père,
Et ma mère que j'aime tant.
Je n'ai d'amis que vous sur terre,
Et celui qui là-haut m'entend.

Pour mon père quel triste jour!
Il m'a béni sans plainte amère;
Mais combien va gémir ma mère
Jusqu'au moment de mon retour!
— Mon petit page, allons, silence!
La douleur te sied bien; et moi,
Moi, si j'avais ton innocence,
Va, je pleurerais comme toi[5].

Approche, mon bon serviteur[6];
Quelle pâleur est sur ta face!
Est-ce la brise qui te glace?
Ou l'ennemi te fait-il peur?
— Non, non, ce n'est pas l'épouvante,
Sir Childe, qui me fait pâlir;
Mais je songe à ma femme absente,
Et je sens mon cœur défaillir.

Au bord du lac, près du manoir,
Habitent mes fils et leur mère.
Quand ils demanderont leur père
Que répondra-t-elle ce soir?
— Bon serviteur, allons, silence!
Je ne blâme point tes ennuis;
Moi, je vis dans l'indifférence,
Et c'est en riant que je fuis.

Maîtresse ou femme, qui voudra
En croire des soupirs perfides?
Ces beaux yeux bleus de pleurs humides,
Une autre main les séchera.
Nul bien que je regrette au monde.
Quels périls peuvent m'entourer?
Las! ma douleur la plus profonde,
C'est de n'avoir rien à pleurer.

Me voilà seul et sans effroi,
Océan, sur tes vastes plaines.
Vous, humains, que me font vos peines
Quand nul ne s'attendrit sur moi?
Mon chien qui hurle pour son maître,
Un étranger le nourrira;

Alors, que je vienne à paraître,
Et mon chien me dévorera[7].

Vogue, mon rapide vaisseau!
Fends l'onde! vogue à pleine voile!
Où tu veux porte mon étoile!
Hors le mien, tout pays m'est beau.
Salut, mer! quand loin de tes plages
Je ne verrai plus ton flot bleu,
Recevez-moi, déserts sauvages!
O mon pays natal, adieu!...[8]

XIV.

Le vaisseau continue à voler sur les ondes, la terre a disparu; les vents sont violents et les nuits sans sommeil dans la baie de Biscaye. Quatre jours s'écoulent, et le cinquième, voilà qu'on aperçoit de nouveaux rivages, et la joie renaît dans tous les cœurs; voilà la montagne de Cintra qui se déploie aux regards, voici le Tage qui se précipite dans l'Océan et lui porte le tribut de ses flots dorés; bientôt les pilotes lusitaniens nous abordent, et le navire s'avance entre des rives fertiles où quelques paysans achèvent la moisson.

XV.

O Christ! c'est plaisir que de voir combien le ciel a fait pour cette terre de délices! Que de fruits embaumés couvrent les arbres! Que d'admirables points de vue se prolongent sur les collines! Mais la main impie de l'homme gâte tous ces dons; et quand le Tout-Puissant saisira son fouet vengeur contre les transgresseurs de ses lois souveraines, son tonnerre allumé par une triple vengeance frappera les hordes dévastatrices des Gaules, et purgera la terre de ses plus cruels ennemis.

XVI.

A la première vue, quelles beautés Lisbonne déploie! Son image se réfléchit dans ce noble fleuve que les poëtes gratifient inutilement d'un sable d'or. Aujourd'hui ses flots sont sillonnés par mille navires puissants depuis que l'alliance d'Albion prête son appui protecteur à la Lusitanie;

nation gonflée d'ignorance et d'orgueil, qui baise et maudit la main qui s'est armée pour elle afin de la mettre à l'abri de la colère du chef impitoyable des Gaules.

XVII.

Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de cette ville, qui brille de loin d'un céleste éclat, on erre plein de douleur au milieu des objets les plus repoussants aux yeux d'un étranger; cabanes et palais sont également malpropres; les habitants croupissent dans la saleté. Nul personnage de haut ou bas étage qui s'occupe de la propreté de ses vêtements ou de son linge; et, fussent-ils attaqués de la plaie d'Egypte, ils n'en donneraient pas pour cela plus de soins à leurs personnes, et n'en seraient pas plus émus.

XVIII.

Pauvres et vils esclaves! nés pourtant au milieu des plus nobles spectacles! — O nature! pourquoi gaspiller tes merveilles en faveur de tels hommes[9]? Mais voici Cintra qui vous offre son magnifique Eden, suite variée de monts et de vallées! Ah! quelle est la plume, quel est le pinceau capable de retracer la moitié seulement de ce que l'œil découvre dans ces sites plus éblouissants pour des regards mortels que ceux qu'a décrits le poëte qui le premier ouvrit au monde étonné les portes de l'Elysée?

XIX.

Les rochers affreux que surmonte un couvent suspendu en l'air, les liéges blancs qui garnissent les pentes escarpées, la mousse des montagnes brunie par un ciel dévorant, la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil, le tendre azur de la mer sans rides, l'orange dont l'or brille au milieu du plus beau vert, les torrents qui bondissent du haut des rocs dans les vallons, là-haut des vignes, là-bas des saules, tout cela réuni forme un spectacle plein de magnificence et de variété.

XX.

Puis, gravissez lentement le sentier sinueux, tournez fréquemment la tête pour jeter un coup d'œil derrière vous et

découvrir d'un point de vue plus élevé de nouvelles beautés dans le paysage; arrêtez-vous au couvent de « Notre-Dame-des-Douleurs, » où des moines sobres montrent à l'étranger leurs petites reliques et lui content des légendes : ici ont été châtiés des impies; dans cette profonde caverne Honorius habita longtemps, dans l'espoir de mériter le ciel, en se faisant ici-bas un enfer.

XXI.

Çà et là, en franchissant des précipices, remarquez ces grossières croix de bois qui bordent le sentier; ne croyez pas que ce soit la dévotion qui les ait mises là, ce sont les monuments fragiles de quelque assassinat; car là où une victime est tombée en poussant un cri sous le poignard d'un meurtrier, on élève une croix formée de deux lattes vermoulues; les bosquets et les vallons en offrent des milliers sur cette terre sanguinaire, où la vie de l'homme n'est pas assurée par les lois[10].

XXII.

Sur le penchant des collines ou dans le sein des vallées, on voit des châteaux où des rois ont fait autrefois leur demeure; mais aujourd'hui ces solitudes n'ont d'habitants que les fleurs sauvages qui croissent alentour. Pourtant on y découvre encore des traces d'une antique splendeur. Là s'élève le beau « palais du prince : » c'est là aussi, Vatheck[11], fils opulent de l'Angleterre, que tu te bâtis un paradis, oubliant que lorsque la richesse capricieuse a épuisé tous les efforts de sa puissance, la douce paix fuit toujours les piéges de la volupté.

XXIII.

C'est ici que tu habitais, c'est là que tu projetais tes plaisirs, sous la crête toujours belle de cette montagne; mais aujourd'hui, comme si c'était un séjour fatal, ton palais enchanté est aussi solitaire que toi! C'est à travers de grandes herbes parasites qu'on arrive à tes salles désertes, à tes portiques ouverts; leçon nouvelle, pour le cœur de celui qui pense, de la vanité des terrestres plaisirs, dont il ne reste

bientôt que des débris quand les flots inexorables du temps ont passé par là !

XXIV.

Voilà ce palais où des chefs se sont assemblés[12] naguère ! Oh ! que sa vue est déplaisante aux regards d'un Anglais ! Là siége, en robe de parchemin, un petit démon moqueur, coiffé du chapeau de la folie en guise de diadème ; il porte pendus à son côté un sceau et un noir rouleau où brillent des noms connus dans la chevalerie, et un grand nombre de signatures que le scélérat montre du doigt en riant à cœur joie.

XXV.

Ce nain d'enfer s'appelle Convention ; c'est lui qui dupa les chevaliers réunis dans le palais de Marialva : il les priva de leur cervelle, si toutefois ils en avaient une, et changea en tristesse la fausse joie d'une nation. Ici, la sottise foula aux pieds le panache du vainqueur, et la politique reconquit ce que les armes avaient perdu. Que les lauriers croissent en vain pour des chefs tels que les nôtres ! Malheur, non aux vaincus, mais aux vainqueurs, depuis que la victoire, prise pour dupe, laisse flétrir ses palmes sur les côtes de la Lusitanie !

XXVI.

Depuis la réunion de ce belliqueux synode, ô Cintra ! ton nom fait pâlir la Bretagne ; en l'entendant, nos ministres se dépitent, et rougiraient même de honte, s'ils pouvaient rougir. Que dira la postérité d'un pareil acte ? Les nations ne se moqueront-elles pas de nous, en voyant nos guerriers dépouillés de leur gloire par des ennemis battus sur le champ de bataille, et diplomatiquement vainqueurs ? Le mépris ne nous montrera-t-il pas au doigt dans l'avenir ?

XXVII.

Ainsi pensait Harold, tout en gravissant silencieusement les montagnes. Ces sites étaient beaux, et pourtant il lui tardait de fuir, plus mobile que l'hirondelle dans les airs : toutefois il y apprit à faire quelques réflexions morales, car il se

livrait parfois à la méditation, et la voix intérieure de sa raison lui disait tout bas de mépriser son jeune âge, consumé en caprices insensés ; mais en regardant la vérité, ses yeux blessés s'obscurcissaient.

XXVIII.

A cheval ! à cheval[13] ! Il quitte, il quitte pour jamais un séjour de paix déjà doux à son âme ; il sort de sa rêverie, mais ce n'est ni la femme ni le vin qu'il recherche maintenant. Il va, sans savoir encore où il terminera son pèlerinage ; bien des tableaux variés devront passer sous ses yeux avant que sa soif de voyages soit étanchée, avant qu'il ait calmé son cœur, ou que l'expérience l'ait rendu sage.

XXIX.

Cependant Mafra l'arrêtera un instant. C'est là qu'habitait autrefois la malheureuse reine des Lusitaniens[14] ; on y voyait réunies et l'église et la cour ; la messe et les festins se succédaient à tour de rôle : des courtisans et des moines, singulier mélange ! — Mais ici la prostituée de Babylone[15] s'est bâti un palais où elle brille d'une telle splendeur, que les hommes oublient le sang qu'elle a versé, et s'inclinent devant la pompe dont le crime se décore.

XXX.

A travers des vallons fertiles, des collines pittoresques (ah ! que ne sont-elles habitées par une race d'hommes libres !), parmi des sites délicieux, où partout la vue est charmée, Childe-Harold dirige ses pas. Que les hommes amis d'un lâche repos regardent les voyages comme une folie, et s'étonnent qu'on déserte son fauteuil pour faire une route fatigante et parcourir de longues, bien longues distances, n'importe ! il est doux de respirer l'air des montagnes ; il y a là une source de vie que ne connaîtra jamais l'indolence.

XXXI.

Les collines blanchissent et décroissent dans le lointain, et des vallées moins riches, moins accidentées, se déroulent aux regards. Aussi loin que la vue peut s'étendre, apparais-

sent à l'horizon les domaines de l'Espagne, où les bergers font paître ces troupeaux dont la riche toison est si connue de nos commerçants. Ici, il faut que le pasteur s'arme pour défendre ses agneaux. L'Espagne est envahie par un ennemi redoutable; chacun doit se protéger soi-même, ou subir les maux de la conquête.

XXXII.

Sur la frontière de la Lusitanie et de l'Espagne, sa sœur, que pensez-vous qui sépare les deux états rivaux? Est-ce le Tage qui interpose son onde puissante entre ces deux nations jalouses? ou de sombres montagnes élèvent-elles leurs barrières menaçantes? ou bien y a-t-il un mur de séparation semblable à la célèbre muraille de la Chine? Point de mur de séparation, point de rochers sourcilleux, point de sierras hautes et sombres semblables à celles qui séparent l'Espagne de la Gaule;

XXXIII.

Mais, entre les deux pays, un ruisseau à l'onde argentée se glisse en silence; c'est à peine s'il a un nom, et cependant ses rives verdoyantes servent de barrière à deux royaumes rivaux. Là, le berger, tranquillement appuyé sur sa houlette, regarde d'un œil indifférent cette onde qui coule paisible entre des ennemis acharnés : car ici le paysan est aussi fier que le duc le plus noble, et le laboureur espagnol sait toute la distance qui le sépare de l'esclave lusitanien, vil entre les plus vils[16].

XXXIV.

Non loin de cette limite imperceptible, la sombre Guadiana, si renommée dans les anciens romanceros, roule, en murmurant, ses tristes et vastes ondes. Autrefois elle vit s'accumuler sur ses rives d'innombrables légions de Maures et de chevaliers couverts d'éclatantes armures; là s'arrêtèrent les guerriers les plus agiles; là succombèrent les forts; là roulèrent, confondus dans les flots ensanglantés, le turban du musulman et le casque du chrétien.

XXXV.

O belle Espagne! sol glorieux et romantique! où est cet étendard que déploya Pélage alors que le perfide père de Cava[17] appela dans sa patrie les bandes qui teignirent du sang des Goths les eaux de ces montagnes? Où sont ces bannières sanglantes qui, au temps jadis, déployées sur la tête de tes enfants, flottaient victorieuses au souffle des vents, et refoulèrent enfin les dévastateurs sur leurs propres rives? Oh! combien dut briller la croix, et le croissant pâlir! de quels gémissements les mères de la Mauritanie durent faire retentir les échos de l'Afrique!

XXXVI.

Tes chants populaires ne sont-ils pas remplis de ces glorieux récits? Et voilà, en effet, la plus grande récompense que peut espérer le héros. Quand le granit tombe en poudre, que les témoignages de l'histoire viennent à manquer, la complainte d'un paysan supplée aux annales douteuses. Orgueil! détache tes regards du ciel pour les reporter sur ton propre domaine! vois comme la renommée des puissants va se réfugier dans une chanson! Les livres, les colonnes, les monuments ne peuvent-ils immortaliser ta grandeur? faut-il donc que tu te confies au langage naïf de la tradition quand la flatterie est morte avec toi et que l'histoire te calomnie?

XXXVII.

Éveillez-vous, fils de l'Espagne! éveillez-vous! aux armes! c'est la Chevalerie, votre ancienne divinité, qui vous appelle; elle ne porte point, comme autrefois, sa lance altérée; elle n'agite pas dans l'air son panache rouge; elle vole aujourd'hui à travers la fumée des tubes enflammés, et tonne par la voix de l'airain mugissant; à chaque détonation elle s'écrie : « Eveillez-vous! aux armes! Répondez! sa voix trouvera-t-elle moins d'échos que jadis, quand son chant de guerre retentissait sur les rivages de l'Andalousie?

XXXVIII.

Silence! n'entendez-vous pas résonner la terre sous les

pas des coursiers? n'est-ce pas le bruit du combat qui arrive à votre oreille? ne voyez-vous pas ceux que frappe le sabre ensanglanté? Courez! courez sauver vos frères avant qu'ils tombent sous les coups des tyrans et de leurs esclaves. L'air est sillonné des feux redoutables du trépas; chaque décharge, répercutée de roc en roc, annonce que des milliers d'hommes ont cessé de vivre. La mort vole sur les ailes d'un aquilon de soufre; le génie des batailles, rouge de sang, frappe du pied la terre, et les peuples ont ressenti la commotion.

XXXIX.

Voyez-vous le Géant debout sur la montagne, étalant au soleil sa sanglante chevelure? Les foudres de la mort étincellent dans ses mains ardentes; son regard brûle tout ce qu'il fixe; ses yeux, tantôt roulants dans leur orbite, tantôt immobiles, lancent au loin des éclairs; et à ses pieds d'airain est couchée la Destruction, observant les calamités qui s'accomplissent: car cette matinée verra le choc de trois nations puissantes, et le sang qui va couler sur ses autels réjouira sa vue.

XL.

Par le ciel! c'est un beau spectacle pour celui qui n'a là ni ami, ni frère, de voir se mêler toutes ces écharpes brillantes, et l'éclat des armes étinceler dans l'air! Voyez ces limiers de la guerre qui ont quitté leur tanière, allongeant leurs griffes et hurlant pour leur proie; tous prennent part à la chasse, mais bien peu au triomphe. La part la plus belle sera pour la tombe, et le Carnage, dans sa joie, peut à peine compter le nombre des combattants.

XLI.

Trois nations se réunissent pour offrir ce sanglant sacrifice; trois langues élèvent vers Dieu d'étranges prières; trois brillants étendards se déroulent sur le fond azuré du ciel; les cris sont: France! Espagne! Albion! victoire! L'ennemi, la victime, l'allié généreux qui combat pour tous et combat toujours en vain, se sont donné là rendez-vous — comme

s'ils ne pouvaient attendre la mort dans leurs foyers — pour nourrir les corbeaux sur la plaine de Talavera, et fertiliser la terre que chacun d'eux veut conquérir.

XLII.

C'est là qu'ils pourriront, jouets glorieux de l'ambition! Oui, la gloire élève le gazon qui recouvre leur argile! Vain sophisme! voyez en eux des instruments brisés, que les tyrans sacrifient par myriades quand ils osent paver de cœurs humains leur criminelle voie pour arriver — à quoi? — à un rêve. Les despotes connaissent-ils un seul lieu où leur domination soit volontairement consentie? Y a-t-il un coin de terre qu'ils puissent dire à eux, sauf celui où leurs os tombent enfin pièce à pièce?

XLIII.

O Albuera! glorieux champ de douleur! pendant qu'en parcourant ta plaine le pèlerin pressait les flancs de son cheval, qui eût pu prévoir que bientôt tu servirais de théâtre à la lutte sanglante des deux armées rivales? Paix aux morts! puissent la palme du guerrier, les pleurs de la victoire, immortaliser leur récompense! Jusqu'à ce que d'autres lieux soient témoins d'autres funérailles, ton nom, Albuera, réunira en cercle la foule attentive, et les chants du peuple te décerneront une renommée passagère[18].

XLIV.

C'est assez parler des favoris de Bellone; qu'ils s'amusent à jouer aux hommes et échangent la vie contre la gloire, cette gloire ne ranimera pas leur cendre, bien que des milliers d'hommes périssent pour illustrer le nom d'un seul. Ce serait vraiment dommage de leur dénier l'objet de leur noble ambition, à ces heureux mercenaires qui croient servir par leur mort la patrie dont leur vie eût peut-être fait la honte, qui auraient succombé dans quelque sédition domestique, ou, brigands obscurs, auraient suivi une carrière de vol et de rapines.

XLV.

Harold continua rapidement sa route solitaire jusqu'aux

lieux où Séville élève fièrement son front indompté[19]. Elle est libre encore, cette proie convoitée des envahisseurs! Hélas! le temps approche où la conquête posera dans son enceinte son pied farouche, et souillera de son passage ses élégants édifices. Heure fatale! il faut subir sa destinée quand la destruction triomphe et que tout cède à ses hordes affamées; autrement Ilion et Tyr seraient debout encore, la vertu serait toujours victorieuse, et le meurtre cesserait de prospérer.

XLVI.

Mais, insouciante de l'heure qui s'approche, Séville ne s'occupe que de chants, de banquets et de fêtes; le temps s'écoule au milieu des joies les plus étranges, et le cœur de ces patriotes ne saigne pas des blessures de la patrie. Ce n'est pas le clairon de la guerre qu'on entend, mais la guitare de l'amour. La folie y domine en souveraine; le libertinage, aux yeux jeunes, poursuit ses promenades nocturnes, et au milieu des crimes silencieux des capitales, le vice s'attache jusqu'au dernier moment à ces murs près de s'écrouler.

XLVII.

Il n'en est pas de même de l'hôte des champs; il se cache avec sa tremblante compagne et n'ose aventurer trop loin ses regards, de peur de voir sa vigne ravagée et flétrie sous le souffle brûlant de la guerre. On n'entend plus, à la clarté propice d'un beau soir, le joyeux fandango agiter ses castagnettes. O monarques! si vous pouviez goûter les plaisirs que vous troublez, vous n'iriez pas affronter les fatigues de la gloire; la voix triste et discordante du tambour se tairait, et il y aurait encore, pour l'homme, du bonheur ici-bas.

XLVIII.

Quels sont maintenant les chants du robuste muletier? Est-ce, comme autrefois, la romance d'amour ou le cantique pieux qui charme les ennuis de la route, pendant que les clochettes de la mule font entendre leur pittoresque tin-

tement? Non, il ne chante plus que *Viva el rey*[20]! et ne s'interrompt que pour maudire Godoy, l'imbécile roi Charles, et le jour où la reine d'Espagne vit pour la première fois le jeune homme aux yeux noirs, et où la trahison sortit rouge de sang de son lit adultère.

XLIX.

Sur cette plaine longue et unie bordée de rocs sourcilleux où vous voyez s'élever ces tours mauresques, l'empreinte du fer des coursiers a déchiré le sein de la terre, et le gazon noirci par les flammes annonce la présence de l'ennemi sur le sol de l'Andalousie. Ici étaient le camp, les feux du bivouac et les postes avancés; ici le paysan intrépide a pris d'assaut le nid du dragon; il vous fait remarquer ce lieu d'un air triomphant, et vous montre ces rochers tant de fois perdus et repris.

L.

Tous ceux que vous rencontrez sur la route portent à leur chapeau la cocarde rouge[21]; vous reconnaissez à ce signe qui vous devez accueillir et qui éviter. Malheur à quiconque se montre en public sans cet infaillible signe de loyauté! le couteau est effilé, le coup est prompt, et triste serait la destinée des soldats gaulois si le poignard perfide caché sous le manteau pouvait émousser le tranchant du sabre ou dissiper la fumée du canon.

LI.

A chaque détour dans les morénas sombres, les rochers supportent des batteries meurtrières, et aussi loin que la vue peut s'étendre, l'obusier des montagnes, lès chemins coupés, les palissades hérissées, les fossés inondés, les postes militaires occupés, la sentinelle vigilante, les magasins cachés sous le roc, le coursier abrité sous le chaume, les boulets amoncelés en pyramide, la mèche toujours allumée[22],

LII.

Tout annonce ce qui va se passer. Mais celui qui, d'un signe de tête, a jeté bas de leur trône des despotes moins

forts que lui s'arrête un instant avant de lever le bras; il daigne accorder un moment de répit : bientôt ses légions vont s'ébranler et balayer ces obstacles; il faut que l'Occident reconnaisse le fléau du monde. Espagne, oh! malheur, malheur à toi quand le vautour gaulois, déployant ses ailes, prendra son essor, et que tu verras tes fils précipités en foule au séjour du trépas!

LIII.

Et faut-il donc qu'ils périssent? que la jeunesse, le courage, l'honneur, succombent pour assouvir la fatale ambition d'un chef orgueilleux? Eh quoi! point de milieu entre la soumission et la tombe? entre le triomphe du brigandage et la chute de l'Espagne? La puissance suprême que l'homme adore l'a-t-elle donc ordonné ainsi? est-elle sourde aux supplications des victimes? tout sera-t-il donc inutile : l'héroïsme des vaillants, les conseils des sages, le dévouement des patriotes, l'habileté des vieux guerriers, l'ardeur de la jeunesse, le cœur d'acier de l'âge mûr?

LIV.

Est-ce donc pour cela que la jeune Espagnole a saisi le glaive, alors que, suspendant aux saules sa guitare muette, dépouillant son sexe et s'armant d'audace, elle a entonné le chant des batailles, et pris place dans les rangs des guerriers? Elle qui pâlissait à la vue de la moindre blessure, que le cri de la chouette faisait tressaillir d'effroi, elle contemple d'un œil tranquille les baïonnettes hérissées, l'épée flamboyante, et sur les cadavres encore chauds elle s'avance, Minerve intrépide, où Mars lui-même craindrait de la suivre.

LV.

Vous qu'émerveillera le récit de son histoire, oh! si vous l'aviez connue en des temps plus doux, si vous aviez vu son œil noir briller à travers le noir tissu de son voile, si vous aviez entendu dans le boudoir sa voix joyeuse et légère, contemplé ses longs cheveux qui défient l'art du peintre, ses formes enchanteresses, sa grâce plus que féminine, vous n'eussiez pu croire qu'un jour les tours de Sarragosse la ver-

raient regarder en face le danger à la tête de Méduse, et lui sourire, éclaircir les rangs de l'ennemi, et guider les guerriers au chemin périlleux de la gloire.

LVI.

Son amant tombe; — elle ne verse point d'inopportunes larmes. Son chef est tué; — elle le remplace au poste fatal. Ses concitoyens fuient; — elle arrête leur lâche retraite. L'ennemi recule; — elle marche à la tête de ceux qui le poursuivent. Qui mieux qu'elle apaisera les mânes d'un amant? qui mieux qu'elle vengera le trépas d'un chef? Voyez-vous la jeune fille relever le courage abattu des guerriers? la voyez-vous fondre sur l'ennemi fuyant vaincu par la main d'une femme, à l'aspect des remparts qu'il assiége[23]?

LVII.

Pourtant elles ne sont point des Amazones, les jeunes filles de l'Espagne; elles furent créées pour l'amour et ses enchantements. Si, aujourd'hui, armées, elles rivalisent avec ses fils et se mêlent à l'horrible phalange, c'est le tendre courroux de la colombe qui frappe de son bec la main étendue pour saisir son époux. En douceur comme en énergie, l'Espagnole surpasse de beaucoup les femmes de certains pays renommées pour leur babil fastidieux; elle a une âme plus noble, et ses charmes égalent peut-être les leurs.

LVIII.

Elle doit être douce la joue dont la fossette indique l'empreinte qu'y laissa le doigt de l'amour! ces lèvres qui recèlent une nichée de baisers prêts à s'envoler disent à l'homme que pour les mériter il faut qu'il soit vaillant. Comme son regard est énergiquement beau! Les rayons de Phébus, en caressant sa joue, ne l'ont point fanée; elle est sortie plus fraîche encore de ses baisers amoureux. Qui pourrait, après l'avoir vue, rechercher les fades beautés du Nord? que leurs formes sont pauvres, frêles, pâles et languissantes!

LIX.

Climats que les poëtes se plaisent à vanter, harems de

cette contrée lointaine où je fais maintenant[24] entendre ces chants à la gloire des beautés espagnoles, qu'un cynique lui-même ne pourrait s'empêcher d'admirer, pourriez-vous comparer ces houris à qui vous permettez à peine de prendre l'air, de peur que le vent ne serve de conducteur à l'amour, avec l'Espagnole aux yeux noirs et brillants[25]? Sachez que c'est dans leur patrie que nous trouvons le Paradis de votre prophète, avec ses vierges célestes aux yeux noirs, et leur angélique bonté.

LX.

O Parnasse[26]! maintenant je te contemple, non avec les yeux insensés d'un rêveur, non dans le fabuleux paysage d'un poëme; mais je te vois, avec ton manteau de neige et sous ton ciel natal, t'élever dans toute la pompe sauvage de la majesté des montagnes. Ne t'étonne pas que j'essaie de chanter en ta présence; et moi aussi, moi le plus humble des pèlerins qui t'ont visité, je voudrais en passant éveiller tes échos, quoique nulle muse sur ta cime ne déploie aujourd'hui ses ailes.

LXI.

Que de fois j'ai rêvé de toi! car qui ignore ton nom glorieux, celui-là est étranger à ce que l'homme a de plus divin. Et maintenant que tu es là sous mes yeux, je rougis de t'offrir en hommage d'aussi faibles accents. Quand je rappelle à ma mémoire le cortége illustre de tes anciens adorateurs, je tremble et n'ai plus que la force de fléchir le genou. Au lieu d'élever ma voix, et de tenter un inutile essor, je te contemple sous ton pavillon de nuages, dans l'extase d'une joie silencieuse, en pensant qu'à la fin je te vois[27].

LXII.

Plus heureux que tant de poëtes illustres que le destin enchaîna dans leur lointaine patrie, foulerais-je sans émotion cette terre sacrée que d'autres idolâtrent sans la connaître? Quoique Apollon ne visite plus sa grotte, et que le séjour des muses en soit aujourd'hui le tombeau, je ne sais quel doux génie règne encore en ces lieux, soupire dans la

brise, habite le silence des cavernes, et glisse d'un pied léger sur cette onde mélodieuse.

LXIII.

Un jour, ô Parnasse ! je reviendrai à toi. J'ai interrompu mes chants pour te payer mon tribut ; j'ai oublié un moment pour toi, et la terre d'Espagne, et ses fils et ses filles, et son destin, cher à toute âme libre, et je t'ai salué, non peut-être sans verser une larme. Je reprends maintenant mon sujet. — Mais que j'emporte de mon pieux séjour auprès de toi un gage, un souvenir ; laisse-moi cueillir une feuille de l'arbre immortel de Daphné, et ne permets pas que dans l'espérance de celui qui t'implore les hommes ne voient qu'une vanterie impuissante.

LXIV.

Mais jamais, mont sublime, jamais, quand la Grèce était jeune encore, tu ne vis à ta base gigantesque un chœur de beautés plus brillantes ; jamais quand la prêtresse, embrasée d'un feu divin, faisait entendre l'hymne pythique, Delphes ne contempla un cortége de vierges plus dignes d'inspirer les chants d'une lyre amoureuse que ces filles de l'Andalousie, élevées dans la chaude atmosphère des tendres désirs. Oh ! que n'ont-elles ces paisibles ombrages dont jouit encore la Grèce, bien que la gloire ait déserté ses rives !

LXV.

Elle est belle l'orgueilleuse Séville ! qu'elle soit fière de sa force, de sa richesse, de son antiquité ! mais Cadix, qui s'élève plus loin sur la côte, réclame des éloges moins glorieux, mais plus doux. O vice ! que tes voluptueux sentiers ont de charmes ! Comment le cœur où bouillonne un sang adolescent fera-t-il pour échapper aux fascinations de ton regard magique ? Serpent à tête d'ange, tu nous magnétises, et tes formes séduisantes se plient à tous les goûts.

LXVI.

Quand le temps eut détruit Paphos, — temps maudit, la reine qui soumet tout à son empire doit se soumettre à toi, — les plaisirs exilés cherchèrent pour s'y fixer un climat

aussi doux, et Vénus, fidèle seulement à la mer qui fut son berceau, inconstante dans tout le reste, daigna se réfugier dans Cadix et transporter le siége de sa puissance dans l'enceinte de ses blanches murailles. Néanmoins elle n'a pas voulu circonscrire son culte à un seul temple, mais on lui a élevé des milliers d'autels où brille sans cesse la flamme des sacrifices[28].

LXVII.

De l'aube jusqu'à la nuit, depuis le soir jusqu'au moment où l'aurore étonnée éclaire en rougissant l'orgie de la bande joyeuse, on chante, on se couronne de guirlandes de rose; de nouveaux amusements, des folies toujours nouvelles se succèdent sans interruption. Celui qui séjourne en ce lieu doit dire un long adieu aux sages plaisirs. Rien n'interrompt les fêtes; à défaut de dévotion véritable, l'encens monacal monte seul vers le ciel; l'amour et la prière marchent ensemble, ou règnent à tour de rôle.

LXVIII.

Le dimanche arrive, jour de recueillement et de repos. Comment l'honore-t-on sur ce rivage chrétien? On le consacre à une réjouissance solennelle. Silence! entendez-vous mugir le monarque des forêts? Il brise les lances; ses naseaux aspirent le sang qui jaillit de l'homme et du coursier terrassés par ses cornes redoutables; la foule qui remplit l'arène appelle à grands cris d'autres combattants; la vue des entrailles palpitantes provoque les hurlements d'une frénétique joie: les yeux de la beauté ne se détournent pas, et ne témoignent même point une feinte tristesse.

LXIX.

C'est là le septième jour, le jubilé de l'homme. Londres, tu célèbres autrement le jour de la prière: tes bourgeois s'habillent proprement, tes artisans lavent leur figure, tes apprentis s'endimanchent, et tous vont respirer l'air hebdomadaire. Le fiacre, le whisky, le cabriolet, et jusqu'au modeste gig, sillonnent les faubourgs; on se rend à Hampstead, à Brentford, à Harrow, jusqu'à ce que le rossi-

nante s'arrête épuisé au milieu des brocards des piétons jaloux.

LXX.

Les bateaux de la Tamise promènent les belles attifées de rubans; d'autres préfèrent comme plus sûre la route semée de barrières; ceux-ci gravissent la colline de Richemont; ceux-là partent pour Ware, et il en est beaucoup qui montent jusqu'à Highgate. Ombrages de la Béotie[29], vous dirai-je pourquoi? C'est pour assister au culte de la corne solennelle qui, présentée avec respect par la main du mystère, reçoit les serments redoutables des garçons et des filles; ces serments sont arrosés par d'amples libations, et l'on danse jusqu'à l'aube[30].

LXXI.

Tout pays a ses folies. — Ce ne sont pas là les tiennes, belle Cadix, assise sur le bord de la mer aux flots bleus. A peine la cloche du matin a sonné neuf heures, tes saints adorateurs disent leur rosaire. Leurs prières importunent la Vierge (c'est, je crois, la seule qu'il y ait dans le pays), lu demandant le pardon d'autant de crimes qu'il y a de fidèles qui l'implorent; cela fait, on se rend en foule au cirque; jeunes et vieux, pauvres et riches, chacun prend sa part du divertissement.

LXXII.

La lice est ouverte, l'arène spacieuse est libre; tout autour sont entassés des milliers de spectateurs; longtemps avant que la première fanfare se fasse entendre, toutes les places sont occupées. Là abondent les don, les grands d'Espagne, et surtout les dames, savantes dans la coquetterie du regard, mais toujours humainement disposées à guérir les blessures qu'ont faites leurs beaux yeux. Nul ne peut se plaindre, comme fait maint poëte lunatique, que leur froide indifférence l'ait condamné à mourir des traits cruels de l'amour.

LXXIII.

Le bruit des conversations a cessé; la tête surmontée d'un

blanc panache, portant des éperons d'or, armés d'une lance légère, montés sur de fiers coursiers, quatre cavaliers s'avancent en s'inclinant devant les spectateurs, et se préparent à jouter dans cette lice périlleuse; ils portent de riches écharpes; leurs coursiers caracolent avec grâce. S'ils peuvent se signaler dans ce jeu redoutable, les applaudissements de la foule, les regards approbateurs des dames, tout ce qui récompense les actions les plus nobles deviendra leur partage; les fatigues des rois et des héros ne sont pas payées d'un plus haut prix.

LXXIV.

Revêtu d'un costume splendide et d'un éclatant manteau, mais toujours à pied, l'agile matador est au centre de l'arène, brûlant de se mesurer avec le roi des troupeaux mugissants; mais auparavant il parcourt lentement l'enceinte dans toute son étendue, pour s'assurer qu'aucun obstacle n'entravera sa course. Il n'a pour toute arme qu'un dard; il ne combat que de loin; l'homme n'en saurait tenter davantage sans l'aide du coursier fidèle, trop souvent condamné, hélas! à recevoir pour lui les blessures et la mort!

LXXV.

Le clairon a retenti trois fois; le signal est donné; l'antre s'ouvre béant; la foule regarde dans une muette attente. Le puissant animal s'élance d'un bond dans l'arène, promène autour de lui de sauvages regards, frappe la terre d'un pied sonore, mais il ne s'élance pas aveuglément sur son ennemi. Il tourne à droite et à gauche son front menaçant, comme pour préluder à sa première attaque; il agite au loin sa queue irritée; ses yeux enflammés roulent et se dilatent dans leur orbite.

LXXVI.

Tout à coup il s'arrête; son regard s'est fixé : fuis, fuis, jeune imprudent! prépare ta lance; le moment est venu de mourir ou de déployer cette adresse qui peut encore tromper la fureur de ton ennemi. Les coursiers agiles se détournent à propos; le taureau court en écumant, mais il n'é-

chappe point aux coups qu'on lui porte; le sang ruisselle à flots sur ses flancs. Il fuit, il tourne sur lui-même; la douleur le rend furieux. Le dard succède au dard, la lance suit la lance; ses souffrances s'exhalent en longs mugissements.

LXXVII.

Il revient sur ses pas; rien ne l'arrête, ni les dards, ni les lances, ni les bonds rapides du coursier hors d'haleine. Que peuvent contre lui et l'homme et ses armes vengeresses? Vaines sont ses armes, plus vaine encore sa force. Déjà un courageux coursier est étendu sans vie; un autre est éventré (ô spectacle d'horreur!), et à travers son poitrail sanglant apparaissent les organes palpitants de la vie. Blessé à mort, il se soutient encore malgré sa faiblesse, et, continuant sa course d'un pas chancelant, arrache son maître au péril.

LXXVIII.

Vaincu, sanglant, haletant, la rage du taureau est montée à son comble. Au centre de l'arène, au milieu de ses blessures, des dards attachés à son flanc, des fers de lances brisées, des ennemis hors de combat, il s'arrête immobile. C'est alors que les matadors voltigent autour de lui, agitent le manteau rouge et brandissent le fer fatal; une fois encore il s'élance avec la rapidité de la foudre! Inutile fureur! le manteau se détache de la main perfide, couvre ses yeux farouches. — C'en est fait, — il va tomber sur le sable.

LXXIX.

A l'endroit où son large cou se joint à l'épine dorsale, le glaive mortel s'enfonce tout entier. Il s'arrête. — Il tressaille, — dédaignant de reculer. Lentement il tombe au milieu des cris de triomphe. Il meurt sans gémissement, sans agonie. Un char décoré avec pompe s'avance; on y place le cadavre, spectacle délicieux aux regards de la foule; quatre coursiers qui dédaignent les rênes, aussi agiles que bien dressés, entraînent cette lourde masse avec la rapidité de l'éclair.

LXXX.

Tels sont les jeux cruels qui, en Espagne, plaisent à la jeune fille et charment le jeune homme. Habitué de bonne heure au spectacle du sang, il se délecte dans la vengeance, il jouit des souffrances d'autrui! Combien d'inimitiés privées ensanglantent le village! Quoique les Espagnols ne forment aujourd'hui qu'une phalange contre l'ennemi commun, il en reste encore assez dans leurs humbles foyers qui, pour les motifs les plus frivoles, aiguisent en secret contre un ami le poignard homicide.

LXXXI.

Mais la jalousie a fui; ses grilles, ses verroux, la sage duègne sa sentinelle décharnée, tout ce qui révolte les âmes généreuses, toutes ces précautions d'un jaloux ridicule, tout cela a disparu avec la génération qui n'est plus. Avant l'éruption du volcan de la guerre, quelle femme pouvait se flatter d'être plus libre que la jeune Espagnole, alors que, déroulant les longues tresses de sa chevelure, elle bondissait sur la verte pelouse, pendant qu'à la danse joyeuse souriait l'astre cher aux amants?

LXXXII.

Oh! plus d'une fois Harold avait aimé ou rêvé qu'il aimait, puisque le bonheur n'est qu'un rêve; mais maintenant son cœur capricieux était insensible, car il n'avait pas encore bu au fleuve de l'oubli; et récemment il avait appris que ce que l'amour a de plus doux, ce sont ses ailes. Quelque beau, jeune et charmant qu'il paraisse, il y a au fond de ses jouissances les plus délicieuses une amertume qui en corrompt la source, et répand son venin sur les plus belles fleurs.

LXXXIII.

Cependant il n'était point aveugle aux charmes de la beauté. Elle faisait sur lui l'impression qu'elle fait sur le sage. Non que sur un esprit comme le sien la philosophie eût daigné jeter son chaste et imposant regard; mais, ou la passion prend la fuite, ou elle s'affaisse sous ses propres fu-

reurs; et le vice, qui creuse de ses propres mains sa tombe voluptueuse, avait depuis longtemps et pour toujours enseveli ses espérances. Victime de la satiété, une sombre haine de la vie avait, sur son front livide, écrit la sentence fatale de Caïn le maudit.

LXXXIV.

Il se contentait de regarder, sans se mêler à la foule. Pourtant il ne voyait pas les hommes avec la haine d'un misanthrope. Il eût désiré parfois prendre part à la danse et aux chants. Mais comment sourire quand on succombe sous le poids de sa destinée? Rien de ce qui s'offrait à ses regards ne pouvait alléger sa tristesse. Un jour pourtant il essaya de secouer le démon qui l'oppressait; et, rêveur, assis pensif dans le boudoir d'une jeune beauté, il improvisa ce chant, adressé à des attraits non moins beaux que ceux qui l'avaient charmé en des jours plus heureux :

A INÈS.

1

Ne souris point à mon front sombre et blême!
Ma bouche à l'avenir jamais ne sourira.
Te préserve le ciel, en sa bonté suprême,
De répandre des pleurs que nul ne séchera !

2

Tu veux savoir d'où vient cette douleur qui ronge
Tout, jeunesse, joie, avenir?
Laisse-moi les tourments où mon âme se plonge;
Tu ne peux rien pour les guérir.

3

Ce n'est ni l'amour, ni la haine,
Ni de l'ambition les vains honneurs perdus,
Qui me font maudire ma chaîne,
Et fuir loin des objets que je prisais le plus;

4

C'est cet ennui qui désenchante,
Et tout ce que j'entends, et tout ce que je voi;
La beauté sur mon cœur, hélas! est impuissante,
A peine si tes yeux ont des attraits pour moi;

5.

C'est cette tristesse fatale
Qui du Juif voyageur accompagnait les pas;

Qui, sans voir au delà de la nuit sépulcrale,
N'espère de repos qu'à l'ombre du trépas.

6

Ah! de son propre cœur nul mortel ne s'exile.
En vain, pour échapper au fléau qui me suit,
Aux plus lointains climats je demande un asile;
L'infernale pensée en tous lieux me poursuit.

7

Aux doux plaisirs chacun se livre,
Ces plaisirs pour moi sans appas.
Dure l'enchantement dont leur âme s'enivre!
Et comme moi, du moins, qu'ils ne s'éveillent pas!

8

A moi l'exil de rive en rive,
A moi les souvenirs d'un passé de douleur!
Le seul soulagement à mon âme plaintive,
C'est d'avoir épuisé la coupe du malheur.

9

Ce qu'on rencontre au fond de cette coupe amère,
Ne le demande pas. Ne cherche pas à voir
Ce qu'un cœur d'homme peut contenir de misère,
Et l'enfer qui bouillonne en cet abîme noir[31].

LXXXV.

Belle Cadix, adieu, et un long adieu! Qui pourrait oublier la glorieuse défense qu'ont faite tes remparts? Quand tout changeait, toi seule restas fidèle; la première à devenir libre, la dernière à être vaincue. Et si, au milieu d'aussi grands événements, de chocs si violents, le sang espagnol a coulé dans tes murs, le meurtre du moins n'a choisi qu'un traître pour victime[32]; ici tous ont agi noblement, hormis la noblesse; nul n'est allé au-devant des chaînes du vainqueur, si ce n'est la chevalerie dégénérée.

LXXXVI.

Espagne! tels sont tes enfants! Oh! qu'il est étrange ton destin! Des hommes qui ne furent jamais libres luttent pour la liberté, un peuple privé de son roi combat pour un pouvoir sans force; pendant que leurs seigneurs fuient, les vassaux prennent le glaive et demeurent fidèles aux esclaves de la trahison; ils se dévouent à un pays qui ne leur a donné que la vie; l'orgueil leur montre le chemin de la liberté;

vaincus, ils retournent au combat; leur cri de ralliement est « La guerre! la guerre, même aux couteaux[33]! »

LXXXVII.

Vous qui désirez connaître l'Espagne et les Espagnols, lisez l'histoire de leur lutte sanglante; tout ce que peut la vengeance la plus implacable contre un ennemi étranger est mis là en pratique contre la vie de l'homme. Depuis le cimeterre étincelant jusqu'au couteau perfide, l'Espagnol se fait des armes de tout; que lui importe, pourvu qu'il protége sa sœur ou sa femme, et qu'il fasse couler le sang des oppresseurs maudits? Puissent tous les envahisseurs recevoir un aussi terrible châtiment!

LXXXVIII.

Seriez-vous tentés de donner une larme à ceux qui succombent? Jetez les yeux sur la plaine ravagée et sanglante; regardez ces mains rouges encore du meurtre des femmes; puis abandonnez aux chiens les morts sans sépulture; que les cadavres servent de proie au vautour, qui les dédaignera peut-être; que leurs ossements blanchis et la marque ineffaçable du sang indiquent à l'œil épouvanté la place du champ de bataille! C'est ainsi seulement que nos enfants pourront concevoir les spectacles que nous avons eus sous les yeux.

LXXXIX.

Hélas! l'œuvre terrible n'est pas encore terminée: les Pyrénées vomissent de nouvelles légions; l'horizon se rembrunit encore; la lutte est à peine commencée; qui peut en prévoir la fin? Les nations abattues fixent leurs regards sur l'Espagne; si elle devient libre, elle affranchira plus de pays que ses cruels Pizarres n'en ont jamais enchaîné. Etrange rétribution! maintenant le bonheur de Colombie répare les calamités infligées aux enfants de Quito, pendant que le carnage promène ses fureurs sur la mère patrie!

XC.

Ni tout le sang versé à Talavera, ni tous les prodiges du combat de Barossa, ni les cadavres dont Albuera fut jonché, n'ont pu assurer à l'Espagne la conquête de ses droits.

Quand verra-t-elle dans ses champs l'olivier refleurir ? quand respirera-t-elle de ses longues épreuves? combien de jours douteux feront place à la nuit avant que le spoliateur franc abandonne sa proie, et que l'arbre exotique de la liberté s'acclimate dans le sol ibérique?

XCI.

Et toi, mon ami[34], puisque mon inutile douleur s'échappe de mon cœur malgré moi et se mêle à mes chants, si tu étais tombé sous l'épée avec le cortége des braves, l'orgueil pourrait arrêter les pleurs, même de l'amitié. Mais mourir ainsi sans gloire et sans utilité, oublié de tous, si ce n'est de mon cœur solitaire, et mêler ta cendre paisible à celle des guerriers tombés sur le champ de bataille, quand la gloire couronne tant de fronts moins nobles! Qu'as-tu fait pour descendre si paisiblement dans la tombe?

XCII.

O le plus ancien de mes amis et le plus estimé! cher à un cœur où ton affection avait survécu à toutes les autres, bien qu'à jamais perdu pour ma vie désolée, laisse-moi te voir encore dans mes rêves. Le matin renouvellera mes larmes en me rendant le sentiment de ma douleur, et mon imagination planera sur ton pacifique cercueil, jusqu'à ce que ma frêle dépouille soit rendue à la poussière d'où elle est sortie, et que le repos de la mort réunisse l'ami pleuré et celui qui le pleure.

XCIII.

Voici la première partie du pèlerinage d'Harold. Ceux qui désireraient entendre encore parler de lui auront prochainement de ses nouvelles, si toutefois celui qui écrit ces rimes peut encore en griffonner d'autres. En est-ce déjà trop comme cela? Critiques impitoyables, c'est peut-être là votre avis. Mais patience, et vous apprendrez ce qu'Harold a vu dans d'autres contrées où sa destinée l'a conduit, contrées qui renferment les monuments des temps antiques, alors que des mains barbares n'étaient point encore venues opprimer la Grèce et y étouffer les beaux-arts.

NOTES

DU CHANT PREMIER DU PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

[1] Lady Charlotte Harley, seconde fille d'Édouard, cinquième comte d'Oxford (maintenant lady Charlotte Bacon), dans l'automne de 1812, époque à laquelle ces vers lui furent adressés, n'avait pas encore complété sa onzième année.

[2] Lord Byron se proposait primitivement de visiter l'Inde.

[3] Ce petit page était Robert Rushton, fils de l'un des fermiers de lord Byron. « J'emmène Robert avec moi, » dit le poëte dans une lettre à sa mère; « je l'aime parce que, de même que moi, il paraît être un animal abandonné et sans amis. »

[4] Voyant que cet enfant était tout triste de se voir séparé de ses parents, lord Byron, à son arrivée à Gibraltar, le renvoya en Angleterre sous la conduite de son vieux domestique Murray. « Je vous en prie, » écrit-il à sa mère, « traitez cet enfant avec bonté; il s'est extrêmement bien comporté, et je l'aime beaucoup. » Il écrivit aussi une lettre au père du jeune homme; elle prouve de sa part beaucoup de bienveillance et d'attention : « J'ai, » dit-il, « renvoyé Robert en Angleterre, parce que le pays que j'ai à traverser n'est pas sûr, surtout pour un enfant de son âge. Je vous permets de déduire de votre fermage 25 liv. sterl. par an pour son éducation pendant trois ans, pourvu que je ne sois pas de retour avant cette époque, et je veux qu'il soit considéré comme étant à mon service. »

[5] Ici on trouve dans le manuscrit original la strophe suivante :

« Ma mère est une dame du haut parage; elle me désapprouve fort; elle dit que mes débauches déshonorent ma race. Il me semble aussi que j'avais une sœur, dont peut-être les pleurs vont couler; mais voilà trois ans et plus que je n'ai pas vu son visage. »

[6] William Fletcher, le fidèle valet qui, après vingt-deux ans de service, « pendant lesquels, » dit-il, « sa seigneurie fut pour moi plus qu'un père, » recueillit les derniers soupirs du *Pèlerin* à Missolonghi, et ne quitta sa dépouille qu'après l'avoir vu déposer dans le caveau de sa famille à Hucknell. Ce serviteur, plein de simplesse, était pour son maître une source constante de plaisanteries. « Fletcher, » dit-il dans une lettre à sa mère, « est loin d'être vaillant : il a besoin de beaucoup de choses dont je puis me passer. Il soupire après sa bière, son bœuf, son thé et sa femme, et le diable sait quoi encore. Une nuit, nous nous perdîmes dans un orage; une autre fois nous faillîmes faire naufrage. Dans ces deux occurrences, il tremblait de tous ses membres : dans la première, c'était la famine et les voleurs qu'il craignait; dans la seconde, c'était d'aller au fond de l'eau. Les éclairs ou les larmes, je ne sais laquelle de ces deux causes lui avait rendu les yeux tout rouges. Je fis ce que je pus pour le consoler, je le trouvai incorrigible. Il en-

voie six soupirs à Sara. Je lui donnerai une ferme, car il m'a servi fidèlement, et Sara est une bonne femme. Après toutes ses aventures par terre ou par mer, tant petites que grandes, cet humble Achate de notre poëte a ouvert une boutique de comestibles dans Charles Street, Berkeley Square. S'il n'y fait pas ses affaires, ce ne sera pas faute du bon vouloir de tous ceux qui le connaissent.

7 Ici on lit la strophe suivante dans le manuscrit original :

« Il me semble que je me trouverais heureux de renoncer à mon superbe domaine, et de redevenir enfant joyeux avec un camarade chéri. Depuis ma jeunesse, c'est à peine si j'ai passé une heure sans dégoût ou sans douleur, à moins que ce ne soit dans le boudoir de la beauté, ou en vidant la coupe écumante. »

8 Dans le manuscrit de l'auteur, voici comment le petit page et le bon serviteur étaient introduits :

« Parmi les gens de sa suite était un page, un jeune paysan qui servait bien son maître. Son babil amusait Childe-Harold quand son âme fière était gonflée de sombres pensées qu'il dédaignait d'exprimer. Il lui souriait alors : Alwin souriait à son tour, et les paroles du jeune page éclaircissaient le nuage qui voilait les yeux de Childe-Harold, et suspendaient un moment ses douleurs.

« Il n'emmenait que lui et un autre serviteur en partant pour les rives lointaines de l'Orient ; et quoique l'enfant fût affligé de quitter le lac dont les bords charmants avaient vu croître son enfance, sa gaieté ne tarda pas à renaître à l'idée de voir des nations étrangères et beaucoup de choses merveilleuses dont parlent les voyageurs dans des volumes aussi véridiques que ceux de Mandeville. »

9 Pour dédommager de la saleté de Lisbonne et de ses habitants plus sales encore, le village de Cintra, à quinze milles environ de la capitale, est peut-être sous tous les rapports le plus délicieux qu'il y ait en Europe. Il contient des beautés de toute espèce, tant naturelles qu'artificielles : des palais et des jardins s'élevant au milieu des rochers, des cataractes et des précipices, des couvents bâtis à des hauteurs prodigieuses, une vue lointaine de la mer et du Tage. Ce lieu unit tout le pittoresque de l'Ecosse occidentale à la verdure du midi de la France.

10 On sait qu'en 1809 les assassinats commis par les Portugais à Lisbonne et aux environs ne se bornèrent pas à leurs compatriotes, et que des Anglais étaient égorgés chaque jour. Loin d'exiger réparation de ces attentats, on nous défendait d'intervenir quand nous apercevions quelqu'un de nos compatriotes attaqué par nos alliés. Un soir, en me rendant au théâtre, je fus attaqué à une heure où les rues ne sont pas encore désertes, et en face d'une boutique ouverte. J'étais en carrosse avec un ami : heureusement que nous étions armés, sans quoi nous aurions fait le sujet d'une histoire, au lieu d'avoir à en raconter une. Le crime d'assassinat n'est pas limité au Portugal : en Sicile et à

Malte, chaque nuit on vous casse la tête de la belle manière, et il n'y a pas un Sicilien ni un Maltais de puni. *B.*

11 *Vatheck* est l'un des livres que j'ai le plus admirés dans ma jeunesse. *B.*

12 La convention de Cintra fut signée dans le palais du marquis de Marialva.

13 Après être resté huit jours à Lisbonne, nous envoyâmes par mer à Gibraltar nos bagages et une partie de nos gens, et nous nous rendîmes à cheval à Séville. C'est une distance d'environ quatre cents milles; les chevaux étaient excellents; nous faisions soixante-dix milles par jour. Des œufs, du vin et des lits durs, c'était tout le confort que nous trouvions, et dans ces climats brûlants c'en était bien assez.

14 Subséquemment sa majesté devint folle, et le docteur Willis, si habile à traiter le péricrâne des rois, ne put rien faire du sien. *B.*

[La reine, atteinte d'aliénation mentale, ne s'est jamais rétablie. Elle mourut au Brésil en 1816.]

15 L'étendue de Mafra est prodigieuse; cette ville renferme un palais, un couvent et une église magnifique. Ses six orgues sont les plus belles que j'aie jamais vues; nous ne les entendîmes point, mais on nous dit que leurs sons étaient dignes de leur richesse.

[« A dix milles à droite de Cintra, » dit lord Byron dans une lettre à sa mère, « est le palais de Mafra, l'orgueil du Portugal sous le point de vue de la magnificence, mais sans aucune espèce d'élégance. Un couvent y est annexé; les moines, qui possèdent de gros revenus, sont fort polis et entendent le latin. J'eus avec eux une longue conversation. » — Mafra fut bâtie par Jean V, par suite du vœu qu'il avait fait, pendant une maladie dangereuse, de fonder un couvent pour l'usage de la plus pauvre confrérie du royaume. Les recherches faites, on trouva cette condition remplie à Mafra, où douze franciscains vivaient ensemble dans une hutte.]

16 Tels j'ai trouvé les Portugais, tels je les ai dépeints. Depuis, ils ont fait des progrès, du moins en courage. Les derniers exploits du duc de Wellington ont effacé les sottises de Cintra. Il a véritablement fait des miracles : il a peut-être changé le caractère d'une nation, réconcilié des superstitions rivales, et vaincu un ennemi qui n'avait jamais reculé devant ses prédécesseurs.

17 La fille du comte Julien, l'Hélène de l'Espagne. Pélage conserva son indépendance dans les montagnes des Asturies; et quelques siècles plus tard, les descendants de ses compagnons d'armes terminèrent la lutte par la conquête de Grenade.

18 Cette stance ne se trouve pas dans le manuscrit original. Elle fut écrite à Newstead en août 1811, peu de temps après la bataille d'Albuera, qui fut livrée en mai.

19 « A Séville, nous logeâmes chez deux dames espagnoles non ma-

riées, jouissant d'une bonne réputation; l'aînée fort belle femme, la plus jeune très-jolie. La liberté de mœurs, qui est ici générale, m'étonna un peu; et à la suite de mes observations ultérieures, je trouve que la réserve n'est pas le caractère distinctif des belles Espagnoles. L'aînée honora votre indigne fils d'attentions particulières, l'embrassant avec beaucoup de tendresse à son départ (je n'étais resté là que trois jours), après avoir coupé une boucle de ses cheveux à lui, et lui en avoir offert une des siens à elle, d'une longueur d'environ trois pieds; je vous les envoie, et vous prie de les garder jusqu'à mon retour. Ses dernières paroles furent: *Adios, tú, hermoso, me gustas mucho.* — Adieu, mon joli garçon; tu me plais beaucoup. » *B.*

20 *Viva el rey Fernando!* Vive le roi Ferdinand! C'est le refrain de la plupart des chansons patriotiques des Espagnols. Elles sont presque toutes dirigées contre l'ancien roi Charles, la reine et le prince de la Paix.

21 La cocarde rouge, avec le nom de Fernando VII écrit au milieu.

22 Tous ceux qui ont vu une batterie doivent se rappeler que les boulets et les bombes sont disposés en pyramide. La Sierra-Morena était fortifiée dans tous les défilés que je traversai pour me rendre à Séville.

23 Tels furent les exploits de la fille de Sarragosse, que sa valeur a élevée au premier rang entre les héroïnes. Pendant le séjour de l'auteur à Séville, elle se promenait journellement au Prado, décorée des médailles et des ordres que la junte lui avait décernés.

[Les exploits d'Augustine, la célèbre héroïne des deux siéges de Sarragosse, sont rapportés amplement dans l'un des plus beaux chapitres de l'*Histoire de la guerre de la Péninsule*, par Southey. A l'époque où elle fixa l'attention pour la première fois, en s'élançant dans une batterie où son amant avait été tué, et en servant un canon à sa place, elle avait vingt-deux ans, était fort jolie, avec un caractère de beauté tout à fait féminine. Wilkie a peint son portrait; Woerdsworth en parle dans sa dissertation sur *la Convention*, mal à propos nommée *de Cintra*, dont un passage se termine ainsi: — « Sarragosse a prouvé une vérité douloureuse, mais chère et consolante, à savoir, que lorsque les populations sont attaquées dans ce qu'elles ont de plus précieux et obligées de combattre pour leur liberté, le meilleur champ de bataille, c'est le plancher théâtre des jeux de leurs enfants, les chambres où la famille a dormi, les toits qui l'ont abritée, les jardins, les rues et les places publiques, les autels de leurs temples et les ruines de leurs maisons en flammes. »]

24 Cette stance a été écrite en Turquie.

25 De longs cheveux noirs, des yeux noirs langoureux, un teint olive clair, des mouvements gracieux que ne peut concevoir un Anglais accoutumé à l'air nonchalant et indifférent des femmes de son pays, joints

au costume le plus avenant et le plus décent tout à la fois, rendent le pouvoir d'une beauté espagnole tout à fait irrésistible. *B.*

26 Ces stances ont été écrites à Castri (l'ancienne Delphes), au pied du mont Parnasse, appelé maintenant Λιακυρα. (Liakura).

27 Sur le Parnasse, en me rendant à la fontaine de Delphes (Castri), je vis une volée de douze aigles. Hobhouse prétend que c'étaient des vautours; je saisis ce présage. La veille, j'avais composé l'apostrophe au Parnasse dans *Childe-Harold*, et en voyant ces oiseaux, j'espérai qu'Apollon avait accepté mon hommage. J'ai du moins obtenu le nom et la gloire du poëte pendant la période poétique de la vie, de vingt à trente. — Savoir si cette gloire durera, c'est une autre question; mais j'ai adoré la déesse du lieu qui lui est consacré, et je suis reconnaissant de ce qu'elle a fait pour moi, laissant l'avenir entre ses mains comme j'ai laissé le passé. *B.*

28 Cadix, la charmante Cadix, est le lieu le plus agréable du monde. La beauté de ses rues et de ses édifices n'est surpassée que par l'amabilité de ses habitants : c'est une Cythère complète, où se trouvent les plus belles femmes de l'Espagne. Les belles de Cadix sont pour la Péninsule ce que sont pour l'Angleterre les magiciennes du Lancashire. *B.*

29 J'ai écrit ceci à Thèbes, et par conséquent je ne pouvais être mieux placé pour faire cette question et en obtenir la réponse. Ici, Thèbes n'est pas considérée par moi comme la patrie de Pindare, mais comme la capitale de la Béotie, où la première énigme fut proposée et expliquée.

30 Lord Byron fait ici allusion à un usage ridicule en vigueur autrefois dans les auberges et les cabarets d'Highgate : cet usage consistait à faire prêter un serment burlesque à tous les voyageurs de la classe moyenne. L'individu devait jurer sur une paire de cornes : « de ne jamais embrasser la servante quand il pourrait embrasser la maîtresse de la maison, de ne jamais manger du pain bis quand il pourrait en manger du blanc, de ne jamais boire de la petite bière quand il pourrait boire de la bière forte ; » et autres injonctions du même genre, auxquelles était toujours annexée la clause résiliatoire suivante : « à moins que vous ne le préfériez. »

31 A la place de ces stances, qui furent composées à Athènes le 25 janvier 1810, et qui, selon M. Moore, contiennent les plus sombres touches de tristesse qui soient jamais sorties de la plume de lord Byron, nous trouvons celles-ci dans le premier brouillon de ce chant :

1

Oh! ne parlez plus des climats du Nord et des dames anglaises! vous n'avez pas vu comme moi la jolie fille de Cadix. Si elle n'a pas les yeux bleus et les blonds cheveux de la jeune Anglaise, combien son regard expressif l'emporte sur l'azur d'un œil languissant!

2

Comme Prométhée, elle ravit au ciel la flamme qui, à travers ses

longs cils soyeux, brille dans les noires prunelles de ses yeux, qui ne peuvent contenir leurs éclairs; à voir sur son sein de neige retomber en tresses ondoyantes sa noire chevelure, vous diriez que ces boucles sont douées de sentiment, et caressent ce cou sur lequel elles serpentent.

3

Nos jeunes Anglaises sont longtemps à se rendre, et froides jusque dans la possession; et si leurs charmes plaisent à la vue, leurs lèvres sont lentes à confesser l'amour; mais, née sous un plus chaud soleil, la jeune Espagnole fut créée pour aimer, et lorsqu'elle vous a donné son cœur, quelle est celle qui vous enchante comme la jolie fille de Cadix?

4

La jeune Espagnole n'est point coquette; elle ne prend pas plaisir à voir trembler son amant; soit qu'elle aime, soit qu'elle haïsse, elle ne sait pas dissimuler. Elle ne trafique pas de son cœur; lorsqu'il bat, c'est en toute sincérité, et bien qu'on ne puisse l'acheter à prix d'or, il vous aimera longtemps et tendrement.

5

La jeune Espagnole qui accueille votre amour ne vous désole jamais par des refus affectés, car toutes ses pensées ont pour but de vous prouver son dévouement dans les moments d'épreuve. Quand les soldats de l'étranger menacent l'Espagne, elle s'arme et prend sa part du péril; et si son amant vient à mordre la poussière, elle saisit la lance et le venge.

6

Soit qu'à la clarté d'un beau soir elle se mêle au joyeux boléro, ou chante sur sa guitare le chevalier chrétien et le guerrier maure; soit qu'à l'heure du crépuscule sa blanche main compte les grains de son rosaire, et que sa voix se joigne au chœur pieux des jeunes filles qui chantent les saintes vêpres;

7

Il est impossible de la voir sans que le cœur soit ému. Que des femmes moins belles ne la blâment donc pas si son cœur n'a pas plus de froideur! J'ai parcouru de nombreux climats: j'y ai vu bien des beautés charmantes, mais nulle à l'étranger, et bien peu dans ma patrie, qu'on puisse comparer à la jolie brune de Cadix.

32 Allusion à la conduite et à la mort de Solano, gouverneur de Cadix, en mai 1809.

33 « Guerre jusqu'aux couteaux! » Réponse de Palafox à un général français au siége de Sarragosse.

34 L'honorable John Wingfield, officier aux gardes, qui mourut de la fièvre à Coimbre. Je l'avais connu dix ans, la meilleure moitié de sa vie et la plus heureuse portion de la mienne. Dans le court espace d'un mois j'ai perdu celle qui m'avait donné l'existence, et la plupart

de ceux qui me la rendaient supportable. Pour moi ces vers d'Young se sont vérifiés :

« Insatiable archer, n'était-ce pas assez d'une victime? Trois fois ta flèche est partie, et trois fois tu as immolé la paix de mon cœur avant que la lune eût trois fois rempli son croissant!

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT SECOND.

I.

Viens, fille du ciel aux yeux bleus! — Mais, hélas! jamais tu n'inspiras les chants d'aucun mortel. — Déesse de la sagesse, ici fut ton temple, ici il est encore malgré la guerre et ses ravages [1], malgré le temps qui a fait disparaître ton culte. Mais pire que le fer, la flamme et le lent travail des siècles, est le sceptre redoutable et la domination cruelle de ces hommes qui n'ont jamais ressenti l'enthousiasme sacré qu'éprouvent les âmes civilisées en pensant à toi et au peuple que tu protégeais.

II.

Athènes, cité auguste et antique! où sont tes hommes forts, tes hommes à l'âme grande? Ils ne sont plus, faible lueur qu'on distingue à peine à travers les rêves du passé. Les premiers entrés dans la carrière de la gloire, ils ont vaincu, puis ils ont disparu. Est-ce donc là tout : servir de thème à l'écolier, nous donner une heure d'étonnement et d'émotion? Ici on cherche vainement le glaive du guerrier, la robe du sophiste; et sur les débris des tours écroulées, humides encore du brouillard des ans, la puissance perd jusqu'à son ombre.

III.

Homme d'un jour, lève-toi! approche! viens! — mais respecte cette urne sans défense. Regarde ce lieu, sépulcre d'une nation! séjour de ces dieux qui n'ont plus d'autels! Les dieux eux-mêmes succombent. — Chaque religion a son tour : — hier Jupiter; aujourd'hui Mahomet. — D'autres siècles amèneront d'autres cultes, jusqu'à ce que l'homme sache que c'est en vain qu'il fait fumer l'encens

et couler le sang des victimes ; faible enfant du doute et de la mort, de qui l'espérance s'appuie sur des roseaux [2].

IV.

Enchaîné à la terre, il lève les yeux vers le ciel. Etre malheureux, ne te suffit-il pas de savoir que tu es? l'existence est-elle donc un don si précieux qu'il t'en faille une autre après celle-ci, et que tu veuilles aller tu ne sais où, n'importe dans quelle région, impatient de fuir la terre et de te perdre dans les cieux? Rêveras-tu donc toujours des douleurs et des joies à venir? Regarde cette cendre, pèse-la dans ta main avant qu'elle se mêle au souffle des vents : cette urne chétive est plus éloquente que des milliers d'homélies.

V.

Ou bien ouvre la tombe majestueuse du héros évanoui; il repose là-bas sur la rive solitaire [3]. Il succomba, et les nations dont il était l'appui accoururent en deuil autour de son cercueil. Mais de ces milliers d'hommes attristés, il n'en reste pas un seul pour le pleurer; nul guerrier fidèle à sa mémoire ne veille ici, où, d'après la tradition, apparurent des demi-dieux. Au milieu de ces débris amoncelés prends ce crâne. Est-ce là un temple digne d'être habité par un Dieu? Mais il n'est pas jusqu'au ver qui ne finisse par dédaigner ce séjour.

VI.

Vois sa voûte brisée, ses parois en ruines, ses appartements déserts, son portique défiguré : c'était là pourtant la demeure aérienne de l'ambition, le dôme de la pensée, le palais de l'âme; cet espace que tu découvres à travers ces trous vides d'où les yeux ont disparu, c'était le séjour animé de la sagesse, de l'esprit, et de cette foule de passions qui ne souffrirent jamais de contrôle. Tout ce qu'ont écrit les saints, les sophistes et les sages pourrait-il repeupler cette tour solitaire, restaurer cette résidence?

VII.

Sage Athénien, tu disais vrai : « Tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien. » Pourquoi reculer

devant ce que nous ne pouvons éviter? Chacun a sa souffrance; mais il est des âmes faibles qui gémissent de maux imaginaires et qui sont leur ouvrage. Cherchons ce que le hasard ou le destin nous dit être le meilleur. Le repos nous attend sur les rives de l'Achéron; là le convive rassasié ne s'assied pas à un banquet forcé, mais le silence prépare la couche où l'on dort éternellement d'un paisible sommeil.

VIII.

Si pourtant, ainsi que l'ont pensé les hommes les plus vertueux, il est par delà le noir rivage une patrie des âmes, démentant ainsi la doctrine des sadducéens et de ces sophistes follement fiers de leur scepticisme, combien il serait doux d'adorer de concert avec ceux qui ont allégé nos mortels labeurs, d'entendre encore les voix qu'on craignait de ne plus entendre, de revoir les ombres révérées du sage de Bactriane, du philosophe de Samos, et de tous ceux qui ont enseigné la vérité!

IX.

Là je te reverrais, ô toi dont la vie et l'affection ensemble disparues m'ont laissé ici-bas aimer et vivre en vain! Frère jumeau de mon cœur, puis-je croire que tu n'es plus quand tu revis dans ma mémoire? Eh bien, oui, je rêverai qu'un jour nous serons réunis; cette illusion remplira le vide de mon cœur. Pourvu qu'en nous survive quelque chose de nos jeunes souvenirs, que l'avenir soit ce qu'il voudra; ce sera assez de bonheur pour moi que de savoir ton âme heureuse [4].

X.

Asseyons-nous sur cette pierre massive [5], base non encore ébranlée d'une colonne de marbre: c'est ici, fils de Saturne, qu'était ton trône favori; tu n'en comptais nulle part un plus imposant. Je cherche à reconnaître les vestiges de ton temple et de sa magnificence. Peut-être sont-ce les débris d'un autre édifice. L'imagination elle-même est impuissante à rétablir ce que le temps a travaillé à défigurer. Sans doute, ces colonnes orgueilleuses méritent plus qu'un regard distrait et un soupir fugitif; et cependant auprès

d'elles le musulman s'assied impassible, le Grec frivole passe et chante.

XI.

Mais de tous les spoliateurs de ce temple qui domine là-haut, où Pallas avait prolongé son séjour, comme si elle n'eût pu se résoudre à quitter cette relique dernière de son antique pouvoir, quel fut le dernier et le pire? Rougis, ô Calédonie, de lui avoir donné naissance! Angleterre, je me réjouis de ce qu'il n'est pas l'un de tes enfants. Tes hommes libres devraient respecter ce qui fut jadis libre; comment donc ont-ils pu profaner le temple attristé et entraîner ses autels sur les flots qui ne les ont portés qu'à regret[6]?

XII.

Le moderne Picte se fait lâchement gloire d'avoir brisé ce que les Goths, les Turcs et le temps ont épargné; il est froid comme les rochers de ses côtes natales, il a l'esprit aussi stérile, le cœur aussi dur, celui dont la tête a pu concevoir et la main préparer l'enlevement des lamentables restes d'Athènes. Ses fils, trop faibles pour défendre ses sacrés autels, éprouvèrent cependant une portion des douleurs de leur mère[7], et sentirent alors pour la première fois le poids des chaînes du despotisme.

XIII.

Eh quoi! sera-t-il dit par des bouches britanniques qu'Albion fut heureuse des larmes d'Athènes? Albion, bien que ce soit en ton nom que ces misérables lui ont déchiré le sein, crains d'avouer à l'Europe un attentat qui la ferait rougir! La reine de l'Océan, la libre Angleterre, enlever à une terre encore saignante sa dernière et chétive dépouille! celle dont l'opprimé n'a jamais en vain réclamé l'appui arracher d'une main de harpie ces malheureux débris que le temps avait respectés, que les tyrans avaient laissés debout!

XIV.

Pallas, où était ton égide qui arrêta dans leur marche[8] le farouche Alaric et la dévastation? où était le fils de Pélée,

que dans ce jour de périls les enfers ne purent retenir, et dont l'ombre s'élança terrible au séjour des vivants? Quoi donc! Pluton ne pouvait-il laisser une fois encore partir ce héros pour qu'il chassât, par sa présence, cet autre spoliateur? Hélas! Achille oisif continua à errer sur les rives du Styx, et ne vint pas défendre ces murs qu'il aimait jadis à protéger.

XV.

Belle Grèce, il est de glace le cœur qui te regarde sans ressentir ce qu'éprouve un amant penché sur la cendre de celle qu'il aima; ils sont de marbre les yeux qui peuvent voir sans pleurs tes murs dégradés, tes temples antiques emportés par des mains anglaises, quand leur devoir eût été plutôt de protéger ces reliques, dont la perte est irréparable. Maudite soit l'heure où ils quittèrent leur île pour faire de nouveau saigner ton sein malheureux et entraîner tes dieux désolés vers le nord et son climat abhorré!

XVI.

Mais où est Harold? oublierai-je de suivre sur les flots ce sombre voyageur? Il partit sans rien regretter de ce que regrettent les autres hommes; nulle amante ne vint étaler devant lui sa feinte douleur; nul ami ne lui fit ses adieux et ne tendit la main à ce froid étranger qui allait parcourir d'autres climats. Il est dur le cœur sur lequel la beauté est sans pouvoir; mais Harold ne sentait plus comme autrefois, et il quitta sans pousser un soupir cette terre, théâtre de carnage et de crimes.

XVII.

Celui qui a navigué sur le sein azuré des mers a été quelquefois témoin d'un beau spectacle: alors qu'au souffle d'une fraîche brise la blanche voile s'arrondit, la charmante frégate prend sa course légère; à droite une forêt de mâts, des clochers et la rive que l'on quitte; à gauche, le vaste Océan qui se déploie; les navires du convoi, qu'on prendrait de loin dans leur vol pour une troupe de cygnes sauvages; le plus mauvais voilier marche alors avec agilité, et la vague semble se courber devant chaque proue écumante.

XVIII.

Et puis le navire est comme une citadelle flottante : les canons en bon ordre, le filet tendu [9], la voix rauque du commandement, le bourdonnement de la manœuvre, lorsqu'au signal donné les matelots montent dans les hunes. Entendez-vous le sifflet du contre-maître et le cri que les marins se renvoient pendant que les cordages glissent dans leurs mains? Voyez ce midshipman imberbe qui force sa voix d'enfant pour approuver ou blâmer, écolier qui dirige déjà l'équipage docile!

XIX.

Sur le tillac, propre et luisant comme une glace, le lieutenant gravement se promène. Voyez aussi cet espace exclusivement réservé au capitaine qui s'avance avec majesté; silencieux et craint de tous, il daigne rarement adresser la parole à ses subalternes s'il veut conserver intacte cette subordination sévère, condition essentielle du triomphe et de la gloire; mais des Bretons se soumettent aux lois les plus dures qui ont pour résultat d'ajouter à leur force.

XX.

Souffle, souffle, brise propice; pousse devant toi nos navires jusqu'à ce que le soleil cesse de nous éclairer de ses rayons; alors il faut que le vaisseau-amiral ralentisse sa marche afin que les bâtiments retardataires puissent le rejoindre. Ah! cuisant ennui! insupportable délai! perdre pour ces traînards l'occasion de profiter d'une aussi belle brise! que de chemin on eût fait jusqu'au retour de l'aube! Mais non, il faut s'arrêter, les voiles en panne, sur une mer propice, en attendant ces lourds navires.

XXI.

La lune se lève; par le ciel! voilà un beau soir; de longs sillons de lumière s'étendent au loin sur les vagues mobiles; voici l'heure où sur le rivage les jeunes hommes soupirent, où les jeunes filles ajoutent foi à leurs serments. Autant nous en advienne quand nous reverrons la terre! Cependant la main impatiente de quelque robuste Airon éveille sur

l'instrument la vive harmonie aimée des matelots; un cercle de joyeux auditeurs se forme autour de lui, ou bien ils dansent aux sons de quelque air connu, aussi gais que s'ils étaient à terre, libres de tous leurs mouvements.

XXII.

A travers le détroit de Calpé, contemplez ces âpres rives : l'Europe et l'Afrique se regardent; la patrie de la vierge aux yeux noirs et celle du Maure basané sont à la fois éclairées par les rayons de la pâle Hécate. Comme ils se jouent délicieusement sur la rive espagnole! Aux clartés de son disque décroissant, on distingue parfaitement le rocher, le coteau, la forêt sombre; en face, la Mauritanie projette, des montagnes à la côte, ses ombres gigantesques.

XXIII.

Il est nuit; c'est l'heure de la méditation, l'heure où nous sentons que nous avons autrefois aimé, bien que notre amour ne soit plus; où le cœur, portant le deuil de ses affections déçues, sans ami maintenant, rêve qu'il eut un ami. Qui voudrait courber la tête sous le fardeau des années alors que la jeunesse elle-même survit à ses jeunes amours et à ses joies? Hélas! quand l'hymen de deux âmes est rompu, il reste à la mort peu de chose à détruire. O bonheur de notre premier âge! qui ne voudrait redevenir enfant?

XXIV.

Ainsi penché sur le bord du navire que lavent les flots, l'œil fixé sur l'astre de Diane réfléchi par les ondes, l'âme oublie ses projets d'espérance et d'orgueil, et se reporte insensiblement vers les souvenirs des années qui ont fui. Il n'est pas d'âme, si désolée qu'elle soit, où quelque chose de cher, de plus cher qu'elle-même, n'ait possédé ou ne possède encore une pensée, et ne réclame le tribut d'une larme; éclair de douleur qui luit à notre cœur attristé et dont il voudrait vainement s'affranchir.

XXV.

S'asseoir au sommet des rocs, rêver sur les flots ou au bord des abîmes, parcourir lentement la solitude ombreuse

des forêts, où vivent des êtres étrangers à la domination de l'homme, et où il n'a jamais, ou que rarement, laissé l'empreinte de ses pas; gravir inaperçu le mont inaccessible avec des troupeaux sauvages qui n'ont pas besoin de bercail; seul se courber au-dessus des précipices et des cataractes écumantes : ce n'est pas là vivre dans la solitude, c'est converser avec la nature, c'est voir se dérouler devant soi ses charmes et ses trésors.

XXVI.

Mais au milieu de la foule, du bruit et du contact des hommes, entendre, voir, sentir et posséder; poursuivre sa route, citoyen ennuyé du monde, sans personne qui nous bénisse, personne que nous puissions bénir; n'avoir autour de soi que des courtisans de la fortune, qui fuient à l'aspect du malheur; et de tant d'êtres qui nous ont cherchés, suivis, flattés, adulés, pas un qui ait pour nous des sentiments amis, pas un qui, si nous n'étions plus, laissât voir sur ses lèvres un sourire de moins : voilà ce que j'appelle être seul! voilà la solitude!

XXVII.

Plus heureux ces pieux ermites qu'on rencontre dans les solitudes de l'Athos, lorsqu'on erre le soir au sommet du mont gigantesque d'où l'on découvre des flots si bleus, un ciel si serein, que celui qui a été là à une telle heure voudrait ne jamais quitter ce lieu sacré! puis, s'arrachant lentement à ce spectacle enchanteur, il regrette que tel n'ait pas été son destin, et rentre, pour le haïr, dans un monde qu'il avait presque oublié [10].

XXVIII.

Passons sous silence la route longue et monotone, si souvent sillonnée sans que nul y ait laissé de trace; passons le calme, la brise, les changements atmosphériques, le louvoiement et tous les caprices si connus et des vagues et des vents; passons les alternatives de joies et de douleurs que les matelots éprouvent dans leur citadelle ailée, ceinte par les flots; le temps, bon ou mauvais, propice ou con-

traire, selon que la brise souffle ou s'abat et que les vagues se soulèvent, jusqu'à ce qu'un joyeux matin : « Terre ! terre ! terre ! » et tout est bien.

XXIX.

Mais saluons en passant les îles de Calypso, dont le groupe fraternel s'élève au sein de l'Océan. Au voyageur fatigué, là sourit un havre propice; et cependant la belle déesse a depuis longtemps cessé de pleurer et d'attendre en vain, du haut de ses rochers, celui qui avait eu l'audace de lui préférer une mortelle. C'est ici que le fils d'Ulysse s'élança dans les flots à la voix du sévère Mentor, laissant à la nymphe-reine une double perte à déplorer.

XXX.

Son règne est passé, sa douce puissance est évanouie; mais ne t'y fie pas, imprudent jeune homme! Mets-toi sur tes gardes : ici une mortelle a placé le siége de son dangereux empire; crains d'y trouver une nouvelle Calypso! Aimable Florence! si ce cœur capricieux et vide d'amour pouvait se donner encore, il se donnerait à toi; mais trop de liens t'enchaînent, et moi je n'ose porter à tes autels une offrande indigne de toi, ni demander à un cœur aussi cher d'endurer pour moi une seule douleur.

XXXI.

Ainsi pensa Harold quand ses yeux rencontrèrent sans s'émouvoir les yeux de cette beauté, et ne lui parlèrent d'autre langage que celui d'une admiration innocente. L'amour se tint à l'écart, à proximité pourtant : il savait que le cœur d'Harold avait été fréquemment conquis et perdu, mais il ne le comptait plus parmi ses adorateurs, et avait renoncé à lui inspirer de nouvelles flammes. Voyant qu'en cette occasion ses efforts n'avaient pu le déterminer à aimer, le petit dieu jugea avec raison qu'il avait pour jamais perdu sur lui son ancien empire.

XXXII.

Elle dut s'étonner, la belle Florence [11], de voir cet homme, qu'on disait soupirer pour toutes celles qu'il

voyait, soutenir, impassible, l'éclat de ce regard où d'autres lisaient ou affectaient de lire leur espoir, leur destin, leur arrêt, leur loi, rendant à la beauté tous les hommages qu'elle commande à ses esclaves! Et certes elle dut s'émerveiller qu'un mortel aussi jeune n'éprouvât pas ou ne feignît pas du moins pour elle ces sentiments d'amour que les femmes peuvent repousser, mais qui n'excitent jamais leur courroux.

XXXIII.

Ce cœur, qui lui semblait de marbre, abrité à l'ombre du silence ou retranché dans son orgueil, elle ne savait pas qu'il était habile dans l'art de la séduction [12], qu'il savait étendre au loin les piéges de la volupté, et n'avait renoncé à de faciles conquêtes que lorsqu'il n'avait plus rien trouvé qui méritât ses attaques. Mais ces moyens de triomphe, Harold les néglige aujourd'hui; et, lors même que l'azur de ces beaux yeux eût attiré ses hommages, jamais il ne se fût confondu dans la foule des adorateurs.

XXXIV.

Celui-là, je le crois, connaît bien peu le cœur de la femme, qui s'imagine que des soupirs peuvent conquérir un objet aussi inconstant! Que lui importe un cœur, alors qu'elle le possède? Rendez à l'idole de vos yeux l'hommage qui lui est dû, mais n'y mettez pas trop d'humilité, si vous ne voulez qu'elle vous méprise, vous et votre hommage, quelles que soient les métaphores dont vous en revêtiez l'expression; dissimulez jusqu'à la tendresse, si vous êtes sage; une confiance hardie est encore ce qui réussit le mieux auprès des femmes; excitez tour à tour et calmez son dépit, et vous ne tarderez pas à voir couronner tous vos vœux.

XXXV.

C'est une vérité bien ancienne, que l'expérience confirme, et ceux qui en sont le plus convaincus sont ceux qui en gémissent davantage : quand on a obtenu ce que tous désirent obtenir, le prix obtenu ne paraît pas valoir ce

qu'il a coûté. La perte de la jeunesse, la dégradation de l'âme, la perte de l'honneur, voilà ce qui reste après la passion satisfaite. Si, par un bienfait cruel, le destin trompe nos jeunes espérances, c'est une blessure qui s'envenime, et dont le cœur ne guérit pas, alors même que l'amour ne songe plus à plaire.

XXXVI.

Marchons! ne laissons point mon Pégase ralentir son pas, car nous avons encore plus d'un mont à franchir, plus d'un rivage pittoresque à côtoyer, guidés non par la fiction, mais par la mélancolie pensive. Nous avons à parcourir des climats plus beaux que n'en rêva jamais l'imagination d'un mortel, ou qu'on n'en a décrit dans ces utopies où l'on enseigne à l'homme ce qu'il devrait ou pourrait être si cette créature corrompue pouvait profiter de pareilles leçons.

XXXVII.

La nature est, après tout, la meilleure des mères : bien que toujours changeant, son aspect n'en est pas moins doux. Puissé-je m'abreuver à sa mamelle nue, moi qui ne suis point son enfant gâté, quoiqu'elle ne m'ait jamais sevré! Oh! elle n'est jamais plus attrayante que dans sa sauvage beauté, alors que l'art n'a point encore souillé ses œuvres! Et la nuit et le jour elle n'a cessé de me sourire, et pourtant mes regards l'ont observée dans ses moments les plus intimes. Plus je l'ai connue, plus je l'ai recherchée, et c'est dans ses rigueurs que je l'ai aimée davantage.

XXXVIII.

Terre d'Albanie, où naquit cet Iskander, la leçon des jeunes et l'exemple des sages, et cet autre héros du même nom, dont les chevaleresques exploits frappèrent tant de fois l'ennemi de terreur! terre d'Albanie, laisse-moi te contempler, toi, âpre nourrice d'une nation farouche. La croix disparait, les minarets s'élèvent, et le pâle croissant brille dans la vallée, à travers les bosquets de cyprès qui forment la ceinture de tes villes.

XXXIX.

Childe-Harold continua à faire voile, et passa devant le rivage stérile d'où la triste Pénélope contemplait les vagues; plus loin, il aperçut le promontoire non encore oublié qui offrit un refuge aux amants, une tombe à la muse de Lesbos. Brune Sapho, des vers immortels n'ont-ils donc pu sauver ce cœur qu'embrasait une immortelle flamme? N'a-t-elle donc pu vivre, celle qui dispensait une vie immortelle, si toutefois l'immortalité attend les œuvres de la lyre, l'unique ciel auquel les fils de la terre puissent aspirer?

XL.

Ce fut par un beau soir d'automne, d'un automne de la Grèce, que Childe-Harold salua de loin ce cap de Leucade [13], qu'il brûlait de voir, et qu'il ne quitta qu'à regret. Il avait plus d'une fois arrêté ses regards sur les lieux que la guerre a rendus mémorables : Actium, Lépante, Trafalgar [14]. Il les avait vus sans émotion, car il n'était pas né sous une étoile héroïque; il ne se plaisait point au récit des sanglants exploits, des combats courageux; il n'avait que des mépris pour le guerrier mercenaire, et se moquait de ses airs belliqueux.

XLI.

Mais lorsqu'il vit l'étoile du soir se lever au-dessus du fatal rocher de Leucade, projeté sur les ondes, et qu'il salua cette dernière ressource d'un amour sans espoir, il ressentit ou crut ressentir une émotion puissante. Pendant que le majestueux navire glissait lentement sous l'ombre de cet antique mont, il suivait de l'œil le mouvement mélancolique des flots, et, bien que plongé dans sa rêverie accoutumée, on voyait son regard devenir plus calme et son front pâle s'éclaircir.

XLII.

L'aurore paraît, et avec elle surgissent les collines de la farouche Albanie; les rochers sombres de Souli, la cime lointaine du Pinde, à demi caché sous un voile de vapeurs,

sillonné par les blanches eaux des ruisseaux qui le baignent, sous son vêtement rayé de brun et de pourpre, s'élèvent; peu à peu les brouillards se dissipent, et on aperçoit la demeure du montagnard. C'est là que rôde le loup, que l'aigle aiguise son bec; là vivent des oiseaux de proie, des bêtes sauvages, des hommes plus sauvages encore, et sous un ciel orageux se forment les tempêtes qui agitent la dernière saison de l'année.

XLIII.

Alors enfin Harold se sentit seul, et dit aux langues chrétiennes un long adieu; il se voyait enfin sur un rivage inconnu que tous admirent, mais que beaucoup craignent de visiter. Son âme était armée contre le destin; il avait peu de besoins; les périls, il ne les cherchait pas, mais il ne les fuyait pas non plus. Il avait sous les yeux un spectacle sauvage, mais neuf : voilà ce qui lui rendait douces les fatigues continues du voyage, ce qui lui faisait oublier et le souffle glacial de l'hiver, et les chaleurs brûlantes de l'été.

XLIV.

Ici la croix rouge, car on l'y rencontre encore, bien que cruellement en butte aux outrages du circoncis, la croix a dépouillé cet orgueil si cher au sacerdoce opulent; ici prêtres et laïques sont également méprisés. Superstition impure, sous quelque vêtement que tu te déguises, idole, saint, vierge, prophète, croissant ou croix, quel que soit le symbole que tu adoptes, bénéfice individuel pour le sacerdoce, perte générale pour le genre humain, oh! qui pourra de l'or pur de la vraie religion séparer ton alliage?

XLV.

Voilà le golfe d'Ambracie, où l'on vit autrefois un monde perdu pour une femme, être charmant, inoffensif. C'est dans cette baie tranquille que plus d'un patricien de Rome, plus d'un roi d'Asie [15] conduisit ses forces navales à un conflit douteux, à un carnage certain; c'est ici que le second César érigea ses trophées, aujourd'hui flétris comme la main qui les éleva [16]; impériaux anarchistes, qui doublaient la

somme des calamités humaines ! O Dieu ! est-ce donc pour qu'il serve d'enjeu à de pareils joueurs que tu as créé ce globe ?

XLVI.

Depuis les montagnes, sombres barrières de cette terre inégale, jusqu'au centre des vallées de l'Illyrie, Childe-Harold, franchissant plus d'un mont sublime, traverse des contrées à peine connues dans l'histoire ; et pourtant l'Attique si renommée a vu rarement des vallées aussi charmantes; Tempé elle-même, la belle Tempé, ne saurait les égaler, et la terre classique et sainte du Parnasse ne peut rivaliser avec quelques-uns des sites que recèle cette côte basse et sombre.

XLVII.

Il franchit les froides hauteurs du Pinde, le lac d'Achéruse [17]; et, quittant la capitale du pays, il poursuivit sa route pour saluer le chef de l'Albanie, dont les ordres redoutés sont des lois absolues [18]. D'une main sanglante il gouverne une nation turbulente et fière. Cependant çà et là une bande de hardis montagnards dédaigne sa puissance, et à l'abri de ses rochers, dans sa fière indépendance, ne cède qu'au pouvoir de l'or [19].

XLVIII.

Monastique Zitza [20], sur ta colline ombreuse, petit coin de terre favorisée et sainte ! Partout où s'étend la vue, en haut, en bas, autour, quelles teintes de l'arc-en-ciel ! quel tableau magique ! Rochers, rivières, forêts, montagnes, ici tout abonde, et un ciel du plus beau bleu vient harmoniser le tout. Au-dessous, la voix mugissante du torrent m'indique le lieu où roule l'immense cataracte, entre ces rocs menaçants dont la vue effraie et charme à la fois.

XLIX.

A travers les arbres qui couronnent cette colline touffue, qui paraîtrait élevée sans les montagnes voisines dont la chaîne s'élève graduellement plus haut encore, on voit briller les blanches murailles du monastère. C'est là qu'habite le

caloyer; il n'a rien de farouche, et sa table est au service de l'étranger. Le voyageur accueilli par lui emporte de ces lieux un souvenir durable, pour peu que son âme s'ouvre aux charmes de la belle nature.

L.

Au milieu des chaleurs de l'été, qu'il se repose sous le frais ombrage de ces arbres séculaires; là les plus doux zéphyrs agiteront autour de lui l'éventail de leurs ailes, et son haleine aspirera la brise du ciel; la plaine est bien loin au-dessous de lui. — Oh! pendant qu'il le peut, qu'il goûte une volupté pure; ici ne pénètrent pas les rayons brûlants d'un soleil pestilentiel; qu'ici l'insouciant pèlerin étende en liberté ses membres nonchalants, et laisse couler sans fatigue les matins, les jours et les soirs.

LI.

De gauche à droite s'étendent les Alpes de la Chimère, amphithéâtre volcanique [21] dont la masse sombre et gigantesque semble grandir à la vue. Au-dessous se déploie une vallée vivante dont les mille bruits arrivent jusqu'à vous; les troupeaux bondissent, les arbres se balancent, les ondes coulent, le pin des montagnes incline sa tête. Voilà, voilà le noir Achéron [22], jadis consacré à la tombe! O Pluton, si ce que je vois est l'enfer, tu peux fermer les portes de ton pâle Elysée; mon ombre n'en demandera point l'entrée.

LII.

Ni cités, ni remparts ne viennent gâter ce charmant coup d'œil; Janina est à peu de distance, mais on ne la voit pas, cachée qu'elle est derrière un rideau de collines : ici les hommes sont en petit nombre, les hameaux clair-semés, et les cabanes rares; mais la chèvre broute sur le penchant du précipice; et le petit berger, vêtu de sa blanche capote [23], appuyé contre un roc, surveille, tout pensif, son troupeau au loin éparpillé, ou attend dans la caverne la fin de l'orage passager.

LIII.

Dodone! où sont ton bois antique, ta fontaine sacrée, tes

divins oracles? Quelle vallée redit encore les paroles du maître des dieux? Où sont les traces du temple de Jupiter Tonnant? Tout, tout est oublié! et l'homme se plaindrait de voir rompre les liens qui l'attachent à une fugitive existence! Insensé, tais-toi! la destinée des dieux peut bien être la tienne : voudrais-tu donc vivre plus que le marbre ou le chêne, et te soustraire à la loi qui frappe les nations, les langues et les mondes?

LIV.

Les frontières de l'Epire s'éloignent, les montagnes décroissent; fatigué de mesurer leur hauteur, l'œil se repose avec joie sur une vallée, la plus belle que jamais le printemps ait couverte de ses teintes verdoyantes. Même dans une plaine, les beautés de la nature ne sont pas sans grandeur, alors qu'une rivière majestueuse en coupe la monotonie, que de hauts ombrages se balancent sur ses rives, dont l'ombre se joue dans le miroir des eaux, ou dort, à la clarté de la lune, à l'heure solennelle de minuit.

LV.

Le soleil venait de disparaître derrière le vaste Tomerit [24]; près de là mugissait le Laos [25] au cours large et rapide; déjà l'ombre de la nuit commençait à descendre; Childe-Harold marchait avec précaution le long de la rive escarpée, lorsque soudain il aperçut, comme des météores lumineux, les minarets resplendissants de Tépalen, dont les murs dominaient le fleuve. A mesure qu'il s'approchait, la brise qui soufflait dans la vallée apporta à son oreille un bruit confus d'armes et de guerriers [26].

LVI.

Il passa devant la tour silencieuse du harem sacré; et, arrivé sous les vastes arceaux de la porte, il contempla l'habitation de ce chef redouté, dont tout ce qu'il voyait proclamait la puissance. Une pompe extraordinaire entourait le despote; la cour retentissait de préparatifs empressés; esclaves, eunuques, soldats, convives et santons y attendaient ses ordres. En dedans c'est un palais, à l'extérieur c'est un

fort; là se trouvent réunis des hommes de tous les climats.

LVII.

En bas, des coursiers richement harnachés, des faisceaux d'armes, s'étendaient tout autour de la vaste cour. En haut, des groupes bizarres ornaient le corridor, et de temps à autre un cavalier tartare, couvert de sa haute coiffure, s'élançait au galop de la porte sonore. Là, le Turc, le Grec, l'Albanais, le Maure, avec leurs costumes bigarrés, se mêlent et se confondent, tandis que les sons graves du tambour annoncent la fin de la journée;

LVIII.

L'Albanais farouche, si beau à voir, avec son court vêtement qui vient jusqu'au genou, la tête enveloppée d'un schall, un fusil ciselé à la main, et dans son costume pittoresque brodé d'or; le Macédonien, ceint d'une écharpe rouge; le Delhi, avec son bonnet redoutable et son glaive recourbé; le Grec, vif et souple; l'enfant mutilé de l'aride Nubie, et le Turc barbu, qui daigne à peine parler, maître de tout ce qui l'entoure, trop puissant pour être affable;

LIX.

Sont confondus pêle-mêle : quelques-uns assis en groupe s'occupent à contempler la scène changeante et variée qui les entoure. Ici un grave Musulman fait sa prière. Les uns fument, les autres jouent. L'Albanais foule orgueilleusement la terre. Le Grec cause à demi-voix. Silence!... Entendez-vous dans la mosquée ces accents solennels et nocturnes? C'est la voix tonnante du muezzin qui fait retentir le minaret: « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu! Priez! Dieu est grand! »

LX.

C'était précisément l'époque du ramazan; la journée entière s'écoulait dans le jeûne et la pénitence; mais dès que l'heure du crépuscule était passée, la joie et les festins régnaient de nouveau sans partage. Alors, tout était en mouvement, et la foule des domestiques s'occupait à préparer

et à servir le repas abondant; la galerie était déserte, mais des chambres intérieures s'élevait un bourdonnement confus, et on voyait entrer et sortir les pages et les esclaves.

LXI.

Ici la voix de la femme ne s'entend jamais; reléguée à part, c'est à peine si on lui permet de sortir gardée et voilée; elle livre à un maître sa personne et son cœur, s'accoutume à sa prison, et ne désire point la quitter. Heureuse de l'affection de son époux, elle met sa joie à remplir les doux devoirs de mère, devoirs délicieux, bien au-dessus de tous les autres sentiments! L'enfant que ses flancs ont porté ne quitte pas son sein, et, absorbée par l'amour maternel, elle reste étrangère à des passions moins nobles.

LXII.

Dans un pavillon de marbre, du centre duquel s'élance un jet d'eau vive et pure dont le murmure répand tout autour une délicieuse fraîcheur, sur une couche voluptueuse qui invite au repos, est étendu Ali [27], homme de guerre et de calamités. Dans les traits de ce vieillard, sur ce visage vénérable que la douceur tempère de ses rayons, vous chercheriez vainement la trace des crimes que son âme recèle, ces crimes qui ont laissé sur sa vie une tache ineffaçable.

LXIII.

Ce n'est pas que cette barbe longue et blanche s'allie mal aux passions de la jeunesse [28]; l'amour triomphe de l'âge; Hafiz nous l'assure; le sage de Téos nous le dit dans des chants bien doux. Mais des crimes sourds à la voix plaintive de la pitié, des crimes condamnables dans tout homme, mais surtout dans un vieillard, l'ont marqué avec la dent d'un tigre. Le sang appelle le sang, et c'est par une fin sanglante que termineront leur carrière ceux qui l'ont commencée dans le sang [29].

LXIV.

Le pèlerin fatigué s'arrêta quelque temps en ce lieu, au milieu de tous ces objets qui frappaient pour la première fois ses yeux et ses oreilles, et se mit à contempler le luxe mu-

sulman ; mais il se lassa bientôt de voir ce spacieux séjour de l'opulence et de la mollesse, cette retraite choisie où la grandeur blasée fuyait le tumulte de la ville; avec moins d'éclat, ces lieux auraient plus de charmes; la paix de l'âme abhorre les joies factices, et quand le plaisir et la pompe sont réunis, tous deux perdent leur saveur.

LXV.

Farouches sont les enfants de l'Albanie ; toutefois, ils ont des vertus qui ne demanderaient qu'à être cultivées. Quel ennemi leur a jamais vu tourner le dos? Qui mieux qu'eux sait endurer les fatigues de la guerre? Leurs montagnes natales ne sont pas un asile plus inviolable que ne l'est leur fidélité alors qu'on l'invoque dans des temps difficiles. Elle est mortelle leur colère! mais leur amitié est sûre; et quand la reconnaissance ou la valeur réclame leur sang, ils s'élancent intrépides partout où leur chef les conduit.

LXVI.

Childe-Harold les vit dans le palais de leur pacha, accourus pour marcher au combat, et brillants de la splendeur d'un triomphe prochain ; plus tard il les revit, alors que lui-même était en leur pouvoir, victime passagère du malheur, dans ces moments douloureux dont profitent les lâches pour vous accabler ; mais eux, ils l'abritèrent sous leur toit ; des hommes plus civilisés l'eussent moins bien accueilli ; ses compatriotes eussent évité sa présence. Combien peu sortent purs de cette épreuve, pierre de touche des cœurs!

LXVII.

Il arriva un jour que des vents contraires poussèrent son navire sur la côte escarpée de Souli. Il n'y avait tout autour que solitude et ténèbres. Il était dangereux de débarquer, plus encore de rester là; pendant quelque temps les marins hésitèrent, redoutant quelque trahison ; enfin, ils se hasardèrent à prendre terre, non sans craindre que des hommes également ennemis et des Francs et des Turcs ne renouvelassent les scènes sanglantes du passé.

LXVIII.

Crainte vaine ! Les Souliotes nous tendirent une main amie, nous aidèrent à franchir les rochers et les marais périlleux ; moins polis, mais plus humains que les esclaves de la civilisation, ils rallumèrent la flamme du foyer, firent sécher nos vêtements humides, remplirent la coupe, allumèrent la lampe joyeuse, présentèrent un repas frugal, il est vrai, mais c'était tout ce qu'ils pouvaient offrir. Une telle conduite sans doute était philanthropique : donner le repos au voyageur fatigué, des consolations à l'affligé, il y a là une leçon pour des hommes mieux partagés du sort, et de quoi faire rougir l'égoïsme inhumain.

LXIX.

Il advint aussi que lorsqu'il se préparait enfin à quitter ces montagnes, le pays était infesté de brigands qui portaient au loin le fer et la flamme ; il prit une escorte fidèle d'hommes vaillants au combat et endurcis aux fatigues, pour l'accompagner à travers les vastes forêts de l'Acarnanie, jusqu'à l'endroit où l'Achéloüs roule ses blanches ondes, et d'où le regard découvre les plaines de l'Étolie.

LXX.

Au lieu où Utraikey forme son anse arrondie, dans laquelle les vagues se retirent pour briller en repos, comme il est sombre le feuillage de ces arbres qui couronnent la verte colline, et se balancent, à minuit, sur le sein de la baie tranquille, pendant que la brise légère qui souffle du nord baise sans le rider le cristal poli d'une mer d'azur ! Ici Harold reçut un accueil hospitalier ; il ne put contempler sans émotion ce gracieux tableau, car dans la nuit et sa douce présence son cœur trouvait une ineffable joie.

LXXI.

Les feux de la nuit étaient allumés sur le rivage, le repas était terminé ; la coupe pleine de vin pourpré circulait rapidement, et celui que le hasard eût amené en ce lieu eût été émerveillé. Avant que l'heure silencieuse de minuit fût passée, les palikars commencèrent la danse de leur pays.

Chacun déposa son sabre, et, se tenant tous par la main, la troupe se mit en branle en hurlant un chant barbare.

LXXII.

Childe-Harold, se tenant à l'écart, contempla, non sans plaisir, leurs ébats et leur joie rude, mais inoffensive. Et, en effet, il faisait beau voir leur gaieté barbare, mais décente, leurs visages où se reflétait la flamme, leurs gestes pleins de vivacité, leurs yeux noirs et brillants, leurs longs cheveux retombant en boucles jusqu'à la ceinture, tandis qu'ils entonnaient en chœur ces paroles, moitié chantées, moitié hurlées :

1

Tambourgi! Tambourgi[30]! vos sons chers à la gloire
Promettent aux vaillants la guerre et la victoire;
Ils vont porter la joie à Chimère, à Souli.
Les fils des montagnards au loin ont tressailli[31].

2

Sous sa capote à poils et sa blanche tunique,
Qui plus qu'un Souliote est fort et courageux?
Abandonnant au loup son troupeau pacifique,
Dans la plaine il descend comme un fleuve orageux.

3

D'un ami déloyal quand je punis l'offense,
Mon ennemi vivrait! Non, de par tous les dieux!
Mon fidèle fusil servira ma vengeance;
Le cœur d'un ennemi, quel but plus glorieux?

4

La Macédoine envoie une race vaillante;
Du sein de leurs forêts ils ont pris leur essor:
Des écharpes de feu la couleur éclatante
A la fin du combat sera plus rouge encor.

5

Parga, fille des eaux! tes enfants intrépides,
Dont les mains au Franc pâle ont su donner des fers,
Abandonnant la rame et leurs barques rapides,
Conduiront le captif au bord des flots amers.

6

Je ne demande pas du plaisir, des richesses;
Ce qu'achète le faible est conquis par le fort.
Mon sabre me vaudra la vierge aux longues tresses,
En dépit d'une mère et de son vain effort.

7

En sa verte saison j'aime la jeune fille ;
Ses baisers et ses chants ont pour moi des appas.
Qu'elle apporte sa lyre, et que sa voix gentille
De son père immolé nous chante le trépas.

8

Le jour où succomba Prévesa saccagée,
Rappelez-vous les cris des vaincus, des vainqueurs ;
Les toits furent brûlés, la richesse égorgée,
Mais le fer épargna la jeune fille en pleurs.

9

A qui sert le vizir ne parlez pas de crainte ;
Son cœur par la pitié ne peut être amolli.
Depuis que Mahomet a donné sa loi sainte,
Le croissant n'a point vu de chef plus grand qu'Ali.

10

Il est parti, Mouctar[32], et ses coursiers sont vites.
Devant son étendard le giaour a pâli.
Combien vivront encor dans les rangs moscovites
Après qu'aura brillé le sabre du delhi[33] ?

11

Sélictar[34] ! du fourreau tire le cimeterre !
Tambourgi ! donnez-nous le signal de la guerre !
Montagnes ! vos enfants partent pour les combats.
Ils reviendront vainqueurs, ou ne reviendront pas !

LXXIII.

Belle Grèce, triste reste d'une gloire qui n'est plus ! disparue et pourtant immortelle, déchue et grande encore ! qui maintenant guidera tes enfants épars ? qui brisera leur esclavage qu'un long temps a consacré ? Ah ! qu'ils ressemblent peu, ces Grecs, à tes fils d'autrefois, qui, victimes sans espoir, marchèrent à un trépas volontaire dans le défilé sépulcral des froides Thermopyles ! Oh ! qui rallumera ce généreux courage, et, s'élançant des rives de l'Eurotas, t'éveillera dans ton cercueil ?

LXXIV.

O génie de la liberté, lorsqu'aux remparts de Phylé tu étais avec Thrasybule et sa troupe d'immortels conjurés, pouvais-tu prévoir les temps douloureux qui détruisent le charme et fanent la verdure de cette plaine de l'Attique, ton glorieux domaine ? Ce n'est pas à trente tyrans qu'est as-

servie aujourd'hui la Grèce ; à chaque pas on y rencontre un brutal oppresseur. Ses fils ne se révoltent point ; ils se bornent à de vaines railleries, tremblants sous la main musulmane qui les châtie ; naissant, mourant esclaves. Leurs paroles, leurs actes n'ont plus rien de l'homme.

LXXV.

Combien ils sont changés en tout, sauf la forme extérieure ! En voyant le feu qui étincelle dans leur regard, qui ne croirait que leur cœur brûle de nouveau de ta flamme non éteinte, ô liberté perdue ? Beaucoup d'entre eux rêvent encore que l'heure approche qui doit leur rendre l'héritage de leurs pères. Ils soupirent après les armes et les secours de l'étranger ; et ils n'ont pas le courage de combattre leurs féroces ennemis, et d'effacer leur nom déshonoré du livre funèbre de l'esclavage.

LXXVI.

Esclaves héréditaires ! ne savez-vous donc pas que ceux qui veulent être libres doivent s'affranchir de leurs propres mains ? C'est une conquête qu'ils ne doivent attendre que de leurs bras. Votre délivrance sera-t-elle l'ouvrage du Gaulois ou du Moscovite ? Non ! ils triompheront peut-être de vos oppresseurs, mais les autels de la liberté ne s'allumeront pas pour vous ! Ombres des Hilotes, triomphez de vos tyrans ! Grèce, tu as beau changer de maîtres, ta destinée reste la même ; c'en est fait des jours de ta gloire, mais non de tes jours de honte.

LXXVII.

La ville enlevée au giaour par les sectateurs d'Allah, le giaour peut encore l'arracher à la race d'Othman ; et l'impénétrable tour du sérail peut recevoir encore le Franc belliqueux, son premier hôte ; la nation rebelle des Wahabites, qui eut naguère l'audace de dépouiller la tombe du prophète de ses pieux trésors, peut se frayer jusque dans l'Occident une route sanglante ; mais jamais la liberté ne visitera ce sol maudit, et, à travers des siècles d'un labeur sans repos, l'esclave y succédera à l'esclave.

LXXVIII.

Observez cependant leur gaieté à l'approche de ces jours de pénitence pendant lesquels la religion prépare l'homme à se décharger du poids de ses fautes mortelles par l'abstinence du jour et les prières de la nuit; avant que le repentir revête le cilice, des réjouissances publiques sont proclamées; alors, libre à chacun de se livrer à tous les amusements qu'il préfère, de prendre le masque, de se mêler à la danse, et d'aller grossir le cortége bouffon du joyeux carnaval.

LXXIX.

Et où cette époque est-elle signalée par plus de divertissements que dans tes murs, ô Stamboul [35]! toi, l'ancienne métropole de leur empire, bien que la présence des turbans souille aujourd'hui la nef de Sainte-Sophie, et que la Grèce contemple en vain ses propres autels (hélas! ses douleurs viennent encore attrister mes chants)? Ils étaient gais jadis ses ménestrels, quand son peuple était libre; tous éprouvaient alors sincèrement la joie qu'ils sont obligés de feindre aujourd'hui. Jamais spectacle pareil n'avait frappé et séduit mes regards; jamais je n'avais entendu des chants semblables à ceux qui firent alors tressaillir les rives du Bosphore.

LXXX.

Une joie bruyante résonnait sur la plage; la musique variait, mais sans jamais cesser de se faire entendre, accompagnée par le bruit cadencé des rames et le doux murmure des flots. La reine des marées souriait du haut des cieux; lorsqu'une brise passagère venait à souffler sur la plaine liquide, un rayon plus brillant, échappé de son trône, se réfléchissait dans l'onde, et la mer étincelante semblait éclairer les rives que baignaient ses flots.

LXXXI.

Les caïques effleuraient légèrement la vague écumeuse; les filles de la contrée dansaient sur la rive; jeunes hommes et vierges avaient également oublié le sommeil et le toit pa-

ternel ; des yeux languissants échangeaient ces regards auxquels il est peu de cœurs qui résistent, et la main frémissante répondait à la main qui la pressait doucement. O amour, jeune amour ! le front ceint d'un diadème de roses, quoi que puissent dire les cyniques et les sages, de telles heures, et de telles heures seulement, rachètent dans la vie bien des années de douleur !

LXXXII.

Mais au milieu de cette foule en masque, n'y a-t-il pas des cœurs battant d'une peine secrète, à moitié trahie à travers les traits composés du visage? A ceux-là le doux murmure des vagues semble l'écho de leurs inutiles gémissements. La gaieté de la foule joyeuse les importune et soulève leurs mépris! Comme ces rires bruyants leur sont odieux! Qu'il leur tarde d'échanger leurs habits de fête contre un linceul!

LXXXIII.

C'est ce que doit éprouver un véritable fils de la Grèce, si toutefois la Grèce peut s'honorer encore d'un patriote sincère; non pas de ceux qui parlent de guerre tout en se réfugiant dans la paix, la paix de l'esclave qui soupire après ce qu'il a perdu, et aborde son tyran, le sourire sur les lèvres, et manie la faucille servile au lieu du glaive. Ah! Grèce! ceux-là t'aiment le moins qui te doivent le plus, qui te doivent leur naissance, leur sang, et cette sublime généalogie d'héroïques aïeux qui fait rougir la horde de tes fils maintenant dégénérés.

LXXXIV.

Quand ressuscitera l'austérité de Lacédémone, quand Thèbes produira de nouveaux Épaminondas, que les enfants d'Athènes auront des cœurs vaillants, que les mères grecques donneront le jour à des hommes; alors, mais seulement alors, pourra sonner l'heure de ta délivrance. Il faut mille ans et plus pour former un empire, une heure suffit pour le réduire en poudre. Combien de temps faudra-t-il aux hommes pour ranimer sa splendeur éteinte, rap-

peler ses vertus, et triompher du temps et de la destinée?

LXXXV.

Et pourtant, combien tu es belle encore dans ta vieillesse douloureuse, patrie déshéritée des dieux et des héros! La verdure de tes vallons, la neige de tes montagnes annoncent la variété d'un sol favorisé de la nature. Tes autels, tes temples, s'inclinent vers ta surface, et, brisés par le soc de la charrue, se mêlent lentement à une terre héroïque. Ainsi périssent les monuments, ouvrages de l'homme; tous disparaissent successivement, tous, excepté le souvenir des grandes actions retracées dans les œuvres du génie;

LXXXVI.

Excepté çà et là une colonne solitaire qui pleure sur les débris de ses sœurs nées de la même carrière, et maintenant gisantes à ses pieds; excepté ce temple aérien de Tritonie, qui orne encore le rocher de Colonne, et brille au-dessus des flots; excepté la tombe obscure d'un guerrier, dont les pierres grises et la mousse touffue bravent faiblement encore, non l'oubli, mais les siècles, attirant tout au plus l'attention de quelque étranger qui, comme moi peut-être, s'arrête un moment, regarde et soupire.

LXXXVII.

Et cependant ton ciel est toujours aussi bleu, tes rocs aussi sauvages; tes bosquets sont doux; vertes sont tes campagnes; tes olives mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire; un miel pur coule encore sur l'Hymette, et, libre voyageuse dans l'air de la montagne, l'abeille joyeuse y bâtit encore sa citadelle odorante; Apollon dore toujours tes longs étés, et les marbres de Mendéli resplendissent encore au feu de ses rayons. Les arts, la gloire, la liberté ont disparu; mais la nature est belle encore.

LXXXVIII.

Partout où l'on marche, la terre est consacrée et sainte! Nulle portion de ton sol n'offre un aspect vulgaire; on est

partout entouré de merveilles ; toutes les fictions de la Muse semblent des vérités, jusqu'à ce que l'œil se fatigue à contempler cette patrie de nos premiers rêves. Là, il n'est pas de colline, de vallon, de forêt ou de plaine qui ne brave la puissance qui a couché les temples dans la poudre : le temps a ébranlé les tours d'Athènes, il a épargné le vieux Marathon.

LXXXIX.

C'est le même soleil, le même sol, mais non le même esclave qui le cultive; il n'a changé que de maître étranger le champ de bataille où la horde des Persans courba la tête pour la première fois devant le glaive des Hellènes; il a conservé ses limites et sa gloire impérissable, comme en ce jour cher à la gloire où le nom de Marathon devint une parole magique [36], qu'on ne peut prononcer sans évoquer aux regards de celui qui l'entend, le camp, les deux armées, le combat, la victoire.

XC.

Ici fuyait le Mède, dépouillé de ses flèches, et emportant son arc brisé. Là, le Grec menaçant le poursuivait de sa lance sanglante et victorieuse; en haut les montagnes, en bas la plaine et l'Océan ! la mort en tête ! la destruction à l'arrière-garde ! c'était là le tableau. Qu'en reste-t-il maintenant? Quel trophée signale cette terre consacrée qui vit sourire la liberté et pleurer l'Asie? Des urnes spoliées, des tombes violées, et la poussière que fait jaillir sous ses pas le coursier d'un Barbare.

XCI.

Et pourtant aux débris de ta splendeur passée les pèlerins pensifs ne se lasseront pas d'accourir ; longtemps encore le voyageur, poussé par le vent d'Ionie, saluera la patrie brillante des poëtes et des guerriers. Longtemps, et sur plus d'un rivage, dans tes annales et ta langue immortelle, la jeunesse s'enivrera de ta gloire ! orgueil des vieillards, leçon des jeunes hommes, toi que le sage vénère et le poëte adore quand Pallas et la Muse nous ouvrent leurs trésors sacrés.



XCII.

Aux rives étrangères le cœur soupire après la patrie, pour peu que des liens amis l'attachent à ses foyers; qu'il y retourne, celui à qui son exil pèse, et qu'il repose ses regards charmés sur la terre paternelle. La Grèce n'est point le séjour de la gaieté et des joies légères; mais ceux pour qui la tristesse a des charmes pourront s'y plaire, et ils ne regretteront point le sol natal alors qu'ils promèneront lentement leurs regards sur les rives sacrées de Delphes, ou contempleront les plaines qui ont vu mourir le Grec et le Persan.

XCIII.

Que ceux-là visitent cette terre consacrée, et traversent en paix ce magique désert; mais respectez ses débris; — qu'une main imprudente ne défigure pas un tableau qui ne l'est déjà que trop! Ce n'est pas dans ce but que furent élevés ces autels : révérez des ruines que les nations ont révérées; que cette honte soit épargnée au nom de ma patrie; et puissiez-vous, en retour, prospérer aux lieux qui ont vu croître vos jeunes ans, et y goûter toutes les joies vertueuses de l'amour et de la vie!

XCIV.

Pour toi, qui, dans ce chant déjà trop prolongé, as voulu par des vers sans gloire amuser tes loisirs, ta voix sera bientôt étouffée au milieu de la foule des bardes de nos jours; ne leur dispute point un laurier périssable; cette lutte ne saurait intéresser l'homme qui voit d'un œil indifférent et le blâme amer et la louange partiale; car ils ne sont plus les cœurs amis dont il eût ambitionné le suffrage; et à qui cherchera-t-il à plaire celui qui n'a plus rien à aimer?

XCV.

Et toi aussi, tu n'es plus, femme charmante et qui me fus si chère! toi que la jeunesse et ses affections unissaient à moi, qui fis pour moi ce que nul autre n'a fait, et ne dédaignas pas un cœur indigne de toi. Que suis-je maintenant? Tu as cessé de vivre, tu n'as point attendu le re-

tour de celui qui errait loin de toi, et qui pleure maintenant sur des jours que nous ne reverrons plus ! Oh! pourquoi ont-ils existé? que ne sont-ils encore dans l'avenir! Ne suis-je donc revenu que pour trouver de nouveaux motifs de fuir encore !

XCVI.

O femme aimante autant qu'aimable, et tendrement aimée! comme la douleur égoïste s'absorbe dans le passé, et presse contre son cœur des pensées qu'elle ferait mieux d'écarter ! mais ton image est la dernière que le temps effacera de mon âme. O mort impitoyable! tout ce que tu pouvais avoir de moi, tu l'as aujourd'hui : une mère d'abord, puis un ami, et maintenant plus qu'un ami; jamais tes traits ne se sont succédé aussi rapidement, et tes coups, accumulant sur moi douleur sur douleur, m'ont retiré le peu de joie que la vie me gardait encore.

XCVII.

Irai-je donc me plonger de nouveau dans la foule, et y chercher tout ce que dédaigne un cœur paisible? En ces lieux où préside l'orgie, où le rire hausse vainement la voix, et, interprète mensonger du cœur, fait grimacer la joue livide et creuse, pour ne laisser après lui qu'un surcroît d'abattement et de faiblesse, c'est en vain que les traits empreints d'une allégresse forcée s'exercent à feindre le plaisir, à dissimuler le dépit; le sourire y forme le sillon d'une larme à venir, et dissimule mal le dédain sur la lèvre convulsive.

XCVIII.

Quel est le pire des maux qui accompagnent la vieillesse? qu'est-ce qui imprime au front la ride la plus profonde? C'est de voir tous ceux que nous aimons effacés successivement du livre de vie, et de rester seul sur la terre comme je suis maintenant [37]. Je m'incline humblement devant le Dieu qui châtie sur les ruines de cœurs brisés, d'espérances détruites. Jours inutiles, coulez ! insouciant, je verrai votre fuite, puisque le temps a ravi à mon âme tout ce qui faisait

sa joie, et mêlé à mes jeunes années les douleurs du vieil âge.

NOTES

DU CHANT SECOND DU PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

1 Une partie de l'Acropolis fut détruite par l'explosion d'un magasin à poudre pendant le siége d'Athènes par les Vénitiens. *B.*

2 Dans le manuscrit original, nous trouvons, à propos de cette stance, la note suivante. L'auteur la retrancha, dans la crainte, dit-il, qu'on ne la considérât moins comme une défense que comme une attaque de la religion. — « Dans ce siècle de bigoterie, où le puritain et le prêtre ont changé de place, et où le malheureux catholique est puni des fautes de ses pères pendant un nombre de générations beaucoup plus considérable que ne l'exige le commandement, les opinions exprimées dans ces stances seront sans doute l'objet de plus d'un anathème dédaigneux; mais qu'on se rappelle que leur caractère est celui d'un scepticisme de découragement et non d'ironie. »

3 Les Grecs n'ont pas toujours été dans l'usage de brûler leurs morts; Ajax, fils de Télamon, fut enterré. La plupart des héros devenaient dieux après leur décès : il fallait être bien peu de chose pour n'avoir pas des jeux annuels célébrés sur sa tombe, ou des fêtes instituées en sa mémoire, comme on fit pour Achille, Brasidas et même Antinoüs, dont la mort fut aussi héroïque que sa vie avait été infâme.

4 Lord Byron composa cette stance à Newstead, en octobre 1811, en apprenant la mort de son ami de Cambridge, le jeu Eddlestone.

5 « La pensée et l'expression de ce passage, » dit le professeur Clarke dans une lettre adressée à Byron, rappellent le style et la manière de Pétrarque. »

6 Le temple de Jupiter Olympien, dont il existe encore seize colonnes toutes de marbre. Il y en avait primitivement cent cinquante. Il en est qui ont prétendu qu'elles avaient appartenu au Parthénon.

7 Je ne puis résister au désir de profiter de la permission que m'a donnée mon ami le docteur Clarke, dont le nom rend tout éloge inutile, mais dont l'autorité ajoutera un grand poids à mon témoignage. Voici ce qu'il m'écrit dans une lettre obligeante, en m'autorisant à l'ajouter comme note aux vers qu'on vient de lire : — « Lorsqu'on enleva du Parthénon la dernière des métopes, les ouvriers employés par lord Elgin dans ce déplacement, laissèrent tomber une grande partie des bas-reliefs, ainsi que l'un des triglyphes; le disdar, voyant le dommage causé à l'édifice, ôta sa pipe de sa bouche, versa une larme, et d'un ton de voix suppliant dit à Lusiéri : Τελος! — J'étais présent. » Le disdar dont il est ici question était le père du disdar actuel.

8 Selon Zosime, Minerve et Achille éloignèrent par leur présence

Alaric de l'Acropolis; mais d'autres rapportent que le roi goth fit presque autant de mal que le pair d'Écosse. Voir Chandler.

[9] Pour empêcher les blocs ou les éclats de bois de tomber sur le pont du vaisseau pendant le combat.

[10] L'un des délices de lord Byron, comme il le dit lui-même dans l'un de ses journaux, était, après s'être baigné dans un endroit écarté, de s'asseoir au sommet d'un roc, au bord de la mer, et de rester là des heures entières occupé à contempler le ciel et les flots. « Sa vie, dit sir Egerton Brydges, était comme ses vers, d'un véritable poëte. Il pouvait dormir, et dormit fréquemment, en effet, dans sa redingote de voyage, sur le pont du navire, entouré du mugissement des vents et des vagues; une croûte de pain et un verre d'eau suffisaient à sa subsistance. On me persuadera difficilement que celui qui a des habitudes factices et les manières d'un fat puisse produire une belle poésie. »

[11] Dans un homme d'imagination tel que lord Byron, qui, tout en mêlant une si grande portion de sa vie à sa poésie, mêlait aussi un peu de poésie à son existence, dit M. Moore, il est difficile, en déroulant le tissu de ses sentiments, de distinguer toujours entre le fictif et le réel. Ainsi par exemple, ce qu'il nous dit ici de l'insensibilité de cœur avec laquelle il contempla les charmes de cette dame attrayante est en contradiction directe avec la teneur de plusieurs de ses lettres, et entre autres de l'une de ses plus gracieuses pièces de vers, adressée à la même personne pendant un orage sur la route de Zitza.

[12] Il suffit d'opposer à ce passage la déclaration qui se trouve dans l'une des lettres du poëte, en 1821 : — « Je ne suis ni un Joseph, ni un Scipion, mais j'affirme sur mon honneur que je n'ai jamais séduit aucune femme. »

[13] Leucade, aujourd'hui Sainte-Maure. C'est du haut de son promontoire, le rocher de l'Amour, qu'on dit que Sapho se jeta à la mer.

[14] Il suffit de nommer Actium et Trafalgar. La bataille de Lépante, aussi importante et aussi meurtrière, mais moins connue, fut livrée dans le golfe de Patras. L'auteur de *Don Quichotte* y perdit la main gauche.

[15] On dit que la veille de la bataille d'Actium, Antoine avait treize rois à son lever. — « Aujourd'hui, 12 novembre, j'ai vu les restes de la ville d'Actium, près de laquelle Antoine perdit l'empire du monde, dans une petite baie où deux frégates auraient peine à manœuvrer. Dans une autre partie du golfe, on trouve les ruines de Nicopolis, bâtie par Auguste en l'honneur de sa victoire. » *B.*

[16] Nicopolis, dont les ruines sont très-vastes, est située à quelque distance d'Actium. Il reste encore quelques fragments du mur de l'hippodrome. Ces ruines se composent de grands ouvrages de briques réunies entre elles par des interstices de ciment aussi larges que les briques elles-mêmes, et également durables.

[17] Selon Pouqueville, c'est le lac de Janina. Mais Pouqueville est souvent en défaut.

[18] Le célèbre Ali-Pacha. On trouve sur ce personnage extraordinaire des détails erronés dans Pouqueville. — « Je quittai Malte sur le brick de guerre *le Spider*, le 21 septembre, et arrivai en huit jours à Prévesa. De là je traversai l'intérieur de la province d'Albanie pour visiter le pacha à Tépalen, maison de campagne de son altesse, où je restai trois jours. Le pacha s'appelle Ali; on le regarde comme un homme d'un grand talent; il gouverne toute l'Albanie (l'ancienne Illyrie), l'Épire, et une partie de la Macédoine. » *B.*

[19] Au milieu des rochers, et dans le château de Souli, cinq mille Souliotes tinrent tête pendant dix-huit ans à trente mille Albanais. Le château, à la fin, fut pris par trahison. Cette lutte présenta un grand nombre d'actes dignes des beaux jours de la Grèce.

[20] Le couvent et le village de Zitza sont situés à quatre heures de marche de Joannina ou Janina, capitale du pachalick. Dans la vallée coule la rivière Calamas, autrefois l'Achéron, qui, non loin de Zitza, forme une belle cataracte. Ce site est peut-être le plus beau de la Grèce; cependant les environs de Delvinachi et certaines parties de l'Arcananie et de l'Étolie peuvent lui disputer la palme. Delphes, le Parnasse, et dans l'Attique le cap Colonne lui-même et le port Raphti, ne sauraient lui être comparés, non plus que l'Ionie et la Troade. Je serais tenté d'y ajouter les environs de Constantinople, mais le caractère des deux sites est si différent qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre eux. *B.*

[21] Les montagnes Chimariotes paraissent avoir été anciennement volcaniques.

[22] Appelée maintenant Kalamas.

[23] Manteau albanais.

[24] Anciennement le mont Tomarus.

[25] La rivière Laos était haute quand l'auteur la traversa; un peu au-dessus de Tépalen, elle semble avoir à peu près la largeur de la Tamise à Westminster; du moins ce fut là l'opinion de l'auteur et de son compagnon de voyage. Dans l'été, elle doit être beaucoup plus étroite. C'est sans contredit la plus belle rivière du Levant; l'Achéloüs, l'Alphée, l'Achéron, le Scamandre, le Caïstre, n'en approchent ni pour la largeur, ni pour la beauté

[26] « Ali-Pacha, apprenant qu'un Anglais de distinction était arrivé dans ses États, donna ordre au commandant de Janina de mettre à ma disposition une maison, et de me fournir gratis tout ce qui me serait nécessaire. Je montai les chevaux du vizir, et visitai ses palais et ceux de ses petits-fils. Je n'oublierai jamais le spectacle singulier qui frappa ma vue en entrant à Tépalen à cinq heures de l'après-midi (11 octobre), au moment du coucher du soleil. Cette vue me rappela (sauf le costume toutefois) le système féodal ainsi que la description

que donne Scott du château de Branksome dans *le Lai du Dernier Ménestrel*. Les Albanais dans leur costume (le plus magnifique du monde, consistant en une longue tunique blanche, un manteau brodé d'or, veste et gilet de velours galonnés d'or, pistolets et poignard montés en argent), les Tartares avec leur haut bonnet, les Turcs avec leur ample pelisse et leur turban, les soldats et les esclaves noirs avec les chevaux, les premiers réunis en groupe dans une immense galerie donnant sur la façade du palais, les derniers placés dans une espèce de cloître au-dessous; deux cents coursiers tout harnachés et prêts à recevoir leurs cavaliers; des courriers entrant et sortant avec leurs dépêches; le bruit des timbales, la voix du muezzin annonçant l'heure du haut du minaret de la mosquée; — si l'on y ajoute l'aspect singulier de l'édifice lui-même, tout cela formait pour un étranger un spectacle neuf, délicieux. On me conduisit dans un fort bel appartement, et le secrétaire du vizir vint s'informer de ma santé à la mode turque. » *B.*

27 « Le 12, je fus présenté à Ali-Pacha. Le vizir me reçut dans une grande pièce pavée de marbre; il y avait au centre un jet d'eau. Il me reçut debout, compliment extraordinaire de la part d'un musulman, et me fit asseoir à sa droite. La première question qu'il m'adressa fut pourquoi, si jeune encore, j'avais quitté mon pays. Il me dit alors que le résident anglais lui avait appris que j'appartenais à une grande famille, et me pria de présenter ses respects à ma mère, ce que je fais maintenant au nom d'Ali-Pacha. Il me dit qu'il avait la certitude que j'étais d'une illustre naissance parce que j'avais les oreilles petites, les cheveux bouclés et de petites mains blanches. Il me dit de le considérer comme un père tant que je resterais en Turquie, ajoutant qu'il me regardait comme son propre fils. Et, en effet, il me traita tout à fait comme un enfant, m'envoyant des amandes, des sorbets sucrés et des bonbons vingt fois par jour. Après le café et les pipes, je me retirai. » *B.*

28 M. Hobhouse représente le vizir comme un homme trapu, d'environ cinq pieds cinq pouces, très-gras, la mine fort agréable, teint clair, visage rond, yeux bleus et vifs, fort éloignés de la gravité turque. Le docteur Holland compare la vivacité qui perçait à travers l'extérieur habituel d'Ali au feu d'un poêle brûlant avec force sous une surface unie et polie. Quand le docteur revint d'Albanie, en 1813, il apporta à lord Byron une lettre du pacha. « Elle est en latin, » dit le poëte, « et commence par *Excellentissime nec non carissime*, et se termine par la demande d'un fusil qu'il désire qu'on lui fasse faire. Il me dit que le printemps dernier il a pris une ville ennemie où, il y a quarante ans, on avait traité sa mère et ses sœurs comme miss Cunégonde fut traitée par la cavalerie bulgare. Il prend la ville, choisit tous les survivants des enfants, petits-enfants, etc., de cet exploit, for-

mant en tout environ six cents, et les fait fusiller devant lui. Voilà pour le très-cher ami. »

29 Le sort d'Ali fut précisément tel que le poëte l'avait prédit. Sa tête fut envoyée à Constantinople et exposée aux portes du sérail. Comme le nom d'Ali avait fait beaucoup de bruit en Angleterre, en conséquence de ses négociations avec sir Thomas Maitland et peut-être aussi de ces stances de lord Byron, un marchand de Constantinople crut faire une excellente spéculation en achetant sa tête pour la faire exposer à Londres. Mais ce projet fut déjoué par la piété d'un vieux serviteur du pacha, qui offrit au bourreau une somme plus forte, et donna à cette dépouille de son maître une sépulture décente.

30 Tambours.

31 Ces stances sont tirées en partie de diverses chansons albanaises, autant du moins que j'ai pu les comprendre dans le romaïque et l'italien des Albanais.

32 Nom de l'un des fils d'Ali-Pacha

33 Cavalier musulman.

34 Porte-glaive.

35 Byron dit en parlant de Constantinople : — « J'ai vu les ruines d'Athènes, d'Éphèse et de Delphes; j'ai traversé une grande portion de la Turquie, plusieurs autres parties de l'Europe et quelques-unes de l'Asie, mais jamais aucune œuvre de la nature ou de l'art n'a produit sur moi autant d'impression que le tableau qu'on découvre à gauche et à droite depuis les Sept-Tours jusqu'à l'extrémité de la Corne-d'Or.

36 « *Siste, viator, heroa calcas.* » C'était l'épitaphe écrite sur la tombe du fameux comte Merci. Quels ne doivent pas être nos sentiments quand nous foulons le *tumulus* des deux cents qui tombèrent à Marathon ! Le principal monticule a été récemment ouvert par Fauvel; cette excavation ne fit découvrir que peu de reliques, à l'exception de quelques vases, etc. On a offert de me vendre la plaine de Marathon pour la somme de 16,000 piastres, environ 900 l. st. (22,500 fr.). Hélas ! — « — *Expende quot libras in duce summo — invenies!* » Est-ce donc là tout ce que valait la cendre de Miltiade ? Vendue au poids, elle eût rapporté davantage.

37 Cette stance fut composée le 11 octobre 1811. Ce jour-là le poëte écrivait à un ami : — « Il semble que je sois destiné à éprouver dans ma jeunesse tous les malheurs de la vieillesse ; mes amis tombent de toutes parts autour de moi, et je resterai arbre solitaire avant d'avoir été flétri. Les autres hommes peuvent se réfugier dans leurs famille ; moi je n'ai de ressource que dans mes réflexions, et elles ne m'offrent dans le présent et l'avenir d'autre perspective que la satisfaction égoïste de survivre à mes amis. Je suis bien malheureux. » — « Sans doute, » dit à propos de cette stance le professeur Clarke à l'auteur des *Loisirs littéraires*, « lord Byron n'a point ressenti les douleurs poignantes que semblent indiquer ces admirables allusions à ce qu'ont

éprouvé des hommes plus avancés en âge. » — « Je crains qu'il ne les ait ressenties, ces peines, » répondit Mathias ; sans quoi il n'eût jamais écrit un pareil poëme. »

APPENDICE AU CHANT SECOND.

NOTE A.

Le moderne Picte se fait lâchement gloire d'avoir brisé ce que les Goths, les Turcs et le temps ont épargné. *Stance* XII.

Au moment où j'écris ceci (3 janvier 1810), outre ce qui a été précédemment déposé à Londres, un vaisseau hydriote est à l'ancre dans le Pirée pour recevoir tous les débris transportables. Aussi, comme je l'ai entendu observer par un jeune Grec, organe de ses compatriotes (car, si dégradés qu'ils soient, ils éprouvent quelque indignation à un pareil spectacle), lord Elgin peut se vanter d'avoir détruit Athènes. Un peintre italien de mérite, nommé Lusiéri, dirige cette spoliation, et, comme le *chercheur* grec que Verrès employait en Sicile dans le même but, il a prouvé qu'il était un habile chef de voleurs. Il s'est élevé entre cet artiste et le consul de France Fauvel, qui désire conserver ces antiquités pour son gouvernement, une violente dispute relativement à un chariot de transport. Le consul de France a encloué une roue (que n'ont-elles été brisées toutes les deux!). Lusiéri a porté plainte devant le wayvode. Lord Elgin a eu vraiment la main heureuse en choisissant le signor Lusiéri. Pendant dix ans qu'il a résidé à Athènes, il n'a jamais eu la curiosité de pousser jusqu'à Sunium (aujourd'hui le cap Colonne), et il le vit pour la première fois lorsqu'il nous accompagna dans notre seconde excursion. Cependant ses tableaux, dans leur cercle restreint, sont très-beaux, mais tous inachevés. Tant que cet homme et ses patrons ne font que deviner des médailles, estimer des camées, esquisser des colonnes et marchander des pierreries, leurs petits ridicules sont tout aussi innocents que la chasse aux hannetons ou au renard, le babillage des femmes, ou tout autre passe-temps ; mais lorsqu'ils chargent trois ou quatre vaisseaux des débris les plus précieux et les plus considérables que le temps et la barbarie ont laissés subsister dans cette tant malheureuse et tant illustre ville, lorsqu'ils détruisent, en voulant les transporter, ces monuments qui ont fait l'admiration des siècles, je ne sais pas de motif qui les puisse excuser, d'épithète qui puisse désigner suffisamment les auteurs de cette infâme dévastation. Ce ne fut pas le moindre des crimes imputés à Verrès que celui d'avoir dépouillé la Sicile, comme on a osé récemment dépouiller Athènes. L'impudence la plus éhontée ne pouvait faire plus que d'inscrire le nom du voleur sur les murs de l'Aeropolis, comme si la vue de tout un compartiment du temple spolié de ses bas-reliefs ne suffisait pas pour que ce nom fût maudit à jamais.

Je parle ici en toute impartialité; je ne suis ni antiquaire, ni admirateur de collections: je ne suis donc point un concurrent désappointé. Mais j'ai toujours eu quelque faible pour la Grèce, et je ne pense pas que l'Angleterre ait conquis beaucoup de gloire en dépouillant ainsi soit l'Inde, soit Athènes.

Un autre noble lord a un peu mieux agi, parce qu'il a fait moins; mais quelques autres, plus ou moins nobles, mais tous « fort honorables, » sont ceux qui ont fait le mieux, parce qu'après une suite d'excavations et de profanations, de présents au wayvode, de mines et de contre-mines, ils n'ont abouti à aucun résultat. On a répandu des torrents d'encre et de vin qui ont failli se perdre dans des ruisseaux de sang. Le *prig* (voleur) de lord E. (voyez la définition du *priggisme* dans Jonathan Wild) se querella avec un autre nommé Gropius (nom tout à fait approprié à ses occupations (1), et prononça le mot de satisfaction dans une réponse verbale à une note du pauvre Prussien. On le rapporta à Gropius pendant qu'il était à table; il se prit à rire, mais ne put néanmoins achever son repas. Les deux adversaires n'étaient pas encore réconciliés lorsque je quittai la Grèce. Je dois d'autant mieux me rappeler cette querelle qu'ils voulaient me prendre pour arbitre.

Note B.

Terre d'Albanie! laisse-moi te contempler, toi, âpre nourrice d'une nation farouche.
Stance XXXVIII.

L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie, la Chaonie et l'Épire. Iskander est le nom turc d'Alexandre, et j'ai fait allusion au célèbre Scanderberg (seigneur Alexandre) dans les troisième et quatrième vers de la dix-huitième stance. Je ne sais s'il est fort exact de faire de Scanderberg le compatriote d'Alexandre, qui naquit à Pella, en Macédoine; mais M. Gibbon l'avait fait avant moi. Il ajoute également Pyrrhus dans le récit qu'il fait de ses exploits.

Gibbon remarque, au sujet de l'Albanie, que « ce pays, qu'on peut « apercevoir d'Italie, est cependant aussi peu connu que l'intérieur de « l'Amérique. » Des circonstances, trop peu importantes pour les mentionner ici, nous conduisirent, M. Hobhouse et moi, dans cette contrée avant d'avoir visité aucune autre partie de l'empire ottoman. Le major Leake, alors résidant officiel à Janina, nous assura qu'excepté lui, aucun Anglais n'avait pénétré au delà de la capitale dans l'intérieur des terres. A cette époque (octobre 1809), Ali-Pacha était en guerre avec Ibrahim-Pacha, qui avait été obligé de s'enfermer dans Bérat, forteresse dont Ali faisait le siége. A notre arrivée à Janina, nous fûmes invités à nous rendre à Tépalen, lieu de naissance de son altesse, situé à une journée de marche de Bérat. Il y avait placé son sérail favori et établi son quartier-général. Après un court séjour

dans la capitale, nous nous rendîmes à l'invitation ; mais quoique ayant à notre disposition toutes les ressources du pays, et escortés par un des secrétaires du vizir, nous restâmes neuf jours (à cause des pluies) pour faire un voyage qui ne nous en prit que quatre à notre retour.

Nous traversâmes deux villes, Argyro-Castro et Libochabo, aussi considérables en apparence que Janina ; mais certes il n'est pas de pinceau ou de plume qui puisse reproduire dans toute sa beauté le paysage qui environne Zitza et Delvinachi, villages situés sur la frontière de l'Épire et de l'Albanie proprement dite.

Je ne veux pas m'arrêter sur l'Albanie et ses habitants, vu que tout cela se trouvera, et beaucoup mieux fait, dans un ouvrage de mon compagnon de voyage, qui sera publié probablement avant le mien. Cependant quelques observations sont nécessaires pour l'intelligence du texte.

Les Arnautes et les Albanais me frappèrent singulièrement par leur ressemblance avec les Highlanders de l'Écosse, par l'habillement, la figure et la manière de vivre. Leurs montagnes me rappelaient la Calédonie sous un climat moins rude. Leur *kilt*, quoique blanc, leurs formes maigres et agiles, leur dialecte aux consonnances celtiques, et leurs habitudes martiales, tout me ramenait au pays de Morven. Il n'y a pas de peuple plus haï et plus redouté de ses voisins que les Albanais. Les Grecs les regardent à peine comme chrétiens, et les Turcs comme musulmans ; en effet, ils sont un mélange des uns et des autres, et souvent n'appartiennent à aucune de ces deux grandes divisions. Ils ont des habitudes de pillage ; tous portent des armes. Les Arnautes, qui roulent des schalls rouges en turban, les Monténégrins, les Chimariotes et les Gedges sont connus pour leur perfidie ; le reste en diffère un peu quant au costume, et beaucoup par le caractère. Autant que j'ai pu moi-même en faire l'expérience, je ne leur dois que des éloges. Deux d'entre eux, l'un infidèle et l'autre musulman, m'ont accompagné à Constantinople et dans les autres parties de la Turquie que j'ai visitées, et l'on trouve rarement des serviteurs plus fidèles au moment du danger, plus infatigables pour le service. L'infidèle se nommait Basili, le musulman Dervish Tahiri. Le premier était un homme de moyen âge, le second était à peu près du mien. Basili avait reçu d'Ali-Pacha l'ordre exprès de nous accompagner, et Dervish était un des cinquante qui nous suivirent à travers les forêts de l'Acarnanie jusqu'aux bords de l'Achéloüs, et de là à Missolonghi en Étolie ; c'est là que je le pris à mon service, et je n'eus jamais l'occasion de m'en repentir jusqu'au moment de mon départ.

Lorsqu'en 1810 mon ami, M. Hobhouse, m'eut quitté et retourna en Angleterre, je fus atteint, en Morée, d'une fièvre violente. Ces deux hommes me sauvèrent la vie en effrayant mon médecin, qu'ils menacèrent de couper en morceaux si je n'étais pas guéri dans un temps donné. J'attribuai ma guérison à cette assurance consolatrice de

représailles posthumes et au refus obstiné de suivre les prescriptions du docteur Romanelli. J'avais laissé à Athènes mon dernier domestique anglais. Mon drogman était aussi malade que moi, et mes pauvres Arnautes me soignèrent avec une attention qui eût fait honneur à des hommes civilisés. Il leur arriva une infinité d'aventures. Dervish le musulman, qui était remarquablement beau, avait des querelles continuelles avec les maris d'Athènes, à tel point que quatre des principaux Turcs vinrent me faire au couvent une visite de remontrances sur ce qu'il avait enlevé une femme au bain : cette femme lui appartenait, car il l'avait achetée ; mais cette conduite était contraire à l'étiquette du pays.

Basili était aussi fort galant auprès des femmes de sa religion, et professait à la fois la plus grande vénération pour l'église et le plus profond mépris pour les prêtres, qu'il souffletait dans l'occasion de la manière la plus hétérodoxe ; cependant il ne passait jamais devant une église sans se signer. Je me rappelle le danger qu'il courut à Constantinople en entrant dans Sainte-Sophie, qui avait jadis été un temple consacré à son culte. Quand on lui faisait des représentations sur l'inconséquence de ses procédés, il répondait invariablement : « Notre église est sainte, mais les prêtres sont des voleurs, » et il continuait à faire le signe de la croix, et à donner sur les oreilles au premier *papa* qui refusait de l'assister quand il le lui demandait ; car cette assistance est nécessaire partout où le prêtre a quelque influence sur le cogia-bashi du village. Il est vrai qu'il ne peut exister une race de mécréants plus abandonnée de Dieu que les dernières classes du clergé grec.

Lorsque je fis mes préparatifs pour mon retour, je fis venir mes deux Albanais pour leur payer leurs gages. Basili reçut son argent avec une gauche affectation de regret, et se dirigea vers son quartier avec un sac de piastres. J'envoyai chercher Dervish, mais on ne le trouva pas dans le premier moment ; enfin, il entra au moment où le signor Logotheti, père du ci-devant consul anglais à Athènes, et quelques autres Grecs de mes connaissances, me rendaient visite. Dervish prit l'argent, puis tout à coup il le jeta par terre, et, frappant ses mains et les portant à son front, il s'élança hors de la chambre en pleurant amèrement. Depuis ce moment jusqu'à l'heure de mon embarcation, il ne cessa de se lamenter, et à tous nos efforts pour le consoler, il répondait : « Αφεινει ! » il m'abandonne. Signor Logotheti, qui jusque là n'avait jamais pleuré que pour la perte d'un para (environ le quart d'un liard), se sentit attendri ; le père du couvent, mes domestiques, mes amis, tous pleuraient ; — et en vérité, je crois que la grosse et rieuse cuisinière de Sterne eût quitté ses poêles pour sympathiser avec l'affliction sincère et inouïe de ce Barbare.

Pour moi, quand je me rappelai que peu de temps avant mon départ d'Angleterre un de mes plus intimes et nobles amis s'était excusé de ne me venir point faire ses adieux sur ce qu'il avait une parente à con-

duire chez la marchande de modes, je ne me sentis pas moins humilié que surpris en comparant le présent au passé.

Que Dervish me quittât avec quelque regret, je devais m'y attendre : quand le maître et le domestique ont gravi ensemble les montagnes d'une douzaine de provinces, ils ne sont point désireux de se séparer ; mais cette sensibilité, qui contrastait si fort avec son naturel féroce, modifia mon opinion sur le cœur humain. Je crois que les exemples de cette fidélité féodale sont fréquents chez les Albanais. Un jour, dans notre voyage au mont Parnasse, un domestique anglais le poussa légèrement, à la suite d'une dispute pour les provisions. Il crut à tort qu'on avait voulu le frapper. Il ne dit rien, mais s'assit, tenant sa tête dans ses mains. Craignant les suites de ce silence, nous cherchâmes à lui persuader qu'on n'avait pas voulu lui faire affront ; alors il répondit : « *J'ai été* voleur, *je suis* soldat, aucun capitaine ne m'a frappé ; vous êtes mon maître, j'ai mangé votre pain, mais, par ce pain ! (leur serment habituel) sans cela j'aurais poignardé ce chien de domestique et je serais retourné dans les montagnes. » L'affaire finit là, mais il ne pardonna jamais à celui qui l'avait insulté sans le vouloir. Dervish excellait dans la danse de son pays, qu'on croit être un reste de l'ancienne pyrrhique. Quoi qu'il en soit, cette danse est mâle et exige une étonnante agilité ; elle n'a aucun rapport avec la stupide romaïka, la lourde ronde des Grecs, si commune chez les Athéniens. Les Albanais (je ne parle pas de ceux qui cultivent la terre dans les provinces, mais des montagnards) ont une belle contenance, et nous rencontrâmes, entre Delvinachi et Libochabo, les plus admirables femmes que j'aie jamais vues, *raccommodant* la route dégradée par les torrents. Leur démarche a quelque chose de vraiment théâtral, mais cela vient sans doute de leur capote ou manteau, qui pend sur une épaule. Leur longue chevelure rappelle les Spartiates, et leur courage dans une guerre de partisans passe toutes les bornes. Quoiqu'il existe de la cavalerie parmi les Grecs, je n'ai jamais vu de bon cavalier arnaute ; les uns préféraient les selles anglaises, mais sans pouvoir y rester longtemps ; à pied, au contraire, aucune fatigue ne parvient à les dompter.

NOTE C.

Tandis qu'ils entonnaient en chœur ces paroles moitié chantées, moitié hurlées.
Stance LXVII.

Comme échantillon du dialecte albanais ou arnaute de la langue illyrienne, je transcris ici deux de leurs chœurs les plus populaires que chantent indistinctement en dansant les hommes et les femmes. Les premiers mots forment une sorte de refrain sans signification, comme on en trouve dans notre langue et dans celle de tous les autres peuples.

1	1
Bo, bo, bo, bo, bo, bo, Naciarura, popuso.	Là, là, là, là je viens, reste tranquille.

2	2
Naciarura, na civin ; Ha pen derini ti hin.	Je viens, j'accours ; ouvre-moi la porte, que je puisse entrer.
3	3
Ha pe uderi escrotini, Ti vin ti mar servetini.	Ouvre la porte à demi, que je puisse prendre mon turban.
4	4
Caliriote (2) ! me surme Ea ha pse pedua tivr.	Caliriotes aux yeux noirs, ouvrez la porte, que je puisse entrer.
5	5
Buo, bo, bo, bo, bo, Gi egem spirta ésimiro	Là, là, là, je t'entends, mon âme.
6	6
Caliriote vu le funde Ede vete tunde tunde.	Une jeune fille arnaute, richement vêtue, s'avance avec une fierté pleine de grâce.
7	7
Caliriote me surme Ti mi put e poi mi le.	Caliriote, jeune fille aux yeux noirs, donne-moi un baiser.
8	8
Se ti puta citi mora Si mi ri ni veti udo gia.	Si je t'embrasse, qu'auras-tu gagné ? Mon âme est embrasée.
9	9
Va le ni il che cadale Celo more, more celo.	Danse avec légèreté, plus gracieusement, encore plus gracieusement.
10	10
Plu hari ti tirete Plu huron cia pra seti.	Ne fais pas tant de poussière, elle tacherait ta chaussure brodée.

Cette dernière strophe embarrasserait un commentateur. Les hommes ont des espèces de brodequins très-richement brodés, mais les femmes (et c'est à une femme sans doute que s'adresse la chanson) n'ont sous leurs petites bottines ou leurs pantoufles qu'une jambe fort bien tournée et quelquefois très-blanche. Les jeunes filles arnautes sont beaucoup plus belles que les Grecques, et leur habillement est beaucoup plus pittoresque ; elles conservent aussi plus longtemps leur beauté, parce qu'elles sont toujours en plein air. Il est bon de faire observer que l'arnaute n'est pas une langue écrite ; aussi les mots de la chanson ci-dessus, comme ceux de la suivante, sont écrits suivant la prononciation ; ils ont été copiés par quelqu'un qui parle et entend parfaitement ce dialecte et qui est natif d'Athènes.

1	1
Ndi sefda tinde ulavossa Vettimi upri vi lofsa.	Je suis blessé par ton amour, et je n'aime que pour me consumer.
2	2
Ah vaisisso mi privi lofse Si mi rini mi la vosse.	Tu m'as consumé ; ah ! jeune fille, tu m'as frappé au cœur.
3	3
Uti tasa roba stua Sitti eve tulati dua.	Je t'ai dit que je ne désirais point de dot. je ne demande que tes yeux et tes cils.

4	4
Roba stinori ssidua Qu mi sini vetti dua.	Je ne réclame pas la maudite dot, mais toi seule.
5	5
Qurmini dua civileni Roba ti siarmi tildi ent.	Abandonne-moi tes charmes, et laisse les flammes dévorer la dot.
6	6
Utara pisa vaisisso me simi rin ti hapti. Eti mi bire a piste si gui dendroi tiltati.	Je t'ai aimée, jeune fille, avec une âme sincère ; mais tu m'as abandonné comme un arbre stérile.
7	7
Udi vura udorini udiri cicova ciltimora. Udorini talti hollna u ede caimoni mora.	Qu'ai-je gagné en plaçant ma main sur ton sein ? J'ai retiré ma main ; mais j'ai gardé la flamme.

Je crois que ces deux dernières strophes, qui sont d'une mesure différente, doivent appartenir à une autre ballade. La même idée a été exprimée par Socrate, lorsqu'ayant appuyé son bras sur l'un de ses ὑποχόλπιοι. Critobule ou Cléobule le philosophe se plaignit pendant quelques jours d'une douleur aiguë dans le bras jusqu'à l'épaule ; depuis ce moment il prit avec raison la résolution d'enseigner ses disciples sans les toucher.

Note D.

Belle Grèce ! triste reste d'une gloire qui n'est plus ! disparue et pourtant immortelle, déchue et grande encore! *Stance* LXXIII.

I.

Avant de parler d'une ville dont tout écrivain, qu'il l'ait ou non visitée, se croit obligé de dire quelque chose, je dois prier miss Owenson, la première fois qu'elle prendra une Athénienne pour héroïne de ses quatre volumes, de lui donner un mari plus homme comme il faut qu'un *disdaraga* (qui, par parenthèse, n'est pas un aga), le plus impoli de tous les officiers subalternes, le plus grand protecteur de rapines qu'Athènes ait jamais connu (j'excepte toujours lord Elgin) et l'indigne gouverneur de l'Acropolis, avec une paie annuelle de 150 piastres (8 liv. st.), sur lesquelles il n'a à payer que sa garnison, le corps le plus mal discipliné de tous les empires. J'en parle avec ménagements, ayant failli un jour être cause que le mari d'Ida, d'Athènes, reçût la bastonnade. Puis le disdar est un mari turbulent, et battrait sa femme ; ainsi je prie et conjure miss Owenson de demander une séparation de corps au nom d'Ida. Cela dit, dans une matière si importante pour les lecteurs de romans, je dois quitter Ida pour m'occuper de sa ville natale.

En laissant de côté la magie du nom et tous les lieux communs qu'il serait aussi superflu que pédantesque de répéter, la situation d'Athènes en ferait la ville favorite de tous ceux qui ont des yeux pour l'art et

pour la nature. Le climat, il me le parut du moins, est un printemps perpétuel. Pendant un séjour de huit mois, j'ai monté tous les jours plusieurs heures à cheval. Les pluies sont très-rares; la neige ne blanchit jamais les campagnes, et un ciel couvert de nuages est une agréable rareté. En Espagne, en Portugal, dans tous les pays méridionaux que j'ai visités (excepté dans l'Ionie et l'Attique), je n'ai point trouvé que le climat fût préférable au nôtre. A Constantinople, où je passai mai, juin et une partie de juillet 1810, vous pouvez maudire le climat et vous plaindre des gelées cinq jours sur sept.

L'air de la Morée est lourd et malsain; mais à peine a-t-on passé l'isthme dans la direction de Mégare, le changement est vraiment surprenant. Je crois qu'Hésiode n'a pas été historien dans sa description de l'hiver en Béotie.

A Livadie, nous rencontrâmes un *esprit fort* dans la personne d'un évêque grec. Cet éminent hypocrite raillait sa propre religion (hors de la présence de son troupeau, il est vrai) avec la plus inconcevable audace, et parlait de la messe comme d'une *coglioneria*. Il était impossible de prendre quelque intérêt à un tel homme; mais quoique Béotien, il était fort amusant au milieu de ses absurdités. Si l'on en excepte les ruines de Cherronée, la plaine de Platée, Orchomène, Livadia et l'antre de Trophonius, cet original fut la seule chose digne d'attention que nous vîmes avant de passer le mont Cithéron. La fontaine de Dircé fait fonctionner un moulin. (Mon compagnon de voyage, par enthousiasme classique et dans un but d'hygiène, s'y baigna, et m'assura que c'était réellement la fontaine de Dircé. Le premier venu qui voudra éclaircir ce point d'érudition peut nous réfuter, j'y consens.) A Castri nous bûmes à une demi-douzaine de ruisseaux, dont quelques-uns n'étaient pas des plus limpides, avant de pouvoir reconnaître à notre propre satisfaction quelle était la vraie Castalie. Celui auquel nous donnâmes la préférence avait un goût détestable, qu'il devait probablement à la neige, mais nous évitâmes la fièvre épique du pauvre docteur Chandler.

Du fort de Phylé, dont il subsiste encore d'abondantes ruines, nous vîmes successivement briller devant nos yeux la plaine d'Athènes, le Pentilique, l'Hymète, la mer Égée et l'Acropolis, point de vue qui surpasse même, à mon avis, ceux de Cintra et de Constantinople. Celui de la Troade avec le mont Ida, l'Hellespont, et dans le lointain le mont Athos, ne peut l'égaler, quoique son horizon soit plus étendu.

J'ai souvent entendu parler de l'Arcadie; mais, à part le monastère de Mégaspélion, qui est inférieur à Zitza, et la descente des montagnes pour aller de Tripolitza à Argos, l'Arcadie n'a guère pour se recommander aux yeux du voyageur que le beau vers de Virgile:

Sternitur et *dulces* moriens reminiscitur Argos.

Virgile n'a pu mettre cet adieu patriotique que dans la bouche d'un

Argien, car (je le remarque avec déférence) l'épithète n'est point méritée, et si le Polynice de Stace, « *in mediis audit duo littora campis,* » pouvait entendre encore aujourd'hui les flots battant les deux rives de l'isthme de Corinthe, il aurait de meilleures oreilles que tous les voyageurs qui l'ont traversé depuis lui.

« Athènes, » dit un célèbre géographe, « est demeurée la ville la plus policée de la Grèce ; » *de la Grèce*, peut-être, mais non des villes habitées par des *Grecs*. Janina, en Épire, jouit d'une supériorité incontestable de richesse, de luxe, de science et de langage sur toutes les autres villes grecques. Les Athéniens sont remarquables par leur astuce, et les classes inférieures sont assez bien caractérisées par un proverbe qui les assimile aux Juifs de Salonique et aux Turcs de Négrepont.

Tous les étrangers résidant à Athènes, Français, Italiens, Allemands, Ragusains, discutaient avec une grande acrimonie sur tous les autres points, et n'étaient d'accord que dans le peu d'estime qu'ils faisaient du caractère grec.

M. Fauvel, le consul français, qui a passé trente ans de sa vie à Athènes, et dans qui tous ceux qui l'ont connu se plaisent à louer également l'artiste et l'homme de bonnes manières, a plusieurs fois déclaré devant moi que les Grecs ne méritaient pas d'être émancipés ; il se fondait sur leur avilissement comme peuple et leur dépravation comme individus, mais il oubliait que le seul moyen de faire cesser cette dépravation sociale et individuelle, c'était tout d'abord d'en extirper la principale cause, l'esclavage.

M. Roque, marchand français fort honorable, établi depuis longtemps à Athènes, affirmait avec une plaisante gravité que c'était toujours la même *canaille* qu'au temps de Thémistocle ; remarque dangereuse pour le *laudator temporis acti.* Les anciens Grecs avaient banni Thémistocle, les modernes avaient trompé M. Roque. Tel est partout et toujours le sort des grands hommes.

En un mot, tous les Français fixés dans le pays, et la plupart des voyageurs, Allemands, Anglais, Danois, accueillent peu à peu ces préventions défavorables avec tout autant de raison qu'un Turc voyageant en Angleterre condamnerait toute la nation parce qu'il aurait été trompé par son laquais, ou surfait par sa blanchisseuse.

Il est vrai que ce n'est pas une opinion de peu de poids que celle de Fauvel et de Lusieri, les plus grands démagogues du jour, qui se partagent le pouvoir de Périclès et la popularité de Cléon, et fatiguent le pauvre wayvode de leurs continuels différends, se réunissant pour prononcer la condamnation du peuple grec *nulla virtute redemptum*, et des Athéniens en particulier. Dans mon humble sagesse, je n'ose point hasarder une opinion, sachant qu'à ma connaissance se trouvent actuellement sous presse au moins cinq *Tours* de la plus respectable longueur et du plus formidable aspect, tous dus à des hommes d'esprit

et d'honneur ; cependant il me semble, sans vouloir offenser personne, qu'il est bien rigoureux de déclarer aussi positivement et aussi pertinemment que les Grecs, vu leur méchanceté actuelle, ne pourront jamais devenir meilleurs.

Éton et Sonnini nous ont trompés par leurs panégyriques et leurs illusions ; mais, d'autre part, le docteur Paw et Thornton ont ravalé les Grecs au-dessous de ce qu'ils sont réellement.

Les Grecs ne seront jamais un peuple indépendant ; ils ne deviendront jamais souverains comme autrefois, mais ils peuvent être sujets sans être esclaves. Nos colonies ne sont pas indépendantes, et cependant elles sont libres et industrieuses. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la Grèce ?

A cette heure, semblables aux catholiques d'Irlande, aux juifs dispersés par le monde, à tous les peuples hétérodoxes et bâtonnés, ils souffrent au physique et au moral tous les maux qui peuvent affliger l'humanité.

Leur vie est une longue étude de fourberie : ils sont vicieux à leur corps défendant ; ils sont si peu accoutumés à un accueil bienveillant, qu'ils soupçonnent de fausseté celui qui les traite avec douceur, comme un chien habitué à être battu mord la main qui cherche à le caresser. Ce sont des ingrats, d'abominables ingrats, crie-t-on de toutes parts ; mais où est l'homme qui ait jamais rendu service à un Grec ou au peuple grec ? Doivent-ils donc de la reconnaissance aux Turcs pour les fers dont ils les chargent, aux Français pour leurs promesses trompeuses et leurs conseils bénévoles, à l'artiste qui copie leurs ruines, à l'antiquaire qui les emporte, au voyageur qui les fait battre par son janissaire, à l'écrivain qui les calomnie dans son journal ? Or, telles sont les seules obligations des Grecs envers les étrangers.

II.

Couvent des Franciscains, Athènes, 23 janvier 1811.

Parmi les vestiges de barbarie que nous ont légués les siècles précédents, on trouve des traces d'esclavage qui subsistent encore dans quelques contrées dont les habitants, quoique de mœurs et de religions souvent opposées, sont d'accord quand il s'agit d'opprimer leurs semblables .

Les Anglais ont au moins pitié de leurs nègres, et sous un gouvernement moins bigot, ils émanciperont probablement leurs frères catholiques ; mais les Grecs ne peuvent être délivrés que par une intervention étrangère, car ils ne le seront jamais par les Turcs.

Nous connaissons suffisamment les anciens Grecs. En effet, toute la jeunesse européenne consacre à l'étude de l'histoire des écrivains de la Grèce et à son histoire un temps considérable qui serait plus utilement employé à apprendre celle de leur propre pays. Nous sommes

peut-être trop dédaigneux envers les Grecs modernes, et tandis que tous les prétendants à la réputation d'érudit passent leur jeunesse et souvent toute leur vie à étudier les harangues des démagogues athéniens en faveur de la liberté, on laisse les descendants réels ou mensongers de ces imperturbables républicains courbés sous la tyrannie de leurs maîtres, lorsqu'il suffirait d'un peu de bonne volonté pour briser leurs chaînes.

Il serait ridicule de croire, — orgueil pardonnable aux Grecs, — qu'ils recouvreront jamais leur antique supériorité ; il faudrait supposer que les autres peuples se replongeraient volontairement dans les ténèbres de la barbarie, pour assurer la souveraineté des Grecs. Mais il me semble que l'apathie des Européens est à peu près le seul obstacle qui s'oppose à ce que la Grèce soit transformée en un état indépendant, utile à ses libérateurs, ou même devienne un pays libre possédant en propre des garanties. Je n'avance cette assertion que timidement, car des personnes bien informées doutent de la possibilité d'exécuter ce projet.

Les Grecs n'ont jamais perdu cette espérance, bien qu'ils paraissent aujourd'hui fort divisés sur le choix de leurs libérateurs à venir. La religion les pousse à s'appuyer sur les Russes, mais ils ont été deux fois trompés et abandonnés par cette puissance, et la terrible leçon qu'ils reçurent à la suite de la désertion des Moscovites en Morée ne sortira jamais de leur mémoire. Les Français leur déplaisent; cependant l'émancipation de la Grèce continentale sera probablement une conséquence de la conquête du reste de l'Europe. Les insulaires comptent sur les Anglais, qui viennent tout récemment d'occuper les îles Ioniennes, à l'exception de Corfou ; en un mot, quiconque leur apparaîtra les armes à la main sera le bienvenu, et lorsque se lèvera ce jour, que les Ottomans se recommandent à la justice divine, ils n'ont rien à espérer des giaours. Mais au lieu de rechercher ce qu'ils ont été, et de deviner ce qu'ils pourront être, voyons ce qu'ils sont actuellement.

Et d'abord, il est impossible de concilier la diversité des opinions à ce sujet; quelques-uns, surtout parmi les marchands, décrient les Grecs avec la plus grande violence ; les autres, — ordinairement ce sont des voyageurs, — arrondissent des périodes en leur honneur, et publient de curieuses hypothèses fondées sur leur ancienne splendeur, qui n'a guère plus d'influence sur leur état actuel que le système des Incas n'importe à l'avenir des Péruviens modernes.

Un ingénieux écrivain fait des Grecs « les alliés naturels de l'Angleterre ; un autre non moins ingénieux leur refuse la possibilité d'être les alliés de qui que ce soit, et conteste leur descendance des anciens Grecs; un troisième, encore plus avisé, crée un empire grec sur des fondements russes, et réalise (sur le papier) toutes les illusions de Catherine II. Quant à la question d'origine, qu'importe que les Maïnotes

soient ou non les descendants directs des Laconiens, que les Athéniens d'aujourd'hui soient aussi indigènes que les abeilles de l'Hymette, ou que les cigales auxquelles ils se comparaient jadis? Un Anglais s'occupe-t-il s'il a dans les veines du sang danois, saxon, normand ou troyen? Il n'y a qu'un Gallois qui désire descendre de Caractacus.

Les pauvres Grecs ne sont pas si abondamment pourvus des félicités de ce monde, qu'on puisse porter envie à leur antiquité. C'est une cruauté gratuite de la part de M. Thornton que de vouloir leur ravir la seule chose que le temps leur ait laissée, leur origine, à laquelle ils tiennent d'autant plus que c'est le seul bien qu'ils puissent regarder comme leur appartenant. Il ne serait pas inutile de confronter ensemble les ouvrages de MM. Thornton et de Pauw d'une part, Eton et Sonnini de l'autre, le paradoxe et la malveillance. M. Thornton se fonde, pour réclamer la confiance publique, sur une résidence de quatorze ans à Péra. Peut-être serait-il dans son droit s'il s'agissait des Turcs, mais un séjour à Péra n'a pu l'éclairer sur la véritable situation des Grecs, pas plus que des années passées dans Mapping ne feraient connaitre les Highlanders écossais.

Les Grecs de Constantinople habitent le quartier du Fanar, et si M. Thornton n'a pas franchi la Corne-d'Or plus souvent que ses confrères les marchands n'ont l'habitude de le faire, j'avoue qu'il y a peu de certitude à établir sur ses renseignements. J'ai entendu un de ces messieurs se vanter de leur peu de relation avec la cité, et m'assurer d'un air triomphant qu'il n'avait été que quatre fois à Constantinople dans l'espace de plusiéurs années.

Quant aux voyages que M. Thornton a faits dans la mer Noire sur des vaisseaux grecs, ils ont dû lui donner la même idée de la marine grecque qu'une croisière à Berwick dans un *smack* écossais pourrait donner de Johnny Grothouse. De quel droit vient-il prononcer la condamnation de tout un peuple dont il connaît à peine quelques individus? Par un rapprochement assez curieux, M. Thornton, qui déprécie si amèrement Pouqueville quand il parle des Turcs, le cite, lorsqu'il s'agit des Grecs, comme un observateur impartial. Cependant M. Pouqueville ne mérite pas plus ce titre que M. Thornton n'est en droit de le lui conférer.

Au résultat, il est déplorable de voir combien nous possédons peu de renseignements sur les Grecs et en particulier sur leur littérature, et il n'est malheureusement pas probable que nous soyons éclairés de sitôt, jusqu'à ce qu'il se noue des relations plus intimes, ou que leur indépendance vienne à être reconnue. On ne peut pas plus se fier aux relations des voyageurs qu'aux invectives des marchands; cependant il faut se contenter de puiser à ces sources jusqu'à ce qu'il en jaillisse de plus certaines.

Toutes défectueuses qu'elles puissent être, elles sont préférables aux paradoxes des hommes qui ont lu superficiellement les anciens, et

ne connaissent rien des modernes, tels qu'un de Pauw, qui se montre aussi instruit de l'histoire grecque qu'appréciateur éclairé des chevaux anglais, lorsqu'il assure que les Spartiates étaient des lâches, et que New-Markett détériore la race des chevaux anglais. Ses observations dites philosophiques sont bien plutôt de la poésie; on ne peut pas exiger qu'un homme qui condamne si hardiment plusieurs des plus celèbres institutions des anciens soit indulgent pour les Grecs modernes. Heureusement que l'absurdité de ses hypothèses sur les aïeux réfute tout ce qu'il avance des descendants.

Croyons donc, en dépit des prophéties de Pauw et des doutes de Thornton, qu'on peut raisonnablement espérer l'émancipation d'une race d'hommes qui, quels qu'aient été les torts de sa religion et de sa politique, en a été bien cruellement punie par trois siècles et demi de captivité.

III.

Athènes, couvent des Franciscains, 17 *mars* 1811.

J'ai deux mots à dire à ce savant Thébain.

Quelque temps après avoir quitté Constantinople pour revenir à Athènes, je reçus le trente et unième numéro de la *Revue d'Édimbourg*, d'un capitaine de frégate en rade devant Salamine. C'était là un grand cadeau, si l'on considère l'éloignement où j'étais de mon pays. Dans ce numéro, le troisième article contient l'examen d'une traduction française de Strabon; l'écrivain y mêle quelques réflexions sur les Grecs modernes et une courte notice sur Coray, l'un des auteurs de la traduction française. J'aurai quelques observations à faire sur ces notes, et le lieu d'où j'écris sera, je pense, aux yeux du lecteur, une excuse suffisante pour les introduire à la suite d'un ouvrage qui y a quelque rapport. Coray, le plus célèbre de tous les Grecs vivants, au moins chez les Européens, naquit à Scio (la *Revue* dit Smyrne, mais j'ai des motifs pour croire qu'elle se trompe), et outre la traduction de *Beccaria* et d'autres ouvrages mentionnés par l'auteur de l'article, il a publié un *Lexique français et romaïque*, selon ce que m'ont assuré des voyageurs danois qui arrivent de Paris; mais le dernier ouvrage de ce genre que nous possédions ici est celui de Grégoire Zolikogloou. Coray s'est trouvé dernièrement engagé dans une fâcheuse discussion avec M. Gail, un Parisien, qui a fait des commentaires sur plusieurs poëtes grecs, et qui en a publié les traductions. L'Institut adjugea à Coray le prix pour sa traduction d'Hippocrate, πειῦδατον, au préjudice, et conséquemment au grand déplaisir, dudit Gail. On doit sans doute de grands éloges aux travaux littéraires et au patriotisme de Coray; mais une partie de la reconnaissance doit être reportée sur les deux frères Zozimado (marchands établis à Livourne), qui l'envoyèrent à Paris et l'y entretinrent à leurs frais, afin qu'il s'y occupât expressément d'éclaircir les anciens textes et de seconder les recherches plus récentes. Néan-

moins, Coray n'est point mis par ses compatriotes sur la même ligne que les hellénistes qui vivaient dans les deux derniers siècles, et en particulier Dorothée de Mitylène, dont les écrits jouissent d'une si grande faveur chez les Grecs, que Meletius l'appelle μετα τὸν Τουκυδιδην και Ξενοφωντα ἀριστος Ελληνων (*Histoire ecclésiast.*, t. IV, p. 224). Panagiotes Kodrikas, le traducteur de Fontenelle; Kamarases, qui a traduit en français l'ouvrage d'Ocellus Lucanus sur *l'univers;* Christodoulus, et par-dessus tout Psalida, avec lequel j'ai causé à Janina, jouissent de la plus haute réputation parmi leurs concitoyens lettrés. Ce dernier a publié en romaïque et en latin un traité sur le *vrai bonheur*, dédié à Catherine II. Au contraire, Polyzois, que la *Revue* cite comme étant après Coray le seul auteur vivant qui se soit distingué dans la connaissance du grec moderne, du moins si c'est le même que Polyzois Lampanitziotes de Janina, qui a publié plusieurs éditions romaïques, n'est ni plus ni moins qu'un marchand de livres ambulant, qui n'a de commun avec le contenu de ses livres que son nom mis sur la couverture afin de garantir sa propriété; c'est d'ailleurs un homme tout à fait dépourvu d'érudition; à moins cependant que ce soit un autre Polyzois, car ce nom est très-commun, qui a publié les *Lettres d'Aristænète.*

Il est vivement à regretter que le blocus continental ait fermé aux Grecs les principaux débouchés de leurs livres, et en particulier Venise et Trieste. Les grammaires pour les enfants sont devenues d'un prix trop élevé pour les classes pauvres. Il faut ranger parmi leurs livres originaux la *Géographie* de Meletius, archevêque d'Athènes, et une foule d'in-quarto théologiques et de poésies fugitives. Leurs grammaires et leurs dictionnaires en deux, trois et même quatre langues, sont nombreux et excellents. Leur poésie est rimée. La plus singulière pièce que j'aie encore vue est un dialogue satirique entre un Russe, un Anglais, un voyageur français et le wayvode de Valachie (ou Black-Bey, comme ils l'appellent), un archevêque, un marchand et un cogia bachi ou primat, tous personnages auxquels, après les Turcs, l'auteur attribue la dégénération actuelle. Leurs chansons sont à la fois gracieuses et pathétiques, mais les airs en sont peu agréables pour des oreilles européennes; la meilleure est la fameuse Δέυτε παῖδες των Ελληνων, composée par l'infortuné Riga; mais sur plus de soixante auteurs dont j'ai le catalogue sous les yeux, à peine peut-on en trouver quinze qui aient traité autre chose que des sujets théologiques.

J'ai été chargé par un Grec d'Athènes, nommé Marmarotouri, de voir s'il ne serait pas possible de faire imprimer à Londres une traduction du *Voyage d'Anacharsis* en romaïque; il n'a pas d'autre moyen de le publier, à moins qu'il n'envoie son manuscrit à Vienne par la mer Noire et le Danube.

La *Revue* fait mention d'une école établie à Hécatonési et supprimée à l'instigation de Sébastiani. Il veut sans doute parler de Cidonies, ou

en turc Haivali, ville située sur le continent. Cet établissement contient cent élèves et trois professeurs. Il est vrai que cette école a été inquiétée par les Turcs, sous le ridicule prétexte que les Grecs avaient voulu construire une forteresse au lieu d'un collége; mais à la suite d'une enquête et de quelques cadeaux faits au divan, on a obtenu l'autorisation de continuer. Le principal professeur, nommé Ueniamin (Benjamin), passe pour un homme de talent, mais un esprit fort. Il est né à Lesbos, a étudié en Italie; il enseigne le grec, le latin, quelques langues européennes. Il est aussi versé dans plusieurs sciences. Quoique je n'aie pas l'intention de pousser cette critique plus loin que ne le comporte l'article en question, je dois encore observer que les lamentations de la *Revue* sur la chute des Grecs sont tout au moins singulières après la conclusion suivante : « Leur changement doit être attribué à leurs malheurs plutôt qu'à une dégradation physique. » Il est certain que les Grecs ne sont pas physiquement dégénérés, et que Constantinople renfermait, au moment où elle changea de dominateurs, autant d'hommes de six pieds qu'aux jours de sa splendeur. Mais l'histoire ancienne et les politiques modernes n'ont jamais prétendu, je pense, que la force physique fût nécessaire pour conserver un état libre et florissant, et les Grecs en particulier sont un triste exemple de l'intime connexité qui existe entre la dégradation morale et la décadence politique.

La *Revue* parle d'un projet qu'elle croit être de Potemkin pour réformer la langue romaïque. J'ai inutilement cherché à me procurer quelques renseignements sur ce prétendu plan. Il y avait à Saint-Pétersbourg une académie grecque, supprimée par Paul; elle n'a point été rétablie par son successeur.

Il y a évidemment un *lapsus plumæ* à la page 58, où on lit les mots suivants : « Lorsque la capitale de l'empire d'Orient fut prise par Soliman. » Il est à présumer que dans la seconde édition ce nom sera remplacé par celui de Mahomet II. « Les dames de Constantinople, » dit encore la *Revue*, « parlaient à cette époque un langage qui n'aurait pas été désavoué par des lèvres athéniennes. » Je ne sais comment cela peut être, et je suis bien fâché de le dire, mais les femmes en général, et les Athéniennes en particulier, sont bien changées; elles ne s'occupent pas plus de choisir leurs expressions que la race athénienne de justifier l'ancien proverbe :

Ω Αθηνη προτε χωρα
Τὶ γαιδαρους τρεφεις τωρα.

On lit dans le Gibbon, t. X, p. 161 : « Le dialecte ordinaire de la ville était grossier et barbare, quoique dans les ouvrages de théologie et d'étiquette on cherchât quelquefois à imiter la pureté des modèles athéniens. » Quoi qu'il en soit, on peut difficilement concevoir que les dames de Constantinople parlassent un dialecte plus pur qu'Anne

Comnène, qui écrivait trois siècles auparavant. Or, ces royales pages ne passent pas généralement pour des modèles de style, quoique la princesse γλωτταν ειχεν ΑΚΡΙΒΩΣ αττικιζουσαν. Le meilleur grec se parle dans le Fanar et à Janina, où se trouve une école florissante placée sous la direction de Psalida.

Il y a dans ce moment à Athènes un élève de Psalida qui voyage en Grèce dans un but d'observation; il est intelligent et plus instruit que le commun des fellows de nos colléges. Je le cite comme une preuve que l'esprit d'investigation n'est pas complétement éteint chez les Grecs.

La *Revue* nomme M. Wright, l'auteur du beau poëme *Horæ Ionicæ*, comme étant en état de fournir des renseignements sur ces hommes, Romains de nom et Grecs dégénérés, ainsi que sur leur dialecte. Or, M. Wright, d'ailleurs bon poëte et homme instruit, s'est trompé lorsqu'il a avancé que le dialecte albanais romaïque est celui qui se rapproche le plus de l'ancien grec, car les Albanais parlent un romaïque aussi corrompu que l'écossais d'Aberdeenshire ou l'italien de Naples. Janina, où après le Fanar on parle le grec le plus pur, quoique la capitale du royaume d'Ali-Pacha, n'est pas en Albanie, mais en Épire. Dans l'Albanie proprement dite, à partir de Delvinachi jusqu'à Argirocastro et Tépalen, limite de mes excursions, on parle un grec plus corrompu encore que celui des Athéniens. J'ai eu pour domestiques, pendant dix-huit mois, deux de ces singuliers montagnards dont la langue maternelle est l'illyrique, et je n'ai jamais pu parvenir à les comprendre, eux ou leurs compatriotes, que j'ai visités chez eux et que j'ai rencontrés au nombre de vingt mille dans l'armée de Vély-Pacha; non-seulement on ne les louait pas pour la pureté de leur langage, mais on les raillait sur leurs barbarismes provinciaux.

Je possède environ vingt-cinq lettres, quelques-unes du bey de Corinthe, qui m'ont été écrites par Notaras, le cogia bachi, et les autres par le drogman du caimacan de la Morée (qui gouverne en l'absence de Vély-Pacha); on m'a assuré qu'elles donnaient une idée favorable de leur style épistolaire. J'en ai reçu aussi quelques-unes à Constantinople, écrites par des particuliers; le ton en est hyperbolique, mais la tournure véritablement antique.

Après quelques observations sur l'état présent et passé de la langue, la *Revue* avance (p. 59) ce paradoxe, que la connaissance parfaite que possède Coray de sa propre langue l'a rendu moins capable de comprendre l'ancien grec. Cette observation vient à la suite d'un paragraphe qui recommande vivement l'étude du romaïque comme un puissant auxiliaire, non-seulement pour le voyageur et le marchand étranger, mais même pour l'écolier au collége, en un mot pour tout le monde, excepté pour celui qui est le mieux à même de le connaître; en vertu d'un raisonnement de la même force, notre vieux langage devrait être plus accessible aux étrangers qu'à nous-mêmes. Cepen-

dant je penche à croire qu'un étudiant allemand sachant l'anglais (et quoique lui-même de sang saxon) serait doublement embarrassé s'il lui fallait lire, sans grammaire ni glossaire, *sir Tristrem* ou tout autre manuscrit *auchinleck*. Il me semble évident qu'un naturel du pays est seul en état d'acquérir une connaissance, sinon complète, au moins suffisante de nos vieux idiomes. Nous pouvons excuser la bonne foi du critique, mais nous n'ajoutons pas plus de foi à ses assertions qu'au Lismahago de Smollet, qui soutient que l'anglais le plus pur se parle à Édimbourg. Que Coray se trompe, rien d'impossible; mais, certes, la faute est bien plus de son fait que de celui de sa langue maternelle, qui est du plus grand secours aux étudiants pour comprendre le grec ancien. — Après cela, la *Revue* passe à l'examen de la traduction de Strabon, et je cesse ici mes remarques.

Sir W. Drummond, M. Hamilton, lord Aberdeen, le docteur Clarke, le capitaine Leake, M. Gell, M. Walpole et plusieurs autres actuellement en Angleterre, possèdent tous les matériaux nécessaires pour fournir des détails sur ce peuple déchu; je n'aurais jamais publié ces observations succinctes sans l'apparition de l'article en question, et surtout si le lieu où le hasard m'en fit faire la lecture ne m'avait permis de rectifier par moi-même des faits inexacts; au moins c'est ce que j'ai cherché à faire.

Je me suis efforcé de contenir les sentiments personnels qui s'élèvent en moi à la vue d'un article de la *Revue d'Édimbourg*, non pour me concilier la faveur de ses rédacteurs, ni pour atténuer le souvenir d'une seule syllabe de ce que j'ai publié, mais parce que j'ai senti combien il serait inconvenant de mêler des ressentiments individuels à une critique de faits, surtout lorsqu'on se trouve à une pareille distance de temps et de lieux.

NOTE ADDITIONNELLE SUR LES TURCS.

On a beaucoup exagéré les difficultés d'un voyage à travers la Turquie, ou plutôt ces difficultés ont considérablement diminué dans ces derniers temps; les musulmans ont été amenés, à la suite de leurs défaites, à une sorte de politesse taciturne qui est très-commode pour le voyageur.

C'est beaucoup s'avancer que d'écrire sur les Turcs et sur la Turquie, car il est possible de vivre vingt ans parmi eux sans recevoir, au moins de leur bouche, aucune information. Pour ma part, dans le peu de rapports que j'ai eus avec eux, bien loin de pouvoir m'en plaindre, j'ai reçu beaucoup de civilités (je dirais presque d'amitié), et l'hospitalité de la part d'Ali-Pacha, de Vély son fils, pacha de Morée, et de beaucoup d'autres remplissant des fonctions élevées dans les provinces. Suleyman-Aga, il y a peu de temps gouverneur d'Athènes, et qui l'est aujourd'hui de Thèbes, était un *bon vivant* et le plus sociable

de tous les hommes qui croisent leurs jambes pour dîner. Pendant le carnaval, les Anglais qui se trouvaient à Athènes firent une mascarade, et il eut autant de joie à recevoir les masques qu'une douairière de Grosvenor-Square. Un jour qu'il était venu souper au couvent, on emporta de table son hôte et ami le cadi de Thèbes aussi parfaitement ivre qu'aurait pu le désirer un club de chrétiens, tandis que le redoutable wayvode se félicitait de la défaite de son rival.

Dans toutes mes transactions financières avec les musulmans, j'ai toujours trouvé chez eux la plus stricte probité, le plus haut désintéressement. Dans les affaires que l'on fait avec eux, il n'est jamais question de ces indignes péculats qui se déguisent sous le nom d'intérêt, d'escompte, de commission, auxquels on ne peut échapper lorsqu'on s'adresse pour l'échange des billets aux consuls grecs, ou même aux premières maisons de Péra.

S'agit-il de cadeaux, usage généralement répandu en Orient, vous vous trouverez rarement en perte : un présent est toujours compensé par un autre de la même valeur, un cheval ou un schall. Dans la capitale et à la cour, les courtisans sont taillés sur le même patron que chez les chrétiens, mais il n'existe pas de caractère plus honorable, plus élevé, plus bienveillant que celui d'un véritable aga, ou d'un riche gentilhomme de province ; je ne parle pas ici des gouverneurs des villes, mais de ces agas qui, comme d'anciens seigneurs féodaux, possèdent des terres et des maisons d'une plus ou moins grande valeur. En Grèce et dans l'Asie-Mineure, les dernières classes de la société ont une conduite qui ferait honneur à la populace des pays qui se prétendent les plus civilisés. Un musulman traversant les rues de nos villes de province serait plus gêné qu'un Européen se trouvant dans le même cas chez les Turcs. L'habit qui convient le mieux pour voyager en Orient est l'habit d'uniforme. L'ouvrage français d'Othsson contient d'excellents renseignements sur la religion et les différentes sectes de l'islamisme ; quant à leurs mœurs, peut-être faut-il consulter l'Anglais Thornton. Les Ottomans, malgré toutes leurs imperfections, ne sont pas un peuple à mépriser ; ils valent au moins les Espagnols, et surpassent les Portugais. Il est difficile de dire ce qu'ils sont, on peut dire sur-le-champ ce qu'ils *ne sont pas*. Ils ne sont pas traîtres, ils ne sont pas lâches, ils ne brûlent pas les hérétiques, ils n'assassinent pas, et ils n'ont jamais laissé un ennemi approcher de leur capitale. Ils sont fidèles à leur sultan, tant que celui-ci n'est pas déclaré indigne du pouvoir, et dévoués à leur Prophète sans approfondir leur religion. Si demain on les chassait de Sainte-Sophie, et que les Français ou les Russes s'emparassent de leur héritage, je ne sais si l'Europe gagnerait au change, mais l'Angleterre y perdrait certainement.

Relativement à l'ignorance qu'on leur a si souvent et quelquefois si justement reprochée, on peut mettre en doute que, la France et l'Angleterre exceptées, il se trouve beaucoup de peuples qui les surpassent

en connaissances pratiques. Est-ce dans les arts nécessaires à la vie? est-ce dans leurs manufactures? Un sabre turc est-il inférieur à un poignard de Tolède? Un Turc est-il plus mal habillé, plus mal logé, plus mal nourri, plus ignorant qu'un Espagnol? Leurs pachas sont-ils moins bien élevés qu'une grandesse? ou un effendi est-il moins savant qu'un chevalier de Saint-Jacques? Je ne le pense pas.

Je me rappelle que Mahmoud, le petit-fils d'Ali-Pacha, me demanda si mon compagnon de voyage et moi nous faisions partie de la chambre haute ou de la chambre basse; certes, cette question dans la bouche d'un enfant de dix ans est une preuve suffisante que son éducation n'avait pas été négligée. Je doute qu'un enfant anglais de cet âge sache la différence qui existe entre le divan et un collége de derviches, et je suis sûr qu'un Espagnol l'ignore. Comment le petit Mahmoud, entouré exclusivement de précepteurs turcs, aurait-il appris ce que c'était que le parlement, si ceux-ci avaient borné le cercle de ses études au Koran?

Des écoles régulièrement fréquentées sont établies dans toutes les mosquées, et les pauvres reçoivent de l'instruction sans que l'Église turque s'y soit jamais opposée. Je crois que le système d'éducation n'est pas encore imprimé (quoiqu'il existe une presse turque et des livres imprimés dans l'établissement militaire de Nizam-Gedidd); je ne sais si le mufti et le mollah y auront consenti, ou si le caimacan et le tefterdar ne prendront pas l'alarme, par crainte que la jeunesse en turban n'apprenne à prier Dieu d'une nouvelle manière. Les Grecs eux-mêmes (sorte de papistes irlandais de l'Orient) ont un collége de leur nation à Maynooth; je me trompe, à Haivali. Les Turcs exercent sur ces hétérodoxes la même surveillance que la législature anglaise sur les colléges catholiques; et pourtant on accuse les Turcs d'intolérance, parce qu'ils suivent exactement les modèles de charité chrétienne qui leur sont donnés par le plus tolérant et le plus orthodoxe des royaumes. Malgré cette tolérance, ils ne permettent pas aux Grecs de participer à leurs priviléges; non : qu'ils se battent entre eux, qu'ils paient leurs impôts (harath), qu'ils soient bâtonnés dans ce monde et damnés dans l'autre. Et nous, émanciperions-nous nos ilotes irlandais, Mahomet me pardonne! nous serions de mauvais musulmans et de détestables chrétiens. A cette heure, nous réunissons ce qu'il y a de meilleur dans les deux religions, la foi jésuitique et quelque chose qui approche de la tolérance turque.

NOTES DE L'APPENDICE.

(1) Ce Gropius était employé par un noble lord uniquement à faire des esquisses, genre où il excellait; mais je suis fâché de dire qu'abusant du patronage de ce nom respectable, il marchait à une humble distance sur les traces du sieur Lusiéri. Un vaisseau chargé de ses trophées fut arrêté et, je crois, confisqué à Constantinople en 1810. Je suis heureux de pouvoir assurer que cela n'était point dans son mandat;

qu'il n'était employé que comme dessinateur, et que son noble patron désavoue toute autre espèce de relation avec lui. Si cette erreur, consignée dans les deux premières éditions, a pu affliger un moment le noble lord, j'en suis vraiment désolé. Gropius prenait le titre de son agent, et quoique je sois excusable d'être tombé dans une erreur universellement accréditée, je suis heureux d'être le premier à la reconnaître. J'ai autant de plaisir à me rétracter que j'avais éprouvé de regret en affirmant.

(*Note de la troisième édition.*)

(2) Les Albanais, et surtout les femmes, sont souvent appelés Calíriotes. J'ai cherché en vain l'origine de ce nom.

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT TROISIÈME.

« Afin que cette application vous forçât à penser à autre chose ; il n'y a, en vérité, de remède que celui-là et le temps. »

Lettre du roi de Prusse à d'Alembert, 7 sept. 1776.

I.

Tes traits ressemblent-ils à ceux de ta mère, ma belle enfant! Ada[1]! fille unique de ma maison et de mon cœur! La dernière fois que j'ai vu l'azur de tes jeunes yeux, ils m'ont souri, et alors nous nous sommes quittés, — non comme nous nous quittons maintenant, mais avec une espérance. —

. . . . Je m'éveille en tressaillant; autour de moi les vagues se gonflent; au-dessus de ma tête les vents élèvent leurs voix : je pars; où je vais, je l'ignore; mais le temps n'est plus où, à la vue des rives d'Albion fuyant devant moi, mes yeux étaient émus de douleur ou de joie[2].

II.

Une fois encore sur les flots! Oui, une fois encore! et les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Salut, vagues mugissantes! Que rapide soit votre course, peu importe le but! dût le mât près de rompre trembler comme un roseau, et la voile déchirée flotter à tous les vents, il faut que j'aille, que j'aille toujours; car je suis comme l'herbe marine jetée du haut d'un roc sur l'écume de l'Océan, pour voguer partout où l'entraînera le flot, partout où la poussera le souffle de la tempête.

III.

Dans l'été de ma jeunesse, j'ai pris pour sujet de mes chants un exilé volontaire fuyant les ténèbres de son propre cœur. Je reprends cette histoire à peine commencée, et je l'emporte avec moi, comme le vent impétueux pousse devant lui le nuage; j'y retrouve la trace de mes longues pensées, de mes larmes taries dont le reflux a laissé sur son passage un sillon stérile que parcourent les années dans leur marche pesante, dernier désert de la vie, où ne croît aucune fleur.

IV.

Depuis mes jours de jeunesse et de passion, il est possible que mon cœur et ma harpe aient perdu une corde, soit pour la joie, soit pour la douleur. Il en résulte peut-être pour tous deux une dissonnance; peut-être essaierai-je en vain de chanter comme autrefois, et pourtant, quelque amer que me soit ce sujet, je m'y affectionne; — pourvu qu'il m'arrache au rêve fatigant de mes douleurs et de mes joies égoïstes, pourvu qu'il jette autour de moi l'oubli, je lui trouverai des charmes, dût-il n'en avoir que pour moi.

V.

Celui qui, dans ce monde de misères, a vieilli par ses actes et non par ses années, qui a pénétré les profondeurs de la vie, en sorte que rien ne peut l'étonner, dont le cœur est à l'épreuve des blessures profondes, silencieuses, qu'inflige le poignard acéré de l'amour, de la douleur, de la gloire, de l'ambition, de la discorde; celui-là peut dire pourquoi la pensée cherche un refuge dans les antres solitaires, mais peuplés d'images aériennes, de ces formes que rien n'altère, et qui habitent, toujours jeunes, la retraite enchantée de l'âme.

VI.

C'est pour créer, et par là vivre d'une vie plus intense, que nous donnons une forme à nos pensées, nous appropriant en la donnant cette existence que nous inventons, comme je l'éprouve en ce moment. Que suis-je? Rien;

mais il n'en est pas de même de toi, âme de ma pensée! Avec toi je parcours la terre, spectateur invisible; je m'unis à ton souffle, m'associe à ton origine, et retrouve en toi une sensibilité nouvelle après que la mienne s'est éteinte.

VII.

Mais je dois penser avec plus de calme.—Je me suis trop longtemps livré à mes sombres pensées, jusqu'à ce que j'ai senti bouillonner dans mon cerveau épuisé, comme dans un gouffre, un tourbillon de visions et de flammes; c'est ainsi que, n'ayant point appris dans ma jeunesse à calmer mon propre cœur, les sources de ma vie ont été empoisonnées. Il est trop tard! et pourtant je suis changé, quoiqu'il me reste encore assez de force pour supporter ce que le temps ne peut guérir, et pour me nourrir de fruits amers sans accuser le destin.

VIII.

Mais en voilà assez sur ce sujet. — Tout cela est passé aujourd'hui : le charme a cessé, et le sceau du silence y est apposé. Harold, après sa longue absence, reparait enfin; Harold dont le cœur voudrait ne plus rien sentir, déchiré par des blessures qui ne tuent pas, mais ne se guérissent jamais. Cependant le temps, qui change tout, avait modifié son âme et ses traits en même temps que son âge[3]; les années diminuent le feu de l'âme, non moins que la vigueur des membres, et la coupe enchantée de la vie ne mousse que sur les bords.

IX.

Il avait trop rapidement vidé la sienne, et au fond il avait trouvé une lie d'absinthe; il la remplit de nouveau en puisant à une source plus pure, sur un sol plus sain, et il la crut intarissable, mais en vain! Il continua à sentir une invisible chaîne s'appesantir sur lui; bien qu'on ne pût la voir, son contact n'en était pas moins douloureux; ses lourds anneaux ne résonnaient pas, mais son poids était pénible; c'était une souffrance sans bruit qui accompagnait partout Harold et devenait plus vive à chaque pas qu'il faisait.

X.

S'armant d'une froide réserve, il avait cru pouvoir sans danger renouer commerce avec les hommes; jugeant son caractère assez irrévocablement fixé, et comme défendu par un esprit invulnérable, s'il n'avait aucune joie à espérer, il croyait aussi n'avoir aucune douleur à redouter, et, ignoré au milieu de la foule, pouvoir y trouver un aliment à sa pensée, comme il en avait trouvé sur la terre étrangère dans les œuvres de Dieu et les merveilles de la nature.

XI.

Mais qui peut voir la rose épanouie et n'être pas tenté de la cueillir? Qui peut considérer d'un regard curieux le velouté et l'incarnat d'une belle joue et ne pas sentir que le cœur ne vieillit jamais? Qui peut contempler, sans essayer de le gravir, le mont escarpé au-dessus duquel brille, à travers les nuages, l'étoile de la gloire? Harold s'abandonna donc une fois encore au torrent, tourbillonnant avec lui, chassant le temps devant lui, mais avec un but plus noble qu'aux jours de sa belle jeunesse.

XII.

Mais il ne tarda pas à reconnaître que nul n'était moins propre que lui à se mêler au troupeau des hommes, avec lequel il n'avait presque rien de commun. Il n'avait point appris à soumettre ses pensées à celles des autres; sa jeune âme n'obéissait qu'à elle-même, et il ne pouvait consentir à céder l'empire de son intelligence à des créatures contre lesquelles elle était en révolte. Fier dans son désespoir, il se sentait en lui-même assez de vie pour vivre seul et sans communion avec le reste des hommes.

XIII.

Où s'élevaient des montagnes, là étaient pour lui des amis; où mugissait l'Océan, là était sa patrie; où s'étend un ciel bleu, où luit un chaud soleil, là il aimait à errer; le désert, la forêt, la caverne, le flot écumeux formaient sa société. Leur langage était pour lui plus intelligible que sa langue maternelle, qu'il lui arrivait souvent d'oublier pour

le livre de la nature, lu à la clarté d'un beau soir, sur la surface d'un lac limpide.

XIV.

Comme les Chaldéens, il suivait dans les cieux la marche des étoiles, et les peuplait d'êtres aussi brillants que leurs rayons; alors la terre et ses intérêts discordants, et les fragilités humaines, étaient complétement oubliés; et s'il eût pu soutenir à cette hauteur le vol de sa pensée, il eût été heureux; mais notre argile étouffe cette étincelle d'immortalité, lui enviant les clartés vers lesquelles elle aspire, comme pour briser le lien qui nous retient loin de ce ciel dont le sourire nous appelle.

XV.

Mais dans les habitations de l'homme, il était inquiet, fatigué, sombre, à charge à lui-même et aux autres, semblable au faucon dont on a coupé les ailes, et qui ne peut vivre qu'au vaste sein de l'air; alors ses accès sauvages le reprenaient; il essayait de les vaincre, mais, de même que l'oiseau prisonnier heurte sa poitrine et son bec contre les barreaux de sa cage jusqu'à ce que le sang souille son plumage, de même l'ardeur de son âme captive cherchait à se faire jour à travers sa poitrine oppressée.

XVI.

Harold, exilé volontaire, recommence son pèlerinage sans un reste d'espérance, mais avec moins de tristesse. La certitude qu'il vivait en vain, que tout était fini pour lui de ce côté de la tombe, avait donné à son désespoir je ne sais quel sourire qui, tout vague qu'il était, lui inspirait une espèce de gaieté qu'il s'abstenait de réprimer : ainsi, quand le navire est menacé du naufrage, les matelots cherchent dans l'ivresse le courage insensé de subir leur destin.

XVII.

Arrête! — Tu foules la cendre d'un empire! Ici sont ensevelis les débris d'un tremblement de terre. Aucune statue colossale, aucune colonne triomphale ne décorent-elles ce

lieu? Aucune! Mais la leçon morale n'en est que plus simple et plus vraie : Que cette terre demeure ce qu'elle fut. Comme cette pluie de sang a fait croître les moissons! Est-ce dont là tout l'avantage que tu as valu au monde, ô le premier et le dernier des champs de bataille, ô victoire créatrice de rois?

XVIII.

Et Harold est debout au milieu de cette plaine d'ossements, le tombeau de la France, le terrible Waterloo! Ainsi donc une heure suffit à la fortune pour reprendre ce qu'elle a donné; et la gloire, aussi inconstante qu'elle, passe de main en main! Ici l'aigle prit dans les cieux son dernier et plus vigoureux essor; mais, percé par la flèche des nations coalisées, il mordit la poussière, déchirant la plaine de ses serres sanglantes, et traînant encore après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde! ce jour-là une vie d'ambition vit anéantir le fruit de ses travaux.

XIX.

Juste châtiment! la Gaule peut mordre son frein et écumer dans les fers; mais la terre en est-elle plus libre? Les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre *un seul* homme? où se sont-elles liguées pour apprendre aux rois où réside la véritable souveraineté? Eh quoi! verra-t-on revivre l'esclavage, idole replâtrée d'un siècle de lumières? Nous qui avons terrassé le lion, courberons-nous la tête devant le loup, et, baissant humblement le regard, fléchirons-nous devant les trônes un genou servile? Non, non; *prouvez* avant de louer!

XX.

Sinon, cessez de vous enorgueillir de la chute d'un despote! En vain les joues de la beauté ont été sillonnées de larmes brûlantes; en vain la fleur de l'Europe est tombée foulée aux pieds d'un conquérant; en vain des années de mort, de dépopulation, d'esclavage et de crainte ont pesé sur nous; en vain pour briser ce joug des millions d'hommes se sont levés dans un accord unanime : ce qui donne du prix à la

gloire, c'est lorsque le myrte couronne un glaive, comme celui qu'Harmodius leva sur le tyran d'Athènes.

XXI.

Il était nuit, l'air résonnait du bruit d'une fête joyeuse; l'élite de la beauté et de la chevalerie était réunie dans la capitale de la Belgique. L'éclat des bougies éclairait de belles femmes et des hommes vaillants; mille cœurs palpitaient de bonheur et de joie; et aux sons d'une musique voluptueuse, des yeux humides d'amour échangeaient de tendres regards, et tout était gai comme la cloche qui sonne un mariage; mais silence! écoutez! Un bruit sinistre s'entend, pareil au glas des funérailles!

XXII.

L'avez-vous entendu? — Non; ce n'était que le souffle du vent, ou le bruit d'un char dans la rue sonore. Continuons la danse! Que rien n'interrompe la joie; point de sommeil jusqu'au matin, quand la jeunesse et le plaisir se réunissent pour accélérer la fuite des heures. — Mais écoutez! — Ce son redoutable se fait entendre encore; on dirait que les nuages lui servent d'écho; il semble s'approcher, et, de moment en moment, devient plus distinct et plus terrible! Aux armes! aux armes! C'est — c'est — c'est la canonnade qui commence à mugir!

XXIII.

Dans une des embrasures de la vaste salle était assis le chef malheureux de Brunswick; le premier il avait, au milieu de la fête, entendu ce son fatal, et il l'avait saisi avec l'oreille prophétique de la mort; en vain autour de lui régnait un sourire d'incrédulité, son cœur avait trop bien reconnu la voix du bronze redoutable qui avait étendu son père sur une bière sanglante [1], et allumé une vengeance qui ne pouvait s'éteindre que dans le sang. Il s'élança sur le champ de bataille, et tomba aux premiers rangs.

XXIV.

Et il y eut alors une étrange confusion, et des pleurs versés, et de tendres alarmes, et des joues toutes pâles qui

tout à l'heure rougissaient à l'éloge de leur beauté, et des séparations soudaines qui arrachent aux jeunes cœurs tout ce qu'ils ont de vie, et des soupirs étouffants qui seront peut-être les derniers. Qui peut dire si ces yeux se reverront jamais, alors que sur une nuit si douce va se lever une si formidable aurore?

XXV.

On mônte à cheval à la hâte; les escadrons se forment, l'artillerie fait rouler ses chars bruyants; tout se précipite, tout va prendre place sur le champ de bataille; le canon se fait entendre dans le lointain; dans la ville, le tambour d'alarme éveille le soldat avant qu'ait brillé l'étoile du matin, et cependant les citoyens s'assemblent, muets de terreur, et se disent tout bas, la pâleur sur les lèvres : « C'est l'ennemi! Il arrive! il arrive! »

XXVI.

L'air des Camérons fait retentir sa sauvage harmonie; c'est le chant de guerre de Lochiel qu'ont souvent entendu les collines d'Albyn, ainsi que les Saxons ses ennemis. Comme dans les ténèbres de la nuit les sons de ce Pibroch sont aigus et terribles! Mais le même souffle qui enfle la cornemuse, jette au cœur des montagnards une belliqueuse ardeur, leur rappelle la mémoire d'un passé glorieux, et fait résonner à leurs oreilles les exploits d'Évan et de Donald [5].

XXVII.

La forêt des Ardennes [6] les ombrage, en passant, de son vert feuillage, humide encore des larmes de la nuit; on dirait qu'elle pleure, si les objets inanimés sont capables de douleur, sur tant de braves qui ne reviendront pas. Hélas! ils seront foulés avant le soir, comme le gazon qui croît maintenant sous leurs pieds, mais qui les couvrira de sa prochaine verdure alors que cette ardente masse de courage vivant qui, brûlante d'espoir, précipite ses flots vers l'ennemi, pourrira étendue sur sa couche glacée.

XXVIII.

Hier, le milieu du jour les vit pleins de force et d'ardeur;

le soir les trouva orgueilleusement joyeux au milieu d'un cercle de beautés; minuit apporta à leurs oreilles le signal du combat. Aujourd'hui, l'aube les a vus se ranger en bataille, et midi, déployer leurs rangs magnifiques et terribles; un nuage tonnant les enveloppe, et chaque fois que les éclairs de la foudre le déchire, l'argile de la plaine est jonchée d'une autre argile qu'elle recouvrira demain, entassant dans une fosse sanglante cavalier et coursier, ami et ennemi, mêlés et confondus.

XXIX.

Des harpes plus sonores que la mienne ont chanté leur gloire; pourtant il est un nom que je voudrais choisir dans cette foule de morts illustres, parce que c'est celui d'un guerrier dont j'ai à me reprocher d'avoir offensé le père; ensuite parce que les liens du sang m'unissaient à lui; et puis les noms glorieux consacrent noblement les chants du poëte. Celui-là brillait entre les plus braves; au fort de la tempête, alors que les boulets de la mort tombaient plus rapides et plus multipliés, ils n'atteignirent point de cœur plus noble que le tien, jeune et vaillant Howard!

XXX.

Pour toi des cœurs ont été brisés, des larmes ont coulé: que seraient les miennes, lors même que j'en aurais à t'offrir? Mais quand je fus sous l'arbre verdoyant qui, plein de vie, se balance sur le lieu où tu as cessé de vivre; quand je vis autour de moi la vaste campagne couverte de fruits et d'espérances de fertilité, et le printemps, reprenant son œuvre de joie, rapporter sur ses ailes ses oiseaux exilés, je détournai les regards de tout ce qu'il ramenait vers ceux qu'il ne pouvait pas ramener.

XXXI.

Je les reportai vers toi et vers des milliers d'autres, dont la perte a laissé une lacune douloureuse dans des cœurs pour qui l'oubli serait un bienfait du ciel. La trompette de l'archange, et non celle de la gloire, réveillera seule ceux que pleure leur tendresse. Le doux bruit de la gloire peut

charmer un moment la fièvre des vains regrets, mais ne saurait l'éteindre ; et le nom ainsi honoré ne fait qu'acquérir à nos pleurs des droits plus sacrés et plus douloureux.

XXXII.

On pleure, mais on finit par mêler un sourire à ses larmes. L'arbre se flétrit longtemps avant que de tomber ; le vaisseau dérive après avoir perdu ses mâts et ses voiles ; la poutre s'affaisse et pourrit dans sa longue vieillesse ; le mur en ruine s'élève encore debout à côté de ses créneaux écroulés ; les barreaux survivent aux captifs qu'ils emprisonnaient ; il fait encore jour malgré la nue orageuse qui cache le soleil : de même le cœur se brise, mais tout brisé qu'il est, il continue à vivre.

XXXIII.

Comme un miroir brisé qui se multiplie dans chacun de ses fragments, et reproduit mille et mille fois la même image, ainsi fait le cœur qui se souvient ; existence pulvérisée, silencieuse, froide ; point de sang dans les veines, des douleurs sans sommeil ; on arrive enfin à la vieillesse sans aucun signe visible de souffrances, car ces choses ne se disent pas.

XXXIV.

Il y a de la vie dans notre désespoir, vitalité de poison, racine vivace qui nourrit les branches mortes ; car ce ne serait rien que de mourir ; mais la vie féconde la douleur et son fruit détesté, semblable à ces pommes des bords de la mer Morte, qui ne laissent que des cendres dans la bouche de celui qui les goûte [7]. Si l'homme supputait les années de son existence par ses jours de jouissances, en compterait-il soixante ?

XXXV.

Le Psalmiste a fait le compte des années de l'homme. Elles sont suffisamment nombreuses ; elles le sont même trop, si nous devons t'en croire, toi qui lui as même envié cette durée fugitive, ô fatal Waterloo ! Ton nom est dans des milliers de bouches ; nos enfants le répéteront et di-

ront : « C'est ici que les nations réunies tirèrent le glaive ! C'est dans cette journée que nos compatriotes combattirent ! » Et de ce grand événement, c'est là tout ce qui survivra.

XXXVI.

Là tomba des hommes le plus grand, et non le pire, esprit formé de contrastes, s'appliquant avec une égale persévérance, un moment aux plus grandes conceptions, et l'instant d'après aux plus petits objets; extrême en toute chose ! Si tu avais su te tenir dans une ligne plus égale, tu n'aurais jamais régné, ou tu régnerais encore; car l'audace fit ton élévation comme ta chute; et même en ce moment tu voudrais reprendre ton rôle impérial, et, Jupiter tonnant, ébranler de nouveau le monde.

XXXVII.

Vainqueur de la terre, te voilà son captif ! Tu la fais trembler encore, et ton nom redouté ne fut jamais plus présent à la pensée du genre humain que maintenant que tu n'es rien, rien que le jouet de la renommée. Elle fut autrefois ta vassale, te courtisa, flatta ton farouche génie, te fit un dieu à tes propres yeux ainsi qu'aux yeux des nations étonnées, qui, dans leur stupeur, te crurent longtemps ce que tu voulais être pour elles.

XXXVIII.

Oh ! plus ou moins qu'un homme, — ou plus haut ou plus bas, livrant bataille aux nations, et désertant le champ du carnage; tantôt prenant la tête des rois pour marchepied, tantôt plus prompt à fléchir que le dernier de tes soldats, tu pouvais régner, abattre ou relever un empire, et tu ne pouvais pas gouverner la moindre de tes passions; habile à sonder l'esprit des autres, tu ne savais pas voir dans le tien, ni réprimer ta convoitise de guerre, et tu ignorais que, lorsqu'on ose tenter le destin, il abandonne la plus haute étoile.

XXXIX.

Et cependant ton âme a supporté les revers avec cette

philosophie naturelle et innée qui, fruit de la sagesse, de l'indifférence ou de l'orgueil, est une absinthe amère au cœur d'un ennemi. Quand la haine, accourant en foule, venait insulter à ta chute, toi, tu te pris à sourire; ton œil resta calme et serein. Enfant gâté de la fortune, abandonné par ta mère, tu n'as pas courbé le front sous le poids du malheur.

XL.

Plus sage qu'aux jours de tes prospérités, car alors l'ambition te fit porter trop loin ton juste mépris des hommes et de leurs pensées; ce dédain, il était sage de l'avoir, mais il ne l'était pas de le porter sans cesse sur tes lèvres et sur ton front; il ne l'était pas d'humilier les instruments dont tu étais obligé de te servir, et qui se sont enfin tournés contre toi pour te renverser. Qu'on le perde ou qu'on le gagne, c'est un triste enjeu que ce monde; tu l'as éprouvé, comme tous ceux qui ont choisi la même destinée.

XLI.

Si, comme une tour bâtie au sommet d'un roc escarpé, tu avais été destiné à régner ou à tomber seul, ce mépris des hommes eût pu t'aider à résister au choc; mais les pensées des hommes servaient de degrés à ton trône; leur admiration était ton arme la plus puissante; ton rôle était celui du fils de Philippe, et, à moins d'abdiquer la pourpre, il ne t'appartenait pas de faire le Diogène et de railler l'humanité. Pour des cyniques couronnés, la terre est un tonneau trop vaste[8].

XLII.

Mais pour les âmes actives, le repos c'est l'enfer; et ce fut là ce qui causa ta perte. Il est un feu de l'âme qui ne peut se restreindre à ses étroites limites, mais aspire sans cesse à franchir le seuil de la modération : une fois allumé, il ne peut plus s'éteindre; il lui faut d'aventureuses destinées; il ne se lasse que du repos; fièvre intérieure fatale à tous ceux qu'elle dévore.

XLIII.

C'est lui qui crée les insensés qui ont embrasé les hom-

mes de leur folie contagieuse, conquérants et rois, fondateurs de sectes et de systèmes; il faut y ajouter les sophistes, les poëtes, les hommes d'état: êtres inquiets, ils font vibrer trop fortement les cordes secrètes de l'âme, et sont eux-mêmes les dupes de ceux qu'ils abusent. Le monde les envie: combien c'est à tort! quels aiguillons les transpercent! Le cœur de l'un d'eux, mis à nu, enseignerait le mépris de la gloire et de la puissance.

XLIV.

L'agitation est leur élément; leur vie est un orage qui les emporte pour les laisser retomber ensuite; et néanmoins, cette lutte les berce si bien, ils l'adorent tellement, que, s'il leur advient de survivre aux périls passés et de jouir d'un crépuscule tranquille, ils se sentent saisis d'ennui et de tristesse; et c'est ainsi qu'ils meurent: semblables à une flamme sans aliment, qui vacille et s'éteint, ou à un glaive oisif qui se corrode lui-même et se rouille sans gloire.

XLV.

Celui qui gravit la cime des montagnes reconnaît que ce sont les pics les plus élevés qu'enveloppent le plus la neige et les nuages. Celui qu'élève au-dessus des autres hommes le talent ou la puissance doit s'attendre à la haine de la foule qu'il domine. Bien loin *au-dessus* de lui brille le soleil de la gloire; bien loin *au-dessous* s'étendent la terre et l'Océan; mais autour de lui sont des rochers de glace; des tempêtes déchaînées assiégent de toute part sa tête nue, et voilà la récompense des fatigues qui l'ont conduit si haut.

XLVI.

Loin de moi tout cela! le monde de la vraie sagesse est dans ses propres créations, ou dans les tiennes, ô nature, notre commune mère! Que peut-on comparer au tableau que tu étales sur les rives de ton Rhin majestueux? Là les yeux d'Harold se promènent sur des œuvres divines, assemblage de toutes les beautés: ondes, vallées, fruits, feuillage, rochers, bois, moissons, montagnes, pampres, et castels solitaires qui semblent dire tristement adieu du haut de

leurs créneaux grisâtres où la ruine habite au sein de la verdure.

XLVII.

Ils sont là debout, comme un esprit altier miné par le malheur, mais qui dédaigne d'abaisser sa fierté devant la foule qu'il méprise; ils n'ont d'habitants que les vents qui circulent dans leurs crevasses, et les nuages forment seuls leur société sombre. Il fut un temps où ils étaient pleins de jeunesse et de fierté; des bannières flottaient sur leur tête; des batailles se livraient à leurs pieds; mais les combattants sont dans leur sanglant linceul; les bannières en lambeaux ne sont plus que poussière, et les créneaux vieillis ne soutiendront plus de siéges.

XLVIII.

Sous ces créneaux, dans l'enceinte de ces murailles, habitaient le pouvoir et les passions qui l'accompagnent; des chefs de brigands y tenaient leurs cours de guerriers, et faisaient tout courber devant leur audace, aussi fiers que des héros plus puissants et de plus longue date. Que manquait-il à ces bandits, hors la loi, pour en faire des conquérants? des historiens gagés qui les eussent appelés grands, un théâtre plus vaste, des trophées sur leurs tombes. Ils étaient tout aussi braves et non moins ambitieux.

XLIX.

Dans leurs luttes féodales et leurs étroits champs de batailles, que d'actes de prouesse sont restés dans l'oubli! L'amour, qui prêta ses armoiries à leurs écussons, et leur inspira maint emblème d'une tendre fierté, l'amour se faisait jour jusqu'à ces cœurs d'airain à travers leurs cottes de mailles; mais c'étaient des flammes farouches, sources de combats et de destruction; et plus d'une tour, ensanglantée pour quelque beauté fatale, a vu à ses pieds rougir les flots du Rhin.

L.

Mais toi, fleuve puissant et orgueilleux, tes vagues bénies fertilisent tout ce qu'elles arrosent, et tes rives brille-

raient d'une éternelle beauté si l'homme respectait ton ouvrage, et si tes belles promesses n'étaient pas moissonnées par la faux tranchante des batailles : c'est alors que ta vallée aux douces ondes offrirait sur la terre une image du ciel; et maintenant même encore, que manque-t-il à tes flots pour me paraître tels? — la vertu du Léthé.

LI.

Mille batailles ont assailli tes rives; mais l'oubli a couvert la moitié de leur gloire. Le carnage y a entassé des monceaux de cadavres sanglants : que sont devenus ces guerriers? Leurs tombeaux mêmes ont disparu. Le sang d'hier, la vague d'aujourd'hui l'a effacé, et il n'en est plus resté de trace, et dans ton onde limpide le soleil a réfléchi ses rayons d'or; mais quand tu réunirais tous tes flots, ils ne pourraient effacer de ma mémoire les rêves douloureux qui l'assombrissent.

LII.

Ainsi pensait Harold, et il continuait sa marche. Toutefois son âme ne restait point insensible au charme qui éveillait le chant matinal et joyeux des oiseaux dans ces vallons où l'exil lui-même eût semblé doux. Bien que les soucis austères eussent sillonné son front, et qu'une calme insensibilité y eût succédé à des sentiments d'une nature plus ardente, mais moins sévère, la joie n'était pas toujours bannie de ses traits; mais au milieu de tels tableaux, un rayon passager venait éclairer son visage.

LIII.

Toute affection n'était pas non plus éteinte dans son cœur, bien que ses passions brûlantes se fussent d'elles-mêmes consumées. C'est en vain que nous voudrions regarder froidement ceux qui nous sourient; le cœur dégoûté des amitiés terrestres n'en bat pas moins affectueusement sous une main amie : c'est ce qu'éprouvait Harold; car il y avait un cœur où vivait son souvenir, un cœur qui répondait au sien et sur lequel il pouvait s'appuyer avec confiance; et dans ses heures d'attendrissement, c'est là qu'il aimait à reporter sa pensée.

LIV.

Et il avait appris à aimer, — je ne sais pourquoi, dans un homme tel que lui, cela me paraît étrange, — à aimer l'aspect innocent de l'enfance, même au berceau. Ce qui avait pu modifier ainsi un esprit si profondément imprégné du mépris des hommes, c'est ce qu'il importe peu de savoir; mais cela était ainsi. La solitude n'est pas favorable aux passions éteintes; pourtant celle-ci avait survécu dans son cœur à la ruine de toutes les autres.

LV.

Ainsi que nous l'avons dit, il y avait un cœur aimant uni au sien par des liens plus forts que ceux qu'un prêtre a consacrés. Libre du joug de l'hymen, cet amour était pur et sincère; il avait résisté à des inimitiés mortelles; et des périls redoutables, surtout aux yeux d'une femme, l'avaient cimenté. Il était resté ferme, et un tel cœur méritait bien ce chant de regret qu'Harold exhala vers son amie absente:

1

Voyez là haut, sur la montagne,
Le Drakenfels et ses créneaux[9]!
A ses pieds, baignant la campagne,
Coule le Rhin aux vastes eaux.
D'opulentes cités rayonnent
Sur ses rives qu'au loin couronnent
Pampres, moissons, double trésor;
Tout charme ici l'âme ravie;
Mais près de toi, ma douce amie,
J'en jouirais bien mieux encor!

2

Voilà que des beautés charmantes,
Anges de ce nouvel Eden,
Viennent, fraîches et souriantes,
M'offrir les fleurs de leur jardin.
Ici plus d'une tour antique
Lève sa tête fantastique,
Et plus d'un rocher sourcilleux
Recourbe sa voûte élancée;
Mais ta main dans ma main pressée
Manque au charme de ces beaux lieux.

3

Ces lis qu'aujourd'hui je t'adresse,
Demain les verra se flétrir;
Que ce gage de ma tendresse
Me rappelle à ton souvenir.
En voyant leur tête affaisée,
Vers moi volera ta pensée;
Leur aspect te fera du bien;
Et tu diras : « Fleurs fugitives,
Au bord du Rhin croissaient vos tiges,
Et son cœur les offrit au mien! »

4

Le noble fleuve écume et coule,
Charme de ces lieux enchantés;
Et son cours sinueux déroule
Toujours de nouvelles beautés.
Dans cette retraite fleurie
Qui ne voudrait passer sa vie?
Sur ces bords quel doux avenir
Sourirait à ma destinée,
Si ta présence fortunée
Venait encore les embellir!

LVI.

Près de Coblentz, sur un terrain qui s'élève en pente douce, est une pyramide petite et simple qui couronne le sommet de la colline verdoyante. Sa base recouvre les cendres d'un héros, notre ennemi; mais que cela ne nous empêche pas d'honorer la mémoire de Marceau. Sur sa jeune tombe, plus d'un soldat farouche versa de grosses larmes en déplorant ce trépas qu'il enviait; car celui-là est mort pour la France, il est tombé en combattant pour reconquérir ses droits.

LVII.

Elle fut courte, vaillante et glorieuse, sa jeune carrière. Deux armées le pleurèrent : ses amis et ses ennemis prirent le deuil. L'étranger arrêté dans ce lieu doit prier pour le glorieux repos de son âme intrépide; car il fut le champion de la liberté, et du petit nombre de ceux qui n'ont pas dépassé la mission de rigueur qu'elle impose à ceux qui portent son glaive; il conserva la pureté de son âme, et c'est pourquoi les hommes l'ont pleuré [10].

LVIII.

Voilà Ehrenbreitstein[11] avec ses remparts écroulés, noirs encore de l'éruption de la mine; du haut de sa colline, elle montre encore ce qu'elle était alors que les bombes et les boulets rebondissaient autour d'elle sans l'entamer; tour de victoire d'où l'œil suivait dans la plaine la fuite de l'ennemi vaincu. Mais ce que la guerre n'avait pu faire, la paix l'a consommé : elle a ouvert aux pluies d'été ces voûtes superbes qui pendant des siècles avaient bravé une pluie d'airain.

LIX.

Adieu, Rhin! adieu, beau fleuve! avec quelle peine l'étranger ravi s'arrache de tes bords! Ce séjour convient également et à deux âmes unies et à la contemplation solitaire; et si les vautours du remords pouvaient cesser de s'acharner sur le cœur devenu leur proie, ce serait ici, où la nature, ni trop sombre, ni trop gaie, sauvage sans rudesse, imposante, mais non sévère, est à la terre molle et tendre ce que l'automne est à l'année.

LX.

Adieu encore! mais c'est en vain : on ne peut dire adieu à un semblable séjour! L'esprit se colore de tes teintes, et les yeux se détachent de toi avec peine, ô fleuve enchanteur, te jetant un dernier regard d'amour. Il est peut-être des contrées plus puissantes et plus brillantes; mais nulle ne réunit comme toi, dans une ravissante variété, l'éclat, la beauté, la douceur et les glorieux souvenirs;

LXI.

La simplicité unie à la grandeur, une végétation luxuriante, indice d'une prochaine fécondité, les cités aux blanches murailles, le fleuve majestueux, le précipice sombre, la forêt verdoyante, les châteaux gothiques semés çà et là, les rocs sauvages taillés ainsi que des tourelles, comme pour imiter en les surpassant les ouvrages de l'homme; et, au milieu de ce tableau, une population au visage riant comme la nature qui l'environne, et dont les bienfaits ré-

pandus sur tous semblent jaillir de tes rives, à côté des empires écroulés.

LXII.

Mais tout cela est déjà loin de moi. Au-dessus de ma tête s'élèvent les Alpes, palais de la nature, dont les vastes murs cachent dans les nuages leurs têtes neigeuses; là trône l'éternité sous des lambris de glace, séjour sublime et froid où se forme l'avalanche, cette foudre de neige. Tout ce qui agrandit l'âme et l'effraie tout ensemble est réuni autour de ces sommets, comme si la terre voulait montrer qu'elle peut s'approcher du ciel et laisser en bas l'homme superbe.

LXIII.

Mais avant d'oser mesurer ces hauteurs sans égales, il est un lieu qui mérite notre attention : c'est Morat! le noble et patriotique champ de bataille! Là l'homme peut contempler les horribles trophées du carnage sans avoir à rougir pour ceux qui ont vaincu dans cette plaine. Ici la Bourgogne laissa une armée sans sépulture, monceau d'ossements qui vivront d'âge en âge, se servant à eux-mêmes de monument; les ombres de ces guerriers, privés des honneurs de la tombe, errent sur les bords du Styx, qu'elles font retentir de leurs gémissements [12].

LXIV.

De même que Waterloo rivalisera avec la sanglante défaite de Cannes, Morat et Marathon verront réunir leurs noms jumeaux; victoires sans tache, avouées par la véritable gloire, remportées par des cœurs et des bras sans ambition, par une vaillante légion de citoyens et de frères, et non par des soldats mercenaires, esclaves de la corruption, vendant leurs épées au service des princes; ceux-là n'obligèrent aucun peuple à gémir sur ces lois blasphématoires et draconiennes qui proclament le droit divin des rois.

LXV.

Près d'un humble mur, une colonne plus modeste en-

core s'élève, grise, antique, et usée par la douleur; c'est le dernier vestige du naufrage des ans. On croirait voir l'attitude égarée d'une personne que l'étonnement a pétrifiée, mais qui a conservé encore l'usage de ses sens : elle est là, debout, qui résiste à l'outrage des ans, tandis qu'Aventicum [13], l'orgueil d'une civilisation contemporaine, est abattue, et jonche de ses débris les campagnes où jadis elle régnait.

LXVI.

C'est ici que Julia, — oh! béni soit ce doux nom! — c'est ici que, victime de la religion et de l'amour filial, Julia donna sa jeunesse au ciel; son cœur, cédant à l'affection la plus sacrée après celle du ciel, son cœur se brisa sur la tombe d'un père. Les larmes ne peuvent rien sur la justice; les siennes demandaient la conservation d'une vie dans laquelle elle-même vivait; mais le juge fut juste, et alors elle mourut sur le cadavre de celui qu'elle n'avait pu sauver. Une tombe simple et sans statue les réunit tous deux, et renferma dans la même urne une volonté, un cœur, une poussière [14].

LXVII.

Ce sont là des actes dont la mémoire ne devrait pas périr, des noms qui ne devraient pas s'éteindre dans l'oubli qui dévore justement les empires, les enchaîneurs et les enchaînés, leur naissance et leur mort; la haute et colossale majesté de la vertu devrait survivre et survivra à ses malheurs, rayonnant dans son immortalité à la face du soleil, comme cette neige des Alpes [15] dont l'éternelle blancheur efface par son éclat tout ce qui est au-dessous d'elle.

LXVIII.

J'aime le lac Léman et sa nappe de cristal [16], miroir où les étoiles et les montagnes voient reproduire leur image tranquille dans la profondeur de cette eau limpide qui reflète les formes et les couleurs. Il y a trop de l'homme ici pour contempler comme je le voudrais ces grands spectacles; mais bientôt la solitude réveillera en moi des pensées

cachées, mais non moins chéries qu'autrefois, alors que je ne m'étais pas encore mêlé aux hommes et ne faisais point partie de leur bercail.

LXIX.

Fuir les hommes, ce n'est pas les haïr; tout mortel n'est pas propre à partager leur activité et leurs travaux. Il n'y a point de misanthropie à retenir l'âme au fond de sa source, de peur que son ébullition ne la consume dans la foule brûlante où nous devenons les victimes de notre corruption, pour nous repentir trop tard et longtemps, et user nos forces dans une lutte déplorable, rendant le mal pour le mal, livrés à des contentions sans nombre où tous les efforts ne sont que faiblesse.

LXX.

Là nous pouvons en un moment nous préparer de longues années de funestes repentirs, et, frappant notre âme de stérilité, changer tout notre sang en larmes et teindre notre avenir des couleurs de la nuit. A ceux qui marchent dans les ténèbres, la course de la vie devient une fuite désespérée. Sur mer, les plus hardis ne tournent leur voile que vers le port qui les attend; mais il est des navigateurs égarés sur les flots de l'éternité dont le navire avance toujours, toujours, sans jamais jeter l'ancre nulle part.

LXXI.

Dès lors ne vaut-il pas mieux être seul et aimer la terre pour elle-même, auprès des flots d'azur du Rhône rapide [17] ou du paisible sein de son lac maternel, qui le nourrit comme une mère qui, trop indulgente pour son unique enfant, apaise ses cris par ses baisers? ne vaut-il pas mieux ainsi couler ses jours que d'aller, oppresseur ou victime, se mêler à la foule tumultueuse?

LXXII.

Je ne vis point en moi, mais je m'identifie avec ce qui m'entoure; il y a du sentiment pour moi dans les hautes montagnes, mais le tumulte des villes m'est un supplice. Je ne vois rien de haïssable dans la nature, sinon la néces-

sité de former malgré moi l'un des anneaux d'une chaîne charnelle, classé parmi les créatures, tandis que l'âme peut prendre son vol et s'incorporer d'une manière réelle au firmament, à la montagne, à la plaine ondoyante de l'Océan, ou au cortége des étoiles.

LXXIII.

Voilà ce qui m'absorbe, voilà quelle est ma vie; je considère le désert peuplé que j'ai laissé derrière moi comme un lieu d'agonie et de tourments, un exil de douleur, où, pour quelques péchés, j'avais été condamné à agir et à souffrir; je remonte enfin et prends un nouvel essor; je sens que mes ailes, jeunes encore, mais déjà vigoureuses, sont capables de lutter contre les vents qu'elles doivent fendre, méprisant les liens d'argile qui retiennent notre être captif.

LXXIV.

Et lorsqu'enfin l'esprit sera affranchi de tout ce qu'il abhorre sous cette enveloppe dégradée, dépouillé de sa vie charnelle, sauf cette portion plus heureuse qui revivra dans les mouches et les vers; — lorsque les éléments se réuniront aux éléments semblables, et que la poussière ne sera plus que poussière, ne verrai-je pas alors d'une manière plus intime tout ce qui aujourd'hui éblouit ma vue, la pensée incorporelle, le génie de chaque lieu, dont maintenant même je partage quelquefois les immortels attributs?

LXXV.

Les montagnes, les flots, le firmament, ces choses ne font-elles pas partie de moi et de mon âme comme moi d'elles? Mon cœur ne les aime-t-il pas d'une passion pure et profonde? Ne mépriserais-je pas tout autre objet comparé à ceux-là? N'endurerais-je pas mille tourments plutôt que d'échanger de tels sentiments contre la dure et mondaine indifférence de ces hommes dont les regards sont attachés à la terre et dont la pensée redoute le grand jour?

LXXVI.

Mais je me suis écarté de mon sujet; je me hâte d'y revenir. Que maintenant ceux qui se plaisent à rêver sur un

tombeau contemplent avec moi la poussière d'un homme qui fut jadis tout de flamme, né dans le pays dont je respire un moment l'air pur, hôte passager de la terre qui lui donna le jour. Il eut la folie d'ambitionner la gloire, et sacrifia son repos à la conquête et à la conservation de cette idole.

LXXVII.

C'est ici que Rousseau commença une vie de malheurs, Rousseau, sophiste sauvage, auteur de ses propres tourments, apôtre de l'affection, qui revêtit la passion d'un charme magique, et puisa dans ses douleurs une irrésistible éloquence; il sut embellir jusqu'à la folie, et répandit sur des actes et des pensées coupables un céleste coloris; ses paroles éblouissaient comme les rayons du soleil, et arrachaient des larmes d'attendrissement.

LXXVIII.

Son amour était l'essence de la passion : comme l'arbre embrasé par la foudre, qui, après avoir brûlé d'une flamme céleste, reste flétri et consumé; ainsi fut son amour. Mais ce n'était pas l'amour des femmes vivantes, ni des morts qu'évoquent nos songes; c'était l'amour d'une beauté idéale; ce sentiment était devenu sa vie ; il déborde dans ses pages brûlantes, quelque insensé qu'il puisse paraître.

LXXIX.

Ce sentiment anima Julie de son souffle et la revêtit d'un charme romanesque et doux. Il sanctifia ce mémorable baiser [18] que déposait chaque matin sur sa lèvre tremblante celle qui ne répondait à son amour que par l'amitié; mais à ce doux contact, une flamme dévorante allait embraser son cerveau et son cœur, et tout son être était absorbé dans une ineffable jouissance que ne donne point aux amants vulgaires la possession de l'objet aimé.

LXXX.

Sa vie fut une longue guerre contre des ennemis que lui-même s'était créés, ou des amis que lui-même avait repoussés; car son âme était devenue le sanctuaire de la dé-

fiance. Ceux qui l'aimaient étaient les victimes que choisissait de préférence son étrange et aveugle fureur. Mais il était en démence. Pourquoi? nul ne peut le dire; la cause en était peut-être impénétrable. Sa frénésie, qu'elle fût l'ouvrage de la maladie ou du malheur, était arrivée à ce point funeste où le délire revêt les apparences de la raison.

LXXXI.

Car alors il était inspiré, et de lui, comme jadis de l'antre mystérieux de la pythonisse, partaient ces oracles qui mirent le monde en flammes, et ne cessèrent de brûler que lorsque des empires eurent cessé d'exister. La France s'en souvient, la France, abattue aux pieds d'une tyrannie consacrée par les siècles, tremblante sous le joug qui pesait sur elle, jusqu'au jour où, à sa voix et à la voix de ses élèves, elle se leva tout à coup et passa d'un excès de servilité pusillanime à un excès de colère.

LXXXII.

Ils s'élevèrent un effroyable monument des débris des vieilles opinions, des abus dont la naissance était contemporaine de celle du monde; ils déchirèrent le voile, et exposèrent aux regards du monde entier les secrets qu'il cachait. Mais ils détruisirent le bien en même temps que le mal, et ne laissèrent que des ruines, avec lesquelles on a rebâti sur les mêmes fondements; ainsi, à la voix de l'ambition, cachots et trônes se relevèrent et furent simultanément occupés.

LXXXIII.

Mais cela ne saurait durer, ni longtemps se souffrir! Le genre humain a compris sa force et l'a fait comprendre. Les peuples auraient pu mieux en user. Enivrés de leur nouvelle puissance, ils en ont fait les uns contre les autres un terrible essai; ils ont étouffé la douce voix de la pitié. Mais élevés dans l'antre ténébreux de l'oppression, ils n'avaient point, comme des aiglons, grandi à la face du jour : comment donc s'étonner qu'ils se soient mépris quelquefois sur le choix de leur proie?

LXXXIV.

Quelles blessures profondes se ferment sans cicatrices? Le cœur est le plus longtemps à saigner; sa guérison laisse des traces qui le défigurent. Trompés dans leurs espérances, les vaincus se taisent, mais ce silence n'est pas la soumission : l'implacable ressentiment retient son souffle dans sa tanière jusqu'à l'heure qui doit lui payer des années d'attente. Nul ne doit désespérer : il est venu, il vient et viendra encore, le pouvoir de punir ou de pardonner; nous serons plus lents à exercer le premier.

LXXXV.

Limpide et pacifique Léman! ton lac tranquille, qui contraste avec le monde orageux où j'ai vécu, m'avertit par son silence d'échanger les eaux troublées de la terre contre un cristal plus pur. Cette barque paisible est comme une aile silencieuse sur laquelle je vais fuir le désespoir. Il fut un temps où j'aimais les mugissements de la mer agitée; mais ton suave murmure est doux à mon oreille comme la voix d'une sœur qui me reprocherait mes sombres plaisirs.

LXXXVI.

Voici venir la nuit silencieuse; depuis tes bords jusqu'aux montagnes, le crépuscule jette le voile de ses molles ombres; pourtant tous les objets se détachent encore distinctement à l'horizon, à l'exception du sombre Jura, dont on découvre à peine les flancs escarpés; en approchant du rivage, on aspire le vivant parfum qui s'exhale des fleurs à peine écloses; l'oreille attentive suit le bruit léger de la rame, ou écoute les derniers chants du grillon.

LXXXVII.

Il aime à s'égayer le soir, fait de sa vie une enfance et la passe à chanter; par intervalle un oiseau fait entendre un moment sa voix dans les buissons, puis il se tait. Je ne sais quel murmure semble flotter sur la colline; mais ce n'est qu'une illusion; car les rosées de la nuit brillante distillent silencieusement leurs larmes d'amour, qu'elles s'épuisent à pleurer, jusqu'à ce qu'elles aient imprégné le sein

de la nature de l'essence où elle puise ses couleurs.

LXXXVIII.

Étoiles! poésies du ciel! si nous cherchons à lire dans vos pages étincelantes la destinée des hommes et des empires, nous sommes pardonnables, alors que dans notre désir de grandeur nous osons franchir notre sphère mortelle, et aspirer à nous unir à vous; car vous êtes une beauté et un mystère, et vous nous inspirez de loin tant d'amour et de respect, que nous avons donné une étoile pour emblème à la fortune, à la gloire, à la puissance, à la vie.

LXXXIX.

Le ciel et la terre se taisent. Ils ne dorment pas, mais ils retiennent leur haleine comme nous faisons dans un moment d'émotion vive; ils sont muets, comme nous quand une pensée nous préoccupe profondément. Le ciel et la terre se taisent: du cortége lointain des étoiles jusqu'au lac assoupi et à la rive montagneuse, tout est concentré dans une vié intense, où il n'est pas un rayon, pas un souffle, pas une feuille qui n'ait sa part d'existence et ne sente la présence de l'Être créateur et conservateur de toute chose.

XC.

Alors s'éveille ce sentiment de l'infini que nous éprouvons dans la solitude, là où nous sommes *le moins* seuls; c'est la vérité qui s'infuse dans notre être et le purifie du moi personnel; c'est une vibration, âme et source de la musique, qui nous initie à l'éternelle harmonie, répand autour de nous un charme pareil à la ceinture fabuleuse de Cythérée, unissant toutes choses dans la beauté, et qui désarmerait jusqu'au spectre de la mort, si sa fatale puissance était matérielle.

XCI.

Ils eurent raison, les anciens Persans, de lui donner pour autels les hauts lieux et le sommet des monts sourcilleux, et de prier dans des basiliques sans ornements et sans murailles l'Être tout-puissant, qui n'est honoré qu'imparfaitement dans des sanctuaires élevés par la main des hommes.

Venez donc comparer vos colonnes, vos temples grecs ou gothiques, destinés à abriter des idoles, avec l'air et la terre, ces temples de la nature, et gardez-vous de circonscrire la prière dans une étroite enceinte.

XCII.

L'aspect du ciel est changé! — Et quel changement! O nuit, orages, ténèbres! vous êtes admirablement forts, et néanmoins attrayants dans votre force, comme l'éclat d'un œil noir dans la femme. Au loin, de roc en roc et d'écho en écho, bondit le tonnerre animé! Ce n'est plus d'un seul nuage que partent les détonations; mais chaque montagne a trouvé une voix, et, à travers son linceul de vapeurs, le Jura répond aux Alpes joyeuses qui l'appellent.

XCIII.

Et la nuit règne; — nuit glorieuse! tu n'as pas été faite pour le sommeil! Laisse-moi partager tes sauvages et ineffables délices, et m'identifier à la tempête et à toi [19]. Le lac étincelle comme une mer phosphorique, et la pluie ruisselle à grands flots sur la terre! Pendant quelque temps tout redevient ténèbres; puis les montagnes font retentir les éclats de leur bruyante allégresse, comme si elles se réjouissaient de la naissance d'un jeune tremblement de terre.

XCIV.

Il est un endroit où le Rhône rapide s'ouvre un passage entre deux rochers semblables à deux amants que le ressentiment a séparés : bien que leur cœur soit brisé par cette séparation, ils ne peuvent plus se réunir, tant est profond l'abîme ouvert entre eux! Et cependant, lorsque leurs âmes se sont ainsi mutuellement blessées, l'amour était au fond de la fureur cruelle et tendre qui est venue flétrir leur vie dans sa fleur; puis ils se sont quittés : l'amour lui-même s'est éteint, ne leur laissant plus que des hivers à vivre et des combats intérieurs à se livrer.

XCV.

C'est là, c'est à l'endroit où le Rhône se fraie une issue, que les ouragans les plus furieux se sont donné rendez-vous.

Ils sont plusieurs qui ont pris ce lieu pour théâtre de leurs ébats; ils se lancent de main en main des tonnerres qui flamboient et éclatent au loin; le plus brillant de tous a dardé ses éclairs entre ces rocs séparés, comme s'il comprenait que là où les ravages de la destruction ont fait un tel vide, la foudre dévorante ne doit rien laisser debout.

XCVI.

Cieux, montagnes, fleuves, vents, lacs, éclairs! seul avec la nuit, les nuages, le tonnerre, et une âme capable de vous comprendre, vous méritiez bien que je veillasse pour vous contempler. Le roulement lointain de vos voix expirantes est l'écho de ce qui ne dort jamais en moi, — si toutefois je dors[20]. Mais où allez-vous, ô tempêtes? Etes-vous comme celles qui grondent dans le cœur de l'homme? ou bien, semblables aux aigles, y a-t-il là haut un nid qui vous attende?

XCVII.

Oh! si je pouvais maintenant produire en dehors ce qu'il y a en moi de plus intime, et lui donner une forme! — si je pouvais trouver une expression à mes pensées, et jeter ainsi âme, cœur, esprit, passions, sentiments faibles ou forts, tout ce que je voudrais avoir recherché, tout ce que je recherche, souffre, connais, éprouve, sans en mourir; — si je pouvais jeter tout cela dans un mot unique, et que ce mot fût une foudre, je parlerais; mais cela n'étant pas, je vis et meurs avec mon secret, et je refoule ma pensée silencieuse comme l'épée dans le fourreau.

XCVIII.

L'Aurore a reparu, avec sa rosée matinale, son haleine embaumée, ses joues rougissantes; son sourire écarte les nuages; joyeuse comme si la terre ne contenait pas un seul tombeau, elle ramène le jour : nous pouvons reprendre la marche de notre existence; et moi, ô Léman! je puis continuer à méditer sur tes rives, où tant d'objets réclament mon attention.

XCIX.

Clarens! doux Clarens! berceau de l'amour sincère! où

respire dans ton air le souffle de la pensée jeune et passionnée ; tes arbres ont leur racine dans le sol de l'amour, ses couleurs se reflètent sur les neiges de tes glaciers, et les derniers rayons du soleil couchant y déposent affectueusement une teinte de rose. L'amour nous parle encore jusque dans ces rochers immuables où il chercha un asile contre les agitations du monde, ses soucis, ses cuisantes douleurs, ses décevantes espérances.

C.

Clarens ! tes sentiers sont foulés par des pas célestes, — les pas de l'Amour immortel. Là s'élève pour lui un trône dont tes montagnes sont le marchepied ; là le dieu est une vie et une lumière qui pénètrent tout, et ce ne sont pas seulement les sommets sourcilleux, les antres, les forêts, qui sont pleins de sa présence : la fleur s'épanouit sous son regard ; l'air est échauffé de son souffle, plus puissant que celui des tempêtes dans leur moment le plus terrible [21].

CI.

Ici tout est plein de *lui* ; depuis ces noirs sapins qui sont là haut son ombre, depuis les torrents dont il écoute la voix mugissante, jusqu'aux pampres verdoyants semés sur la douce pente qui le conduit au rivage ; là les flots obéissants viennent l'adorer et baiser ses pieds avec un doux murmure. La forêt, avec ses vieux arbres dont le tronc est blanchi par l'âge, mais dont les feuilles sont jeunes comme le plaisir, la forêt est encore à la même place qu'autrefois, et lui offre, à lui et aux siens, une solitude peuplée ;

CII.

Une solitude peuplée d'abeilles et d'oiseaux, et de mille objets aux formes enchanteresses, aux couleurs variées, qui, libres et pleins de vie, l'adorent par des sons plus doux que des paroles, et déploient innocemment leurs ailes joyeuses ; la source murmurante, la cascade sonore, l'arbre balançant son feuillage, la rose en bouton, vivante image de la beauté, tout cela, ouvrage de l'amour, forme un mélange harmonieux et un imposant ensemble.

CIII.

Ici, celui qui n'a jamais aimé s'initie à cette science et fera de son cœur une flamme; celui qui connaît ce tendre mystère aimera davantage, car c'est ici la retraite de l'amour; c'est ici que l'ont exilé les tourments de la vanité et les dissipations d'un monde imposteur; car il est dans sa nature d'avancer ou de périr : il ne demeure pas stationnaire; ou il décline, ou il devient une félicité immense, qui, dans son éternité, peut rivaliser avec les clartés immortelles.

CIV.

Ce n'est pas dans un but de fiction que Rousseau choisit ce séjour et le peupla d'affections; mais il jugea que la passion ne pouvait assigner de plus digne séjour aux êtres purifiés, enfants de l'imagination. C'est dans ce lieu que le jeune Amour dénoua la ceinture de sa Psyché, et il le sanctifia par un charme ineffable. Séjour de solitude, d'enchantement et de mystère, où tout est suave, les sons, les parfums, les couleurs! ici le Rhône a étendu sa couche; les Alpes se sont élevé un trône.

CV.

Lausanne! et toi, Ferney! vous avez abrité des noms auxquels vous devez le vôtre [22]; mortels qui, par des routes périlleuses, ont cherché et trouvé le chemin d'une gloire immortelle. C'étaient des intelligences gigantesques. Ils voulurent, comme autrefois les Titans, entasser sur des doutes audacieux des pensées capables d'attirer le tonnerre et le feu du ciel assiégé de nouveau, si toutefois l'homme et ses recherches pouvaient provoquer de la part du ciel autre chose qu'un sourire.

CVI.

L'un était tout inconstance et tout feu, versatile comme un enfant dans ses désirs, mais esprit varié : tour à tour gai, grave; sage, insensé; historien, poëte et philosophe, il se multipliait au milieu des hommes, véritable Protée du talent. Mais il excellait surtout à manier l'arme

du ridicule, qui, à sa voix, allait, plus rapide que le vent, abattre l'ennemi désigne à ses coups, tantôt immolant un fat, tantôt ébranlant un trône.

CVII.

L'autre, profond et réfléchi, creusait laborieusement sa pensée, et chaque année de nouvelles études venaient ajouter à sa sagesse. Homme de méditation, riche de science, il donnait à son arme un tranchant acéré, sapant des dogmes solennels par de solennels sarcasmes. Roi de l'ironie, armé de ce puissant talisman, il frappa au cœur de ses ennemis, dont la rage, fille de la cruauté, se vengea de lui en le condamnant à l'enfer : réponse éloquente, et qui résout toutes les difficultés.

CVIII.

Cependant, que leurs cendres reposent en paix; car s'ils ont commis des fautes, ils les ont expiées. Il ne nous appartient pas de les juger, encore moins de les condamner. Un jour peut-être ces mystères seront révélés à tous, — ou bien la crainte et l'espoir s'endormiront sur le même oreiller; mais alors nous ne serons plus, et notre poussière sera la proie des vers; et quand elle se ranimera, selon notre croyance, ce sera pour être pardonnée ou pour subir le châtiment qu'elle aura mérité.

CIX.

Mais laissons là les ouvrages des hommes pour lire de nouveau dans celui que le Créateur déploie devant moi, et terminons cette page qui s'alimente de mes rêveries, et que j'ai déjà trop prolongée. Les nuages suspendus au-dessus de ma tête se dirigent vers les blanches Alpes; il faut que je les franchisse, et que j'examine tout ce qui sera accessible à mes regards pendant que je gravirai ces immences et colossales régions, où la terre soumet à ses embrassements les puissances de l'air.

CX.

Italie! Italie! quand le regard te contemple, l'âme s'illumine soudain de la lumière des siècles. Depuis le fier Car

thaginois qui faillit te conquérir jusqu'à la dernière auréole de guerriers et de sages qui glorifie tes annales sacrées, tu servis de trône et de tombe aux empires; et aujourd'hui encore c'est de Rome impériale, de la cité aux sept collines, que coule la source éternelle à laquelle vont s'abreuver les âmes dévorées de la soif de connaître.

CXI.

J'interromps ici une tâche reprise sous de funestes auspices : — sentir que nous ne sommes pas ce que nous avons été, estimer que nous ne sommes pas ce que nous devrions être; — armer son cœur contre lui-même; cacher avec un soin superbe l'amour comme la haine, tout ce qui, — passion, sentiment, projet, douleur ou zèle, — constitue notre pensée dominante, c'est là pour l'âme une rude épreuve; n'importe, — elle est faite.

CXII.

Quant à ces paroles, ainsi revêtues de la forme poétique, il se peut que ce ne soit qu'une ruse innocente, qu'un coloris jeté sur les scènes fugitives qui passent devant moi, et que je voudrais saisir pour distraire un instant mon cœur ou celui des autres. La jeunesse est altérée de gloire. — Mais je ne suis pas assez jeune pour considérer le blâme ou le sourire des hommes comme un arrêt définitif d'obscurité ou de gloire; qu'on se souvienne de moi ou qu'on m'oublie; seul je me suis tenu, seul je me tiendrai.

CXIII.

Je n'ai point aimé le monde, le monde ne m'a point aimé; je n'ai point flatté son souffle fétide, ni ployé un genou patient devant ses idoles, ni façonné mon visage au sourire, ni fait de ma voix un écho adulateur. Dans la foule, les hommes n'ont pu me prendre pour l'un des leurs; j'étais au milieu d'eux, je n'étais point l'un d'eux. Enseveli dans mes pensées, je ne partageais pas leurs pensées; et c'est ainsi que je serais encore si mon âme ne s'était armée de résolution et domptée elle-même.

CXIV.

Je n'ai point aimé le monde, le monde ne m'a point aimé; mais séparons-nous en amis loyaux. Je crois, bien que mon expérience me dise le contraire, qu'il y a encore des paroles vraies, — des espérances qui ne trompent pas, — des vertus indulgentes, et qui ne tendent pas de piéges aux cœurs fragiles; je crois aussi qu'il en est qui s'apitoient sincèrement sur les douleurs d'autrui; qu'il en est un ou deux ici-bas qui sont presque ce qu'ils paraissent; que la bonté n'est pas un mot, ni le bonheur un rêve.

CXV.

Ma fille! c'est avec ton nom que ce chant a commencé; ma fille, qu'avec ton nom encore il se termine! — Je ne te vois pas, — je ne t'entends pas; — mais nul n'est plus absorbé en toi; tu es l'amie vers laquelle se projettent les ombres de mes années à venir. Peut-être ne verras-tu jamais mon visage, mais ma voix se mêlera à tes rêves; elle pénétrera jusqu'à ton cœur — quand le mien sera glacé, — et ses accents s'élèveront vers toi du fond même de la tombe de ton père.

CXVI.

Aider au développement de ton esprit, épier l'aube de tes joies enfantines, — te regarder croître sous mes yeux, — te voir saisir la connaissance des objets, — qui tous sont encore pour toi des merveilles, — t'asseoir légèrement sur mon genou, imprimer sur ta joue charmante le baiser d'un père, — tout cela sans doute ne m'était pas réservé; et pourtant tout cela était dans ma nature : il y a là quelque chose qui me le dit.

CXVII.

Cependant, dût-on te faire un devoir de me haïr, je sais que tu m'aimeras; dût-on te cacher mon nom, comme un mot empreint encore de désolation, comme un titre anéanti; dût la tombe se fermer entre nous, n'importe, — je sais que tu m'aimeras. Quand on essaierait de faire sortir de ton être tout le sang qui est à moi, et qu'on y parviendrait, — tout

serait inutile, — tu ne m'en aimerais pas moins, tu conserverais encore ce sentiment plus fort que la vie.

CXVIII.

Enfant de ma tendresse, — quoique née dans l'amertume et nourrie dans les angoisses; ce furent là les éléments de ton père, — ce sont aussi les tiens. Leur influence t'entoure déjà. — Mais ton feu sera plus modéré et tes espérances plus brillantes. Doux soit le sommeil de ton berceau! Du sein de l'Océan, et du sommet des monts où maintenant je respire, j'appelle sur toi toute la félicité dont je me dis en soupirant que tu aurais été pour moi la source.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME DU PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

1 Dans une lettre inédite datée de Vérone, 6 novembre 1816, lord Byron dit: « A propos, le nom d'*Ada*, que j'ai trouvé dans notre généalogie sous le règne du roi Jean, était celui de la sœur de Charlemagne, ainsi que je l'ai lu l'autre jour dans un ouvrage sur le Rhin. »

2 Lord Byron quitta l'Angleterre pour la seconde et dernière fois le 25 avril 1816, accompagné de William Fletcher et de Robert Rushton, le bon serviteur et le page du chant premier, de son médecin le docteur Polidori, et d'un valet suisse.

3 Le premier et le second chant du *Pèlerinage de Childe-Harold*, lors de leur apparition en 1812, produisirent sur le public au moins autant d'effet qu'aucun ouvrage qui ait été publié dans ce siècle ou dans le siècle dernier, et lord Byron obtint dès son entrée dans la carrière la palme après laquelle d'autres hommes de génie ont longtemps soupiré et qu'ils n'ont obtenue que très-tard. Il fut placé par une acclamation unanime au premier rang des écrivains de son pays. Ce fut au milieu de ces sentiments d'admiration qu'il parut sur la scène publique. Tout, dans ses manières, sa personne et sa conversation, tendait à maintenir le charme que son génie avait jeté autour de lui, et ceux qui étaient admis à sa conversation, loin de trouver que le poëte inspiré était redevenu un homme ordinaire, se sentirent attachés à lui non-seulement par un grand nombre de nobles qualités, mais encore par l'intérêt d'une curiosité mystérieuse, indéfinie et presque pénible. Des traits modelés avec un art exquis pour l'expression du sentiment et de la passion, et présentant le singulier contraste de cheveux et de sourcils très-bruns avec des yeux clairs et

expressifs, offraient à l'art du physionomiste le sujet le plus intéressant. Leur expression prédominante était celle d'une méditation profonde et habituelle qui faisait place à un jeu rapide de la physionomie dès que s'offrait une discussion intéressante, en sorte qu'un de ses confrères en poésie les comparait à la sculpture d'un beau vase d'albâtre, qu'on ne peut voir dans toute sa perfection que lorsqu'il est éclairé dans l'intérieur. Les éclairs de gaieté, de joie, d'indignation ou d'aversion satirique qui animaient fréquemment les traits de lord Byron auraient pu dans la conversation être pris par un étranger pour leur expression habituelle, tant ces sentiments semblaient naturellement appropriés à sa physionomie ; mais ceux qui ont eu l'occasion d'étudier ses traits pendant un certain intervalle et dans les circonstances diverses, soit de repos, soit de mouvement, conviendront avec nous que leur expression propre était celle de la mélancolie. Parfois une ombre de tristesse venait se répandre au milieu de sa gaieté et de sa joie. Sir WALTER SCOTT.

[4] Le père du duc de Brunswick, qui fut tué aux *Quatre-Bras*, avait été blessé mortellement à Iéna.

[5] Sir Evan Cameron et son descendant Donald, le brave Lochiel de 1745.

[6] On pense que le bois de Soignies est un reste de la forêt des Ardennes, célèbre dans l'*Orlando* de Boiardo, et immortalisée dans la pièce de Shakspeare. « Comme il vous plaira. » Tacite en parle aussi comme d'un lieu où les Germains résistèrent avec succès aux envahissements des Romains. J'ai adopté ce nom parce qu'il s'associe à des souvenirs plus nobles que ceux qui ne rappellent que le carnage. *B.*

[7] Sur les bords du lac Asphaltite croissaient des arbres dont les fruits n'étaient que de l'air en dehors, et des cendres en dedans. *Voyez* Tacite, *Hist.*, liv. v.

[8] La grande erreur de Napoléon, si nos historiens disent vrai, a été de manifester en toute occasion son mépris et son éloignement pour les hommes, sentiment plus offensant peut-être pour la vanité humaine que l'active cruauté d'une tyrannie plus timide et plus soupçonneuse. On en retrouve des traces dans les discours qu'il adressait, soit aux assemblées publiques, soit aux individus. On dit que de retour à Paris, après la destruction de son armée par l'hiver de la Russie, il s'écria en se frottant les mains : « Il fait meilleur ici qu'à Moscow. » Ce mot lui a peut-être aliéné plus de cœurs que les revers auxquels il faisait allusion. *B.*

[9] Le château de Drakenfels domine le pic le plus élevé des « sept montagnes, » sur les bords du Rhin ; il est en ruine et se rattache à des traditions singulières. C'est le premier qu'on découvre en venant de Bonn, mais il est situé de l'autre côté de la rivière. Presque en face, sur la rive opposée, se trouvent les restes d'un autre château appelé le château du Juif, et une grande croix plantée à l'occasion de la mort

d'un chef assassiné par son frère. Le nombre des châteaux et des villes placés sur les deux rives du Rhin est très-grand, et leur situation extrêmement pittoresque. *B.*

10 Le monument du jeune et regretté général Marceau, tué par une balle à Altenkirchen, le dernier jour de l'an IV de la république française, existe encore comme je l'ai décrit. Les inscriptions qu'on y a placées sont trop longues et n'étaient pas nécessaires : il suffisait de son nom; les Français l'adoraient, ses ennemis l'admiraient, les uns et les autres le pleurèrent Des généraux et des détachements des deux armées assistèrent à ses funérailles. Dans le même tombeau est enterré le général Hoche, homme brave dans toute l'acception de ce mot; mais quoiqu'il se fût distingué dans les batailles, il n'eut pas le bonheur d'y être tué. On pense que sa mort fut l'ouvrage du poison. On lui a élevé un monument séparé près d'Andernach, en face du théâtre de l'un de ses plus mémorables exploits, quand il jeta un pont sur le Rhin. Ce monument ne contient point son corps, qui est inhumé auprès de celui de Marceau; il n'a ni le style ni la forme du monument de ce dernier; l'inscription est plus simple et me plaît davantage :

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE
A SON GÉNÉRAL EN CHEF
HOCHE.

C'est tout, et c'est assez. Hoche tenait le premier rang parmi les généraux français des premiers temps de la république, avant que Bonaparte eût monopolisé leurs triomphes. Il devait commander l'armée destinée à envahir l'Irlande.

11 Ehrenbreitstein, c'est-à-dire « la large pierre de l'honneur, » était l'une des plus fortes citadelles de l'Europe; les Français la démantelèrent et la firent sauter à la trêve de Léoben. Elle ne pouvait être prise que par famine ou par trahison. Elle se rendit à la famine secondée par une surprise. Quand on a vu les fortifications de Gibraltar et de Malte, celles d'Ehrenbreitstein n'ont rien qui puisse étonner, mais la position est imposante. Le général Marceau l'assiegea inutilement pendant quelque temps. Dans une chambre où j'ai couché, on m'a montré la fenêtre à laquelle Marceau s'était placé pour observer les progrès du siége à la clarté de la lune, lorsqu'un boulet vint frapper immédiatement au-dessous.

12 La chapelle est détruite, et la pyramide des ossements a été beaucoup diminuee par la légion bourguignonne au service de France, qui avait à cœur d'effacer ce monument des invasions moins heureuses de ses ancêtres. Il en reste encore, malgré tous les soins des Bourguignons depuis des siècles (tous ceux qui passaient par là en emportaient un dans leur pays), et malgré les larcins moins excusables des postillons suisses, qui en prenaient pour les vendre ou en faisaient des manches de couteaux; car la blancheur que leur avaient donnée les siècles les

faisait rechercher pour cet usage. Je me suis permis d'en emporter de quoi faire à peu près le quart d'un héros. Ma seule excuse pour ce larcin, c'est que si je ne l'avais pas commis, d'autres l'auraient fait, et auraient consacré ces reliques à des usages profanes, tandis que moi je les conserverai avec soin.

13 Aventicum, près de Morat, était la capitale de l'Helvétie romaine; c'est là qu'est aujourd'hui Avenches.

14 Julia Alpinula, jeune prêtresse d'Aventicum, mourut après avoir cherché inutilement à sauver les jours de son père, condamné à mort comme traître par Aulus Cœcina. On a découvert son épitaphe il y a plusieurs années; la voici:

JULIA ALPINULA:
HIC JACEO
INFELICIS PATRIS INFELIX PROLES.
DEÆ AVENTIÆ SACERDOS.
EXORARE PATRIS NECEM NON POTUI:
MALE MORI IN FATIS ILLI ERAT.
VIXI ANNOS XXIII.

Je ne connais rien de plus touchant que cette inscription, rien de plus intéressant que cette histoire. Ce sont là des noms et des actes qui ne doivent pas périr. Nous aimons à y porter nos regards avec un plaisir affectueux, en les détournant de ce tableau confus de conquêtes et de batailles dont l'esprit est ébloui, et qui excite en nous une sympathie fausse et fébrile à laquelle succède le dégoût, résultat habituel de cet enivrement passager.

15 J'écris ceci en face du mont Blanc (3 juin 1816), qui même à cette distance éblouit mes yeux. — (20 juillet.) Aujourd'hui, j'ai observé pendant quelque temps, et d'une manière distincte, la réflexion du mont Blanc et du mont d'Argentière dans le calme du lac, pendant que je le traversais dans mon bateau. Soixante milles séparent ces montagnes de leur miroir.

16 Parmi les vers adressés à cette époque par le poëte à sa sœur, on lit cette stance:

« J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri*, auprès du vieux manoir qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau, mais crois-tu que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher? Il faudra que le temps fasse bien des ravages dans ma mémoire avant que, *lui* ou *toi*, mes yeux cessent de vous voir; et néanmoins, comme tout ce que j'ai aimé, ces objets ou sont loin de moi, ou je leur ai dit un éternel adieu. »

17 La couleur du Rhône à Genève est bleue, d'une teinte plus foncée que je ne l'ai jamais vue dans une eau douce ou salée, à l'exception de la Méditerranée et de l'Archipel.

* Le lac de l'abbaye de Newstead.

18 Ceci fait allusion au passage des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, dans lequel il parle de sa passion pour la comtesse d'Houdetot (maîtresse de Saint-Lambert), et de la longue promenade qu'il faisait chaque matin avec elle pour en recevoir le seul baiser qu'elle lui donnait en le saluant. La description de ce qu'il éprouvait en cette occasion peut être considérée comme l'expression de l'amour le plus passionné, quoique chaste, que des paroles aient jamais pu donner, bien qu'après tout, ce sentiment ne puisse être peint qu'imparfaitement par des paroles. Un tableau ne peut nous donner qu'une idée imparfaite de l'Océan.

19 L'orage auquel ce passage fait allusion eut lieu le 13 juin 1816, à minuit. Dans les montagnes acrocérauniennes de Chimari, j'en ai vu de plus terribles, mais aucun plus véritablement beau.

20 Le journal dans lequel Byron consignait pour sa sœur les détails de son voyage en Suisse se termine par ces paroles mélancoliques: — « Pendant cette tournée, qui a duré treize jours, j'ai été heureux du côté du temps, heureux dans mon compagnon de voyage (M. Hobhouse), heureux dans notre perspective, exempt même de ces petits accidents et délais qu'on rencontre en voyageant dans des pays moins sauvages que celui-ci. J'étais moralement bien disposé : je suis un ami de la nature, un admirateur du beau ; je puis supporter la fatigue et les privations, et j'ai vu quelques-uns des plus beaux sites du monde ; mais au milieu de tout cela des souvenirs amers, principalement celui qui se rattache à des malheurs récents, et qui, me touchant de plus près, doit m'accompagner le reste de mes jours, m'ont poursuivi jusqu'en ce lieu ; et ni les accords du berger, ni le fracas de l'avalanche, ni le torrent, ni la montagne, ni le glacier, ni le nuage, n'ont pu un seul moment alléger mon cœur du poids qui l'oppresse, ni me mettre à même de perdre mon misérable individualisme dans la majesté, la puissance et la gloire qui brillaient au-dessus de ma tête, à mes pieds et autour de moi.

21 En juillet 1816, j'ai fait un voyage autour du lac de Genève ; j'ai examiné avec intérêt et attention tous les lieux célébrés par Rousseau dans son *Héloïse*, et je puis affirmer qu'il n'a rien exagéré. Il serait difficile de voir Clarens et tous les lieux qui l'entourent, Vevey, Chillon, Bôveret, Saint-Gingo, la Meillerie, Eivan et le Rhône, sans être obligé d'avouer que ces sites étaient on ne peut mieux adaptés aux personnages et aux événements dont Rousseau a peuplé ces lieux. Mais ce n'est pas tout. Le sentiment qui s'attache à tout ce qui entoure Clarens et aux rochers opposés de la Meillerie est d'un ordre plus élevé et plus vaste que la sympathie pour une passion individuelle ; c'est le sentiment de l'existence de l'amour dans sa capacité la plus étendue et la plus sublime, et de notre participation à ses bienfaits et à sa gloire. C'est le grand principe de l'univers, qui, pour être condensé, n'en est pas moins manifeste, et dont nous sentons que nous

faisons partie, sans pour cela hésiter à perdre notre individualité et à nous confondre dans la beauté de l'ensemble. — Lors même que Rousseau n'aurait jamais ni écrit ni vécu, ces lieux ne réveilleraient pas moins les mêmes associations d'idées. En les adoptant, il a ajouté à l'intérêt de son ouvrage; par ce choix, il a prouvé qu'il sentait leur beauté, mais ils ont fait pour lui ce qu'aucun être humain n'eût pu faire pour eux. — J'ai eu le bonheur ou le malheur, comme on voudra, de traverser le lac par un temps d'orage, en allant de la Meillerie, où nous séjournâmes quelque temps, jusqu'à Saint-Gingo; la tempête ajoutait à la magnificence du spectacle qui nous entourait, bien qu'elle fît courir des dangers à notre bateau, qui était petit et trop chargé. Nous étions justement dans cette partie du lac d'où celui de Saint-Preux et de madame de Wolmar gagna la Meillerie pour être à couvert de l'orage. En arrivant sur le rivage de Saint-Gingo, je vis que le vent avait été assez violent pour déraciner quelques vieux châtaigniers au bas de la montagne. Sur la hauteur qui fait face à Clarens est un château. Les collines sont couvertes de vignes et entre-coupées de quelques petits bois d'un effet très-pittoresque. Il y en avait un qu'on nommait le bosquet de Julie; il a été coupé par les moines de Saint-Bernard, auxquels le terrain appartenait, et converti en vignobles. Néanmoins, les habitants de Clarens continuent à montrer la place qu'il occupait en l'appelant du nom qui l'a consacré et lui survivra. Rousseau n'a pas été heureux pour la conservation des lieux où il avait placé ses créations idéales. Le prieur du Grand-Saint-Bernard a abattu quelques-uns de ces bois pour obtenir quelques tonneaux de vin de plus, et Bonaparte a fait sauter une partie des rochers de la Meillerie pour améliorer la route du Simplon. La route est excellente, mais je ne puis partager l'opinion que j'ai entendu exprimer, que la route vaut mieux que les souvenirs. *B.*

22 Voltaire et Gibbon.

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT QUATRIÈME.

Visto ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel Monte che divide, e quel che serra
Italia, e un mare e l'altro, che la bagna.
Arioste, satira III.

A JOHN HOBHOUSE.

Venise, 2 janvier 1818.

MON CHER HOBHOUSE,

Après un intervalle de huit ans entre la composition des premiers chants de *Childe-Harold* et celle du dernier, la conclu-

sion de ce poëme va être soumise au jugement du public. En me séparant d'un aussi vieil ami, il est naturel que je m'adresse à un autre plus ancien et plus cher encore, qui a vu la naissance et la mort du premier; à celui dont la société et l'amitié éclairée, je crois pouvoir le dire sans ingratitude, m'ont été plus utiles que toute la faveur publique qu'a pu me valoir *Childe-Harold;* à celui que j'ai connu longtemps, qui a été le compagnon de mes voyages, qui m'a soigné dans la maladie, consolé dans l'affliction, que j'ai vu heureux de mon bonheur et ferme dans mes adversités, sincère dans ses conseils, intrépide dans le péril; à un ami souvent éprouvé, et resté toujours fidèle; à vous, enfin.

Ici, je passe de la fiction à la vérité; et en vous dédiant, aujourd'hui qu'il est complet, ou du moins terminé, ce poëme, le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages, je désire me faire honneur de ma longue intimité avec un homme de science, de talent, de caractère et d'honneur. Des âmes telles que les nôtres ne donnent ni ne reçoivent des compliments adulateurs; mais les louanges de la sincérité ont de tout temps été permises à l'amitié. Ce n'est ni pour vous ni pour les autres, mais pour soulager un cœur trop peu habitué à la bienveillance des hommes pour l'acueillir avec froideur, que j'essaie ici de consigner vos bonnes qualités, ou plutôt les avantages dont je leur suis redevable. Le jour même de la date de cette lettre, qui est l'anniversaire du jour le plus malheureux de ma vie passée, mais qui n'est plus capable d'empoisonner mon existence à Venise tant que j'aurai la ressource de votre amitié et de mes facultés; ce jour même sera désormais pour vous et pour moi la source d'un plus agréable souvenir; car il nous rappellera à tous deux cette expression de ma reconnaissance pour un zèle infatigable, tel que peu d'hommes en ont éprouvé, et dont nul ne peut être l'objet sans avoir une idée plus avantageuse de l'espèce humaine et de lui-même.

Il nous a été donné de parcourir ensemble, à diverses époques, les contrées illustrées par la chevalerie, l'histoire et la fable : — l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie; et ce qu'Athènes et Constantinople furent pour nous il y a quelques années, Venise et Rome l'ont été plus récemment. Mon poëme aussi, ou mon pèlerin, ou tous deux, m'ont accompagné partout; peut-être trouvera-t-on excusable la vanité qui me fait revenir avec complaisance sur une composition qui me rattache en quelque sorte

au lieu où elle a été produite, et aux objets que j'ai essayé de décrire ; et quelque indigne qu'elle paraisse de ces contrées magiques et mémorables, et fort au-dessous des anticipations lointaines et des impressions immédiates, cependant, comme gage de mon respect pour ce qui est vénérable, et de mon enthousiasme pour ce qui est glorieux, la composition de ce poëme a été pour moi une source de plaisir, et je ne m'en sépare qu'avec une sorte de regret dont j'étais loin de me croire encore susceptible pour des objets imaginaires.

Quant à la matière du dernier chant, le pèlerin y joue un moindre rôle que dans ceux qui précèdent; et dans ce rôle, il n'y a qu'une ligne imperceptible, si même il y en a une, qui le sépare de l'auteur parlant en son nom. Le fait est que j'étais fatigué d'établir une ligne de démarcation que chacun était décidé à ne point apercevoir : semblable au Chinois du *Citoyen du Monde* de Goldsmith, que personne ne voulait prendre pour un Chinois, c'est en vain que je soutenais et m'imaginais avoir établi une distinction entre l'auteur et le pèlerin; le désir même que j'avais de conserver cette différence, et mon désappointement de le trouver inutile, paralysaient tellement mes efforts dans la composition, que je me décidai à l'abandonner entièrement, et c'est ce que j'ai fait. Les opinions qui se sont formées, et pourraient se former encore à ce sujet, sont maintenant chose indifférente; c'est l'ouvrage qu'il faut juger et non le poëte; et l'auteur, qui n'a dans son esprit d'autre ressource que la réputation durable ou passagère que ses travaux littéraires lui ont faite, mérite de partager le destin des auteurs.

Dans le cours de ce quatrième chant, j'avais eu l'intention, soit dans le texte, soit dans les notes, de parler de l'état actuel de la littérature italienne, et peut-être aussi des mœurs de cette nation; mais, resserré par les limites que je m'étais imposées, je vis bientôt que le texte suffirait à peine à contenir le labyrinthe des objets extérieurs et les réflexions qu'ils suggèrent; quant aux notes, à l'exception d'un petit nombre, et des plus courtes, c'est à vous que j'en suis redevable, et nécessairement elles ont dû se borner à donner l'intelligence du texte.

C'est d'ailleurs une tâche délicate et peu agréable que de disserter sur la littérature et les mœurs d'une nation si dissemblable; cette tâche exige une attention et une impartialité qui nous feraient un devoir de nous méfier de nos propres jugements, de



les différer du moins, et de mûrir davantage nos renseignements; et néanmoins nous étions des observateurs attentifs, et familiarisés avec la langue et les mœurs du peuple au milieu duquel nous avons dernièrement habité. L'esprit de parti, en littérature comme en politique, paraît être porté ou avoir été porté à un tel état de violence, que l'impartialité serait presque impossible à un étranger. Il me suffira donc, pour le moment, de donner ici une citation dans la belle langue de l'Italie : — « *Mi pare che in « un paese tutto poetico, che vante la lingua la più nobile, « ed insieme la più dolce, tutte le vie diverse si possono « tentare, e che sinchè la patria di Alfieri e di Monti non a « perduto l'antico valore, in tutte essa dovrebbe essere la « prima.* » L'Italie possède encore de grands noms : — Canova, Monti, Ugo Foscolo, Pindemonte, Visconti, Morelli, Cigognara, Albrizzi, Mezzophanti, Mai, Mustoxidi, Aglietti et Vacca assureront à la génération actuelle une place honorable dans les diverses branches des arts, des sciences et des belles-lettres; dans quelques-unes même ce sera la première place : il n'y a en Europe, dans le monde entier, qu'un Canova.

Alfieri a dit quelque part que « *la pianta uomo nasce più « robusta in Italia che in qualunque altra terra — e che gli « stessi atroci delitti che vi si commettono ne sono una « prova.* » Sans souscrire à la dernière partie de cette proposition, doctrine dangereuse, dont on peut de prime abord contester la justesse par une observation bien simple, c'est que les Italiens ne sont pas plus féroces que leurs voisins, il faudrait être volontairement aveugle ou singulièrement ignorant pour n'être pas frappé de l'extraordinaire capacité de ce peuple, ou, si ce mot est admissible, de ses *capabilités!* Et en effet, quelle facilité d'intelligence! quelle rapidité de conception! quel génie ardent! quel sentiment du beau! et, malgré les révolutions fréquentes, les ravages de la guerre et de longs siècles de découragements, quelle soif insatiable d'immortalité, l'immortalité de l'indépendance! Nous-mêmes, lorsque, faisant à cheval le tour des murs de Rome, nous entendîmes la simple lamentation du chant du laboureur : « *Roma! Roma! Roma! Roma non è più « come era prima,* » il était difficile de ne pas remarquer le contraste de ce chant mélancolique avec le beuglement bachique et les grossiers chants de triomphe dont résonnaient les tavernes de Londres à l'occasion du carnage du Mont-Saint-Jean, de cette

victoire qui livra Gênes, l'Italie, la France et le monde à des hommes dont vous avez vous-même exposé la conduite dans un ouvrage digne des beaux jours de l'histoire:

« Non movero mai corda
Ove la turba di sue ciance assorda. »

Ce que l'Italie a gagné à cette dernière vente de nations, il est inutile à des Anglais de s'en informer, jusqu'à ce qu'on sache si l'Angleterre y a gagné quelque chose de plus qu'une armée permanente et la suspension de l'*Habeas corpus*. C'est assez pour eux de s'occuper de leurs propres affaires; quant à ce qu'ils ont fait à l'étranger, et surtout dans le Midi, « en vérité, je vous le dis, ils en seront récompensés, et cela avant qu'il soit longtemps. »

Vous souhaitant, mon cher Hobhouse, un heureux et agréable retour dans ce pays, dont nul ne saurait avoir à cœur plus que vous les véritables intérêts, je vous dédie ce poëme, maintenant complet; et je me dis encore une fois, pour la vie,

Votre reconnaissant et affectionné ami,

BYRON.

I.

J'étais à Venise, sur le pont des Soupirs[1]; j'avais à ma droite un palais, à ma gauche une prison; je voyais ces édifices s'élever du sein des flots comme au coup de la baguette d'un magicien. Dix siècles étendent autour de moi leurs ailes nébuleuses, et une gloire mourante sourit à ces temps déjà éloignés où plus d'une nation conquise tenait ses regards fixés sur les palais de marbre du lion ailé, où Venise était assise en reine sur le trône de ses cent îles.

II.

On dirait la Cybèle des mers, fraîchement sortie de l'Océan, se dessinant sur l'horizon aérien avec sa tiare d'orgueilleuses tours, sa démarche majestueuse, comme la souveraine des eaux et de leurs divinités. Et elle l'était vraiment : — les dépouilles des nations formaient la dot de ses filles, et les perles de l'inépuisable Orient tombaient dans son giron en pluie étincelante; elle était vêtue de pourpre,

et les monarques croyaient grandir leur majesté en s'asseyant à ses banquets.

III.

A Venise, les chants du Tasse[1] n'ont plus d'échos, et le gondolier rame silencieux; ses palais tombent en ruine sur le rivage, et il est rare que la musique s'y fasse entendre ; à Venise, ces temps ne sont plus; mais la beauté y est toujours; les empires s'écroulent, les arts s'éteignent, — mais la nature ne meurt pas : elle n'a pas oublié que Venise autrefois lui fut chère, qu'elle était le banquet de l'univers, le bal masqué de l'Italie.

IV.

Mais pour nous, elle a un charme plus puissant encore que sa renommée historique, que son long cortége de puissantes ombrés, qui, voilées de tristesse, pleurent sur l'empire évanoui de la cité veuve de son doge; notre trophée à nous ne périra pas avec le Rialto : Shylock le Maure et Pierre résisteront aux outrages du temps ! Ce sont les clefs de la voûte ! et tout aurait disparu, qu'ils repeupleraient pour nous la rive solitaire.

V.

Les êtres fils de la pensée ne sont pas d'argile; immortels par essence, ils créent et multiplient en nous un rayon plus brillant, une existence plus chère. Ce que le destin refuse à notre vie monotone, dans notre esclavage mortel, ces créations du génie nous l'accordent; elles exilent d'abord, puis remplacent ce que nous haïssons; elles arrosent le cœur qui a vu périr ses premières fleurs, et comblent le vide qu'elles ont laissé en en faisant naître de nouvelles.

VI.

C'est là le recours de la jeunesse et du vieil âge; l'espérance y conduit la première; l'autre y cherche un refuge contre son isolement. Ce dernier motif a produit bien des pages, et peut-être celle qui est maintenant devant moi ; pourtant il est des choses dont la réalité puissante éclipse nos régions de féerie; leurs formes et leurs couleurs sur-

passent en beauté notre ciel fantastique et ces constellations étranges dont la Muse est habile à peupler son monde imaginaire.

VII.

J'en ai vu ou rêvé de semblables; — mais n'y pensons plus. Ces choses sont venues à moi comme des vérités, et ont disparu comme des songes : quoi qu'elles aient pu être d'abord, elles ne sont maintenant que des rêves; je pourrais les remplacer si je voulais; mon imagination abonde encore en créations comme celles que j'ai cherchées et quelquefois trouvées; renonçons-y également. — La raison, qui se réveille en moi, repousse comme insensées ces illusions trop chères; d'autres voix me parlent, d'autres objets m'entourent.

VIII.

J'ai appris les langues des autres peuples, et aux yeux des étrangers je n'ai point passé pour un étranger; les changements n'affectent point un esprit qui sait être lui-même, il n'est ni dur de se créer, ni difficile de trouver une patrie dans le genre humain, ou même, hélas! en dehors. Cependant je suis né là où les hommes sont fiers d'avoir vu le jour, et ont raison de l'être; laisserais-je donc derrière moi cette île, inviolable asile du sage et de l'homme libre, pour aller sur des bords lointains chercher un autre foyer?

IX.

Peut-être l'ai-je aimée avec ardeur; et si je dois laisser ma cendre dans un sol qui n'est pas le mien, mon esprit y reviendra, si l'âme, dégagée du corps, peut se choisir un sanctuaire. J'embrasse l'espoir de vivre dans la mémoire de mes descendants, dans la langue de mon pays natal. Si cette espérance, que j'aime à nourrir, est trop présomptueuse; si ma gloire doit, comme ma destinée, grandir d'un jet précoce pour se flétrir ensuite; si les ténèbres de l'oubli

X.

Doivent interdire à mon nom l'entrée de ce temple où les nations honorent la mémoire des morts illustres; eh bien,

soit! que les palmes décorent une tête plus haute, et qu'on grave sur ma tombe l'épitaphe du Spartiate : « *Sparte possède un grand nombre de ses fils qui valent mieux que lui* [4]. » En attendant, je ne réclame point de sympathie, je n'en ai pas besoin. Les épines que j'ai recueillies proviennent de l'arbre que j'ai planté. Elles m'ont déchiré, et je saigne. J'aurais dû prévoir quel fruit naîtrait d'une telle semence.

XI.

L'Adriatique, aujourd'hui veuve, pleure son époux. Son hyménée annuel ne se renouvelle plus ; et le Bucentaure se moisit, parure oubliée de son veuvage! Saint-Marc voit encore son Lion [5] occuper le lieu qu'il occupait jadis; mais il n'est plus qu'une dérision amère de son pouvoir flétri, sur cette place glorieuse qui vit un empereur paraître en suppliant, et les monarques contempler d'un œil d'envie Venise reine des flots, épouse à la dot sans égale.

XII.

Où s'humiliait le monarque de Souabe, règne aujourd'hui le monarque d'Autriche [6]; cette ville où s'agenouillait un empereur, un empereur la foule à ses pieds; des royaumes deviennent de simples provinces, des cités souveraines entre-choquent leurs fers. Les nations arrivées à l'apogée de leur puissance ont à peine senti les rayons du soleil de la gloire, que soudain elles se dissolvent et roulent en bas comme l'avalanche détachée du flanc de la montagne! Oh! une heure seulement du vieil aveugle Dandolo, du chef octogénaire, du vainqueur de Byzance [7]!

XIII.

Devant le portique de Saint-Marc brillent encore ces coursiers d'airain, et l'or de leurs colliers réfléchit les rayons du soleil; mais la menace de Doria ne s'est-elle pas accomplie? ne sont-ils pas *bridés* [8]? — Ah! Venise vaincue et conquise, Venise pleure ses treize siècles de liberté, et, comme une plante marine, disparaît sous les flots d'où elle est sortie! Mieux vaudrait pour elle être ensevelie sous les

vagues, et fuir dans les profondeurs de sa tombe ces ennemis étrangers de qui sa soumission achète un repos déshonorant.

XIV.

Jeune, elle était brillante de gloire, une nouvelle Tyr; son mot le plus vulgaire lui avait été donné par la victoire : « Le Planteur du Lion [9] » qu'à travers le fer et la flamme elle porta triomphante sur terre et sur mer, faisant de nombreux esclaves sans cesser d'être libre, et formant le boulevard de l'Europe contre les Ottomans; je t'en atteste, Candie, rivale de Troie, et vous, flots immortels qui vîtes la bataille de Lépante! Ce sont là des noms que le temps et la tyrannie ne parviendront pas à effacer.

XV.

Brisées comme des statues de verre, les nombreuses images de ses doges sont réduites en poudre; mais le vaste et somptueux palais qui leur servit de résidence atteste encore leur ancienne splendeur. Leur sceptre rompu et leur glaive rouillé ont passé aux mains de l'étranger. Ces édifices déserts, ces rues solitaires, ces visages du Nord, qui doivent te rappeler fréquemment la nature de ton esclavage [10] et la qualité de tes oppresseurs, jettent comme un nuage de désolation sur ton enceinte charmante, ô Venise!

XVI.

Quand les armées d'Athènes furent vaincues à Syracuse, et que des milliers de soldats enchaînés subirent le sort de la guerre, ils durent leur délivrance à la muse de l'Attique; ses chants furent leur seule rançon loin de la terre natale. Voyez! pendant que leur voix fait entendre l'hymme tragique, le char du vainqueur subjugué s'arrête; les rênes échappent de sa main, — son cimeterre oisif sort du fourreau, — il coupe les liens de ses captifs, et leur dit de remercier le poëte de ses vers et de leur liberté.

XVII.

C'est ainsi, ô Venise! qu'à défaut de titres plus sacrés, quand même ta glorieuse histoire serait oubliée, le culte

sacré que tu rends à la mémoire du barde divin, ton amour pour le Tasse, auraient dû briser les liens qui t'enchaînent à tes tyrans; ta destinée est une honte pour les nations, — et pour toi surtout, Albion ! La reine de l'Océan ne devait pas abandonner les enfants de l'Océan ; que la chute de Venise te fasse penser à la tienne, en dépit du rempart de tes flots.

XVIII.

Je l'ai aimée dès mon enfance. — Elle était pour moi la cité de mon cœur, la ville enchantée s'élevant du sein de la mer comme un temple aux colonnes liquides, le séjour de la joie, le bazar des richesses. L'art magique d'Otway, de Radcliffe, de Schiller, de Shakspeare [11], avait gravé dans mon esprit son image; et bien que je l'aie trouvée dans son deuil, elle ne m'en est pas moins chère, plus chère, peut-être, aux jours de son affliction qu'alors qu'elle était aux regards du monde un spectacle et une merveille.

XIX.

Je puis la repeupler à l'aide du passé, et son présent a encore de quoi occuper le regard, la pensée et la méditation mélancolique, plus même que je n'en demandais et que je n'espérais en trouver; et parmi les jours les plus heureux qui sont entrés dans la trame de mon existence, il en est, ô Venise! qui se sont teints de tes couleurs. S'il n'était des sentiments que le temps ne peut engourdir, ni la douleur ébranler, tous les miens seraient maintenant muets et glacés.

XX.

Mais les plus hauts sapins des montagnes [12] croissent sur les rocs les plus élevés et les moins abrités; leurs racines poussent dans une pierre stérile, sans que la moindre parcelle du sol les soutienne contre le choc des ouragans; et cependant leur tronc s'élance intrépide et insulte aux hurlements de la tempête, jusqu'à ce que sa hauteur et ses proportions soient dignes des montagnes dont les blocs de sombre granit ont vu naître et grandir l'arbre gigan-

tesque. De la même manière l'âme peut vivre et croître.

XXI.

L'existence peut se prolonger, et la vie et la douleur jeter de profondes et solides racines dans des cœurs nus et désolés : le chameau marche muet sous les plus lourds fardeaux; le loup meurt en silence. Profitons de l'exemple qu'ils nous donnent. Si des animaux d'une nature inférieure et sauvage savent souffrir sans se plaindre, nous qui sommes formés d'une argile plus noble, sachons souffrir comme eux; ce n'est d'ailleurs que pour un jour.

XXII.

Toute souffrance détruit ou est détruite, — fût-ce par le patient; dans les deux cas elle a un terme : — quelques-uns, remis et pleins d'un nouvel espoir, retournent au point d'où ils sont venus; — ayant le même but en vue, ils recommencent à filer la même trame; d'autres, abattus et courbés, les cheveux blanchis, le front hâve, sont flétris avant le temps, et périssent avec le roseau qui leur servait d'appui; d'autres enfin appellent à leur aide la religion, le travail, la guerre, la vertu ou le crime, selon que leur âme fut faite pour s'élever ou pour ramper.

XXIII.

Mais toujours et sans cesse les douleurs comprimées laissent après elles un vestige semblable à la piqûre du scorpion; à peine perceptible, il n'en est pas moins imprégné d'une vive amertume; et la cause la plus légère peut faire retomber sur le cœur le poids qu'il voudrait secouer pour toujours : ce sera un son, — une vibration musicale, — une soirée d'été — ou de printemps, — une fleur, le vent, — l'Océan, — qui viendra tout à coup rouvrir nos blessures, et toucher la chaîne électrique dont les sombres anneaux nous enlacent.

XXIV.

Et nous ne savons ni comment ni pourquoi, et nous ne pouvons suivre jusqu'au nuage qui le recèle la trace de cet éclair de l'âme; mais nous sentons la commotion qui

se renouvelle, et nous ne pouvons effacer la flétrissure et le noir sillon qu'elle laisse après elle, alors qu'au moment où nous y pensons le moins, et à propos des objets qui nous sont le plus familiers, elle évoque soudain à notre vue les spectres qu'aucun exorcisme ne peut écarter, — les cœurs froids, — les infidèles, — peut-être les morts aimés, ceux que nous avons pleurés, que nous regrettons, trop nombreux encore malgré leur petit nombre.

XXV.

Mais mon âme s'égare; il faut que je la rappelle pour méditer parmi les tombeaux : qu'elle vienne donc, ruine vivante au milieu des ruines, remuer la poussière d'empires écroulés et de grandeurs ensevelies sur une terre qui *fut* la plus puissante de toutes aux vieux jours de sa domination, qui *est* encore et sera éternellement la plus belle; moule admirable où la main céleste de la nature jeta le type des héros et des hommes libres, des belles et des vaillants, — des maîtres de la terre et de l'onde;

XXVI.

République de rois, citoyens de Rome! Et depuis, ô belle Italie! tu fus et tu es encore le jardin du monde, la patrie du beau dans les arts et la nature. Même dans ta solitude, qui est semblable à toi? Il n'est pas même jusqu'à tes herbes parasites qui ne soient belles; la fertilité des autres climats est moins riche que ton sol inculte. Ta chute même est glorieuse, et ta ruine est empreinte d'un charme pur et ineffaçable.

XXVII.

La lune est levée, pourtant il n'est pas nuit : le soleil, à son déclin, partage avec elle l'empire du firmament. Un océan de gloire inonde les cimes bleuâtres des montagnes du Frioul; le ciel est sans nuage, mais un arc-en-ciel de mille couleurs se déploie à l'occident, où le jour va rejoindre l'éternité du passé, pendant qu'à l'orient l'humble croissant de Diane flotte dans l'air azuré, — île des bienheureux.

XXVIII.

Une seule étoile est auprès d'elle, et règne avec elle sur la moitié du riant empyrée; cependant cet océan de lumière soulève ses vagues brillantes et en couvre le sommet des monts de la Rhétie. On dirait que le jour et la nuit luttent ensemble, jusqu'à ce que la nature vienne interposer son autorité; — la profonde Brenta roule mollement ses flots teints de la couleur pourprée d'une rose naissante dont l'éclat rayonne sur l'onde mobile.

XXIX.

Le miroir liquide réfléchit la face du ciel avec toutes ses nuances variées et magiques, depuis les derniers feux du jour jusqu'aux clartés naissantes des étoiles. Mais la scène change. Une ombre plus pâle jette son manteau sur les montagnes; le jour qui finit meurt comme le dauphin, à qui chaque convulsion communique une couleur nouvelle : celle qui accompagne son dernier soupir est la plus charmante de toutes; — puis — tout est fini, — et un gris sombre la remplace.

XXX.

Dans Arqua est une tombe; — là, dans un sarcophage élevé, reposent les ossements de l'amant de Laure; là viennent ceux qu'ont charmés ses chants harmonieux, les pèlerins voués au culte de son génie. Il lui fut donné de créer une langue et de relever son pays de la honte imprimée à son nom par le joug stupide de ses barbares ennemis. Les pleurs harmonieux dont il arrosa l'arbre dépositaire du nom de sa maîtresse lui ont assuré à lui-même l'immortalité [13].

XXXI.

Arqua, un village des montagnes, le vit mourir [14] et a recueilli sa cendre; c'est là qu'il passa ses derniers jours et descendit la vallée de la vie. Les villageois sont fiers (c'est là une légitime fierté, et qui les honore) de montrer à l'étranger sa maison et sa sépulture, toutes deux empreintes d'une simplicité vénérable, plus en harmonie avec ses chants que ne le serait une pyramide érigée sur sa tombe.

XXXII.

Et le doux et tranquille hameau qu'il habita semble fait tout exprès pour celui qui, déçu dans ses espérances, pénétré du sentiment de sa mortalité, a cherché un refuge à l'ombre de cette verte colline. De là on aperçoit encore de loin les cités bruyantes; mais leur éclat se déploie en vain aux regards : il ne saurait plus vous tenter; et puis il y a assez de bonheur et de joie dans les rayons d'un beau soleil,

XXXIII.

Qui dore les montagnes, les feuilles, les fleurs, et brille dans le ruisseau murmurant; auprès de son onde, les heures fortunées s'écoulent limpides comme elle, dans une calme langueur qui ressemble à la paresse, et pourtant a sa philosophie. Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui nous enseigne à mourir. Là, nous n'avons point de flatteurs; la vanité ne nous y prête pas son secours illusoire: l'homme est seul à lutter avec son Dieu,

XXXIV.

Et aussi peut-être avec des démons [15] qui énervent la force des meilleures pensées, et choisissent pour leur proie les cœurs mélancoliques; ceux-ci, marqués dès leur naissance d'un signe de tristesse, se plaisent à vivre au sein du découragement et des ténèbres; se croyant prédestinés à d'incurables maux, ils voient du sang dans le soleil, à leurs yeux la terre est une tombe, la tombe un enfer, et pour eux l'enfer est assombri encore.

XXXV.

Ferrare [16]! l'herbe croît dans tes larges rues, dont la symétrie ne fut pas faite pour la solitude; on dirait qu'une malédiction pèse sur la résidence de tes souverains, sur cette antique maison d'Este, qui pendant si longtemps maintint sa domination dans ses murs; sur ces princes, tour à tour, et selon les caprices d'un despotisme étroit, protecteurs ou tyrans des hommes ceints du laurier que le front du Dante seul avait porté avant eux.

XXXVI.

Le Tasse est tout à la fois leur gloire et leur honte! Ecoutez ses accents, puis allez visiter sa cellule! Voyez de quel prix Torquato a payé sa gloire! Voyez le séjour qu'Alfonse assigna à son poëte. Le misérable despote ne put réussir à courber le génie outragé dont il voulut éteindre le flambeau; en vain il le plongea dans un enfer où il l'environna de maniaques, son immortelle gloire dissipa les nuages, et aujourd'hui ce nom

XXXVII.

Est entouré des larmes et des hommages des siècles; pendant que le tien, Alfonse, pourrirait dans l'oubli, et se perdrait dans l'ignoble poussière et le néant où est descendue ta race orgueilleuse, si tu ne formais dans la destinée du poëte un anneau qui nous oblige à penser à ta perversité impuissante. Alfonse! comme nos mépris accompagnent ton nom! comme ils te dépouillent de toute ta magnificence ducale! Né dans un autre rang, c'est à peine si tu aurais été digne de servir d'esclave à celui que tu as fait gémir.

XXXVIII.

Toi! né pour manger, être méprisé, puis mourir comme meurent les brutes, auxquelles tu ressemblais, si ce n'est que ton auge était plus splendide, et plus vaste ton étable; *Lui!* le front ridé par les chagrins, mais ceint d'une gloire qui rayonnait alors et brille encore aujourd'hui à la face de tous ses ennemis, de la bande de la Crusca et de ce Boileau, envieux acharné, s'efforçant d'abaisser tout ce qui faisait honte à la lyre discordante de sa patrie [17], lyre de laiton aux sons monotones et par qui les dents sont agacées.

XXXIX.

Paix à l'ombre outragée de Torquato! Vivant ou mort, sa destinée fut de servir de but à la haine et à ses flèches empoisonnées, dont aucune ne l'atteignit! O triomphateur! aucun chantre moderne ne t'a surpassé. Chaque année amène à la vie des milliers d'hommes; mais combien de

temps l'océan des générations roulera ses vagues, sans que toute cette multitude innombrable réunie nous offre un génie comme le tien! En condensant tous ces rayons épars, on n'en formera pas un soleil.

XL.

Tout grand que tu es, tu as des égaux dans tes devanciers, dans tes compatriotes, les chantres de l'enfer et de la chevalerie : le premier, c'est le barde toscan, l'auteur de la *Divine Comédie*; l'autre est le digne rival du Florentin, le Scott du Midi [18], le ménestrel dont la baguette magique sut créer un monde nouveau, et, comme l'Arioste du Nord, chanter la guerre et l'amour, les dames et les preux chevaliers.

XLI.

La foudre arracha du front de l'Arioste [19] le laurier de fer dont il était couronné, et la foudre eut raison, car la couronne tressée par la gloire appartient à l'arbre que respecte le feu du ciel [20], et cette trompeuse imitation ne faisait que déparer le front du poëte; si toutefois la superstition s'en afflige, qu'elle sache qu'ici-bas la foudre sanctifie tout ce qu'elle a frappé : — cette tête est maintenant doublement sacrée [21].

XLII.

Italie! ô Italie! toi qui as le don fatal de la beauté, devenu pour toi un douaire funèbre dans le présent et le passé, sur ton front charmant la honte a creusé de douloureux sillons, et tes annales sont gravées en caractères de flamme. Hélas! dans ta nudité que n'es-tu moins belle, ou que n'es-tu assez forte pour revendiquer tes droits et rejeter de ton sol les brigands qui viennent en foule répandre ton sang et boire les larmes de ta détresse!

XLIII.

Alors, ou tu inspirerais un salutaire effroi, ou, éveillant moins de désirs, tu coulerais des jours humbles et paisibles, et nous n'aurions pas à déplorer tes charmes funestes; alors les Alpes ne vomiraient pas dans tes plaines des torrents ar-

més ; les hordes hostiles de vingt nations spoliatrices ne viendraient pas se désaltérer dans les eaux sanglantes du Pô; le glaive de l'étranger ne serait pas ta seule et triste défense, et, victorieuse ou vaincue, tu ne deviendrais pas l'esclave de tes amis ou de tes ennemis [22].

XLIV.

Dans les voyages de ma jeunesse, j'ai parcouru l'itinéraire de ce Romain, l'ami de la plus haute intelligence de Rome, l'ami de Tullius [23] : pendant que mon navire, poussé par une fraîche brise, rasait le brillant azur des flots, je vis Mégare en face de moi; derrière était Égine, le Pirée à ma droite, à ma gauche Corinthe. Penché sur la proue, je contemplai cet ensemble de ruines, placé là devant moi, tel que son aspect douloureux avait jadis frappé ses regards;

XLV.

Car ces ruines, le temps ne les a pas relevées; seulement à leurs côtés s'élevaient çà et là des habitations barbares, qui font qu'on environne de plus de regret et d'amour les chétifs et derniers rayons de leur splendeur au loin dispersée, et les débris mutilés de leur grandeur évanouie. Le Romain, dans son temps, vit ces tombes, ces sépulcres de cités qui excitent une douloureuse admiration, et sur une page que les siècles nous ont transmise, il a consigné la leçon morale tirée de son pèlerinage.

XLVI.

Cette page est maintenant devant moi, et sur la mienne les ruines de *sa* patrie viennent s'ajouter à la masse des états expirés dont il déplorait le déclin, et moi la désolation. Toutes les ruines d'alors existent encore; et maintenant, hélas! Rome, la Rome impériale, abattue par l'orage, est couchée dans la même poussière et les mêmes ténèbres ! et nous passons devant le squelette de sa figure titanique [24], débris d'un autre monde, et dont les cendres sont encore chaudes!

XLVII.

Et cependant, Italie ! le bruit de tes humiliations doit

retentir et retentira chez toutes les nations du globe; reine des beaux-arts, comme autrefois de la guerre, alors ta main nous protégeait, et elle nous guide encore; mère de notre religion, devant qui les nations se sont agenouillées pour obtenir les clefs du ciel! l'Europe, repentante de son parricide, peut te délivrer encore, et, refoulant les flots des Barbares, elle obtiendra de toi le pardon de ses torts.

XLVIII.

Mais l'Arno nous appelle aux blanches murailles où l'Athènes de l'Étrurie réclame et obtient un intérêt plus doux pour ses magiques palais. Au milieu de son amphithéâtre de collines, elle recueille ses blés, ses vins, ses huiles; et là, tenant en main sa corne pleine, l'Abondance bondit, joyeuse et vive. Sur les rives où l'Arno promène en souriant ses ondes, le commerce donna naissance au luxe moderne, et la science, sortant de son tombeau, vit luire pour elle une nouvelle aurore.

XLIX.

C'est là que Cythérée aime encore sous le marbre, et remplit de sa beauté l'atmosphère qui l'entoure [25] : en la contemplant dans cet aspect plus doux que l'ambroisie, nous aspirons une portion de son immortalité; le voile des cieux est à demi soulevé; nous restons immobiles sous le charme; dans les contours de ce beau corps, dans les traits de ce visage, nous voyons ce que peut produire le génie de l'homme là où défaillirait même la nature; et nous envions à l'antiquité son enthousiasme idolâtre, et la flamme innée qui a pu inspirer un tel chef-d'œuvre.

L.

Nous regardons, puis nous détournons la tête sans savoir où, éblouis et enivrés de tant de beauté, jusqu'à ce que le cœur [26] s'égare dans l'excès de son admiration; là, — là pour toujours, — enchaînés au char de l'art triomphant, nous sommes ses captifs, et ne pouvons nous résoudre à nous éloigner. Ah! nous n'avons pas besoin des termes scientifiques, pitoyable jargon des marchands de marbre, à

l'aide duquel le pédantisme prend la sottise pour dupe ; — nous avons des yeux, du sang, des artères, un cœur, qui confirment le choix du berger dardanien.

LI.

N'est-ce pas sous cette forme, ô Vénus! que tu apparus à Pâris, ou à Anchise plus fortuné encore? Ou est-ce ainsi que, dans tout l'éclat de ta divinité, tu vois à tes pieds ton vaincu, le dieu de la guerre? Appuyé sur tes genoux, ses yeux tournés vers toi regardent ton visage comme un astre, et se repaissent [27] du céleste incarnat de tes joues, pendant que de tes lèvres, comme d'une urne, coule une lave de baisers brûlants sur ses paupières, sur son front, sur sa bouche.

LII.

Enivrés, et plongés dans l'extase d'un muet amour, ne trouvant pas même dans toute leur divinité de quoi exprimer ou accroître le sentiment dont le cœur est plein, les dieux deviennent de simples mortels, et l'homme compte dans sa destinée des instants comparables aux plus brillants de la leur; mais bientôt l'argile terrestre revient peser sur nous de tout son poids; — n'importe; nous pouvons rappeler ses visions, et, avec le passé ou le possible, créer des formes rivales de cette statue, et images des dieux sur la terre.

LIII.

Je laisse au savant, au connaisseur, à l'artiste et à celui qui le singe [28], le soin de faire comprendre à notre ignorance la grâce de cette courbe, la volupté de ce contour; que ces gens-là décrivent ce qui est indécrivable! Je ne veux pas que leur souffle fétide ternisse l'onde limpide où pour toujours se réfléchira cette image, miroir fidèle et pur du rêve le plus ravissant que le ciel ait fait luire sur l'âme recueillie.

LIV.

Dans l'enceinte sacrée de Santa-Croce reposent des cendres qui la rendent plus sacrée encore [29], et qui seraient à

elles seules un gage d'immortalité, quand même il ne resterait que le souvenir du passé et cette poussière, reste d'esprits sublimes maintenant rentrés dans le chaos : ici sont déposés les ossements de Michel-Ange, d'Alfieri [30], et les tiens, ô Galilée! amant malheureux des étoiles; ici l'argile de Machiavel retourna à la terre d'où elle avait été tirée [31].

LV.

Voilà quatre génies qui, comme les quatre éléments, suffiraient à la création d'un monde. Italie! le temps qui a déchiré en mille endroits ton manteau impérial, refusera et a refusé à toute autre contrée la gloire d'enfanter des grands hommes du sein même de ses ruines. Il y a jusque dans ta décadence je ne sais quelle divinité qui la dore et la rajeunit de ses rayons; ce qu'étaient autrefois tes grands hommes, Canova l'est aujourd'hui.

LVI.

Mais où reposent les trois enfants de l'Étrurie, le Dante, Pétrarque, et, presque leur égal, le barde de la prose, le génie créateur qui écrivit les *Cent Nouvelles d'amour?* Où ont-ils déposé leurs ossements, ces hommes qui ont mérité d'être distingués dans la mort, comme ils l'ont été dans la vie, de l'argile du commun des mortels? Sont-ils réduits en poussière, et les marbres de leur patrie n'ont-ils rien à nous apprendre sur leur compte? Ses carrières n'ont-elles pu fournir la matière d'un buste? N'ont-ils pas confié à son sein le dépôt de leur cendre filiale?

LVII.

Ingrate Florence! le Dante repose loin de toi [32], et comme Scipion, il a refusé sa cendre au rivage qui l'outragea [33]. Tes factions, dans la fureur des discordes civiles, proscrivirent le barde dont le nom adoré sera à jamais et vainement environné des regrets de leurs enfants et de remords séculaires. Le laurier qui couronna le front vainqueur de Pétrarque [34] à son heure suprême avait grandi au loin sur un sol étranger; tu ne peux revendiquer ni sa vie, ni sa gloire, ni sa tombe vainement violée.

LVIII.

Mais sans doute Boccace [35] a légué sa cendre à sa patrie? elle repose à côté de celle de ses grands hommes, et des voix harmonieuses et graves chantent l'hymne des morts sur celui à qui la Toscane doit sa langue de sirène, cette musique dont les intonations sont des chants, cette poésie parlée? Non; — l'hyène du bigotisme a renversé sa tombe; une place lui est même refusée parmi les morts obscurs : on ne veut pas que le passant l'honore d'un soupir qui s'adresserait *à lui*.

LIX.

Leur cendre illustre manque à Santa-Croce; mais ils y brillent par leur absence même, comme autrefois, dans le cortége triomphal de César, l'image absente de Brutus n'en rappelait que mieux à Rome le plus vertueux de ses fils. Combien tu es plus heureuse, ô Ravenne! sur ton vieux rivage, dernier rempart de l'empire croulant, repose la cendre révérée de l'immortel exilé; — Arqua aussi conserve avec un noble orgueil et un soin jaloux ses poétiques vestiges, pendant que Florence, les yeux en pleurs, redemande en vain les morts qu'elle a proscrits.

LX.

Que nous fait sa pyramide de pierres précieuses [36], le porphyre, le jaspe, l'agate, les perles et le marbre de toutes couleurs où sont incrustés les ossements de ses ducs-marchands? La rosée qui, étincelant à la clarté des étoiles, infuse une douce fraîcheur au gazon sous lequel dorment les morts de qui les noms sont comme des mausolées élevés par la Muse, est foulée avec plus de recueillement et de respect que le marbre qui recouvre la tête des rois.

LXI.

Aux rives de l'Arno, dans ce temple splendide des arts où la sculpture rivalise avec sa sœur à la palette variée, d'autres objets encore parlent au cœur et aux yeux; d'autres merveilles y brillent, mais ce n'est pas pour moi; car j'ai accoutumé ma pensée à habiter avec la nature dans les

campagnes, plutôt qu'avec l'art dans les galeries. Une œuvre divine obtient toujours l'hommage de mon âme; néanmoins elle en exprime moins qu'elle n'en ressent, car l'arme qu'elle manie

LXII.

Est d'une autre trempe; et je me sens plus à l'aise aux bords du lac de Trasimène, dans ces défilés fatals à la témérité des Romains. Ici j'évoque le souvenir des ruses guerrières du Carthaginois, et son adresse à attirer ses ennemis entre les montagnes et la mer; là succomba le courage réduit au désespoir; là les torrents, grossis par des flots de sang, et devenus des rivières, sillonnèrent la plaine brûlante, au loin semée des débris des légions,

LXIII.

Semblables à une forêt abattue par les vents des montagnes; et tel fut l'acharnement de ce combat, telle cette frénésie de la guerre qui ne laisse à l'homme de sensations que pour le carnage, qu'un tremblement de terre ne fut point remarqué par les combattants [87] ! Personne ne s'aperçut que la nature chancelait sous ses pieds, et ouvrait un sépulcre pour ceux à qui leur bouclier servait de drap mortuaire : tant elle absorbe tout, la rage qui pousse les unes contre les autres les nations en armes !

LXIV.

La terre était pour eux comme une barque dont le rapide roulis les emportait vers l'éternité ; autour d'eux ils voyaient l'Océan, mais ils n'avaient pas le temps de remarquer les mouvements de leur navire; les lois de la nature étaient suspendues en eux : ils ne ressentirent pas cette terreur qui règne partout alors que les montagnes tremblent, que les oiseaux, abandonnant leurs nids renversés, plongent au sein des nuages pour y trouver un refuge, que les troupeaux mugissants s'abattent sur la plaine onduleuse, et que l'épouvante de l'homme ne trouve point de voix.

LXV.

Bien différent est le tableau qu'offre aujourd'hui Trasi-

mène : son lac est une nappe d'argent; sa plaine n'est sillonnée que par la charrue pacifique; ses arbres séculaires s'élèvent épais comme autrefois les cadavres entassés où sont maintenant leurs racines. Mais un ruisseau, à l'onde faible, au lit étroit, a emprunté son nom à la pluie de sang de cette fatale journée, et le *Sanguinetto* nous indique l'endroit où le sang des Romains abreuva la terre et teignit les eaux indignées !

LXVI.

Mais toi, ô Clitumne! de ton onde charmante, le plus pur cristal où jamais la Naïade soit venue se mirer et baigner son beau corps sans voile, tu arroses tes rives herbeuses, où vient paître le blanc taureau; ô le plus pur des fleuves! que ton cours est limpide! que ton aspect est serein! sans doute le carnage ne profana jamais cette onde; elle a toujours servi de bain et de miroir aux jeunes beautés.

LXVII.

Près de ta rive fortunée, un temple aux proportions légères et délicates s'élève, pour consacrer ta mémoire, sur la pente douce de la colline; à ses pieds coule ton onde paisible; souvent on y voit bondir le poisson aux écailles brillantes, qui habite et se joue dans les profondeurs de ton cristal transparent; parfois un nénufar, détaché de sa tige, fait voile et s'abandonne au courant de l'onde murmurante.

LXVIII.

Ne passez pas sans rendre hommage au génie de ce lieu! Si dans l'air un plus doux zéphyr vient rafraîchir votre front, c'est lui qui vous l'envoie; si sa rive s'embellit d'une plus riante verdure, si la fraîcheur de ces beaux lieux passe à votre cœur, si ce baptême de la nature en efface pour un moment l'aride poussière d'une vie importune, c'est lui que vos prières doivent remercier de cette suspension de vos ennuis.

LXIX.

Entendez ces eaux qui mugissent! De ces hauteurs escar-

pées le Vélino s'élance dans le précipice qu'ont creusé ses flots! Imposante cataracte! Rapide comme l'éclair, la masse éblouissante écume et bondit dans l'abîme ébranlé! Véritable enfer des eaux, où la vague hurle et siffle au milieu des tortures d'une ébullition sans fin; la sueur d'agonie arrachée à ce nouveau Phlégéton s'attache en flocons aux noirs rochers qui, sur les bords du golfe, lèvent un front horrible, inexorable.

LXX.

Elle monte en écume jusqu'au ciel, d'où elle redescend en pluie continue. Ce nuage intarissable de douce rosée forme, pour le pays d'alentour, un avril perpétuel, et une verdure toujours fraîche y brille de l'éclat de l'émeraude. — Comme ce gouffre est profond! comme le gigantesque élément bondit de roc en roc! Dans le délire qui le transporte, il écrase les rochers, qui, usés et fendus par ses terribles pas, laissent voir d'effroyables ouvertures à travers lesquelles

LXXI.

S'élance l'immense colonne d'eau; on la prendrait pour la source d'une jeune mer, arrachée au flanc des montagnes dans l'enfantement douloureux d'un monde nouveau; on ne soupçonnerait pas qu'elle donne naissance à des ondes pacifiques qui serpentent en murmurant dans la vallée : — tournez la tête! voyez-la s'avancer comme une éternité qui va tout engloutir dans son cours, enivrant l'œil d'effroi, — cataracte sans égale [38],

LXXII.

Belle dans son horreur! mais suspendue sur cet abîme, au-dessous des rayons brillants du matin, de l'un à l'autre bord; Iris étend son arc radieux au sein de l'infernale tempête; on dirait l'espérance assise au chevet d'un mourant; ses teintes n'ont point subi d'altération, et pendant qu'autour d'elle tout est agité par le délire des eaux, elle conserve sa sérénité, et l'éclat de ses couleurs n'en est point terni: on croirait voir, au milieu de cette scène de désolation, l'a-

mour suivant d'un œil calme et serein les transports de la démence.

LXXIII.

Me voici de nouveau dans les forêts des Apennins, ces Alpes enfants, qui exciteraient mon admiration si déjà n'avait frappé mes regards l'aspect plus imposant des Alpes maternelles, où sur des rocs plus escarpés le sapin se balance, où rugit le tonnerre des avalanches; mais j'ai vu le Jungfrau lever son front couvert de neige, vierge de pas humains; j'ai vu de près et de loin les glaciers du Mont-Blanc; j'ai entendu les roulements de la foudre dans les montagnes de Chincari,

LXXIV.

Les anciens monts Acrocérauniens; j'ai vu sur le mont Parnasse voler les aigles, qui semblaient les génies de ce lieu prenant leur essor vers la gloire, tant était grande la hauteur à laquelle ils s'élevaient; j'ai contemplé l'Ida avec les yeux d'un Troyen : l'Athos, l'Olympe, l'Etna, l'Atlas, ont diminué à mes regards l'importance de ces collines, à l'exception des cimes solitaires du Soracte [39], qui *maintenant* n'a point de neige, et a grand besoin de la lyre d'Horace

LXXV.

Pour le recommander à notre souvenir; il s'élève du milieu de la plaine comme une vague partie de loin, et qui, sur le point de se briser, reste un instant suspendue. Que d'autres interrogent leur mémoire, en exhument avec ravissement des citations classiques, et fassent redire aux échos des sentences latines; j'ai trop abhorré dans mon enfance l'ennuyeuse leçon apprise à contre-cœur, récitée mot pour mot, pour me plaire aux vers du poëte, et répéter avec plaisir

LXXVI.

Ce qui me rappelle la potion nauséabonde infligée chaque jour à ma mémoire. Vainement le progrès des années m'a enseigné depuis à méditer ce que j'avais appris; l'impatience

de mon jeune âge a enraciné mes premiers dégoûts ; ces chefs-d'œuvre ont perdu pour moi leur fraîcheur et leur charme avant que mon esprit pût goûter ce qu'il eût peut-être recherché de lui-même si on lui eût laissé la liberté de choisir ; il est trop tard maintenant pour guérir mes antipathies, et ce qu'alors je détestais, aujourd'hui je l'abhorre.

LXXVII.

Adieu donc, Horace, toi que j'ai tant haï, non par ta faute, mais par la mienne ; c'est un malheur que de comprendre, sans les goûter, tes chants lyriques, que de connaître tes vers sans les aimer. Et pourtant nul moraliste ne nous révèle avec plus de profondeur notre vie courte et chétive ; nul poëte ne nous enseigne mieux les secrets de son art ; nul ne manie avec plus d'enjouement les traits de la satire, pénétrant la conscience, et, sans blesser notre cœur, y éveillant une émotion salutaire. Et cependant adieu. Je te quitte sur la cime du mont Soracte.

LXXVIII.

O Rome ! ô ma patrie ! ô cité de l'âme ! les orphelins du cœur doivent se tourner vers toi, mère solitaire d'empires expirés ! ils apprendront alors à renfermer dans leur sein leurs chétives douleurs. Que sont nos maux et nos souffrances ? Venez voir les cyprès, entendre le hibou, et frayer votre chemin sur les débris des trônes et des temples, vous dont les tourments sont des malheurs d'un jour ! — un monde est à vos pieds, aussi fragile que votre poussière !

LXXIX.

La Niobé des nations ! la voilà debout [40] ! Mère sans enfants, reine découronnée, muette dans sa douleur, ses mains flétries tiennent une urne vide dont les siècles ont dispersé au loin la cendre sacrée ; la tombe des Scipions ne renferme point maintenant leur poussière ; les sépulcres mêmes sont veufs de leurs héroïques habitants. Vieux Tibre ! tu continues à couler à travers un désert de marbre ; lève-toi ! et de tes vagues jaunes fais un voile à sa détresse.

LXXX.

Le Goth, le chrétien, le temps, la guerre, l'inondation, l'incendie, ont abaissé tour à tour l'orgueil de la cité aux sept collines ; elle a vu les étoiles de sa gloire s'éteindre une à une, et les rois barbares fouler sous les pieds de leurs chevaux la route par laquelle le char des triomphateurs montait au Capitole ; temples et tours se sont écroulés sans laisser de trace : — chaos de ruines ! qui se reconnaîtra au sein de ce vide, et, éclairant d'un pâle rayon ces fragments obscurs, dira : « Là était, là est, » alors que partout règne une double nuit ?

LXXXI.

La double nuit des siècles et de l'ignorance, fille de la nuit, a enveloppé et enveloppe encore tout ce qui nous entoure ; là on ne marche qu'en tâtonnant. L'Océan a sa carte, les astres ont la leur, et la science les déroule dans son vaste giron ; mais Rome est un désert où nous n'avançons qu'à l'aide de souvenirs qui souvent nous égarent ; soudain nous battons des mains et nous écrions : « *Eureka!* » Nous croyons découvrir quelque chose, et nous n'avons devant nous qu'un mirage trompeur de ruines.

LXXXII.

Hélas ! où est-elle la cité superbe ? Où sont les trois cents triomphes[41], et le jour où le poignard, dans la main de Brutus, surpassa en gloire l'épée du conquérant ? Qu'est devenue la voix de Tullius, la lyre de Virgile, le burin éloquent de Tite-Live ? Mais Rome revit dans les écrits de ces trois hommes ; tout le reste—est mort. Malheur à notre terre ! nous ne reverrons plus dans son regard l'éclat dont il brillait alors que Rome était libre !

LXXXIII.

O toi, dont le char roulait sur la route de la fortune, victorieux Sylla ! toi qui commenças par vaincre les ennemis de ton pays avant d'écouter la voix de ta colère et de venger tes injures ; toi qui laissas s'accumuler la mesure de tes ressentiments jusqu'à ce que tes aigles planassent sur l'Asie

abattue ; — toi qui d'un regard anéantissais des sénats, — toi qui fus Romain encore, malgré tous tes vices, car avec une sérénité expiatoire tu déposas plus qu'une couronne terrestre, —

LXXXIV.

Le laurier dictatorial, aurais-tu pu deviner à quelles chétives proportions serait réduit un jour ce qui faisait de toi plus qu'un mortel, et que Rome serait jetée si bas par d'autres que par des Romains, elle qui était proclamée éternelle, dont les guerriers ne s'armaient que pour vaincre; elle qui couvrait la terre de son ombre superbe. et dont les ailes déployées touchaient aux deux bouts de l'horizon ; — elle, enfin, qu'on saluait du nom de toute-puissante?

LXXXV.

Le premier des victorieux, ce fut Sylla ; mais notre Sylla, Cromwell, fut le plus sage des usurpateurs : lui aussi il balaya devant lui des sénats, pendant que sa hache, équarissant le trône, en faisait un billot.— Immortel rebelle ! Voyez ce qu'il en coûte de crimes pour être libre un moment et vivre dans la postérité! Mais sa destinée recèle une grande leçon morale : l'anniversaire de deux victoires le vit mourir; le jour où il avait conquis deux royaumes le vit, plus heureux, rendre le dernier souffle.

LXXXVI.

Le *trois septembre*, qui l'avait fait roi, sauf la couronne, le fit doucement descendre du trône de la force, et rendit son argile à la terre maternelle. La fortune, en cette occasion, n'a-t-elle pas montré que la gloire, la puissance, tout ce que nous prisons le plus et que nous poursuivons à travers tant de fatigues, tout cela est à ses yeux un bien moins précieux que la tombe? Si nous pensions comme elle, que la destinée de l'homme serait différente!

LXXXVII.

Et toi, statue imposante [42] qui subsistes encore dans les formes austères d'une majestueuse nudité; toi qui, au milieu des cris des meurtriers, vis tomber à tes pieds César

sanglant, César s'enveloppant des plis de sa toge pour mourir avec dignité, victime offerte en holocauste sur tes autels par la reine des dieux et des hommes, la puissante Némésis ! Est-il mort en effet, et toi, Pompée, aussi? Qu'avez-vous été tous deux ? Vainqueurs de rois sans nombre, ou simples marionnettes de théâtre?

LXXXVIII.

Et toi que la foudre a frappée, nourrice de Rome[43] ! louve, dont les mamelles de bronze semblent verser encore le lait de la victoire dans cette enceinte où, monument de l'art antique, tu apparais à nos regards; mère au cœur fort! le grand fondateur des Romains puisa son courage à ta sauvage mamelle; sillonnée par le feu céleste de Jupiter, et les membres noircis encore par la foudre, — tu n'as donc point oublié tes devoirs de mère? tu veilles donc encore sur tes immortels nourrissons?

LXXXIX.

Oui! — Mais ceux que tu as nourris sont morts; ils ne sont plus, ces hommes de fer; on a bâti des villes avec les débris de leurs sépulcres. Imitateurs de ce qui causait leur effroi, les hommes ont versé leur sang; ils ont combattu et vaincu, et, plagiaires serviles des Romains, ils ont marché de loin dans la même voie; mais nul n'a élevé sa puissance à la même hauteur; nul, si on en excepte un homme orgueilleux qui n'est point encore dans la tombe, mais qui, vaincu par lui-même, est aujourd'hui l'esclave de ses esclaves. —

XC.

Dupe d'une fausse grandeur, espèce de César bâtard, il a suivi d'un pas inégal son antique modèle; car l'âme du Romain avait été jetée dans un moule moins terrestre[44]; avec des passions ardentes, il avait un jugement froid et un immortel instinct qui rachetait les faiblesses d'un cœur tendre, mais intrépide; parfois c'était Alcide filant aux pieds de Cléopâtre, — mais bientôt, redevenu lui-même,

XCI.

Il venait, voyait, vainquait! Mais l'homme qui, traitant ses aigles comme des faucons dressés par le chasseur, leur apprit à fuir à la tête de ces bataillons gaulois qu'il avait tant de fois conduits à la victoire; l'homme dont le cœur était sourd, et semblait ne jamais s'écouter lui-même; cet homme-là était étrangement organisé. Il n'avait qu'une faiblesse, la dernière de toutes, — la vanité. — Il y avait de la coquetterie dans son ambition. — Il tendait — à quoi? Que voulait-il? Qu'il le dise lui-même!

XCII.

Il voulut être tout ou rien. — Ne pouvait-il pas attendre que la tombe lui assignât son niveau? Encore quelques années, et il eût irrévocablement partagé le destin des Césars que foulent nos pas : c'est donc pour en venir *là* que le conquérant élève ses arcs de triomphe! c'est pour cela que le monde est inondé comme autrefois d'un déluge de sang et de larmes! déluge universel, où l'homme infortuné ne trouve point d'arche de salut, et dont les eaux ne baissent que pour déborder encore! Grand Dieu! envoyez-nous votre arc-en-ciel!

XCIII.

Quel fruit recueillons-nous de notre stérile existence? Nous avons des sens étroits, une raison fragile, une vie courte; la vérité est une perle qui se plaît dans les profondeurs de l'Océan; toutes choses sont pesées dans l'injuste balance de la coutume; l'opinion est une reine toute-puissante dont le voile ténébreux enveloppe la terre : si bien que le bien et le mal ne sont que des accidents, et les hommes tremblent que leur jugement ne devienne trop éclairé, qu'on ne leur fasse un crime de leurs libres pensées, et que la terre n'ait trop de lumière.

XCIV.

Et c'est ainsi qu'ils végètent dans l'inertie et la misère, pourrissent de père en fils et de siècle en siècle, orgueilleux de leur nature avilie, et meurent en léguant leur dé-

mence héréditaire à la race nouvelle des esclaves à venir; ceux-là combattront à leur tour pour le choix des tyrans : plutôt que d'être libres, ils verseront leur sang comme des gladiateurs, dans la même arène déjà couverte des cadavres de leurs frères, jonchée des feuilles du même arbre.

XCV.

Je ne parle pas des croyances de l'homme. — C'est une question qui reste entre l'homme et son Créateur. — Je parle de choses avérées, patentes et publiques; — de choses dont chaque jour, chaque heure est témoin. — Je parle du double joug qu'on nous impose, des intentions avouées par la tyrannie, de l'édit fulminé par les rois de la terre, devenus les copistes de celui qui naguère humilia leur orgueil, et les réveilla en sursaut sur leur trône, homme couvert d'une immortelle gloire si à cela se fût borné son bras puissant.

XCVI.

Les tyrans ne peuvent-ils donc être vaincus que par des tyrans? La liberté ne pourra-t-elle trouver un champion et un fils semblable à celui que Colombie vit apparaître alors que, nouvelle Pallas, elle naquit tout armée, vierge courageuse et pure? Ou de telles âmes ne croissent-elles que dans le désert, dans les profondeurs des antiques forêts, auprès des cataractes mugissantes, sur cette terre où la nature, mère affectueuse, sourit à Washington enfant? La terre ne renferme-t-elle plus dans son sein de telles semences, ou l'Europe de tels rivages?

XCVII.

Mais la France s'enivra de sang pour vomir le crime, et ses saturnales ont été funestes à la cause de la liberté; elles le seront dans tous les siècles et dans tous les climats; car les jours de sang dont nous avons été témoins, le mur de diamant élevé par l'ambition entre l'homme et ses espérances, et le drame honteux joué dernièrement sur la scène du monde, sont devenus le prétexte d'une oppression éternelle, qui dépouille de sa fleur l'arbre de la vie, et condamne l'humanité au pire des destins, — à une seconde chute.

XCVIII.

Néanmoins, ô liberté! ta bannière en lambeaux continue à flotter, et, pareille à la foudre, elle s'avance *contre* le vent; le clairon de ta voix, aujourd'hui affaiblie et mourante, retentira plus fort après la tempête. Ton arbre a perdu ses fleurs; son écorce, mutilée par la hache, semble rude et flétrie; mais il a conservé sa sève, et ses semences sont déposées profondément jusque dans le sol du Nord : attendons; un printemps meilleur amènera des fruits moins amers.

XCIX.

Il est une vieille tour ronde et d'un style sévère, forte comme une citadelle [48]; ses remparts de pierre suffiraient pour arrêter la marche d'une armée. Elle s'élève solitaire, munie encore de la moitié de ses créneaux, avec le lierre qui la couvre depuis deux mille ans, guirlande de l'éternité, qui jette sur les débris du temps la parure de son vert feuillage. — Qu'était cette forteresse? Quel trésor est enfoui et caché dans ses caveaux? — Le tombeau d'une femme.

C.

Mais qui était-elle, cette reine des morts qui a un palais pour tombe? Fut-elle chaste et belle, digne de la couche d'un roi, — ou plus encore, — d'un Romain? De quelle race de guerriers et de héros fut-elle mère? A quelle fille transmit-elle sa beauté? Comment a-t-elle vécu? — Comment a-t-elle aimé? Comment est-elle morte? Est-ce pour consacrer la mémoire d'une destinée plus que mortelle qu'on l'a ainsi honorée et déposée dans cette magnifique sépulture, où n'oseraient pourrir de vulgaires dépouilles?

CI.

Fut-elle de celles qui aiment leurs époux, ou de celles qui aiment l'époux d'un autre? car il s'est trouvé de ces femmes-là, même dans les temps antiques, si nous en croyons les annales de Rome. Eut-elle la gravité de Cornélie, ou l'air léger de la gracieuse reine d'Égypte? Aima-t-elle le plaisir? — ou lui fit-elle la guerre, inébranlable dans sa

vertu? Inclina-t-elle aux tendres sentiments du cœur, ou, plus sage, refusa-t-elle d'admettre l'amour dans ses douleurs? — Car les affections sont ainsi.

CII.

Peut-être qu'elle mourut jeune; peut-être qu'elle succomba sous des chagrins bien plus lourds que la tombe colossale qui pèse sur sa cendre légère. Un nuage s'étendit sur sa beauté; la tristesse empreinte dans son œil noir annonça par avance le destin que le ciel réserve à ceux qu'il aime, — une mort prématurée; et cependant le soir de sa vie s'embellit de l'éclat du soleil couchant, clarté maladive, hespérus des mourants, qui imprime à la joue fanée le rouge de la feuille d'automne.

CIII.

Peut-être aussi qu'elle mourut âgée; — après avoir survécu à tout, à ses charmes, à ses proches, à ses enfants. — Les longues tresses de ses cheveux blancs lui rappelaient encore quelque chose de l'époque où leurs boucles élégantes faisaient son orgueil, où l'éclat de sa beauté attirait sur elle l'envie, l'admiration et les regards de Rome. Mais où s'égarent nos conjectures! — Tout ce que nous savons, c'est que Métella est morte l'épouse du plus riche des Romains; et voilà le monument que lui a élevé l'orgueil ou l'amour de son époux!

CIV.

O tombe! je ne sais pourquoi, mais en restant ainsi près de toi, je me figure que j'ai connu celle que tu recouvres, et le passé me revient en mémoire. Une harmonie connue arrive jusqu'à moi; seulement le ton en est changé et solennel, comme lorsque le vent nous apporte le prolongement lointain du tonnerre expirant. Je suis tenté de m'asseoir à côté de cette pierre tapissée de lierre, et d'y rester jusqu'à ce que mon imagination échauffée ait donné un corps à mes pensées, et évoqué des formes du sein de ces flottants débris du naufrage des temps;

CV.

Jusqu'à ce qu'avec les planches éparses sur les rochers,

elle m'ait construit une nacelle d'espérance pour affronter une fois encore l'Océan, et le choc des vagues bruyantes, et le mugissement sans fin qui assiége la rive solitaire où est venu échouer tout ce qui nous était cher. Mais lors même que des débris de la tempête je parviendrais à me construire une barque grossière, où tournerais-je ma proue? A l'exception de ce qui est ici, il n'est point de patrie, d'espérance, de vie qui puisse me sourire.

CVI.

Que les vents hurlent donc! leur harmonie me bercera, tempérée la nuit par le cri des hiboux, tel que je l'entends maintenant à travers l'ombre qui commence à s'étendre sur la demeure de ces oiseaux des ténèbres; ils se répondent les uns aux autres sur le mont Palatin, ouvrant de grands yeux gris et brillants, et battant des ailes. — En un tel lieu, que sont nos chétives douleurs? Je ne saurais compter les miennes.

CVII.

Le cyprès, le lierre et le violier entrelacés en masse compacte, des buttes de terre amoncelées où furent jadis des appartements, des arceaux écroulés, des fragments de colonnes, des voûtes comblées, des fresques dans des souterrains humides où les hiboux viennent chercher les ténèbres de la nuit: — sont-ce des temples, des bains, des salles? Prononce qui pourra; tout ce que les recherches de la science lui ont fait découvrir, c'est que ce sont des murs. — Voilà le mont impérial! Ainsi tombent les puissants.

CVIII.

C'est là la moralité de toutes les histoires; c'est l'éternelle répétition du passé. D'abord la liberté, puis la gloire; — après elle, la richesse, le vice, la corruption; — enfin la barbarie. Et l'histoire, avec tous ses vastes volumes, n'a qu'*une seule* page; — et c'est ici surtout qu'il faut la lire, ici où la tyrannie fastueuse accumula tous les trésors, toutes les délices que pouvaient désirer les yeux, les oreilles,

le cœur, l'âme, toutes les jouissances exprimables. — Mais arrière les paroles; approchez!

CIX.

C'est de l'admiration qu'il faut ici, — c'est de l'enthousiasme, — du mépris, — du rire, — des larmes; — car ici il y a place pour tous ces sentiments divers. — Homme, balancier suspendu entre un sourire et une larme, des siècles et des empires sont entassés dans cet espace; cette montagne aplanie soutenait une pyramide de trônes, et les insignes de la gloire la couronnaient d'un tel éclat, que les feux du soleil y puisaient une splendeur plus vive! Où sont maintenant ses palais d'or? Où sont ceux qui osèrent les construire?

CX.

Tullius fut moins éloquent que toi, colonne sans nom, dont la terre recouvre la base! Où sont les lauriers qui paraient le front de César? Couronnez-moi avec le lierre de sa tombe. A qui assignerons-nous cet arc-de-triomphe ou cette colonne que j'ai devant moi? A Titus? A Trajan? Non, — mais au temps: trophées, colonnes, il déplace tout en se jouant; la statue d'un apôtre s'installe sur l'urne impériale, où des cendres dormaient, sublimes,

CXI.

Dans leur sépulture aérienne, sous le ciel bleu de Rome, voisines des étoiles; l'esprit qui les animait était digne du séjour des astres. Il fut le dernier qui donna des lois à la terre entière, au monde romain; nul après lui ne soutint ce fardeau, nul ne conserva ses conquêtes. Il fut plus qu'un Alexandre; exempt d'intempérance, pur du sang de ses amis, son front serein brilla sur le trône de toutes les vertus. — Aujourd'hui encore le nom de Trajan est adoré.

CXII.

Où est la colline des triomphes, le haut lieu où Rome embrassait ses héros? Où est la roche Tarpéienne, digne terme où venait aboutir la trahison, promontoire d'où le traître précipité guérissait son ambition? Est-ce bien ici que les

vainqueurs déposaient leurs dépouilles? Oui; et là-bas, dans cette plaine, dorment mille ans de factions réduites au silence. Voilà le Forum qu'ont illustré tant d'immortels accents; — dans l'air éloquent, la parole de Cicéron respire encore!

CXIII.

Champ de bataille où régnèrent la liberté, les factions, la gloire, le carnage : là s'exhalèrent les passions d'un peuple fier, depuis la première heure de sa domination naissante jusqu'au jour où le monde n'offrit plus rien à conquérir; mais, longtemps avant cette époque, la liberté s'était voilé le visage, et l'anarchie avait usurpé ses attributs; jusqu'à ce qu'un soldat audacieux pût impunément fouler aux pieds un sénat d'esclaves muets, ou acheter les voix vénales de lâches plus vils encore.

CXIV.

Détournons nos regards de tous ces tyrans, et reportons-les vers le dernier tribun de Rome, vers toi qui voulus effacer de son front des siècles de honte, — toi, l'ami de Pétrarque, — l'espoir de l'Italie, Rienzi! le dernier des Romains! Tant qu'il poindra une feuille sur le tronc flétri de l'arbre de la liberté, qu'elle serve à décorer la tombe de l'orateur du Forum, — du chef du peuple, — de ce nouveau Numa, — dont le règne, hélas! fut trop court.

CXV.

Égérie! douce création d'un mortel [46] qui, pour reposer sa tête, n'a rien trouvé sur la terre d'aussi beau que ton sein idéal, qui que tu sois, ou aies été, — jeune aurore aérienne, nymphe imaginaire d'un amant au désespoir; ou peut-être beauté terrestre, objet des hommages d'un adorateur au-dessus du commun des hommes; où que tu aies pris naissance, tu fus une belle pensée revêtue d'une forme charmante.

CXVI.

La mousse de ta fontaine est encore arrosée par ton

onde pure, ton onde élyséenne. Ta grotte protége le cristal limpide, dònt la surface, que n'ont point ridée les ans, réfléchit le doux génie de ce lieu; les œuvres de l'art ne défigurent plus cette verte et sauvage rive; tes ondes delicates ne dorment plus emprisonnées dans le marbre; elles jaillissent doucement, avec un suave murmure, de la base de ta statue brisée, et serpentent çà et là; la fougère et le lierre

CXVII.

Rampent entrelacés dans un beau désordre; les arbres en fleurs couvrent comme d'un vêtement les collines verdoyantes; le lézard aux yeux vifs frétille dans le gazon, et les chants des oiseaux de l'été saluent votre passage; des fleurs aux fraîches couleurs, aux genres variés, semblent vous conjurer de suspendre votre marche, et leurs mille teintes forment comme une vaste féerie qui danse au souffle de la brise; la violette odorante, caressée par le souffle du ciel, semble dans ses yeux bleus réfléchir son azur.

CXVIII.

C'est ici, dans cette retraite enchantée, que tu habitas, Égerie! ici que battait ton cœur céleste en entendant de loin les pas de ton mortel adorateur; minuit étendait son dais étoilé sur ces mystérieuses entrevues, et t'asseyant auprès de ton bien-aimé, qu'arrivait-il alors? Cette grotte semble formée exprès pour recevoir une déesse amoureuse, pour servir d'asile à un saint amour, — le plus ancien de tous les oracles.

CXIX.

As-tu donc en effet, répondant à sa tendresse, uni un cœur céleste à un cœur d'homme, et partagé avec d'immortels transports cet amour qui meurt comme il naît, avec un soupir? Ton art a-t-il pu les rendre immortels, donner la pureté du ciel aux joies de la terre, sans émousser le dard, lui ôter son venin, — cette satiété qui détruit tout, — et déraciner de l'âme les herbes mortelles qui l'encombrent?

CXX.

Hélas! nos jeunes affections s'épanchent en pure perte, ou ne fécondent qu'un désert : il n'en sort qu'un luxe funeste de plantes parasites, qu'une ivraie hâtive, gâtée au cœur bien que charmant la vue, que des fleurs dans le sauvage parfum desquelles nous ne respirons que des agonies, des arbres qui distillent du poison; ce sont là les plantes qui naissent sous les pas de la passion, alors qu'elle prend son vol dans le désert du monde, haletante et en quête de je ne sais quel fruit céleste interdit à nos vœux.

CXXI.

O amour! tu n'es point un habitant de ce monde : — séraphin invisible, nous croyons en toi; c'est une religion qui a pour martyrs les cœurs brisés; mais jamais l'œil nu ne t'a vu, jamais il ne te verra tel que tu dois être. L'esprit de l'homme t'a créé, comme il a peuplé les cieux, avec les rêves de son imagination et de ses désirs; cette forme, cette image qu'il a donnée à une pensée, poursuit sans cesse l'âme altérée, — brûlante, — fatiguée, — torturée, — déchirée.

CXXII.

L'esprit languit amoureux de son propre ouvrage, et s'éprend d'une fiévreuse passion pour des créations mensongères : — où sont, où sont les formes qu'a saisies le génie du sculpteur? Dans lui seul. La nature peut-elle rien montrer d'aussi beau? Où sont les charmes et les vertus que nous imaginons dans la jeunesse, que nous poursuivons dans l'âge mûr, paradis que nous nous désolons de ne pouvoir atteindre, qui égare le pinceau et la plume, et désespère l'écrivain qui tente de le reproduire?

CXXIII.

L'amour est un délire : — c'est la démence du jeune âge; mais le remède est encore plus amer; quand nous voyons s'évanouir l'un après l'autre les charmes dont nous avions revêtu nos idoles, quand nous ne voyons que trop clairement qu'elles n'avaient de mérite et de beauté que dans l'œuvre idéale de notre imagination, nous n'en continuons pas moins

à rester sous le charme; nous nous sentons entraînés, et, après avoir semé le vent, nous recueillons la tempête; le cœur opiniâtre, une fois son alchimie commencée, se croit toujours à deux doigts du trésor qu'il convoite : — il n'est jamais plus riche que lorsqu'il touche à la misère.

CXXIV.

Nous nous flétrissons dès notre aurore, sans cesse haletants, — défaillants, — malades; notre but nous échappe, — notre soif n'est point étanchée, et cependant jusqu'au dernier moment, au bord même de notre tombe, un doux fantôme nous attire, image du bonheur que nous avons cherché dès le commencement; mais c'est trop tard, — et nous nous sentons doublement maudits. Amour, ambition, avarice, — tout cela est même chose, tout cela est illusoire, tout cela funeste, — également funeste; — sous des noms différents, ce sont les mêmes météores, et la mort est la fumée sombre où s'évanouit leur flamme.

CXXV.

Il en est peu, — il n'en est point qui trouvent ce qu'ils aiment ou auraient pu aimer; le hasard, un contact aveugle, et l'impérieux besoin d'aimer, ont écarté des antipathies — qui reviendront bientôt, envenimées encore par des torts irrévocables : et la Circonstance, déesse stupide qui se méprend sans cesse, armée de sa baguette crochue, évoque et fait naître les maux qui nous menacent; l'espérance, touchée par son talisman, tombe en poussière, — cette poussière que tous nous avons foulée.

CXXVI.

Notre vie est une fausse nature. — Il n'est pas dans l'harmonie des choses, ce cruel arrêt, ce stigmate indélébile du péché, cet immense upas, cet arbre dont l'ombre donne la mort, qui a pour racine la terre, pour feuillage et pour branches le ciel, d'où découle sur le genre humain une pluie de calamités, — la maladie, — la mort, — l'esclavage, — tous les maux que nous voyons, — et, plus cruels encore, tous ceux que nous ne voyons pas; — blessures incurables qui

palpitent dans l'âme, — douleurs toujours nouvelles que nous portons au cœur.

CXXVII.

Toutefois pensons hardiment : — c'est un lâche abandon de la raison que d'abdiquer notre droit de penser; c'est notre unique et dernier refuge; ce droit, du moins, je veux le conserver : en vain depuis notre naissance cette faculté divine est enchaînée, torturée, — claquemurée, bâillonnée, emprisonnée, élevée dans l'ombre, de peur que le jour de la vérité ne perce jusqu'à elle; un temps vient où la lumière, avant que nous soyons préparés à la recevoir, brille à nos regards d'un éclat trop vif; car le temps et la science guérissent la cécité.

CXXVIII.

Arcades sur arcades! On dirait que Rome, rassemblant tous les trophées de son histoire, a voulu réunir dans un seul monument tous ses arcs triomphaux; c'est le Colysée; la lune semble un flambeau placé là exprès pour l'éclairer; il n'y a qu'une lumière divine qui soit digne de briller sur cette mine de méditations, mine longtemps explorée, toujours inépuisable; le sombre azur d'une nuit d'Italie, ce firmament dont les teintes

CXXIX.

Ont une voix et nous parlent du ciel, flotte au-dessus de ce vaste et merveilleux monument, et ombre sa gloire. Un sentiment respire dans les choses de la terre que le temps a courbées, là où il a appuyé sa main, mais brisé sa faux; il y a dans les créneaux en ruine une puissance, une magie devant laquelle le moderne palais doit incliner sa magnificence, et attendre des siècles ce qu'eux seuls peuvent lui donner.

CXXX.

O temps! qui embellis les morts, qui ornes les ruines; baume unique, seule consolation du cœur qui a saigné, réformateur de nos jugements erronés, seule pierre de touche de la vérité et de l'amour, —seul philosophe, car les autres ne sont que des sophistes, —toi dont la justice, bien que dif-

férée, trouve toujours son heure; ô temps, qui nous venges! j'élève vers toi mes mains, mes yeux, mon cœur; accorde-moi une grâce!

CXXXI.

Au milieu de ces débris où tu t'es fait un temple, tout plein d'une divine tristesse, parmi des offrandes plus dignes de toi, j'ose apporter la mienne : ce sont les ruines de mes années, faibles en nombre, mais abondantes en vicissitudes. —Si jamais tu m'as vu trop présomptueux, ne m'entends pas; mais si j'ai porté avec calme la bonne fortune, et réservé ma fierté pour l'opposer à la haine, qui ne me vaincra jamais, fais que je n'aie pas vainement porté cet acier dans mon cœur. — Eux, ne pleureront-ils pas?

CXXXII.

Et toi, qui n'as jamais laissé impunies les injustices humaines, puissante Némésis! toi qui appelas les Furies du sein de l'abîme, et les envoyas hurler et siffler autour d'Oreste, en punition de la vengeance dénaturée infligée par son bras, vengeance qui eût été juste de la part d'une main moins chère; — dans cette enceinte où l'antiquité t'offrit longtemps ses hommages; — ici où tu as autrefois régné, je t'évoque du sein de ta poussière! N'entends-tu pas la voix de mon cœur? Éveille-toi! il le faut, tu le dois!

CXXXIII.

Ce n'est pas que les fautes de mes pères ou les miennes ne m'aient peut-être mérité la blessure dont je saigne intérieurement; et si une main juste me l'eût infligée, je la laisserais librement couler; mais la terre ne boira pas mon sang; c'est à toi que je le consacre. —Je te confie ma vengeance; l'occasion s'en présentera! et si je ne l'ai point exercée moi-même, par respect pour... — n'importe; je dors, mais toi, tu veilleras.

CXXXIV.

Et si j'élève aujourd'hui ma voix, ce n'est pas que je recule devant la souffrance; qu'il parle, celui qui m'a vu courber le front, ou qui a remarqué que les tourments de mon

âme l'aient laissée plus faible. Mais je veux déposer ici un souvenir de moi... Les paroles que je trace en ce moment ne se disperseront pas dans les airs, alors même que je ne serai plus que poussière; l'avenir donnera satisfaction à la colère prophétique qui m'a dicté ces vers, et il est des têtes sur qui pèsera le poids de ma malédiction!

CXXXV.

Ma malédiction sera de leur pardonner.—N'ai-je pas eu, —je t'en prends à témoin, ô terre! ô ma mère! et toi aussi, ô ciel! n'ai-je pas eu à lutter contre ma destinée? N'ai-je point souffert des choses qu'il m'a fallu pardonner? N'a-t-on pas desséché mon cerveau, déchiré mon cœur, sapé mes espérances, flétri mon nom, gaspillé la vie de ma vie? Et si je n'ai pas été poussé jusqu'au désespoir, c'est que je n'étais pas complétement fait de l'argile qui pourrit dans les âmes de ceux au-dessus desquels je plane.

CXXXVI.

Depuis les plus graves outrages jusqu'aux petites perfidies, n'ai-je pas vu de quoi les êtres à face humaine sont capables? depuis l'effroyable rugissement de la calomnie écumante, jusqu'au chuchotement d'une vile coterie de reptiles distillant adroitement leur venin, Janus à double visage, qui, suppléant à la parole par le langage des yeux, savent mentir sans dire un mot, et à l'aide d'un haussement d'épaules ou d'un soupir affecté, font accepter à des sots leurs calomnies silencieuses [47]?

CXXXVII.

Mais j'ai vécu, et n'ai pas vécu en vain : mon esprit peut perdre de sa force, mon sang de sa chaleur, mon corps peut succomber jusque dans ses efforts pour dompter la douleur; mais il y a dans moi quelque chose contre lequel la douleur et le temps ne peuvent rien, quelque chose qui vivra quand je ne serai plus. Ce je ne sais quoi d'immatériel, auquel ils ne songent pas, semblable au souvenir des sons d'une lyre muette, planera sur leur âme attendrie; et éveillera dans des cœurs aujourd'hui de marbre le tardif remords de l'amour.

CXXXVIII.

Le sceau est apposé. — Maintenant salut, redoutable divinité sans nom, mais toute-puissante, qui erres dans cette enceinte à l'heure sombre de minuit! toi dont la présence inspire un recueillement bien différent de la crainte, tu te plais aux lieux où des murs en ruine sont couverts de leurs manteaux de lierre, et tu donnes aux ruines un charme de solennité si intime et si profonde, que nous nous identifions avec ce qui a été, nous faisons partie du tableau dont nous devenons les invisibles témoins.

CXXXIX.

Ces lieux ont entendu le bourdonnement des nations empressées, le murmure de la pitié ou les acclamations bruyantes, au moment où l'homme tombait immolé par l'homme. Et pourquoi immolé? pourquoi? parce que tels étaient les lois du cirque sanglant et le bon plaisir impérial. — Pourquoi non? Qu'importe, si nous devons servir de pâture aux vers, que nous tombions sur un champ de bataille ou dans un cirque? Tous deux ne sont que des théâtres où pourrissent les principaux acteurs.

CXL.

Je vois le gladiateur étendu devant moi; sa main soutient le poids de son corps; son front mâle consent à la mort, mais dompte la douleur; sa tête penchée s'affaisse par degrés; à son flanc une large blessure laisse échapper une à une les dernières gouttes de son sang, pesantes comme les premières d'une pluie d'orage; voilà maintenant que l'arène tourne autour de lui. — Il a cessé de vivre avant qu'ait cessé de retentir la clameur inhumaine qui salue le misérable vainqueur.

CXLI.

Il l'a entendue, mais il l'a dédaignée. — Ses yeux étaient avec son cœur, et son cœur était bien loin. Il n'a point regretté la vie qu'il perdait, la victoire qui lui échappait : ses regards se reportaient vers sa hutte grossière, sur la rive du Danube; *là* jouaient ses petits barbares, *là* était leur mère,

l'épouse du Dace, — et lui, leur père, égorgé pour amuser les Romains[48] ! — Tout cela traversait sa pensée pendant que coulait son sang ! — Sa mort restera-t-elle sans vengeance ? Goths, levez-vous, et venez assouvir votre fureur !

CXLII.

Mais ici où le meurtre respirait la vapeur du sang ; ici où la foule des nations encombrait toutes les issues et mugissait ou murmurait comme le torrent des montagnes, selon que ses flots jaillissent ou serpentent ; ici où des millions de Romains rendaient, par leur approbation ou leur blâme, un arrêt de vie ou de mort, jeu cruel de la populace[49], ma voix seule retentit en ce moment ; — la faible lueur des étoiles ne tombe que sur une arène vide, — des gradins écroulés, — des murs affaissés, — et des galeries où le bruit de mes pas est répété par des échos sonores.

CXLIII.

Des ruines, — et quelles ruines ! de leurs débris on a construit des murs, des palais, presque des villes ; et cependant, quand on passe devant l'énorme squelette, on se demande ce qu'on a pu lui enlever. A-t-on dépouillé cette enceinte, ou l'a-t-on seulement déblayée ? Hélas ! quand on approche du colossal édifice, la destruction étale aux regards ses blessures : elle ne supporte point la clarté du jour, dont l'éclat est trop brillant pour tous les objets que le temps et l'homme ont dévastés.

CXLIV.

Mais quand la lune, ayant atteint la plus haute des arcades, s'y arrête doucement ; quand les étoiles scintillent à travers les fentes des ruines, et que la brise nocturne balance silencieusement l'immense guirlande de lierre qui couronne les murs grisâtres, comme le laurier sur le front chauve du premier des Césars ; lorsque dans l'air brille une lumière douce et sereine dont la vue n'est pas éblouie, alors les morts s'élèvent dans cette magique enceinte : des héros ont foulé ce sol, c'est sur leur cendre que vous marchez.

CXLV.

« Tant que sera debout le Colysée, Rome sera debout ; « quand tombera le Colysée, Rome tombera ; et avec Rome tombera le monde. » Ainsi s'exprimaient, en présence de cette vaste muraille, les pèlerins d'Albion, du temps des Saxons, que nous appelons anciens ; et ces trois choses mortelles sont encore sur leurs fondements, sans la moindre altération : Rome et sa ruine irrévocable, le monde, cette vaste caverne—de voleurs, ou de ce qu'on voudra.

CXLVI.

Simple, majestueux, sévère, austère, sublime ;—basilique de tous les saints, temple de tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'à Jésus ; monument que le temps a épargné et embelli ; toi qui lèves un front tranquille, pendant qu'autour de toi les arcs de triomphe et les empires s'écroulent ou chancellent, et que l'homme, à travers une route d'épines, marche à la poussière du tombeau ;—dôme glorieux ! dois-tu durer toujours ? Sur toi le temps a brisé sa faux, les tyrans leur verge de fer, — ô sanctuaire et patrie des arts et de la piété, Panthéon ! orgueil de Rome !

CXLVII.

Monument de jours plus glorieux et de ce que l'art a de plus noble, dégradé, mais parfait encore, ton enceinte imprime à tous les cœurs un recueillement religieux ; tu offres à l'art un modèle : pour celui que l'amour de l'antiquité conduit à Rome, la gloire verse ses rayons à travers l'ouverture de ton dôme ; pour les âmes religieuses, voilà des autels ; et ceux qui honorent le génie peuvent reposer leurs regards sur les images des grands hommes dont les bustes l'entourent.

CXLVIII.

Voici un cachot : à travers l'ombre obscure, qu'aperçois-je ? Rien. Regardons encore ! Deux ombres se dessinent lentement à ma vue. — Fantômes de l'imagination ! Non, je les vois distinctement : — c'est un vieillard et une femme jeune et belle, fraîche comme une mère qui nourrit, et dans

les veines de laquelle le sang se transforme en nectar. —Mais que fait-elle? Pourquoi ce sein découvert, cette mamelle blanche et nue?

CXLIX.

Un lait pur gonfle ces deux sources de vie, où *sur* le cœur et *dans* le cœur d'une femme nous avons puisé notre premier, notre plus doux aliment, alors que l'épouse, heureuse d'être mère, dans l'innocent regard de son enfançon ou dans le petit cri qu'arrache à sa lèvre agacée, non la douleur, mais un léger délai, aperçoit une joie que l'homme ne peut comprendre, et sur sa tige naissante voit poindre les feuilles de son jeune bouton.—Ce que le fruit sera plus tard,—je l'ignore : —Caïn était fils d'Ève.

CL.

Ici c'est à un vieillard que la jeunesse offre pour aliment le lait qu'elle en a reçu :—c'est envers son père qu'elle acquitte la dette de sang contractée à sa naissance. Non, il ne mourra pas tant que dans ces veines chaudes et charmantes le feu de la santé et d'un sentiment sacré alimentera ce fleuve nourricier, ce Nil de la nature, auquel l'Egypte ne saurait comparer le sien. A ce sein affectueux bois la vie, ô vieillard! le ciel même n'a pas de breuvage si doux.

CLI.

La fable de la Voie Lactée n'a pas la pureté de cette histoire; c'est une constellation dont les rayons sont plus doux; et la sainte nature triomphe bien plus dans ce renversement de ses lois que dans l'abîme étoilé où brillent des mondes lointains.—O la plus sainte des nourrices! nulle goutte de ce pur nectar ne se perdra : toutes iront au cœur de ton père, retournant à leur source pour y ramener la vie, comme nos âmes affranchies vont se réunir au grand Tout.

CLII.

Tournons-nous vers le môle d'Adrien, impérial plagiaire des pyramides de la vieille Egypte, copiste colossal de leur difformité ; lui dont le caprice, prenant les énormes constructions du Nil pour modèle, condamna l'artiste à bâtir pour

des géants, et à élever cet édifice pour recueillir sa vaine poussière, sa cendre chétive. Comme le philosophe sourit de pitié en voyant à une œuvre aussi gigantesque une aussi mince origine!

CLIII.

Mais voici le dôme, — l'admirable et vaste dôme auprès duquel le temple de Diane ne serait qu'une cellule,—temple majestueux du Christ, élevé sur la tombe de son martyr! J'ai vu la merveille d'Ephèse : — ses colonnes étaient éparses dans le désert, l'hyène et le chacal s'abritaient à leur ombre; j'ai vu la coupole de Sainte-Sophie refléter sur sa masse brillante les rayons du soleil, et j'ai promené mes regards dans son enceinte sacrée pendant que l'usurpateur musulman y faisait sa prière.

CLIV.

Mais toi! entre tous les temples anciens et modernes, tu t'élèves seul et sans rival, sanctuaire digne du Dieu saint, du vrai Dieu. Depuis la ruine de Sion, alors que Jéhovah abandonna la cité de son choix, de toutes les constructions terrestres élevées à sa gloire, en est-il d'un aspect plus sublime? Majesté, puissance, gloire, force, beauté, tout est réuni dans cette arche éternelle du vrai culte.

CLV.

Entrez, vous n'êtes point accablé de sa grandeur [30]; et pourquoi? Elle n'est point diminuée; mais votre âme, agrandie par le génie de ce lieu, a pris des proportions colossales, et ne peut se trouver à l'aise que dans le sanctuaire qui consacre les espérances de son immortalité; et vous, un jour viendra que, si vous en êtes jugé digne, vous verrez votre Dieu face à face comme vous voyez maintenant son *Saint des saints*, et vous ne serez point anéanti par son regard.

CLVI.

Vous avancez;—mais à chaque pas que vous faites, l'édifice s'élargit, comme une montagne élevée dont la hauteur semble croître à mesure que vous la gravissez. Sa gigantes-

que élégance vous faisait illusion. Le vaste édifice augmente, —en conservant la beauté de ses proportions;—l'harmonie se joint à l'immensité; de riches marbres,—des tableaux plus riches encore,—des autels où brûlent des lampes d'or, —et ce dôme orgueilleux, édifice aérien qui rivalise avec les plus beaux monuments de la terre, bien que leurs fondements s'appuient sur un sol solide,—et qu'il semble, lui, appartenir à la région des nuages.

CLVII.

Vous ne voyez pas tout. Il faut décomposer ce grand tout, et contempler chaque partie séparément : de même que l'Océan creuse dans ses rivages mille sinuosités qui, toutes, méritent nos regards, de même ici il faut concentrer votre attention sur chaque objet isolé, maîtriser votre pensée jusqu'à ce que vous ayez gravé dans votre mémoire ses éloquentes proportions, et dérouler graduellement ce tableau glorieux que dès l'abord vous n'avez pu saisir dans son ensemble,

CLVIII.

Non par sa faute, mais par la vôtre: nos sens extérieurs ne peuvent percevoir les objets que progressivement. Nous ne pouvons trouver d'expression pour nos sentiments les plus intenses; de même cet imposant et resplendissant édifice trompe d'abord notre vue éblouie, et défie, par sa grandeur sans égale la petitesse de notre nature, jusqu'à ce que, grandissant avec lui, notre âme s'élève peu à peu au niveau de l'objet qu'elle contemple.

CLIX.

Arrêtez-vous et instruisez-vous! il y a dans cet examen plus que la satisfaction de la surprise, plus que le recueillement inspiré par la sainteté du lieu, plus que l'admiration pour l'art et les grands maîtres qui élevèrent un monument supérieur à tout ce que le passé a jamais pu exécuter ou concevoir; la source du sublime découvre ici ses profondeurs; l'esprit de l'homme peut y puiser, en recueillir le sable d'or, et apprendre ce que peuvent les grandes conceptions du génie.

CLX.

Allons maintenant au Vatican, assister au spectacle de la douleur ennoblie dans les tortures de Laocoon;—allons-y voir la tendresse d'un père et l'agonie d'un mortel, réunies à la patience d'un Dieu : —inutile est la lutte, inutile l'effort du vieillard contre les nœuds redoublés et la redoutable étreinte du dragon; la longue et venimeuse chaîne rive autour de lui ses vivants anneaux,—l'énorme reptile accumule douleur sur douleur et étouffe les cris de ses victimes.

CLXI.

Ou bien voyez le dieu à l'arc infaillible, le dieu de la vie, de la poésie et de la lumière,—le soleil sous la forme humaine! On lit sur son front radieux la victoire qu'il a remportée; la flèche vient d'être décochée, brillante de la vengeance d'un immortel : un beau dédain anime ses yeux et gonfle ses narines. La puissance et la majesté éclatent dans toute sa personne, et son seul regard nous révèle un dieu.

CLXII.

Mais ses formes délicates,—qu'on dirait rêvées dans la solitude par l'amour de quelque nymphe dont le cœur soupirait pour un immortel amant et s'absorbait dans cette vision;—ses formes expriment tout ce que notre imagination, dans son vol le plus aérien, a jamais pu créer de beauté idéale, alors que toutes les pensées étaient des envoyés du ciel,—des rayons d'immortalité rangés autour de nous en cercle étoilé, pour se réunir ensuite et réaliser l'image d'un dieu.

CLXIII.

Et s'il est vrai que Prométhée ait ravi au ciel le feu qui nous anime, il a acquitté notre dette, l'artiste au génie duquel ce marbre poétique a conféré une immortelle gloire; —si la main qui l'exécuta est mortelle, elle ne l'est pas, la pensée qui le conçut : le temps lui-même lui a donné une consécration sainte; il ne lui a pas réduit en poussière une seule boucle de sa chevelure; —les années n'ont point laissé

sur lui leur empreinte, et il respire encore la flamme divine que mit en lui son auteur.

CLXIV.

Mais où est-il, le pèlerin héros de mon poëme, celui dont le nom présidait autrefois à mes chants? il me semble qu'il est bien lent à se montrer. Il n'est plus :—voilà ses dernières paroles. Son pèlerinage est terminé, ses visions finies; il rentre lui-même dans le néant,—si toutefois on a jamais pu le classer parmi les êtres qui vivent et souffrent, s'il a jamais été autre chose qu'une création imaginaire.—N'en parlons plus;—son ombre se perd dans le gouffre de la destruction,

CLXV.

Qui enveloppe dans son redoutable linceul ombre, substance, vie, tout ce qui est notre partage ici-bas, et étend sur le monde ce grand voile noir à travers lequel toutes choses apparaissent comme des fantômes; et un nuage s'abaisse entre nous et tout ce qui a brillé, jusquà ce que la gloire ellemême n'est plus qu'un sombre crépuscule, et fait luire à peine une mélancolique auréole sur la limite des ténèbres; lueur plus triste que la plus triste nuit, car elle nous trouble la vue,

CLXVI.

Et nous envoie dans l'abîme nous enquérir de ce que nous serons quand notre être sera réduit à quelque chose de moins que sa misérable essence actuelle, et rêver de gloire, et effacer la poussière d'un vain nom que nous ne devons plus entendre; mais, ô pensée consolante! nous ne devons plus redevenir ce que nous avons été : c'est vraiment bien assez d'avoir porté une fois ce fardeau du cœur,—du cœur dont la sueur était du sang!

CLXVII.

Silence! Une voix s'élève de l'abîme! entendez-vous cette longue, sourde et effrayante clameur, pareille au murmure lointain d'une nation qui saigne d'une blessure profonde et incurable? Au milieu de l'orage et des ténèbres, la terre

s'entr'ouvre béante; des fantômes nombreux voltigent sur le gouffre. Il en est un qu'on distingue de la foule; on dirait une reine, quoique son front soit découronné; elle est pâle, mais belle; dans sa douleur maternelle, elle étreint un enfant auquel son sein est inutile.

CLXVIII.

Fille des rois, où es-tu? Espoir de plusieurs nations, es-tu morte? La tombe ne pouvait-elle t'oublier, et prendre une tête moins majestueuse et moins chère? au milieu d'une nuit de douleur, lorsque, mère d'un moment, ton cœur saignait encore sur ton enfant, la mort fit taire pour jamais cette angoisse : avec toi se sont envolés et le bonheur présent et les espérances dont s'enivraient les îles impériales!

CLXIX.

L'épouse du laboureur devient mère sans danger pour sa vie;—et toi, qui étais si heureuse, si adorée!—Oh! ceux qui n'ont point de larmes pour les rois pleureront sur toi; la Liberté, dont le cœur est gros, oubliera toutes ses douleurs pour une seule; car elle a prié pour toi, et sur ta tête elle voyait son arc-en-ciel.—Et toi aussi, prince solitaire, désolé!—ton hymen devait donc être inutile! époux d'une année! père d'un mort.

CLXX.

Un cilice fut ton vêtement de noces; le fruit de ton hymen n'est que cendres; dans la poussière est couchée la blonde héritière du trône de ces îles, celle qu'adoraient des millions de cœurs! Comme nous avions remis entre ses mains tout notre avenir! Bien que nous n'espérions pas qu'il pût luire pour nous, nous aimions à penser que nos enfants obéiraient à son enfant, et nous la bénissions, elle et la postérité que nous attendions d'elle; et cette espérance était pour nous ce qu'est l'étoile aux yeux du berger.—Ce n'a été qu'un rapide météore.

CLXXI.

Pleurons sur nous, et non sur elle [51] : car elle dort en paix. Le souffle inconstant de la faveur populaire, la langue

des conseillers perfides, ces voix mensongères qui, depuis la naissance de la monarchie, ne cessent de tinter leur glas fatal aux oreilles des rois, jusqu'à ce que les nations, poussées au désespoir, courent aux armes; l'étrange fatalité qui abat les plus grands monarques, et, faisant contre-poids à leur toute-puissance, jette dans le bassin opposé de la balance un poids redoutable qui tôt ou tard les écrase, —

CLXXII.

C'eût été peut-être là sa destinée; mais non, nos cœurs se refusent à le croire : si jeune, si belle, bonne sans effort, grande sans un seul ennemi, tout à l'heure épouse et mère, — et maintenant *là!* Que de liens ce moment fatal a brisés! Depuis le cœur de ton royal père jusqu'à celui du plus humble de ses sujets s'étend la chaîne électrique de ce désespoir, dont la commotion, pareille à celle d'un tremblement de terre, est venue accabler un pays qui t'aimait comme aucun autre n'eût pu t'aimer.

CLXXIII.

Salut, Némi, toi, caché au centre de collines ombreuses, dans un site si retiré, que l'ouragan qui déracine les chênes, force l'Océan à franchir ses limites, et porte son écume jusqu'aux cieux, épargne à regret le miroir ovale de ton lac limpide! Calme comme la haine longtemps couvée, sa surface a un aspect froid et tranquille que rien ne peut troubler; il est comme roulé sur lui-même : ainsi dort le serpent.

CLXXIV.

Près de là, dans une vallée voisine, brillent les flots de l'Albano, qu'un léger intervalle sépare à peine du lac de Némi; — dans le lointain serpente le Tibre, et le vaste Océan baigne cette côte du Latium, théâtre de la guerre épique du pieux Troyen dont l'étoile, remontant sur l'horizon, se leva sur les destinées d'un empire; — à droite, on découvre la retraite où Tullius venait se délasser des agitations de Rome; — et là-bas, derrière ces montagnes qui bornent l'horizon, était cette ferme sabine où Horace, fatigué, allait chercher le repos [52].

CLXXV.

Mais je m'oublie.—Mon pèlerin est arrivé au terme de sa course : lui et moi, nous devons nous séparer.—Eh bien! soit.—Sa tâche et la mienne sont presque achevées; pourtant jetons sur la mer un dernier regard. Les flots de la Méditerranée viennent expirer à ses pieds et aux miens, et, du sommet du mont Albain, nous contemplons maintenant l'ami de notre jeunesse, cet Océan qui a déroulé sous nous ses vagues depuis le rocher de Calpé jusqu'aux lieux où le sombre Euxin

CLXXVI.

Baigne les côtes d'azur des Symplegades. De longues années,—longues, bien que peu nombreuses, ont passé depuis sur tous deux; des souffrances et des larmes nous ont laissés à peu près au point d'où nous étions partis. Toutefois, ce n'est pas en vain que nous avons parcouru notre carrière mortelle : nous avons reçu notre récompense,—et c'est ici que nous la trouvons : car la douce chaleur du soleil nous ravive, et dans la terre et l'Océan nous trouvons des joies presque aussi pures que s'il n'existait pas d'hommes pour en troubler le charme.

CLXXVII.

Oh! que ne puis-je habiter au désert, sans autre société qu'une femme, génie de ma solitude! que ne puis-je alors oublier tout le genre humain, et n'aimer qu'elle, sans haïr personne! O vous, éléments,—dont la noble inspiration m'élève au-dessus de moi-même,—cette compagne, ne pouvez-vous me l'accorder? Me trompé-je quand je crois qu'il existe quelque part de tels esprits, bien qu'il nous soit rarement donné de les rencontrer?

CLXXVIII.

Il est un charme au sein des bois solitaires, un ravissement sur le rivage désert, une société loin des importuns, aux bords de la mer profonde, et le mugissement des vagues a sa mélodie. Je n'en aime pas moins l'homme, mais j'en aime davantage la nature après ces entrevues avec elle.

Je m'y dépouille de tout ce que je suis, de tout ce que j'ai été, pour me confondre avec l'univers. Ce que j'éprouve alors, je ne pourrai jamais l'exprimer, et toutefois je ne puis le taire entièrement.

CLXXIX.

Déroule tes vagues d'azur, profond et sombre Océan! D'innombrables flottes te parcourent en vain : sur la terre, l'homme marque son passage par des ruines; sa puissance s'arrête sur tes bords. Tous les naufrages qui surviennent sur la plaine liquide sont ton œuvre : il n'y reste pas l'ombre des ravages de l'homme. A peine si la sienne se dessine un moment sur ta surface, alors qu'il s'enfonce comme une goutte d'eau dans tes profonds abîmes, en poussant un gémissement étouffé, privé de tombeau, de cercueil, d'honneurs funèbres, et ignoré.

CLXXX.

Tes routes ne portent point l'empreinte de ses pas; — tes domaines ne sont point sa proie.—Tu te soulèves et le repousses loin de toi. La force méprisable qu'il applique à la destruction de la terre, tu la dédaignes. L'écartant de ton sein, tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages; là, tu l'envoies, en te jouant, éperdu et tremblant, vers ses dieux, dont il attend son retour dans quelque port voisin; tu le rejettes sur la plage.— Qu'il y demeure!

CLXXXI.

Ces armements qui vont foudroyer les remparts des cités bâties sur le roc, épouvanter les nations et faire trembler les monarques dans leurs capitales; ces léviathans de chêne aux gigantesques flancs, qui font prendre à ceux qui ont créé leur argile le vain titre de seigneurs de l'Océan, d'arbitres de la guerre, que sont-ils pour toi? Un simple jouet. Nous les voyons, comme le flocon de neige, se fondre dans l'écume de tes flots, qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les dépouilles de Trafalgar.

CLXXXII.

Tes rivages sont des empires où tout est changé, excepté

toi. — Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome, Carthage? Tes flots battaient leurs frontières aux jours de la liberté, comme depuis sous le règne de plus d'un tyran; leurs territoires obéissent à l'étranger, plongés dans l'esclavage ou la barbarie; leur décadence a transformé des royaumes en déserts arides : — mais en toi rien ne change, si ce n'est le caprice de tes vagues; — le temps ne grave aucune ride sur ton front d'azur. — Tel que te vit l'aurore de la création, tel nous te voyons encore.

CLXXXIII.

Glorieux miroir où la face du Tout-Puissant se réfléchit dans la tempête, calme ou agité, — soulevé par la brise ou par l'aquilon, glacé vers le pôle, sombre et agité sous la zone torride, — tu es toujours immense, illimité, sublime, — l'image de l'éternité, — le trône de l'Invisible; de ton limon sont formés les monstres de l'abîme, toutes les zones t'obéissent, tu t'avances terrible, impénétrable, solitaire.

CLXXXIV.

Et je t'ai aimé, Océan! Dès mon jeune âge, mes plaisirs étaient de me sentir sur ton sein, bercé au mouvement de tes vagues; enfant, je jouais déjà avec tes brisants : — j'y trouvais un secret délice; et si, dans la fraîcheur de ton onde, j'éprouvais un sentiment de terreur, c'était une crainte pleine de charme : car j'étais comme ton enfant; de près ou de loin, je me confiais à tes flots, et ma main jouait avec ton humide crinière comme je fais maintenant.

CLXXXV.

Ma tâche est achevée, — mon chant a cessé, — ma voix a fait entendre son dernier son : il est temps de rompre le charme de ce rêve prolongé. Je vais éteindre la torche qui allumait la lampe de mes veilles, — et ce qui est écrit est écrit : — que n'ai-je mieux fait! Mais je ne suis plus ce que j'ai été; — mes visions voltigent moins palpables devant moi, — et la flamme qui vivait dans mon intelligence est pâle, faible et vacillante.

CLXXXVI.

Adieu! Ce mot doit être prononcé : il l'a déjà été; — il prolonge l'instant de la séparation. — Cependant, — adieu! O vous qui avez suivi le pèlerin jusque dans sa dernière excursion, si l'une de ses pensées vous revient en mémoire, s'il vous reste de lui le moindre souvenir, il n'aura pas en vain porté les sandales et le bourdon! Adieu! que les douleurs, s'il en fut, soient pour *lui seul!* — que pour *vous* soit la morale de ses chants!

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME DU PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

[1] Voir à la fin de ce chant la note historique no I.

[2], [3] Voir à la fin de ce chant la note historique no II.

[4] C'est la réponse de la mère de Brasidas, général lacédémonien, à ceux qui louaient devant elle la mémoire de son fils.

[5], [6], [7], [8] Voir les notes historiques nos III, IV, V et VI.

[9] C'est-à-dire le Lion de Saint-Marc, l'étendard de la république. De Planta Leone, ou Planteur du Lion, on a fait Pantaleon ou Pantalon, nom d'un personnage grotesque de la comédie italienne.

[10] Voir à la fin de ce chant la note historique no VII.

[11] *Venise sauvée*, *les Mystères d'Udolphe*, *l'Arménien*, *le Marchand de Venise*, et *Othello*.

[12] Il y a dans l'anglais *tànnen*; pluriel de *tanne*; c'est une espèce de sapin des Alpes, qui ne croît que dans les parties les plus rocailleuses Il s'élève à une grande hauteur.

[13], [14] Voir les notes historiques nos VIII et IX.

[15] La lutte peut s'établir avec les démons tout aussi bien qu'avec nos bonnes pensées. Satan a choisi le désert pour la tentation de notre Sauveur, et notre John Locke, dont l'âme était si pure, a préféré la présence d'un enfant à une seule étude complète.

[16] En avril 1817, lord Byron visita Ferrare, parcourut le château, la cellule, etc., et écrivit quelques jours après la *Lamentation du Tasse*. Dans une lettre écrite à un ami il dit: — « Un Ferrarais m'a demandé si je connaissais lord Byron, une de tes connaissances, *maintenant* à Naples. Je lui ai repondu que non, ce qui était vrai dans les deux sens, car je ne connaissais pas cet imposteur, et d'autre part on ne se connaît pas soi-même. Qui fut étonné, ce fut lui, lorsqu'on lui apprit que j'étais lord Byron en propre original. Un autre m'a demandé si je n'avais pas traduit le Tasse. Voilà ce que c'est que la gloire! comme elle

est bien informée! comme elle est illimitée! Je ne sais pas ce qu'éprouvent les autres à cet égard; mais moi, je sais que je ne suis jamais mieux vu ni plus à mon aise que lorsque je me suis débarrassé de la mienne; elle me pèse comme l'armure sur le dos du champion du lord-maire; je me débarrassai en un instant de tout le fatras littéraire en répondant que ce n'était pas moi, mais mon homonyme, qui avait traduit le Tasse, et, grâces à Dieu, j'avais si peu l'air d'un poëte, que tout le monde me crut sur parole. » *B.*

17 Voir à la fin de ce chant la note historique n° X.

18 « Scott, » dit lord Byron dans son journal manuscrit de 1821, « est certainement l'écrivain de l'époque le plus remarquable. Ses romans forment un nouveau genre de littérature, et sa poésie, malgré le système erroné dans lequel elle est conçue, est aussi bonne, sinon meilleure, que celle de tout autre poëte vivant; elle n'a cessé d'être aussi populaire que parce que le vulgaire, fatigué d'entendre appeler Aristide le juste, et Scott le meilleur de nos écrivains, l'a ostracisé. Je ne connais aucune lecture qui me plaise autant que celle de ses ouvrages. Je l'aime aussi pour la noblesse de son caractère, le charme de sa conversation et la bienveillance personnelle qu'il m'a témoignée. Puisse-t-il prospérer, car il le mérite. » Dans une lettre écrite à sir Walter en 1822, il dit : — « Je vous ai beaucoup plus que des obligations ordinaires, pour des courtoisies littéraires et des témoignages communs d'amitié, car vous vous êtes dérangé en 1817 pour m'obliger, lorsque cela exigeait non-seulement de la bonté, mais du courage. Un témoignage aussi honorable que le vôtre aurait été flatteur pour moi dans tous les temps; mais à cette époque critique, alors que — tout le monde et sa femme, — comme dit le proverbe, essayaient de me fouler aux pieds, il avait encore plus de prix à mes yeux. Si c'eût été un article littéraire ordinaire, quelque éloquent et flatteur qu'il fût pour moi, j'en aurais été charmé et reconnaissant, mais il ne m'aurait pas touché comme l'a fait la bienveillance extraordinaire de votre procédé. »

19, 20, 21 Voir à la fin de ce chant les notes historiques n°s XI, XII et XIII.

22 Les stances XLII et XLIII sont, à peu d'exceptions près, une traduction du fameux sonnet de Filicaja : — « Italia, Italia, ô tu cui feo la sorte! »

23 La lettre célèbre de Servius Sulpicius à Cicéron sur la mort de sa fille décrit comme il était alors, et comme il est encore aujourd'hui, un tableau que j'ai eu souvent l'occasion de voir en Grèce en différents voyages, tant par mer que par terre. — « A mon retour d'Asie, pendant que je faisais voile d'Égine à Mégare, je me mis à contempler l'aspect des pays environnants; j'avais derrière moi Égine, Mégare en face, le Pirée à droite, Corinthe à gauche : toutes villes autrefois illustres et florissantes, et qui gisent aujourd'hui renversées et

ensevelies sous leurs ruines. A cette vue, je ne pus m'empêcher de me dire : Hélas! pauvres mortels que nous sommes! Nous dont la vie est si courte, combien nous nous tourmentons lorsque l'un de nos amis vient à mourir ou à être tué, cependant que les cadavres de tant de cités célèbres sont ici étalés à mes regards! »

[24] C'est Poggio qui, du haut du Capitole, jetant les yeux sur les ruines de Rome, s'écrie : — « *Ut nunc omni decore nudata, prostrata jacet instar gigantei cadaveris corrupti atque undique exesi!* »

[25] Voir à la fin de ce chant la note historique n° XIV.

[26] En 1817, le poëte visita Florence en allant à Rome. — « Je n'y passai qu'un jour, dit-il; néanmoins j'allai voir les deux galeries dont on sort ivre de beautés; la Vénus est plutôt un objet d'admiration et d'amour; mais il y a des statues et des tableaux qui, pour la première fois, m'ont donné une idée de ce que certaines gens entendent par leurs déclamations sur ces deux arts, les plus artificiels de tous. Voici ceux qui m'ont le plus frappé : la Maîtresse de Raphaël, portrait; la Maîtresse du Titien; une Vénus du Titien dans la galerie de Médicis; la Vénus; une Vénus de Canova dans l'autre galerie; la Maîtresse du Titien est aussi dans l'autre galerie, c'est-à-dire dans la galerie du palais Pitti; les Parques de Michel-Ange, tableau; l'Antinoüs, l'Alexandre, et un ou deux groupes en marbre fort peu décents; le Génie de la mort; une Figure endormie, etc., etc. J'allai aussi visiter la chapelle Médicis, brillante friperie, gâchis varié de pierres coûteuses, destinées à consacrer la mémoire de cinquante carcasses pourries et oubliées. Elle n'est pas achevée, elle ne le sera jamais. » Nous trouvons la note suivante au sujet d'une seconde visite aux galeries en 1821, de compagnie avec l'auteur des *Plaisirs de la mémoire* : — « Mes premières impressions ont été confirmées, mais le nombre des visiteurs était trop grand pour me permettre d'apprécier quoi que ce fût convenablement. Au moment où nous étions plus de trente ou quarante entassés dans le Cabinet de Perles et autres colifichets, dans un coin de l'une des galeries, je dis à Rogers qu'il me semblait être au violon. J'entendis un Anglais effronté dire à la femme à laquelle il donnait le bras, en regardant la Vénus du Titien : « Sur ma parole, voilà qui est vraiment fort beau. » Dans le palais Pitti, je n'oubliai pas la recommandation que Goldsmith fait aux connaisseurs, de dire que les tableaux eussent été meilleurs si le peintre se fût donné plus de peine, et de louer les ouvrages de Pierre Perrugin.

[27] Οφθαλμούς ἑστιᾶν.

« Atque oculos pascat uterque suos. »

OVID., *Amor.*, lib. II.

[28] Huit jours seulement avant de visiter la galerie de Florence, le poëte écrivait à un ami : — « Je ne connais rien à la peinture, soyez-en sûr. De tous les arts, c'est le plus artificiel et le moins naturel; c'est celui à propos duquel il est plus facile d'en imposer à la sottise humaine. Je n'ai jamais vu de ma vie une statue ou un tableau qui n'ait

été une lieue au moins en deçà de mon idée et de mon attente; mais j'ai vu beaucoup de montagnes, de mers, de fleuves et de sites, et et deux ou trois femmes qui allaient une lieue au moins au delà. » *B.*

29, 30, 31 Voir à la fin de ce chant les notes historiques nos XV, XVI et XVII.

[L'église de Santa-Croce contient beaucoup d'illustres ruines; les tombeaux de Machiavel, de Michel-Ange, de Galilée et d'Alfieri, en font l'Abbaye de Westminster de l'Italie. De ces tombeaux, je n'ai admiré que leur contenu : celui d'Alfieri est lourd, et tous me semblent surchargés. Que faut-il de plus qu'un buste et un nom, et peut-être une date, pour les gens brouillés avec la chronologie, comme moi, par exemple? Mais toutes vos allégories et tous vos panégyriques sont d'un ennui infernal, et pires que les longues perruques que les sculpteurs plaçaient sur les têtes romaines sous les règnes de Charles II, Guillaume et Anne.] *B.*

32, 33, 34, 35, 36, 37 Voir à la fin de ce chant les notes historiques nos XVIII, XIX, XX, XXI, XXII et XXIII.

38 J'ai vu la « Cascata del Marmore » de Terni deux fois à différentes époques : l'une, du sommet du précipice, et l'autre, du fond de la vallée. Cette dernière vue est bien préférable si le voyageur n'a du temps que pour une seule; mais sous tous les rapports, soit d'en haut, soit d'en bas, cette vue vaut toutes les cascades et tous les torrents de la Suisse réunis. Le Staubach, le Reichenbach, le Pisse-Vache, la chute d'Arpenach, etc., ne sont que des ruisseaux en comparaison. Je ne puis parler de la chute de Schaffouse, ne l'ayant pas encore vue.

39 Vides ut alta stet nive candidum
Soracte. . . . .

HORACE, ode IX, livre I.

40 J'ai passé quelques jours dans Rome la merveilleuse. Je suis enchanté de Rome. Cette ville efface la Grèce, Constantinople, les anciens, les modernes, tout, en un mot, du moins tout ce que j'ai vu. Mais je ne puis décrire, parce que mes impressions sont toujours fortes et confuses; puis ma mémoire fait un choix dans ce chaos et y met de l'ordre, comme la distance dans un paysage; en un mot, elle fait un tout, bien que les objets soient moins distincts. Depuis mon arrivée j'ai monté à cheval tous les jours pendant la plus grande partie de la journée. J'ai été à Albane, à ses lacs, au sommet du mont Albain, à Frascati, Aricia, etc. Pour ce qui est du Colysée, du Panthéon, de Saint-Pierre, du Vatican, du mont Palatin, etc., etc., — il est impossible de les concevoir, il faut les *voir*. *B.*

41 Orosius porte à trois cent vingt le nombre des triomphes. Ce témoignage est adopté par Panvinius, et celui de ce dernier par M. Gibbon et autres écrivains modernes.

42, 43, 44 Voir à la fin de ce chant les notes historiques nos XXIV, XXV, XXVI.

[45] Allusion au tombeau de Cæcilia Metella, appelé *Capo di Bove*. Voir à ce sujet les illustrations historiques.

[46] Voir à la fin de ce chant la note historique nº XXVII.

[47] Entre les stances CXXXV et CXXXVI nous trouvons dans le manuscrit original celle qui suit :

« Si pardonner c'est entasser des charbons ardents sur la tête de ses ennemis, comme Dieu lui-même l'a dit, mon pardon à moi sera un volcan qui s'élèvera plus haut que l'Olympe sur les Titans foudroyés, plus haut que l'Athos ou que l'Etna enflammé. — Il est vrai que ceux qui m'ont piqué n'étaient que des reptiles ; mais qui inflige des blessures plus douloureuses que la dent du serpent ? Le lion peut être tourmenté par le moucheron. — Qui suce le sang de ceux qui dorment ? — L'aigle ? — Non ; la chauve-souris. »

[48], [49] Voir, à la fin de ce chant, les notes historiques nºs XXIX et XXX.

[50] « Je me rappelle parfaitement, » dit sir Joshua Reynolds, « le désappointement que j'éprouvai lors de ma première visite au Vatican. J'en fis l'aveu à un étudiant, mon collègue, dont la capacité m'inspirait beaucoup de confiance. Il m'avoua, de son côté, que les ouvrages de Raphaël avaient produit sur lui le même effet, ou plutôt n'en avaient produit aucun. Cela me soulagea beaucoup ; et ayant pris des informations auprès de mes camarades, je sus que les individus à qui la nature paraissait avoir refusé la faculté de goûter ces œuvres divines étaient les seuls qui eussent la prétention d'être transportés à leur première vue. Je dois dire néanmoins à ma louange que, désappointé et mortifié de me trouver aussi froid en présence des ouvrages de ce grand maître, je ne supposai pas et n'imaginai pas un seul moment que le nom de Raphaël, et ses admirables tableaux en particulier, dussent leur réputation à l'ignorance et aux préjugés des hommes ; tout au contraire, mon indifférence, comparée à ce que j'aurais dû éprouver, fut l'une des circonstances les plus humiliantes dans lesquelles je me sois jamais trouvé ; je me voyais entouré d'ouvrages exécutés d'après des principes qui m'étaient totalement inconnus. Je sentis mon ignorance, et j'en eus honte. Toutes les notions erronées sur la peinture que j'avais amenées d'Angleterre, où l'art était arrivé à son plus bas degré (il était impossible qu'il fût plus bas) devaient être totalement effacées de mon esprit ; il fallait, comme le dit l'Évangile, que je devinsse petit enfant. Je regardai donc sans me lasser les œuvres de ce grand peintre ; j'affectai même de sentir leur mérite et de les admirer plus que je ne faisais réellement. En peu de temps, un nouveau goût et une perception nouvelle commencèrent à m'apparaître, et je me convainquis que je m'étais primitivement formé une fausse opinion de la perfection de l'art, et que Raphaël méritait le haut rang qu'il occupe dans l'admiration du monde. La vérité est que si ses ouvrages avaient été tels que je m'attendais à les voir, ils auraient contenu des beautés

superficielles et séduisantes, mais qui eussent été très-loin de leur procurer la grande réputation qu'ils ont si longtemps et si justement obtenue. »

51 « La mort de la princesse Charlotte a été ressentie même ici (Venise); l'Angleterre doit en avoir été ébranlée jusque dans ses fondements. Le destin de cette pauvre fille est douloureux sous tous les rapports : mourir à vingt-un ans en donnant le jour à un fils; princesse actuelle et reine future; et cela au moment où elle commençait à être heureuse, à jouir de l'existence et des espérances qu'elle faisait naître ! Je suis véritablement affligé. » *B.*

52 Voir à la fin de ce chant la note historique no XXXI.

APPENDICE AU CHANT QUATRIÈME.

NOTES HISTORIQUES.

I.

LES PRISONS D'ETAT DE VENISE.

J'étais à Venise sur le pont des Soupirs; j'avais à ma droite un palais, à ma gauche une prison. *Stance I.*

La communication entre le palais ducal et les prisons de Venise est un pont ténébreux, ou pour mieux dire une galerie couverte, élevée au-dessus de l'eau, et partagée au moyen d'un mur de pierre en un passage et une cellule. Les prisons d'état, appelées *pozzi* ou puits, étaient creusées dans les épaisses murailles du palais; le prisonnier condamné à mort était conduit par la galerie, et de là introduit dans le second compartiment ou cellule, et là il était étranglé. La porte basse à travers laquelle on introduisait le prisonnier dans la cellule est aujourd'hui murée, mais le corridor subsiste toujours, et il est encore connu sous le nom de *pont des Soupirs*. Les *pozzi* sont sous le plancher de l'appartement qui est au bas du pont; primitivement ils étaient au nombre de douze; mais lors de la première entrée des Français, les Vénitiens bouchèrent à la hâte et détruisirent les plus horribles de ces puits. Cependant, on peut encore y descendre par une trappe et ramper le long des trous, arrêté à chaque pas par les décombres, deux étages au-dessous du premier. Ceux qui sentent le besoin de se consoler de la ruine des patriciens trouveraient là la fin de leurs regrets; à peine un rayon de lumière perce-t-il ces étroites galeries qui conduisent aux cachots; ceux-ci sont plongés dans une obscurité complète; une petite ouverture dans le mur laissait seule pénétrer l'air humide des corridors, et servait à introduire la nourriture des prisonniers. Une planche de bois, élevée d'un pied au-dessus du sol, formait leur lit. Nos guides nous ont appris qu'on n'accordait jamais



la grâce d'une bougie. Les cellules ont cinq pieds de long, deux et demi de large et sept de hauteur. Elles sont toutes les unes au-dessus des autres, et la respiration est quelquefois gênée dans les plus basses. Lorsque les républicains descendirent dans ces abominables repaires, ils ne trouvèrent qu'un seul prisonnier; il était renfermé, dit-on, depuis seize ans; mais les habitants de ces cachots avaient laissé sur les murs des témoignages de leur repentir ou de leur désespoir, qui sont encore visibles, et méritent d'être remarqués à cause de leur touchante vérité. Quelques-uns des détenus paraissent avoir été coupables de crimes relatifs à l'Église, et quelques-uns, au contraire, avoir appartenu au clergé, soit d'après leurs signatures, soit d'après les cloches et les beffrois qu'ils ont gravés sur les murs. Le lecteur ne peut être fâché de connaître quelque échantillon des pensées inspirées par une aussi épouvantable solitude. Voici trois de ces inscriptions, aussi exactement reproduites qu'on peut le faire en ne possédant qu'un crayon :

1

Non ti fidar ad alcuno, pensa e taci
Se fugir vuoi de' spioni insidie e lacci;
Il pentirti, pentirti nulla giova,
Ma ben di valor tuo la vera prova.

1607 a di 2 genaro fui retento
p' la bestiemma p' aver dato da
manziar a un morto JACOMO
GRITTI scrisse.

2

Un parlar poco et
Negare pronto et
Un pansar al fine può dare la vita
A noi altri meschini.

1605. EGO JOHN BAPTISTA
ad ecclesiam Cortellarius.

3

De chi mi fido guardami dio
De chi non mi fido mi guardero io.
A. TA. H. A. NA.
V. LA. S. C. R.

Le copiste a reproduit, sans les corriger, les solécismes ; quelques-uns d'entre eux, cependant, peuvent bien ne pas exister, car ces inscriptions ont été gravées au milieu des ténèbres. On peut observer seulement qu'il faut lire dans la première inscription *bestemmia* et *mangiar*. Ces lignes auront été probablement tracées par un prisonnier retenu pour quelque impiété commise dans des funérailles ; *Cortellarius* est le nom d'une paroisse située sur la terre ferme près de la mer ; enfin les dernières initiales signifient évidemment ; *Viva la santa chiesa katholica romana.*

II.

CHANT DU GONDOLIER.

A Venise, les chants du Tasse n'ont plus d'échos. *Stance* III.

Les chants si renommés des gondoliers, formes de stances prises dans *la Jérusalem* du Tasse, ont cessé avec l'indépendance de Venise. On trouvait aisément autrefois, et même encore aujourd'hui, des éditions de ce poëme avec le texte original d'un côté, et de l'autre les variations vénitiennes, telles qu'elles étaient chantées par les bateliers. La stance suivante peut servir à montrer combien diffèrent entre eux l'épopée toscane et les chants *alla barcariola* :

ORIGINAL.

Canto l'arme pietose e 'l capitano,
Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo :
Molto egli oprò col senno, e con la mano ;
Molto soffrì nel glorioso acquisto :
E in van l'Inferno a lui s'oppese, e in vano
L'armò d'Asia e di Libia il popol misto,
Che il ciel gli diè favore, e sotto ai santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

VÉNITIEN.

L'arme pietose de cantar gho vogia
E de Goffredo la immortal braura
Che alfin l' ha libera co strassia, e dogia
Dei nostro buon Gesù la sepoltura,
De mezo mondo unito e de quel Bogia
Missier Pluton non l'ha bu mai paura
Dio l' ha agiutà e i compagne sparpagnai
Tutti 'l gh' i ha messi insieme i di del Dai.

Quelques-uns des vieux gondoliers chantent encore parfois une stance de leur poëte familier.

Le 7 janvier, l'auteur de *Childe-Harold*, et un autre Anglais, le rédacteur de ces notices, se promenèrent au Lido avec deux chanteurs, dont l'un était charpentier et l'autre gondolier. Le premier se plaça à la proue, le second à l'autre extrémité du bateau. Un moment après avoir quitté le quai de la Piazetta ils commencèrent à chanter, et continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'île ; ils nous donnèrent entre autres échantillons *la Mort de Clorinde* et *le Palais d'Armide*, et ils chantèrent, non pas les vers vénitiens, mais le pur toscan. Le charpentier, cependant, qui était le plus habile des deux et qui était souvent obligé d'aider son compagnon, nous dit qu'il était en état de *traduire* l'original. Il ajouta qu'il pouvait réciter plus de trois cents stances, mais qu'il n'avait pas le courage (il se servit du mot *morbin*) d'en apprendre de nouvelles, ou même de chanter celles qu'il possédait. « Il faut qu'un homme ait du bon temps à lui pour apprendre ou pour chanter, et, » ajouta ce pauvre diable, « voyez mes habits, je meurs de faim. » Ces paroles nous émurent plus que le chant, qui ne peut

paraître agréable que quand on y est habitué. Le récitatif était criard, aigre et monotone ; le gondolier soutenait sa voix en posant sa main sur un des côtés de sa bouche ; le charpentier y joignait quelque pantomime, et l'on voyait qu'il se contenait sans pouvoir dissimuler l'intérêt qu'il prenait à l'action du poëme. Ils nous apprirent que les gondoliers n'avaient pas seuls le privilége de chanter les vers du Tasse ; on rencontre parmi les plus basses classes des hommes qui savent par cœur plusieurs stances ; mais ils les récitent rarement, et jamais d'eux-mêmes.

Il paraît que ce n'est pas l'habitude des gondoliers de ramer et de chanter en même temps. On n'entend plus les vers de *la Jérusalem* sur les canaux de Venise ; il n'en est pas de même de la musique proprement dite ; et les jours de fête, les étrangers qui habitent dans un quartier éloigné, ou qui ne connaissent pas assez l'italien pour distinguer les mots, peuvent s'imaginer que les gondoles retentissent encore des chants du Tasse. L'écrivain dont on a publié les notes de voyage dans les *Curiosités de la Littérature*, nous pardonnera de le citer pour la seconde fois, car, à l'exception de quelques phrases trop ambitieuses et extravagantes, il nous a transmis une description aussi agréable qu'exacte.

« A Venise, les gondoliers savent par cœur de longs passages de l'Arioste et du Tasse, et souvent ils les chantent avec une mélodie toute particulière ; mais ce talent semble aujourd'hui devenir moins commun, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je pus trouver deux personnes qui me récitassent ainsi un passage du Tasse. Je dois ajouter que feu M. Berry me chanta un jour un fragment du Tasse à la manière, m'assura-t-il, des gondoliers.

« Ils sont toujours deux, et chantent alternativement une strophe. Nous en connaissons à peu près les airs d'après Rousseau, qui les a fait imprimer avec ses chansons. Il n'y a à proprement parler point de mélodie ; c'est une sorte de milieu entre le *canto fermo* et le *canto figurato*, tantôt se rapprochant du premier par le récitatif et la déclamation, tantôt du second dans les roulades, où chaque syllabe est répétée avec les fioritures.

« J'entrai dans la gondole à minuit ; un des chanteurs se plaça à l'avant, l'autre a l'arrière. Nous nous dirigeâmes vers Saint-Georges. Un d'eux commença ; lorsqu'il eut achevé sa strophe, l'autre reprit, et ils continuèrent en alternant successivement. Les mêmes notes revenaient sans cesse invariablement ; mais suivant le caractère de la strophe, ils la récitaient avec plus ou moins d'emphase. En général, cependant, les sons étaient durs et criards ; on eût dit qu'à la manière des Barbares, ils faisaient consister la beauté du chant dans la force de la voix. Ils cherchaient à se surpasser en vigueur de poumons ; aussi, bien loin de ressentir aucun plaisir de cette musique, enfermé comme je l'étais dans le fond de ma gondole, je me trouvai fort mal à mon aise.

« Mon compagnon, auquel je fis part de mon déplaisir, homme fort jaloux de conserver la réputation de ses compatriotes, m'assura que ces chants étaient délicieux, entendus à distance. Pour en juger par nous-mêmes, nous descendîmes sur le rivage, laissant un des chanteurs dans la gondole, tandis que l'autre s'éloigna d'une centaine de pas. Ils commencèrent alors à chanter en se répondant. Je me promenai de l'un à l'autre, me tenant toujours loin de celui qui commençait. Je m'arrêtais par moments pour les écouter tous les deux.

« Là commença un spectacle digne d'attention : la déclamation véhémente et les sons criards ne frappaient l'oreille que de loin ; les transitions rapides, qui par leur nature même étaient chantées sur des tons plus bas, ressemblaient à des soupirs plaintifs succédant aux cris d'une violente douleur ; le second gondolier, qui écoutait attentivement, commençait aussitôt après le premier, et lui répondait sur un ton plus doux ou plus passionné, selon que le sujet l'exigeait. Les canaux silencieux, les palais élevés, l'éclat de la lune, l'ombre projetée par quelques gondoles qui erraient çà et là, tout ajoutait à la singulière émotion de cette scène ; au milieu de tant de circonstances, il est facile d'apprécier le caractère de cette puissante harmonie. Ces chants sont surtout convenablement placés dans la bouche d'un vieux marin solitaire couché dans sa barque et attendant des voyageurs. L'ennui de cette position est souvent diminué par les chants et les légendes poétiques gravés dans sa mémoire. Il crie alors de toutes ses forces ; sa voix s'étend au loin sur ce tranquille miroir ; tout est calme autour de lui ; il peut se croire solitaire au sein même d'une grande et populeuse cité. Point de bruit de voitures ou de piétons ; par moment, une silencieuse gondole passe près de lui ; à peine entend-on le frémissement des rames.

« Tout à coup, dans le lointain, une voix connue ou inconnue lui arrive ; la mélodie et les vers lient sur-le-champ ces deux hommes étrangers l'un à l'autre ; l'un devient l'écho de l'autre et s'étudie à se faire entendre aussi loin que son compagnon. Par une convention tacite, ils alternent vers pour vers. Quoique ces chansons durent des nuits entières, ils continuent sans être fatigués, et ceux qui passent près d'eux prennent part à cet amusement. Ces luttes de chant sont plus agréables à distance ; elles possèdent un charme infini et provoquent à la solitude. Le ton général est plaintif, et par moment on ne peut retenir ses larmes. Mon compagnon, qui était d'ailleurs d'une organisation très-délicate, me dit naïvement : — « *È singolare come quel canto intenerisce e molto più quando lo cantano meglio.* » J'appris que les femmes du Libo, cette longue suite d'îles qui séparent l'Adriatique des lagunes[1], surtout les femmes des districts de Malamocio et de Palestrina, chantaient de la même manière les vers du Tasse.

« Elles ont l'habitude, lorsque leurs maris vont pêcher à la mer, de s'asseoir le long du rivage, le soir, et de pousser ces chants avec la

plus grande force jusqu'à ce que chacune entende au loin son mari lui répondre [2]. »

L'amour de la pêche et de la musique forme le caractère distinctif des Vénitiens de toutes les classes, même parmi les fils harmonieux de l'Italie. La ville seule peut alimenter à la fois deux et même trois salles d'opéra d'un public nombreux, et il y a peu d'événements dans la vie privée qui n'inspirent un sonnet, soit imprimé, soit manuscrit. Un médecin ou un avocat prend-il ses degrés, un prêtre prêche-t-il son premier sermon, un chirurgien réussit-il dans une opération, un arlequin annonce-t-il une dernière représentation à bénéfice, a-t-on à vous féliciter d'un mariage, d'une naissance, du gain d'un procès, on invoque les Muses, qui fournissent toujours fidèlement le même nombre de syllabes, et ces triomphes faciles couvrent de placards blancs ou colorés les murs de la ville. La moindre révérence d'une prima donna fait pleuvoir un déluge de tributs poétiques du haut de ces régions supérieures d'où il ne s'échappe dans nos théâtres que des cupidons ou des ouragans neigeux. Il y a dans la vie même d'un Vénitien une poésie qui est sans cesse alimentée par les surprises et les changements dont se nourrit la fiction, et qui diffère profondément de la monotonie taciturne des hommes du Nord. Leurs amusements sont transformés en devoirs, leurs devoirs tempérés par les amusements, et chaque événement, étant considéré comme faisant partie de la vie, est annoncé et mené à terme avec la même insouciance et la même gaieté. La *Gazette de Venise* termine invariablement ses colonnes par ce triple avertissement :

CHARADE.

. . . .

Exposition du saint-sacrement dans l'église de..

THÉATRES.

Saint-Moïse. — Opéra.
Saint-Benedick. — Comédie de caractères.
Saint-Luc. — Relâche.

Quand on songe au prix que les catholiques attachent à leur symbole, on peut penser que peut-être serait-il mieux placé ailleurs qu'entre une charade et une pièce de théâtre.

III.

LE LION ET LES CHEVAUX DE SAINT-MARC.

Saint-Marc voit encore son Lion occuper le lieu qu'il occupait jadis. *Stance* XI.

Le lion, dans son voyage aux Invalides, a perdu l'Évangile que soutenait une de ses pattes, aujourd'hui de niveau avec l'autre. Les chevaux aussi sont venus reprendre la place incommode d'où ils étaient partis, et ils sont comme autrefois à demi cachés sous le portique de l'église Saint-Marc. Leur histoire, après des discussions infinies, est

enfin suffisamment connue. L'avis et les doutes de Erizzo et de Zanetti, et plus récemment du comte Léopold Cigognara, tendaient à leur attribuer une origine romaine, et à ne les faire remonter que jusqu'à Néron. Mais M. de Schelegel survint, qui apprit aux Vénitiens le prix de leur trésor, et un Grec revendiqua et établit d'une façon inattaquable les droits de ses concitoyens sur ce monument. M. Mutoxidi a trouvé des contradicteurs, mais aucune réponse sérieuse. Il paraît donc irrévocablement prouvé que les chevaux sont de l'île de Chio, et ont été transportés à Constantinople par Théodose. La science lapidaire est un des amusements favoris des Italiens, et plusieurs littérateurs ont ajouté ce talent à leur gloire. Un des meilleurs ouvrages sortis de la typographie de Bodoni est un immense volume d'inscriptions, toutes recueillies par son ami Pacciandi. Plusieurs avaient été préparées pour le retour des chevaux. Il faut présumer qu'on n'a pas choisi la meilleure lorsqu'on vient à lire la suivante, inscrite en lettres d'or au-dessus du porche de la cathédrale :

QUATUOR EQUORUM SIGNA A VENETIS BYZANTIO CAPTA
AD TEMP. D. MAR. A. R. S. MCCIV POSITA QUÆ
HOSTILIS CUPIDITAS MDCCCIII ABSTULERAT FRANC I IMP
PACIS ORBI DATÆ TROPHEUM MDCCCXV VICTOR REDUXIT.

Il n'y a rien à dire du latin, mais on peut observer que l'injustice des Vénitiens, lorsqu'ils ont enlevé ces chevaux à Constantinople, était au moins l'égale de celle des Français qui les emportèrent à Paris, et qu'il aurait été plus prudent d'éviter toute allusion à cette spoliation. Un prince apostolique se serait peut-être opposé à ce qu'on plaçât sur la principale entrée d'une église métropolitaine une inscription rappelant un triomphe étranger à la religion. Il n'y a que la *pacification du monde* qui puisse faire excuser un pareil contre-sens.

IV.

SOUMISSION DE L'EMPEREUR BARBEROUSSE AU PAPE ALEXANDRE III.

Où s'humiliait le monarque de Souabe règne aujourd'hui le monarque d'Autriche.
Cette ville où s'agenouillait un empereur, un empereur la foule à ses pieds.
Stance XII.

Après de nombreux et inutiles efforts de la part des Italiens pour secouer entièrement le joug de Frédéric Barberousse, et les vaines tentatives de ce prince pour gouverner en maître absolu les possessions cisalpines, ces luttes sanglantes qui duraient depuis vingt-quatre ans furent heureusement terminées à Venise. Les articles du traité avaient été arrêtés à l'avance entre le pape Alexandre III et Barberousse, et le premier, muni d'un sauf-conduit, s'était rendu de Venise à Ferrare en compagnie des ambassadeurs du roi de Sicile et des consuls de la ligue lombarde. Il restait cependant plusieurs points à vider, et pendant quelques jours on crut la paix impossible. Dans ces conjonctures, on annonça tout à coup que l'empereur venait d'arriver à Chiozza, à

environ quinze milles de la capitale. Les Vénitiens se soulevèrent en tumulte, et insistèrent pour l'amener immédiatement dans la ville. Les Lombards s'alarmèrent et partirent pour Trévise; le pape lui-même n'était pas sans crainte si Frédéric eût avancé soudainement de son côté; mais tout fut sauvé, grâce à la prudence et à l'habileté du doge Sébastien Ziani. Plusieurs pourparlers furent échangés entre la capitale et Chiozza; à la fin, l'empereur se relâcha sur ses exigences, et, « quittant la férocité du lion, prit la douceur de l'agneau[3]. »

Le samedi 23 juillet de l'année 1177, les galères vénitiennes transportèrent en grande pompe Frédéric de Chiozza au Lido, à un mille de Venise. Le lendemain matin, le pape, accompagné des ambassadeurs siciliens, des envoyés lombards qu'il avait rappelés et d'un grand concours de peuple, se rendit du palais patriarcal à l'église Saint-Marc, et là l'empereur et ses partisans furent solennellement absous de l'excommunication prononcée contre eux. Le chancelier de l'empire abandonna au nom de son maître les antipapes et leurs adhérents. Aussitôt après, le doge, suivi d'une grande assistance de clergé et de laïques, monta à bord des galères, et, se dirigeant vers Frédéric, le conduisit en grande pompe du Lido à la capitale. L'empereur descendit de la galère au quai de la Piazetta; le doge, le patriarche, les évêques et le clergé, le peuple de Venise avec ses croix et ses drapeaux, marchèrent solennellement devant lui jusqu'à l'église Saint-Marc. Alexandre s'assit devant le vestibule de la basilique, entouré de ses prélats et cardinaux, assisté du patriarche d'Aquilée, des archevêques et évêques de la Lombardie, tous en grand appareil et revêtus de leurs ornements pontificaux. Frédéric approcha, et, touché par le Saint-Esprit, honorant le Tout-Puissant dans la personne d'Alexandre, oubliant sa dignité et se dépouillant de son manteau, il se prosterna de tout le corps aux pieds du pape. Alexandre, les yeux remplis de larmes, le releva avec bonté, l'embrassa, le bénit à l'instant même. Les Allemands de sa suite chantèrent à haute voix *Te Deum laudamus*. L'empereur alors, prenant le pape par la main droite, le conduisit à l'église, et, ayant reçu sa bénédiction, retourna au palais ducal. Cette cérémonie humiliante fut recommencée le lendemain : le pape, à la prière de Frédéric, officia en personne à l'église Saint-Marc; l'empereur retira une seconde fois son manteau impérial, et, prenant une baguette à la main, officia comme *porte-verge* à la tête des laïques du chœur, et précédant le pontife à l'autel. Puis l'empereur s'assit au pupitre dans l'attitude de quelqu'un qui écoute. Le pontife, touché de cette marque d'attention (car il savait que Frédéric ne pouvait comprendre un seul mot de ce qu'il allait dire), ordonna au patriarche d'Aquilée de traduire son sermon latin en allemand. Ensuite on chanta le *Credo*. Frédéric déposa son offrande et embrassa les pieds du pape. Lorsque la messe fut achevée, il le conduisit par la main à son cheval blanc; il tint l'éperon, et aurait conduit lui-même le cheval

par la bride le long de l'eau; mais le pape se contenta de sa bonne volonté, et le renvoya en lui donnant affectueusement sa bénédiction. Telle est la substance du récit de l'archevêque de Salerne, qui était présent à la cérémonie, et dont le récit est confirmé par plusieurs témoignages contemporains. Tout cela ne m'aurait pas semblé digne d'être rapporté en détail, si la liberté n'eût triomphé en même temps que la superstition. Les États de Lombardie obtinrent la confirmation de leurs priviléges, et Alexandre eut raison de remercier le Tout-Puissant, qui courbait devant un vieillard infirme et désarmé l'orgueil d'un potentat redouté[4].

V.

HENRI DANDOLO.

Oh! une heure seulement du vieil aveugle Dandolo, du chef octogénaire, du vainqueur de Byzance! *Stance* XII.

Le lecteur se rappellera aussitôt l'exclamation des Higlanders écossais: — « Ah! rien qu'une heure de Dundée! » Henri Dandolo, quand il fut élu doge en 1192, était âgé de quatre-vingt-cinq ans. Lorsqu'il guidait les Vénitiens à la prise de Constantinople, il avait conséquemment quatre-vingt-dix-sept ans. Ce fut à cet âge qu'il réunit au titre et aux possessions de doge de Venise le quart et demi de tout l'empire de Romanie[5], comme on appelait alors l'empire romain. Les trois huitièmes de cette conquête furent conservés dans les diplômes jusqu'à l'élection de Giovanni Dolfino, qui emploie encore cette expression dans l'année 1357[6].

Dandolo conduisit en personne le siége de Constantinople; deux vaisseaux, *le Paradis* et *le Pèlerin*, furent liés ensemble, et un pont ou une échelle fut jetée du haut des vergues sur les remparts. Le doge fut un des premiers à s'élancer dans la ville. Alors fut accomplie, selon les Vénitiens, la prophétie de la sibylle d'Érythrée: « Une réunion de puissants aura lieu sur les flots de l'Adriatique; un chef aveugle les conduira; ils entoureront le bouc; ils profaneront Byzance; ils fouilleront ses remparts; ses dépouilles seront partagées; un nouveau bouc bêlera jusqu'à ce qu'ils aient mesuré et parcouru cinquante-quatre pieds neuf pouces et demi[7]. »

Dandolo mourut le 1er juin 1205, ayant gouverné trente ans quatre mois et cinq jours. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople. Il est assez singulier que le nom de l'apothicaire rebelle qui reçut l'épée de doge et renversa l'ancien gouvernement en 1696-7, était précisément Dandolo.

VI.

LA GUERRE DE CHIOZZA.

Mais la menace de Doria ne s'est-elle pas accomplie? Ne sont-ils pas bridés?
Stance XIII.

Après la perte de la bataille de Pola et la prise de Chiozza, le 16

août 1379, par les armées réunies des Génois et de François de Carrare, seigneur de Padoue, les Vénitiens se virent réduits à une position désespérée. Un ambassadeur fut envoyé vers les vainqueurs avec une feuille de papier blanc, pour les prier de dicter telles conditions qu'il leur plairait, en ne réservant aux Vénitiens que leur indépendance. Le prince de Padoue penchait pour écouter ces propositions ; mais les Génois, qui après la victoire de Pola avaient poussé le cri : A Venise! à Venise! et longue vie à saint Georges! étaient décidés à anéantir leur ancienne rivale, et Pierre Doria, leur commandant en chef, répondit aux suppliants : « Au nom de Dieu, messeigneurs de Venise, vous n'obtiendrez pas la paix du seigneur de Padoue et de notre république de Gênes que vous n'ayez mis une bride à ces chevaux sans frein qui se tiennent sous le portique de votre église de Saint-Marc. Lorsque nous les aurons bridés, nous vous laisserons en paix. Tel est notre plaisir et celui de notre république. Quant à nos frères de Gênes que vous avez amenés avec vous pour nous les rendre, remmenez-les ; car dans peu de jours, je l'espère, j'irai moi-même les tirer de prison eux et tous les autres. »

Les Génois s'avancèrent jusqu'à Malamocco, environ cinq milles de la capitale ; mais la grandeur du péril et l'orgueil de leurs ennemis rendirent le courage aux Vénitiens, qui firent des efforts prodigieux. Les sacrifices individuels furent nombreux, et ont été soigneusement enregistrés par leurs historiens. Victor Pisani fut mis à la tête de trente-quatre galères ; les Génois abandonnèrent Malamocco et se retirèrent à Chiozza, en octobre ; mais ils serrèrent une seconde fois Venise, qui fut réduite à l'extrémité. Sur ces entrefaites, le 1er janvier 1380, arriva Carlo Zeno, qui avait été croiser sur les côtes de Gênes avec quatorze galères ; les Vénitiens se trouvèrent à leur tour assez forts pour assiéger les Génois. Doria fut tué le 22 janvier par un boulet de pierre pesant cent soixante-quinze, et lancé par une bombarde nommée *la Trévisane*. Chiozza fut investie de tous les côtés ; cinq mille auxiliaires, parmi lesquels étaient quelques condottieri anglais commandés par le capitaine Cecchо, joignirent les Vénitiens. Les Génois, à leur tour, demandèrent à capituler, ce qui leur fut refusé. Enfin, ils se rendirent à discrétion, et, le 24 juin 1380, le doge Contarini fit son entrée triomphale à Chiozza. Quatre mille prisonniers, dix-neuf galères, plusieurs petits vaisseaux ou barques, toutes les armes, les munitions, enfin le matériel de l'expédition, tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui, sans la réponse inexorable de Doria[8], auraient accepté avec joie de voir leur domination réduite au territoire de Venise. Le récit de ces combats est tout entier dans un ouvrage appelé *la Guerre de Chiozza*, écrit par Daniel Chinazzo, qui se trouvait à Venise à cette époque[9].

VII.

VENISE SOUS LE GOUVERNEMENT DE L'AUTRICHE.

Ces rues solitaires, ces visages du Nord qui doivent te rappeler fréquemment la nature de ton esclavage et la qualité de tes oppresseurs. *Stance* XV.

La population de Venise, à la fin du dix-septième siècle, s'élevait à près de deux cent mille âmes; au dernier recensement, fait il y a deux ans, elle n'était que de cent trois mille, et elle diminue tous les jours. Le commerce et les emplois du gouvernement, cette source inépuisable de la grandeur vénitienne, ont cessé simultanément. Beaucoup de demeures patriciennes sont désertes, et finiraient par disparaître graduellement, si le gouvernement, alarmé par la démolition de soixante-dix palais pendant les deux dernières années qui viennent de s'écouler, n'avait expressément défendu cette triste ressource de la pauvreté. Tout ce qui reste de la noblesse vénitienne est aujourd'hui dispersé et confondu avec les riches juifs sur les bords de la Brenta, dont les palais tombent également en ruines. Du *gentiluomo veneto* il ne reste aujourd'hui que le nom. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, mais il est poli et affable. Il faut excuser ses plaintes, elles sont fondées [10]. Quels qu'aient été les vices de la république, et quoique les étrangers prétendent que, selon le cours ordinaire des choses de ce monde, le moment fatal de la mort était arrivé, on ne doit point s'étonner de rencontrer chez les Vénitiens le même amour pour leur patrie. Jamais les sujets de la république ne se sont ralliés aussi unanimement autour de l'étendard de Saint-Marc que lorsqu'il fut déployé, hélas! pour la dernière fois. La lâcheté et la perfidie de quelques patriciens qui opinaient pour une fatale neutralité ne trouvèrent point d'imitateurs. Certes, la génération actuelle ne peut regretter les formes aristocratiques et un gouvernement despotique; mais ils ne songent qu'à la perte de leur indépendance. Ils soupirent à ce souvenir, et cette pensée arrête pour un moment leur bonne humeur perpétuelle. On peut appliquer à Venise ces paroles de l'Écriture: Qu'elle meurt tous les jours. Cette décadence est si universelle, est si évidente, qu'elle devient un sujet de douleur pour l'étranger, qui ne peut s'accoutumer à voir toute une nation expirer en quelque sorte devant ses yeux. Cette création artificielle, étant privée du moteur qui lui donnait le mouvement et soutenait son existence, doit tomber pièce à pièce et mourir plus rapidement qu'elle ne s'est élevée. L'horreur de l'esclavage, qui poussait les Vénitiens vers la mer, les a, depuis leurs désastres, rappelés sur terre, où ils s'effacent parmi la foule des nations sujettes, et ne présentent pas au moins l'humiliant spectacle de tout un peuple courbé sous des chaînes récentes. Leur vivacité, leur affabilité, et cette heureuse insouciance que peut seul donner le tempérament (car la philosophie le tenterait en vain), ont survécu à ces infortunes; mais plusieurs détails dans les costumes et les mœurs se

sont peu à peu perdus, et les nobles, avec cet orgueil commun à tous les Italiens qui ont été maîtres jadis, ne peuvent être amenés à déguiser leur nullité. Ce luxe, qui était une preuve et formait une partie de leur autorité, ils croiraient l'avilir en en ornant leurs fers. Ils abandonnent la sphère qu'ils occupaient aux yeux de leurs concitoyens. Y demeurer eût paru une sorte de consentement et une insulte à ceux qui souffraient des mêmes maux. Ceux qui sont restés dans la capitale avilie semblent plutôt des ombres qui visitent les lieux de leur ancienne puissance, que des hommes qui les habitent. Toute réflexion sur ceux qui les ont asservis est interdite à celui qui est nationalement l'allié et l'ami des vainqueurs. On peut cependant convenir sans se compromettre que, pour ceux qui ont perdu leur liberté, des maîtres, quels qu'ils soient, sont toujours odieux; et l'on peut dire sans se tromper que cette impuissante aversion des Vénitiens ne cessera que le jour où Venise disparaîtra dans la boue de ses canaux déserts.

VIII.

LAURE.

Les pleurs harmonieux dont il arrosa l'arbre dépositaire du nom de sa maîtresse lui ont assuré à lui-même l'immortalité. *Stance* XXX.

Louanges soient rendues à l'esprit pénétrant d'un Écossais! nous connaissons Laure aussi peu qu'auparavant [11]. Les découvertes de l'abbé de Sade, ses triomphes, ses plaisanteries ne peuvent plus aujourd'hui ni instruire ni amuser [12]. Il serait injuste néanmoins de regarder ces mémoires comme un roman dans le genre de *Bélisaire* et des *Incas*, quoique tel soit l'avis du docteur Beattie, nom illustre, mais de peu d'autorité dans le cas dont il s'agit [13]. Le travail de l'abbé de Sade n'a pas été perdu, quoique son *amour*, comme cela résulte de toutes les passions, l'ait rendu ridicule [14]. L'hypothèse qui accabla les Italiens au milieu de leurs débats, et entraîna à sa suite les critiques les moins intéressés, a disparu. Nous avons un autre motif pour croire que le paradoxe le plus singulier, le plus agréable, et qui passait naguère pour authentique, fera désormais place à l'ancienne opinion, qui reparaît sur la scène.

Il semble d'abord que Laure naquit, vécut, mourut et fut enterrée, non à Avignon, mais à la campagne. Les eaux de la Sorgue, les bois de Cabrières, peuvent revendiquer leurs droits, et La Bastie, si consulté, peut encore être entendu avec complaisance. L'hypothèse de l'abbé ne repose que sur deux arguments : le sonnet sur parchemin, la médaille trouvée dans le tombeau de la femme Hugo de Sade, et la note manuscrite mise sur le *Virgile* de Pétrarque, aujourd'hui dans la bibliothèque Ambroisienne. Si ces preuves étaient authentiques, le sonnet aurait été écrit, la médaille fondue, frappée et déposée dans l'espace de douze heures, et ces derniers devoirs auraient été rendus à un cadavre qui mourut de la peste, et fut porté dans le tombeau le

jour même de sa mort. Ces témoignages sont trop décisifs : ils prouvent, non le fait, mais l'imposture. Ou le sonnet, ou la note manuscrite doit être une falsification. L'abbé les cite tous les deux comme inattaquables sous le rapport de l'authenticité. La conséquence à déduire est fatale : — c'est que l'un et l'autre sont évidemment faux [15].

Secondement, Laure ne fut jamais mariée, et était plutôt une vierge altière qu'une *tendre et prudente épouse*, qui honora Avignon en la rendant le théâtre d'une honnête passion à la française, et joua pendant vingt-un ans sa *petite comédie* de faveurs et de refus habilement ménagés vis-à-vis du premier poëte de son siècle [16].

Ce serait en vérité peu galant d'attribuer onze enfants à une femme, sur la foi d'une abréviation mal interprétée et d'après l'avis d'un libraire [17]. Il est cependant satisfaisant de penser que l'amour de Pétrarque n'était pas entièrement platonique : le bonheur qu'il souhaitait de posséder une seule fois, et pour un moment, n'était pas assurément d'une nature intellectuelle [18], et l'idée d'un projet de mariage, dessein très-prosaïque, avec celle qu'il appelait une nymphe aérienne, perce dans cinq ou six endroits de ses sonnets [19]. L'amour de Pétrarque n'était ni platonique ni poétique, et si dans un passage de ses ouvrages il l'appelle *amore veementeissimo ma unico sed onesto,* il confesse, dans une lettre à un ami, que cette passion, qui l'absorbait entièrement et dominait son cœur, était coupable et perverse [20].

Peut-être aussi était-il simplement effrayé de voir ses désirs si coupables, car l'abbé de Sade, qui certainement n'aurait pas été scrupuleusement délicat s'il avait pu prouver sa descendance de Pétrarque comme de Laure, est forcé d'entreprendre une justification en règle de sa vertueuse grand'mère. Quant à ce qui concerne le poëte, nous n'avons pour garant de son innocence que la constance de ses poursuites. Il nous apprend, dans son *Épître à la postérité*, que, parvenu à sa quarantième année, il avait non-seulement en horreur toute action déshonnête, mais même qu'il n'en avait souvenir d'aucune [21]. Cependant la naissance de sa fille naturelle ne peut être reculée plus loin que sa trente-neuvième année, et la mémoire ou la moralité du poëte lui fit défaut lorsqu'il se rendit coupable de ce *faux pas* ou lorsqu'il oublia de se le rappeler [22]. Le plus faible argument en faveur de la pureté de son amour a été sa permanence, puisqu'il dura plus longtemps que l'objet même de sa passion. La réflexion de M. de La Bastie, que la vertu seule est capable de produire des impressions que la mort ne peut effacer, est un de ces mots que chacun admire et dont chacun est à même de sentir la fausseté du moment où il descend dans son propre cœur, ou qu'il évoque les passions humaines [23]. De tels apophthegmes ne prouvent rien pour Pétrarque ou en faveur de la vertu, excepté auprès des esprits jeunes ou faibles. Celui qui est à peine sorti des langes de la première ignorance et de la surveillance de son tuteur ne peut être édifié que de la vérité, mais celui-là seule-

ment. Cette prétention de venger l'honneur d'un individu ou d'une nation est ce qu'il y a de plus futile, de plus fastidieux et de moins instructif, quoique ces genres de travaux soient toujours mieux vus de la critique qu'une froide impartialité, qu'on ne manque pas d'attribuer au malicieux désir de rabaisser un grand homme aux proportions ordinaires de l'humanité. Après tout, il est présumable que notre historien avait ses motifs pour persister dans son hypothèse favorite, et si elle sauve l'auteur, elle n'épargne pas la maîtresse encore inconnue de Pétrarque[24].

IX.

PÉTRARQUE.

Arquà le vit mourir et a recueilli sa cendre. *Stance* XXXI.

Pétrarque se retira à Arquà en 1370, immédiatement après son retour de Rome, où il avait vainement tenté de voir le pape Urbain V; et, à l'exception de la célèbre excursion qu'il fit à Venise, en compagnie de Francesco Novello da Carrara, il paraît avoir passé les quatre dernières années de sa vie dans cette charmante solitude, ou à Padoue. Pendant les quatre mois qui précédèrent sa mort, il resta dans un état de continuelle langueur, et le 19 juillet 1374, au matin, on le trouva mort dans sa bibliothèque, sa tête penchée sur un livre. Parmi les précieuses reliques d'Arquà, on montre encore sa chaise, qui, grâce au respect que l'on a toujours eu pour chaque objet appartenant à ce grand homme, est probablement plus authentique que les prétendues reliques de Shakspeare à Stratford sur Avon.

Arquà (car la dernière syllabe est accentuée dans la prononciation, et nous nous sommes efforcé de la conserver dans le vers anglais) est située à douze milles de Padoue et à trois milles en droite ligne de la grande route de Rovigo, au sein des montagnes Euganéennes. Après une marche de vingt minutes à travers une prairie unie et couverte d'arbres, vous rencontrez un petit lac bleu, limpide et très-profond, et la base d'une chaîne de collines et de coteaux émaillés de vignobles et de vergers étincelants, de grenadiers, de sapins et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Des bords du lac, la route serpente dans les montagnes, et l'on aperçoit bientôt l'église d'Arquà à travers une ouverture située entre les deux chaînes de collines qui semblent entourer le village. Les maisons sont jetées à distance les unes des autres sur les versants de la montagne; celle du poëte s'élève sur un petit monticule auquel on parvient par deux routes, et d'où l'on aperçoit non-seulement les jardins qui émaillent les vallons immédiatement au-dessous, mais de vastes plaines couvertes de bois, de mûriers et de saules, réunis en massifs par les festons de la vigne; quelques cyprès élevés, et dans le lointain les clochers des villes jusqu'aux bouches du Pô et aux côtes de l'Adriatique. Le climat est plus chaud sur ces montagnes volcaniques, et les vendanges y commencent une semaine plus tôt que dans les plaines de Padoue.

Pétrarque est couché, plutôt qu'enseveli, dans un sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre pilastres reposant sur un piédestal élevé, qui le distingue de tous les autres tombeaux. Ce monument attire l'attention par sa majesté; mais il sera bientôt recouvert par quatre lauriers récemment plantés. La fontaine de Pétrarque (car ici tout porte son nom) jaillit de terre sous une voûte artificielle, un peu au-dessous de l'église, et fournit abondamment, même dans les temps de sécheresse, ces eaux si douces qui ont fait la réputation des montagnes Euganéennes. Elle serait plus recherchée si elle n'était par moments entourée de guêpes et de frelons. Cette ressemblance est la seule qui puisse être trouvée entre le tombeau de Pétrarque et celui d'Archiloque. Les révolutions ont épargné depuis des siècles ces vallées isolées, et la seule violence commise à l'égard des cendres de Pétrarque a sa source, non dans la haine, mais dans l'admiration. On tenta de dérober ce trésor au sarcophage; un des bras fut emporté par un Florentin, à travers une fente qu'on montre encore aujourd'hui. Cette tentative n'a point été pardonnée, mais elle a servi à identifier le poëte avec le pays où il était né et où il n'a point voulu demeurer. Un petit paysan d'Arquà, auquel on demandait qui était Petrarque, répondit que ceux du village connaissaient toute son histoire, mais que lui ne savait qu'une chose, c'est que c'était un Florentin.

M. Forsyth[25] n'a pas été tout à fait exact lorsqu'il a dit que Pétrarque n'était jamais retourné en Toscane depuis son enfance. Il paraît qu'il passa à Florence dans son voyage de Parme à Rome, et à son retour en 1350; qu'il y fit un assez long séjour pour se lier avec les plus distingués de ses habitants. Un Florentin, honteux de l'aversion du poëte pour sa ville natale, s'est empressé de relever cette grave erreur dans un voyageur d'ailleurs accompli, dont il connaît et respecte le talent remarquable, l'immense érudition et le goût délicat, joints à cette simplicité de manières qui est universellement reconnue comme la marque la plus certaine, quoiqu'elle ne soit pas infaillible, du véritable génie.

Tout ce qui concerne l'amant de Laure a été scrupuleusement enregistré: on montre à Venise la maison où il logea. Les habitants d'Arezzo, afin de décider l'ancienne controverse qui s'est élevée entre leur ville et Ancise, ville voisine où Pétrarque fut conduit à l'âge de sept ans, et où il habita jusqu'à sa dix-septième année, ont indiqué par une longue inscription le lieu où naquit leur grand citoyen. On lui a élevé un monument dans la chapelle de Sainte-Agathe à Parme; il était archidiacre de ce chapitre, et s'il ne fût mort sur la terre *étrangère*, la place de son tombeau y était réservée. Voici l'inscription qu'on y lit:

D. O. M.
FRANCISCO PETRARCHÆ
PARMENSI ARCHIDIACONO

PARENTIBUS PRÆCLARIS GENERE PER ANTIQUO
ETTHICES, CHRISTIANÆ SCRIPTORI EXIMIO
ROMANÆ LINGUÆ RESTITUTORI.
ETRUSCÆ PRINCIPI
AFRICÆ OB CARMEN HAC IN URBE PERACTUM REGIBUS ACCITO
S. P. Q. R. LAUREA DONATO
TANTI VIRI
JUVENILIUM JUVENIS SENILIUM SENEX
STUDIOSISSIMUS
COMES NICOLAUS CANONICUS CICOGNARUS
MARMOREA PROXIMA ARA EXCITATA
IBIQUE CONDITO
DIVÆ JANUARIÆ CRUENTO CORPORE
H. M. P.
SUFFECTUM
SED INFRA MERITUM FRANCISCI SEPULCHRO
SUMMA HÆC IN ÆDE EFFERRI MANDANTIS
SI PARMÆ OCCUMBERET
EXTERA MORTE HEU NOBIS EREPTI.

Une autre inscription surmontée d'un buste lui a été faite à Pavie, en mémoire du séjour qu'il fit en cette ville en 1369 avec son gendre Brossano. Les circonstances politiques, qui ont pour longtemps interdit aux Italiens de s'occuper des vivants, leur ont fait reporter leur attention sur les morts.

X.

LE TASSE.

A la face de tous ses ennemis, de la bande de Crusca, et de ce Boileau, etc.
Stance XXXVIII.

Peut-être le distique dans lequel Boileau se montre si injuste envers le Tasse est-il une des nombreuses preuves de l'opinion que j'émets ici sur l'harmonie de la poésie française :

A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Le biographe Serassi[26], dans sa tendresse pour la réputation des deux poëtes, s'est empressé d'observer que le satirique avait rétracté, ou plutôt développé sa censure, et qu'il avait reconnu dans la suite l'auteur de *la Jérusalem* comme un génie sublime, vaste, et heureusement né pour les plus nobles inspirations de la poésie. Nous ajouterons que la rétractation est loin d'être si explicite, au moins si l'on s'en rapporte à l'anecdote telle qu'elle se trouve dans l'abbé d'Olivet[27]. La sentence prononcée contre lui par le père Bouhours[28] n'est mentionnée ici que pour confondre le critique dont le biographe italien n'a point cherché à découvrir, ou peut-être n'a point voulu admettre la *palinodie*. Quant à l'opposition que *la Jérusalem* rencontra dans l'académie de la Crusca, qui déclara Tasse incapable d'entrer en comparaison avec Arioste, et inférieur au Boiardo et à Pulci, on peut attribuer cette injustice officielle à l'influence d'Alphonse et de la cour

de Ferrare. Léonard Salviati, qui conduisit presque seul toutes ces attaques, fut évidemment influencé par le désir d'obtenir les bonnes grâces de la maison d'Este[29]; il pensa que le moyen le plus direct était d'exalter la réputation d'un jeune poëte aux dépens de son rival, alors prisonnier d'état. Les espérances et les efforts de Salviati peuvent servir à nous expliquer l'opinion de ses contemporains à l'égard du poëte emprisonné, et combler notre indignation pour son geôlier royal[30]. Le détracteur du Tasse obtint, comme il l'avait prévu, la récompense de ses critiques : il fut appelé à la cour de Ferrare; mais, malgré les panégyriques qu'il composait pour la famille de son royal ami[31], il se vit bientôt délaissé, et mourut obscur et pauvre. L'opposition de la Crusca cessa au bout de six ans de controverse, et si l'académie dut son premier renom au bruit qu'avait fait cet injuste paradoxe, il est probable que, dans l'intérêt de sa propre réputation, elle dut plutôt adoucir qu'aggraver l'emprisonnement du malheureux poëte[32]. Sa justification et celle de son père, car tous deux étaient enveloppés dans les attaques de Salviati, remplirent plusieurs de ses heures solitaires. Le prisonnier aurait été peu embarrassé de répondre à des accusations où, entre autres griefs, se trouvait celui d'avoir omis par malice, dans sa comparaison entre la France et l'Italie, de parler du dôme de Sainte-Marie del Fiore, à Florence[33]. Le dernier biographe d'Arioste semble vouloir recommencer cette discussion, en mettant en doute le jugement que le Tasse a porté sur lui-même, et qui est cité par Serassi dans sa biographie[34]; mais Tiraboschi avait pour toujours clos la rivalité[35] en prouvant qu'entre Arioste et Tasse il n'y avait point de comparaison possible, mais que c'était une question de goût particulier.

XI.

ARIOSTE.

La foudre arracha du front d'Arioste le laurier de fer dont il était couronné.
Stance XLI.

Avant que les restes d'Arioste eussent été transportés de l'église des Bénédictins dans la bibliothèque de Ferrare, le buste qui surmontait sa tombe fut frappé de la foudre, et une couronne de laurier en fer, fondue par le même accident; cet événement a été mentionné par un biographe du dernier siècle[36]. La translation de ces cendres sacrées, le 6 juin 1801, fut un des plus brillants spectacles de la république italienne, qui dura si peu. Pour consacrer le souvenir de cette cérémonie, on ressuscita les *intrepidi*, autrefois si fameux, et on les rassembla en académie ariostéenne. La vaste place au milieu de laquelle se déploya la procession fut alors appelée place d'Arioste. L'auteur de l'*Orlando* est nommé, par les Ferrarais jaloux, l'Homère de Ferrare, et non de l'Italie[37]. La mère d'Arioste était de Reggio, et la maison dans laquelle il naquit est distinguée par une inscription où on lit : *Qui*

naque Ludovico Ariosto il 8 settembre dell anno 1574. Mais les Ferrarais, sans tenir compte du hasard qui le fit naître hors de leur pays, le réclament pour le leur. Ils possèdent ses cendres, ils montrent son fauteuil, son écritoire et ses manuscrits:

. . . . Hic illius arma
Hic currus fuit. . . . . . .

La maison où il vécut, la chambre où il mourut, sont désignées par son tombeau, que l'on y a replacé, et par une inscription récente [38].

Les Ferrarais sont encore plus jaloux de leurs droits depuis que Dennia (pour des motifs qui, selon leurs apologistes, ne leur sont pas inconnus) a osé ravaler, quant aux productions de l'esprit, leur pays et leur climat à l'égal de l'incapacité béotienne. Un *in-quarto* a été lancé pour répondre au calomniateur, et ce supplément aux *Vies des illustres Ferrarais* par Barotti a été considéré comme une réponse triomphante au *Quadro storico statistico dell Alta Italia.*

XII.

ANCIENNES SUPERSTITIONS RELATIVEMENT AU TONNERRE.

Car la couronne tressée par la gloire appartient à l'arbre que respecte le feu du ciel. *Stance* XLI.

L'aigle, le veau marin, le laurier [39] et la vigne blanche [40] étaient regardés comme les préservatifs les plus puissants contre la foudre. Jupiter choisit le premier, Auguste le second [41], et Tibère ne manquait jamais de se couronner de laurier quand grondait le tonnerre [42]. Ces superstitions se comprennent dans un pays où la baguette du coudrier n'a pas encore perdu, dans l'esprit des habitants, ses propriétés magiques, et peut-être le lecteur ne s'étonnera-t-il pas qu'un commentateur de Suétone ait pris sur lui de réfuter gravement les vertus attribuées à la couronne de Tibère, en s'appuyant sur ce que peu d'années auparavant un laurier avait été frappé par la foudre dans Rome même [43].

XIII.

La foudre sanctifie tout ce qu'elle a frappé. *Stance* XLI.

Le lac Curtien et le figuier Ruminal dans le Forum, ayant été frappés par la foudre, furent regardés comme des objets sacrés, et le souvenir de cet événement fut conservé par un *puteal* ou autel qui ressemblait à l'ouverture d'un puits; une petite chapelle recouvrait cette ouverture, que l'on supposait avoir été creusée par la chute du tonnerre. On regardait comme incorruptibles les objets touchés ou les corps tués par la foudre [44]. Lorsque la mort ne s'en était pas suivie, l'homme qui avait été ainsi distingué par le ciel restait désigné au respect public [45].

Quant aux victimes de la foudre, on les enveloppait dans des vêtements blancs, et on les brûlait dans l'endroit même où elles avaient succombé. Cette superstition n'était point particulière aux adorateurs de

Jupiter : les Lombards croyaient aux présages tirés des éclairs, et un prêtre chrétien confesse que, par une abominable adresse à interpréter la foudre, un devin prédit à Agiluf, duc de Turin, un événement qui se réalisa et lui donna une épouse et une couronne [46]. Il y avait cependant dans ce présage quelque chose d'équivoque ; les anciens habitants de Rome ne le considéraient pas toujours comme favorable ; et comme les craintes causées par la superstition durent plus longtemps que les consolations qu'elle procure, il n'est pas étonnant que les Romains du siècle de Léon X aient été épouvantés par quelques orages faussement interprétés, au point de requérir les conseils d'un érudit, qui employa toute sa science sur le tonnerre et les éclairs pour leur prouver que le présage était au contraire favorable, depuis la foudre qui frappa les murs de Velitra jusqu'à celle qui, serpentant sur une porte de Florence, prédit le souverain pontificat à l'un de ses habitants [47].

XIV.

LA VÉNUS DE MÉDICIS.

C'est là que Cythérée aime encore sous le marbre. *Stance* XLIX.

La vue de la Vénus de Médicis rappelle sur-le-champ les vers du poëme des *Saisons*, et la comparaison entre l'objet et la description prouve non-seulement l'exactitude du portrait, mais la tournure toute particulière de l'esprit du poëte, et, si je puis m'exprimer ainsi, son imagination sexuelle. On peut tirer une conclusion semblable d'une autre description dans le même épisode de Musidora. Néanmoins les connaissances de Thompson sur les priviléges de l'amour heureux ne paraissent pas avoir été très-étendues, ou plutôt il manquait de délicatesse. Ainsi sa nymphe reconnaissante apprend au pudique Damon que dans des moments plus heureux il pourra peut-être devenir le compagnon de son bain :

The time may come you need not fly.
Le temps pourra venir où vous ne fuirez pas.

Le lecteur se rappellera l'anecdote rapportée dans la *Vie de Johnson*.

Nous ne quitterons pas la galerie Florentine sans dire un mot du *Rémouleur*. Il semble extraordinaire que le caractère de cette statue si souvent examinée ne soit pas encore fixé, au moins dans l'esprit de celui qui a vu le sarcophage du vestibule de Saint-Pierre, hors des murs, à Rome, où tout le groupe de la fable de Marsyas n'a point été notablement endommagé.

L'esclave scythe qui repasse le canif est représenté exactement dans la même attitude que le célèbre Rémouleur. L'esclave n'est pas nu ; mais il est plus facile de concilier cette différence que de transformer, comme l'a fait Lanzi, le couteau que tient à sa main la statue florentine en un rasoir, et d'y voir un barbier de Jules-César. Winkelmann, examinant un bas-relief sur le même sujet, suit l'opinion de Léonard

Agostini, et son opinion suffirait pour faire pencher la balance, quand même la ressemblance ne frapperait pas l'auditeur le moins attentif [48]. Parmi les bronzes de cette collection princière, on voit également l'inscription copiée et commentée par M. Gibbon [49]. Notre historien rencontra quelques difficultés, mais il n'abandonna pas son entreprise. Quel ne serait pas son mécontentement s'il apprenait aujourd'hui que cette inscription est reconnue comme apocryphe !

XV.

MADAME DE STAEL.

Dans l'enceinte sacrée de Santa-Croce reposent, etc. *Stance* LIV.

Ce nom rappellera non-seulement le souvenir de tous ceux dont les tombeaux ont fait de *Santa-Croce* un lieu de pèlerinage, la Mecque de l'Italie, mais de celle dont l'éloquence anima ces cendres illustres, et dont la voix aujourd'hui est muette comme celle de l'héroïne qu'elle chanta. CORINNE n'est plus, et sur son tombeau viennent expirer la vanité, la flatterie, l'envie, qui ont répandu des nuages trop brillants ou trop sombres autour du génie dans sa carrière, et troublé le regard paisible du critique désintéressé. Son portrait a été embelli ou défiguré selon que l'amitié ou la haine a tenu le pinceau. On ne peut guère attendre d'un contemporain un portrait impartial. La postérité immédiate n'est peut-être point disposée à accorder une juste estime à sa singulière capacité. La galanterie, l'amour du merveilleux, l'espoir d'associer son nom à sa gloire, tous ces motifs, qui ont émoussé la plume des critiques, doivent cesser d'exister : — les morts n'ont point de sexe, ils ne peuvent plus surprendre par de nouveaux prodiges, ils ne peuvent plus accorder l'immortalité. La femme a disparu dans Corinne, l'auteur reste seul, et on peut prévoir que beaucoup rachèteront leur indulgence primitive par un excès de sévérité qui, si l'on considère les éloges extravagants dont elle a été l'objet, usurpera peut-être l'apparence de la justice. La postérité la plus reculée, car ses œuvres dureront jusque là, aura à se prononcer sur le mérite de ses différentes productions, et plus grande sera la perspective, plus minutieux sera l'examen, plus juste la décision. Elle vivra de la vie des grands écrivains de tous les siècles et de tous les pays, elle s'associera à cette grande famille, et de cette sphère élevée répandra son éternelle influence pour le bonheur et l'instruction des hommes ; car l'individu disparaîtra peu à peu, en même temps qu'on apercevra davantage l'auteur. Quelques-uns cependant de ceux que les charmes d'un esprit naturel et d'une agréable hospitalité ont attirés aux cercles intimes du Coppet sauveront de l'oubli ces qualités, qui, quoi qu'on en ait dit, sont souvent plutôt refroidies que développées par les soins de la vie domestique. Quelqu'un sans doute retracera cette grâce sans affectation qui embellissait les relations de famille, qu'il faut plutôt

chercher dans le secret de l'intérieur que dans les rapports extérieurs, mais qui demande toute la délicatesse d'une affection réelle pour pouvoir y intéresser le lecteur indifférent. Quelqu'un sans doute peindra, sans avoir besoin d'employer les éloges, cette aimable maîtresse d'une maison hospitalière, centre d'une société toujours variée et toujours agréable, qui, dépouillant toute ambition et toute prétention de briller aux dépens des autres par des artifices empruntés, n'existait que pour donner l'impulsion à tout ce qui l'entourait. La mère tendre et tendrement aimée, l'amie dont la générosité n'avait pas de bornes en restant toujours éclairée, la patronne charitable de toutes les infortunes, ne sera jamais oubliée par ceux qu'elle a aimés, protégés et nourris. Sa mort sera pleurée par tous ceux qui ont connu sa bonté, et aux regrets de ses amis et de ses liaisons plus intimes, se joint ici la douleur sincère d'un étranger qui, au milieu des scènes sublimes du Léman, n'a jamais goûté un plaisir égal à celui de pouvoir admirer les qualités de l'incomparable Corinne.

XVI.

ALFIERI.

Ici sont déposés les ossements de Michel-Ange, d'Alfieri. *Stance* LIV.

Alfieri est le grand nom de ce siècle : les Italiens, sans attendre la consécration centenaire, le regardent comme un *poëte classique*. Sa mémoire leur est d'autant plus chère qu'il est le chantre de la liberté, et que conséquemment ses tragédies n'ont aucune protection à attendre de la part de leurs tyrans. Elles sont cependant en petit nombre, et très-peu sont susceptibles d'être jouées. Cicéron a observé que jamais les véritables sentiments des Romains ne se produisaient avec plus de franchise qu'au théâtre [50].

Dans l'automne de 1816, un célèbre improvisateur donna une représentation dans la salle d'opéra, à Milan. La lecture des différents sujets proposés par les nombreux assistants était écoutée avec indifférence et quelquefois accueillie par des plaisanteries ; mais lorsqu'en ouvrant un des bulletins il lut : *L'Apothéose de Victor Alfieri*, l'assemblée entière poussa un cri d'approbation, et les applaudissements continuèrent pendant quelques minutes. Le hasard ne désigna point Alfieri, et le signor Sgricci se mit à débiter des lieux communs sur le bombardément d'Alger.

Le choix des sujets n'est pas laissé au hasard, comme on pourrait le croire à la simple vue de la manière dont cela se passe, et la police non-seulement corrige le prospectus, mais, par un raffinement de précautions, elle corrige les chances du sort. La proposition de l'apothéose d'Alfieri fut accueillie avec d'autant plus d'enthousiasme qu'on savait bien qu'elle ne pourrait être traitée.

XVII.

MACHIAVEL.

Ici l'argile de Machiavel fut rendue à la terre, d'où elle avait été tirée. *Stance* LIV.

L'affectation de la simplicité dans une inscription tumulaire est cause que nous ne savons pas souvent si nous avons devant les yeux un tombeau, un cénotaphe ou un simple monument élevé à sa mémoire. C'est ainsi qu'on n'a inscrit sur la tombe de Machiavel aucun renseignement relativement au lieu ou à l'époque de sa naissance et de sa mort, à son âge, à sa famille :

TANTO NOMINI NULLUM PAR ELOGIUM.
NICOLAUS MACHIAVEL.

Et d'abord on ne comprend pas pour quel motif la sentence précède le nom auquel elle se rapporte.

On s'imagine facilement que le préjugé qui a fait du nom de Machiavel une épithète proverbiale d'iniquité n'existe plus à Florence. Sa mémoire a été persécutée, comme le fut sa vie, à cause de son inviolable attachement à la liberté, incompatible avec le nouveau système de despotisme qui succéda à la chute des républiques d'Italie. Il fut mis à la torture sous prétexte de *libertinage*, c'est-à-dire pour avoir désiré relever la république de Florence ; et telle est l'influence des hommes intéressés à pervertir non-seulement la nature des actes, mais le sens des mots, que ce qui était autrefois *patriotisme* vint à signifier *débauche*. Nous-mêmes, n'avons-nous pas oublié l'ancienne signification du mot *libéralité*, qui signifie dans certains pays trahison, et dans tous folie ? Quelle erreur plus grossière que celle d'avoir pris l'auteur du *Prince* pour un avocat de la tyrannie? Comment penser que l'inquisition aurait condamné son livre pour un pareil délit? La vérité est que Machiavel, comme tous ceux contre lesquels on ne peut rien prouver, fut soupçonné d'athéisme. Le premier et le dernier des plus violents ennemis du *Prince* étaient tous deux jésuites. L'un d'eux persuada à l'inquisition *benchè fosse tardo* de prohiber le *Traité;* l'autre qualifie le secrétaire de la république florentine du titre de fou. Il a été démontré que le père Possevin n'avait jamais lu *le Prince*, et que le père Lucchesini ne l'avait pas compris. Il est évident cependant que de pareils adversaires ne se seraient pas opposés à des préceptes d'esclavage, mais qu'ils redoutaient les tendances évidentes d'un livre qui apprenait combien les intérêts monarchiques diffèrent de ceux des peuples. Les jésuites sont rétablis en Italie, et le dernier chapitre du *Prince* nécessitera sans doute une nouvelle réfutation de la part de ceux qui s'emploient à façonner les esprits de la génération naissante aux principes du despotisme. Le chapitre porte pour titre : *Esortazione a liberare l' Italia dei Barbari*, et finit par un encouragement *libertin* à la délivrance future de l'Italie : « Non si deve adunque « lasciar passiare questa occasione acciochè l' Italia vegga doppo tanto

« tempo apparire un suo redentore. Nè posso esprimere con qual amore « ei fusse ricevuto in tutte quelle provincie che hanno patito per « queste illuvioni esterne, con qual sete di vendetta, con che ostinata « fede, con che lacrime. Quali porte se li serrerebeno? Quali popoli « negherebbono la obbedianza? Quale Italiano li negherebbe l' osse- « quio? AD OGNUNO PUZZA QUESTO BARBARO DOMINIO [51]. »

XVIII.

LE DANTE.

Ingrate Florence! le Dante repose loin de toi. *Stance* LVII.

Le Dante naquit à Florence dans l'année 1261. Il assista à deux batailles, fut quatorze fois envoyé en ambassade, et une fois élu prieur de la république. Lorsque le parti de Charles d'Anjou l'emporta sur les Bianchi, il était alors comme ambassadeur auprès du pape Boniface VIII. Il fut condamné à deux années de bannissement et à une amende de huit mille livres. Ne pouvant la payer, on mit tous ses biens sous le séquestre. La république cependant ne se contenta pas de cette persécution, et en 1572 on découvrit dans les archives de Florence une sentence où Dante est le onzième sur une liste de quinze condamnés à être brûlés vifs en 1302. *Talis perveniens igne comburatur sic quòd moriatur.* Les prétextes de ce jugement sont désignés sous le titre de changes iniques, d'extorsions et de gains illicites : *Baracteriarum iniquarum*, *extorsionum et iniquorum lucrorum* [52]. Il n'est pas étonnant que devant une telle accusation le Dante ait toujours protesté de son innocence et de l'injustice de ses compatriotes. Il en appela à Florence et à l'empereur Henri ; mais la mort de ce souverain, en 1313, fut le signal d'une sentence de bannissement irrévocable. Jusqu'alors, espérant être rappelé, il errait le long des frontières de la Toscane : il partit alors pour le nord de l'Italie, s'arrêta longtemps à Vérone, et enfin se fixa à Ravenne, qui fut sa demeure, sauf quelques absences, jusqu'à sa mort.

Le refus des Vénitiens de lui accorder une audience publique, malgré la demande de Guido Novello da Polenta, son protecteur, fut, dit-on, une des causes qui hâtèrent sa fin, arrivée en 1321. Il fut enterré *in sacrâ Minorum æde* à Ravenne, dans un beau tombeau que lui éleva Guido. Bernardo Bembo, préteur de cette république, qui avait refusé de l'entendre, restaura dès 1483 ce monument. Il le fut une seconde fois par le cardinal Corsi, en 1692, et enfin replacé dans un autre plus riche construit en 1780, aux frais du cardinal Luigi Valenti Gonzaga.

Le tort, ou plutôt le malheur du Dante fut sa fidélité au parti vaincu, et aussi, comme les biographes qui ne lui sont pas favorables ont eu soin de le remarquer, la trop grande liberté de ses discours et la hauteur de ses manières. Mais la postérité a rendu des hommages

presque divins à l'exilé. Les Florentins, après avoir tenté vainement à plusieurs reprises de recouvrer son corps, ont couronné son portrait dans une église [53], et ce tableau est encore une des idoles de leur cathédrale. Ils frappent des médailles en son honneur et lui élèvent des statues. Les villes d'Italie, ne pouvant mettre en doute le lieu de sa naissance, se disputent l'honneur de lui avoir servi de résidence pendant la composition de son grand poëme [54]. Les Florentins pensent qu'il importe à leur honneur de prouver qu'il avait achevé son septième chant avant qu'ils l'eussent exilé de leur ville. Cinquante et un ans après sa mort, ils créèrent une chaire pour expliquer ses vers, et Boccace remplit ce professorat national. L'exemple fut imité par Bologne et par Pise. Si les commentateurs n'ont pas rendu de grands services à la littérature, ils ont servi à augmenter l'admiration universelle, qui cherche une allégorie morale et pieuse dans toutes les exécutions de sa muse mystique. Sa naissance et son enfance paraissent avoir été entourées de circonstances extraordinaires. Suivant l'auteur du *Décaméron*, son premier biographe, sa mère fut avertie par un songe de l'importance de sa grossesse ; et à l'âge de dix ans, suivant d'autres, il manifesta sa passion précoce pour la sagesse et la théologie, que depuis il a nommée Béatrix, et qu'on a prise pour une femme matérielle.

Lorsqu'il fut enfin établi que la *Divine Comédie* était une œuvre mortelle, et lorsqu'à la distance de deux siècles, lorsque la critique et la rivalité eurent poli le goût des Italiens, Dante fut sérieusement déclaré supérieur à Homère, et quoique cette préférence parût à quelques casuistes un blasphème et une hérésie digne des flammes, la discussion fut vigoureusement soutenue pendant près de cinquante ans. Dans ces derniers temps, on mit en question de savoir quels étaient les nobles de Vérone qui l'avaient autrefois protégé [55], et le scepticisme jaloux d'un écrivain contesta à Ravenne la possession de ses dépouilles mortelles. Le critique Tiraboschi, alla jusqu'à croire que le poëte avait découvert ou prédit une des découvertes de Galilée. Comme les grands génies de toutes les nations, il n'a pas toujours joui de la même réputation. Le dernier siècle semble l'avoir considéré comme un modèle et un objet d'étude, et Bettinelli se fâcha contre son pupille Monti parce qu'il lisait les obscures et vieilles extravagances de la *Divine Comédie*. La génération actuelle, ayant abjuré les idolâtries gallicanes de Cesarotti, est revenue à l'ancien culte, et le *Danteggiare* des Italiens du nord passe pour une injure aux yeux des Toscans les plus modérés.

Il existe un grand nombre de renseignements très-curieux sur la vie et les écrits de ce grand poëte qui n'ont pas encore été recueillis, même par les Italiens ; mais le célèbre Ugo Foscolo est dans l'intention de suppléer à cette lacune, et on ne pouvait désirer que ce travail national tombât dans des mains plus dévouées à la cause de son pays et de la vérité.

XIX.

TOMBEAU DES SCIPIONS.

Comme Scipion, il a refusé sa cendre au rivage qui l'outrage. Les factions, dans la fureur des discordes civiles, proscrivent, etc. *Stance* LVII.

L'aîné des Scipions eut un tombeau à Literni, où il avait fixé son exil volontaire, et peut-être même y fut-il enseveli. Ce tombeau s'élève près de la mer, et l'histoire de l'inscription : *Ingrata patria*, qui a donné son nom à une tour voisine, est une fiction sinon exacte, au moins agréable. S'il n'y fut pas enseveli, il est certain du moins qu'il a demeuré dans cet endroit[56] :

IN COSI ANGUSTA A SOLITARIA VILLA
ERA L' GRAND' UOMO CHE D'AFRICA S'APPELLA
PERCHÈ PRIMA COL FERRO AL VIVO APRILLA.

L'ingratitude est un vice particulier aux républiques. Mais l'on semble oublier que pour un exemple de l'inconstance populaire nous avons cent exemples de la chute d'un courtisan favori ; en outre, le peuple s'est souvent repenti, le monarque jamais. En laissant de côté les nombreuses preuves qui viendraient appuyer cet axiome, une courte anecdote servira à montrer quelle différence existe entre une aristocratie et un gouvernement populaire.

Victor Pisani, ayant été défait en 1254 à Portolongo, et quelques années plus tard battu par les Génois dans l'action plus décisive de Pola, fut rappelé par le gouvernement vénitien et jeté dans les fers. Les Avogadori proposèrent de le faire décapiter, mais le tribunal suprême se contenta d'une sentence d'emprisonnement. Tandis que Pisani souffrait cette injuste captivité, Chiozza, dans le voisinage de la république[57], fut, par l'assistance du *seigneur de Padoue*, livrée à Doria. A la nouvelle de ce désastre, la grande cloche de la tour de Saint-Marc appela tous les citoyens aux armes. Le peuple et les soldats du port furent sommés d'aller à la rencontre de l'ennemi ; mais ils déclarèrent qu'ils ne feraient pas un pas en avant jusqu'à ce que Pisani eût été rendu à la liberté et mis à leur tête. Le grand conseil s'assembla aussitôt, le prisonnier fut amené, et le doge André Contarini l'informa de la demande du peuple, des besoins de l'état, dont le salut reposait tout entier sur ses efforts, et qui le suppliait d'oublier les injustices dont il avait été la victime en le servant : « Je me suis soumis, dit-il, à votre jugement sans me plaindre. J'ai supporté patiemment la peine de la prison, parce que vous l'aviez ordonné ainsi. Ce n'est pas le moment de savoir si j'avais mérité mon sort ; le bien de la république semblait l'ordonner, et tout ce que la république ordonne est fait sagement. Aujourd'hui me voici prêt à donner ma vie pour sauver mon pays. »

Pisani fut nommé généralissime, et, grâce à ses efforts réunis à ceux

de Carlo Zeno, les Vénitiens reprirent bientôt leur supériorité sur leurs rivaux.

Les villes libres d'Italie ne furent pas moins injustes envers leurs concitoyens que les républiques grecques. Chez les unes et les autres, la liberté semble avoir été la liberté de tous et de personne en particulier; et néanmoins l'*égalité devant la loi*, qu'un historien grec[58] regarde comme la marque distinctive qui sépare sa patrie des Barbares, les droits réciproques des citoyens, n'ont jamais été l'occupation des démocraties antiques. Le monde n'avait jamais joui d'un livre où l'auteur des *Républiques italiennes* établit ingénieusement la différence qui existe entre la liberté des anciens états et la définition qui en est donnée dans l'heureuse constitution de l'Angleterre.

Cependant les Italiens, depuis qu'ils ont cessé d'être libres, se retournent en soupirant vers ces époques d'agitation où chaque citoyen pouvait parvenir à obtenir une part du souverain pouvoir. Ils n'ont jamais été habitués à goûter le repos d'une monarchie. Lorsque François-Marie II, duc de Rovère, proposa à Sperone Speroni la question suivante : Quel état est préférable de la république ou de la monarchie, d'un gouvernement parfait, mais qui ne peut durer, ou d'un moins parfait, mais moins soumis aux révolutions? Speroni répondit que le bonheur ne se mesurait pas d'après sa durée, et qu'il préférait vivre un seul jour comme un homme que des siècles comme une brute, une souche ou une pierre. Cette réponse a été regardée comme *magnifique*, et restera telle tant que durera l'esclavage de l'Italie[59].

XX.

COURONNEMENT DE PÉTRARQUE.

Le laurier qui couronna le front de Pétrarque à son heure suprême, avait grandi au loin sur un sol étranger. *Stance* LVII.

Les Florentins ne profitèrent pas du court séjour que fit Pétrarque dans leur ville, en 1350, pour révoquer le décret qui confisquait les propriétés de son père, lequel avait été banni quelque temps après le Dante. Sa gloire ne les éblouit pas; mais l'année suivante, lorsqu'ils eurent besoin de son secours pour former leur université, ils se repentirent de leur injustice, et envoyèrent Boccace à Padoue pour supplier le lauréat de terminer dans le sein de son pays natal sa vie errante et son poëme de *l'Immortelle Afrique*, y venir jouir de ses biens, qui lui étaient rendus, et de l'admiration de tous ses compatriotes. Ils lui laissèrent la liberté de choisir le livre et la science qu'il voudrait enseigner. Ils l'appelaient la gloire de son pays, qui le chérissait déjà et le chérirait encore davantage; ils ajoutaient que s'il se trouvait dans leur lettre quelque expression vicieuse, son séjour parmi eux suffirait pour purifier leur style[60]. Pétrarque parut d'abord écouter ces flatteries et les sollicitations de son ami; mais il ne re-

tourna pas à Florence, et préféra un pèlerinage à la tombe de Laure et aux ombrages de Vaucluse.

XXI.

BOCCACE.

Mais sans doute Boccace a légué sa cendre à sa patrie. *Stance* LVII.

Boccace fut enterré dans l'église de Saint-Michel et de Saint-Jacques à Certaldo, petite ville dans le Valdelsa, et que l'on croit être en même temps le lieu de sa naissance. C'est là qu'il passa la dernière partie de sa vie au sein d'études laborieuses qui l'abrégèrent. On pouvait espérer que dans ce lieu ses cendres trouveraient, sinon de la gloire, au moins du repos; mais les hyènes bigotes de Certaldo violèrent la tombe de Boccace, et jetèrent sa cendre hors de l'enceinte sacrée de Saint-Michel et de Saint-Jacques. Le motif et peut-être l'excuse de cette profanation fut la réparation du pavé de l'église; mais le fait reste que la pierre funéraire fut enlevée et jetée de côté dans le fond de l'édifice. L'ignorance aida la bigoterie. Il serait triste d'avoir à mentionner cette infraction au respect universel des Italiens pour les grandes réputations, si elle n'était accompagnée d'un trait plus honorable, et qui rentre dans leur caractère national. Le principal personnage du pays, dernier rejeton des Médicis, accorda au souvenir du mort outragé la même protection qu'il avait trouvée de son vivant auprès de ses ancêtres. La marquise Lenzoni tira la tombe de Boccace de l'oubli où elle languissait, et lui procura un asile dans sa propre maison. Elle fit plus encore: la maison du poëte avait été aussi peu respectée que sa tombe, et tombait en ruine sans que le propriétaire se souciât du nom de celui qui l'avait jadis habitée. Elle consiste en deux ou trois petites chambres, et dans une tour peu élevée où Cosmo fit placer une inscription. Elle a pris des mesures pour l'acheter, et se propose de la faire restaurer avec tout le soin et tout le respect que méritent le berceau et le toit du génie.

Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la défense de Boccace; mais l'homme qui a employé son petit patrimoine à acquérir de la science, qui fut des premiers et peut-être le premier à introduire l'étude et la poésie grecque au sein de l'Italie, qui non-seulement inventa un nouveau style, mais encore fonda et fixa une langue nouvelle; qui jouit de l'estime des cours les plus civilisées de l'Europe; qui fut jugé digne de remplir des fonctions élevées pour la première république de l'Italie, et, ce qui est plus honorable encore, qui fut l'ami de Pétrarque; qui vécut de la vie d'un philosophe et d'un homme libre, et qui mourut d'excès de travail; un tel homme avait droit à plus de ménagements de la part des prêtres de Certaldo, et de celle d'un voyageur anglais moderne qui le peint sous les traits d'un écrivain odieux, licencieux, méprisable, dont les restes impurs n'auraient jamais dû

sortir de l'oubli[61]. Ce voyageur anglais, malheureusement pour ceux qui déplorent la perte d'un aimable gentleman, ne peut plus être atteint par la critique; mais la mort, qui n'a pas protégé Boccace contre M. Eustace, ne peut défendre M. Eustace du jugement impartial de ses successeurs. La mort peut canoniser ses vertus et non ses erreurs, et l'on peut dire avec douleur qu'il a mal agi, non-seulement comme auteur, mais comme homme, lorsqu'il a évoqué l'ombre de Boccace en compagnie de celle de l'Arétin, parmi les tombeaux de Santa-Croce, pour les chasser ensuite avec ignominie

Quant à ce qui concerne

Il flagello de' principi,
Il divin Pietro Aretino,

il nous importe peu ce qu'on peut dire de ce méchant bouffon, qui ne doit son immortalité qu'au caractère burlesque que lui a donné le poëte nommé ci-dessus; mais assimiler Boccace à un tel personnage, et excommunier jusqu'à ses cendres, doit nous inspirer quelques doutes sur les titres du *classique touriste* à parler de l'Italie ou de tout autre sujet littéraire, car si l'ignorance de la matière prouve l'incapacité de l'auteur relativement à certains sujets, les préjugés qui sont le résultat d'une profession doivent l'égarer en toute occasion. Aucune injustice ne peut passer pour un *cas de conscience;* or, cette misérable excuse est la seule que puissent prétexter le prêtre de Certaldo et l'auteur du *Voyage classique*. Il aurait pu se contenter de censurer les *Nouvelles* de Boccace; mais en songeant que la muse de Dryden avait puisé à cette source ses dernières et plus harmonieuses inspirations, peut-être la reconnaissance aurait-elle restreint sa critique aux qualités contestables d'une centaine de contes. Dans tous les cas, le repentir que montra Boccace aurait dû arrêter les profanateurs. On aurait dû se rappeler que dans sa vieillesse il écrivait à un ami pour le dissuader de lire le *Décaméron*, au nom de la pudeur, et dans l'intérêt de l'auteur, qui n'aurait pas là à chaque instant un apologiste pour excuser ce qu'il écrivait dans sa jeunesse et sur l'ordre de ses supérieurs[62]. Ce n'est ni la licence de l'écrivain, ni les mauvais penchants des lecteurs qui ont donné au *Décaméron*, parmi tous les ouvrages de Boccace, cette éternelle popularité; l'établissement d'une langue nouvelle et agréable conféra l'immortalité aux ouvrages qui servirent à la fixer. Les sonnets de Pétrarque sont, par le même motif, destinés à survivre à son *Africa*, les délices des rois. Les peintures immuables de la nature et du cœur humain, qui abondent dans les *Nouvelles* de l'un et dans les vers de l'autre, sont, sans aucun doute, la principale source de la célébrité dont jouissent ces deux auteurs chez les autres peuples. Mais il ne faut pas plus juger Boccace comme homme d'après cet ouvrage, que Pétrarque ne doit être considéré uniquement comme l'amant de Laure. Cependant, alors même que le fondateur de la prose toscane n'aurait d'autre titre que le *Dé-*

caméron, un écrivain réfléchi aurait hésité à prononcer une sentence qui heurte le jugement infaillible de la postérité. Un pareil succès ne s'obtient pas uniquement par la licence des tableaux.

La véritable cause du cri de réprobation qui s'éleva de bonne heure contre Boccace fut le choix scandaleux de ses héros, pris, soit dans les cloîtres, soit dans les palais. Les princes ne firent que rire des aventures galantes attribuées injustement à la reine Théolinde, tandis que les prêtres crièrent à la calomnie quant aux scènes de débauche transportées dans les couvents et les ermitages, et très-probablement pour la raison opposée, c'est-à-dire parce que le tableau était exact. Deux nouvelles sont fondées sur des faits d'ailleurs authentiques, et ont pour but de tourner en ridicule la canonisation des voleurs. *Ser Ciapelleto* et *Marcellinus* sont cités honorablement même par le réservé Muratori[63]. Le grand Arnaud, suivant Bayle, assure que l'on proposa de faire une nouvelle édition des *Novelle* où l'on aurait retranché uniquement les mots de *moine* et de *nonne*, et où l'on aurait attribué à d'autres personnages les actes immoraux. L'histoire littéraire de l'Italie ne parle pas de cette édition; mais au bout de peu de temps, l'opinion de l'Europe était fixée sur le *Décaméron*, et l'absolution de l'auteur semble avoir été, il y a déjà un siècle, un fait incontestable : « On se ferait siffler, si l'on prétendait convaincre Boccace de n'avoir pas été honnête homme parce qu'il a fait le *Décaméron*[64]. » Ainsi parle un des hommes les plus honnêtes, et peut-être le meilleur citoyen qui ait jamais existé. Mais comme cette assertion, qu'au commencement du dernier siècle on aurait sifflé celui qui aurait contesté l'honnêteté de Boccace, peut sembler venir d'un de ces ennemis qui nous sont suspects même lorsqu'ils nous disent la vérité, il existe une protestation plus énergique contre l'outrage fait aux cendres, à l'âme et à la muse de Boccace, c'est le témoignage de son vertueux contemporain et de son compatriote, qui regardait un des contes de cet auteur licencieux comme digne d'être traduit en latin par lui-même. « J'ai remarqué ailleurs, écrit Pétrarque à Boccace, que le livre lui-même a été attaqué par quelques chiens, mais bravement défendu du bâton et de la voix. Cela ne m'étonne point. Je connaissais la vigueur de votre esprit, et vous êtes tombé sur cette race d'hommes médiocres qu'on ne peut satisfaire, qui blâment dans les autres tout ce qu'ils ne connaissent pas et tout ce qu'ils ne peuvent atteindre; ce n'est qu'alors qu'ils se montrent savants et éloquents : dans toute autre occasion, ils restent muets. »

On est heureux de trouver que tous les prêtres ne ressemblent pas à ceux de Certaldo, et qu'un d'eux, ne pouvant posséder les dépouilles de Boccace, lui a élevé un cénotaphe. Revius, chanoine de Padoue, au commencement du seizième siècle, fit placer à Arqua, en face du tombeau de Pétrarque, une inscription où il associa la gloire de Boccace à celle de Pétrarque et du Dante.

XXII.

LES MÉDICIS.

Que nous fait sa pyramide de pierres précieuses? *Stance* LX.

Notre vénération pour les Médicis commence à Cosme et finit à son petit-fils. C'est un fleuve qui n'est limpide qu'à sa source. Nous visitâmes l'église de San-Lorenzo, à Florence, dans le but de chercher quelques souvenirs des vertueux républicains de cette famille. Dans l'église s'élève une chapelle sans grâce, inachevée, qui sert de mausolée aux ducs de Toscane. La vue de ce monument, quoique rempli de couronnes et de cercueils, ne produit sur vous d'autre émotion que de vous inspirer du mépris pour la vanité ruineuse d'une race de despotes, tandis que l'inscription gravée sur une simple dalle du pavé de l'église nous réconcilie avec le nom des Médicis :

COSMUS MEDICES, DECRETO PUBLICO, PATER PATRIÆ.

Il n'est pas étonnant que Corinne[65] crût que la statue élevée au duc d'Urbin, dans la *capella de' Depositi*, était celle de ce grand homme ; mais Laurent le Magnifique n'occupe qu'une bière à moitié cachée dans une niche de la sacristie. La décadence de la Toscane date de l'avénement des Médicis. Notre Sidney a tracé un tableau sombre, mais exact, de cette paix des tombeaux qui suivit en Italie l'établissement des familles régnantes :

« En dépit de toutes les révoltes de Florence et des autres villes de la Toscane, les horribles factions des Guelfes et des Gibelins, des blancs et des noirs, des nobles et des communes, ces villes demeuraient populeuses, puissantes et immensément riches. Mais dans l'intervalle de moins de cent cinquante ans, sous le règne pacifique des Médicis, la population fut réduite à un dixième de ce qu'elle était. On a remarqué, entre autres preuves, que lorsque Philippe II d'Espagne donna Sienne au duc de Florence, son ambassadeur à Rome lui écrivit qu'il venait de faire un cadeau de plus de six cent cinquante mille de ses sujets. Aujourd'hui, la population de cette ville et du territoire environnant n'est pas estimée à plus de vingt mille âmes.

« Pise, Pistoie, Arezzo, Crotone et d'autres villes, alors riches et populeuses, ont diminué dans la même proportion, et Florence plus que toutes les autres. Quoique cette ville eût été longtemps troublée par des séditions, des émeutes et des guerres presque toujours malheureuses, elle était encore tellement puissante que Charles VIII, d'abord reçu comme ami dans ses murs avec toute son armée, ayant voulu, à son retour de la conquête de Naples, s'en emparer de vive force, le peuple prit les armes, et inspira au roi de France une telle crainte, qu'il se trouva trop heureux d'accepter toutes les conditions qu'on voulut lui proposer. Machiavel nous apprend qu'à cette époque Florence seule, et le petit territoire qui l'entoure, connu sous le nom

de Val de l'Arno, pouvaient, au premier coup de beffroi, rassembler en peu d'heures cent trente-cinq mille hommes bien armés. Or, cette même Florence et les autres villes de la Toscane sont aujourd'hui réduites à un tel degré de faiblesse, de pauvreté, de lâcheté, qu'elles ne pourraient ni secouer la tyrannie de leur propre souverain, ni se défendre si elles étaient attaquées par une armée étrangère. Les populations sont dispersées ou détruites, les meilleures familles ont été chercher un refuge à Venise, Gênes, Rome, Naples et Lucques, et cela sans peste, sans guerre; ils jouissent d'une paix profonde : la seule cause de cette décadence est le gouvernement qui pèse sur eux[66]. »

De l'usurpateur Cosme à l'imbécile Gaston, nous cherchons en vain quelqu'une de ces qualités par lesquelles un patriote se rend digne de commander à ses concitoyens. Le grand-duc, et particulièrement le troisième Cosme, ont tellement travaillé à dénaturer le caractère toscan, que les candides Florentins, pour excuser quelques imperfections dans le système philanthropique de Léopold, sont obligés d'avouer que ce prince est le seul de sa famille qui se soit montré libéral. Cependant, cet excellent prince ne regardait une assemblée nationale que comme un corps destiné à faire connaître les besoins et les désirs du peuple, mais non à exercer aucune souveraineté.

XXIII.

BATAILLE DE TRASYMÈNE.

Un tremblement de terre ne fut point remarqué par les combattants.

Stance LXIII.

« Et telle fut l'animosité des deux armées, et l'ardeur avec laquelle elles combattirent, qu'aucun des combattants ne s'aperçut d'un vaste tremblement de terre qui renversa en grande partie plusieurs villes d'Italie, détourna le cours des fleuves, fit refluer la mer dans leurs embouchures, et sépara de grands quartiers de montagnes[67]. » Telles sont les paroles de Tite-Live. Il est permis de douter que les tacticiens modernes admettent une pareille hyperbole.

On ne peut méconnaître le champ de bataille de Trasymène. Le voyageur qui part du village situé au-dessous de Crotone pour aller à la *Casa di Piano*, le premier relais jusqu'à Rome, se trouve entouré pendant deux ou trois milles, surtout à main droite, de la plaine unie que ravagea Annibal, afin de forcer le consul Flaminius à sortir d'Arezzo; à sa gauche et devant lui est une chaîne de montagnes qui s'abaissent du côté du lac Trasymène, et que Tite-Live appelle *Montes Cortonenses*, et qu'on nomme aujourd'hui Gualandra. Il joint ces montagnes à Ossaja, village qui, selon les *Itinéraires*, tirerait son nom des os qui y ont été trouvés. Mais on n'a pu y trouver d'os, puisque la bataille se livra de l'autre côté de la montagne. D'Ossaja, la

route commence à monter un peu ; cependant elle n'atteint guère le pied des montagnes qu'à soixante-sept milles de Florence. La montée alors, sans devenir rapide, est continuelle et reste telle pendant vingt minutes. Bientôt on aperçoit, en bas, à droite, le lac de Borghetto, tour ronde qui s'élève au-dessus des flots. Le versant de la colline est en partie couvert de bois au milieu desquels serpente la route qui vient aboutir dans le marais, près de la tour. Profitant de ces taillis épais, Annibal plaça sa cavalerie[68] dans un défilé qui se trouvait alors entre le lac et la route actuelle, probablement près de Borghetto et au-dessous des derniers tumuli[69]. A gauche, au-dessus de la route, sont des ruines fort anciennes, de forme circulaire, que les paysans appellent la tour d'Annibal le Carthaginois.

Parvenu au point le plus élevé de la route, le voyageur jouit en partie de la vue de cette fatale plaine, qui se découvre à lui de plus en plus à mesure qu'il descend la Gualandra. Il se trouve bientôt dans un vallon fermé de tous côtés par la Gualandra, qui forme tout autour un demi-cercle très-large s'abaissant à chaque extrémité vers le lac, qui représente la corde de cet arc, légèrement incliné vers la droite. On ne peut se faire une idée de cette position dans les plaines de Crotone, et l'on pourrait dire même qu'elle ne paraît si complètement circonscrite, qu'alors qu'on se place tout à fait au centre de la vallée : c'est alors que l'on apprécie combien cette position est naturellement propre à une embuscade, *locus insidiis natus*. Borghetto est situé dans un passage étroit et marécageux, au pied de la montagne. De l'autre côté, l'on ne trouve d'issue qu'en traversant le petit village de Passignano, qui, situé au pied d'un rocher à pic, se baigne dans les flots, du haut des montagnes jusqu'à l'extrémité de la plaine. Du côté de Passignano s'étend une petite éminence boisée où est situé un village nommé *Torre*. Polybe semble y faire allusion, lorsqu'il dit qu'Annibal plaça et déploya ses Africains et ses Espagnols pesamment armés sur une position en évidence : *Τον μεν κατα προσῶτον της πορειας, λοφου αυτος κατελαβετο και τους Λιβυας κα τουσ Ιβηρας εχων ετ αυτον κατεστρατοπεδευσε*[70]. Il détacha de là les Baléares et les troupes légèrement armées, et les dirigea sur la droite à travers les hauteurs de la Gualandra, afin qu'ils pussent se placer en embuscade parmi les collines éparses çà et là, et au milieu desquelles passe la route, afin de pouvoir tomber sur le flanc gauche de l'ennemi pendant que la cavalerie lui couperait la retraite. Flaminius arriva le soir sur les bords du lac, près de Borghetto, et, sans envoyer d'espions devant lui, sans attendre le lever du jour, il s'engagea dans le défilé, de telle sorte qu'il ne s'aperçut point qu'il était entouré de troupes ennemies, et ne songea qu'aux Carthaginois pesamment armés qu'il voyait en face, sur le sommet de la Torre. A peine le consul eut-il commencé à déployer son armée dans la plaine, que la cavalerie d'Annibal s'empara du passage de Borghetto. Ainsi les Romains se trouvèrent complétement enve-

loppés, ayant le lac à droite, le corps d'armée en tête sur le mont Torre, les hauteurs de la Gualandra couvertes de troupes légères sur le flanc gauche, et toute retraite leur étant fermée par la cavalerie, qui, à mesure qu'ils s'avançaient, occupait tous les points du passage de Borghetto. Pour comble d'infortune, un brouillard qui s'élevait du lac enveloppa l'armée du consul, tandis que le soleil éclairait les hauteurs occupées par l'armée ennemie, qui, les yeux fixés sur la colline de Torre, attendait voir le signal du combat. Annibal donna le signal en descendant lui-même de sa position. Au même instant toute l'armée ennemie s'ébranla, et d'un commun accord attaqua l'armée romaine sur tous les points. Celle-ci, qui se rangeait en bataille au milieu de la plaine, est tout à coup inondée d'ennemis, et avant qu'ils eussent pu former leurs rangs et tirer leurs épées, ils comprirent qu'ils étaient perdus.

Deux petites rivières descendent du Gualandra dans le lac. Le voyageur traverse la première après avoir marché un mille environ dans la plaine : elle sépare la Toscane des États romains. L'autre, à un quart de mille plus loin, est appelée le *ruisseau de Sang*. Les paysans montrent un lieu découvert, entre le Sanguinetto et les montagnes, où se passa, disent-ils, la principale scène du carnage. L'autre partie de la plaine est recouverte de blés, parmi lesquels on a planté des oliviers; elle n'est guère unie que sur les bords du lac. Il est très-probable que la bataille se livra dans cet endroit, car les six mille Romains qui, au commencement de la bataille, se frayèrent une route à travers l'ennemi, se réfugièrent sur une éminence qui devait être dans cet endroit; autrement, il leur aurait fallu traverser toute la plaine et percer le gros de l'armée d'Annibal.

Les Romains combattirent en désespérés pendant trois heures; mais la mort de Flaminius fut le signal d'une dispersion générale. C'est alors que la cavalerie carthaginoise se jeta au milieu des fugitifs; le lac, les marais autour de Borghetto, mais principalement la plaine du Sanguinetto et les défilés de la Gualandra, furent jonchés de cadavres. A gauche, au-dessus du Sanguinetto, près de quelques vieux murs, on a découvert à plusieurs reprises des ossements humains, et ainsi s'est trouvée confirmée l'origine probable du *ruisseau de Sang*.

Chaque canton de l'Italie a son héros. Dans le nord, c'est ordinairement un peintre, et l'étranger Jules Romain partage avec Virgile les respects de Mantoue[71]. Dans le midi, on entend des noms romains; mais près de Trasymène, la tradition s'est attachée fidèlement à la gloire d'un ennemi, et Annibal le Carthaginois est le seul nom antique dont on se souvient près des bords du lac Pérugien. Flaminius est inconnu; néanmoins, les postillons vous montrent sur la route l'endroit où fut tué *il console romano*. L'histoire n'a point conservé les noms des guerriers qui combattirent à Trasymène, si l'on en excepte ceux des généraux en chef et celui de Maharbal. L'on retrouve encore l'anti-

quaire sur la route qui conduit à Rome. A Spolette, le palefrenier de la poste aux chevaux, qui est l'antiquaire du pays, vous apprend que sa ville repoussa l'ennemi victorieux, et vous montre la porte qui est encore appelée *la porta di Annibale*. Il est à peine digne de remarque qu'un voyageur français, bien connu sous le nom de président Dupaty, a vu le lac Trasymène dans celui de Bolsena, qui le dérangeait moins de sa route en allant de Sienne à Rome.

XXIV.

STATUE DE POMPÉE.

Et toi, statue imposante, qui subsistes encore dans les formes austères d'une majestueuse nudité. *Stance* LXXXVII.

Le projet de partager la statue de Pompée a déjà été mentionné par l'historien de la *Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*. M. Gibbon trouva ce fait dans les Mémoires de Flaminius Vacca. On peut ajouter à ce témoignage celui du pape Jules II, qui acheta cette statue cinq cents couronnes à ceux qui la revendiquaient comme leur propriété, et en fit don au cardinal Capo di Ferro, qui avait empêché qu'on ne mît à exécution le jugement de Salomon. A une époque plus récente, cette statue a souffert une véritable opération. Les Français qui jouèrent le Brutus de César, dans le Colysée, décidèrent que leur César tomberait aux pieds de la statue de Pompée, qui avait été, dit-on, couverte du sang du dictateur romain. Le héros de neuf pieds de haut fut donc transporté dans l'arène de l'amphithéâtre, et pour faciliter le transport, on lui coupa momentanément le bras droit. Les tragédiens républicains prétendirent que ce bras droit était d'origine moderne; mais leurs accusateurs ne croient pas qu'on eût respecté davantage un bras authentique. Le désir de trouver toutes les coïncidences historiques a fait regarder comme étant une goutte du sang de César une tache qui se trouve sur le genou droit; mais un examen plus attentif a fait rejeter non-seulement l'authenticité du sang, mais celle de la statue elle-même, et a vu dans le globe du monde plutôt l'attribut d'un des premiers empereurs, que du dernier des chefs de Rome républicaine. Winkelmann penche pour l'opinion que c'est l'image héroïque d'un citoyen romain[72]; mais le Grimani Agrippa est bien héroïque, et presque contemporain. D'ailleurs les statues romaines entièrement nues sont rares, quoiqu'elles ne fussent pas absolument défendues. La figure représente bien plutôt un homme intègre, chaste et grave: *integrum, castum et gravem hominem*[73], qu'elle ne ressemble à aucun des bustes d'Auguste, et elle est trop dure pour être celle de ce prince, qui conserva toujours la beauté de ses traits, dit Suétone. On ne peut discuter l'opinion qui en fait un Alexandre le Grand: au contraire, les traits ressemblent aux médailles de Pompée[74]. Le globe tant discuté pouvait être une flatterie permise à l'égard de celui qui

avait trouvé l'Asie Mineure formant la limite de l'empire romain, et qui en avait fait une province centrale. Il semble que Winkelmann a eu tort de ne point accepter comme un argument en faveur de l'identité de cette statue avec celle qui reçut le sanglant baptême, l'endroit où elle fut d'abord découverte[75].

Flaminius Vacca dit : *Sotto una Cantina*. L'on sait que cette *Cantina* était dans le *Vicolo de Leutari*, près de la chancellerie, position correspondant exactement à celle de Janus, devant la basilique du théâtre de Pompée, où Auguste transporta la statue après que la *Curia* eut été brûlée ou démolie[76]. Une partie de l'*ombra Pompeïa*[77] existait encore au commencement du quatorzième siècle, et l'atrium était appelé *Stratum*. C'est Blondus qui le rapporte[78]. Dans tous les cas, si imposante est la majesté grave de cette statue, si mémorable est son histoire, qu'en la contemplant, l'imagination l'emporte sur la froide critique, et que la fiction, si c'en est une, produit sur le spectateur un effet non moins puissant que pourrait le causer la vérité.

XXV.

LA LOUVE DE BRONZE.

Et toi que la foudre a frappée, nourrice de Rome. *Stance* LXXXVIII.

L'ancienne Rome, comme la moderne Sienne, contenait probablement un grand nombre d'images de la mère nourricière de son fondateur; mais il en est deux dont l'histoire a fait une mention toute particulière. L'une d'elles, *en bronze et d'un travail antique*, *χαλκεα ποιηματά παλαιας εργασιας*, existait encore du temps de Denys d'Halycarnasse[79], qui la vit dans le temple de Romulus, sur le mont Palatin. C'est celle qui est fréquemment mentionnée dans les historiens latins. Elle fut fabriquée, rapporte-t-on, avec le produit d'une amende levée sur les usuriers. Elle était placée sous le figuier Ruminal[80]. L'autre est celle que Cicéron[81] a célébrée en prose et en vers. L'historien Denys[82] est d'accord avec le poëte sur l'incident qui lui survint : *Εν γαρ τω Καπιτολιω ανδριαντες τε πολλοι υπο κεραυνων συνεχωνευθησαν και αγαλματά, αλλα τε και Διος επι κιονος ιδρυμενον εικων τε τις λυκαινεης συν τε τῳ Ῥημω και συν τω Ρωμουλω ιδρυμενη επεσε*. La question agitée entre les antiquaires est de savoir si la louve que l'on voit aujourd'hui dans le palais des monuments est celle de Tite-Live et de Denys, ou celle de Cicéron, ou peut-être si ce n'est ni l'une ni l'autre. La diversité d'opinions n'est pas moins grande parmi les écrivains modernes que parmi les anciens. Lucius Faunus dit que les trois auteurs ont voulu parler de la même louve, ce qui est impossible, et que c'est également celle de Virgile, ce qui pourrait être[83]. Fulvius Ursinus[84] l'appelle la louve de Denys, et Marlianus[85] croit que c'est celle de Cicéron. Ricquius se range *en tremblant* de l'avis de ce dernier[86]. Nardini penche pour l'opinion

que c'est assurément une des anciennes louves qui peuplaient Rome, mais que s'il fallait opter entre les deux, il opinerait pour Cicéron[87]. Montfaucon ne croit point que cela puisse faire question[88]. Parmi les ecrivains les plus récents, Winkelmann, dont l'opinion a tant de poids dans ces matières, prétend qu'elle a été découverte dans l'église de Saint-Théodore, sur l'emplacement ou dans le voisinage de laquelle s'élevait le temple de Romulus, et il conclut en conséquence à la regarder comme étant celle dont parle Denys[89]. Son autorité est Lucius Faunus, qui cependant ne dit pas qu'elle fut *trouvée*, mais *placée* sous le figuier Ruminal, près du *Comitium* : ce qui ne semble pas indiquer l'église de Saint-Théodore. Ricquius est le premier qui ne soit pas tombé dans cette méprise, et il a été imité par Winkelmann.

Flaminius Vacca rapporte une version toute différente; il dit qu'il avait entendu dire que la louve et ses petits avaient été découverts près de l'arc de Septime-Sévère[90]. Le commentateur de Winkelmann est de l'avis de ce savant écrivain, et s'emporte contre Nardini parce qu'il n'a point fait attention que Cicéron, en parlant de la louve frappée par la foudre dans le Capitole, emploie le temps passé. Mais, avec la permission de M. l'abbé, Nardini ne soutient pas que cette image soit précisément celle de Cicéron, et lors même qu'il l'aurait dit, cette opinion n'aurait rien de téméraire. L'abbé lui-même est forcé de convenir que les jambes de derrière de la louve actuelle ont des cicatrices qui se rapprochent beaucoup de celles causées par la foudre, et pour se débarrasser de cette objection, il dit que la louve vue par Denys pouvait avoir été également frappée de la foudre ou endommagée par tout autre accident.

Examinons donc cette question en nous appuyant sur les paroles de Cicéron. L'orateur, en deux endroits, semble désigner spécialement comme atteints par la foudre Romulus et Rémus, surtout le premier; et, selon qu'il l'avait appris, cet événement était arrivé dans le Capitole. Dans ses vers, il dit que la louve et les jumeaux tombèrent en même temps, et que les pattes de cette dernière laissèrent une empreinte sur le sol. Cicéron ne dit pas que la louve fut consumée, et Dion dit seulement qu'elle fut renversée, sans insister, comme le prétend l'abbé, sur la violence du coup et la stabilité de son piédestal; donc toute la force de l'argument de l'abbé se réduit à l'emploi du temps passé, qui cependant perd de son importance si l'on remarque que la phrase dit simplement que la statue ne conserva pas sa première place. Winkelmann a observé que les jumeaux sont modernes. Il est également visible que la louve, qui doit être la même que celle de l'ancien groupe, porte des traces de la foudre. On sait que les images sacrées du Capitole, loin d'être détruites lorsqu'elles étaient détériorées par le temps ou un accident, étaient déposées dans un souterrain appelé *Favissæ*[91]. On peut croire que la louve avait été déposée dans

cet endroit, et qu'elle fut remise en évidence lorsque Vespasien rebâtit le Capitole. Ricquius, sans citer son autorité, dit qu'elle fut transportée du *Comitium* au Latium, et de là au *Capitole*. Si on la trouva près de l'arc de Sévère, c'est qu'elle fut comprise dans le nombre des statues que le tonnerre renversa dans le Forum lorsque Alaric s'empara de Rome[92]. L'ancienneté de la main-d'œuvre est une preuve décisive, et cette circonstance décida Winkelman à la regarder comme celle de Denys. La louve du Capitole peut avoir été fabriquée en même temps que le temple. Lactance [93] assure que de son temps les Romains adoraient une louve, et l'on sait que l'on continua à célébrer les Lupercales longtemps après que toutes les autres superstitions eurent cessé [94] : ce qui peut contribuer à expliquer comment cette antique image a dû être conservée avec plus de soin que les autres symboles du paganisme.

On peut néanmoins remarquer que si la louve était un symbole pour les Romains, le fait de l'adoration est une invention de Lactance. On ne peut guère ajouter foi aux premiers écrivains chrétiens lorsqu'ils accusent les païens. Ainsi Eusèbe accuse les Romains à leur barbe d'adorer Simon le magicien et de lui élever une statue dans l'île du Tibre ; or, c'était probablement la première fois que les Romains entendaient parler de ce personnage scandaleux, qui occupe cependant une part considérable dans l'histoire de l'Église, et qui a laissé plusieurs traces de sa lutte aérienne avec saint Pierre. Une inscription trouvée dans l'île du Tibre prouve que le Simon d'Eusèbe était un certain dieu national appelé Semo Sancus ou Fidius [95]. Lorsque dans la suite on cessa d'honorer le fondateur de la cité, on imagina, pour entretenir les habitudes des matrones de la ville, de les envoyer avec leurs enfants malades à l'église de Saint-Théodore, comme elles les conduisaient naguère au temple de Romulus [96]. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours, et semble prouver l'identité de l'église de Saint-Théodore et du temple ancien, tellement que si la louve avait été découverte en cet endroit, comme le prétend Winkelmann, on ne pourrait plus douter que ce ne fût celle de Denys [97] ; mais lorsque Faunus dit qu'elle était sous le figuier Ruminal, près des Comices, il ne parle que de son ancienne position, en suivant le témoignage de Pline. Et lors même qu'il aurait voulu indiquer le lieu où elle avait été découverte, il indiquerait, non pas l'église Saint-Théodore, mais un lieu bien différent où l'on croit qu'étaient placés le figuier et les Comices : ce lieu, désigné par trois colonnes, est près de l'église Sainte-Marie-Libératrice, au coin du Palatin, qui regarde le Forum.

On ne peut, en effet, qu'avancer des conjectures sur l'ancienne situation de cette image [98], et peut-être les cicatrices de la foudre sont-elles la seule preuve probante qu'on puisse alléguer, et elle désigne la louve de Cicéron. Dans tous les cas, j'en ai parlé dans le poëme comme d'un des débris les plus curieux de l'antiquité [99], et c'est certai-

tement une copie, si ce n'est l'original, de celle dont Virgile parle dans les beaux vers suivants :

. . . Geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros et lambere matrem
Impavidos; illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos et fingere corpora linguâ 100.

XXVI.

JULES CÉSAR.

Car l'âme du Romain avait été jetée dans un moule moins terrestre. *Stance* XC.

On peut être un très-grand homme et cependant être inférieur à César, le caractère le plus complet, selon Bacon, de toute l'antiquité. La nature semble incapable de produire la combinaison extraordinaire de ses différentes facultés, qui excitèrent l'admiration des Romains eux-mêmes. Général de premier ordre, toujours heureux dans sa politique, ne le cédant à personne pour l'éloquence, homme qui resta sans égal dans le siècle le plus fécond en grands capitaines, en grands orateurs, hommes d'état et philosophes qui aient jamais paru sur la terre. Tantôt écrivant le plus parfait modèle d'un récit de campagne dans sa voiture de voyage, tantôt réfutant Caton, tantôt composant un traité sur les jeux d'esprit 101, faisant un recueil de bons mots; sans cesse occupé de galanteries, et voulant abandonner son empire et sa maîtresse pour aller découvrir les sources du Nil : ainsi se montra Jules César aux yeux de ses contemporains et aux yeux des siècles, plus ou moins disposés à maudire et à déplorer son fatal génie.

Mais, sans nous laisser éblouir par sa gloire incomparable, sa magnanimité, ses aimables qualités, rappelons-nous la sentence impartiale d'un de ses compatriotes :

IL FUT JUSTEMENT MIS A MORT 102.

XXVII.

ÉGÉRIE.

Egérie, douce création d'un mortel qui, pour reposer sa tête, n'a rien trouvé sur la terre d'aussi beau que ton sein. *Stance* CXV.

L'autorité si imposante de Valérius Flaccus nous ferait pencher à soutenir les prétentions de la grotte d'Egérie 103; il assure avoir lu sur le pavé une inscription qui établissait que cette fontaine était celle d'Egérie, dédiée aux Muses. L'inscription n'existe plus aujourd'hui, mais Montfaucon cite deux vers d'Ovide gravés sur une pierre dans la villa Giustiniani, et il semble croire qu'ils pourraient être les mêmes que ceux de la grotte 104.

Cette grotte et cette vallée étaient anciennement fréquentées pendant l'été, et surtout le premier dimanche de mai, par les Romains moder-

nes, qui attribuaient des propriétés salutaires à l'eau qui sort au milieu de la voûte, et, après avoir alimenté de petits réservoirs, serpente à travers le gazon et débouche dans le ruisseau voisin. Ce ruisseau est l'Almo d'Ovide ; mais ses noms et ses qualités sont confondus aujourd'hui dans le moderne Aquataccio. La vallée elle-même s'appelle vallée de Caffarelli, des ducs de ce nom, qui la cédèrent aux Pallavicini avec soixante ralbies de terre environnante.

On ne peut douter que cette longue vallée ne soit la vallée Egérienne de Juvénal et la retraite d'Umbritius, quoique la plupart des commentateurs aient supposé que le satirique et son ami avaient choisi pour asile la grotte d'Aricie, où la nymphe rencontra Hippolyte et où elle était plus particulièrement adorée.

La distance de la porte Capena à la colline d'Albe est de quinze milles ; cette promenade semble un peu longue, à moins toutefois que l'on n'admette la singulière hypothèse de Voss, qui fait voyager la porte de l'endroit où elle est actuellement et qu'elle occupait sous les rois, jusqu'à la grotte d'Aricie, puis qui la fait revenir à son ancienne place à mesure que la ville déclinait [105]. Le tuf ou pierre ponce, que le poëte préfère au marbre, forme la substance du rocher dans lequel est taillée la grotte. Les topographes modernes [106] prétendent trouver dans la grotte une statue de la nymphe et neuf autres pour les Muses. Tout récemment un voyageur a découvert que la grotte a été rendue à cette simplicite que le poëte regrettait de voir éclipsée par des ornements de mauvais goût ; mais la statue sans tête est évidemment plutôt un mâle qu'une nymphe, et n'a aucun des attributs qui puissent servir à la désigner comme telle. Les neuf Muses n'auraient pu tenir dans les niches, et Juvénal ne fait certainement allusion à aucune grotte en particulier :

Substitit ad veteres arcus madidamque Capenam,
Hic, ubi nocturnæ Numa constituebat amicæ.
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex.
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat sylva Camœnis.
In vallem Ægeriæ descendimus, et speluncas
Dissimiles veris : quanto præstantius esset
Numen aquæ, viridi si margine clauderet undas
Herba nec ingenuum violarent marmora tophum !

On ne peut rien induire des expressions du satirique, sinon qu'il y avait près de la porte Capena un endroit où l'on supposait que Numa avait eu, pendant la nuit, des entretiens avec la nymphe, que là se trouvaient un tombeau, une fontaine sacrée et des temples jadis consacrés aux Muses, et que par ce chemin on descendait dans la vallée d'Egérie, où l'on rencontrait plusieurs grottes artificielles. Il est évident que les statues des Muses ne faisaient point partie des décorations de mauvais goût dont se plaignait le poëte, car il assigne expressément à

ces divinités d'autres temples, *delubra*, au-dessus de la vallée; et il nous apprend ailleurs qu'elles en avaient été chassées pour faire place à des Juives. En effet, le petit temple aujourd'hui connu sous le nom de temple de Bacchus était d'abord attribué aux Muses, et Nardini les place dans un bosquet de peupliers qui existait alors au-dessus de la vallée [107]. Notre Juvénal anglais ne s'est pas laissé tromper par Pope; il a soigneusement conservé le pluriel :

> Thence sowly winding down the vale we view
> The Egerian grots, oh! how unlike the true.
>
> Nous suivons le vallon dans sa pente fleurie,
> Et nous voyons alors la grotte d'Égérie.

La vallée abonde en sources [108]; Egérie préside à ces sources, sur les bords desquelles les Muses, quittant leurs bosquets, venaient se promener: d'où l'on dit qu'elle leur fournissait de l'eau, et qu'elle était la nymphe des grottes à travers lesquelles ces sources s'épanchaient. Tous les monuments qui avoisinent la vallée d'Egérie ont reçu des noms arbitraires qu'on a changés avec une égale facilité. Venuti [109] avoue qu'il ne put trouver aucune trace des temples de Jupiter, Junon, Saturne, Vénus, que Nardini trouvait, ou plutôt espérait découvrir. Le *Mutatorium* ou cirque de Caracalla, le temple de la Gloire et de la Vertu, le temple de Bacchus et surtout le temple du dieu Rediculus, font le désespoir des antiquaires. Le cirque de Caracalla est représenté sur le revers d'une médaille de cet empereur, citée par Fulvius Orsinus; quelques savants pensent cependant que ce pourrait être le *circus Maximus*. Cette médaille laisse une idée imposante de ces théâtres publics. Le sol n'a pu être que très-peu exhaussé, autant qu'on en peut juger par une petite cellule bâtie à l'extrémité del Spina, et qui était probablement consacrée au dieu Consus; cette cellule est à moitié enfouie, comme elle devait l'être déjà du temps du cirque, puisque Denys ne pouvait se persuader que le dieu Consus fût le Neptune romain, par ce motif que ses autels étaient sous terre [110].

XXVIII.

LA NÉMÉSIS ROMAINE.

Puissante Némésis! dans cette enceinte où l'antiquité t'offrit longtemps ses hommages. *Stance* CXXXII.

Nous lisons dans Suétone qu'Auguste, obéissant à un ordre qu'il avait reçu en songe, s'habillait une fois par an en mendiant, et se tenait devant la porte de son palais, tendant la main et demandant l'aumône [111]. Une statue autrefois placée dans la villa Borghèse, aujourd'hui transportée à Paris, représente l'empereur dans cette posture de suppliant. Le motif de cette humiliation volontaire était l'espoir d'apaiser la Némésis, cette implacable ennemie de tout succès, et dont les con-

quérants romains portaient les emblèmes attachés à leur char, afin de ne jamais oublier son terrible pouvoir : ces emblèmes, comme on les a découverts sur la Némésis du Vatican, étaient le fouet et la *crotale*. L'attitude de cette statue l'avait d'abord fait passer pour une statue de Bélisaire, jusqu'à ce que la critique de Winkelmann vint rétablir la vérité, qu'on chercha à combattre par mille suppositions. C'était cette même crainte de voir le cours de ses prospérités tout à coup interrompu qui faisait écrire par Amasis, roi d'Egypte, à son ami Polycrate de Samos, que les dieux aimaient ceux dont la vie était entremêlée de bonnes et de mauvaises fortunes. On croyait que Némésis cherchait surtout à surprendre les hommes prudents, parce que leur prévoyance les rendait moins accessibles à ses coups. Le premier autel qui lui fut élevé le fut sur le bord de l'Ésèpe, en Phrygie, par Adraste, probablement celui qui tua involontairement le fils de Crésus [112]; c'est de là qu'elle tira le nom d'Adrastea [113].

La Némésis romaine était *sacrée et auguste ;* elle avait son temple sur le mont Palatin sous le titre de Rhamnusia [114]. Tel était le penchant des Romains à se confier aux événements et à croire aux caractères divins du hasard, qu'il y avait sur ce même mont Palatin un temple à la Fortune de chaque jour. Cette superstition est celle qui conserve le plus d'empire sur le cœur humain : concentrant sur un seul objet la dose de foi innée dans le cœur de chaque homme, elle a toujours beaucoup plus de force sur les hommes qui ne croient point. Les antiquaires ont supposé que cette déesse était la même que la Fortune et le Destin ; mais c'était comme déesse de la vengeance en particulier qu'on l'adorait sous le nom de Némésis [115].

XXIX.

GLADIATEURS.

Et lui, lui leur père, mourir pour amuser les Romains. *Stance* CXII.

Les gladiateurs étaient de deux espèces : les vaincus et les enrôlés volontaires. Différentes classes de la société alimentaient cette confrérie. Les esclaves achetés dans ce but, les criminels, les Barbares prisonniers de guerre, qui, après avoir escorté le char du triomphateur, étaient réservés pour les jeux publics ; et ceux qui s'étaient révoltés, et aussi quelquefois des citoyens, les uns combattant pour l'amour du gain, *auctorati*, les autres par une vanité dépravée ; puis les chevaliers et les sénateurs eux-mêmes, descendirent dans l'arène, — ignominie que le premier tyran eut l'honneur d'inventer [116]. A la fin, on vit combattre des nains et des femmes, monstruosité qui fut défendue par Sévère. Les plus dignes de pitié, sans aucun doute, ce sont assurément les prisonniers barbares. Aussi un écrivain chrétien leur appliqua-t-il l'épithète méritée d'*innocents*, pour les distinguer des gladiateurs de profession [117]. Aurélien et Claude condamnèrent à ce

supplice un grand nombre de malheureux, le premier après son triomphe, le second sous prétexte d'une révolte [118]. Aucune guerre, dit Juste-Lipse, ne fut aussi meurtrière que ces jeux [119]. En dépit de Constantin et de Constance, les jeux de gladiateurs survécurent au paganisme plus de soixante-dix ans, et ils ne cessèrent que grâce au courage d'un chrétien. En l'an 404, aux calendes de janvier, on donnait des jeux de gladiateurs dans l'amphithéâtre Flavien, devant un immense concours de spectateurs. Almachius ou Télémachus, moine d'Orient, qui avait fait le voyage de Rome dans ce pieux dessein, se précipita au milieu de l'arène, et chercha à séparer les combattants. Le préteur Alypius, qui était passionné pour ces sortes de divertissements, donna aussitôt aux gladiateurs l'ordre de le tuer [120], et Télémachus gagna la couronne du martyre et le titre de saint, qui certes n'ont jamais été obtenus pour un plus noble héroïsme. Honorius abolit aussitôt ces jeux, qui ne reparurent plus. Cette histoire est rapportée par Théodoret [121] et Cassiodore [122], et semble mériter toute confiance, quoique citée dans le Martyrologe romain [123]. Outre les torrents de sang qui coulaient aux funérailles dans les amphithéâtres, le Cirque, le Forum et les autres lieux publics, les gladiateurs étaient introduits dans les banquets, et se déchiraient en pièces, au grand plaisir et aux applaudissements des convives. Cependant Juste-Lipse ne peut s'empêcher de remarquer que l'absence de courage et une dégénération évidente du genre humain suivirent presque immédiatement cette abolition [124].

XXX.

Ici où des milliers de Romains rendaient par leur approbation ou leur blâme un arrêt de vie ou de mort, jeu cruel de la populace. *Stance* CXIII.

Lorsqu'un gladiateur avait blessé son adversaire, il s'écriait : *Hoc habet!* ou *Habet!* Le blessé jetait son arme, et, s'avançant sur le bord de l'arène, invoquait la pitié des spectateurs. S'il avait bien combattu, le peuple le sauvait; sinon, ou soit qu'ils fussent mal disposés en sa faveur, ils baissaient le pouce, et il était massacré. Ils étaient parfois tellement féroces, qu'ils témoignaient leur impatience quand le combat durait plus longtemps que de coutume sans blessure ni mort. La présence de l'empereur sauvait ordinairement la vie au vaincu, et l'on rapporte comme un exemple de la férocité de Caracalla, que, dans un spectacle, à Nicomédie, il renvoya au peuple ceux qui lui demandaient la vie; autrement dit, il les fit tuer. On suit le même cérémonial en Espagne dans les combats de taureaux. Le magistrat préside, et, après que les cavaliers et les piccadores ont combattu le taureau, le matador s'avance, et demande la permission de le tuer. Si le taureau a fait son devoir, c'est-à-dire s'il a éventré deux ou trois chevaux ou tué un homme, ce qui est rare, le peuple intervient en criant, les dames agitent leurs mouchoirs, et le taureau est sauvé. Chaque blessure que

reçoit un cheval excite de bruyantes acclamations et provoque des marques de satisfaction, surtout chez les femmes, la plupart appartenant aux plus hautes familles. Tout dépend de l'habitude. L'auteur de *Childe-Harold*, celui qui écrit cette note, et un ou deux Anglais qui, dans d'autres jours, avaient affronté la vue d'une bataille rangée, assistaient, durant l'été de 1809, à un de ces spectacles, dans la loge du gouverneur, au grand amphithéâtre de Santa-Maria, vis-à-vis de Cadix. La mort de deux ou trois chevaux suffit pour satisfaire leur curiosité. Un des assistants, les voyant pâlir et frissonner, s'étonna de cette émotion inattendue à la vue d'un spectacle qui excitait de tels transports de joie chez les jeunes dames. Celles-ci, en effet, souriaient et continuaient d'applaudir à mesure qu'un cheval tombait dans l'arène. Un taureau tua trois chevaux *de ses propres cornes*. Il fut sauvé par acclamations, et elles redoublèrent encore lorsqu'on apprit qu'il appartenait à un prêtre.

Un Anglais, qui prend plaisir à voir deux boxeurs se mettre en pièces, ne peut supporter la vue d'un cheval galopant autour de l'arène avec ses entrailles pendantes; et il se détourne avec dégoût et horreur d'un tel spectacle et des spectateurs!

XXXI

LA COLLINE D'ALBE.

Dans le lointain serpente le Tibre, et le vaste Océan baigne cette côte du Latium, etc.
Stance CLXXIV.

Tout le coteau de la colline d'Albe est d'une beauté sans égale, et du couvent situé sur le sommet, là où s'élevait le temple du Jupiter du Latium, la vue embrasse tous les objets cités dans la stance ci-dessus : la Méditerranée, le théâtre où se déroulent les six derniers chants de *l'Énéide*, et la côte qui s'étend depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au promontoire Circænum et au cap de Terracine. Rien n'empêche de croire que la villa de Cicéron fut située soit à la place de la *grotta Ferrata*, soit à Tusculum, propriété du prince Lucien Bonaparte. Il y a quelques années, la première de ces opinions avait prévalu, comme on peut le voir dans la *Vie de Cicéron* par Middleton. Aujourd'hui, la *grotta Ferratà* a perdu de ses partisans, excepté parmi les dominicains. Neuf moines grecs y ont fixé leur séjour. Tout auprès est la maison d'été d'un cardinal. L'autre villa, nommée Rufinella, est sur le sommet d'une montagne, au-dessus de Frascati. On a trouvé là quelques débris des richesses de Tusculum, entre autres soixante-douze statues et sept bustes.

De cette même colline on aperçoit les montagnes Sabines, qui entourent la longue vallée de Rustica. Plusieurs circonstances tendent à prouver l'identité de cette vallée avec l'Ustica d'Horace, et il est possible que le pavé en mosaïque découvert par les paysans en défonçant

un vignoble, ait appartenu à la villa du poëte. Rustica est prononcée bref en italien, contrairement à notre accentuation prolongée de *Usticæ cubantis*. Il est probable que nous nous trompons plutôt que les habitants de cette vallée isolée, qui n'ont point changé leur prononciation. L'addition de la consonne est sans importance. On peut croire que Rustica est un nom moderne que les habitants ont reçu des antiquaires.

La villa, ou plutôt la mosaïque, est cachée dans un vignoble, sur une colline recouverte de châtaigniers. Un ruisseau serpente dans la vallée, et quoiqu'il ne soit point exact, comme le prétendent les guides du voyageur, que ce ruisseau s'appelle Licenza, il existe néanmoins un village ainsi nommé sur un rocher qui domine la vallée, et qui a pu tirer ce nom de *Digentia*. Licenza contient sept cents habitants. Un peu plus loin, on trouve Civitella, qui en a trois cents.

Sur les bords de l'Anio, un peu avant d'entrer dans la vallée Rustica, à gauche, à une heure de chemin de la villa, est une ville appelée Vicovaro, autre coïncidence remarquable avec la *Varia* du poëte. A l'extrémité de la vallée, près de l'Anio, est une colline découverte sur laquelle est située une petite ville nommée Bardela. Au pied de cette colline coule le ruisseau de Licenza, qui se perd dans un vaste lit de sable avant d'atteindre l'Anio. Rien n'explique plus clairement les vers du poëte, qu'ils soient pris dans un sens métaphorique ou réel :

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus
Quem Mandela bibit rugosus frigore pagus.

Le ruisseau est limpide en entrant dans la vallée; mais, avant d'atteindre la colline de Bardela, il devient verdâtre et jaune comme du soufre.

Rocca Giovone est un village dont les ruines couvrent la montagne. Il est éloigné pour une demi-heure de marche du vignoble où l'on a trouvé la mosaïque. Il paraît occuper l'emplacement du temple de Vacuna. Une inscription que l'on a découverte nous apprend que ce temple de la Victoire sabine fut réparé par Vespasien [125]. Au moyen de ces renseignements et d'une topographie entièrement semblable à tout ce que le poëte nous décrit de sa retraite, nous pouvons être à peu près sûrs de notre fait.

La montagne qui doit être Secretilis s'appelle Campanille, et, en suivant le ruisseau jusqu'à la prétendue *Blandusia*, vous arrivez au pied de la haute montagne Gennaro. Par un rapprochement singulier, le seul coin de terre labourée de toute la vallée est précédemment la colline où s'élève Blandusia :

Tu frigus amabile
Fessis vomere tauris
Præbes et pecori vago.

Les paysans montrent, près du pavé de la mosaïque, une autre



source qu'ils appellent *Oradina*, et qui traverse la montagne, remplit un réservoir, fait aller un moulin, et se perd dans la Digentia.

Mais nous ne pouvons espérer

De suivre à son berceau *les traces de la muse*,

en explorant les sinuosités de la vallée romantique, à la recherche de la fontaine Blandusienne. Il peut sembler extraordinaire qu'on ait cru que Blandusia était la source de la Digentia. Horace n'en dit pas un mot, et cette source immortelle a été enfin reconnue comme la propriété d'hommes qui possèdent beaucoup de bonnes choses en Italie : les moines. On l'employa pour l'église de Saint-Gervais-et-Protais, près de Venouse; et c'est là qu'il fallait la trouver. Nous avons été moins heureux qu'un voyageur récent, qui a trouvé le pin encore suspendu sur la villa poétique. Il n'y a pas un pin dans toute la vallée, mais deux cyprès, que, dans son hallucination, il a pris pour l'arbre du poëte. La vérité est que le pin est ce qu'il était du temps de Virgile : un arbre de jardin qui ne croît pas dans les sinuosités rocailleuses de la vallée Rustica. Horace avait probablement fait élever un de ces pins dans son verger, et non sur les hauteurs qui l'environnent. Le touriste a pu d'autant mieux prendre un cyprès pour un pin, que les orangers et les limons, qui répandent un tel parfum sur sa description des jardins royaux de Naples, ressemblent à s'y méprendre, à moins qu'ils n'aient été déplacés, à des acacias et d'autres arbres très-ordinaires.

XXXII.

VOYAGE CLASSIQUE D'EUSTACE.

L'extrême désappointement qu'éprouve celui qui prend pour guide d'un voyage en Italie le *Voyage classique*, nous force à placer ici quelques observations que je ne craindrai pas de voir démenties par quiconque a pris pour guide ce malheureux livre. L'auteur est en effet un des plus inexacts et des plus incomplets écrivains qui aient jamais obtenu une vogue passagère, et on peut rarement ajouter foi à ce qu'il dit, même lorsqu'il parle de ce qu'il a vu. Ses erreurs, depuis la simple exagération jusqu'au mensonge complet, sont si nombreuses, qu'on pourrait croire qu'il n'a jamais visité les lieux qu'il décrit, et qu'il s'en est rapporté à la foi des premiers écrivains. En effet, le *Voyage classique* a tous les caractères d'une simple compilation de notes étrangères liées ensemble au moyen de quelques observations personnelles, et rehaussées par ces lieux communs d'admiration appliqués à tout propos, et qui conséquemment ne signifient rien.

Le style, qu'un critique trouve traînant, embarrassé et insupportable, peut être du goût de certains lecteurs qui se promèneront à travers les périodes laudatives du voyageur classique. On peut dire cependant que le poli et la gravité peuvent tromper sur le mérite intrin-

sèque. Un des supplices des damnés est de hisser une pierre ronde le long d'une pente rapide.

Le touriste a bien choisi ses mots, mais il n'a pu faire de même de ses sensations. L'amour de la vertu et de la liberté, qui probablement formait le fond de son caractère, brille dans ses pages, et les bonnes manières qui recommandent un auteur et un livre se font remarquer dans le *Voyage classique;* mais ces généreuses qualités ne forment que le feuillage de l'arbre, et ce feuillage est si touffu, qu'il gêne celui qui désire voir et goûter le fruit. L'onction du prêtre et les exhortations du moraliste peuvent élever ce livre au-dessus d'un livre de voyages, mais ils ne peuvent le rendre tel; et cette observation s'applique plus particulièrement à cette manie de mettre toujours en scène un ilote gaulois qui s'enivre pour l'instruction de la génération naissante, et de l'exciter au bien en lui retraçant les excès de la révolution française. Sa haine contre les athées et les régicides en général, et surtout contre ceux de la France, peut être respectable et utile comme avertissement; mais cet antidote devrait être administré dans un autre livre qu'un voyage, ou tout au moins aurait dû ne point se mêler à la masse des observations pour répandre son âcreté sur chaque page. Qui voudrait prendre pour compagnons de voyage les colères, d'ailleurs légitimes, d'un écrivain? Un voyageur, à moins qu'il n'ait à conserver une réputation de prophétie, n'est pas responsable des changements qui peuvent survenir dans le pays qu'il décrit; mais son lecteur, qui se trouvera arrêté dans ses recherches par tous ces portraits politiques, pourra très-bien les regarder comme du papier mal employé.

Nous n'avons ici l'intention de louer ni de blâmer aucun gouvernement; mais il est établi que la révolution, opérée soit par l'habileté du gouvernement impérial ou par la conduite de tous ceux qui ont succédé aux différents trônes d'Italie, a été trop complète et est trop évidente pour ne pas donner aux philippiques anti-gallicanes de M. Eustace un air de vétusté, et faire douter presque de sa compétence et de sa bonne foi. On en peut trouver un exemple frappant lorsque le touriste, à propos de l'attachement des Bolonais à la papauté, pousse des gémissements qu'il emprunte à la trompette de M. Burke.

Or, tout au rebours, aujourd'hui et depuis longtemps, Bologne se fait remarquer, parmi toutes les villes de l'Italie, par son attachement aux principes révolutionnaires; et ce fut la seule cité qui fit une démonstration en faveur de l'infortuné Murat. Peut-être ce changement s'est-il opéré depuis que M. Eustace a visité le pays. Mais que le lecteur, qu'il a tant effrayé en lui dévoilant l'horrible projet des Français de dépouiller de sa toiture en cuivre la coupole de Saint-Pierre, se rassure : ce sacrilége n'était pas plus au pouvoir des Français que de tout autre voleur...: la coupole est recouverte en *plomb*.

Si une coalition de critiques autrement influents n'eût donné au

Voyage classique une vogue considérable, il serait inutile d'avertir le lecteur que ce livre, capable d'ailleurs d'orner sa bibliothèque, lui serait de peu de service en voyage; et si ces critiques eussent suspendu leur sentence, on n'aurait rien fait pour prémunir contre leur décision. Dans cet état de choses, il est permis à ceux qui se trouvent tenir vis-à-vis de M. Eustace la place de la postérité, d'en appeler des éloges de ses contemporains; et peut-être sont-ils plus propres à l'apprécier maintenant, qu'ils sont éloignés de tout sentiment de haine ou d'amitié. Cet appel a déjà été fait avant que ces lignes fussent écrites. Un des plus honorables libraires de Florence avait consenti, à la demande de plusieurs voyageurs qui partaient pour l'Italie méridionale, à réimprimer une édition bon marché du *Voyage classique*; mais, sur l'avis d'autres voyageurs qui revenaient, il renonça à son dessein, quoiqu'il eût déjà préparé ses caractères et son papier, et qu'il eût tiré une ou deux feuilles.

L'auteur de ces notes désire, comme M. Gibbon, se séparer en bonne intelligence du pape et des cardinaux; mais il ne pense pas être obligé à la même retenue envers leurs obscurs partisans.

NOTES DE L'APPENDICE AU CHANT IV.

1 L'auteur veut dire *Lido*, qui n'est pas une suite d'îles, mais une grande île; de *littus*, rivage.

2 *Curiosités de la Littérature*, vol. II, p. 156, édit. 1807, et l'appendice XXIX de la *Vie du Tasse*, par Black.

3 Quibus auditis, imperator, operantè eo qui corda principum sicut vult, et quando vult humiliter inclinat, leoninâ feritate depositâ, ovinam mansuetudinem induit. Romualdi Salernitani *Chronicon*, ap. script. rer. ital., t. VII, p. 229.

4 Consultez Romuald de Salerne, cité plus haut. Dans un second sermon prêché par Alexandre le 1er août, devant l'empereur, il compare Frédéric à un enfant prodigue, et lui-même au père qui pardonne.

5 Gibbon a omis un *æ* important lorsqu'il prit *Romani* au lieu de *Romaniæ* (*Chute et Décadence*, ch. 61, note 9). Le titre conquis par le doge est ainsi spécifié dans la chronique de son successeur homonyme, le doge André Dandolo: — « *Ducali titulo addidit quartæ partis et dimidiæ totius imperii Romaniæ.* » (And. Dandolo *Chron.*, ch. III, p. 37, ap. script. rer. ital., t. XII, p. 551.) Le nom de *Romania* est conservé dans les actes publics des doges. Les possessions continentales des Grecs en Europe étaient généralement désignées sous le nom de Romanie, et ce nom est encore appliqué aujourd'hui à la Thrace par les Turcs.

6 Voyez la *Continuation de la Chronique de Dandolo*, p. 498. Gibbon paraît croire, d'après Sanudo, que ce titre fut employé postérieurement à Delfino, qui dit cependant: — « *Il qual titolo si usò fin al doge Giovanni Dandolo.* » Voir les *Vies des ducs de Venise*, ap. script. rer. ital., t. XXII, p. 530. 641.

7 Fiet potentium in aquis Adriaticæ congregatio, cæco præduce, eum ambigent; Byzantium prophanabunt, spolia dispergentur. Hircus novus balabit usque dum LIV pedes et IX polices semis præmensurati discurrant. *Chronic.* ib., p. 34.

8 « Alla fe di Dio, signori Veneziani, non haverete mai pace dal signore di Padoua nè

dal nostro commune di Genova se primieramente non mettemo le briglie a quelli vostri cavalli sfrenati, che sono su la reza del vostro evangelista S. Marco. Infrenati che gli avremo, vi faremo stare in buona pace e questa è la intenzione nostra e del nostro commune. Questi miei fratelli Genovesi che havete menati con voi per donarci, non li voglio : rimenategli indietro, perchè io intendo da qui a pochi giorni venirgli a riscuóter dalle vostre prigioni e loro e gli altri. »

9 *Chronica della Guerra di Chiozza*, script. rer. ital., t. XV, p. 699, 804.

10 Nonnullorum è nobilitate immensæ sunt opes, adeo ut vix æstimari possit id quod tribus è rebus oritur, pàrcimonia, commercio atque his emolumentis quæ è republ. percipiunt, quæ hanc ob causam dinturna fore creditur. Voir *de Principalibus Italiæ Tractatus*, éd. 1631.

11 Voyez un *Essai historique et critique sur la vie et le caractère de Pétrarque*, et une *Dissertation sur une hypothèse historique*, de l'abbé de Sade; le premier parut vers 1784, l'autre est inséré dans le premier volume des *Transactions de la Société royale d'Édimbourg*, et tous dêux ont été réunis dans un ouvrage publié sous le premier de ces deux titres par Ballantyne en 1810.

12 *Mémoire pour la vie de Pétrarque*.

13 *Vie de Beattie*, par M. W. Forbes, vol. II, p. 106.

14 M. Gibbon appelle ce Mémoire *un travail d'amour* (voir l'*Histoire de la Décadence*, ch. 70, n. 1), et il le poursuivit avec confiance et délice. Tout compilateur d'u ouvrage très-volumineux est forcé de croire beaucoup de critiques sur parole; c'est ce qui est arrivé à Gibbon, mais moins souvent qu'à tout autre.

15 Ce sonnet avait déjà eveillé le soupçon d'Horace Walpole. Voyez la *Lettre à Warton*, 1763.

16 « Par ce petit manége, cette alternative de faveurs et de rigueurs bien ménagées, une femme tendre et sage amuse pendant vingt-un ans le premier poëte de son siècle sans faire la moindre brèche à son honneur. » *Mémoire pour la vie de Pétrarque*, préface aux Français. L'éditeur italien de l'édition de Pétrarque publiée à Londres, qui a traduit lord Woodhouselee, rend *femme tendre et sage* par *raffinata civetta*. *Riflessioni intorno a madona Laura*, f. 234, vol. III, éd. 1811.

17 Dans un dialogue avec saint Augustin, Pétrarque a décrit Laure comme ayant le corps épuisé par de fréquents *ptubs*; les anciens éditeurs ont lu et imprimé *perturbationibus*; mais M. Carperonier, bibliothécaire du roi de France en 1762, qui vit le manuscrit à la Bibliothèque de Paris, affirma qu'on lit et qu'on doit lire *partubus exhaustum*. De Sade ajouta à ce nom ceux de MM. Boudot et Bejot, et dans toute la discussion sur ce *ptubs* il montre une véritable fourbe littéraire. Voyez *Riflessioni*, p. 267. On invoqua l'autorité de saint Thomas d'Aquin pour décider si l'amante de Petrarque était une *chaste vierge* ou une *épouse continente*.

18
Pigmalion, quanto lodarti dei
Della imagina tua se mille volte
N'avesti quel ch' i' sol una vorrei.

Sonett. 58 *Quanto giunse a Simon l'alto concetto.*
Le rime, part. I. p. 189, ed. Ven. 1756.

19 Voir *Riflessioni*, p. 291.

20 Quelle rea e perversa passione che solo tutto mi occupava e mi regnava nel cuore.

21 *Azione disonesta*, ce sont ses propres expressions.

22 Aquesta confessione cosi sincera diede forse occasione una nuova caduta ch' ci fece. *Tiraboschi*, *Storia*, t. 5, l. 4, part. II, p. 492.

23 « Il n'y a que la vertu seule qui soit capable de faire des impressions que la mort n'efface pas. » M. de Bimard, baron de la Bastie, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* pour 1740 et 1751. Voyez aussi *Riflessioni*, p. 295.



24 Et si la vertu et la pudeur de Laure furent inexorables, il posséda et put se vanter d'avoir possédé la nymphe de la poésie. Gibbon, *Histoire de la décadence*, c. LXX, vol. XII. Peut-être le *si* est-il mis ici pour *quoique*.

25 *Remarques sur l'Italie*, p. 95, note de la seconde édition.

26 *La Vita del Tasso*, l. III, p. 284, t. 2; éd. Bergamo, 1790.

27 *Histoire de l'Académie Française* depuis 1652 jusqu'à 1700, par l'abbé d'Olivet, p. 181, éd. d'Amsterdam, 1730. « Mais, ensuite, venant à l'usage qu'il a fait de ses talents, j'aurais montré que le bon sens n'est pas toujours ce qui domine chez lui. » P. 182. « Boileau dit qu'il n'avait pas changé d'opinion ; j'en ai si peu changé, » dit-il, etc., p. 181.

28 *La Manière de penser dans les Ouvrages de l'esprit*, second dialogue, p. 89, éd. de 1692. Philante est pour le Tasse et dit dans la conversation : « De tous les beaux esprits que l'Italie a portés, le Tasse est peut-être celui qui pense le plus noblement. » Mais Bouhours, qui semble parler par la bouche d'Eudoxe, finit par cette absurde conclusion : « Faites valoir le Tasse tant qu'il vous plaira, je m'en tiens, pour moi, à Virgile. » *Ibid.*, p. 162.

29 *La Vita*, l. III, p. 90, t. II. Le lecteur anglais peut prendre une idée de l'opposition de l'académie de la Crusca dans la *Vie du Tasse*, par le docteur Black, vol. II, ch. XVII.

30 Pour les preuves plus étendues et décisives, nous l'espérons, que le Tasse ne fut ni plus ni moins qu'un *prisonnier d'état*, consultez les *Eclaircissements historiques du IVe chant de Childe-Harold*, p. 5 et suivantes.

31 Orazioni funebri delle lodi di don Luigi cardinal d'Este; delle lodi di donno Alfonso d'Este. Voir *la Vita*, t. II, l. III, p. 96-98.

32 Elle fut fondée en 1582, et la réponse de l'Académie au *caraffa* de Pellegrino fut publiée en 1584.

33 Cotanto potè sempre in lui il veleno della sua pessima volonta contra la nazion fiorentina. *La Vita*, t. II, l. III, p. 96.

34 *La Vita di M. L. Ariosto, scritta dall' alfate Girolamo Barufaldi Giuniore*. Ferrara, 1807, l. III, p. 262. Voyez *Historical Illustrations*, p. 26.

35 *Storia dell. Lett.* l. III, t. VII, part. III, p. 1220, sect. 4.

36 « Mi raccontarono que' monaci ch' essendo caduto un fulmine nella loro chiesa schianto esso dalle tempie la corona di Lauro a quell' immortale poeta. » *Op. di Bianconi*, vol. III, p. 176, éd. Milano, 1802. Lettera al signor Guido Savini arcifisiocrito sull' indole de un fulmine caduto in Dresda l'anno 1759.

37 Appassionato ammiratore ed invitto apologista *dell' omera ferrarese*. Ce titre fut d'abord donné au Tasse, et il fut cité, à la confusion des *Tassisti*. *Vita d'Ariosto*, l. III, p. 262.

38 Parva sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

39 Aquila, vitulus marinus, et laurus fulmine non feriuntur. Plin., *Nat. Hist.*, l. II, c. 55.

40 Columella, l. X.

41 Suetonius, *Vit. August.*, c. XC.

42 Suetonius, *Vit. Tib.*, c. LXIX.

43 Note 2, p. 409, éd. Lugd. Batav., 1667.

44 Voy. J. C. Bulenger, *de Terræ Motu et fulminibus*, l. V, ch. XI.

45 Ουδεις κεραυνωθεις ατιμος εστι οθεν και ως θεος τιμαται. Plut. Sympose. *Vid.* Balleng., *ut supra*.

46 *Pauli Diaconi de Gestis Longobard.*, l. III, c. XIV, p. 15, éd. Turin, 1525.

47 *S. P. Valeriani de Fulminum Significationibus Declam. ap. Gravium. Antiq. Rom.*, t. V, p. 593. La thèse est adressée à Julien de Medicis.

48 Voy. *Monum. ant. ined.*, part. I, c. XVII, n. XLII, p. 50; et *Storia delle Arti*, t. XI, c. I, t. II, p. 314, n. B.

49 *Nomina gentesque antiquæ Italiæ*, p. 204, éd. oct.

50 La libre expression de leurs sentiments généreux survécut à la perte de leur liberté. Titus, ami d'Antoine, leur donna des jeux dans le théâtre de Pompée. Mais les Romains, malgré la pompe de ces jeux, n'oublièrent pas que l'homme qui les en gratifiait avait assassiné le fils de Pompée. Ils le chassèrent de la scène avec des malédictions. Le sentiment moral du peuple, lorsqu'il se produit spontanément, est toujours vrai. Les soldats eux-mêmes des triumvirs se joignirent aux citoyens qui entouraient les chars de Lepidus et de Plancus, leur reprochant à grands cris la proscription de leurs frères. *De Germanis, non de Gallis, triumphant consules.* Une plaisanterie devint une accablante injure. *Velleii Paterculi Hist.*, l. II, c. LXXIX, p. 78, éd. Elzévir, 1369. *Ib.*, l. II, c. LXXVII.

51 Il principe di Nicolo Machiavelli con la prefazione et le note storiche e politiche de M. Amelot de la Houssaie, e l'esame e confutazione dell' opera. Cosmopoli, 1769.

52 *Storia dell. Lett. Ital.*, t. V, l. III, part. II, p. 448. Tiraboschi se trompe ; les dates des trois décrets rendus contre Dante sont 1302, 1314 et 1316.

53 Ainsi le rapporte Ficino ; mais d'autres ont pensé que ce couronnement n'était qu'une allégorie. Voyez Tiraboschi, *ut supra*, p. 453.

54 Varchi dans son *Ercolano*. La controverse dura de 1570 à 1616. Voyez *Storia*, t. VII, l. III, part. III, p. 1280.

55 Gio Giacopo Dionisi, canonico di Verona, *Serie di Aneddoti* n. 2. Voyez *Storia*, t. V, l. I, p. 24.

56 Vitam Literni egit sine desiderio urbis. Tite-Live, *Hist.*, l. XXXVIII. Tite-Live dit que selon quelques-uns il est enterré à Liternum, selon d'autres à Rome. *Ibid.*, c. IV.

57 Trionfo della Castita.

58 Le grec se vantait d'être ισονομος. Voyez le dernier chapitre du premier livre de Denys d'Halycarnasse.

59 *È intorno alla magnifica risposita*. Serassi. *Vita del Tasso*, l. III, p 149, t. II, éd. 2. Bergamo.

60 « Accingiti innoltre se ci e lecito ancor l'esortarti a compire l'immortal tua Africa... Se ti avviene d'incontrare nel nostro stile osa che ti dispaccia ciò debb'essere un altro motivo ad esaudire i desiderj della tua patria. » *Stor. del. Lett. Ital.*, t. V, p. 76.

61 *Classical Tour*, c. IX, vol. II, p. 355, 3e édit. « Je ne dirai rien de Boccace, le moderne Pétrone. L'abus du génie est plus odieux et plus méprisable que l'ignorance, et il importe peu de savoir où reposent les restes impurs d'un auteur licencieux. Par le même motif, le voyageur passe sans s'arrêter auprès de la tombe du pervers Arétin. » Cette phrase ambiguë est à peine suffisante pour sauver le touriste du soupçon d'avoir commis une grave méprise touchant le tombeau d'Arétin, qui était dans l'église de Saint-Luc à Venise, et donna lieu à une fameuse controverse dont on trouve un extrait dans Bayle. Les expressions dont se sert M. Eustace sembleraient induire que ce tombeau est à Florence, ou du moins qu'on peut le retrouver quelque part. On ne peut aujourd'hui rien avancer sur l'inscription qui donna lieu à tant de discussions, car tout souvenir de l'Arétin a disparu de l'église de Saint-Luc.

62 « Non enim ubique est qui in excusationem meam consurgens dicat : Juvenis scripsit, et majoris coactus imperio. » La lettre est adressée à Maginhard de Cavalcanti, maréchal du royaume de Sicile. Tiraboschi, *Storia*, t. V. c. II, l. III, p. 325, éd. Venise, 1795.

63 *Dissertazioni sopra le antichità italiane*, diss. L. VIII, p. 253, t. III, éd. Milan, 1751.

64 *Éclaircissements*, p. 638, éd. Bâle, 1741 ; dans le *Supplément au Dictionnaire de Bayle*.



65 *Corinne*, l. XVIII, c. III, p. 248.

66 *Sur le Gouvernement*, c. II, sect. XXVI, p. 208, éd. 1751. Siducy est, avec Locke et Hoadley, un des écrivains que M. Hume traite de *sans importance*.

67 Tantusque fuit ardor animorum, adeo intentus pugnæ animus, ut eum terræ motum qui multarum urbium Italiæ magnas partes prostravit, avertitque cursu rapido amnes, mare fluminibus invexit, montes lapsu ingenti proruit, nemo pugnantium senserit.

68 Equites ad ipsas fauces saltus, tumulis aptè tegentibus, locat. Tite-Live, l. XXII, c. IV et V.

69 Ubi maximè montes Cortonenses Thrasymenus subit. *Ibid.*

70 *Hist.*, l. III, c. LXXXIII. Le récit de Polybe est moins facile à concilier que celui de Tite-Live avec l'état actuel des lieux ; il parle de montagnes sur les deux côtés du défilé ; mais lorsque Flaminius entra dans la vallée il avait le lac à droite.

71 Vers le milieu du douzième siècle, les monnaies de Mantoue portaient sur un côté le portrait et le nom de Virgile. *Zecca d'Italia*, pl. XVII, p. 6; *Voyage dans le Milanais*, par Millin, t. III, p. 294. Paris, 1817.

72 *Storia delle Arti*, l. IX, t. II, c. I, p. 321.

73 *Cicer. ad Att.*, epist. XI.

74 Publié par Causeus dans son *Musée romain*.

75 *Storia delle Arti*, l. XI, p. 321, t. II.

76 Suétone, dans la *Vie d'Auguste*, c. XXXI, et dans la *Vie de J. César*, c. LXXXVIII. Appien dit qu'il fut brûlé. Voyez une note de Pitiscus sur Suétone, p. 224.

77 *Tu modo pompeiâ lentâ spatiare sub umbrâ.* Ovid. *de Arte Am.*

78 *Roma Instaurata*, l. II, f. 31.

79 *Antiq. rom.*, l. I.

80 Ad ficum Ruminalem simulacra infantium conditorum urbis sub uberibus lupæ posuerunt. Tite-Live, *Hist.*, c. XC, l. XIX. C'était dans l'année 455 ou 457 de la fondation de Rome.

81 Tum statua Nattæ, tum simulacra deorum Romulusque et Remus cum altrice belluâ vi fulminis icti conciderunt. *De Divin.*, II, 20. Factus est ille etiam qui hanc urbem condidit, Romulus, quem inauratum in Capitolio parvum atque lactantem uberibus lupinis inhiantem fuisse meministis. *In Catil.*, III, 8.

Hic silvestris erat, romani nominis altrix,
Martia quæ parvos Mavortis semine natos
Uberibus gravidis vitali rore rigabat.
Quæ tum cùm pueris flammato fulminis ictu
Concidit, atque avulsa pedum vestigia liquit.
De Consulatu, l. II; *de Divin.*, l. I.

82 Dionys., *Hist.*, l. XXXVII, p. 37, éd. Rob. Steph., 1548. Il va sans dire que les inscriptions des colonnes qui contenaient les lois furent fondues et devinrent ἀμυδρα. Tout ce que firent les Romains se réduisit à élever à Jupiter une statue colossale tournée vers l'orient ; mais on ne parle plus de la louve. Cet accident arriva l'an 689 de la fondation de Rome. L'abbé Féa, en citant ce passage de Denys (*Storia delle Arti*, t. I, p. 202, note X), dit : *Non ostante aggiunge Dione che fosse ben fermata* (la louve), d'où il est évident que l'abbé a suivi la version xylandro-leunclavienne, qui rend l'original ἱδρυμένη par *quamvis stabilita*. Ce mot ne signifie pas *ben fermata*, mais seulement *élevér*, comme on peut s'en convaincre par une autre citation du même historien : Εβουλήθη μεν ουν ο Αγριππας και τον Αυγουστον ενταυθα ἱδρυσαθαι. *Hist.*, l. LVI. Denys dit qu'Agrippa désirait *élever une statue* à Auguste dans le Panthéon.

83 In eâdem porticu ænea lupa cujus uberibus Romulus ac Remus lactantes inhiant

conspicitur; de hâc Cicero et Virgilius semper intellexere. Livius hoc signum ab ædilibus ex pecuniis quibus mulctati essent fœneratores positum inquit. Antea in Comitiis ad ficum Ruminalem, quo loco pueri fuerant expositi, locatum pro certo est. *Luc. Fauni de Antiq. urb. Rom.*, l. II, c. VII. ap., Sallengre, t. I, p. 217. Dans son XVIIe chapitre il répète que c'était là qu'étaient ces statues, mais qu'elles n'ont point été découvertes dans cet endroit.

84 Ap. Nardini, *Roma vetus*, l. V, c. IV.

85 Marliani, *Urb. Rom. Topographia*, l. II, c. IX. Il fait mention d'une autre louve accompagnée de ses louveteaux dans le Vatican, l. V, c. XXI.

86 Non desunt qui hanc ipsam esse putent quam adpinximus, quæ è Comitio in basilicam Lateranam cum nonnullis aliis antiquitatum reliquiis atque hinc in Capitolium postea relata sit; quamvis Marlianis antiquam Capitolinam maluit à Tullio descriptam; cui, ut in re nimis dubiâ, trepidè adsentimus. Just. Ricquii *de Capit. Rom. Comm.*, c. XXIV, p. 250, éd. Lugd. Batav., 1696.

87 Nardini *Roma vetus*, l. V, c. IV.

88 Lupa vetus hodieque in Capitolinis prostat ædibus cum vestigio fulminis quo ictam narrat Cicero. *Diar. Ital.*, t. I, p. 174.

89 *Storia delle Arti*, l. III, c. III, § II, n. 10. Winkelmann a commis une étrange erreur dans la note où il dit que la louve dont parle Cicéron *n'était pas* dans le Capitole, et que Dion s'est trompé.

90 Intesi dire che l'Ercole di bronzo che oggi si trova nella sala di Campidoglio fu trovato nel Foro Romano appresso l'arco di Settimio, e vi fu trovato anche la lupa di bronzo che allata Romolo e Remo, e sta nella loggia de' conservatori. *Flam. Vacc. Memorie*, num. III, p. 1; ap. Montfauc., *Diar. Ital.*, t. I.

91 *Luc. Faun.*, *ibid.*

92 Voyez les notes de la stance LXXX, dans les *Illustrations historiques*.

93 « Romuli nutrix lupa honoribus est affecta divinis, et ferrem si animal ipsum fuisset cujus figuram gerit. » *Lact.*, *de Falsâ Religione*, l. I, c. XX, p. 101, ed. varior. 1660. Ce qui signifie qu'il aimerait mieux adorer une louve qu'une prostituée. Son commentateur a observé que l'opinion de Tite-Live sur Laurentie symbolisée dans une louve n'était pas universellement reçue. Strabon pensait autrement. Ricquius se trompe en disant que Lactance parle du loup qui était dans le Capitole.

94 Jusqu'à l'an 496 : « Quis credere possit, » dit Baronius (*Annal. Eccles.*, t. VIII, p. 602), « viguisse adhuc Romæ ad Gelasii tempora, quæ fuere ante exordia urbis allata in Italiam Lupercalia? » Gelase écrivit au sénateur Andromaque une lettre de quatre pages in-folio pour prouver que ces fêtes devaient être abolies.

95 Voici les expressions d'Eusèbe. Και ανδριαντι παρ υμιν ως θεος τετιμηται τε τω Τιβερι ποταμω των δυο εφυρων εχων επιγραφην ρωμαικην ταυτην Σιμωνι δεω Σαγκτω. *Hist. Eccles.*, l. II, c. XIII, p. 40. Justin le martyr avait déja avancé cette fable; mais Baronius lui-même fut obligé de convenir de l'erreur. Voyez Nardini, *Roma vetus*, l. VII, c. XII.

96 « In essa gli antichi pontifici per toglier la memoria de' giuochi Lupercali istituiti in onore di Romolo, introdussero l'uso di portarvi bambini oppressi da infermità occulte, acciò si liberino per l'intercessione di questo santo, come di continuo si sperimenta. » Rione XII, *Descrizione di Roma moderna* dell' Ab. Ridolf. Venet., 1766.

97 Nardini, l. V, c. II, convainc Pomponius Lætus *crassi erroris*, lorsqu'il place le figuier Ruminal près de l'église Saint-Théodore; mais comme Tite-Live dit que la louve etait sous le figuier Ruminal, et Denys dans le temple de Jupiter, il est obligé de convenir qu'ils étaient réunis aussi bien que la cave lupercale, ombragée qu'elle était par le figuier.

98 « Ad Comitium ficus olim Ruminalis germinabat, sub quâ lupæ rumam, hoc est

mammam, docente Varrone, suxerant olim Romulus et Remus. Non procul à templo hodie D. Mariæ Liberatricis appellato, ubi forsan inventa nobilis illa ænea statua lupæ geminos puerulos lactantis quam hodie in Capitolio videmus. » Olaii Borichii, *Antiqua urbis Romanæ Facies*, c. X. Voyez aussi chapitre XII. Borrichius écrivait après Nardini, en 1682. Voyez Græv., *Ant. Rom.*, t. IV, p. 1522.

99 Donat., l. XI, c. IV, donne une médaille qui représente une louve absolument semblable à celle du Capitole; elle est du temps d'Antonin.

100 *Énéide*, l. VIII, v. 631. Voyez Middleton; il penche à croire que c'est celui de Cicéron, mais sans examiner la question.

101 Dans son dixième livre, Lucain nous le montre tout couvert du sang de Pharsale dans les bras de Cléopâtre :

Sanguine Thessalicæ cladis perfusus adulter
Admisit et Venerem curis et miscuit armis.

Après avoir soupé avec sa maîtresse il passe la nuit à converser avec des philosophes égyptiens, et dit à Achoreus :

. . . . Spes sit mihi certa videndi
Niliacos fontes, bellum civile relinquam...
Sic velut in tutà securi pace trahebant
Noctis iter medium....

Bientôt après il combat de nouveau et défend chaque position :

. . . . Sed adest defensor ubique
Cæsar, et hos aditus gladiis, hos ignibus arcet :
. . . . . Cæcà nocte carinis
Insiluit Cæsar, semper feliciter usus
Præcipiti cursu bellorum, et tempore rapto.

102 « Jure cæsus existimetur, » dit Suétone en terminant une belle appréciation de son caractère et en employant une expression usitée du temps de Tite-Live, « Julium jure cæsum pronuntiavit, etiam si regni crimine insons fuerit. L. IV, c. XLV.

103 « Poco lontano dal detto si scende ad un casaletto del qual ne sono padroni li Caffarelli che con questo nome è chiamato il luogo. Vi è una fontana sotto una gran volta antica che al presente si gode, e li Romani vi vanno l'estate a ricrearsi. Nel pavimento di essa fonte si legge in un epitaffio essere quella la fonte di Egeria dedicata alle ninfe, è questa, dice l'epitaffio, la medesima fonte in cui fu convertita. » *Memorie ap. Nard.*, p. 12. Il ne donne point l'inscription.

104 Il existe dans la villa de Justinien une grande pierre carrée sur laquelle sont gravés ces deux vers d'Ovide :

Ægeria est quæ præbet aquas, dea grata Camœnis ;
Illa Numæ conjux consiliumque fuit.

Cette pierre paraît venir de la fontaine d'Égérie. *Diar. Ital.*, p. 153.

105 *De Magn. vet. Rom.*, ap. Græv., *Ant. Rom.*, IV, p. 1507.

106 Echinard, *Descrizione di Roma, dell' agro Romano*, corretto dall' abate Venuti, in Roma, 1750. Ils croient à la grotte et à la nymphe.

107 L. III, c. III.

108 Undique è solo aquæ scaturiunt. *Nard.*, l. III, c. III.

109 Echinard, loco citato, p. 297.

110 *Ant. Rom.*, l. II, c. XXXI.

111 Suet., *in Vit. Aug.*, c. XCI. Casaubon, dans la note, renvoie pour les attributs de cette déesse aux vies de Camille et de Paul Émile, par Plutarque, et aussi à ses *Apophthegmes*. La main tendue était regardée comme la plus grande marque d'abjec-

tion, et lorsque le cadavre du préfet Rufin fut porté en triomphe par le peuple, on ajouta à l'insulte en lui mettant les mains dans cette position.

112 *Storia delle Arti*, l. XII, c. III, t. II, p. 422. Visconti l'appelle une Cybèle. Elle se trouve dans le *Musée Clément*, t. I, part. XL. L'abbé Féa l'appelle Chrysippe

113 *Dict.* de Bayle, art. *Adrastea.*

114 « Fortuna hujusce diei. » Cicéron en parle, *de Legib.*, l. II.

115

DEÆ NEMESI
SIVE FORTUNÆ
PISTOREUS
RUGIANUS
V. C. LEGAT
LEG. XIII. G.
CORD.

Voyez *Quæstiones romanæ*, ap. Græv., *Ant. Rom.*, t. V, p. 942. Voyez aussi *Memorati thes. nov. inscrip. vet.*, t. I, p. 88. Il rapporte trois inscriptions latines et une grecque sur Némésis, et une autre qui se rapporte au Destin.

116 Jules César, qui éleva son pouvoir sur les ruines de l'aristocratie, fit descendre dans l'arène Julius Leptinus et A. Calenus.

117 Tertullien. « Certè quidem et innocentes gladiatores in ludum veniunt ut voluptatis publicæ hostiæ fiant. »

118 Vopiscus, in *Vit. Aurel.*, et in *Vit. Claud.*

119 « Credo, imo scio, nullum bellum tantam cladem vastitiemque generi humano intulisse quàm hos ad voluptatem ludos. » Just. Lips. *Saturn. sermon.*, l. II, c. III.

120 Augustin. (l. VI, *Confess.*, c. VIII). Alypium « gladiatorii spectaculi hiatu incredibili et incredibiliter abreptum. »

121 *Hist. Eccles.*, c. XXVI, l. V.

122 Cassiod., *Tiripart.*, l. X, c. XI, *Saturn.*, *ib.*

123 *Baronius, ad annum et in notis* Martyrol. Rom., I, jan. Voyez Marangoni, *Delle Memorie sacre e profane dell' Anfiteatro Flavio*, p. 25, éd. 1746.

124 « Quod? non tu, Lipsi, momentum aliquod habuisse censes ad virtutem? Magnum. Tempora nostra nosque ipsos videamus. Oppidum ecce unum alterumve captum, direptum est. Tumultus circa nos, non in nobis, et tamen concidimus et turbamur. Ubi robur? ubi tot per annos meditata sapientiæ studia? ubi ille animus qui possit dicere : *Si fractus illabatur orbis?* » *Ib.*, l. II, c. XXV. C'est le prototype du panégyrique des combats de taureaux, par M. Windham.

125 IMP. CÆSAR VESPASIANUS
PONTIFEX MAXIMUS TRIB.
POTEST. CENSOR ÆDEM
VICTORIÆ VETUSTATE COLLAPSAM
SUA IMPENSA RESTITUIT.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES EN 1807-1808.

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES EN 1809-1810.

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES DE 1811 A 1813.

POÉSIES DOMESTIQUES.

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES EN 1814-15-16.

POÉSIES DIVERSES COMPOSÉES DE 1817 A 1821.

LE PÈLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER.

VICTOR HUGO.

Notre-Dame de Paris, 2 vol.
Le Dernier jour d'un Condamné, *Bug-Jargal*, } 1 vol.
Han d'Islande, 1 vol.
Odes et Ballades, 1 vol.
Orientales, 1 vol.
Feuilles d'Automne, *Chants du Crépuscule*, } 1 vol.
Voix intérieures, *Les Rayons et les Ombres*. } 1 vol.
Théâtre, 2 séries.
Cromwell, 1 vol.
Littérature et Philosophie mêlées, 1 vol.

DE BALZAC.

Physiologie du Mariage, 1 vol.
Scènes de la Vie privée, 2 séries.
Scènes de la Vie de province, 2 séries.
Scènes de la Vie parisienne, 2 séries.
Le Médecin de Campagne, 1 vol.
Le Père Goriot, 1 vol.
La Peau de Chagrin, 1 vol.
César Birotteau, 1 vol.
Le Lys dans la Vallée, 1 vol.
La Recherche de l'Absolu, 1 vol.
Histoire des Treize, 1 vol.
Eugénie Grandet, 1 vol.

ALFRED DE VIGNY.

Cinq-Mars, 1 vol.
Stello, 1 vol.
Servitude et Grandeur militaires, 1 vol.
Théâtre complet, 1 vol.
Poésies complètes, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET.

Poésies complètes, 1 vol.
Comédies et Proverbes, 1 vol.
Nouvelles, 1 vol.
Confession d'un Enfant du Siècle, 1 vol.

CHARLES NODIER.

Romans (Jean Sbogar, Thérèse, etc.), 1 vol.
Contes (Trilby, La Fée, etc., etc.), 1 vol.
Nouvelles (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 vol
Souvenirs de la Révolution, 1 vol.

GOETHE.

Le Faust complet, trad. Henri Blaze, 1 vol.
Werther, suivi de *Hermann*, trad. Leroux, 1 v.
Théâtre, trad. X. Marmier, 1 vol.

MADAME DE STAEL.

Corinne, 1 vol.
Delphine, avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol.
De l'Allemagne, avec préface de X. Marmier, 1 v.

CASIMIR DELAVIGNE

Messéniennes et Poésies diverses, 1 vol.
Théâtre complet, 3 séries.

SAINTE-BEUVE.

Poésies complètes, 1 vol.
Volupté, 1 vol.

AIMÉ MARTIN.

De l'Education des Mères de famille, 1 vol.
Lettres à Sophie sur la Physique, etc., 1 vol.

OUVRAGES DE CHOIX.

Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol
Adolphe, etc., etc., par Benjamin Constant, 1 v.
Du Pape, par Joseph de Maistre, 1 vol.
Essais sur l'Histoire de France, par Guizot, 1 v.
Satyre Ménippée, avec notes, par C. Labitte, 1 v.
Œuvres de la comtesse de Souza, 1 vol.
Physiologie du goût, par Brillat-Savarin, *La Gastronomie*, poème par Berchoux. } 1 v.
Obermann, par de Senancour, 1 vol.
Manon Lescaut, par l'abbé Prévost, 1 vol.
Poésies complètes d'André Chénier, 1 vol.
Valérie, par Mme de Krudner, 1 vol.
Poésies de Millevoye, 1 vol
Nouvelles Génevoises, par Töpffer, 1 vol.
Poésies d'Antoine de Latour, 1 vol

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Théâtre de J. Racine, 1 vol.
Caractères de La Bruyère, 1 vol.
Pensées de Pascal, 1 vol.
Fables de La Fontaine, 1 vol.
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol.
Discours sur l'Histoire univ. de Bossuet, 1 v.
Confessions de J.-J. Rousseau, 1 vol.
Gil Blas, 1 vol.
Œuvres de Rabelais, 1 vol.
Les Cent Nouvelles Nouvelles, 2 vol.

CLASSIQUES ÉTRANGERS TRAD. EN FRANÇAIS.

Dante. — Divine Comédie, tr. A. Brizeux. — — La Vie Nouvelle, tr. Delecluze. } 1 v.
Le Paradis Perdu, trad. Pongerville. *Voyage sentimental de Sterne*, trad. } 1 vol.
Théâtre de Schiller, trad. X. Marmier, 2 v.
Guerre de Trente ans, par Schiller, 1 vol.
La Jérusalem delivrée, tr. A. Desplaces, 1 vol
Lord Byron, trad Benj. Laroche, 4 séries.
Œuvres de Silvio Pellico, tr. A. de Latour, 1 v.
Le Koran, trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol.
Mémoires d'Alfieri, trad. Ant. de Latour, 1 vol.
La Messiade de Klopstock, trad. en fr. 1 vol.
Le Vicaire de Wakefield, tr. Mme Belloc, 1 v.
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres, 1 vol.
Histoire générale des Voyages, 3 séries.
Tom Jones, trad. Léon de Wailly, 2 vol.
Confucius, traduit par M Pauthier, 1 vol.
Confessions de S. Augustin, tr. S.-Victor, 1 vol
Les Lusiades, de Camoëns, trad. nouv., 1 vol.
Les Fiancés, de Manzoni, tr. R. Dussueil, 1 vol.
Théâtre et Poésies, de Manzoni, t. de Latour, 1 v.
Tristram Shandy, de Sterne, tr. Wailly, 1 vol.
Simple Histoire, tr. par L. de Wailly, 1 vol.

CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS.

Comédies d'Aristophane, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre de Sophocle, trad. Artaud, 1 vol.
Théâtre d'Eschyle, tr. par Alex. Pierron, 1 v.
République de Platon, trad. nouvelle, 1 v.
Romans grecs, trad. nouv. 1 v.
Histoire d'Hérodote, 2 vol.
Moralistes anciens (Socrate, Epictète, etc.), 1 v.
Histoire de Thucydide, 1 vol
Diogène-Laërce, Vies des Philosophes, 1 v.
Lucien, Dialogues, satir. philosop., etc., 1 vol.
Petits poëmes (Hésiode, etc., etc.), 1 vol.
L'Iliade d'Homère, traduction nouvelle, 1 vol.
L'Odyssée d'Homère, trad. nouv. 1 vol.
Lyriques, 1 vol.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

Descartes, 1 vol.
Leibnitz, 2 séries.
Bacon, 2 séries.
Malebranche, 2 séries.
Spinosa, 2 séries.
Poésies et Chants du Nord, p. X. Marmier, 1 v.
Romancero espagnol, tr. par F. Denis, 2 séries.
Poésies de Mme de Girardin, 1 vol.
Nouvelles Parisiennes, par *la même*, 1 vol.
Poésies de Goëthe, tr. par Henri Blaze, 1 vol.
Poésies de Henri Blaze, 1 vol.
Tableau de la Littérature, par Barante, 1 vol.
Education des Femmes, p. Mme de Remusat, 1 v.
Hist. de Philippe-Auguste, par Capefigue, 2 v.

Novembre 1841.) **122 volumes sont en vente.** Imp. par Béthune et Plon

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON

TRADUITES

PAR BENJAMIN LAROCHE.

DEUXIÈME SÉRIE.

Les Bardes de l'Angleterre.
Le Giaour.
La Fiancée d'Abydos.
Le Corsaire.
Lara.
Le Siége de Corinthe.
Parisina.
Beppo.
Mazeppa.
La Prophétie du Dante,

etc., etc., etc., etc., etc.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1840.

LES

BARDES DE L'ANGLETERRE

ET LES

CRITIQUES DE L'ÉCOSSE,

SATIRE.

Ma foi! j'aimerais mieux être matou miauleur
Que faiseur de ballade et méchant rimailleur
SHAKSPEARE.

Des bardes ennuyeux si la race est féconde,
Le critique impudent pareillement abonde.
POPE.

PRÉFACE[1].

Tous mes amis, éclairés ou non, m'ont conseillé de ne pas mettre mon nom à cette satire. Si des jeux de mots et des boulets de papier suffisaient pour changer mes déterminations, je me serais conformé à leur avis; mais les injures ne m'effraient pas, et je ne me laisse pas intimider par des rédacteurs de Revue, amis ou non amis. Je puis dire en conscience que je n'ai attaqué personnellement aucun individu qui n'ait commencé par prendre l'offensive. Les ouvrages d'un auteur sont une propriété publique: quiconque les achète a le droit de les juger, et de publier son opinion si cela lui convient, et les auteurs dont je me suis efforcé de perpétuer le souvenir peuvent faire pour moi ce que j'ai fait pour eux. Je suis sûr qu'ils réussiront beaucoup mieux à critiquer mes écrits qu'à améliorer les leurs. Le but que je me propose n'est pas de prouver que je puis écrire bien, mais, s'il est possible, d'obliger les autres à écrire mieux.

Comme ce poëme a eu beaucoup plus de succès que je ne m'y attendais, j'ai tâché, dans cette édition, d'y faire des additions et des changements qui le rendissent plus digne des regards du public.

La première édition de cette satire, publiée sans nom d'auteur, contenait, au sujet du *Pope* de Bowles, quatorze vers

composés par l'un de mes amis, homme d'esprit[2], qui vient de mettre sous presse un volume de poésie ; c'est à sa demande que je les avais insérés. Je les ai retranchés dans cette édition, et je leur en ai substitué d'autres de ma composition ; en cela j'ai été guidé par un sentiment que beaucoup d'autres partageront, à savoir, la résolution de ne mettre mon nom qu'à des ouvrages sortis entièrement et exclusivement de ma plume.

Pour ce qui est[3] des talents réels de la plupart des poëtes dont il est fait mention ou auxquels il est fait allusion dans cette satire, l'auteur est persuadé qu'il ne saurait y avoir une grande divergence d'opinion dans la masse du public ; ce n'est pas qu'à l'exemple d'autres sectaires, chacun d'eux n'ait son tabernacle spécial de prosélytes qui exagèrent son mérite, ferment les yeux sur ses défauts, et reçoivent sans scrupule et avec respect ses oracles poétiques. Mais la dose considérable d'esprit que possèdent incontestablement plusieurs des écrivains que j'ai censurés, rend plus regrettable encore la prostitution qu'ils ont faite de leur intelligence. La sottise peut exciter la pitié, du moins on peut en rire et l'oublier ; mais l'abus du talent appelle une énergique réprobation. Nul plus que l'auteur n'eût désiré voir un écrivain connu et plus capable prendre en main la tâche de démasquer ces hommes ; mais M. Gifford est absorbé par ses travaux sur Massinger ; et, en l'absence de docteurs de la Faculté, il est permis à un médecin de campagne, dans le cas d'absolue nécessité, de débiter son baume pour empêcher la propagation d'une si déplorable épidémie, pourvu qu'il n'y ait point de charlatanisme dans son traitement ; et il est à craindre que le cautère ne soit indispensable pour la guérison des nombreux malades affligés de cette rage de rimer, qui fait de nos jours de si redoutables progrès. — Quant aux rédacteurs de *la Revue d'Edimbourg*[4], il faudrait un Hercule pour écraser cette hydre. Mais si l'auteur parvient seulement à briser l'une des têtes du serpent, dût sa main être blessée dans le combat, il s'estimera amplement satisfait.

LES BARDES DE L'ANGLETERRE

ET LES

CRITIQUES DE L'ÉCOSSE.

SOMMAIRE [5].

Le poëte examine l'état de la poésie dans les siècles passés. — De là, par une transition subite, il passe à l'époque actuelle. — Il exhale sa colère contre les faiseurs de livres, — reproche à Walter Scott sa cupidité et sa fabrique de ballades. — Notables observations sur M. Southey. — L'auteur se plaint de ce que M. Southey a infligé au public trois poëmes épiques et autres. — Il s'élève contre William Wordsworth, mais loue M. Coleridge et son élégie sur un jeune âne. —Il se montre disposé à blâmer M. Lewis. — Il réprimande vertement le ci-devant Thomas Little, ainsi que lord Strangford. — Il recommande à M. Hayley d'écrire en prose, — exhorte les Moraves à glorifier M. Grahame, — exprime sa sympathie pour le révérend Bowles, — déplore la malheureuse destinée de James Montgomery, — s'emporte contre les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*, — les gratifie de noms fort durs, tels que celui de harpie et autres. — Apostrophe à Jeffrey; prophétie à son égard. — Épisode de Jeffrey et Moore, périls qu'ils courent, leur délivrance; présages dans la matinée où eut lieu le combat; la Tweed, le Tolbooth, le Frith de Forth éprouvent une commotion; une déesse descend du ciel pour sauver Jeffrey; incorporation des balles avec son sinciput et son occiput. — Revue en masse des critiques d'Édimbourg. — Lord Aberdeen, Herbert, Scott, Hallam, Pillans, Lambe, Sydney-Brougham, etc. — Lord Holland loué pour ses dîners et ses traductions. — Le théâtre; Sceffington, Hook, Reynolds, Kenney, Cherry, etc. — Appel à Sheridan, à Colman et à Cumberland, pour qu'ils reprennent la plume. — L'auteur revient à la poésie. — Rimailleurs de toutes sortes. — Les lords écrivent parfois, ils feraient beaucoup mieux de s'en abstenir. — Hafiz, Rose, Mathilde, et X. Y. Z. — Rogers, Campbell, Gifford, etc., poëtes véritables. — Traducteurs de l'Anthologie grecque. — Crabbe. — Style de Darwin. — Cambridge. — Prix universitaire. — Smyth. — Hondgson. — Oxford. — Richards. — Le poëte entre en scène. — Conclusion.

Quoi! je serai condamné à tout entendre! [6] L'enroué Fitz-Gerald [7] braillera dans les tavernes ses couplets discordants; et moi, je me tairai, de peur que les Revues

écossaises ne m'appellent rimailleur et ne dénoncent ma muse! Non! non! préparez-vous à me lire. — J'écrirai à tort ou à raison; les sots sont le sujet de mes vers. La satire inspirera mes chants!

O le plus noble don de la nature! ma bonne plume d'oie! esclave de ma pensée, obéissante à ma volonté, arrachée à l'aile paternelle pour faire une plume, ce puissant instrument de bien petits hommes! O toi! qui facilites l'accouchement intellectuel d'un cerveau en travail, gros de vers ou de prose; toi qui, en dépit de l'inconstance des femmes et des sarcasmes de la critique, fais la consolation d'un amant et la gloire d'un auteur, que de beaux esprits, que de poëtes tu fais naître chaque jour! Combien est fréquent ton emploi, et petite ta gloire, condamnée enfin à un complet oubli, de même que les pages que tu as tracées! Mais toi, du moins, plume qui m'appartiens, toi que j'ai déposée naguère et que je reprends maintenant, notre tâche terminée, tu seras libre comme celle de Cid Hamet[8]; si d'autres te méprisent, moi je te chéris. Prenons donc aujourd'hui notre essor; ce n'est point un sujet rebattu, une vision orientale, un rêve extravagant qui m'inspire[9]; notre route, bien que hérissée d'épines, est distinctement tracée : que nos vers soient coulants et notre chant facile!

En ce temps, où le Vice triomphant commande en souverain, obéi par les hommes, ses esclaves volontaires; où la Folie, trop souvent précurseur du crime, garnit son chapeau des grelots de tous les pays; où les méchants et les sots dominent réunis et pèsent leur justice dans des balances d'or; eh bien! les plus hardis redoutent encore la risée publique; la crainte de la honte est la seule qui leur reste; ils pèchent avec plus de mystère, tenus en effroi par la satire, et tremblent devant le ridicule, sinon devant la loi.

Telle est la puissance de l'esprit; mais les flèches de la satire ne sont point mon partage; pour châtier les iniquités royales de notre âge, il faut une arme plus acérée, une

main plus puissante. Néanmoins il est des folies dont la chasse m'est permise et pourra du moins m'amuser. Qu'on rie avec moi, je ne demande pas d'autre gloire. Le signal a retenti; mon gibier, ce sont les écrivassiers. Au galop, mon Pégase! — Je cours sur vous tous, poëmes grands et petits, odes, épopées, élégies! Et moi aussi, je puis comme un autre barbouiller du papier. Et il m'arriva un jour de répandre par la ville un déluge de vers, vraie boutade d'écolier, indigne d'éloge ou de blâme; je me fis imprimer, — de plus grands enfants que moi en font autant. Il est doux de voir son nom imprimé; un livre est toujours un livre, bien qu'il n'y ait rien dedans. Ce n'est pas qu'un nom titré puisse sauver d'un oubli commun le livre et l'écrivain: Lambe en sait quelque chose, lui dont la farce bâtarde a été sifflée malgré le nom patricien de son auteur. Cela n'empêche pas que George ne continue à écrire [10], bien qu'il cache son nom aux regards du public. Autorisé par ce grand exemple, je suis la même voie; seulement je fais moi-même ma revue; et, sans recourir au grand Jeffrey, comme lui je me constitue de ma propre autorité juge en poésie.

Il faut un apprentissage pour tous les métiers, excepté pour celui de censeur. On trouve des critiques tout faits d'avance. Sachez par cœur les plaisanteries rebattues de Miller, ayez tout juste autant de science qu'il en faut pour faire des citations erronées, un esprit bien dressé à trouver ou à forger des fautes, une certaine disposition au calembour, que vous appellerez sel attique; allez trouver Jeffrey; soyez silencieux et discret: il paie juste dix livres sterling la feuille; ne craignez pas le mensonge, il donnera à vos traits quelque chose de plus acéré; ne reculez pas devant le blasphème, il passera pour de l'esprit; foulez aux pieds toute sensibilité, ne vous faites pas faute de jeux de mots: vous voilà devenu un critique complet; on vous haïra, mais vous serez adulé.

Nous soumettrons-nous à une telle juridiction? Non, certes. Cherchez des roses en décembre, de la glace en juin;

demandez de la constance au vent, du blé à la paille; croyez à une femme ou à une épitaphe ou à tout autre objet menteur, plutôt que d'ajouter foi au langage d'un critique chagrin, ou de vous laisser égarer par le cœur de Jeffrey [11] ou la tête béotienne de Lambe [12]. Tant que, soumis au joug de ces tyrans imberbes et sans mission, de ces usurpateurs du sceptre du goût, les auteurs courberont humblement la tête, accueilleront leur voix comme celle de la vérité, et recevront leurs arrêts comme articles de foi; tant que la critique sera remise en de telles mains, ce serait un péché que de l'épargner. De tels censeurs méritent-ils des ménagements? Néanmoins nos modernes génies se suivent tous de si près, qu'on ne sait quel choix faire parmi eux; nos poëtes et nos critiques se ressemblent tellement, qu'on ne sait trop qui épargner ou qui frapper.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je me hasarde dans une carrière que Pope et Gifford ont courue avant moi. Si déjà vous n'êtes rebutés, continuez à me lire. Mes vers vont vous répondre. « Arrêtez! » me crie un ami; « ce vers est négligé; celui-ci, celui-là et cet autre encore me semblent incorrects. » — Eh bien! qu'en conclurez-vous? Pope a fait la même faute, ainsi que l'insouciant Dryden. — Oui; mais Pye ne l'a pas commise. — Voilà vraiment une belle autorité! Que m'importe? mieux vaut errer avec Pope qu'exceller avec Pye.

Avant nos jours dégénérés, où des œuvres ignobles obtiennent des éloges imposteurs, il fut un temps où, au lieu de grâces mensongères, l'esprit et le bon sens s'alliaient à la poésie et florissaient ensemble, puisaient leurs inspirations à la même source, et, cultivés par le goût, brillaient chaque jour d'une beauté nouvelle. C'est alors que, dans cette île heureuse, la voix pure de Pope s'efforçait de charmer l'âme ravie et voyait le succès couronner ses efforts, aspirait à l'approbation d'une nation polie, et relevait la gloire du pays en même temps que celle du poëte. Comme lui, le grand Dryden faisait couler les flots de sa muse avec

moins de douceur peut-être, mais plus de force. Alors aussi Congrève égayait la scène, Otway nous arrachait des larmes; car l'accent de la nature allait au cœur d'un auditoire anglais. Mais pourquoi rappeler de tels noms ou de plus illustres encore, quand la place de ces grands hommes est occupée par des bardes sans génie? Mais c'est vers ces temps que nous reportons nos regards attristés par la fausseté du goût et de la raison. Jetez maintenant les yeux autour de vous; feuilletez cet amas de pages frivoles; contemplez les ouvrages précieux qui charment notre époque. Il est toutefois une vérité que la satire elle-même doit reconnaître : c'est qu'on ne peut se plaindre qu'il y ait parmi nous disette de poëtes [13]. Leurs œuvres font gémir la presse et fatiguent les imprimeurs; les épopées de Southey font craquer sous leur poids les rayons des bibliothèques; et les poésies lyriques de Little brillent en in-douze satinés.

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » disent les prédicateurs; et pourtant nous courons d'innovations en innovations. Que de merveilles diverses nous allèchent en passant! La vaccine, l'attraction, le galvanisme et le gaz apparaissent successivement, excitent l'admiration du vulgaire, puis la bulle de savon crève, — il n'y a plus que de l'air! Nous voyons aussi s'élever de nouvelles écoles poétiques où d'ennuyeux prétendants réclament la palme. Ces pseudo-bardes font pendant quelque temps taire la voix du goût. Maint club campagnard plie le genou devant Baal, et, détrônant le génie légitime, élève un temple et une idole de sa façon [14], quelque veau de plomb, peu importe lequel, depuis l'ambitieux Southey jusqu'au rampant Stott [15].

Voyez, la légion écrivassière, fractionnée en groupes divers, défile devant nous, impatiente d'attirer l'attention: chacun pique de l'éperon son Pégase efflanqué; la rime et les vers blancs marchent côte à côte. Voyez s'amonceler sonnets sur sonnets, odes sur odes. Les histoires de revenants se coudoient en route; les vers s'avancent en mesures démesurées, car la sottise aime un rhythme varié; amie

du fatras étrange et mystérieux, elle admire toute poésie qu'elle ne peut comprendre. C'est ainsi que les lais du ménestrel — puissent-ils être les derniers! — font entendre au souffle des vents leurs tristes gémissements sur des harpes à demi tendues, pendant que les esprits de la montagne bavardent avec les esprits de la rivière, afin que les dames puissent les entendre la nuit; des nains farfadets de la race de Gilpin Horner égarent dans les bois de jeunes seigneurs écossais, sautillant à chaque pas, Dieu sait à quelle hauteur! et font peur aux petits enfants, Dieu sait pourquoi! tandis que dans leur cellule magique des dames de haut parage font défense de lire à des chevaliers qui ne savent pas épeler, dépêchent un courrier au tombeau d'un sorcier, et font la guerre à d'honnêtes gens pour protéger un mécréant.

Voyez ensuite s'avancer gravement, sur son cheval de parade, l'orgueilleux Marmion au cimier d'or, tantôt faussaire, tantôt le premier au combat; sans être tout à fait un félon, il n'est pourtant chevalier qu'à demi, également propre à décorer un gibet ou un champ de bataille, puissant mélange de grandeur et de bassesse. T'imagines-tu donc, Scott [16], dans ta folle arrogance, faire agréer au public ton roman insipide? C'est en vain que Murray se ligue avec Miller pour rétribuer ta muse à raison d'une demi-couronne par vers. Non! quand les fils d'Apollon s'abaissent à trafiquer de leur plume, leurs palmes sont desséchées, leurs jeunes lauriers sont flétris. Que ceux-là abdiquent le titre sacré de poëte, qui tourmentent leur cerveau pour un vil salaire, et non pour la gloire [17]. Puissent-ils travailler en vain pour Mammon, et contempler avec douleur l'or qu'ils n'ont pu gagner! Que ce soit là leur partage! que telle soit la juste récompense de la muse qui se prostitue, du barde mercenaire! C'est pour cela que nous n'avons que des mépris pour le fils vénal d'Apollon; et sur ce, nous disons « bonne nuit à Marmion. »

Voilà les œuvres qui réclament aujourd'hui nos applaudissements; voilà les poëtes devant lesquels la muse doit

s'incliner, pendant que Milton, Dryden, Pope, relégués dans un commun oubli, cèdent leurs palmes sacrées à Walter Scott!

Il fut un temps, alors que la muse était jeune encore, qu'Homère faisait résonner sa lyre, que Virgile chantait, où pour produire un poëte épique dix siècles suffisaient à peine, où l'admiration des peuples saluait avec respect son nom magique ; l'ouvrage de chacun de ces bardes immortels apparaît comme l'unique merveille de mille années. Des empires ont disparu de la face de la terre, des langues ont expiré avec ceux qui leur avaient donné naissance, sans obtenir la gloire de l'un de ces chants immortels où revit toute une langue éteinte. Il n'en est point ainsi de nous. Nos poëtes, malgré leur infériorité, ne se contentent pas d'appliquer à un grand ouvrage le travail d'une vie entière : voyez d'un vol d'aigle s'élever dans les cieux Southey, le marchand de ballades. Que Camoëns, Milton, le Tasse, baissent pavillon devant cet homme, qui chaque année fait entrer en campagne une armée de poëmes! Voyez au premier rang s'avancer Jeanne d'Arc, le fléau de l'Angleterre et l'orgueil de la France! méchamment brûlée par Bedfort, comme sorcière ; voyez sa statue entourée d'une auréole de gloire ; elle a brisé ses fers, sa prison s'est ouverte, et cette vierge phénix renaît de ses cendres! Voici ensuite venir le terrible Thalaba, monstrueux, sauvage et merveilleux enfant de l'Arabie, redoutable destructeur de Dom Daniel, lui qui a plus exterminé de magiciens enragés que le monde n'en a jamais connu. Héros immortel! rival du Petit-Poucet, règne à jamais sur les débris de tes ennemis abattus! Puisque la poésie s'enfuit effrayée à ton aspect, tu fus avec raison condamné à être le dernier de ta race! Des génies triomphants ont bien fait de t'enlever de ce bas monde, illustre vainqueur du sens commun! Voici maintenant le dernier et le plus grand des héros de Southey ; Madoc déploie sa voile, Madoc, cacique à Mexico, et prince au pays de Galles ; comme tous les voyageurs, il nous conte d'étranges histoires, plus vieilles que celles de Mandeville et pas tout à fait

aussi vraies. O Southey! Southey! mets un terme à la fécondité de ta muse! Un barde peut chanter trop souvent et trop longuement : poëte vigoureux, par pitié, épargne-nous! Un quatrième poëme, hélas! c'en serait trop. Mais si, en dépit de tout ce qu'on peut te dire, tu persistes à te frayer en vers un pénible chemin, si dans tes ballades, on ne peut plus inciviles, tu continues à dévouer les vieilles femmes au diable, Dieu garde de tes sinistres desseins les enfants qui sont encore à naître! Dieu te soit en aide, Southey, et à tes lecteurs aussi[18].

Voici venir ensuite ton disciple ennuyeux, le benin apostat des règles poétiques, le simple Wordsworth, dont les chants sont aussi doux qu'un soir de mai, son mois favori[19]; qui conseille à son ami «de laisser là le travail et le trouble, et de quitter ses livres, de peur de devenir double[20]; » qui par le précepte et l'exemple fait voir qu'il n'y a aucune différence entre les vers et la prose; nous démontre clairement qu'une prose insensée fait les délices des poétiques âmes, et que les contes de Noël, mutilés par la rime, contiennent l'essence du vrai sublime. Ainsi, lorsqu'il nous raconte l'histoire de Betty Foy, la mère idiote d'un « enfant idiot, » nigaud, lunatique qui a perdu son chemin, et, de même que son poëte, confond la nuit et le jour, il appuie tellement sur tous les endroits pathétiques, et décrit chaque aventure d'une manière si sublime, que tous ceux qui voient «l'idiot dans sa gloire» prennent l'historien pour le héros de l'histoire.

Passerai-je sous silence l'aimable Coleridge, cher à l'ode boursoufflée et à la strophe ambitieuse? Bien qu'il se plaise surtout aux sujets innocents, l'obscurité néanmoins est la bienvenue auprès de lui. Si parfois l'inspiration refuse son aide à celui qui adopte une fée pour sa muse, nul ne saurait surpasser en poésie relevée le barde qui prend un âne pour sujet d'élégie. La matière s'adapte si merveilleusement à son noble esprit, qu'on croit entendre braire le poëte lauréat de la gent aux longues oreilles[21].

O Lewis[11]! merveilleux magicien, moine ou barde, n'importe, toi qui voudrais faire du Parnasse un cimetière! L'if, en guise de laurier, compose ta couronne; tu as pour muse un revenant, et Apollon t'a pris pour son fossoyeur! Soit que tu prennes ton poste sur d'antiques tombeaux, salué par la voix sépulcrale des spectres, ton digne cortége; soit que ta plume nous trace ces chastes tableaux qui plaisent tant aux femmes de notre âge pudique; salut, monsieur P.! De ton cerveau infernal s'élancent des troupes hideuses de fantômes couverts de leur suaire; à ton commandement on voit accourir en foule «des femmes grimaçantes,» des rois, du feu, de l'eau et des nuages, de «petits hommes gris,» et je ne sais combien d'êtres encore dont l'empire est à toi ainsi qu'à Walter Scott; salut pour la seconde fois! Si des contes tels que les tiens font des prosélytes, c'est une maladie que saint Luc seul peut guérir; Satan lui-même n'oserait vivre avec toi, et ton cerveau lui serait un enfer plus profond que le sien.

Quel est ce poëte qui s'avance d'un air doux, environné d'un chœur de jeunes filles brûlant d'un feu autre que celui de Vesta? Les yeux brillants, la joue enflammée, il fait retentir les accents désordonnés de sa lyre, et les dames l'écoutent en silence! C'est Little! le jeune Catulle de son époque, aussi doux dans ses chants, mais aussi immoral que son modèle! La muse qui condamne à regret doit pourtant être juste, et ne point faire grâce au mélodieux prédicateur de libertinage. Pure est la flamme qui brûle sur ses autels; elle se détourne avec dégoût d'un encens plus grossier; néanmoins, indulgente à la jeunesse, après cette expiation elle se borne à lui dire: «Corrige tes vers, et ne pèche plus!»

Quant à toi, traducteur aux vers de clinquant, et à qui tout cet oripeau appartient en propre, Strangford l'Hybernien, avec tes yeux d'azur et les boucles vantées de ta chevelure rouge ou châtaine, toi, dont les chants plaintifs sont admirés de nos miss malades d'amour, qui se pâment d'at-

tendrissement sur ces riens harmonieux, apprends, apprends, si tu le peux, à reproduire le sens de ton auteur et à ne plus vendre tes sonnets sous le nom d'un autre. Crois-tu donc obtenir au Parnasse un rang plus élevé en habillant Camoëns en dentelles? Corrige, Strangford, corrige ta morale et ton goût : sois chaleureux, mais pur; amoureux, mais chaste; cesse d'en imposer; rends ta harpe empruntée, et ne fais plus du barde lusitanien le copiste de Moore.

Mais arrêtons-nous un moment! Quel est cet ouvrage? C'est la dernière et la pire production d'Hayley, jusqu'à la prochaine cependant : soit qu'avec d'insipides tirades il fabrique des drames ou tourmente les morts du purgatoire de ses éloges, jeune ou vieux, il a toujours le même style, uniformément faible et insipide. Voici d'abord le *Triomphe du Sang-Froid*, qui a failli me faire perdre le mien, puis le *Triomphe de la Musique*. Ceux qui ont lu celui-là peuvent affirmer que la pauvre musique n'y triomphe guère [23].

Moraves, levez-vous! décernez une digne récompense à la dévotion fastidieuse! — Écoutez! le poëte du dimanche, le sépulcral Grahame [24] exhale ses sublimes accents en prose barbare, et n'aspire même pas à la rime. Il met en vers blancs l'évangile de saint Luc, pille audacieusement le Pentateuque, et, sans le moindre scrupule de conscience, falsifie les Prophètes et dévalise les Psaumes.

Salut, ô Sympathie! ta douce puissance évoque devant moi mille souvenirs d'un millier de choses, et me montre, courbé sous ses soixante années de lamentations, le prince ivre des faiseurs de sonnets ennuyeux. Et n'es-tu pas en effet leur prince, harmonieux Bowles, le premier, le grand oracle des âmes tendres, soit que tu chantes avec la même facilité de douleur la chute d'un empire ou celle d'une feuille, soit que ta muse nous raconte d'un ton lamentable les sons joyeux des cloches d'Oxford, et, toujours éprise des cloches, trouve un ami dans chaque tintement du carillon d'Ostende [25]? Oh! combien tu serais plus conséquent encore si tu ornais de grelots le chapeau de ta muse! Déli-

cieux Bowles ! toujours bénissant ou béni, chacun aime tes vers ; mais les enfants surtout en font grand cas. Il faut te voir, t'inspirant de la poésie morale de Little, charmer les transports de l'amoureuse foule. Avec toi, la petite fille verse de douces larmes, avant que mademoiselle ait complété les années de son enfance ; mais à treize ans elle échappe à ta séduisante influence ; elle quitte le pauvre Bowles pour les chants plus purs de Little. D'autres fois, dédaignant de circonscrire aux sentiments tendres les nobles sons d'une harpe telle que la tienne, tu «fais retentir des accents plus forts et plus élevés [26],» tels que personne n'en entendit et n'en entendra jamais. Là sont enregistrées, chapitre par chapitre, toutes les découvertes faites depuis le déluge, depuis le jour où l'arche vermoulue s'arrêta dans la vase, depuis le capitaine Noé jusqu'au capitaine Cook. Ce n'est pas tout : le poëte fait une halte, soupire un touchant épisode [27], et nous raconte gravement, — écoutez, ô belles demoiselles ! — comment trembla Madère au bruit du premier baiser. Bowles ! retiens cet avis : continue à faire des sonnets ; eux, du moins, ils se vendent [28]. Mais, si quelque nouveau caprice ou un large salaire sollicite ta cervelle ignorante et te met la plume à la main ; s'il est un poëte qui, naguère l'effroi des sots, est descendu dans la tombe et mérite notre vénération ; si Pope, dont la gloire et le génie ont triomphé du plus habile des critiques, doit lutter encore contre le pire de tous, tente l'aventure : relève la moindre faute, la plus légère imperfection ; le premier des poëtes n'était, après tout, qu'un homme. Fouille les vieux fumiers pour y trouver des perles ; consulte lord Fanny : ajoute foi à Curll ; que tous les scandales d'un siècle qui n'est plus se perchent sur ta plume et voltigent sur ton papier ; affecte une candeur que tu n'as pas ; donne à l'envie le manteau d'un zèle sincère ; écris comme si l'âme de saint John t'inspirait, et fais par haine ce que Mallet fit pour de l'argent. Oh ! si tu avais vécu à cette époque qui te convenait si bien ; si tu avais pu extravaguer avec

Dennis ou rimer avec Ralph, ameuté avec ses ennemis autour du lion vivant, au lieu de lui donner après sa mort le coup de pied de l'âne[29], une récompense fût venue s'ajouter à tes gains glorieux, et t'eût pour ta peine attaché au pilori de *la Dunciade*.

Encore un poëme épique! Qui vient de nouveau infliger ses vers blancs aux enfants des hommes? Le béotien Cottle, l'orgueil de la riche Bristowa, importe de vieilles histoires de la côte cambrienne, et envoie toute vivante sa marchandise au marché! Quarante mille vers! vingt-cinq chants! Voilà du poisson frais de l'Hélicon[30]! qui en achète? qui en achète? il n'est pas cher. — Ma foi, ce n'est pas moi. Ils doivent être plats les vers de ces mangeurs de soupe à la tortue, tout bouffis de la graisse de Bristol. Si le commerce remplit la bourse, en revanche il rétrécit le cerveau, et Amos Cottle fait en vain résonner sa lyre. Voyez en lui un exemple des infortunes qu'entraîne le métier d'auteur : le voilà condamné à faire les livres qu'il vendait autrefois. O Amos Cottle! — Phébus! quel nom pour remplir la trompette de la renommée! O Amos Cottle! songe un peu aux maigres profits que rendent une plume et de l'encre! Pendant que tu es ainsi livré à tes rêves poétiques, qui voudra jeter les yeux sur le papier que tu barbouilles? O plume détournée de son véritable usage! ô papier mal employé! Si Cottle[31] ornait encore le bout d'un comptoir, penché sur son pupitre; si, né pour d'utiles travaux, on lui avait appris à faire le papier qu'il gâte aujourd'hui, à labourer, à bêcher, à manier la rame d'un bras vigoureux, il n'aurait point chanté le pays de Galles, et moi, je ne me serais pas occupé de lui[32].

Tel que Sisyphe roulant aux enfers son énorme rocher sans pouvoir goûter le sommeil, ainsi sur ta colline, Richmond embaumé, l'ennuyeux Maurice[33] charrie le granit de ses lourdes pages; monument poli et solide des fatigues de son esprit, pétrifications d'un cerveau épais,

qui, avant d'atteindre le sommet, retombent pesamment dans la plaine.

Mais j'aperçois dans la vallée le mélancolique Alcée! Sa lyre est brisée, sa joue est empreinte de sérénité et de pâleur! Ses espérances, autrefois si belles, et qui auraient pu fleurir un jour, le vent du nord les a fait périr. Le souffle de la Calédonie a flétri ses boutons dans leur fleur. Que le *classique* Sheffield pleure sur ses œuvres perdues, et que nulle main téméraire ne trouble leur précoce sommeil [34]!

Dites-moi, cependant : pourquoi le poëte abdiquerait-il ainsi ses titres à la faveur des muses? Devra-t-il donc se laisser toujours effrayer par les hurlements confus de ces loups d'Écosse qui rôdent dans l'ombre, lâche engeance qui, par un instinct infernal, déchire comme une proie tout ce qui se rencontre sur son passage? Vieux ou jeune, vivant ou mort, nul n'est épargné, tout sert d'aliment à ces harpies [35]. Pourquoi les objets de leurs outrages céderaient-ils sans combat la tranquille possession de leur champ natal? Pourquoi lâchement reculer devant leurs griffes? Pourquoi ne pas refouler ces limiers sanguinaires vers le siége d'Arthur [36]?

Salut à l'immortel Jeffrey [37]! L'Angleterre eut jadis la gloire d'avoir un juge à peu près du même nom. Miséricordieux, mais justes, leurs âmes se ressemblent tellement, qu'il est des gens qui croient que Satan a lâché sa proie et lui a permis de revenir au monde pour condamner les écrits, comme il avait autrefois condamné les hommes. Il a la main moins puissante, mais le cœur aussi pervers, et sa voix est tout aussi prompte à ordonner la torture. Élève du barreau, il n'a retenu de sa science légale qu'une certaine aptitude à relever des vétilles; instruit depuis à l'école du libéralisme, il a appris à railler les partis politiques, bien qu'il soit lui-même l'instrument d'un parti. Il sait que si un jour ses patrons retournent au poste qu'ils ont perdu naguère, les pages qu'il a griffonnées seront dignement récompensées et feront monter sur le siége du

juge ce nouveau Daniel [38]. Ombre de Jeffries, nourris cette pieuse espérance; présente une corde à cet autre toi-même en lui disant : « Héritier de mes vertus, mon digne émule, habile à condamner comme à calomnier le genre humain, reçois cette corde que je t'ai soigneusement réservée; tiens-la à la main lorsque tu rendras tes arrêts, et qu'elle serve un jour à te pendre! »

Salut au grand Jeffrey! Que le ciel le conserve pour briller sur les rives fertiles de Fife! qu'il protége ses jours sacrés dans ses guerres à venir, puisque parfois nos auteurs en appellent au jugement des armes. Vous souvient-il de ce jour historique [39], de cette rencontre glorieuse et qui faillit être fatale, alors que l'œil de Jeffrey rencontra le pistolet sans balle de Little, pendant qu'à deux pas de là les imprudents mirmidons de Bow-Street pouffaient de rire [40]? O jour désastreux ! le château de Dunedin trembla jusque dans ses fondements; les ondes sympathiques du Forth roulèrent toutes noires; les ouragans du nord firent entendre de sourds murmures; la Tweed enfla la moitié de ses eaux pour former une larme, l'autre moitié poursuivit tranquillement son cours [41] ; le mont escarpé d'Arthur s'agita sur sa base, et le sombre Tolbooth changea presque de place. Il sentit alors, — car en de tels moments le marbre peut éprouver les émotions de l'homme, — il sentit qu'il allait être privé de tous ses charmes si Jeffrey mourait ailleurs que dans ses bras [42]. Enfin, dans cette matinée redoutable, son grenier paternel, ce seizième étage qui l'avait vu naître, s'écroula tout à coup, et à ce bruit la pâle Édine tressaillit. Des rames de papier blanc inondèrent toutes les rues d'alentour; des ruisseaux d'encre coulèrent dans la Canongate; noir emblème de la candeur de Jeffrey comme le blanc pacifique l'était de son courage, comme ces deux couleurs réunies forment l'emblème de son esprit puissant. Mais la déesse de la Calédonie plana sur le champ de bataille et le sauva de la colère de Moore; elle enleva le plomb vengeur dont les pistolets

étaient chargés, et le remit dans la tête de son favori; cette tête, par une attraction toute magnétique, le reçut comme autrefois Danaé la pluie d'or, et le grossier métal alla accroître une mine déjà riche par elle-même. « Mon fils, » s'écria-t-elle, « n'aie plus soif du sang à l'avenir; laisse là le pistolet et reprends la plume; préside à la politique et à la poésie; sois l'orgueil de ton pays et le guide de la Grande-Bretagne. Car aussi longtemps que les fils insensés d'Albion se soumettront à tes arrêts et que le goût écossais sera l'arbitre du génie anglais, tu régneras paisiblement, et nul n'osera prendre ton nom en vain. Une bande choisie t'aidera dans l'exécution de tes projets et te proclamera chef du *clan* de la critique. Au premier rang de la phalange nourrie d'avoine, apparaîtra ce *thane* voyageur, l'Athénien Aberdeen [43]. Herbert brandira le marteau de Thor, et parfois, en retour, tu loueras ses vers raboteux. Tes pages amères recevront aussi le tribut de Smith le fat [44], et d'Hallam, renommé pour son grec [45]. Scott consentira peut-être à te prêter son nom et son influence; et le méprisable Pillans diffamera ses amis, pendant que l'infortuné disciple de Thalie, Lambe [46], comme un diable sifflé, sifflera à son tour comme un diable. Que ton nom soit célèbre, ton empire illimité! Les banquets de lord Holland récompenseront tes travaux, et la Grande-Bretagne, reconnaissante, ne manquera pas d'offrir le tribut de ses éloges aux mercenaires du noble lord, aux ennemis de l'intelligence. J'ai un avis pourtant à te donner: avant que ton prochain numéro prenne son essor, en déployant ses ailes bleu et safran, prends garde que le maladroit Brougham [47] ne fasse tort à la vente, ne change le bœuf en galette d'avoine, et le chou-fleur en chou. » A ces mots, la déesse en jupon court donna un baiser à son fils, et disparut dans un brouillard d'Écosse [48].

Prospère donc, Jeffrey! toi le plus éveillé de la bande qu'engraisse l'Écosse avec son grain excitant! Les prospérités qui attendent tout véritable Écossais sont doublées

dans ton glorieux partage. Pour toi Edine recueille les parfums du soir, qu'elle répand ensuite sur tes pages candides. La couleur et l'odeur adhèrent au volume : l'une en parfume les pages, l'autre en dore la couverture [49]. Que dis-je! la Gale, nymphe modeste, éprise de toi, oublie tout pour ne s'attacher qu'à toi, et, injuste envers le reste des Pictes, elle possède ta personne et inspire ta plume.

Illustre Holland! ce serait vraiment mal à moi de parler de ses stipendiés et de l'oublier lui-même [50]; Holland et son aide-de-camp Henri Petty, piqueur de la meute. Dieu bénisse les banquets d'Holland-House, où les Ecossais ont leur couvert mis, où les critiques font bombance! Puisse Grub-Street [51] dîner longtemps sous son toit hospitalier, à l'abri des créanciers! Voyez l'honnête Hallam quitter la fourchette pour la plume, rédiger un article sur l'ouvrage de sa seigneurie, et, reconnaissant des bons morceaux qui sont sur son assiette, déclarer que son hôte sait tout au moins traduire! Edimbourg, contemple avec joie tes enfants! ils écrivent pour manger, et mangent parce qu'ils écrivent. Mais, de peur qu'échauffés par le jus inaccoutumé de la grappe, quelque pensée chaleureuse ne leur échappe et ne s'imprime, et n'aille faire monter le rouge au front des belles lectrices, milady se charge du soin d'écrémer les articles, leur communique d'un souffle sa pureté d'âme, corrige les fautes, et passe sur le tout la lime et le rabot.

Occupons-nous maintenant du drame. — Quelle confusion! quels singuliers tableaux appellent nos regards ébahis! Des calembours, un prince qu'on renferme dans un tonneau [52], les absurdités de Dibdin, voilà ce qui satisfait pleinement le public. Heureusement que la rosciomanie est passée de mode, et qu'on est revenu aux acteurs sortis de l'enfance. Mais à quoi serviront les vains efforts qu'ils font pour nous plaire, tant que de pareilles pièces seront tolérées par la critique anglaise, tant qu'on permettra à Reynolds d'exhaler sur la scène ses jurons grossiers [53] et

de confondre le sens commun avec les lieux communs, tant que « le monde » de Kenney [54] —pourrait-on me dire où est son esprit? — ennuiera les loges et endormira le parterre, et qu'une pièce de Beaumont, travestie en *Caractacus*, nous offrira une tragédie complète à laquelle il ne manque que les paroles? Qui ne gémirait de voir de telles choses faire fureur, de voir cette dégradation de notre théâtre tant vanté? Eh quoi! avons-nous perdu tout sentiment de honte? le talent a-t-il disparu? n'avons-nous parmi nous aucun poëte de mérite? — Aucun! — Eveille-toi, George Colman [55]! Cumberland [56], éveille-toi! sonnez la cloche d'alarme! faites trembler la sottise! O Sheridan! si quelque chose encore peut émouvoir ta plume, que la comédie remonte sur son trône! Abandonne les absurdités de l'école germanique; laisse traduire Pizarre à des imbéciles; lègue à ton siècle un dernier monument de ton génie! donne-nous un drame classique, et réforme notre scène! Grands dieux! la sottise lèvera la tête sur ces planches que Carrick a foulées, que Siddons foule encore [57]! la farce y étalera le masque de la bouffonnerie, et Hook cachera ses héros dans un baril! Les régisseurs nous donneront des nouveautés tirées de Cherry, Skeffington et ma Mère-l'Oie, pendant que Shakspeare, Otway, Massingers, moisiront oubliés sur l'étalage, ou pourriront dans les bibliothèques! Oh! avec quelle pompe les journaux proclament les noms des candidats à la palme scénique! en vain Lewis fait apparaître son hideux cortége de fantômes, le prix n'en est pas moins partagé entre Skeffington et Goose [58]. Et, de fait, le *grand* Skeffington a droit à nos éloges, lui qui est également renommé pour ses habits sans basques et ses drames sans plan; qui ne borne pas l'essor de son génie à remplir le cadre des riants tableaux de Greenwood et ne s'endort pas avec « les belles endormies; » mais s'en vient tonner, en cinq actes facétieux, au grand étonnement du pauvre John Bull, qui, tout ébahi, se demande ce que diable cela peut signifier. Mais

quelques mains gagées venant à applaudir, plutôt que de dormir, John Bull en fait autant.

C'est ainsi que nous sommes maintenant. Ah! comment pourrions-nous sans gémir jeter les yeux sur ce qu'étaient nos pères? Bretons dégénérés! avez-vous perdu toute honte; ou, bons jusqu'à la niaiserie, craignez-vous d'exprimer votre blâme? Nos lords ont bien raison de suivre attentivement la moindre distorsion sur le visage d'un Naldi, de sourire aux bouffons italiens et d'adorer les pantalonades de Catalani [59], puisque notre propre théâtre ne nous donne en fait d'esprit que des calembours, en fait de gaieté que des grimaces!

Eh bien donc, que l'Ausonie, experte dans l'art d'adoucir les mœurs en corrompant le cœur, épande sur la capitale ses folies exotiques, pour sanctionner le vice et chasser la décence; que des prostituées mariées se pâment à contempler Deshayes et bénissent les avantages que ses formes promettent; que Gayton bondisse aux regards ravis de marquis en cheveux blancs et de ducs jouvenceaux; que de nobles libertins regardent la sémillante Presle faire pirouetter son corps léger qui dédaigne d'inutiles voiles; qu'Angiolini découvre son sein de neige, balance son bras blanc et tende son pied flexible; que Collini trille ses chants amoureux, allonge son cou charmant et ravisse la foule attentive. N'aiguisez point votre faux, société pour la suppression du vice, saints réformateurs aux scrupules singulièrement raffinés, qui, pour le salut de nos âmes pécheresses, faites défense aux brocs de s'emplir le dimanche, aux barbiers de raser; qui voulez que la bière reste dans les tonneaux et que chacun garde sa barbe, par respect pour le saint jour du Seigneur!

Saluons dans Greville et Argyle le patron et le palais de la sottise et du vice [60]. Voyez-vous ce magnifique édifice, sanctuaire de la mode, qui ouvre ses larges portiques à la foule bigarrée? c'est là que tient sa cour le Pétrone de l'époque, l'arbitre souverain des plaisirs et de la scène. Là l'eunuque

stipendié, le chœur des nymphes d'Hespérie, le luth langoureux, la lyre libertine, les chants italiens, les pas français, l'orgie nocturne, la danse aux mille détours, le sourire de la beauté et les fumées du vin, tout s'unit à l'envi pour charmer des fats, des sots, des joueurs, des fripons et des lords; chacun suit ses goûts; de par Comus tout est permis: vous avez le champagne, les dés, la musique, ou même la femme du voisin. Commerçants affamés, ne venez pas nous parler de votre misère, qui est notre ouvrage. Les mignons de la fortune se réchauffent au soleil de l'abondance; ils ne connaissent la pauvreté qu'en masque, lorsque dans une soirée quelque âne titré se déguise en mendiant et revêt les haillons que portait son grand-père. La gaie *burletta* terminée, le rideau baissé, l'auditoire à son tour occupe la scène. Ici, c'est le cercle des douairières qui font le tour de la salle; là, ce sont leurs filles qui, vêtues à la légère, bondissent aux accords d'une valse lascive. Les premières s'avancent en longues files d'un pas majestueux; les autres étalent aux regards des membres agiles et dégagés; celles-là, pour allécher les robustes enfants de l'Hybernie, réparent à force d'art les outrages des ans; celles-ci volent d'une aile rapide à la chasse des maris, et laissent à la nuit nuptiale peu de secrets à révéler.

O charmant séjour d'infamie et de mollesse! où, ne songeant qu'à plaire, la jeune fille peut lâcher la bride à sa pensée, et l'amant donner ou recevoir des leçons de morale! Là, le jeune officier, à peine revenu d'Espagne, mêle les cartes ou manie le cornet sonore; le jeu est fait; le sort a prononcé: mille livres pour le coup suivant! Si, furieux de vos pertes, l'existence vous est à charge, le pistolet de Powell est là tout prêt à vous en délivrer, et, ce qu'il y a de plus consolant encore, votre femme trouvera deux consolateurs pour un. Digne fin d'une vie commencée dans la folie et terminée dans la honte: n'avoir autour de votre lit de mort que des domestiques pour laver vos blessures saignantes et recueillir votre dernier soupir; calomnié par

des imposteurs, oublié de tous, victime honteuse d'une querelle d'ivrogne; vivre comme Claudius, et mourir comme Falkland [61].

Vérité! fais apparaître parmi nous un poëte de génie, et que sa main vengeresse délivre le pays de ce fléau! Moi-même, le moins sage d'une foule insensée, qui en sais tout juste assez pour savoir où est le bien et choisir le mal; maître de moi-même à un âge où la raison a perdu son bouclier, et obligé de me frayer un passage à travers l'innombrable phalange des passions [62]; moi, qui ai parcouru tour à tour les sentiers fleuris du plaisir, et qui dans tous me suis égaré; eh bien! moi-même, je me sens obligé d'élever la voix; moi-même je comprends combien de telles scènes, de tels hommes, sont funestes à la chose publique! Je sais que plus d'un ami va me reprendre et me dire : « Fou que tu es, qui te mêles de blâmer les autres, vaux-tu mieux qu'eux? [63]» Tous les mauvais sujets comme moi vont sourire et s'émerveiller de me voir prêcher la morale. N'importe! Lorsqu'un poëte vertueux, lorsqu'un Gifford fera entendre les chants d'une muse chaste et pure, alors je laisserai pour toujours dormir ma plume, je n'élèverai la voix que pour applaudir et me réjouir, que pour lui décerner le tribut de mes louanges, dussé-je être moi-même atteint par le fouet de la vertu.

Quant au menu fretin qui foisonne, depuis le stupide Hafiz [64] jusqu'au simple Bowles, pourquoi irions-nous chercher ces gens-là dans leurs obscures demeures de Saint-Gilles ou de Tottenham-Road, ou même dans Bond-Street et son *square* opulent, puisque enfin il est des fashionables qui ne craignent pas de se faire barbouilleurs de vers? Si des hommes de haut parage mettent leur nom à des poésies innocentes, prudemment condamnées à fuir le regard du public, quel mal y a-t-il à cela? En dépit de tous les nabots de la critique, permis à F. de se lire ses stances à lui-même, à Miles Andrews [65] de s'essayer dans le couplet, et de tâcher de survivre dans ses prologues à la mort de ses drames. Il

y a des lords poëtes; cela arrive quelquefois, et dans un noble pair c'est un métier que de savoir écrire. Cependant, si de nos jours le goût et la raison faisaient loi, qui voudrait assumer leurs titres et leurs vers? Roscommon! Sheffield! depuis que vous n'êtes plus, les lauriers ne couronnent plus de nobles têtes; nulle muse ne daigne encourager de son sourire les paralytiques inspirations de Carlisle [66]. On pardonne au jeune écolier ses chants précoces, pourvu que cette manie lui passe promptement; mais quelle indulgence peut-on avoir pour les vers incessants d'un vieillard dont la poésie devient plus détestable à mesure que ses cheveux blanchissent? A quels honneurs hétérogènes aspire le noble pair! lord, rimailleur, petit-maître, pamphlétaire [67]! Si ennuyeux dans sa jeunesse, si radoteur dans ses vieux jours, ses drames à eux seuls auraient suffi pour achever notre scène déclinante; heureusement que les régisseurs s'écrièrent : « Arrêtez! en voilà assez! » et cessèrent d'administrer au public ces drogues tragiques. N'importe! que sa seigneurie en appelle de ce jugement, et qu'une peau de veau vienne habiller des œuvres qui en sont si dignes! Oui, ôtez cette couverture où le maroquin brille [68], et reliez en veau ces vers mécréants [69].

Pour vous, druides au cerveau de plomb, qui gagnez votre pain quotidien à griffonner, je ne vous fais point la guerre : la main pesante de Gifford a écrasé impitoyablement votre bande nombreuse. Déchargez contre « tous les talents » votre rage vénale : le besoin est votre excuse, et la pitié vous protége. Que votre troupe se régale de monodies sur Fox, et que le manteau de Melville vous serve encore de couverture [70]! Bardes malheureux, qu'attend un commun oubli, reposez en paix, c'est tout ce que vous méritez. Une de ces redoutables réputations telles qu'en a fait *la Dunciade* pourrait seule faire vivre vos vers l'espace d'un matin; mais non : que vos travaux inaperçus reposent en paix auprès de noms plus illustres! Loin de moi la pensée désobligeante de reprocher à la charmante

Rosa sa prose burlesque, elle dont les vers, fidèles échos de son esprit, laissent loin derrière eux l'intelligence étonnée [71]. Bien que les bardes de la Crusca ne remplissent plus nos journaux de leurs productions, néanmoins quelques traînards tiraillent encore sur les flancs des colonnes; derniers débris de cette armée de hurleurs que Bell commandait, Mathilde criaille encore, Hafiz glapit, et les métaphores de Merry reparaissent accolées à la signature d'O, P, Q [72].

Arrive-t-il qu'un jeune homme vif et éveillé, habitant d'une échoppe [73], manie une plume moins effilée que son alène, déserte son établi, laisse là ses souliers, renonce à saint Crépin et se fait le savetier des muses; voyez comme le vulgaire ouvre de grands yeux! comme la foule applaudit! comme les dames lisent! Que d'éloges les lettres dispensent [74]! Si quelque mauvais plaisant se permet d'en rire, c'est méchanceté pure: le public n'est-il pas le meilleur des juges? Il faut qu'il y ait du génie dans des vers admirés des beaux-esprits; et Capel Lofft [75] les déclare sublimes. Ecoutez donc, ô vous tous, heureux enfants d'un métier désormais superflu! quittez la charrue, laissez là la bêche inutile! Ne savez-vous pas que Burns [76], Bloomfield, et un génie plus grand encore (Gifford naquit sous une étoile ennemie), ont renoncé aux travaux d'une condition servile, lutté contre l'orage et triomphé du destin? Pourquoi donc n'en serait-il plus ainsi? Si Phébus a daigné te sourire, ô Bloomfield! pourquoi ne sourirait-il pas aussi à l'ami Nathan? La métromanie, et non la muse, s'est emparée de lui; ce n'est pas l'inspiration, mais un esprit malade qui lui met la plume à la main; et mantenant, si un villageois se rend à sa dernière demeure, si on enclôt une prairie, il faut une ode pour célébrer la chose [77]. Eh bien! puisqu'une civilisation toujours croissante sourit aux enfants de la Grande-Bretagne et répand ses dons sur notre île paternelle, que la poésie prenne son essor, qu'elle pénètre le pays tout entier, l'âme du campagnard comme celle de l'artisan! Continuez, mélodieux savetiers, à nous faire entendre vos

accords! Composez à la fois une chanson et une pantoufle : la beauté achètera vos œuvres ; on sera content de vos sonnets, sans aucun doute; de vos souliers, peut-être. Puissent les tisserands de Moorland [78] exceller dans la poésie pindarique, et les tailleurs produire des poëmes plus longs que leurs mémoires! Puissent les élégants ponctuels récompenser leur muse, et payer les poëmes—quand ils paieront leurs habits!

Maintenant que j'ai offert à cette foule illustre le tribut que je lui devais, je reviens à toi, ô génie qu'on oublie! Lève-toi, Campbell [79]; donne carrière à tes talents! Qui plus que toi a droit de prétendre à la palme? Et toi, harmonieux Rogers [80], réveille-toi enfin, rappelle l'agréable mémoire du passé! Viens; que les doux souvenirs t'inspirent encore, que ta lyre sacrée résonne de nouveau entre tes mains; fais remonter Apollon sur son trône vacant; revendique l'honneur de ta patrie et le tien [81]! Quoi donc! la poésie abandonnée doit-elle continuer à pleurer sur la tombe où dort, avec ses dernières espérances, la cendre pieuse de Cowper? Faut-il qu'elle ne se détourne de cette froide bière que pour couronner de gazon la terre qui recouvre Burns, son ménestrel? Non : bien que le mépris s'attache à la race bâtarde qui rime par manie ou par besoin, il est néanmoins, il est des poëtes véritables, dont nous pouvons être fiers, qui, sans affecter le sentiment, savent nous émouvoir, qui sentent comme ils écrivent, et n'écrivent que ce qu'ils sentent : témoin Gifford [82], Sotheby [83], Macneil [84].

« Pourquoi dors-tu, Gifford? » lui demandait-on en vain naguère [85]. « Pourquoi dors-tu, Gifford? » lui demanderai-je de nouveau; sa plume n'a-t-elle plus de folies à extirper? N'y a-t-il plus de sots dont le dos demande à être fustigé? plus de fautes qui appellent les châtiments de la satire? le vice gigantesque ne montre-t-il pas sa face dans chaque rue? Quoi! pairs et princes marcheront dans un sentier de souillures, et ils échapperont à la vengeance de

la muse comme à celle des lois? ils ne luiront pas dans l'avenir d'une coupable splendeur, ces fanaux du crime et son éternelle leçon? Lève-toi, ô Gifford! acquitte tes promesses, corrige les méchants, ou du moins fais-les rougir!

Infortuné White [86]! Quand ta vie était dans son printemps et que ta jeune muse essayait son aile joyeuse, la mort vint briser cette lyre naissante, qui aurait fait entendre des chants immortels. Oh! quel noble cœur nous avons perdu, lorsque la science fit elle-même périr son enfant chéri! Oui, elle te laissa t'absorber trop ardemment dans tes travaux favoris. Elle sema, et la mort vint recueillir. Ce fut ton propre génie qui te donna le coup fatal, et contribua à t'infliger la blessure qui causa ton trépas. Ainsi l'aigle frappé, étendu sur la plaine pour ne plus s'élever au milieu des nuages roulants, reconnaît sa propre plume sur la flèche fatale, et lui-même a fourni des ailes au dard qui tremble dans son flanc. Poignantes sont ses douleurs; mais plus poignantes encore à cette pensée, que lui-même a donné à l'homicide acier ses moyens d'impulsion, et que ce même plumage qui a réchauffé son nid, boit maintenant son sang qui s'écoule avec sa vie [87].

Il en est dans ce siècle éclairé, qui prétendent que la gloire du poëte ne vit que de brillants mensonges; que l'invention, les ailes toujours étendues, peut seule soutenir le vol du barde moderne. Il est vrai que tous ceux qui riment, et même tous ceux qui écrivent, ont horreur du commun, ce mot funeste au génie; néanmoins il en est à qui la vérité prête ses nobles flammes, et dont elle orne les vers qu'elle-même a dictés. C'est ce que prouve Crabbe au nom de la vertu [88], Crabbe, le peintre le plus impitoyable et cependant le plus parfait de la nature [89].

Et ici, que Shée [90] et le génie trouvent une place; lui qui manie la plume et le pinceau avec la même grâce. Egalement cher à la poésie et à la peinture, le poëte se reconnaît dans les travaux du peintre : il sait tour à tour animer la toile par

une touche magique, ou nous charmer par des vers faciles et harmonieux ; et un double laurier attend justement le rival du poëte, mais l'ami du peintre.

Heureux le mortel qui ose s'approcher du bosquet où naquirent les muses, dont les pas ont foulé, dont les yeux ont contemplé la patrie des poëtes et des guerriers, cette terre d'Achaïe qui fut le berceau de la gloire, et sur laquelle elle plane encore ! Mais doublement heureux celui dont le cœur ressent une noble sympathie pour ces classiques rivages; qui, déchirant le voile des siècles, jette sur leurs débris des regards de poëte! Wright [91], tu eus le double privilége de voir et de chanter cette terre de la gloire, et ce ne fut point sous l'inspiration d'une muse vulgaire que tu saluas la patrie des dieux et des héros.

Et vous, poëtes amis! [92] qui avez produit au jour ces perles trop longtemps soustraites aux modernes regards, qui avez réuni vos efforts pour tresser cette guirlande où les fleurs de l'Attique exhalent les suaves odeurs d'Aonie, et qui avez embelli les beautés de votre langue natale de ces parfums rajeunis; que des bardes qui ont su se pénétrer si noblement de l'esprit glorieux de la Muse grecque cessent de faire entendre des sons empruntés; qu'ils ne se contentent plus d'être des échos harmonieux, et, déposant la lyre hellénique, qu'ils fassent résonner la leur!

C'est à ceux-là ou à ceux qui leur ressemblent qu'il appartient de rétablir les lois violées de la muse; mais qu'ils se gardent d'imiter le pompeux carillon du flasque Darwin, ce grand maître aux vers insignifiants, dont les cimbales dorées, plus ornées que sonores, plaisaient naguère à l'œil, mais fatiguaient l'oreille, et, après avoir d'abord éclipsé par leur éclat la lyre modeste, usées maintenant, montrent le cuivre qui les compose, pendant que tout son mobile cortége de sylphes voltigeants s'évapore en comparaisons creuses et en sons vides de sens. Laissez là un tel modèle; que son clinquant meure avec lui : un faux éclat attire, mais ne tarde pas à blesser la vue.

Toutefois, n'allez pas descendre jusqu'à la simplicité vulgaire de Wordsworth, le plus bas de la foule des poëtes rampants, lui dont la poésie, qui n'est qu'un puéril bavardage, semble une harmonie délicieuse à Lambe et à Lloyd[93]. Sachez plutôt... — Mais, arrête, ô ma muse! et n'essaie pas de donner des leçons qui passent de beaucoup ton humble portée. Le génie qu'un vrai poëte a reçu en naissant lui montrera le sentier qu'il doit suivre et lui inspirera des vers immortels.

Et toi aussi, Scott, abandonne à de grossiers ménestrels le sauvage récit de querelles obscures; que d'autres, pour de l'argent, fassent de maigres vers! Le génie trouve en lui-même ses inspirations! Que Southey chante, bien que sa muse fertile accouche chaque printemps avec trop de fécondité; que le simple Wordsworth[94] carillonne ses vers puérils, et que l'ami Coleridge endorme avec les siens les enfants au berceau; que Lewis, avec sa fabrique de spectres, soit satisfait quand il a effrayé les galeries et évoqué un fantôme; que Moore exhale de nouveaux soupirs, que Strangford pille Moore, et jure que ce sont les chants du Camoëns qu'il nous donne; que Hayley débite ses vers boiteux, que Montgomery extravague, que le pieux Grahame psalmodie ses stupides antiennes; que Bowles continue à polir ses sonnets, qu'il crie et se lamente jusqu'au quatorzième vers; que Stott, Carlisle[95], Mathilde et toute la coterie de Grub-Street et de Grosvenor-Place barbouillent du papier, jusqu'à ce que la mort nous ait délivrés de leurs vers, ou que le sens commun ait repris son empire. Mais toi, dont les talents n'ont pas besoin qu'on les loue, laisse d'ignobles chants à de plus humbles bardes : la voix de ton pays, la voix des neuf Sœurs, appellent une harpe sacrée; — cette harpe, c'est la tienne. Dis-moi, les annales de la Calédonie ne t'offrent-elles pas de plus glorieux exploits à chanter que les combats obscurs d'une tribu de pillards dont les prouesses les plus nobles font rougir l'humanité, que les actes pervers d'un Marmion, dignes tout au plus de figurer

dans les contes de Robin Hood, le proscrit de Sherwood? Ecosse! revendique ton poëte avec orgueil! que tes suffrages soient sa première et sa plus belle récompense! Mais ce n'est pas seulement dans ton estime que doit vivre son nom : que le monde entier soit le théâtre de sa renommée; que ses chants soient connus encore quand Albion ne sera plus; qu'ils racontent ce qu'elle fut, transmettent aux siècles à venir le souvenir de sa grandeur éclipsée, et fassent survivre sa gloire à la chute de sa puissance!

Mais à quoi aboutiront les téméraires espérances du poëte? Que lui sert de vouloir conquérir les siècles, et lutter contre le temps? Des ères nouvelles déploient leurs ailes; de nouvelles nations apparaissent, et les acclamations retentissent pour de nouveaux vainqueurs; après quelques générations évanouies, celles qui leur succèdent oublient et le poëte et ses chants. Aujourd'hui même, c'est à peine si des poëtes aimés naguère peuvent revendiquer la mention passagère d'un nom douteux! Le son le plus éclatant de la trompette de la renommée, après s'être quelque temps prolongé, expire à la fin dans l'écho endormi; et la gloire, pareille au phénix sur son bûcher en flammes, exhale ses parfums, jette un dernier éclat, et meurt[96].

La vieille Granta fera-t-elle un appel à ses enfants en robe noire, experts dans les sciences et plus encore dans les calembours? Ces hommes s'approcheront-ils de la muse? Non, non; elle s'enfuit à leur aspect, et l'éclat des prix universitaires n'est pas capable de la tenter, quoiqu'il se trouve des imprimeurs pour souiller leurs presses des poésies de Hoare[97] ou de l'épopée en vers blancs de Hoyle[98], non pas celui dont le livre, protégé par les joueurs de whist, n'a pas besoin de génie poétique pour se faire lire. Vous qui aspirez aux honneurs de Granta, montez son Pégase; c'est un âne, digne rejeton de son antique mère, dont l'Hélicon est plus triste que les eaux dormantes du Cam, qui l'arrosent.

C'est là que Clarke fait « pour plaire » de piteux efforts,

oubliant que de méchants vers ne mènent pas aux degrés universitaires. Bouffon à gages, se donnant les airs de satirique, griffonneur mensuel de plaisanteries niaises[99], vil entre les plus vils, manœuvre condamné à fourbir des mensonges pour les revues, il dévoue à la calomnie son esprit bien digne d'un tel métier, car il est lui-même une satire vivante de l'espèce humaine[100].

O noir asile d'une race vandale[101]! tout à la fois l'orgueil et la honte de la science! si étranger à Phébus, que ta renommée ne peut rien gagner aux vers de Hodgson[102], ni rien perdre à ceux du pitoyable Hewson[103]. Mais la muse se plaît aux lieux où la belle Isis roule son onde limpide; sur ses vertes rives, ses mains ont tressé une guirlande plus verte encore pour en couronner les bardes qui fréquentent son classique bocage. Là, Richard donne l'essor à ses poétiques inspirations, et révèle aux modernes Bretons la gloire de leurs pères[104].

Pour moi, qui, sans mission, ai osé dire à mon pays ce que ses enfants ne savent que trop bien, jaloux de son honneur, je n'ai pas hésité à braver la phalange des sots qui infestent notre âge. Ton nom honoré ne perdra aucun de ses vrais titres de gloire, ô terre de la liberté, que chérissent les muses! Albion, que ne peuvent tes poëtes, émules de ta gloire, se rendre plus dignes de toi! Ce que fut Athènes pour la science, Rome pour la puissance, Tyr au midi de ses prospérités, belle Albion, tu pouvais l'être, arbitre de la terre, reine charmante de l'Océan; mais Rome est dechue; Athènes a semé la plaine de ses débris; le môle orgueilleux de Tyr est enseveli sous les ondes; comme elles nos yeux peuvent voir s'écrouler ta puissance affaiblie, et tomber l'Angleterre, ce boulevard du monde. Mais arrêtons-nous; redoutons le destin de Cassandre; craignons de voir accomplir les prédictions méprisées; que ma muse, prenant un vol moins haut, exhorte tes poëtes à se faire un nom immortel comme le tien[105].

Malheureuse Bretagne! Dieu bénisse ceux qui te gouver-

nent, oracles du sénat et la risée du peuple ! Que les orateurs continuent à semer des fleurs de rhétorique en l'absence du sens commun, pendant que les collègues de Canning le détestent pour son esprit, et que Portland la vieille femme[106] occupe la place de Pitt.

Reçois donc mes adieux! Déjà s'enfle la voile qui doit me transporter loin de toi : bientôt mes yeux verront et la côte africaine et le promontoire de Calpé, et les minarets de Stamboul : de là j'irai porter mes pas dans la patrie de la beauté[107], aux lieux où s'élève le Kaff[108] avec son vêtement de rochers et sa couronne de neige. Mais si je reviens, un fol amour de publicité n'ira pas soustraire à mon portefeuille mon journal de voyage. Que des fats venus de loin se hâtent d'imprimer, et enlèvent à Carr[109] la palme du ridicule; qu'Aberdeen et Elgin poursuivent l'ombre de la gloire dans les régions des virtuoses, sacrifient inutilement des milliers de livres sterling à des fantaisies de sculptures, à des monuments défigurés, à des antiques mutilés, et fassent de leur salon le marché général des informes débris de l'art. Je laisse aux amateurs le soin de nous parler des tours dardaniennes; j'abandonne la topographie à l'expéditif[110] Gell[111], et consens volontiers à ne plus fatiguer les oreilles du public, du moins de ma prose[112].

C'est ainsi que j'ai tranquillement fourni ma carrière, préparé à faire face aux ressentiments, cuirassé contre la crainte égoïste. Ces rimes, je n'ai jamais dédaigné de les reconnaître; ma voix, sans être importune, n'est cependant pas tout à fait inconnue; elle s'est fait entendre de nouveau, quoique moins haute; et si mon livre ne portait pas mon nom, du moins je ne l'ai jamais désavoué; aujourd'hui je déchire le voile : — lancez la meute, votre proie est devant vous; rien ne l'intimide, ni les cris bruyants de la maison de Melbourne[113], ni la colère de Lambe, ni l'épouse d'Holland, ni Jeffrey et son pistolet inoffensif, ni la rage d'Hallam, ni les fils basanés d'Édine, ni ses revues couleur safran. Nos héros écossais passeront un rude quart

d'heure : ils sentiront qu'ils sont faits de matière pénétrable; et bien que je n'aie pas la prétention de sortir du combat sans une égratignure, mon vainqueur paiera cher sa victoire. Il fut un temps où aucune parole dure ne tombait de mes lèvres, aujourd'hui imbibées de fiel [114]; où, en dépit de tous les sots et de toutes les sottises du monde, l'être le plus vil et le plus rampant n'eût point provoqué mes mépris; mais depuis ma jeunesse je suis changé, je suis devenu impitoyable; j'ai appris à penser et à dire rudement la vérité, à me moquer des décisions magistrales du critique et à l'attacher sur la roue qu'il me destinait, à mépriser la férule qu'un écrivailleur voudrait me faire baiser, et à rester indifférent aux applaudissements comme aux sifflets des cours et de la foule; bien plus, affrontant le ressentiment de tous les poëtes mes rivaux, je puis étendre à mes pieds un sot rimailleur, et, armé de pied en cap, jeter le gant au maraudeur écossais et au fat d'Albion. Voilà ce que j'ai osé : si mon vers imprudent a calomnié notre époque sans tache, c'est ce que d'autres pourront dire, c'est ce que peut maintenant déclarer le public, qui sait être indulgent et qui est rarement injuste [115].

POST-SCRIPTUM DE LA SECONDE ÉDITION.

J'ai appris, depuis que cette seconde édition est sous presse, que mes dignes et bien-aimés cousins de la *Revue d'Edimbourg* préparent une critique des plus véhémentes contre ma pauvre, douce et inoffensive muse, sur laquelle ils ont déjà déversé leurs impitoyables sarcasmes.

Tantæne animis cœlestibus iræ?

Je dois dire sans doute de Jeffrey ce que dit sir Andrew Aguecheek : « Si je l'avais cru si bon tireur, au diable si je me serais battu avec lui! » Malheureusement j'aurai passé le Bosphore avant que le prochain numéro ait passé la Tweed! Mais j'espère bien — en Perse en allumer ma pipe. Mes amis du Nord m'ont accusé avec justice de personnalités à l'égard de leur grand an-

thropophage littéraire Jeffrey ; mais comment agir autrement avec lui et sa sale meute, qui se repait de « mensonges et de scandales » et s'abreuve de « calomnies ? » J'ai cité des faits déjà bien connus, et j'ai franchement dit mon opinion sur Jeffrey, et il ne lui en est revenu aucun dommage. Salit-on un vidangeur en lui jetant de la boue ? On dira peut-être que je quitte l'Angleterre parce que j'y ai censuré des gens « d'esprit et d'honneur. » Mais je reviendrai, et leur vengeance se tiendra chaude jusqu'à mon retour. Ceux qui me connaissent peuvent attester que les motifs qui me font quitter l'Angleterre n'ont rien de commun avec des craintes littéraires ou personnelles; ceux qui ne me connaissent pas s'en convaincront peut-être un jour. Depuis la publication de cette bagatelle, je n'ai point tenu mon nom caché; j'ai presque continuellement habité Londres, prêt à répondre de mes transgressions, et m'attendant chaque jour à recevoir des cartels; mais, hélas! les jours de la chevalerie sont passés, ou, en termes vulgaires, il n'y a plus de susceptibilités par le temps qui court.

Il y a de par le monde un jeune homme nommé Hewson Clarke, écolier servant au collége Emmanuel, natif, m'a-t-on dit, de Berwicq sur la Tweed, que j'ai introduit dans ces pages en meilleure compagnie qu'il n'a coutume d'en fréquenter. Cela n'empêche pas qu'il ne soit furieux contre moi sans que j'en puisse donner d'autre raison qu'une querelle personnelle avec un ours que j'élevais à Cambridge pour concourir aux examens du collége, et que la jalousie de ses rivaux a fait échouer dans sa candidature. Eh bien! cet individu m'a injurié dans *le Satirique* pendant une année et quelques mois, et, ce qu'il y a de pis, l'être innocent et inoffensif ci-dessus mentionné a été, par la même occasion, immolé à sa colère. Je ne crois pas lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement, et de fait, je n'ai appris son nom que par *le Satirique*. Il n'a donc aucun motif de se plaindre ; et, comme sir Fretful Plagiary [116], je suis sûr qu'il est plutôt content qu'autrement. J'ai maintenant mentionné tous ceux qui m'ont fait l'honneur de parler de moi et des miens, c'est-à-dire de mon ours et de mon livre, à l'exception du *Satirique*, qui, ce semble, est un homme comme il faut. Dieu le veuille ! Je ne serais pas fâché qu'il voulût bien communiquer un peu de son savoir-vivre aux scribes ses subordonnés. On me dit que M. Jerningham se propose de prendre en main la défense de lord

Carlisle, son Mécène. J'espère que non : il est du petit nombre de ceux qui, pendant mon enfance et dans le peu de rapports que j'ai eus avec eux, m'ont traité avec bonté. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, j'endurerai tout de sa part. Je n'ai plus rien à ajouter, si ce n'est mes remerciements généraux aux lecteurs, acheteurs, éditeurs, et, pour me servir des expressions de Scott, je leur souhaite à tous

Bonne nuit jusqu'au réveil,
Rêves doux et frais sommeil.

NOTES.

[1] Cette préface accompagnait la seconde édition, pour laquelle elle avait été écrite. Le noble auteur avait quitté ce pays avant la publication de cette édition, et n'est pas encore de retour. — NOTE AJOUTÉE A LA QUATRIÈME ÉDITION (1811). — (« Il est revenu et reparti. » *B.* 1816.)

[2] M. Hobhouse.

[3] Ici commençait la préface de la première édition.

[4] « Je me rappelle parfaitement, dit lord Byron en 1820, l'effet que produisit sur moi la critique de la REVUE D'ÉDIMBOURG à propos de mon premier recueil de poésies. C'était de la rage, le besoin de résister et d'obtenir réparation; mais il n'y avait en moi ni accablement ni désespoir. Une critique sanglante est de la ciguë pour un auteur à la mamelle, et celle-ci, qui produisit LES BARDES DE L'ANGLETERRE, etc., me jeta bas; — mais je me relevai. Cette critique était un chef-d'œuvre de basses plaisanteries, un tissu d'injures grossières. Je me rappelle qu'elle contenait beaucoup de lieux communs de bas aloi, comme, par exemple, qu'il fallait se montrer reconnaissant de ce qu'on obtenait, — qu'il fallait ne pas regarder dans la bouche d'un cheval donné; et autres expressions qui sentaient l'écurie. Mais cela fut loin de m'effrayer ou de me détourner d'écrire : je résolus de démentir leurs prédictions de mauvais augure, et de leur faire voir que, toute discordante qu'était ma voix, ce n'était pas la dernière fois qu'ils entendraient parler de moi. »

[5] On a retrouvé dans les papiers de Byron ce sommaire, que son intention était de mettre en tête de sa satire. *N. du Trad.*

[6] L'*enroué Fitz-Gerald*, c'est assez juste; — mais pourquoi parler d'un semblable charlatan? *B.* 1816.

[7] M. Fitz-Gerald, plaisamment nommé par Colbert le *poëte à la petite bière.*

[8] Cid Hamet Benengeli promet le repos à sa plume dans le dernier chapitre de *Don Quichotte*. Oh! si nos faiseurs de livres voulaient suivre l'exemple de Cid Hamet Benengeli!

[9] Ceci a dû être écrit dans un esprit de prophétie. *B.* 1816.

[10] Dans la *Revue d'Édimbourg.*—(« C'est un fort bon enfant, et, si on en excepte sa mère et sa sœur, c'est, selon moi, le meilleur de la bande. » *B.* 1816.)

[11] MM. Jeffrey et Lambe sont l'*alpha* et l'*omega*, le commencement et la fin de la *Revue d'Édimbourg;* les autres sont mentionnés ci-après.

[12] Ceci était injuste : ni le cœur ni la tête de ces messieurs n'étaient tels qu'ils sont ici représentés. A l'époque où j'écrivis ceci, je ne les connaissais personnellement ni l'un ni l'autre. *B.* 1816.

[13] « Je suis d'avis que l'époque actuelle n'est pas l'une des plus remarquables de la poésie anglaise. Il y a plus de soi-disant poëtes, et comparativement moins de poésie que jamais. Je soutiens cette opinion depuis quelques années; mais, chose étrange! elle n'est pas favorablement accueillie de mes confrères de la lyre. » *B.* 1821.

[14] « Relativement à la poésie en général, j'ai la conviction que nous sommes entrés dans un système poétique révolutionnaire très-défectueux, tout à fait détestable, et dont Rogers et Crabbe sont les seuls qui se soient affranchis. Je me suis confirmé dans cette opinion en relisant quelques-uns de nos classiques, spécialement Pope, sur lequel j'ai fait l'essai suivant. — Je pris les poëmes de Pope, ainsi que les miens et ceux de quelques autres; je les lus en regard de ceux de Pope, et j'ai été réellement mortifié de voir l'inexprimable distance qu'il y avait, sous le rapport de la logique, de l'instruction, de l'effet et même de l'imagination, de la passion et de l'invention, entre le petit homme de la reine Anne et nous autres du bas-empire. Soyez-en certain, c'était de l'Horace alors; c'est maintenant du Claudien; et, si j'avais à recommencer, je changerais de moule. » *B.* 1817.

[15] Stott, plus connu dans le *Morning Post* sous le nom d'Hafiz. Ce personnage est le maître le plus profond dans l'art du pathos. Je me rappelle, à l'époque où la famille régnante quitta le Portugal, une ode de M. Stott sur ce sujet. Elle commençait ainsi (c'est l'Irlande qui parle) :

Royal rejeton de Bragance,
L'Irlande te salue en t'offrant une stance, etc.

Je me souviens aussi d'un sonnet adressé aux rats et tout à fait à la hauteur de la matière, comme aussi d'une ode retentissante commençant par ces mots :

Un chant bruyant comme les flots
Qui battent du Lapon le rivage sonore.

Mon Dieu, ayez pitié de nous! *Le Lai du dernier Ménestrel* n'était rien en comparaison.

[16] « Quand Byron écrivit sa fameuse satire, j'eus ma part de flagellation, ainsi que beaucoup d'autres qui valaient mieux que moi. Mon crime était d'avoir écrit mon poëme pour 25,000 liv. st.; ce qui n'est

vrai qu'en ce sens que j'ai vendu le manuscrit pour cette somme. Or, je ne vois pas trop en quoi un auteur serait blâmable d'accepter la somme que les libraires lui offrent, si l'on considère surtout que ces messieurs ne se sont jamais plaints d'avoir fait un mauvais marché. J'ai pensé que cette intervention dans mes affaires privées dépassait un peu les limites de la satire littéraire. Toutefois, j'étais fort loin d'avoir pris la moindre part à la rédaction de l'article injurieux de la *Revue d'Édimbourg;* je fis même des remontrances à cet égard à l'éditeur, parce que je pensais que les *Heures de Paresse* étaient traitées avec une sévérité injuste. Ces poésies, comme toutes celles qui sont l'ouvrage des jeunes gens, étaient puisées plutôt dans les souvenirs de ses lectures que dans les ressources de sa propre imagination. Néanmoins, mon opinion était qu'on y trouvait des passages qui promettaient beaucoup pour l'avenir. » SIR WALTER SCOTT.

17 Lord Byron, comme on sait, était entré dans la carrière littéraire avec la détermination de ne rien recevoir pour ses écrits. Il refusa 400 guinées en échange de l'autorisation de publier une nouvelle édition de sa satire, et l'on sait qu'il fit cadeau à M. Dallas du prix du manuscrit des deux premiers chants de *Childe-Harold* et du *Corsaire*. En 1816, M. Murray lui ayant offert 1,000 guinées pour *le Siége de Corinthe* et *Parisina*, et ayant mis dans sa lettre un bon pour cette somme, le noble poëte lui fit la réponse suivante :—« Votre offre est extrêmement libérale et bien supérieure à ce que les deux poëmes peuvent valoir; mais je ne puis ni ne veux l'accepter. Vous pouvez, si cela vous convient, les ajouter à la collection, sans que je vous demande rien pour cela. Je vous renvoie ci-inclus votre bon déchiré, crainte d'accident en route. Vous m'obligerez de ne pas me présenter à l'avenir de ces tentations-là. Ce n'est pas par dédain pour l'idole universelle, ce n'est pas non plus que j'aie actuellement une surabondance de ces trésors; mais ce qui est convenable est convenable, et ne doit pas céder aux circonstances. » Plus tard, sur les vives insistances de M. Murray, le poëte consentit à accepter les 1,000 guinées. Voici l'état des sommes payées par lui à lord Byron pour droit d'auteur en diverses fois. C'est véritablement une curiosité bibliographique :

	liv. st.
Childe-Harold, ch. I et II	600
——— III	1,575
——— IV	2,100
Le Giaour	525
La Fiancée d'Abydos	525
Le Corsaire	525
Lara	700
Le Siége de Corinthe	525
Parisina	525

La Lamentation du Tasse	315
Manfred	315
Beppo	525
Don Juan, ch. I et II	1,525
——— III, IV et V	1,525
Le Doge de Venise	1,050
Sardanapale, Caïn et les Foscari	1,100
Mazeppa	525
Le Prisonnier de Chillon	525
Œuvres diverses	450
Heures de Paresse : les Bardes de l'Angleterre, Imitation d'Horace, Werner, le Difforme transformé, le Ciel et la Terre, etc.	3,885
Total	19,340

18 Lord Byron fut présenté à M. Southey, en 1813, à Holland-House. Il en parle comme du poëte le mieux avenant qu'il eût jamais vu. « Pour posséder la tête et les épaules de ce poëte, dit-il, je consentirais presque à avoir composé ses poésies lyriques. C'est un homme de fort bonne mine, un homme de talent. Il est tout cela ; on lui doit cet éloge. » Dans son journal de la même année, il dit : « Je n'ai pas encore beaucoup vu M. Southey. Son aspect est épique, et il est le seul homme de lettres vivant qui soit complétement homme de lettres. Tous les autres joignent une occupation quelconque à leur métier d'auteur. Ses manières sont douces, mais elles ne sont pas celles d'un homme du monde. Ses talents sont du premier ordre : sa prose est parfaite ; quant à sa poésie, les opinions diffèrent. Peut-être a-t-il trop produit en ce genre pour la génération actuelle. Il est probable que la postérité en fera le triage : il a des passages de toute beauté. Aujourd'hui il a un parti, mais point de public, excepté pour ses ouvrages en prose. Sa *Vie de Nelson* est fort belle. » Plus tard, lord Byron a déclaré que le *Don Roderick* de Southey était le premier poëme de l'époque.

19 « Injuste. » *B*. 1816.

20 Ballades lyriques, p. 4 ; *les Tables renversées*, stance Ire :

Debout, ami ! Bannis ce regard soucieux !
De quels soins ton esprit se trouble ?
Debout ! Laisse-moi là tous tes bouquins poudreux,
Si tu ne veux devenir double.

21 « Injuste. » *B*. 1816. — Dans une lettre à M. Coleridge, écrite en 1815, lord Byron dit : « Vous me parlez de ma satire, ou pasquinade, comme vous voudrez l'appeler. Tout ce que je puis dire, c'est que j'étais fort jeune et fort irrité quand je l'ai écrite ; et, depuis ce temps, elle n'a cessé d'être une épine à mon pied, attendu surtout que la plupart des individus que j'y ai attaqués sont devenus par la

suite mes connaissances et quelques-uns mes amis. C'était vraiment allumer des charbons sur la tête d'un ennemi, et me pardonner trop facilement pour que je me pardonnasse moi-même. Le passage qui vous concerne est plein de pétulance frivole et superficielle; mais, bien que j'aie fait depuis longtemps mon possible pour arrêter la circulation de cette satire, je n'en regretterai pas moins éternellement l'imprudence ou la généralité de ses attaques. »

22 Lord Byron, qui avait particulièrement connu Lewis pendant son expérience de la vie de Londres, mentionna ainsi sa mort, qui eut lieu en mer en 1818 : — « Lewis était un bon homme, un homme de talent, mais un être insupportable. Ma seule vengeance, ou plutôt ma seule consolation, était de le mettre aux prises avec quelques personnes peu endurantes qui détestaient les gens de sa sorte; par exemple, avec Mme de Staël ou Hobhouse. Mais j'aimais Lewis : c'eût été un vrai bijou s'il eût été mieux incrusté et moins fatigant, car il était insipide et toujours en opposition avec tout le monde. Pauvre garçon! il est mort martyr de sa nouvelle fortune lors de son second voyage à la Jamaïque.

« Je donnerais à l'instant et sans peine
Toutes les terres de Lorraine
Pour que Mulgrave fût vivant;

c'est-à-dire :

« En dépit de l'amour du lucre,
Je donnerais de bon accord
La Jamaïque et ses cannes à sucre
Pour que Lewis ne fût pas mort. »

23 Le seul ouvrage de Hayley qu'on se rappelle aujourd'hui est sa *Vie de Cowper*.

24 M. Grahame a publié deux volumes de momeries religieuses sous les titres de *Promenades du Dimanche* et *Tableaux bibliques*. *B.*

[Grahame, homme aimable et poëte agréable, a publié depuis *les Oiseaux de l'Écosse* et d'autres poëmes; mais ce sont ses *Promenades du Dimanche* qui ont fait sa réputation. Il commença par être avocat au barreau d'Édimbourg, mais il y obtint peu de succès; et, comme la mélancolie et la dévotion formaient le fond de son caractère, il entra dans les ordres, et se retira dans une cure près de Durham, où il mourut en 1811.]

25 Voyez dans Bowles le *Sonnet à Oxford* et les *Stances écrites après avoir entendu les cloches d'Ostende*.

26 C'est là le début du *Génie des Découvertes*, épopée naine très-spirituelle. Entre autres vers délicieux, on trouve les suivants :

Un baiser, le premier que l'île ait entendu,
Tout à coup de ces bois vint troubler le silence...
Ils tremblèrent. Du ciel, comme si la puissance, etc.

C'est-à-dire que les bois tremblèrent au bruit d'un baiser, phénomène extraordinaire en effet, et qui dut les étonner.

— « Ici j'ai cité à faux, et je me suis trompé, mais sans intention. Ce furent, non point les bois, mais les individus qui y étaient qui tremblèrent. Pourquoi?—Dieu le sait.—A moins qu'ils ne craignissent que cette prodigieuse accolade ne fût entendue. » *B.* 1816.

27 L'épisode dont il est ici question est l'histoire de *Robert à Machin et Anne d'Arfet.* C'est ce couple d'amants fidèles qui donna le baiser ci-dessus mentionné, lequel fit trembler les bois de Madère.

28 « Quoique, dit lord Byron en 1821, je sois fâché d'avoir publié *les Bardes de l'Angleterre et les Critiques de l'Écosse*, la partie de cette satire que je regrette le moins est celle où il est question de M. Bowles à propos de Pope. Pendant que je travaillais à cet ouvrage, en 1807 et 1808, M. Hobhouse manifesta le désir que j'exprimasse mon opinion à tous deux au sujet de Pope et de l'édition de ses œuvres publiée par Bowles. Comme j'avais complété mon plan, et que je me sentais une velléité de paresse, je le priai de traiter lui-même le passage en question. Il le fit. Les quatorze vers sur le *Pope* de Bowles ont été insérés dans la première édition de la satire ; ils sont tout aussi sévères et beaucoup plus poétiques que ceux que je leur ai substitués dans la seconde édition. Quand je réimprimai cette satire, comme j'y mis mon nom, je crus devoir retrancher les vers de M. Hobhouse, et M. Bowles y gagna beaucoup plus que l'ouvrage. »

29 Une note manuscrite de 1816, de la main de Byron, s'exprime ainsi à propos de ce passage : « Tout ce qui concerne Bowles est beaucoup trop rigoureux. » Et c'était vrai. Cet homme vénérable vit encore, et, en dépit de toutes les critiques que son édition de *Pope* lui attira plus tard, nul doute que Byron, dans ses moments de calme, ne rendît justice à ce beau génie poétique qui, de leur propre aveu, communiqua à Wordsworth et à Coleridge leur première inspiration.

30 « Du poisson frais de l'Hélicon ! » — L'Hélicon est une montagne, et non un étang à poissons. J'aurais dû mettre l'Hippocrène. *B.* 1816.

31 M. Cottle, Amos ou Joseph (je ne sais lequel, mais l'un ou l'autre), vendait autrefois des livres qu'il n'écrivait pas, et écrit aujourd'hui des livres qu'il ne vend pas. Il a publié une paire de poëmes épiques : *Alfred* (pauvre Alfred ! Pye s'est aussi occupé de lui !), *Alfred* et *la Chute de la Cambrie.*

32 On lit dans les notes de Byron écrites en 1817 : — « Tout cela est juste. J'ai vu des lettres adressées par cet individu (Joseph Cottle) à une malheureuse femme poëte. Il y attaquait si rudement et si amèrement des productions dont la pauvre femme n'était pas du tout vaine, que je n'ai pu résister à l'envie de le prendre à partie, même injustement ; ce qui n'est pas, car c'est bien certainement un âne. » *B.* 1816.

[33] M. Maurice a manufacturé les parties constitutives d'un in-quarto énorme sur les *Beautés de la colline de Richmond.*

[34] Le pauvre Montgomery, très-loué par toutes les revues anglaises, a été impitoyablement attaqué par la *Revue d'Édimbourg*. Après tout, le barde de Sheffield est un homme de beaucoup de génie; son *Voyageur en Suisse* vaut mille ballades lyriques et au moins cinquante épopées défigurées.

[35] Dans une critique manuscrite sur cette satire par feu William Crowe, voici comment l'inconvenance de ces métaphores est relevée : — « Dans la même tirade, l'auteur transforme un homme en plusieurs animaux différents. D'un loup il fait une harpie, et plus loin il le change en limier. » En lisant cette observation de M. Crowe, lord Byron pria M. Murray de remplacer, dans l'exemplaire en sa possession, l'instinct infernal par l'instinct brutal, les harpies par les félons, et les limiers par les chiens d'enfer.

[36] Le siége d'Arthur. C'est le nom de la colline qui domine Édimbourg.

[37] Après la publication des deux premiers numéros de la *Revue d'Édimbourg*, M. Jeffrey en devint l'éditeur, et succéda en cette qualité au révérend Sidney-Smith. Il quitta ce poste peu de temps avant d'être nommé lord-avocat de l'Écosse, place qu'il occupe encore maintenant. « Depuis mon retour en Angleterre, dit lord Byron (*Journal*, 1814), j'ai entendu faire beaucoup d'éloges de M. Jeffrey par tous ceux qui l'ont connu, et sous des rapports indépendants de ses talents. Je l'admire, non parce qu'il m'a loué, mais parce que c'est peut-être le seul homme qui, dans les circonstances où lui et moi nous nous sommes trouvés vis-à-vis l'un de l'autre, pouvait avoir la générosité d'en agir ainsi. Il fallait une grande âme pour se hasarder de cette manière : un petit écrivassier aurait continué à épiloguer jusqu'à la fin du chapitre. »

[38] « Il y a là trop de méchanceté : c'est véritablement de la rage. » *B.* 1816.

[39] « Tout cela est détestable : ce sont des personnalités. » *B.* 1816.

[40] « En 1806, MM. Jeffrey et Moore eurent une rencontre à Chalk-Farm. L'intervention des magistrats empêcha le duel. Après examen, on trouva que les balles des pistolets s'étaient évaporées. Cet incident donna lieu à beaucoup de commentaires dans les journaux. »

La note qui précède fut retranchée de la cinquième édition, et la suivante, après avoir été mise sous les yeux de M. Moore, lui fut substituée : — « Je suis informé que M. Moore a publié dans les journaux le désaveu de ces faits en ce qui le concernait, et je lui dois cette justice de mentionner cette circonstance. Comme je ne l'ai apprise que depuis peu, je ne puis entrer, sous ce rapport, dans aucun détail. » — Novembre 1814.

[41] La Tweed se comporta bien en cette circonstance : il eût été tout

à fait inconvenant que la moitié anglaise de cette rivière eût témoigné le moindre symptôme de crainte.

42 Ce témoignage de sympathie de la part du Tolbooth (principale prison d'Édimbourg), qui paraît avoir été très-affecté en cette occasion, est on ne peut plus louable. On eût pu croire que le grand nombre de criminels exécutés devant sa façade lui avait endurci l'âme. On pense que le Tolbooth appartient au sexe féminin, parce que sa sensibilité, en cette occasion, fut véritablement féminine, bien qu'un peu égoïste, comme la plupart des impulsions chez les femmes.

43 Sa seigneurie a beaucoup voyagé et fait partie de la Société Athénienne. (George Hamilton Gordon, quatrième comte d'Aberdeen. En 1822 sa seigneurie publia un *Examen du principe de la beauté dans l'architecture grecque.*)

44 Le révérend Sidney-Smith, l'auteur supposé des *Lettres de Peter Plymley* et de plusieurs autres critiques.

45 M. Hallam a composé dans *la Revue d'Édimbourg* plusieurs articles, un entre autres à propos de l'ouvrage *sur le Goût*, par Payne Knight, dans lequel il montra une excessive sévérité pour des vers grecs que contenait ce livre. Le numéro de *la Revue* avait à peine paru qu'on découvrit que les vers en question étaient de Pindare. Il n'était plus possible de retrancher cette critique, qui restera comme un monument durable de la rare perspicacité d'Hallam.

Note ajoutée à la seconde édition. Le susdit Hallam est très en colère, et se dit faussement accusé, attendu qu'il n'a jamais dîné à Holland-House. Si cela est vrai, j'en suis fâché pour lui, car j'ai entendu dire que les dîners de sa seigneurie valaient mieux que ses ouvrages. S'il n'a pas fait d'article sur le livre de lord Holland, j'en suis bien aise, car ce doit être une production pénible à lire et plus encore à louer. Si M. Hallam veut me dire qui a fait l'article en question, j'insérerai dans ma satire le nom du véritable délinquant, pourvu toutefois que ledit nom soit composé de deux syllabes orthodoxes et musicales, et puisse entrer dans le vers sans rompre la mesure. Jusque là le nom d'Hallam restera faute de mieux.

(Il est inutile de justifier contre les insinuations du jeune poëte l'auteur célèbre de l'*Histoire du moyen-âge* et de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre.*)

46 L'honorable George Lambe est auteur d'un article sur l'ouvrage de Beresford, intitulé *les Misères humaines*, ainsi que d'une farce fort applaudie au prieuré de Stanmore et sifflée d'importance au théâtre de Covent-Garden. Elle était intitulée *Sifflez!* et c'est ce qu'on a fait.

(M. Lambe se porta, en 1818, candidat pour la députation de Westminster, en opposition avec M. Hobhouse, sur lequel il l'emporta. Mais ce dernier lui fit éprouver une défaite l'année suivante, et a continué longtemps à occuper ce siége. En 1821, M. Lambe publia une traduction de Catulle. Il devint en 1832 sous-secrétaire d'état au département de

l'intérieur, sous l'administration de son frère, lord Melbourne.)

47 M. Brougham, dans le vingt-cinquième numéro de *la Revue d'Édimbourg*, dans l'article sur don Pedro de Cevallos, a été plus fort sur la politique que sur la prudence. Plusieurs des dignes bourgeois d'Édimbourg furent tellement indignés des infâmes principes professés dans cet article, qu'ils retirèrent leurs souscriptions.

48 Je dois m'excuser auprès des divinités d'avoir osé introduire une nouvelle déesse en jupon court; mais, hélas! que pouvais-je faire? Je ne pouvais pas faire apparaître le génie de la Calédonie: on sait qu'on ne peut trouver de génie depuis Clackmanan jusqu'à Caithness; et pourtant, sans une intervention surnaturelle, comment sauver Jeffrey? Les *kelpies* nationales sont trop peu poétiques; les *brownies* et les *bons voisins* (esprits de bonne composition) refusaient de le tirer d'affaire. Il a donc fallu appeler une déesse en aide; et Jeffrey doit être fort reconnaissant, attendu que c'est la seule communication qu'il ait jamais eue ou qu'il aura jamais avec les intelligences célestes.

49 Voir la couleur du dos de la couverture de *la Revue d'Édimbourg.*

50 « Ceci ne vaut rien et n'est aucunement fondé. » *B.* 1816.

51 En 1813, lord Byron dédia *la Fiancée d'Abydos* à lord Holland, et dans son journal du 17 novembre nous trouvons ce passage: — « Je viens de recevoir une lettre très-flatteuse de lord Holland sur *la Fiancée d'Abydos.* Il en est très-content, ainsi que lady Holland. Cela est fort aimable de leur part, vu que je n'avais aucun quartier à attendre d'eux. Toutefois je croyais à cette époque que l'hostilité dirigée contre moi provenait d'Holland-House. Je suis bien aise d'avoir été induit en erreur, et c'est encore un des motifs qui me font regretter la précipitation que j'ai mise à cette maudite satire, dont je voudrais supprimer jusqu'à la mémoire. Mais maintenant qu'on ne peut se la procurer, on lui donne beaucoup d'importance, sans doute par esprit de contradiction. »

52 Dans le mélodrame *de Téhéli* on fourre ce prince dans un tonneau, asile tout à fait nouveau pour lui.

53 Les jurons sont fréquents dans les comédies vivantes ou défuntes de M. Reynolds.

54 M. Kenney a depuis composé plusieurs drames qui ont eu du succès.

55 Lord Byron avait la plus haute opinion de George Colman comme convive aimable. — « Si j'avais, dit-il, à choisir, et que je fusse obligé de n'en prendre qu'un seul à la fois, je dirais: « Laissez-moi commencer la soirée avec Sheridan et la finir avec Colman; Sheridan à dîner et Colman à souper; Sheridan pour le bourgogne et le porto; mais Colman pour tout. » — Sheridan était un grenadier de la garde,

Colman était à lui seul tout un régiment d'infanterie, légère il est vrai, mais un régiment enfin.

56 Richard Cumberland, l'auteur célèbre du drame *le Créole*, de *l'Observateur*, et de l'une des plus intéressantes auto-biographies, est mort en 1811.

57 Dans toutes les éditions qui ont précédé la cinquième, au lieu de Siddons on lit Kemble. Lord Byron avait coutume de dire que « de tous les acteurs, Cooke était le plus naturel, Kemble le plus surnaturel, que Kean tenait le milieu entre eux deux; mais que mistriss Siddons à elle seule les valait tous. » Le jeu de Kean produisait sur lui un tel effet, qu'un jour, lui voyant jouer le rôle de sir Giles Overreach, il fut saisi d'une attaque de nerfs. John Kemble est mort en 1823, son illustre sœur en 1830.

58 La pantomime de Dibdin, connue sous le nom de *Ma Mère l'Oie*, a eu près de cent représentations et a produit plus de 20,000 l. st. à la caisse du théâtre de Covent-Garden.

59 *Naldi et Catalani* sont suffisamment connus, car le visage de l'un et le traitement de l'autre nous rappelleront longtemps ces amusants vagabonds. En outre, nous sommes encore tout meurtris de la presse dans laquelle nous avons failli étouffer, la soirée où cette dame s'est montrée pour la première fois en culotte.

60 Afin d'éviter toute méprise, et pour qu'on ne prenne pas une rue pour un homme, je dois avertir que c'est l'institution et non le duc de ce nom que j'ai voulu désigner. Quelqu'un de ma connaissance a perdu au jeu, dans la salle d'Argyle, plusieurs milliers de livres sterling; j'étais moi-même alors un des souscripteurs de cet établissement. Je dois rendre cette justice au directeur, de dire qu'il manifesta en cette occasion quelque désapprobation. Mais pourquoi permet-on d'introduire des instruments de jeu dans un lieu de réunion pour les deux sexes? L'agréable chose pour les femmes et les filles de ceux qui ont le bonheur ou le malheur d'avoir ces liaisons-là, d'entendre le bruit du billard dans une pièce et le bruit des dés dans l'autre! C'est ce que je puis attester comme témoin oculaire, ayant été autrefois membre indigne d'une institution qui affecte matériellement la moralité des classes supérieures, tandis que les classes inférieures ne peuvent remuer la jambe au son d'un violon ou d'un tambour de basque sans s'exposer à être mises en jugement comme ayant troublé la tranquillité publique.

61 Je connaissais particulièrement le feu lord Falkland. Un dimanche soir je le vis rendre les honneurs de sa table avec le noble orgueil de l'hospitalité; le mercredi matin, à trois heures, je contemplai étendu devant moi ce qui restait d'un jeune homme plein de courage, de sensibilité et dévoré de passions. C'était un brave et habile officier. Ses défauts étaient ceux d'un marin, et comme tels ils doivent trouver grâce aux yeux des Anglais Il mourut comme meurt un galant

homme dans une meilleure cause ; car s'il fût mort ainsi sur le pont de la frégate au commandement de laquelle il venait d'être nommé, ses concitoyens l'eussent offert en exemple aux héros à venir.

[Lord Falkland fut tué en duel par M. Powell en 1809. En cette occasion, lord Byron ne se borna pas à témoigner verbalement sa sympathie. Bien que déjà fort gêné à cette époque, il fit parvenir des secours à la veuve et aux enfants de son ami.]

62 « Oui, et certes elles m'ont donné une vigoureuse chasse. » *B.* 1816.

63 « Sans nul doute j'étais fou alors, et je ne suis pas devenu plus sage. » *B.* 1816.

64 Que dirait l'Anacréon de la Perse, Hafiz, s'il pouvait sortir de son splendide sépulcre à Schiraz, où il repose avec Ferdousi et Sadi, l'Homère et le Catulle de l'Orient, s'il pouvait, dis-je, voir son nom usurpé par un Stott de Dromore, le plus impudent et le plus exécrable des scribes de gazettes?

65 Miles Peter Andrews, membre du parlement pour Bewdley, colonel des volontaires du prince de Galles, propriétaire d'une manufacture de poudre à Dartfort; auteur de beaucoup de prologues, d'épilogues et de farces, et l'un des héros de la *Baviade*. Il est mort en 1814.

66 Quelqu'un ayant dit un jour à lord Byron qu'on croyait que dans ce passage il avait voulu faire allusion à l'infirmité physique de lord Carlisle, il s'écria : « Je l'ignorais complétement; l'eussé-je su, je me serais bien gardé d'en parler. Il ne m'appartient pas d'attaquer dans les autres des infirmités naturelles. »

67 Le comte de Carlisle a publié dernièrement un pamphlet de dix-huit sous sur l'état actuel du théâtre; il y présente son plan pour la construction d'une nouvelle salle. Il faut espérer qu'au théâtre on acceptera tout de Sa Seigneurie, excepté ses tragédies.

68 Les ouvrages de Sa Seigneurie, magnifiquement reliés, forment le plus bel ornement de sa bibliothèque.

Le reste, faible bagatelle,
Est couvert seulement de cuir et de prunelle.

69 Tout cela est on ne peut plus mal. J'avais tort : la provocation n'était pas suffisante pour justifier tant d'amertume dans l'attaque. *B.* 1816.

70 *Le Manteau de Melville*, parodie du *Manteau d'Élisée*.

71 Cette jolie petite Jessica, fille d'un juif très-connu, semble appartenir à l'école *della Crusca*. Elle a publié deux volumes d'absurdités en vers très-respectables par le temps qui court, outre plusieurs romans dans le style de la première édition du *Moine*. Elle a ensuite épousé le *Morning-Post*, mariage fort bien assorti, et depuis elle a cessé de vivre, ce qui vaut encore mieux. *B.* 1816.

72 Ces initiales servent de signature à certains individus dont les poésies figurent dans les journaux.

73 Joseph Blackett, cordonnier. Il mourut à Seaham en 1810. Ses poëmes furent recueillis plus tard par Pratt; et ce qu'il y a de singulier, c'est que sa principale protectrice était miss Milbank, qui était alors inconnue à lord Byron. Dans une lettre adressée à Dallas, datée de juin 1811, écrite en mer à bord de la frégate *la Volage*, Byron dit: — « Je vois que le protégé de Pratt et le vôtre, Blackett le savetier, est mort en dépit de ses vers. C'est l'un de ces exemples où la mort a sauvé un homme de la damnation. Vous avez, vous autres, causé la ruine du pauvre diable. Sans ses patrons, il ferait aujourd'hui de fort bonnes affaires, non en poésie, mais en cuirs; mais vous avez voulu faire de lui un immortel. Il n'y avait qu'un imbécile qui pût vouloir aller contre le fameux proverbe : *Ne sutor ultra crepidam*.

O critiques! faites quartier
A ce poëte savetier!
Votre colère serait vaine :
La mort l'a couché là sans pouls et sans *alène*.

« Vous aurez soin de souligner le mot alène, pour indiquer où porte le jeu de mots. Je vous prie d'engager mis Milbank à faire graver ces vers sur la tombe du défunt. »

74 Ceci s'adressait au pauvre Blackett, qui était alors protégé par A. J. B. (lady Byron); « mais je l'ignorais, sans quoi je n'aurais pas écrit cela, du moins je le pense. » *B.* 1816.

75 Capel Lofft, le Mécène du cordonnier et le préfacier général des poëtes en détresse; espèce d'accoucheur gratuit, qui fait venir à bien les vers qu'on ne sait trop comment mettre au jour. *B.*

76 J'ai lu Burns aujourd'hui. Que serait-il devenu s'il avait été patricien? Nous aurions eu un peu plus de poli, moins de force, la même quantité de vers, mais pas d'immortalité: un divorce et un duel ou deux. S'il en fût sorti vivant, il fût arrivé à l'âge de Sheridan, et se fût survécu à lui-même comme le pauvre Brinsley. *B.* 1816.

77 Voir l'ode ou l'élégie, comme on voudra l'appeler, de Nathaniel Bloomfield, sur *la Clôture du pré d'Honington*.

78 Voir les *Souvenirs d'un Tisserand des Moorlands du Staffordshire*.

79 Il serait superflu de rappeler ici les auteurs des *Plaisirs de la Mémoire* et des *Plaisirs de l'Espérance*, les deux plus beaux poëmes didactiques de notre langue, si nous en exceptons l'*Essai sur l'Homme* de Pope. Mais nous avons vu paraître tant de poëtereaux, que les noms de Campbell et de Rogers commencent à nous être étrangers.

Au-dessous de cette note, lord Byron avait griffonné en 1816 :

Jacqueline, à l'œil malin,
Avait un nez aquilin,
Et tenait sur miss Gertrude
Un langage vraiment rude,

Lorsque monsieur Marmion
Conduisait son bataillon;
Et Kahama faisait rage
Comme un mamelouck sauvage.

80 « J'ai relu, dit lord Byron en 1813, les *Plaisirs de la Mémoire* et ceux *de l'Espérance.* Je conserve ma préférence pour le premier de ces poëmes. C'est une élégance merveilleuse : on n'y trouve pas un seul vers commun. »

81 Rogers n'a pas justifié les promesses de son début poétique; mais il n'en a pas moins un très-grand mérite. *B.* 1816.

82 Gifford, auteur de *la Baviade* et de *la Mæviade*, les premières satires de l'époque, et traducteur de Juvénal. *B.*

L'opinion de M. Gifford a toujours eu beaucoup de poids sur lord Byron. Quelques semaines avant sa mort, ayant appris d'Angleterre que le bruit courait qu'il avait composé une satire contre M. Gifford, il écrivit sur-le-champ à M. Murray : — « Quiconque affirme que je suis l'auteur ou le complice de quoi que ce soit de cette nature en a menti par la gorge. Il n'est pas vrai que je veuille, que je puisse ou que je doive écrire une satire contre Gifford ou contre un seul cheveu de sa tête. Je l'ai toujours regardé comme mon père littéraire, et moi comme son enfant prodigue; et, si j'ai laissé son veau gras devenir bœuf avant qu'il le tuât pour mon retour, c'est uniquement parce que je préfère le bœuf au veau. »

83 Sotheby, traducteur de l'*Oberon* de Wieland et des *Géorgiques* de Virgile, et auteur d'un poëme épique intitulé *Saül. B.*

M. Sotheby a beaucoup agrandi depuis sa réputation par plusieurs poëmes originaux et par une traduction de l'*Iliade.*

84 Macneil, auteur de plusieurs poëmes très-populaires, entre autres *les Maux de la Guerre*, dont on a vendu dix mille exemplaires en un mois.

Hector Macneil est mort en 1818.

85 Lord Byron fait ici allusion au poëme de George Canning, intitulé *la Morale moderne*, dans lequel il apostrophe ainsi Gifford :

Mais quoi! du feu sacré la flamme est-elle eteinte?
La muse de son temple a-t-elle fui l'enceinte?
Le chantre de la Boucle est-il mort tout entier?
Son génie éloquent n'a-t-il plus d'héritier?
Cet héritier, Gifford, aux jours de ta jeunesse
Tu nous l'avais promis, et sur cette promesse
Nous nous disions : « Celui qui triompha des sots,
Celui qui les couvrit du sel de ses bons mots,
Dans un combat plus noble illustrera sa muse. »
Gifford, ton indolence est une vaine excuse;
Nous avons ta promesse, et tu dois la tenir.
Pourquoi laisser ainsi ta muse s'endormir?

Pourquoi laisser rouiller tes satiriques armes?
Hâte-toi d'accourir... Entends le cri d'alarmes...
Viens venger la vertu, viens maintenir ses droits;
Contre ses ennemis viens vider ton carquois,
Et ne suspends tes coups que quand l'hydre insolente
Nagera dans son sang, à tes pieds expirante.

Cette satire remarquable, dans laquelle la révolution française est attaquée avec beaucoup de verve et de vigueur, fait partie des *Poésies de George Canning*, dont il a paru en 1827 une traduction en vers par le traducteur actuel de Byron. B. L.

86 Henri Kirke White mourut à Cambridge en octobre 1806, victime de son ardeur pour des études qui auraient mûri un esprit que la maladie et la pauvreté n'avaient pu affaiblir, et que la mort détruisit plutôt qu'elle ne le dompta. Ses poëmes sont pleins de mille beautés, et font vivement regretter au lecteur qu'une vie si courte ait été accordée à des talents qui auraient ennobli même les fonctions sacrées qu'il était destiné à remplir. *B.*

Dans une lettre à M. Dallas en 1811, lord Byron dit :—« Je suis fâché que vous n'aimiez pas Kirke White. Malgré sa momerie religieuse, qui chez lui était sincère (car elle l'a tué comme vous avez tué Joseph Blackett), certes il y avait dans cet homme de la poésie et du génie. Je ne dis pas cela pour justifier la manière dont j'ai parlé de lui; mais, sans nul doute, il était bien supérieur à tous les Bloomfield et les Blackett, et leurs savetiers collatéraux recrutés par Lofft et Pratt au service de la librairie. Bigoterie à part, il prend rang immédiatement après Chatterton. Il est étonnant combien peu il était connu. A Cambridge, personne n'avait entendu parler de lui, jusqu'à ce que sa mort eût rendu inutile tout panégyrique. Pour moi, j'aurais été fier d'une telle connaissance; ses préjugés mêmes étaient respectables. »

87 La *Vie de Kirke White*, délicieusement écrite par Southey, est connue de tout le monde.

88 Je regarde Crabbe et Coleridge comme les premiers poëtes de l'époque pour le talent et le génie. *B.* 1816.

89 Ce poëte éminent, cet homme excellent, est mort dans son rectorat de Trowbridge en février 1832, âgé de soixante-dix-huit ans. Il est l'auteur du poëme intitulé *le Village*. Ses autres ouvrages sont *la Bibliothèque*, *le Journal*, *le Bourg*, un recueil de poésies que Charles Fox lut en manuscrit à son lit de mort, et enfin les *Contes du Manoir*. Il a en outre laissé plusieurs poëmes manuscrits, et on prépare, dit-on, une édition complète de ses œuvres.

90 M. Shee, auteur d'un poëme sur *l'Art* et des *Éléments de l'Art*.

Maintenant, sir Martin Shee est président de l'Académie royale de peinture.

91 Waller Rodwell Wright, ci-devant consul-général aux Sept-Iles.

est l'auteur d'un poëme récemment publié intitulé *Horæ Ionicæ*, où sont décrites les îles et les côtes adjacentes de la Grèce.

92 Les traducteurs de l'*Anthologie*, Bland et Merivale, ont depuis publié séparément divers poëmes où se manifeste un génie qui, pour devenir éminent, n'a besoin que d'occasion. *B.*

93 MM. Lamb et Lloyd, les plus ignobles partisans de Southey et compagnie. *B.*

94 Injuste. *B.* 1816.

95 On me demandera peut-être pourquoi j'ai critiqué le comte de Carlisle, mon tuteur et mon parent, auquel j'ai dédié, il y a quelques années, un volume des poésies de ma jeunesse. Cette tutelle était nominale, autant du moins que j'ai pu le voir. Quant à la parenté, je n'en puis mais, et j'en suis bien fâché; mais, comme il a plu à sa seigneurie de l'oublier dans une occasion très-importante pour moi, je ne vois pas pourquoi je chargerais ma mémoire de ce souvenir. Je ne crois pas que des mécontentements personnels soient un motif suffisant pour condamner les œuvres d'un confrère en littérature; mais je ne vois pas comment ce seraient là des raisons préventives, lorsque l'auteur, noble ou vilain, depuis longues années dupe le *public éclairé* (style d'annonce) en lui vendant des rames de papier pleines d'absurdités orthodoxes et capitales. D'ailleurs, ce n'est pas par voie de digression que j'attaque le comte; non, ses ouvrages tombent sous la juridiction de la critique avec ceux des autres gens de lettres praticiens. Si à peine sorti de ma dix-neuvième année j'ai parlé favorablement de ce tas de papiers que sa seigneurie appelle ses livres, c'était dans une dédicace respectueuse. En cela j'avais moins suivi ma propre impulsion que le jugement des autres, et je saisis cette occasion pour faire entendre ma sincère rétractation. Certaines gens croient que j'ai des obligations à lord Carlisle; je serais charmé d'apprendre de quelle nature elles sont, afin de les apprécier convenablement et de les reconnaître publiquement. Ce que j'ai avancé en toute humilité sur son compte est une opinion fondée sur ses ouvrages imprimés, et je suis prêt à l'appuyer, s'il est nécessaire, de citations tirées de ses élégies, apologies, odes, épisodes, ainsi que de certaines facétieuses et burlesques tragédies qui portent son nom et son cachet:

> Tout le sang des Howards ne peut, par sa noblesse,
> D'un faquin et d'un sot relever la bassesse.

Pope le dit. Ainsi soit-il! *B.*

Ceci est beaucoup trop méchant, quels que fussent mes griefs. *B.* 1816.

96 Le diable emporte le phénix! comment s'est-il trouvé là? *B.* 1816.

97 Le révérend Charles James Hoare publia en 1808 le *Naufrage de saint Paul*, poëme.

98 Le révérend Charles Hoyle, auteur de l'*Exode*, poëme épique en treize chants.

99 C'est juste, bien mérité et bien dit. *B*. 1816.

100 Cet individu, chez qui la rage d'écrire s'est depuis peu déclarée avec les symptômes les plus alarmants, est l'auteur d'un poëme intitulé l'*Art de plaire*, comme *Lucus a non lucendo*, lequel contient peu d'agréments et moins encore de poésie. *B*.

M. Hewson Clarke est l'auteur du *Flâneur* et d'une *Histoire de la campagne de Russie*.

101 L'empereur Probus transporta dans le comté de Cambridge un corps considérable de Vandales. *Décadence et Chute de l'empire romain*, de Gibbon, vol. 2, p. 83. Il n'y a pas lieu de douter de la vérité de cette assertion; la race s'est très-bien conservée.

102 Le nom de cet auteur peut se passer de nos éloges : l'écrivain qui dans une traduction déploie un génie incontestable, excellera aussi dans des compositions originales. Il faut espérer qu'il ne nous les fera pas attendre.

Outre une traduction de Juvénal, M. Hodgson a publié *Lady Jane Grey*, *Sir Edgar*, et *les Amis*, poëme en quatre chants. Il a aussi traduit, de compagnie avec le docteur Butler, l'illisible épopée de *Charlemagne*, par Lucien Bonaparte.

103 Hewson Clarke.

104 *Les Bretons aborigènes*, poëme excellent par Richards.

Le révérend George Richards a aussi publié : *Chants des Bardes aborigènes de la Bretagne*, *la France moderne*, deux volumes de poésies diverses, etc.

105 C'est ici que se terminait la satire dans la première édition.

106 Un de mes amis, à qui l'on demandait pourquoi sa grâce le duc de Portland était comparé à une vieille femme, répondit : « Parce qu'il a passé l'âge de la fécondité. » — Sa grâce est allée rejoindre ses grand'mères, auprès desquelles il dort aussi profondément que jamais; dans tous les cas, son sommeil valait mieux que la vigilance de ses collègues. 1811.

107 La Géorgie.

108 Le mont Caucase.

109 Dans une lettre écrite de Gibraltar à son ami Hodgson, lord Byron dit : — « J'ai vu sir John Carr à Séville et à Cadix, et, comme le barbier de Swift, je l'ai supplié à deux genoux de ne pas me mettre en noir et blanc.

110 L'épithète *classique* se trouvait dans les premières éditions. Lord Byron la changea dans la 5e, et ajouta cette note : — « Expéditif en effet; il a topographié et typographié les domaines du roi Priam en trois jours ! Je l'avais appelé classique avant de voir *la Troade*, mais depuis je ne me soucie pas de lui donner un nom qui ne lui appartient pas.



111 La *Topographie de Troie et d'Ithaque*, par Gell, ne peut manquer d'obtenir l'approbation de tout ce qui a le goût classique, tant par ses recherches savantes que par l'instruction qu'on y puise. *B.*

« Depuis que j'ai vu la plaine de Troie, j'ai un peu changé d'opinion à cet égard. L'ouvrage de Gell est un travail superficiel et fait à la hâte. » *B.* 1816.

Quelque temps après son retour de la Grèce, en 1811, lord Byron écrivit dans la *Revue Mensuelle* un article sur l'ouvrage de M. Gell (aujourd'hui sir William Gell). Dans son journal de 1821, on trouve ce passage : — « En lisant je suis tombé par hasard sur une expression de Thomas Campbell ; en parlant de Collins, il dit que « le lecteur ne se soucie pas plus de la vérité des personnages et des mœurs de ses églogues que de l'authenticité de l'histoire de Troie. » Cela est faux. Nous nous soucions beaucoup de l'authenticité de l'histoire de Troie ! J'ai parcouru chaque jour cette plaine pendant plus d'un mois en 1810 ; et si quelque chose diminuait mon plaisir, c'était de voir sa véracité niée par ce coquin de Bryant. Il est vrai que je lis l'*Homère travesti*, parce que Hobhouse et d'autres m'ont ennuyé de leur science locale, et j'aime tout ce qui est singulier. Mais je n'en vénère pas moins le grand original, pour la vérité des faits matériels ainsi que des lieux ; sans quoi je n'y aurais pris aucun plaisir. Lorsque j'étais penché sur une vaste tombe, qui aurait pu me persuader qu'elle n'avait pas contenu un héros ? Sa grandeur même en était la preuve. Les hommes ne consacrent pas leurs travaux à des morts communs et sans importance. Et pourquoi *ces morts* ne seraient-ils pas ceux d'*Homère ?*

112 Lord Byron partit pour ses voyages avec la résolution de ne point tenir de journal. Dans une lettre à son ami Henry Drury, sur le point de mettre à la voile, il dit en plaisantant : — « Hobhouse a fait d'étonnants préparatifs pour publier un livre à son retour : cent plumes, deux galons d'encre du Japon et plusieurs volumes du plus beau papier blanc. Ce sont là des provisions qui promettent à un public éclairé. Pour moi, j'ai déposé ma plume ; mais j'ai promis un chapitre sur l'état des mœurs, » etc., etc.

113 Singulièrement bruyant, en effet, Dieu le sait. *B.* 1816.

114 Dans ce passage jeté à la hâte on trouve, dit Moore, la preuve la plus forte de cette sensibilité blessée qui saigne pour ainsi dire dans tout ce qu'il a écrit par la suite.

115 Je désirerais bien sincèrement que la plus grande partie de cette satire n'eût jamais été écrite, non-seulement à cause de l'injustice de la plupart des critiques ainsi que des personnalités qu'elle contient, mais parce que je ne puis en approuver le ton général. » *Byron*, 14 juillet 1816. — Diodati, Genève.

116 Nom d'un personnage de la comédie du *Critique*, par Sheridan.

SOUVENIRS D'HORACE,

IMITATION DE L'ÉPITRE AUX PISONS « DE ARTE POETICA, »

FAISANT SUITE A LA SATIRE

« LES BARDES DE L'ANGLETERRE ET LES CRITIQUES DE L'ÉCOSSE[1]. »

— « Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi. »
HOR., *de Arte poet.*

« Les vers, Monsieur, sont choses difficiles, intraitables »
FIELDING, *Amélie.*

Athènes, couvent des Capucins, 12 mars 1811.

Qui ne rirait de voir Lawrence, payé à grands frais pour orner sa toile d'un portrait flatteur, abuser de son art et faire rougir la nature, en transformant sous son pinceau des bourgeois en centaures? Que dirait-on du peintre ignorant qui terminerait par une queue de sirène le corps d'une jeune fille? C'est ainsi qu'on a vu le pinceau irrité du vil Dubost dégrader les créatures de Dieu[2]. Mais cette politesse forcée qui protége les fautes des imbéciles n'a pu réprimer l'indignation de ses amis. Crois-moi, Moschus[3], il ressemble à ce tableau le livre qui, dépassant en sottise les rêves d'un malade, étale à nos regards une multitude de figures incomplètes, cauchemars poétiques, sans queue ni tête.

Les poëtes et les peintres, comme tous les artistes le savent, ont pris de tout temps de grandes libertés; c'est une indulgence que nous réclamons pour nous-même, et que nous accordons volontiers aux autres; mais de mères douces et inoffensives il n'est pas permis de faire naître des monstres. Les oiseaux ne donnent pas le jour à des serpents; les agneaux ne sont pas élevés par des tigres.

Il en est d'un long et pénible exorde comme des discours de maint orateur politique : on attend quelque chose et on ne trouve rien. La sottise qui hausse trop le ton trébuche et tombe; l'impertinence, sous la robe magistrale, passe son

chemin sans encombre. Ainsi plus d'un poëte décrit en vers pompeux le ruisseau murmurant dans la plaine fertile, les bosquets de Granta, ses salles gothiques, le collége royal, les flots du Cam, les vitres peintes, les antiques murailles : il en est même qui se hasardent à peindre un arc-en-ciel ou bien — la Tamise[4].

Vous pourriez réussir à esquisser un arbre; mais vous voulez peindre un naufrage, et vous ne faites qu'un tableau d'enseigne; vous croyez faire un vase, et vous ne produisez qu'un pot; vous vous perdez dans Grub-Street, où le jeûne et l'oubli vous attendent; ou vous prêtez à rire à quelque revue maligne, dont on méprise la critique, — à moins pourtant qu'elle ne soit fondée.

Enfin, quelle que soit l'œuvre que vous ayez en vue, qu'elle soit avant tout une et simple.

La plus grande partie de la gent rimailleuse (écoute-moi, ami, car tu as manié la plume) est égarée par un but qui la trompe. Je veux être concis, et je deviens obscur; celui-ci échoue par un excès d'élégance; celui-là prend son vol sur les ailes d'un Phébus déclamatoire; cet autre, au contraire, dans sa timidité, ne cesse de ramper; il ne vous fait pas grâce du moindre détail; ou bien, dans son désir absurde de variété, il vous met des poissons dans les bois, et des sangliers sous les flots.

A moins que vous ne soyez attentif, et d'un jugement sain et délicat, souvent la peur du mal vous conduira dans un pire; nul n'est complet, chacun a sa partie faible, et, comme certains tailleurs, les écrivains sont limités dans leur art. Voulez-vous des culottes, Slowshears est votre homme; mais il vous faut un autre artiste pour confectionner votre habit. C'est, à mon sens, comme si l'on donnait à Apollon les pieds de Vulcain, comme si, à un teint de neige, une blonde joignait des yeux et des cheveux noirs, — et un nez rubicond !

Auteurs, choisissez des sujets selon vos forces, et méditez-en longtemps la portée; ne soulevez pas votre fardeau

avant de connaître le poids que peuvent porter vos épaules. Ni l'expression heureuse ni l'ordre lucide ne manqueront au poëte qui aura été habile dans son choix ; il sera éloquent sans effort, la grâce brillera dans ses pensées, l'harmonie dans ses chants.

Un sage discernement lui apprendra à omettre ici ce qui, plus tard, sera mieux placé ailleurs : il prendra ce mot, rejettera cet autre, plein de concision dans son style et de goût dans son choix. Nous devons de la reconnaissance à ceux qui créent un mot nouveau et nécessaire. Ne craignez pas, s'il y a utilité à le faire, d'employer un mot inconnu ou vieilli. Pitt, faisant pour nous ce que les lexicographes avaient refusé de faire, a fourni à notre langue quelques mots nouveaux ; imitez son exemple, avec sobriété toutefois. — C'est une licence dont il ne faut user que rarement. Les expressions nouvelles réussissent de nos jours lorsqu'elles sont adroitement greffées sur des locutions françaises. Ce qu'ont fait Chaucer et Spenser, on aurait mauvaise grâce à le refuser à la muse plus polie de Dryden ou de Pope. Si vous pouvez apporter votre contingent, pourquoi pas? William Pitt et Walter Scott l'ont bien fait. Depuis que leur éloquence et leurs rimes n'ont pas craint d'enrichir les idiomes mal unis de notre île, libre à tous, maintenant et à toujours, de proposer des réformes, soit dans la langue, soit dans le parlement.

Comme les forêts perdent peu à peu leur feuillage, de même on voit se faner des expressions qui plaisaient autrefois; nous et ce qui nous appartient devons payer tribut au destin, et il est des ouvrages comme des mots dont il ne reste plus que la date. Au commandement d'un monarque, à la voix du commerce, des fleuves impétueux versent dans des canaux leurs ondes pacifiques. Sur les marais comblés, les marécages desséchés, la charrue passe et la moisson jaunit; des ports nouveaux, improvisés sur nos côtes, mettent nos vaisseaux à l'abri des fureurs de l'Océan. Eh bien ! tous ces travaux doivent périr un jour; seules sur les dé-

bris du passé, les lettres en conservent à moitié le souvenir. Des écrivains meurent, il est vrai; mais il en est aussi beaucoup qui ressuscitent[5]; cependant ils déclineront ceux qui paraissent aujourd'hui les plus puissants; ainsi le veut la mode, dont le caprice préside également et à notre existence et à notre langage.

Milton, dans ses pages sacrées, a chanté les immortels combats des dieux et des anges. Son poëme vous apprendra quel rhythme convient le mieux à l'épopée pour traiter un sujet céleste.

La stance lente et mélancolique convient pour peindre les douleurs de l'amour et les plaintes de l'amitié. Mais du vers blanc ou du vers rimé à qui donnerons-nous la palme? Lequel occupe sur l'Hélicon un rang plus honorable? Que des critiques pointilleurs éclaircissent ce point, aussi embrouillé qu'une cause portée au tribunal de la chancellerie.

La mauvaise humeur et l'égoïsme firent éclore la satire. En doutez-vous? lisez Dryden, Pope, et le doyen de Saint-Patrick[6].

Le vers blanc est, d'un consentement unanime, assigné à la tragédie, et il l'accompagne presque toujours[7]. Bien qu'au temps de Dryden l'insensé Almanzor parlât en rimes, la rime a été bannie du théâtre moderne; l'humble comédie a abandonné les vers pour les jeux de mots et les calembours, qu'elle débite en prose fort ordinaire. Ce n'est pas que, pour avoir écrit en vers, nos Ben et nos Beaumont en soient plus mauvais. Mais c'est là le caprice de Thalie, la pauvre vierge! sifflée quelque vingt fois par an!

Quel que soit le sujet de votre drame, écoutez un avis important. Sachez adapter votre langage à la condition de votre héros. Parfois Melpomène oublie ses gémissements, et la vive Thalie prend un ton sérieux; et le public applaudit quand l'indignation de Townley se fait jour en chaleureux accents[8]. Shakspeare réserve ses vers pour les rois, et laisse la vile prose au commun des mortels; et le joyeux

Henri abandonne le poétique courroux « au caverneux Hotspur » et à son royal père.

Auteurs, il ne vous suffit pas de polir vos œuvres avec un art infini, — il faut qu'elles touchent notre cœur : en quelque lieu que la scène se passe, quels que soient les discours de vos personnages, il faut que vous intéressiez l'âme de vos auditeurs; faites-les rire ou pleurer, comme il vous plaira, mais ne les faites pas dormir. Le poëte me demande des larmes; mais avant d'en verser, il faut que je lui en voie répandre à lui-même.

Si Roméo banni n'a ni pleurs ni soupirs, ennuyé de sa langueur insipide, je dors ou je siffle. Des paroles de douleur conviennent à un visage attristé, et il est des occasions où les traits doivent exprimer la colère. Des mots à double sens excitent la curiosité du spectateur. Le sentiment exige un regard pensif; car la nature a formé avant tout l'homme intérieur, et les acteurs copient la nature — quand ils le peuvent. C'est sous son impression que le cœur bondit de ravissement, s'élève jusqu'au ciel, ou retombe abattu. Pour exprimer nos sentiments, elle nous a donné le truchement de l'âme, — la langue, qui, détériorée par l'usage, a cru depuis peu, du moins sur la scène, pouvoir se passer du sens commun; étourdit d'un vain bruit les loges, les galeries, le parterre, et pour provoquer le rire emploie tous les moyens, — hormis l'esprit.

Il n'est pas indifférent à l'habile écrivain que l'action de son drame se passe à la cour ou dans la vie commune : soit qu'il veuille nous égayer ou nous tirer des pleurs, qu'il ait pour héros un valet menteur ou le roi Léar, un sage ou un jeune étourdi échappé des bancs de l'école, un pèlerin errant ou John Bull pur et simple; Ecossais, Irlandais, natif de Wilts ou de Galles, tout individu nous plaît s'il parle le langage de la nature.

Peu importe que votre sujet soit historique ou imaginaire. Nul ne s'inquiète de savoir si vos personnages dramatiques ont vécu ou non. Il est un précepte qui avant tout doit do-

miner la scène : — faites que dans votre pièce les choses se passent comme elles *auraient pu* se passer.

Si vous voulez offrir à nos regards un nouveau Drawcansir [9], représentez-le insensé et bravant toutes les lois ; si vous avez besoin d'une furie femelle, la farouche moitié de Macbeth est à votre service; pour les larmes, la trahison, pour le bien, pour le mal, vous avez Constance, Richard III, Hamlet et le Diable! Mais si votre plan est neuf, si vous marchez librement loin des chemins frayés, que vos personnages ne se démentent pas, et qu'ils soient jusqu'à la fin tels qu'on les a vus d'abord.

Il est difficile de réussir où de plus forts que nous ont échoué, et de prêter un intérêt nouveau à un sujet déjà traité; et cependant, il est plus sage peut-être d'adopter une action déjà connue que d'en choisir une nouvelle et de faillir. Pourtant n'imitez pas servilement, et plutôt les pensées que les mots; ne suivez pas votre modèle dans les moindres détails, et ne lui empruntez que ce qu'il a de bon.

Pour vous, jeune poëte, que votre malheureuse étoile condamne à trembler devant l'arrêt de quiconque vous lit, avant de dérouler votre vingtième chant, n'allez pas, pour l'amour de Dieu! dès l'abord vous écrier comme Bowles :

« Muse, viens éveiller sur ma harpe sonore
Des sons plus éclatants encore. »

Et que sort-il enfin de ce cerveau en ébullition? il retombe au niveau de Southey, dont les montagnes épiques sont fécondes en souris! Ce n'est pas sur ce ton que le roi de notre Parnasse fait résonner les sons modestes de sa lyre admirable :

« Je chante la première désobéissance de l'homme, et le fruit... »

Il parle, et à mesure que son sujet se déroule, le ciel, la terre, les enfers viennent tour à tour prendre place dans ses chants. Cependant il continue sa marche, et tout ce qu'il dit, il semble que nous en ayons été les témoins. Il

laisse là tout ce qui ne lui semble pas digne d'élever son sujet et d'orner son tableau ; et, grandissant à chaque page, de la lumière il ne tire pas de la fumée, mais du sein des ténèbres il fait jaillir la lumière; et sous son habile main la vérité et les fictions se mêlent avec tant d'art, que nous ne savons où poser leurs limites respectives. Si vous voulez plaire au public, étudiez les goûts de ce monstre aux cent têtes; si votre cœur bondit d'une joie triomphante quand toutes les mains applaudissent à la chute du rideau, méritez ces applaudissements, — lisez dans le livre de la nature, et apprenez à reconnaître les traits distinctifs de chaque âge; examinez avec attention comment les années modifient la vie de l'homme, cette histoire si tôt et si souvent contée, et toujours inutilement. Voyez-le aux premiers jours de sa naïve enfance, avec ses espiégleries, son babil, ses camarades et ses jeux; enfin arrive le jour où l'enfant rejette ses lisières, et où l'attrait du vice devance sa majorité trop tardive!

Voyez-le maintenant! il est homme! Il n'est plus tenu de se morfondre sur les vers abhorrés de Virgile [10] — et sur les siens: prier est ennuyeux, lire est un plaisir trop abstrait. Il laisse le visage sévère de Tawell pour les chevaux de Fordham; infortuné Tawell [11]! condamné à tant de chagrins journaliers par des écoliers boxeurs et par des ours [12]; amendes, professeurs, devoirs scolaires, règlements, menacent en vain, — il ne voit plus que la meute, les chasseurs et la plaine de Newmarket. Incivil avec ses supérieurs en âge, bouillant avec ses égaux, poli avec les fripons, prodigue de son or; inconstant dans tout, sauf le jeu et les courtisanes, et maudissant également ces deux choses, car toutes deux lui ont fait du mal; sans instruction, à moins qu'alité par ses excès, la maladie, dont la lecture adoucit l'ennui, ne soit le docteur qui lui confère ses grades; dupé, dévalisé, traqué par ses créanciers, c'est ainsi qu'il passe le temps de ses inscriptions universitaires. S'il réussit à ne pas être expulsé, il se retire maître ès-arts! et les maisons

de jeu et les clubs, dans la foule de leurs coryphées, ne comptent pas de nom plus brillant!

Une fois lancé dans la vie, et son premier feu éteint, il imite l'égoïste prudence de son père; la fortune le détermine dans le choix de sa femme, le rang dans celui de ses amis; il achète des immeubles, et prudemment se méfie de la banque, siége à la chambre des communes; sa femme lui donne un héritier : il l'envoie à Harrow, car lui-même y a été. A la chambre, il opine du bonnet, si ce n'est lorsqu'il faut applaudir. Son fils est un garçon si intelligent! — il espère bien voir un jour le drôle promu à la pairie!

Le voilà sur le déclin de l'âge : — son corps s'affaiblit; il quitte la scène, ou plutôt la scène le quitte; il thésaurise, regrette chaque sou qu'il dépense, et dans lui l'avarice s'empare de tout ce qu'a laissé l'ambition; il compte ses écus, et sourit, et la vue de ses trésors diminués par les dettes de son jeune héritier lui donne des crispations; il calcule prudemment les achats et les ventes, consommé dans toutes les sciences de la vie, hors une seule, celle de mourir. Morose, haineux, radoteur, difficile à plaire, faisant le panégyrique de tous les temps, hormis du temps actuel; imbécile, grondeur, négligé, presque oublié, il meurt sans être pleuré; — on l'enterre. — Qu'il pourrisse!

Mais revenons au drame. Je ne vous épargnerai pas mes préceptes, dussent-ils ne pas beaucoup vous plaire. Il est des choses qui, présentées sur la scène au lieu d'être mises en récit, sont sûres de faire pleurer les femmes et d'émouvoir les cœurs les plus durs; cependant il est des actions consignées dans les pages de l'histoire qu'il vaut mieux raconter qu'exposer aux regards des spectateurs; l'oreille supporte ce qui choquerait des yeux timides, et l'horreur se transforme ainsi en sympathie. Anglais dans tout le reste, je suis Français en ceci, — et je suis d'avis que le meurtre ne doit pas souiller la scène. Le sang des gladiateurs qui coule sur les planches de nos théâtres, bien que nous sachions qu'il n'a rien de réel, ne nous en choque pas moins.

Ce n'est pas sur la scène que le régicide Macbeth nous frappe de terreur par le trépas d'un roi; lorsque le farouche Hubert menace de brûler les yeux du jeune Arthur, c'est un spectacle qui révolte les *nôtres*, ainsi que la *nature*. Quand Johnson mit la corde au cou d'une héroïne[13], nous sauvâmes Irène, mais nous sifflâmes la pièce. Dieu en soit loué! notre siècle, tout tolérant qu'il est, a relégué les métamorphoses dans les pantomimes; Lewis lui-même, avec tous ses revenants, n'oserait transformer en serpent le nègre du comte d'Osmont! comédie ou tragédie, nous rejetons tout ce qui sort des limites de la vraisemblance; et pourtant Dieu sait jusqu'où peuvent aller des auteurs qui, dans leurs post-scriptums, parlent de teindre «leurs héroïnes en bleu[14].»

Sur toutes choses, faites en sorte que l'homme seul joue un rôle dans votre drame; n'évoquez pas de spectres, à moins d'une extrémité telle qu'il faille ouvrir dix chausse-trapes pour en sortir. Je pense comme Dennis : de toutes les monstruosités, celle que je déteste le plus c'est un opéra : là tous les personnages, bons ou mauvais, à tort ou à raison, se disputent, s'aiment, et font tout en chantant, sauf de la morale. Salut, dernier témoignage du souvenir de nos amis étrangers, que tolère la France et que nous envoie l'Hespérie! les décrets de Napoléon ne mettent point d'embargo sur les espions et les chanteurs, qui ont bien fait de se rembarquer. Notre gigantesque capitale, avec ses places publiques couvertes d'artisans qui autrefois gagnaient le pain que maintenant ils mendient, est devenue difficile en matière d'iniquités, et dédaigne tout amusement qui n'est pas coûteux. Ainsi, le boutiquier paie pour entendre un orchestre dont les sons affectent douloureusement son tympan; une mauvaise honte seule l'empêche de ronfler, et en criant *bis* il double son tourment; étouffé dans la foule, rudoyé par des fats, ne sachant que faire de son chapeau, et tremblant pour ses orteils, il souffre toute la soirée et n'a de repos qu'au moment où la chute du rideau vient mettre fin à son supplice. Et pourquoi s'impose-t-il toutes ces souffrances et

bien d'autres encore? Ne le devinez-vous pas? parce qu'elles lui coûtent cher et qu'elles l'obligent à s'habiller.

Ainsi prospèrent les eunuques de l'Étrurie ; donnez-nous des ménétriers, ils ne manqueront pas de badauds qui les paient. Avant que des pièces de théâtre fussent jouées par plus d'un vénérable ecclésiastique (où est le mal? David n'a-t-il pas dansé devant l'arche?) dans les réjouissances de Noël, le peuple ignorant des campagnes se contentait d'assister à des grimaces et à des farces grossières. Le progrès des temps, parmi beaucoup d'autres choses aujourd'hui passées de mode, amena le joyeux polichinelle et la joviale madame Jeanne, qui continuent à nous donner le spectacle indécent de leurs ébats, au point que je m'étonne que Benvolio souffre de telles représentations ; Benvolio, ce pair réformateur, devant qui disparaissent tous les vices, les jurements, le pugilat, la mendicité, tout enfin, — hormis les *raouts* et les courses de chevaux [15].

La farce suivit la comédie et atteignit sa haute splendeur dans le siècle original de Foote, ce rieur éternel et impitoyable qui n'épargnait personne et se moquait des choses les plus sérieuses Ni l'Église ni l'État n'échappèrent à ses sarcasmes publics ; il immola tout à sa gaieté, l'épée comme la robe, les prêtres, les hommes de loi, les volontaires : hélas ! pauvre Yorick, muet maintenant à tout jamais ! quiconque aime à rire doit regretter Foote.

Nous sourions médiocrement quand, sur la scène, nous entendons parodier en langage emphatique et des rois et des reines ; quand « Chrononhotonthologos va mourir, » et qu'Arthur se pavane dans sa majesté comique.

Moschus ! j'espère bien un jour me retrouver auprès de toi ; nous rirons encore ensemble, et à défaut d'esprit, la gaieté nous viendra en aide ; oui, mon ami, pour toi je quitterai ma cynique cellule et prendrai la devise de Swift : « Vive la bagatelle ! » Dans nos foyers, comme sur les flots de la mer Égée, elle a plus d'une fois charmé nos instants et enivré nos cœurs de poésie et de joie [16]. Puisse la légère

Euphrosyne, après avoir égayé ton passé, présider à tout le drame de ta vie, et ne pas te quitter même à la dernière scène; et lorsque tu ne seras plus, puisse-t-on dans ton lit, comme dans celui de Platon le païen, trouver le manuscrit de quelque production égrillarde !

Voyons maintenant le drame tel qu'il est de nos jours, sous le poids des chaînes que lui imposa le whig Walpole[17]; la corruption l'a terrassé, car elle redoutait son regard; la pruderie l'a quitté pour un bal d'opéra ! Et cependant Chesterfield, dont la plume élégante fait le procès au rire, a combattu pour la liberté du théâtre; il a voulu le protéger contre la maussaderie des cervelles patriciennes et l'infernale stupidité des lords chambellans. Rapportez cette loi ! Que la gaieté circule librement sur la scène; —nous n'avons chez nous que trop de sujets de tristesse; « qu'Archer » plante des cornes sur le front de nouveaux « Sullen, » et que « Stéphanie » en fasse accroire à son époux[18]; la morale est là clair-semée; mais après tout, qu'importe? on va au théâtre pour s'amuser et non pour être sermonné. Celui qui va puiser sur la scène des leçons de vertu ou de vice a un cerveau qui réclame les soins de Willis[19]. Oui; mais l'exemple de Macheath ! — bah ! en voilà assez; — il n'a fait des voleurs que de ceux qui l'étaient déjà; croyez-moi, en dépit des puritains et des malédictions de Collier, le théâtre n'a jamais rendu personne meilleur ni pire. Epargnez donc notre scène, ô méthodistes ! et ne brûlez pas, s'il se relève, ce Drury damné par vous. Mais pourquoi en appeler à des bigots au cerveau fêlé? l'indulgence céleste peut-elle s'allier au fanatisme terrestre ? Laissons-leur espérer le retour des auto-da-fé, de cette époque chère aux puritains et au pape. De même que le pieux Calvin vit autrefois brûler Servet, nos modernes sectes ne seraient pas fâchées de voir immoler de nouvelles victimes. Mais déjà n'entendez-vous pas les chants de Solyme? Sceptique apologiste du péché, écoute la foi qui déclame pendant que le serviteur de Dieu châtie ceux qu'il aime, et que Siméon donne un coup de

pied, ou que Baxter se contente d'administrer une « bourrade. »

Celui qui a pour guide la nature écrit de telle sorte qu'en le lisant, le premier venu s'imagine, dans son enthousiasme, pouvoir en faire autant; mais après s'être noirci les doigts, avoir mordu ses ongles et griffonné bien du papier, le présomptueux y renonce.

N'essayez pas de la pastorale; car qui peut se flatter d'égaler ces églogues, œuvres charmantes de la jeunesse de notre Pope? Cependant elles ont leurs défauts, de même que celles de Philips; les unes et les autres pèchent, quoique d'une manière différente. Trop de rudesse pour l'art, trop de raffinement pour la nature, voilà le double écueil qu'il faut éviter, et leur exemple nous fait voir combien ce juste milieu est difficile à atteindre.

L'écrivain grossier, certes, n'est pas de mise dans notre époque de susceptibilité, où tout le monde veut avoir du goût; le langage ordurier, la grosse plaisanterie, qui charmaient autrefois dans Swift, aujourd'hui ne seraient plus soufferts; non-seulement on les proscrit dans le monde poli, mais un chevalier de la Cité ne voudrait pas même y descendre!

Indulgence pour les défauts de Swift! son esprit leur a servi de passe-port. Il n'a de rival qu'*Hudibras*, que rien n'égale. L'auteur de ce poëme est, je pense, le premier qui ait retranché deux pieds à notre vieux vers dissyllabique; ce rhythme plus court n'en est pas, moins que l'autre, aimé des neuf Sœurs. Au premier abord, des vers de huit pieds ne semblent guère convenir à une composition sérieuse, l'ode exceptée. Néanmoins, à notre grand étonnement, Scott a depuis peu prouvé que ce rhythme peut soutenir avec aisance le poids d'un sujet grave, varié habilement, et surpasse de beaucoup le vers héroïque, surtout dans les chants de guerre et d'amour, qui, passant tour à tour du tendre au sublime, trouveraient une entrave dans le retour trop lent de la rime.

L'irrégularité est admirée de peu de gens, et tout juge éclairé la déteste. Il en est qui la pardonnent; mais ce mot est dur et ne saurait satisfaire un barde britannique.

Le poëte doit-il donc réprimer la chaleur généreuse de ses pensées, de peur que la censure ne vienne relever dans son œuvre un vers fautif? Doit-il retrancher tout ce qui pourrait sembler suspect à ses critiques, pour le triste avantage d'être qualifié de « correct? » Doit-il, courbant l'orgueil de toute phrase ambitieuse, s'attacher à éviter les fautes au lieu de créer des beautés?

Vous qui cherchez les modèles accomplis, ne cessez, nuit et jour, de feuilleter les œuvres de la Grèce. Mais nos pères, contents de leur poésie nationale, ne chargeaient pas leur cerveau de grec idolâtre. Le petit nombre d'entre eux qui savaient lire une page ou se servir d'une plume se bornaient à Chaucer et au vieux Ben; il leur fallait un rhythme sans art, de bonnes plaisanteries, et fort peu de chasteté. Que les préceptes des anciens soient bons ou mauvais, je n'appellerai pas nos ancêtres des imbéciles! Ce qui ne nous empêche pas, vous et moi, de savoir distinguer l'élégant du grossier, et lorsqu'un vers boiteux se présente, de le découvrir avec nos doigts, à défaut d'oreilles.

En vérité j'ignore, et je ne tiens pas beaucoup à le savoir, ce qu'étaient nos premiers saltimbanques anglais, et si, avant qu'un théâtre abritât sous ses voûtes le drame ambulant, notre muse, comme celle de Thespis, allait en charrette. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis les jours de notre Shakspeare, ce n'est pas du moins la pompe qui manque à nos pièces dramatiques; et Melpomène ne monterait pas sur son trône sans hauts talons, sans plumes blanches, sans fausses pierreries.

On applaudit encore les vieilles comédies, bien que trop licencieuses pour les convenances de notre théâtre : du moins, nous autres modernes, nous mutilons sagement ou passons sous silence leurs plaisanteries immodestes.

Quels que soient du reste leurs erreurs et leurs défauts,

nos bardes entreprenants ne laissent rien sans le tenter; car ils méritent nos applaudissements ceux qui choisissent un sujet anglais pour une muse anglaise, et laissent aux esprits dépourvus d'invention le verbiage français et la sentimentalité germanique. Notre langage pourrait prétendre à la palme de la poésie comme à celle de la philosophie, si nos poëtes, un peu moins pressés, voulaient, à l'exemple de Pope, se donner le temps de polir leurs écrits.

Il est des écrivains redoutables dont la critique abat les in-quarto, et met au jour leurs sottises; ils ont bientôt découvert les côtés faibles de notre ouvrage, et notre marbre ne résiste pas à l'épreuve de leur ciseau. Démocrite lui-même est dépassé par eux. Il nous estimait fous, mais eux nous rendént tels.

A dire vrai, la plupart des rimailleurs prêtent le flanc au ridicule dont ils se plaignent. Sales et négligés sur leur personne, ils portent une barbe d'une semaine et des ongles d'un an, habitent des greniers, s'éloignent de tous ceux qu'ils rencontrent, évitent les rues pour marcher dans les ruelles.

Avec un petit nombre de vers et moins de raison encore, en voilà assez pour vous affubler tout à votre aise du nom de poëte; en sorte que des tonnes d'ellébore ne suffiront pas pour mettre un grain de bon sens dans votre cervelle. Écrivez comme Wordsworth, habitez les bords d'un lac [20], gardez pendant un an votre chevelure touffue à l'abri des ciseaux de Blake [21], puis mettez votre livre sous presse, et retournez à Londres. Vous pouvez être sûr que tous les marmots, à votre passage, salueront de leurs acclamations votre seigneurie poétique.

Si j'ai une santé de poëte, ne ferai-je pas sagement d'imiter l'exemple de Bayes, et de me purger au printemps avant de prendre la plume? Si cette utile précaution n'adoucissait ma bile, je ne sais pas de poëte dont le style fût plus extravagant que le mien. Mais, puisque, par une délicatesse peut-être déplacée, je ne puis consentir à acheter la gloire

à ce prix, je veux tourner gratis la meule d'un rémouleur, et, obtus moi-même, affiler l'acier d'autrui ; je ne veux plus écrire si ce n'est pour enseigner leur art à ceux qui se préparent au rôle de poëtes; je montrerai dans Horace les routes fleuries de la poésie, et dans mon propre exemple, les défauts à éviter.

Bien que cela aille à l'encontre de la pratique moderne, il ne serait pas mal de penser avant d'écrire; lisez tout ce qui se rapporte au sujet que vous traitez; c'est ainsi que vous puiserez vos inspirations à la véritable source.

Celui qui connaît ses devoirs envers ses amis et sa patrie, qui sait pardonner à ses ennemis, qui sait régler sa conduite d'une manière convenable dans ses relations avec un frère, un père ou un étranger; qui prend pour ce qu'ils sont notre culte et nos lois, sans beugler la réforme dans le parlement, l'église ou le barreau; qui, sage dans la pratique sans afficher la sagesse, est plus philosophe de cœur que de paroles; tel est l'homme que le poëte doit prendre pour exemple, et sur lequel il doit modeler et sa vie et ses vers.

Parfois un esprit brillant, une action bien conduite, sans même le secours de beaucoup de grâce, de talent ou d'art, obtiendront auprès du public un succès plus durable que des riens ingénieux et sonores, mais frivoles.

Malheureuse Grèce! la muse peut louer sans restriction tes fils d'autrefois, adonnés exclusivement aux armes et aux beaux-arts, et dont le commerce ne rétrécissait pas le cœur. Nos enfants (à l'exception de ceux à qui nos écoles publiques font scander des longues et des brèves avant qu'ils sachent lire), nos enfants apprennent de bonne heure de leurs pères cette maxime : « Un sou d'épargné, mon fils, est un sou de gagné! » « Enfant de la Cité, de six sous ôtez le tiers, combien restera-t-il? — Quatre. — Bravo! Richard a trouvé la somme! Mes cinquante mille livres sterling, il les élèvera à cent mille! »

Il est évident que celui dont la jeune âme a de bonne heure contracté cette rouille, est propre à faire tout autre

chose qu'un poëte. Locke vous dira que le père agit sagement qui ne permet jamais à ses enfants de lire un seul vers; car, dit ce philosophe (et bien des gens sont de son avis), les poëtes, avec leur bagage lyrique, sont de mauvais artisans; Delphes, quelle qu'ait pu être autrefois son opulence, a aujourd'hui très-peu d'argent et encore moins d'or, attendu que le mont Parnasse, tout divin qu'il est, est gueux comme Irus[22] ou comme une mine d'Irlande[23].

Le poëte doit toujours se proposer deux buts, soit séparés, soit réunis : nous plaire ou nous rendre meilleurs. Si vous traitez le genre didactique, soyez bref dans vos enseignements : la redondance met la mémoire au supplice, car le cerveau peut être surchargé tout aussi bien que les épaules.

Il est bon que la fiction ait les apparences de la vérité, car les contes de fées n'en imposent qu'aux enfants; n'attendez pas qu'on ajoute foi à des choses trop surprenantes : il n'y a que Jonas qui soit sorti vivant du ventre d'une baleine.

La jeunesse sacrifie tout à l'élégance; un âge plus mûr exige quelque peu de bon sens. En un mot, le poëte est propre à tout, qui sait mêler l'instruction à l'esprit. Il obtiendra le sourire des revues, et le patronage de Pater noster-row; aidé de l'appui libéral de Longman (qui ne dédaigne jamais les livres profitables), son livre circulera; pendant trois semaines il donnera le ton à Londres en matière de bon goût, et franchira la Tweed ainsi que le canal de Saint-George.

Mais tout ici-bas a ses défauts : on sait que violons et harpes détonnent quelquefois; la voix capricieuse criaille, en dépit des efforts du chanteur; les chiens perdent la piste, le briquet ne fait pas jaillir d'étincelles, et les meilleurs fusils (le diable les emporte!) manquent parfois leur coup[24].

Dans un livre où les beautés abondent, le lecteur ne doit pas chercher querelle à l'auteur pour une ou deux taches;

il faut pardonner aux livres et aux hommes les erreurs de la nature humaine et de la plume.

Mais s'il se rencontre un auteur qui, bravant amis et ennemis, rejette tous les conseils, refuse de s'amender, et fait toujours crier la même corde discordante, quoi qu'il chante, ne lui faites point de quartier. Qu'il ait le destin de cet Havard [25] qui produisit un jour une pièce trop bonne pour venir de la plume d'un sot : d'abord personne ne soupçonnait qu'elle fût de lui ; mais à peine y eut-il mis son nom, savez-vous ce qui arriva? elle cessa de réussir. Quand Milton daigne sommeiller, tout le monde le déplore ; pourtant cela est bien pardonnable dans une œuvre de longue haleine.

Il en est de la poésie comme de la peinture : il est des productions qui soutiennent le regard de la critique, et qui plaisent vues de près ; d'autres ressortent davantage à une certaine distance ; celle-ci a besoin d'ombre, celle-là demande la lumière : elle ne redoute pas l'examen approfondi du connaisseur, et dix fois regardée, semble dix fois nouvelle.

Pèlerins du Parnasse! vous que le hasard ou un libre choix a conduits à prêter l'oreille à la voix de la muse, recevez mes conseils, et soyez sages pendant qu'il en est temps encore ; bien peu atteignent le sommet que vos regards convoitent. L'Église et l'État, les camps et la cour offrent des récompenses à des intelligences fort médiocres, ma foi! Là, il suffit d'avoir du sens commun pour faire beaucoup de chemin ; tous les chefs de notre barreau ne sont pas des Erskine. Mais en poésie, il n'y a pas de degré du médiocre au pire ; il faut de toute nécessité être au premier rang ou au dernier ; car les œuvres misérables des poëtes médiocres sont également en horreur aux dieux, aux hommes et aux journalistes [26].

A toi de nouveau, mon Jeffrey! — Au bruit inspirateur de ton nom, comme je sens se rallumer en moi mon ancienne ardeur, pareille à celle que ressentent de doux Ca-

lédoniens alors que quelque auteur méridional est attaché sur la roue de leur critique, ou de benins éclectiques [27] quand des chrétiens, cent fois pires que des Turcs, dépouillent la foi pour enrichir les « bonnes œuvres! » Ce sont là, Jeffrey, les sentiments qui t'animent.—Je ne lance pas mon faucon contre une ignoble proie! O le meilleur animal à chasser de tout Dunedin! pour toi, mon Pégase va ralentir son pas. Lève-toi, mon Jeffrey! ou ma plume desséchée n'émoussera pas son tranchant sur des ennemis indignes de son courroux; jusqu'à ce que mon regard hostile te rencontre toi ou les tiens, hélas! je ne puis « faire tomber mes coups sur des guerriers obscurs [28]. » Saxon cruel! veux-tu donc laisser là une muse et un cœur dont tu t'es plu à faire complétement ta proie? Cher et maudit contempteur des poésies de mon adolescence, n'as-tu plus de vengeance contre les torts de mon âge mûr? Si, sans provocation, tu m'as fait saigner naguère, n'as-tu point d'armes contre mon audace? Quoi! pas un mot! — Suis-je donc descendu si bas? M'épargneras-tu, toi qui n'épargnas jamais un ennemi? N'as-tu plus de colère, ou dédaignes-tu de la faire éclater? point d'esprit contre des nobles, héréditaires imbéciles? point de plaisanterie contre les « mineurs? » point de quolibet à propos d'un nom [29]? pas un seul paragraphe de blâme facétieux? Est-ce donc pour cela que je me suis assis sur les ruines d'Ilion, et que j'y ai pensé à Homère beaucoup moins qu'à Holyrood? Sur les rives de l'Euxin ou de la mer Égée, ma haine constante se tournait passionnément vers toi. Ah! n'y pensons plus! En vain mon cœur brûle, le cruel Alexis se détourne de Corydon [30]; mes vers sont inutiles; laissons là Jeffrey, cessons de solliciter un courroux qu'il ne veut pas montrer. Qu'en adviendra-t-il? Un des enfants affamés d'Édine écrira contre moi un article, un article auquel je ne pourrai échapper. Il se rencontrera un Ecossais moins fastidieux, et, quoique moins renommé, tout aussi versé dans le vocabulaire des injures.

A table, nos yeux seraient choqués de quelque plat

étrange, par exemple, des grenouilles en guise de poisson, ou de l'huile employée au lieu de beurre; de petits chiens ne plairaient guère dans un pâté moderne; si de tels mélanges sont à nos yeux presque des crimes, en fait de vers il ne nous faut que de l'excellent. Le bouilli et le rôti seuls ne tentent pas un épicurien; il en est de même de la poésie : ou elle dégoûte, ou elle enchante.

Qui ne sait pas tirer touche rarement un fusil; qui ne sait pas nager ne court pas à la rivière; et ceux qui ignorent l'art d'administrer un coup de poing, avant de se hasarder à boxer, doivent aller prendre des leçons de Jackson[31]. Quelle que soit l'arme qu'on emploie, le bâton, le poing ou le fleuret, on ne devient expert qu'après de longues années d'apprentissage; et cependant cinquante imbéciles vont, quand bon leur semble, brocher vingt mille couplets sans se gêner. Pourquoi pas? — ayant qualité pour représenter un bourg-pourri, ne puis-je pas déployer mon esprit? Moi dont les ancêtres ont siégé dans les commissions de justice de paix, ont vécu indépendants sur leurs terres, et m'ont transmis en héritage, avec leurs écuries, leurs chenils et leurs meutes, leur revenu tout entier et des impôts s'élevant au double de sa valeur, moi qui ne laisse rien à désirer pour la mine et la généalogie, on veut que j'étouffe mon sel attique!

Ainsi pense la « canaille des gens comme il faut; » mais cela ne vous suffit pas à vous, il vous faut en outre du génie. Que ceci vous serve de loi, et soyez prudent, et n'imprimez pas tout chauds des vers récemment éclos de l'école de Southey, qui, avant de faire paraître une nouvelle *Thalaba*, nous donnera, je l'espère, neuf années au moins de répit. Et entends-moi, Southey, — mais ne te fâche pas : — brûle tes trois derniers ouvrages — et la moitié de ton œuvre prochaine. Mais pourquoi cet inutile conseil? Une fois publié, on ne peut plus rappeler un livre — de chez l'épicier! quoique Madoc, en compagnie de la *Pucelle*[32], puisse reprendre le chemin de Quito — sur une valise[33].

Orphée, comme nous l'apprennent Ovide et Lemprière, conduisait par l'oreille tous les animaux sauvages, les femmes seules exceptées ; et s'il jouait du violon aujourd'hui, nous verrions les lions valser à la Tour ; et telle était alors la puissance des ménestrels, que le vieil Amphion eût bâti Saint-Paul sans l'assistance de Wren. Les vers rendaient aussi la justice, et les bardes de la Grèce firent plus que les constables pour le maintien de la paix publique ; ils abolirent le cocuage, aux acclamations de tous, convoquèrent les assemblées de comtés, firent exécuter les lois ; leur faux réformatrice à la main, ils détruisirent l'influence de la couronne, et servirent l'Église sans exiger de dîmes. Depuis lors, en Grèce et en Orient, tout poëte fut prêtre et prophète tout ensemble, et ce double sacerdoce voué à la cure des âmes soumit des royaumes entiers à sa juridiction.

Ensuite parut le belliqueux Homère, ce roi de l'épopée, et depuis lui la guerre n'a cessé d'être de mode : le vieux Tyrtée, chef boiteux, mais poëte sublime[34], conduisit les Spartiates au combat ; et la forteresse d'Ithome, après une longue résistance, tomba enfin devant la puissance des vers.

Au temps jadis, quand les oracles étaient en vogue, c'est en vers seulement qu'Apollon faisait connaître ses volontés ; si donc vos vers sont ce que des vers doivent être, pourquoi serions-nous plus difficiles que ne l'étaient les dieux ?

La muse est comme les femmes mortelles ; elle finit par se rendre. Elle se fait tour à tour fille de Cythère ou prude, sauvage comme la nouvelle mariée dans le premier moment de sa frayeur, apprivoisée comme elle dès la seconde nuit ; hautaine comme la femme d'un alderman ou d'un pair ; aujourd'hui souriant à sa grâce, et demain véritable gendarme ! ses yeux trompent, son cœur ment ; devant le monde elle est de glace ; seule c'est une lave brûlante.

Pour un poëte, l'étude ne suffit pas ; la nature entre pour quelque chose dans son talent. Il lui faut du génie et un

esprit naturel; nous méprisons la veine qui est tout artificielle. Cependant, la nature et l'art réunis remporteront la palme, à moins qu'ils n'agissent comme l'Angleterre et ses alliés.

Le jeune homme qu'on élève pour le cheval ou la course doit supporter sans se plaindre beaucoup de privations; souvent l'exercice le réclame lorsqu'il s'attendait à dîner, et, chose plus dure encore, il lui faut renoncer à l'amour et au vin. Les cantatrices, du moins celles qui chantent à livre ouvert, ont consacré de longues années à l'étude de la musique; mais un rimailleur se contente de vous dire : « J'ai un fort joli poëme qui va paraître : » cela suffit, et vite, on se hâte d'écrire et d'imprimer. Nul ne veut arriver le dernier. On prend les presses d'assaut; on publie, tous et un chacun. On saute par-dessus le comptoir; on déserte l'échoppe. De vieilles filles de province, des hommes importants, oui, jusqu'à des baronnets, noircissent d'encre leurs mains sanglantes[35]! L'or ne peut les calmer; Pollion[36] nous a joué ce tour (ce jour-là, Phébus trouva pour la première fois crédit chez un banquier). Et ce ne sont pas seulement les vivants qui s'en mêlent; les morts eux-mêmes s'en passent la fantaisie, aussi harmonieux que la tête d'Orphée : sifflés de leur vivant, ils voient prospérer leurs œuvres posthumes; — enterrés vifs, voilà qu'on les exhume! Les revues accueillent ce crime épidémique, ces livres des martyrs sacrifiés à la rage de rimer. Malheureux écrivailleurs! leurs œuvres commencent par figurer dans le *Morning-Post* et le *Montly-Magazine*; c'est là que leurs premiers chants se font jour; mais bientôt on les voit resplendir sur papier satiné, dans un bel in-quarto! — L'épicier dira le reste. Laissez donc, si vous m'en croyez, les cordes précaires de la lyre à des baronnets métromanes, à des lords plus fous encore, ou à des Crispins de province, un peu moins en vogue aujourd'hui; à des Doriens jumeaux, ivres de bière dorique! Écoutez ces accords pleins d'une douceur somnifère! Les savetiers lauréats chantent pour Capel Lofft!

et pendant qu'il les écoute, ce moderne Midas sent ses oreilles déjà longues s'allonger encore d'une aune.

Il est de par le monde un druide qui prépare d'avance, et pour des querelles en expectative, les vers interprètes de sa triste vengeance; il tourmente sa mémoire imbécile et sa muse plus stupide encore à publier des fautes qu'excuserait l'amitié. Si l'amitié n'est rien à ses yeux, le soin de sa propre dignité devrait donner plus de politesse à son langage. Mais que peut sur lui la honte? Tout lui est indifférent pourvu qu'il exhale sa mauvaise humeur et donne carrière à ses caprices. Qui sait? vous l'avez peut-être offensé involontairement; une plaisanterie, une discussion, l'auront indisposé contre vous; l'écrivailleur rentre dans sa tanière; et toute l'amertume amassée dans son âme s'épanche en un factum satirique. Peut-être avez-vous paru ne pas goûter son impertinent langage, ou votre dernier poëme a obtenu du succès par la ville; dans ce cas (hélas! ainsi l'a créé la nature), puisse le ciel vous pardonner, car lui ne vous pardonnera jamais! Eh bien! soit. Que ses lauriers, flétris dans l'éloge, refleurissent dans la satire! Que ses poésies défuntes, les plus lourdes et les plus insipides d'entre les plantes qui croupissent au bord du Léthé, sortent enfin de leur pourriture; qu'on les exhume et qu'elles se vendent (ce qui ne leur est jamais arrivé). Qu'un poëte opulent (mais de nos jours la science n'admet que difficilement l'existence d'une telle monstruosité), qu'un prétentieux écrivassier de cour, qu'un pair rimailleur[37], — c'est une espèce qui n'est pas rare[38], — lorsqu'il ne reste plus qu'un chapelain à leurs gages, sans pitié pour les bâillements de l'ecclésiastique, condamnent ce pauvre vicaire à réciter à la lumière leur dernière production dramatique; quel supplice pour le prédicateur de tourner chacun de ces redoutables feuillets, aussi ennuyeux que ses sermons et plus longs de moitié! Mais le bénéfice du recteur lui a été promis, et cette perspective vaut bien la dépense d'un peu de salive. Le voilà donc qui déclame, qui

écume! A chaque vers il s'extasie (Dieu le lui pardonne!). Il crie « Bravo! c'est sublime! c'est divin! » Enroué par tous ces éloges, cette monnaie dont la pauvreté dépendante qui vit de flatterie paie le pain amer qu'elle mange, il marche à grands pas, fait résonner le parquet sous son pied emphatique, puis se rassied, roule ses yeux dévots avec plus de ferveur qu'il n'en aura à l'heure de sa mort! Et pendant tout ce temps, son cœur reste froid et impassible; — mais tous les imposteurs chargent leurs rôles.

Poëtes, voulez-vous exceller dans votre art? n'ajoutez pas foi à ceux qui louent votre faux « sublime[39] »; mais si un ami, après avoir entendu la lecture de votre œuvre, vous dit : « Otez-moi cette stance, faites disparaître ce vers; » si après d'inutiles efforts, revenu auprès de lui sans avoir rien corrigé, il vous répond : « Brûlez cela! » ne lui faites pas de question, faites ce qu'il vous dit et jetez votre œuvre au feu. Mais si, en poëte véritable, vous refusez de vous rendre et ne voulez pas changer ce que vous ne pouvez défendre, si vous persistez à faire éclore ce fruit bâtard de votre cerveau[40], — n'en parlons plus, j'ai perdu mes peines avec vous.

Et cependant, dussiez-vous ne défendre qu'une pensée favorite, comme font bénévolement les critiques, et comme doivent faire les auteurs; dût votre ami vous ennuyer de temps à autre de sa froide censure, et sa plume impitoyable raturer des pages entières; n'importe, effacez, émondez le luxe de vos vers : mieux vaut céder à sa critique que de prêter à rire au monde. Eclaircissez ce passage trop obscur; faites disparaître le sens douteux de ce vers. Vous avez pour ami un Johnson; il ne vous ferait pas grâce d'un mot qui pourrait paraître absurde; ces fautes légères amènent des conséquences sérieuses, et fournissent des aliments aux critiques et à leur plume[41].

Comme on fuit un violon écossais et ses touchants accords, ou la triste influence d'une lune funeste, on évite

avec soin ces méchants auteurs toujours prêts à réciter leurs productions; ainsi les domestiques [42] prennent la fuite en entendant la voix de Fitz-Vadius [43]; pour lui, il continue son débit, — il ne vous demande que dix minutes —ennuyeuses comme une homélie d'évêque, ou le discours d'un député fonctionnaire; longues comme les dernières années d'un bail onéreux quand le silence de l'émeute fait hausser les fermages. Pendant qu'un ménestrel de cette étoffe, tout en débitant son galimatias, franchit fossés et haies, et court à travers champs, s'il lui arrive de tomber dans un puits, et de crier d'une voix de Stentor : « Au secours! une corde! chrétiens, secourez-moi au nom du salut de votre âme! homme, femme ou enfant, personne ne bougera, car il est très-possible que, soit folie, soit caprice, il ait lui-même jeté là sa carcasse. Quoique cela soit arrivé à plus d'un poëte, je vais vous conter l'histoire de Budgell, — et j'aurai fini.

Budgell, mauvais garnement et rimailleur, enfin ne valant pas grand'chose (si ce qu'on dit de lui est vrai), fatigué des importunités de ses créanciers, « pour mourir comme Caton, » se jeta dans la Tamise. Il est donc, en cette ville, loisible et permis à tout poëte de s'empoisonner, de se pendre ou de se noyer [44]. S'aviser de sauver celui qui veut se détruire, c'est s'exposer aux reproches d'un homme à qui la vie, dont il se débarrasse, est odieuse; et à dire vrai, il ne faut pas priver les poëtes de la gloire de cette mort, librement choisie par eux.

Et puis, il n'est pas du tout certain que les vers ne soient pas une malédiction attachée à la conscience du poëte. Qui sait? peut-être l'a-t-on trouvé ivre un dimanche, peut-être a-t-il fait un enfant en terre consacrée! C'est pour cela qu'il est tourmenté de la rage poétique, et redouté comme un ours échappé de sa cage. Lorsqu'il paraît, tous fuient sa frénésie versifiante, également fatale à l'ignorant et à l'homme d'esprit. Malheur à celui dont il s'empare! il l'écorche à loisir du récit de ses vers, enfonce le poignard

jusqu'au vif, et se gorge du sang de sa victime, comme pourrait faire un homme de loi — ou une sangsue.

NOTES.

[1] Lord Byron écrivit ses *Souvenirs d'Horace*, à Athènes, en 1811, avec les deux premiers chants de *Childe-Harold*, et il les regardait comme plus capables d'établir sa réputation que le poëme original. La préférence que Milton accordait au *Paradis reconquis* sur le *Paradis perdu* n'est pas un des exemples les *moins frappants* de ces erreurs du génie sur son propre compte. Le motif qui empêcha lord Byron de publier cette satire, dont il faisait tant de cas, est des plus honorables. Par hasard ou toute autre circonstance, *Harold* parut avant les *Souvenirs*, et l'accueil que lui fit le public fut tellement bienveillant, que Byron ne voulut pas pour le moment donner cours à son amertume naturelle. Dans la suite il se trouva en rapport avec une foule de personnes qu'il avait blessées, et qui, soit par suite de leur bon sens ou de leur bon naturel, lui pardonnaient *les Bardes de l'Angleterre et les Critiques de l'Écosse.* Il sentit que donner une suite à ses emportements de jeune homme serait vouloir *entasser des charbons brûlants sur sa tête.*

Neuf ans s'étaient écoulés lorsqu'il écrivit à M. Murray : « Demandez à M. Hobhouse une épreuve de mes *Souvenirs d'Horace*, le *nonum prematur in annum* est accompli ; le moment de la publication est arrivé ; je crois qu'en omettant quelques noms propres et en supprimant quelques passages cela ira tout seul. Je glisserai parmi les notes mes observations sur Pope. La versification en est bonne ; en relisant ce que j'écrivais à cette époque je suis étonné de voir combien j'ai fait peu de progrès ; j'écrivais mieux alors qu'aujourd'hui ; c'est le mauvais goût de notre temps qui m'a gâté. » Cependant, M. Hobhouse ayant pensé que les ïambes avaient besoin d'un bon coup de rabot, lord Byron abandonna son projet de les publier. Ils parurent pour la première fois en 1831, sept ans après la mort du poëte.

[2] J'ai lu dans un journal anglais, qui va partout où vont les Anglais, les détails de cette dégoûtante caricature sur M. H., et ces détails sont trop connus pour avoir besoin d'être rappelés. *B.*

La personne ainsi désignée était M. Thomas Hope, l'auteur d'*Anastase*, l'un des plus généreux protecteurs qu'aient rencontrés les arts en Angleterre. Ayant, je ne sais comment, mécontenté un mauvais peintre français nommé Dubost, cet aventurier s'en vengea par un tableau appelé *la Belle et la Bête*, où M. Hope et sa femme étaient représentés sous les traits des deux héros de ce conte de fées. Ce tableau était trop injurieux pour ne pas avoir un succès de scandale, et, à la honte de John Bull, l'exposition en rapporta, dit-on, à l'auteur jus-

qu'à trente liv. st. par jour. Un frère de M. Hope creva le tableau avec son épée, et M. Dubost obtint cinq livres de dommages-intérêts. L'affaire fit beaucoup de bruit dans le temps, quoique M. Hope n'eût pas encore obtenu la haute réputation littéraire que lui a faite son magnifique roman.

3 *Moschus.* Dans le manuscrit original, « Hobhouse. »

4 Pope avait dit :

« Et les descriptions tiennent lieu de bon sens. »

5 Les vieilles ballades, les vieilles comédies, les histoires de vieille femme, sont aujourd'hui aussi recherchées que les vieux et les nouveaux discours. Merci à nos Heber, Weber et Scott.

[Il y avait une intention malicieuse de la part de l'auteur en plaçant le nom de Weber, qui est celui d'un pauvre compilateur allemand, entre ceux d'Heber et de Scott.]

6 *Mac Flecknoe*, *la Dunciade*, et toutes les ballades satiriques de Swift. Quels que soient leurs autres travaux, ceux-ci portent le cachet de leur personnalité et de leur ressentiment contre des rivaux indignes, et, quoique le haut mérite de ces satires soit un des titres de leur réputation comme écrivains, leur âcreté nous fait penser moins favorablement du caractère de leurs auteurs.

A l'égard de Dryden, qui a immortalisé Shadwell, son successeur au titre de poëte lauréat sous le nom de Mac Flecknoe et sous celui de Og dans la seconde partie d'*Absalon et Achitophel*, et quant aux querelles littéraires dans lesquelles Swift et Pope se trouvèrent engagés, consultez les biographies de ces grands écrivains, et le triste, quoique curieux livre de M. Israeli, *les Querelles des Auteurs*.

7 A l'exemple du docteur Johnson, Byron soutenait la supériorité de la rime sur le vers blanc dans la poésie anglaise. « Excepté Milton, dit Byron dans sa longue lettre au rédacteur du *Blanckwod's Magazine*, aucun poëte capable d'employer la rime n'a écrit de poésie en vers blancs. Johnson a dit, non sans avoir hésité, qu'il ne pouvait s'empêcher de regretter que Milton n'eût point écrit en vers. Je sais qu'il est de mode aujourd'hui de décrier ce grand homme, ainsi que Pope; mais ses jugements seront toujours pour moi la plus haute autorité, et je crois en toute humilité que *le Paradis perdu* aurait été loin de perdre aux yeux de la postérité s'il avait été écrit, je ne dirai pas en vers héroïques, quoiqu'ils soient à la hauteur du sujet, mais dans la strophe de Spenser et du Tasse ou dans les tercets du Dante, que Milton aurait pu facilement greffer sur notre langue. *Les Saisons* de Thompson eussent gagné à être rimées, sans égaler pour cela son *Château d'Indolence*, et la *Jeanne d'Arc* de M. Southey n'y eût rien perdu. »

8 Dans la comedie de Vanbrugh, *le Mari provoqué*.

9 Voir *la Répétition*.

JOHNSON. « Dites-moi, monsieur Bayes, quel est ce Drawcansir? »

BAYES. « C'est, Monsieur, un grand héros qui effraie sa maîtresse, gourmande les rois, se moque des armées, et fait tout ce qu'il lui plaît, sans tenir compte des obstacles, du bon sens, de la justice. »

10 Harvey, le *circulateur* de la *circulation* du sang, jeta un jour Virgile loin de lui, dans une extase d'admiration, en s'écriant : « Ce livre a le diable au corps ! » Dans le cas dont il s'agit, l'original que je cherche à peindre jetterait aussi probablement le livre loin de lui, et le donnerait à tous les diables, non pas précisément par mépris pour le poëte, mais par une horreur bien légitime des hexamètres. L'indigestion classique des colléges suffirait pour détourner de la poésie le reste de la vie, et peut-être est-ce un bonheur.

11 *Infandum, regina, jubes renovare dolorem.*

J'espère que M. Tawell, *que je suis* loin d'avoir voulu insulter, me comprendra.

12 Le révérend Tawell était un agrégé (*fellow*) du collége de la Trinité, à Cambridge, pendant le séjour de lord Byron. Le poëte se vengea, par cette mention satirique, de quelques réprimandes du révérend à propos des boutades du jeune poëte. (Voir les *Mémoires de M. Moore.*)

13 Irène devait prononcer deux vers ayant la corde déjà passée autour du cou ; mais le parterre cria : « Point de meurtre ! » et elle fut obligée de sortir vivante de la scène. (Boswell, *Vie de Johnson.*)

Ces deux vers furent supprimés, et Irène fut désormais mise à mort dans les coulisses. « Cet exemple prouve, dit M. Malone, combien les spectateurs modernes sont loin de permettre aux nouveaux auteurs ce qu'ils tolèrent dans les anciens. » Rowe, dans son *Tamerlan*, fait étrangler Moneses sur la scène ; Davies raconte, dans sa *Vie de Garrick*, que l'exécution d'Irène *coram populo*, malgré l'avis d'Horace, fut conseillée par ce grand acteur. (Voir le *Boswell* de Croker, vol. I, p. 172.)

14 Dans le *post-scriptum* du *Château des Spectres*, M. Lewis nous avertit que, quoique les négresses fussent inconnues en Angleterre à l'époque où il place son action, il a cru devoir se permettre cet anachronisme pour augmenter l'intérêt, et que, s'il eût cru produire plus d'impression en faisant son héroïne bleue, il n'aurait pas hésité à le faire.

15 Au lieu de Benvolio, il y avait dans le manuscrit original le comte de Grosvenor.

16 En dédiant le quatrième chant de *Childe-Harold* à son compagnon de voyage, Byron le dépeint ainsi :—« Je lui ai dû les agréments d'une amitié toujours bienveillante et éclairée ; il m'a accompagné dans mes voyages, il m'a veillé dans mes maladies, consolé dans mes chagrins ; il était heureux de mon bonheur. Il m'est resté fidèle aux jours de l'adversité : c'était un homme de bon conseil et courageux dans les moments de danger. »

M. Hobhouse, de son côté, exprime ainsi ses regrets de ce que Byron n'avait pu l'accompagner dans un court voyage à Négrepont : — « Il réunissait à une profondeur d'observation et à une naïveté de remarques cette bonne humeur qui fait oublier les fatigues et retrempe l'âme dans les moments pénibles et difficiles. »

17 Voici, en peu de mots, l'histoire du bill sur les théâtres de 1735 : — Sir John Barnard proposa un bill pour diminuer le nombre des théâtres comiques et pour régler la police des acteurs. Le ministre sir Robert Walpole, regardant cette occasion comme favorable pour réprimer les abus des représentations théâtrales, proposa d'y insérer une clause qui consacrait et augmentait le pouvoir du lord-chambellan sur les pièces licencieuses; il insinua même que le roi n'adopterait le bill qu'avec cet amendement. Mais sir John Barnard s'opposa formellement à cette clause, prétendant que le pouvoir de cet officier était déjà trop grand, et qu'il n'en abusait que trop souvent. En conséquence, il retira son bill plutôt que d'accroître par une loi l'influence d'un simple officier entièrement dépendant de la couronne. Cependant, dans le cours de la session de 1737, s'offrit un prétexte que sir Robert s'empressa de saisir. Le directeur du théâtre de Goodman's-Fields lui ayant apporté le manuscrit d'une farce intitulée *le Croupion d'or,* le ministre lui acheta les représentations de cette pièce et garda le manuscrit; puis il en fit extraire plusieurs passages remplis de blasphèmes, d'obscénités, de mots séditieux, les lut dans le parlement, et obtint un bill qui limitait le nombre des théâtres et soumettait toutes les pièces dramatiques à l'inspection du lord-chambellan.

18 Michael Perez, rôle du capitaine dans la comédie intitulée *Rule a Wife and have a Wife.*

19 Reynolds, dans sa *Biographie de l'Époque,* cite un exemple remarquable de la puissance de ce docteur : il avait ce qu'il faut pour menacer et commander. Menacer est le mot propre, car ses nombreux malades se tenaient immobiles devant ce regard redoutable. Au bout de quelques semaines de service auprès du roi, il donna à Sa Majesté un rasoir pour se faire la barbe et un canif pour se couper les ongles. A cette occasion, d'autres médecins l'accusèrent avec violence et imprudemment devant la chambre des communes. M. Burke se montra très-sévère, et demanda impérativement si le royal malade en avait souffert, et quel était ce pouvoir que possédait le docteur de se faire obéir par la terreur. « Mettez les bougies entre nous, répliqua le docteur d'un ton également impératif, et je vais vous donner la réponse. Je l'ai regardé *ainsi*... Oui, Monsieur, *ainsi*... » M. Burke détourna la tête et ne répondit rien, reconnaissant le pouvoir de ce regard de *basilic.* Le docteur aimait à raconter cette histoire.

20 Que ce siècle soit une époque de décadence pour la littérature anglaise, c'est ce que tout homme qui a examiné tranquillement ce

sujet ne peut mettre en doute. Qu'il y ait des hommes de génie parmi les poëtes actuels, cela ne prouverait rien, car, comme on l'a fort bien dit, après celui qui établit le gouvernement de son pays, le plus grand génie est celui qui le renverse. Personne n'a jamais refusé le génie à Marini, qui non-seulement a corrompu le goût littéraire de l'Italie, mais encore celui de toute l'Europe pendant près d'un siècle; la source de l'état déplorable de la poésie anglaise est dans ce système absurde de déprécier Pope, qui pendant ces dernières années a été une sorte d'épidémie toujours croissante. Les lakistes, leur école et tous ceux qui les approchent, Moore lui-même, les professeurs dilettanti, les vieux gentilshommes qui traduisent et imitent, les jeunes dames qui écoutent et répètent, les baronnets qui invitent les mauvais poëtes à dîner à la campagne; la petite fraction des gens d'esprit et la grande corporation des bas-bleus, se sont dernièrement réunis pour déprécier ce grand poëte; et qu'avons-nous mis à sa place? l'école des lacs, qui commence avec un poëme épique écrit en six semaines (Jeanne-d'Arc nous en avertit elle-même) et finit avec une ballade comme Pierre Bell, que l'auteur a mis vingt ans à composer, comme il prend soin de nous en informer. Qu'avons-nous mis à la place? un déluge de romans flasques et inintelligibles, imités de Scott et de moi-même, qui avons fourni les meilleurs matériaux pour soutenir ce déplorable système. Qu'avons-nous mis à la place? *Madoc*, *Talaba*, *Kehama, Gebir*, et tant d'autres baragouinages écrits dans toutes les mesures, mais qui n'ont pas le sens commun. » — *Lettres de Byron*. 1819.

21 Fameux perruquier.

22 *Iro pauperior*. C'est ce mendiant qui boxa avec Ulysse pour un morceau de chevreau rôti, et perdit la moitié de ses dents par-dessus le marché.

23 La mine d'or de Wicklow, en Irlande, qui fournit assez de métal pour dorer une mauvaise guinée.

24 Comme Pope a pris la liberté de maudire Homère, auquel il a tant d'obligation, on peut donc se permettre par une licence poétique de maudire qui que ce soit en vers, et en cas de mauvaise querelle je me prévaudrai de cet illustre prédécesseur.

25 Pour l'anecdote de la tragédie de Billy Havart, voyez la *Vie de Garrick*, par Davies. Je crois qu'elle s'appelait *Régulus* ou *Charles Ier*. Aussitôt que l'on sut qu'il était l'auteur, les spectateurs diminuèrent, et le libraire refusa de lui donner la somme convenue. « Havard, dit Davies, en était à ses dernières ressources, et on lui proposa pour rétablir ses affaires de traiter l'histoire de Charles Ier, comme propre à captiver la faveur publique. Havard préférait encore à l'argent et à la réputation le droit d'avoir toutes ses aises, et Giffard le directeur insista sur cette clause, qu'il le logerait jusqu'à ce que la pièce fût achevée. Il y consentit, et Giffard l'enferma sous clef. La

pièce fut jouée avec grand profit pour le directeur et quelque gloire pour l'auteur, dont elle rétablit un peu les finances. La curiosité publique voulut connaître l'auteur. C'était un secret qu'il fallait craindre de divulguer; mais Havard aimait trop sa réputation pour pouvoir longtemps garder le silence au delà de la douzième représentation. Au moment où Havard s'avoua l'auteur, les auditeurs diminuèrent sensiblement, et son libraire refusa de lui donner la somme de 100 l. st. pour le manuscrit. »

26 Dans le manuscrit se trouvaient les deux vers et la note suivants :

« Ce que les dieux, les hommes et les affiches interdisent, le diable et Jeffrey le permettent à un Picte. »

27 Voici le charitable passage de la *Revue éclectique* auquel fait allusion lord Byron :

« Si le noble lord et le savant avocat ont le courage nécessaire pour venger leurs offenses réciproques, nous entendrons probablement bientôt l'explosion d'une nouvelle balle de papier dans le goût du dernier duel que ce dernier a eu ou a feint d'avoir avec Little Moore. Il y a, sinon dans la critique, au moins dans la satire, des motifs suffisants pour forcer tout homme d'honneur à défier le provocateur à un combat mortel. »

28 « Hélas! je ne puis pas frapper de pareils malheureux. »

Macbeth.

29 Voir la critique de la *Revue d'Édimbourg* sur les *Heures de Paresse*.

30 *Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.*

31 La passion de Byron pour la boxade le mit en rapport dans la suite avec Jackson, le plus distingué et, pour tout dire, le plus *craint* des professeurs de cet art, et il conserva le reste de sa vie une grande affection pour cet homme. Dans une note du XIe chant de *Don Juan*, il l'appelle son vieil ami, son maître et son guide corporel.

32 La *Jeanne d'Arc* de M. Southey est un peu plus immaculée que la *Pucelle* de Voltaire.

33 Comme le *Richard* de sir Bland Burgess, dont j'ai lu le dixième chant à Malte, sur une malle de la fabrique d'Eyres, 19, Cockspur-street. Si l'on en doute, je produirai le porte-manteau d'où j'ai tiré ma citation.

34 Lord Byron avait d'abord écrit :

Boiteux comme moi, mais poëte meilleur.

Après avoir lu les mémoires de M. Moore, on comprendra facilement pourquoi Byron a changé ce passage sur le manuscrit.

35 La main rouge d'Ulster figure habituellement dans les armoiries d'un baronnet des Trois-Royaumes.

36 *Pollion*, dans le manuscrit original *Rogers*.

37 Dans le manuscrit original on lit :

« Quelques pairs versificateurs, Carlisle ou Carysfort. »

A ce vers est jointe cette note. Je ne connais rien quant à présent du comte de Carysfort; mais ayant lu par hasard en Morée, dans de vieux journaux, l'annonce de plusieurs poëmes et tragédies par sa seigneurie, et étant moi-même un rimeur, il me pardonnera la liberté que je prends, pour compléter mon vers, de placer son nom à côté de celui d'un autre comte.

38 Que M. Gifford me permette d'introduire ici le seul survivant, le dernier des Romains et des Cruscanti, Edwin. Il est aussi vivant que dans les jours de Bavius. Je croyais que Fitzgerald était le dernier des poëtes, mais il n'en est que l'avant-dernier depuis l'*Épître familière à l'éditeur du* Morning-Chronicle :

« Que de rames de papier, que de flots d'encre emploient certains hommes qui n'ont jamais pensé! Peut-être en direz-vous autant de moi. Cependant je continuerai d'écrire, et je me dirai pourquoi? Rien n'est aussi déplorable, vous ne pouvez le nier; mais qui peut instruire les hommes sans risquer de les ennuyer? »

39 Voyez le *Lycidas* de Milton.

40 Minerve était sortie la première du cerveau de Jupiter, et une suite de productions inqualifiables l'avaient suivie, tels Madoc, etc.

41 Une croûte pour les critiques (la *Répétition*).

42 Les domestiques sont les seuls assez heureux pour pouvoir se retirer, tout le reste des malheureux sujets du royaume littéraire étant obligé par courtoisie d'entendre le récit des vers de Fitzgerald.

43 *Fitzscribble*, primitivement *Fitzgerald*.

44 Nous parlions un jour, dit Boswell, sur le suicide. — Johnson. « Je n'ai jamais pensé à me détruire. » — Je posai l'hypothèse d'Eustache Budgell, qui, accusé d'avoir falsifié un testament, se jeta dans la Tamise avant que son crime fût prouvé : — « Supposez, Monsieur, disais-je, qu'un homme est sûr que s'il vit quelques jours de plus sa fraude sera découverte, et qu'il sera, en conséquence, déshonoré et chassé de la société.— Johnson. Alors, Monsieur, qu'il aille dans quelque pays éloigné, quelque endroit où il est inconnu; mais qu'il n'aille pas dans l'enfer, où il est connu. »

LA

MALÉDICTION DE MINERVE[1].

— « Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit. »
Æneid., lib. XII.

Athènes, couvent des Capucins, 17 mars 1811.

Sur les collines de la Morée s'abaisse avec lenteur le soleil couchant, plus charmant à sa dernière heure[2]. Ce n'est pas une clarté obscure, comme dans nos climats du nord; c'est une flamme sans voile, une lumière vivante. Les rayons jaunes qu'il darde sur la mer calmée dorent la verte cime de la vague onduleuse et tremblante. Au vieux rocher d'Egine et à l'île d'Hydra, le dieu de l'allégresse envoie un sourire d'adieu ; il suspend son cours pour éclairer encore ces régions qu'il aime, mais d'où ses autels ont disparu. L'ombre des montagnes descend rapidement et vient baiser ton golfe glorieux, Salamine indomptée! Leurs arcs azurés, s'étendant au loin à l'horizon, se revêtent d'un pourpre plus foncé sous la chaleur de son regard; çà et là sur leurs sommets, des teintes plus éclairées attestent son joyeux passage, et reflètent les couleurs du ciel, jusqu'à ce qu'enfin sa lumière est voilée aux regards de la terre et de l'Océan, et derrière son rocher de Delphes il s'affaisse et s'endort.

Ce fut par un soir comme celui-ci qu'il jeta son rayon le plus pâle, lorsque ton sage, ô Athènes, le vit pour la dernière fois. Avec quelle anxiété les meilleurs d'entre tes fils suivirent du regard sa mourante clarté, dont le départ allait clore le dernier jour de Socrate immolé[3] !—Pas encore! —pas encore !—Le soleil s'arrête sur la colline, il prolonge l'heure précieuse du dernier adieu; mais aux regards d'un mourant, triste est sa lumière, sombres sont les teintes naguère si douces de la montagne. Phébus semble jeter un voile de tristesse sur cette terre aimable, cette terre à laquelle jusqu'alors il avait toujours souri; mais avant qu'il eût dis-

paru derrière la cime du Cithéron, la coupe de mort était vidée,—l'âme avait pris son vol, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, qui vécut et mourut comme nul ne saura vivre et mourir.

Mais, voyez! des hauteurs de l'Hymette à la plaine, la reine des nuits prend possession de son silencieux empire[1]; nulle vapeur humide, avant-coureur de l'orage, ne voile son beau front, ne ceint ses brillants contours. La blanche colonne salue avec reconnaissance la venue de l'astre, dont sa corniche reflète les rayons, et, du haut du minaret, le croissant, son emblème, étincelle de ses feux. Les bouquets d'oliviers, au loin épars, aux lieux où le doux Céphise promène son filet d'eau; le cyprès mélancolique, près de la mosquée sainte; le riant kiosque et sa brillante tourelle, et, près du temple de Thésée, ce palmier solitaire s'élevant triste et sombre au milieu de ce calme sacré; tous ces objets, revêtus de teintes variées, captivent la vue, et insensible serait celui qui les verrait avec indifférence.

La mer Egée, dont à cette distance on n'entend plus la voix, apaise le courroux de ses ondes; son vaste sein, reflétant des teintes plus suaves, se déroule en longues nappes de saphir et d'or, mêlées aux ombres de mainte île lointaine, dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'Océan.

C'est ainsi que, dans le temple de Pallas, j'observais les beautés du paysage et de la mer, seul, sans amis, sur ce magnifique rivage dont les chefs-d'œuvre et les exploits ne vivent plus que dans les chants des poëtes; pendant que mes regards erraient sur cet édifice incomparable, sacré pour les dieux et mutilé par l'homme, le passé m'apparaissant, pour moi le présent cessait d'exister, et la Grèce redevenait la patrie de la gloire.

Les heures s'écoulaient et le disque de Diane avait parcouru dans ce beau ciel la moitié de sa carrière, et cependant je continuais sans me lasser à parcourir ce temple désert, consacré à des dieux disparus sans retour, mais prin-

cipalement à toi, ô Pallas! La lumière d'Hécate, brisée par les colonnes, tombait plus mélancolique et plus belle sur le marbre glacé. où le bruit de mes pas, qui s'effrayaient eux-mêmes, semblable à un écho de mort, faisait frissonner mon cœur solitaire.

Plongé dans mes méditations, je cherchais, à l'aide de ces débris du naufrage de la Grèce, à ranimer les souvenirs de sa race vaillante, quand soudain une forme gigantesque s'avança devant moi, et Pallas m'aborda dans son temple.

Oui, c'était Minerve elle-même, mais combien différente de ce qu'elle était lorsqu'elle parut en armes dans les champs dardaniens! elle n'était plus telle que par son ordre elle apparut sous le ciseau de Phidias : les terreurs de son front redoutable avaient disparu; son inutile égide ne portait plus de Gorgone; son casque était bosselé, et sa lance brisée semblait faible et inoffensive même à des yeux mortels. La branche d'olivier qu'elle daignait tenir encore se flétrissait sous le contact de sa main; ses grands yeux bleus, les plus beaux encore de l'Olympe, étaient baignés de célestes pleurs; son hibou voltigeait lentement autour de son casque endommagé, et joignait ses cris lugubres à la douleur de sa maîtresse.

« Mortel, » me dit-elle, « la rougeur qui couvre ton visage m'annonce que tu es Anglais, nom autrefois glorieux d'un peuple le premier en puissance et en liberté, descendu aujourd'hui dans l'estime du monde, mais surtout dans la mienne : désormais on trouvera Pallas à la tête de ses ennemis. Veux-tu savoir le motif de ces mépris? jette les yeux autour de toi. Ici, survivant à la guerre et à l'incendie, j'ai vu expirer successivement plusieurs tyrannies. Echappée aux ravages des Turcs et des Goths [5], il a fallu que ton pays envoyât ici un spoliateur qui les surpassât tous [6]. Regarde ce temple vide et profane : compte les débris qui lui restent encore; ceux-ci furent placés par Cécrops; ceux-là furent ornés par Périclès [7]; ce monument fut élevé par Adrien, aux jours de la décadence de l'art. J'ai d'autres obligations

encore attestées par ma gratitude : — sache qu'Alaric et Elgin ont fait le reste. Afin que personne n'ignore de quel pays est venu le spoliateur, le mur indigné porte son nom odieux [8]; ainsi c'est Pallas reconnaissante qui protége la gloire d'Elgin : là-bas est son nom, là-haut tu vois son ouvrage. Ici, que les mêmes honneurs soient décernés au monarque des Goths et au pair d'Ecosse ! Le premier puisa son droit dans la victoire ; le second n'en eut aucun, il vola lâchement ce que de moins barbares que lui avaient conquis. Ainsi lorsque le lion abandonne sa proie, le loup arrive après lui ; puis vient le lâche et vil jackal : les premiers dévorent la chair et le sang de la victime, le dernier se contente de ronger les os en toute sécurité. Cependant les dieux sont justes, et les crimes ont leur châtiment. Voyez ce qu'Elgin a gagné et ce qu'il a perdu ! un autre nom uni au sien déshonore mon temple. Diane dédaigne d'éclairer cet endroit de ses rayons ! Les injures de Pallas ne sont pas restées impunies : Vénus a pris sur elle la moitié de sa vengeance [9]. »

Elle se tut un moment ; alors j'osai répondre, pour calmer le ressentiment qui étincelait dans ses regards : « Fille de Jupiter ! au nom de l'Angleterre outragée, permets qu'un Anglais désavoue un tel acte. N'accuse pas l'Angleterre ; elle ne lui a pas donné le jour : non, Pallas, non, ton spoliateur est Ecossais. Veux-tu savoir quelle est la différence ? Du haut des tours de Phylé, regarde la Béotie ; — notre Béotie à nous, c'est la Calédonie. — Je sais pertinemment que sur ce pays bâtard [10] la déesse de la sagesse n'a jamais eu d'influence ; c'est un sol aride où la nature est condamnée à ne produire que des germes stériles et des esprits rétrécis ; le chardon qui croît sur cette terre est l'emblème de tous ceux qui l'habitent ; terre de bassesses, de sophismes et de brouillards, inaccessible à tout sentiment généreux. Chaque brise exhalée de la montagne brumeuse et de la plaine marécageuse imprègne de ses lourdes vapeurs les cerveaux humides, qui se répandent ensuite au dehors, fan-

geux comme leur sol, froids comme leurs neiges natales. Mille projets d'étourderie et d'orgueil dispersent au loin cette race de spéculateurs. Ils vont à l'est, à l'ouest; partout, excepté au nord, en quête de gains illégitimes. Et c'est ainsi que dans un jour maudit, un Picte est venu ici jouer le rôle de voleur! Cependant la Calédonie s'honore de quelques hommes de mérite, comme la stupide Béotie a vu naître Pindare. Puisse le petit nombre de ses grands écrivains et de ses braves, concitoyens du monde et vainqueurs de la mort, secouer la sordide poussière d'une telle patrie, et qu'ils égalent en gloire les fils d'un plus heureux rivage! de même qu'autrefois, dans une ville coupable, il eût suffi de dix noms pour sauver une race infâme. »

« Mortel! » reprit la vierge aux yeux bleus, « écoute-moi encore, et porte mes décrets à ta rive natale. Toute déchue que je suis, je puis encore retirer mes inspirations à des pays comme le tien, et ce sera là ma vengeance. Entends donc en silence mes ordres irrévocables; entends et crois, le temps se chargera du reste.

« D'abord ma malédiction tombera sur la tête de l'auteur de ce forfait, — sur lui et sur toute sa postérité; que tous ses fils soient aussi stupides que leur père, et qu'il n'y ait pas en eux une seule étincelle d'intelligence; si l'un d'eux s'avise d'avoir de l'esprit et de faire rougir la race paternelle, c'est un bâtard, issu d'un sang plus généreux: qu'il continue ses bavardages avec ses artistes mercenaires, et que les éloges de la sottise le dédommagent de la haine de la sagesse; qu'ils exaltent longtemps encore le goût de leur patron, lui dont le goût le plus noble, qui lui vient du *terroir*, est un goût mercantile; lui qui a le talent de vendre, et — que ce jour honteux vive dans la mémoire! — de rendre l'état acquéreur de ses déprédations [11]. Cependant West le complaisant, West le vieux radoteur, le pire des barbouilleurs de l'Europe, le meilleur que possède l'Angleterre, viendra de sa main tremblante retourner chacun de ses modèles, et à quatre-vingts ans recon-

naîtra qu'il n'est qu'un écolier [12]. Que tous les boxeurs de Saint-Gilles soient rassemblés, afin que l'on compare la nature avec l'art. Pendant que des rustres grossiers admirent avec un étonnement stupide «la boutique de pierres» de sa seigneurie [13], on y verra accourir la foule empressée des fats qui viendront y flâner et y babiller; et mainte demoiselle languissante jettera en soupirant un regard curieux sur les statues gigantesques : affectant de promener sur la salle un coup d'œil distrait, elle ne remarque pas moins les larges épaules et les vastes proportions, déplore la différence d'*alors* avec *aujourd'hui*, et s'écrie : « Ces Grecs étaient vraiment fort bien! » puis, comparant à voix basse ces hommes-là avec les nôtres, elle envie à Laïs ses amants athéniens. Quand une moderne demoiselle trouvera-t-elle de pareils adorateurs? Hélas! il s'en faut que sir Harry soit un Hercule! et au milieu de la foule ébahie, il se trouvera peut-être un calme spectateur qui, jetant autour de lui un regard de douleur mêlé d'indignation, admirera l'objet volé en abhorrant le voleur. Oh! que la haine soit le prix de sa rapacité sacrilége, qu'elle empoisonne sa vie, et s'acharne encore sur sa cendre! La vengeance le suivra par delà le tombeau. L'avenir le mettra à côté de l'incendiaire d'Ephèse ; Erostrate, Elgin, sur ces deux noms réunis pèsera la réprobation des siècles et de l'histoire; une égale malédiction attend ces deux grands forfaits, dont le dernier peut-être surpasse l'autre en perversité.

« Qu'il demeure donc éternellement, statue immobile, sur le piédestal du mépris. Mais ce n'est pas lui seulement que frappera ma vengeance ; elle s'étendra aussi sur l'avenir de ta patrie. Il n'a fait qu'imiter l'exemple que l'Angleterre elle-même lui avait souvent donné. Vois la flamme qui s'élève du sein de la Baltique, et ce vieil allié qui maudit une guerre perfide [14]. Pallas n'a point prêté sa sanction à de tels actes, elle n'a point rompu le pacte qu'elle-même avait fait. Elle s'éloigna de ces conseils cou-

pables, de ce combat déloyal; mais elle laissa derrière elle son égide à la tête de Gorgone, don fatal qui changea en marbre vos amis, et réduisit Albion à rester seule au milieu de la haine universelle.

« Regarde l'Orient, où les peuples basanés du Gange ébranlent dans ses fondements votre tyrannique empire! La rébellion lève sa tête sinistre; la Némésis de l'Inde venge ses fils immolés; l'Indus roule ses ondes ensanglantées, et réclame du Nord la longue dette de sang qu'il a contractée avec lui. Ainsi puissiez-vous périr! — Quand Pallas vous donna vos priviléges d'hommes libres, elle vous interdit de faire des esclaves.

« Contemple maintenant votre Espagne! — Elle presse la main qu'elle abhorre; elle la presse pourtant, et vous repousse loin du seuil de ses villes. J'en atteste Barossa! ses champs peuvent nous dire à quelle patrie appartenaient les braves qui ont combattu et sont morts. Il est vrai que la Lusitanie, alliée généreuse, fournit un faible contingent de combattants et parfois de fuyards. O champs de bataille glorieux! Bravement vaincu par la famine, pour la première fois le Gaulois bat en retraite, et tout est dit! Mais est-ce Pallas qui vous a appris qu'une retraite de l'ennemi était une compensation suffisante de trois longues olympiades de revers?

« Enfin, jette les yeux à l'intérieur. — C'est un spectacle sur lequel vous n'aimez pas arrêter vos regards. Vous y trouvez l'incurable désespoir et son farouche sourire; la tristesse habite votre métropole : en vain l'orgie y fait entendre ses hurlements, la famine y tombe d'épuisement, et le vol rôde dans ses rues. Chacun y déplore des pertes plus ou moins grandes; l'avare ne redoute plus rien, car il ne lui reste plus rien à perdre. « Bienheureux papier-monnaie [18]! » qui osera chanter tes louanges? Il pèse comme du plomb sur les ailes fatiguées de la corruption; cependant Pallas a tiré l'oreille à chaque premier ministre, mais ils n'ont daigné entendre ni les Dieux ni les hommes.

Un seul, rougissant de l'état en faillite, invoque le secours de Pallas, — mais il est trop tard : il raffole de ***, s'humilie devant ce Mentor, bien que lui et Pallas n'aient jamais été amis! Vos sénats écoutent celui dont ils n'avaient jamais entendu la voix, présomptueux naguère, et tout aussi absurde aujourd'hui. C'est ainsi qu'on vit autrefois la nation sensée des grenouilles jurer foi et obéissance au roi « Soliveau; » vos gouvernants ont fait choix de ce noble crétin, comme jadis l'Egypte prit un oignon pour dieu.

« Maintenant, adieu! jouissez du moment qui vous reste; étreignez l'ombre de votre puissance évanouie, méditez sur l'écroulement de vos projets les plus chers; votre force n'est plus qu'un vain mot, votre factice opulence un rêve. Il est parti cet or que vous enviait le monde, et le peu qui en reste, des pirates en trafiquent [16] : les guerriers automates, achetés en tout lieu, ne viennent plus en foule s'enrôler dans vos rangs mercenaires. Sur le quai désert, le marchand oisif contemple avec tristesse ces ballots qu'aucun navire ne vient plus chercher; on voit revenir les marchandises qui n'ont pu trouver d'acheteurs et vont pourrir sur la rive encombrée; l'artisan affamé brise son métier inutile, et son désespoir n'attend plus que le signal de la catastrophe qui s'avance. Dans le sénat de votre état qui s'affaisse, montrez-moi l'homme dont les conseils ont quelque poids! Dans cette enceinte où régna la parole, nulle voix n'est puissante; les factions elles-mêmes cessent de plaire à une terre factieuse; et cependant des sectes rivales agitent cette île, sœur de l'Angleterre, et d'un bras fanatique chacune à son tour y allume la flamme des bûchers.

« C'en est fait, et puisque les avertissements de Pallas sont inutiles, les Furies vont saisir le sceptre qu'elle abdique, et, promenant sur la face du royaume leurs torches embrasées, leurs mains farouches vont déchirer ses entrailles. Mais il reste encore une crise à passer, et la Gaule pleu-

rera avant qu'Albion porte ses chaînes. La pompe de la guerre, l'éclat des légions, ces brillants uniformes auxquels sourit Bellone, les sons éclatants du clairon, le roulement sonore du tambour qui envoie à l'ennemi un belliqueux défi, le héros qui s'élance à la voix de son pays, la gloire qui accompagne la mort du guerrier, tout cela enivre un jeune cœur de délices imaginaires et pare à ses yeux le jeu sanglant des batailles. Mais apprends ce que peut-être tu ignores : ils sont à bon marché les lauriers qui ne coûtent que la mort; ce n'est pas dans le combat que se délecte le Carnage : c'est son jour de merci qu'un jour de bataille; mais quand la victoire a prononcé, que le terrain lui demeure, bien que souillé de sang, c'est alors que son heure est venue. Vous n'avez encore connu que par ouï-dire ses forfaits les plus atroces; les paysans massacrés, les femmes déshonorées, les maisons livrées au pillage, les moissons détruites, ce sont là des maux étranges pour ceux qui n'ont jamais courbé le front sous le glaive d'un vainqueur. De quel œil vos bourgeois fugitifs verront-ils de loin l'incendie dévorer leurs villes, et les flammes jeter sur la Tamise épouvantée leurs rougeâtres reflets? Ne t'en indigne pas, Albion! car elle t'appartenait la torche qui, du Rhin jusqu'au Tage, alluma de semblables bûchers. Quand ces calamités viendront à fondre sur tes rivages, demande-toi qui, de ces peuples ou de toi, les a plus méritées. Le sang pour le sang, telle est la loi du ciel et des hommes; et c'est en vain qu'elle déplorerait les suites de la guerre, celle qui la première en donna le signal. »

NOTES.

[1] Cette fière philippique contre lord Elgin, dont la collection de marbres athéniens a été achetée par l'Angleterre, en 1816, au prix de 35,000 l. st., fut écrite à Athènes en mars 1811, et devait paraître avec les *Souvenirs d'Horace;* mais, comme cette satire, elle fut supprimée par l'auteur pour des motifs qu'on comprendra facilement. Elle parut

pour la première fois en 1828. Certes, rien de moins étonnant que l'âme de lord Byron ait été puissamment émue à la vue du Parthénon ainsi dépouillé; mais peut-être est-il permis de dire toutefois que si ces précieux marbres fussent restés à Athènes, ils eussent sans doute péri au milieu des scènes de violence dont cette ville a été le théâtre, tandis que leur présence en Angleterre, où tout le monde peut les admirer, a déjà eu les plus heureuses influences sur les beaux-arts. Les allusions politiques contenues dans ce poëme n'ont pas besoin de beaucoup de développements; il contient en outre plusieurs vers que l'auteur aurait désapprouvés sans doute après plus mûre réflexion, mais qui, dans leur ensemble, offrent un échantillon trop remarquable de la vigueur satirique de lord Byron, pour pouvoir être omis dans une édition complète de ses œuvres.

2 Les beaux vers qui commencent ce poëme jusqu'au paragraphe « Seule dans les murs du temple de Pallas, » parurent pour la première fois au commencement du troisième chant du *Corsaire*, l'auteur ayant abandonné sa première idée de publier cette énergique satire.

3 Socrate but la ciguë peu de temps avant le coucher du soleil (heure des exécutions à mort), malgré les prières de ses disciples, qui le suppliaient d'attendre au moins l'heure officielle.

4 Le crépuscule, en Grèce, est plus court que dans nos climats; les jours sont aussi plus longs en hiver, plus courts en été.

5 Sur le mur extérieur de la chapelle, du côté de l'occident, on lit ces mots gravés dans la pierre :

QUOD NON FECERUNT GOTI
HOC FECERUNT SCOTI.

6 On lit dans le manuscrit : « Ah! Athènes, à peine échappée aux Turcs et aux Goths, l'enfer t'envoie un misérable Écossais pire qu'eux encore! »

7 Cela s'applique à la ville en général, et non à l'Acropolis en particulier. Le temple de Jupiter Olympien, que quelques-uns croient être le Panthéon, fut achevé par Adrien. Il reste encore debout seize colonnes du plus beau marbre et d'une magnifique ordonnance.

8 On lit dans le manuscrit :

Aspice quos Pallas Scoto concedit honores;
Infra stat nomen, — facta supraque vide.

9 Le nom de sa seigneurie et celui d'une personne qui ne le porte plus aujourd'hui sont gravés très-distinctement sur le Parthénon. Non loin de là sont les débris des bas-reliefs qu'on mit en pièces en voulant les enlever.

10 *Bâtarde de l'Irlande*, suivant sir Callaghan O'Brallaghan.

11 En 1816, le parlement vota 35,000 liv. st. pour l'achat des marbres de lord Elgin.

12 M. West, en voyant la collection de lord Elgin (je suppose que

nous aurons bientôt la collection d'Abershaw et de Jack Shephard), avoua qu'il n'était qu'un véritable écolier.

13 Le pauvre Crib fut singulièrement intrigué en voyant pour la première fois l'exposition des marbres dans la maison d'Elgin. Il demanda si c'était une boutique de marbre. Il se trompait moins qu'il ne croyait.

14 Le bombardement de Copenhague.

15 Béni soit le papier-monnaie, dernière ressource qui prête à la corruption des ailes pour se propager! POPE.

16 *The Deal and Dover*, les trafiquants en espèces monnayées.

LA VALSE[1],

HYMNE-APOSTROPHE.

« Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi,
Exercet Diana choros..... » VIRGILE.

Telle au sommet du Cynthe, aux bords de l'Eurotas,
Diane, au sein des nuits, sur la verte fougère,
Conduit ses chœurs brillants et leur danse légère.

A L'ÉDITEUR.

Je suis un gentilhomme de province habitant un comté du centre du royaume. J'aurais pu me faire nommer, dans certain bourg, membre du parlement ; l'on m'a offert autant de voix qu'en a recueilli le général T. le dernier jour du poll [2] aux élections de 1812. Mais je suis tout entier au bonheur domestique, ayant épousé il y a quinze ans, dans un voyage que je fis à Londres, une très-respectable demoiselle. Nous avons vécu heureux à Hornem-Hall jusqu'à l'automne dernier, où nous avons été invités par la comtesse de Waltzaway (parente éloignée de mon épouse) à passer l'hiver à la ville. N'y voyant aucun inconvénient, et ayant deux filles en âge de se marier (ou, selon vos expressions, *marketable*), de plus, un procès d'hypothèque sur notre patrimoine de famille à suivre à la chancellerie, nous partîmes dans notre antique voiture; mais ma femme m'en fit peu à peu tellement rougir que j'ai été obligé d'acheter d'occasion une *barouche* dont j'occupe le siége, dit mistriss Hornem, et d'où je conduis les chevaux; en revanche, la placé de l'intérieur est réservée à l'honorable Augustus Tiptoe, son partner officieux et son chevalier à l'Opéra. Entendant beaucoup louer la danse de mistriss Hornem (elle excellait surtout dans les menuets d'anniversaire à la fin du dernier siècle), je quittai mes bottes pour aller chez la comtesse, m'attendant à voir une danse de province, ou du moins des cotillons, des bourrées, et tous les vieux pas arrangés sur des airs nouveaux. Mais jugez de ma surprise en voyant à mon arrivée cette pauvre et chère mistriss Hornem les bras autour des reins d'un énorme gentilhomme à la démarche de hussard, et que je ne connaissais en aucune façon ; lui, de son côté, l'enveloppait presque entière dans ses bras, et ils tournaient,

tournaient, tournaient, sur un air de bas en haut et de haut en bas qui me rappelait le *bac johe*, seulement plus *affectuoso*, et qui me troublait le cerveau; mais, à mon grand étonnement, il était loin de produire le même effet sur ma femme. Un moment ils s'arrêtèrent, et je crus qu'ils allaient s'asseoir ou tomber; mais non; le hussard, replaçant sa main sur l'épaule de mistriss Hornem, *quam familiariter* [3], comme disait Térence quand j'étais à l'école, ils marchèrent pendant une minute, puis se remirent à tourner comme deux hannetons enfilés dans une même aiguille. J'avais demandé ce que tout cela signifiait, lorsqu'une enfant, pas plus grande que notre Whilelmina (nom que je n'ai jamais vu ailleurs que dans le *Vicaire de Wakefield*, quoique sa mère prétende que ce soit celui de la princesse Swappenbach), me répondit avec un éclat de rire : « Seigneur Dieu! ne voyez-vous pas qu'ils *valsent?* » ou *walsent* (j'ai oublié lequel des deux); et puis l'enfant se leva, et elle, sa mère et ses sœurs se mirent à tourner jusqu'au souper. Aujourd'hui que je connais ce divertissement, je l'aime à la folie, autant que mistriss Hornem elle-même (quoique j'aie failli me casser les jambes, et que j'aie renversé quatre fois la femme de chambre de mistriss Hornem en répétant le matin cet exercice). En un mot, je l'aime tant, que, possédant une certaine facilité pour faire les vers, comme je l'ai suffisamment prouvé dans quelques ballades sur les élections et des chansons en l'honneur de toutes nos victoires, quoique depuis longtemps les occasions m'eussent un peu manqué, je me suis mis à ma table, et, avec l'aide de Fitzgérald, écuyer, et de quelques conseils du docteur Busby (dont je suis le cours : je suis ravi de la manière dont le docteur Busby déclame le dernier ouvrage de son père, l'*Epître à Drury-Lane*), j'ai composé l'hymne que voici pour faire connaître mes sentiments au public, que je méprise cependant aussi bien que les critiques.

Agréez, Monsieur, etc.

HORACE HORNEM.



LA VALSE.

Muse aux pieds qui scintillent! toi dont le magique pouvoir, naguère limité aux jambes, s'étend maintenant aux

bras; Terpsichore, — trop longtemps réputée vierge, — terme de reproche qui était pour toi une injure, brille désormais dans tout ton éclat, la moins vestale des neuf chastes Sœurs! Loin de toi et des tiens l'épithète de prude: raillée, mais triomphante; attaquée par la médisance, mais invaincue: tes pieds doivent triompher en courant, pourvu que tes jupes soient d'une hauteur raisonnable; ton sein, — pourvu qu'il soit suffisamment découvert, — peut se passer de bouclier; danse, — entre en campagne sans armure, et à l'abri de la *plupart* des attaques, malgré sa naissance un peu équivoque, reconnais la « Valse » pour ta fille.

Salut, nymphe agile! à qui le jeune hussard, voué en favori au culte de la Valse et de la guerre, consacre ses nuits, malgré éperons et bottes! spectacle unique depuis Orphée et ses bêtes; salut, Valse inspiratrice! — qui vis sous tes bannières combattre pour la mode un moderne héros, alors que sur les bruyères d'Houslow, rivalisant la gloire de Wellesley[4], il arma le chien de son pistolet, — tira, — et manqua son adversaire, — mais atteignit son but; salut! muse mobile, à qui nos belles donnent de leur cœur tout ce qu'elles peuvent donner, nous laissant prendre le reste. Oh! que n'ai-je le talent facile de Busby ou de Fitz; le royalisme du premier, l'esprit du second, pour « *énergiser* le sujet que je traite[5], » et rendre un digne hommage à Bélial et à sa danse!

Valse impériale, importée des bords du Rhin (renommé pour ses produits héraldiques et vignicoles), puisses-tu continuer longtemps à être affranchie de tout droit de douane, et à l'emporter même sur le vin du Rhin! Sous plus d'un rapport, vos qualités se ressemblent: il comble le vide de nos caves, — toi, celui de notre population. C'est à la tête qu'il s'adresse; — ton art, plus subtil, se contente de porter l'ivresse au cœur irréfléchi: tu fais couler dans les veines ton doux poison, et éveilles dans nos sens de lubriques désirs.

O Allemagne! j'en appelle à l'ombre du céleste Pitt, que de choses tu nous as données, avant que la maudite Confédération t'eût livrée aux Français, pour ne plus nous laisser que tes dettes et tes danses! Dépouillés des subsides et du Hanovre, nous te bénissons encore, — car il nous reste Georges III, des rois le meilleur, et qui a surtout un titre sacré à notre reconnaissance, c'est d'avoir daigné engendrer Georges IV. A l'Allemagne et à ses sérénissimes altesses, qui nous doivent des millions, — ne devons-nous pas la reine? Que ne devons-nous pas encore — à cette Allemagne si prodigue à notre égard de ses Brunswickois et de ses princesses, qui, en échange de notre sang roturier, nous a donné du sang royal, de la race pure de ses teutoniques haras; qui enfin, — et que de torts un tel cadeau n'effacerait-il pas! — nous a envoyé une douzaine de ducs, quelques rois, une reine, — et la Valse?

Mais laissons-la en paix, — avec son empereur et sa Diète, soumis aujourd'hui au bon plaisir de Bonaparte! Retournons à mon sujet. — O muse de l'agilité! dis-nous comment la Valse apparut pour la première fois en Albion.

Portée sur les ailes des vents hyperboréens, partie de Hambourg (à une époque où Hambourg avait encore ses courriers) avant que la Renommée malencontreuse, — forcée de gravir les neiges de Gottenburg, y restât engourdie par le froid, ou, se réveillant en sursaut, approvisionnât de mensonges le marché d'Heligoland; alors que Moscou non brûlé avait encore des nouvelles à expédier, et n'avait pas dû sa ruine à une main amie; elle vint, la Valse, et avec elle arrivèrent certains paquets de dépêches et de gazettes véridiques; là flamboyait entre autres la bienheureuse dépêche d'Austerlitz, qui laisse bien loin derrière elle et le *Moniteur* et le *Morning-Post*; il s'y trouvait aussi, presque écrasés sous le poids de la nouvelle glorieuse, dix drames et quarante romans de Kotzebüe, les lettres d'un chargé d'affaires, les airs de six compositeurs, des ballots de livres venus des foires de Francfort et de

Leipsick. Pour assurer un bon vent au navire et lui tenir lieu des sorcières laponnes, on y avait joint les quatre volumes de Meiner sur la femme; le tome le plus lourd de Brunck servait de lest, soutenu de celui de Heyné, qu'on avait pu embarquer sans exposer le navire à couler bas.

Portant cette cargaison et son aimable passagère, la délicieuse Valse, en quête d'un partner, le vaisseau fortuné aborda sur nos côtes, et vers lui se hâtèrent d'accourir les filles du pays. Ni le décent David, lorsqu'il dansa devant l'arche ce fameux pas seul qui donna à causer; ni l'amoureux fou don Quichotte quand, aux yeux de Sancho, son fandango parut dépasser un peu les bornes; ni la douce Hérodias, quand pour prix de ses pas gracieux elle obtint une tête; ni Cléopâtre sur le tillac de sa galère, n'exposèrent aux regards tant de *jambe* et plus de *gorge* que tu nous en montras, divine Valse, quand la lune te vit pour la première fois pirouetter aux accords d'un air saxon!

O vous! maris de dix ans d'hyménée, dont le front douloureux reçoit chaque année le tribut d'une épouse; vous qui comptez neuf années de moins de bonheur conjugal, et dont le front ne porte encore que les bourgeons naissants des rameaux qui le décoreront un jour, avec les ornements additionnels, soit de cuivre, soit d'or, que les tribunaux vous alloueront sans doute; vous aussi, matrones toujours si empressées à entraver le mariage d'un fils, à conclure celui d'une fille; vous, enfants de ceux que le hasard vous assigne pour pères; — fils *toujours* de vos mères, et *parfois* aussi de leurs maris; et vous enfin, célibataires, qui obtenez une vie de tourments, ou huit jours de plaisir, selon que, sous l'inspiration de l'hymen ou de l'amour, vous obtenez une épouse ou enlevez celle d'un autre; — c'est pour vous tous que vient l'aimable étrangère, et son nom retentit dans tous les salons.

Valse amoureuse! devant ta ravissante mélodie, que la gigue irlandaise et le rigaudon antique baissent humblement pavillon. Arrière les *reels* d'Ecosse! et que la Contredanse

t'abandonne le sceptre du fantastique et bondissant empire! La Valse, la Valse seule, demande tout à la fois et nos jambes et nos bras; des pieds elle est prodigue, et des mains elle n'est pas moins libérale; elle leur permet de se promener librement et devant tout le monde, là où jamais auparavant; — mais, — je vous en prie, — écartez un peu les lumières. Il me semble que ces bougies jettent une clarté trop vive, — ou peut-être est-ce moi qui suis beaucoup trop près; je ne me trompe pas, — la Valse me dit tout bas : « Mes pas légers ne s'exécutent jamais mieux que dans l'ombre! » Mais ici la muse s'arrête par bienséance, et prête à la Valse son jupon le plus ample.

Touristes observateurs de toutes les époques, in-quarto publiés sur tous les climats! dites, la lourde ronde de l'ennuyeuse Romaïque, les frétillements du fandango, les bonds du boléro, le groupe séduisant des almas de l'Egypte[6], la danse guerrière que l'Indien accompagne de ses hurlements, qu'est-ce que tout cela auprès de la Valse? que peut-on lui comparer des glaces du Kamtschatka au cap de Bonne-Espérance? Non! non! depuis Morier jusqu'à Galt, il n'est pas de touriste qui ne consacre à la Valse au moins un paragraphe.

Ombres de ces beautés dont le règne, commencé avec celui de Georges III, — est terminé depuis longtemps! — bien que vous reviviez dans les filles de vos filles, quittez le plomb de vos cercueils et revivez en personne! Que vos fantômes reparaissent dans nos salons : croyez-moi, le paradis des fous est insipide comparé à celui que vous avez perdu. La poudre perfide ne fait plus douter de l'âge des gens; de raides corsets ne blessent plus les mains indiscrètes (ces choses-là ont passé à des êtres amphibies, chèvres par le visage[7], et femmes par la taille); maintenant une jeune fille ne s'évanouit pas quand elle est serrée de trop près; mais plus elle est caressée, plus elle devient caressante; les essences et les sels sont devenus inutiles : le cordial souverain, la Valse, les a tous bannis.

Séduisante Valse! — en vain dans ta patrie Werther lui-même t'a déclarée trop libre, Werther, — assez enclin pourtant au vice décent, mais passionné sans libertinage, ébloui sans aveuglement; — en vain la douce Genlis, dans sa querelle avec Staël, a voulu te proscrire des bals parisiens; la mode te salue; des comtesses jusqu'aux reines, et les valets, valsent dans la coulisse avec les femmes de chambre; ton cercle magique s'étend de plus en plus, — il tourne, tourne toujours, — ne fût-ce que nos *cervelles*. Il n'est pas jusqu'au bourgeois qui n'essaie de bondir avec toi; et nos lourds boutiquiers pratiquent ce dont ils ne peuvent prononcer le nom. Et moi-même, vraiment, voyez comme ce glorieux sujet m'inspire, et comme dans mes vers, pour chanter la Valse, la rime trouve facilement son partner!

C'était un heureux temps que celui où la Valse fit son *début* [8]; la cour, le régent, étaient nouveaux comme elle; nouveau visage pour les amis, nouvelles récompenses pour les ennemis; nouvel uniforme pour la garde royale; nouvelles lois pour faire pendre les coquins qui demandaient du pain; nouvelle monnaie [9] (nouvelle en partie), pour aller joindre celle qui est dépensée; nouvelles victoires — que nous n'en prisons pas moins, quoique Jenky s'étonne de ses propres succès; nouvelles guerres, car les anciennes nous ont si bien réussi, que ceux qui leur survivent portent envie à ceux qui y sont morts; nouvelles maîtresses, — je me trompe, elles sont vieilles, — et pourtant quoique *vieilles* il y a dans leur fait quelque chose de très-*nouveau*; enfin, — à l'exception de quelques tours de passe-passe déjà un peu vieux, tout était neuf, meubles, balais, choses et gens; nouveaux rubans, nouvelles couleurs, nouvelles troupes; nouveaux habits retournés : ainsi dit une muse; M. — qu'en dites-vous? tel était le temps où la Valse pouvait le mieux faire son chemin dans le nouveau règne; telle était cette époque, à laquelle aucune autre ne peut être comparée. Les paniers ont disparu, les jupons sont réduits à *peu de chose*; la morale et le menuet, la vertu et les corsets, la

poudre indiscrète, ont fait leur temps. Le bal commence, — après que la fille ou la maîtresse de la maison a fait les honneurs du logis, — une altesse, soit royale, soit sérénissime, ayant la grâce aimable de Kent ou l'air capable de Gloster, ouvre le bal avec la dame complaisante dont à une autre époque on aurait pu attribuer la rougeur à la modestie. A l'endroit où la robe laisse la gorge libre, où l'on supposait autrefois qu'était le cœur [10], autour des confins de la taille qu'on lui abandonne, la main la plus indifférente peut errer sans obstacle; à son tour, la main de la danseuse peut saisir tout ce que livre à son contact la bedaine princière. Voyez avec quel édifice ils sautillent sur le parquet frotté de craie; une main de la dame repose sur la hanche royale; l'autre, avec une affection également méritoire, s'appuie sur l'épaule non moins royale : alors les deux partners s'avancent ou s'arrêtent face à face; les pieds peuvent se reposer, mais les mains restent à leur poste; les couples se succèdent chacun selon son rang : le comte d'Astérisque et lady Trois-Etoiles; sir un tel, — enfin tous ces suzerains de la mode dont on peut voir les noms bienheureux dans le « *Morning-Post*; » s'il est trop tard pour les trouver dans cette feuille impartiale, on peut consulter le registre des *Doctors commons* à six mois de date de mes vers. — C'est ainsi que tous, les uns plus vite, les autres plus lentement, subissent la douce influence du contact excitant : en sorte qu'il est permis de se demander avec ce Turc modeste « si rien ne résulte de tous ces palpements [11]. » Tu as raison, honnête Mirza; — tu peux en croire mes vers. — Il en résulte quelque chose en temps et lieu; le cœur qui s'est ainsi livré publiquement à un homme lui résiste ensuite en tête à tête, — s'il le peut.

O vous qui avez jadis aimé nos grand'mères, Fitz Patrick, Shéridan [12], et bien d'autres encore! et toi, ô mon prince, que ton goût et ton bon plaisir portent à aimer encore les dames aimables! ombre de Queensbury! juge expert en ces matières et à qui Satan peut bien donner congé pour une

nuit seulement; dites — si jamais, dans vos jours de délire, la baguette d'Asmodée opéra un prodige comme celui-là, aidant nos jeunes idées à naître, portant la rougeur au visage, la langueur dans les yeux, le trouble au cœur, un ébranlement général en tout notre être; avec des désirs à demi exprimés, une flamme mal déguisée; car la nature, ainsi excitée, livre au cœur plus d'un assaut redoutable, — et au milieu de telles tentations, qui peut répondre de ce qui arrivera?

Mais vous dont la pensée ne s'est jamais occupée de ce que seront ou devraient être nos mœurs, qui désirez sagement vous approprier les charmes qui frappent vos regards, répondez : — ces beautés, vous convient-il de les voir ainsi prodiguées? Toutes chaudes du contact des mains qui ont librement palpé ou la taille légère ou le sein palpitant, quel charme pouvez-vous leur trouver encore au sortir de cette étreinte lascive, de cet attouchement coupable? Renoncez à l'espoir le plus cher de l'amour, renoncez à presser une main que nul n'aura pressée avant vous, à fixer vos regards sur des yeux qui n'ont jamais rencontré, sans en souffrir, le regard ardent d'un autre que vous; votre bouche pourra-t-elle convoiter encore ces lèvres que d'autres ont pu approcher d'assez près, sinon pour les toucher, du moins pour les contaminer? S'il vous faut une beauté pure, n'aimez pas celle-là, ou du moins — faites comme elle, — et prodiguez vos caresses à un grand nombre; son cœur s'en est allé avec ses faveurs, et avec lui le peu qui lui restait à accorder.

Valse voluptueuse! quel blasphème osé-je prononcer! Ton poëte a oublié que c'étaient tes louanges qu'il devait chanter. Pardonne-moi, Terpsichore! — ma femme maintenant valse à tous les bals; — mes filles en font autant; mon fils... — (arrêtons-nous, — ce sont des investigations auxquelles il est inutile de se livrer; — ces petits accidents ne doivent jamais transpirer; dans quelques siècles notre arbre généalogique portera un rameau aussi vert pour lui

que pour moi). — La Valse, pour faire réparation à notre nom, me donnera des petits-fils dans les héritiers de tous ses amis.

NOTES.

1 Cette plaisanterie fut écrite à Cheltenham dans l'automne de 1812, et publiée dans le printemps de la même année sous le voile de l'anonyme. Elle ne fut pas très-bien reçue du public, et l'auteur ne chercha nullement à se faire connaître. « J'apprends, dit-il dans une lettre à un de ses amis, qu'on veut me faire passer pour l'auteur d'une certaine publication satirique sur la manie de valser. J'espère que vous ferez tous vos efforts pour détruire ce faux bruit. L'auteur lui-même, je suis sûr, serait désolé de me voir usurper son chapeau et ses clochettes. »

2 État du poil le dernier jour : 5 voix.

3 J'ai oublié mon latin, si l'on peut oublier ce qu'on n'a jamais su ; mais j'ai acheté mon épigraphe à un prêtre catholique au prix d'un billet de banque de trois schellings.

4 Pour rivaliser avec lord Wellesley ou son neveu, selon que le lecteur l'aimera le mieux, l'un obtint une jolie femme, qu'il avait méritée en se battant pour elle; l'autre fit longtemps la guerre dans la Péninsule sans obtenir autre chose, dans *ce* pays, que le titre de *grand lord*.

5 Parmi les discours d'ouverture envoyés au comité de Drury-Lane, il y en avait un du docteur Busby qui commençait par ces mots : — « Lorsque l'on poursuit un but énergique, quels sont les prodiges que l'on ne ferait pas ? »

6 Danseuses qui font pour de l'argent ce que nos valseuses font gratis.

7 On ne peut se plaindre aujourd'hui, comme au temps de lady Beaussières et du sieur de La Croix, qu'il n'y a pas de moustaches; mais combien ces indices de courage militaire ou civil sont trompeurs ! Il y a beaucoup à dire pour ou contre. Dans l'antiquité, les philosophes avaient des moustaches et les soldats point. Scipion lui-même se rasait. Annibal, avec son œil de moins, se croyait assez beau pour n'avoir pas besoin de barbe; mais l'empereur Adrien en portait une, ayant au menton des verrues qui déplaisaient à l'impératrice Sabine et aux courtisans eux-mêmes. Turenne avait des moustaches et Marlborough point. Bonaparte n'en a pas, et le régent en porte. La grandeur d'âme et les moustaches ne s'excluent pas; mais elles ne sont pas forcément sœurs. Depuis qu'on les laisse pousser, la mode fait plus en leur faveur que les anathèmes d'Anselme contre les cheveux longs sous le règne de Henri Ier.

8 Anachronisme. On a dit plus haut que la valse et la bataille d'Austerlitz ouvrirent le mal. Le poëte veut dire (si toutefois il a voulu dire quelque chose) que la valse ne fut complétement en vogue que lorsque le régent eut atteint l'apogée de sa popularité. La valse, la comète, les moustaches et le nouveau ministère, illuminèrent le ciel simultanémcnt de leur gloire. De ces trois gloires, la comète seule a disparu : les autres continuent à nous étonner. PLAISANTERIE DU COMPOSITEUR.

9 Entre autres une nouvelle pièce de neuf pence, monnaie très-sûre qui vaut, selon l'évaluation la plus moderne, une livre sterling en papier.

10 « Nous avons changé tout cela, dit *le Médecin malgré lui*. Le cœur est allé... Asmodée sait où. Après tout, pourquoi attacher de l'importance à la manière dont les femmes disposent de leur cœur? Elles tiennent de la nature le privilége de le donner aussi absurdement que possible. Mais il y a des hommes dont le cœur est tellement pervers, qu'il rappelle involontairement ce phénomène, si souvent mentionné dans l'histoire naturelle, d'une pierre très-dure, et qui ne peut être fendue qu'avec beaucoup de peine. Une fois ouverte, vous trouvez dedans un crapaud vivant, lequel a la réputation d'être un animal venimeux. »

11 Cette question pertinente (nous dirions impertinente et inutile) fut adressée dans ces propres termes à Morier par un Turc qui voyait une valse à Péra. (Voir les *Voyages de Morier*.)

12 J'ai entendu une fois Shéridan réciter dans un bal des vers qu'il avait composés sur la valse. Je me rappelle les suivants :

« Voyez maintenant s'avancer, les yeux baissés, d'un pas tranquille et modeste, ce couple si bien assorti! Telle était la position de nos premiers parents, lorsque, se tenant par la main, ils se promenaient à travers les bosquets de l'Éden. Mais le démon, qui, avec ses belles et mensongéres promesses, troubla leurs pauvres têtes, leur apprit à valser. La main saisit la main, l'autre entoure la taille... Ainsi l'a ordonné le baron Trip. »

Ce personnage, dont le nom est une autorité respectable en fait de valse, était, à l'époque de la composition de ces vers, très-répandu dans les cercles dansants.

LE GIAOUR,

FRAGMENT D'UNE HISTOIRE TURQUE.

Un souvenir fatal et sombre,
Un chagrin qui jette son ombre
Sur nos destins, joie ou malheur,
Pour qui la vie est sans saveur,
Le plaisir sans parfum, sans pointes la douleur.
MOORE.

A SAMUEL ROGERS,

Comme un faible mais sincère hommage d'admiration pour son génie,
de respect pour son caractère
et de reconnaissance pour son amitié,

CETTE PRODUCTION EST DÉDIÉE

Par son obligé et affectionné Serviteur,

Londres, mai 1813. BYRON.

AVERTISSEMENT.

Ce poëme, formé de fragments isolés, repose sur des circonstances moins fréquentes aujourd'hui qu'autrefois en Orient, soit que les femmes soient plus circonspectes que dans le bon vieux temps, soit que les chrétiens se montrent moins entreprenants ou plus habiles. Cette histoire, avant d'être mutilée, contenait les aventures d'une jeune esclave qui, convaincue d'infidélité, fut jetée à la mer, selon l'usage des musulmans. Son amant était un jeune Vénitien, qui résolut de la venger. La république de Venise possédait alors les Sept-Iles; les Arnautes furent chassés de la Morée, qu'ils avaient ravagée à la suite de l'invasion des Russes; la défection des Maïnotes, auxquels on refusa le pillage de Misistra, arrêta l'entreprise, et la Morée fut livrée sans défense à toutes les horreurs d'une guerre telle qu'on n'en trouve point d'exemple même dans les annales des fidèles [1].

LE GIAOUR[1].

Aucun souffle ne vient briser la vague qui roule au-dessous de ce tombeau[2], qui, brillant au sommet du rocher, frappe le premier les regards du nautonier à son retour dans sa patrie. Là repose cet Athénien qui vainement sauva son pays : quand verrons-nous revivre un héros tel que lui ?

. . . .

Beau climat! où chaque saison accorde un bienveillant sourire à ces îles fortunées, qui, vues de loin, du haut du promontoire de Colonne, ravissent le cœur et prêtent à la solitude un charme délicieux. Là les teintes des montagnes se reflètent sur la joue de l'Océan, cette joue à fossettes mollement dessinées, et colorent les vagues qui baignent joyeuses cet Éden des mers orientales ; et si parfois une brise passagère vient à rider le bleu cristal des flots, apportant sur son aile le parfum des arbres en fleurs, avec quel délice on respire ce souffle embaumé! car c'est là que sur les rocs ou dans les vallons, la rose, cette sultane du rossignol[4], la vierge pour laquelle il fait entendre sa mélodie et ses mille chansons, s'épanouit rougissante aux tendres accords de son amant; sa reine à lui, c'est la rose, c'est la reine des jardins : respectée par les vents et les frimas, à l'abri des hivers de l'occident, bénie par toutes les brises et par toutes les saisons, en retour des parfums que lui a donnés la nature, elle exhale vers le ciel l'encens de sa reconnaissance, et à ce ciel qui lui sourit elle offre l'hommage de ses couleurs les plus charmantes, de ses soupirs les plus doux. Là se trouve aussi mainte fleur d'été, maint ombrage propice à l'amour, mainte grotte qui invite au repos et sert d'asile au pirate, dont la barque, cachée là-bas dans l'anse qui la protége, épie le passage d'une proue pacifique, jusqu'au moment où se fait entendre la guitare[5] du gai nautonier et où se montre l'étoile du soir : alors s'agite la

rame amortie, et, s'avançant dans l'ombre que projettent les rochers du rivage, les brigands nocturnes se jettent sur leur proie, et changent en râle de mort les chants joyeux. Chose étrange, — ce rivage que la nature semble avoir destiné au séjour des dieux; ce paradis de son choix qu'elle a embelli de toutes les grâces et de tous les attraits, l'homme, épris de la destruction, l'a converti en désert; son pied stupide écrase ces fleurs qui ne réclament pas le travail de ses mains, qui n'ont pas besoin qu'on les cultive pour fleurir dans cette contrée magique, mais croissent d'elles-mêmes sans exiger ses soins, et dans leur doux langage semblent lui demander seulement de les épargner! Chose étrange, que ce pays où tout respire la paix, les passions l'aient choisi pour s'y glorifier dans leurs débauches, et que la rapine et l'impudicité aient fait de ce beau rivage le siége de leur farouche domination; on dirait les esprits infernaux qui, vainqueurs des séraphins et délivrés de l'enfer, leur héritage, viendraient s'asseoir fièrement sur les trônes du ciel; tant cette contrée est suave et faite pour le bonheur, tant sont odieux et barbares les tyrans qui l'oppriment!

Avez-vous contemplé un corps privé de vie avant que se soit écoulé le premier jour de la mort, ce sombre jour où le néant commence, où le danger et la douleur finissent, avant que les doigts de la destruction, sous lesquels tout s'efface, aient fait disparaître les traits où la beauté survit encore? Avez-vous remarqué cet air angélique et doux, cette extase du repos, ces traits fixes mais tendres qui sillonnent la calme langueur du visage? N'était cet œil triste et voilé qui ne contient plus ni flamme, ni sourire, ni pleurs; n'était ce front immobile et glacé, où la froide apathie de la tombe jette un secret effroi au cœur de celui qui la contemple, comme si sa vue pouvait lui communiquer cette destinée qu'il redoute et dont il ne peut détacher ses regards; n'était cela, et cela seulement, il est des instants, il est une heure d'illusion trompeuse où l'on serait tenté de

mettre en doute la puissance de la mort, tant elle a imprimé de beauté calme et suave dans le premier et dernier aspect que le trépas révèle [6]. Tel est l'aspect de ce rivage; c'est encore la Grèce, mais non plus la Grèce vivante; à la voir froide, mais charmante, morte, mais belle, on se prend à tressaillir, car il manque une âme à ce beau corps; elle a conservé sa beauté dans la mort, cette beauté qui survit au dernier souffle, cet incarnat de funeste augure que la tombe elle-même ne détruit pas; dernier rayon pâlissant de la physionomie, auréole d'or jetée autour de la destruction, dernier reflet du sentiment qui a disparu, étincelle de cette flamme qui, peut-être, vient du ciel, qui éclaire encore, mais n'échauffe plus son argile chérie.

Terre des braves qu'on n'a point oubliés! toi qui offris dans tes plaines et les cavernes de tes montagnes à la liberté une patrie, à la gloire un tombeau! ossuaire des grands hommes! se peut-il que ce soit là tout ce qui reste de toi! Approche, esclave rampant et vil, réponds: ne sont-ce pas là les Thermopyles? Ces flots bleus qui s'étendent autour de toi, ô rejeton servile d'un peuple libre, dis-moi quelle est cette mer, quel est ce rivage? Le golfe et le roc de Salamine. Lève-toi, et reprends possession de ces lieux illustrés par l'histoire; dans les cendres de tes aïeux retrouve une étincelle de leur antique flamme; celui qui périra dans la lutte ajoutera à leur nom un nom redouté que la tyrannie ne pourra entendre sans effroi, et il transmettra à ses fils une espérance et une gloire qu'ils scelleront de leur vie plutôt que de s'en rendre indignes : car, la lutte de la liberté une fois commencée, le fils y succède à son père sanglant, et après une série de défaites le triomphe est infaillible. Je t'en prends à témoin, ô Grèce; tes pages vivantes l'attestent à plus d'une époque glorieuse de ton histoire. Pendant que des rois, cachés dans la poussière de l'oubli, n'ont laissé après eux qu'une pyramide sans nom, tes héros, bien que le temps, qui détruit tout, ait fait disparaître la colonne de leurs tombeaux, ont trouvé un monument plus grandiose

dans les montagnes de leur pays natal ! C'est là que ta muse montre à l'étranger les tombeaux de ceux qui ne peuvent mourir ! Ce serait une tâche longue et douloureuse de rechercher quels degrés t'ont conduite de la gloire à la honte ; il nous suffit de savoir — que nul ennemi étranger ne put triompher de toi qu'après que tu fus déchue de ta propre grandeur ; oui, ce fut toi qui, te dégradant toi-même, frayas la route aux chaînes des brigands, à la domination des despotes.

Qu'a-t-il à raconter celui qui foule ton rivage ? Nulle légende de tes anciens jours, nul sujet capable de donner à la Muse un essor égal à celui de tes poëtes d'autrefois, alors que sur ton sol l'homme était digne du climat. Au lieu des nobles cœurs que nourrissaient tes vallées, des âmes intrépides capables de conduire tes fils à de sublimes exploits, tu vois ramper du berceau à la tombe des esclaves ! — Que dis-je ? les esclaves d'un esclave [7], indifférents à tout, excepté au crime ; souillés de tous les vices qui déshonorent la portion du genre humain la plus rapprochée de la brute ; sans une seule vertu sauvage, sans un seul cœur vaillant et libre. Et cependant ils viennent dans les ports voisins pratiquer leur ancienne astuce, leur fourberie proverbiale ; là le Grec subtil se reconnaît encore, il a conservé sur ce seul point son antique renommée. C'est vainement que la liberté ferait un appel à des cœurs façonnés à leur esclavage, et essaierait de relever des fronts qui vont d'eux-mêmes au-devant du joug. Aujourd'hui ce ne sont pas ses douleurs que je déplore ; pourtant elle est triste l'histoire que je vais raconter, et elle affecta douloureusement, on le croira sans peine, ceux qui l'entendirent pour la première fois.

. . . .

. . . .

De sombres rochers projettent leur ombre sur une mer d'azur ; le pêcheur les prend de loin pour la barque d'un Maïnote ou d'un pirate des îles, et, tremblant pour sa

nacelle, il évite l'anse voisine, mais suspecte ; quoique fatigué de ses travaux et encombré des produits de sa pêche, il continue à ramer lentement, mais avec vigueur, jusqu'à que Port-Léone le reçoive sur sa rive plus sûre, à la clarté charmante d'une belle nuit d'Orient.

. . . .

. . . .

Quel est ce cavalier qui s'avance, comme un tonnerre, monté sur un noir coursier, aux rênes flottantes, aux sabots rapides? Le bruit de ses pieds d'airain va rebondir dans l'écho réveillé des cavernes d'alentour; l'écume qui sillonne ses flancs ressemble à celle de l'Océan. Les vagues fatiguées se reposent, mais il n'est point de repos pour l'âme du cavalier; et quoique pour demain une tempête se prépare, ces flots sont plus paisibles que ton cœur, ô jeune giaour! Je ne te connais pas, je déteste ta race; mais j'aperçois dans tes traits quelque chose que le temps ne fera que fortifier sans jamais l'effacer; sur ce front jeune et pâle, de farouches passions ont laissé leur empreinte: quoique ton fatal regard soit baissé vers la terre, pendant que tu passes avec la vitesse d'un météore, je te reconnais pour l'un de ceux qu'un fils d'Othman doit tuer ou éviter.

Il fuit! il fuit! mes regards surpris ont suivi sa course rapide. Bien qu'il m'ait apparu comme le démon de la nuit, pour s'évanouir aussitôt à ma vue, ma mémoire troublée a retenu son aspect et son air, et à mon oreille effrayée le bruit des pas de son noir coursier résonne encore. Il lui donne de l'éperon; le voilà qui s'approche du roc escarpé qui se projette sur les flots; il en fait le tour, il poursuit sa course; le rocher le délivre de ma vue, car il est importun le regard fixé sur ceux qui fuient, et il n'est pas une étoile qui ne luise trop brillante sur une fuite aussi étrange et à pareille heure. Il s'éloigne encore, mais tout à coup il a jeté derrière lui un regard, comme si c'eût été le dernier; il arrête un instant son coursier, un

instant il le laisse respirer, un instant il se dresse sur ses arçons. — Pourquoi regarde-t-il par-dessus le bois d'oliviers? Le croissant étincelle sur la colline. Les lampes de la mosquée jettent encore une tremblante clarté. Quoiqu'on ne puisse entendre d'aussi loin les détonations du tophaïk [8], les éclairs qui accompagnent chaque décharge joyeuse annoncent le zèle des mahométans. Ce soir s'est couché le dernier soleil du Rhamazan; ce soir ont commencé les fêtes du Baïram; ce soir...... — Mais qui es-tu, homme au costume étranger, au front farouche? Que font ces choses à toi ou aux tiens, pour hâter ou ralentir ta fuite?

Il s'est arrêté. — Il y avait quelque terreur sur son visage, mais la haine y a bientôt succédé. Ce n'était pas la rapide rougeur d'un courroux passager, mais la pâleur du marbre des tombeaux, rendu plus lugubre encore par sa funèbre blancheur. Son front était baissé, son regard avait la fixité de la mort; il a levé le bras; il a agité sa main en l'air d'une manière farouche; il semblait douter s'il devait continuer à fuir, ou revenir sur ses pas. Impatient de ce délai, en ce moment son coursier d'ébène a henni. — Sa main alors est retombée, et a pressé la garde de son cimeterre; ce bruit a dissipé sa rêverie, comme on s'éveille en sursaut au cri de la chouette. Il éperonne les flancs de son coursier; il fuit, il fuit. On dirait qu'il y va de sa vie. Rapide comme le djerrid [9] lancé par une main vigoureuse, le cheval bondit sous le fer qui le touche. Ils ont dépassé le roc, et le galop sonore ne s'entend plus sur la rive; on n'aperçoit plus la tête du chrétien et sa mine hautaine; un instant seulement il a retenu les rênes de son ardent coursier; il ne s'est arrêté qu'un instant, puis il a repris sa course comme si la mort eût été à sa poursuite. Mais on eût dit que ce court intervalle déroulait devant lui des années de souvenirs, et accumulait dans son âme une vie de douleurs, un siècle de crimes. Dans un moment semblable, toutes les souffrances du passé viennent inonder un

cœur en proie à l'amour, à la haine et à la crainte. Qu'a-t-il donc dû ressentir, *celui* qu'oppressaient à la fois toutes les tortures de l'âme? Cette pause pendant laquelle il méditait sur son destin, oh! qui pourra en calculer la formidable durée? A peine comptée dans le livre du Temps, ce fut pour sa pensée une éternité! car elle est infinie comme l'espace illimité, la pensée que la conscience embrasse, et dans laquelle se résument des maux sans nom, sans espérance, sans fin.

L'heure est passée, le giaour est parti; a-t-il fui ou succombé seul? Maudite soit l'heure de son arrivée et de son départ! Fléau envoyé pour les péchés d'Hassan, il a transformé un palais en tombeau; il est venu et parti comme le simoun [10], messager de mort et de deuil, dont le souffle dévastateur fait mourir jusqu'au cyprès lui-même, cet arbre sombre qui pleure encore quand la douleur des autres a disparu, le seul qui sans se lasser porte le deuil des morts.

Le coursier n'est plus dans l'étable; on ne voit plus d'esclaves dans le palais d'Hassan; l'araignée solitaire étend lentement son vaste réseau sur les murs; la chauve-souris bâtit son nid sous les lambris du harem, et le hibou s'est installé dans la tour de la citadelle; le chien sauvage, amaigri, que la soif et la faim tourmentent, hurle sur les bords du bassin desséché; car l'onde a disparu de son lit de marbre, couvert maintenant de poussière et de ronces. Il était doux naguère de voir l'onde s'élever en gerbes d'argent et retomber en pluie capricieuse, qui tempérait la chaleur du jour, et répandait dans l'air une délicieuse fraîcheur, et sur le gazon la verdure. Il était doux, à la clarté des étoiles, par un ciel sans nuage, de contempler ces vagues de lumière humide, et d'entendre dans le silence de la nuit leur mélodieux murmure. Que de fois cette cascade, chérie d'Hassan, avait été témoin des jeux de son enfance! que de fois son bruit harmonieux l'avait endormi sur le sein de sa mère! et que de fois sur ces

bords les chants de la beauté, mêlant leur harmonie à celle de cette onde, avaient enivré sa jeunesse! Mais là, au retour du crépuscule, la vieillesse d'Hassan ne viendra plus s'asseoir : l'onde qui remplissait ce bassin est desséchée, le sang qui échauffait son cœur est versé, et nulle voix humaine ne fera plus entendre ici des accents de fureur, de regrets ou de joie. Les derniers sons douloureux que la brise ait emportés furent les cris plaintifs et mourants d'une femme; ces cris une fois étouffés, tout est redevenu silencieux, excepté la jalousie ballottée par le vent : que la pluie ruisselle, que l'ouragan mugisse, nulle main ne la fermera plus. On est heureux, au milieu d'un désert de sable, de rencontrer une trace d'homme, si petite qu'elle soit : ainsi dans ces lieux, la voix même de la douleur éveillerait comme un écho de consolation; du moins on se dirait : « Tous ne sont pas partis; la vie est encore ici, quoique dans un seul être languissant. » Car il y a dans ce palais plus d'une chambre dorée qui n'est pas faite pour n'être habitée que par la solitude. Dans l'intérieur de l'édifice, la destruction n'a procédé encore que lentement dans son travail rongeur; mais la tristesse s'est amassée sur le seuil. Ni le derviche errant, ni le fakir lui-même, ne viennent y demander un gîte, car l'hospitalité ne les y accueille pas; l'étranger fatigué ne vient plus s'y asseoir pour partager « le pain et le sel; » la richesse et la pauvreté y passent également sans donner ou recevoir un regard, car au flanc de la montagne, la bienveillance et la pitié sont mortes avec Hassan. Son toit, où les hommes trouvaient un refuge, sert aujourd'hui de tanière à la faim et à la désolation. Les hôtes ont fui le palais, et les vassaux le travail, depuis le jour où le sabre de l'infidèle a fendu son turban!

. . . .

J'entends un bruit de pas qui s'avance, mais aucune voix n'arrive à mon oreille; le bruit s'approche, — je puis distinguer leurs turbans et les fourreaux d'argent de leurs

ataghans; celui qui marche à la tête de la troupe, je le reconnais pour un émir à la couleur verte de son vêtement[11]. « Ho ! qui es-tu? » — Ce respectueux *salem*[12] annonce que j'appartiens à la foi musulmane. — « Le fardeau que vous portez avec tant de précaution est sans doute un objet précieux qui réclame tous vos soins; mon humble barque se réjouirait de le recevoir. »

« — C'est bien parlé : détache ton esquif et éloigne-nous du rivage silencieux; cependant laisse la voile ployée, et fais force de rames jusqu'à moitié chemin de ces rochers, à l'endroit où l'eau dort sombre et profonde. Arrête maintenant, — c'est cela, — voilà qui est bien; notre traversée a été rapide; c'est cependant, je pense, le plus long voyage qu'une des » — . . . .

. . . .

Le fardeau plongea lourdement et s'enfonça avec lenteur; le clapotement de la vague paisible s'étendit jusqu'au rivage; je le suivis des yeux; pendant qu'il s'enfonçait, je crus voir je ne sais quel mouvement inusité imprimé à la surface de l'onde; ce n'était qu'un rayon de la lune qui se jouait sur le cristal liquide. Je continuai à regarder jusqu'à ce que, diminuant de volume à mes yeux, il me parut semblable à un caillou; puis, diminuant encore, il n'offrit plus à mes regards qu'une tache blanche qui brillait au fond des eaux, puis disparut tout à fait, et maintenant ce secret dort sous l'Océan, connu seulement des génies de la mer, qui, tremblant dans leurs antres de corail, n'osent même tout bas le révéler aux vagues. . . . .

. . . .

Dans les vertes prairies de Cachemire, la reine des papillons de l'Orient[13], déployant ses ailes pourpres, invite le jeune enfant à la poursuivre; elle le conduit de fleur en fleur, et, après une chasse longue et pénible, elle prend sa volée et le laisse confus, le cœur haletant, les yeux en larmes : brillante et volage comme lui, la beauté attire après elle l'homme enfant; poursuite semée d'espérances et de craintes,

commencée dans la folie, terminée dans les pleurs. Si le succès la couronne, les mêmes malheurs attendent l'insecte et la jeune fille : une vie de douleur, la perte de la paix du cœur, leur sont infligées par l'enfant dans ses jeux, par l'homme dans ses caprices : le jouet charmant poursuivi avec tant d'ardeur perd tout son attrait dès qu'on le possède, car le contact de la main qui le presse lui a enlevé ses couleurs les plus brillantes, jusqu'à ce que charme, couleurs, beauté, étant partis, on le laisse tomber seul à terre ou s'envoler. L'aile déchirée, le cœur blessé, hélas ! où l'une et l'autre victime iront-elles chercher le repos ? Le papillon, maintenant que ses ailes sont flétries, voltigera-t-il comme autrefois de la tulipe à la rose ? La jeune beauté détruite dans une heure retrouvera-t-elle d'heureux jours ? Non : les papillons qui voltigent alentour ne penchent pas leurs ailes attristées sur ceux qui succombent ; la beauté est indulgente pour toutes les faiblesses, excepté pour celles qu'elle partage, et ses yeux, qui ont des larmes pour toutes les infortunes, n'en ont pas pour les fautes d'une sœur qui a failli. . . . . .

. . . .

Le cœur qui médite sur les douleurs coupables ressemble au scorpion que le feu environne [14]. Le cercle brûlant se rétrécit, les flammes approchent de plus en plus leur captif ; en proie à mille horribles souffrances, sa douleur se convertit en rage ; alors il a recours à une cruelle et dernière ressource : ce dard qu'il gardait à ses ennemis, dont le venin est infaillible, son désespoir le tourne contre lui-même, et termine d'un coup sa vie et ses souffrances. Ainsi font les hommes à l'âme coupable et sombre ; ils vivent et meurent comme le scorpion que le feu environne [15]. Ainsi est torturé le cœur que le remords consume ; il n'est point fait pour la terre, le ciel le repousse ; au-dessus de lui les ténèbres, au-dessous le désespoir, autour des flammes, au dedans la mort !

. . . .

Le sombre Hassan fuit son harem ; nulle femme n'attire

plus ses regards; il se livre exclusivement à la chasse, et toutefois il n'éprouve aucune des joies du chasseur. Hassan ne fuyait point ainsi lorsque Leila habitait son sérail. Est-ce que Leila ne l'habite plus? Hassan seul pourrait nous le dire. Il court dans notre ville d'étranges rumeurs. Il en est qui disent que Leila s'est enfuie le soir du dernier jour du Rhamazan [16], alors que des milliers de lampes allumées au haut des minarets annonçaient à tout l'Orient la fête du Baïram. Elle feignit de se rendre au bain, où Hassan furieux la fit vainement chercher; car, déguisée en page géorgien, elle avait fui le courroux de son maître, et, à l'abri des atteintes de sa puissance, l'avait indignement outragé avec le perfide giaour. Hassan avait soupçonné quelque chose de semblable; mais il l'aimait tant! elle paraissait si sincère! il s'était fié à l'esclave dont la trahison méritait la mort, et ce soir-là même il s'était rendu à la mosquée, puis avait été se délasser dans son kioske. Ainsi disent les Nubiens, qui avaient si mal gardé le dépôt confié à leur zèle; mais d'autres racontent que cette nuit-là même, à la tremblante lueur de la pâle phingari [17], on a vu le giaour sur son noir coursier courant à toute bride le long du rivage; mais il n'y avait avec lui ni page ni jeune fille. . . . .

. . . .

J'essaierais en vain de dire le charme de ses yeux d'ébène: regardez ceux de la gazelle, vous en aurez une idée; ils étaient grands et noirs, mais pleins d'une douce langueur; dans chacune des étincelles qui jaillissaient de dessous sa paupière, son âme brillait comme le joyau de Giamschid [18]. Oui, son *âme!* et si notre prophète me disait que tant de beauté n'était que de l'argile animée, par Allah! je lui répondrais: « Non, » fussé-je debout sur l'arche chancelante d'Al-Sirat, ayant au-dessous de moi les flammes de l'enfer [19], regardant en plein le paradis, et appelé par toutes ses houris [20]. Qui aurait pu lire dans le regard de la jeune Leila, et conserver encore cette partie de notre croyance qui prétend que la femme n'est

qu'une vile poussière, une poupée sans âme destinée aux plaisirs d'un maître [21]? Les muphtis qui l'auraient contemplée auraient reconnu dans son regard une flamme immortelle; sur ses joues vermeilles le jeune grenadier en fleurs secouait la fraîcheur d'un incarnat toujours nouveau [22]. Lorsqu'au milieu de ses femmes, qu'elle dominait toutes, elle dénouait les longues tresses de sa chevelure, pareilles à la tige de l'hyacinthe [23], elles balayaient le marbre où brillaient ses pieds, plus blancs que la neige des montagnes avant qu'elle ait quitté le nuage paternel, et que le contact de la terre ait souillé sa pureté. Le cygne parcourt majestueux son liquide domaine; ainsi foulait la terre la fille de Circassie, le charmant cygne du Franguestan [24]! Quand il entend les pas d'un étranger au bord des flots, son empire, l'oiseau superbe dresse sa crête, hérisse son plumage irrité, et frappe l'onde d'une aile orgueilleuse. Ainsi s'élevait le cou plus blanc encore de Leila; ainsi, armée de sa beauté, elle réprimait le regard présomptueux et le forçait à se détourner des charmes qu'il admirait. Sa démarche était pleine de dignité et de grâce; et son cœur était tendre pour l'ami de son cœur; cet ami, — ô sévère Hassan, quel était-il? Hélas! ce nom n'était pas pour toi!

. . . .

Le sévère Hassan s'est mis en route; vingt vassaux l'accompagnent; chacun d'eux est armé comme il convient à un homme, d'une arquebuse et d'un ataghan; le chef qui marche à leur tête est armé en guerre; il porte à son côté le cimeterre qu'il teignit du meilleur sang des Arnautes le jour où, les rebelles ayant osé l'attendre dans le défilé, il ne s'en échappa que bien peu pour aller raconter ce qui s'était passé dans la vallée de Parné. Les pistolets qui sont à sa ceinture, un pacha les portait autrefois, et quoiqu'ils soient garnis de pierreries et d'or, les voleurs eux-mêmes n'osent les regarder. On dit qu'il va chercher une épouse plus fidèle que celle qui l'a quitté, que l'esclave déloyale qui s'est enfuie de son sérail, et pour un giaour encore!

. . . .

Les derniers rayons du soleil éclairent la colline et étincellent dans le ruisseau, dont l'onde fraîche et limpide est bénie du montagnard. Là le marchand grec peut s'arrêter et goûter un repos qu'il chercherait en vain au sein des villes, à une proximité dangereuse de son seigneur, et tremblant pour la conservation de ses trésors cachés;—ici il peut dormir en paix, car personne ne le voit; esclave dans la foule, ce n'est qu'au désert qu'il est libre; ici il peut souiller d'un vin défendu la coupe qu'un musulman ne doit pas vider.

. . . .

Un Tartare marche en tête de la troupe; on le distingue à son bonnet jaune; il est déjà parvenu à l'entrée du défilé; le reste suit lentement en file prolongée. Au-dessus de leur tête, la montagne est couronnée d'un rocher où les vautours aiguisent leurs becs voraces, et peut-être ce soir-là leur préparera pour demain une abondante pâture; à leurs pieds est le lit d'un torrent que les feux de l'été ont desséché; il ne reste qu'un sable aride où croissent à peine quelques arbustes pour dépérir bientôt; de chaque côté du sentier sont épars des blocs de granit que le temps ou la foudre des montagnes a détachés des cimes dont le front se cache dans les nuages, car quel est le mortel qui a jamais vu à découvert le sommet du Liakura?

. . . .

Ils atteignent enfin le bois de pins: « Bismillah [25]! maintenant le péril est passé, car voilà devant nous la plaine, et nous pourrons lâcher la bride à nos coursiers ». Pendant que le giaour parlait encore, une balle siffle au-dessus de sa tête, et le Tartare qui formait l'avant-garde mord la poussière. Se donnant à peine le temps de retenir les rênes de leurs coursiers, les cavaliers, d'un bond, s'élancent à terre, mais il en est trois qui ne remonteront plus; on cherche en vain du regard l'ennemi qui a frappé; en vain les mourants demandent vengeance. Quelques-uns, le sabre au

poing, la carabine tendue, se penchent sur le harnais de leurs coursiers, qui forment devant eux un rempart; d'autres s'enfuient derrière le roc plus rapproché, et là, attendent que le combat s'engage, ne voulant pas demeurer sans défense exposés aux coups d'un ennemi invisible qui n'ose pas quitter l'abri de ses rochers. L'impassible Hassan est le seul qui dédaigne de descendre, et continue sa marche; mais la détonation des mousquets en avant de la route l'avertit que les brigands se sont emparés de la seule issue par laquelle leur proie pourrait leur échapper. Alors la barbe d'Hassan se hérisse de colère [26] et son regard étincelle : « Que les balles sifflent autour de moi; je suis sorti de plus mauvais pas que celui-ci. » En ce moment, les ennemis sortent de leur retraite et ordonnent à ses vassaux de se rendre; mais le regard et la parole terrible d'Hassan sont plus redoutés que le glaive ennemi : pas un homme de sa petite troupe ne rend sa carabine ou son athagan, et ne fait entendre le cri suppliant : « Amaun [27] ! » Les brigands, quittant leur embuscade, s'approchent et se font voir à découvert; plusieurs sont à cheval; quel est celui qui s'avance à leur tête en brandissant ce glaive étranger qui étincelle dans sa main sanglante? « C'est lui! c'est lui! maintenant je le reconnais; je le reconnais à son front pâle; je le reconnais à ce fatal regard [28] qui le sert dans ses lâches trahisons; je le reconnais à son coursier d'ébène; il a revêtu le costume arnaute; il a renié sa vile croyance; mais son apostasie ne le sauvera pas de la mort. C'est lui! tant mieux! A toute heure sois le bienvenu, amant de Leila la perfide! maudit giaour!

Comme un fleuve roule au sein des mers l'impétueux torrent de ses flots noirs; comme on voit l'Océan lui opposer une force rivale, et, soulevant fièrement ses ondes en colonne azurée, le repousser bien loin parmi des flots d'écume, au milieu des vagues qui tourbillonnent et s'entre-choquent sous le souffle de l'aquilon, à travers le nuage d'une poussière liquide, le tonnerre des eaux éclate et gronde, et le

rivage, qui tremble sous l'effroyable mugissement, s'éclaire d'une subite et effrayante blancheur; — comme le fleuve et l'Océan entre-choquent leurs vagues furibondes, — ainsi s'attaquent les deux bandes que poussent l'une contre l'autre la fureur, le destin et de mutuelles injures. Le cliquetis des sabres qui se heurtent et se brisent, les détonations rapprochées ou lointaines qui résonnent à l'oreille effrayée, le sifflement des balles, le choc des guerriers, les cris, les gémissements, tous ces bruits se répercutent dans le prolongement de cette vallée, bien plus faite pour entendre les chants des bergers. Les combattants sont peu nombreux, mais le combat est acharné; nul n'accorde ni ne demande la vie. Ah! elle est énergique l'étreinte de deux jeunes cœurs dans les caresses qu'ils reçoivent et donnent; mais l'amour lui-même, haletant pour les faveurs que la beauté brûle d'accorder, n'a pas la moitié de la fureur que met la haine dans la dernière étreinte de deux ennemis, lorsque, se saisissant dans la lutte, ils enlacent ces bras qui ne doivent plus lâcher prise : des amis se joignent et se quittent, l'amour se rit de la constance; de véritables ennemis, une fois réunis, ne se séparent plus qu'à la mort.

. . . .

. . . .

Son sabre, brisé jusqu'à la garde, dégoutte encore du sang qu'il a versé; sa main, séparée de son corps, serre encore d'une étreinte convulsive ce glaive qui a trompé son courage; son turban, fendu en deux à l'endroit le plus épais, a roulé sur la poussière; sa robe flottante, déchirée par le tranchant du fer, est de la couleur ardente de ces nuages du matin, qui, rayés d'un rouge sombre, présagent au jour une fin orageuse; chaque buisson ensanglanté porte un lambeau de sa palampore[29]; sa poitrine est déchirée par d'innombrables blessures; il est étendu par terre, la face tournée vers le ciel : — son œil ouvert est fixé encore sur son ennemi, comme si sa haine inextinguible avait encore survécu dans la mort; et sur lui est penché cet ennemi

avec un front aussi sombre que celui du cadavre qui est là immobile et sanglant.

. . . .

« Oui, Leila dort sous les vagues; mais lui, il aura une tombe sanglante; son ombre a guidé le fer qui a percé ce cœur félon. Il a appelé le Prophète à son secours, mais le prophète a été impuissant contre la vengeance du giaour; il a invoqué le nom d'Allah, — mais sa voix n'a pas été entendue. Musulman imbécile! Allah pouvait-il écouter ta prière, toi qui n'avais pas écouté celle de Leila? J'ai épié l'occasion propice; je me suis ligué avec ces Arnautes pour surprendre à son tour le traître; ma rage est assouvie, mon acte est consommé, et maintenant je pars; — mais je pars seul. »

. . . .

. . . .

On entend le bruit des sonnettes des chameaux broutants[30]. La mère d'Hassan regarda à travers ses jalousies; elle vit au-dessous d'elle les verts pâturages humides de la rosée du soir; elle vit les étoiles qui commençaient à poindre : « Voici venir le crépuscule! sans doute le cortége n'est pas loin. » Dans son inquiétude, elle ne put rester dans le bosquet de son jardin; mais elle monta sur la tour la plus élevée, et regarda à travers le grillage : « Pourquoi ne vient-il pas? ses coursiers sont rapides, et les ardeurs de l'été ne leur font point peur. Pourquoi le fiancé n'envoie-t-il pas le présent qu'il a promis? Son cœur est-il refroidi, ou son cheval barbe moins agile? Oh! injustes reproches! voilà un Tartare qui atteint la crête de la montagne la plus voisine; le voilà qui en descend la pente; il est maintenant dans la vallée; il porte le présent à l'arçon de sa selle. — Comment ai-je pu accuser la lenteur de son coursier? Mes largesses récompenseront son empressement et ses fatigues. »

A la porte du château, le Tartare mit pied à terre, mais il avait peine à se soutenir; la douleur était empreinte sur son visage basané, mais c'était peut-être le résultat de la

fatigue ; il y avait des taches de sang sur ses vêtements; mais elles pouvaient provenir des flancs de son coursier. Il tira le présent de dessous sa veste. — Ange de la mort! c'est le cimier brisé d'Hassan! son calpac [31] fendu! — son caftan sanglant! — « Femme, ton fils a épousé une fiancée redoutable! ils m'ont épargné, non par clémence, mais pour apporter ce gage ensanglanté. Paix au brave dont le sang a coulé! Malédiction sur le giaour! car ce crime vient de lui! »

. . . .

Un turban en pierre grossièrement sculpté[32], une colonne entourée d'herbes sauvages et de ronces, et sur laquelle on distingue à peine le verset du Coran qu'on grave sur les tombes, indiquent dans la vallée solitaire la place où Hassan fut immolé. Là repose le meilleur Osmanli qui ait jamais fléchi le genou à la Mecque, qui ait jamais repoussé de ses lèvres le vin défendu, ou répété sa prière les yeux tournés vers le saint temple, au cri solennel de « Allah hu[33]! » Et toutefois, il est mort par la main d'un étranger, au milieu de sa terre natale; il est mort les armes à la main, et son trépas est resté sans vengeance, sans vengeance sanglante du moins. Mais les vierges du paradis s'empressent de le recevoir dans les célestes palais, et le ciel sombre et brillant des yeux des houris lui sourira éternellement; elles viennent, — agitant leurs verts mouchoirs [34], et d'un baiser accueillent le brave! Qui meurt en combattant les giaours jouira d'une immortelle félicité.

. . . .

Mais toi, perfide infidèle! tu grinceras des dents sous la faux vengeresse de Monkir [35], et tu n'échapperas à ce supplice que pour errer autour du trône d'Eblis le réprouvé[36], et un feu inextinguible consumera au dedans et au dehors ton cœur coupable; et nulle oreille ne peut entendre, nulle parole exprimer les tortures de cet enfer intérieur! Mais d'abord ton corps sera arraché à sa tombe, et tu seras envoyé sur la terre sous la forme d'un vampire[37], pour appa-

raître, spectre horrible, dans ton pays natal, et y sucer le sang de toute ta race; là, à l'heure de minuit, tu viendras boire la vie de ta fille, de ta sœur, de ta femme, en maudissant l'exécrable aliment dont tu es condamné à sustenter ton cadavre vivant et livide; tes victimes, avant d'expirer, dans le démon qui les tue reconnaîtront leur père, leur frère, leur époux; elles te maudiront et tu les maudiras, et tu verras tes fleurs se flétrir sur leur tige. Une seule entre celles que ton crime doit immoler, la plus jeune, la plus tendrement aimée, te *bénira* en t'appelant « Mon père! » — Ce mot mettra ton cœur en flamme, et pourtant tu seras forcé d'achever sur elle ton horrible festin, et de voir s'effacer sur sa joue la dernière teinte, mourir dans ses yeux la dernière étincelle, et se glacer pour jamais l'humide azur de son regard. Alors, d'une main sacrilége, tu arracheras les tresses de sa blonde chevelure, dont vivant tu portais une boucle comme un tendre gage d'affection; mais maintenant tu emporteras ces cheveux comme un monument de ton supplice. Ton propre sang dégouttera de tes dents grinçantes et de tes lèvres convulsives; alors retourne dans ta tombe lugubre, va rejoindre avec ta rage les goules et les afrits, qui reculeront d'horreur à la vue d'un spectre plus maudit qu'eux-mêmes!

. . . .

« Comment nommez-vous ce caloyer triste et sombre? Il me semble avoir déjà vu ses traits dans mon pays : il y a bien longtemps que je l'ai vu sur le rivage presser les flancs du coursier le plus rapide que jamais cavalier ait monté. Je n'ai vu ce visage-là qu'une fois, mais il portait l'empreinte d'une douleur intérieure si profonde, que je le reconnais facilement; le même génie sombre y respire encore; on dirait que sur ce front la mort a mis son cachet. »

« Il y aura cet été deux fois trois ans qu'il est venu pour la première fois parmi nos frères; et il a choisi ici sa résidence pour expier quelque noir forfait qu'il ne veut pas ré-

véler. Mais jamais à la prière du soir, jamais au tribunal de la pénitence il ne fléchit le genou; il ne s'unit point à nous quand les cantiques ou l'encens s'élèvent vers le ciel; il reste seul à méditer dans sa cellule; sa foi et sa race nous sont également inconnues. Il est venu des pays mahométans, et, débarqué sur nos côtes, il est monté jusqu'ici; pourtant il ne paraît pas appartenir à la race ottomane, et ses traits annoncent un chrétien : je le croirais un renégat repentant de son apostasie, n'était qu'il refuse de paraître à nos saints autels, et ne partage point avec nous le pain et le vin consacrés. Il a fait de riches offrandes à ce couvent, et s'est ainsi concilié la faveur de notre abbé; mais si j'étais prieur, cet étranger ne resterait pas ici un jour, ou, enfermé dans une cellule de pénitence, il n'en sortirait jamais. Dans ses visions, il parle souvent de jeunes filles plongées dans la mer, de sabres qui se heurtent, d'ennemis qui fuient, d'outrages vengés, de musulmans expirants. On l'a vu s'asseoir au haut d'un rocher sur le bord de la mer, et là s'imaginer voir une main sanglante, fraîchement coupée, visible pour lui seul, qui lui montrait sa tombe et l'invitait à s'élancer dans les flots. »

. . . .

. . . .

Le regard qui brille sous son capuchon [38] a quelque chose de sombre et de surnaturel; tout son passé se révèle dans la flamme de cet œil dilaté; bien que les teintes en soient vagues et changeantes, l'étranger redoute son regard, car on y découvre quelque chose d'inexprimable qui semble annoncer une âme indomptée et haute, faite pour dominer, et connaissant sa force; comme l'oiseau qui agite ses ailes, mais ne peut fuir le serpent qui le regarde, son coup d'œil fait trembler et on ne peut s'y soustraire. Le frère qui se trouve par hasard seul avec lui se sent presque effrayé et éprouve le besoin de s'éloigner, comme si dans ces yeux et cet amer sourire on puisait la crainte et le crime. Il est rare qu'il daigne sourire, et quand cela lui arrive, on voit avec dou-

leur que ce n'est que l'ironie de la souffrance; sa lèvre pâle se soulève et tremble, puis redevient comme pour jamais immobile, comme si la douleur ou le dédain lui interdisait de sourire encore. Il ferait bien; — ce sourire sépulcral ne saurait provenir de la joie. Mais il serait plus douloureux encore de chercher à deviner quels étaient autrefois les sentiments qui se peignaient sur ce visage : le temps n'a pas encore tellement fixé ses traits que le bien n'y brille quelquefois au milieu du mal; parfois on y voit des teintes non encore effacées, indices d'une âme que n'ont point entièrement dégradée même les crimes par lesquels elle a passé. Le vulgaire ne voit dans lui que le cachet sombre que lui impriment ses actes coupables et sa réprobation méritée; l'observateur y découvre une âme noble, une naissance illustre. Quoique départis en vain, quoique altérés par la douleur, souillés par le crime, ce n'est pas à des hommes vulgaires que de tels dons sont accordés, et ce n'est qu'avec un sentiment qui tient de la crainte que le regard se fixe sur eux. La chaumière en ruines attire à peine le regard du passant; mais l'attention s'arrête sur la tour que la tempête ou la guerre a renversée, et ne lui restât-il debout qu'un seul de ses créneaux, chacun de ses débris prend une voix et nous parle de sa gloire passée!

« Enveloppé de sa robe flottante, il s'avance lentement le long des piliers de la nef; on le regarde avec terreur, et lui il contemple d'un air sombre les rites sacrés. Mais quand l'hymne pieux ébranle le chœur, que les moines s'agenouillent, soudain il se retire; voyez-le sous ce porche qu'éclaire une torche lugubre et vacillante; là, il s'arrête, jusqu'à ce que les chants aient cessé. Il entend la prière, mais sans y prendre part. Voyez-le auprès de cette muraille à demi éclairée : il a rejeté son capuchon en arrière; les boucles de sa noire chevelure retombent en désordre sur son front pâle, qu'on dirait entouré des serpents les plus noirs dont la Gorgone ait jamais ceint sa tête; car il a refusé de prononcer les vœux du couvent, et laisse croître ses che-

veux mondains; pour tout le reste, son costume est le nôtre. Son orgueil, et non sa piété, fait de riches largesses à cette enceinte, qui n'a jamais entendu sortir de sa bouche ni un vœu saint, ni une parole pieuse. Pendant que les chants sacrés montent plus bruyants vers le ciel, voyez cette joue livide, cette expression immobile d'orgueil et de désespoir! Saint François! écartez-le de l'autel, ou la colère divine va se manifester sur nous par quelque signe redoutable. Si jamais l'esprit de ténèbres a revêtu la forme humaine, c'est celle-là qu'il a dû prendre : par l'espoir que j'ai de voir mes péchés pardonnés, un tel aspect ne tient ni de la terre ni du ciel! »

Les cœurs tendres sacrifient volontiers à l'amour, mais ils ne lui sont jamais entièrement acquis : ils sont trop timides pour partager tous ses périls, trop doux pour attendre ou braver le désespoir. Les cœurs énergiques peuvent seuls ressentir ces blessures que le temps ne guérit jamais. Le métal brut sorti de la mine doit brûler avant que sa surface devienne brillante; mais plongé dans la fournaise embrasée, il devient malléable et fusible, — sans cesser d'être ce qu'il était; vous pouvez alors lui donner toutes les formes qu'il vous plaira, et en faire à volonté un instrument de défense ou de mort : cuirasse, il vous protégera au moment du péril; épée, il fera couler le sang de votre ennemi; mais s'il prend la forme d'un poignard, que ceux qui en aiguisent la pointe prennent garde! Ainsi, le feu de la passion et les séductions de la femme modifient et façonnent le cœur fort; ils lui donnent sa forme et sa destination. Tel ils l'ont fait, tel il demeure; mais on ne le ploie pas, on le brise.

. . . .

. . . .

Lorsqu'à la douleur succède la solitude, la cessation de la souffrance est un faible soulagement, le cœur vide accueillerait avec reconnaissance une peine qui diminuerait son isolement. Ce que nul ne partage avec nous nous est in-

supportable; le bonheur lui-même nous serait douloureux à porter seuls. Le cœur ainsi abandonné à lui-même finit par chercher un refuge — dans la haine. C'est comme si les morts pouvaient sentir le ver glacé se glisser autour d'eux, et frissonnaient au contact des reptiles qui les rongent pendant leur sommeil destructeur, sans pouvoir écarter les froids convives qui se nourrissent de leur argile; c'est comme si l'oiseau du désert, qui se déchire le sein avec son bec et fait couler son sang pour apaiser la faim de ses petits, et ne regrette point la vie qu'il leur transmet, un jour, après avoir entr'ouvert son sein maternel, trouvait son nid dévasté et sa jeune famille disparue. Les tortures les plus aiguës qu'on puisse endurer sont un ravissement ineffable comparées à ce vide affreux, à ce désert absolu de l'âme, à cet ennui d'un cœur inoccupé. Qui voudrait être condamné à contempler un ciel sans nuage ni soleil? Mille fois plutôt le mugissement de la tempête que de ne plus braver le courroux des vagues, — que de se voir jeté, après la guerre des éléments, naufragé solitaire, sur le rivage de la fortune, et au sein d'un calme profond, dans une baie silencieuse, de se voir lentement dépérir loin de tous les regards.

. . . .

« Mon père! tes jours se sont écoulés en paix, en priant et en comptant les grains de ton rosaire; absoudre les péchés des autres en restant toi-même pur de crime ou de souci, sauf ces maux passagers que tous doivent supporter, ce fut là ton partage, de tes jeunes ans jusqu'à tes vieux jours; et tu bénis le ciel d'avoir échappé à la rage de ces passions farouches et indomptables que te révèlent les pénitents qui déposent leurs péchés et leurs afflictions dans ton cœur pur et compatissant. Moi, j'ai peu vécu, mais j'ai connu beaucoup de joie et plus encore de douleur; toutefois, dans une vie d'amour et d'agitation, j'ai échappé à l'ennui : aujourd'hui ligué avec des amis, demain entouré d'ennemis, j'ai dédaigné la langueur du repos. Maintenant qu'il ne me reste plus rien à aimer ni à haïr, que l'espérance ni

l'orgueil ne peuvent plus m'émouvoir, j'aimerais mieux être l'insecte le plus hideux qui rampe sur les murs d'un cachot que d'être condamné à passer dans la contemplation une vie monotone et uniforme. Il est vrai qu'il y a au-dedans de moi un besoin secret de repos, — mais je ne voudrais pas sentir que c'est le repos. Ce vœu sera bientôt accompli; bientôt je dormirai sans plus songer à ce que j'ai été et à ce que je voudrais être encore, quelque coupables que mes actes puissent te paraître. Ma mémoire n'est plus que le tombeau de joies mortes depuis longtemps; tout mon espoir est de mourir comme elles; mieux eût valu pour moi finir quand elles ont fini que de traîner une vie de souffrances. Mon âme n'a point reculé devant les cuisantes angoisses d'une douleur sans fin; elle n'a point cherché le trépas volontaire de plus d'un insensé ancien et moderne. Pourtant je n'ai pas craint d'affronter la mort, et il m'eût été doux de la rencontrer sur le champ de bataille, si j'avais cherché le danger en esclave de la gloire et non de l'amour. Je l'ai bravé, mais non en vue d'un vain honneur; je me ris des lauriers gagnés ou perdus; que d'autres cherchent à les obtenir en combattant pour la gloire ou pour celui qui les paie; mais placez de nouveau devant moi un but digne d'être atteint, la femme que j'aime, l'homme que je hais, et, pour sauver l'une ou tuer l'autre, je m'élancerai sur les pas du destin à travers le fer et la flamme. Tu peux m'en croire, celui qui te parle ne ferait que ce qu'il a déjà fait. Qu'est-ce que la mort? L'audacieux la brave, le faible la subit, le malheureux l'implore. Que la vie retourne donc à celui qui nous l'a donnée; je n'ai pas baissé les yeux devant le péril quand j'étais puissant et heureux, — pourquoi maintenant?

. . . .

« Je l'aimais, frère! je l'adorais; — mais ce sont là des mots dont chacun peut faire usage. — Moi, j'ai prouvé mon amour plus par des actes que par des paroles; il y a du sang sur ce glaive : c'est une tache que son acier ne perdra jamais. Ce sang fut versé pour celle qui était morte pour

moi ; il échauffait le cœur d'un être abhorré ; mais calme ce mouvement d'horreur, — ne fléchis pas le genou et ne mets pas cette action au nombre de mes crimes. Tu m'en absoudras, j'en ai l'assurance, car cet homme était un ennemi de ta croyance. Le seul nom de Nazaréen irritait sa colère musulmane. Ingrat et insensé qu'il était! sans les épées habilement maniées par des mains robustes, sans ces blessures infligées par des Galiléens, le moyen le plus sûr d'aller au ciel des Turcs, ses houris attendraient encore longtemps après lui à la porte du prophète. Je l'aimais; — l'amour se fraie un chemin là où des loups craindraient de passer, et il serait bien malheureux qu'osant beaucoup il ne trouvât pas sa récompense. — Peu importe comment, où et pourquoi; qu'il te suffise de savoir que je ne soupirai pas en vain. Pourtant il m'est arrivé de désirer en vain et avec des remords qu'elle n'eût jamais connu un second amour. Elle mourut : — je n'ose te dire comment ; mais regarde, — cela est écrit sur mon front; là tu peux lire la malédiction et le crime de Caïn tracés en caractères que le temps n'a point effacés. Cependant ne te hâte pas de me condamner : sa mort n'est pas mon ouvrage, bien que j'en aie été la cause. Néanmoins il ne fit que ce que j'aurais fait si elle eût été infidèle à d'autres qu'à lui. Elle le trahit, il l'immola. Elle m'aimait, je le fis tomber sous mes coups. Quelque mérite que pût être son sort, elle m'était fidèle en le trahissant; elle me donna son cœur, la seule chose que la tyrannie ne puisse soumettre; et moi, hélas! venu trop tard pour la sauver, — je donnai tout ce que je pouvais donner alors : je donnai, c'était toujours une consolation, je donnai — un tombeau à notre ennemi. Sa mort, à lui, ne pèse pas sur mon cœur; mais sa mort, à elle, m'a fait l'objet d'horreur que tu vois en moi. Son arrêt était irrévocablement porté; — il le savait, — averti d'avance par la voix du sévère Tahir, à l'oreille duquel avait résonné la détonation prophétique[89] pendant que sa troupe se mettait en marche pour le lieu où elle a succombé. Et puis il est mort dans la chaleur du combat; c'est

une mort douce et sans longue agonie; un cri vers Mahomet pour appeler son aide, une prière à Allah, et ce fut tout. Il m'avait reconnu au milieu de la lutte et avait marché sur moi. Je le contemplai étendu par terre et j'épiai son dernier souffle. Quoique percé de part en part comme le tigre par l'acier du chasseur, il ne ressentit pas la moitié de ce que j'éprouve maintenant. Je cherchai, mais en vain, sur son visage, les convulsions d'une âme blessée; tous ses traits exprimaient la rage; aucun le remords. Oh! que n'eût pas donné ma vengeance pour reconnaître les traces du désespoir sur sa face mourante! pour y voir un tardif repentir, alors qu'il n'est plus au pouvoir de la pénitence de dépouiller la tombe d'une seule de ses terreurs, qu'elle ne peut plus rien ni pour nous consoler, ni pour nous sauver!

. . . .

« Le sang est froid chez ceux qui habitent un froid climat; c'est à peine si leur amour mérite ce nom ; mais le mien ressemblait à la lave brûlante qui bouillonne au sein de l'Etna. Je ne sais pas parler la langue des amants, encenser la beauté et bénir ses chaînes. Si l'altération subite des traits du visage, des veines brûlantes, des lèvres convulsives mais qui ne savent pas se plaindre; si un cœur toujours prêt à éclater, un cerveau en démence; si des actes hardis, un fer vengeur ; si tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que j'éprouve encore, si tout cela est un indice d'amour, cet amour c'était le mien, et plus d'un signe amer l'a dévoilé. Je ne savais pas soupirer ou me plaindre, je ne savais qu'obtenir ou mourir; je meurs, — mais j'ai possédé ce que j'aimais, et, quoi qu'il arrive, j'ai connu le bonheur. Accuserai-je la destinée que je me suis faite? Non; — dépouillé de tout, mais conservant encore mon courage, n'était la pensée de Leila immolée, qu'on me donne le plaisir avec la peine, et je consens à vivre et à aimer encore. Je m'afflige, ô mon guide sacré, non sur celui qui meurt, mais sur celle qui est morte ; elle dort sous la vague agitée. — Ah! si elle

avait seulement une tombe terrestre, ce cœur brisé, cette tête palpitante, iraient partager sa couche étroite! C'était un ange de vie et de lumière. Dès que je la vis elle devint une portion de ma vie, et partout où se tournaient mes yeux, c'était elle que je voyais toujours, brillante étoile du matin levée sur ma mémoire.

« Oui, l'amour est une lumière qui vient du ciel, une étincelle de ce feu immortel que nous partageons avec les anges, et qui nous fut donnée par Allah pour détacher nos désirs de la terre. La piété nous élève vers le ciel, mais dans l'amour c'est le ciel lui-même qui descend en nous, sentiment émané de la Divinité même pour épurer nos cœurs de toute pensée grossière, rayon de celui qui a tout créé, auréole qui resplendit autour de l'âme. J'accorde que *mon* amour n'était pas parfait, qu'il n'était que ce que les hommes appellent à tort de ce nom; regarde-le comme un crime si tu veux, mais dis, oh! dis que le *sien* n'était pas coupable! Elle était la lumière fidèle de ma vie; maintenant qu'elle est éteinte, quel rayon luira dans mes ténèbres? Oh! que ne brille-t-elle encore pour me conduire, fût-ce même à la mort ou aux malheurs les plus cruels! Qu'on ne s'étonne pas si ceux qui ont perdu le bonheur dans le présent et l'espérance dans l'avenir ne peuvent plus lutter paisiblement contre la douleur; si dans leur démence ils accusent leur destinée, et commettent dans leur frénésie ces actes terribles qui ne font qu'ajouter le crime à la souffrance. Hélas! ce cœur qui saigne intérieurement n'a plus rien à redouter des coups extérieurs: déchu de tout ce qu'il a connu de joie, qu'importe dans quel abîme il tombe? Maintenant, ô vieillard! ma conduite te paraît aussi cruelle que celle du farouche vautour; je lis sur ton front l'horreur que je t'inspire, et c'est encore un châtiment que j'étais destiné à subir! Il est bien vrai que, pareil à l'oiseau de proie, le sang a marqué mon passage; mais c'est sur la colombe que je prends exemple lorsque je meurs — sans avoir connu un second amour. C'est une leçon que l'homme a encore à ap-

prendre, et que lui donnent des êtres objets de ses dédains. L'oiseau qui chante sur la bruyère, le cygne qui nage sur le lac, prennent une compagne et n'en changent jamais. Que l'homme volage qui se rit des cœurs fidèles aille exhaler ses railleries parmi les insensés qui lui ressemblent ; je ne porte point envie à ses joies multipliées ; je fais moins de cas de ce cœur faible et lâche que de ce cygne solitaire, et je le mets bien au-dessous de la vierge crédule qu'il a trompée. Cette honte du moins ne fut jamais mon partage. — Leila ! chacune de mes pensées était à toi ! En toi étaient mes vertus, mes crimes, ma félicité, mes douleurs, mes espérances là-haut, — mon tout ici-bas. La terre ne possède rien de semblable à toi ; ou si cet être existe, c'est inutilement pour moi : pour tout au monde, je ne voudrais pas regarder une femme qui te ressemblerait et qui ne serait pas toi. Les crimes mêmes qui ont souillé ma jeunesse, — ce lit de mort, — attestent que je dis vrai ! Il est trop tard : — tu fus, tu es encore le rêve délirant de mon cœur !

« Et elle périt, — et moi je continuai à vivre, mais non plus du souffle de la vie humaine : un serpent entourait mon cœur de ses replis, et dardait la haine dans toutes mes pensées. Le temps ne marchait pas pour moi ; tous les lieux étaient abhorrés ; je me détournais avec effroi de la face de la nature, où tout ce qui m'avait autrefois charmé portait la sombre teinte de mon âme. Tu sais le reste, tu connais tous mes crimes et la moitié de mes tourments. Mais ne me parle plus de pénitence ; tu vois que je ne tarderai pas à quitter ce séjour : et quand même je pourrais ajouter foi à tes pieux discours, ce qui est fait peux-*tu* le défaire ? Ne m'accuse pas de manquer pour toi de reconnaissance ; mais, crois-moi, cette douleur n'est pas de celles qu'un prêtre peut soulager. Devine en secret l'état de mon âme ; mais parle-moi d'autant moins que tu me plaindras plus. Quand tu pourras faire revivre ma Leila, alors j'implorerai ton pardon ; alors je plaiderai ma cause à ce tribunal élevé, dont l'indulgence s'achète par des messes. Essaie de

calmer la lionne solitaire à qui le chasseur a dérobé ses lionceaux dans sa tanière, mais ne cherche pas à adoucir — ou plutôt à railler mes infortunes! »

« Aux jours de ma jeunesse, dans ces heures paisibles où le cœur se plaît à s'unir à un autre cœur, aux lieux où fleurissent les bosquets de ma vallée natale, j'avais, — ah! l'ai-je encore? — j'avais un ami! je te charge de lui transmettre ce gage de notre jeune affection; je désire qu'il apprenne ma mort: quoique des âmes comme la mienne n'accordent que des pensées rapides à l'amitié absente, mon nom flétri lui est cher encore. Chose étrange! il m'a prédit ma destinée, et moi je souriais, — je pouvais sourire alors, — quand, la prudence empruntant sa voix, il me donnait des conseils que j'écoutais à peine; mais maintenant ses paroles me reviennent en mémoire. Dis-lui — que ses prédictions se sont accomplies, et il tressaillera en apprenant cette nouvelle, et il regrettera d'avoir été si bon prophète. Dis-lui que si, au milieu des amertumes d'une vie agitée, j'ai perdu le souvenir des jours fortunés de notre jeunesse, cependant, au sein de la souffrance, et sur mon lit de mort, ma voix défaillante eût essayé de bénir sa mémoire; mais le ciel se détournerait indigné si le crime voulait prier pour l'innocence. Je ne lui demande pas de m'épargner le blâme; son âme est trop indulgente pour blesser mon nom; et puis, que m'importe la renommée que je laisse après moi? Je ne lui demande point de ne pas me pleurer; cette froide prière ressemblerait au dédain; les pleurs mâles de l'amitié coulent noblement sur la tombe d'un frère! Donne-lui cette bague qui fut autrefois à lui, et dis-lui — ce que tu vois! un corps flétri, une âme en ruine, un débris du naufrage des passions, un parchemin effacé et crispé, une feuille d'automne errante, desséchée par le vent de la douleur!

. . . .

« Ne me dis pas que c'est une vision mensongère; non, mon père, non, ce n'était pas un rêve. Hélas! celui qui rêve doit commencer par dormir; moi, j'étais éveillé, et

j'aurais voulu pleurer; mais je n'ai pas pu, car mon cerveau convulsif battait sous mon front brûlant comme il fait maintenant. Je ne demandais qu'une seule larme : c'eût été pour moi un don cher et précieux : je la demandais, je la demande encore. Le désespoir est plus fort que ma volonté; tes oraisons sont inutiles : le désespoir est plus puissant que tes pieuses prières. Lors même que je pourrais obtenir le bonheur des élus, je n'en voudrais pas; ce n'est pas le paradis qu'il me faut, mais le repos. Je te le dis, mon père, c'est alors que je l'ai vue; oui, elle était redevenue vivante; elle brillait dans son blanc *symar* [40], comme à travers ce nuage gris et pâle brille l'étoile que je regarde maintenant ainsi que je la regardais, elle, qui la surpassait et la surpasse encore en beauté. Je ne vois plus qu'obscurément son étincelle vacillante; la nuit de demain sera plus sombre, et avant que les rayons de cette étoile reparaissent, je serai cet objet sans vie que redoutent les vivants. Je m'égare, mon père! car mon âme s'envole vers le but final. Je l'ai vue, frère! Oubliant tous mes maux passés, je me suis levé, et, m'élançant de ma couche, je l'ai pressée sur mon cœur désolé; je la presse... — Et qu'est-ce que je presse donc? Ce n'est pas une forme qui ait vie, ce n'est pas un cœur qui réponde au battement du mien; et cependant, Leila! cette forme, c'est la tienne! Es-tu donc tellement changée, ô ma bien-aimée! que tu te montres à mes regards sans me permettre de te toucher? Que m'importe que tes charmes soient glacés, pourvu que je serre dans mes bras le seul objet qu'ils aient jamais désiré d'étreindre! Hélas! ils n'embrassent qu'une ombre, et retombent avec horreur sur mon cœur solitaire; et cependant elle est encore là! debout, silencieuse, ses mains suppliantes m'appellent! Voilà les tresses de sa chevelure, voilà ses yeux noirs et brillants! — Oh! je savais bien que ce n'était pas vrai! — je savais qu'elle ne pouvait mourir! Mais il est bien mort, lui! Je l'ai vu ensevelir dans la vallée où il a succombé. Il ne vient pas, lui, car il ne peut

sortir de terre ; pourquoi donc, toi, t'éveilles-tu? On m'avait dit que les vagues mugissantes avaient roulé sur les traits que je contemple, sur la beauté que j'adore; on m'avait dit... — C'était un mensonge infâme! Je voudrais répéter ce récit, mais ma langue s'y refuse : s'il est vrai, et que tu quittes ta tombe liquide pour demander une sépulture plus paisible, oh! passe tes doigts humides sur mon front brûlant, et il ne brûlera plus, ou place-les sur mon cœur désespéré! Mais, réalité ou ombre, quoi que tu sois, de grâce, ne me quitte plus, ou emporte mon âme avec toi là où les mugissements des vagues et des vents ne puissent parvenir!

. . . .

« Tu sais maintenant mon nom et mon histoire. Confesseur! je t'ai confié mes douleurs; je te remercie de cette larme généreuse que tu répands et que mon œil terne n'eût jamais pu verser. Qu'on m'enterre parmi les morts les plus humbles, et, sauf la croix plantée sur ma tombe, qu'aucune inscription, qu'aucun emblème n'attire l'attention de l'étranger et n'arrête les pas du pèlerin [41]. »

Il mourut — sans laisser trace de sa race et de son nom, si ce n'est ce que le religieux qui l'avait assisté à ses derniers moments n'avait pas le pouvoir de révéler. Cette histoire incomplète est tout ce que nous savons sur celle qu'il aima, sur celui qu'il tua.

NOTES.

[1] Un événement où Byron joua un rôle en personne lui donna la première idée de ce poëme; mais, quant au fait d'avoir été lui-même l'amant de cette jeune esclave, rien de moins exact. La jeune fille dont Byron sauva les jours à Athènes était, d'après le témoignage de M. Hobhouse, la maîtresse de son domestique, Turc lui-même. Relativement aux détails fournis sur cette affaire par le marquis de Sligo, on peut consulter les *Mémoires de Thomas Moore*.

[2] *Le Giaour* fut publié au mois de mai 1813, et ne fit qu'augmenter la réputation de l'auteur, si glorieusement inaugurée par les deux premiers chants de *Childe-Harold*. On peut remarquer que, dans *le*

Giaour, le premier des poëmes-romans de lord Byron, sa versification reflète une partie de son enthousiasme pour le *Christabel* de Coleridge. Walter Scott, dans *le Lai du dernier Ménestrel*, avait déjà adopté ce rhythme irrégulier. Quant à la composition fragmentaire de l'ouvrage, l'idée en fut suggérée à lord Byron par le poëme alors nouveau et en vogue de M. Rogers, *Christophe Colomb*. La prédilection de Byron pour l'Orient datait de plus loin que son voyage dans le Levant : il était familiarisé depuis longtemps avec l'histoire des Ottomans. « *Le Vieux Knolles*, disait-il à Missolonghi peu de temps avant sa mort, est un des livres qui m'ont procuré le plus de jouissances étant enfant. Je crois qu'il a beaucoup contribué à faire naître en moi le désir de visiter le Levant, et peut-être lui dois-je le coloris oriental qui est un des caractères de ma poésie. » Sur la marge du livre de M. d'Israeli, *Essai sur le caractère littéraire*, nous avons trouvé la note suivante : « J'avais dévoré avant l'âge de dix ans *Knolles, Cantemir, de Tott, lady Montagu*, la traduction de l'*Histoire des Turcs* de Mignot par Hawkins, *les Mille et Une Nuits;* en un mot, tous les voyages ou histoires qui parlaient de l'Orient. »

[3] Le tombeau que l'on aperçoit sur les rochers du promontoire est, dit-on, celui de Thémistocle. « Il y a, dit Cumberland dans son *Observateur*, quelques vers de Platon tracés sur ce tombeau, qui réunissent le pathétique et la simplicité la plus touchante. »

[4] *Les Amours du Rossignol et de la Rose* sont une fable persane bien connue. Si je ne me trompe, le *Bulbul* des *Mille Contes* est un des noms du rossignol. Meshi, traduit par William Jones, lui prête le langage suivant :

« Viens, charmante jeune fille, et écoute les chants de ton poëte... Il te célèbre, ô Rose! lui l'oiseau du printemps! L'amour le presse de chanter : l'amour sera obéi. Sois joyeuse : les fleurs du printemps ne se flétriront que trop rapidement. »

[5] La guitare est l'instrument favori des marins grecs. La nuit, lorsque le vent est calme, ils s'accompagnent en chantant et quelquefois en dansant.

[6] Je crois que peu de mes lecteurs ont eu l'occasion d'éprouver ce que j'ai cherché à décrire ; mais ceux qui se sont trouvés dans ce cas ont probablement conservé un souvenir mélancolique de cette singulière beauté que conservent presque toujours les traits du visage plusieurs heures après que *l'esprit s'est retiré du corps de l'homme*. On a remarqué que, dans les cas de mort violente causée par une blessure d'arme à feu, l'expression est toujours celle de la langueur, quelle qu'ait été l'énergie du mort ; mais, s'il a été frappé d'un coup de poignard, la physionomie conserve son expression terrible, et l'âme revit tout entière jusqu'au dernier moment. BYRON.

[7] Athènes est la propriété du *xislar-aga* (l'esclave chargé de garder les femmes du sérail). C'est lui qui nomme le wayvode. Un marchand



de femmes et un eunuque (les mots peuvent ne pas être polis, mais ils peignent les hommes) *gouvernent* à l'heure qu'il est le *gouverneur* d'Athènes. BYRON.

8 *Tophaïk*, mousquet. Le Baïram est annoncé par un coup de canon aussitôt le coucher du soleil. Bientôt les mosquées s'illuminent, et toute la nuit on décharge des armes à feu de toute espèce *chargées à balle*.

9 Jerreed ou djerrid, javelot turc à pointe émoussée que des cavaliers lancent avec une remarquable adresse.

10 Le simoun du désert, mortel pour les caravanes, et auquel il est fait souvent allusion dans la poésie orientale.

11 Le vert est la couleur favorite des prétendus descendants du prophète. Dans l'opinion de ces familles, la foi, qui est pour elles un héritage inaliénable, suffit pour remplacer les bonnes œuvres. Aussi sont-elles les plus méprisables parmi cette race inférieure.

12 *Salam aleikoum*, *aleikoum salam* (la paix soit avec vous, vivez en paix). C'est ainsi que se saluent les croyants. A un chrétien, l'on dit : *Urlarula!* (bon voyage!) ou : *Saban hiresem*, *saban serula* (bonjour, bonsoir); quelquefois : « Soyez toujours heureux. »

13 Le papillon azuré de Cachemire est le plus beau et le plus rare des papillons.

14 M. Dallas dit que lord Byron lui assura que la comparaison du scorpion lui vint dans un rêve. Elle forme le pendant de *la merveille psychologique* qui commence par ces vers harmonieux :

« Je vis un jour dans un rêve une jeune fille avec sa lyre : c'était une femme d'Abyssinie. »

M. Coleridge dit qu'il composa ces vers en faisant la sieste.

15 D'aimables philosophes se sont occupés du suicide du scorpion, auquel il est fait allusion dans ce passage. Quelques-uns attribuent ce suicide à un mouvement convulsif; d'autres y veulent voir un acte de libre arbitre. Les scorpions sont assurément intéressés à la prompte solution de ce problème. Si l'on établit solidement que ce sont des Catons-insectes, il leur sera permis de vivre tant qu'ils voudront, et ils ne mourront plus martyrs d'une hypothèse.

16 Au coucher du soleil, le canon annonce la fin du Rhamazan.

17 *Phingari*, la lune.

18 Le célèbre et fabuleux rubis du sultan Giamschid, qui embellit Istakhar. On lui donna les noms de Schehgerag, flambeau de la nuit, coupe du soleil. Dans la première édition, Giamschid était écrit de trois syllabes, d'après l'orthographe d'Herbelot; mais Richardson n'en fait que deux syllabes, et écrit Jamshid. J'ai laissé dans le texte l'orthographe de l'un et la prononciation de l'autre. BYRON.

Dans la première édition, Byron avait fait ce mot de trois syllabes, *Bright as the gem of Giamschid;* mais, sur ma remarque, et d'après l'autorité de Richardson, il corrigea : *Bright as the ruby of Giamschid*.

En lisant cette correction, je lui écrivis que la comparaison des yeux de son héroïne avec un rubis pourrait faire croire qu'elle avait les yeux rouges, et qu'il aurait dû mettre : *Bright as the jewel of Giamschid;* ce qu'il fit dans une nouvelle édition. MOORE.

19 Al-Sirat est un pont plus étroit que le fil d'une araignée affamée, plus tranchant que le fil d'une épée, et sur lequel les musulmans doivent passer pour entrer dans le paradis. Il n'y a point d'autre chemin; mais le pire est qu'au-dessous se trouve l'enfer, dans lequel roulent ceux qui n'ont point le pied marin, justifiant ainsi le *facilis descensus Averni*, spectacle peu encourageant pour celui qui vient derrière. Il y a dessous un second pont plus étroit encore pour les juifs et les chrétiens.

20 Les vierges du paradis sont appelées, à cause de leurs grands yeux noirs, *hur al oyun*. Un entretien avec elles constitue, selon les promesses de Mahomet, le suprême bonheur pour un croyant. Elles ne sont point faites d'argile, comme les autres femmes; mais, ornées de charmes impérissables, elles possèdent le céleste privilége d'une éternelle jeunesse.

21 Opinion erronée. Le Coran alloue aux femmes vertueuses un tiers au moins du paradis; mais le plus grand nombre des musulmans, interprétant ce texte en sens contraire, excluent du ciel leurs moitiés. Ennemis des platoniciens, ils n'attribuent aucune faculté aux âmes de l'autre sexe, et prétendent qu'elles sont suffisamment remplacées par les houris.

22 Comparaison orientale qui, quoique bien *locale*, pourra paraître *plus arabe qu'en Arabie.*

23 L'hyacinthe, en arabe *sunbul*. Cette comparaison revient aussi fréquemment dans la poésie des Turcs que dans celle des anciens Grecs.

24 Franguestan, — Circassie.

25 *Bismillah!* (au nom de Dieu!) C'est le premier mot de tous les chapitres du Coran, excepté un. C'est aussi par là que les Turcs commencent toutes leurs prières et leurs remerciements.

26 Ce phénomène n'est pas rare chez un Turc en fureur. En 1809, au milieu d'une audience diplomatique, les moustaches du capitan-pacha se hérissèrent d'indignation comme celles d'un tigre, au grand effroi des drogmans. On s'attendait à voir ces terribles moustaches changer de couleur; mais à la fin elles s'abaissèrent, sauvant ainsi la vie à plus de têtes qu'elles ne contenaient de poils.

27 *Amaun*, quartier, pardon.

28 *Le mauvais œil*, superstition établie dans tout le Levant, et qui produit les effets les plus bizarres sur les imaginations crédules.

29 C'est le châle à fleurs que portent habituellement les personnes de marque.

30 Ce beau passage parut pour la première fois dans la troisième

édition. « Je vous envoie les épreuves, écrit lord Byron à M. Murray (10 août 1813). Je n'achèverai jamais cette infernale histoire. *Ecce signum*,—trente-trois vers de plus. Quel *bourdon* pour le malheureux prote, sans vous procurer beaucoup de profit!

31 Le *calpac* est la partie solide et le centre du turban; le châle est roulé autour.

32 Un turban, une colonne et quelques vers décorent la tombe des Osmanlis, soit dans les cimetières, soit dans le désert. Vous rencontrez fréquemment de ces monuments dans les montagnes. C'est, le plus souvent, la dernière demeure d'une victime de l'insurrection, du pillage ou de la vengeance.

33 *Allah hu!* C'est par ces mots que le muezzin, placé sur la plus haute galerie extérieure du minaret, termine son appel à la prière.

Valid, fils d'Abdalmalek, fut le premier qui éleva une tour ou minaret. Il le plaça sur la grande mosquée de Damas, avec un muezzin ou crieur pour annoncer l'heure de la prière. Cet usage a été universellement adopté après lui par les Orientaux. D'Herbelot.

34 Ces vers sont une imitation d'un chant de guerre turc : « Je vois, je vois une jeune fille du paradis; ses yeux sont noirs, elle fait flotter son voile, son voile vert, et crie : « Viens, embrasse-moi, car « je t'aime. »

35 *Monkir* et *Nekir* sont les inquisiteurs des morts. Le corps fait sous leurs yeux une sorte de noviciat, et goûte par avance les tourments de l'enfer. Si les réponses ne sont pas satisfaisantes, le malheureux est tiré en haut avec une faux, et replongé dans l'abîme par une massue de fer rouge. Il y a beaucoup d'épreuves semblables. L'office de ces anges n'est pas une sinécure : ils ne sont que deux, et le nombre des pécheurs l'emportant de beaucoup sur celui des orthodoxes, leurs mains sont toujours employées.

36 *Eblis*. C'est le Satan des Orientaux.

D'Herbelot suppose que ce nom est un dérivé corrompu du mot grec Διαβολος. C'est le nom que donnent les Arabes au chef des anges rebelles. D'après la mythologie arabe, Eblis aurait été déchu de son rang pour avoir refusé de respecter Adam, selon l'ordre de Dieu. Il alléguait, pour justifier son refus, qu'Adam était fait d'argile, tandis que lui-même était une substance éthérée.

37 La croyance aux vampires est encore générale dans le Levant. Le bon Tournefort raconte une longue histoire citée par M. Southey, dans les notes de *Thalaba*, sous le titre de *Vroucolochas* (le mot romaïque est *Vardoulacha*). Je me rappelle avoir vu toute une famille effrayée par les cris d'un enfant, cris qu'on attribuait à la visite d'un vampire. Les Grecs ne prononcent jamais ces mots sans terreur. Je trouve que *Broukolakas* est un mot de l'ancien grec. On l'appliqua

à Arsénius, qui, suivant les Grecs, fut possédé du démon après sa mort. Mais les modernes emploient le mot *Vardoulacha*.

38 Cette seconde partie du poëme, qui contient près de cinq cents vers, a été successivement ajoutée par lord Byron, soit pendant l'impression, soit dans les éditions postérieures.

39 J'ai été témoin en personne d'un exemple de cette croyance à la *seconde ouïe* (car en Orient on ne connaît pas la seconde vue). Lors de mon troisième voyage au cap Colonna, vers 1811, comme nous passions dans un défilé entre Keratia et Colonna, j'observai que Dervish-Tahiri quittait le sentier, et appuyait sa tête sur sa main comme un homme qui est en peine. J'allai vers lui et lui demandai ce qu'il craignait. « Nous courons un danger, répondit-il. — Quel danger?... Nous ne sommes pas en Albanie, ni dans les défilés d'Éphèse, de Missolonghi et de Lépante; notre suite est nombreuse, bien armée, et les Choriates ne sont pas assez braves pour se faire voleurs. — Tout cela est vrai, Effendi; mais les balles me tintent dans l'oreille. — Mais on n'a pas tiré un seul coup de tophaïk ce matin... — J'entends le bruit, cependant, boum..., boum..., aussi distinctement que vos paroles. — Bah! — Comme il vous plaira, Effendi : ce qui est écrit est écrit. » Je laissai ce fataliste à l'ouïe si exercée, et j'allai vers Basili, son compatriote chrétien, dont les oreilles nullement prophétiques ne pouvaient comprendre ce récit. Arrivés à Colonna, nous y restâmes quelques heures, et nous revînmes tranquillement, disant une foule de jeux de mots dans toutes les langues de l'univers : le romaïque, l'arnaute, le turc, l'italien, l'anglais, nous prêtèrent leurs meilleures plaisanteries pour accabler le pauvre musulman. Pendant que nous contemplions les beaux points de vue, Dervish était occupé à examiner les colonnes. Je crus qu'il était atteint de la monomanie des antiquaires, et lui demandai s'il était devenu *palco-castro*. « Non, dit-il; j'observe que ces colonnes seraient une excellente halte. » Et il ajouta d'autres réflexions qui prouvaient combien il croyait profondément à la seconde ouïe.

A notre retour à Athènes, j'appris de Léoné (prisonnier qui fut mis en liberté peu de temps après) que les Maïnotes avaient voulu nous attaquer. (Voir, pour plus de détails, les notes du second chant de *Childe-Harold*.) Pour m'en assurer, je le questionnai en détail, et il me décrivit avec une telle exactitude nos habillements, nos armes et nos chevaux, que je ne doutai pas qu'il ne fût lui-même au nombre des Maïnotes qui nous préparaient une rencontre peu agréable. Dervish fut reconnu prophète, et probablement les oreilles lui tintent plus que jamais, pour la plus grande satisfaction des Arnautes de Bérat et le salut des montagnes de sa patrie.

Je veux citer un second exemple qui peint ce peuple singulier. En mars 1811, un Arnaute, bel homme et très-actif, vint se présenter à moi (c'était le cinquantième que je refusais). « Bien, Effendi, ré-

pondit-il. Puissiez-vous vivre longtemps! Je vous aurais cependant été utile... Je quitterai demain la ville pour les montagnes; je reviendrai au commencement de l'hiver... Peut-être alors me prendrez-vous. » Dervish, qui était présent, observa, comme une chose très-naturelle, qu'il allait rejoindre les klephtes (les voleurs); ce qui était vrai. S'ils ne sont pas tués, ils reviennent avant l'hiver, et s'établissent dans quelque ville, où l'on ne songe point à les inquiéter, quoique leurs exploits soient bien connus.

10 *Symar*, un linceul.

11 L'événement qui forme le sujet de ce poëme est très-fréquent en Turquie. Il y a quelques années, la femme de Muchtar-Pacha se plaignit à Ali de la prétendue infidélité de son fils. Celui-ci demanda à connaître les coupables, et elle eut la barbarie de lui donner les noms de douze des plus jolies femmes de Janina. Elles furent aussitôt arrêtées, enfermées dans des sacs, et jetées à la mer la nuit suivante. Un des gardes qui étaient présents m'assura que pas une des victimes ne poussa un cri ni ne montra aucun symptôme de terreur en se voyant si subitement arrachée à tout ce que nous connaissons et tout ce que nous aimons. Le sort de Phrosine, la plus belle de ces malheureuses victimes, est le sujet de plusieurs chansons romaïques et arnautes. Quant à l'histoire qui forme le sujet de ce poëme, elle est plus ancienne. Le héros était un jeune Vénitien aujourd'hui oublié. Je l'entendis raconter par hasard, dans un café du Levant, par un de ces *conteurs* qui abondent dans le pays, et chantent ou récitent leurs histoires. Les additions et les interpolations du traducteur se distinguent facilement par l'absence de couleurs orientales, et je regrette que ma mémoire n'ait pas conservé une plus grande partie du récit original. Quant aux notes, j'en suis redevable soit à Herbelot, soit à ce livre si oriental, et que M. Weber nomme si justement un roman sublime, *le Calife Vathek*.

Je ne sais à quelle source l'auteur de ce singulier ouvrage a puisé ses renseignements. Quelques-uns de ses épisodes peuvent se trouver dans la *Bibliothèque orientale;* mais, pour la vérité des mœurs, la richesse des descriptions, la puissance d'imagination, il laisse bien loin toutes les imitations européennes, et offre tant de marques d'originalité, que ceux qui ont visité l'Orient se persuadent difficilement que ce n'est pas une traduction. Comme reproduction de l'Orient, Rasselas est bien inférieur, et *la Vallée heureuse* ne peut soutenir la comparaison avec *le Château d'Eblis*.

LA

FIANCÉE D'ABYDOS[1],

NOUVELLE TURQUE.

Si l'amour qui vint nous surprendre
Avait été moins aveugle ou moins tendre,
Si nous ne nous étions ni vus ni séparés,
Nos cœurs ne seraient pas à la douleur livrés.
BURNS.

AU TRÈS-HONORABLE LORD HOLLAND

CE POEME EST DEDIÉ AVEC TOUS LES SENTIMENTS D'ESTIME ET DE RESPECT,

par son reconnaissant, obligé et sincère ami,

BYRON.

CHANT PREMIER.

I.

Connaissez-vous le pays où croissent le cyprès et le myrte, emblème des actions dont il est le théâtre, où la rage du vautour, la tendresse de la tourterelle, se fondent en douleur ou s'exaltent jusqu'au crime? Connaissez-vous le pays du cèdre et de la vigne, où sont des fleurs toujours nouvelles, un ciel toujours brillant; où les ailes légères du zéphyr, au milieu des jardins de roses, s'affaissent sous le poids des parfums; où le citronnier et l'olivier portent des fruits si beaux; où la voix du rossignol n'est jamais muette; où les teintes de la terre et les nuances du ciel, quoique différentes, rivalisent en beauté; où un pourpre plus foncé colore l'Océan; où les vierges sont suaves comme les roses de leurs guirlandes; où, excepté l'esprit de l'homme, tout est divin? C'est le climat de l'Orient; c'est la terre du soleil. — Peut-il sourire aux actes de ses enfants? Ah! sombres comme les derniers adieux de l'a

mour sont les cœurs que recouvre leur poitrine et les histoires qu'ils racontent.

II.

Entouré d'une suite nombreuse d'esclaves vaillants, équipés comme il sied aux braves, et attendant l'ordre de leur maître pour guider ses pas ou garder son sommeil, le vieux Giaffir était assis dans son divan : profondément préoccupé était l'œil du vieillard, et quoique le visage d'un musulman trahisse rarement sa pensée intérieure aux regards de ceux qui l'observent, habile qu'il est à tout dissimuler, sauf son indomptable orgueil, une préoccupation inaccoutumée se peignait sur ses traits pensifs et son front soucieux.

III.

« Qu'on se retire de cette salle. » — Sa suite a disparu. — « Maintenant faites venir le chef de la garde du sérail. » Il ne reste auprès de Giaffir que son fils unique et le Nubien qui attend ses ordres : « Haroun, — aussitôt que la foule aura franchi le seuil de la porte extérieure (malheur à la tête dont les yeux ont vu sans voile le visage de ma Zuleika!), pars, et va chercher ma fille dans sa tour. En ce moment son destin est fixé; mais ne lui répète pas mes paroles; c'est à moi seul de lui prescrire son devoir! » — « Pacha! entendre c'est obéir. » L'esclave ne doit pas en dire davantage au despote; et Haroun allait partir, quand le jeune Sélim rompit le silence. Il commença par s'incliner profondément, puis parla d'une voix douce et les yeux baissés, en se tenant debout aux pieds du Pacha; car le fils d'un musulman mourrait plutôt que d'oser s'asseoir en présence de son père : « Mon père! ne gronde pas ma sœur ou son noir gardien. S'il y a un coupable, c'est moi seul; que tes regards irrités ne tombent donc que sur moi. La matinée brillait si belle! Que la fatigue et la vieillesse se livrent au sommeil; moi je n'ai pu dormir; et être seul à contempler les beautés du paysage et de l'Océan, n'avoir personne à qui je pusse

communiquer les pensées dont mon cœur était plein, c'eût été déplaisant;—car, quel que soit mon caractère, à dire vrai, je n'aime pas la solitude: j'ai été réveiller Zuleika; vous savez que les portes du harem s'ouvrent sans peine pour moi; avant le réveil des esclaves qui la gardent, nous nous sommes rendus sous les bosquets de cyprès, et là nous avons joui librement du spectacle de la terre, de la mer et du ciel. Là s'est prolongée notre promenade, là nous ont retenus l'histoire de Mejnoun et les chants de Sadi [2], jusqu'au moment où, ayant entendu les sons graves du tambour [3] qui annonce l'heure de ton divan, fidèle à mon devoir et averti par ce bruit, j'ai volé vers toi pour te saluer; mais Zuleika se promène encore. — Ne te fâche point, ô mon père! — Rappelle-toi que nul ne peut pénétrer dans ce bosquet secret, excepté ceux qui gardent la tour des femmes. »

IV.

« Fils d'une esclave! » — dit le pacha, — « enfant d'une mère infidèle! c'est en vain que ton père espérerait voir en toi quelque chose qui annonçât un homme! Lorsque ton bras devrait tendre l'arc, lancer la javeline, ou dompter le coursier, Grec de cœur, sinon de croyance, tu vas écouter le murmure des eaux, ou voir s'épanouir les roses! Plût à Dieu que cet astre dont tes yeux frivoles admirent la clarté matinale te communiquât une étincelle de sa flamme! Toi qui verrais ces créneaux s'écrouler pièce à pièce sous le canon des chrétiens, et les vieilles murailles de Stamboul tomber devant les dogues de Moscou sans t'émouvoir ni frapper un seul coup contre les chiens de Nazareth! va, — et que ta main, plus efféminée que celle d'une femme, prenne la quenouille, — non le glaive. Mais, Haroun! cours vers ma fille! Ecoute! veille à ta tête! — Si Zuleika prend trop souvent son vol, — tu vois cet arc: — il a une corde! »

V.

Nul son ne s'échappa des lèvres de Sélim, ou du moins

ne parvint aux oreilles de Giaffir; mais chacun de ses regards, chacune de ses paroles le perça plus au vif que l'épée d'un chrétien : « Fils d'une esclave ! — Il m'accuse de pusillanimité! Tout autre eût payé cher ces paroles outrageantes. Fils d'une esclave ! — Et qui donc est mon père? » C'est ainsi qu'il donnait carrière à ses sombres pensées; plus que de la colère brillait dans son regard, puis en disparaissait faiblement. Le vieux Giaffir regarda son fils, et tressaillit; car il avait lu dans ses yeux l'impression que ses paroles avaient produite; il y avait vu une rébellion naissante : « Viens ici, enfant ! — Quoi ! point de réponse? Je t'observe, — et je te connais aussi; mais il est des actes que tu n'oseras jamais commettre : si ta barbe avait une longueur plus mâle, si ton bras avait en partage l'adresse et la force, j'aimerais à te voir rompre une lance, fût-ce même contre la mienne. »

En laissant tomber ces mots ironiques, il jeta sur Sélim un regard farouche; Sélim lui rendit regard pour regard, et leva si fièrement les yeux sur son père qu'il le força à détourner les siens. — Pourquoi? — Giaffir le sentit sans oser s'en rendre compte : « Je crains bien qu'un jour cet enfant téméraire ne me cause des embarras sérieux. Je ne l'ai jamais aimé depuis sa naissance, et... — Mais son bras est peu redoutable ; c'est à peine si à la chasse il peut se mesurer avec le faon timide ou l'antilope; il n'est pas à craindre qu'il s'aventure jamais dans ces luttes où l'homme joue sa vie contre la gloire. — Je me défie de ce ton, de ce regard, — et même de ce sang qui touche au mien. Ce sang... — Il ne m'a point entendu. — En voilà assez. A l'avenir, je le surveillerai de plus près. C'est pour moi un Arabe [1] ou un chrétien demandant quartier. — Mais écoutons! — J'entends la voix de Zuleika; elle résonne à mon oreille comme l'hymne des houris; elle est l'enfant de mon choix; plus chère même que ne l'était sa mère, elle a tout à espérer et rien à craindre. — Ma péri! tu es toujours la bienvenue ici! tu es douce à ma vue altérée, comme la

source du désert aux lèvres de celui que son onde vient arracher à la mort! La Mecque n'entend pas, dans son temple, de prières plus ferventes que celles que je fais pour toi, dont j'ai béni la naissance, et que je bénis encore. »

VI.

Belle comme la première femme qui ait failli, lorsque, séduite une fois pour séduire toujours, elle sourit à ce terrible mais trop aimable serpent dont elle avait l'image gravée dans l'âme; éblouissante comme ces visions ineffables accordées au sommeil de la douleur, à ce sommeil peuplé de fantômes où, dans un songe élyséen, le cœur retrouve ce qu'il a aimé, et voit revivre dans le ciel ceux qu'il a perdus sur la terre; douce comme le souvenir d'un amour sur lequel la tombe s'est fermée; pure comme la prière que l'enfance exhale vers Dieu, était la fille du farouche et vieux chef, qui l'accueillit avec des larmes — où la douleur n'était pour rien.

Qui n'a pas éprouvé combien la parole est impuissante à saisir une seule étincelle du céleste rayon de la beauté? Qui n'a pas senti sa vue se troubler, affaissée sous le poids de son ravissement, son visage s'altérer, le cœur lui faillir, et tout son être confesser l'empire de cette aimable et majestueuse puissance? Telle était Zuleika! — tels formaient autour d'elle une brillante auréole, d'indicibles charmes ignorés d'elle seule, la lumière de l'amour, la pureté de la grâce, la musique de ses traits où se peignait son âme, ce cœur dont la douceur harmonisait le tout, et ce regard qui à lui seul était toute une âme!

Ses bras gracieux, timidement croisés sur son sein naissant, au premier mot de tendresse s'étendirent pour s'enlacer au cou d'un père, qui bénit son enfant en lui rendant ses caresses, et sentit la résolution qu'il avait prise à moitié ébranlée dans son cœur. Ce n'est pas que son cœur, quoique farouche, eût une pensée contraire au bonheur de sa fille; mais si l'affection l'enchaînait à elle, l'ambition brisait ce lien.

VII.

« Zuleika! douce enfant! ce jour t'apprendra combien tu m'es chère, puisque, oubliant ma propre douleur, je me résigne à me séparer de toi pour t'ordonner d'aller vivre avec un autre; un autre! jamais guerrier plus brave ne combattit aux premiers rangs. Nous autres musulmans, nous attachons peu de prix à l'illustration de la naissance; cependant la famille des Carasman[5] brille depuis longtemps sans altération à la tête de ces bandes valeureuses de timariotes qui ont conquis et savent conserver leurs terres. Mais c'est assez que celui qui demande ta main soit parent du bey Oglou; il est inutile de parler de son âge : je ne voudrais pas te voir un enfant pour époux. Tu auras un noble douaire, et nos deux pouvoirs réunis braveront le firman de mort que d'autres reçoivent en tremblant, et apprendront au messager le sort qui attend les porteurs de pareils cadeaux[6]. Maintenant tu connais la volonté de ton père; c'est tout ce que ton sexe a besoin de savoir : c'était à moi à te parler pour la dernière fois d'obéissance, — ce sera à ton époux à te parler d'amour. »

VIII.

La tête de la vierge se baissa silencieuse, et si ses yeux se remplirent de larmes auxquelles sa sensibilité comprimée n'osa laisser un libre cours, si son visage altéré rougit et pâlit tour à tour lorsqu'à son oreille arrivèrent comme des flèches les paroles de son père, que pouvait-ce être, sinon des craintes virginales? Tant de grâce brille dans les larmes de la beauté, que le baiser de l'amour ne les sèche qu'à regret; il y a tant de charme dans la rougeur de la modestie, que la pitié elle-même n'en voudrait rien retrancher! Quelle que fût la cause de cette émotion, son père n'y fit pas attention, ou l'oublia bientôt. Il frappa des mains trois fois, demanda son cheval, déposa sa chibouque ornée de pierreries, s'élança sur son coursier, et, entouré de ses maugrabis[7], de ses mamelucks et de ses delhis[8], se rendit au pré, pour assister aux exercices d'adresse et de

force exécutés avec la lame effilée du sabre ou le djerrid émoussé. Le kislar et ses Maures veillèrent seuls aux portes massives du harem.

IX.

Sa tête était appuyée sur sa main ; son regard était fixé sur le sombre azur des flots, qui glissent avec rapidité et s'enflent doucement dans les sinueuses Dardanelles ; pourtant il ne voyait ni la mer ni le rivage, ni même les turbans de la garde du pacha, qui, dans la mêlée d'un combat simulé, maniant le sabre d'un bras vigoureux, coupaient en courant un tampon de bourre[9] ; il ne regardait pas la troupe occupée à lancer la javeline ; il n'entendait pas leurs ollahs bruyants et sauvages : — il ne pensait qu'à la fille du vieux Giaffir !

X.

Aucune parole ne s'échappait des lèvres de Sélim ; la pensée de Zuleika s'exprimait par un soupir ; et lui continuait à regarder à travers la jalousie, pâle, muet, tristement immobile. Les yeux de Zuleika étaient tournés vers lui, mais elle cherchait vainement à deviner ce qui l'occupait ; sa douleur était égale, quoique différente ; une flamme plus douce brûlait dans son cœur, et cependant ce cœur, soit crainte, soit faiblesse, elle ignorait pourquoi, s'abstenait de parler. Néanmoins il faut qu'elle parle ; — mais par où commencer ? « Il est étrange qu'il se détourne ainsi de moi ! C'est pour la première fois que nous nous voyons ainsi ; ce n'est pas ainsi que nous devons nous quitter. » Trois fois elle traversa lentement l'appartement ; elle examina son regard ; il était encore immobile ; elle saisit l'urne remplie des parfums de l'atargul des persans[10], et répandit la liqueur odorante sur le plafond peint et le parquet de marbre : les gouttes que la folâtre jeune fille jeta sur ses vêtements tombèrent sur sa poitrine sans qu'il y fît attention, comme si cette poitrine aussi eût été de marbre : « Quoi ! toujours sombre ! cela ne doit pas être : — ô mon cher Sélim ! pouvais-je attendre cela de toi ? » En ce mo-

ment elle aperçut un groupe charmant des plus belles fleurs de l'Orient : « Il les aimait autrefois ; elles lui plairont encore offertes par la main de Zuleika. » A peine la pensée enfantine était exprimée, que déjà la rose était cueillie. Le moment d'après vit l'angélique beauté assise aux pieds de Sélim : « Cette rose est un message que le bulbul [11] envoie pour calmer les chagrins de mon frère ; il te fait dire que ce soir ses chants les plus doux se prolongeront pour Sélim ; et quoique ses accents soient empreints d'une certaine tristesse, il essaiera cette fois des airs plus gais, dans l'espoir que ses chansons nouvelles chasseront de ton front ces sombres pensées.

XI.

« Mais quoi! refuser ma pauvre fleur! vraiment je suis bien malheureuse ! Pourquoi abaisser ainsi ton front sur moi ? Ne sais-tu pas quelle est celle qui t'aime le mieux? O cher Sélim ! ô plus que cher ! dis, est-ce moi que tu hais ou que tu crains ? Viens, repose ta tête sur mon sein, et mes baisers berceront ton sommeil, puisque mes paroles et même les chants de mon fabuleux rossignol ne peuvent rien sur toi. Je sais que notre père est sombre quelquefois, mais j'avais encore à apprendre ceci de toi : je ne sais que trop qu'il ne t'aime pas ; mais l'affection de Zuleika, l'as-tu donc oubliée? Ah ! ne me trompé-je point? — Le projet du pacha ! — ce parent, ce bey de Carasman est peut-être un de tes ennemis ! S'il en est ainsi, je jure par le temple de la Mecque, si toutefois les femmes peuvent jurer par un lieu dont l'approche leur est interdite, que, sans ton libre consentement, sans ton ordre, le sultan lui-même n'obtiendrait pas ma main ! Crois-tu donc que je pourrais m'éloigner de toi et partager mon cœur en deux ? Ah ! si l'on m'arrachait d'auprès de toi, où serait ton amie ? où serait mon guide? le passé n'a point vu, l'avenir ne verra pas mon âme séparée de la tienne. Azraël [12] lui-même, quand sortira de son carquois de mort la flèche qui sépare tout ici-bas, réunira nos deux cœurs dans une même cendre ! »

XII.

La vie, — la respiration, — le mouvement, — le sentiment, lui revinrent; il releva la jeune fille agenouillée; il ne souffrait plus. — Dans son œil ardent brillèrent des pensées longtemps retenues dans l'ombre, des pensées qui brûlent, — et au rayon desquelles l'âme se fond. Comme une rivière jusque là cachée derrière son rideau de saules apparaît tout à coup et dévoile le brillant miroir de son onde; comme la foudre éclate et s'élance du nuage noir qui l'emprisonnait, ainsi toute son âme flamboya dans son regard à travers ses longs cils. Un cheval de bataille qui entend le son de la trompette, un lion réveillé par un limier imprudent, un tyran effleuré par la pointe d'un poignard mal dirigé, ne sont pas saisis d'une énergie plus convulsive que n'en manifesta Sélim en entendant ce serment. Alors, laissant éclater ses sentiments jusque là comprimés : « Maintenant, tu es à moi ! » s'écria-t-il, « à moi pour toujours; à moi pour la vie, et par-delà peut-être! — maintenant tu es à moi, et ce serment sacré, bien que prononcé par toi seule, nous lie tous deux. Ta tendresse te l'a dicté, et tu as bien fait; ce serment sauve plus d'une tête; mais ne pâlis point, — la moindre boucle de ta chevelure a droit d'obtenir de moi plus que de la tendresse; il n'est pas un des cheveux groupés autour de ton front charmant que je voulusse blesser pour tous les trésors ensevelis dans les cavernes d'Istakar[13]. Ce matin, des nuages se sont abaissés sur moi; une pluie de reproches est tombée sur ma tête, et peu s'en est fallu qu'il ne m'ait appelé lâche! J'ai maintenant des motifs pour être brave : le fils de son esclave méprisée, — ne tressaille pas, c'est le terme dont il s'est servi, — ce fils, qui ne sait point se vanter, pourra lui faire voir un courage que n'intimideront ni ses paroles ni ses actes. *Son* fils! — Oui, grâce à toi, peut-être je le suis, du moins je le serai; mais que notre serment mutuel demeure un secret entre nous. Je connais le misérable qui veut malgré toi obtenir ta main de Giaffir; jamais richesse ne fut

plus honteusement acquise, jamais âme plus vile n'habita le corps d'un musselim [14]. N'est-il pas né en Egripo [15]? Qu'Israël montre une race plus méprisable! Mais laissons cela : — que nul ne soit instruit de notre serment; le temps révélera le reste. Laisse Osman-Bey à moi et aux miens; j'ai des partisans pour les jours du danger. Ne crois pas que je sois ce que je semble; j'ai à ma disposition des armes, des amis et de la vengeance ! »

XIII.

« Ne pas croire que tu sois ce que tu sembles! ô mon Sélim! Quel douloureux changement s'est opéré en toi! Ce matin je t'ai vu si doux, si affectueux; mais maintenant combien tu es différent de toi-même! Mon amour t'était certainement connu auparavant; il n'a jamais été moindre, il ne saurait s'accroître. Te voir, t'entendre, rester auprès de toi, détester la nuit, je ne sais pourquoi, si ce n'est parce que nous ne nous voyons que pendant le jour; vivre avec toi, avec toi mourir, voilà l'espérance que je ne puis me refuser; baiser ta joue, tes yeux, tes lèvres, comme cela, — comme cela; — mais c'est assez. Allah! tes lèvres sont de feu! quelle fièvre s'est allumée dans tes veines! Le même incendie a presque gagné les miennes, et je sens la rougeur monter à mes joues. Adoucir tes souffrances dans la maladie ou soigner ta santé; partager ta fortune en la ménageant, ou te sourire dans la pauvreté, et, sans murmurer, t'en alléger de moitié le fardeau; faire tout, excepté de fermer tes yeux mourants, car je le tenterais en vain; c'est à cela seul que mes pensées aspirent : puis-je en faire et peux-tu en demander davantage? Mais, Sélim, dis-moi pourquoi nous avons besoin de tant de mystère. J'en cherche en vain la raison; mais tu le veux, qu'ainsi soit! Cependant j'ai peine à comprendre ce que tu veux dire en me parlant « d'armes » et « d'amis. » Je me proposais de faire entendre à Giaffir le serment que je t'ai fait; sa colère ne le révoquerait pas; mais, sans aucun doute, il me permettrait de rester libre. En quoi est-il étrange que je désire

être ce que j'ai toujours été? Dès l'âge le plus tendre, quel autre que toi Zuleika a-t-elle vu? Quel autre que toi peut-elle désirer de voir, toi le compagnon de ses promenades solitaires, toi qui partageas les jeux de son enfance? Ces pensées chéries qui ont commencé avec ma vie, dis, pourquoi ne les avouerais-je plus? Que s'est-il passé qui m'oblige à cacher une vérité qui fit jusqu'à ce jour ton orgueil et le mien? Nos lois, notre religion, notre Dieu, me défendent de paraître aux regards d'un étranger; jamais je n'aurai un seul instant la pensée de me plaindre de cette loi de notre prophète : je suis heureuse de lui obéir, car en me laissant ta présence, il m'a tout laissé. Il me serait affreux d'être donnée malgré moi à un époux que je n'ai jamais vu; ce sentiment, pourquoi en ferais-je mystère? pourquoi me demandes-tu le secret? Je sais que le pacha, fier et hautain, ne t'a jamais vu d'un œil affectueux; et il lui arrive si souvent de s'emporter sans motifs! Dieu nous garde de jamais lui en donner! Je ne sais, mais la dissimulation pèse à mon cœur comme un péché : dis-moi donc, Sélim, si cette dissimulation est coupable, comme je le sens intérieurement; hâte-toi de m'éclairer, et ne me laisse pas à des pensées qui m'alarment. Ah! voici venir le thocadar[16]. La guerre simulée a cessé, mon père revient; je tremble maintenant de rencontrer ses yeux : — Sélim, pourrais-tu me dire pourquoi? »

XIV.

« Zuleika! — retourne à la tour où est ton appartement. — Je me présenterai à Giaffir : il faut que je m'entretienne avec lui de firmans, d'impôts, de levées d'hommes, de gouvernement. Il est venu des rives du Danube de funestes nouvelles; notre vizir voit noblement décimer ses rangs par des victoires dont le giaour peut lui rendre grâce! Notre sultan a un moyen expéditif pour récompenser des triomphes aussi coûteux. Mais écoute : quand le tambour du crépuscule appellera les troupes au repas et au sommeil, Sélim se rendra auprès de toi; alors nous sortirons furtivement

du harem pour nous promener sur les bords de la mer. Les murs de nos jardins sont élevés; nul importun ne les franchira pour écouter nos paroles ou troubler notre entrevue, et si on s'y hasardait, j'ai une lame que quelques-uns ont sentie et que d'autres peuvent sentir encore. C'est alors que Sélim t'en apprendra plus que tu n'en as connu ou pensé jusqu'ici. Fie-toi à moi, Zuleika;—ne me crains pas! Tu sais que j'ai une clef qui ouvre le harem. »

« Te craindre, mon Sélim! Jamais jusqu'à ce jour un mot semblable... — »

« Ne perds pas un moment; je garde la clef. Les satellites d'Haroun ont déjà reçu *quelques* récompenses : ils en attendent *d'autres*. Cette nuit, Zuleika, tu apprendras mon histoire, mes projets et mes craintes. Mon amour! je ne suis point ce que je semble. »

NOTES DU CHANT PREMIER.

1 *La Fiancée d'Abydos* fut publiée au commencement de décembre 1813. La situation d'esprit dans laquelle elle fut composée est décrite ainsi dans une lettre adressée par lord Byron à M. Gifford : « Vous avez été assez bon pour jeter les yeux sur mes manuscrits... Voici une histoire turque, et je vous serai vraiment bien obligé de lui faire l'honneur de revoir les épreuves. Elle n'a été écrite ni par plaisir, ni par besoin de manger, ni pour plaire à mes amis, mais dans cette situation d'esprit si fréquente dans la jeunesse, et qui vous force à appliquer votre esprit à quelque chose en dehors de la réalité. C'est sous cette inspiration, qui n'a rien d'éclatant, que ce poëme a été écrit. Jetez-le au feu, il ne mérite peut-être pas un meilleur sort : c'est l'ouvrage d'une semaine, et je l'ai griffonné *stans pede in uno*, le seul pied que j'aie de solide; et je vous promets de ne plus jamais vous déranger, à moins d'un poëme de quarante chants avec un voyage entre chaque. »

2 Mejnoun et Leila, le Roméo et la Juliette de l'Orient. Sadi est le poëte moral de la Perse.

3 Le tambour bat en Turquie au lever du soleil, à midi et le soir.

4 Les Turcs abhorrent les Arabes, qui le leur rendent au centuple, encore plus peut-être que les chrétiens.

5 Carasman Oglou, ou Kara Osman Oglou, est le plus grand propriétaire de la Turquie. Il gouverne Magnésie. On appelle *timariotes*

ceux qui possèdent à charge de porter les armes, espèce de vasselage féodal. Ils servent comme spahis, et fournissent, selon l'étendue du territoire, un certain nombre de soldats, ordinairement des cavaliers.

6 Lorsqu'un pacha est assez fort pour résister au sultan, le premier messager qui lui apporte le fatal cordon est étranglé, et ainsi de cinq ou six autres qui suivent. Si, au contraire, il est faible et respectueux, il s'incline, baise la signature du sultan, et se laisse étrangler complaisamment. En 1810, plusieurs têtes étaient exposées à la porte du sérail, et entre autres celle du pacha de Bagdad, brave jeune homme, assassiné par trahison après une résistance désespérée.

7 Les *maugrabis* sont des mercenaires mauresques.

8 Les *delhis* sont les enfants perdus de la cavalerie : ce sont toujours eux qui commencent l'attaque.

9 Les Turcs se servent, pour apprendre à manier le cimeterre, d'un tampon de bourre, et un petit nombre seulement peuvent le fendre d'un seul coup. Quelquefois on emploie un turban très-dur. Le *djerrid* est un combat avec des javelines émoussées, très-animé et plein de grâce.

10 *Atar-gul*, l'essence de rose. Celle de Perse est la plus estimée.

11 On a beaucoup discuté pour savoir si le chant de cet *amant de la rose* est triste ou gai, et l'opinion avance que M. Fox a provoqué quelques controverses savantes sur l'opinion des anciens à ce sujet. Je n'ose hasarder une conjecture, quoique disposé pour l'*errare mallem*, si toutefois M. Fox s'était trompé.

12 *Azrael* est l'ange de la mort.

13 Les trésors des sultans préadamites. (Voy. d'Herbelot, art. *Istakar*.)

14 Le *musselim* est un gouverneur immédiatement au-dessous du pacha; les wayvodes occupent le troisième rang; puis viennent les agas.

15 *Egripo*, c'est le nom turc de Négrepont. Si l'on en croit le proverbe, les Turcs d'Egripo, les juifs de Salonique et les Grecs d'Athènes, sont ce qu'il y a de pire au monde.

16 Le *thocadar*, un des domestiques qui escortent un fonctionnaire.



LA FIANCÉE D'ABYDOS.

CHANT DEUXIÈME.

I.

Les vents mugissent sur les vagues d'Hellé comme dans cette nuit orageuse où l'amour, qui l'avait fait partir, oublia de sauver le jeune, le beau, l'intrépide nageur, unique espoir de la fille de Sestos ! Oh ! lorsqu'il vit briller seul à l'horizon le fanal allumé sur la tour de son amante, en vain le vent qui se levait, l'écume des brisants et les cris des oiseaux de mer l'avertissaient de rester ; en vain les nuages dans les airs et les ondes au-dessous lui défendaient de partir : aveugle et sourd à leurs menaces, ses yeux ne virent que ce phare de l'amour, seule étoile qui brillait pour lui dans le ciel ; son oreille n'entendit que les chants de sa bien-aimée : « O vagues ! ne séparez pas longtemps deux amants ! » Elle est vieille, cette histoire ; mais il est encore de jeunes cœurs à qui l'amour inspirerait le même dévouement.

II.

Les vents mugissent, et la mer d'Hellé roule et soulève ses vagues sombres, et la nuit qui descend étend son voile sur cette plaine que le sang arrosa en vain, sur le désert où régna le vieux Priam ; des tombes, voilà tout ce qui reste de son empire, tout, — excepté les rêves immortels qui charmaient la cécité du vieillard de Scio.

III.

Et cependant, — car ces lieux, je les ai visités, mes pas ont foulé ce rivage sacré, mes bras ont fendu cette onde tumultueuse ; — cependant, ô vieux poëte ! rêver et pleurer avec toi, avec toi parcourir ces antiques plaines, croire que chaque tertre de gazon contient la cendre d'un héros véritable, et qu'autour de cette scène indubitable de ton poëme c'est bien ton « large Hellespont » qui précipite comme autrefois ses vagues ; que ce soit là longtemps mon partage !

Et quel est le cœur froid qui, à l'aspect de ces lieux, pourrait te refuser créance?

IV.

La nuit a couvert de son ombre les flots d'Hellé, et ne s'est point levée encore sur le mont Ida, cette lune qui éclaira jadis les héros d'Homère. Nul guerrier maintenant n'accuse sa paisible lumière, mais les bergers reconnaissants la bénissent encore. Leurs troupeaux paissent sur la sépulture de celui qui tomba sous la flèche de Pâris; ce colossal amas de terre dont le fils de Jupiter Ammon fit fièrement le tour [1], ce monument élevé par des nations, couronné par des rois, n'est aujourd'hui qu'un monticule solitaire et sans nom! Au dedans, — Achille, qu'elle est étroite ta sépulture. — Au dehors, les étrangers seuls peuvent dire le nom de celui qui *était* là-dessous. La poussière dépasse de beaucoup en durée la pierre des tombeaux; mais toi, — ta poussière même a disparu.

V.

Cette nuit, Diane ne viendra que tard réjouir les regards du berger et dissiper les terreurs du nautonier; jusque là, nul fanal allumé sur la côte ne guidera le cours de l'errante nacelle; les lumières éparses qui brillaient le long de la baie se sont éteintes l'une après l'autre; la seule lampe dont la clarté s'aperçoive encore à cette heure solitaire luit dans la tour de Zuleika. Oui, il y a de la lumière dans cette chambre silencieuse; sur son ottomane de soie sont jetés les grains d'ambre odorant sur lesquels ont erré ses doigts de fée [2]; auprès (comment a-t-elle pu oublier ce joyau?), le saint amulette [3] de sa mère, incrusté d'émeraudes, sur lequel est gravé le texte du Koursi, qui doit protéger dans cette vie et garantir l'autre; à côté de son camboloïo [4] on voit un exemplaire du Coran richement enluminé; un grand nombre de fragments poétiques sauvés des naufrages du temps et transcrits en brillants caractères par des copistes persans, et par-dessus ces papiers, son luth, aujourd'hui négligé, mais dont la voix n'a pas toujours été muette. Autour

de sa lampe d'or ciselée s'épanouissent des fleurs dans des urnes de la Chine; les plus riches tissus des métiers d'Iran, les parfums de Schiras, en un mot, tout ce qui peut charmer les yeux et les sens est rassemblé dans cet appartement somptueux, et pourtant il a un air de tristesse. La divinité qui habite cette cellule de péri, pourquoi est-elle absente par une nuit si orageuse?

VI.

S'enveloppant dans l'un de ces vêtements noirs que les plus nobles musulmans ont seuls le droit de porter pour protéger contre le vent ce sein aussi cher à Sélim que le ciel lui-même, marchant d'un pas timide à travers les broussailles, et tressaillant maintes fois aux sombres murmures des vents dans le feuillage, jusqu'à ce que, parvenue sur un terrain plus égal, son cœur tremblant commença à battre plus librement, la jeune fille suivit son guide silencieux. Sa terreur lui faisait désirer de revenir sur ses pas; mais comment abandonner Sélim? comment mettre le reproche sur ces lèvres où respire la tendresse?

VII.

A la fin ils arrivèrent à une grotte creusée par la nature, mais que l'art avait agrandie, où souvent elle était venue, solitaire, accorder son luth et apprendre les versets de son Coran. Là, que de fois, dans ses jeunes rêveries, sa pensée avait cherché à deviner ce que pouvait être le paradis! Où va l'âme de la femme après la mort? c'est ce que son prophète n'avait pas daigné dire; mais la demeure de Sélim était certaine; et elle ne croyait pas qu'il pût longtemps se plaire dans le monde des élus, loin de celle qu'il avait aimée par-dessus tout dans celui-ci. Et quelle présence pourrait lui être plus chère? quelle houris pourrait le charmer la la moitié autant?

VIII.

Depuis qu'elle n'était venue dans ce lieu, des changements paraissaient s'être opérés dans la grotte; peut-être que la nuit y déguisait les objets vus à la clarté du jour :

cette lampe de bronze jetait tristement une lueur qui n'avait rien de céleste ; mais dans un coin de la cellule ses regards rencontrèrent des objets plus étranges. Là étaient des armes en faisceaux qui ne ressemblaient pas à celles que manient sur le champ de bataille les delhis, dont le front est ceint d'un turban ; on y voyait des glaives dont la garde et la lame étaient étrangères ; une de ces lames était rougie — par un crime peut-être ! Ah ! le sang se verse-t-il sans crime ? On voyait aussi sur une planche une coupe qui paraissait contenir autre chose que du sorbet. Que signifiait tout cela ? Elle se tourna pour voir son Sélim : — « Oh ! est-ce bien lui ? »

IX.

Il avait dépouillé sa robe magnifique ; le haut turban ne couronnait plus son front ; mais à sa place un châle rouge, légèrement roulé à l'entour de sa tête, ceignait ses tempes ; ce poignard, dont la garde était ornée d'une perle digne d'un diadème, n'étincelait plus à sa ceinture, où l'on voyait seulement des pistolets sans ornement ; à son baudrier pendait un sabre, et sur son épaule était négligemment jeté le manteau blanc, cette mince capote que porte le Candiote errant ; par-dessous, — sa veste à plaques d'or recouvrait sa poitrine comme une cuirasse ; au-dessous du genou, ses bottines étaient revêtues de lames d'argent. N'eût été l'air de commandement qui éclatait dans son regard, son accent, son geste, on l'eût pris au premier abord pour un jeune galiongi[5].

X.

« J'ai dit que je ne suis pas ce que je semble ; tu vois maintenant que je t'ai dit vrai. J'ai à te raconter des choses que jamais tu n'aurais pu imaginer ; si elles sont véritables, que d'autres en portent la peine. C'est en vain que je voudrais encore te taire ce récit, je ne puis consentir à te voir l'épouse d'Osman ; mais si tes lèvres elles-mêmes ne m'avaient appris combien j'occupe de place dans ce jeune cœur, je ne pourrais, je ne devrais pas te révéler encore les

noirs secrets du mien. Ici je ne parle pas de mon amour ; c'est au temps, à la vérité et au péril à le prouver. Mais d'abord, — oh ! je t'en conjure ! ne sois jamais la compagne d'un autre ! — Zuleika ! je ne suis pas ton frère ! »

XI.

« Tu n'es pas mon frère ! — Rétracte cette parole. — Dieu ! me voilà donc laissée seule sur la terre à pleurer... je n'ose pas maudire — le jour qui fut témoin de ma naissance solitaire ! Oh ! maintenant tu ne m'aimeras donc plus ! J'ai senti mon cœur défaillir, il pressentait un malheur ; mais non, vois toujours en moi ce que j'étais, ta sœur, — ton amie, — ta Zuleika. Peut-être m'as-tu emmenée ici pour me tuer : si tu crois avoir des motifs de vengeance, tiens, voilà ma poitrine ! — frappe ! Mille fois plutôt être morte que de vivre étrangère à toi, et peut-être pire encore, car je vois maintenant pourquoi Giaffir a toujours paru ton ennemi ; — et moi, hélas ! je suis la fille de Giaffir, et c'est à cause de moi que tu fus méprisé, outragé. Si tu me laisses vivre, — et que je ne sois plus ta sœur, oh ! dis-moi d'être ton esclave ! »

XII.

« Mon esclave, Zuleika ! — non, c'est moi qui suis le tien. Mais, ma bien-aimée, calme ce transport : ton sort continuera à être lié au mien, je le jure par le temple du prophète ! Que cette pensée soit un baume à ta douleur ! Que les versets du Coran gravés sur la lame de mon sabre en dirigent les coups pour nous protéger tous deux au jour du péril, si je tiens ce serment solennel. Le nom dans lequel ton cœur avait mis jusqu'ici ton orgueil, ce nom doit changer ; mais, apprends-le, ô ma Zuleika ! les liens qui nous unissaient se sont relâchés, mais non pas rompus, quoique ton père soit mon plus mortel ennemi. Mon père était à Giaffir ce qu'à toi semblait être Sélim ; ce frère consomma le trépas d'un frère, mais épargna mon enfance, et me berça d'une illusion mensongère qu'on peut aujourd'hui

lui rendre. Il m'éleva, non avec tendresse, mais comme le neveu d'un Caïn[6]; il me surveilla comme un lionceau qui ronge sa chaîne et qui peut un jour la briser. Le sang de mon père bouillonne dans chacune de mes veines; cependant, pour l'amour de toi, je différerai ma vengeance, quoique je ne doive plus rester ici. Mais d'abord, bien-aimée Zuleika, apprends comme Giaffir accomplit cet odieux forfait.

XIII.

« Comment leurs dissentiments devinrent de la haine, si ce fut l'amour ou l'envie qui les rendit ennemis, peu importe, et je l'ignore; il suffit des torts les plus légers pour troubler le repos des âmes ombrageuses. Le bras d'Abdallah était fort à la guerre; les chants des Bosniaques en ont conservé la mémoire, et les hordes rebelles de Paswan[7] n'ont pas oublié combien un tel hôte leur était odieux; mais je ne dois te raconter ici que sa mort, funeste ouvrage de la haine de Giaffir, et comment la découverte du secret de ma naissance, quel qu'en soit d'ailleurs le résultat, m'a rendu libre.

XIV.

« Quand Paswan, après de longues années de combats livrés d'abord pour défendre sa vie, puis pour assurer sa puissance, prit dans les murs de Widdin une attitude trop fière, nos pachas se rallièrent autour du trône impérial; les deux frères ne furent pas les derniers ni les moindres d'entre les chefs puissants qui accoururent, et chacun d'eux amena des forces séparées. Ils déployèrent aux vents leurs queues de cheval, et vinrent dans la plaine de Sophie planter leurs tentes et occuper chacun le poste qui leur était assigné; assigné, hélas! inutilement à l'un d'eux! Qu'est-il besoin de tant de paroles? Par l'ordre de Giaffir, un poison subtil comme son âme, versé dans la coupe mortelle, envoya Abdallah au ciel. Au retour de la chasse, couché dans son bain et brûlé par la fièvre, il ne soupçonnait pas que, pour étancher sa soif, la colère d'un frère lui préparait un sem-

blable breuvage : un serviteur gagné apporta la coupe, il en but une gorgée [8]; il ne lui en fallut pas davantage! Si tu doutes de la vérité de mon récit, Zuleika, interroge Haroun, —il te confirmera mes paroles.

XV.

« Le crime consommé, et la révolte de Paswan comprimée, bien que jamais domptée, Giaffir obtint le pachalick d'Abdallah ;—tu ne sais pas tout ce que, dans notre divan, peut au pire des hommes procurer la richesse.—Les honneurs d'Abdallah furent conférés à un homme couvert du sang de son frère; il est vrai que cette acquisition épuisa presque ses trésors mal acquis, mais il les eut bientôt remplacés. Veux-tu savoir comment? Regarde ces terres incultes, et demande au paysan décharné si ses gains lui paient ses sueurs!—Pourquoi le farouche usurpateur ma épargné et a partagé avec moi son palais, je l'ignore. La honte, le regret, le remords, le peu de crainte inspiré par un enfant, et puis l'adoption d'un fils par celui à qui le ciel n'en avait point accordé, quelque intrigue inconnue, un caprice, ont pu contribuer à me sauver la vie;—mais cette vie n'est point paisible : il ne peut, lui, faire fléchir son caractère hautain, ni moi lui pardonner le sang d'un père.

XVI.

« Dans son palais, ton père a des ennemis; tous ceux qui rompent son pain ne lui sont pas dévoués : à ceux-là si je révélais ma naissance, le nombre de ses jours, de ses instants même, serait court. Ils n'ont besoin que d'une volonté qui les guide, que d'une main qui leur montre où il faut frapper. Mais Haroun est le seul qui connaisse et qui ait jamais connu cette histoire dont le dénouement approche. Elevé dans le palais d'Abdallah, il occupait dans son sérail l'emploi qu'il occupe ici. —Il le vit mourir. Mais que pouvait un simple esclave? Venger son maître? hélas! il était trop tard; ou soustraire son fils à un destin semblable? c'est ce qu'il fit; et lorsqu'il vit l'orgueilleux Giaffir heureux et triomphant sur les ruines de ses ennemis vaincus, de ses amis trahis, il

conduisit aux portes de son palais l'orphelin sans appui ; il demanda qu'on épargnât ma vie, et ne le demanda pas en vain. On eut soin de cacher ma naissance à tout le monde, et surtout à moi : c'est ainsi que la sûreté de Giaffir fut garantie. Bientôt il quitta la Roumélie et vint fixer sa résidence sur la rive asiatique, loin des bords du Danube et des possessions de mon père. Haroun est le seul qui me connaisse ; ce Nubien a senti que les secrets d'un tyran sont des chaînes dont le captif s'affranchit avec joie, et m'a révélé toutes ces choses et d'autres encore. Ce sont là les hommes qu'Allah, dans sa justice, envoie aux coupables :—des esclaves, des instruments, des complices,—jamais des amis.

XVII.

« Tout cela, Zuleika, est dur à entendre ; mais ce qui me reste à te dire le sera bien plus encore : dussent mes paroles blesser ta timidité, je ne dois rien te cacher. Je t'ai vue tressaillir en voyant ce costume, et cependant je l'ai souvent porté et le porterai longtemps encore. Ce galiongi, auquel tu as engagé ta foi, est le chef de ces hordes de pirates qui ont leurs lois et leurs vies au bout de leurs épées ; ta pâleur doublerait au récit de leur effrayante histoire. Ces armes que tu vois, mes soldats les ont apportées ; les bras qui les manient ne sont pas loin ; c'est aussi pour ces hommes grossiers qu'est remplie cette coupe ; dès qu'ils l'ont vidée, ils ne reculent plus. Que notre prophète leur pardonne ! ce n'est que dans le vin qu'ils sont infidèles.

XVIII.

« Que pouvais-je faire ? Proscrit ici, amené à force d'insultes à désirer l'exil, laissé dans l'oisiveté,—car les craintes de Giaffir m'interdisaient le coursier et la lance ;—et cependant,—ô Mahomet ! combien de fois le despote ne m'a-t-il pas outragé en plein divan, comme si ma faible main s'était refusée à tenir la bride et le glaive ! Il alla même à la guerre sans moi, et me laissa ici inactif, inconnu, abandonné avec les femmes aux soins d'Haroun, sevré d'amour et de gloire ; pendant que toi,—dont la tendresse, tout

en m'amollissant peut-être, m'avait longtemps consolé, on t'envoya à Bruse pour y attendre l'issue des combats. Haroun, qui me vit porter avec douleur le joug de mon inaction, consentit, non sans effroi, à laisser partir son captif, et brisa ma chaîne pour une saison, en me faisant promettre de revenir la veille du jour où le commandement de Giaffir serait expiré. Je chercherais inutilement à te peindre l'ivresse qui inonda mon cœur quand mon regard, libre enfin, contempla la terre, l'Océan, le soleil et le ciel, comme si mon âme les eût pénétrés, et que toutes leurs plus intimes merveilles me fussent apparues! Un seul mot peut te peindre tout ce que j'éprouvai en ce moment :—j'étais libre ! Ton absence même cessa de m'être pénible; le monde, — le ciel même, étaient à moi !

XIX.

« L'esquif d'un Maure fidèle me transporta loin de ce rivage oisif. Je brûlais de voir les îles semées comme des perles sur le diadème de pourpre de l'Océan : je les visitai l'une après l'autre, et les vis toutes [9]; mais quand et où je me suis joint à ces hommes avec qui j'ai juré de triompher ou de mourir, j'aurai le temps de te le raconter quand nos projets seront accomplis et que notre destinée sera fixée.

XX.

« Il est vrai que c'est une réunion d'hommes sans lois, aux formes peu attrayantes, au caractère peu endurant; il s'y trouve réunis des individus de toutes les croyances, de tous les pays; mais une franchise sans bornes, un bras toujours prêt à frapper, l'obéissance aux ordres de leur chef, un cœur qui ne recule devant aucune entreprise et ne voit jamais rien avec les yeux de la crainte, l'amitié pour chacun, la fidélité pour tous, et la vengeance vouée à ceux qui succombent, voilà ce qui en fait des instruments précieux pour servir des projets plus importants encore que les miens. J'ai étudié de près les plus distingués d'entre eux; mais je prends surtout conseil de la prudence du Frank circonspect. Il en est qui s'élèvent à de plus hautes pensées. Ici les

derniers patriotes de Lambro [10] jouissent d'une liberté anticipée ; et rassemblés autour du feu de la caverne, on les entend souvent discuter des plans chimériques pour briser le joug des rayas [11]. Que leurs cœurs se soulagent en paroles ; qu'ils s'entretiennent de l'égalité des droits, chimère que l'homme n'a jamais connue. Et moi aussi, j'aime la liberté ! Oui ! qu'on me laisse errer sur les flots comme jadis le patriarche de la mer [12], ou mener sur la terre la vie nomade du Tartare ! Ma tente sur le rivage, ma galère sur l'Océan, sont pour moi plus que les cités et les sérails. Emporté par mon coursier ou poussé par la brise, à travers les sables du désert ou l'écume des vagues, où tu voudras, bondis, mon cheval barbe ! glisse, ma proue légère ! Mais, ô ma Zuleika ! sois l'étoile qui guide mes pas errants ! partage et bénis ma nacelle ; plane sur mon arche, colombe de paix et de promesse ! ou, puisque cet espoir nous est refusé dans un monde agité, sois l'arc-en-ciel levé sur ma vie orageuse, le rayon du soir dont le sourire écarte les nuages et colore le lendemain d'un rayon prophétique. Bénis — comme les sons que le muezzin fait entendre du haut des murs de La Mecque aux pèlerins purs et prosternés à sa voix, caressants — comme cette mélodie des jours de la jeunesse qui arrache une larme furtive à l'éloge muet, doux — comme le chant natal à l'oreille de l'exilé, — résonneront les accents si chers de ta voix longtemps aimée ! Pour toi, dans ces îles brillantes un boudoir est préparé, beau comme Aden [13] au premier jour de sa création. Mille glaives, avec le cœur et le bras de Sélim, attendent, s'agitent, prêts à protéger ou à frapper à ton commandement ! Entouré de ma bande, Zuleika auprès de moi, je parerai ma fiancée des dépouilles des nations ! On peut bien échanger contre de tels soucis et de telles joies la langueur et l'oisiveté du harem. Je ne m'aveugle pas sur ma destinée : partout m'attendent d'innombrables périls et un unique amour. Que la fortune me soit contraire, que de faux amis me trahissent, ton cœur adoré me paiera de tous mes travaux.

Qu'il m'est doux de songer qu'aux jours les plus sombres de mes malheurs, dussé-je trouver tout changé autour de moi, toi seule me resterais fidèle! Que ton âme ait la fermeté de celle de Sélim! que la mienne soit pour toi tendre comme est la tienne! et, mettant en commun nos douleurs et nos joies, que nos pensées se confondent et que rien ne nous sépare! Une fois libres, mon devoir m'appellera à la tête de ma troupe; amis entre nous, ennemis du reste des hommes, en cela nous ne faisons que suivre la pente fatalement assignée par la nature à notre espèce guerroyante. Vois! là où cesse le carnage, où s'arrête la conquête, l'homme fait une solitude qu'il nomme la paix! Moi aussi, je veux, comme les autres, user de mon adresse et de ma force; mais je ne veux de territoire que la longueur de mon sabre. Le pouvoir ne règne qu'à la condition de diviser; il n'a de ressource que dans l'heureuse alternative de la ruse ou de la force : que la force soit notre ressource, à nous! la ruse viendra plus tard, quand les villes nous auront renfermés dans la geôle sociale. Là, ton âme elle-même pourrait faillir. — Que de fois la corruption a ébranlé des cœurs que le péril n'avait pu faire fléchir! Et plus souvent que l'homme encore, on a vu la femme, dès que la mort ou l'infortune, ou même seulement une disgrâce, avait frappé celui qu'elle aimait, se plonger dans le sein des plaisirs, et déshonorer...... Loin de moi le soupçon! il n'est point fait pour Zuleika! Mais, après tout, la vie n'est qu'un jeu de hasard; et ici, il ne nous reste rien à gagner, mais nous avons beaucoup à craindre. Oui, à craindre! — l'incertitude, la peur de te voir ravie à mon amour, soit par la puissance d'Osman, soit par la volonté inflexible de Giaffir; cette crainte disparaîtra devant la brise favorable que l'amour a promise pour cette nuit à ma voile. Nul danger ne peut effrayer le couple qu'a béni son sourire; qu'importe que leurs pas soient errants? leurs cœurs sont en repos. Avec toi, toutes les fatigues me seront douces, tous les climats auront des charmes; la terre, la mer, tout nous sera égal; notre monde sera dans nos

bras. Les vents peuvent mugir sur le pont de ma galère, pourvu que je sente tes bras me presser d'une vive étreinte. Le dernier murmure de mes lèvres sera, non un soupir vers la vie, mais une prière pour toi. Le courroux des éléments ne peut effrayer l'amour, qui n'a pas de plus redoutable ennemi que la civilisation; *là* sont les seuls écueils qui puissent retarder notre course : *ici* des dangers d'un moment, *là* des années de naufrage! Mais loin de nous les pensées qui revêtent des formes effrayantes! Ce moment va accomplir notre évasion ou l'empêcher à jamais. Je n'ai plus que quelques mots à ajouter pour terminer mon récit. Toi, tu n'as qu'un mot à dire, et les flots nous entraînent loin de nos ennemis. Oui, nos *ennemis!* Diminuera-t-elle, la haine que me porte Giaffir? Et n'est-il pas ton ennemi, cet Osman qui voudrait nous séparer?

XXI.

« Je fus de retour au temps fixé pour sauver la tête de mon gardien, et garantir sa fidélité de tout soupçon. Peu de personnes savaient, et nul ne fit connaître, que j'avais ainsi erré sur les flots, et voyagé d'île en île. Depuis cette époque, bien que je sois séparé de ma troupe, et qu'il ne m'arrive que rarement de quitter la terre, aucune expédition ne se fait et ne se fera qu'elle n'ait été concertée et ordonnée par moi : je forme le plan, j'adjuge les dépouilles; il convient que je prenne une part plus active aux travaux. Mais mon récit a duré trop longtemps, le temps presse; ma barque est à flot, et nous ne laissons derrière nous que des objets de haine ou de crainte. Demain Osman arrive avec sa suite; — cette nuit doit briser ta chaîne; et si tu veux sauver ce bey orgueilleux, peut-être même la vie de celui à qui tu dois la tienne, à l'instant même partons, — partons! Cependant, quoique j'aie reçu ta foi, si, effrayée de ce que je viens de t'apprendre, tu veux rétracter ce serment volontaire, je reste ici; — oui, résolu à ne pas souffrir que tu sois l'épouse d'un autre, je reste, au péril de ma tête! »

XXII.

La vierge demeura muette et immobile, comme cette statue de la Douleur, alors qu'ayant perdu son dernier espoir une mère devint marbre; tout, dans Zuleika, offrit l'image d'une jeune Niobé. Mais avant que ses lèvres ou son regard eussent répondu, le portique du jardin fut soudain éclairé par la lueur éclatante d'une torche; une seconde brilla bientôt, puis une autre, et une autre encore : « Oh ! fuis ! mon... — tu ne l'es plus; — fuis, ô mon plus que frère ! » Dans toutes les parties du jardin étincelle la rouge clarté des torches menaçantes; et il n'y a pas que des torches, — car chaque main droite tient un glaive nu. Ils se divisent, cherchent, reviennent sur leurs pas, et brandissent l'acier brillant à la lueur des flambeaux. A leur suite on aperçoit Giaffir, furieux et agitant son cimeterre. Ils approchent, ils touchent presque la grotte : — ah ! cette grotte sera-t-elle le tombeau de Sélim ?

XXIII.

Il demeura intrépide : — « Le moment est venu, — bientôt passé; — un baiser, Zuleika : — c'est mon dernier ! Mes hommes ne sont pas loin du rivage, ils entendront peut-être ce signal, et verront du moins la lumière de mon arme; mais ils sont trop peu nombreux; — c'est un acte téméraire; n'importe, — encore cet effort ! » En même temps il s'avança vers l'entrée de la caverne : l'écho répéta au loin la détonation de son pistolet. Zuleika ne tressaillit pas, ne pleura pas; le désespoir glaça ses yeux et son cœur. — « Ils ne m'entendent pas ! ou, s'ils rament vers nous, ils n'arriveront que pour me voir mourir. Ce bruit a attiré nos ennemis de ce côté. Sors de ton fourreau maintenant, glaive de mon père; jamais tu ne vis un combat plus inégal ! Adieu, Zuleika ! — ma bien-aimée ! retire-toi; cependant reste dans la grotte : — tu y seras en sûreté. Avec toi, sa colère s'exhalera en paroles. Ne bouge pas, de peur que quelque lame, quelque balle égarée ne t'atteigne. Ne crains rien pour lui. — Que je meure plutôt que de chercher ton

père dans cette lutte! non, — quoiqu'il ait versé ce poison: non, — quoiqu'il m'ait appelé lâche! Mais présenterai-je humblement ma poitrine à leur acier? non; et, ton père excepté, ils vont sentir mes coups! »

XXIV.

D'un bond il s'élance sur la rive. Déjà le plus rapproché de ceux qui le poursuivent est tombé à ses pieds, et n'offre plus qu'une tête béante, un tronc palpitant: un autre subit le même sort: mais un essaim d'ennemis l'entoure; à droite, à gauche, il se fraie un passage, et déjà il touche presque les flots : son bateau approche, il n'en est plus séparé que par une longueur de cinq rames; ses compagnons font des efforts désespérés. Arriveront-ils à temps pour le sauver? Déjà les vagues les plus avancées mouillent ses pieds; ses soldats plongent dans la baie, leurs sabres brillent à travers l'écume; couverts d'eau, — ardents, infatigables, ils luttent contre les flots; — les voilà qui touchent la terre! Ils viennent — pour grossir le nombre des victimes. — Le meilleur de leur sang a rougi l'onde amère.

XXV.

Échappé aux balles, à peine effleuré par le glaive, trahi, entouré, Sélim avait atteint l'endroit où la rive et les vagues se touchent. Dejà son pied s'imprimait pour la dernière fois sur le sable, son bras portait le dernier coup de mort. — Oh! pourquoi se retourna-t-il pour voir encore celle que son regard cherchait en vain? Ce léger délai, ce fatal regard va décider sa mort ou river pour jamais sa chaîne. Au milieu des périls et des douleurs, combien l'espérance est lente à abandonner les amants! Il avait le dos tourné à la vague écumeuse; derrière lui et tout près étaient ses compagnons; tout à coup une balle a sifflé dans l'air : « Ainsi tombent les ennemis de Giaffir! » Quelle est cette voix? A qui cette carabine? A qui cette balle qui a résonné dans les ombres de la nuit, tirée de trop près pour ne pas donner la mort? A toi, — meurtrier d'Abdallah! Ta haine donna au père un lent trépas; le fils a trouvé une fin plus

prompte : le sang qui jaillit à gros bouillons de sa poitrine rougit la blanche écume de la mer; — si un gémissement tenta de s'exhaler de ses lèvres, il fut étouffé par les vagues mugissantes!

XXVI.

L'aurore écarte lentement les nuages; il ne reste du combat que peu de trophées; aux cris qui avaient fait retentir la baie, dans l'ombre de la nuit, a succédé le silence; le théâtre du carnage en conserve encore quelques vestiges, tels que des tronçons d'épée; des traces de pas et l'empreinte de mains convulsives se voient encore sur le sable; plus loin une torche brisée, un bateau sans rames; et, à l'endroit où la mer touche la plage, on aperçoit au milieu des algues une capote blanche! elle est déchirée en deux, elle porte une tache rouge que la vague ne peut effacer. Mais celui qu'elle couvrait, où est-il? Vous qui voulez pleurer sur sa dépouille, allez la demander aux vagues qui le transportent le long du promontoire de Sigée et le rejettent sur la rive de Lemnos. Les oiseaux de mer planent en criant sur la proie que leurs becs affamés épargnent encore, pendant que, secouée sur son oreiller sans repos, sa tête se soulève, bercée par le balancement des flots. Cette main, dont le mouvement n'est pas de la vie, semble faire un effort pour se dresser menaçante, tantôt se levant avec la vague, tantôt s'abaissant avec elle. Et qu'importe que ce cadavre repose dans une tombe vivante? L'oiseau qui déchirera ce corps abattu ne fera que priver les vers de la proie qui leur revient. Le seul cœur qui eût saigné, les seuls yeux qui eussent pleuré en le voyant mourir, qui eussent vu ses membres dispersés réunis dans une tombe, et arrosé de larmes de deuil son turban funéraire[14], ce cœur s'est brisé, — ces yeux se sont fermés — même avant les siens.

XXVII.

Auprès des vagues d'Hellé une voix de deuil se fait en-

tendre; les yeux des femmes sont humides, et pâle est la joue des hommes. Zuleika! dernier rejeton de la race de Giaffir! l'époux qu'on te destinait est venu trop tard : il ne voit pas, il ne verra pas ton visage! Les sons lointains du wul-wulleh[15] n'arrivent-ils pas à son oreille? Tes femmes qui pleurent sur le seuil, les voix qui chantent l'hymne funèbre du Coran, les esclaves qui, les bras croisés, attendent en silence, les gémissements du palais, les cris de douleur emportés par la brise, lui apprennent ton destin! Tu n'as pas vu tomber ton Sélim! Dans cet instant terrible où il sortit de la grotte, ton cœur se glaça! Il était ton espoir, — ta joie, — ton amour; — il était tout pour toi, — et cette dernière pensée pour celui que tu ne pouvais sauver suffit pour te donner la mort; tu jetas un cri déchirant, et puis tout fut tranquille. Paix à ton cœur brisé, à ta tombe virginale! Heureuse de n'avoir perdu de la vie que ce qu'elle a de pis! Cette douleur, — bien que profonde, — bien que fatale, — elle fut ta première! Trois fois heureuse de n'avoir jamais à ressentir ni à redouter les tourments de l'absence, de la honte, de l'orgueil, de la haine, de la vengeance, du remords! et cette angoisse qui est plus que de la démence! ce ver qui ne dort pas et ne meurt jamais; cette pensée qui rembrunit les jours et rend les nuits horribles, qui craint l'ombre et fuit la lumière, qui circule autour du cœur palpitant et le déchire! oh! pourquoi ne pas le consumer, — et s'éloigner ensuite? Malheur à toi, pacha imprudent et impitoyable! En vain tu couvres ta tête de cendres, en vain tu revêts le cilice de cette même main qui versa le sang d'Abdallah, — de Sélim; qu'elle arrache maintenant ta barbe dans l'accès d'un inutile désespoir : celle dont ton cœur était fier, la fiancée promise à la couche d'Osman, celle que ton sultan n'eût pu voir sans la vouloir pour épouse, ta fille est morte! Espoir de ta vieillesse, rayon solitaire de ton crépuscule, elle s'est couchée, l'étoile qui brillait sur les rives d'Hellé! Qui a éteint sa lumière? — le sang que tu as répandu! Écoute, Giaffir : à

cette question de ton désespoir : « Mon enfant, où est-elle ? » — l'écho répond : « Où est-elle ? »

XXVIII.

Dans l'enceinte où brillent des milliers de tombeaux, au-dessus desquels élève son feuillage sombre le cyprès attristé mais plein de vie, car il ne se fane jamais, quoique chacune de ses branches et de ses feuilles soit empreinte d'une éternelle douleur, comme celle d'un premier amour malheureux, — il est un lieu qui fleurit toujours, même dans ce jardin de la mort; — une rose solitaire y déploie son éclat doux et pâle : on la dirait plantée des mains du Désespoir, — tant elle est blanche et frêle; — il semble que la brise la plus légère va disperser ses feuilles dans les airs, et cependant c'est en vain qu'elle est assaillie par la gelée et les orages, c'est en vain qu'une main plus impitoyable que les frimas l'arrache aujourd'hui à sa tige, — demain la voit refleurir! Un génie la cultive avec amour et l'arrose de larmes célestes! Les filles d'Hellé peuvent croire qu'elle n'a rien de terrestre; la fleur qui brave le souffle destructeur de la tempête épanouit ses boutons sans l'abri d'un berceau, et n'a besoin pour fleurir ni des pluies printanières, ni des chaleurs de l'été. Là, chante tout le long de la nuit un oiseau invisible, — mais peu éloigné; on ne voit pas ses ailes aériennes, mais doux comme la harpe qu'une houri fait vibrer, résonnent ses chants ravissants et prolongés. On pourrait croire que c'est le bulbul; mais quoique triste, la voix de ce dernier n'a pas de tels accents, car ceux qui les entendent ne peuvent plus s'éloigner; ils restent là et se prennentà pleurer comme s'ils aimaient en vain! Et néanmoins, les larmes qu'ils versent sont si douces, c'est une douleur si dégagée de crainte, qu'ils ne voient qu'avec peine l'aurore interrompre ce mélancolique concert, et voudraient prolonger encore leur veille et leurs larmes, tant ses chants sont sauvages et beaux! Mais aux premières lueurs du jour, cette magique mélodie expire. Il en est même (et c'est ainsi que les doux rêves de la jeunesse nous abusent, mais qui

aurait le courage de les blâmer?), il en est qui, dans les inflexions de cette voix touchante, ont cru reconnaître le nom de Zuleika. C'est de la cime de son cyprès que résonne dans l'air ce doux nom; c'est dans l'humble terre qui recouvre sa cendre virginale que la rose blanche a les racines de sa tige. Il y a quelque temps on y mit un marbre; le soir le vit placer, — le matin il avait disparu! Ce ne fut pas une main mortelle qui put enlever cette masse profondément fixée en terre, et la transporter sur le rivage; car, si nous en croyons les légendes d'Hellé, ce fut là qu'on le retrouva le lendemain, à l'endroit même où était tombé Sélim, baigné par ces mêmes flots qui avaient dénié à son corps une sépulture plus sainte. On dit que la nuit on voit s'incliner en cet endroit une tête livide coiffée d'un turban; et aujourd'hui ce marbre gisant au bord des ondes s'appelle « l'oreiller du Fantôme du Pirate! » Au lieu où il était d'abord, continue à fleurir cette rose de tristesse et de deuil, solitaire, humide, froidement pure et pâle, semblable à la joue de la beauté qui pleure au récit de quelque infortune.

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

[1] Avant d'envahir la Perse, Alexandre visita le tombeau d'Achille, et déposa sur l'autel une couronne de laurier. Il fut imité par Caracalla. Ce dernier même empoisonna, dit-on, un de ses amis, nommé Festus, pour avoir l'occasion d'instituer de nouveaux jeux patrocliens. J'ai vu les moutons paître sur les tombeaux d'Œsietes et d'Antiloque. Le premier est au milieu de la plaine.

[2] Lorsqu'on frotte l'ambre, il s'en exhale un parfum qui, sans avoir beaucoup de force, n'est pas désagréable (*not desagreable*).

[3] La croyance aux amulettes gravés sur des pierres ou enfermés dans des boîtes d'or est encore générale en Orient; ils se composent de versets du Koran; on les porte suspendus au cou, au poignet ou au bras. Le verset du Koursi (le trône), dans le second chapitre du Koran, qui décrit les attributs du Très-Haut, passe pour la plus efficace et la plus sublime de toutes les sentences. Les personnes pieuses le portent de préférence.

[4] *Combolio*, ou chapelet turc.

[5] *Galiongee* ou *galiongi*, un marin, c'est-à-dire un marin turc. Sur

un vaisseau turc, les Grecs sont matelots, et les Turcs portent le mousquet. Leur costume est fort pittoresque. J'ai vu plus d'une fois le capitan-pacha le prendre quand il voulait garder l'incognito. Ils ont ordinairement les jambes nues. Les brodequins que j'ai décrits comme argentés sont ceux que j'ai vus à un voleur arnaute qui avait quitté la profession, et chez qui je logeais, près de Gastouni, en Morée; ils étaient composés d'écailles comme le dos d'une armadille.

6 Les allusions à un personnage ou à un événement de l'Ancien-Testament sont aussi communes chez les musulmans que chez les chrétiens. Les premiers se piquent même de mieux connaître la vie, souvent fabuleuse, des patriarches, qu'elle n'est racontée dans les livres saints; et, n'étant pas satisfaits d'Adam, ils ont une biographie des préadamites. Salomon est le roi des sorciers, et Moïse un prophète qui ne le cède qu'au Christ et à Mahomet. Zuleika est le nom persan de la femme de Putiphar, et ses amours avec Joseph forment le sujet d'un des plus beaux poëmes orientaux. Il n'y a donc pas d'infraction à la couleur locale en mettant dans la bouche d'un musulman les noms de Caïn et de Noé.

[M. Murray ayant exprimé quelque doute sur l'emploi du nom de Caïn dans la bouche d'un infidèle, Byron lui envoya la note qu'on vient de lire — au bénéfice des ignorants. « Pour ma poésie en elle-même, dit-il, je n'en fais pas plus de cas que d'un pain de sucre; mais, pour la vérité des costumes et des paysages, je combattrais jusqu'à la mort. »]

7 Paswan Oglou, le rebelle de Widin, qui, pendant les dernières années de sa vie, brava le pouvoir de la Sublime-Porte.

8 Giaffir, pacha d'Argyro-Castro ou de Scutari, je ne sais lequel des deux, fut mis à mort de la même manière par l'Albanais Ali. Pendant que j'étais dans le pays, Ali-Pacha épousa la fille de sa victime quelques années après cet assassinat, qui se consomma dans un bain à Sophia ou à Andrinople. Le poison fut mis dans une tasse de café que présente toujours un domestique avant le sorbet, lorsqu'on est habillé.

9 Les Turcs ne connaissent guère d'autres îles que celles de l'Archipel. C'est à cette mer que le texte fait allusion.

10 Lambro Canzani, Grec fameux par ses tentatives pour délivrer son pays. Abandonné par les Russes, il se fit pirate, et l'Archipel devint le théâtre de ses exploits. On dit qu'il vit encore à Saint-Pétersbourg. Lui et Riga sont les deux plus célèbres des révolutionnaires grecs.

11 *Rayah*. On appelle ainsi tous ceux qui paient la capitation nommée *haratch*.

12 Ce premier des voyages est du petit nombre de ceux que les Turcs se vantent de bien connaître.

[13] *Yannat al Aden* est le séjour de l'éternité, le paradis des musulmans.

[14] Il n'y a que les tombeaux des hommes qui portent un turban sculpté.

[15] Chant de mort des femmes turques. Les esclaves sont silencieux, l'étiquette musulmane ne leur permet point de laisser paraître leur douleur en public.

LE CORSAIRE.

« — I suoi pensieri in lui dormir non ponno. »
TASSO, *Jerusalemme liberata*, canto X.

A THOMAS MOORE.

« 7 janvier 1814.

« MON CHER MOORE,

« Je vous ai écrit une longue lettre de dédicace que je supprime, quoiqu'elle exprime sur vous une opinion que tout le monde s'honore de partager. J'y parlais trop de poésie et de politique, et d'ailleurs elle finissait par un sujet peu divertissant pour le lecteur, c'est-à-dire que je me mettais moi-même en scène. J'aurais pu la refaire; mais qu'en est-il besoin? Mes éloges n'auraient rien ajouté à votre réputation si solidement établie, et vous connaissez mon admiration pour vos talents, et le plaisir que j'éprouve à jouir de votre conversation. En vous demandant, en qualité d'ami, la permission de vous dédier ce poëme, je ne désire qu'une chose, c'est qu'il soit digne de vous.

« Votre affectionné et dévoué BYRON. »

CHANT PREMIER.

« — . . . Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria. . . . . . . » DANTE.

I.

« Sur les ondes joyeuses de la mer sombre et bleue, comme elles nos pensées sont sans bornes, et nos âmes libres comme elles; aussi loin que la brise peut porter, partout où les vagues écument, voilà notre empire, voilà notre patrie. Ce sont là nos royaumes, où notre puissance n'a point de limites. Notre pavillon est le sceptre auquel obéissent tous ceux qui le rencontrent. Dans notre vie turbulente et sauvage, nous passons, avec une égale jouissance,

du travail au repos et du repos au travail. Oh! qui pourrait peindre nos émotions?... Ce n'est pas toi, esclave énervé de qui l'âme malade défaillirait sur la vague bondissante; ni toi, vaniteux seigneur d'indolence et de folles débauches, pour qui le sommeil n'a plus de douceur, et le plaisir plus de charmes. Oh! — excepté celui dont le cœur l'a éprouvé, et a bondi triomphant sur les vastes ondes, — qui peut dire le sentiment plein d'exaltation et le jeu délirant du pouls, alors que tressaille l'homme errant sur cette voie sans bornes et sans traces? qui peut désirer pour lui-même le combat imminent, et faire ses délices de ce que les autres appellent danger? qui cherche avec joie ce que les lâches fuient avec crainte, et, là où défaillent les faibles, ne fait que sentir, — et sentir jusqu'au plus profond du cœur qui se gonfle, — ses espérances s'éveiller et grandir son courage?

« La mort est pour nous sans terreur, — pourvu que nos ennemis meurent avec nous; — seulement elle nous semble encore plus insipide que le repos: qu'elle vienne quand elle voudra! nous nous hâtons de jouir de la vie, et quand nous la perdons, qu'importe que ce soit par les maladies ou dans les combats? Que celui qui traîne son existence, épris de la décrépitude, se cramponne à sa couche et y consume ses jours dans la souffrance; que son épaisse respiration soulève péniblement son sein, et que sa tête paralysée tremble sur ses épaules; à nous la fraîche tombe de gazon, et non le lit fiévreux! Tandis que, râle à râle, il rend son âme épuisée, la nôtre, avec une angoisse, — d'un seul bond, — échappe à toute contrainte. Son cadavre peut se vanter de son urne et de son étroit caveau, et ceux qui abhorraient sa vie peuvent dorer sa tombe. A nous des larmes, rares, mais sincères, quand l'Océan nous sert de linceul et de sépulcre! Et les banquets même nous paient un tribut d'affectueux regrets dans la coupe empourprée qui se couronne en notre mémoire et dans la courte épitaphe qu'on nous dédie au jour du danger, quand,

après la victoire, ceux qui survivent se partagent le butin et s'écrient, le front obscurci d'un triste souvenir : — Que de joie eût exalté en ce jour le cœur des braves qui ne sont plus ! »

II.

Tels étaient les accents qui retentissaient autour du feu de la garde, dans l'île du corsaire ; tels étaient les sons qui allaient éveiller les échos des rochers, et qui semblaient des chants à des oreilles aussi sauvages ! Répartis en groupes sur le sable doré, les pirates jouent, — boivent, — causent ou aiguisent la lame de leur poignard ; ils choisissent les armes, assignent à chacun son épée, et voient sans émotion le sang qui la ternit ; on répare les chaloupes, on replace la rame ou l'aviron ; les uns errent pensifs sur la plage, d'autres s'occupent à tendre des piéges aux oiseaux, ou à sécher au soleil les filets humides ; ceux-ci portent un regard avide vers l'endroit de l'horizon où il leur semble voir une voile ; ceux-là racontent leurs exploits passés, et se demandent vers quelle proie nouvelle on conduira leur courage ; peu importe, — c'est l'affaire de leur chef ; la leur c'est d'obéir et d'avoir foi au succès de ses entreprises. Mais ce chef, quel est-il ? Partout son nom est fameux et redouté ; — ils n'en demandent et n'en savent pas davantage. Il ne se montre à eux que pour commander ; sa parole est brève, mais son coup d'œil est sûr de même que sa main. Il ne se mêle point à la joie de leurs banquets ; mais en faveur de ses succès ils lui pardonnent son silence. Pour lui la coupe ne se remplit jamais, elle passe devant lui sans qu'il y goûte ; — quant aux mets dont il se nourrit, le plus frugal de ses hommes les laisserait aussi passer volontiers sans y toucher : un pain grossier, les végétaux les plus simples, quelquefois le luxe des fruits de l'été, font tous les frais de sa table, dont un ermite se contenterait à peine. Mais pendant qu'il repousse loin de lui les jouissances grossières des sens, son âme semble fortifiée par cette abstinence : « Qu'on vogue vers ce rivage ! » — On y vogue.

« Faites ceci ! » — On le fait. « En rang, et suivez-moi ! » La proie est conquise. Ses paroles sont rapides comme ses actes ; tous obéissent ; il en est peu qui lui demandent les motifs de ses ordres : une réponse courte, un coup d'œil de mépris, c'est tout ce qu'il leur daigne accorder.

III.

« Une voile ! — une voile ! » C'est une prise en espérance ! Quelle nation ? — quel pavillon ? Que dit le télescope ? Hélas ! ce n'est pas une prise ! — mais c'est une voile amie : le pavillon rouge se déroule au souffle de la brise. Oui, c'est un de nos navires qui rentre au port. — Que cette brise lui soit propice ! — avant la nuit il aura jeté l'ancre. Déjà le cap est doublé, — notre baie reçoit cette proue qui fend avec fierté l'onde écumeuse. Avec quelle majesté il s'avance ! Déployant ses blanches ailes, voyez-le fuir, — c'est ce qui ne lui arrive jamais devant l'ennemi. Il marche sur les eaux comme un être animé, et semble défier les éléments au combat. Qui ne braverait le feu des batailles — et les naufrages — pour être salué roi de son tillac peuplé ?

IV.

Le câble glisse avec un bruit rauque sur le flanc du vaisseau ; les voiles sont ployées, et le voilà qui se balance sur son ancre : les oisifs rassemblés sur la plage aperçoivent déjà le canot qu'on descend à la proue. Il est équipé. — Les rames frappent l'onde en cadence jusqu'à ce que sa quille touche le sable. Leur arrivée est saluée par des cris d'allégresse et des voix amies ; la main presse la main ; on sourit, on s'interroge, on se répond à la hâte, et le cœur se promet les joies d'un banquet fraternel.

V.

La nouvelle se répand, et la foule augmente ; au milieu du bruit des voix et des rires, la femme exprime ses inquiétudes par des accents plus tendres : — les noms d'amis, d'époux, d'amants, sont dans chacune de ses paroles : « Oh ! sont-ils sains et saufs ? Nous ne demandons pas des

nouvelles de vos succès ; — mais les verrons-nous? Entendrons-nous leurs voix chéries? Là où gronde la bataille, où mugit la vague, — ils se sont sans doute conduits en gens de cœur? — Mais qui sont ceux qui ont survécu? Qu'ils se hâtent de venir agréablement nous surprendre, et que leurs baisers chassent le doute de nos yeux charmés! »

VI.

« Où est notre chef? nous avons des dépêches à lui remettre.—La joie qui accueille notre arrivée—sera courte; mais elle est sincère, et quoique de peu de durée, — elle nous fait du bien. Allons, Juan, conduis-nous sur-le-champ vers notre chef; ce devoir rempli, nous reviendrons nous mettre à table; et chacun apprendra ce qu'il désire savoir. » Par un sentier creusé dans le roc, ils gravissent lentement la montagne au sommet de laquelle la tour d'observation domine la baie. Sur leur passage s'offrent d'épais buissons, des fleurs sauvages, des sources argentées, pleines de fraîcheur, dont les ondes éparses jaillissent en pétillant de leurs bassins de granit et semblent inviter à les boire. Ils montent de roc en roc.—Quel est, auprès de cet antre, cet homme solitaire dont les regards sont tournés vers la mer, appuyé tout pensif sur son épée, qui dans sa main redoutable ne fait pas souvent office de bâton de repos? « C'est lui. — C'est Conrad. — Le voilà, — comme à son ordinaire, — seul; va, Juan, va lui annoncer notre visite. Il regarde le vaisseau. — Dis-lui que nous sommes porteurs de nouvelles pressantes. Nous n'osons pas encore l'aborder, — tu connais son mécontentement lorsque des importuns s'approchent sans son ordre. »

VII.

Juan se rend auprès de lui et les annonce. — Sans articuler une parole, Conrad fait un signe d'assentiment. Juan les appelle ; ils viennent. — Il répond à leur salut en s'inclinant légèrement, mais ses lèvres restent muettes. « Chef, ces lettres viennent de l'espion grec qui nous aver-

tit de l'approche d'une prise ou d'un danger. Quelles que soient ces nouvelles, nous pouvons dire que... » — « Silence ! silence ! » — Il met fin à leur babil. Interdits, ils se détournent, et se communiquent à voix basse leurs conjectures. Leurs regards furtifs cherchent à lire dans ses yeux l'impression que lui fait éprouver la lecture de cette missive ; comme s'il devinait leur intention, soit fierté, soit afin de leur dérober son émotion ou ses inquiétudes, il détourne la tête pour lire. — « Mes tablettes, Juan ; écoute, — où est Gonzalvo ? » — « A bord du navire à l'ancre. » — « Qu'il y reste. — Porte-lui cet ordre. — Retournez à vos postes. — Préparez-vous à partir avec moi : c'est moi qui vous commande cette nuit. » — « Cette nuit ! seigneur Conrad ? » — « Oui, au coucher du soleil. Vers ce soir, la brise soufflera. Mon corselet, — mon manteau ; — une heure, et nous partons. Attache ton cor. Qu'il n'y ait pas de rouille à la batterie de ma carabine, et qu'elle ne trompe pas mon attente ; qu'on aiguise mon sabre d'abordage, et que la garde en soit élargie. Que l'armurier s'en occupe sur-le-champ ; la dernière fois, il a plus fatigué mon bras que n'a fait l'ennemi. Veille à ce que le canon de signal soit tiré exactement pour nous avertir quand l'heure qui nous reste sera expirée. »

VIII.

Ils s'inclinent et s'éloignent à la hâte pour retourner bientôt sur le liquide abîme : mais ils n'en murmurent pas, — car c'est Conrad qui les guide ; et qui oserait mettre en doute ce qu'il a décidé ? Homme de solitude et de mystère, il est rare qu'on le voie sourire, qu'on l'entende soupirer ; son nom inspire l'effroi aux plus farouches de sa troupe, et fait pâlir leurs fronts basanés ; il gouverne leur âme avec ce tact d'un esprit supérieur qui éblouit, domine le vulgaire, et lui impose. Quelle est cette magique puissance que ces hommes sans lois reconnaissent et envient, mais à laquelle ils ne peuvent résister ? Qui peut enchaîner ainsi leur confiance ? Le pouvoir de la pensée ! — la magie de

l'âme! ce pouvoir conquis par le succès et habilement conservé, qui fait servir à sa volonté la faiblesse des autres, emploie leurs bras comme des instruments sans qu'ils s'en doutent, et s'approprie leurs plus brillants exploits. Il en a toujours été, il en sera toujours ainsi sous le soleil; toujours le grand nombre travaillera au bénéfice d'un seul! C'est la loi de la nature. — Mais que le malheureux qui travaille n'accuse pas et ne haïsse pas *celui* qui recueille le fruit de ses sueurs. Oh! s'il connaissait le poids des chaînes splendides, comme son humble infortune lui paraîtrait légère!

IX.

Différent des anciens héros, démons dans leurs actes, mais dieux du moins par le visage, les traits de Conrad n'ont rien qui commande l'admiration, quoique ses noirs sourcils ombragent des yeux étincelants. Il est robuste, sans être d'une vigueur herculéenne; il n'a rien de gigantesque, sa taille ne dépasse pas la proportion ordinaire. Cependant, aux yeux de l'observateur attentif, il y a dans l'ensemble de sa personne quelque chose qui le distingue de la foule. Ce que c'est, on l'ignore; mais cette impression n'en est pas moins réelle, quoiqu'on cherche vainement à se l'expliquer. Le soleil a bruni ses joues; son front haut et pâle est voilé par les boucles nombreuses de sa noire chevelure; souvent le mouvement de sa lèvre supérieure révèle malgré lui des pensées hautaines qu'il réprime, mais ne peut entièrement dissimuler. Sa voix est douce, sa contenance calme; pourtant on voit qu'il se passe en lui quelque chose qu'il voudrait cacher. Les lignes profondes de ses traits et les couleurs mobiles de son visage attiraient parfois l'attention, et confondaient les conjectures, comme si cet abîme ténébreux de sa pensée couvait des sentiments terribles et indéfinissables; cela était peut-être, mais personne ne le pouvait dire, tant son regard sévère était prompt à réprimer toute investigation trop puissante. Peu d'hommes pouvaient soutenir le choc de son œil pénétrant. Quand les yeux de la ruse essayaient

de sonder son cœur et de pénétrer les mouvements changeants de son visage, il avait l'art de déjouer les projets de l'observateur, et le forçait de reporter son attention sur lui-même, dans la crainte de dévoiler à Conrad quelque pensée cachée au lieu de lui arracher le secret des siennes. Il y avait comme un démon dans son rire qui soulevait des émotions de rage et de crainte; et lorsqu'on avait lu la haine dans son regard sinistre, il fallait dire adieu à l'espérance et à la pitié.

X.

Les signes extérieurs par lesquels se manifestent les passions mauvaises sont difficiles à saisir. C'est intérieurement, —intérieurement que travaillait le génie du mal. L'amour trahit tous les sentiments divers qui l'agitent.—La haine, l'ambition, la fraude, ne se manifestent que par un sourire amer; c'est à peine si une imperceptible contraction des lèvres, une pâleur légère répandue sur des traits étudiés, annoncent la présence de passions profondes; pour les examiner et les juger, il faut les voir sans être vu. Alors —dans ces pas précipités, ces yeux levés en l'air, ces poings fermés, ces pauses douloureuses d'un homme qui écoute en tressaillant si quelque importun ne vient pas troubler sa redoutable solitude; alors—dans ces traits qui reproduisent les angoisses du cœur, dans ces sentiments qui éclatent, non pour disparaître, mais pour se fortifier encore; ces sentiments—convulsifs,—contraires,—glacés ou brûlants,—qui enflamment la joue, ou couvrent le front d'une froide sueur, —dans tous ces signes, qui que tu sois, contemple, si tu le peux sans trembler, contemple son âme,—vois-le dans son repos, alors que le sommeil vient adoucir sa destinée, vois —comme ce cœur solitaire et flétri est déchiré par la pensée corrosive d'un passé qu'il abhorre ! Vois...—Mais qui a jamais vu, qui verra jamais l'homme tel qu'il est,—les profondeurs de l'âme à découvert?

XI.

Et pourtant la nature n'avait pas destiné Conrad à

commander à des coupables, et à devenir l'instrument le plus redoutable du crime;—son âme avait subi de grandes altérations avant que ses actes l'entraînassent à déclarer la guerre à l'homme et à être félon envers le ciel. Le monde l'avait trompé; il s'y était montré trop sage dans ses discours, trop insensé dans sa conduite; trop ferme pour ployer, trop fier pour s'abaisser, ses vertus mêmes avaient contribué à le rendre dupe; il les maudit comme la cause de ses malheurs, au lieu d'en accuser les perfides qui le trahissaient. Il oublia que dans le bien fait à des hommes meilleurs, il pourrait encore trouver le bonheur et les moyens de faire de nouveaux heureux. Craint, —repoussé,—calomnié avant que sa jeunesse eût perdu sa force, il haïssait trop les hommes pour connaître le remords, et, n'écoutant que la voix de son ressentiment, il se crut appelé à venger sur tous les torts de quelques-uns. Il se savait criminel,—mais il regardait les autres hommes comme n'étant pas meilleurs qu'on ne le croyait lui-même, et les plus sages d'entre eux lui paraissaient des hypocrites qui cachaient ce que de plus hardis faisaient ouvertement. Il se savait détesté, mais il savait que ceux qui ne l'aimaient pas tremblaient et le redoutaient du moins. Solitaire, farouche, bizarre, il n'inspirait à personne ni affection ni mépris; son nom pouvait affliger, ses actes surprendre, mais ceux qui le craignaient n'osaient pas le mépriser : l'homme foule aux pieds le vermisseau, mais il s'arrête avant d'éveiller le venin endormi du serpent roulé en longs anneaux; le premier se retournera peut-être, mais il ne se vengera pas; le dernier meurt, mais il ne laisse point après lui son ennemi vivant; il l'entoure de ses redoutables nœuds; on peut l'écraser, non le vaincre, et son dard donne la mort!

XII.

Dans l'homme, le mal n'est jamais sans mélange de bien : —se ravivant au cœur de Conrad, un sentiment plus doux n'avait pas encore voulu le quitter. Maintes fois il s'était raillé de ceux qui se laissent enchaîner par une passion di-

gne d'un insensé ou d'un enfant; et pourtant ce fut en vain qu'il voulut s'en garantir, et chez lui aussi cette passion méritait le nom d'amour. Oui, c'était de l'amour, un amour constant, immuable, éprouvé, pour une seule femme dont rien n'avait pu le détacher. Chaque jour, de belles captives s'offraient à ses regards; sans les rechercher ni les fuir, il passait froidement devant elles; dans son île plus d'une beauté pleurait sa liberté perdue, aucune n'avait pu lui surprendre un moment de faiblesse. Oui, c'était de l'amour, si l'on doit ce nom à une tendresse éprouvée par les tentations, fortifiée par le malheur, demeurée ferme dans tous les climats, qui avait résisté à l'absence, et, — chose plus rare encore, — que le temps n'avait pu lasser; ses espérances déçues, ses projets renversés, ne pouvaient l'attrister en présence de son sourire; devant elle tombait sa colère, et les douleurs de la maladie n'avaient pu lui arracher contre elle le plus léger signe d'impatience et d'humeur; toujours il la revoyait avec joie et la quittait avec calme, de peur que son air chagrin n'allât jusqu'à son cœur; cette tendresse, que rien n'avait interrompue ni menacé d'interrompre, c'était certes de l'amour, — s'il en fut jamais sur la terre! Il était criminel, — il méritait tous les reproches; — mais son amour était pur; de toutes ses vertus, il n'avait conservé que celle-là, et le crime lui-même n'avait pu éteindre dans son cœur ce sentiment si doux.

XIII.

Il s'arrêta un moment, jusqu'à ce que ses soldats, se dirigeant à la hâte vers la vallée, eussent passé le premier détour du sentier: « Etranges nouvelles! — J'ai traversé bien des périls, et je ne sais pourquoi celui-ci me semble devoir être le dernier! Mon cœur me le dit; mais la crainte ne m'arrêtera pas, et mes compagnons ne me verront pas reculer devant ce nouveau danger. Il y a de la témérité à aller au-devant de l'ennemi; mais notre perte est assurée si nous attendons ici la mort qu'on nous prépare. Mon plan est hardi; mais si la fortune nous sourit, nous aurons des pleurs

à nos funérailles. Oui,—qu'ils dorment,—que leurs rêves soient paisibles: l'aurore ne fit jamais luire à leur réveil de plus brillants rayons que ceux que je leur prépare si la brise me seconde, et qui vont cette nuit réchauffer ces tardifs vengeurs des mers. Allons prendre congé de Médora. —O mon cœur défaillant! puisse le sien ne ressentir de longtemps le poids qui t'oppresse! Et cependant il fut un temps où j'étais brave!—orgueil insignifiant ici où tout le monde est brave. Les insectes eux-mêmes ont un aiguillon pour défendre ce qui leur est cher; ce courage vulgaire que nous partageons avec les animaux, qui doit au désespoir ses plus redoutables efforts, mérite à peine qu'on en parle; —mais j'ai ambitionné une plus noble gloire: j'ai voulu apprendre à ceux que je commande comment le courage peut balancer le nombre; j'ai longtemps marché à leur tête,—et leur sang n'a point coulé en vain; ici, point de milieu: il faut périr ou vaincre! Eh bien! soit.—Ce qui me répugne, ce n'est pas de mourir, c'est de les conduire à des périls auxquels la fuite ne pourra pas les soustraire. Jusqu'ici mon sort m'a bien rarement occupé, mais mon orgueil s'indigne de me voir ainsi pris au piége. A quoi auront abouti mon habileté et mes ruses? à tout risquer sur une seule carte, espoir, puissance, vie! O destin!—Accuse ta folie et non le destin!—Il peut te sauver encore; il n'est pas trop tard.»

XIV.

C'est ainsi qu'il s'entretenait avec lui-même, jusqu'à ce qu'enfin il atteignit le sommet de sa colline, qu'une tour couronnait. Il s'arrêta avant de franchir le portail,—car il entendit les accents mélancoliques et doux de cette voix qu'il ne pouvait se lasser d'entendre; à travers la haute jalousie vibraient ces sons lointains, mais ravissants, et voici ce que chantait l'oiseau de beauté :

1.

Ce tendre sentiment, en mon âme il habite,
Et je le cache à tous les yeux,

Si ce n'est quand mon cœur auprès du tien palpite,
Puis redevient silencieux.

2.

Un invincible feu, flamme éternelle et sombre,
Là brûle lentement comme sur un tombeau :
En vain le désespoir le couvre de son ombre,
Toujours il resplendit, inutile flambeau !

3.

Pense à moi ! lorsqu'auprès de ma tombe récente
Tu viendras à passer ; pense alors, pense à moi !
Il n'est plus qu'un malheur dont mon cœur s'épouvante,
C'est que mon souvenir ne plane plus sur toi.

4.

Pour la dernière fois ma voix résonne encore ;
On peut donner des pleurs à qui dort sans retour :
Une larme de toi, c'est tout ce que j'implore,
Seul prix, hélas ! de tant d'amour.

Il franchit le portail, traverse le corridor et entre dans l'appartement au moment où la dernière vibration expire : « Ma chère Médora ! en vérité, ton chant est plein de tristesse. »

« — Voudrais-tu qu'il fût gai dans l'absence de Conrad ? Quand tu n'es pas là pour m'entendre, ma pensée et mon âme se trahissent dans mes chants ; alors chacun de mes accents est l'écho de mon cœur, et ce cœur parlerait lors même que ma bouche serait muette. Oh ! combien de nuits, étendue sur cette couche solitaire, mon imagination alarmée a prêté aux vents les ailes de la tempête, et cru entendre dans la brise qui enflait doucement ta voile le murmure avant-coureur des orageux aquilons ! Le souffle le plus doux me semblait une voix prophétique et sombre qui te pleurait flottant sur la vague cruelle ; alors je me levais pour ranimer la clarté du fanal, de peur que des mains infidèles ne laissassent expirer sa flamme ; et puis je passais des heures inquiètes à regarder les étoiles ; et le matin venait, — et tu étais loin encore. Oh ! comme alors la bise glaçait mon sein ! comme le jour était sinistre à ma

vue troublée! et cependant je continuais à regarder, et pas une voile à l'horizon n'était accordée à mes larmes, — à ma sollicitude, — à mon amour! Enfin, — il était midi, — je découvris un mât, je le saluai avec transport: — il s'approcha; — hélas! il passa outre. J'en vis venir un autre: — ô Dieu! c'était enfin le tien! Quand cesseront des jours si pénibles? Mon cher Conrad! ne veux-tu donc jamais goûter un bonheur tranquille et sûr? Tu as certainement plus de richesses qu'il ne t'en faut, et plus d'une patrie aussi brillante que celle-ci nous invite à ne plus errer: tu sais que ce n'est pas le péril que je redoute, je ne tremble que lorsque tu n'es pas ici; et ce n'est pas pour ma vie, mais pour la tienne, cent fois plus chère. Mais tu fuis l'amour, et ne soupires qu'après les combats; chose étrange! que ce cœur, qui pour moi est encore si tendre, lutte contre la nature et ses plus doux penchants! »

« — Oui, étrange en effet. Il y a longtemps que ce cœur est changé; foulé aux pieds comme le ver impuissant, il s'est vengé comme le serpent; il ne lui reste sur terre d'espoir que dans ton amour, et il ose à peine entrevoir dans le ciel une lueur de pardon. Mais ces sentiments que tu condamnes font partie de mon amour; ma tendresse pour toi, ma haine pour les hommes, sont tellement inséparables que je cesse de t'aimer si je cesse de les haïr. Cependant, ne crains rien, — le passé te garantit dans l'avenir la durée de mon amour. Mais, — ô Médora! que ton cœur se résigne à ce nouvel effort: à l'instant même, — mais pour un temps fort court, — il faut que je te quitte »

« — Quoi! tu me quittes! et à l'instant! Mon cœur l'avait pressenti: ainsi s'évanouissent toujours mes rêves de bonheur. A l'instant nous séparer! — mais cela est impossible! — un de tes navires vient à peine de jeter l'ancre dans la baie; l'autre est encore absent; l'équipage a besoin de repos avant de braver de nouvelles fatigues. Mon ami! tu t'amuses de ma faiblesse; tu veux fortifier d'avance mon cœur contre une séparation à venir; mais ne te joue plus

de ma douleur; il y a dans ce badinage moins d'enjouement que d'amertume. N'en parlons plus, Conrad! — mon bien-aimé! viens prendre le repas que mes mains t'ont préparé; douce occupation que de pourvoir aux besoins de ta table frugale! Vois! j'ai cueilli les fruits qui m'ont paru devoir être les plus exquis, et quand ma main hésitait dans son choix, en ce doux embarras, j'ai donné la préférence aux plus beaux; trois fois mes pas ont fait le tour de la colline pour trouver l'onde la plus fraîche; va! ton sorbet ce soir sera délicieux; vois comme il pétille dans son vase de neige! Le jus enivrant de la treille ne réjouit jamais ton cœur; quand la coupe paraît, tu es plus qu'un musulman; mais je ne t'en blâme pas: je me réjouis de cette sobriété de goûts que d'autres regardent comme une privation pénible. Mais viens! la table est mise; notre lampe d'argent est allumée et ne craint pas le sirocco humide; mes femmes et moi nous formerons des danses, ou nous te ferons entendre le concert de nos voix; ou bien je prendrai ma guitare, dont tu aimes les accords; j'essaierai d'en tirer des sons qui te plaisent; — ou si son harmonie offense tes oreilles, nous lirons ensemble dans l'Arioste les malheurs et l'abandon de la belle Olympie[2]. Certes, si tu me quittais maintenant, tu serais plus coupable que celui qui manqua de foi à cette beauté trompée, ou que ce héros parjure qui...— Je t'ai vu sourire quand, par un ciel sans nuage, je te montrais l'île d'Ariane, qu'on découvre du haut de ces rocs, et lorsque, moitié en plaisantant, moitié effrayée de voir ce doute se réaliser un jour, je te disais : « C'est ainsi que Conrad me quittera pour ne plus revenir!» — Et Conrad m'a trompée, car — il est revenu. »

« — Il reviendra toujours, oui, toujours, ma bien-aimée! Tant qu'il y aura pour lui de la vie sur la terre, de l'espérance au ciel, il reviendra. Mais le temps fuit d'une aile rapide, et le moment de nous quitter s'approche. Pourquoi je pars, où je vais, c'est ce qu'il ne te servirait de rien de savoir, puisque tout doit se terminer par ce mot déchirant :

— Adieu! Cependant, si j'en avais le temps, je te ferais part de tout. — Sois sans crainte, — les ennemis que je vais combattre ne sont pas redoutables; notre île sera gardée par des guerriers plus nombreux que de coutume, prêts à la garantir d'une surprise et à soutenir un long siége. Je ne te laisse point seule; pendant mon absence, nos matrones et tes femmes resteront près de toi; console-toi en pensant que, lorsque nous nous reverrons, la sécurité rendra notre repos plus doux. Écoute! — j'entends le son du cor! — c'est Juan qui donne le signal du départ. — Un baiser; — un autrè, — encore un. — Oh! adieu! »

Elle se lève, s'élance, et s'attache à son embrassement. Le cœur de Conrad est oppressé; il n'ose relever vers les siens ces beaux yeux d'azur, baissés dans les angoisses d'une douleur sans larmes. Le long des bras qui la soutiennent flotte dans un sauvage désordre sa longue chevelure blonde. C'est à peine si Conrad sent battre ce cœur où règne son image, que l'excès même du sentiment a rendu presque insensible. Ecoutez! c'est la voix tonnante du canon qui donne le signal. Il annonce que le soleil se couche, et Conrad maudit le soleil. Il presse encore, il presse comme un insensé cette femme qui l'étreint, silencieuse, et le caresse, suppliante. D'un pas chancelant, il porte Médora sur sa couche, la contemple un moment, comme s'il ne devait plus la voir; — il sent que pour lui il n'y a qu'elle sur la terre, imprime un baiser sur son front glacé, — s'éloigne. — « Est-il parti, Conrad?

XV.

« Est-il parti? » Question cruelle, trop souvent reproduite dans la solitude soudaine! « Il n'y a qu'un moment encore, il était là! et maintenant.... » — Elle se précipite hors du portail, et c'est alors enfin que ses larmes coulent abondantes, larges, brillantes, rapides, à l'insu de celle qui les verse; cependant ses lèvres refusent encore d'articuler le mot, « Adieu! » car dans ce mot fatal, quoi que nous puissions promettre, — espérer, — croire, — c'est le déses-

poir qui s'exhale. Déjà, dans chaque trait de ce visage immobile et pâle, la douleur a imprimé des traits que le temps ne peut plus en effacer. Le tendre azur de ces grands yeux pleins d'amour s'est glacé à force de regarder le vide; mais tout à coup n'est-ce pas lui qu'ils aperçoivent encore, tout là-bas, bien loin? Alors sa prunelle en délire recommence à flotter, et semble nager à travers le voile noir et brillant de ses longs cils, humectés d'une rosée de tristesse qui se renouvellera souvent : « Il est parti! » Elle porte sur son cœur ses mains convulsives, puis les élève suppliantes vers le ciel. Ses yeux se reportent vers l'Océan; elle voit les vagues qui se gonflent et la voile qui se déploie. Elle n'a plus le courage de regarder; elle rentre, l'âme navrée : « Ce n'est point un rêve; — me voilà bien seule avec ma douleur! »

XVI.

L'inflexible Conrad descend rapidement de roc en roc sans tourner la tête. Il tressaille chaque fois qu'un détour du sentier offre malgré lui à sa vue ce qu'il ne voudrait pas voir, sa demeure solitaire et charmante qui domine sur la hauteur, le premier objet qui, sur les flots, se présente à ses regards et salue son retour; et cette femme, — étoile mélancolique et voilée de tristesse, astre de beauté dont les rayons l'éclairent au loin, il n'ose arrêter sur elle ni sa pensée ni ses regards. Là est pour lui le repos; — mais sur le bord du précipice. Un moment il est tenté de s'arrêter, et de donner aux vagues ses projets, au hasard sa destinée; mais non, cela ne sera pas : un chef digne de commander peut s'attendrir; il ne cède pas aux pleurs d'une femme. Il voit son navire, remarque combien le vent est favorable, et rappelle à lui toutes les forces de son âme; il reprend sa marche précipitée, et lorsque arrivent à son oreille le tumulte confus de la plage, les cris, les signaux, le bruit des rames; quand ses yeux aperçoivent le mousse au haut du mât, l'ancre qu'on enlève, la voile qui se déploie, les mouchoirs qu'agitent les mains de la foule, muets adieux à ceux qui

vont affronter les flots; mais surtout quand son rouge pavillon a frappé sa vue, alors il s'étonne que son cœur ait été si faible; son regard s'enflamme, son sang bouillonne, il est redevenu lui-même; il bondit, — il vole, — jusqu'à ce que ses pas aient atteint l'endroit où se termine le roc, où la plage commence. Là il s'arrête, moins pour respirer la fraîcheur de la brise que les flots lui envoient que pour reprendre sa dignité accoutumée, et ne pas se présenter aux regards des siens dans le désordre d'une marche précipitée; car Conrad avait appris à gouverner la multitude par ces artifices qui servent de voile et souvent même de bouclier à l'orgueil. Il avait de la dignité dans le port, et cet air de réserve qui semble éviter les regards et commander le respect et la crainte; il avait l'aspect imposant, et ce coup d'œil haut et fier qui repousse la familiarité indiscrète sans néanmoins manquer de courtoisie; c'est par ces moyens qu'il se conciliait l'obéissance. Mais cherchait-il à plaire? Il savait ployer avec tant d'art que sa douceur chassait la crainte dans ceux qui l'écoutaient; toute l'amabilité des autres ne pouvait égaler le charme de sa parole, et il y avait une puissance irrésistible dans les sons graves et tendres de cette voix qui semblait partir du cœur. Mais ce n'était pas là son allure ordinaire; il cherchait bien plus à dompter qu'à persuader; les mauvaises passions de sa jeunesse l'avaient habitué à faire moins de cas de l'affection que de l'obéissance.

XVII.

Sa garde se range à ses côtés; Juan est debout devant lui. — « Tous nos hommes sont-ils prêts? » — « Tous sont déjà embarqués : la dernière chaloupe n'attend plus que notre chef. » — « Mon épée et mon manteau! » Aussitôt son épée est à sa ceinture et son manteau sur ses épaules. « Faites venir Pédro! » Il vient. — Conrad s'incline avec toute la politesse dont il daigne honorer ses amis : « Reçois ces tablettes et lis-les avec soin, elles contiennent des instructions importantes. Que la garde soit doublée, et quand

le vaisseau d'Anselme sera de retour, dis-lui de se conformer de point en point à ces ordres. Dans trois jours, si le vent nous est propice, le soleil éclairera notre retour; — jusque là, que la paix soit avec toi! » Il dit, serre la main du pirate son collègue, puis s'élance fièrement dans la chaloupe. La rame entr'ouvre les vagues, et à chacun de ses coups jaillissent des étincelles phosphoriques. On aborde le vaisseau. — Conrad est debout sur son tillac; — le sifflet fait entendre ses sons aigus; — les matelots exécutent la manœuvre. — Il remarque la promptitude avec laquelle son navire obéit au gouvernail, l'agilité et l'adresse de l'équipage, — et daigne en témoigner sa satisfaction. Il tourne vers le jeune Gonzalve des yeux approbateurs. — Pourquoi a-t-il tout à coup tressailli? Quelle soudaine tristesse a paru le saisir? Hélas! sa tour, du haut de son rocher, a frappé ses regards, et le souvenir des adieux s'est réveillé en lui. Sa Médora, — en ce moment, contemple-t-elle le vaisseau? Ah! jamais il n'a mieux senti combien elle lui est chère! Mais il lui reste beaucoup à faire avant que le jour paraisse. — Il rappelle son courage, se détourne, et descend avec Gonzalve dans la cabine pour lui communiquer son plan, ses moyens — et son but; une lampe les éclaire; devant eux est une carte marine avec tous les instruments nécessaires à la science navale. Leur entretien se prolonge jusqu'à minuit; des yeux que l'inquiétude tient éveillés ne s'aperçoivent pas de la fuite des heures. Cependant, poussé par le souffle propice de la brise, le vaisseau vole sur les ondes avec la rapidité du faucon. Il traverse un groupe d'iles; il en double les hauts promontoires, et bien avant l'aube il arrive en vue du port. Là, dans une étroite baie, les corsaires découvrent la flotte du pacha; ils comptent ses galères, et remarquent l'imprudente sécurité des musulmans endormis. Le vaisseau de Conrad passe devant leur flotte sans en être remarqué, et va tranquillement jeter l'ancre à l'endroit qu'il a choisi pour son embuscade, abrité derrière la saillie d'un cap qui élève dans les airs sa figure

âpre et fantastique. Alors les corsaires, qui ne se sont point livrés au sommeil, se préparent à agir, également prêts à combattre sur la terre ou sur les flots ; Conrad, appuyé sur le bord du navire, penché sur le gouffre écumant, parle avec calme, — et pourtant il parle de combats et de sang !

NOTES DU CHANT PREMIER.

[1] La durée du poëme pourra paraître trop restreinte eu égard au nombre des événements qui y sont accumulés ; mais toutes les îles de la mer Égée ne sont qu'à quelques heures de distance du continent, et le lecteur voudra bien prendre *le vent* comme je l'ai souvent trouvé moi-même.

[2] Voir *le Roland furieux*, chant X.

LE CORSAIRE.

CHANT DEUXIÈME.

« Conosceste i dubiosi desiri ? » DANTE.

I.

Dans la baie de Coron sont rassemblées de nombreuses galères. Les lampes brillent à travers les fenêtres de la ville ; car cette nuit Seyd, le pacha, donne une fête à l'occasion de sa victoire en espérance, alors qu'il reviendra triomphant et ramènera les pirates chargés de fers ; il l'a juré par Allah et son cimeterre. Fidèle à son firman et à sa parole, il a réuni sur la côte tous ses vaisseaux, et la multitude des guerriers accourus à sa voix fait retentir au loin ses orgueilleuses clameurs ; déjà ils se partagent les prisonniers et le butin, quoique l'ennemi qu'ils méprisent soit loin encore. Ils n'ont qu'à mettre à la voile ; sans doute le soleil de demain verra les pirates enchaînés et leur repaire détruit. Cependant les sentinelles peuvent se livrer au som-

meil, si cela leur convient, triompher en dormant et rêver de carnage. Voyez-les se disperser sur le rivage et exercer leur bouillante valeur sur le Grec inoffensif. Il sied si bien au brave en turban de tirer le cimeterre devant un esclave! On pille sa maison, mais on veut bien lui laisser la vie; car aujourd'hui leurs bras sont forts et cléments, et ils dédaignent de frapper parce qu'ils le peuvent impunément, à moins que ce ne soit dans un caprice de gaieté, et pour ne pas en perdre l'habitude. La nuit s'écoule au milieu des plaisirs et des festins; ceux qui veulent garder leurs têtes, force leur est de sourire, de servir ce qu'ils ont de meilleur aux bouches musulmanes, et de contenir leurs malédictions jusqu'à ce que la côte soit délivrée de leur présence.

II.

Dans son palais, sur une ottomane élevée, est étendu Seyd, coiffé de son turban; autour de lui sont rangés les chefs barbus qu'il est venu commander. Le banquet est terminé, le dernier pilaff est enlevé; — il a même osé, dit-on, boire des breuvages proscrits; mais ses esclaves servent au reste de la compagnie le jus moins excitant de la fève d'Arabie. Des longues chibouques s'échappent des nuages de fumée, et les almas dansent aux sons d'une musique bizarre. L'aurore verra s'embarquer les chefs; la mer est perfide dans l'ombre de la nuit, et après la débauche on dort plus tranquillement sur des couches de soie que sur la vague houleuse. S'amuse qui pourra; qu'on attende pour combattre le dernier moment, et qu'on se fie plus au Coran qu'à la force de son bras; cependant l'armée nombreuse du pacha justifie et au delà son orgueilleuse attente.

III.

A la porte extérieure se présente, avec une respectueuse circonspection, un esclave que sa charge attache à ce poste; il incline profondément la tête, et sa main touche le sol avant que sa langue se hasarde à articuler son message. « Un derviche échappé de l'île des Corsaires est ici; — il

demande à dire lui-même le reste[1]. » Seyd fait d'un regard un signe d'assentiment, et sur-le-champ le saint homme est introduit en silence. Ses bras sont croisés sur sa robe d'un vert foncé; sa démarche est mal assurée, l'abattement se peint dans ses traits; cependant les austérités, plus que les années, semblent l'avoir vieilli; c'est le jeûne et non la crainte qui a pâli son visage : son front est orné d'une chevelure noire consacrée à son Dieu, et que surmonte fièrement un haut capuchon; les longs plis de sa robe enveloppent sa taille et cachent sa poitrine, où bat un cœur tout plein de l'amour du ciel. D'un air humble, mais assuré, il soutient les regards curieux dirigés sur lui, et qui cherchent à deviner l'objet de sa visite avant que la volonté du pacha lui ait permis de parler.

IV.

« Derviche, d'où viens-tu? » — « De la tanière des pirates, d'où je me suis échappé. » — « Quand et comment es-tu tombé en leur pouvoir? » — « Notre navire, parti de Scalanova, se rendait à l'île de Scio; mais Allah n'a pas daigné sourire à notre voyage; — ce sont les pirates qui ont profité des gains de nos marchands; ils nous ont donné des fers. Je ne craignais pas la mort: je n'avais d'autre richesse que l'errante liberté qu'on venait de me ravir. Je profitai des chances de fuite que m'offrait la nuit la barque d'un pêcheur, je saisis l'occasion et m'échappai. Ici je suis en sûreté. — Auprès de toi, puissant pacha, que peut-on avoir à craindre? »

— « En quel état se trouvent les pirates? se disposent-ils à défendre leur butin et leur caverne de voleurs? sont-ils informés de nos préparatifs? savent-ils que la flamme va consumer leur nid de scorpions? »

— « Pacha, un captif attristé, qui ne songe qu'au moyen de fuir, n'est guère propre à jouer le rôle d'espion; je n'entendais que le mugissement des vagues inquiètes, ces vagues qui refusaient de m'arracher à ce rivage; je ne contemplais que le soleil et le ciel, ce soleil trop brillant, ce

ciel trop bleu pour les regards d'un captif; je sentais qu'il fallait être libre pour jouir de tout cela, et que pour sécher mes larmes je devais commencer par briser ma chaîne. Du moins tu peux juger par mon évasion qu'ils ne songent guère aux périls qui les menacent, car, s'ils eussent fait une garde vigilante, j'aurais vainement essayé de profiter des moyens de fuite auxquels je dois de me trouver ici en ce moment. Les sentinelles insouciantes qui ne m'ont pas vu fuir ne veilleront pas avec plus de soin quand ta flotte approchera de leur île. Pacha, — mon corps demande à réparer ses forces affaiblies; j'ai besoin de nourriture pour apaiser ma faim, de repos pour me remettre des fatigues de la mer; permets que je me retire. — Que la paix soit avec toi et avec tous ceux qui t'entourent! — permets que j'aille prendre le repos qui m'est nécessaire. »

— « Demeure, derviche; j'ai d'autres questions encore à te faire; reste, te dis-je : je t'ordonne de t'asseoir; m'entends-tu? Obéis, je veux encore t'interroger; les esclaves t'apporteront de la nourriture; tu ne jeûneras pas lorsque tout le monde ici se livre aux joies du banquet. Quand tu auras mangé, prépare-toi à me répondre avec clarté et détails. — Je n'aime pas les mystères. »

Je ne sais quelle agitation s'empara de l'homme pieux, mais il jeta sur le divan des regards peu satisfaits; il témoigna peu de goût pour le repas qu'on lui offrait, et fort peu de respect pour les convives. Mais ce mouvement d'humeur qui parut sur son visage fut presque aussitôt réprimé; il s'assit en silence, et reprit son premier calme. Le repas servi, il se gardait de ces mets somptueux, comme si quelque poison y eût été mêlé. « Pour un homme si longtemps condamné au jeûne et à la fatigue, il me semble qu'il fait peu honneur au magnifique repas qui est devant lui. — Qu'as-tu donc, derviche? Mange. Te crois-tu à la table d'un chrétien? prends-tu mes amis pour tes ennemis? pourquoi dédaigner le sel, ce gage sacré qui, une fois accepté, émousse le tranchant du sabre, réunit les tribus hostiles et

nous fait respecter comme un frère l'ennemi que nous avons pour hôte? »

— « Ce sel assaisonne des mets délicats, — et moi, ma nourriture, ce sont les racines les plus communes; ma boisson, l'eau du premier ruisseau venu; d'ailleurs, mes vœux et les règles de mon ordre[2] me défendent de rompre le pain avec qui que ce soit, ami ou ennemi. Cela peut paraître étrange, mais je parle à mes risques et périls; toute ta puissance, pacha, que dis-je? le trône même du sultan — ne me ferait pas goûter au pain ou à un mets quelconque, — à moins d'être seul. Si j'enfreignais les lois de notre ordre, la colère du prophète pourrait entraver mon pèlerinage au temple de la Mecque. »

— « Eh bien! comme tu voudras. — Garde tes austérités. — J'ai une question à t'adresser; tu pourras ensuite te retirer en paix. Combien sont les pirates? — Que vois-je? ce ne peut être le jour! — Quelle étoile, — quel soleil jette sur la baie ces flots de lumière? — On dirait un lac de feu. — Aux armes! — aux armes! Trahison! mes gardes, mon cimeterre! Nos vaisseaux sont la proie des flammes, — et moi je suis ici! Derviche maudit! — voilà donc les nouvelles que tu apportes! — Tu n'es qu'un vil espion. — Qu'on s'en empare! — qu'on le tue à l'instant! »

Le derviche s'est levé à la vue de cette soudaine lumière, et le changement qui s'effectue dans sa personne inspire l'effroi à tous les spectateurs. Le derviche s'est levé, non dans un pieux costume, mais comme un guerrier qui s'élance sur son coursier. Il a rejeté loin de lui son capuchon et sa robe. — On voit reluire sa cotte de mailles et briller les éclairs de son glaive; son casque étroit, mais resplendissant, son noir panache, son regard étincelant, son visage sombre, le font apparaître aux regards des musulmans comme un génie infernal aux coups redoutables duquel il est impossible de se dérober. La confusion, le bruit, la lueur de l'incendie et des torches, les cris d'effroi, le cliquetis des fers qui se croisent, les hurlements des combat-

tants, tout donne à ce lieu l'aspect de l'enfer. Les esclaves effrayés se dispersent et cherchent vainement à fuir; ils rencontrent sur la mer l'incendie, sur le rivage le glaive. C'est en vain que le pacha irrité leur crie de s'emparer du derviche, — autant vaudrait leur ordonner de s'emparer de Zatanaï[3]. Il vit leur terreur, — et réprima sur-le-champ le premier mouvement de désespoir qui ne lui avait présenté d'autre alternative que de mourir les armes à la main, lorsqu'il avait vu éclater l'incendie avant le signal donné. Il vit leur terreur, — prit le cor qui pendait à son baudrier et en tira un son aigu. On y répond. — Ils vont vite en besogne mes braves compagnons! Comment ai-je pu douter de leur promptitude à me secourir, et les soupçonner d'avoir voulu m'abandonner seul en ce lieu? » Il étend son long bras et fait décrire un cercle à son sabre, dont les coups rapides réparent le temps pendant lequel il est demeuré oisif. Sa fureur achève sur ses ennemis ce que leur effroi a déjà commencé, et tous s'enfuient lâchement devant le glaive d'un seul homme. L'appartement est jonché de turbans coupés en deux, et à peine s'en trouve-t-il un qui ose lever le bras pour défendre sa tête. Seyd lui-même, troublé par la surprise et la fureur, recule devant lui tout en le menaçant; ce n'est point un lâche, et pourtant il redoute ses coups, tant la terreur grandit son ennemi. La vue de ses galères en flammes le met hors de lui; il arrache sa barbe et s'éloigne en écumant de rage[4], car déjà les pirates ont franchi la porte du sérail, ils ont pénétré dans l'intérieur, et la mort marche devant eux. Les musulmans s'agenouillent, jettent leurs armes et demandent quartier. C'est en vain. — Le sang coule par torrents; les corsaires se hâtent d'accourir en foule au lieu où les sons du cor de Conrad les appellent, et où les gémissements des mourants, les cris de ceux qui implorent la vie, annoncent l'œuvre de carnage qui a signalé son bras. A la vue de leur chef seul et semblable à un tigre dans sa tanière ensanglantée, ses compagnons jettent des cris de joie. Mais il se hâte d'interrom-

pre cette expression de leur dévouement : « C'est bien ; — mais Seyd nous échappe, — et il faut qu'il meure. — Nous avons beaucoup fait, — il nous reste encore plus à faire : leurs galères brûlent, — pourquoi pas aussi leur ville? »

V.

A peine il a parlé — que chacun d'eux prend une torche, et bientôt du minaret au portique le palais est la proie des flammes. Une joie farouche éclate dans les yeux de Conrad ; mais elle s'éteint aussitôt, car des cris de femmes arrivent à son oreille, et, comme un glas de mort, retombent sur son cœur, que les hurlements du combat n'ont pu émouvoir. « Oh ! qu'on enfonce les portes du harem ! — qu'on respecte les femmes ! — vous m'en répondez sur votre tête. — Rappelez-vous que nous avons des épouses ; le moindre outrage serait puni de mort ! L'homme est notre ennemi, et quand nous le tuons nous sommes dans notre droit ; mais nous avons toujours épargné, nous épargnerons toujours le sexe le plus faible. Mon Dieu ! je l'avais oublié. — Mais le ciel ne me pardonnerait jamais la mort de ces êtres sans défense. Me suive qui voudra ! — Je pars ; — il est temps encore d'alléger nos âmes d'un crime de moins. » Il monte l'escalier croulant ; — il enfonce la porte ; ses pieds ne sentent pas le plancher brûlant ; il peut à peine respirer au milieu des torrents de fumée, mais il n'en continue pas moins sa marche de chambre en chambre. Ses compagnons le suivent ; on cherche et on finit par trouver l'appartement des femmes ; chacun saisit dans ses bras robustes une belle éplorée, l'emporte sans regarder ses charmes, calme sa terreur et ses cris, et soutient son corps chancelant avec tous les soins dus à la beauté sans défense, tant Conrad a su apprivoiser leurs cœurs sauvages et retenir dans le respect des bras sur lesquels le sang fume encore ! Mais quelle est-elle celle que Conrad tient dans ses bras et qu'il emporte loin du théâtre de l'incendie et du carnage? C'est la bien-aimée de l'homme que son glaive

a voué au trépas, c'est la reine du harem, — l'esclave de Seyd !

VI.

A peine si Conrad eut le temps d'adresser quelques paroles à Gulnare [5] et de calmer les frayeurs de cette beauté tremblante, car, dans cet intervalle dérobé par la pitié à la guerre, l'ennemi, voyant qu'il n'était pas poursuivi, suspendit sa fuite précipitée, — puis se rallia, — puis revint au combat. Seyd s'en est aperçu; il a remarqué le petit nombre des pirates comparé à celui de ses guerriers; il rougit de son erreur, et s'indigne d'une déroute causée par la surprise et la peur : « *Allah il Allah!* » Tous ont répété ce cri de vengeance. La honte se transforme en rage; ils veulent réparer leurs torts ou mourir; il faut que la flamme réponde à la flamme, le sang au sang; il faut faire rebrousser les flots de la victoire. Bientôt la lutte s'engage avec un nouvel acharnement, et ceux qui combattaient pour vaincre ont maintenant leur vie à défendre. Conrad voit le péril, — il voit ses compagnons affaiblis repoussés par des troupes fraîches : « Encore un effort, — un seul; — ouvrons-nous un passage! » Ses soldats forment leurs rangs, — se serrent, — chargent, — plient, — tout est perdu! Comprimés dans un cercle plus étroit, assiégés, ils continuent à lutter sans espoir, mais non sans courage. — Maintenant ils ne combattent plus en rang; investis, — coupés, — massacrés, — foulés aux pieds, chacun d'eux frappe également et en silence des coups désespérés, et, tombant de lassitude plutôt que vaincu, porte un dernier coup en rendant le dernier soupir, jusqu'à ce que le glaive ne soit plus retenu que par l'étreinte de la mort,

VII.

Avant que les musulmans ralliés eussent recommencé le combat, Gulnare et ses femmes avaient été, par ordre de Conrad, mises en sûreté dans la maison d'un disciple de Mahomet. Là, elles essuyèrent les larmes que leur avait fait répandre la crainte de la mort et des outrages; ce fut

alors que la jeune Gulnare aux yeux noirs, recueillant ses pensées qu'avait égarées le désespoir, s'étonna de la courtoisie qui avait adouci la voix et les regards de Conrad : chose étrange! *ce* pirate, couvert de sang, lui avait alors paru plus aimable que Seyd dans ses moments les plus tendres. Le pacha aimait comme s'il eût cru que son esclave devait s'estimer heureuse du cœur qu'il lui accordait; le corsaire lui avait donné sa protection, avait calmé ses frayeurs, comme si son hommage eût été un droit de la femme : « C'est un désir coupable, et, qui pis est pour une femme, il est inutile ce désir; mais je brûle de revoir ce guerrier, ne fût-ce que pour le remercier, ce que j'ai oublié de faire dans ma terreur, de m'avoir conservé une vie à laquelle mon amoureux seigneur n'avait pas songé. »

VIII.

Et elle le voit au plus fort du carnage, entouré de morts auxquels il porte envie, et dont le souffle exhalé semble soutenir sa poitrine haletante. Seul et loin des siens, il tient tête à une nuée d'ennemis auxquels il fait payer cher leur victoire. Enfin, étendu par terre, — perdant tout son sang, — ne pouvant trouver la mort qu'il implore, il est pris, afin d'expier tous les maux qu'il a faits. On épargne sa vie, mais c'est pour prolonger son supplice; la vengeance, inventant pour lui de nouvelles tortures, n'étanche son sang que pour le verser de nouveau, mais goutte à goutte; car le regard insatiable de Seyd voudrait le voir toujours mourant — sans mourir jamais! Est-ce bien là celui qu'elle a vu, il n'y a qu'un moment, victorieux, et n'ayant besoin pour être obéi que d'un signe de sa main sanglante? C'est lui en effet, — désarmé, mais intrépide; son seul regret est de vivre encore; ses blessures ne sont pas assez graves, et cependant il les a cherchées avec ardeur et eût baisé la main qui eût mis fin à son existence. Pourquoi, de tous ces coups qu'il a reçus, ne s'en est-il pas trouvé un seul capable d'envoyer son âme... — il n'ose dire au ciel? Seul de

tous les siens, doit-il rester vivant, lui qui, plus qu'aucun autre, a tout fait pour recevoir la mort? Alors il sent amèrement — ce que doit sentir un cœur mortel quand il voit ainsi la fortune le rejeter subitement au bas de sa roue, juste châtiment de ses crimes, et qu'il entend les menaces du vainqueur lui promettre de languissantes tortures pour acquitter sa dette. — Ses pensées sont douloureuses et sombres; mais ce même orgueil qui a guidé son bras l'aide alors à cacher ce qui se passe en lui. Son calme farouche indique plutôt un vainqueur qu'un captif; quoiqu'il soit affaibli par les fatigues et les blessures, bien peu ont pu s'en apercevoir, tant il promène autour de lui un regard assuré. En vain la multitude, revenue de ses frayeurs, fait entendre au loin ses clameurs insolentes, les braves qui l'ont vu de près n'insultent pas à l'ennemi qui leur apprit à trembler, et les gardes farouches qui le conduisent le contemplent en silence avec une secrète terreur.

IX.

On lui envoie un chirurgien, — mais ce n'est pas l'humanité qui l'amène: — il vient pour s'assurer quelle somme de souffrances peut être infligée encore à ce peu de vie qui lui reste; on lui en trouve assez pour supporter de lourdes chaînes, et promettre à la torture une sensibilité suffisante; demain, le soleil à son coucher verra commencer le supplice du pal, et, le jour suivant, en se levant avec l'aurore, il viendra contempler comment la victime supporte ses souffrances. De toutes les tortures, celle-là est la plus longue et la pire, car à toutes les autres agonies elle ajoute le tourment de la soif, qui se prolonge de jour en jour sans que la mort consente à l'éteindre, pendant qu'autour du fatal poteau voltigent les vautours affamés: « De l'eau! — de l'eau! — » la haine avec un sourire repousse la prière du malheureux patient; — car s'il boit, il meurt. C'est là le supplice qui attend Conrad! — Le chirurgien et les gardes sont partis, le laissant seul avec son orgueil et dans ses chaînes.

X.

Comment décrire ce qui se passe en lui? Il est douteux qu'il le sache lui-même. Il est un combat intérieur, un chaos de l'âme où tous ses éléments réunis sont en convulsion, se livrant dans les ténèbres une guerre aveugle et intestine, au milieu des grincements du remords impénitent; le remords! ce démon imposteur qui n'avait jamais parlé, et qui nous crie quand le mal est fait: « Je t'ai averti! » Voix inutile! Les courages brûlants, indomptables, souffrent et se révoltent; les faibles seuls se repentent, même dans ces heures de solitude où nous sentons d'une manière plus intense, où l'homme tout entier se découvre à l'homme: alors nulle passion, nulle pensée dominante ne vient comme autrefois jeter un voile sur tout le reste; l'âme embrasse d'un regard toute la multitude des souvenirs qui viennent l'assaillir de toutes parts et débordent par des milliers d'issues: les rêves expirants de l'ambition, les regrets de l'amour, notre gloire en péril, notre vie menacée, les joies non goûtées, le mépris ou la haine pour ceux qui triomphent de notre malheur, le passé irréparable, l'avenir qui s'avance trop rapidement pour que nous sachions si c'est l'enfer ou le ciel qu'il nous amène; des actes, des pensées, des paroles, jamais totalement oubliés, mais dont le souvenir n'a jamais été aussi poignant qu'à cette heure; des fautes légères ou aimables, qui maintenant nous apparaissent comme autant de crimes; le sentiment rongeur de maux mystérieux, qui, pour être cachés, n'en sont pas moins amers; tout ce spectacle enfin que les yeux d'aucun mortel ne peuvent soutenir, ce sépulcre ouvert, — ce cœur d'homme mis à nu avec toutes ses douleurs exhumées, jusqu'à ce que l'orgueil, s'éveillant, arrache à l'âme son miroir et le brise. Oui, — l'orgueil peut voiler tout cela, — et le courage tout braver, — tout, — tout, avant et par delà le plus affreux trépas. Nul n'est exempt de quelque crainte, et celui qui en trahit le moins n'est qu'un hypocrite avide de louanges. Il n'en mérite point le lâche qui fait étalage

d'intrépidité, et s'enfuit! mais bien celui qui regarde la mort en face — et meurt silencieux ; qui, préparé dès longtemps à son dernier voyage, quand la mort s'approche, lui épargne la moitié du chemin!

XI.

Dans la plus haute chambre de sa plus haute tour, le pacha a fait enfermer Conrad, chargé de fers. L'incendie a dévoré son palais, — cette forteresse a recueilli son captif et sa cour. Conrad ne pouvait guère blâmer sa sentence, car, s'il eût été vainqueur, le même sort eût été le partage de son ennemi. Il est seul; — dans sa solitude il interroge son cœur coupable; mais cette pensée, il la maîtrise; cependant il est une idée sur laquelle il ne peut ni n'ose s'arrêter : — « Que deviendra Médora en apprenant ces nouvelles? » Alors, mais seulement alors, il lève ses mains enchaînées, et, dans sa rage, il se raidit contre ses fers; mais bientôt il trouve, — ou affecte, — ou rêve le calme, et sourit en dérision de sa propre douleur : « Viennent maintenant les tortures quand elles voudront, — j'ai besoin de repos pour me fortifier contre elles! » En parlant ainsi, il se traîne péniblement vers sa natte, et, quels que soient ses rêves, il ne tarde pas à s'endormir. Il était à peine minuit quand le combat avait commencé, car les plans de Conrad avaient été exécutés aussitôt que conçus; et le carnage met si bien les moments à profit, qu'un rapide intervalle lui avait suffi pour consommer ses crimes. Depuis le moment où Conrad avait débarqué, une heure l'avait vu déguisé, — découvert, — vainqueur, — pris, — condamné, et, — tour à tour corsaire sur les flots, — général sur terre, — détruire, sauver, — recevoir des fers — et s'endormir.

XII.

Il paraît reposer tranquille; — c'est à peine si l'on entend sa respiration : — ah! que ce repos n'est-il celui de la mort! — Il dort. — Qui se penche ainsi sur son paisible sommeil? ses ennemis sont partis, — et ici il n'a point d'amis; est-ce un ange du ciel qui vient lui apporter le pardon? Non, c'est

une créature terrestre sous de célestes traits! Sa blanche main tient une lampe — dont elle cache la lueur, de peur qu'un rayon de lumière ne vienne à tomber trop brusquement sur les paupières de ces yeux maintenant fermés, qui ne peuvent s'ouvrir qu'à la douleur, et qui, une fois ouverts, — ne se fermeront plus que pour le dernier sommeil. Cette beauté à l'œil si noir, à la joue si éclatante, à la brune chevelure entremêlée de diamants, à la taille de fée, — au pied rival de la blanche neige et qui touche la terre, silencieux comme elle, comment a-t-elle pénétré jusqu'ici à travers les gardes et les ténèbres de la nuit? Ah! demandez plutôt de quoi n'est pas capable la femme qui, comme toi, Gulnare, obéit à l'inspiration de la jeunesse et de la pitié! Le sommeil fuyait ses paupières, et pendant le sommeil agité du pacha, occupé encore dans ses songes murmurants du pirate son prisonnier, elle a quitté son côté, emportant l'anneau qui lui sert de sceau, et que plus d'une fois en jouant elle a mis à son doigt; — à la faveur de ce signe respecté, elle a traversé sans obstacle les gardes à moitié endormis; épuisés par le combat et les coups qu'ils ont échangés, leurs yeux portaient envie au sommeil de Conrad; grelottants et appesantis, à la porte de la tourelle, ils ont étendu à terre leurs membres fatigués, et ont cessé de veiller; leur tête se soulève à peine pour reconnaître l'anneau du pacha, sans faire attention à la main qui le porte.

XIII.

Elle contemple Conrad avec étonnement : « Peut-il dormir paisible pendant que d'autres yeux pleurent sa défaite ou ses ravages, pendant que l'inquiétude guide en ce lieu mes pas errants? — Quel charme soudain m'a rendu cet homme si cher? Il est vrai que je lui dois la vie; je lui dois plus encore : il nous a soustraites, mes femmes et moi, à des maux pires que la mort. Il est trop tard pour m'arrêter à ces réflexions. — Mais, silence! — Il interrompt son sommeil. — Comme il soupire péniblement! — Il remue. — Le voilà réveillé! »

Conrad soulève la tête ; — ébloui par la lumière, il ne sait s'il doit en croire ses yeux ; sa main fait un mouvement ; — le bruit de ses chaînes ne lui apprend que trop qu'il est encore du nombre des vivants : « Que vois-je? si ce n'est pas une divinité aérienne, il faut que mon geôlier soit doué d'une beauté merveilleuse ! »

— « Pirate ! tu ne me connais pas ; — mais tu vois une femme reconnaissante d'une action dont ta vie n'a offert que trop rarement l'exemple. Regarde-moi ! — et rappelle-toi celle que ton bras a arrachée aux flammes et à tes soldats, plus à craindre encore. Je viens à toi dans l'ombre de la nuit ; — je ne sais trop le motif qui m'amène, — pourtant mes intentions n'ont rien d'hostile ; — je ne voudrais pas te voir mourir. » — « S'il en est ainsi, femme compatissante, tes yeux sont les seuls que l'attente de mon supplice ne remplit pas de joie ; la fortune s'est rangée de leur côté, qu'ils usent de leur droit. Toutefois, je remercie leur courtoisie ou la tienne, qui m'envoie à ma dernière heure un confesseur aussi charmant ! » Chose étrange ! une sorte de gaieté se mêle à l'extrême infortune ; — elle n'apporte aucun soulagement ; — cet enjouement de la douleur ne saurait nous donner le change ; — mais ce sourire, tout amer qu'il est, — c'est pourtant un sourire ; et parfois on a vu les plus vertueux et les plus sages plaisanter jusque sur l'échafaud ! Ce n'est pas de la joie, quoique cela y ressemble ; — tout le monde peut y être trompé, excepté nous-mêmes. Quel que fût le sentiment qu'éprouvât Conrad en ce moment, un rire insensé dérida à demi son front : une sorte de gaieté était empreinte dans son accent, comme si c'eût été le dernier moment de joie qu'il goûtât sur la terre ; toutefois, cela n'était pas dans sa nature, car, dans sa courte carrière, la tristesse et l'agitation avaient rempli presque toutes ses pensées.

XIV.

« Corsaire ! ta sentence est prononcée ; — mais je puis, en profitant d'un moment d'abandon et de faiblesse, adou-

cir le courroux du pacha. Je voudrais te sauver, — et te sauver à l'instant même; mais le temps nous manque, et l'état de tes forces s'y opposerait; cependant tout ce qu'il sera possible de faire, je le ferai : je tâcherai du moins de faire proroger la sentence qui t'accorde à peine un jour; en vouloir maintenant davantage nous serait fatal, cette vaine tentative nous perdrait tous deux, et toi-même tu ne le voudrais pas. »

« En effet! je ne le voudrais pas. — Mon âme est aguerrie à tout; je suis tombé trop bas pour craindre une chute nouvelle. Ne te livre point à des projets périlleux, ne me flatte point de l'espoir d'échapper par la fuite à des ennemis avec lesquels je ne pourrais me mesurer : incapable de vaincre, — fuirais-je lâchement? Serais-je donc le seul de ma troupe qui n'oserait mourir? Cependant il est une femme — dont le souvenir ne peut se détacher de moi, et en pensant à elle je sens mes yeux humides s'attendrir comme les siens. Je n'avais que quatre choses au monde : — mon vaisseau, — mon épée, — mon amour, — mon Dieu! Ce dernier, je l'ai quitté dans ma jeunesse, — et il me quitte maintenant; — et l'homme, en m'accablant, ne fait qu'accomplir sa volonté. Je n'insulterai pas à son trône par des prières arrachées à un lâche désespoir. Je respire, — je sais souffrir, c'est assez pour moi. Mon épée a échappé à ma main malheureuse, qui aurait dû mieux garder une arme si fidèle; mon vaisseau est submergé, — ou pris; — mais mon amour... — Oh! pour elle ma voix monterait vers le ciel! Elle est tout ce qui peut encore m'attacher à la terre! — Ma mort va briser ce cœur si tendre, et flétrir une beauté... — Avant que la tienne m'eût apparu, Gulnare! mes yeux n'ont jamais demandé si d'autres pourraient l'égaler. »

— « Tu en aimes donc une autre? — Mais que m'importe? — cela ne me regarde pas, — ne peut jamais me regarder. — Cependant — tu aimes, — et... — Oh! je porte envie à celles dont le cœur peut s'appuyer sur des

cœurs aussi fidèles, — qui jamais n'éprouvent de vide, — dont jamais la pensée ne s'égare et ne soupire après des visions — semblables à celles qu'a créées mon imagination. »

— « Gulnare ! — je croyais que tu aimais celui pour qui mon bras t'a arrachée à une tombe de feu. » — « Moi ! aimer le farouche Seyd ! Oh ! — non ! — non ! — il n'a point mon amour ! — Cependant il fut un temps où ce cœur s'efforçait de répondre à sa passion ; — mais ce fut inutilement. Je sentais, — je sens — que pour aimer — il faut être libre. Je ne suis qu'une esclave, une esclave préférée tout au plus, appelée à partager sa splendeur, et on me croit bien heureuse ! Il me faut souvent subir cette question : « M'aimes-tu ? » et je brûle de répondre « Non ! » Oh ! il est dur d'avoir à supporter une telle tendresse et de lutter en vain pour n'y pas répondre par de l'aversion ; mais il est plus dur encore de sentir se contracter un cœur qu'un autre peut-être remplit de sa présence. Il prend ma main sans que je la lui donne — ni la retire. — Mon cœur ne bat ni plus vite — ni plus lentement, — il reste calme et froid ; et lorsqu'il laisse aller ma main, elle retombe comme un bras privé de vie, en s'éloignant d'un homme que je n'ai jamais assez aimé pour pouvoir le haïr. Mes lèvres restent froides sous ses baisers, et le souvenir du reste me donne un frisson glacial. Oui, — si j'avais éprouvé les transports de l'amour, en lui substituant la haine ce serait sentir encore ; mais non, — je le quitte sans regret, — je le revois sans plaisir, — et souvent, quoique présent, — il est absent de ma pensée ; et, quand viendra la réflexion, — et il faut bien qu'elle vienne, — je crains qu'elle n'amène désormais que le dégoût. Je suis son esclave ; — mais, en dépit de mon orgueil, je préfère mon esclavage au rang de son épouse ! Oh ! que ne puis-je voir cesser son insipide amour ! Puisse-t-il en aimer une autre et me laisser — hier encore — j'aurais pu dire à mon indifférence ! Oui, — si j'affecte maintenant pour lui une tendresse qu'il ne m'a jamais vue,

souviens-toi, — captif! que c'est pour briser ta chaîne, pour m'acquitter envers toi de la vie que je te dois, pour te rendre à tout ce qui t'est cher ici-bas, à celle qui partage un amour que je ne puis jamais connaître. Adieu! — Voici venir le jour, — il faut que je m'éloigne. Il m'en coûtera cher; — mais pour aujourd'hui du moins ne crains pas la mort! »

XV.

Elle presse sur son cœur ses mains enchaînées, baisse la tête, s'éloigne et disparaît silencieuse comme un songe de bonheur. Est-ce bien elle qui était là? Et maintenant, lui, est-il seul? Quelle est cette perle liquide qui est tombée brillante sur sa chaîne? C'est une de ces larmes sacrées versées sur les douleurs d'autrui, et qui s'échappent des yeux de la pitié, pures, brillantes, et déjà polies par une main divine.

O larme trop persuasive, — trop dangereuse! — larme toute-puissante dans les yeux de la femme! — arme de sa faiblesse, qu'elle manie habilement pour sauver ou subjuguer, — qui lui sert à la fois de lance et de bouclier! fuyons: la vertu s'émeut, la sagesse s'égare à contempler trop complaisamment sa douleur! Qui a amené la perte de l'empire du monde? qui a fait fuir un héros? une larme timide de Cléopâtre! Mais pardonnons au triumvir sa douce faiblesse; combien, pour une cause semblable, — ont perdu, non la terre, — mais le ciel! combien livrent leurs âmes à l'ennemi du genre humain et se condamnent à d'éternelles douleurs pour en épargner à une beauté légère!

XVI.

L'aurore se lève, — et ses rayons éclairent les traits altérés de Conrad sans lui ramener l'espérance de la veille. Que sera-t-il avant qu'il soit nuit? Peut-être un objet inanimé sur lequel le corbeau agitera ses ailes funèbres, que ses yeux fermés n'apercevront pas, pendant que ce soleil se couchera, et que la rosée du soir, humectant ses membres

engourdis, viendra rafraîchir la terre et tout ranimer dans la nature, — tout, — excepté lui!

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

[1] On a objecté que le déguisement de Conrad n'est point dans la nature. Peut-être a-t-on raison; cependant voici un fait historique à peu près analogue :

« Désirant connaître par ses propres yeux la situation des Vandales, Majorien se hasarda, après avoir changé la couleur de ses cheveux, à visiter Carthage avec le titre de son propre ambassadeur. Genseric fut profondément humilié lorsqu'il découvrit qu'il avait reçu et laissé échapper l'empereur romain. Cette anecdote peut être rejetée comme invraisemblable, mais c'est une fiction qu'on n'a pu inventer qu'à propos d'un héros. » (Gibbon, *Histoire de la Décadence*, t. 6, p. 150.)

[2] Les derviches sont partagés en différents ordres et ont des colléges comme les moines.

[3] *Zatanaï*, Satan.

[4] C'est un effet assez commun d'une violente colère chez les musulmans. On lit dans les *Mémoires du prince Eugène*, que le séraskier, ayant reçu une blessure à la cuisse et se voyant forcé de quitter le champ de bataille, s'arracha la moustache par lambeaux.

[5] *Gulnare* est un nom de femme qui signifie textuellement *fleur de grenadier*.

LE CORSAIRE.

CHANT TROISIÈME.

« Come vedi — ancor non m' abandonna. » DANTE.

I.

Sur les collines de la Morée s'abaisse avec lenteur le soleil couchant, plus charmant à sa dernière heure[1]. Ce n'est pas une clarté obscure comme dans nos climats du nord: c'est une flamme sans voile, une lumière vivante. Les rayons jaunes qu'il darde sur la mer calmée dorent la verte cime de la vague onduleuse et tremblante. Au vieux rocher

d'Égine et à l'île d'Hydra, le dieu de l'allégresse envoie un sourire d'adieu ; il suspend son cours pour éclairer encore ces régions qu'il aime, mais d'où ses autels ont disparu. L'ombre des montagnes descend rapidement et vient baiser ton golfe glorieux, Salamine indomptée! Leurs arcs azurés, prolongés au loin à l'horizon, se revêtent d'un pourpre plus foncé sous la chaleur de son regard ; çà et là sur leurs sommets, des teintes plus claires attestent son joyeux passage et reflètent les couleurs du ciel, jusqu'à ce qu'enfin sa lumière est voilée aux regards de la terre et de l'Océan, et derrière son rocher de Delphes il s'affaisse et s'endort. Ce fut par un soir comme celui-là qu'il jeta son rayon le plus pâle, lorsque ton sage, ô Athènes! le vit pour la dernière fois; avec quelle anxiété les meilleurs d'entre tes fils suivirent du regard sa mourante clarté, dont le départ allait clore le dernier jour de Socrate immolé! Pas encore! — pas encore! — le soleil s'arrête sur la colline, il prolonge l'heure précieuse du suprême adieu ; mais aux regards d'un mourant, triste est sa lumière, sombres sont les teintes naguère si douces de la montagne ; Phébus semble jeter un voile de tristesse sur cette terre aimable, cette terre à laquelle jusqu'alors il avait toujours souri; mais avant qu'il eût disparu derrière la cime du Cithéron, la coupe de mort était vidée ; — l'âme avait pris son vol, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, qui vécut et mourut comme nul ne saura vivre et mourir.

Mais voyez! des hauteurs de l'Hymette à la plaine, la reine des nuits prend possession de son silencieux empire ; nulle vapeur humide, avant-coureur de l'orage, ne voile son beau front, ne ceint ses brillants contours. La blanche colonne salue avec reconnaissance la venue de l'astre dont sa corniche reflète les rayons, et du haut du minaret, le croissant, son emblème, étincelle de ses feux. Les bosquets d'oliviers, au loin épars aux lieux où le doux Céphise promène son filet d'eau, le cyprès mélancolique près de la mosquée sainte, le riant kiosque et sa brillante tourelle,

et, près du temple de Thésée, ce palmier solitaire s'élevant triste et sombre au milieu de ce calme sacré, tous ces objets revêtus de teintes variées captivent la vue, — et insensible serait celui qui les verrait avec indifférence. La mer Égée, dont à cette distance on n'entend plus la voix, apaise le courroux de ses ondes; son vaste sein, réflétant des teintes plus suaves, se déroule en longues nappes de saphir et d'or mêlées aux ombres de mainte île lointaine, dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'Océan.

II.

Mais ce n'est pas là le sujet de mes chants. O Athènes! pourquoi mes pensées se reportent-elles vers toi? Oh! qui peut voir la mer qui baigne ton rivage, et penser à autre chose qu'à ton nom? tant la magie qui s'y attache fait taire tout autre souvenir! Quel est celui qui, t'ayant vue au coucher du soleil, belle Athènes, pourra jamais oublier ton aspect contemplé à la clarté du soir? Ce ne sera pas moi, — dont le cœur, en dépit du temps et de la distance, reste enchaîné par un magique amour au groupe de tes Cyclades. Et puis, cet hommage n'est point étranger au sujet que je chante; l'île de mon corsaire t'appartenait autrefois. — Oh! que ne la possèdes-tu encore avec la liberté!

III.

Le soleil s'est couché, — et, plus sombre que la nuit, s'affaisse le cœur de Médora avec le dernier rayon qui cesse d'éclairer la hauteur où est placé le signal. — Le troisième jour se lève et s'écoule, et il n'est pas de retour, — et il n'envoie point de ses nouvelles, l'ingrat! Pourtant le vent est propice, quoique faible; d'orages, il n'y en a point. Hier soir, le vaisseau d'Anselme est revenu, et la seule nouvelle qu'il ait donnée, c'est qu'on n'a point rencontré Conrad! Si Conrad eût attendu ce navire, l'état des choses eût été bien différent. La brise de la nuit commence à souffler; ce jour-là Médora l'a passée occupée à épier à l'horizon tout ce qui, à ses regards inquiets, pouvait offrir l'apparence

d'un mât; elle est assise sur la hauteur. — Enfin, cédant à son impatience, elle descend au milieu de la nuit sur le rivage, où elle erre désolée, sans faire attention à l'écume que la vague envoie sur ses vêtements, comme pour l'avertir de s'éloigner : elle ne voit rien, — ne sent rien, — et n'ose quitter ce lieu; elle ne s'aperçoit pas de la fraîcheur de la brise; c'est au cœur seul qu'elle a froid, jusqu'à ce que son inquiétude s'élève à un degré de certitude si entière que la vue même de Conrad lui eût fait perdre la vie ou la raison.

Enfin, elle voit arriver une chaloupe triste et délabrée; ceux qu'elle ramène ont rencontré d'abord celle qu'ils cherchent; quelques-uns sont blessés, — tous dans la condition la plus misérable. — Ils sont en petit nombre; — tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils ont échappé. Comment? — Ils l'ignorent. Chacun d'eux cherche à se dérober aux regards, et attend en silence que son compagnon exprime le premier ses conjectures sur le destin de Conrad : il semble qu'ils ont quelque chose à dire, mais qu'ils craignent que leurs paroles n'arrivent aux oreilles de Médora. Elle les comprend aussitôt; mais elle ne tremble pas, elle ne succombe pas à sa douleur et à l'isolement de sa destinée; sous des formes délicates et belles étaient cachés des sentiments pleins de force, qui ne se révélèrent qu'après avoir recueilli toute leur énergie. Tant que dura l'espoir, — ils se firent jour par l'attendrissement, les anxiétés, — les larmes. — Quand tout fut perdu, — sa sensibilité ne s'éteignit pas. — Seulement, elle dormit; et sur son sommeil s'éleva cette courageuse énergie qui lui dit : « Tu n'as plus rien à aimer. — Tu n'as plus rien à craindre. » Cette force surnaturelle ressemble à la vigueur brûlante que puise le délire dans l'ardeur de la fièvre.

« Vous vous taisez. — Je n'ai pas besoin que vous me parliez, — ne me dites pas une parole, — pas une syllabe, — car je sais tout. — Pourtant je voudrais vous demander; — ma lèvre tremblante s'y refuse. — Voyons, que votre ré-

ponse soit prompte. — Dites-moi où on a déposé son corps. »

« Madame, nous l'ignorons. — C'est à peine si nous avons pu nous échapper la vie sauve. Mais voici un de nos camarades qui prétend qu'il n'est pas mort : il l'a vu enchaîné, sanglant, — mais vivant encore. »

Elle n'en entend pas davantage, — sa force est épuisée; — elle sent refluer son sang, et accourir en foule les pensées qu'elle a jusque là tenues écartées; ces dernières paroles ont accablé son âme désolée et sombre : elle chancelle, — tombe, — et les vagues, en l'entraînant évanouie, lui eussent peut-être tenu lieu d'un autre cercueil. Les pirates, de leurs mains rudes, mais les larmes aux yeux, lui donnent à la hâte les secours que réclame la pitié; ils jettent des gouttes de l'onde amère sur son visage, où déjà est empreinte la pâleur de la mort, la relèvent, — agitent l'air autour d'elle, — la soutiennent, — et la rappellent à la vie; puis, appelant ses femmes, ils leur confient cette beauté mourante qu'ils ne peuvent contempler sans douleur : alors ils se rendent à la caverne d'Anselme, pour lui faire un récit, toujours pénible quand ce n'est pas celui d'une victoire.

IV.

Dans ce conseil, il y eut des débats animés et étranges; on y parla de rançon, de délivrance, de vengeance, de tout, excepté de repos et de fuite. Le génie de Conrad respirait encore en eux, et leur interdisait le désespoir; quel que soit son destin, ceux qu'il a instruits et commandés le sauveront vivant, ou mort le vengeront. Malheur à ses ennemis ! Un petit nombre de braves ont survécu dont les bras sont aussi redoutables que leurs cœurs sont fidèles.

V.

Dans l'appartement secret du harem, l'implacable Seyd rêve au supplice de son prisonnier; sa pensée erre tour à tour de l'amour à la haine, tantôt auprès de Gulnare, tantôt dans le cachot de Conrad. La belle esclave est à ses

pieds ; épiant les mouvements de son visage, elle essaie de dissiper sa sombre et farouche tristesse ; pendant que ses grands yeux noirs cherchent, par d'inquiets regards, à éveiller sa sympathie, lui il fait semblant de regarder les grains de son rosaire[2], mais ne voit en réalité que les tortures de sa victime.

« Pacha ! tu as triomphé, et la victoire plane sur ton cimier. — Conrad est en ton pouvoir, — tout le reste a succombé ! son destin est fixé. — Il faut qu'il meure : il a mérité son sort, — mais il n'est pas digne de ton courroux ; il me semble que si on lui donnait un moment sa liberté, en acceptant, pour sa rançon, tous ses trésors, on ne ferait pas un mauvais marché ; on vante beaucoup les richesses amassées par ce pirate. — Plût au ciel qu'elles devinssent la propriété de mon pacha ! Vaincu, affaibli par ce combat fatal, — surveillé, — traqué, — il sera une proie facile. Si, au contraire, on le fait mourir, les débris de sa bande embarqueront leurs trésors, et iront chercher un rivage plus sûr. »

— « Gulnare ! — si pour chaque goutte de son sang on m'offrait une perle aussi précieuse que le diadème de Stamboul ; si pour chacun de ses cheveux une mine vierge d'or massif brillait à mes yeux suppliante ; si tous les trésors dont il est parlé, ou qui sont rêvés dans nos contes arabes, étaient devant moi, — toutes ces richesses ne le sauveraient pas ! Ses jours n'eussent pas été prolongés d'une heure si je ne le savais dans les fers et en mon pouvoir, si, dans ma soif de vengeance, je ne m'occupais à chercher le supplice qui inflige les plus longues tortures, qui fait le plus tard mourir. »

— « Non, Seyd, je ne cherche point à arrêter ta fureur, qui est trop juste pour être adoucie par la clémence : je ne proposais que de t'assurer la possession de ses richesses. — Ainsi délivré, il ne serait pas libre ; privé de la moitié de sa puissance et de son monde, un ordre de toi suffirait pour assurer sur-le-champ sa capture. »

— « Assurer sa capture! — Et je relâcherais pour un seul jour ce brigand lorsqu'il est déjà dans mes fers? rendre la liberté à mon ennemi? — à la demande de qui? à la tienne, belle solliciteuse!—à ta vertueuse reconnaissance, jalouse de s'acquitter envers le corsaire galant et généreux qui, impitoyable pour tout le reste, t'épargna toi et tes femmes, sans regarder sans doute à la beauté de la prise,— et mes remerciements et mes éloges sont également dus.— Mais écoute! j'ai un conseil à faire entendre à ton oreille délicate : je me défie de toi, femme! et chacune de tes paroles confirme mes soupçons. Emportée dans ses bras hors du sérail en flammes, — dis-moi, l'attendais-tu pour t'enfuir avec lui? Tu peux t'épargner le soin de répondre; j'ai lu ta confession dans la rougeur coupable de ton visage; or sus, ma belle dame, songe à toi et prends garde : sa vie n'est pas la seule qui réclame ta sollicitude! Encore une parole, et...—Non, il n'est pas nécessaire que j'en entende davantage. Maudit soit l'instant où il t'enleva du milieu des flammes! mieux eût valu pour toi que l'incendie.... — Mais — non, — je t'aurais pleurée alors avec la douleur d'un amant.—Maintenant c'est ton maître qui te parle.—Femme perfide! ignores-tu que je puis, quand je voudrai, couper tes ailes volages? Je n'ai pas l'habitude, dans mon courroux, de m'arrêter aux paroles; prends garde à toi! — ta trahison pourrait bien ne pas rester impunie. »

Il se lève, et s'éloigne lentement, d'un air farouche; la fureur est dans son regard, la menace dans son adieu. Ah! celui-là connaissait bien peu la femme qu'un visage irrité n'intimida jamais, que les menaces n'ont jamais pu dompter. Il ne se doutait guère, ô Gulnare! de ce que ton cœur pouvait sentir dans son amour, pouvait oser dans sa colère. Les soupçons de Seyd ont paru l'offenser; cependant elle ignore encore combien est profondément enraciné dans son cœur le sentiment d'où naît sa compassion. Elle est esclave : un captif a naturellement droit à sa sympathie, car entre eux le nom seul diffère; sans trop savoir ce qu'elle

fait, — elle brave de nouveau la colère du pacha; ses supplications sont encore repoussées, — et c'est alors enfin qu'elle sent s'élever dans son cœur ce conflit de la pensée, source des malheurs de la femme.

VI.

Cependant, les jours et les nuits se succèdent, et leur retour silencieux et monotone ramène les mêmes ennuis, les mêmes inquiétudes. — L'âme de Conrad a dompté la terreur pendant cet intervalle d'incertitude effrayante où chaque heure peut commencer pour lui un supplice pire que la mort, où chaque pas qu'il entend à la porte de son cachot peut être celui de l'homme chargé de le conduire là où le pal et la hache l'attendent; où chaque son de voix qui arrive jusqu'à lui est peut-être le dernier qui frappe son oreille. La terreur n'a point de prise sur lui; cette âme altière s'était montrée aussi peu résignée à la mort qu'elle y était peu préparée; maintenant elle est abattue, — son énergie est altérée peut-être. — Cependant il soutient en silence cette épreuve, la plus redoutable qu'il ait encore soutenue. La chaleur du combat, le fracas de la tempête, laissent à peine à l'âme agitée assez de loisir pour accorder une seule pensée à la peur; mais se voir chargé de chaînes dans un cachot solitaire, languir en proie à toutes les pensées contraires qui viennent nous assaillir; face à face avec notre propre cœur, méditer sur des fautes irrévocables et sur le sort qui nous attend; — savoir qu'il est trop tard pour nous soustraire à l'un, — pour réparer les autres; — compter les heures qu'il nous reste encore à vivre, sans un ami pour nous encourager et nous dire que la mort nous sied bien; autour de nous, des ennemis tout prêts à forger l'imposture et à flétrir par leurs calomnies la dernière scène de notre drame; devant nous, des tortures que l'âme peut braver, mais incertaine si la faiblesse de la chair pourra les soutenir, et si un seul cri échappé à la douleur ne ravira pas au courage sa dernière, sa plus précieuse palme; cette vie que nous quittons sur la terre, nous la voir refusée au

ciel par les âmes charitables qui ont mis en monopole la miséricorde divine, et, ce qui est plus pour nous qu'un paradis problématique, — le ciel de nos terrestres espérances, — la bien-aimée de notre cœur, la voir ravie à notre amour, voilà, voilà les pensées dont le corsaire doit soutenir le conflit, voilà les tortures plus que mortelles qu'il lui faut endurer, et il les endure. — De quelle manière? Peu importe. C'est déjà quelque chose que de n'y pas succomber.

VII.

Le premier jour se passe, — il ne voit point Gulnare. — Le second, — le troisième s'écoulent, — et elle ne vient pas; mais ce que sa bouche a promis, ses charmes l'ont effectué, sans quoi il n'aurait pas vu luire un autre soleil. Le quatrième jour vient de se clore, et aux ténèbres de la nuit une tempête vient mêler sa majestueuse horreur : oh! comme Conrad prête une oreille avide au mugissement de la mer irritée, qui jamais jusqu'alors n'avait troublé son sommeil! comme, à la voix de son élément chéri, s'allume son imagination impétueuse! Combien de fois ces vagues l'ont porté sur leurs ailes! leur agitation même lui plaisait : il lui devait la rapidité de sa course, et maintenant leur choc bruyant retentit à son oreille; cette voix, depuis longtemps connue, il l'entend tout près de lui; — mais, hélas! c'est en vain! Le vent mugit au-dessus de sa tête; les détonations de la foudre font trembler la tourelle qui lui sert de prison, et à travers ses barreaux l'éclair darde ses feux, plus doux aux regards de Conrad que la clarté des étoiles; il approche ses chaînes des barreaux étincelants; il espère qu'il n'aura pas en vain provoqué ce péril. Il étend vers le ciel ses mains chargées de fers; il demande à sa pitié de permettre qu'une de ses foudres annéantisse cet être, son ouvrage. Le métal de ses chaînes et sa prière impie attirent également le tonnerre; — la tempête poursuit sa route et dédaigne de frapper; ses détonations lointaines s'affaiblissent, — cessent; — Conrad alors se sent isolé, comme si un ami infidèle eût repoussé ses gémissements!

VIII.

Il est minuit ; — de la porte massive, des pas légers s'approchent, — ils s'arrêtent ; — on n'entend plus rien ; lentement se meut le verrou et tourne la clef lugubre. C'est elle, — son cœur l'a deviné ! Quels que puissent être ses torts, c'est pour lui un ange protecteur, belle comme une vision céleste à la dévotion d'un ermite. Cependant elle est changée depuis sa dernière visite dans ce cachot ; sa joue est plus pâle, toute sa personne plus agitée ; elle fixe brusquement sur lui ses yeux noirs, qui disent sa pensée avant que ses lèvres l'expriment. — « Il te faut mourir ! oui, il te faut mourir ! — Il ne te reste qu'une ressource, — la dernière, — la pire de toutes, — si la torture ne l'était pas. »

IX.

— « Gulnare, je n'en cherche aucune. — Ce que je t'ai déjà dit, je te le dis encore, — Conrad n'est point changé : pourquoi chercherais-tu à sauver les jours d'un pirate, et à détourner de moi un châtiment que j'ai mérité ? Non-seulement ici, mais ailleurs encore, j'ai, par un grand nombre d'actes punissables, acheté la vengeance de Seyd. »

— « Pourquoi je cherche à te sauver ? Parce que...—Oh ! ne m'as-tu pas épargné pis encore que l'esclavage ? Pourquoi je cherche à te sauver ? — Le malheur t'a-t-il rendu aveugle aux tendres émotions d'un cœur de femme ? L'avouerai-je ? quoique mon cœur répugne à dire ce qu'une femme peut sentir mais doit taire, — c'est parce que, — en dépit de tes crimes, — mon cœur s'est ému pour toi. Tu m'as inspiré d'abord la crainte, — puis la reconnaissance ; par toi, j'ai tour à tour connu la pitié, — la fureur, — l'amour. Ne me réponds pas ; ne me dis pas ce que je sais déjà, que tu en aimes une autre, et que j'aime inutilement : il se peut qu'elle m'égale en tendresse et me surpasse en beauté ; mais moi, je me précipite dans des dangers qu'elle n'oserait braver. Est-il bien vrai que tu lui sois véritablement cher ? Si j'étais à toi, — tu ne serais pas seul ici : épouse d'un pirate, et

laisser son époux errer sans elle sur les mers! Qu'a-t-elle à faire dans ses foyers, la délicate femme? Mais, ne me parle pas maintenant; sur ta tête et la mienne le tranchant cimeterre est suspendu à un fil; si tu as encore du courage et si tu veux être libre, prends ce poignard, — lève-toi et suis-moi!»

— « Oui, avec ces chaînes! chargé de ces ornements, je marcherai d'un pied léger au milieu des gardes endormis! L'as-tu donc oublié? est-ce là le costume d'un fugitif? et cet instrument est-il dans un combat une arme bien redoutable?»

— « Incrédule corsaire! j'ai gagné les gardes, mûrs pour la révolte et cédant à l'appât de l'or. Je n'ai qu'un mot à dire pour faire tomber tes chaînes : seule et sans aide, serais-je ici en ce moment? Depuis que nous nous sommes vus, j'ai mis le temps à profit; si je me suis rendue coupable, c'est dans ton intérêt que j'ai commis ce crime. — Le crime! — Ce n'en est point un que de punir ceux de Seyd, ce tyran détesté. Conrad, — il faut qu'il meure! Je te vois frémir, mais mon âme est changée; — outragée, méprisée, humiliée, il faut que je me venge! accusée de ce que jusqu'ici mon cœur avait dédaigné; moi qui, dans les chaînes de mon amer esclavage, ne suis restée que trop fidèle! Oui, tu peux sourire! — Mais je ne lui avais point donné de sujets de plainte; je ne lui étais pas infidèle alors. — Tu ne m'étais pas chère comme maintenant; mais il me l'a dit, et ces tyrans jaloux qui, en nous tourmentant, nous donnent la tentation de les trahir, méritent le destin que prédisent leurs lèvres chagrines. Je ne l'ai jamais aimé; — il m'a achetée, — un peu cher peut-être, — puisqu'il y avait en moi un cœur qu'il n'a pu acheter. J'étais une esclave soumise : il a prétendu que sans sa victoire je me serais enfuie avec toi. Tu sais que c'est un mensonge; mais que les prédictions de tels prophètes s'accomplissent! leurs paroles sont des présages que l'insulte se charge de vérifier. Le répit qu'on t'a accordé n'est pas dû à mes prières; cette

grâce momentanée donne le temps de te préparer de nouvelles tortures et d'aggraver mon désespoir. Ma vie aussi est menacée par lui; mais son caprice me réserve pour servir aux plaisirs d'un maître. Quand il sera las de ma beauté passagère et de moi, le sac est là pour me recevoir, — et la mer n'est pas loin! Quoi donc! suis-je un jouet destiné à amuser un imbécile jusqu'à ce que la dorure soit partie? Je te vis, — je t'aimai, — je te dois tout. — Je veux te sauver, ne fût-ce que pour te montrer comme une esclave est reconnaissante. Mais, s'il n'avait pas ainsi menacé mon honneur et ma vie (et il tient les serments qu'a prononcés sa colère), je t'aurais sauvé encore, — mais j'eusse épargné les jours du pacha. — Maintenant je suis toute à toi, préparée à tout. — Tu ne m'aimes pas; tu ne me connais pas, — si ce n'est sous un jour défavorable. Hélas! c'est mon premier amour — et ma première haine. — Oh! si tu pouvais mettre ma foi à l'épreuve, je ne te verrais pas tressaillir, tu ne redouterais pas le feu qui brûle un cœur asiatique! Cette flamme est maintenant pour toi le fanal du salut; — elle te montre dans le port une barque maïnote; mais dans une chambre qu'il nous faut traverser, dort — qu'il ne s'éveille plus! — l'oppresseur Seyd! »

— « Gulnare, — Gulnare, — je n'ai jamais senti plus bas mon abjecte fortune, ma gloire flétrie. Seyd est mon ennemi. Il se préparait à exterminer ma bande d'un bras impitoyable, mais à force ouverte; c'est pourquoi je suis venu sur mon vaisseau pour détruire par le cimeterre celui qui voulait nous détruire; c'est mon arme, à moi, le cimeterre, — non le poignard perfide. — Qui respecte la vie d'une femme n'attente pas à celle d'un ennemi endormi. J'ai sauvé la tienne avec joie, Gulnare, mais non dans un but semblable. — Ne me laisse pas croire que mon humanité s'est méprise. — Adieu, — que ton cœur se calme. — La nuit s'avance; — c'est la dernière accordée à mon repos terrestre!

— « Le repos! le repos! Le soleil à son lever verra palpi-

ter tes chairs, et tes membres tressaillir d'angoisse sur le fatal poteau. J'ai entendu l'ordre, — j'ai vu, — je ne le verrai pas; si tu meurs, je meurs avec toi. Ma vie, — mon amour, — ma haine, — mon tout ici-bas va se décider maintenant. — Corsaire! ce n'est qu'un coup à frapper! sans ce coup, la fuite nous est impossible. — Comment éviter sa poursuite certaine? Mes injures subies en silence, ma jeunesse déshonorée, — mes longues années consumées sans fruit; un seul coup va venger tout cela et mettre fin à nos craintes à venir. Mais, puisque l'épée te sied mieux que le poignard, j'essaierai ce qu'il y a de fermeté dans la main d'une femme. Les gardes sont gagnés; — un moment, et tout est fini. — Corsaire! tous deux nous allons être en sûreté, ou c'en est fait de nous! si ma faible main me trahit, les vapeurs du matin planeront sur ton échafaud et sur mon linceul. »

X.

Elle est sortie et a disparu avant qu'il ait pu répondre; mais son inquiet regard la suit de loin; il relève et rassemble de son mieux les chaînes dont il est chargé, de manière à réduire leurs dimensions et amortir leur bruit: et maintenant que ni portes ni verroux n'arrêtent plus ses pas, il s'élance après Gulnare de toute la vitesse que lui permettent la gène et le poids de ses fers. Le passage qu'il suit est long et tortueux. Où le conduira-t-il? il l'ignore. Ni lampes, ni gardes sur son chemin. Enfin il aperçoit de loin une faible lumière; se dirigera-t-il vers cette lueur qu'il distingue à peine, ou s'en détournera-t-il? Il s'abandonne au hasard; un air frais comme le vent du matin vient rafraîchir son front. Il arrive dans une galerie ouverte; à ses yeux brillent les dernières étoiles de la nuit et le ciel déjà blanchissant; mais il y arrête à peine ses regards; son attention est attirée par une clarté qui vient d'une chambre solitaire. Il marche dans cette direction; une porte légèrement entr'ouverte révèle la lumière intérieure, et rien de plus. Une figure en sort à pas précipités, s'arrête, — se détourne, s'arrête encore.

—C'est elle enfin! point de poignard dans sa main,—rien qui annonce un crime.—« Béni soit ce cœur amolli par la pitié!—elle n'a pu se résoudre à frapper. » Il la regarde encore,—son œil égaré se détourne avec épouvante de la lumière soudaine du jour. Elle s'arrête,—rejette en arrière ses longs cheveux flottants qui lui voilaient presque entièrement le sein et le visage, comme si sa tête venait de se pencher sur je ne sais quel objet de doute et d'effroi. Il l'aborde;—sur son front,—à son insu,—une tache que dans sa précipitation sa main y a laissée,—ce n'est qu'une tache légère;—sa couleur est tout ce qu'il en a distingué, et il s'est hâté de détourner la vue.—O faible mais irrécusable témoignage du crime!—c'est du sang!

XI.

Il avait vu le spectacle des combats;—seul dans sa prison, il avait médité sur le supplice promis au coupable; il avait éprouvé les tentations du crime et ses châtiments,—et la chaîne dont ses bras étaient chargés pouvait y rester à jamais; mais ni les combats,—ni la captivité,—ni les remords,—ni tout ce qui a remué son âme avec le plus de violence, ne l'ont fait frissonner, n'ont glacé le sang dans ses veines comme la vue de cette tache pourpre; cette goutte de sang, cette légère trace qu'a laissée le crime, a effacé à ses yeux la beauté de Gulnare! Il avait vu répandre le sang,—il l'avait vu sans émotion; mais ce sang coulait dans les combats, versé par la main de l'homme!

XII.

« C'est fini.—il a failli s'éveiller;—mais c'est fini. Corsaire! il est mort;—ta conquête me coûte cher. Tout ce que nous pourrions dire maintenant serait inutile.—Fuyons!—fuyons! notre barque nous attend,—le jour commence à paraître. Ceux qui ont été gagnés par moi me sont complétement dévoués, et ceux des tiens qui ont échappé au glaive vont se joindre à eux; plus tard ma voix justifiera mon bras, lorsque nos voiles nous auront éloignés de ce rivage abhorré. »

XIII.

Elle frappe des mains ; — soudain on voit accourir dans la galerie ses vassaux, grecs ou maures, tous équipés pour le départ. Prompts et silencieux, ils détachent ses fers ; le voilà de nouveau libre, libre comme le vent des montagnes ! Mais il est triste comme si le poids de ses chaînes avait passé à son cœur ! On observe un silence profond. — A un signe de Gulnare, une porte s'ouvre et laisse voir une secrète issue qui conduit au rivage ; la ville est derrière eux. — Ils se hâtent d'atteindre la plage où la vague se joue sur le sable d'or. Conrad suit les pas de Gulnare ; il s'abandonne à ses guides. Peu lui importe maintenant d'être sauvé ou livré ; la résistance est aussi inutile que si Seyd vivait encore pour ordonner son supplice.

XIV.

On s'embarque, la voile se déploie au souffle léger de la brise. — Que de souvenirs se pressent dans la mémoire de Conrad ! Il demeure absorbé dans une muette contemplation, jusqu'au moment où le cap derrière lequel s'abrita naguère son navire élève devant lui sa masse gigantesque. Ah ! — depuis cette nuit fatale, dans un espace de temps bien court, s'est accumulé un siècle de terreur, de douleur et de crime. Au moment où il voit l'ombre du cap lointain se projeter au-dessus du mât, il voile sa face, son cœur se serre de tristesse ; sa pensée se reporte sur Gonzalve et ses compagnons, sur sa passagère victoire, sur sa défaite ; il songe à celle qui est loin de lui, à sa bien-aimée, qui l'attend, solitaire ; il se retourne et voit Gulnare l'homicide !

XV.

Elle observe ses traits jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus soutenir son aspect glacial et son air répulsif ; alors le caractère farouche répandu sur son visage, et qui lui est étranger, fait place à des larmes abondantes, mais tardives. Elle tombe à ses pieds, elle presse sa main : « Allah peut me condamner, mais toi, tu dois m'absoudre. Sans ma criminelle action, où serais-tu maintenant ? Fais-moi des reproches,

—mais pas encore ;—oh ! épargne-moi en ce moment ! je ne suis pas ce que je semble.—Dans cette nuit terrible, je n'avais pas ma raison. — N'achève pas de me rendre insensée : si j'avais moins aimé,—je serais moins coupable, mais tu ne vivrais pas — pour me haïr — si tu veux. »

XVI.

Elle ne l'a pas compris ; c'est lui-même qu'il blâme plus encore que celle dont à son insu il a causé les malheurs et le crime ; mais profonde, sombre et sans voix, sa pensée saigne en silence dans la solitude de son cœur. On continue à voguer : le vent est bon, la mer propice, les vagues bleues se jouent autour de la proue du navire, qu'elles poussent en avant. Bien loin à l'horizon, on aperçoit un point léger. —Il s'élargit.—On découvre un mât,—des voiles ;—c'est un vaisseau armé en guerre ! Leur petite barque a été aperçue par les hommes de quart sur son tillac, et ses voiles sont augmentées ; d'un cours majestueux, il s'avance agile, terrible ; un éclair brille. Un boulet dépasse la barque, et sans atteindre personne il rase, en sifflant, les vagues. Conrad sort tout à coup de sa rêverie silencieuse ; il se lève, ses traits rayonnent d'une joie depuis longtemps absente : « Ce sont les miens, — voilà mon pavillon rouge ! Je le revois,—je le revois !—J'ai encore des amis sur l'Océan. » On a reconnu son signal, on répond à sa voix : la chaloupe est mise en mer, on baisse les voiles. « C'est Conrad ! c'est Conrad ! » s'écrie-t-on de toutes parts sur le tillac ; ni la voix confuse des chefs ni la discipline ne peuvent réprimer leurs transports. C'est avec joie et orgueil qu'ils le voient monter de nouveau sur le pont de son vaisseau ; un sourire éclaircit ces farouches visages, et peu s'en faut qu'ils ne le pressent dans leurs bras vigoureux. Et lui, oubliant à demi ses dangers et sa défaite, répond à leurs félicitations comme il sied à un chef tel que lui, serre la main d'Anselme d'une cordiale étreinte, et se sent capable encore de vaincre et de commander.

XVII.

Après cette première effusion de leur cœur, ils s'affligent d'avoir reconquis leur chef sans combattre ; ils étaient partis, préparés à le venger ; s'ils avaient su que la main d'une femme s'était chargée de ce soin, cette femme eût été leur reine. — Ils n'ont pas sur le choix des moyens les mêmes scrupules que l'orgueilleux Conrad. La vue de Gulnare fait naître parmi eux l'étonnement et un sourire de curiosité; ils se parlent à voix basse ; et cette femme, tout à la fois au-dessus et au-dessous de son sexe, qui n'a point pâli devant le sang, se sent troublée par leurs regards. Elle tourne vers Conrad ses yeux suppliants, abaisse son voile, garde le silence, et les bras humblement croisés sur sa poitrine, — satisfaite de voir Conrad hors de danger, abandonne le reste au destin. Malgré l'horrible frénésie dont son cœur avait été capable, extrême dans son amour comme dans sa haine, dans le bien comme dans le mal, après le pire des forfaits, elle était restée femme !

XVIII.

Conrad l'a remarqué, il a senti dans son cœur—pouvait-il moins faire ? — haine pour son crime, pitié pour son malheur ; ce qu'elle a fait, aucune larme ne peut l'effacer ; et le ciel doit le punir au jour de sa colère : mais—le mal est fait ; il sait, quel que soit son crime, que c'est pour lui que ce poignard a frappé, que ce sang a été versé ; et il est libre ! — et pour lui elle a sacrifié tout sur la terre, et plus que tout dans le ciel ! Et maintenant il se tourne vers cette esclave aux yeux noirs qui baisse sous son regard son front humilié. A présent, qu'elle est changée ! — faible et timide, à tous moments les couleurs de son visage sont remplacées par une pâleur mortelle, — où il n'y a de rouge que cette tache effrayante que le meurtre y a imprimée ! Il lui prend la main, — elle tremble, — mais trop tard ; — si douce au toucher de l'amour, — si fatalement énergique dans la haine, il serre cette main, elle tremble, — et la sienne aussi a perdu sa fermeté ; l'accent de sa voix est altéré. « Gulnare ! » Mais

elle ne répond pas. — « Chère Gulnare! » Elle relève ses yeux;—toute sa réponse est là,—elle tombe dans ses bras. Pour la repousser de cet asile, il lui eût fallu plus ou moins qu'un cœur d'homme; mais, qu'il ait raison ou tort, il ne l'écarte pas de son sein. Peut-être, sans les pressentiments qui assiégent son cœur, sa dernière vertu irait rejoindre les autres. Mais non; Médora elle-même pardonnerait le baiser qui ne demande rien de plus à une beauté si charmante, le premier et le dernier que la faiblesse ait dérobé à la constance sur des lèvres où l'Amour a mis tout son souffle, sur des lèvres—dont les soupirs entrecoupés exhalent un parfum si enivrant qu'on dirait que ce dieu vient de les éventer de son aile.

XIX.

A l'heure du crépuscule, ils aperçoivent leur île solitaire. Les rochers même semblent leur sourire; le port retentit de mille bruits joyeux; la flamme des signaux brille sur les hauteurs; les chaloupes sillonnent la baie onduleuse, et les dauphins les poussent en se jouant à travers l'écume des flots; l'oiseau des mers lui-même fait entendre, comme pour saluer leur retour, les sons rauques de sa voix discordante. Auprès de ces flambeaux qu'ils voient briller de loin à travers les jalousies, leur imagination leur peint les amis qui en entretiennent la clarté. Oh! qui peut sanctifier les joies du foyer comme le regard charmant jeté par l'espérance du sein orageux de l'Océan?

XX.

Parmi les lumières qu'on voit briller au loin dans l'île et sur la côte, Conrad cherche des yeux la tour de Médora. Il regarde en vain : tous remarquent avec surprise que seule elle est dans l'ombre. Cela est étrange; c'est pour la premiere fois qu'à son retour il n'y voit pas briller une clarté amie; peut-être aussi que cette lumière n'est pas éteinte, mais seulement voilée. Conrad descend dans la première chaloupe qui se dirige vers le rivage, et son impatience accuse la lenteur des rames. Oh! que n'a-t-il des ailes plus

agiles encore que celles du faucon, pour s'élancer sur la montagne avec la rapidité d'une flèche! A peine a-t-on cessé de ramer, il ne peut attendre,—il ne voit rien;—il se précipite dans les flots, fend l'onde amère, gravit la plage, et monte par le sentier qui lui est familier.

Il arrive à la porte de la tour, — il s'arrête, — il écoute; au dedans aucun bruit, au dehors tout est ténèbres. Il frappe avec force. — Personne ne vient ni ne répond; rien n'annonce qu'on l'ait entendu, ou qu'on soupçonne sa présence; il frappe de nouveau; — mais faiblement, — car sa main tremblante refuse de seconder l'impatience de son cœur oppressé. On ouvre, — c'est un visage connu,— mais ce n'est pas celle qu'il brûle de serrer dans ses bras. On garde le silence! — lui-même essaie deux fois de parler, deux fois il sent ses questions expirer sur ses lèvres; il saisit le flambeau, — sa lumière va tout éclaircir, — le flambeau lui échappe et s'éteint dans sa chute. Il n'attend pas qu'on le rallume; autant vaudrait lui demander d'attendre la clarté du jour; mais un autre flambeau jette dans le corridor sombre sa clarté vacillante; il entre dans l'appartement,— ses yeux voient ce que son cœur ne pouvait croire, — ce que pourtant il avait pressenti.

XXI.

Il ne se détourne pas, — ne parle pas, — ne se sent point défaillir: — son œil est fixe; son corps, que l'inquiétude faisait tout à l'heure trembler, est maintenant immobile; il contemple de ce long et douloureux regard que nous aimons à prolonger, sachant, sans oser nous l'avouer, que nous regardons en vain! Vivante, elle était si calme et si belle, qu'elle a conservé jusque dans la mort une douce sérénité. Et les fleurs que tiennent ses mains glacées[3], elle semble les presser d'une dernière étreinte, comme si son sommeil était simulé, et qu'il ne fût pas temps de la pleurer encore. La frange noire de ses longs cils, se projetant de ses paupières de neige, voile encore... — il y a là quelque chose dont la pensée ne peut soutenir la vue. — Oh! c'est sur les

yeux surtout que la mort exerce son pouvoir; elle chasse l'intelligence de son trône de lumière! elle a éteint ces astres d'azur dans cette longue et dernière éclipse, mais elle a laissé aux lèvres le charme qui les entoure; cependant, cependant, on dirait qu'elles s'abstiennent de sourire dans un repos qui ne durera que peu d'instants; mais ce blanc linceul, l'immobilité mate de ces longues tresses blondes, flottant naguère à tous les vents sans que leurs liens de fleurs pussent les contenir, et la pâleur de cette joue si pure, tout cela annonce la présence de la mort. — Elle n'est plus, — que fait-il là encore?

XXII.

Il ne fait point de question; — un regard jeté sur ce front immobile et glacé lui a tout appris. C'en est assez, — elle est morte,— qu'importe comment? L'amour de sa jeunesse, l'espoir d'un avenir meilleur, la source de ses vœux les plus doux, de sa plus tendre sollicitude, le seul être vivant qu'il ne pût pas haïr, lui est enlevé, — et il a mérité son sort, mais il n'en sent pas moins l'amertume. — L'homme vertueux demande des consolations à ces célestes régions inaccessibles au coupable; l'orgueilleux, — l'homme égaré, — qui, trouvant que cette terre contient bien assez de douleur, ont placé ici-bas toute leur félicité, ceux-là perdent tout quand elle leur échappe : — c'est peu de chose peut-être, — mais qui peut froidement se voir arracher tout ce qui faisait ses délices? Plus d'un œil stoïque, plus d'un visage sévère, sert à masquer un cœur où la douleur n'a pas beaucoup à apprendre; et plus d'une pensée corrosive se cache, sans s'effacer, derrière ces sourires qui conviennent le moins à ceux qui les affectent le plus.

XXIII.

Ceux qui sentent avec le plus d'intensité expriment mal ces vagues douleurs d'un cœur souffrant où mille pensées aboutissent à une seule, et qui demande vainement à chacune d'elles un refuge que toutes lui dénient; nulle parole n'est suffisante pour dévoiler les mystères de l'âme, car la

vérité refuse toute éloquence à la douleur. Conrad sent son âme accablée par ce coup subit, et un moment la stupeur lui a donné une sorte de repos. Cette molle sensibilité de la nature, que nous avons tous puisée à la mamelle d'une mère, Conrad l'éprouve maintenant; elle emplit de larmes ses yeux mâles, et le voilà qui pleure comme ferait un enfant : c'est la faiblesse de son cerveau qui se trahit, sans que sa souffrance en soit soulagée. Nul n'a vu ses larmes, — peut-être que devant des témoins il eût contenu cet inutile épanchement de sa douleur : elles n'ont pas coulé longtemps; il les a bientôt essuyées, et s'éloigne avec un cœur brisé, — sans remède, — sans espoir. Le soleil paraît, — mais pour Conrad le jour est sombre; — la nuit vient, — pour ne plus le quitter. Il n'est point d'obscurité comme celle que répandent les nuages de l'âme sur les yeux impuissants de la douleur, — la douleur, cet aveugle qu'on ne peut comparer à aucun autre. Il ne peut — ni ne veut voir, — se rejette vers les ombres les plus épaisses, — et refuse le secours d'un guide.

XXIV.

Son cœur, que la nature avait fait doux, — avait été poussé au crime[1]; trahi de bonne heure, et abusé trop longtemps, ses sentiments, purs comme l'eau qui tombe goutte à goutte dans la grotte, s'étaient durcis comme elle; moins limpides, peut-être, après avoir passé par le filtre de ses épreuves terrestres, ils avaient fini par se congeler et se pétrifier. Les tempêtes minent le rocher et la foudre le brise, ainsi s'est brisé le cœur de Conrad. A l'ombre de son front âpre croissait une fleur; quelque lugubre que fût cette ombre, — n'importe, — elle vivait sous cet abri. Le tonnerre est venu; il a détruit à la fois et le dur granit et le lis gracieux : l'aimable fleur n'a pas laissé une feuille pour dire son malheur, mais elle s'est consumée et flétrie tout entière au lieu même qui l'a vue mourir; et de son froid protecteur il ne reste que des fragments noircis, épars sur un sol aride.

XXV.

Voici l'aurore; — il en est peu qui osent se hasarder à interrompre sa solitude : cependant Anselme se dirige vers la tour. Il n'y est pas, — on ne l'a point vu sur le rivage; on s'alarme, avant la nuit l'île est parcourue dans tous les sens; un second jour, puis un troisième, s'écoulent dans ces recherches; on fatigue les échos à répéter son nom; on fouille vainement montagnes, — grottes, — cavernes; enfin on trouve sur la plage la chaîne brisée d'une barque : l'espérance renaît, — on suit ses traces sur la mer. Tout est inutile. — Les mois se succèdent, et Conrad ne vient pas, — et jamais il n'est revenu : nul vestige, nulle nouvelle de son sort ne sont venus apprendre où vit sa douleur, où a péri son désespoir! Ses compagnons pleurèrent longtemps celui qu'eux seuls pouvaient pleurer; ils élevèrent un beau monument à sa bien-aimée; pour lui, nulle pierre funéraire ne consacra sa mémoire. — Sa mort est douteuse, le souvenir de ses actes n'est que trop répandu; il a légué à l'avenir le nom d'un corsaire qui mêla une seule vertu à des milliers de crimes.

NOTES DU CHANT TROISIÈME.

1 Les vers qui ouvrent ce chant n'ont peut-être pas grand rapport avec le reste de l'ouvrage : ils appartiennent à un poëme imprimé (mais non publié), et ont été écrits dans le printemps de 1811. Le lecteur m'excusera, s'il le peut. — *B.* (Ces vers forment le début *de la Malédiction de Minerve.*)

2 Le *comboloïo*, ou rosaire mahométan, se compose de quatre-vingt-dix-neuf grains.

3 C'est l'habitude dans le Levant de jeter des fleurs sur le corps de ceux qui viennent d'expirer, et de placer un bouquet de roses dans la main des jeunes femmes.

4 Ce paragraphe ne se trouve pas dans le manuscrit original.

ODE

A

NAPOLÉON BONAPARTE.

« Expende Annibalem, — quot libras in duce summo
Inventes ? » JUVÉNAL, sat. X.

« L'empereur Népos fut reconnu par le sénat, par les Italiens et par les provinces de la Gaule. On célébra hautement ses vertus morales et ses talents guerriers, et ceux dont son gouvernement servait les intérêts annoncèrent en style prophétique le rétablissement de la félicité publique.

. . . .

. . . .

« Par sa honteuse abdication, il prolongea sa vie de quelques années dans une position ambiguë qui tenait de l'empereur et de l'exilé, jusqu'à ce que... » GIBBON, *Décad. des Rom.*, vol. VI, p. 220.

I.

C'en est donc fait! — Hier encore tu étais roi, et tu faisais la guerre aux rois; — et maintenant tu es quelque chose qui n'a point de nom, tant est grand ton abaissement. — Et néanmoins tu vis! Est-ce là l'homme aux mille trônes, qui semait la terre des ossements de ses ennemis? Comment peut-il ainsi se survivre à lui-même? Depuis l'ange rebelle faussement nommé l'Étoile de l'aurore, nul homme, nul démon n'est tombé de si haut.

II.

Insensé! pourquoi fus-tu le fléau de tes semblables qui fléchissaient si humblement le genou devant toi? Devenu aveugle à force de concentrer ta vue sur toi seul, tu dessillas les yeux du reste des hommes. Doué d'une force incontestée, — de la puissance de sauver, — une tombe est le seul présent que tu aies fait à ceux qui t'adoraient, et il a fallu ta chute pour apprendre aux hommes combien dans l'ambition il y a de petitesse.

III.

Merci de cette leçon; — elle sera plus instructive pour

les guerriers à venir que tout ce qu'une philosophie superbe a vainement prêché et prêchera. Il est brisé sans retour, ce charme dont l'esprit des hommes était fasciné, qui leur faisait adorer ces idoles du sabre, au front d'airain, aux pieds d'argile.

IV.

Le triomphe, la vanité, les joies de la bataille, — la voix de la victoire, cette voix qui fait trembler la terre et qui était l'âme de ta vie; l'épée, le sceptre, cette domination irrésistiblement imposée à l'homme, — tout cela est brisé! — Ténébreux génie! à quel supplice délirant doit être livrée ta mémoire!

V.

Le désolateur désolé! le vainqueur renversé! l'arbitre de la destinée des autres suppliant pour la sienne! Est-ce un reste d'espérance impériale qui t'aide à supporter avec calme un tel changement, ou serait-ce la crainte de la mort? Mourir souverain — ou vivre esclave! — Ton choix est ignoblement courageux.

VI.

Celui qui jadis voulut fendre avec ses mains le tronc d'un chêne ne songeait pas à l'étreinte qui l'attendait. Que se passa-t-il en lui lorsque, enchaîné à l'arbre qu'il avait voulu rompre, — seul, — il porta autour de lui ses regards? Abusant de ta force, tu as agi avec la même imprudence que lui, et ton sort a été plus funeste : il mourut déchiré par les bêtes féroces; mais toi, tu es condamné à dévorer ton propre cœur.

VII.

Le Romain, quand son cœur brûlant eut étanché sa soif dans le sang de Rome, jeta son poignard, et, dans sa grandeur sauvage, il osa reprendre le chemin de sa demeure; il l'osa, méprisant du fond de son âme des hommes qui avaient subi un tel joug et avaient souffert que son pouvoir se terminât ainsi. Abdiquer de lui-même une puissance que lui seul avait élevée, ce fut là toute sa gloire.

VIII.

L'Espagnol, quand la passion du pouvoir eut perdu son charme excitant, échangea des couronnes contre des chapelets, un empire contre une cellule; exact à compter les grains de son rosaire, subtil à argumenter sur la foi, sa folie se donna carrière. Pourtant, mieux eût valu pour lui qu'il n'eût jamais connu ni la chapelle d'un bigot, ni le trône d'un despote.

IX.

Mais toi, — c'est forcément que la foudre est arrachée à ta main. Trop tard tu quittes ce haut pouvoir auquel s'attachait ta faiblesse; tout mauvais génie que tu es, c'est un spectacle qui contriste le cœur que de voir les cordes du lien ainsi détendues, de penser que le monde, ce noble ouvrage de Dieu, a servi de marchepied à une créature aussi vile.

X.

Et la terre a versé son sang pour celui qui est aussi avare du sien! Et les monarques ont fléchi devant lui un genou tremblant et l'ont remercié de leur avoir conservé leurs trônes! O liberté! combien tu nous est chère quand nous voyons tes plus puissants ennemis se montrer si pusillanimes! Oh! puissent les tyrans ne jamais laisser après eux un nom plus brillant pour égarer le genre humain!

XI.

Tes actes funestes sont écrits dans le sang, et n'y sont point écrits en vain. — Tes triomphes nous disent une gloire qui n'est plus, et en font seulement ressortir les taches. Si tu étais mort comme meurent les gens d'honneur, un nouveau Napoléon pourrait s'élever encore, à la honte de l'humanité; — mais qui voudrait planer à la hauteur du soleil pour se coucher dans une nuit aussi obscure?

XII.

Mise dans la balance, la cendre du héros ne pèse pas plus que l'argile vulgaire. Il est juste, ô mort! le niveau que

tu étends sur tout ce qui expire; et pourtant il semble qu'une étincelle plus noble devrait animer ces vivantes grandeurs qui nous éblouissent et nous effraient, et que le mépris ne devrait pas se jouer ainsi des conquérants de la terre.

XIII.

Et cette femme, fleur affligée de l'orgueilleuse Autriche, celle qui est encore ton impériale épouse, comment son cœur a-t-il soutenu cette douloureuse épreuve? est-elle demeurée à tes côtés? doit-elle aussi courber le front? doit-elle partager ton tardif repentir, ton long désespoir, ô homicide découronné? Si elle t'aime encore, garde précieusement ce joyau, il vaut à lui seul ton diadème disparu[1].

XIV.

Hâte-toi de te rendre dans ton île sombre, et regarde la mer; cet élément peut te voir sourire, — il n'a jamais connu ton joug; ou bien promène-toi sur la plage, et que ta main oisive écrive sur le sable que maintenant la terre aussi est libre, que le pédagogue de Corinthe t'a transmis sa destinée[2].

XV.

Nouveau Timour! enfermé dans la cage de son captif[3], quelles pensées vont t'occuper dans ta prison? Une seule : « Le monde *fut* à moi! » A moins qu'à l'exemple du roi de Babylone tu n'aies perdu la raison en même temps que le sceptre, la vie ne pourra contenir longtemps cet esprit dont le vol s'étendit si loin, si longtemps obéi,—si peu digne de l'être.

XVI.

Ou, pareil à celui qui déroba le feu du ciel[4], te verra-t-on opposer au malheur un front intrépide, et, impardonné comme lui, partager son vautour et son rocher? Condamné par la justice de Dieu, — maudit par l'homme, ton dernier acte, bien qu'il ne soit pas le pire, excite la raillerie de Sa-

tan; lui, du moins, dans sa chute il garda son orgueil, et s'il eût été mortel, il serait mort avec fierté.

XVII.

Il fut un jour, — il fut une heure où la terre était à la France, — la France à toi, — où l'abdication volontaire de cet immense pouvoir t'eût conféré une gloire plus pure que celle qui s'attache au nom de Marengo, et eût jeté sur ta fin un éclat radieux dans le long crépuscule des âges, malgré quelques nuages de crime.

XVIII.

Mais il faut absolument que tu sois roi et que tu revêtes la pourpre, comme si ce vêtement puéril pouvait, dans ton cœur, étouffer le souvenir. Où est-il ce costume fané? où sont les colifichets que tu aimais à porter, l'étoile, — le cordon, — le cimier? Orgueilleux! enfant gâté de l'empire! dis-moi, t'a-t-on enlevé tous tes joujoux?

XIX.

En est-il un seul parmi les grands de la terre sur lequel l'œil fatigué puisse se reposer, qui, sans briller d'une coupable gloire, n'offre pas matière au mépris? Oui, il en est un, — le premier, le dernier, — le meilleur, le Cincinnatus de l'Occident, celui que l'envie n'osait haïr, celui qui a légué à la postérité le nom de Washington, pour faire rougir l'homme de cette exception solitaire [5].

NOTES.

[1] On sait que le comte Neipperg, gentilhomme de la suite de l'empereur d'Autriche, qui fut présenté pour la première fois à Marie-Louise quelques jours après l'abdication de Napoléon, devint dans la suite son chambellan, puis son mari. Il était, dit-on, de fort bonne mine. Le comte est mort en 1831.

[2] Denys le jeune, qui passe pour avoir été encore un plus grand tyran que son père, ayant été banni à deux reprises de Syracuse, se retira à Corinthe, où il fut obligé de se faire maître d'école pour gagner sa vie.

[3] La cage où fut enfermé Bajazet par ordre de Timour.

[4] Prométhée.



3 Quelques jours après avoir achevé l'*Ode à Napoléon Bonaparte*, lord Byron prit la résolution la plus bizarre qui puisse jamais entrer dans la tête d'un homme célèbre. Révolté de la violence avec laquelle ses ennemis, non contents de noircir sa moralité et sa vie privée, affectaient de déprécier son talent; mortifié de voir que ses amis eux-mêmes craignaient que ces calomnies sans cesse renouvelées n'eussent un jour quelque influence sur le jugement de la postérité, il prit la résolution, non-seulement de ne plus rien imprimer à l'avenir, mais de détruire tout ce qu'il avait imprimé. Dans ce but, le 29 avril il écrivit à son libraire pour lui souscrire un billet à ordre. « Il est inutile, » ajoutait-il, « de justifier ma conduite ; mon seul motif, c'est que cela me plaît, et il ne s'agit pas de choses assez importantes pour avoir besoin de m'expliquer davantage. » Cependant M. Murray ayant fait un appel à son bon naturel et à sa modération, il répondit quarante-huit heures après : « Si votre note est sérieuse et que cela vous causât réellement du dommage, il y a un moyen bien simple de tout terminer; déchirez mon mandat : c'est très-sérieusement que je désire supprimer tous mes ouvrages; mais je ne voudrais nuire à qui que ce fût, et surtout à vous. »

L'extrait suivant de ses tablettes reproduit la situation d'esprit de lord Byron à cette époque : « M. Murray a eu une lettre de son frère, libraire à Édimbourg, qui lui dit qu'il est bien heureux d'avoir un pareil *poëte*, comme on dirait un cheval de charge, un âne ou quelque autre objet, absolument comme M. Packwood, qui répondait à une demande de l'*Ode sur les Rasoirs :* « Oui, certes, nous nourrissons un poëte. » Le même illustre libraire écossais envoya l'autre jour une commande de livres de poésie et de livres de cuisine, avec cet agréable post-scriptum : « Le *Harold* et la *Cuisinière* sont beaucoup demandés. » Voilà la gloire! et après tout, cela vaut autant que *Lifein others breath*. C'est comme si l'on partageait les acheteurs entre Hannah Glasse et Hannah More. »

« 17 mars. J'ai lu les *Disputes des Littérateurs*, un nouvel ouvrage du savant et amusant d'Israëli. C'est une secte colère, et je désire fort en être dehors. — Je n'irai certainement pas avec eux dans Coventry. — Pourquoi diable aussi me suis-je fait écrivailleur? Il est trop tard d'en rechercher les motifs, et tous les regrets sont en pure perte ; mais si c'était à recommencer — je recommencerais à écrire probablement. Telle est la nature humaine, au moins la mienne. Cependant j'aurais meilleure opinion de moi si je m'arrêtais maintenant. Si j'avais une femme et que cette femme eût un fils, je m'efforcerais de lui donner les goûts et les occupations les plus anti-poétiques ; j'en ferais un avocat ou un pirate, je ne sais quoi enfin, excepté un poëte. S'il venait à écrire, je serais sûr alors que ce n'est pas mon fils, et je le déshériterais. »

« 17 avril. Je n'écrirai plus sur mes tablettes, et pour m'empêcher de

retomber dans cette faute, je déchire le reste des pages blanches. O malheureux que je suis! je deviendrai fou. »

Ces passages sont extraits des tablettes de mars et d'avril. Dans les derniers jours de mai il commença à écrire *Lara*, qui est regardé comme la suite du *Corsaire*. *Lara* fut publié sous le voile de l'anonyme dans le même volume que l'élégant poëme de Rogers, *Jacqueline*. Ce rapprochement bizarre de deux ouvrages qui n'ont ensemble aucun point de ressemblance donna lieu à plusieurs plaisanteries. — « Que pensez-vous, dit Byron dans une de ses lettres, de *Jacquy* et de *Larry?* Un de mes amis lisait *Larry* et *Jacquy* dans la diligence de Brighton. Un voyageur, ayant pris le livre, demanda quel était l'auteur. Il lui fut répondu qu'ils étaient deux. — « Ah! une association? quelque chose dans le genre de Sternhold et Hopkins? » — N'est-ce pas là une excellente remarque? Je serais désolé d'avoir échappé à la grossière comparaison *Arcades ambo et cantare pares*. »

LARA.

CHANT PREMIER.

I.

Les vassaux [1] se réjouissent dans le vaste domaine de Lara, et l'esclavage a presque oublié sa chaîne féodale; le maître qu'ils n'espéraient plus revoir, mais qu'ils n'avaient point oublié, de son long et volontaire exil est enfin de retour : au château qui s'anime, les visages sont riants; les coupes sont sur la table, les bannières flottent sur les créneaux, le foyer se rallume et réfléchit sur les vitraux peints sa flamme hospitalière; de gais convives font cercle autour de l'âtre, leur joie se peint dans leurs yeux et s'exhale en bruyants éclats.

II.

Le seigneur de Lara est de retour; et pourquoi Lara avait-il traversé les mers? Après la mort de son père, trop jeune encore pour apprécier une telle perte, il s'était vu maître de lui-même; héritage de douleur, redoutable empire que le cœur humain n'exerce qu'au prix de son repos! — Sans avoir personne qui contrôlât ses actions, ou lui signalât, quand il en était temps encore, les mille sentiers qui conduisent au crime, c'est dans la fougue du jeune âge, et lorsqu'il avait le plus besoin d'être commandé, que Lara fut appelé à commander aux autres. Il est inutile de suivre sa jeunesse dans tous les détours de sa carrière; la lice qu'il avait parcourue dans son inquiétude avait été courte, mais pourtant assez longue pour le laisser à demi brisé.

III.

Et Lara avait, jeune encore, quitté son pays natal; mais depuis le moment où, pour la dernière fois, il avait agité sa main en signe d'adieu, on avait peu à peu perdu sa trace, jusqu'à ce qu'enfin son souvenir dans le cœur de tous s'é-

tait presque éteint. Son père était mort, et tout ce que les vassaux de Lara savaient de lui, c'est qu'il était absent; privés de sa présence et de ses nouvelles, il n'était resté sur son compte que des conjectures inquiètes dans quelques-uns, et froides dans le grand nombre. C'est à peine si, dans son château, son nom est prononcé; son portrait noircit dans son cadre usé; un autre chef console la fiancée qui lui fut promise; les jeunes l'oublient, et les vieux sont morts : « Et cependant il est encore vivant! » s'écrie son héritier, impatient de porter un agréable deuil. Cent écussons décorent de leur sombre beauté l'antique et dernière résidence des Lara; mais dans ce long cortége de poudreux trophées il en est un qui manque, et le château gothique saluerait avec joie son retour.

IV.

Il revient enfin, sombre et solitaire; d'où? on l'ignore; pourquoi? c'est ce qui n'importe à personne; les premières félicitations terminées, ce n'est pas de son retour, mais de sa longue absence, qu'on eût pu s'étonner; toute sa suite se compose d'un page dans un âge encore tendre, et dont l'aspect annonce un étranger. Les années avaient marché; leur fuite est aussi rapide pour l'homme errant que pour l'homme sédentaire; mais le défaut de nouvelles d'un autre climat semblait avoir appesanti les ailes du Temps. Ils le voient, ils le reconnaissent, et pourtant le présent leur paraît douteux, et le passé un rêve. Il vit, et il est encore dans la force de l'âge, quoique la fatigue ait altéré ses traits, et que le temps ait laissé sur lui quelques traces de son passage. Quelles qu'aient pu être ses fautes, si toutefois on s'en souvient encore, les vicissitudes de la fortune peuvent l'avoir instruit; depuis longtemps on n'a appris de lui ni bien ni mal; son nom peut soutenir encore la gloire de sa race. Jadis son âme était hautaine et fière, mais ses fautes, après tout, ont été celles que l'amour du plaisir fait commettre à la jeunesse : quand le cœur n'est pas irrévocable-

ment endurci, ce sont là des torts dont on se corrige, et qui n'imposent pas de longs remords.

V.

Et il est changé en effet; — il est facile de s'apercevoir que, quel qu'il soit, il n'est pas ce qu'il a été : les rides qui sillonnent son front annoncent des passions, mais des passions éteintes; on remarque en lui l'orgueil, mais non plus l'ardeur du jeune âge : un aspect glacial, le dédain de la louange, une mine altière, et des yeux qui d'un seul regard pénètrent la pensée d'autrui; et ce ton léger, ce sarcasme [2], ces traits acérés d'un cœur que le monde a fait saigner, traits lancés comme en jouant, et infligeant des blessures que dissimulent ceux qui les reçoivent, voilà ce qu'on observe dans Lara, et je ne sais quoi encore, que ni sa parole ni son regard ne peuvent révéler; l'ambition, la gloire, l'amour, ce but commun que tous poursuivent, que quelques-uns seulement savent atteindre, ne semblent plus s'agiter dans son cœur, mais on voit que naguère ces passions y étaient vivantes; et par moments des sentiments profonds et inexplicables viennent éclairer son visage livide.

VI.

Il n'aime pas qu'on l'interroge sur le passé; il n'aime pas à raconter les merveilles des déserts dans les contrées lointaines qu'il a parcourues seul — et inconnu, — à l'en croire; cependant, ces climats, il n'est pas croyable que ses yeux les aient vus en vain, et qu'il n'ait rapporté aucune expérience de ses relations avec les hommes, ses semblables; mais ce qu'il a vu, il dédaigne de le faire connaître aux autres, comme peu digne de leur attention; quand la curiosité devient trop pressante, son front se rembrunit, et sa parole est plus brève.

VII.

On est heureux de le revoir, et la société lui fait un accueil amical; issu de haut lignage, allié aux plus hautes familles, il est admis dans les cercles des grands du pays; il se mêle à leurs gais carrousels, et les voit couler leurs

heures tristes ou joyeuses ; mais, simple spectateur de leurs plaisirs ou de leurs ennuis, il n'y prend aucune part ; il ne les suit pas dans cette lice où tous se précipitent, tenus en haleine par l'espérance trompeuse qui fait luire à leurs yeux la fumée des honneurs, l'or plus substantiel, les faveurs de la beauté, le dépit d'un rival. On dirait qu'il est isolé au centre d'un cercle mystérieux dont l'approche est interdite ; il y a dans son regard quelque chose de sévère qui tient la frivolité à distance ; les âmes timides qui le voient de près l'examinent en silence, et se communiquent tout bas leurs terreurs ; le petit nombre des esprits sages et bienveillants avouent qu'ils le croient meilleur que son air ne semble l'annoncer.

VIII.

Chose étrange ! dans sa jeunesse, il était tout action et vie, altéré de plaisir, et ne haïssant pas les combats ; les femmes, — les champs de bataille, — l'Océan, — tout ce qui promettait des plaisirs ou des dangers, il avait tout goûté tour à tour ; — il avait tout épuisé ici-bas, et avait trouvé sa récompense, non dans un milieu froid et uniforme, mais dans un excès de jouissance ou de douleur ; car c'est dans cette intensité d'émotion qu'il cherchait un refuge contre sa pensée. La tempête de son cœur souriait avec mépris au faible choc des éléments ; dans l'extase de son cœur, il avait regardé le ciel, et lui avait demandé si par-delà le firmament il existait des ravissements comparables aux siens ; portant tout à l'excès, esclave de tous les extrêmes, comment s'est-il réveillé de ce rêve extravagant ? Hélas ! il ne le dit pas, — mais il s'est réveillé pour maudire ce cœur flétri qui a refusé de se briser.

IX.

Les livres (l'homme jusqu'alors avait été son seul livre) paraissent maintenant attirer davantage son attention, et souvent il lui est arrivé, par un soudain caprice, de se séquestrer complétement pendant plusieurs jours ; et alors ses domestiques, bien rarement appelés auprès de lui, di-

sent avoir entendu toute la nuit le bruit de ses pas résonner dans la galerie sombre où sont rangés, en lugubre cortége, les portraits antiques de ses pères; ils ajoutent à voix basse, et d'un air mystérieux, « qu'ils ont cru entendre prononcer des paroles qui ne semblaient pas venir d'une bouche mortelle. Oui, en rira qui voudra, il en est parmi eux qui ont vu ils ne savent trop quoi, mais enfin des choses fort extraordinaires. Pourquoi ses regards sont-ils si souvent fixés sur cette tête de mort, déterrée par des mains profanes, et constamment placée sur sa table, à côté de son livre ouvert, comme pour écarter toute autre présence que la sienne? Pourquoi veille-t-il à l'heure où tout le monde dort? Pourquoi n'entend-il point de musique et ne reçoit-il personne? Il doit y avoir dans tout cela quelque chose qui n'est pas bien; — mais le mal, où est-il? certaines gens pourraient le dire, — mais ce serait une trop longue histoire; et puis, ces personnes ont trop de discrétion et de prudence pour exprimer autre chose que des conjectures; mais si elles en voulaient dire davantage, — elles le pourraient. » C'est ainsi qu'à table les vassaux de Lara s'entretiennent de leur seigneur.

X.

Il était nuit, — la rivière transparente réfléchit la clarté des étoiles. Ses eaux sont si calmes qu'on les croirait immobiles, et pourtant elles s'enfuient avec la rapidité du bonheur, en reflétant dans leur miroir magique les immortelles clartés qui peuplent le firmament; ses rives sont bordées d'arbres nombreux et touffus et des fleurs les plus belles que l'abeille puisse choisir, telles que Diane enfant en eût composé sa guirlande et que l'innocence les offrirait à l'objet de son amour. Les ondes se déroulent en replis sinueux et brillants comme les anneaux d'un serpent. Le silence était si profond, l'air et la terre si calmes, qu'une apparition même ne vous eût point effrayé, assuré que rien de mauvais ne pouvait se plaire à errer dans un tel lieu, par une telle nuit. Il fallait être bon pour jouir d'un pareil

moment : ainsi pensa Lara, et il n'y resta pas longtemps, mais reprit en silence le chemin de son château. Son âme ne pouvait contempler de tels spectacles; ils lui rappelaient d'autres jours, des cieux plus purs, des lunes plus brillantes, des nuits plus douces et plus fréquentes, des cœurs qui aujourd'hui...—Non, non, que l'orage éclate sur son front! sa fureur passera sans même qu'il la sente.— Mais une nuit comme celle-ci, une nuit de beauté, c'est pour son âme une ironie amère.

XI.

Il rentra dans la salle solitaire, et sa grande ombre se projeta sur le mur. Là étaient peintes les choses des anciens temps; c'était tout ce qu'ils avaient laissé de leurs vertus et de leurs crimes, si on en excepte de vagues traditions, et les caveaux sombres qui recèlent leur poussière, leurs faiblesses et leurs fautes; et peut-être encore une demi-colonne de la page pompeuse qui transmet d'âge en âge des récits spécieux, et où la plume de l'histoire, inscrivant son éloge ou son blâme, ment d'un air de vérité, et n'en ment pas moins véritablement. Il méditait en marchant à grands pas ; la lune brillait à travers les jalousies serrées, éclairait les dalles du parvis, et la voûte haute et cannelée, et les figures de saints qui surmontaient les fenêtres gothiques, dans l'attitude de la prière, et dont les formes fantastiques semblaient croître à l'œil, et vivre, — mais non d'une vie mortelle; et cependant ses cheveux noirs et hérissés, son front rembruni, et le large panache qui se balançait sur sa tête, le faisaient ressembler à un spectre, et prêtaient à son aspect tout ce que la tombe a de terreurs.

XII.

C'était l'heure de minuit, — tout dormait; la lampe solitaire jetait une clarté douteuse, comme si elle eût répugné à interrompre la nuit. Écoutez! quel murmure s'entend dans le château de Lara? — un son, — une voix, — un cri, — un cri d'alarme, — éclatant, prolongé; — et puis le silence! — Les ont-ils vraiment entendus, ces accents fréné-

tiques qui les réveillent en sursaut? Ils se lèvent, et, tremblant dans leur courage, se précipitent à l'endroit où la voix a semblé appeler du secours; ils viennent tenant d'une main des flambeaux à demi allumés, et de l'autre leurs épées, qu'ils ont prises à la hâte en oubliant le ceinturon.

XIII.

Froid comme le marbre que couvrait son corps, pâle comme le rayon reflété sur son visage, gisait Lara; près de lui était son sabre à demi tiré du fourreau, et que sa main semblait avoir laissé échapper dans un mouvement de terreur surnaturelle; pourtant il conservait sa fermeté, ou du moins l'avait conservée jusqu'à ce moment, et son front contracté semblait défier encore; tout insensible qu'il était, une soif de meurtre mêlée d'effroi haletait sur ses lèvres; on y voyait encore empreinte une menace à moitié articulée, l'imprécation d'un orgueilleux désespoir; ses yeux à demi fermés conservaient encore, dans leur spasme, ce regard de gladiateur qui en était l'expression fréquente, et qui restait maintenant fixé dans un horrible repos. On le relève, — on le transporte; — silence! il respire, il parle; les couleurs reparaissent sur ses joues basanées; la pâleur de ses lèvres s'efface; ses yeux obscurcis, égarés, roulent dans leur orbite; chaque membre tressaillant encore a repris ses fonctions; il parle, mais les mots qu'il prononce ne paraissent pas appartenir à sa langue natale; dans ses paroles distinctes, mais étrangères à ceux qui l'écoutent, on ne tarde pas à reconnaître les accents d'un autre climat; et en effet, elles s'adressent à une oreille qui ne l'entend pas, — hélas! et ne peut l'entendre!

XIV.

Son page s'approche; seul il paraît comprendre le sens de ses paroles; on voit, par les altérations qu'éprouvent les couleurs de ses joues et de son front, que les discours de Lara ne sont pas de nature à être avoués par lui, ou interprétés par son page; — cependant ce dernier, à la vue de

l'état où se trouve son maître, témoigne moins de surprise que le reste des spectateurs Il se penche sur Lara gisant, et lui répond dans cette langue inconnue qui semble être la sienne; et Lara écoute ces douces paroles; on dirait qu'elles calment les horreurs de son rêve, — si toutefois c'est un rêve qui a pu ainsi terrasser un cœur qui n'a nul besoin de douleurs idéales.

XV.

Quoi que sa démence ait rêvé, ou que ses yeux aient vu, c'est son secret; s'il en conserve le souvenir, il ne le révélera pas. L'aurore reparaît et verse une vigueur nouvelle dans son corps ébranlé; il ne demande de soulagement ni aux médecins ni aux prêtres, et bientôt il est redevenu lui-même dans ses actes et ses discours. Il passe son temps de même manière qu'autrefois; sa bouche n'a pas plus de sourire, son front plus de sévérité que de coutume, et, si maintenant il voit venir la nuit avec plus d'inquiétude, il n'en laisse rien voir à ses vassaux étonnés, qui témoignent par leur tremblement qu'ils ont moins oublié leurs terreurs. Ils n'osent sortir seuls, et ne se hasardent dehors que deux à deux, ayant grand soin de ne pas approcher de la redoutable galerie; le souffle du vent dans les plis de la bannière, le bruit de la porte, la tapisserie qui se froisse, le parquet sonore, les grandes et lugubres ombres des arbres environnants, le vol de la chauve-souris, les murmures de la brise du soir, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, à l'heure où la nuit vient rembrunir de son ombre les murs sombres et grisâtres, frappe leur pensée de terreur..

XVI.

Craintes inutiles! Cette heure de mystérieuse horreur n'est plus revenue, ou Lara a su feindre un oubli qui accroît l'étonnement de ses vassaux sans diminuer leur effroi. — Le retour de sa raison lui a-t-il ôté le souvenir de ce qui s'est passé? on peut le croire; car, pas un mot, pas un regard, pas un geste de leur seigneur ne trahit devant eux un

sentiment qui leur rappelle ce moment de fièvre de son esprit malade. Était-ce un songe? Était-ce sa voix qui articulait ces accents étranges et terribles? Venait-il de lui ce cri qui les a réveillés en sursaut? Était-ce bien lui dont le cœur oppressé et défaillant avait cessé de battre, dont le regard les fit reculer d'épouvante? Ceux qui ont vu ses souffrances en frissonnent encore; est-il donc le seul qui les ait oubliées? ou ce silence indiquerait-il que ce souvenir est entré trop avant dans sa mémoire pour être exprimé par des paroles, qu'il est fixé, indestructible, sans mélange, dans ce mystère corrosif qui ronge le cœur de manière à montrer l'effet tout en recélant la cause? Il n'en est point ainsi de lui. Effet et cause, il a tout enseveli dans son cœur; des yeux superficiels ne pourraient discerner le progrès de pensées que des lèvres mortelles ne peuvent révéler qu'à demi et que les paroles sont impuissantes à exprimer.

XVII.

Mélange inexplicable, on trouvait en lui beaucoup à aimer et à haïr; l'opinion variait sur son destin caché; mais, dans l'éloge ou le blâme, son nom n'était jamais oublié. Son silence donnait beaucoup à parler; — on cherchait à le deviner, — on l'épiait, — on eût voulu pénétrer le secret de sa destinée. Qu'avait-il été, qu'était-il cet inconnu qui venait comme une apparition, et dont on connaissait seulement les ancêtres? Un ennemi des hommes! mais quelques-uns disaient l'avoir vu surpasser la gaieté du cercle le plus joyeux; seulement ils avouaient qu'en l'observant de près on voyait la joie de son sourire pâlir peu à peu et se flétrir dans un rire moqueur. Ce sourire venait jusqu'à sa lèvre, mais n'allait jamais au delà. Nul n'avait retrouvé son rire dans son regard. Et pourtant ses yeux n'étaient pas sans douceur; quelquefois on voyait que la nature ne lui avait pas donné un cœur dur; mais, dès qu'on s'en apercevait, il semblait réprimer cette faiblesse comme indigne de sa fierté. Il s'endurcissait alors, dédaignant de lever un seul doute dans cette demi-estime que lui accordaient les autres

hommes. On eût dit une pénitence que s'imposait un homme dont les affections avaient autrefois peut-être troublé le repos, une douleur vigilante qui le condamnait à haïr, pour avoir trop aimé.

XVIII.

Il y avait dans lui un mépris vital de toute chose, comme s'il eût épuisé le malheur. Il demeurait étranger sur la terre des vivants ; esprit exilé d'un autre monde, et qui venait errer dans celui-ci ; homme aux sombres pensées, qui se créait par goût des périls auxquels il échappait par hasard, mais vainement, car leur souvenir était pour lui une source d'exaltation et de regrets tout ensemble. Doué d'une plus grande capacité d'amour qu'il n'en est accordé à la plupart des enfants de la terre, ses premiers rêves de vertu dépassèrent la limite de la vérité, et à une jeunesse abusée succéda une virilité orageuse. Regrettant les années consumées dans la poursuite d'un fantôme et le gaspillage de facultés destinées à un plus digne emploi, il était resté avec des passions ardentes, dont la fureur, après avoir débordé et répandu la désolation sur sa voie, avait laissé ses meilleurs sentiments en proie à une lutte intestine et à d'amères réflexions sur sa vie agitée. Mais, conservant sa fierté et refusant de s'accuser lui-même, il attribuait à la nature une part du blâme, et rejetait toutes ses fautes sur l'enveloppe de chair qu'elle a donnée pour prison à l'âme et pour nourriture aux vers, jusqu'à ce qu'il en vînt à confondre le bien et le mal, et à prendre pour l'œuvre du destin les actes de la volonté. Il avait l'âme trop haute pour descendre à l'égoïsme commun ; il savait parfois sacrifier son intérêt à celui d'autrui, non qu'il cédât à la pitié ou au sentiment du devoir, mais par je ne sais quelle étrange perversité de pensée qui le poussait avec un secret orgueil à faire ce que nul autre que lui n'eût voulu faire. Cette même impulsion, dans un moment de tentation, l'égarait pareillement dans la voie du crime : tant il planait au-dessus ou retombait au-dessous des hommes au milieu desquels il se sentait con-

damné à vivre! tant il avait à cœur de se séparer en bien ou en mal de quiconque partageait sa condition mortelle! Cette condition, il l'avait en horreur, et son âme avait fixé son trône bien loin du monde, dans des régions de son choix. De là, regardant froidement passer à ses pieds le reste des humains, son sang coulait plus calme dans ses veines : heureux s'il n'avait jamais été réchauffé par le crime! heureux s'il avait toujours conservé cette lenteur glaciale! Il est vrai qu'il vivait comme tout le monde et paraissait faire tout ce que faisaient les autres hommes; il ne se révoltait pas brusquement contre les lois de la raison; c'était dans son cœur et non dans sa tête qu'était sa démence. Rarement il s'égarait dans ses discours; rarement il dévoilait ses pensées de manière à choquer ses auditeurs.

XIX.

Malgré cet air glacial et mystérieux et ce désir apparent de rester inconnu, il avait l'art (si toutefois ce n'était pas un don de la nature) de graver son souvenir dans le cœur des autres : ce n'était peut-être pas de l'amour, — ni de la haine, — ni rien de ce qui peut s'exprimer par des paroles; mais nul ne le voyait impunément, et quand on l'avait vu on ne pouvait s'empêcher de s'enquérir de lui. Ceux à qui il parlait en gardaient mémoire, et ses paroles, même légères, faisaient impression : on ne pouvait dire ni comment ni pourquoi, mais il s'enlaçait forcément à l'esprit de ses auditeurs et y laissait imprimé un souvenir d'amour ou de haine; quelle que fût la date du sentiment qu'il avait inspiré, amitié, intérêt ou aversion, l'impression était profonde et durable; vous ne pouviez pénétrer son âme, et vous étiez tout étonné de voir qu'il avait trouvé le chemin de la vôtre; sa présence vous poursuivait; malgré vous, vous lui accordiez de l'intérêt. C'est en vain que vous tentiez de vous débattre dans ce filet intellectuel, son génie semblait d'autorité vous interdire de l'oublier.

XX.

On donne une fête où se rendent les chevaliers, les dames et tout ce que le pays a de plus distingué par la richesse et la naissance. Lara est du nombre des convives accueillis au château d'Othon. L'allégresse circule dans la salle étincelante de lumière; le banquet et le bal déploient tour à tour leurs splendeurs, et la danse, où brille un cortége de beautés charmantes, joint par une chaîne fortunée l'harmonie et la grâce. Heureux les cœurs jeunes et les mains jolies qui s'unissent dans ces groupes bien appareillés! A ce spectacle, les fronts soucieux se déridient, la vieillesse sourit et se croit ramenée aux jours du bel âge; la jeunesse elle-même, dans cet enivrement des cœurs, oublie que ces doux moments se passent sur la terre.

XXI.

Et Lara contemplait tout cela avec une joie tranquille: si son âme était triste, son front mentait; il suivait des yeux toutes ces beautés agiles dont les pas légers ne réveillaient pas d'échos. Appuyé contre un haut pilier, les bras croisés, le regard attentif, il n'a pas remarqué qu'un œil sévère est fixé sur lui. L'altier Lara n'a pas coutume d'endurer un regard scrutateur comme celui-là. Enfin il s'en aperçoit. La figure de cet homme lui est inconnue; mais il semble chercher la sienne, et la sienne seule. Une sombre investigation le préoccupe; son extérieur annonce un étranger; jusqu'à présent il a examiné Lara sans en être aperçu; enfin leurs yeux se rencontrent, empreints chez l'un d'une curiosité vive, chez l'autre d'un muet étonnement. L'émotion commence à se peindre dans le regard de Lara, comme si celui de l'étranger lui eût été suspect. Le visage fixe et sévère de l'inconnu semble en dire plus que le vulgaire ne peut en deviner.

XXII.

« C'est lui! » s'écrie l'étranger, et cette parole est répétée à voix basse par tous ceux qui l'ont entendue. « C'est lui! » — « Qui, lui? » se demande-t-on de toutes parts,

jusqu'à ce qu'enfin ces mots, devenus plus distincts, arrivent aux oreilles de Lara. Ils ont si rapidement circulé qu'il serait difficile de rester impassible devant l'étonnement général et le coup d'œil de cet inconnu. Mais Lara n'a point bougé, ses traits n'ont pas changé; — la surprise qui s'était d'abord manifestée dans son regard immobile et attentif s'est maintenant effacée; sans lever ni baisser les yeux, il les promène autour de lui, pendant que l'étranger continue à l'examiner, et, se rapprochant de lui, s'écrie avec une ironie hautaine : « C'est lui! — comment est-il ici? — qu'y fait-il? »

XXIII.

C'en était trop; Lara ne pouvait laisser passer de telles questions, articulées d'un ton si haut et si menaçant. Fronçant le sourcil, mais d'un accent froid, où respire moins d'arrogance que de fermeté calme, il se tourne vers l'audacieux questionneur : — « Mon nom est Lara! — quand je connaîtrai le tien, ne doute pas de mon empressement à reconnaître comme je le dois la courtoisie d'un tel chevalier. Je suis Lara! — as-tu besoin d'en savoir davantage? Je n'élude aucune question et ne porte pas de masque. »

— « Tu n'éludes aucune question! Réfléchis, — n'en est-il aucune à laquelle ton cœur doive répondre, et qui répugne à ton oreille? Et moi, me crois-tu donc inconnu aussi? Regarde-moi encore! ta mémoire du moins ne t'a pas été donnée en vain. Oh! jamais tu ne pourras annuler une moitié seulement de la dette qu'elle t'a imposée; l'éternité te défend d'oublier. » Lara jette sur son visage un regard lent et investigateur. mais il n'y peut rien découvrir qu'il connaisse ou qu'il veuille consentir à connaître; — sans daigner répondre, il secoue la tête d'un air de doute, et, laissant percer à demi son mépris, il se détourne pour s'éloigner; mais le farouche étranger lui crie de rester : « Un mot! — Je te somme de rester, et de répondre à un homme qui, si tu étais noble, serait pour le moins ton égal; mais vu ce que tu as été et ce que tu es

encore, — ne fronce pas le sourcil, mon seigneur; si ce que je te dis est faux, il te sera facile de me contredire; — mais, vu ce que tu as été et ce que tu es encore, je n'ai pour toi que du mépris; je me défie de ton sourire, mais ton air menaçant ne m'intimide pas. N'es-tu pas cet homme dont les actions..... »

— « Qui que je sois, je n'entendrai pas plus long temps de telles paroles, un tel accusateur; ceux qui y attachent de l'importance peuvent écouter le reste, et accepter pour vrais les contes merveilleux sans doute que tu as à leur faire, après avoir si bien et si courtoisement commencé. Qu'Othon fête ici un hôte si poli, je lui en témoignerai ma pensée et mes remerciments. » Othon, surpris, croit alors devoir intervenir : « Quelles que soient les révélations que vous ayez à vous faire, ce n'est ni le moment ni le lieu convenable; vous ne devez pas troubler la joie de cette réunion par des paroles hostiles. Sir Ezzelin, si tu as quelque chose à dévoiler qui intéresse le comte Lara, tu peux attendre à demain pour t'expliquer ici ou ailleurs, comme il vous plaira à tous deux de le régler; je me porte ton garant; tu n'es pas inconnu, quoique récemment arrivé de pays lointains, comme le comte Lara, une longue absence t'ait rendu en quelque sorte étranger parmi nous; et si, comme je le crois, le courage et les sentiments de Lara sont dignes de sa naissance, il ne démentira pas la noblesse de sa race, et ne refusera pas d'accéder à ce qu'exigent les lois de chevalerie. »

— « Eh bien! à demain, » répond Ezzelin; « qu'on mette à l'épreuve notre mérite et notre sincérité à tous deux; je ne dirai rien que de vrai; j'y engage ma vie et mon épée, ainsi que ma part du séjour des élus! » Que répond Lara? son âme se replie sur elle-même, soudainement absorbée dans une contemplation profonde; les paroles et les regards de toute l'assemblée semblent dirigés sur lui seul; mais il demeure silencieux; il promène autour

de lui des yeux distraits; sa pensée est ailleurs, bien loin, — bien loin. — Hélas! cet oubli de tout ce qui l'entoure n'annonce que trop des souvenirs profonds.

XXIV.

« A demain! — oui, à demain! » Ces mots sont les seuls qui s'échappent des lèvres de Lara; sur son visage aucune émotion ne se trahit; dans ses grands yeux la colère n'allume point de flammes; cependant il y a quelque chose dans le ton de sa voix qui indique une détermination forte, bien qu'inconnue. Il prend son manteau, s'incline légèrement, et quitte l'assemblée. Au moment où il passe devant Ezzelin, il répond par un sourire au coup d'œil menaçant dont ce seigneur semble vouloir l'accabler : ce n'est pas le sourire de la gaieté, ni celui d'un orgueil contenu, exhalant par le dédain le courroux qu'il ne peut dissimuler: c'est le sourire d'un homme qui a dans son cœur la conscience de tout ce qu'il veut faire, de tout ce qu'il peut endurer. Cela annonce-t-il la paix et le calme d'une âme vertueuse, ou l'endurcissement sans remède d'un cœur vieilli dans le crime? Hélas! l'un et l'autre ont une assurance trop semblable pour qu'on puisse en croire les traits et le langage; c'est par les actes, et par les actes seuls, qu'on peut discerner cette vérité, dont la découverte est si difficile aux cœurs inexpérimentés.

XXV.

Et Lara appelle son page, et sort. Ce jeune serviteur obéit au moindre mot, au moindre signe de son maître; seul il l'a suivi du sein de ces lointains climats où un soleil plus brillant échauffe les âmes; pour Lara, il a quitté sa terre natale; appliqué à ses devoirs, et calme quoique jeune, silencieux comme celui qu'il sert, il montre une fidélité au-dessus de sa condition et de son âge. Bien qu'il connaisse la langue du pays de Lara, il est rare que ce dernier lui transmette ses volontés dans cette langue; mais dès que Lara lui fait entendre quelques paroles dans l'i-

diome de sa patrie, il accourt et répond aussitôt ; ces accents connus, chers comme ses montagnes natales, éveillent dans son oreille leurs échos absents, et lui rappellent ses amis, sa famille, qu'il a quittés, abjurés pour un seul homme, — son ami, son tout ; sur la terre, il n'a point d'autre guide ; comment s'étonner de le voir rarement s'éloigner de lui ?

XXVI.

Svelte est sa taille, et délicats les traits de ce visage qu'a bruni son soleil natal, tout en respectant ses joues où monte souvent une rougeur involontaire ; ce n'est pas cet incarnat charmant de la santé dans lequel le cœur tout entier vient se réfléchir, c'est la teinte maladive d'une souffrance secrète, c'est une rougeur fébrile et passagère. La flamme ardente de son regard semble venir d'en haut, allumée par une pensée électrique, malgré le voile de ses longs cils qui ombrage ses noirs prunelles, et tempère leur ardeur d'une teinte mélancolique ; cependant on y lit moins de douleur que d'orgueil, ou si c'est de la douleur, c'en est une qui ne saurait être partagée : il ne se plaît ni aux amusements de son âge, ni aux espiégleries de jeune homme, ni aux tours de page ; on le voit pendant des heures entières tenir ses regards attachés sur Lara, et s'absorber dans cette contemplation inquiète. Lorsqu'il n'est pas avec son seigneur, il s'en va errer seul ; ses réponses sont brèves, jamais il ne fait de questions, il a pour promenade les bois, pour délassement quelque livre étranger, pour lit de repos le bord d'un ruisseau limpide ; il semble, comme celui qu'il sert, vivre à part de tout ce qui captive les yeux ou remplit le cœur, ne point fraterniser avec les hommes, et n'avoir reçu de la terre que le présent amer — de l'existence.

XXVII.

S'il aime quelque chose au monde, c'est Lara ; mais son affection ne se manifeste que dans son respect et ses actes, dans de muettes attentions ; et sa sollicitude, qui devine

ses désirs, les accomplit avant que sa bouche les ait exprimés. Et néanmoins il y a dans tout ce qu'il fait je ne sais quelle hauteur ; on voit que cette âme n'est pas de trempe à endurer les réprimandes. Son zèle est supérieur à celui que témoignent des mains serviles, mais il n'obéit que dans ses actes, son air commande ; on dirait que ce sont ses désirs, plus encore que ceux de Lara, qu'il exécute, et assurément il ne le sert pas pour un salaire. Son maître ne lui impose que des tâches légères, comme de tenir son étrier, de porter son épée ; ou d'accorder son luth, ou quelquefois encore de lui lire des livres des temps passés, écrits en langues étrangères. Jamais il ne se mêle aux autres serviteurs ; il ne leur témoigne ni déférence ni dédain, mais une noble réserve qui fait voir combien peu il sympathise avec cette troupe familière ; quel que soit son rang ou sa naissance, son âme peut s'incliner devant Lara, mais non descendre jusqu'à eux. Il semble d'une extraction plus haute, et avoir connu de meilleurs jours. Sa main ne porte point l'empreinte de travaux serviles ; sa blancheur toute féminine, rapprochée du velouté de cette joue, semblerait annoncer un autre sexe, n'était son costume, je ne sais quoi dans son regard de plus hardi et de plus fier que n'en comporte le regard d'une femme, et une violence cachée plus en harmonie avec son climat brûlant qu'avec son corps délicat et frêle. Cette véhémence reste contenue dans son cœur, sans se trahir par des paroles ; mais à son air on la devine. Kaled est son nom, mais le bruit court qu'il en portait un autre avant de quitter les montagnes de sa patrie. Souvent il lui arrive d'entendre répéter ce nom tout haut, à côté de lui, sans y répondre, comme s'il n'était pas familier à son oreille ; ou bien on le voit se retourner brusquement, comme s'il se rappelait tout à coup que c'est son nom qu'on vient de prononcer ; à moins que ce ne soit la voix de Lara qui l'appelle, car alors l'oreille, les yeux, le cœur, en lui tout s'éveille.

XXVIII.

Il avait jeté les yeux sur la salle joyeuse, et avait re-

marqué, comme tout le monde, cette querelle imprévue. Quand il entendit autour de lui la foule s'étonner que l'orgueilleux Lara restât aussi calme, et supportât cette insulte infligée par un étranger, et à ce titre doublement blessante, le jeune Kaled rougit et pâlit tour à tour. Ses lèvres blanchirent, ses joues s'enflammèrent, et à son front monta cette froide sueur qui s'élève quand le cœur agité s'affaisse sous le poids de pensées devant lesquelles la réflexion recule. Oui, — il est des choses qu'il faut oser dès qu'on les a conçues, et dont l'exécution doit à peine attendre que la pensée en soit instruite. Quelle que fût l'idée qui préoccupât Kaled, elle suffit pour fermer ses lèvres et torturer son cerveau. Ses yeux restèrent fixés sur Ezzelin jusqu'au moment où Lara jeta en passant un sourire de dédain au chevalier. Quand Kaled vit ce sourire il changea tout à coup de visage, comme s'il venait d'y reconnaître quelque chose; sa mémoire en lisait plus dans une telle expression que n'en disait aux autres l'aspect de Lara. Il s'élança rapidement auprès de lui, et dans un moment tous deux eurent disparu, laissant après eux dans la salle comme un vide. Tous les regards étaient tellement fixés sur Lara, tous les cœurs s'identifiaient tellement à cette scène, que du moment où sa grande ombre cessa de se projeter sur le portique et d'y relever la lueur éclatante des flambeaux, chacun sentit son cœur battre plus vite, et une émotion profonde soulever sa poitrine, comme lorsque nous sortons de quelque rêve bien noir auquel nous ne croyons pas, mais que nous redoutons toutefois, parce que le pire est toujours le plus près de la vérité. Ils sont donc partis, — mais Ezzelin est là, le visage pensif, l'air impérieux; mais il ne reste pas longtemps; avant qu'une heure se soit écoulée il tend la main à Othon, et sort.

XXIX.

La foule s'est retirée, et les convives reposent; le châtelain courtois et ses hôtes empressés ont été demander le sommeil à leur couche accoutumée, où se calme la joie, où

voudrait dormir la douleur, où l'homme fatigué des agitations de son être s'affaisse dans le doux oubli de la vie : là reposent les espérances fébriles de l'amour, les ruses de la perfidie, les tourments de la haine, les projets de l'ambition trompée; sur tous les yeux l'oubli secoue ses ailes, et l'existence éteinte s'étend dans un cercueil. Quel autre nom donner à la couche du sommeil? sépulcre de la nuit, foyer universel où gisent nus et sans défense la faiblesse et la force, le vice et la vertu; heureux de respirer un moment sans avoir la conscience de son être, l'homme bientôt se réveille pour lutter contre la crainte de la mort, et pour fuir, bien que chaque jour éclaire pour lui de nouvelles douleurs, ce dernier sommeil, sans contredit le plus doux, puisque c'est le plus exempt de rêves.

NOTES DU CHANT PREMIER.

[1] Quoique le nom de Lara soit espagnol, comme aucun détail du poëme ne fixe ni le pays ni le temps dans lequel vivait le héros, le mot *vassal*, qui ne pourrait s'appliquer aux classes inférieures en Espagne, où il n'y a jamais eu de vassaux attachés au sol, a été mis ici pour désigner les compagnons de notre héros tout d'imagination. *B*.

[2] Un des caractères les plus remarquables de la poésie de lord Byron, malgré la diversité des formes qu'il a employées successivement et le puissant cachet d'originalité dont il les a marquées, est la ressemblance qui existe entre ses différents personnages, à tel point qu'entre les mains d'un écrivain moins supérieur l'effet général serait d'une monotonie désespérante. Tous ses héros, à peu d'exceptions, sont des Childe-Harold; tous ressentent tour à tour les poignantes sensations de la douleur et de la joie, tous ont un sens profond de ce qui est noble et honorable, tous sont exaspérés par la plus légère injure en conservant le masque du stoïcisme et en affectant le mépris du genre humain. La vigueur d'une première passion, l'éclat des sensations de la jeunesse, sont représentés uniformément comme ternis par une première imprudence, par les remords d'une faute, et la source des joies et des illusions comme tarie par une connaissance prématurée de la vanité et du néant des plaisirs de ce monde. Ces traits généraux sont communs à tous les sombres héros de lord Byron, depuis l'illustre pèlerin jusqu'à celui qui porte le

turban d'Alp le renégat. A Byron seul il était permis d'offrir plusieurs fois au public le même caractère. Son génie si varié, qui puisait aux sources mêmes de la passion, savait tellement en combiner les effets, que l'intérêt était toujours éveillé, quoique le principal personnage fût toujours à peu près jeté dans le même moule. Ce ne sera pas un des moins remarquables phénomènes littéraires de cet âge que, pendant une période de quatre ans, malgré le nombre de talents poétiques élevés, un seul auteur, un auteur qui se servait de sa plume avec l'indolence superbe d'un homme de qualité, et choisissait des sujets toujours identiques, ait pu, malgré le sombre coloris dont il revêtait ses héros, conserver la faveur du public, que lui avait méritée sa première publication; — et cependant les choses se sont passées ainsi entre lord Byron et le public. SIR WALTER SCOTT.

LARA.

CHANT DEUXIÈME.

I.

Les ombres de la nuit pâlissent; les vapeurs groupées en flocons autour des montagnes se fondent dans les lueurs du matin, et la lumière éveille le monde. L'homme a un jour de plus pour grossir son passé, et le conduire à peu de chose, si ce n'est à sa fin; mais la puissante nature s'élance, comme de son berceau; le soleil est au ciel et la vie sur la terre, les fleurs dans la vallée, la splendeur dans les rayons du jour, la santé dans le souffle de la brise, et la fraîcheur dans l'onde des ruisseaux. Homme immortel! contemple l'éclat de tant de beautés, et dis-toi, dans la joie de ton cœur: « Tout cela est à moi! » Regarde, pendant que tes yeux enchantés peuvent voir encore; le jour n'est pas loin où tout cela ne sera plus à toi; alors, pleure qui voudra sur ta cendre insensible! ni la terre ni le ciel ne te donneront une larme; il ne se formera pas un nuage, il ne tombera pas une feuille de plus pour cela, et la brise ne t'accordera pas un soupir; mais les vers se repaîtront de ta dépouille, et prépareront ton argile à fertiliser le sol.

II.

L'aube a paru, — il est midi. — Convoqués par Othon, les seigneurs sont assemblés dans son château. C'est l'heure désignée qui doit prononcer sur la réputation de Lara un arrêt de vie ou de mort; c'est l'heure où Ezzelin doit articuler son accusation; il dira la vérité quelle qu'elle soit : il en a donné sa parole, et Lara a promis de l'entendre à la face du ciel et des hommes. Pourquoi ne vient-il pas? quand il s'agit de révélations si importantes, il me semble que le sommeil de l'accusateur est bien prolongé.

III.

L'heure est passée, et Lara est là, avec un air d'assurance et de froide patience. Pourquoi Ezzelin ne vient-il pas? L'heure est passée, on murmure, et le front d'Othon se rembrunit. « Je connais mon ami; je ne puis douter de sa parole; s'il est vivant encore, attendez-vous à le voir ici; la demeure où il a passé la nuit est située entre mes domaines et ceux du noble Lara; mon château se fût trouvé honoré d'un pareil hôte, et sir Ezzelin n'eût pas dédaigné d'accepter l'hospitalité chez moi; mais il en a été empêché par la nécessité de se procurer les preuves nécessaires pour se préparer à l'entrevue de ce jour; j'ai engagé ma parole pour lui, je l'engage encore, ou moi-même, s'il le faut, je rachèterai la tache imprimée à son honneur de chevalier. »

Il dit. — Lara lui répond : « Je suis venu ici, à ta demande, pour entendre les fables perfides d'un étranger dont les paroles auraient dû déjà blesser mon cœur, si je ne l'avais méprisé comme un insensé ou un ennemi indigne de ma colère. Je ne le connais pas, — mais il paraît qu'il m'a connu dans des pays où... Mais pourquoi m'arrêter à de pareils contes? représente-moi ce faiseur d'histoires, ou soutiens son engagement ici, chez toi, à la pointe de ton épée. » — Soudain, le fier Othon rougit de colère; il jette son gant et tire son glaive. « Je préfère cette dernière alternative, et voilà comment je réponds pour mon hôte absent. »

D'un visage dont rien n'altère la livide pâleur, quelque près qu'il soit de sa tombe ou de celle d'autrui; d'une main dont l'insouciante froideur annonce son habitude à manier le glaive, d'un regard calme, mais déterminé à ne point épargner son ennemi, Lara tire sans hésiter son arme du fourreau. En vain les seigneurs se pressent autour d'eux; rien ne peut arrêter la fureur d'Othon. Ses lèvres laissent tomber des paroles insultantes; elle doit être bonne l'épée qui pourra les soutenir.

IV.

Le combat fut court; dans sa rage aveugle, le présomptueux Othon offre sa poitrine au fer de son adversaire : atteint par un coup adroit, il est blessé; il tombe, mais sa blessure n'est pas mortelle. « Demande la vie! » Il ne répond pas, et alors peu s'en faut qu'il ne se relève plus de ce carreau sanglant, car en ce moment le front de Lara se couvre d'une teinte infernale et devient presque noir; il agite son glaive irrité avec plus de furie qu'au moment où la pointe de celui de son ennemi était dirigée contre sa poitrine; auparavant il se maîtrisait, maintenant sa haine implacable déborde de son cœur; il est si peu disposé à épargner son ennemi blessé, que, lorsqu'on vient arrêter son bras, il est tenté de tourner son arme altérée de sang contre ceux dont la pitié s'interpose entre Othon et lui; mais ce premier mouvement cède à un moment de réflexion. Cependant ses regards restent attachés sur Othon; on dirait qu'il dédaigne un combat inutile qui laisse la vie à un ennemi vaincu, et qu'il cherche à reconnaître à quelle distance du tombeau la blessure qu'il a faite a mis sa victime.

V.

On relève Othon, baigné dans son sang; et le médecin défend qu'on lui adresse pour le moment aucune question, soit par geste, soit de vive voix; les autres seigneurs se réunissent dans un château voisin; et Lara irrité, et sans se soucier d'eux, Lara, vainqueur dans ce combat soudain dont il est la cause, s'éloigne à pas lents dans un silence

hautain; il monte sur son coursier, prend le chemin de sa demeure, sans jeter un seul regard sur le château d'Othon.

VI.

Mais où était-il ce météore d'une nuit qui brillait menaçant et a disparu avec le retour de la lumière? Où est cet Ezzelin qui est venu et s'est éloigné sans plus laisser de traces de ses intentions? Il a quitté le château d'Othon longtemps avant l'aurore et au milieu des ténèbres; mais la route est si bien battue qu'il n'était pas possible qu'il s'égarât; sa demeure était tout près; mais on ne l'y a pas trouvé, et le lendemain on a fait des recherches qui n'ont rien appris, sinon qu'il est absent. Sa chambre est vide, son coursier est dans l'étable; son hôte s'alarme; sa suite murmure et s'afflige. On fait des perquisitions le long de la route et dans le voisinage, dans la crainte de rencontrer les marques de la rage de quelques brigands, mais on ne trouve rien. Sur les buissons, pas une goutte de sang, pas un lambeau de son manteau déchiré; la victime, en tombant ou en se débattant, aurait foulé le gazon; ces indices ordinaires du meurtre n'existent pas. Des doigts sanglants n'ont point laissé sur le sol les marques de ces étreintes convulsives de mains agonisantes qui ont cessé de se défendre. Ces signes se trouveraient si un assassinat avait été commis; mais il n'en est rien, et on conserve le doute et l'espoir; on forme d'étranges soupçons, on prononce tout bas le nom de Lara; on parle de sa réputation équivoque; mais sitôt qu'il paraît on se tait, on attend l'absence de cet homme, que l'on redoute, pour reprendre l'entretien mystérieux et se livrer aux plus noires conjectures.

VII.

Les jours s'écoulent, et les blessures d'Othon sont guéries, mais non son orgueil. Il ne dissimule plus sa haine; il est puissant, il est l'ennemi de Lara et l'ami de quiconque lui veut du mal. Et maintenant il s'adresse aux tribunaux de son pays, et demande compte à Lara de la disparition d'Ezzelin. Quel autre que Lara pouvait avoir à redouter sa pré-

sence? Qui l'a fait disparaître, sinon l'homme sur qui eussent pesé les accusations promises, s'il eût vécu pour les articuler? La rumeur générale, rendue plus bruyante encore par l'ignorance; cette avidité de la foule pour tout ce qui est mystérieux; l'isolement apparent d'un homme qui ne cherche ni à se concilier la confiance, ni à captiver l'affection de personne; l'indomptable férocité qui se trahit en lui; son habileté à manier le glaive, lui qui n'a jamais fait la guerre; cette habileté, où donc son bras l'a-t-il acquise? cette férocité, comment lui est-elle venue? car ce n'est pas cette fureur aveugle et soudaine qu'un mot allume et qu'un mot peut calmer, c'est le sentiment profond d'une âme sans pitié pour l'objet sur lequel s'est fixée sa colère, d'une âme qu'une longue habitude du pouvoir et du succès a rendue inexorable : tout cela, joint à cette disposition naturelle de l'espèce humaine à condamner plutôt qu'à approuver, a fini par soulever contre Lara une tempête redoutable même pour lui, et telle que la voulaient ses ennemis; et maintenant il est appelé à répondre de l'absence d'un homme qui, vivant ou mort, ne cesse de le poursuivre.

VIII.

Le pays contenait un grand nombre de mécontents maudissant la tyrannie sous laquelle ils courbaient la tête; là plus d'un despote avide et cruel érigeait en loi ses caprices. De longues guerres au dehors, et de fréquentes discordes au dedans, avaient frayé la voie au carnage et à de coupables ambitions n'attendant qu'un signal pour renouveler les forfaits de ces troubles civils dans lesquels on ne reconnaît point de neutres, mais seulement des amis et des ennemis. Chaque seigneur, renfermé dans sa forteresse féodale, était souverain, obéi en parole et en action, abhorré au fond de l'âme. C'est ainsi que les domaines de Lara lui avaient été transmis en héritage, et avec eux des cœurs mécontents et des bras paresseux; mais sa longue absence de son pays natal l'avait laissé pur du crime de l'oppression, et depuis son retour la douceur de sa domination avait peu à peu

banni tout sentiment d'effroi. Ses serviteurs seuls conservaient une sorte de terreur respectueuse, mais c'était pour lui plus que pour eux que leurs craintes étaient excitées. D'abord ils l'avaient jugé défavorablement, mais maintenant ils l'estimaient malheureux ; ses nuits sans sommeil, son silence étrange, ils les attribuaient à une disposition maladive entretenue par la solitude ; et bien que, depuis peu, ses habitudes d'isolement eussent jeté de la tristesse dans sa demeure, la bienveillance en égayait le seuil. Les malheureux n'en partaient jamais sans soulagement; pour eux du moins son âme connaissait la pitié. Il n'avait pour les grands que de la froideur, pour les puissants que du dédain, mais il aimait à reporter ses regards sur les humbles. Il leur parlait peu ; mais sous son toit ils trouvaient souvent l'asile, jamais le reproche. Ceux qui l'observaient pouvaient voir que de jour en jour le nombre de ses vassaux augmentait ; mais depuis la disparition d'Ezzelin surtout, il faisait parade de courtoisie et d'hospitalité. Peut-être que sa querelle avec Othon lui faisait redouter quelque piége préparé contre sa tête importune. Mais quel que fût son motif, il est certain qu'il se concilia dans le peuple plus de partisans que les seigneurs ses égaux. Si c'était calcul de sa part, ce calcul était sage. La foule le jugeait tel qu'elle le trouvait ; réduits à l'exil par des maîtres cruels, ils ne lui demandaient qu'un abri, et il l'accordait. Nul paysan ne pleurait sa cabane par lui dévastée, et le serf n'avait point à se plaindre de sa condition ; avec lui, l'avare vieillesse voyait son trésor en sûreté, et jamais le mépris ne venait insulter au pauvre. La jeunesse était retenue auprès de lui par les festins et l'espoir des récompenses, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour le quitter. A la haine, il offrait dans un prochain avenir les chères représailles d'une vengeance différée ; à l'amour condamné par l'inégalité des rangs à soupirer en vain, il promettait la beauté de son choix, dignement conquise par la victoire. Maintenant tout est mûr, il n'attend plus que le moment de proclamer l'abolition d'un esclavage qui déjà

n'existe plus que de nom. Ce moment est venu ; c'est celui où Othon croit enfin s'être assuré la vengeance qu'il cherche depuis si longtemps. Ses sommations ont trouvé le criminel dans son château, environné de milliers de bras récemment délivrés de leurs chaînes féodales, défiant la terre, et ne doutant pas de la protection du ciel. Ce matin même il a affranchi les esclaves attachés à la glèbe : à dater de ce jour ils ne bêcheront le sol que pour creuser la tombe des tyrans ! c'est là leur cri de guerre. Il faut un mot d'ordre au jour du combat pour justifier l'injustice et mettre en relief le bon droit. La religion, — la liberté, — la vengeance, — n'importe, il suffit d'un mot pour mener le genre humain au carnage, de quelques phrases factieuses, inventées et propagées par la ruse, pour faire régner le crime, et engraisser les loups et les vers.

IX.

Dans ces contrées, les grands avaient acquis une telle puissance, que leur monarque enfant régnait à peine ; c'était un moment favorable pour augmenter les forces des factieux. Les serfs méprisaient le roi et le haïssaient, lui et les seigneurs. Ils n'attendaient qu'un chef contre la tyrannie ; ils en trouvèrent un inséparablement lié à leur cause, et que les circonstances forçaient, dans l'intérêt de sa défense personnelle, à se plonger de nouveau au milieu des luttes des hommes. Séparé par une destinée mystérieuse de ceux que la nature ne lui avait pas donnés pour ennemis, Lara, depuis cette nuit fatale pour lui, s'était préparé à faire face à tout événement, mais non seul. Des motifs, peu importe lesquels, le portaient à éviter toute investigation dans sa conduite en des climats lointains ; en confondant sa cause avec celle de tous, dût-il même succomber, il différait sa chute. Ce calme lugubre qu'il avait si longtemps conservé, l'orage qui après s'être épuisé s'était endormi dans son sein, réveillé tout à coup par des événements appelés, selon toute apparence, à pousser ses sombres destinées jusqu'à leur dernière limite, a fait explosion, et l'a

rendu ce qu'il avait été naguère, ce qu'il est encore. Il n'a fait que changer de théâtre; il a peu de souci de la vie, et moins encore de la gloire, mais il n'en est que plus propre à jouer cette partie désespérée. Il sait qu'il est en butte à la haine des hommes; mais il sourit à la mort, pourvu qu'il entraîne ses ennemis dans sa chute. Que lui importe, à lui, la liberté des peuples? Il n'élève les humbles que pour courber les puissants. Il avait espéré le repos dans sa sombre tanière; mais l'homme et le destin viennent l'y assiéger: accoutumé aux attaques des chasseurs, qu'ils viennent, il est prêt à leur tenir tête; il leur faudra tuer leur proie, ils ne la prendront point au piége. Farouche, taciturne, sans ambition, il est resté jusqu'à ce jour spectateur calme sur le théâtre de la vie; mais ramené dans l'arène, il redevient chef redoutable et aguerri; — dans sa voix, — dans son aspect, dans ses gestes — éclate une nature sauvage, et le gladiateur perce dans son regard.

X.

Qu'ai-je besoin de décrire après tant d'autres les combats livrés, les vautours rassasiés, les flots de sang versé, les vicissitudes des champs de bataille, la force victorieuse, la faiblesse vaincue, les ruines fumantes, les murs croulants? Cette lutte ressemble à toutes les autres, si ce n'est que des passions cruelles lui prêtent leur funeste acharnement et en bannissent les remords. Nul ne demande quartier, car le cri de merci n'eût point été écouté; le prisonnier meurt sur le champ de bataille. Une égale fureur anime les deux partis, qui triomphent tour à tour; les champions de la liberté comme ceux de la tyrannie croient n'avoir immolé que peu d'ennemis tant qu'il en reste à immoler encore. Il est trop tard pour arrêter le glaive dévastateur; le pays est en proie à la désolation et à la famine. La torche est allumée, la flamme se propage, et le carnage sourit aux victimes que chaque jour entasse.

XI.

Forts de l'énergie que leur donne l'impulsion nouvelle à

laquelle ils obéissent, les partisans de Lara obtiennent d'abord des succès; mais cette inutile victoire devient la cause de leur ruine. Ils cessent de former leurs rangs à la voix de leur chef; ils se jettent aveuglément et sans ordre sur l'ennemi, et ne comprennent pas qu'autre chose est d'arracher la victoire, autre chose de s'en assurer la possession. L'amour du pillage, la soif de la vengeance, précipitent la perte de ces brigands indisciplinés. En vain Lara fait tout ce qu'un chef peut faire pour contenir la furie insensée de ses soldats; c'est vainement qu'il essaie de contenir leur opiniâtre ardeur. — La main qui alluma l'incendie ne peut réussir à l'éteindre. Leur habile ennemi pourra seul arrêter leurs ravages, et montrer à cette bande vagabonde sa folle erreur. Les retraites simulées, les embuscades nocturnes, les fatigues journalières, les combats différés, la longue privation des provisions attendues, le sommeil non abrité sous un ciel humide, le rempart opiniâtre, qui se rit de tout l'art de l'assiégeant, et lasse sa patience en trompant son espoir, ils n'avaient point songé à tout cela : un jour de bataille ils rivalisaient avec de vieux guerriers; mais ils préféraient l'enivrement du carnage et une mort prompte à des souffrances de tous les instants : la famine et les maladies déciment chaque jour leurs rangs; de la joie immodérée du triomphe, ils passent au mécontentement, et l'âme de Lara est la seule qui demeure inébranlable. Il lui en reste bien peu pour obéir à sa voix et seconder son bras, et une armée où l'on comptait plusieurs milliers de soldats se trouve réduite à une faible troupe; mais ce sont les plus résolus et les plus braves qui sont demeurés fidèles, et qui aujourd'hui regrettent une discipline qu'ils dédaignaient naguère. Un espoir reste encore, la frontière n'est pas loin; ils peuvent y trouver un refuge contre le glaive de leurs concitoyens, et porter dans le territoire d'un état voisin les douleurs d'un exilé et la haine d'un proscrit : sans doute il est dur de dire adieu à la terre natale, mais il est plus dur encore de choisir entre la soumission et la mort.

XII.

La résolution en est prise, — ils marchent. — La nuit propice leur prête son flambeau pour éclairer leur fuite sombre et secrète. Déjà ils voient sa tranquille lumière dormir sur la surface des flots qui séparent les deux états; déjà ils aperçoivent... — est-ce bien là la rive? arrière! elle est bordée de bataillons ennemis. Que faire? revenir sur ses pas ou fuir? — Que voient-ils briller derrière eux? c'est la bannière d'Othon; — c'est la lance de ceux qui les poursuivent! Ces feux allumés sur la hauteur, sont-ce les feux des bergers? Hélas! ils jettent une clarté trop grande pour que la fuite soit possible : coupés de toutes parts, ils sont comme traqués dans leur désespoir; moins de sang a souvent acheté une victoire plus importante.

XIII.

Ils s'arrêtent un moment — pour reprendre haleine. Marcheront-ils en avant ou attendront-ils qu'on vienne à eux? peu importe. — S'ils chargent les ennemis rangés en bataille sur la rive, qui sait? quelques-uns peut-être parviendront à rompre leur ligne, quelque serrés que soient leurs rangs. « C'est à nous de les attaquer; il y aurait lâcheté à les attendre! » Tous les glaives sont tirés, la main de chaque cavalier a saisi les rênes. Dans la première parole que va prononcer Lara, combien auront entendu la voix de la mort!

XIV.

Il a tiré son glaive. — Il y a trop de calme dans son air pensif pour que ce soit celui du désespoir; il y a là plus d'indifférence qu'il ne sied au brave d'en montrer dans un pareil moment, s'il a quelque sensibilité pour ses semblables. Il porte ses regards sur Kaled, qui, toujours à ses côtés, est trop fidèle pour manifester le moindre effroi; c'est peut-être la clarté douteuse de la lune qui répand sur les traits du jeune page cette teinte inaccoutumée de pâleur et de deuil, expression profonde de la sincérité de son zèle, et non de sa terreur. Lara l'a remarqué; il pose sa main

sur la sienne, et, dans cet instant critique, elle ne tremblait pas; sa bouche était muette; son cœur battait à peine, ses yeux semblaient dire : « Nous ne nous séparerons pas! Tes soldats peuvent succomber, tes amis peuvent fuir : adieu à la vie, mais non à toi! » Lara donne le signal, et la petite troupe serre ses rangs et se précipite sur les lignes de l'ennemi. Les coursiers obéissent à l'éperon, les cimeterres flamboient, l'acier résonne. Inférieurs en nombre, mais non en courage, ils opposent à l'audace le désespoir, et font face à l'ennemi. Le sang mêle ses flots à ceux du fleuve, qui conserve jusqu'au matin sa couleur pourprée.

XV.

Donnant ses ordres, ralliant les siens, les animant par son exemple, partout où l'ennemi gagne du terrain, où ses guerriers succombent, Lara les encourage de la voix, brandit son glaive ou frappe, et cherche à leur inspirer un espoir que lui-même n'a plus. Nul ne fuit, car ils savent que la fuite serait vaine; mais ceux qui lâchaient pied reviennent sur leurs pas pour frapper encore en voyant les plus intrépides de leurs ennemis reculer devant le regard et les coups de leur chef : maintenant qu'il est presque seul et entouré d'ennemis, tantôt il porte la mort dans leurs rangs, tantôt il rallie le petit nombre des siens; il ne s'épargne pas. — Tout à coup il croit voir l'ennemi ployer. — Voilà le moment venu, il élève son bras en l'air, il agite... — Pourquoi cette tête ornée d'un panache s'est-elle soudainement affaissée? Le coup est parti; — la flèche lui est entrée dans le sein! Ce geste fatal l'a laissé à découvert, et la mort a rabattu ce bras orgueilleux. La parole de triomphe expire sur ses lèvres; cette main qu'il a levée, comme elle perd sa vigueur! Pourtant elle retient machinalement le glaive, pendant que la main gauche laisse échapper les rênes; Kaled s'en empare. Étourdi par sa blessure, et penché sans mouvement sur l'arçon de sa selle, Lara ne s'est pas aperçu que son page inquiet entraîne son coursier hors de la mêlée : cependant ses soldats continuent à combattre; ceux

qui tuent sont maintenant trop mêlés pour faire attention à ceux qui meurent !

XVI.

Le jour luit sur des mourants et des morts, des cuirasses pourfendues, des têtes sans cimier; le coursier, sans son cavalier, est couché par terre; l'effort de son dernier soupir a fait rompre les sanglantes courroies de sa selle; près de lui palpitent encore d'un reste de vie le talon qui l'éperonnait, la main qui tenait ses rênes; il en est qui sont gisants aux bords de ce fleuve dont les ondes semblent insulter aux lèvres des mourants; cette soif haletante, dont sont dévorés ceux qui meurent de l'ardente mort du soldat, pousse en vain la bouche brûlante à implorer une goutte, — une dernière goutte, afin de se rafraîchir pour la tombe. Ils se traînent avec des mouvements faibles et convulsifs sur le gazon ensanglanté; les restes défaillants de leur vie se consument en ce dernier effort; enfin ils atteignent l'onde et se baissent pour boire. Ils sentent déjà sa fraîcheur, déjà leurs lèvres s'en approchent. — Pourquoi s'arrêtent-ils? Ils n'ont plus de soif à satisfaire, — ils ne l'ont point étanchée, et pourtant ils ne l'éprouvent plus; c'était une douleur poignante, — ils viennent de l'oublier !

XVII.

Sous un tilleul écarté du théâtre de ce combat qui, sans lui, n'eût jamais eu lieu, est couché un guerrier qui respire, mais voué à la mort; c'est Lara qui voit sa vie s'écouler rapidement avec son sang : celui qui fut son page, et qui maintenant est son seul guide, Kaled, agenouillé, se penche sur son côté entr'ouvert, et essaie avec son écharpe d'étancher ce sang, qui, à chaque convulsion du mourant, jaillit à flots plus noirs, puis, à mesure que sa respiration devient plus faible et plus rare, s'épanche goutte à goutte et non moins fatalement : il peut à peine parler, mais il fait signe à Kaled que ses efforts sont vains et ne font qu'ajouter à sa souffrance. Il serre la main qui cherche à adoucir cette angoisse, et remercie par un triste sourire ce page sombre

qui ne craint rien, ne sent rien, est étranger à tout, et ne voit que ce front glacé appuyé sur ses genoux, que ce pâle visage dont les yeux presque éteints sont la seule lumière qui pour lui brille ici-bas.

XVIII.

Les vainqueurs arrivent après avoir longtemps cherché Lara sur le champ de bataille; leur victoire n'est rien tant que Lara ne sera pas en leur pouvoir; ils voudraient le faire enlever, mais ils voient que ce serait inutile; et lui, il les regarde avec un calme dédain; il se réconcilie avec le destin, qui le soustrait par la mort à la haine des vivants; et Othon accourt, et, mettant pied à terre, il regarde couler le sang de l'ennemi qui répandit le sien, et l'interroge sur son état. Lara, sans lui répondre, le regarde à peine, comme s'il l'avait déjà oublié, et se tourne vers Kaled; — à dater de ce moment, ses paroles, on les entend, mais nul ne peut les comprendre. Il parle dans cette langue inconnue à laquelle l'attache irrésistiblement quelque souvenir étrange. Ils s'entretiennent d'autres événements; — mais ce qu'ils disent, — Kaled seul le sait; seul il a l'intelligence des paroles de Lara; et il lui répond à demi-voix, pendant qu'on les contemple dans un muet étonnement; tous deux, en ce moment suprême, semblent presque oublier le présent dans le passé, partager ensemble je ne sais quelle destinée distincte, dont nul autre qu'eux ne peut pénétrer le mystère.

XIX.

Leur entretien est long, quoiqu'ils se parlent avec un accent affaibli. — Ceux qui les entendent ne peuvent juger de ce qu'ils disent que par le ton de leur voix. A ce compte on pourrait croire, aux intonations du jeune Kaled, que sa mort est plus proche que celle de Lara, tant elles sont tristes, émues, entrecoupées, les paroles prononcées par ses lèvres pâles qui remuent à peine; la voix de Lara, quoique basse, était d'abord distincte et calme, jusqu'au moment où la mort est venue lui communiquer son râle; mais c'est en vain qu'on essaierait de lire sur son visage ce qui se passe

au dedans de lui, tant ses traits ont conservé un caractère impénitent, sombre, impassible; seulement à sa dernière agonie son regard s'est tourné affectueusement vers son page; il y eut un moment où les accents de Kaled ayant cessé de se faire entendre, Lara leva la main et montra l'Orient, soit que la venue du jour frappât sa vue, car en cet instant le soleil paraissait à l'horizon et chassait devant lui les nuages, soit que le souvenir de quelque événement lui fît diriger sa main vers les lieux qui en avaient été le théâtre. Kaled parut ne point le savoir lui-même, mais il se détourna comme s'il eût eu en horreur le jour qui se levait; il éloigna ses regards de la lumière matinale pour les reporter sur le front de Lara — où tout devenait nuit; néanmoins il conservait encore le sentiment, quoique sa perte eût été pour lui un bienfait; car quelqu'un ayant approché de lui la croix du salut, et lui ayant fait toucher le saint rosaire, dont le secours pouvait être nécessaire à son âme sur le point de partir, il jeta sur ces objets sacrés un coup d'œil profane et se prit à sourire. — Le ciel lui pardonne, si ce fut de dédain; et Kaled, sans proférer une parole, sans détourner du visage de Lara ses yeux pleins de désespoir, d'un air mécontent, d'un geste brusque, repoussa la main qui tenait le gage sacré, comme si sa vue ne pouvait que troubler le mourant, paraissant ignorer que de ce moment commençait sa vie véritable, cette vie d'immortalité assurée à ceux-là seulement dont la foi au Christ est éprouvée.

XX.

Mais Lara a jeté un soupir profond et pénible; le voile qui couvre ses yeux s'est épaissi; ses membres se sont étendus convulsivement, et sa tête est retombée sur les genoux faibles qui la soutiennent sans se lasser; il presse la main qu'il tient sur son cœur. — Ce cœur ne bat plus, mais Kaled ne quitte pas son étreinte glacée; il interroge, et interroge en vain les mouvements de ce cœur qui ne lui répond pas. « Il bat! » — Arrière, vain rêveur! il n'est plus. — Ce que tu regardes fut autrefois Lara.

XXI.

Il le contemple, comme si n'avait pas encore passé l'esprit hautain de cette humble argile; ceux qui l'entourent l'arrachent à sa rêverie, mais ne peuvent détourner son regard fixe et immobile; et lorsqu'on l'a relevé du lieu où il supportait dans ses bras ce corps inanimé, lorsqu'il voit cette tête, que son sein voudrait soutenir encore, rouler comme de la terre rendue à la terre, il ne s'est point élancé sur cette chère dépouille, il n'a point arraché les boucles brillantes de sa noire chevelure; mais il se raidit debout, et continue à regarder, puis il chancelle et tombe, ne respirant guère plus que celui qu'il a tant aimé. Que celui qu'*il* a aimé! Oh! jamais pareil amour ne brûla dans une poitrine d'homme! Ce moment critique a enfin révélé ce long secret qui n'était caché qu'à demi; sous ses vêtements qu'on écarte pour rappeler à la vie ce cœur dont les douleurs semblent finies, on découvre une femme; Kaled a repris ses sens, et ne rougit pas; — que lui font désormais son honneur et son sexe?

XXII.

Et Lara ne repose pas où reposent ses pères; mais on lui a creusé sa tombe aussi avant, au lieu même où il est mort; et son sommeil mortel n'en est pas moins profond, quoiqu'un prêtre n'ait pas béni sa sépulture et que nul marbre ne la décore; et il a été pleuré par une douleur solitaire, moins bruyante, mais plus durable que celle qu'un peuple accorde au trépas de son chef. Toutes les questions qu'on lui fit sur le passé furent inutiles; on employa vainement la menace, elle garda le silence jusqu'à la fin : elle ne dit pas d'où elle était venue, ni pourquoi elle avait tout quitté pour un homme qui semblait peu aimant. Pourquoi l'aimait-elle? Questionneur insensé! — tais-toi. — L'amour au cœur de l'homme est-il l'œuvre de sa volonté? Il était peut-être pour elle affectueux et tendre : ces esprits sévères et sombres ont des pensées que ne peut discerner l'œil du vulgaire; et quand ils aiment, vos sourieurs ne sauraient de-

viner comment battent ces cœurs forts, avares de paroles. Ce n'étaient pas des liens ordinaires qui enchaînaient à Lara le cœur et l'esprit de Kaled; mais cette étrange histoire, elle ne l'a jamais révélée, et les lèvres qui auraient pu la dire sont maintenant scellées à jamais.

XXIII.

On déposa Lara en terre; sur sa poitrine, outre la blessure qui avait donné le repos à son âme, on trouva de nombreuses cicatrices qui n'y avaient pas été mises par cette guerre récente : où que se fût passé l'été de sa vie, il semble que ses jours ont dû s'écouler au milieu des combats; mais on ne sait rien ni de sa gloire ni de ses crimes; ces cicatrices indiquent seulement qu'il y a eu quelque part du sang versé, et Ezzelin, qui eût pu dire le reste, ne revint plus; — cette nuit fatale fut sans doute sa dernière.

XXIV.

Cette nuit-là même, si l'on en croit le récit des paysans, à l'heure où la lumière de Cynthie allait disparaître devant l'aurore, où un nuage de vapeur voilait presque son disque pâlissant, un serf, qui s'était levé de bonne heure pour travailler dans la forêt et y gagner le pain de ses enfants, traversait la vallée intermédiaire; en passant près de la rivière qui sépare les terres d'Othon des vastes domaines de Lara, il entendit un bruit de pas; — un cheval et son cavalier sortirent du bois; sur le devant de la selle était un objet qu'enveloppait un manteau; le cavalier avait la tête baissée, et on ne pouvait voir son visage. Étonné de cette apparition à une pareille heure, et pressentant qu'il y avait là un crime, le villageois se tint à l'écart, et se mit à épier l'inconnu; celui-ci, arrivé au bord du fleuve, s'élança de son cheval, et, soulevant le fardeau qu'il portait, monta sur la rive et le lança dans l'onde; puis il resta immobile, puis il jeta çà et là des regards inquiets, puis les reporta sur les flots, dont il suivit le courant, comme si leur surface trahissait quelque chose; tout à coup il s'arrêta, se baissa. Autour de lui étaient épars des monceaux de pierres

charriées par les pluies d'hiver ; il prit les plus pesantes, et les lança avec un soin tout particulier. Pendant ce temps le serf s'était approché, en rampant, d'un endroit d'où sans être vu il pouvait tout observer de plus près ; il vit flotter quelque chose qui ressemblait à la poitrine d'un homme ; il crut même distinguer sur les vêtements je ne sais quoi qui brillait comme une étoile de métal ; mais avant qu'il eût le temps de bien observer ce que c'était, une pierre énorme atteignit le cadavre flottant, qui coula à fond. Il revint à la surface, mais sans qu'il fût possible de le distinguer, laissa empreinte sur les flots une couleur pourprée, puis disparut entièrement. Le cavalier continua de regarder, jusqu'à ce que le dernier cercle imprimé à l'eau se fût évanoui ; alors il se retourna, et, courbé sur son cheval, il s'éloigna à toute bride. Sa figure était masquée ; le villageois, dans sa terreur, ne put distinguer les traits du mort, si toutefois c'en était un ; mais s'il est vrai qu'il y eût une étoile sur sa poitrine, tel est le signe que portent les chevaliers, et l'on sait qu'Ezzelin en avait une dans la nuit qui précéda cette matinée. Si c'est ainsi qu'il a péri, Dieu veuille avoir son âme ! On n'a pu découvrir son corps ; les vagues l'ont porté dans l'Océan, et la charité porte à croire que Lara fut étranger à sa mort[1].

XXV.

Et Kaled, — Lara, — Ezzelin ne sont plus, tous trois privés de pierre funéraire. Tous les efforts ont été vains pour éloigner la première du lieu où le sang de son chef avait coulé ; la douleur, il est vrai, avait abattu cette âme trop fière ; elle versait peu de larmes ; ses plaintes n'étaient jamais bruyantes ; mais voulait-on l'arracher de cette place où elle se figurait presque le voir encore, elle devenait furieuse, ses yeux étincelaient comme ceux d'une tigresse à qui on enlève ses petits ; si on la laissait consumer en ce lieu ses journées solitaires, elle passait son temps à s'entretenir avec des êtres fantastiques, tels que les enfante le cerveau agité de la douleur, et leur adressait ses tendres

plaintes; elle s'asseyait sous l'arbre où ses genoux avaient soutenu sa tête; là, elle croyait le voir encore dans la posture où elle l'avait vu tomber, et se rappelait ses paroles, ses regards, son étreinte mourante; elle avait coupé sa chevelure d'ébène qu'elle conservait précieusement dans son sein, d'où elle la retirait souvent pour en essuyer la terre et étancher le sang de la blessure d'un fantôme. Elle lui faisait des questions et répondait pour lui, puis se levait brusquement et lui faisait signe de fuir devant un spectre imaginaire, puis s'asseyait au pied d'un tilleul et cachait son visage dans ses mains amaigries, ou traçait sur le sable des caractères inconnus. — Cela ne pouvait durer longtemps. Elle repose à côté de celui qu'elle aima; son secret, elle ne l'a dit à personne; son amour, elle ne l'a que trop bien prouvé.

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

[1] L'incident dont il est question dans cette strophe fut suggéré à lord Byron par le récit de la mort du duc de Gandia. Burchard nous en a transmis les détails les plus dramatiques, dont voici la substance :

« Le 8 juin, le cardinal de Valenza et le duc de Gandia, fils du pape, soupaient avec leur mère Vanozza près de l'église Saint-Pierre-aux-Liens. Plusieurs autres personnes étaient présentes à ce festin. L'heure du départ approchant, le cardinal rappela à son frère qu'il était temps de retourner au palais apostolique. Ils montèrent sur leurs chevaux, ou plutôt sur leurs mules, suivis d'une faible escorte, et marchèrent ensemble jusqu'au palais du cardinal Sforza. Là, le duc informa le cardinal qu'avant de se rendre chez lui, il avait une visite amoureuse à faire. Il renvoya donc toute sa suite, excepté son *staffero* et une personne masquée qui était venue lui rendre visite pendant le souper, et depuis un mois ou environ se rendait chaque jour au palais apostolique. Il mit cette personne en croupe sur sa mule, et s'avança dans la rue des Juifs. Là, il quitta son domestique, lui ordonnant de l'attendre une certaine heure; après quoi il pouvait retourner au palais. Or, cette nuit-là, le duc fut assassiné, et son corps jeté dans la rivière. Son domestique fut également assailli et mortellement blessé. En vain chercha-t-on à le sauver : sa situation était si désespérée, qu'il ne put donner aucun renseignement sur le meurtre de son maître. Au matin, les serviteurs du duc, ne le voyant pas paraître, commencèrent à s'alarmer, et un d'eux informa le pontife de l'excursion de ses fils et de l'absence du duc. Le pape fit peu d'atten-

tion à cette nouvelle : il conjectura que le duc avait été attiré par quelque courtisane pour passer la nuit avec elle, et que, n'osant pas quitter la maison en plein jour, il attendait la nuit pour revenir chez lui. Cependant, lorsque le soir arriva, et qu'il se vit trompé dans son attente, il tomba dans une profonde anxiété, et commença à faire interroger différentes personnes pour obtenir des renseignements. Parmi ces derniers était un homme nommé Giorgio Schiavoni, qui, ayant déchargé du bois de charpente de son bateau sur le rivage, était resté à bord pour le veiller. Ayant été interrogé pour savoir s'il n'avait pas vu jeter quelqu'un dans la rivière la nuit précédente, il répondit qu'il avait vu deux hommes à pied qui débouchèrent de la rue, et regardèrent attentivement autour d'eux pour observer si personne ne passait. Ne rencontrant personne, ils s'en allèrent; et quelque temps après deux autres revinrent, et se mirent de nouveau à observer les lieux; puis ils donnèrent le signal à leur compagnon. Alors s'avança un homme monté sur un cheval blanc, ayant derrière lui un cadavre dont la tête et les bras pendaient d'un côté, et les pieds de l'autre; les deux personnes à pied soutenaient le corps pour l'empêcher de tomber. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'à l'endroit où l'égout de la ville se décharge dans la rivière, et, tournant la tête du cheval vers le fleuve, les deux personnes prirent le cadavre par la tête et les pieds, et, réunissant toutes leurs forces, le précipitèrent dans les flots. La personne à cheval leur demanda s'ils avaient fini; à quoi ils répondirent : *Signor, si.* Il se tourna alors vers le fleuve, et, voyant un manteau emporté par le courant, il demanda quel était cet objet blanchâtre. On lui répondit que c'était le manteau. Alors l'un d'eux jeta des pierres, et le fit s'enfoncer. Les délégués du pontife reprochant à Giorgio de n'avoir rien révélé au gouverneur, celui-ci répondit qu'il avait vu dans sa vie plus de cent cadavres jetés ainsi dans la rivière à la même place, et qu'on n'avait jamais fait d'enquête sur ces événements; qu'en conséquence, il avait regardé cela comme un fait sans importance. On rassembla aussitôt les pêcheurs et les matelots, et on leur ordonna de fouiller la rivière. La nuit d'après, ils trouvèrent le corps du duc. Ses habits étaient intacts; il avait trente ducats dans sa bourse. Il était percé de neuf blessures : une à la gorge, et les autres à la tête et sur tout le corps. Lorsque le pontife apprit que son fils avait ainsi été massacré et jeté dans la rivière, il s'abandonna à toute sa douleur, et, s'enfermant dans sa chambre, pleura amèrement. Le cardinal de Ségovie et plusieurs autres amis du pape restèrent à la porte sans pouvoir être admis. Depuis le mercredi soir jusqu'au samedi suivant, le pape ne prit point de nourriture, et ne dormit point depuis le jeudi matin jusqu'au jeudi d'après. Cependant, cédant aux prières de ses amis, il commença à réprimer sa douleur, et consentit à ne pas porter préjudice à sa propre santé en n'écoutant que son propre chagrin. » (*Histoire de Léon X,* par Roscode, p. 265, t. Ier.)

MÉLODIES HÉBREUSES.

AVERTISSEMENT.

Les poëmes suivants furent composés, à la demande de mon ami l'honorable Douglas Kinnaird, pour faire partie d'un choix de mélodies hébreuses. Ils ont été publiés avec la musique, arrangée par MM. Braham et Nathan.

Janvier 1815.

ELLE MARCHE DANS SA BEAUTÉ [1].

I.

Elle marche dans sa beauté, semblable à la nuit des climats sans nuages et des cieux étoilés; tout ce qu'ont de plus beau la lumière et l'ombre est réuni dans ses traits et dans ses yeux, brillant de ces molles et tendres clartés que refuse le ciel à la splendeur du jour.

II.

Une ombre de plus, un rayon de moins diminuerait de moitié cette grâce ineffable qui ondoie dans les tresses de sa noire chevelure, ou éclaire doucement ce visage où des pensées d'une sérénité suave annoncent combien est pure cette demeure, combien elle leur est chère.

III.

Et sur cette joue, et sur ce front si doux, si calme, si éloquent, ce sourire séduisant, ces teintes animées, annoncent des jours passés dans la vertu, une âme en paix avec tous, un cœur dont l'amour est innocent!

LA HARPE DU ROI-POETE.

I.

La harpe du roi-poëte, du chef des peuples, du bien-aimé du ciel, cette harpe que tu avais sanctifiée, ô musique! à qui tu avais donné des sons tirés des profondeurs de ton âme, et que tu ne pouvais entendre sans pleurer, que tes pleurs redoublent, ses cordes sont brisées! Elle adoucissait

les hommes au cœur d'airain; elle leur donnait des vertus qu'ils n'avaient pas; nulle oreille si insensible, nulle âme si froide qui ne s'émût, qui ne s'embrasât à ses sons; et la harpe de David était devenue plus puissante que son trône!

II.

Elle disait les triomphes de notre roi; elle glorifiait notre Dieu et lui portait notre hommage; elle faisait résonner nos vallées joyeuses; les cèdres s'inclinaient; les montagnes tressaillaient; ses sons montaient vers le ciel et y demeuraient! Depuis, on a cessé de l'entendre sur la terre; mais à la voix de l'Amour et de la Dévotion sa mère, l'âme s'éveille encore et déploie ses ailes, écoutant des sons qui semblent venir du ciel, et bercée par des rêves que ne peut interrompre la clarté du jour.

SI LA-HAUT NOUS AIMONS ENCORE.

I.

Si là-haut nous aimons encore, si dans ce monde situé par delà les limites du nôtre le cœur conserve sa tendresse, si les yeux y sont les mêmes, sauf les larmes,—qu'il serait doux d'habiter ces sphères inconnues! qu'il serait doux de mourir à l'instant même! de s'envoler loin de la terre et de voir toutes nos craintes s'absorber dans ta lumière, ô éternité!

II.

Il doit en être ainsi : ce n'est pas pour nous que nous tremblons au bord de la tombe, et que, nous efforçant de franchir le gouffre, nous nous retenons aux derniers liens de l'existence. Ah! croyons que dans cet avenir le cœur retrouvera les cœurs qu'il aima, qu'ils se désaltéreront ensemble aux ondes immortelles et seront inséparablement unis.

LA SAUVAGE GAZELLE.

I.

La sauvage gazelle peut bondir avec joie sur les collines de Juda, et s'abreuver à tous les ruisseaux qui arrosent le

saint territoire; elle peut déployer son agilité aérienne, et son brillant regard peut reluire de fierté et de joie.

II.

Ici, Juda a vu des pas aussi agiles, des yeux plus brillants, et, dans ces lieux témoins d'un bonheur qui n'est plus, de plus belles habitantes. Les cèdres se balancent sur le Liban; mais les vierges de Juda, au port plus majestueux encore, elles sont parties!

III.

Les palmiers qui ombragent ces plaines sont plus heureux que la race dispersée d'Israël; car, prenant racine dans le sol, ils y demeurent et y déploient leur grâce solitaire : ils ne peuvent quitter le lieu qui les a vus naître; ils ne pourraient vivre sur un autre sol.

IV.

Mais nous, il nous faut errer, malheureux et flétris; il nous faut mourir en terre étrangère; et là où sont les cendres de nos pères, peut-être les nôtres ne reposeront jamais : il ne reste plus une pierre de notre temple, et la dérision est assise sur le trône de Solyme.

AH! PLEUREZ SUR CEUX QUI PLEURENT.

I.

Ah! pleurez sur ceux qui pleurent au bord des fleuves de Babylone, dont les autels sont déserts et la patrie un songe; pleurez sur la harpe brisée de Juda; pleurez; — où habitait leur Dieu habitent ceux qui n'ont point de Dieu!

II.

Où lavera Israël ses pieds ensanglantés? Quand Sion reprendra-t-elle ses chants si doux? Quand la mélodie de Juda réjouira-t-elle encore les cœurs qui battaient à sa voix céleste?

III.

Tribus aux pieds errants, aux cœurs fatigués, comment vous envoler? où trouverez-vous un lieu de repos? le ramier a son nid, le renard sa tanière; tout homme a une patrie; — Israël n'a qu'une tombe.

SUR LES RIVES DU JOURDAIN.

I.

Sur les rives du Jourdain errent les chameaux de l'Arabe. Si on voit sur sa colline prier les sectateurs des faux dieux, l'adorateur de Baal s'incline sur le mont Sinaï; et cependant, là, — là même, — ô Dieu! tu laisses dormir ton tonnerre!

II.

Là — où ton doigt écrivit sur les tables de pierre, là — où brilla ton ombre aux regards de ton peuple, ta gloire enveloppée dans son vêtement de feu, toi que nul vivant ne peut voir sans mourir!

III.

Oh! dans l'éclair fais étinceler ton regard; arrache la lance à la main brisée de l'oppresseur. Combien de temps encore les tyrans fouleront-ils ton sol? Combien de temps, ô Dieu! ton temple restera-t-il sans culte?

LA FILLE DE JEPHTÉ.

I.

O mon père! — puisque notre pays et notre Dieu demandent que ta fille expire, puisque ta victoire fut achetée par ton vœu, — frappe ce sein nu que je te présente!

II.

Mes chants de deuil ont cessé; les montagnes ne doivent plus me revoir. Immolée par la main que j'aime, le coup sera pour moi sans douleur.

III.

Et n'en doute pas, ô mon père! — le sang de ton enfant est pur comme la bénédiction que j'implore avant qu'il coule, comme la dernière pensée qui adoucit ma dernière heure.

IV.

Laisse là les lamentations des vierges de Solyme; que rien ne trouble la fermeté du juge et du héros. J'ai gagné

pour toi la grande bataille; mon père et mon pays sont libres!

V.

Quand ce sang que j'ai reçu de toi aura jailli, quand la voix que tu aimes sera muette, que ma mémoire soit encore ton orgueil, et n'oublie pas que j'ai souri en mourant!

O BEAUTÉ RAVIE DANS TA FLEUR!

I.

O beauté ravie dans ta fleur! un lourd tombeau ne pèsera pas sur toi; mais sur ton gazon fleuriront les roses, prémices de l'année, et le sauvage cyprès y balancera son doux et mélancolique ombrage.

II.

Et souvent aux bords des flots bleus de cette onde murmurante, la Douleur viendra incliner sa tête, et, nourrissant sa pensée de longues rêveries, elle ne quittera qu'à regret ce lieu, et y marchera doucement, l'insensée! comme si le bruit de ses pas pouvait troubler le repos des morts!

III.

Écartons tout cela! nous savons que les larmes sont vaines, que la mort n'écoute ni n'entend nos douleurs. Cela nous empêchera-t-il de nous plaindre? y aura-t-il une larme de moins? Et toi-même — qui me dis d'oublier, ton visage est pâle, tes yeux sont humides.

MON AME EST SOMBRE.

I.

Mon âme est sombre; — oh! hâte-toi de faire résonner la harpe que je puis encore entendre; et que sous tes doigts gracieux ses touchants murmures viennent caresser mon oreille; s'il me reste au fond du cœur une espérance chérie, elle s'éveillera au charme de ses accords; si mes yeux ont encore une larme, elle coulera, et cessera de brûler mon cerveau.

II.

Mais que ta mélodie soit mélancolique et grave, que tes

premiers accents ne respirent pas la gaieté : je te le dis, ménestrel, il faut absolument que je pleure, ou ce cœur gros de tristesse va se briser; car il a été nourri dans la douleur, et depuis longtemps il souffre dans le silence et l'insomnie. Le moment de sa plus grande souffrance est arrivé ; il faut qu'il éclate — ou cède au charme de l'harmonie.

JE TE VIS PLEURER.

I.

Je te vis pleurer; une grosse larme apparut brillante sur ton œil d'azur; il me sembla voir une goutte de rosée sur une violette; je te vis sourire,—auprès de toi le saphir perdit son éclat; il ne put rivaliser avec les vivants rayons qui emplirent ton regard.

II.

Comme les nuages reçoivent du soleil une teinte harmonieuse et foncée, que peut à peine effacer l'ombre du soir qui s'approche, c'est ainsi que tes sourires communiquent leur joie pure à l'esprit le plus sombre; leurs rayonnantes clartés laissent après elles une teinte lumineuse qui continue à éclairer le cœur.

TES JOURS SONT FINIS.

I.

Tes jours sont finis, ta renommée commence; les chants de ta patrie racontent les triomphes du fils de son choix, le carnage dont fuma son épée, les exploits qu'il a accomplis, les victoires qu'il a remportées, la liberté qu'il a reconquise.

II.

Tu es tombé; mais tant que nous serons libres tu ne connaîtras pas la mort! Le sang généreux que tu as versé dédaigna d'abreuver la terre : c'est lui qui circule dans nos veines, c'est ton âme que nous respirons.

III.

Ton nom, quand nous chargerons l'ennemi, sera notre

cri de guerre! ta mort, le sujet des chants que les voix de nos vierges entonneront en chœur! Des larmes seraient une insulte à ta gloire; nous ne te pleurerons pas!

CHANT DE SAUL AVANT SA DERNIÈRE BATAILLE.

I.

Chefs et guerriers! si la flèche ou l'épée me perce en guidant au combat l'armée du Seigneur, que le cadavre d'un roi n'arrête pas votre marche; plongez votre acier dans le cœur des enfants de Gath!

II.

Toi qui portes mon arc et mon bouclier, si tu vois les soldats de Saül reculer devant l'ennemi, étends-moi sanglant à tes pieds! Que je subisse le destin qu'ils n'ont osé affronter.

III.

Adieu aux autres; mais ne nous séparons pas, héritier de mon trône, fils de mon cœur. Brillant est le diadème, sans limites la puissance, ou royale la mort qui nous attend aujourd'hui!

SAUL.

I.

Toi dont la magie peut évoquer les morts, fais apparaître le prophète à mes regards. « Samuel, lève ta tête du cercueil! Roi, regarde le fantôme du prophète! La terre s'entr'ouvrit: il était debout au milieu d'un nuage: s'écartant de son linceul, la lumière changeait de couleur. La mort était peinte dans ses yeux fixes et vitreux; sa main était flétrie et ses veines desséchées; les os de ses pieds, réduits et décharnés, brillaient d'une effrayante blancheur. De ces lèvres immobiles, de ce corps qu'aucune respiration n'animait, sortit une voix creuse semblable au bruit d'un vent souterrain. Saül, à cette vue, tomba à terre comme tombe le chêne soudainement frappé de la foudre.

II.

« Qui trouble mon sommeil? Quel est-il celui qui évoque

les morts? Est-ce toi, ô roi? Regarde ces membres dépourvus de sang et glacés : ils sont à moi; c'est ainsi que seront les tiens demain quand tu seras venu me rejoindre. Avant la fin du jour qui s'approche, ainsi seras-tu, ainsi ton fils. Adieu, mais seulement pour un jour, puis nous mêlerons nos poussières. Toi et ta race, vous serez gisants et percés par les flèches d'un grand nombre d'arcs; et le glaive qui est à ton côté, ta main le tournera contre ton cœur. Sans couronne, sans vie, sans tête, tomberont le fils et le père, la maison de Saül.

TOUT EST VANITÉ.

I.

Gloire, sagesse, amour, puissance, étaient mon partage; j'avais la santé et la jeunesse; les vins les plus rares emplissaient ma coupe, des formes charmantes me prodiguaient leurs caresses; j'échauffais mon cœur au soleil de la beauté, et sentais mon âme s'allanguir; tout ce que la terre peut donner de splendeur royale, tout ce qu'un mortel peut en désirer, je l'avais.

II.

Je cherche dans ma mémoire quels sont les jours que je pourrais consentir à revivre au prix de tout ce que cette vie et cette terre ont de plus séduisant. Nul jour ne s'est levé, nulle heure ne s'est écoulée d'un plaisir sans amertume, et nul joyau ne parait ma puissance qui ne fût douloureux autant qu'il était brillant.

III.

Avec de l'adresse et des charmes on rend inoffensif le serpent des campagnes; mais celui qui s'enlace autour du cœur, oh! qui a la puissance de le charmer? Il n'écoute point la voix de la sagesse; l'harmonie ne peut rien sur lui; mais son dard ne cesse de percer l'âme condamnée à endurer ce supplice.

QUAND LE FROID DE LA MORT ENVELOPPE CETTE ARGILE SOUFFRANTE.

I.

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle? Elle ne peut mourir, elle ne peut rester; mais elle part en laissant derrière elle son obscure poussière. Alors, dégagée du corps, suit-elle dans les cieux la route de chaque planète, ou remplit-elle à la fois les royaumes de l'espace, œil universel à qui tout se découvre?

II.

Éternelle, illimitée, toujours nouvelle, pensée invisible, mais qui voit tout; tout ce que renferment la terre et le ciel sera présent à son regard et à son souvenir. Tous ces faibles et obscures vestiges du passé, que la mémoire a peine à retenir, l'âme les embrasse d'un coup d'œil, et tout ce qui fut lui apparaît à la fois.

III.

Son regard remontera à travers le chaos avant que la création eût peuplé la terre, et, pénétrant aux limites du ciel le plus lointain, le suivra jusqu'aux lieux où commence son cours. Évoquant devant elle tout ce que l'avenir doit créer ou détruire, sa vue s'étendra sur tout ce qui sera; elle verra s'éteindre les soleils, s'écrouler les systèmes, immobile elle-même dans son éternité.

IV.

Au-dessus de l'amour, de l'espérance, de la haine, ou de la crainte, elle vivra pure et sans passion : un siècle fuira pour elle comme une année terrestre; ses années auront la durée d'un moment. Toujours, toujours, sans avoir besoin d'ailes, sur tout, à travers tout, volera sa pensée; objet éternel et sans nom, ayant oublié ce que c'est que de mourir.

VISION DE BALTHAZAR.

I.

Le roi était sur son trône; les satrapes remplissaient la

salle du festin. Mille lampes brillantes éclairaient le splendide banquet; mille coupes d'or, estimées divines dans Juda, — les vases de Jéhovah contenaient le vin du Gentil qui n'a pas de Dieu.

II.

A cette même heure, dans cette même salle, on vit paraître sur le mur les doigts d'une main qui écrivait comme sur du sable; c'étaient les doigts d'un homme; — une main solitaire parcourait les lettres, et les traçait comme une baguette.

III.

A cette vue, le monarque tressaillit et fit cesser les réjouissances; son visage devint pâle, et tremblante sa voix. « Qu'on fasse venir les hommes de science, les plus sages de la terre; qu'ils expliquent les paroles effrayantes qui troublent notre royale joie. »

IV.

Ils sont bons les prophètes de la Chaldée; mais ici échoua leur habileté, et les lettres inconnues restèrent inexpliquées, terribles; et les vieillards de Babylone sont sages et savants, mais en cette occasion leur sagesse fut inutile, ils regardèrent — et restèrent confondus.

V.

Un captif dans le pays, un étranger, un jeune homme, entendit les ordres du roi; il comprit le sens de ces mots mystérieux. Tout autour les lampes brillaient, la prophétie était là devant ses yeux; il la lut cette nuit-là; — le lendemain prouva qu'elle était vraie.

VI.

« La tombe de Balthazar est prête; la fin de son royaume est venue; lui-même a été pesé dans la balance; argile méprisable, il a été trouvé trop léger. Le linceul sera son manteau royal, la pierre funèbre son dais; le Mède est à ses portes! le Persan sur son trône! »

SOLEIL DE CEUX QUI NE DORMENT PAS.

Soleil de ceux qui ne dorment pas! astre mélancolique!

dont la tremblante clarté luit à travers les larmes, et nous fait voir les ténèbres que tu ne peux dissiper, comme tu ressembles au bonheur qui a laissé un profond souvenir! Ainsi luit le passé, cette lumière des anciens jours, dont les rayons impuissants brillent sans échauffer; nocturne lumière que contemple la douleur qui veille; lueur distincte, mais lointaine, — claire, — mais si froide!

SI J'AVAIS UN COEUR FAUX COMME TU LE PENSES.

I.

Si j'avais un cœur faux comme tu le penses, je n'aurais pas eu besoin d'errer loin de la Galilée; je n'avais qu'à abjurer ma croyance pour effacer la malédiction qui est, dis-tu, le crime de ma race.

II.

Si le méchant ne triomphe jamais, alors Dieu est avec toi! Si l'esclave est le seul qui pèche, tu es libre et sans tache! Si l'exilé sur la terre est proscrit là-haut, vis dans ta foi; moi, je veux mourir dans la mienne.

III.

Pour cette foi, j'ai perdu plus que tu ne peux me donner, comme le sait le Dieu qui permet que tu prospères; dans sa main sont mon cœur et mon espérance, — et dans la tienne, la contrée et la vie que pour lui j'abandonne.

REGRETS D'HÉRODE APRÈS LA MORT DE MARIAMNE [1].

I.

O Mariamne! le cœur qui fit verser ton sang saigne maintenant pour toi; la vengeance est étouffée par la douleur, et le délire du remords succède à la fureur. O Mariamne! où es-tu? Tu ne peux entendre mon amère justification, et si tu le pouvais, — tu me pardonnerais maintenant, dût le ciel rester sourd à ma prière.

II.

Est-elle donc morte? — Ont-ils donc osé obéir à la fré-

nésie de ma jalouse démence? Ma colère a porté l'arrêt de mon désespoir. Le glaive qui l'a frappée se balance au-dessus de ma tête. — Mais tu es froide et glacée, femme adorée dont je suis l'assassin! Et c'est vainement que mon sombre cœur soupire après celle qui plane là-haut solitaire, et laisse ici mon âme indigne d'être sauvée.

III.

Elle n'est plus, celle qui partagea mon diadème; elle est morte, emportant mon bonheur dans la tombe. J'ai arraché de la tige de Juda cette fleur qui ne s'épanouissait que pour moi. A moi le crime, à moi l'enfer, à moi l'éternelle désolation du cœur; je les ai trop méritées ces tortures qui me consument sans relâche.

SUR LE JOUR DE LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR TITUS.

I.

Du sommet de la dernière colline d'où l'on découvre ton temple, jadis sacré, je te vis, ô Sion! quand tu tombas au pouvoir de Rome: c'était ton dernier soleil qui se couchait, et les flammes de ta ruine se reflétèrent dans le dernier regard que je fixai sur tes remparts.

II.

Je cherchai des yeux ton temple; je cherchai le toit de mes pères, et un moment j'oubliai mon prochain esclavage; je n'aperçus que le feu de la mort qui dévorait ton sanctuaire, et les bras enchaînés qui rendaient la vengeance inutile.

III.

Que de fois cette colline où j'étais spectateur avait réfléchi l'éclat des derniers rayons du soleil, pendant que moi, assis sur la hauteur, je regardais la lumière descendre le long de la montagne étincelante qui dominait ton temple!

IV.

C'était sur cette même montagne que je me trouvais alors; mais je ne fis pas attention à la clarté mourante du crépuscule. Oh! que n'ai-je vu briller à sa place la lumière

de la foudre, et le tonnerre éclater sur la tête du vainqueur!

V.

Mais les dieux des païens ne profaneront jamais le sanctuaire où daigna régner Jéhovah; et tout dispersé et méprisé que soit ton peuple, toi seul, ô Père! seras l'objet de notre culte.

ASSIS AU BORD DES FLEUVES DE BABYLONE.

I.

Assis au bord des fleuves de Babylone, nous pleurions au souvenir de ce jour où notre ennemi, rouge de sang et de carnage, fit sa proie des hauts lieux de Solyme; où les filles désolées de Sion, les yeux en pleurs, se virent au loin dispersées.

II.

Pendant que nous regardions avec tristesse couler à nos pieds ces flots libres d'entraves, nos vainqueurs nous ont demandé des chants; mais non, jamais l'étranger n'obtiendra de nous ce triomphe! Que ma main soit séchée avant que ma harpe résonne pour l'ennemi de Sion.

III.

Cette harpe est suspendue au saule. O Jérusalem! il faut que ses sons soient libres; c'est le seul gage que m'ait laissé de toi le jour qui a vu finir ta gloire, et jamais je ne mêlerai ses accords à la voix de nos spoliateurs.

LA DESTRUCTION DE SENNACHÉRIB.

I.

L'Assyrien s'est élancé sur nous comme le loup sur un troupeau; et ses cohortes étincelaient de pourpre et d'or; et leurs lances brillaient comme les étoiles dans la mer lorsque, la nuit, elle roule ses vagues d'azur sur le rivage de Galilée.

II.

Nombreuses comme les feuilles des forêts quand l'été

déploie sa verdure, parurent au coucher du soleil les bannières de cette armée; comme les feuilles des forêts lorsqu'a soufflé l'automne, cette armée, le lendemain, fut flétrie et dispersée.

III.

Car l'ange de la mort déploya ses ailes sur le vent et souffla en passant à la face de l'ennemi; et les yeux des soldats endormis furent glacés par le froid de la mort, et leurs cœurs battirent une fois encore, puis se turent pour jamais!

IV.

Et là gisait le coursier avec ses naseaux ouverts, mais ils n'étaient plus soulevés par le souffle de son orgueil: et l'écume de son agonie blanchissait le gazon, froide comme celle que déposent les vagues sur les roches où elles se brisent.

V.

Là gisait le cavalier, le visage décomposé et pâle, la rosée sur son front et la rouille sur sa cuirasse; et les tentes étaient silencieuses, les bannières abandonnées, les lances couchées par terre, les clairons muets.

VI.

Et les veuves d'Assur font retentir leurs gémissements, et dans le temple de Baal les idoles sont brisées, et la puissance des Gentils, sans que le glaive l'ait frappée, s'est fondue comme la neige sous le regard du Seigneur.

UN ESPRIT PASSA DEVANT MOI.

(EXTRAIT DE JOB.)

I.

Un esprit passa devant moi: je vis sans voile la face de l'Immortalité. — Un profond sommeil fermait tous les yeux, excepté les miens. — Et elle était là, devant moi, — sans forme, — mais divine: le long de mes os, ma chair effrayée tressaillit; mes cheveux humides se dressèrent, et une voix parla ainsi:

II.

« L'homme est-il plus juste que Dieu? L'homme est-il plus pur que celui devant qui les séraphins eux-mêmes sont faillibles? Créatures d'argile! — vains habitants de la poussière! l'insecte vous survit, et êtes-vous plus justes? Choses d'un jour! vous êtes flétries avant que la nuit vienne, inattentives et aveugles à l'inutile lumière de la sagesse! »

NOTES.

[1] Ces stances furent écrites par lord Byron en revenant d'un bal où il avait vu madame (aujourd'hui lady) Wilmot Horton, femme du gouverneur de Ceylan. Ce jour-là, mistriss W. H. parut tout en larmes avec de nombreuses paillettes sur ses vêtements.

[2] Mariamne, femme d'Hérode le Grand, ayant été soupçonnée d'infidélité par son mari, fut mise à mort. C'était une femme d'une beauté sans égale et d'un puissant génie. Son malheur fut d'avoir été aimée jusqu'à la frénésie par un homme qui avait plus ou moins trempé dans le meurtre de son grand-père, de son père, de son frère et de son oncle, et qui avait à deux fois ordonné qu'on la sacrifiât dans le cas où lui-même viendrait à périr. Peu après cet acte de cruauté, Hérode fut poursuivi par le fantôme de Mariamne, jusqu'à ce que le désordre de son esprit troublât sa santé et le mît au tombeau. MILLMAN.

LE SIÉGE DE CORINTHE[1].

A JOHN HOBHOUSE, ESQ.,

CE POEME EST DÉDIÉ PAR SON AMI.

AVERTISSEMENT.

22 janvier 1816.

En 1715, la grande armée des Turcs, sous le premier vizir, voulant s'ouvrir un passage au cœur de la Morée et former le siége de Napoli di Romani, la plus forte place du pays, jugea qu'il valait mieux commencer par assiéger Corinthe; en conséquence, ils livrèrent plusieurs assauts. La garnison se trouvait affaiblie, et le gouverneur, voyant qu'il était impossible de résister à des forces aussi considérables, songea à capituler; mais pendant les pourparlers, le feu prit par accident dans le camp des Turcs à un magasin de poudre, dont l'explosion causa la mort de cinq à six cents infidèles. Cet événement donna une telle exaspération aux Turcs, qu'ils refusèrent toute espèce d'accommodement, donnèrent l'assaut avec impétuosité, emportèrent la ville et massacrèrent le gourverneur Minotti et toute la garnison. Ceux qui furent épargnés restèrent prisonniers de guerre; parmi eux se trouvait Antonio Bembo, provéditeur extraordinaire.

Histoire des Turcs, t. III, p. 151.

LE SIÉGE DE CORINTHE.

En l'an de grâce dix-huit cent dix, nous étions une société de gais pèlerins qui voyagions par terre et par mer. Oh! nous n'engendrions pas la mélancolie; passant les rivières à gué, gravissant les hautes collines, nous ne donnions pas à nos chevaux un seul jour de répit; souvent une caverne ou un hangar nous servit de chambre à coucher; sur le lit le plus dur nous dormions d'un profond somme;

enveloppés dans notre rude capote, sur le plancher plus rude encore de notre barque agile, ou étendus sur la grève, ayant les selles de nos chevaux pour oreillers, nous nous réveillions le lendemain frais et dispos; nous donnions libre carrière à nos pensées et à nos paroles, nous avions la santé, nous avions l'espérance, nous avions les fatigues, les contre-temps des voyages, mais point de chagrin; nous comptions parmi nous des gens de tous les pays, de toutes les religions: — il y en avait qui disaient leur rosaire; les uns professaient le culte de la mosquée, les autres de l'église, et quelques-uns, si je ne me trompe, n'en professaient aucun : à tout prendre, on eût cherché bien loin. qu'on n'eût pu trouver une réunion plus mélangée ni plus joyeuse.

Mais il en est qui sont morts, d'autres sont partis, d'autres sont dispersés au loin et solitaires; d'autres sont dans les rangs des rebelles, sur ces collines qui dominent les vallées de l'Épire, aux lieux où la liberté se réfugie encore de temps à autre, et venge dans le sang les maux de l'oppression; d'autres sont dans des contrées lointaines, d'autres enfin sont inquiets et agités dans leur patrie; mais jamais, oh! non, jamais, nous ne nous réunirons encore pour voyager et nous égayer ensemble.

Mais ces rudes journées se sont gaiement passées, et maintenant qu'elles coulent pour moi lentes et monotones, mes pensées, comme les hirondelles, rasent la surface des mers, et, voyageur ailé, me transportent de nouveau à travers cieux et champs; voilà ce qui fait que ma Muse s'éveille, et que souvent, trop souvent, j'invite à me suivre au loin le petit nombre de ceux qui veulent bien souffrir mes vers. Etranger, — veux-tu m'accompagner maintenant, et t'asseoir avec moi au sommet de l'Acro-Corinthe?

I.

Bien des générations ont passé sur Corinthe; elle a essuyé le souffle de la tempête et de la guerre; pourtant

Corinthe est debout encore, forteresse dressée aux mains de la liberté. La fureur des ouragans, le choc des tremblements de terre ont laissé intact son roc blanchissant, clef de pierre d'une contrée qui, toute déchue qu'elle soit, conserve toute sa fierté sur cette colline; limite placée entre deux mers qui, roulant à droite et à gauche leurs flots pourprés, comme si elles allaient se combattre, s'arrêtent et laissent à ses pieds expirer leur colère. Mais si tout le sang versé sous ses remparts depuis le jour qui vit mourir le frère de Timoléon, ou celui qui éclaira la déroute du despote de la Perse, jaillissait tout à coup de la terre qui en fut abreuvée, Corinthe verrait bientôt cette mer de sang franchir l'inutile barrière de son isthme; ou si l'on pouvait réunir les ossements de tous ceux que le glaive y a moissonnés, cette pyramide rivale, s'élevant sous ce ciel transparent, dépasserait en hauteur l'Acropolis, qui semble caresser les nuages de son front couronné de tours [2].

II.

Sur la cime sombre du Cithéron brille l'éclat de deux fois dix mille lances; de là, dans toute l'étendue de la plaine de l'isthme, de l'un à l'autre rivage, la tente est dressée, le croissant étincelle le long des lignes belliqueuses des musulmans; là s'avancent les spahis [3] basanés, sous le commandement de leurs pachas barbus. Aussi loin que la vue peut s'étendre, la plage est couverte de cohortes en turban; le chameau de l'Arabe s'agenouille; le Tartare fait caracoler son coursier; le Turcoman a quitté son troupeau [4] pour ceindre le cimeterre; le tonnerre de l'artillerie fait taire le mugissement des flots. La tranchée est ouverte; le souffle du canon donne des ailes aux globes sifflants de la mort; à chaque instant des fragments se détachent des murailles ébranlées par le pesant boulet, et du haut des remparts, au milieu des nuages de fumée et de poussière, un feu redoutable et bien nourri répond aux sommations des infidèles.

III.

Mais celui qui se tient le plus près des remparts et en presse la chute avec le plus d'ardeur, versé dans la science funeste de la guerre plus qu'aucun des fils d'Othman, et d'un courage aussi fier que le fut jamais un chef vainqueur sur le champ du carnage; celui qu'on voit presser les flancs de son coursier, voler de rang en rang et d'exploits en exploits, repousser les sorties des assiégés et rallier les musulmans en fuite; ou qui, lorsqu'une batterie bien défendue est demeurée imprenable, met courageusement pied à terre, et rend une nouvelle vigueur aux soldats qui ralentissaient leur feu; le premier, le plus ardent des guerriers que le sultan de Stamboul s'enorgueillit de compter dans cette armée, soit qu'il conduise ses bataillons à l'ennemi, qu'il ajuste le tube meurtrier, qu'il manie la lame, ou fasse décrire un cercle rapide à son redoutable cimeterre, — c'est Alp, le renégat de l'Adriatique!

IV.

Il est né à Venise, — d'une famille illustre; mais récemment exilé de sa patrie, il porte contre ses concitoyens ces armes dont ils lui ont enseigné l'usage, et maintenant son front rasé est ceint d'un turban. A travers mille vicissitudes, Corinthe, ainsi que la Grèce, avait enfin passé sous la domination de Venise; et là, sous ses remparts, dans les rangs des ennemis de la Grèce et de Venise, il combattait avec toute l'ardeur d'un converti nouveau et fervent qui sent bouillonner dans son cœur le souvenir de mille injures. Venise avait cessé d'être pour lui ce qu'autrefois elle se glorifiait d'être, « Venise la libre, » et dans le palais de Saint-Marc, des délateurs ténébreux avaient confié à « la gueule du Lion » une accusation anonyme dirigée contre lui : il eut le temps de fuir et de sauver sa vie, pour en passer le reste au milieu des camps; c'est alors qu'il apprit à sa patrie à regretter sa perte : vainqueur de la croix, il l'abaissa devant le croissant, et chercha dans les combats la vengeance ou la mort.

V.

Coumourgi [5], — celui dont la dernière scène orna le triomphe d'Eugène, alors que sur la plaine sanglante de Carlowitz, le dernier et le plus redoutable de ceux qui succombèrent, il mourut sans regretter la vie, mais en maudissant la victoire des chrétiens; — Coumourgi, — ne durera-t-elle pas la gloire de ce dernier conquérant de la Grèce, jusqu'à ce que des mains chrétiennes aient rendu aux Grecs la liberté que Venise leur donna naguère? Un siècle s'est écoulé depuis qu'il a rétabli la domination musulmane, et maintenant il commande l'armée des Ottomans, il a placé à la tête de l'avant-garde Alp, qui a justifié cette confiance par plus d'une cité réduite en cendres, et prouvé par plus d'un exploit de mort combien son cœur est affermi dans sa foi nouvelle.

VI.

Les remparts commencent à faiblir; l'artillerie les foudroie sans relâche; les batteries envoient sur les créneaux une pluie continue de boulets; les couleuvrines échauffées font retentir leurs détonations; çà et là une maison est incendiée par l'explosion des bombes; l'édifice s'écroule sous le souffle volcanique du projectile éclaté; la flamme s'en échappe en longues colonnes rougeâtres, ou, dispersée en innombrables météores, va éteindre dans les cieux ses terrestres étoiles; des torrents de fumée viennent s'ajouter aux nuages, et finissent par former une vaste atmosphère de soufre, impénétrable aux rayons du soleil.

VII.

Mais Alp n'est pas seulement animé par la vengeance longtemps différée lorsqu'il apprend aux guerriers musulmans à s'ouvrir le chemin de la brèche, car dans ces murs est renfermée une jeune fille; il espère la conquérir sans le consentement d'un père inexorable qui la lui a refusée dans sa colère, alors que sous son nom chrétien il avait aspiré à sa main virginale. En des temps plus heu-

reux, quand son âme s'ouvrait à la joie et que le nom de traître ne planait pas encore sur lui, que de fois le carnaval l'avait vu briller dans les salons ou la gondole! que de fois il avait donné les plus douces sérénades que jamais beauté italienne ait entendues s'exhaler à minuit des flots de l'Adriatique!

VIII.

Et beaucoup pensèrent que la jeune Francesca avait donné son cœur; car depuis ce temps, sa main, recherchée par des partis nombreux, n'avait été accordée à personne et était demeurée libre des chaînes de l'Église; et lorsque l'Adriatique porta Lanciotto aux rivages musulmans, la jeune fille devint pensive et pâle; le sourire abandonna ses lèvres; on la voyait plus souvent au confessionnal, plus rarement aux bals et aux fêtes; ou, si elle y paraissait, ses yeux baissés y dédaignaient les cœurs qu'ils avaient subjugués; ses regards étaient distraits; sa parure moins brillante. sa voix moins vive au milieu des chants, ses pas légers moins rapides parmi ces danses que d'autres voyaient interrompre à regret au lever de l'aurore.

IX.

Minotti avait été envoyé par l'état pour gouverner le pays qui s'étend depuis Patras jusqu'à la mer d'Eubée, et que les généraux de Venise avaient soustrait à la domination musulmane à l'époque où Sobieski avait abattu son orgueil sous les remparts de Buda et sur les rives du Danube; Minotti, investi des pouvoirs du doge, était venu occuper les remparts de Corinthe alors que la paix, longtemps exilée de la Grèce, lui souriait de nouveau, avant que la perfidie eût violé cette trêve qui l'avait affranchie du joug des infidèles. Sa fille charmante l'avait accompagné, et jamais beauté plus ravissante n'avait paru sur ce rivage depuis le jour où l'épouse de Ménélas, abandonnant son seigneur et sa patrie, apprit aux mortels quels maux accompagnent d'illégitimes amours.

X.

Le rempart est en ruines; la brèche est ouverte; demain, aux premiers rayons de l'aube, les assiégeants se fraieront une voie à travers cette masse disjointe, et l'assaut redoutable sera donné. Tous les postes sont assignés d'avance; déjà est prête cette troupe d'élite de Tartares et de Musulmans; ces *enfants perdus*, qui méprisent jusqu'à la pensée de la mort, s'ouvrent un passage à coups de cimeterre, ou pavent de leurs cadavres la route des braves qui les suivent, prenant pour marchepied — le dernier qui succombe.

XI.

Il est minuit: sur les brunes montagnes la ronde et froide lune verse ses rayons; la mer roule ses flots bleus; le ciel bleu s'étend là-haut, comme un autre océan, parsemé de ces îles de lumière qui rayonnent d'un éclat si merveilleux, si éthéré. Qui n'a pas souvent, après les avoir contemplées dans leur splendeur, ramené à regret ses regards sur la terre, et souhaité des ailes pour prendre son vol et se mêler à leurs éternelles clartés? Les vagues des deux mers reposent calmes, transparentes, azurées comme l'air; à peine si leur écume ébranle les cailloux de la plage, et leur murmure est doux comme celui des ruisseaux. Les vents dorment assoupis sur les vagues; les bannières laissent retomber leurs plis le long des lances qui les supportent, et que surmonte un lumineux croissant; rien ne vient interrompre ce profond silence, si ce n'est la voix de la sentinelle répétant le mot d'ordre, le hennissement aigu du coursier ou l'écho de la colline qui répond; et le vaste murmure de cette sauvage armée s'étendit de l'une à l'autre rive, comme le frémissement du feuillage, quand monte dans l'air la voix du muezzin pour faire entendre à minuit le signal accoutumé de la prière. Sa parole cadencée et plaintive s'élève sur la plaine comme la voix d'un esprit solitaire; il y a dans son harmonie je ne sais quoi de triste et de doux, comme lorsque

la brise touche les cordes d'une harpe, et y éveille cette mourante et vague mélodie inconnue à la musique humaine. Elle résonne à l'oreille des assiégés comme l'annonce prophétique de leur chute; elle communique à l'assiégeant lui-même je ne sais quelle impression lugubre et terrible; c'est ce frisson inexplicable et soudain pendant lequel le cœur cesse un instant de battre, pour accélérer ensuite ses pulsations, comme honteux de la sensation étrange que son silence a produite; c'est ce tressaillement que nous donne le tintement soudain d'une cloche funèbre, son glas n'annonçât-il que la mort d'un inconnu.

XII.

La tente d'Alp est dressée sur le rivage; les bruits expirent, la prière est dite; les sentinelles sont posées, la ronde de nuit est faite, tous les ordres sont donnés et exécutés : encore une nuit d'anxiété, et demain la vengeance et l'amour lui paieront avec usure ce long retard. Il ne lui reste plus que quelques heures; il a besoin de repos pour réparer ses forces que réclamera plus d'un exploit sanglant; mais ses pensées se pressent dans son âme comme des vagues agitées. Il est seul au milieu de cette armée; il n'est point animé de ce fanatisme impatient d'arborer le croissant sur la croix, et, faisant bon marché de sa vie, assuré que le paradis l'attend avec ses houris et leur immortel amour, il ne sent point cette exaltation brûlante du patriote bravant les fatigues et prodiguant son sang pour défendre le sol natal. Il est seul, — renégat armé contre son pays; il est seul au milieu des guerriers qu'il commande, sans un cœur, sans un bras auquel il puisse se fier. Ils le suivent, car il est vaillant, et avec lui on est assuré d'un riche butin; ils lui obéissent, car il sait l'art de plier et de conduire les volontés du vulgaire : mais ils ne lui pardonnent que difficilement son origine chrétienne. Ils lui envient jusqu'à la gloire parjure dont il s'est couvert sous un nom musulman, et n'ont pas oublié que leur chef le plus brave fut autrefois un Nazaréen re-

douté. Ils ne savent pas jusqu'où peut descendre l'orgueil d'un cœur qui a vu ses sentiments déçus et flétris; ils ne savent pas combien est brûlante la haine dans des âmes passées de la douleur à un farouche endurcissement, et tout ce qu'il y a de force dans le zèle faux et fatal de ceux que la vengeance a convertis. Il les gouverne; — on peut gouverner les pires de tous les hommes avec de l'audace et la résolution ferme de dominer; tel est l'empire du lion sur le chacal : le chacal fait lever la proie, le lion l'immole; puis la cohue hurlante accourt se gorger des débris de la victoire.

XIII.

La tête d'Alp brûle d'une chaleur fébrile; son cœur bat avec une rapidité convulsive; en vain il se retourne sur sa couche, appelant le repos; sitôt qu'il commence à sommeiller, il se réveille en sursaut avec un poids sur le cœur. Le turban presse douloureusement son front brûlant; sa cotte de mailles pèse comme du plomb sur sa poitrine; et cependant il a souvent et longtemps dormi tout armé sur une couche plus dure et sous un ciel plus inclément que celui qui étend son pavillon sur sa tête. Il ne peut dormir, il ne peut attendre le jour dans sa tente; il se lève et porte ses pas le long du rivage, où des milliers d'hommes dorment couchés sur le sable. Ils n'ont rien pour appuyer leur tête; plus nombreux sont leurs périls, plus pénibles leurs travaux, et pourtant ils dorment; pourquoi lui n'en ferait-il pas autant? Ils rêvent le butin qui leur est promis; et pendant que tous ces hommes goûtent paisiblement ce sommeil, leur dernier peut-être, il erre, lui, dans sa veille douloureuse, et porte envie à ceux que son regard contemple.

XIV.

Il sent son âme un peu soulagée par la fraîcheur de la nuit. L'air froid, mais calme, humecte son front d'un baume éthéré; derrière lui est le camp; — en face le golfe de Lépante, dentelé de criques et de baies; le haut sommet des montagnes de Delphes est couronné d'une neige immuable,

éternelle, la même qu'ont respectée mille étés glorieux qui ont lui sur ce golfe, sur ces montagnes, sur ce climat; elle ne se fond pas comme l'homme devant la puissance du temps. Le tyran et l'esclave disparaissent devant les rayons du soleil; mais ce voile blanc que salue ton regard sur ces montagnes, ce voile si léger, si fragile, pendant que la tour s'écroule, que l'arbre se brise, il continue à briller du haut de ses créneaux rocheux. Elle a la forme d'un mont escarpé, la hauteur d'un nuage; on dirait un drap mortuaire suspendu là par la Liberté, alors qu'elle s'exila à regret de cette terre bien-aimée où longtemps son génie prophétique avait parlé par la voix des Muses; à chaque pas ses pieds chancelants foulaient des campagnes flétries, des autels brisés; c'est en vain qu'en rencontrant ces monuments glorieux elle essayait de rallumer sa flamme dans des âmes découragées; inutiles efforts! attendons que de meilleurs jours aient lui, et qu'il se soit levé ce soleil qui éclaira la déroute des Perses et vit sourire le Spartiate expirant.

XV.

Alp a ces temps illustres présents à sa mémoire, en dépit de sa trahison et de ses crimes; et pendant qu'il se promène ainsi dans le silence de la nuit, pendant que, méditant sur le passé et le présent, il évoque le souvenir des morts glorieux qui dans les mêmes lieux ont versé leur sang pour une meilleure cause, il sent quelle gloire faible et souillée attend le chrétien parjure qui mène au combat une horde en turban, dirige un siége criminel, et dont le triomphe est un sacrilége. Tels n'étaient pas ces héros que ressuscite son imagination, ces guerriers dont la cendre dort autour de lui: leurs phalanges combattirent sur cette terre, dont les remparts n'étaient pas alors inutiles; ils tombèrent martyrs, mais immortels; et maintenant leurs noms vivent dans le souffle de la brise, dans le murmure des flots; les bois sont peuplés de leur gloire; la colonne muette, solitaire, grisâtre, réclame avec leur argile sainte un droit de parenté; leur ombre voltige autour de la montagne sombre;

leur mémoire brille dans le cristal des fontaines; le faible ruisseau, le fleuve majestueux associe pour jamais leur renommée à ses ondes. En dépit du joug qui pèse sur elle, cette terre appartient encore à la gloire et à eux; son nom est le signal qui réveille le monde. Quand l'homme veut accomplir un acte glorieux, il se tourne vers la Grèce, et, s'inspirant à son souvenir, il s'apprête à marcher sur la tête des tyrans; il la regarde, puis s'élance à la conquête d'un tombeau ou de la liberté.

XVI.

Alp continue à rêver en silence sur la plage, aspirant la fraîcheur de la nuit. Elle n'a ni flux ni reflux, cette mer qui roule éternellement, toujours la même : c'est à peine si ses vagues, dans leur plus grande colère, dépassent d'une verge la limite de la plage; la lune impuissante les voit couler sans qu'elles se soucient de son départ ou de sa venue; calmes ou agitées, au large ou le long des côtes, elle n'influe en rien sur leur cours. Le rocher découvert jusqu'à sa base, et que le flot a respecté, plane sur la lame mugissante qui ne vient pas jusqu'à lui; le bas de la plage est bordé d'une bande d'écume que la mer y a déposée depuis des siècles, et qu'un étroit ruban de sable jaune sépare de la verte pelouse du rivage.

En se promenant sur la grève, Alp s'était approché des remparts; il n'en était plus qu'à une portée de carabine; mais les assiégés ne l'avaient point aperçu; autrement, comment aurait-il pu échapper à leur feu? Des traîtres étaient-ils glissés parmi les chrétiens, ou leurs mains étaient-elles engourdies, leurs cœurs glacés? Je l'ignore; mais sur les murailles, la lumière d'aucun mousquet ne brilla, aucune balle ne partit, quoiqu'il se tînt sous le feu du bastion qui flanquait la porte du côté de la mer; il entendait la voix de la sentinelle, et peu s'en fallait qu'il ne comprît les paroles d'humeur qui lui échappaient en se promenant de long en large sur le pavé sonore; et il vit, au pied des murailles, des chiens décharnés qui faisaient sur les morts leur

hideux carnaval; trop occupés pour aboyer contre lui, ils dévoraient en grognant les carcasses et les membres. Ils avaient enlevé la peau du crâne d'un Tartare, comme on détache la pelure d'une figue mûre, et on entendait crier leurs crocs blancs contre le crâne plus blanc encore qui glissait de leurs mâchoires fatiguées [6]. Rongeant nonchalamment les os des morts, à peine s'ils pouvaient se soulever sur le théâtre de leur festin, tant ils avaient amplement réparé un long jeûne aux dépens de ceux qui étaient tombés pour leur servir cette nuit de pâture. Alp reconnut aux turbans étendus à terre qu'il y avait là les cadavres des plus braves de sa troupe. Les châles de leur coiffure étaient verts et cramoisis; chaque tête n'avait qu'une longue touffe de cheveux [7], tout le reste était rasé et nu. Les chiens avaient englouti les crânes; les cheveux restaient encore entremêlés dans leurs mâchoires. Mais tout près du rivage, au bord du golfe, un vautour battait des ailes à un loup échappé des collines, mais que la présence des chiens tenait à distance et empêchait de prendre sa part de la curée humaine. Toutefois il s'était approprié un quartier de cheval que becquetaient les oiseaux de proie sur les sables de la baie.

XVII.

Alp détourna la vue de ce spectacle hideux : au milieu des combats sa fermeté n'avait point été ébranlée ; mais il préférait la vue d'un guerrier expirant dans les flots de son sang encore chaud, dévoré par la soif brûlante de l'agonie et se débattant en vain contre le trépas, au spectacle de ces morts pour qui toute douleur a cessé, et qui ne sont plus qu'un cadavre putride. Il y a dans l'heure du péril je ne sais quoi qui exalte l'orgueil sous quelque forme que se présente la mort; car la Gloire est là pour publier les noms de ceux qui succombent, et les actes de vaillance ont pour témoin l'Honneur! Mais quand tout est fini, il y a quelque chose d'humiliant pour la nature humaine à parcourir cette plaine sanglante, jonchée de morts sans sépulture ; à voir les

vers de la terre, les oiseaux de l'air, les bêtes des forêts, s'y donner rendez-vous, regarder l'homme comme leur proie, et se réjouir de son trépas.

XVIII.

Près de là sont les ruines d'un temple construit par des mains depuis longtemps oubliées; deux ou trois colonnes et de nombreux fragments de marbre et de granit que les herbes recouvrent, voilà tout ce qui en reste! Sois maudit, ô temps! qui ne laisseras pas plus debout les choses à naître que celles qui nous ont précédés! Sois maudit, ô temps! qui n'épargneras jamais du passé qu'autant qu'il en faudra pour que l'avenir pleure sur ce qui fut et sur ce qui sera : ce que nous avons vu, nos enfants le verront, débris des choses qui ont disparu, fragments de pierre élevés par des créatures d'argile!

XIX.

Il s'assit sur la base d'une colonne, et passa sa main sur son front, comme un homme plongé dans une profonde rêverie; son attitude était penchée; sa tête était abaissée sur sa poitrine, brûlante, agitée, oppressée; ses doigts erraient convulsivement sur son front, comme la main se promène sur le clavier sonore pour préluder à l'air qu'elle veut en tirer. Pendant qu'il est ainsi absorbé dans sa morne tristesse, tout à coup il a entendu gémir le vent de la nuit. Est-ce bien le vent qui, soufflant à travers les fentes de quelque rocher, a exhalé ce son doux et plaintif? Il relève la tête et regarde la mer; mais elle est aussi unie qu'une glace; il regarde les longues herbes, — pas un brin ne se balance; ce son si doux, d'où peut-il donc provenir? Il regarde les bannières; — les bannières ne bougent pas; il en est de même des feuilles sur la colline du Cithéron, et pas un souffle n'arrive jusqu'à sa joue; d'où vient donc le léger bruit qu'il a subitement entendu? Il tourne la tête à gauche; — ses yeux ne l'abusent-ils pas? là est assise une femme jeune et belle!

XX.

Il a tressailli d'une terreur plus grande que si un ennemi armé était près de lui. « Dieu de mes pères! que vois-je? Qui es-tu et que viens-tu faire si près d'un camp ennemi? » Sa main tremblante se refuse à faire le signe de la croix, de cette croix à laquelle il ne croit plus. Il allait y recourir involontairement; mais sa conscience l'arrête. Il regarde, il voit. Il reconnaît ce visage si beau, cette taille gracieuse : c'est Francesca qui est auprès de lui, la vierge qui aurait pu être sa fiancée! Les couleurs de la rose sont encore sur ses joues, mais mêlées à des teintes moins vives. Où est le charme attrayant de ses lèvres charmantes? Il a disparu ce sourire qui animait leur incarnat. Le calme Océan qui est là devant eux a moins d'azur que ses beaux yeux; mais ils sont immobiles comme ces froides vagues, et leur regard, quoique brillant, est glacé; la robe légère qui presse sa taille laisse à découvert son sein éblouissant; à travers les flots de sa noire chevelure qui retombe sur ses épaules, on aperçoit ses bras nus, blancs et arrondis; et avant de répondre, elle lève vers le ciel une main si pâle et si transparente, qu'à travers on eût pu voir briller la lune.

XXI.

« J'ai quitté mon repos pour venir à celui que j'aime le plus au monde, afin que je sois heureuse et qu'il soit béni. J'ai franchi les gardes, les portes, les remparts; à travers les ennemis et tous les obstacles, je suis arrivée sans crainte jusqu'à toi. On dit que le lion se détourne et s'enfuit à l'aspect d'une vierge dans l'orgueil de sa pureté; le Tout-Puissant, qui protége l'innocence contre le tyran des forêts, a daigné pareillement étendre sur moi sa merci, et me dérober aux mains de l'infidèle. Je viens, — et si je viens en vain, jamais, non, jamais, nous ne nous reverrons! Tu as commis un crime effroyable en abandonnant la foi de tes pères, mais rejette loin de toi le turban, fais le signe de la croix, et sois pour toujours à moi; efface de ton cœur la tache noire qui le souille, et de-

main va nous voir réunis pour ne plus nous quitter. »

— « Et où dresser notre couche d'hyménée? au milieu des mourants et des morts? car demain nous livrons au carnage et aux flammes les enfants et les autels des chrétiens. Demain, au lever de l'aurore, j'en ai fait le serment, nul autre que toi et les tiens ne sera épargné; mais toi, je te transporterai dans un lieu enchanteur, où nos mains seront unies, où nous oublierons nos douleurs. C'est là que tu seras ma fiancée, après que j'aurai derechef abaissé l'orgueil de Venise, après que ses fils abhorrés auront senti ce bras, qu'ils ont voulu avilir, châtier avec un fouet de scorpions ceux que le vice et l'envie ont fait mes ennemis. »

Elle posa sa main sur la sienne; — quoique cette impression fût légère, elle porta un frémissement subit jusqu'à la moelle de ses os, glaça son cœur, et le mit dans l'impuissance de se mouvoir. Quelque faible que fût cette étreinte pleine d'un froid si mortel, il lui était impossible de dégager sa main. Jamais l'étreinte d'un objet si cher n'avait porté à son cœur ce sentiment de crainte qu'il éprouva cette nuit, alors qu'il sentit ses veines se glacer sous le contact de ces doigts minces, longs et blancs. La chaleur brûlante de son front disparut, son cœur devint muet et comme pétrifié, lorsque, portant les yeux sur ce visage, il vit combien son aspect était différent de ce qu'il l'avait connu : blanc, mais pâle, — il n'était plus éclairé par ce rayon de l'intelligence qui animait naguère les traits de la physionomie et les faisait mouvoir, comme les vagues étincelant sous un chaud soleil; et ses lèvres avaient le calme, l'immobilité de la mort, et nul souffle n'arrivait avec ses paroles, et nulle respiration ne soulevait son sein, et le cours du sang paraissait suspendu dans ses veines. Bien que ses yeux brillassent, ses paupières étaient immobiles, et leur regard était vague et fixe comme celui d'un somnambule marchant dans son rêve inquiet; semblable aux figures d'une tapisserie, qui vous regardent d'un air lugubre; mouvantes sous la bise, par une soirée d'hiver, aperçues à la vacil-

lante lueur d'une lampe qui s'éteint, ces formes inanimées semblent revivre à la vue épouvantée ; on dirait dans l'obscurité qu'elles vont descendre des sombres murailles d'où leurs images nous menacent, et où elles se balancent, ballottées par le souffle qui agite la toile.

« Si ce n'est pour l'amour de moi, que ce soit du moins pour l'amour du ciel ; — je te le dis encore, — arrache le turban de ton front parjure, et promets-moi d'épargner les fils de ta patrie outragée, — sinon c'en est fait de toi, et tu ne verras plus, — je ne dis pas la terre, elle n'est plus pour nous, — mais le ciel et moi. Si tu m'accordes ce que je te demande, bien qu'un sort funeste doive être ton partage, il effacera à moitié ton crime, et la porte de la miséricorde peut s'ouvrir encore pour toi ; mais que tu diffères un instant de plus, et tu subis la malédiction de celui dont tu as déserté la loi ; lève vers le ciel un dernier regard, et vois son amour se fermer à jamais pour toi. Il y a en ce moment près de la lune un léger nuage ; — il marche, et bientôt il l'aura dépassée ; — si, lorsque ce voile vaporeux aura cessé de nous dérober son disque, ton cœur n'est pas changé, alors Dieu et les hommes seront vengés ; terrible sera ton destin, plus terrible encore ton immortalité dans le mal. »

Alp leva les yeux, il vit au ciel le nuage dont elle lui parlait ; mais son cœur était gonflé et égaré par un indomptable orgueil : cette passion mauvaise, la première qui avait régné dans son cœur, roulait comme un torrent par-dessus toutes les autres. *Lui!* demander grâce ! lui ! se laisser effrayer par les paroles insensées d'une vierge timide ! lui, que Venise outragea, jurer de sauver ses fils dévoués à la tombe ! Non, quand ce nuage serait plus terrible que le tonnerre, et destiné à le foudroyer.

Sans répondre un mot, il fixe sur le nuage un regard attentif ; il suit son mouvement ; le nuage est passé : la lumière de la lune tombe à plein sur sa figure ; alors il parle ainsi : — « Quel que soit mon destin, je ne sais point chan-

ger, — il est trop tard! Dans l'orage, le roseau tremble et plie, puis se relève; l'arbre se brise. Je dois rester ce que m'a fait Venise, son ennemi en tout, sauf mon amour pour toi; mais tu es en sûreté; oh! fuis avec moi! » A ces mots il se retourne; mais elle est partie! Il n'a plus auprès de lui que la colonne de marbre. A-t-elle disparu sous terre? s'est-elle évanouie dans l'air? Il ne sait, — ses yeux n'ont rien vu, — mais là il n'y avait plus rien.

XXII.

La nuit est passée, le soleil resplendit comme pour éclairer un jour de fête. L'aurore se dégage, légère et brillante, de son manteau de vapeurs, et midi luira sur une chaude journée. Entendez-vous la trompette et le tambour, et les sons lugubres de la trompe barbare, et les bannières dont le vent agite les plis, et les coursiers qui hennissent, et le bruit de cette multitude qui se meut, et le cliquetis de l'acier, et ces cris au loin répétés: « Aux armes! aux armes! » Les queues de cheval sont enlevées de terre, les glaives sortent des fourreaux, les rangs se forment, on n'attend plus que le signal. Tartares, Spahis, Turcomans, levez vos tentes, marchez à l'avant-garde, montez à cheval, donnez de l'éperon, entourez la plaine afin de couper toute retraite aux assiégés, et que, jeune ou vieux, aucun chrétien n'échappe, pendant que l'infanterie, s'avançant en masses redoutables, s'ouvrira, au prix de son sang, un passage à travers la brèche! Les coursiers sont bridés et hennissent sous la main qui les guide, toutes les têtes sont recourbées sur le poitrail, toutes les crinières flottent au souffle des vents, tous les mors sont blanchis d'écume; les lances sont en arrêt, les mèches allumées, les canons pointés, tout prêts à mugir et à détruire les murailles qu'ils ont déjà entamées; les phalanges des janissaires se forment; Alp les commande, son bras est nu ainsi que la lame de son cimeterre; le khan et les pachas sont tous à leur poste; le vizir lui-même est à la tête de l'armée. Quand la couleuvrine donnera le signal, en avant! ne laissez personne de vivant

à Corinthe, pas un prêtre à ses autels, pas un chef dans ses palais, pas un âtre dans ses maisons, pas une pierre sur ses murailles. Dieu et le Prophète! — Allah hu! que ce cri redoutable monte jusqu'aux cieux! « La brèche est là qui nous attend; les échelles sont préparées pour l'escalade; vos mains sont sur la garde de vos sabres; qui peut vous arrêter? Celui qui le premier abattra la croix rouge pourra me demander ce qu'il voudra, je promets de le lui accorder! » Ainsi dit Coumourgi, l'intrépide vizir; on lui répond en brandissant les sabres et les lances, et mille voix font entendre les acclamations d'une belliqueuse joie. — Silence! — Attention au signal. — Feu!

XXIII.

Tels on voit des loups se précipiter sur un buffle sauvage; le noble animal mugit, ses yeux jettent des flammes; malheur au premier que sa fureur rencontre! il le pétrit sous ses pieds redoutables, ou le fait voler dans les airs, avec ses cornes sanglantes : ainsi les musulmans s'avancent contre les remparts; ainsi sont repoussés les premiers assaillants; le boulet brise les cuirasses, immole les guerriers, et laboure la terre, que jonchent leurs cadavres comme des morceaux de verre brisé; des rangs entiers tombent moissonnés comme l'herbe qui couvre la plaine quand sur la fin du jour le faucheur a terminé sa tâche; tant le carnage est grand parmi les premiers qui se présentent devant la brèche!

XXIV.

Ainsi qu'on voit les grandes marées assaillir les hauts rochers du rivage, et en détacher d'énormes blocs par leurs attaques incessantes, jusqu'à ce que leurs blanches cimes s'écroulent avec le fracas du tonnerre, comme les avalanches dans les vallées des Alpes : ainsi les fils de Corinthe, épuisés et accablés par le nombre, succombent à la fin aux assauts continus et répétés de la multitude des Ottomans. Ils serrent leurs rangs devant l'armée des infidèles, et tombent par masses compactes sans reculer d'un pas, et dis-

putant le terrain pied à pied. Il n'y a là de muet que la mort; les coups de tranchant et de pointe, les détonations de la carabine, les supplications des vaincus, les cris des vainqueurs, se mêlent aux décharges de l'artillerie. Les villes lointaines qui entendent ce bruit se demandent de quel côté s'est rangée la victoire, si elles doivent se réjouir ou s'affliger de cette voix tonnante qui mugit à travers les montagnes, et remplit leurs échos de sons nouveaux et terribles. Ce jour-là elle fut entendue à Salamine et à Mégare, et même, assure-t-on, dans la baie du Pirée.

XXV.

Depuis la pointe jusqu'à la garde, les épées et les sabres sont rougis de sang; mais la ville est prise, et le pillage commence; après le combat vient le massacre. Des cris perçants s'élèvent des maisons saccagées; entendez-vous les pas des fuyards clapoter dans le sang qui ruisselle dans les rues glissantes? çà et là, aux endroits où une position favorable se présente, des groupes de dix ou douze hommes résolus s'arrêtent, font volte-face, et, adossés à une muraille, tiennent l'ennemi en échec ou meurent en combattant.

Dans l'un de ces groupes on remarque un vieillard; ses cheveux sont blancs, mais son bras de vétéran est redoutable encore; il a vaillamment soutenu le poids de cette sanglante journée; les cadavres de ceux qu'il a immolés forment un demi-cercle autour de lui; aucune blessure encore ne l'a atteint; tout en reculant, il continue à combattre et ne se laisse pas entourer. Sous son corselet brillant, d'anciens combats ont laissé plus d'une cicatrice; mais toutes les blessures qui couvrent son corps datent d'une époque antérieure; quoique vieux, bien peu de jeunes hommes pourraient lutter contre son bras de fer. Les ennemis auxquels il tient tête à lui seul sont plus nombreux que les cheveux de sa tête grise. De droite à gauche son sabre se promène; plus d'une mère ottomane pleurera dans ce jour un fils qui n'était point né encore quand Minotti, n'ayant pas

encore vingt ans, avait pour la première fois trempé son glaive dans le sang musulman. Il eût pu être le père de tous ceux à qui ce jour-là son courroux fit mordre la poussière. Il avait fait payer à plus d'un père le fils que la guerre lui avait autrefois ravi, et depuis le jour où ce fils avait expiré dans le détroit des Dardanelles [8], son bras terrible avait sacrifié à ses mânes plus d'une hécatombe humaine. Si le carnage apaise les ombres de ceux qui ne sont plus, l'ombre de Patrocle se vit immoler moins de victimes que le fils de Minotti mort sur la limite qui sépare l'Europe de l'Asie. Il fut inhumé sur ce rivage où depuis des milliers d'années tant de guerriers ont trouvé leur tombeau. Il ne reste rien d'eux pour nous dire où ils reposent et comment ils ont succombé, pas une pierre sur leur gazon, pas un ossement dans leur tombe; mais ils vivent dans des chants qui confèrent l'immortalité.

XXVI.

Entendez-vous le cri d'Allah? Voici venir une troupe des musulmans les plus braves : celui qui marche à leur tête a le bras nu; les coups de ce bras impitoyable n'en sont que plus rapides; découvert jusqu'à l'épaule, il leur montre la route du carnage; c'est à ce signe qu'on le reconnaît dans les combats. D'autres guerriers offrent à l'ennemi avide l'appât d'une plus riche dépouille; plus d'un cimeterre a une poignée plus riche, aucun une lance plus rouge; d'autres ont le front ceint d'un turban plus magnifique; — Alp ne se fait reconnaître qu'à son bras nu; vous le trouverez au plus fort de la mêlée! sur ce rivage nulle bannière n'est plus rapprochée de l'ennemi que la sienne; nul drapeau dans l'armée musulmane que les Delhis suivent plus volontiers. Il resplendit comme une étoile détachée des cieux. Où apparaît ce bras terrible, là combattent ou combattaient tout à l'heure les plus vaillants; là les cris qui demandent vainement quartier au sabre vengeur du Tartare; là le héros qui meurt en silence sans daigner pousser un gémissement, ou celui qui, affaibli par sa blessure, étreignant le

sol ensanglanté, rassemble le peu de force qui lui reste pour immoler encore un ennemi.

XXVII.

Le vieillard, resté debout et intrépide, a suspendu la marche d'Alp. « Rends-toi, Minotti; sauve tes jours et ceux de ta fille. » — « Jamais, renégat, jamais! quand la vie que tu m'offres durerait éternellement. »

— « Francesca! — ô ma fiancée! — doit-elle aussi périr victime de ton orgueil? » — « Elle est en sûreté. » — « Où? où? » — « Dans le ciel, où n'ira jamais ton âme parjure, — loin de toi, innocente et pure. » Un sourire farouche erre sur les lèvres de Minotti lorsqu'il voit Alp chanceler en entendant ces paroles, comme si son glaive l'eût frappé.

— « O Dieu! quand est-elle morte? » — « La nuit dernière, et je ne pleure point le départ de son âme; il ne restera personne de ma noble race pour être esclave de Mahomet et de toi; viens! » — Il est vain ce défi; — Alp est déjà avec les morts! Pendant que les paroles de Minotti entraient dans son cœur plus pénétrantes, plus vengeresses que n'eût pu faire la pointe de son glaive s'il eût eu le temps de frapper, du portail d'une église voisine, longtemps défendue, où avaient pris position le petit nombre de braves échappés à la mort, il est parti une balle qui a étendu Alp sur le carreau; avant que personne ait pu voir la blessure ouverte dans le crâne de l'infidèle, il tourne sur lui-même et tombe pour ne plus se relever; au moment de sa chute, un éclair brille dans ses yeux comme une flamme, et fait bientôt place aux ténèbres éternelles qui couvrent son cadavre palpitant. Il ne lui reste de vie qu'un léger frémissement qui parcourt tous ses membres. Ses compagnons l'étendent sur le dos; son front et sa poitrine sont souillés de poussière et de sang, et de ses lèvres sort, en se coagulant, le sang de la vie, fraîchement épanché de ses profondes veines; mais son pouls est sans mouvement; pas un sanglot d'agonie n'échappe à ses lèvres; ni parole, ni soupir, ni râle, ne l'accompagnent dans la mort; avant que sa pensée

même pût prier, il a passé, sans espoir dans la miséricorde divine, resté jusqu'au bout — un renégat.

XXVIII.

Ses compagnons et ses ennemis poussent un grand cri, ceux-ci de joie, ceux-là de fureur, puis le combat recommence; les glaives se heurtent, les lances percent, les coups de tranchant et de pointe s'échangent, les guerriers mordent la poussière. De rue en rue, Minotti dispute pas à pas la dernière portion de terrain qui lui reste des pays soumis à son commandement; les débris de sa troupe valeureuse le secondent de leurs bras et de leur courage. On peut encore tenir dans l'église d'où est partie la balle providentielle qui, par le trépas d'Alp, a vengé à demi la chute de la ville : c'est là qu'ils se dirigent en laissant derrière eux une traînée de sang et de cadavres; c'est ainsi que, le visage tourné vers l'ennemi, chacun de leurs coups infligeant une blessure, le chef chrétien et sa troupe se joignent à ceux qui sont renfermés dans l'église; c'est là qu'ils pourront un moment respirer, abrités par le massif édifice.

XXIX.

Répit passager! Les guerriers en turban, dont la foule s'accroît sans cesse, continuent à s'avancer avec des cris de rage et une vigueur nouvelle. Leur nombre est si grand que, même pour eux, la retraite est impossible, car ils ne sont plus séparés que par un étroit espace du lieu où les chrétiens se défendent encore; et c'est en vain que les plus avancés chercheraient à fuir à travers cette épaisse colonne, il leur faut de toute nécessité combattre ou mourir. Ils meurent; mais avant que leurs yeux soient fermés, des vengeurs s'élèvent sur leurs cadavres; de nouveaux combattants viennent, furieux, combler les rangs éclaircis pour succomber à leur tour, et les bras des chrétiens se sont lassés de frapper que de nouveaux assaillants continuent à surgir. Les Ottomans sont arrivés à la porte; sa masse d'airain résiste encore; de toutes les issues partent des balles meurtrières, et de toutes les fenêtres brisées s'é-

chappe une pluie de soufre; mais le portail chancelle et faiblit, — l'airain cède, les gonds crient, — la porte s'ébranle, — tombe : — tout est fini; plus de résistance; c'en est fait de Corinthe!

XXX.

Sombre, farouche, Minotti, resté seul, est debout sur les marches de l'autel; au-dessus de lui brille l'image de la Madone, sous des teintes célestes, avec des yeux de lumière et des regards d'amour; on l'a placée au-dessus de cet autel sacré pour fixer nos pensées sur des choses divines alors qu'agenouillés nous la voyons, avec l'Enfant-Dieu sur ses genoux, nous sourire doucement et offrir au ciel le tribut de nos prières. Elle sourit encore; elle sourit au milieu du carnage qui l'entoure : Minotti lève vers elle ses yeux âgés; puis, après s'être signé en soupirant, il prend une torche allumée, et reste immobile et silencieux. Les musulmans entrent et s'avancent la flamme et le fer à la main.

XXXI.

Les caveaux creusés sous le pavé de mosaïque renferment les morts des siècles passés; leurs noms sont gravés sur les dalles; mais le sang dont elles sont teintes empêche de les lire; les armoiries sculptées, les couleurs bizarres du marbre veiné, tout cela est taché de sang, tout cela est couvert de tronçons de glaives, de cimiers brisés; le parvis est semé de morts, et, au-dessous, d'autres morts reposent glacés dans une longue rangée de cercueils; à la pâle clarté qui pénètre à travers une grille, on peut les voir réunis dans leur majesté sombre; la guerre a pénétré dans leur noire demeure; à côté des tombeaux elle a rassemblé ses sulfureux trésors, entassés en masses épaisses auprès de ces morts décharnés : c'est là que, pendant le siége, les chrétiens ont établi leur magasin principal; une traînée de poudre récemment faite y communique : c'est la ressource dernière et fatale que s'est réservée Minotti contre son ennemi victorieux.

XXXII.

Les musulmans arrivent; peu de chrétiens combattent

encore, ou ils combattent en vain : faute d'ennemis vivants, et pour apaiser la soif de vengeance maintenant éveillée, les barbares vainqueurs percent de coups les cadavres des morts, tranchent des têtes inanimées, renversent les statues de leurs niches, dépouillent les chapelles de leurs riches offrandes, et leurs profanes mains se disputent les vases d'argent que les saints ont bénits. Ils s'avancent vers le grand autel; il offre en ce moment un spectacle éblouissant à voir : Voici sur la table sainte la coupe d'or consacrée; massive et profonde, comme un prisme resplendissant elle brille aux regards des spoliateurs : ce matin même elle a contenu le vin sacré, changé par le Christ en son sang divin, et qu'ont bu au lever du jour ses adorateurs pour fortifier leurs âmes avant de marcher au combat. Quelques gouttes restent encore au fond du calice. Autour de l'autel sont rangés douze candélabres splendides, composés du métal le plus pur; cette dépouille, c'est la dernière et la plus riche de toutes.

XXXIII.

Déjà ils s'approchent, déjà la main étendue des plus avancés va atteindre ce trésor, quand le vieux Minotti étend sa torche et en touche le salpêtre. L'explosion s'est faite. — Eglise, caveaux, autel, butin, cadavres, musulmans, chrétiens, tout ce qui reste des vivants ou des morts, lancé en l'air avec l'édifice brisé, expire dans un effroyable mugissement! La ville en ruines, les murailles renversées, les vagues refoulées, — les collines ébranlées, et qui ont failli s'entr'ouvrir comme dans un tremblement de terre, — les mille objets informes emportés vers le ciel dans un nuage de flamme par l'explosion terrible, — ont proclamé la fin de la lutte acharnée qui a trop longtemps désolé ce rivage; tout ce qui avait vie ici-bas monte dans les airs comme des fusées; plus d'un guerrier de haute taille, consumé et rétréci par la flamme, n'est plus qu'un mince charbon qui jonche la plaine. Une pluie de cendres inonde la terre; les uns tombent dans le golfe, et des milliers de cercles se dessinent

sur sa surface; d'autres vont tomber au loin dans la campagne, et l'isthme est jonché de leurs cadavres. Sont-ce des chrétiens ou des musulmans? Que leurs mères les voient et le disent! Lorsqu'ils dormaient dans leurs berceaux, et que chaque mère contemplait en souriant le doux sommeil de son fils, elle était loin de penser qu'un jour ces membres délicats seraient arrachés et dispersés. Celles qui leur ont donné le jour ne pourraient maintenant les reconnaître; ce rapide moment n'a pas laissé trace de figure ou de forme humaine, si ce n'est çà et là un crâne ou un ossement : la plage est au loin couverte de soliveaux enflammés, de pierres calcinées et fumantes, profondément enfoncées dans le sol. Tous les êtres vivants qui entendirent ce fracas épouvantable disparurent : les oiseaux s'envolèrent; les chiens sauvages s'enfuirent en hurlant et laissèrent là les cadavres sans sépulture ; les chameaux abandonnèrent leurs gardiens; le bœuf lointain brisa son joug; — le coursier, plus rapproché du choc, s'élança dans la plaine en brisant sa sangle et ses rênes; la grenouille fit entendre dans ses marais un coassement plus fort et plus discordant; les loups remplirent de leurs hurlements l'écho des montagnes caverneuses, ébranlé encore par le prolongement de la détonation. Les chacals firent entendre leur vagissement plaintif[9], semblable à celui d'un enfant ou au cri d'un chien qu'on châtie; les ailes subitement tendues, les plumes hérissées, l'aigle s'envola de son aire et se rapprocha du soleil; à la vue des nuages épaissis au-dessous de lui, et des flots de fumée qui venaient l'assaillir, il éleva plus haut son vol en jetant de grands cris. — Ainsi fut Corinthe perdue et conquise.

NOTES.

[1] *Le Siége de Corinthe*, qui paraît, d'après le manuscrit, avoir été commencé en juillet 1815, fut publié en janvier 1816. M. Murray ayant offert mille guinées pour le manuscrit de ce poëme et celui de *Parisina*, le poëte répondit : — « Votre offre est extrêmement li-

bérale et bien au-dessus de la valeur de ces deux poëmes; mais je ne dois ni ne veux l'accepter, car je ne puis consentir à les publier séparément. Je ne dois pas hasarder la faveur, méritée ou non, que m'ont value mes premiers poëmes, sur des compositions qui, je le sens, ne sont point ce qu'elles devraient être, quoiqu'elles puissent très-bien passer comme des ouvrages sans prétention, et paraître avec quelques poésies légères. Je vous renvoie votre mandat, et je désire que vous ne m'exposiez pas de nouveau à la tentation. Ce n'est point par dédain pour l'idole universelle que je refuse, ni parce que je me trouve trop riche; mais le devoir ne doit pas être subordonné au fait. Je suis charmé que le nom du *copiste* vous soit d'un favorable augure pour la moralité du poëme; mais il ne faudrait pas trop vous y fier, car mon copiste écrirait tout ce que je lui demanderais en toute innocence de cause. »

[Le copiste était lady Byron. Lord Byron donna carte blanche à M. Gifford pour retrancher ce qui lui déplairait dans le poëme. M. Gifford usa singulièrement de cette confiance sans bornes, et, entre autres méprises, biffa un des plus beaux passages du poëme.]

² *Le Giaour, le Corsaire, la Fiancée d'Abydos, Lara, le Siége de Corinthe*, se succédèrent avec une rapidité extraordinaire, et obtinrent un succès d'enthousiasme.

Outre leurs beautés intrinsèques, ces poëmes reçoivent un nouveau charme du climat romantique sous lequel ils nous transportent, et des costumes orientaux, si éblouissants et si exacts. La Grèce, le berceau de la poésie, que nous connaissons grâce aux études de notre enfance, nous fut présentée au milieu de ses ruines, et pliant sous la douleur. Ses ravissants paysages dédiés aux dieux, qui, pour être détrônés de leur Olympe, n'en conservent pas moins le prestige poétique, se reflètent et posent devant nous dans les vers de Byron. Puis, au-dessus, cette haute moralité qui ressort de la comparaison entre la Grèce antique et la Grèce moderne, entre les philosophes et les héros qui habitèrent jadis ce beau pays, et leurs descendants réduits à obéir à des Scythes ou à cacher dans les âpres retraites de leurs montagnes classiques une indépendance sauvage et précaire. Le style et les descriptions orientales, si harmonieuses qu'elles jettent du charme jusque sur les absurdités de ces contes orientaux, servent à rehausser des beautés qui auraient pu se passer d'ornements si gracieux. L'impression merveilleuse produite par ce genre de poésie me confirme dans ma croyance à un principe que nul ne conteste, mais que presque personne n'applique; savoir : que chaque auteur doit, à l'exemple de lord Byron, définir, avant tout, d'une façon nette et précise, le lieu de la scène, le personnage et le sujet qu'il veut représenter devant le lecteur. SIR WALTER SCOTT.

³ Les lanciers turcs sont restreints au service militaire, et s'arment à leurs frais.

4 Les Turcomans mènent une vie errante et patriarcale; ils habitent sous des tentes.

5 Ali Coumourgi, favori de trois sultans et grand-vizir d'Achmet III, après avoir repris en une seule campagne le Péloponèse sur les Vénitiens, fut blessé mortellement à la bataille de Peterwaradin, dans la plaine de Carlowitz, en Hongrie, au moment où il s'efforçait de rallier ses gardes. Il mourut le lendemain, de ses blessures. Le dernier ordre qu'il donna fut celui de décapiter le général Brenner et quelques autres prisonniers allemands. Ses dernières paroles furent : — « Oh! que ne puis-je traiter ainsi tous ces chiens de chrétiens! » Paroles et conduite dignes de Caligula. Sans bornes étaient l'ambition et la présomption de ce jeune homme. Comme on lui disait que le prince Eugène, qui s'avançait contre lui, était un grand général : — « Eh bien! dit-il, ma gloire s'en augmentera d'autant. »

6 J'ai vu de mes propres yeux un pareil spectacle sous les murs du sérail de Constantinople, dans les petites cavités creusées par le Bosphore dans le rocher qui forme une terrasse étroite entre le mur et les flots. Je crois que Hobhouse en a parlé dans son voyage. Ces cadavres étaient probablement ceux des janissaires réfractaires.

7 Cette touffe ou longue tresse n'est jamais coupée. Les Turcs croient que c'est par là que Mahomet les transportera en paradis.

8 Dans la bataille navale qui se livra entre les Turcs et les Vénitiens à l'embouchure des Dardanelles.

9 Je crains d'avoir commis une trop grande licence poétique en transplantant le chacal d'Asie en Grèce, où je n'en ai jamais aperçu; mais ils habitent en grand nombre les ruines d'Éphèse. Ils choisissent les décombres pour leur retraite et suivent les armées.

———

PARISINA[1].

A SCROPE BERDMORE DAVIES, ESQ.,

LE POEME SUIVANT EST DÉDIÉ

Par celui qui a longtemps admiré ses talents et apprécié son amitié.

22 janvier 1816.

AVERTISSEMENT.

Le poëme suivant repose sur un événement rapporté par Gibbon dans les *Antiquités de la maison de Brunswick*. Je crains qu'aujourd'hui un pareil sujet ne paraisse indigne d'être mis en vers sous les yeux d'un lecteur prude ou blasé. Les poëtes dramatiques de la Grèce, et quelques-uns de nos meilleurs écrivains ont été d'un avis différent ; je pourrais leur joindre Alfieri et Schiller sur le continent. Le récit de Frizzi nous apprend comment se sont passées les choses. Le nom d'*Azo* a été substitué à celui de Nicolas, comme plus poétique.

« Sous le règne de Nicolas III, Ferrare fut ensanglantée par une tragédie domestique. Averti par un valet, le marquis découvrit de ses propres yeux la liaison incestueuse de sa femme Parisina et de Hugo son fils naturel, beau et vaillant jeune homme. Ils furent décapités dans la prison par ordre d'un époux et d'un père, qui dévoila ainsi sa honte et survécut à leur exécution. On doit le plaindre s'ils étaient coupables ; s'ils étaient innocents, il fut encore plus malheureux ; dans aucun des deux cas, je ne puis approuver une pareille sévérité de la part d'un père. »

OEuvres mêlées de Gibbon, t. III, p. 470.

PARISINA.

I.

C'est l'heure où sous la feuillée le rossignol module ses chants ; c'est l'heure où la voix des amants soupire tout

bas des serments si doux, où le souffle de la brise forme avec le murmure de l'onde voisine un concert qui enchante l'oreille solitaire. Sur les fleurs la rosée scintille; au firmament brillent les étoiles; sur les flots un azur plus foncé, sur le feuillage un vert plus sombre, et au ciel ce clair-obscur, cette brune clarté, cette ombre suave et pure qui suit le déclin du jour alors que le crépuscule disparait devant la présence de la lune.

II.

Mais ce n'est pas pour écouter le bruit de la cascade que Parisina quitte son palais; ce n'est pas pour regarder les clartés célestes qu'elle marche dans l'ombre de la nuit; et si elle s'assied dans le bocage, ce n'est pas pour respirer les parfums de la fleur épanouie. — Elle écoute, mais ce n'est pas le chant du rossignol, — bien que son oreille attende des accents tout aussi doux. Un bruit de pas s'entend à travers l'épais feuillage, et sa joue devient pâle, — et son cœur bat avec vitesse. A travers les feuilles frémissantes une voix douce arrive jusqu'à elle, et le sang revient à sa joue, et son sein se soulève : un moment encore, et ils seront ensemble : — ce moment a passé, — et son amant est à ses genoux.

III.

Et maintenant, que leur importe le monde et ses vicissitudes? Les êtres qui y vivent,— la terre, le ciel, ne sont rien à leur esprit et à leurs yeux. Aussi insensibles que les morts eux-mêmes à tout ce qui est autour, au-dessus, au-dessous d'eux, on dirait que, ne respirant que l'un pour l'autre, tout le reste a disparu pour eux. Leurs soupirs même sont pleins d'une joie si profonde, que si elle ne diminuait, cette démence du bonheur consumerait les cœurs soumis à son ardente puissance : l'idée de crime, de péril, ne leur vient point dans ce rêve tumultueux de leur tendresse. Parmi ceux qui ont ressenti le pouvoir de cette passion, qui la crainte a-t-elle arrêté dans de pareils moments? qui a songé à leur peu de durée? Mais quoi? — déjà les voilà passés! Hélas!

il faut nous réveiller avant de savoir que ces douces visions ne reviendront plus.

IV.

Ils s'éloignent lentement et avec regret de ce lieu témoin de leurs coupables joies; malgré l'espoir et la promesse de se revoir, ils s'affligent comme si cette séparation était la dernière. Le soupir fréquent, — le long embrassement, — la lèvre qui voudrait ne plus se détacher, pendant que se reflète sur le visage de Parisina ce ciel qui, elle le craint, ne lui pardonnera jamais, comme si chacune de ses étoiles, témoin silencieux, avait vu de là-haut sa faiblesse, — le soupir fréquent, le long embrassement, les retiennent enchaînés dans ce lieu. Mais le moment est venu, et il faut se séparer, le cœur douloureusement oppressé, avec ce frisson profond et glacé qui suit de près les actions criminelles.

V.

Et Hugo est retourné à son lit solitaire pour y convoiter l'épouse d'un autre; mais elle, il lui faut reposer sa tête coupable près du cœur confiant d'un époux. Mais une agitation fébrile semble troubler son sommeil. Sa joue enflammée trahit les rêves qui l'occupent; dans son insomnie elle murmure un nom qu'elle n'oserait prononcer à la clarté du jour; elle presse son époux contre ce cœur qui palpite pour un autre : et lui s'éveille à cette douce étreinte; il prend ces soupirs en songe, ces caresses brûlantes pour celles qu'il avait accoutumé de bénir, et heureux à cette pensée, peu s'en faut qu'il ne pleure de tendresse sur celle qui l'adore jusque dans son sommeil.

VI.

Il la presse, endormie, sur son cœur, et prête l'oreille à ses paroles entrecoupées : il entend... — Pourquoi le prince Azo a-t-il tressailli comme s'il avait entendu la voix de l'archange? Et il a raison de tressaillir. — Jamais arrêt plus redoutable ne tonnera sur sa tombe quand il s'éveillera pour ne plus dormir et pour comparaître devant le trône de

l'Éternel. Il a raison, — son repos ici-bas est détruit pour toujours par ce qu'il vient d'entendre. Le nom qu'elle a murmuré en dormant a révélé son crime et le déshonneur de son époux. Et quel est-il ce nom, dont le son sur sa couche a retenti terrible comme la vague irritée qui rejette une planche sur la rive, et lance sur la pointe des rocs le malheureux qui s'enfonce pour ne plus reparaître, tant il est violent le choc dont son âme est assaillie? Et quel est-il ce nom? C'est celui d'Hugo, — de son... — Certes, il ne l'eût jamais soupçonné! — D'Hugo! — lui, cet enfant d'une femme qu'il a aimée, — ce fils né pour son malheur, — ce fruit de sa jeunesse imprudente, alors qu'il trahit la confiance de Bianca, l'imprudente jeune fille. qui s'était fiée à sa foi et dont il avait refusé de faire son épouse.

VII.

Il porta la main à son poignard; mais il le remit dans le fourreau avant de l'en avoir entièrement tiré. — Quelque indigne qu'elle fût de vivre, il ne put se résoudre à immoler tant de beauté; — et puis elle était là, souriante, endormie. — Non, non, il fit plus, il ne voulut pas la réveiller, mais il la contempla avec un regard...; — si elle se fût réveillée en ce moment, ce regard eût suffi pour glacer ses sens et la replonger dans le sommeil. — De grosses gouttes d'une sueur froide sillonnaient le front d'Azo et brillaient à la lueur de la lampe. Elle ne parle plus, — mais tranquille elle dort, — pendant que dans sa pensée, à lui, ses jours sont comptés.

VIII.

Le lendemain il interroge, et apprend de la bouche d'un grand nombre de témoins la preuve de tout ce qu'il craint de savoir, leur crime actuel, ses futures douleurs; les suivantes de Parisina, qui ont longtemps agi de connivence avec elle, cherchent à sauver leurs jours, et rejettent sur elle — le blâme, — la honte, — le châtiment; elles dévoilent tout; elles font connaître les moindres détails qui peuvent confirmer pleinement la vérité de leur récit, et bientôt le cœur et

l'oreille d'Azo, torturés par ces révélations, n'ont rien de plus à sentir ou à entendre.

IX.

Il n'était point homme à souffrir les délais : dans la chambre du conseil, le chef de l'antique maison d'Este est assis sur son trône de justice ; ses nobles et ses gardes sont présents ; les deux coupables sont devant lui, tous deux jeunes, — et *l'une* combien belle ! Lui, il est désarmé, ses mains sont enchaînées. — O Christ ! faut-il qu'un fils paraisse en cet état devant son père ! Et pourtant il faut qu'Hugo se présente ainsi devant le sien, qu'il entende sa bouche irritée lui prononcer sa sentence et raconter sa honte ! et néanmoins il ne paraît pas accablé, quoique jusque là sa bouche soit restée muette.

X.

Tranquille, pâle, silencieuse, Parisina attend son arrêt. Que son sort est changé ! Tout à l'heure encore l'expression de son regard répandait la joie dans la salle brillante où les plus hauts seigneurs étaient fiers de la servir, — où les beautés s'essayaient à imiter sa douce voix, — son charmant maintien, à reproduire dans leur port, dans leurs manières, les grâces de leur reine ; alors, — si une larme de douleur eût coulé de ses yeux, mille guerriers se fussent élancés, mille glaives fussent sortis du fourreau pour venger sa querelle. Maintenant — qu'est-elle ? et que sont-ils ? Peut-elle commander ? voudraient-ils obéir ? Tous plongés dans une silencieuse indifférence, les yeux baissés, le sourcil froncé, les bras croisés, l'air glacial, dissimulent à peine le sourire de mépris qui effleure leurs lèvres ; ses chevaliers, ses dames, sa cour — sont là ; et lui, le mortel de son choix, dont la lance en arrêt n'eût attendu qu'un ordre de ses yeux, qui—si son bras était libre un moment—viendrait la délivrer ou mourir, l'amant de l'épouse de son père. — lui aussi, il est enchaîné à côté d'elle, et il ne voit pas ses yeux gonflés nager dans les larmes, moins pour sa propre infortune que pour la sienne à lui ; ces paupières — où

des veines d'un violet tendre erraient sur l'albâtre le plus pur qui ait jamais appelé le baiser, — pleines maintenant d'un feu livide, semblent comprimer plutôt que voiler ses yeux pesants, immobiles, et qui lentement s'emplissent de larmes.

XI.

Et lui aussi il aurait pleuré sur elle, sans tous ces regards fixés sur lui. Sa douleur, s'il en éprouvait, restait assoupie; son front s'élevait hautain et sombre; quelle que fût l'affliction que ressentît son âme, il ne pouvait consentir à s'humilier devant la foule; pourtant il n'osait regarder Parisina : le souvenir des heures qui ne sont plus, — son crime, — son amour, — son état actuel, — le courroux de son père, — la haine des gens de bien, — sa destinée dans ce monde et dans l'autre, — et sa destinée à elle! — oh! le courage lui manquait pour contempler ce front où la mort est empreinte! autrement, son cœur ému eût trahi des remords pour tous les maux qu'il avait causés.

XII.

Et Azo prit la parole : — « Hier encore, une épouse et un fils faisaient mon orgueil; ce rêve a été dissipé ce matin; avant la fin du jour, je n'aurai plus ni l'un ni l'autre. Ma vie languira solitaire; eh bien! — soit : — tout le monde à ma place eût fait ce que je fais; ces nœuds sont rompus, — non par moi; soit encore, — le châtiment est prêt! Hugo, le prêtre t'attend, et puis — la récompense de ton crime! Va-t'en! adresse au ciel tes prières avant que les étoiles du soir aient paru; — vois si tu peux y trouver le pardon; sa miséricorde peut encore t'absoudre. Mais ici, il n'y a point de lieu sur la terre où toi et moi nous puissions seulement une heure respirer ensemble : adieu! Je ne te verrai pas mourir; — mais toi, objet fragile! tu verras sa tête; — va-t'en! Je ne puis achever; va! femme au cœur dissolu; ce sang, ce n'est pas moi qui le verse, c'est toi; va! si tu peux survivre à cette vue, et délecte-toi dans la vie que je te donne. »

XIII.

Et ici le sombre Azo se cacha le visage, — car il sentit sur son front se gonfler et battre ses artères, comme si tout son sang eût reflué à son cerveau ; il resta donc quelque temps la tête baissée, et passa sa main tremblante sur ses yeux, pour les dérober aux regards de l'assemblée. Cependant Hugo, levant ses mains enchaînées, demande à son père de l'entendre un moment : son père, silencieux, le lui accorde.

« Ce n'est pas que je craigne la mort, — car tu m'as vu à tes côtés m'ouvrir un chemin sanglant sur les champs de bataille ; tu sais qu'elle ne fut pas oisive l'épée que m'ont enlevée tes esclaves, et qu'elle a répandu à ton service plus de sang que n'en fera couler la hache qui m'attend. Tu m'as donné la vie, libre à toi de la reprendre, c'est un présent dont je n'ai pas à te remercier ; je n'ai pas non plus oublié les injures de ma mère, son amour méprisé, son honneur sacrifié, la honte qu'elle a léguée à son enfant ; mais elle dort dans le cercueil où ton fils, ton rival, va bientôt descendre. Son cœur brisé, — ma tête coupée, — attesteront du sein de la tombe toute la tendresse de ton premier amour, de ta paternelle sollicitude. Il est vrai que je t'ai offensé, — mais offense pour offense ; — cette femme, estimée ton épouse, cette autre victime de ton orgueil, tu savais qu'elle m'était depuis longtemps destinée. Tu la vis, tu convoitas ses charmes, — et, me reprochant ton propre crime, — ma naissance, tu me représentas à elle — comme ne la méritant pas, comme indigne d'être son époux, et pourquoi ? parce que je n'étais pas le légitime héritier de ton nom, parce que je ne pouvais, par droit de naissance, m'asseoir sur le trône d'Este ; et cependant, si j'avais encore quelques étés à vivre, mon nom éclipserait en gloire le nom d'Este, et cette gloire serait à moi seul. J'eus une épée, — j'ai un cœur capable de me conquérir un cimier aussi superbe qu'on en ait vu jamais briller dans toute la longue succession de tes ancêtres couronnés ; les éperons de chevalier ne sont pas toujours portés

avec le plus de gloire par ceux dont la naissance est la plus haute ; et les miens, en lançant mon cheval de bataille, lui ont fait dépasser souvent plus d'un chef de naissance princière, alors que je chargeais l'ennemi au cri électrisant de « Este et victoire ! » Je ne plaiderai pas la cause d'un coupable ; je ne te demanderai pas de laisser moissonner au temps ce petit nombre d'heures et de jours que je pouvais avoir à vivre avant de devenir une cendre insensible ; le délire de mon passé devait être court, il l'a été. Malgré le mépris attaché à ma naissance et à mon nom, et bien que ton aristocratique orgueil dédaignât d'honorer un être tel que moi, — cependant quelques-uns des traits de mon père se reconnaissent dans les miens et dans mon âme ; — je suis toi tout entier. C'est de toi que je tiens — ce que j'ai au cœur d'indomptable ; — de toi... — pourquoi te vois-je tressaillir ? — de toi me sont venus dans toute leur vigueur mon bras fort, mon âme de feu ; — j'ai reçu de toi, non-seulement la vie, mais encore tout ce qui m'a fait tien. Vois l'ouvrage de ton coupable amour ! Il t'a puni en te donnant un fils trop semblable à toi ! Je n'ai rien de bâtard dans l'âme, car comme la tienne elle ne veut d'aucun joug ; et pour ce qui est de ma vie, ce don passager que tu m'as fait, et que tu vas si tôt reprendre, je n'y attachais pas plus de prix que toi, alors que le casque armait ton front, et que côte à côte nous faisions sur les morts galoper nos coursiers ; le passé n'est rien, — et l'avenir ne peut que reproduire le passé ; et néanmoins je regrette de n'avoir pas alors vu terminer ma carrière ; car, bien que tu aies causé la ruine de ma mère, que tu te sois approprié la fiancée qui m'était destinée, pourtant je sens que tu es encore mon père ; et quelque dur que soit ton arrêt, il n'est pas injuste, même venant de toi. Engendré dans le crime, je meurs dans la honte ; ma vie finit comme elle a commencé : le fils a failli comme a failli son père, et dans moi tu dois nous punir tous deux. Aux yeux des hommes ma faute semble la plus grande, mais entre nous Dieu jugera ! »

XIV.

Il dit, — et, croisant ses bras, fit résonner les fers dont ils étaient chargés; et parmi tous les chefs qui étaient là rangés, pas un qui ne sentît ses oreilles blessées en entendant le cliquetis de ses lugubres chaînes; puis tous les regards se portèrent sur les funestes charmes de Parisina. Comment va-t-elle supporter son arrêt de mort? Elle était restée, comme je l'ai dit, paisible et pâle, cause vivante des malheurs d'Hugo; ses yeux immobiles, mais ouverts et hagards, ne s'étaient pas une seule fois tournés à droite ou à gauche; — pas une fois ses charmantes paupières ne s'étaient fermées, ou n'avaient voilé ses regards; mais, venant à se dilater, elles formaient comme un cercle blanc autour de ses prunelles d'azur. — Et là elle se tenait debout, le regard vitreux, comme s'il y eût eu de la glace dans son sang tourné: mais de temps à autre une grosse larme lentement amassée glissait de la longue frange noire de ses blanches paupières: c'était une chose non à entendre raconter, mais à voir! Et ceux qui la virent s'étonnèrent que des yeux humains laissassent tomber de telles larmes. Elle voulut parler, — la parole à moitié articulée s'arrêta dans son gosier et ne forma qu'un sourd gémissement où tout son cœur sembla s'exhaler. Ce bruit cessa, — elle essaya encore une fois de parler, et alors sa voix éclata dans un cri prolongé; puis elle tomba à terre comme un marbre ou comme une statue renversée de sa base, plus semblable à un objet n'ayant jamais eu vie, — à une image inanimée de l'épouse d'Azo, — qu'à la femme coupable et pleine de vie, poussée au crime par ses passions comme par autant d'aiguillons irrésistibles, mais ne pouvant supporter la révélation de ses fautes et le désespoir. Elle vivait encore, — et on la fit trop tôt revenir de cet évanouissement pareil à la mort. — Mais sa raison ne revint pas tout entière. Ses facultés avaient cédé à la tension trop forte de la douleur; et, de même qu'un arc détendu par la pluie ne décoche plus que des traits égarés, de même les fibres fragiles de son cerveau n'envoyaient plus que des pensées

vagues et sans suite. — Pour elle il n'y avait plus de passé, — l'avenir était une nuit ténébreuse où elle entrevoyait à peine un sentier douloureux et sombre, comme un voyageur qui, égaré dans un désert par une nuit d'orage, marche à la lueur des éclairs. Elle craignait, — elle sentait que quelque chose de coupable pesait sur son cœur comme un poids glacé; — elle savait qu'il y avait là du crime, de la honte; que quelqu'un devait mourir, — mais qui? Elle l'avait oublié. — Était-elle vivante encore? était-ce bien la terre qu'elle foulait? le ciel, qu'elle voyait là-haut? des hommes qui l'entouraient? ou étaient-ce des démons, ces êtres qui la regardaient avec des yeux menaçants, elle qui ne voyait autrefois devant elle que des visages souriants et amis? Tout était confus et vague dans son esprit égaré et discordant; c'était un chaos d'espérances et de craintes insensées. Partagée entre le rire et les pleurs, poussant jusqu'au délire la douleur et la joie, elle était en proie à un rêve convulsif; car tel était le caractère du changement qui s'était fait en elle : oh! c'est vainement qu'elle tentera de se réveiller!

XV.

Les cloches du couvent, balancées dans la tour grisâtre, font entendre leur tintement lent et monotone, qui va retentir douloureusement dans les cœurs. Ecoutez! l'hymne résonne dans les airs. C'est le chant entonné pour les morts, ou pour les vivants qui le seront bientôt! Pour l'âme d'un homme qui va quitter ce monde, l'hymne de mort s'élève, la cloche funèbre sonne. Il touche au terme de sa vie mortelle; il est agenouillé aux pieds d'un moine; chose douloureuse à dire, — déchirante à voir : — il est agenouillé sur la pierre nue et froide; le billot est devant lui, les gardes l'environnent, — le bourreau est là prêt à frapper, — son bras est nu, afin que le coup soit prompt et sûr; il examine le tranchant de la hache qu'il a tout à l'heure aiguisée ; et cependant tout autour la foule silencieuse forme un cercle pour voir mourir un fils par l'ordre de son père!

XVI.

C'est un délicieux moment encore que celui qui précède le coucher de ce soleil, se raillant de ce jour tragique dans l'appareil de ses plus beaux rayons; ses feux du soir tombent à plein sur la tête condamnée d'Hugo, pendant qu'il fait au moine sa dernière confession, et qu'avec les sentiments d'une contrition sainte il écoute, humblement prosterné, l'absolution qui efface nos mortelles souillures. Le soleil éclaire cette tête inclinée, attentive, et ces cheveux châtains dont les boucles retombent sur son cou nu; mais ses rayons surtout, reflétés sur la hache qui brille auprès de lui, la font reluire d'un vif et funèbre éclat. — Oh! elle est amère cette heure suprême! Les plus insensibles ont éprouvé un frisson de terreur : le crime est odieux, l'arrêt est juste, et pourtant ce spectacle fait frémir!

XVII.

Elles sont achevées les dernières prières de ce fils déloyal, — de cet amant audacieux : son rosaire est dit, sa confession faite, son dernier moment est venu; — déjà on l'a dépouillé de son manteau; on va maintenant couper sa brune chevelure; c'est fait, elle est tombée sous les ciseaux. — Le vêtement qu'il portait, — l'écharpe que Parisina lui avait donnée, — ne doivent pas l'accompagner dans la tombe. On les lui fait quitter, et un mouchoir va lui bander les yeux; mais non, — sa fierté repousse cette dernière humiliation. Ses sentiments, jusque là comprimés, se font jour à demi dans l'explosion d'un dédain profond, au moment où la main du bourreau s'avance pour couvrir ces yeux qui n'en ont pas besoin, et qui sauront regarder la mort en face. « Non, — ma vie, mon sang, sont à vous, mes mains sont enchaînées, — mais qu'on me laisse mourir les yeux libres! — frappe! » — Ce disant, il mit sa tête sur le billot; ce fut là sa dernière parole : « Frappe! » Et la hache brillante s'abattit, — et sa tête roula, — et son corps sanglant et palpitant alla retomber sur la poussière, qui but la pluie de sang échappée à flots de ses vei-

nes. Ses yeux et ses lèvres s'agitèrent dans une convulsion rapide, — puis restèrent pour toujours immobiles. Il mourut comme doit mourir l'homme qui a failli, sans ostentation, sans orgueil; il avait fléchi les genoux et prié; il n'avait point dédaigné l'assistance d'un prêtre, ni désespéré de la bonté divine. Et pendant qu'il était agenouillé devant le prieur, son cœur était pur de tout sentiment terrestre. Son père courroucé, — son amante, — qu'étaient-ils pour lui dans ce moment? Plus de reproche, — plus de désespoir, — plus de pensée que pour le ciel, — plus de paroles que pour la prière, — sauf le peu de mots qui lui échappèrent quand, présentant sa tête à la hache du bourreau, il demanda à mourir les yeux non voilés, seuls adieux qu'il laissa aux témoins de son supplice.

XVIII.

Silencieux comme les lèvres que venait de fermer la mort, tous les spectateurs retinrent leur souffle; mais un frisson électrique parcourut la foule quand descendit la hache meurtrière sur celui dont la vie et l'amour se terminaient ainsi; chacun refoula dans son cœur un soupir imparfaitement étouffé; mais nul autre bruit saisissant ne s'entendit que celui de la hache résonnant avec un son lugubre sur le billot; nul autre, un seul excepté: — quel est ce cri déchirant qui fend l'air, ce cri de démence et d'horreur, pareil à celui d'une mère à qui son enfant est ravi par un coup mortel et soudain? Ces accents montent vers le ciel, comme ceux d'une âme en proie à d'éternels tourments. C'est d'une des fenêtres du palais d'Azo qu'est partie cette voix horrible; et tous les regards se sont portés dans cette direction; mais on ne voit ni n'entend plus rien! C'était le cri d'une femme, et jamais le désespoir n'en poussa de plus effrayant; et ceux qui l'entendirent souhaitèrent pour elle que ce fût le dernier.

XIX.

Hugo n'est plus; et depuis ce jour Parisina n'a reparu ni dans le palais ni dans les jardins; son nom, comme si

elle n'eût jamais existé, — fut banni de toutes les bouches, pareil à ces mots que s'interdisent la décence ou la crainte; jamais on n'entendit le prince Azo parler de son épouse ou de son fils; nul tombeau ne consacra leur mémoire; on ne les inhuma point en terre sainte, du moins le chevalier, qui mourut ce jour-là. Mais le destin de Parisina est resté caché, comme la poussière des morts sous les planches du cercueil. Vécut-elle dans un couvent? y acheta-t-elle péniblement le pardon du ciel par des années de pénitence et de remords, par les austérités, le jeûne, et les nuits sans sommeil? mourut-elle par le poison ou le poignard en punition de son audacieux et criminel amour? ou bien, succombant à de moins longues tortures, le coup qui trancha la vie d'Hugo mit-il aussi fin à la sienne, et la pitié du ciel permit-elle que le brisement subit de son cœur mît un terme à ses tourments? Nul ne le sait et nul ne le saura jamais. Mais quelle qu'ait été sa fin ici-bas, sa vie avait commencé et se termina dans la douleur!

XX.

Et Azo trouva une autre épouse, et d'autres fils grandirent à ses côtés, mais nul aussi beau et aussi vaillant que celui qui se consumait dans la tombe; ou s'ils le furent, il n'accorda à leurs mérites que des regards distraits, ou ne les vit qu'avec un soupir étouffé. Mais jamais une larme ne sillonna sa joue, jamais un sourire ne dérida son front; et sur ce front majestueux se gravèrent les rides de la pensée, ces sillons que creuse avant le temps le soc brûlant de la douleur, ces cicatrices de l'âme mutilée que laisse après elle la guerre dont elle est le théâtre. Il n'y avait plus pour lui de joie ou de douleur; il ne lui restait ici-bas que des nuits sans sommeil, des jours qui lui pesaient, une âme morte au blâme ou à la louange, un cœur se fuyant lui-même, — ne voulant point fléchir, — ne pouvant oublier, et livré aux pensées, — aux émotions les plus intenses, au moment même où il semblait le plus calme. La glace la plus épaisse ne durcit l'onde qu'à sa

surface; — au-dessous l'eau vive continue à couler, et coulera toujours. C'est ainsi que son cœur, sous sa couche de glace, continuait à être assailli par ces pensées que la nature y enracina trop profondément pour que nous puissions les bannir en même temps que nos larmes. Lorsque, faisant effort sur nous-mêmes, nous arrêtons au passage ces eaux que le cœur épanche, nous ne les tarissons pas pour cela; — ces larmes refoulées retournent à leur source; là, dans un cristal plus limpide, dans un lit plus profond, elles demeurent invisibles, inépanchées, mais vives, et jamais plus abondantes que lorsqu'elles se révèlent le moins. Agité intérieurement par d'involontaires retours de tendresse pour ceux qu'il avait fait mourir, impuissant à combler le vide qui faisait son tourment; sans l'espoir de les retrouver aux célestes demeures où se réunissent les âmes des justes, avec la conscience qu'il n'avait prononcé qu'une condamnation juste, qu'eux-mêmes avaient été les instruments de leur malheur, la vieillesse d'Azo n'en fut pas moins misérable. Quand des branches sont gâtées, si une main habile les émonde, l'arbre acquiert une vigueur nouvelle et reverdit avec orgueil; mais si la foudre dans sa colère sillonne et brûle les rameaux, le reste du tronc se dessèche et ne produit plus une seule feuille.

NOTES.

1 Voici les faits historiques tels qu'ils sont rapportés par Frizzi dans son *Histoire de Ferrare :*

« Ce fut une année malheureuse pour le peuple de Ferrare, car un événement tragique ensanglanta la cour du souverain. Nos annales, soit imprimées, soit manuscrites, à l'exception de l'ouvrage grossier et incorrect de Sardi et d'un autre, nous ont conservé les détails de cette tragédie. J'ai supprimé plusieurs circonstances, surtout dans le récit de Bandelli, qui écrivait un siècle plus tard, et qui ne s'accorde pas avec les historiens contemporains.

« Le marquis, dans l'an 1405, avait eu de Stella dell' Assassino un fils nommé Ugo, beau et héroïque jeune homme. Parisina Malatesta,

seconde femme de Nicolo, traitait cet enfant, comme font ordinairement les marâtres, avec peu d'égards, au grand regret du marquis, qui le chérissait d'une façon toute particulière. Un jour, elle demanda à son époux la permission de faire un voyage. Le marquis y consentit, à la condition que Hugo l'accompagnerait. Il espérait, par tous ces moyens. parvenir à faire cesser l'aversion qu'elle avait conçue pour celui-ci. Son but, hélas! ne fut que trop fidèlement atteint, puisque, pendant ce voyage, non-seulement elle cessa de le haïr, mais en devint passionnément amoureuse. Après son retour, le marquis n'eut plus d'occasion de renouveler ses anciens reproches. Il arriva qu'un jour un domestique du marquis, nommé Zoese, d'autres disent Giorgio, passant devant l'appartement de Parisina, en vit sortir une de ses femmes tout épouvantée et fondant en larmes. Lui en ayant demandé le motif, celle-ci répondit que sa maîtresse l'avait battue pour une faute légère; et, donnant carrière à son ressentiment, elle ajouta qu'il lui serait facile de s'en venger en dévoilant la liaison criminelle qui existait entre Parisina et son beau-fils. Le serviteur prit acte de cette déclaration, et rapporta le tout à son maître. Celui-ci refusa de croire à cette horrible nouvelle; mais, hélas! il ne se convainquit que trop de sa réalité en regardant lui-même, le 18 mai, par une ouverture qu'il avait fait pratiquer dans le plafond de la chambre de sa femme. Il entra aussitôt dans une grande fureur, et donna l'ordre de les arrêter, ainsi que Aldobrandino Rangoni de Modène et deux suivantes, comme coupables d'avoir favorisé cette liaison incestueuse.

« Il ordonna qu'on les fit paraître sur-le-champ devant un tribunal, et les juges durent prononcer leur sentence selon les formes ordinaires de la loi : c'était la peine de mort. Quelques personnes intercédèrent en faveur des coupables, entre autres Ugoccion Contrario, qui avait beaucoup d'influence sur l'esprit de Nicolo, et aussi son vieux serviteur Alberto dal Sale. Tous les deux, baignés de larmes et embrassant ses genoux, implorèrent sa pitié, donnant toutes les raisons qu'ils pouvaient inventer pour excuser les coupables, faisant valoir toutes les considérations qui devaient l'engager à déguiser au public ces détails scandaleux; mais sa colère le rendit inflexible, et il donna l'ordre que la sentence fût mise à exécution.

« Dans la nuit du 21 mai, Hngo, et après lui Parisina, furent décapités dans la prison même, et dans cet effroyable cachot que l'on voit aujourd'hui au-dessous de la chambre Aurora, au pied de la tour du Lion, à l'extrémité de la rue Giovecca. Zoese, celui qui l'avait dénoncée, accompagna Parisina en lui donnant le bras, jusqu'au lieu de l'exécution. Elle crut, pendant tout le chemin, qu'elle allait être précipitée dans une basse-fosse, et demandait à chaque pas si elle approchait. On lui répondit qu'elle devait périr par la hache. Elle s'informa de ce qu'était devenu Hugo, et, ayant appris qu'il était mort, elle s'écria en

soupirant amèrement : — « Désormais je ne tiens plus à la vie ! » Lorsqu'elle fut près du billot, elle se dépouilla elle-même de ses ornements, et, s'enveloppant la tête d'un voile, elle la tendit au coup fatal, qui termina cette lugubre scène. Rangoni et les deux servantes subirent ensuite le même sort. Ils furent enterrés, comme on le voit par le registre de la bibliothèque de Saint-François, dans le cimetière de ce couvent. On ne sait rien du sort des femmes.

« Le marquis passa éveillé toute cette nuit horrible en se promenant à grands pas dans sa chambre. Il s'informa auprès du capitaine si Hugo était mort. Celui-ci lui ayant répondu que oui, il s'abandonna à toute sa douleur, s'écriant avec beaucoup de gémissements : — « Oh ! que ne suis-je mort, puisque j'ai été forcé à condamner ainsi mon fils Hugo ! » Et, se mettant à déchirer avec ses dents une canne qu'il tenait à la main, il passa le reste de la nuit à gémir et à pleurer, appelant à plusieurs reprises son cher Hugo. Le lendemain, il réfléchit qu'il lui fallait justifier sa conduite, puisqu'elle ne pouvait rester secrète. Il ordonna qu'on en rédigeât le procès-verbal, et l'envoya à toutes les cours d'Italie.

« En recevant cette nouvelle, le doge de Venise, Francesco Foscari, donna l'ordre, sans publier ses motifs, de suspendre les préparatifs d'un tournoi qui, sous les auspices du marquis et aux frais de la ville de Padoue, devait se donner sur la place Saint-Marc pour célébrer son avénement à la dignité de doge.

« Non content de cette double exécution, le marquis, poussé par un inconcevable besoin de vengeance, ordonna en outre que plusieurs femmes mariées, bien connues pour tenir la même conduite que Parisina, fussent comme elle décapitées ; entre autres Barberina, ou, comme quelques-uns l'appellent, Laodomia Romei, femme du principal juge, subit sa sentence dans le lieu ordinaire des exécutions, ou autrement dans le quartier Saint-Jacques, devant la forteresse actuelle au delà de Saint-Paul. On ne peut dire combien étrange parut cette conduite dans un prince qui avait des motifs pour être plus indulgent que les autres. Quelques-uns cependant l'approuvèrent. »

Cette citation de Frizzi a été traduite par lord Byron, et ajoutée à la première édition de *Parisina*.

MONODIE

SUR LA MORT DE R. B. SHERIDAN,

PRONONCÉE AU THÉATRE DE DRURY-LANE.

Un soir d'été, quand le dernier rayon du jour expirant s'efface parmi les pleurs du crépuscule, qui n'a pas senti le charme de cette heure suave descendre sur son cœur comme la rosée sur la fleur? Plein d'un sentiment pur qui absorbe et saisit l'âme, à cette pause mélancolique de la nature, à ce moment où elle reprend haleine, pont sublime jeté par le temps entre la lumière et les ténèbres, qui n'a pas éprouvé ce calme profond et solennel, cette pensée muette à qui il faut pour s'épancher, non des paroles, mais des larmes, cette harmonie sainte, — ce regret, cette sympathie glorieuse pour les soleils qui disparaissent? Ce n'est pas une douleur poignante, c'est une douce tristesse qui n'a pas de nom, chère aux âmes tendres, distinctement sentie, — mais sans amertume; mélancolie suave, larme transparente, où n'entre aucune souffrance mondaine, aucun sentiment d'égoïsme; larme versée sans honte, — et sécrétée sans douleur!

Pareil à l'émotion que nous inspire cette heure où la lumière du jour décroît le long des collines, est le sentiment qui pénètre notre cœur et nos yeux quand meurt tout ce qui, dans le génie, peut mourir. Une haute intelligence s'est éclipsée; — une puissance a passé du jour aux ténèbres, — ne laissant après elle aucune lumière égale à la sienne, aucun nom rival de son nom, ce foyer où venaient converger tous les rayons de la gloire! l'éclair de l'esprit, — la lumière de l'intelligence, — la flamme de la poésie, — l'éclat de l'éloquence, ont disparu avec leur soleil; — mais il nous reste les créations durables d'un esprit immortel; fruits d'un matin brillant, d'un midi glorieux; portion impérissable de celui qui est mort trop tôt: mais ce n'est là qu'une petite partie d'un tout admirable; lumineux segments du cercle

de cette âme qui embrassait tout, — éclairait tout de ses rayons, sachant tour à tour égayer, — émouvoir, — plaire, — ou frapper de terreur. Dans les conseils de la nation, ou à la table des festins, il savait à son gré remuer les sentiments des hommes; les voix les plus hautes l'applaudissaient à l'envi, et les plus superbes renommées se faisaient une gloire de le louer. Quand s'éleva la clameur de l'Indostan opprimé[2], en appelant au ciel de la tyrannie de l'homme, il fut le tonnerre, — la verge vengeresse, le châtiment, — la voix déléguée de Dieu, cette voix qui, parlant par sa bouche, ébranla les nations, et arracha à force de splendeur l'hommage involontaire des sénats vaincus et tremblants.

C'est ici qu'à nos yeux charmés apparaissent dans toute leur jeunesse et leur fraîcheur les gaies créations de sa muse, le dialogue incomparable, — l'impérissable saillie dont la source ne tarissait jamais, les portraits animés, beaux de ressemblance, et portant à nos cœurs la vérité qui les inspira : ces êtres merveilleux de son imagination, qu'anima le souffle de sa pensée, vous pouvez encore les voir ici, dans leur premier séjour; brillants du feu divin de ce nouveau Prométhée, auréole de la lumière des anciens jours, ils attestent encore la splendeur de l'astre paternel.

Mais s'il est des hommes à qui les erreurs fatales où tombe la sagesse donnent une lâche joie, des hommes qui triomphent quand des âmes d'une trempe céleste sont en dissonnance avec leur harmonie native, qu'ils s'arrêtent : — ah ! ils ignorent que ce qui leur paraît vice n'est peut-être que du malheur[3]. Il est dur le destin de celui sur qui le regard public est sans cesse fixé, pour lui décerner l'éloge ou le blâme; point de repos à son nom ; et puis le martyre de la gloire plaît à la sottise. L'ennemi secret, dont l'œil toujours ouvert vous surveille, — tout à la fois accusateur, — juge, — espion ; les adversaires hostiles,—les sots,—les jaloux, —les vaniteux, — les envieux qui vivent des douleurs d'autrui, — voilà la meute ardente à tout ravaler, qui traque la

gloire jusqu'au tombeau, épie toutes les fautes que le génie audacieux doit en partie à son ardeur innée, dénature la vérité, et, entassant mensonge sur mensonge, élève peu à peu une pyramide de calomnie! c'est là le partage réservé au talent. Mais si à ces maux se joignent la pauvreté hâve et l'incurable maladie, si le génie doit descendre de ses hautes régions pour guerroyer contre la misère qui assiége sa porte[4], pour apaiser l'exigence insolente, pour faire face à la rage sordide, — lutter contre le déshonneur et ne trouver dans l'espérance qu'un renouvellement de caresses déloyales, que les nœuds dont le serpent de la perfidie vous enlace; si de tels maux viennent assaillir l'homme, faut-il s'étonner que le plus fort succombe? Les poitrines qui ont le don de sentir avec énergie renferment des cœurs électriques; — chargés du feu céleste, noircis par de rudes collisions, déchirés au-dedans, entourés de nuages, l'aile des ouragans les emporte au sein d'une atmosphère pesante, où la pensée, devenue foudre, s'allume, éclate et gronde.

Mais si ces choses ont existé, c'est loin de notre scène comique; une tâche plus douce nous est dévolue : celle de rendre à la gloire l'hommage qui lui est dû, de pleurer le flambeau qui vient de s'éteindre, et d'apporter l'obole de nos louanges en paiement des plaisirs que nous lui devons depuis si longtemps. Vous, orateurs qui siégez encore dans nos conseils, pleurez l'héroïque vétéran de vos combats! le digne rival de la merveilleuse constellation des *trois*[5]! celui dont les paroles étaient des étincelles d'immortalité! Et vous, poëtes, à qui la muse du drame est chère, il fût votre maître, soyez *ici* ses émules! Hommes à la parole spirituelle, à la conversation éloquente[6], il fut votre frère, — c'est à vous de porter ses cendres! Tant qu'une intelligence presque illimitée, complète autant que diverse[7], tant que l'éloquence, — l'esprit, — la poésie — et la gaieté, cette aimable consolatrice des terrestres soucis, auront des droits sur notre âme, — tant que nous serons fiers de reconnaître la noble prééminence du talent, — nous chercherons long-

temps en vain son égal, et, contemplant avec douleur tout ce qui nous reste de lui, nous gémirons que la nature n'ait formé qu'un tel homme, et ait brisé le moule — où fut jeté Sheridan.

NOTES.

1 M. Sheridan mourut le 7 juillet 1816, et cette monodie fut écrite à Diodati le 17 du même mois, à la requête de Douglas Kinnaird.— « J'ai fait aussi bien que j'ai pu, dit lord Byron; mais, lorsque je n'ai pas choisi moi-même mon sujet, je me dégage de toute responsabilité. » Une épreuve du poëme avec ces mots : *A la requête d'un ami*, lui étant tombée entre les mains : — « Je vous prie, écrit-il, d'effacer cela, ou sinon d'ajouter : *Par un homme de qualité*, ou *un homme d'esprit*. C'est une bagatelle mélancolique. »

2 Voyez les éloges que Pitt, Fox, Burke, prodiguèrent au discours de M. Sheridan contre Hastings dans la chambre des communes. M. Pitt pria la chambre de s'ajourner, afin d'examiner la question plus froidement, et de ne point juger sous le coup de cet enchantement.

3 Une seule fois je vis Sheridan pleurer : c'était pendant un splendide dîner où j'avais l'honneur d'être assis à ses côtés. Une observation que l'on fit devant lui sur la bêtise des whigs, qui refusaient des places pour garder leurs principes, lui fit venir les larmes aux yeux. — « Monsieur, il est facile à lord G., au comte G., au marquis B., à lord H., qui depuis des milliers d'années possèdent, soit d'aujourd'hui, soit par héritage, quelques grosses sinécures, de parler de leur patriotisme et de se préserver de la tentation; mais connaissent-ils quelle force il a fallu pour résister à ceux qui, avec tout autant d'orgueil, autant de talent au moins et plus de passions, n'ont jamais su, pendant tout le cours de leur vie, ce que c'était que d'avoir un schelling dans sa poche? » Et en prononçant ces mots il pleura. Je l'ai souvent entendu répéter qu'il n'avait jamais eu un schelling à lui. Aussi était-il obligé de faire de nombreux emprunts. En 1815, je le rencontrai chez mon homme d'affaires. Après nous être serré la main, il sortit. Avant de m'occuper de mes propres affaires, je ne pus m'empêcher d'interroger cet homme sur celles de Sheridan.—« Oh! répliqua l'attorney, c'est toujours pour la même chose, pour empêcher une saisie. — Et qu'allez-vous faire? lui dis-je? — Rien, quant à présent. Qu'est-ce qui voudrait poursuivre le vieux Sherry? à quoi cela avancerait-il? » Et il se mit à rire et à raconter les bons mots de Sheridan. Tel était Sheridan : il pouvait attendrir jusqu'à un attorney! Depuis Orphée, on n'avait rien vu de pareil. *B.* 1821.

4 Ceci est un fait. Quelques jours avant sa mort, Sheridan écrivit à M. Rogers : — « Je suis absolument sans argent et plongé dans l'affliction... Ils vont briser mes fenêtres, pénétrer dans la chambre de miss Sheridan et m'enlever. Cent cinquante livres me sauveraient... Pour l'amour de Dieu, venez me voir. » M. Moore alla sur-le-champ porter la somme demandée. Ce billet est du 13 mai. Le 14 juillet, les restes de Sheridan furent déposés dans Westminster. Le drap mortuaire fut tenu par le duc de Bedfort, le comte de Lauderdale, le comte Mulgrave, le lord-évêque de Londres, lord Holland et le comte Spencer.

5 Fox, Pitt, Burke. Lorsqu'on demandait à Fox quel était le meilleur discours qu'il eût entendu, il répondait : « Celui de Sheridan sur le procès d'Hastings, dans la chambre des communes. » Lorsqu'il le prononça, Fox lui conseilla de le répéter; et Sheridan s'appliqua à ce que son second discours fût aussi différent que possible du premier; mais il n'atteignit pas la même hauteur, malgré les éloges de Burke, qui s'écriait par intervalle : « Voilà le véritable style, quelque chose entre la poésie et la prose, et mieux que l'un et l'autre! » *B.* 1821.

6 J'ai souvent rencontré Sheridan dans le monde : il était éblouissant. Je l'ai vu écraser Whitbread, aveugler Mme de Staël, réduire Colman au silence et surpasser sans peine des hommes d'une haute capacité. Je l'ai rencontré dans White-Hall avec les Melbourne, chez le marquis de Ravistock, chez Robins l'huissier-priseur, chez sir Humphry Davis, chez Rogers; en un mot, dans les cercles les plus élevés et les plus spirituels; et il se montrait partout également bon convive et homme aimable. *B.* 1821.

7 Lord Holland m'a raconté un trait curieux de la sensibilité de Sheridan. Une nuit que nous émettions nos différents avis sur les hommes marquants de l'époque, je dis : — « Tout ce que Sheridan a fait est un chef-d'œuvre dans son genre. Il a écrit la meilleure comédie (*l'École du Scandale*), le meilleur drame (bien supérieur, selon moi, à cette pasquinade de Gilles, l'opéra du *Mendiant*), la meilleure farce (*le Critique :* la seule chose qu'on puisse dire, c'est que c'est trop bon pour une farce); enfin, pour terminer dignement, il a prononcé le plus beau discours qu'on ait jamais entendu dans le parlement. » Quelqu'un rapporta cette conversation à Sheridan, qui fondit en larmes. Pauvre Brinsley! si c'étaient des larmes de joie, j'aurais dû plutôt dire en deux mots qu'avoir fait l'*Iliade* ou prononcé sa fameuse philippique n'était qu'une même chose. Je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir qu'en apprenant que mes éloges lui avaient causé un moment de satisfaction. *B.* 17 *décembre* 1821.

LE

PRISONNIER DE CHILLON.

AVERTISSEMENT.

Lorque ce poëme fut écrit, je ne connaissais pas suffisamment l'histoire de Bonnivard, autrement j'aurais cherché à agrandir mon sujet en parlant de son courage et de ses vertus; je dois les renseignements suivants à la bonté d'un citoyen de la république de Genève, qui s'honore de cet homme digne des meilleurs temps de l'antique liberté.

« François de Bonnivard, fils de Louis de Bonnivard, originaire de Seyssel et seigneur de Lunes, naquit en 1496. Il fit ses études à Turin. En 1510, Jean-Aimé de Bonnivard, son oncle, lui résigna le prieuré de Saint-Victor, qui aboutissait aux murs de Genève et qui formait un bénéfice considérable.

« Ce grand homme (Bonnivard mérite ce titre par la force de son âme, la droiture de son cœur, la noblesse de ses intentions, la sagesse de ses conseils, le courage de ses démarches, l'étendue de ses connaissances et la vivacité de son esprit),—ce grand homme, qui excitera l'admiration de tous ceux qu'une vertu héroïque peut encore émouvoir, inspirera encore la plus vive reconnaissance dans les cœurs des Genevois qui aiment Genève. Bonnivard en fut toujours un des plus fermes appuis : pour assurer la liberté de notre république il ne craignit pas de perdre souvent la sienne; il oublia son repos, il oublia ses richesses, il ne négligea rien pour affermir le bonheur d'une patrie qu'il honora de son choix. Dès ce moment il la chérit comme le plus zélé de ses citoyens; il la servit avec l'intrépidité d'un héros, et il écrivit son histoire avec la naïveté d'un philosophe et la chaleur d'un patriote.

« Il dit, dans le commencement de son *Histoire de Genève*, que, *dès qu'il eut commencé à lire l'histoire des nations, il se sentit entraîné par son goût pour les républiques, dont il épousa toujours les intérêts*. C'est ce goût pour la liberté qui lui fit sans doute adopter Genève pour sa patrie.

« Bonnivard, encore jeune, s'annonça hautement comme le défenseur de Genève contre le duc de Savoie et l'évêque.

« En 1519, Bonnivard devint le martyr de sa patrie. Le duc de Savoie étant entré dans Genève avec cinq cents hommes, Bonnivard craignit le ressentiment du duc ; il voulut se retirer à Fribourg pour en éviter les suites ; mais il fut trahi par deux hommes qui l'accompagnaient, et conduit par ordre du prince à Grolée, où il resta prisonnier pendant deux ans. Bonnivard était malheureux dans ses voyages ; comme ses malheurs n'avaient point ralenti son zèle pour Genève, il était toujours un ennemi redoutable pour ceux qui la menaçaient, et par conséquent il devait être exposé à leurs coups. Il fut rencontré en 1530 sur le Jura par des voleurs, qui le dépouillèrent et qui le mirent encore entre les mains du duc de Savoie. Ce prince le fit enfermer dans le château de Chillon, où il resta sans être interrogé jusqu'en 1536 ; il fut alors délivré par les Bernois, qui s'emparèrent du pays de Vaud.

« Bonnivard, en sortant de sa captivité, eut le plaisir de trouver Genève libre et réformée. La république s'empressa de lui en témoigner sa reconnaissance et de le dédommager des maux qu'il avait soufferts ; elle le reçut bourgeois de la ville au mois de juin 1536 ; elle lui donna la maison habitée autrefois par le vicaire-général, et elle lui assigna une pension de deux cents écus d'or tant qu'il séjournerait à Genève. Il fut admis dans le conseil des deux-cents en 1537.

« Bonnivard n'a pas fini d'être utile : après avoir travaillé à rendre Genève libre, il réussit à la rendre tolérante. Bonnivard engagea le conseil à accorder aux ecclésiastiques et aux paysans un temps suffisant pour examiner les propositions qu'on leur faisait. Il réussit par sa douceur : on prêche toujours le christianisme avec succès quand on le prêche avec charité.

« Bonnivard fut savant : ses manuscrits, qui sont dans la bibliothèque publique, prouvent qu'il avait bien lu les auteurs classiques latins et qu'il avait approfondi la théologie et l'histoire. Ce grand homme aimait les sciences et il croyait qu'elles pouvaient faire la gloire de Genève ; aussi il ne négligea rien pour les fixer dans cette ville naissante. En 1551 il donna sa bibliothèque au public ; elle fut le commencement de notre bibliothèque publique, et ses livres sont en partie les rares et belles éditions du quinzième siècle qu'on voit dans notre collection. Enfin, pendant la même année, ce bon patriote institua la république son héritière, à condition qu'elle emploierait ses biens à entretenir le collége dont on projetait la fondation.

« Il paraît que Bonnivard mourut en 1570, mais on ne peut l'assurer, parce qu'il y a une lacune dans le Nécrologe depuis le mois de juillet 1570 jusqu'en 1571.

SONNET SUR CHILLON.

Souffle éternel de l'âme indépendante, ô liberté! tu n'es jamais plus brillante que dans les cachots, car là c'est dans le cœur que tu habites,—le cœur que nul autre amour que le tien ne peut captiver; et lorsque tes fils sont consignés aux fers, — et à la ténébreuse horreur d'un humide caveau, leur martyre fonde la victoire de leur patrie, et la gloire de l'indépendance vole sur les ailes de tous les vents. Chillon! ta prison est un lieu saint, et ton triste pavé un autel, — car il a été foulé par Bonnivard, et ses pas y ont laissé leur empreinte comme dans un champ! — ces traces, qu'on se garde de les effacer! elles en appellent de la tyrannie à Dieu.



LE PRISONNIER DE CHILLON [1].

I.

Mes cheveux sont blancs[2], mais ce n'est pas l'œuvre des années; ils n'ont pas non plus blanchi en une seule nuit, comme cela est arrivé à d'autres à la suite de frayeurs soudaines. Ce n'est pas la fatigue qui a courbé mes membres : ils se sont rouillés dans un vil repos, car ils ont été la proie d'un cachot; et j'ai eu le sort de ceux à qui on a interdit, comme un fruit défendu, la jouissance de la terre et de l'air; mais ce fut pour la religion de mon père que j'endurai la captivité, que je recherchai la mort. Mon père est mort sur le chevalet, martyr de sa fidélité à sa croyance; et pour la même cause, ses enfants ont habité une prison ténébreuse. De sept que nous étions — nous ne sommes plus qu'un; six jeunes hommes et un vieillard ont fini comme ils avaient commencé, fiers de la rage de la persécution; l'un de mes

frères sur le bûcher, et deux sur le champ de bataille, ont scellé leur croyance de leur sang, et sont morts comme leur père, pour le Dieu renié par leurs ennemis; — trois ont été jetés dans un cachot, et c'est moi qui en suis le dernier débris.

II.

Il y a sept piliers de structure gothique dans les cachots profonds et antiques de Chillon; il y a sept colonnes massives et grisâtres, qu'éclaire obscurément une lueur triste et captive, un rayon de soleil égaré et comme perdu à travers les crevasses de l'épaisse muraille, rampant sur l'humide pavé comme le météore qu'un marais exhale; et à chaque pilier il y a un anneau, et à chaque anneau une chaîne; ce fer est un métal corrodant, car sur mes membres ses dents imprimées ont laissé des marques qui ne s'effaceront plus jusqu'à ce que j'aie pour jamais quitté ce jour nouveau pour moi, et que ne peuvent supporter sans douleur mes yeux, qui n'ont point vu se lever ainsi le soleil pendant bien des années, — je n'en puis dire le nombre, j'ai cessé d'en faire le long et pénible compte le jour où le dernier de mes frères succomba et mourut, et où, vivant encore, je demeurai gisant à ses côtés.

III.

Chacun de nous fut enchaîné à un des piliers, et nous étions trois, — et pourtant chacun de nous était seul; nous ne pouvions bouger d'un seul pas, nous n'apercevions les traits l'un de l'autre qu'à la clarté pâle et livide qui nous rendait méconnaissables à nous-mêmes : ainsi réunis, — et pourtant séparés, les fers aux mains, la tristesse au cœur, c'était une douceur encore, dans cette privation des éléments purs de la terre, de pouvoir converser, de nous consoler mutuellement, de nous faire part de nos espérances, de nous faire des récits d'autrefois, d'entonner des chants héroïques et courageux; mais ces chants mêmes se refroidirent; nos voix, autrefois pleines et sonores, prirent un son lugubre et discordant; on eût dit l'écho des murs de

la prison; peut-être était-ce une illusion, — mais elles me semblaient avoir perdu leur accent accoutumé.

IV.

J'étais l'aîné des trois, c'était à moi à soutenir le courage des autres et à les consoler; — je fis de mon mieux et les autres aussi. Le plus jeune, que mon père aimait parce qu'il avait les traits de notre mère, — avec ses yeux bleus comme l'azur du ciel, c'est pour lui surtout que j'étais douloureusement ému; et comment ne pas l'être en voyant pareil oiseau dans un tel nid? car il était beau comme le jour, — (quand le jour était beau pour moi comme pour les aiglons, alors que j'étais libre), — beau comme un jour polaire, cet enfant du soleil au vêtement de neige, dont la durée embrasse la longue clarté d'un été sans sommeil; il en avait la pureté et l'éclat. Doué d'une gaieté aimable, il n'avait de larmes que pour les malheurs d'autrui, et alors elles coulaient abondantes comme les ruisseaux qui sillonnent le flanc des montagnes, à moins qu'il ne pût soulager les maux dont il ne pouvait supporter la vue.

V.

L'autre avait une âme aussi pure; mais la nature l'avait formé pour combattre contre son espèce; robuste de corps, son intrépidité eût bravé le monde entier armé contre lui; il était fait pour mourir avec joie en combattant au premier rang, — mais non pour languir dans les chaînes. Le bruit de ses fers abattit son courage, je le vis s'affaisser en silence. — Peut-être en fut-il de même de moi; mais je me fis effort pour ranimer ces restes d'une famille si chère. C'était un chasseur des montagnes, il y avait poursuivi le daim et le loup; pour lui ce cachot était un gouffre, et des pieds captifs le pire de tous les maux.

VI.

Au pied des murs de Chillon, le lac Léman étend ses vastes ondes à une profondeur de mille pieds; c'est du moins ce qu'a mesuré la sonde, du haut des blancs créneaux que les flots environnent[3]; vagues et murailles forment au-

tour de ce lieu un double rempart, et en font comme une tombe vivante. Le caveau sombre où nous étions est situé au-dessous de la surface du lac; chaque jour nous entendions les clapotements de l'onde résonner au-dessus de nos têtes, et il m'est arrivé, quand un vent impétueux se jouait dans le ciel, heureux et libre, de sentir son écume pénétrer à travers les barreaux; et alors le roc lui-même s'ébranlait, et moi je n'en étais point ému, car j'aurais vu venir en souriant la mort, qui m'eût affranchi de mes fers.

VII.

J'ai dit que le moins jeune de mes frères était plongé dans l'accablement; j'ai dit que son cœur puissant languissait abattu; il refusait toute nourriture, non parce qu'elle était rude et grossière, car nous étions habitués au régime des chasseurs, et c'était là le moindre de nos soucis; au lait de la chèvre des montagnes on avait substitué l'eau des fossés; notre pain était celui qu'ont trempé les larmes des captifs depuis des milliers d'années, depuis le jour où pour la première fois l'homme condamna son semblable à vivre comme une brute dans une cage de fer. Mais qu'était cela pour lui et pour nous? Il n'y avait pas là de quoi affaiblir son courage ou son corps; l'âme de mon frère était de celles qu'eût glacées le séjour même d'un palais, sans la faculté de parcourir les flancs escarpés de la montagne et d'y respirer un air libre. Mais pourquoi différer encore la vérité? — Il mourut. Je le vis, et je ne pus soutenir sa tête ni atteindre jusqu'à sa main mourante, — pas même quand la mort l'eut glacée, malgré les inutiles efforts que je fis pour briser ou ronger mes fers. Il mourut, — et ils détachèrent sa chaîne et creusèrent pour lui une étroite fosse dans le sol humide de notre prison. Je les suppliai en grâce de l'inhumer dans un endroit éclairé par le jour; — c'était une pensée folle, mais je me figurais que même après sa mort ce cœur d'homme libre ne pouvait reposer dans un semblable cachot. J'aurais pu m'épargner cette inutile demande; — ils ne firent qu'en rire froidement, — et l'enterrèrent là : une

terre aplatie et sans gazon recouvrit celui qui nous était si cher; au-dessus resta suspendue sa chaîne vide, digne monument d'un pareil homicide!

VIII.

Mais lui, le favori, la fleur de notre maison, le plus aimé de tous depuis sa naissance, l'image de sa mère par sa beauté, l'enfant chéri de la famille, l'objet de la suprême pensée d'un père martyr et de ma dernière sollicitude, celui pour qui je ménageais ma vie, afin qu'il fût moins malheureux maintenant et libre un jour; lui aussi qui jusque là avait conservé une gaieté naturelle ou inspirée, lui aussi fut atteint, et je vis de jour en jour cette jeune fleur se flétrir sur sa tige... O Dieu! c'est quelque chose d'effrayant à voir que le départ de l'âme humaine, sous quelque forme que ce spectacle se présente : — je l'ai vue s'échapper au milieu des flots de sang; — je l'ai vue sur les vagues courroucées de l'Océan, lutter dans l'agitation d'une agonie convulsive; j'ai contemplé sur sa couche pâle et sépulcrale le crime en proie à ses terreurs délirantes : mais c'étaient là des spectacles d'horreur. — Ici rien de semblable; ici une mort lente, mais sûre; il s'éteignit dans une résignation si calme; il se vit décliner, dépérir avec tant de tranquillité et de douceur; sans une larme pour lui-même, son âme tendre ne s'affligeait que sur ceux qu'elle laissait après elle; et pendant tout ce temps sa joue avait une fraîcheur qui semblait donner un démenti à la mort, et dont les teintes ne disparurent que lentement et par degrés, comme les couleurs d'un arc-en-ciel qui s'efface. — Ses yeux conservaient un éclat transparent qui illuminait en quelque sorte la prison; pas une parole de murmure, — pas un soupir sur sa fin prématurée, — quelques mots d'entretien des jours meilleurs, — quelques mots d'espérance pour soutenir mon courage; — car j'étais accablé par le sentiment de cette perte, la dernière et la plus grande de toutes; et puis les soupirs arrachés à la faiblesse de la nature expirante, et qu'il s'efforçait d'étouffer, devinrent de moments en mo-

ments plus lents et plus rares : j'écoutai, mais je n'entendis plus rien; — j'appelai, car mes craintes m'avaient rendu insensé; je savais que mes cris étaient vains; mais mon effroi ne voulait pas des conseils de ma raison; j'appelai, il me sembla entendre un son. D'un bond impétueux je brisai ma chaîne; je m'élançai vers lui : — il n'y était plus; seul *je* restais dans ce noir séjour, seul *je* vivais, seul *je* respirais l'air humide et maudit de mon cachot; le dernier, le seul, le plus cher anneau qui existât encore entre moi et le gouffre éternel, et qui me rattachât à ma race malheureuse, venait de se rompre en ce lieu fatal. De mes deux frères, l'un était sous terre, l'autre dessus, — tous deux avaient cessé de vivre : je pris cette main qui était là immobile; hélas! la mienne était tout aussi froide; je n'avais plus la force de me mouvoir, mais je sentis que j'étais vivant encore, sentiment qui rend l'âme frénétique quand nous savons que ceux que nous aimons ne le seront plus jamais. Je ne sais pourquoi je ne pus mourir; je n'avais plus d'espérance terrestre, — mais j'avais la foi, et elle m'interdisait une mort égoïste.

IX.

Ce qui m'arriva alors en ce séjour, je ne le sais pas bien, — je ne l'ai jamais su; — je perdis d'abord l'impression de la lumière et de l'air, puis aussi de l'obscurité : je n'avais aucune pensée, aucun sentiment, —rien; — j'étais comme une pierre parmi ces pierres, je végétais aussi inerte que le rocher stérile au milieu des brouillards; pour moi tout était vide, froid, décoloré; ce n'était ni la nuit — ni le jour; ce n'était pas même la lumière du cachot, si insupportable à ma vue fatiguée: c'était un vide absorbant l'espace, une immobilité — sans lieu fixe; il n'y avait pour moi ni étoiles, — ni terre, —ni temps, —ni devoir, —ni changement, — ni vertu, — ni crime, — mais le silence, et une respiration muette qui ne tenait ni de la vie ni de la mort; une mer de repos stagnant, mer sombre, sans limite, silencieuse, immobile.

X.

Une lueur arriva à mon cerveau : — c'était le gazouillement d'un oiseau; il cessa, puis recommença; jamais l'oreille n'entendit de chant aussi doux; la mienne en fut reconnaissante; mes yeux surpris et charmés errèrent autour de moi, et en cet instant ils ne virent pas ma misère; mais peu à peu mes sens reprirent leur cours accoutumé; je vis le pavé et les murs de ma prison se clore sur moi comme auparavant; je vis la vacillante lueur du soleil ramper comme elle avait fait jusqu'à ce jour; mais dans la crevasse qui lui laissait un passage était posé cet oiseau, aussi joyeux, aussi familier, et même plus, que s'il eût été sur un arbre; c'était un oiseau charmant, avec des ailes d'azur et un chant qui disait des milliers de choses, et semblait les dire toutes pour moi! Je n'avais jamais vu, je ne verrai jamais son pareil. Il semblait, comme moi, avoir besoin d'un compagnon; mais il n'était pas la moitié aussi affligé, et il était venu pour m'aimer alors qu'il n'y avait plus personne au monde qui pût m'aimer comme lui; il était venu sur le bord de mon cachot pour me consoler et me rappeler au sentiment et à la pensée. Je ne sais s'il était libre, ou s'il avait quitté sa cage pour se poser dans la mienne; mais je connaissais trop la captivité, cher oiseau, pour désirer la tienne! Je ne sais si c'était un habitant du paradis qui, sous cette forme ailée, était venu me voir; car, — le ciel me pardonne cette pensée, qui me fit tout à la fois et pleurer et sourire! je me suis souvent figuré que c'était l'âme de mon frère qui m'était venue visiter; mais il finit par s'envoler, et alors je vis bien qu'il était mortel, — sans quoi il ne serait pas ainsi parti en me laissant doublement seul, — seul comme le cadavre sous le drap mortuaire, — seul comme un nuage solitaire isolé dans le ciel par un jour radieux, alors que dans le reste du firmament brille un azur sans tache; sorte de menace déplacée, suspendue dans l'atmosphère alors que le ciel est bleu et la terre riante.

XI.

Et il se fit dans mon sort une espèce de changement; mes gardiens devinrent compatissants, je ne sais pourquoi : ils étaient accoutumés à la vue de la souffrance; mais cela fut ainsi : — on ne rattacha pas les anneaux de ma chaîne brisée, et j'eus la liberté de faire le tour de ma prison, de la parcourir dans sa largeur, puis dans sa longueur, puis dans tous les sens. Je fis aussi le tour de chaque pilier, reprenant ma promenade où je l'avais commencée, mais évitant avec soin de marcher sur la tombe de mes frères, dont aucune élévation du sol n'indiquait la place; et s'il arrivait par mégarde que mes pas profanassent leur humble sépulture, ma respiration devenait pénible, oppressée, et je sentais mon cœur défaillir.

XII.

Je creusai des marches dans le mur; ce n'était pas pour m'échapper, car la terre renfermait tous ceux qui sous une forme humaine m'avaient aimé; et désormais ce globe ne pouvait être pour moi qu'une prison plus vaste. Je n'avais ni enfant, — ni père, — ni parents, — ni compagnon de misère; cette idée me vint et me fit plaisir, car rien que de penser à eux m'eût rendu fou; mais j'étais curieux de monter aux barreaux de ma fenêtre, et de reposer une fois encore sur les hautes montagnes un regard paisible et charmé.

XIII.

Je les vis : — elles étaient les mêmes, elles n'étaient pas changées comme moi; je vis sur leur sommet leurs mille ans de neige, — à leurs pieds le lac immense, et le Rhône rapide aux flots d'azur; j'entendis les torrents bondir et murmurer dans leur lit de rochers et à travers les buissons brisés; je vis de loin resplendir la ville aux blanches murailles, et des voiles plus blanches encore effleurant l'onde : j'aperçus aussi une petite île qui semblait me sourire, la seule qu'on pût découvrir : c'était une petite île verdoyante, qui ne paraissait guère plus étendue que le sol de ma prison; mais dans son enceinte il y avait trois grands arbres,

et sur elle soufflait la brise des montagnes, et autour d'elle coulaient des eaux limpides; et il y croissait de jeunes fleurs aux belles couleurs, aux doux parfums. Les poissons nageaient le long des murs du château, et tous paraissaient joyeux; l'aigle volait emporté sur les ailes de l'aquilon naissant; il me sembla ne l'avoir jamais vu fuir aussi rapidement, et alors de nouvelles larmes mouillèrent mes paupières, et je me sentis troublé, — et je regrettai d'avoir quitté ma chaîne récente; et quand je redescendis, l'obscurité de mon sombre séjour retomba sur moi comme un poids pesant, comme une tombe fraîchement creusée qui se ferme sur celui que nous voulions sauver, — et cependant mon regard épuisé avait presque besoin d'un tel repos.

XIV.

Le temps s'écoula; si ce furent des mois, des années ou des jours, je l'ignore, — je n'en tenais pas le compte; je n'avais aucun espoir de rouvrir mes yeux à la lumière, et de voir dissiper les ténèbres qui les couvraient; enfin des hommes vinrent me mettre en liberté, je ne demandai pas pourquoi, je ne m'occupai pas de savoir où l'on allait me conduire. Être libre ou prisonnier avait fini par m'être indifférent; j'avais appris à aimer le désespoir. Lors donc que ces hommes se présentèrent, et mirent fin à ma captivité, ces lourdes murailles étaient devenues pour moi une sorte d'ermitage. — Je les regardais comme ma propriété! Il me sembla presque qu'on venait m'arracher une seconde fois au toit paternel. Je m'étais lié d'amitié avec les araignées, je suivais des yeux leur silencieux travail; j'aimais à voir les souris jouer au clair de la lune; et pourquoi aurais-je été moins sensible que ces animaux? nous habitions le même séjour; et moi, leur monarque à tous, j'avais droit de vie et de mort, — et cependant, chose singulière, nous avions appris à vivre tous en paix. — Mes chaînes et moi, nous étions devenus amis, tant une longue communion contribue à nous faire ce que nous sommes: — et moi-même, ce ne fut qu'en soupirant que je me vis libre[1].

NOTES.

[1] Lord Byron écrivit ce beau poëme dans une petite auberge du village d'Ouchy, près de Lausanne, où il fut retenu par le mauvais temps pendant deux jours, en juin 1816, — « Ajoutant ainsi, dit M. Moore, un attrait de plus aux environs de ce lac déjà immortel. »

[2] Ma sœur m'écrit qu'elle a lu ce poëme à M. de Luc, vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, né en Suisse, et qu'il en a été enchanté. Il était avec Rousseau à Chillon, et il avoue que la description est scrupuleusement exacte. Je me rappelai ce nom, et je le trouvai effectivement dans *les Confessions*.

« De tous ces amusements, celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac que je fis en bateau avec *de Luc* père, sa bonne, ses *deux fils* et ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. Je gardai le souvenir des sites qui m'avaient frappé à l'autre extrémité du lac, dont je fis la description, quelques années après, dans *la Nouvelle Héloïse.* »

Ce de Luc nonagénaire doit être un des deux fils. Il vit en Angleterre, infirme, mais conservant toutes ses facultés. Il est extraordinaire qu'il ait vécu si longtemps, et non moins bizarre d'avoir fait ce voyage avec Jean-Jacques, et d'avoir lu dans sa vieillesse un poëme d'un Anglais qui avait fait précisément la même circumnavigation. *B. 9 avril* 1817.

[3] Le château de Chillon est situé entre Clarens et Villeneuve. Cette dernière ville s'élève à l'extrémité du lac de Genève; le Rhône débouche à gauche de Chillon, et en face sont les hauteurs de la Meillerie et la chaîne des Alpes, au-dessus de Boveret et de Saint-Gingo; derrière, un torrent descend le long d'une colline; le lac baigne les murs, et il a à cet endroit huit cents pieds de profondeur, mesure française. L'intérieur est distribué en prisons, dans lesquelles on renferma d'abord les protestants, puis après eux les prisonniers d'état. Le long du mur est une poutre noircie par le temps, et sur laquelle les prisonniers étaient exécutés. Dans les cachots sont sept piliers, ou plutôt huit : ce dernier ne fait qu'un avec la muraille. Le pavé conserve encore la trace des pas de Bonnivard, qui resta là enfermé plusieurs années. C'est près de ce château que Rousseau a placé la catastrophe qui termine son livre; c'est là que Julie tomba dans l'eau en voulant sauver un de ses enfants. Le château est vaste et s'aperçoit de très-loin sur les bords du lac; les murailles sont blanches. *B.*

« L'histoire des premiers temps de ce château, dit M. Tennant, qui le visita en 1821, est très-obscure. Quelques historiens placent sa fondation en 1120, et d'autres en 1235; mais on ignore le nom de son fondateur. Charles V, duc de Savoie, assiégea Chillon, disent

les chroniques, et le prit en 1536. Il y trouva de grands trésors et quelques malheureux qui gémissaient dans les prisons, et au nombre desquels était le grand Bonnivard. Sur le pilier où l'on dit que cet infortuné fut enchaîné, j'ai vu, gravé à la main, le nom de l'auteur dont le beau poëme a plus contribué à sauver de l'oubli les noms de Chillon et de Bonnivard que les maux réels qu'a soufferts cet infortuné. »

4 L'intention de Byron n'était pas de peindre en particulier le caractère de Bonnivard. Le but du poëme, comme celui du célèbre morceau de Sterne sur le prisonnier, était de considérer l'effet général de la captivité, son influence délétère sur l'intelligence, jusqu'à ce que l'infortuné arrive à ne faire qu'un avec sa prison et ses chaînes. Cette dégradation mentale repose sur des faits. Dans les Pays-Bas, où la détention perpétuelle remplace la peine capitale, on en a de nombreux exemples. A certains jours de l'année, ces victimes d'une législation qui s'appelle *humaine* sont exposées sur la place publique, pour empêcher qu'on oublie leur crime et le châtiment qu'il a reçu. Avec leurs cheveux gras, leurs traits hagards, leurs yeux que blesse la lumière du soleil, leurs oreilles qu'étonne ce bruit dont ils ont perdu l'habitude, ces malheureux ressemblent plutôt à des fantômes grossièrement taillés à l'image des hommes qu'à des êtres doués d'une âme. On nous a assuré qu'ils devenaient généralement fous ou idiots, selon que l'esprit ou le corps l'emportait, lorsque tout rapport harmonieux entre eux était rompu.

On dira peut-être que ce singulier poëme est plus attachant qu'agréable. La prison de Bonnivard est, comme celle d'Ugolin, un sujet trop lugubre pour que le peintre ou le poëte puisse jamais parvenir à en adoucir l'horreur. Quelque sombre qu'en soit le coloris, ce poëme rivalise avec les autres ouvrages de lord Byron, et il est impossible de le lire sans se sentir le cœur brisé à la vue de ce qu'a souffert cette innocente victime. WALTER SCOTT.

LE RÊVE[1].

I.

Notre vie est double; le sommeil a son monde à lui, monde limitrophe de ce que nous nommons à tort la mort et l'existence : le sommeil a son monde à lui, vaste domaine de fantastique réalité; et dans leur développement les rêves respirent; ils ont des larmes, des tourments, et sont susceptibles de joie; ils laissent un poids sur les pensées de notre réveil, ils enlèvent un poids aux fatigues de notre veille. Ils divisent notre être, ils deviennent une portion de nous-mêmes et de notre temps; ils sont comme les messagers de l'éternité; ils passent comme des esprits du passé, — ils parlent comme des sibylles de l'avenir, ils exercent sur nous un pouvoir, — une tyrannie de plaisir et de douleur ; ils font de nous ce que nous n'étions pas, — ce qu'ils veulent; ils nous effraient des visions du passé, nous font trembler devant des ombres évanouies. — Cela est-il vrai? Le passé est-il autre chose qu'une ombre? Que sont les rêves? Des créations de l'âme? — L'âme peut produire des substances, peupler les mondes de sa création d'êtres plus brillants que tout ce qui a existé jusqu'à ce jour, et animer des formes qui survivront à toute chair. Je voudrais retracer une vision que j'ai rêvée peut-être dans le sommeil, car en elle-même, une pensée, une pensée du sommeil peut embrasser des années, et résumer une longue vie en une heure.

II.

Je vis deux êtres dans tout l'éclat de la jeunesse; ils étaient sur une colline verdoyante et d'une pente douce, la dernière d'une longue chaîne de collines qu'elle terminait comme un promontoire, excepté qu'il n'y avait pas d'océan qui baignât sa base, mais un vivant paysage, et une mer de bois et de maisons, et les demeures des hommes çà et là disséminées, et la fumée s'élevant des toits rustiques en ondoyants flocons; — cette colline était couronnée d'un diadème d'arbres rangés en cercle, qu'y avait placés non le

caprice de la nature, mais celui de l'homme : ces deux êtres, une jeune fille et un jeune homme, étaient là qui contemplaient, — elle, ce spectacle beau comme elle, — mais lui ne regardait qu'elle, et tous deux étaient jeunes, et l'une était belle; et tous deux étaient jeunes, — mais leur jeunesse ne se ressemblait pas. Comme la lune charmante au bord de l'horizon, la jeune fille touchait au moment d'être femme; le jeune homme comptait quelques étés de moins, mais son cœur avait de beaucoup devancé son âge, et à ses yeux il n'y avait qu'un visage aimé sur la terre, et ses rayons l'éclairaient en ce moment; il l'avait contemplé jusqu'à ce que dans son cœur son empreinte fût devenue ineffaçable; il ne vivait, ne respirait qu'en elle; elle était sa voix; il ne lui disait rien, mais dès qu'elle parlait, toutes ses fibres étaient ébranlées; elle était sa vue, car ses regards suivaient les siens; il ne voyait que par ses yeux, qui coloraient pour lui tous les objets; — il avait cessé de vivre dans lui-même; elle était sa vie, l'océan où venait aboutir le cours de ses pensées; au son de sa voix, au contact de sa main, son sang refluait ou coulait plus rapide, et son visage changeait tumultueusement, — sans que son cœur connût la cause de son agonie. Mais elle ne partageait pas ces tendres sentiments; ses soupirs n'étaient pas pour lui; il était pour elle un frère, — et pas davantage; c'était beaucoup, car elle n'avait point de frère, si ce n'est celui à qui son amitié enfantine avait donné ce nom; elle était l'unique rejeton d'une race antique et honorée [1]. — C'était un nom qui lui plaisait et lui déplaisait tout ensemble. — Et pourquoi? Le temps le lui apprit douloureusement — quand elle en aima un autre; *en ce moment* même elle en aimait un autre, et elle était au sommet de cette colline, regardant au loin si son coursier volait rapide comme son impatience.

III.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Je vis un vieux manoir, et devant ses murs un coursier caparaçonné : dans un antique oratoire se trouvait le jeune homme

dont j'ai parlé ; — il était seul et pâle, et se promenait de long en large ; bientôt il s'assit, prit une plume, et traça des mots que je ne pus deviner ; puis il appuya sur ses mains sa tête inclinée, et parut en proie à une agitation convulsive ; — puis il se leva, et de ses dents et de ses mains tremblantes déchira en morceaux ce qu'il avait écrit, mais il ne versa pas de larmes. Et il se calma, et une sorte de tranquillité parut sur son front. En ce moment, la femme qu'il aimait entra ; elle souriait, son visage était serein, et pourtant elle savait qu'elle était aimée de lui ; — elle savait, car c'est une chose qui s'apprend vite, que sur le cœur de ce jeune homme se projetait son ombre, et elle voyait qu'il était malheureux, mais elle ne voyait pas tout [3]. Il se leva, et lui prit la main avec une froide douceur ; un instant, d'ineffables pensées se peignirent dans ses traits, puis elles s'évanouirent ainsi qu'elles étaient venues ; il laissa retomber la main qu'il tenait, et s'éloigna à pas lents ; mais ce n'était point un adieu qu'il venait de lui dire, car ils se séparèrent en souriant ; il franchit la porte massive du vieux manoir, et, montant sur son coursier, il poursuivit sa route ; et depuis, jamais plus il ne repassa cet antique seuil.

IV.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. L'adolescent était devenu homme : dans les déserts des climats brûlants il s'était fait une patrie, et son âme s'abreuvait des rayons de leur soleil ; des hommes à figure étrange et basanée l'entouraient ; lui-même n'était plus ce qu'il avait été ; il errait de mer en mer, de rivage en rivage. Une foule d'images se pressaient autour de moi comme des vagues, mais il faisait partie de toutes ; et la dernière me le fit voir se reposant de la chaleur du midi, couché parmi des colonnes abattues, à l'ombre des murs en ruines qui avaient survécu aux noms de ceux dont ils étaient l'ouvrage ; il dormait ; à côté de lui paraissaient des chameaux, et près d'une source étaient attachés de nobles coursiers ; et un homme veillait, vêtu d'une robe flottante, pendant qu'autour de lui dormait le

reste de sa tribu ; et au-dessus de leur tête se déployait un firmament bleu et sans nuage, d'une transparence si belle et si pure, que dans le ciel il n'y avait de visible que Dieu [1].

V.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. La femme objet de son amour était devenue l'épouse d'un autre qui ne l'aimait pas mieux que lui. — Elle était dans sa patrie, à mille lieues de la sienne, à lui. — Là elle vivait entourée d'une ceinture de beaux enfants, filles et garçons. — Mais quoi ! ses traits portaient l'empreinte de la douleur, le reflet prononcé d'un combat intérieur, et ses yeux inquiets et abattus semblaient chargés de pleurs qu'ils n'avaient pu répandre. D'où pouvait provenir sa peine ? — Elle avait tout ce qu'elle aimait, et celui qui l'avait tant aimée n'était pas là pour troubler, par de coupables espérances, de criminels désirs, ou une affliction mal comprimée, la pureté de ses pensées. D'où pouvait provenir sa peine ? Elle ne l'avait point aimé ; elle ne lui avait jamais donné lieu de se croire aimé ; il ne se pouvait qu'il entrât pour quelque chose dans le chagrin qui minait son âme, — et qu'il fût pour elle un spectre du passé.

VI.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Le pèlerin était de retour, — je le vis debout devant un autel ; — une gente fiancée était auprès de lui. La figure de la jeune fille était belle, mais ce n'était point l'étoile qui avait lui sur son adolescence. Pendant qu'il était à l'autel, son front prit le même aspect, il éprouva le même tremblement qui, dans la solitude de l'antique oratoire, avait naguère agité son sein ; et puis, — comme alors, — d'ineffables pensées se peignirent dans ses traits ; — puis elles s'évanouirent ainsi qu'elles étaient venues, et il parut calme et tranquille, et il prononça les vœux nécessaires ; mais il n'entendit pas ses propres paroles, et tous les objets tournèrent autour de lui. Dès lors il ne vit plus ni ce qui était, ni ce qui aurait dû être ;

mais le vieux manoir, et la grande salle accoutumée, et l'appartement qu'il se rappelait encore, et le lieu, le jour, l'heure, le soleil et l'ombre, tout ce qui se rattachait à ce lieu et à cette heure, et enfin celle qui était l'arbitre de sa destinée, toutes ces choses lui revinrent en mémoire, et se placèrent entre la lumière et lui. Qu'avaient-elles à faire là en un pareil moment [5] ?

VII.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. La femme qu'il aimait, — oh ! comme la maladie de l'âme l'avait changée ! son intelligence avait déserté sa demeure, ses yeux n'avaient plus leur éclat accoutumé, et son regard n'avait plus rien de terrestre; elle était devenue la souveraine d'un royaume fantastique; ses pensées étaient des combinaisons de choses sans suite, et des formes impalpables et inaperçues des autres yeux étaient familières aux siens. C'est là ce que le monde appelle folie ; mais la folie des sages est d'un caractère bien plus profond, et c'est un don redoutable que le regard de la mélancolie ; qu'est-ce autre chose que le télescope de la vérité, qui dépouille la distance de ses illusions, nous fait voir la vie de près dans toute sa nudité, et ne rend la froide réalité que trop réelle?

VIII.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Le pèlerin était seul comme auparavant; les êtres qui l'entouraient tout à l'heure étaient partis ou en guerre avec lui; il était en butte aux traits du malheur et du désespoir, assiégé par la haine et la contention; la douleur était mêlée à tout ce qu'on lui servait, jusqu'à ce qu'enfin, comme cet ancien roi de Pont [6], les poisons avaient fini par former sa nourriture, et avaient perdu sur lui tout pouvoir; il vivait de ce qui eût donné la mort à d'autres hommes; il avait pris pour amis les montagnes; il conversait avec les étoiles et l'esprit vivant de l'univers, et ils lui enseignaient la magie de leurs mystères; pour lui le livre de la nuit était ouvert, et les voix de l'abîme lui révélaient une merveille, un secret. — Eh bien, soit !

IX.

Mon rêve était fini ; il n'y survint aucun autre changement. C'était un rêve étrange que celui qui me traçait ainsi, presque comme une réalité, le cours de ces deux destinées, — l'une se terminant dans la folie, — toutes deux dans le malheur.

Juillet 1816.

NOTES.

[1] Dans la première édition de ce poëme, lord Byron lui avait donné pour titre *la Destinée*. M. Moore dit que le poëte répandit plus d'une larme en l'écrivant, et caractérise cet ouvrage avec beaucoup de justesse en le nommant la plus mélancolique et la plus pittoresque *story of wandering life* (histoire d'une vie errante) qui soit jamais sortie de la plume et du cœur d'un homme. Ce poëme fut écrit à Diodati en juillet 1816.

[2] « Notre mariage, dit lord Byron en 1821, devait éteindre des inimitiés pour lesquelles nos pères avaient répandu tant de sang ; il devait réunir deux riches patrimoines ; il devait au moins ne donner qu'un seul cœur à deux personnes rapprochées par l'âge : elle est mon aînée de deux ans... — Et — voyez quel a été le résultat !... »

[3] J'ai longtemps aimé M. A. C., et je ne le lui ai jamais dit, quoiqu'elle l'ait découvert d'elle-même. Je me rappelle mes sensations mais je ne puis les décrire. *Tablettes de Byron*, 1822.

[4] Ce portrait est on ne peut plus ressemblant : cette description de l'Orient est achevée. Le fond du tableau, le premier plan, le ciel, toutes les parties en sont disposées avec une telle harmonie, qu'aucun détail n'éclipse la figure principale. C'est souvent dans la plus légère et imperceptible touche que l'on aperçoit le plus la main du maître. Il suffit d'un rayon sorti du foyer de l'imagination du poëte pour inonder de lumière l'esprit du lecteur. WALTER SCOTT.

[5] Cette touchante peinture reproduit avec exactitude plusieurs détails que lord Byron a racontés en prose dans son *memoranda* sur sa disposition d'esprit la veille de son mariage. Il se peint marchant à grands pas, en proie aux réflexions les plus mélancoliques à la vue de ses habits de noces. Le jour même de la célébration, il se promena seul dans la campagne, jusqu'à ce qu'on vint l'avertir pour la cérémonie. Ce fut à l'église qu'il vit, pour la première fois de la journée, sa fiancée et sa famille. Il s'agenouilla, répéta les mots consacrés après le prêtre ; mais un nuage obscurcissait ses yeux ; ses pensées étaient ailleurs, et, lorsqu'il se réveilla en entendant les félicitations de ceux qui l'entouraient, il était marié ! MOORE.

[6] Mithridate.

LA

LAMENTATION DU TASSE.

I.

Qu'elles sont longues les années! — comme elles pèsent sur les fibres agitées du poëte, sur son âme au vol d'aigle, ces longues années d'outrage, de calomnie, d'injustice; cette accusation de folie, cette solitude d'un cachot [1], ce cancer de l'âme ulcérée, alors qu'une soif impatiente de lumière et d'air dévore le cœur; et ces barreaux abhorrés, dont l'ombre hideuse, interceptant les rayons du soleil, porte au cerveau, par l'intermédiaire de ma prunelle convulsive, une sensation brûlante de pesanteur et de tristesse; et la Captivité sans voile, debout avec un rire moqueur sur le seuil de cette porte qui ne s'ouvre jamais, et ne laisse passer à travers les barreaux que le jour et des aliments sans saveur que j'ai mangés seul, jusqu'à ce qu'enfin ils ont perdu leur insociable amertume. Et je puis prendre mes repas comme une bête féroce, couché dans la caverne qui est ma tanière, — et peut-être — ma tombe [2]. Tout cela m'a miné et peut me miner encore; mais je dois le supporter. Je ne m'abaisse pas au désespoir, car j'ai lutté contre mon supplice; je me suis fait des ailes qui m'ont servi à franchir l'étroite enceinte des murs de mon cachot, et j'ai délivré de l'oppression le saint sépulcre, et je me suis transporté au milieu des hommes et des choses divines; et mon génie, planant sur la Palestine, a chanté la guerre sacrée entreprise en l'honneur de l'Homme-Dieu qui habita la terre et qui est au ciel, ce Dieu qui a daigné fortifier et mon corps et mon âme. Afin de rendre mes souffrances méritoires, j'ai employé le temps de ma captivité à chanter les pieux exploits des libérateurs de Solyme.

II.

Mais j'ai terminé; — il est achevé ce travail plein de

charmes ; ô toi, fidèle ami ! qui pendant plusieurs années as soutenu mon courage, si je mouille de larmes ton dernier feuillet, sache que mes infortunes ne m'en ont arraché aucune. Mais toi, ô ma jeune création ! ô fille de mon âme ! qui venais te jouer autour de moi et me sourire, dont la vue me faisait oublier mes malheurs, et toi aussi tu es partie, — et avec toi mes délices : et c'est pourquoi je pleure, et mon cœur saigne après ce dernier coup porté à un roseau déjà brisé. Maintenant que je ne t'ai plus, que me restera-t-il ? car j'ai encore des douleurs à endurer, — et comment ? je ne sais. — Mais il y a dans mon intelligence une vigueur innée qui me fournira des ressources. Je ne me suis pas laissé abattre, parce que je n'avais pas de remords ni de motifs d'en avoir ; ils m'ont appelé fou, — et pourquoi ? ô Léonore ! ne répondras-tu pas, *toi*, à cette question[3] ? En effet, il y avait folie à moi d'oser élever mon amour jusqu'à toi ; mais ce n'était pas une folie de l'intelligence : je connaissais mon tort, et si je supporte ma punition sans fléchir, ce n'est pas que je la ressente moins. Tu étais belle, et je n'étais point aveugle, voilà le crime pour lequel on m'a séquestré du genre humain ; mais, en dépit des tortures qu'on m'inflige, je puis encore, dans mon cœur, multiplier ton image ; l'amour heureux se dissipe par la satiété ; les amants malheureux sont les amants fidèles ; leur destinée est de voir dépérir tout sentiment, hormis un seul ; et dans cette passion unique s'absorbent toutes les autres, comme des fleuves rapides se jettent dans l'Océan ; mais notre océan, à nous, est sans fond et sans rivage.

III.

J'entends au-dessus de ma tête les cris prolongés et furieux de ceux dont le corps et l'âme sont également captifs ; j'entends les coups de fouet qui les déchirent, et leurs hurlements qui redoublent, et leurs blasphèmes à demi articulés ! Il y a ici des hommes infectés d'un mal moral

pire que la frénésie, des hommes qui se plaisent à tourmenter des âmes déjà maladives, à obscurcir encore par d'inutiles tortures le peu de lumière qui leur est laissée, à servir comme elle veut l'être la méchanceté cruelle de leur tyran [1]; c'est avec ces hommes et avec leurs victimes que je suis classé; c'est au milieu de tels bruits et de tels spectacles que j'ai vécu de longues années, et que peut-être je terminerai ma vie : eh bien, soit! — alors du moins je goûterai le repos.

IV.

J'ai été patient, je le serai encore; j'avais oublié la moitié de ce que je voulais oublier, mais ces souvenirs se réveillent. — Oh! que ne puis-je oublier comme on m'oublie! — Serai-je sans colère contre ceux qui m'ont renfermé dans ce lazaret d'innombrables douleurs, où le rire n'est pas de la gaieté, ni la pensée de l'intelligence, ni les paroles un langage, ni les hommes des hommes; où les cris répondent aux imprécations, les clameurs aux coups; où chacun est torturé dans un enfer à part? — car nous sommes une foule dans nos solitudes. Ici les habitants sont nombreux, mais séparés les uns des autres par un mur dont l'écho répète les cris insensés de la folie. — Quand tous peuvent entendre, nul ne prête l'oreille à la voix de son voisin, — nul! excepté un seul, le plus misérable de tous, qui n'était pas fait pour être assimilé à ces êtres, et enchaîné entre des malades et des insensés. Serai-je sans colère contre ceux qui m'ont mis ici, qui m'ont avili dans l'opinion des hommes, m'ont privé de l'usage de mon intelligence, ont flétri mes pensées comme choses à fuir et à craindre? Ces angoisses, ne les leur rendrai-je pas? ne connaîtront-ils pas aussi à leur tour les gémissements étouffés de cette souffrance intérieure qui lutte pour être calme, de cette froide douleur qui déconcerte le stoïcisme et ruine son triomphe? Non! — je suis trop fier encore pour vouloir me venger; — j'ai pardonné aux princes leurs outrages, et je ne demande qu'à mourir. Oui, sœur de mon

souverain! pour l'amour de toi je déracine toute amertume de mon cœur; qu'a-t-elle à faire où tu habites! — Ton frère hait, — je ne puis haïr[5]; tu n'as point de pitié, — je garde mon amour.

V.

Vois un amour qui ne sait pas désespérer, mais qui, ayant conservé toute son ardeur, est encore ce qu'il y a de meilleur en moi; il habite dans les profondeurs de mon cœur clos et silencieux, comme habite la foudre au sein du nuage qui la recèle, enveloppée dans son noir et tournoyant linceul, jusqu'au moment où, la nue venant à être heurtée, le dard céleste part et vole! C'est ainsi qu'au choc électrique de ton nom, la pensée vive et prompte s'allume dans tout mon être, et pendant quelque temps tous les objets voltigent autour de moi tels qu'ils furent jadis; — ils s'évanouissent, — je redeviens le même. Et pourtant ce ne fut point l'ambition qui donna naissance à mon amour; je connaissais ton rang et le mien, et je savais qu'une princesse ne peut être l'amante d'un poëte; nulle parole, nul soupir ne trahit cet amour, il se suffisait à lui-même, il renfermait sa propre récompense; et s'il s'est révélé dans mes yeux, hélas! ils ont été assez punis par le silence des tiens, et toutefois je ne m'en plaignis point. Tu étais pour moi une relique sainte enfermée dans une châsse de cristal; je t'adorais à une distance respectueuse, baisant avec humilité le sol consacré par ta présence, non parce que tu étais une princesse, mais parce que l'amour t'avait revêtue de gloire et avait donné à tes traits une beauté qui me frappait d'effroi; — oh! non, ce n'était pas de l'effroi, c'était ce religieux respect inspiré par Dieu même; et dans cette sévérité adorable il y avait queque chose qui surpassait toute douceur. — Je ne sais comment cela se faisait, — mais ton génie dominait le mien, mon étoile restait muette devant toi : — s'il y eut présomption à aimer ainsi sans but, cette fatalité douloureuse m'a coûté cher; mais tu es pour

moi d'un prix qui surpasse tout à mes yeux, et sans *toi* je mériterais d'habiter cette cellule où m'a plongé l'injustice. Ce même amour à qui je dois mes chaînes leur a ôté une moitié de leur poids; et, bien que l'autre moitié soit pesante encore, il m'a donné la force de la porter, d'élever vers toi un cœur où tu règnes sans partage, et de tromper les calculs de la douleur.

VI.

Il n'y a rien là qui doive étonner. — Depuis ma naissance mon âme s'est enivrée d'amour, l'amour s'est mêlé à tout ce que j'ai vu ici-bas; je me suis fait des idoles même des objets inanimés; au milieu des fleurs sauvages et solitaires, parmi les rochers au pied desquels elles croissent, je me créais un paradis où je m'étendais à l'ombre des arbres ondoyants et rêvais sans compter les heures. Cette vie errante m'attirait des réprimandes; et les sages, me voyant, secouaient leurs vieilles têtes blanchies, et disaient qu'avec de tels matériaux on ne faisait que des hommes malheureux; qu'un pareil enfant finirait dans la douleur, et que les châtiments seuls pourraient me corriger; — et alors ils me frappaient, et moi, je ne pleurais pas, mais je les maudissais dans mon âme, et retournais à mes retraites chéries pour y pleurer seul et me plonger derechef dans ces rêves qui naissent sans sommeil. Et à mesure que mes années augmentaient, je ne sais quel trouble confus, quelles douces peines vinrent remplir mon âme haletante; et tout mon cœur s'exhala en un besoin unique, mais indéfini, mobile, jusqu'au jour où je trouvai l'objet que je cherchais, — et cet objet était toi; et alors je perdis mon être, qui s'absorba tout entier dans le tien. — Le monde disparut, — *tu* anéantis pour moi la terre.

VII.

J'aimais la solitude; — mais je ne m'attendais guère à passer je ne sais quelle portion de ma vie séquestré de l'existence et n'ayant de communication qu'avec des in-

sensés et leurs tyrans; si j'avais été leur égal, depuis longtemps mon âme, comme la leur, eût contracté la corruption de son tombeau; mais qui m'a vu dans les convulsions de l'insanie? qui m'a entendu délirer? Peut-être dans nos cellules nous souffrons plus que le matelot naufragé sur sa plage déserte; l'univers entier est devant lui, *mon* univers à moi est *ici;* c'est à peine le double de l'espace qu'on devra accorder à mon cercueil. *Lui* du moins en mourant peut lever les yeux, et son dernier regard peut maudire le ciel; — les miens ne se lèveront pas vers lui pour l'accuser, quoique la voûte de mon cachot s'interpose comme un nuage entre le ciel et moi.

VIII.

Cependant je sens quelquefois décliner mon intelligence [6]; mais j'ai la conscience de son déclin; — je vois des lumières inaccoutumées briller dans ma prison; parfois un étrange démon me tourmente et m'inflige mille petites douleurs imperceptibles à l'homme sain et libre, mais qui sont beaucoup pour moi, qu'ont si longtemps fait souffrir les tristesses du cœur, le défaut d'espace, tout ce qui se peut endurer, tout ce qui peut avilir. J'avais cru n'avoir d'ennemi que l'homme; mais il se peut que des esprits se soient ligués avec lui. — Toute la terre m'abandonne, — le ciel m'oublie; — en l'absence de toute protection, les puissances du mal peuvent essayer sur moi leur pouvoir — et triompher de la créature épuisée qu'elles attaquent. Pourquoi mon âme est-elle éprouvée dans cette fournaise comme l'acier dans le feu? parce que j'ai aimé, parce que j'ai aimé ce qu'on ne pouvait voir sans aimer, à moins d'être plus ou moins qu'un homme, et que moi.

IX.

Il fut un temps où je sentais vivement; — ce temps n'est plus; — mes cicatrices se sont durcies, sans quoi ma tête se serait brisée contre ces barreaux, quand un rayon du soleil venait à les traverser comme pour insulter à ma misère;

— si je supporte, si j'ai supporté tout ce que je viens de dire et bien d'autres choses encore qu'aucune parole ne peut exprimer, — c'est que je n'ai pas voulu mourir en sanctionnant par une mort volontaire le mensonge stupide à l'aide duquel on m'a emprisonné ici ; je n'ai pas voulu imprimer à ma mémoire, comme un sceau infamant, l'accusation de folie, appeler sur mon nom flétri la pitié des hommes, et signer moi-même la sentence prononcée par mes ennemis. — Ce nom sera immortel. — Un jour ma prison sera un temple que les nations viendront visiter en souvenir de moi. Ferrare ! quand tu ne seras plus la résidence de tes ducs, quand tu tomberas et verras s'écrouler pierre à pierre tes palais déserts, le laurier d'un poëte sera ton unique couronne, — la prison d'un poëte ton plus grand titre de gloire, pendant que l'étranger contemplera étonné tes remparts dépeuplés [7] ! Et toi, Léonore, toi qui avais honte d'être aimée d'un homme tel que moi, — qui rougissais d'apprendre que tu pouvais être chère à d'autres qu'à des monarques, va dire à ton frère que mon cœur, indompté par la douleur, les années, l'ennui, — et peut-être aussi par une teinte de l'infirmité qu'on a voulu m'imputer, — car comment résister à la longue infection d'une telle tanière, de cet antre qui communique sa pourriture à l'intelligence ? — va lui dire que mon cœur t'adore encore, — et ajoute — que lorsque les tours et les créneaux qui protégent ses banquets, ses danses et ses fêtes seront oubliés ou délaissés, cette cellule, — oui, — cette cellule, sera un lieu consacré ! Mais toi, quand cette magie dont t'environnent la naissance et la beauté aura disparu, tu auras une moitié du laurier qui ombragera ma tombe [8]. Nulle puissance sur la terre ne pourra séparer nos deux noms, comme rien pendant la vie n'a pu t'arracher de mon cœur. Oui, Léonore ! ce sera notre destinée d'être unis pour toujours, — mais trop tard [9].

NOTES.

[1] Le biographe du Tasse, l'abbé Serassi, a prouvé, de manière à ne laisser aucun doute, que la première cause du supplice du poëte fut le désir qu'il avait d'échapper, soit momentanément, soit tout à fait, à la servitude de la cour d'Alphonse. En 1575, le Tasse résolut de visiter Rome et de profiter des indulgences du jubilé. « Ce voyage, dit l'abbé, augmenta les soupçons que l'on avait conçus sur son désir de s'attacher à une autre cour, et fut la source des infortunes du poëte. A son retour à Ferrare, le duc refusa de lui donner audience; il se vit repoussé des maisons de toutes les personnes qui dépendaient de la cour. Aucune des promesses qu'on lui avait faites par la bouche du cardinal Albano ne fut accomplie. C'est alors que le Tasse, après avoir souffert pendant quelque temps ces affronts, se voyant disgracié par le duc et la princesse, abandonné par ses amis, insulté par ses ennemis, ne put se contenir plus longtemps dans les bornes de la modération, et, donnant carrière à son ressentiment, se répandit en expressions injurieuses contre la maison d'Este, maudissant les services qu'il avait pu rendre, rétractant tous les éloges qu'il avait pu donner dans ses vers à ses princes ou à ceux de leur suite, et les désignant tous comme une bande de poltrons, d'ingrats et de débauchés. A la suite de ces paroles, il fut arrêté et conduit à l'hôpital de Santa-Anna, et renfermé seul dans une cellule comme un fou. » (Serassi, *Vita del Tasso.*)

[2] Dans l'hôpital de Santa-Anna, on montre une cellule sur la porte de laquelle est gravée cette inscription : *Rispettate, ô posteri, la celebrità di questa stanza, dove Torquato Tasso, infermo più di tristezza che delirio, ditenuto dimoro anni vij, mesi ij, scrisse verse e prose, e fù rimesso in libertà ad instanza della citta di Bergamo, nel giorno vj Luglio*, 1586.

La prison est au-dessous du rez-de-chaussée de l'hôpital. Le jour ne parvient qu'à travers une fenêtre grillée, laquelle donne sur une petite cour qui est commune à toutes les autres prisons. Cette cellule a neuf pieds de long sur cinq ou six de large, et sept environ de haut. Le bois de lit a été emporté morceaux par morceaux par les visiteurs que le culte du poëte a amenés à Ferrare; la porte elle-même est fort endommagée par de nombreuses entailles. Le poëte fut enfermé dans cette chambre vers le milieu de mars 1579, et il y resta jusqu'au mois de décembre 1580, où il fut transporté dans une chambre plus vaste, où il pouvait, selon ses propres expressions, *philosopher* et se *promener*. L'inscription est inexacte quant au motif positif de son élargissement : sa liberté avait en effet été promise à la ville de Bergame, mais elle ne lui fut accordée que grâce à l'intercession de Vincenzo Gonzagua, prince de Mantoue. HOBHOUSE.

[3] Dans une lettre à son ami Scipion Gonzague, quelque temps après

son arrestation, le Tasse s'écrie : — « Ah! malheureux que je suis! j'avais l'intention d'écrire, outre deux poëmes épiques sur les plus beaux sujets, quatre tragédies dont j'ai le plan dans ma tête; j'avais également esquissé plusieurs ouvrages en prose sur les sujets les plus élevés et de l'utilité la plus universelle. Je voulais combiner la philosophie et l'éloquence de telle façon que le monde aurait conservé de moi un souvenir éternel. Hélas! je voulais entourer ma vie de gloire et d'illustrations; mais aujourd'hui, accablé sous le poids de mes malheurs, j'ai perdu tout espoir de conquérir un nom glorieux. La crainte d'une captivité éternelle augmente ma mélancolie; les outrages que l'on me fait souffrir la redoublent. Ma barbe est hideuse, mes habits, ma chevelure, sont en désordre. Assurément, si CELLE qui a si peu répondu à mon amour me voyait dans un pareil état et dans une pareille affliction, elle aurait pitié de moi. » (*Opere*, t. X, p. 387.)

4 Pendant la première année de sa captivité, le Tasse souffrit toutes les tortures de la solitude. Il avait été confié à la garde d'un geôlier qui, quoique poëte lui-même et homme de lettres, ne se faisait remarquer que par la plus impitoyable obéissance aux ordres de son souverain. Son nom était Agostino Mosti. Le Tasse, dans une lettre à sa sœur, dit, en parlant de la conduite de son geôlier à son égard : — « *E a usa meco ogni sorte di rigore ed inumanità.* » HOBHOUSE.

5 Peu de temps après, le Tasse fit un appel à la clémence d'Alphonse dans un *canzone* d'une grande beauté, qui ne put toucher le cœur de son persécuteur.

6 « Je ne me plains pas, écrivait le Tasse quelque temps après son arrestation, de ce que mon cœur est accablé d'une tristesse sans fin, de ce que ma tête est pesante, de ce que mes soupirs et mes prières n'obtiennent point de réponse, de ce que mon corps est devenu débile et maigre : je n'accorde à toute cette douleur qu'une larme passagère; mais ce qui m'afflige, c'est l'infirmité de mon esprit. Mon intelligence dort et ne pense pas; mon imagination paresseuse ne crée plus rien; mes sens négligent de me fournir les images des choses, ma main se refuse à écrire, ma plume oublie son devoir. Il semble que je sois enchaîné dans mes mouvements, et je plie sous un affaissement moral que rien ne peut peindre. »

7 Ceux qui croient aux châtiments terrestres sont priés d'observer que la cruauté d'Alphonse obtint sa récompense, même de son vivant : il survécut à l'affection de ses sujets et de ses serviteurs, qui l'abandonnèrent à son lit de mort. Son corps fut enterré sans aucun honneur; ses dernières volontés ne furent pas exécutées : son testament fut détruit; son parent, don César, fut excommunié par le Vatican; et, après une lutte qui dura peu de temps, Ferrare se vit délivrée pour toujours de la domination de la maison d'Este.

8 En juillet 1586, après une captivité de sept ans, le Tasse sortit de

sa prison. Espérant recueillir la succession de sa mère et voulant embrasser encore une fois sa sœur Cornélie, il se rendit à Naples, où il fut accueilli par de nombreux témoignages d'admiration. En descendant à Mola di Gaeta, il reçut un singulier témoignage de l'enthousiasme qu'avait partout excité son talent : Marco di Sciarra, fameux capitaine d'une troupe nombreuse de bandits, envoya complimenter le poëte, et lui offrit non-seulement le libre passage, mais une escorte pour la route, lui assurant que lui et ses compagnons seraient fiers d'exécuter tous ses ordres. (Voyez Manso, *Vita del Tasso*, p. 219.)

[9] Dans la bibliothèque de Ferrare, on conserve les manuscrits originaux de la *Jérusalem* du Tasse et du *Pastor fido* de Guarini, avec des lettres du Tasse et une de Titien à l'Arioste, ainsi que l'encrier, la chaise, le tombeau et la maison de ce dernier ; mais comme l'infortune fixe davantage l'attention de la postérité, la cellule où fut renfermé le Tasse dans l'hôpital de Santa-Anna attire beaucoup plus de visiteurs que le monument de l'Arioste. Au moins, cela m'a paru ainsi. Il y a deux inscriptions, l'une sur la porte d'entrée, la seconde dans la prison ; elles engagent le visiteur à déployer toute son indignation à ce spectacle, avertissement dont certes il n'a pas besoin. Ferrare est bien déchue et presque dépeuplée ; cependant le château existe encore en entier, et j'ai vu la cour où Parisina et Hugo eurent la tête tranchée, suivant le dire de Gibbon.

BEPPO[1],

HISTOIRE VÉNITIENNE.

Rosalinde. — Adieu, monsieur le voyageur; voyez-vous, vous grasseyez et vous portez un costume étranger. Dépouillez les avantages que vous tenez de votre pays; oubliez où vous êtes né; regrettez que Dieu vous ait donné les traits que vous portez; sinon, c'est à peine si je croirai que vous ayez mis le pied dans une gondole.

Shakspeare, *Comme il vous plaira*, acte iv, scène i.

Note des Commentateurs.

C'est-à-dire que vous avez été à Venise, ville très-fréquentée par les jeunes Anglais de qualité de cette époque, et qui était alors ce que Paris est maintenant, — le siége de toute sorte de dissolutions. S. A. 2

I.

On sait, ou du moins on doit savoir, que dans tous les pays catholiques, quelques semaines avant le mardi-gras, la population s'en donne à cœur joie; on achète le repentir avant de se faire dévot, et, sans distinction de rang ou d'état, chacun appelle à son aide le violon, la bonne chère, la danse, le vin, les masques, et autres choses qu'on peut avoir en les demandant.

II.

Dès que la nuit a couvert le ciel de son manteau sombre (et plus il fait noir mieux cela vaut), commence l'heure moins prisée des époux que des amants, et la pruderie rejette au loin ses chaînes; et la gaieté mobile se hausse sur la pointe des pieds, riant avec tous les galants qui l'assiégent; et il y a des chansons et des refrains, des cris et des fredons, des guitares et toute sorte de musique.

III.

Et il y a des costumes brillants, mais fantastiques, des masques de tous les temps et de toutes les nations, des Turcs et des Juifs, des arlequins et des paillasses, des tours de force, des Grecs, des Romains, des niais d'Amérique et des Indous; on peut prendre le vêtement qu'on préfère, ex-

cepté l'habit ecclésiastique, car dans ce pays-là il n'est permis à personne de se moquer du clergé; — ainsi, gare à vous, libres penseurs! je vous en avertis.

IV.

Mieux vaudrait vous ceindre de ronces en guise d'habit et de culottes que de porter sur vous une seule nippe irrévérencieuse envers les moines; dussiez-vous jurer que ce n'est que pour rire, on vous enverrait cuire au brasier de l'enfer; il n'est fils de bonne mère qui n'attisât pour vous les feux du Phlégéton; pas un qui voulût dire une messe pour ralentir l'ébullition de la chaudière où l'on ferait bouillir vos os, à moins pourtant de payer double.

V.

Mais, à cette exception près, vous pouvez porter tout ce qu'il vous plait, en fait de pourpoint, de cape ou de manteau, tels que vous pourriez les choisir à Moumouth street et à la foire aux chiffons, dans un but de gravité ou de bouffonnerie; et l'on trouve même en Italie des lieux semblables, seulement leur nom est plus joli, et prononcé avec un accent plus doux; car, si j'en excepte Covent-Garden, je ne connais point en Angleterre de place appelée *Piazza*.

VI.

Cette époque de réjouissance s'appelle carnaval, mot qui, traduit, signifie « adieu à la chair. » On l'a nommé ainsi parce que le nom répond à la chose, et que pendant toute la durée du carême on se nourrit de poisson frais ou salé. Mais pourquoi on prélude au carême avec tant de gaieté, c'est ce que je ne saurais dire; peut-être est-ce par la même raison qui fait que nous trinquons avec nos amis au moment de les quitter, avant le départ de la diligence ou du paquebot.

VII.

Et ainsi ils disent adieu aux plats de viande, aux mets solides, aux ragoûts fortement épicés, et vivent pendant quarante jours de poissons mal apprêtés, n'ayant point de sau-



ces pour les assaisonner; circonstance qui fait naître bien des soupirs et des grimaces, et plus d'un jurement qui répugnerait à ma muse, parmi les voyageurs accoutumés dès leur enfance à manger leur saumon au moins avec la sauce aux anchois.

VIII.

C'est pourquoi je prends l'humble liberté de recommander aux amateurs de « sauces au poisson, » avant de s'embarquer, de prier leur cuisinier, leur femme ou leur ami de faire un tour au Strand, et d'acheter en gros (ou, s'ils sont déjà partis, de leur expédier par la voie la plus sûre) une provision de *ketchup*, de *soy*, de vinaigre du Chili et de sauce d'Harvey, ou, par le Seigneur! vous courez risque de mourir de faim pendant le carême;

IX.

C'est-à-dire si vous êtes de la religion romaine, et qu'étant à Rome vous vouliez faire comme les Romains, selon le proverbe; — car nul étranger n'est obligé de faire maigre : si donc vous êtes ou protestant, ou malade, ou femme, et que vous préfériez dîner en pêcheur, avec un ragoût, — dînez, et allez au diable! Mon intention n'est pas d'être impoli; mais c'est là le châtiment, pour ne rien dire de pis.

X.

Parmi tous les lieux où le carnaval était le plus gai au temps jadis, par les danses, les chansons, les sérénades, les bals, les masques, les mimes, le mystère, et par plus d'amusements que je n'en puis ou n'en pourrais jamais énumérer, Venise portait le grelot entre toutes les villes; — et au moment que j'ai choisi pour y placer mon histoire, la cité fille de la mer était dans toute sa gloire.

XI.

Elles ont encore de jolis visages ces Vénitiennes, des yeux noirs, des sourcils arqués, une expression charmante, comme celles qu'ont copiées d'après les Grecs les anciens artistes, mal imités par les modernes; et lorsqu'on les voit

appuyées sur leurs balcons, on les prendrait pour autant de Vénus du Titien (la meilleure est à Florence; — allez la voir, si vous voulez), ou on les dirait détachées d'un tableau de Giorgione,

XII.

Dont les teintes sont d'une vérité et d'une beauté suprêmes; et parmi tous les tableaux du palais Manfrini, celui-là, quel que soit le mérite des autres, est, selon moi, le plus ravissant; peut-être sera-t-il aussi de votre goût, et c'est pour cela que j'en parle dans mes rimes : ce n'est qu'un portrait de son fils, de sa femme et de lui; mais quelle femme! l'amour doué de vie [3];

XIII.

L'amour plein de vie et grand comme nature, non l'amour idéal, non la beauté idéale, qui n'est qu'un beau nom, mais quelque chose de mieux, quelque chose de si réel, que tel devait être exactement le ravissant modèle; un objet qu'on achèterait, qu'on mendierait ou qu'on volerait s'il n'y avait pas impossibilité et honte à le faire : la figure rappelle, avec un peu de tristesse peut-être, une figure que vous avez vue, mais que vous ne verrez plus;

XIV.

Une de ces images qui voltigent autour de nous quand nous sommes jeunes et que nous fixons nos regards sur tous les visages. Hélas! les charmes qui nous apparaissent un moment, la grâce suave, la jeunesse, la fraîcheur, la beauté qui agréent, nous en revêtons des êtres sans nom, astres dont nous ignorons, et ignorerons toujours, et la position et le cours, comme la pléiade égarée qu'on n'aperçoit plus ici-bas [4].

XV.

Je disais donc que les Vénitiennes sont comme un portrait de Giorgione, et telles elles sont en effet, surtout vues à leur balcon (car la beauté gagne quelquefois à être regardée de loin), alors qu'elles se montrent, comme une héroïne de Goldoni, en dehors de la jalousie ou par-dessus la rampe;

et, à vrai dire, elles sont pour la plupart très-jolies et aiment un peu à se laisser voir, ce qui est vraiment dommage;

XVI.

Car les regards amènent des œillades, les œillades des soupirs, les soupirs des désirs, les désirs des paroles, et les paroles une lettre qui vole sur les ailes de mercures aux pieds légers, lesquels font ce métier parce qu'ils n'en savent pas de meilleur; et alors Dieu sait tout le mal qui peut résulter quand l'amour lie deux jeunes gens d'une même chaîne, les rendez-vous coupables, les lits adultères, les enlèvements, les brisements de vœux, de cœurs et de têtes.

XVII.

Shakspeare, dans *Desdémona*, a représenté le sexe vénitien comme plein de beauté, mais de réputation suspecte; et aujourd'hui encore, de Venise à Vérone, il est probable que les choses sont ce qu'elles étaient, excepté cependant que nous ne voyons plus un mari, sur un simple soupçon, étouffer une femme de vingt ans parce qu'elle a un « *cavalier servente*. »

XVIII.

Leur jalousie, si toutefois ils sont jaloux, est, à tout prendre, de bonne composition, non pareille à celle de ce noir démon d'Othello qui étouffe les femmes dans un lit de plume; mais plus digne de ces joyeux compagnons qui, lorsque le joug matrimonial les fatigue, au lieu de se tourmenter le cerveau pour une femme, en prennent sur-le-champ une autre — ou celle d'un autre.

XIX.

Vîtes-vous jamais une gondole? Dans le doute, je vais vous en faire une description exacte : c'est un long bateau couvert, fort commun ici, sculpté à la proue, construit d'une façon légère, mais compacte, manœuvré par deux rameurs qu'on nomme « gondoliers; » il glisse sur l'eau avec un air lugubre pareil à un cercueil placé dans un canot,

et nul ne peut découvrir ce que vous y dites ou y faites.

XX.

Ces gondoles remontent et descendent les longues lagunes, ou passent sous le Rialto nuit et jour, vite ou lentement; autour des théâtres, leur noire multitude attend sous sa livrée lugubre, — mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient destinées à la tristesse, car parfois elles recèlent beaucoup de gaieté, comme les voitures de deuil quand les funérailles sont finies.

XXI.

Mais je reviens à mon histoire. — C'était, il y a quelques années, trente ou quarante ans, plus ou moins; le carnaval était à son moment le plus brillant, de même que toute espèce de bouffonnerie et de déguisement; une certaine dame alla voir les mascarades; je ne sais ni ne puis deviner son vrai nom; nous l'appellerons donc Laure, s'il vous plaît, parce que c'est un nom qui entre dans mon vers avec facilité.

XXII.

Elle n'était ni vieille, ni jeune, ni à cet âge que certaines gens appellent un « certain âge, » quoique ce soit, à mon sens, l'âge le plus incertain, vu que personne n'a pu me dire, et que je n'ai jamais pu, par sollicitations, cadeaux ou larmes, obtenir encore de qui que ce soit de nommer, définir, de vive voix ou par écrit, la période précise désignée par ce mot; — ce qui, sans contredit, est on ne peut plus absurde.

XXIII.

Laure était encore dans sa fraîcheur; elle avait mis le temps à profit. Le temps, de son côté, n'avait pas voulu être avec elle en reste de politesse, et l'avait traitée avec ménagement, en sorte qu'habillée elle avait fort bonne mine partout où elle allait; une jolie femme est toujours bien accueillie, et le déplaisir avait rarement rembruni le front de Laure : ses lèvres ne cessaient de sourire, et la flatterie de ses yeux noirs récompensait les regards attachés sur elle.

XXIV.

C'était une femme mariée; c'est commode, parce que dans les pays chrétiens on se fait une loi de regarder avec plus d'indulgence les faux pas d'une femme mariée; tandis que s'il arrive aux demoiselles de faire quelque folie (à moins que dans l'intervalle un hyménée opportun ne vienne apaiser le scandale), je ne sais trop comment elles peuvent s'en tirer, à moins qu'elles ne s'arrangent de manière à tenir la chose secrète.

XXV.

Son mari naviguait sur l'Adriatique, et faisait aussi de temps à autre des voyages dans d'autres mers; et quand il était en quarantaine (précaution de quarante jours contre la maladie) sa femme montait parfois à son étage le plus élevé, d'où elle pouvait facilement apercevoir son vaisseau. C'était un marchand qui faisait le commerce avec Alep; son nom était Giuseppe, et par abréviation Beppo.

XXVI.

Il était basané comme un Espagnol, brûlé par le soleil dans ses voyages, et partant d'une taille avantageuse; quoique teint, pour ainsi dire, dans une tannerie, c'était un homme plein de sens et de vigueur; —jamais marin ne gouverna mieux un navire. *Elle*, de son côté, quoique ses manières montrassent fort peu de rigueur, passait pour une femme à principes rigides, tellement qu'elle était presque réputée invincible.

XXVII.

Mais il y avait plusieurs années qu'ils ne s'étaient vus; certaines gens croyaient que son vaisseau avait fait naufrage; d'autres, qu'il s'était endetté et ne se pressait pas de revenir dans sa patrie; plusieurs offraient de parier, ceux-ci qu'il reviendrait, ceux-là qu'il ne reviendrait pas, car jusqu'à ce que la perte les ait rendus sages, la plupart des hommes aiment à appuyer leur opinion d'une gageure.

XXVIII.

On dit que leur dernière séparation avait été fort pathé-

tique, comme le sont fréquemment ou doivent l'être les séparations, et ils eurent un pressentiment prophétique qu'ils ne devaient plus se revoir (sorte de sentiment moitié morbide, moitié poétique, que j'ai vu à une ou deux personnes), le jour où il laissa tristement agenouillée sur le rivage cette Ariane de l'Adriatique.

XXIX.

Et Laure attendit longtemps et versa quelques larmes; elle fut même tentée de prendre le deuil, ce qu'elle aurait fort bien pu faire. Elle perdit presque entièrement l'appétit, et ne put dormir la nuit d'un sommeil tranquille; au moindre bruit des volets et des jalousies, elle s'imaginait que c'était un voleur ou un esprit; elle jugea donc prudent de se pourvoir d'un vice-mari, *spécialement* pour *la protéger*.

XXX.

En attendant que Beppo fût de retour de sa longue croisière et vînt de nouveau réjouir son cœur fidèle, elle choisit (et que ne choisiront-elles pas, pour peu que vous ayez l'air de contrarier leur choix?), elle choisit un homme dont certaines femmes raffolent tout en en disant du mal; — c'était un petit-maître, dûment reconnu pour tel, un comte réunissant, disait-on, les avantages de la fortune à ceux de la naissance, et très-libéral dans ses plaisirs.

XXXI.

Et puis c'était un comte, et puis il savait la musique et la danse, le violon, le français et le toscan, et ce dernier talent n'est pas d'une acquisition facile, veuillez bien le croire, car il est peu d'Italiens qui parlent l'étrusque pur. Il était aussi juge compétent en matière d'opéra, et connaissait le fort et le fin du brodequin et du cothurne; et nul auditoire vénitien ne pouvait laisser passer un chant, une scène, un air, dès qu'il avait crié : « Seccatura! »

XXXII.

Son « bravo! » était décisif, et ce témoignage flatteur était attendu par l'académie dans un respectueux silence; les

musiciens tremblaient lorsqu'il promenait autour de lui son regard, dans la crainte qu'une fausse note ne leur échappât. Le cœur harmonieux de la prima dona battait violemment, tant elle redoutait la terrible condamnation de son « bah! »; le soprano, la basse, et jusqu'à la haute-contre, le souhaitaient à cinq brasses sous le Rialto.

XXXIII.

Il patronisait les *improvisatori*, et lui-même était homme à improviser quelques stances, savait faire des vers, chanter une chanson, conter une histoire, vendait des tableaux, et était aussi bon danseur que peuvent l'être les Italiens, quoique, en cela, ils cèdent assurément la palme aux Français; enfin c'était un *cavaliero* parfait, et il passait pour un héros, même aux yeux de son valet de chambre.

XXXIV.

Et puis il était fidèle autant qu'amoureux; en sorte qu'aucune femme (bien que ces dames soient un peu sujettes à jeter les hauts cris) ne pouvait se plaindre qu'il eût jamais mis de jolies âmes en peine; son cœur était de ceux qui nous attachent le plus, de cire pour recevoir, de marbre pour retenir. C'était l'un de ces amants de la bonne vieille école, qui deviennent plus constants à mesure qu'ils se refroidissent.

XXXV.

Il ne faut pas s'étonner qu'avec de tels avantages il eût tourné une tête de femme, quelque sage et posée qu'elle fût; — d'ailleurs Laure n'espérait plus que Beppo revînt; légalement il était comme n'existant plus : on n'avait reçu de lui ni lettres ni nouvelles, il ne donnait aucun signe de vie, et déjà elle avait attendu plusieurs années; et véritablement, lorsqu'un homme ne veut pas nous faire savoir qu'il est vivant, il est *mort*, ou doit l'être.

XXXVI.

D'ailleurs (et Dieu sait que c'est un très-grand péché) en deçà des Alpes chaque femme a pour ainsi dire le droit d'avoir *deux* hommes; je ne saurais dire qui a le premier

introduit cet usage, mais les *cavaliers serventes* sont chose commune, et personne n'y fait la moindre attention; on peut appeler cet état de choses (pour ne rien dire de plus) un *second* mariage qui corrompt le *premier*.

XXXVII.

Le mot en usage autrefois était « *cicisbeo;* » mais il est devenu vugaire et indécent; les Espagnols donnent à ce personnage le nom de « *cortejo*, » car la même mode existe depuis quelque temps en Espagne; elle a pénétré du Pô jusqu'au Tage, et peut-être un jour franchira-t-elle la mer. Mais Dieu garde la vieille Angleterre de telles pratiques! car alors que deviendraient les dommages-intérêts et les divorces?

XXXVIII.

Toutefois je pense, avec tout le respect que je dois à la partie célibataire du beau sexe, que les femmes mariées méritent la préférence dans le tête-à-tête ou la conversation générale, — et cela soit dit sans application spéciale à l'Angleterre, à la France, ou à toute autre nation, — parce que là les demoiselles connaissent le monde, sont à leur aise, et, étant naturelles, plaisent naturellement.

XXXIX.

Il est bien vrai que votre miss, jeune bouton près d'éclore, est quelque chose de charmant; mais au premier abord elle est timide et gauche, tellement alarmée qu'elle en est alarmante; rougissant ou ricanant toujours; moitié dégagée, moitié boudeuse, et regardant sa maman, dans la crainte qu'il n'y ait à redire dans ce qui se passe autour d'elle; l'appartement des enfants se montre dans tout ce qu'elle dit; — d'ailleurs elle sent toujours la tartine de beurre.

XL.

Mais « *cavalier servente* » est le mot en usage dans la bonne société, pour exprimer cet esclave surnuméraire, dont le poste est auprès de la dame, qui fait en quelque sorte partie de son vêtement, et n'obéit qu'à sa parole.

Son emploi n'est pas une sinécure, comme bien vous pensez; il va chercher le carrosse, les domestiques, la gondole, et porte l'éventail, la palatine, les gants et le châle.

XLI.

Avec toutes ces habitudes pécheresses, je dois dire que l'Italie est un pays qui me plaît beaucoup, à moi qui aime à voir chaque jour briller le soleil, et la vigne, sans avoir besoin d'espalier, courir en festons d'arbre en arbre, semblable au décor d'une comédie ou d'un mélodrame qui attire la foule, quand le premier acte se termine par une danse au milieu des vignobles imités du midi de la France.

XLII.

J'aime, par un soir d'automne, sortir à cheval sans être obligé de recommander à mon domestique d'avoir bien soin de rouler mon manteau en bandoulière, parce que le temps n'est pas des plus sûrs; je sais aussi que sur ma route, où la vue est charmée par le méandre des vertes allées, si quelque obstacle m'arrête, ce sont des voitures qui ploient sous le poids des raisins; — en Angleterre, ce serait du fumier, des boues, ou une charrette de brasseur.

XLIII.

J'aime aussi à dîner avec des bec-figues, à voir le soleil se coucher avec l'assurance qu'il se lèvera demain, non en jetant un regard timide et clignotant à travers les brouillards du matin, comme l'œil terne et dolent d'un homme ivre, mais avec le ciel tout entier à lui; que la journée sera belle et sans nuage, et que je ne serai pas forcé d'emprunter la lueur de ces chandelles de deux liards allumées au milieu des vapeurs qu'exhale la chaudière fumante de Londres.

XLIV.

J'aime la langue de l'Italie, ce doux latin bâtard, suave comme les baisers d'une bouche de femme, qui résonne comme s'il était écrit sur du satin, avec ses syllabes où le doux midi respire, et ses liquides qui coulent avec tant de

facilité qu'aucun son discordant n'y offense l'oreille, comme dans nos langues rudes et gutturales du nord, que nous sommes obligés de siffler et de cracher.

XLV.

J'en aime aussi les femmes (pardonnez-moi ma folie), depuis la paysanne à la joue fraîche et brune, aux grands yeux noirs qui vous envoient une volée de ces rayons qui disent tant de choses, jusqu'à la grande dame au front mélancolique, au teint plus clair, au regard vague et humide, le cœur sur les lèvres, l'âme dans les yeux, douce comme son climat, et radieuse comme son ciel.

XLVI.

Ève de cette terre, qui est encore le paradis! beauté italienne! n'as-tu pas inspiré Raphaël, qui mourut dans tes bras, et qui, dans les œuvres que nous légua son pinceau, rivalise avec tout ce que nous connaissons du ciel ou pouvons désirer? — Comment, même avec l'enthousiasme de la lyre, peindre par des paroles ta gloire passée et actuelle pendant qu'ici-bas le génie de Canova peut créer encore?

XLVII.

« Angleterre! avec tous tes défauts je t'aime encore, » disais-je à Calais, et je ne l'ai pas oublié; j'aime à parler et à deviser autant qu'il me plaît; j'aime le gouvernement (mais ce n'est pas celui que nous avons); j'aime la liberté de la presse et de la plume; j'aime l'*Habeas corpus* (quand nous le possédons); j'aime un débat parlementaire, surtout quand il ne se prolonge pas trop tard.

XLVIII.

J'aime les impôts, pourvu qu'ils ne soient pas en trop grand nombre; j'aime un feu de charbon de terre, quand il n'est pas trop coûteux; j'aime le bifteck autant qu'un autre, et n'ai pas de répugnance pour un pot de bière; j'aime la température quand elle n'est pas trop pluvieuse, c'est-à-dire que j'aime deux mois de l'année. Et qu'ainsi Dieu sauve le régent, l'Église et le roi! ce qui veut dire que j'aime tout et toute chose.

XLIX.

Notre armée permanente et nos marins licenciés, la taxe des pauvres, la réforme, la dette nationale et la mienne, nos petites émeutes seulement pour montrer que nous sommes un peuple libre, nos légères banqueroutes dans la gazette, notre climat brumeux, nos femmes glaciales, toutes ces choses, je puis les pardonner ou les oublier; j'ai d'ailleurs beaucoup de vénération pour nos récentes gloires, et suis fâché seulement que nous les devions aux tories.

L.

Mais je reviens à mon histoire de Laure, — car je m'aperçois que la digression est un péché qui, peu à peu, devient très-ennuyeux pour moi, et pourrait fort bien aussi déplaire au lecteur, — l'indulgent lecteur qui peut devenir plus exigeant, et, sans égard pour les aises de l'auteur, manifester le désir formel de savoir où il veut en venir : position critique et embarrassante pour un poëte.

LI.

Oh! que n'ai-je l'art d'écrire facilement des choses d'une lecture facile! que ne puis-je escalader le Parnasse où siégent les muses qui inspirent ces jolis poëmes dont le succès est assuré! avec quel empressement j'imprimerais (pour enchanter le monde) une histoire greque, syrienne ou assyrienne, et vous vendrais, mêlés à du sentimentalisme occidental, des échantillons du plus bel orientalisme!

LII.

Mais je suis un de ces gens qui n'ont point de nom (un dandy manqué revenu de voyage); quand j'ai besoin d'une rime pour accrocher mon vers vagabond, je prends la première que me présente le Lexique de Walker; ou si je n'en puis trouver une bonne, j'en mets une mauvaise, moins soucieux que je ne devrais l'être de la critique des épilogueurs; je serais même tenté de descendre à la prose, mais les vers sont plus à la mode : — va donc pour les vers.

LIII.

Le comte et Laure firent leur nouvel arrangement, qui,

comme cela arrive parfois, dura sans interruption pendant une demi-douzaine d'années; ce n'est pas qu'ils n'eussent aussi leurs petits démêlés, ces bouffées de jalousie qui n'ont jamais amené de rupture : dans ces sortes d'affaires, il en est bien peu sans doute qui n'aient éprouvé ces bourrasques de bouderie, depuis les pécheurs de haut parage jusqu'à la canaille.

LIV.

Mais, somme toute, c'était un heureux couple, aussi heureux que pouvait les rendre un amour illégitime : le galant était tendre, la dame était belle, leurs chaînes étaient si légères qu'elles ne valaient pas la peine qu'on les brisât! Le monde les voyait d'un œil d'indulgence; les dévots seuls souhaitaient « que le diable les emportât! » Il ne les emporta point; bien souvent il attend, et laisse les vieux pécheurs servir d'hameçon aux jeunes.

LV.

Mais ils étaient jeunes : oh! que serait l'amour sans la jeunesse, et que serait la jeunesse sans l'amour? La jeunesse lui donne joie, douceur, vigueur, vérité, cœur, âme, et tous ces dons qui semblent venir d'en haut; mais avec les années il languit, il devient déplaisant; — c'est l'une de ces choses que l'expérience n'améliore pas : ce qui explique peut-être pourquoi les vieillards sont toujours si ridiculement jaloux.

LVI.

C'était le temps du carnaval, comme je l'ai déjà dit trente-six stances plus haut; Laure fit donc les préparatifs que vous faites quand vous vous proposez d'aller passer la soirée au bal de MM. Boehm, soit comme spectateur, soit comme acteur; la seule différence, c'est que — *ici* nous avons six semaines de figures masquées.

LVII.

Laure, quand elle était habillée, était (comme je l'ai déjà dit) la plus jolie femme qu'on pût voir, fraîche comme l'ange peint sur l'enseigne d'une nouvelle auberge, ou le

frontispice d'un nouveau *magasine* contenant les modes du mois dernier, colorié, et avec une feuille d'argent entre la gravure et le titre, de peur que les parties du discours ne tachent les parties de la toilette.

LVIII.

Ils se rendirent au *Ridotto* : — c'est une salle où l'on va danser, souper, et danser encore ; son nom véritable serait peut-être celui de bal masqué; mais cela n'est d'aucune importance pour mon récit ; c'est, sur une petite échelle, une réunion semblable à notre Vauxhall, excepté qu'elle ne saurait être gâtée par la pluie. La compagnie était « *mêlée* » (par le mot que je souligne, je veux dire qu'elle ne méritait pas votre attention) ;

LIX.

Car par « *compagnie mêlée* » on entend qu'à l'exception de vous, de vos amis, et d'une cinquantaine d'autres que vous pouvez saluer sans hauteur, le reste n'est qu'une réunion de gens de bas étage, peste des lieux publics, où ils affrontent bassement le regard fashionable de deux cents personnes bien nées, appelées « *le monde*, » je ne sais trop pourquoi, quoique je les aie connues.

LX.

C'est ce qui a lieu en Angleterre; c'est du moins ce qui avait lieu sous la dynastie des dandys, à laquelle a peut-être succédé depuis quelque autre classe d'imitateurs imités. — Hélas ! comme ils déclinent vite et sans retour les démagogues de la mode ! tout est fragile ici-bas ; comme on perd vite l'empire du monde par l'amour, par la guerre, et quelquefois par la gelée !

LXI.

Napoléon fut écrasé par le Thor septentrional, qui assomma son armée avec son marteau de glace ; il se vit arrêté par les *éléments*[5], comme un baleinier ou un novice qui ouvre pour la première fois une grammaire française ; il avait plus d'un motif de se défier des chances de la guerre ; et quant à la fortune, — mais je n'ose la maudire, parce

que plus j'y réfléchis, plus je me sens disposé à croire à sa divinité ;

LXII.

Elle gouverne le présent, le passé, l'avenir; elle nous porte bonheur à la loterie, en amour et en mariage; je ne puis dire qu'elle ait encore beaucoup fait pour moi, non que je veuille déprécier ses faveurs, elle et moi nous n'avons pas encore clos nos comptes, et nous verrons comment elle me dédommagera de mes mésaventures passées; en attendant, je n'importunerai plus cette déesse, si ce n'est pour lui adresser mes remerciements quand elle aura fait ma fortune.

LXIII.

Pour retourner, — et retourner encore à notre histoire ; — le diable l'emporte! cette histoire me glisse sans cesse entre les doigts, parce qu'elle est obligée de se ployer aux caprices de la stance, — et c'est pourquoi elle languit : ce rhythme une fois commencé, je ne puis l'interrompre; comme les chanteurs de nos théâtres, je suis tenu de suivre l'air et la mesure; mais si je parviens à me tirer de ce mètre-ci, j'en prendrai un autre la première fois que j'en aurai le loisir.

LXIV.

Ils se rendirent au *Ridotto*. (C'est un endroit où je me propose d'aller moi-même demain, uniquement pour donner à mes pensées quelque diversion, car je me sens un peu triste; et je m'amuserai à deviner quelle espèce de visage chaque masque recèle; et comme j'ai une tristesse qui parfois ralentit le pas, je ferai naître ou trouverai quelque chose qui la retienne en arrière pendant une demi-heure.)

LXV.

Cependant Laure traverse la foule joyeuse, le sourire dans les yeux et sur les lèvres : aux uns elle parle à demi-voix, aux autres tout haut; à ceux-ci elle fait une révérence, à ceux-là un léger salut, se plaint de la chaleur; à peine elle a parlé, son amant apporte la limonade; elle y goûte

un peu ; puis, promenant autour d'elle ses regards, blâme et plaint à la fois ses amies les plus chères de s'être aussi ridiculement accoutrées.

LXVI.

L'une a de faux cheveux ; une autre, trop de fard; une troisième, — où a-t-elle acheté cet effroyable turban? une quatrième est si pâle qu'elle va sans doute s'évanouir; une cinquième a l'air commun, gauche et provincial; la soie blanche d'une sixième a une teinte jaune; la mousseline si mince d'une septième sans doute lui portera malheur; et voilà qu'une huitième paraît : — « Je n'en veux pas voir davantage! » de peur que, comme les rois de Banquo, elles n'atteignent la vingtaine.

LXVII.

Pendant qu'elle regardait ainsi les autres, tous les yeux se fixaient sur elle; elle entendait les éloges que les hommes lui donnaient à voix basse, et résolut de ne pas bouger qu'ils n'eussent fini; les femmes seules trouvèrent tout à fait surprenant qu'à son âge elle eût encore tant d'adorateurs ; — mais les hommes sont si dépravés, que ces créatures au front d'airain sont toujours de leur goût.

LXVIII.

Pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi des femmes sans pudeur... — mais je ne veux pas discuter maintenant une chose qui est le scandale du pays; seulement je ne vois pas pourquoi il en serait ainsi ; et si j'étais en robe à rabat, de manière à pouvoir déclamer autant qu'il me plairait, je prêcherais sur cette matière tant et tant, que Wilberforce et Romilly citeraient mon homélie dans leurs prochains discours.

LXIX.

Pendant que Laure regardait et était regardée, souriant et parlant sans savoir comment ni pourquoi; pendant que les dames de sa connaissance contemplaient d'un œil jaloux ses airs et son triomphe, et que des cavaliers élégamment vêtus défilaient devant elle, s'inclinaient en passant, et se

mêlaient à son babil, un homme, plus que tous les autres, tenait ses regards fixés sur elle avec une rare persévérance.

LXX.

C'était un Turc couleur d'acajou ; Laure le vit et fut d'abord contente, parce que les Turcs sont grands partisans de la philogynie, bien que la manière dont ils en usent avec leurs femmes soit déplorable; on dit qu'ils achètent une pauvre femme comme on achète un cheval, et la traitent comme un chien : ils en ont plusieurs, quoiqu'ils ne les fassent jamais voir; la loi leur accorde quatre épouses, et des concubines « *ad libitum*. »

LXXI.

Ils les enferment, les voilent et les gardent chaque jour; c'est à peine si on leur permet de voir leurs parents du sexe masculin; en sorte que leurs moments ne s'écoulent pas aussi gaiement qu'on le suppose parmi les nations du nord; et puis leur réclusion doit leur donner un air pâle ; et comme les Turcs abhorrent les longues conversations, leurs journées se passent à ne rien faire ou à se baigner, à soigner leurs enfants, à faire l'amour et à se parer.

LXXII.

Elles ne savent pas lire, et par conséquent ne se mêlent pas de critique littéraire ; ni écrire, ce qui fait qu'elles n'affectent pas le rôle de muses; elles ne font ni jeux de mots ni épigrammes, n'ont ni romans, ni sermons, ni pièces de théâtres, ni revues. — Le savoir dans le harem vous ferait bientôt un joli schisme! mais fort heureusement que ces beautés-là ne sont pas des « bas-bleus. » Nul Botherby ne s'empresse de venir leur montrer « un passage charmant dans le dernier poëme qui a paru. »

LXXIII.

Là, point de rimeur antique et solennel qui, ayant toute sa vie pêché à la gloire pour n'attraper jamais qu'un goujon à la fois, n'en continue pas moins sa pêche avec ostentation, et reste ce qu'il était, le « Triton des fretins », le sublime de la médiocrité, le fou de sens rassis, l'écho d'un

écho, le pédagogue des femmes beaux-esprits, des poëtes en herbe, — et, pour tout dire, un sot,

LXXIV.

Débitant fièrement ses oracles en phrases pompeuses, laissant tomber un *bon* approbateur qui n'est pas *bon* en droit; bourdonnant comme les mouches autour de toute clarté nouvelle, la plus bleue des mouches bleues; vous fatiguant de son blâme, vous torturant de ses éloges, avalant toute crue le peu de réputation qu'il peut attraper, traduisant des langues dont il ne connaît pas même l'alphabet, et suant des pièces si médiocres que de mauvaises seraient meilleures.

LXXV.

On déteste un auteur qui n'est qu'auteur, un de ces hommes en uniforme de fou, barbouillés d'encre, si nerveux, si habiles, si susceptibles et si jaloux, qu'on ne sait que leur dire ni qu'en penser, à moins de gonfler ces ballons d'orgueil avec une paire de soufflets: les plus fats d'entre les fats sont préférables à ces rognures de papier, à ces mouchures mal éteintes du flambeau de la nuit.

LXXVI.

Nous en voyons plusieurs de cette espèce; nous en voyons d'autres aussi qui sont hommes du monde, qui connaissent le monde comme des hommes doivent le connaître : Scott, Rogers, Moore, et tous ces confrères d'élite, qui pensent à autre chose encore qu'à la plume ; mais pour les enfants de la sottise, ces hommes qui voudraient passer pour des gens d'esprit et ne savent pas être des gens comme il faut, je les laisse à leur «*le thé est prêt*» de chaque jour, à leur élégante coterie, à leur femme de lettres.

LXXVII.

Les pauvres et chères musulmanes dont je parle n'ont aucun de ces hommes instructifs et agréables; l'*un* d'eux serait pour elles une nouvelle invention, aussi inconnue que les cloches dans un clocher turc; je pense qu'il ne serait peut-être pas mal (bien que les projets les mieux semés pro-

duisent quelquefois une mauvaise récolte) d'envoyer un auteur en mission pour prêcher dans ces pays-là notre usage chrétien des parties du discours.

LXXVIII.

Point de chimie qui leur révèle ses gaz; pas de cours de métaphysique; aucune bibliothèque circulante qui recueille au passage les romans religieux, les contes moraux, les tableaux de mœurs contemporaines; point d'expositions annuelles de peinture; elles ne suivent pas le cours des étoiles du haut de leurs mansardes, et, grâce à Dieu, n'étudient pas les mathématiques.

LXXIX.

Pourquoi j'en rends grâce à Dieu, peu importe; on croira facilement que j'ai mes raisons pour cela; et comme elles n'ont peut-être rien de bien flatteur, je les garde pour ma vie (à venir) en prose; je crois que j'ai une certaine prédisposition à la satire, et néanmoins il me semble qu'à mesure qu'on vieillit on est plus enclin à rire qu'à gronder, bien que le rire, sitôt qu'il est passé, nous laisse doublement sérieux.

LXXX.

O gaieté et innocence! vous qui êtes l'eau et le lait de la vie! heureux mélange, boisson de plus heureux jours! dans ce siècle de péché et de carnage, l'homme abominable n'étanche plus sa soif avec un breuvage aussi pur. N'importe, je vous aime toutes deux, et toutes deux vous aurez mon hommage. Oh! qui nous rendra le vieux Saturne et son règne de sucre candi? — En attendant, je bois à votre retour avec de l'eau-de-vie.

LXXXI.

Le Turc de notre Laure continuait à la regarder fixement, moins à la manière musulmane qu'à la mode chrétienne, qui semble dire : « Madame, je vous fais beaucoup d'honneur, et tant qu'il me plaira de vous regarder, vous aurez la complaisance de ne pas bouger de place. » Si l'on pouvait conquérir une femme en la regardant, Laure

était conquise; mais cela n'était pas possible avec elle : elle avait soutenu trop longtemps et trop bravement le feu de l'ennemi pour baisser pavillon devant le coup d'œil étrange de cet inconnu.

LXXXII.

Le matin allait paraître; à cette heure-là je conseille aux dames qui ont passé la nuit à danser ou à tout autre exercice de faire leurs préparatifs de retraite, et de quitter la salle avant le lever du soleil, parce qu'en l'absence des lustres et des bougies, il est à craindre que son éclat ne les pâlisse tant soit peu.

LXXXIII.

J'ai vu dans mon temps quelques bals et quelques fêtes, et il m'est arrivé pour quelque sotte raison de rester jusqu'à la fin : alors je regardais (j'espère que ce n'est point un crime), pour voir quelle était la dame qui soutenait le mieux le grand jour; et, bien que j'en aie vu des milliers dans la fleur de l'âge, de charmantes et qui plaisaient et peuvent plaire encore, je n'en ai vu qu'une dont l'éclat pouvait, après la danse et les étoiles disparues, soutenir la présence du matin.

LXXXIV.

Je ne dirai pas le nom de cette aurore, et cependant je le pourrais, car elle n'était pour moi que cette admirable invention de Dieu, une femme charmante, que nous aimons tous à voir; mais je serais blâmable de citer des noms propres; pourtant, si vous désirez découvrir cette belle, allez au prochain bal de Londres ou de Paris, vous y remarquerez encore son visage, effaçant tous les autres par sa fraîcheur.

LXXXV.

Laure, qui savait le danger qu'il y avait à s'exposer à la clarté du jour après avoir passé sept heures au bal au milieu de trois mille personnes, jugea qu'il était temps de faire sa révérence; le comte la suivait, portant son châle, et ils étaient sur le point de quitter la salle; mais voyez le

malheur! ces maudits gondoliers s'étaient mis juste à la place où ils n'auraient pas dû se trouver.

LXXXVI.

En cela ils ressemblent à nos cochers, et la cause en est exactement la même, — la foule; ils se poussent, se heurtent, avec des blasphèmes à se disloquer la mâchoire, et font un vacarme non interrompu. Chez nous, MM. de Bow-Street [6] maintiennent l'ordre, et ici une sentinelle est à deux pas; mais malgré tout cela, il s'échange bien des jurements et des mots révoltants qu'on ne peut redire ni supporter.

LXXXVII.

Le comte et Laure trouvèrent enfin leur gondole, et voguèrent jusqu'à leur demeure sur l'onde silencieuse, s'entretenant du bal auquel ils venaient d'assister, des danseurs et danseuses, ainsi que de leur toilette, entremêlant le tout d'un peu de médisance; déjà la barque s'approchait de l'escalier de leur palais, lorsque Laure, assise à côté de son adorateur, aperçut tout à coup le musulman qui se tenait là devant eux.

LXXXVIII.

« Monsieur, » dit le comte, dont le front commença singulièrement à se rembrunir, « votre présence inattendue en ce lieu m'oblige à vous en demander le motif. Je veux croire que c'est une méprise; je l'espère du moins, et, pour couper court à tout compliment, je l'espère dans *votre* intérêt; vous me comprenez, sans doute, ou je me ferai comprendre. » — « Monsieur, » dit le Turc, « ce n'est pas du tout une méprise.

LXXXIX.

« Cette dame est *ma femme!* » Jugez de l'étonnement qui se peignit sur le visage de la dame; elle changea de couleur, et ce n'était pas sans raison; mais là où une Anglaise s'évanouirait, les Italiennes ne vont pas si loin; elles se bornent à se recommander un peu à leurs saints, et puis reviennent à elles, complétement ou peu s'en faut;

ce qui épargne beaucoup d'esprit de corne de cerf, de sels, d'eau jetée au visage, et de lacets coupés, comme c'est l'usage en pareil cas.

XC.

Elle dit,—que dit-elle? pas un mot; mais le comte, considérablement calmé par ce qu'il venait d'entendre, invite poliment l'étranger à entrer : « Nous discuterons ces matières beaucoup mieux à la maison, » lui dit-il; « ne nous ridiculisons pas en public, en faisant une scène et une esclandre; tout ce que nous y gagnerions serait de faire causer et rire à nos dépens.

XCI.

Ils entrent et demandent qu'on serve le café.—Le café vient, breuvage que prennent également les Turcs et les chrétiens, quoique la manière de le préparer ne soit pas la même. Alors Laure, qui a recouvré ses esprits, et à qui la parole est revenue, s'écrie : « Beppo! quel est votre nom païen? Dieu me bénisse! votre barbe est d'une merveilleuse longueur! Comment se fait-il que vous soyez resté si longtemps absent? Ne comprenez-vous pas combien c'était mal à vous?

XCII.

« Êtes-vous bien *réellement* et *véritablement* Turc? Avez-vous épousé d'autres femmes? Est-il vrai qu'elles se servent de leurs doigts en guise de fourchette? Sur ma parole, voilà le plus joli châle que j'aie jamais vu! voulez-vous me le donner? On dit que vous ne mangez point de porc. Comment avez-vous fait pendant tant d'années pour...—Dieu me bénisse! ai-je jamais? non, jamais je n'ai vu un homme jaunir à ce point! Votre foie est-il malade?

XCIII.

« Beppo! cette barbe ne vous sied pas bien; avant que vous ayez vieilli d'un jour, elle sera coupée : pourquoi la portez-vous? Oh! j'oubliais;—dites-moi, ne trouvez-vous pas que ce climat-ci est plus froid? Quel air vous avez! Vous ne sortirez pas dans ce singulier costume, de peur

que quelqu'un ne vous reconnaisse et n'aille conter votre histoire. Comme vos cheveux sont courts! mon Dieu! comme ils ont grisonné! »

XCIV.

Que répondit Beppo à toutes ces questions? je n'en sais rien. Il avait été jeté sur le rivage où fut Troie anciennement, où aujourd'hui il n'y a plus rien; comme de raison, on en avait fait un esclave, lui donnant pour tout salaire du pain et la bastonnade, jusqu'à ce que, certaines bandes de pirates ayant débarqué dans une baie voisine, il s'était réuni à ces vauriens, avait prospéré, et était devenu un renégat de réputation équivoque.

XCV.

Et il devint riche, et avec la richesse lui vint un si violent désir de revoir sa patrie, qu'il regarda comme un devoir d'y rentrer, et de ne pas rester toute sa vie écumeur de mer; il lui arrivait parfois de sentir en lui-même un vide, comme Robinson dans son île; il loua donc un navire venant d'Espagne et se rendant à Corfou: c'était une belle polacre, ayant douze hommes d'équipage et chargée de tabac.

XCVI.

Il s'embarqua, non sans courir de grands risques, emportant avec lui ses richesses (acquises Dieu sait comment), et il gagna le large, quelque téméraire que fût cette entreprise; *il* dit que la *Providence* l'avait protégé; — pour ma part, je ne dis rien, — de peur de différer d'opinion avec lui; — n'importe, le navire fut équipé, mit à la voile et eut une heureuse traversée, sauf trois jours de calme à la hauteur du cap Bone.

XCVII.

Arrivé à Corfou, il transporta à bord d'un autre navire son chargement, sa personne et ses bêtes, et se fit passer pour un marchand turc, faisant le commerce de diverses marchandises dont je ne me rappelle plus le nom. Quoi qu'il en soit, il se tira d'affaire par cette ruse, sans quoi on l'aurait peut-être fusillé; et c'est ainsi qu'il débarqua à Ve-

nise, pour y reprendre sa femme, sa religion, sa maison et son nom chrétien.

XCVIII.

Sa femme le reçut; le patriarche le rebaptisa (notez qu'il fit un cadeau à l'église); il quitta ensuite le costume qui le déguisait, et emprunta pour un jour les habits du comte. Ses amis, après sa longue absence, ne l'en estimèrent que davantage, voyant qu'il avait de quoi leur donner d'excellents dîners, dans lesquels il leur prêtait souvent à rire par ses histoires; — mais je n'en crois pas la moitié.

XCIX.

Quoi qu'il eût souffert dans sa jeunesse, l'opulence et le plaisir de compter indemnisèrent sa vieillesse; bien que Laure le fît quelquefois enrager, j'ai su que le comte et lui ne cessèrent pas d'être amis. Me voilà arrivé au bout d'une page qui, étant terminée, terminera cette histoire; il serait à désirer qu'elle eût fini plus tôt; mais une fois entamées. les histoires s'allongent on ne sait trop comment [7].

NOTES.

[1] *Beppo* fut écrit à Venise en octobre 1817, et acquit, aussitôt après sa publication (mai 1818) une immense popularité. Les lettres de Byron prouvent qu'il attachait dans le principe peu d'importance à cette composition; il était loin de croire avoir ouvert une nouvelle route où son esprit était destiné à obtenir les plus beaux triomphes. — « J'ai composé, dit-il à M. Murray, un poëme *humorous* dans le genre de M. Whistlecraft; il est fondé sur une anecdote vénitienne qui m'a beaucoup amusé; il a pour titre *Beppo :* c'est l'abréviation de Giuseppo, qui est le Joseph italien. On y trouve de la politique et beaucoup d'audace. » — Et ailleurs : — « M. Whistlecraft est mon modèle immédiat; mais Bernis est le père de ce genre de composition. Il convient, selon moi, on ne peut mieux à notre langue. Nous en ferons l'épreuve : cela servira au moins à prouver que je puis traiter des sujets gais, et à me justifier de l'accusation de monotonie. » Lord Byron voulait que M. Murray acceptât *Beppo* comme un cadeau, ou, pour nous servir de son expression, — « comme une partie du traité pour le quatrième chant de *Childe-Harold.* » — Il ajoutait :— « Je vous en enverrai d'autres dans le même genre, car je connais le *genre de*

vie des Italiens; et quant aux *vers* et à la peinture des *passions*, je suis encore passablement vigoureux. »

² Roger Ascham, précepteur de la reine Élisabeth, dit dans son *Maître d'école* : — « Quoique je n'aie passé que neuf jours à Venise, j'y ai vu, dans ce court intervalle, plus de libertés pécheresses que je n'en ai entendu rapporter à Londres en neuf ans. »

³ Cette description ne paraît pas être basée sur l'histoire. Suivant Vasari et d'autres, Giorgione ne fut jamais marié, et mourut jeune.

⁴ *Quæ septem dici, sex tamen esse solent.*

Ovid.

⁵ Lorsque Brummel fut obligé de se retirer en France, il ne savait pas un mot de français, et il prit une grammaire pour étudier cette langue. Notre ami Scrope Davies, auquel on demandait quels étaient les progrès de Brummel en français, répondit que — « Brummel avait été arrêté, comme Napoléon, par les *éléments*. » J'ai mis ce calembour dans *Beppo*. C'est un échange de politesse, et non un vol : car Scrope a fait son profit dans plusieurs dîners, comme il en est convenu lui-même, de bons mots que je lui avais dits le matin. *B.* 1821.

⁶ Les officiers de paix.

⁷ « Vous me demandez, dit lord Byron dans une lettre écrite en 1820, un volume sur l'Italie. Je suis peut-être plus en état que tout autre Anglais de connaître, en effet, les habitudes de ce peuple, ayant vécu avec des Italiens et dans certains endroits où aucun Anglais n'avait résidé avant moi (dans la Romagne, par exemple); mais il y a plusieurs raisons pour lesquelles je ne voudrais pas traiter un pareil sujet. Leur morale n'est pas notre morale, leurs mœurs ne sont pas nos mœurs : nous ne les comprendrions pas; leur éducation conventuelle, la servitude où sont les cavaliers, leurs habitudes de pensée et de vie domestique, sont entièrement différentes des nôtres, et la différence est d'autant plus frappante que vous vivez plus intimement avec eux. Je ne connais pas de moyens de faire connaître un peuple à la fois réservé et débauché, sérieux de caractère et bouffon dans ses amusements, susceptible d'impressions, de passions, qui sont à la fois *soudaines* ou *durables*, ce que vous ne trouverez dans aucune autre nation. Ils n'ont pas de société, au moins ce que nous appelons ainsi, comme on peut le voir dans leur comédie. Ils n'ont pas de véritable comédie, même dans Goldoni, parce qu'il n'existe pas de société que l'on puisse peindre sur le théâtre. Leurs *conversazioni* ne sont pas du tout une société. Ils vont au théâtre pour parler, et en compagnie pour se taire. Les femmes s'asseyent en cercle, les hommes se rassemblent en groupes, ou bien encore ils jouent au *loto reale* de très-petites sommes. Leurs académies sont des concerts comme les nôtres, avec une meilleure musique et plus de dehors. Ce qu'ils ont de mieux, ce sont les bals du carnaval et les mascarades, alors que chacun abdique sa raison pour six semaines. Après leur



dîner et leur souper, ils improvisent des vers et font des plaisanteries, mais dans un goût qui ne nous conviendrait nullement, à nous autres gens du Nord. Quant à leur intérieur, l'opposition est encore plus grande. Les femmes, depuis celle du pêcheur jusqu'à la plus grande dame, ont certaines règles, certaines traditions, certain décorum, qui forment en quelque sorte les règles du jeu de l'amour, règles qui souffrent peu de déviations; elles sont extrêmement tenaces, et jalouses comme des furies, ne permettant même pas à leurs amants de se marier si elles peuvent l'empêcher, et les gardant à côté d'elles en public, et dans leur intérieur aussi près qu'elles le peuvent; en un mot, elles changent le mariage en adultère régularisé. Un mot explique cette conduite : elles se marient pour leur famille et aiment pour elles-mêmes. L'exacte fidélité envers un amant est un devoir d'honneur, tandis qu'elles regardent leur mari comme un marchand qu'il faut contenter, et voilà tout. Lorsqu'on parle du caractère d'une personne mâle ou femelle, on ne la juge pas d'après sa conduite comme épouse ou comme époux, mais comme maîtresse ou comme amant. Si j'avais à écrire un in-quarto, je ne pourrais qu'amplifier ce que je viens de résumer en peu de mots. »

MAZEPPA[1].

AVERTISSEMENT.

« Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de Jean-Casimir, et avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa, demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent : il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques; sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine. »
—VOLTAIRE, *Histoire de Charles XII*, p. 196.

« Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui; le colonel Giéta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans la fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille. »—P. 216.

« Le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était se rompit pendant la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchaient de tous côtés. »—P. 218[2].



I.

C'était après la terrible journée de Pultawa, alors que la fortune abandonna le royal Suédois; tout autour, le sol était jonché des cadavres d'une armée qui avait combattu

et versé son sang pour la dernière fois. La puissance et la gloire des armes, déesses inconstantes comme les hommes, leurs adorateurs, avaient passé au czar victorieux, et les murs de Moscou étaient en sûreté une fois encore, jusqu'au jour redoutable et funeste qui, dans une année plus mémorable, devait éclairer la honte et la défaite d'un nom plus haut, d'une armée plus puissante, un naufrage plus grand, une chute plus profonde, coup de tonnerre qui vint frapper un homme et ébranler le monde.

II.

Telle était la fortune de la guerre; Charles, blessé, avait enfin appris à fuir; la nuit, le jour, le voyaient traverser en fugitif les campagnes et les rivières, couvert de son sang et de celui de ses sujets; car des milliers périssaient pour protéger cette fuite, et pas une voix ne s'élevait pour réprimander l'ambition à cette heure d'abaissement où la vérité n'avait plus rien à redouter du pouvoir; son cheval est tué, Giéta lui donne le sien, — et va mourir prisonnier des Russes. Celui-là aussi succombe après plusieurs lieues d'inutiles fatigues courageusement soutenues; et c'est dans la profondeur des forêts, à la lueur lointaine des feux des sentinelles et de ceux des ennemis qui l'entourent, c'est là qu'il faut qu'un roi étende son corps fatigué. Est-ce pour conquérir de tels lauriers, un tel repos, que les nations s'épuisent en efforts? Accablé de douleur et de fatigue, on le dépose au pied d'un arbre; le sang de ses blessures est figé; ses membres sont engourdis; la nuit est froide et sombre; la fièvre qui échauffe son sang lui refuse la faveur passagère d'un sommeil agité. et cependant, au milieu de tout cela, il supporte en roi son adversité, et dans cette extrémité douloureuse, il faisait de ses souffrances les vassales de sa volonté : elles demeuraient en lui muettes et subjuguées, comme naguère autour de lui les nations.

III.

Quelques généraux l'accompagnent, — hélas! bien peu, débris échappés au désastre d'une seule journée; mais cette

petite troupe est héroïque et fidèle. Tous s'étendent par terre, tristes et silencieux, auprès du monarque et de son coursier; car le danger met de niveau l'homme et la brute, et la nécessité les rend égaux. Parmi eux est Mazeppa, l'hetman de l'Ukraine, le guerrier calme et intrépide; il prépare sa couche sous un chêne vieux et robuste comme lui. Maís d'abord, bien qu'exténué par cette longue marche, le prince des Cosaques panse son coursier, lui fait une litière de feuilles, peigne sa crinière et ses fanons, desserre sa sangle, lui ôte la bride, et se réjouit de le voir manger; car jusqu'à ce moment il avait craint que son cheval fatigué ne refusât de brouter sous la rosée de la nuit : mais il était aussi robuste que son maître, et peu difficile en fait de litière et de nourriture. Il était vif et docile tout à la fois, et faisait tout ce qu'on exigeait de lui; velu, agile et vigoureux, il emportait son maître en vrai coursier tartare, obéissait à sa voix, venait à son appel, et le reconnaissait au milieu d'une foule : eût-il été entouré de milliers d'hommes, — par une nuit ténébreuse et sans étoiles, — depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ce cheval suivait son maître comme un faon.

IV.

Cela fait, Mazeppa étend sur la terre son manteau, et pose sa lance contre le tronc du chêne. Il examine si ses armes sont en bon état, si elles n'ont pas souffert de la longue marche de cette journée, si la poudre est dans le bassinet, si la pierre est solidement attachée au chien; — il parcourt de la main la poignée et le fourreau de son sabre, regarde s'ils n'ont point endommagé son ceinturon.—Alors seulement le guerrier vénérable tire de son havresac et de sa cantine ses petites provisions, qu'il offre en totalité ou en partie au monarque et à ses compagnons, avec beaucoup moins de façons que ne feraient des courtisans à un banquet. Charles, avec un sourire, partage un instant ce frugal repas, pour manifester une gaieté feinte, et se montrer supérieur à la fois et à ses blessures et à son malheur; — puis

il dit : « De toute notre troupe, bien qu'elle se compose de gens au cœur ferme, au bras fort, également aguerris aux escarmouches, à la marche ou au métier de fourrageur, nul, j'en suis sûr, n'en a moins dit et n'en a plus fait que toi, Mazeppa! Depuis Alexandre, jamais on n'a vu sur terre de couple aussi bien assorti que ton Bucéphale et toi : toute la gloire de la Scythie doit baisser pavillon devant la tienne, quand il s'agit de franchir au galop les champs et les rivières. » Mazeppa répondit : « Maudite l'école où j'ai appris à monter à cheval! » — « Pourquoi cela, vieil hetman. » reprit Charles, « puisque tu as si bien appris à exceller dans cet art? » Mazeppa dit : « Ce serait une longue histoire, et nous avons encore bien du chemin à faire, avec une escarmouche par-ci par-là contre un ennemi qui est dix contre un, avant que nos chevaux puissent brouter à l'aise au delà du rapide Borysthène; et, Sire, vos membres doivent avoir besoin de repos; je servirai de sentinelle à votre troupe. » — « Je veux, » dit le monarque suédois, « que tu me contes cette histoire, peut-être me procurera-t-elle le bienfait du sommeil; car en ce moment c'est vainement que mes yeux l'appellent. »

— « Eh bien! dans cet espoir, Sire, je vais remonter le cours de mes soixante-dix ans de souvenirs. J'étais, je crois, dans mon vingtième printemps, — oui, c'est cela : — à cette époque Casimir était roi, — Jean-Casimir; — j'ai été son page pendant six ans, dans mon jeune âge; c'était un monarque savant, ma foi! et qui ne ressemblait guère à votre majesté : il ne faisait pas la guerre, celui-là, et ne gagnait pas des royaumes pour les reperdre ensuite; et, sauf les débats de la diète de Varsovie, son règne s'écoula dans un repos tout à fait messéant. Ce n'est pas qu'il n'eût aussi ses tracas; il aimait les muses et les femmes; et quelquefois elles sont si fantasques, qu'il lui arriva souvent de souhaiter d'être au milieu des camps; mais sa mauvaise humeur une fois passée, il prenait une autre maîtresse ou un nouveau livre; et puis il donnait des fêtes prodigieuses.

— tout Varsovie accourait à son palais pour admirer sa cour splendide et la dignité princière de ses dames et de ses seigneurs : c'était le Salomon de la Pologne ; ainsi l'appelaient ses poëtes, à l'exception d'un seul, qui, ne recevant pas de pension, fit une satire, et se vanta de ne pas savoir flatter. C'était une cour de tournois et de bateleurs, où chacun s'essayait à versifier : je me rappelle avoir moi-même fait des vers, et composé des odes que je signai : « Thyrsis au désespoir. » Il y avait là un certain palatin, un comte de haut lignage, riche comme une mine de sel ou d'argent ; il était fier, vous le croirez sans peine, comme s'il fût venu du ciel : peu de personnes au-dessous du trône étaient aussi riches que lui en noblesse et en écus ; à force de contempler ses trésors, de méditer sur sa généalogie, il avait fini par en perdre la tête et s'imaginer, par je ne sais quelle confusion d'idées, que le mérite de ces choses lui appartenait ; sa femme ne partageait pas cette opinion, — elle était plus jeune que lui de trente ans, — et chaque jour son joug lui devenait de plus en plus insupportable ; en sorte qu'après je ne sais combien de vœux, d'espérances et de craintes, quelques larmes d'adieu à la vertu, un ou deux songes agités, quelques regards jetés sur la jeunesse de Varsovie, quelques chansons, quelques danses, elle attendit les chances habituelles, ces accidents heureux qui rendent si tendres les dames les plus froides, pour décorer le comte de titres nouveaux qu'on dit être des passe-ports pour le ciel, et dont, chose étrange, se vantent rarement ceux qui les ont le plus mérités.

V.

« J'étais alors un joli garçon ; à soixante-dix ans il doit m'être permis de dire que dans mon jeune temps, vassaux, chevaliers, hommes ou jeunes gens, bien peu pouvaient me le disputer en agréments frivoles ; car j'avais vigueur, jeunesse, gaieté, un visage qui n'était pas comme celui que vous voyez, mais aussi gracieux que maintenant il est rébarbatif ; car le temps, les soucis et la guerre, en labou-

rant mon front, en ont pour ainsi dire déraciné mon âme : et mes parents auraient peine à me reconnaître en comparant ce que je suis à ce que j'étais ; au reste, ce changement s'est effectué longtemps avant que la vieillesse eût choisi mes traits pour y écrire ses annales. Vous savez que les années n'ont point fait décliner ma force, mon courage, mon intelligence, sans quoi je ne serais pas ici, à cette heure, à vous conter de vieilles histoires, sous un chêne, n'ayant pour dais qu'un ciel sans étoiles. Mais je poursuis : la beauté de Thérésa, — il me semble la voir en ce moment passer entre moi et ce châtaignier, tant son souvenir est encore vif et chaud ; et cependant je ne puis trouver d'expressions pour vous dire comment était faite celle que j'aimais tant : elle avait cet œil asiatique, fruit du mélange de la beauté turque avec notre sang polonais ; noir comme le ciel qui est au-dessus de nous ; mais il s'en échappait une lumière tendre comme le premier lever de la lune au milieu de la nuit. Ces grands yeux noirs, qu'on voyait nager dans des flots de clartés ruisselantes, et qui semblaient se fondre à leurs propres rayons, étaient tout amour, moitié langueur, moitié flamme ; on eût dit le regard de ces saints qui expirent sur le bûcher en levant vers le ciel des yeux ravis, comme si c'était pour eux une joie de mourir. Son front ressemblait à un lac par un beau jour d'été, alors que le soleil dore de ses feux l'onde transparente, que ses vagues ne laissent échapper aucun murmure, et que le ciel se mire dans son cristal. Ses joues et ses lèvres... — Mais à quoi bon poursuivre ? — Je l'aimais alors, — je l'aime encore ; et ceux qui me ressemblent, heureux ou malheureux, aiment avec une farouche énergie. Et néanmoins, jusque dans notre fureur, nous aimons encore, et nous sommes poursuivis dans notre vieillesse par l'ombre vaine du passé : tel est Mazeppa jusqu'au dernier soupir.

VI.

« Nous nous vîmes, — nos regards se rencontrèrent ; — je la vis et je soupirai ; elle ne me parla pas, et pourtant elle

me répondit. Il y a des milliers d'accents et de signes que nous entendons, que nous voyons, et que nul ne peut définir; — étincelles involontaires de la pensée, qui s'échappent du cœur oppressé, et forment un étrange langage, à la fois mystérieux et intense; anneaux de cette chaîne brûlante qui unit à leur insu de jeunes cœurs et de jeunes âmes; métal électrique qui, on ne sait comment, sert de fil conducteur à la flamme absorbante. — Je vis, et soupirai, — et pleurai en silence, et néanmoins je restai, quoique à regret, dans les limites d'une timide réserve; enfin je lui fus présenté, et nous pûmes de temps à autre nous entretenir sans éveiller le soupçon. — Ce fut alors, et alors seulement, que je souhaitai de parler, que je m'y résolus; mais, faibles et tremblantes, les paroles expiraient sur mes lèvres. Un jour enfin, — il est un jeu, un passe-temps sot et frivole, avec lequel on trompe l'ennui de la journée; c'est..., — j'en ai oublié le nom; — nous y jouâmes elle et moi, je ne sais par quel étrange hasard; je me souciai peu de gagner ou de perdre; c'était assez pour moi d'être à portée d'entendre et de voir l'être que j'aimais le plus. — Je l'observais comme une sentinelle (puissent les nôtres faire aussi bien leur devoir par cette nuit sombre!), quand je crus m'apercevoir, et je ne me trompai pas, qu'elle était pensive, ne faisait aucune attention à son jeu, était insensible à la perte ou au gain, et cependant continuait à jouer pendant des heures entières, comme si sa volonté l'eût enchaînée à cette place, mais dans un tout autre but que celui de gagner. Alors il me vint une pensée rapide comme l'éclair, c'est qu'il y avait dans son air quelque chose qui me disait de ne pas désespérer; et sur-le-champ je parlai : mes paroles étaient incohérentes, — elles n'avaient pas grande éloquence; cependant elle m'écouta; — c'est assez : — qui écoute une première fois écoutera une seconde; son cœur assurément n'est pas de glace, et un refus n'est pas sans appel.

VII.

« J'aimai, et je fus aimé. — On dit, Sire, que vous n'avez

jamais connu ces douces faiblesses; si cela est, j'abrégerai le récit de mes joies ou de mes douleurs; il vous semblerait absurde et inutile; mais tous les hommes ne sont pas nés pour régner, ou sur leurs passions, ou, comme vous, sur eux-mêmes et sur les peuples à la fois. Je suis, — ou plutôt *j'étais* — prince; j'ai commandé à des milliers d'hommes, j'ai pu les conduire au chemin du péril et du carnage; mais je n'ai jamais pu exercer sur moi-même le même empire. — Mais continuons : j'aimai et je fus aimé; en vérité, c'est une destinée heureuse; mais ce bonheur, lorsqu'il est à son comble, se termine dans la douleur. — Je la voyais en secret, et l'heure qui me conduisait au boudoir de cette dame était livrée au supplice de l'attente. Mes jours et mes nuits n'étaient rien, — je ne vivais plus que pour cette heure, à laquelle ma mémoire, durant le long intervalle entre le jeune âge et la vieillesse, ne m'offre rien à comparer. — Je donnerais l'Ukraine pour revivre une fois encore de tels moments, — pour redevenir page, l'heureux page qui était maître d'un cœur tendre et de sa propre épée, et n'avait pour tout trésor que ces dons de la nature, la jeunesse et la santé. — Je la voyais en secret; — il en est qui pensent qu'il y a double plaisir à se voir ainsi; je n'en sais rien. — J'aurais donné ma vie pour pouvoir l'appeler mienne à la face du ciel et de la terre; car je murmurais souvent d'être obligé de ne la voir qu'à la dérobée.

VIII.

« Bien des yeux sont ouverts sur les amants; il en fut ainsi de nous : — dans ces occasions, le diable devrait au moins être civil. — Le diable! il est possible que je l'accuse à tort : ce fut peut-être l'ouvrage de quelque saint malencontreux, qui, fatigué de son oisiveté, exhala contre nous sa bile pieuse. — Quoi qu'il en soit, une belle nuit, des espions mis en embuscade nous surprirent et s'emparèrent de nous. Le comte était un peu plus qu'irrité, — j'étais désarmé; mais quand j'eusse été couvert d'acier de pied en cape, qu'eussé-je pu faire contre le nombre? — C'était

dans le voisinage de son château, loin de la ville et de tout secours, et presque à la pointe du jour; je crus que mes moments étaient comptés, et qu'un autre soleil ne se lèverait pas pour moi; après avoir fait une prière à la vierge Marie, et peut-être aussi à un saint ou deux, je me résignai à mon sort, et l'on me conduisit à la porte du château. Je n'ai jamais su ce qu'était devenue Thérésa; depuis cette époque nos destinées ont été séparées. — Elle était grande, comme bien vous le pensez, la colère de l'orgueilleux comte palatin, et certes ce n'était pas sans raison; mais ce qui le rendait surtout furieux, c'était la crainte que cet accident n'affectât sa généalogie future; il n'en revenait pas de voir imprimer une telle tache à son écusson, lui qui était le plus noble de sa race; comme il était à ses propres yeux le premier des hommes, il croyait l'être aussi aux yeux des autres, et surtout aux miens. Corbleu! un page lui faire cet affront! encore si c'eût été un roi, il eût pu se résigner à la chose; mais un morveux de page! — Je compris sa rage,— mais je ne saurais la peindre.

IX.

— « Amenez le cheval! » — Le cheval fut amené; c'était vraiment un noble animal, un coursier tartare, de la race de l'Ukraine, qui paraissait avoir dans les membres la vitesse de la pensée; mais il était sauvage, sauvage comme le daim sauvage, jusqu'alors indompté, et vierge encore de la bride et de l'éperon. — Il avait été pris la veille seulement; hennissant, la crinière hérissée, résistant fièrement, mais en vain, tout écumant de colère et de terreur, l'enfant du désert est amené vers moi; ils m'attachent sur son dos, ces lâches esclaves; ils m'y enchaînent par des liens redoublés, puis, le laissant libre, le frappent d'un coup de fouet soudain : — En avant! — en avant! — et nous voilà lancés! — Les torrents sont moins impétueux et moins prompts.

X.

« En avant! — en avant! — J'avais perdu la respira-

tion, — je ne vis point de quel côté le cheval se précipitait : à peine si le jour venait de paraître ; et lui, couvert d'écume, il volait. — En avant ! — en avant ! — Les derniers sons de voix humaine que j'entendis, au moment où j'étais ainsi dardé loin de mes ennemis, furent les éclats de rire féroces qui venaient de cette canaille, et que le vent apporta un instant à mon oreille : furieux, je dégageai ma tête et brisai la corde qui fixait mon cou à la crinière du cheval en guise de bride, et, me relevant à demi avec de convulsifs efforts, je leur envoyai ma malédiction avec un hurlement ; mais le bruit des pas de mon coursier, la rapidité foudroyante de son galop, les empêchèrent peut-être de m'entendre : j'en serais fâché, — car je souffrirais de savoir que je n'ai pu leur rendre leur insulte. Je la leur ai bien rendue plus tard : de ce château, de son pont-levis et de ses fortifications, il ne reste pas aujourd'hui une pierre, un fossé ou une barrière, ni dans ses champs une touffe d'herbe, sauf celle qui croît sur un pan de mur à l'endroit où était la pierre du foyer. Vous passeriez par là bien des fois sans vous douter qu'il y avait là une forteresse ; j'ai vu ses tourelles en flammes, leurs créneaux fendus et croulants, et le plomb fondu coulant comme une pluie de la toiture brûlée et noircie, dont l'épaisseur n'a point été à l'épreuve de ma vengeance. Dans ce jour de douleur où, voué par eux à la mort, j'étais lancé comme sur le rayon d'un éclair, ils étaient loin de prévoir qu'un jour je viendrais avec dix mille hommes de cavalerie remercier le comte de sa cavalcade incivile. Ils me jouèrent un vilain tour lorsque, me donnant un cheval sauvage pour guide, ils m'attachèrent à son flanc blanchi d'écume : je leur en ai joué un qui valait le leur, — car le temps finit par mettre toutes choses de niveau ; — et pourvu que nous sachions attendre le moment propice, il n'y a point de puissance humaine, si elle n'a pas été pardonnée, qui puisse échapper aux recherches patientes, aux longues veilles de celui qui couve comme un trésor le souvenir d'un outrage.

XI.

« En avant! en avant! mon coursier et moi nous volions sur les ailes des vents, laissant loin derrière nous toute habitation humaine; nous fendions l'air comme ces météores qui traversent les cieux lorsqu'avec un bruit soudain l'aurore boréale vient dissiper la nuit. Nous n'avions sur notre route ni ville ni village, mais une plaine immense et déserte que bornait à l'horizon une noire forêt; et sauf les créneaux de quelques forteresses élevées autrefois contre les Tartares, et que j'apercevais de loin sur les hauteurs, je ne voyais aucune trace d'homme; l'année précédente, une armée turque avait passé dans ces lieux, et là où le spahis a imprimé le sabot de son cheval, la verdure fuit le sol ensanglanté. Le ciel était sombre, terne et grisâtre, et une sourde brise glissait avec des gémissements auxquels j'aurais bien voulu mêler les miens; — mais emporté par la rapidité de ma course au loin, au loin, je ne pouvais ni soupirer ni prier. Une pluie de sueur froide découlait de mon front sur la crinière hérissée du cheval, qui, continuant à ronfler de fureur et d'effroi, poursuivait son vol rapide. Quelquefois je m'imaginais qu'il allait ralentir sa course; mais non, le poids léger de mon corps n'était rien pour sa robuste colère; ce n'était pour lui qu'un aiguillon, chaque mouvement que je faisais pour délivrer mes membres gonflés de leur douloureuse étreinte ajoutait à sa rage et à son épouvante. J'essayai de faire entendre ma voix, — elle était faible et basse, et néanmoins elle le faisait tressaillir comme si on l'eût frappé du fouet; et à chacun de mes accents il bondissait comme si le bruit soudain d'une trompette eût résonné à son oreille; cependant mes liens étaient trempés de mon sang qui coulait le long de mes membres, et mon gosier était dévoré d'une soif plus brûlante que la flamme.

XII.

« Nous arrivâmes à la forêt sauvage : — elle était si vaste que d'aucun côté je n'en pus découvrir les limites. Çà et là

s'élevaient des arbres antiques et vigoureux que n'auraient pu faire ployer les vents les plus violents qui soufflent des solitudes de la Sibérie, et dépouillent en passant les bois de leur feuillage; — mais ces arbres étaient en petit nombre, et l'espace qui les séparait était rempli à perte de vue par de jeunes et verts arbustes; ceux-ci étaient dans tout le luxe de leur parure annuelle. On était loin encore de ces soirées d'automne qui frappent de mort les feuilles des bois, et les dispersent colorées d'un rouge sans vie, pareil au sang coagulé des corps restés sur le champ de bataille lorsqu'une longue nuit d'hiver a gelé toutes ces têtes sans sépulture, et les a tellement durcies que le bec du corbeau s'efforce vainement d'entamer leurs joues glacées : c'était un immense et sauvage taillis, parsemé çà et là d'un châtaignier, d'un chêne vigoureux, d'un pin robuste, mais à une grande distance les uns des autres, — fort heureusement pour moi, sans quoi je m'en fusse mal trouvé. — Les branches pliaient devant nous sans me déchirer, et je trouvai la force de supporter mes blessures, déjà cicatrisées par le froid. — J'étais rassuré par mes liens contre le danger de tomber; nous glissâmes comme le vent à travers le feuillage, laissant derrière nous les arbustes, les arbres et les loups; la nuit je les entendis nous suivre à la piste; j'entendis sur nos talons résonner leur galop, qui lasse la rage du limier et le feu du chasseur : partout où nous allâmes, ils nous suivirent et ne nous quittèrent même pas au lever du soleil. A la pointe du jour je les vis derrière nous à une verge au plus de distance, nous suivant en longue file à travers le bois, de même que, la nuit, le bruit de leurs pas furtifs, qui faisaient frissonner les feuilles, avait frappé mon oreille. Oh ! que n'aurais-je pas donné alors pour pouvoir, armé d'une épée ou d'une lance, mourir en combattant au milieu de cette horde, et ne succomber du moins qu'après avoir immolé plus d'un ennemi ! Qnand mon coursier avait commencé sa course, je souhaitais de la voir bien tôt terminée; mais maintenant je doutais de sa vigueur et

de sa vitesse ! Doute illusoire ! sa nature agile et sauvage lui avait donné la vigueur d'un chevreuil des montagnes. La neige, qui de ses éblouissants tourbillons aveugle et accable le villageois à deux pas de sa cabane, dont il ne franchira pas le seuil, égale à peine dans sa chute la rapidité avec laquelle il traversa l'enceinte de la forêt, infatigable, indompté et plus que sauvage; furieux comme un enfant gâté à qui on refuse quelque chose; ou, plus furieux encore, — comme une femme contrariée et qui veut faire à sa tête.

XIII.

« Nous avions franchi la forêt; il était plus de midi, et quoiqu'on fût au mois de juin, l'air était froid; peut-être mon sang s'était-il refroidi dans mes veines : la souffrance prolongée dompte les plus courageux. Je n'étais pas alors ce que je semble maintenant; mais, impétueux comme un torrent d'hiver, je laissais éclater mes sentiments avant d'en avoir pu moi-même déterminer les motifs. Si l'on considère la fureur, le ressentiment et les craintes auxquels j'étais livré, les tortures que j'endurais, le froid, la faim, la douleur, la honte et le désespoir qui m'oppressaient : me voir ainsi nu et garrotté, moi, né d'une race d'hommes dont le sang, quand on les irrite et qu'un pied téméraire les foule, ressemble à celui du serpent à sonnettes levant sa crête et prêt à percer son ennemi; comment s'étonner que ce corps épuisé s'affaissât un moment sous le poids de ses maux ? La terre fuyait sous moi, les cieux roulaient alentour; il me sembla que je tombais; je me trompais, j'étais trop bien attaché. Mon cœur défaillit, mon cerveau devint douloureux, battit un instant, puis cessa de battre : les cieux tournèrent comme une immense roue; je vis les arbres vaciller comme des hommes ivres, et un faible éclair passa sur mes yeux, qui ensuite ne virent plus rien : celui qui meurt ne peut mourir plus que je ne mourus alors. Accablé par la torture de cette course infernale, je sentais les ténèbres qui me couvraient s'éloigner, puis revenir encore; je fis effort pour sortir de cette léthargie, mais ne pus réus-

sir à rappeler mes sens : j'éprouvais ce qu'éprouverait un homme flottant sur une planche au milieu de l'Océan, ballotté sur l'onde, tantôt submergé, tantôt soulevé par les vagues qui le lancent vers une rive déserte. Ma vie onduleuse ressemblait à ces clartés fantastiques qui, au milieu de la nuit, luisent à nos yeux fermés, dans les premiers accès de la fièvre; mais cette sensation disparut sans beaucoup de douleur, pour faire place à un trouble confus bien plus pénible; j'avoue que je redouterais d'éprouver de nouveau la même souffrance au moment où je mourrai; et pourtant je conjecture que nous devons en ressentir beaucoup plus avant de redevenir poussière; n'importe, j'ai plus d'une fois découvert hardiment mon front devant la mort.

XIV.

« Le sentiment me revint; où étais-je? Glacé, engourdi, étourdi, je sentis à chaque pulsation la vie reprendre peu à peu possession de mon être; puis j'éprouvai pendant quelque temps une douleur convulsive, qui rendit son cours à mon sang épaissi et glacé; des bruits discordants arrivaient à mon oreille; je sentis de nouveau mon cœur tressaillir; la vue me revint, bien qu'obscurcie, comme si un épais cristal eût été placé entre les objets et moi. Il me sembla entendre auprès de moi le bruissement des vagues; j'entrevis aussi le ciel parsemé d'étoiles; — ce n'est point un songe; le sauvage coursier nage dans un fleuve plus sauvage encore! La rivière large et brillante étend au loin ses ondes en poursuivant son cours, et nous sommes au milieu, luttant contre les flots et nous dirigeant vers un rivage inconnu et silencieux. L'eau m'a tiré de mon engourdissement, et son baptême a rendu à mes membres raidis une vigueur passagère. Le poitrail de mon coursier brise les vagues qu'intrépide il affronte, et nous continuons d'avancer. Enfin nous atteignons la rive glissante; c'était un port de salut qui avait peu de prix pour moi, car derrière nous tout était lugubre et sombre, et devant nous je ne voyais que ténèbres

et terreurs. Combien d'heures de la nuit ou du jour je restai dans cette suspension de mes souffrances, je ne le puis dire ; à peine savais-je si ce souffle que j'aspirais était encore de la vie.

XV.

Le coursier sauvage, dont le poil est humide, dont la crinière ruisselle, les jambes fléchissent et les flancs fument, redouble d'efforts pour gravir la rive escarpée. Nous parvenons au sommet : une plaine immense se déroule à travers les ténèbres de la nuit, et semble s'étendre bien loin, bien loin, bien loin, comme ces précipices que nous voyons dans nos rêves ; l'œil ne peut en découvrir les limites ; çà et là, quelques taches blanchâtres, quelques touffes d'un sombre gazon, se détachaient en masses confuses à la clarté de la lune qui se levait à ma droite; mais rien dans cette ténébreuse solitude n'annonçait la présence d'une habitation humaine ; pas de clarté vacillante brillant dans le lointain comme un astre hospitalier ; pas même un feu follet qui vînt se jouer de mes maux : cette dérision m'eût fait du bien alors ; sans pouvoir m'abuser, elle eût été bienvenue : car, au milieu de mes souffrances, elle m'eût rappelé quelque chose de la demeure des hommes.

XVI.

« Nous continuâmes à avancer, — mais d'un pas tardif et lent ; la sauvage vigueur du coursier était enfin épuisée ; las et abattu, une faible écume coulait de sa bouche, et il se traînait péniblement. Un enfant débile eût pu en ce moment le conduire ; mais cela ne me servait de rien : je ne pouvais profiter de sa faiblesse actuelle, — j'étais attaché, et eussé-je été libre, la force m'eût manqué peut-être. Je fis encore quelques efforts pour briser les liens qui m'enchaînaient si étroitement ; ce fut en vain, je ne fis que les resserrer davantage, et abandonnai bientôt des tentatives qui ne faisaient qu'ajouter à mes souffrances. Ma course étourdissante semblait sur le point de se terminer, quoique je ne me visse près d'atteindre aucun but. Quelques rayons

lumineux annoncèrent la venue du soleil. — Avec quelle lenteur, hélas ! il se leva ! Je crus que le voile des vapeurs grisâtres du matin ne ferait jamais place au jour; comme il fut long à se dissiper! — Que de temps s'écoula avant que l'astre du jour eût coloré l'Orient de sa flamme pourpre, détrôné les étoiles, éteint les rayons de leurs chars, et du haut de son trône eût rempli la terre d'une lumière unique, entièrement à lui !

XXVII.

« Le soleil se leva, et dissipa le nuage de vapeurs étendu sur la surface de cette région solitaire; mais que m'eût servi de traverser plaine, forêt, rivière? aucune trace d'hommes ou d'animaux n'était empreinte sur cette terre luxuriante et sauvage; nul vestige de voyageur, nul de travail; l'air même était muet; pas un bourdonnement d'insecte, pas une voix d'oiseau ne s'élevait des herbes ou des buissons. Haletant comme s'il allait expirer, l'animal épuisé marcha encore quelques verstes; et toujours nous étions seuls, ou du moins semblions l'être. Enfin, pendant que nous cheminions d'un pas affaibli, je crus entendre sortir d'un groupe de noirs sapins le hennissement d'un cheval. Est-ce le vent qui souffle dans ces branches? Non, non! Voici venir de la forêt une troupe de cavalerie! je la vois qui accourt au galop. Un nombreux escadron s'avance! je veux pousser un cri; — mes lèvres étaient sans voix. Les coursiers s'élancent en caracolant; mais où sont ceux qui doivent tenir les rênes? Mille chevaux et pas un cavalier! Mille chevaux aux crins mouvants, à la queue flottante, aux larges naseaux que n'a jamais comprimés la douleur, à la bouche que le mors et la bride n'ont point ensanglantée, aux pieds légers dont le fer n'approcha jamais, aux flancs qui n'ont senti encore ni le fouet ni l'éperon; mille chevaux sauvages et libres comme les vagues roulantes de l'Océan, accourent en foule avec un bruit de tonnerre comme pour saluer notre débile approche. Cette vue ranime mon coursier; il accélère un moment son pas chancelant; il leur répond par un faible et sourd hen-

nissement, puis il tombe. Etendu par terre, il exhale péniblement son dernier souffle; puis ses yeux deviennent ternes, ses membres immobiles : c'en est fait, son premier et dernier voyage est achevé! Ses camarades s'avancent, — ils le voient tomber, et moi, ils me voient bizarrement attaché sur son dos par mille liens que mon sang a rougis. Ils s'arrêtent, ils tressaillent, — se mettent à flairer l'air, galopent un moment çà et là, approchent, s'éloignent, caracolent alentour, puis tout à coup reculent en bondissant, commandés par un grand cheval noir qui semble le patriarche de sa tribu, et dont les flancs velus n'ont pas un seul poil blanc ; ils ronflent, — écument, — hennissent, — s'écartent, puis, à la vue d'un homme, par un mouvement instinctif, prennent leur galop vers la forêt. — Ils m'abandonnèrent à mon désespoir, enchaîné au cadavre de mon malheureux coursier étendu sous moi sans vie, ne sentant plus l'étrange fardeau dont je ne pouvais débarrasser ni lui, ni moi; — et là nous restions gisants, le mourant sur le mort! Je ne m'attendais pas à ce qu'un autre jour se levât sur ma tête inabritée et sans défense.

« Je restai ainsi enchaîné depuis l'aube jusqu'au crépuscule, comptant douloureusement les heures trop lentes, avec tout juste assez de vie pour voir descendre sur moi mon dernier soleil, dans cette certitude désespérante qui fait qu'à la fin nous nous résignons à ce qui nous semblait autrefois le pire et le dernier des maux à redouter, destin inévitable, — véritable bienfait qui, pour venir de bonne heure, n'en est pas moins précieux ; et pourtant, à nous voir le craindre et le fuir avec tant de soins, on dirait que c'est un piége auquel la prudence peut échapper. Parfois nous le souhaitons et l'implorons ; parfois nous le demandons au glaive dont notre main tourne la pointe contre nous-mêmes, et cependant c'est un remède lugubre et hideux même à des maux intolérables, et sous aucune forme il n'est le bienvenu. Et néanmoins, chose étrange! les enfants du plaisir, ceux qui, dans leurs orgies, ont abusé de la beauté, de la

table, du vin et de l'opulence, meurent calmes, plus calmes souvent que l'homme qui a eu la misère pour héritage; car celui qui a parcouru tour à tour tout ce qu'il y avait de beau et de nouveau n'a rien à espérer, rien à regretter; et, sauf l'avenir (que les hommes envisagent, non en raison du bien ou du mal qu'ils ont fait ici-bas, mais en raison de la force ou de la faiblesse de leurs nerfs). il n'a peut-être rien qui doive l'affliger ou le troubler; — mais l'infortuné espère toujours voir la fin de ses maux, et la mort, qu'il devrait saluer comme une amie, paraît, à sa vue malade, venue tout exprès pour lui ravir sa récompense, l'arbre de son nouveau paradis. Demain lui aurait tout donné, l'aurait indemnisé de ses souffrances et relevé de sa ruine; demain aurait été le premier d'une série de jours où il n'y aurait eu rien à déplorer ni à maudire, le commencement d'une longue suite d'années brillantes, radieuses et souriantes, à travers le voile de ses pleurs, récompense de tant d'heures douloureuses; demain lui aurait donné le pouvoir; demain il aurait pu commander, briller, punir, sauver; — faut-il que cette aurore n'éclaire que sa tombe!

XVIII.

« Le soleil approchait de l'horizon, — et j'étais encore enchaîné à ce cadavre raide et glacé; je crus que nous mêlerions en ce lieu nos poussières; mes yeux obscurcis avaient besoin du trépas : nul espoir de délivrance ne m'apparaissait. Je levai mes derniers regards au ciel; et là, entre moi et le soleil, je vis voler le corbeau impatient qui, pour commencer son repas, avait peine à attendre que les deux victimes fussent mortes; il s'envolait, se posait à terre, puis s'envolait encore, et à chaque fois se rapprochait de nous; à la lueur du crépuscule, je voyais ses ailes étendues, et un moment il vint se poser si près de moi que j'aurais pu le frapper si j'en avais eu la force; mais le léger mouvement de ma main, le sable faiblement effleuré, le son débile qui sortit avec effort de mon aride gosier, et qu'on pouvait à peine appeler une voix, tout cela suffit à la fin pour l'écar-

ter. — J'ignore le reste; — tout ce que je me rappelle de mon dernier rêve, c'est je ne sais quelle étoile charmante qui, fixant dans le lointain mes yeux obscurcis, oscillait au bout d'un mobile rayon; et puis encore la sensation froide, lourde, vague et pénible du retour de mes sens, que suivit de nouveau le calme de la mort; puis un souffle de respiration me revint; puis un léger frisson, une courte pause; une défaillance glaciale coagula mon cœur; des étincelles traversèrent mon cerveau,— un bâillement, une palpitation, un élancement de douleur, un soupir, et ce fut tout.

XIX.

« Je m'éveillai. — Où étais-je? — Est-ce un visage humain qui me regarde? Est-ce un toit qui m'abrite? Est-ce sur un lit que mes membres reposent? Est-ce dans une chambre que je me trouve? Ces yeux brillants dont le bienveillant regard est fixé sur moi, sont-ce des yeux mortels? Je refermai les miens, doutant si je n'étais pas encore plongé dans mon premier assoupissement. Une jeune fille à la taille svelte et haute, à la longue chevelure, était assise auprès du mur de la chaumière, occupée à me veiller. Au premier réveil de ma pensée, mes regards rencontrèrent les siens; de temps en temps ses grands yeux sauvages et noirs me contemplaient avec une secrète sollicitude : je regardai, regardai encore, et me convainquis enfin que ce n'était pas une vision, — mais que je vivais en effet, et n'avais plus à craindre de servir de repas au vautour; et quand la jeune fille de l'Ukraine vit que mes yeux appesantis s'étaient ouverts, elle sourit; — et moi j'essayai de parler, mais ne pus y réussir; et elle s'approcha, et, mettant un doigt sur ses lèvres, me fit comprendre que je ne devais pas tenter de rompre le silence jusqu'à ce que le retour de mes forces me permît le libre usage de la parole; ensuite elle posa sa main sur la mienne, arrangea l'oreiller qui soutenait ma tête; puis, marchant sur la pointe des pieds, ouvrit doucement la porte et parla à voix basse. — Jamais je n'entendis une si douce voix! Il y avait de la musique jusque dans le

bruit de ses pas ; — mais ceux qu'elle appelait n'étaient pas éveillés, et elle sortit ; mais auparavant elle jeta encore un regard sur moi, me fit un nouveau signe pour me dire que je n'avais rien à craindre, qu'il y avait du monde dans la pièce voisine, qu'en ce lieu tout était à mes ordres et qu'elle allait bientôt revenir ; en son absence il me sembla que je souffrais d'être seul.

XX.

« Elle revint avec son père et sa mère. — Mais qu'ajouterai-je encore? Je ne vous fatiguerai pas du récit de mes aventures depuis le jour où je devins l'hôte du Cosaque : ils m'avaient trouvé sans mouvement dans la plaine, — m'avaient transporté à la cabane la plus rapprochée, — et là m'avaient rappelé à la vie, — moi, — destiné un jour à régner sur eux ! Ainsi, l'insensé qui voulut assouvir sur moi sa rage en raffinant sur mon supplice, m'envoya au désert, garrotté, nu, sanglant et seul, pour passer du désert sur un trône. — Quel mortel peut prévoir sa destinée? — Que nul ne se décourage, que nul ne désespère ! demain le Borysthène verra peut-être nos coursiers brouter en paix sur la rive ottomane, — et jamais je n'ai éprouvé à voir un fleuve autant de joie que j'en aurai à saluer celui-là quand nous serons en sûreté sur ses bords. Camarades, bonne nuit ! » — L'hetman s'étendit sous l'ombrage du chêne, sur un lit de feuilles qu'il s'était préparé ; ce coucher n'avait rien d'incommode ni de nouveau pour un homme accoutumé à prendre son repos en tout lieu et à toute heure ; le sommeil ne tarda pas à fermer ses paupières. Si vous êtes surpris que Charles ait oublié de le remercier de son récit, *lui* ne s'en étonna pas : depuis une heure le roi dormait.

NOTES.

[1] Ce poëme fut écrit à Ravenne dans l'automne de 1818.

[2] Pour de plus amples détails sur l'hetman Mazeppa, voyez l'*Histoire de Pierre le Grand*, par M. Barrow.

ODE A VENISE.

I.

O Venise! Venise! quand tes murailles de marbre seront de niveau avec tes ondes, le cri des nations s'élèvera sur les ruines de tes palais, et sur les bords de la mer agitée il y aura une grande lamentation! Si moi, pèlerin du Nord, je pleure sur toi, que doivent donc faire tes enfants? — Tout, hormis de pleurer; et cependant ils ne murmurent que dans leur sommeil. Comme ils diffèrent de leurs pères! ils sont à ceux qui furent ce qu'est le verdâtre limon que laisse la mer en se retirant à la vague impétueuse qui renvoie le matelot chez lui sans son navire; et c'est ainsi qu'ils rampent lâchement comme des crabes dans leurs rues sur pilotis. O douleur! faut-il que les siècles aient légué une pareille moisson! De treize siècles de richesse et de gloire il ne reste que des cendres et des larmes; tous les monuments que rencontre le regard de l'étranger, église, palais, colonne, portent une empreinte de deuil; le lion lui-même paraît dompté, et les bruits rauques du tambour des Barbares font entendre chaque jour leur dissonnance monotone; cet écho de la voix des tyrans résonne le long de ces suaves ondes qui, balancées autrefois sous une nuée de gondoles, à la lueur du flambeau des nuits, n'exhalaient que de doux concerts, — que le murmure confus d'une foule joyeuse, dont le plus grand péché était dans le battement trop vif du cœur, dans le trop-plein du bonheur. Hélas! l'âge peut seul réprimer cette ardeur du sang, et détourner le cours de ce fleuve luxuriant et voluptueux de sensations douces. Mais ces erreurs sont préférables aux sombres saturnales des nations arrivées au terme de leur décadence, alors que le vice marche en montrant à découvert son front hideux, que la gaieté est de la démence, et ne sourit que pour égorger; que l'espérance n'est qu'un délai trompeur, cet éclair de vie qui luit au malade dans l'instant qui précède sa mort :

alors la faiblesse, ce dernier refuge mortel de la souffrance, et la torpeur des membres, triste commencement de la course froide et vacillante dont la mort remporte la palme, glacent peu à peu le sang dans les veines et amortissent les pulsations; toutefois c'est un soulagement pour la chair accablée de tortures; le moribond croit revenir à la vie, et il prend pour la liberté le silence de sa chaîne; et le voilà qui parle encore de vivre, et de ses esprits qui renaissent, —malgré sa faiblesse, et de l'air pur qu'il voudrait respirer; et tout en parlant il ne s'aperçoit pas que l'haleine lui manque, que ses doigts maigres ne sentent pas ce qu'ils touchent; cependant un nuage s'étend sur sa vue, — la chambre tourne autour de lui, — et des ombres fantastiques qu'il s'efforce en vain de saisir voltigent et brillent devant lui, jusqu'à ce qu'enfin son cri étouffé expire dans un dernier râle, et tout n'est plus que glace et ténèbres, — et la terre, que ce qu'elle était dans le moment qui précéda notre naissance.

II.

Plus d'espoir pour les nations! — Parcourez les annales du genre humain depuis des milliers d'années : — les vicissitudes journalières, le flux et le reflux des siècles qui se suivent, le présent, éternelle répétition du passé, tout cela ne nous a rien ou presque rien appris : nous continuons à nous appuyer sur des choses qui se brisent sous notre poids, et épuisons nos forces à frapper dans le vide; car c'est notre propre nature qui nous jette bas : nous ressemblons aux animaux dont nous faisons à toute heure des hécatombes pour alimenter nos festins, — il faut qu'ils aillent où les mène leur conducteur, fût-ce à la mort. Hommes qui pour les rois versez votre sang comme de l'eau, qu'ont-ils donné en retour à vos enfants? un héritage de servitude et de malheurs, un aveugle esclavage avec des coups pour salaire. Eh quoi! n'est-il pas fumant de sueur et de sang le soc de la charrue qui vous moissonne et sur lequel vous tombez à tour de rôle, heureux de don-

ner cette preuve *infaillible* de loyauté, baisant la main qui vous conduit au trépas, et fiers de fouler les sillons ensanglantés? Tout ce que vos pères vous ont transmis, tout ce que le temps vous a légué de libre, et l'histoire de sublime, provient d'une autre source! — Vous voyez et lisez, vous admirez et soupirez, et vous n'en allez pas moins vous faire immoler! sauf un petit nombre d'esprits qui ne se sont point laissé ébranler dans leurs convictions par les crimes soudains accomplis au bruit des prisons tout à coup écroulées, quand chacun a soif de boire les eaux délicieuses qui jaillissent de la source de la liberté, — quand la foule, rendue furieuse par des siècles de servitude, fait entendre ses cris et se précipite pour obtenir la coupe qu'on lui présente; car les peuples doivent y boire l'oubli d'une chaîne pesante et douloureuse sous laquelle ils ont été longtemps attelés pour labourer le sable; — ou si leurs labeurs ont fait croître le grain doré, ce n'a pas été pour eux, courbés qu'ils étaient sous le joug, et leurs palais affadis n'ont ruminé que l'herbe de la douleur; — oui, ce petit nombre d'esprits, — en dépit des forfaits qu'ils abhorrent, n'ont pas confondu avec leur sainte cause ces écarts passagers des lois de la nature, qui, de même que la peste et les tremblements de terre, frappent pour un temps et passent, laissant à la terre, à l'aide de ses saisons, le soin de réparer le dommage par quelques étés et d'enfanter encore des villes et des générations, — belles, parce qu'elles seront libres, car, ô tyrannie! pas un seul bouton n'y fleurira pour toi!

III.

Gloire, puissance, liberté, trinité sainte! comme vous planiez noblement sur ces remparts! Aux jours où Venise excita l'envie des peuples, une ligue formée des nations les plus puissantes put abattre, mais n'éteignit pas son génie. — Tous s'intéressèrent à sa destinée; les monarques admis à ses banquets connurent et aimèrent leur hôtesse, et tout en l'abaissant ils ne purent apprendre à la haïr. —

Les peuples sentirent comme les rois, car depuis des siècles elle était l'objet du culte des voyageurs de tous les pays; ses crimes même étaient d'un ordre plus doux — et produits par l'amour; elle ne s'abreuvait point de sang, ne s'engraissait pas sur des cadavres, mais portait la joie partout où s'étendaient ses inoffensives conquêtes; car ses armes avaient fait triompher la croix, qui, du haut du ciel, sanctifiait ses bannières protectrices sans cesse interposées entre la terre et le croissant infidèle; et si l'on vit ce dernier pâlir et décroître, le monde le doit à la cité qu'il a chargée de chaînes dont le bruit résonne aujourd'hui aux oreilles de ceux qui doivent à ses luttes glorieuses ce nom de liberté, duquel ils se parent. Et néanmoins elle partage avec eux une douleur commune, et, devenue « royaume » sous la domination de ses vainqueurs, elle a appris ce que tous savent, et *nous* plus que personne, avec quels mots dorés les tyrans abusent des nations.

IV.

Le nom de république a disparu des trois quarts du globe gémissant: Venise est écrasée, la Hollande daigne accepter un sceptre et endurer la pourpre royale; si le Suisse libre encore parcourt ses montagnes indépendantes, ce n'est pas pour longtemps, car depuis peu la tyrannie est devenue avisée; elle choisit ses moments pour mettre le pied sur les étincelles de nos cendres. Il est par delà l'Océan un pays dont la population forte est élevée dans le culte de la liberté, pour laquelle ses pères ont combattu, et qui lui a été léguée comme un héritage d'affection et de courage, comme une distinction glorieuse du reste des nations qui s'inclinent à un signe du monarque, comme si son sceptre stupide était une baguette magique et donnait la science innée. Seul, ce grand peuple lève sur l'Atlantique un front libre et fier, indompté et sublime! — Il a appris à ses aînés, nouveaux Esaüs, que le pavillon orgueilleux qui flotte comme un rempart sur le dernier des rochers d'Albion, peut s'abaisser devant ceux dont les bras vaillants

ont acheté leurs droits bon marché en les payant avec du sang. Mieux vaut cette destinée; dût le sang des hommes couler à flots, qu'il coule, qu'il déborde, plutôt que de serpenter lâchement dans nos veines, à travers mille canaux oisifs, chargé d'entraves comme ces ondes que des digues emprisonnent, et pareil dans ses mouvements à un malade qui se lève pendant son sommeil, fait trois pas et tombe; — plutôt que de croupir dans nos marais, mieux vaut reposer dans le glorieux ossuaire des Thermopyles avec ces Spartiates expirés et libres encore, — ou franchir l'abîme des mers, ajouter un sillon de plus à l'Océan, une âme à celles qui animaient nos pères, un homme libre à l'Amérique.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

> « Les feux d'un mystique savoir
> De mes jours eclairent le soir ;
> Devant mon crepuscule sombre
> L'avenir projette son ombre. »
>
> CAMPBELL.

DÉDICACE.

Femme charmante ! si pour la froide et brumeuse patrie qui m'a donné le jour, mais où je ne veux pas mourir, j'ose, dans cette unique et grossière copie des chants sublimes du Midi, imiter le rhythme du grand poëte de l'Italie, la faute en est *à toi* ; et si je n'ai pu atteindre à son immortelle harmonie, ton cœur indulgent me le pardonnera. Dans la confiance de la beauté et de la jeunesse, tu as voulu, et pour toi vouloir et être obéi c'est même chose ; mais ce n'est que dans les chaudes régions du Sud que s'entendent de tels accents, que se déploient de tels charmes, que d'une bouche si belle s'exhale un langage si doux.—Quels efforts ne feraient pas tenter cette voix persuasive !

Ravenne, 21 juillet 1819.

PRÉFACE.

Dans le cours d'une visite faite à Ravenne dans l'été de 1819, on suggéra à l'auteur qu'ayant déjà composé quelque chose sur la prison du Tasse, il devrait en faire autant sur l'exil du Dante. A Ravenne, la tombe du poëte est l'objet qui attire le plus l'attention des habitants et des étrangers.

L'idée me parut heureuse, et le résultat, le voici : quatre chants en *terza rima* que j'offre aujourd'hui au public ; s'ils sont à la fois compris et agréés, mon intention est de continuer le poëme à travers une suite d'autres chants jusqu'à nos jours. Le lecteur est prié de s'imaginer pour un moment que Dante s'adresse à lui dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'il eut achevé *la Divine Comédie* jusqu'à sa mort. C'est peu de temps avant ce dernier événement qu'il prédit les destinées de l'Italie dans les siècles à venir. En traitant ce sujet, j'avais devant les yeux la Cassandre de Licophron et la prophétie de Nérée dans Horace, et toutes les prophéties de l'Écriture Sainte. Le rhythme que j'ai

adopté est la *terza rima* de Dante, que je ne crois pas avoir jamais vu employé dans notre langue, si ce n'est peut-être par M. Hayley, dont je ne connais la traduction que par un extrait cité dans les notes du calife Vathek. Ainsi donc, sauf erreur, ce poëme peut être regardé comme une innovation en fait de mètre; les chants sont courts et a peu près de la même étendue que ceux du poëte dont j'ai emprunté le nom, hélas! probablement en vain. Au nombre des inconvénients de la profession d'auteur, par le temps qui court, il est difficile à quiconque porte un nom bien ou mal acquis d'échapper à la traduction: j'ai eu le bonheur de voir le quatrième chant de *Childe-Harold* traduit en italien en *versi sciolti*, ce qui transforme en *vers blancs* un poëme écrit dans la stance *spencerean*, sans égard à la division naturelle des stances et du sens. Si le poëme actuel, qui est pour l'Italie un sujet national, devait éprouver le même sort, je prierais le lecteur italien de ne pas oublier que si j'ai échoué dans l'imitation de son *padre Alighieri*, j'aurai échoué en imitant celui que tout le monde étudie et qu'un petit nombre comprend, puisqu'au jour où j'écris on n'est pas encore fixé sur le sens de l'allégorie du premier chant de *l'Enfer*, à moins qu'on n'adopte l'ingénieuse et vraisemblable hypothèse du comte Marchetti.

Le lecteur devra me pardonner d'autant plus facilement si j'échoue, que je ne suis pas bien sûr qu'il eût vu mon succès avec plaisir. En effet, les Italiens, par un sentiment de nationalité bien pardonnable, sont singulièrement jaloux de la seule chose qui leur reste comme nation, leur littérature Au milieu de la guerre que se font les romantiques et les classiques, ils sont très-disposés à blâmer dans un étranger, même quand il s'agit de les louer et de les imiter, sa présomption ultramontaine. Je puis d'autant mieux concevoir ces répugnances que je sais qu'un accueil pareil serait fait en Angleterre à un Italien imitateur de Milton ou à une traduction de Monti, de Pindemonte ou d'Arici, que l'on présenterait à la génération naissante comme un modèle a suivre dans ses essais poétiques. Mais je m'aperçois que je tombe dans un tête-à-tête avec le lecteur italien, tandis que c'est au lecteur anglais que j'ai affaire; ainsi donc, quel que soit leur nombre, je vais prendre congé des uns et des autres



LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT PREMIER.

Me voilà donc rentré dans le monde fragile de l'homme[1]. Je l'avais quitté depuis si longtemps que je l'avais oublié; l'humaine argile pèse de nouveau sur moi; — j'ai trop tôt perdu l'immortelle vision qui suspendait mes terrestres douleurs; avec elle j'ai traversé ce gouffre profond d'où l'on ne revient pas, et où j'ai entendu les cris des âmes en détresse, condamnées sans espoir; j'ai visité cet autre lieu de moindres tourments, d'où l'homme purifié par le feu peut prendre un jour son essor et se réunir à la troupe des anges; là ma brillante Béatrice est apparue à ma vue charmée; puis, gravissant d'étoile en étoile jusqu'au trône du Tout-Puissant sans être foudroyé par les rayons de sa gloire, je suis arrivé à la base de l'éternel triangle, de ce Dieu, le premier, le dernier, le meilleur, l'impénétrable, le triple, l'unique, l'infini, le grand, l'âme universelle! O Béatrice! sur ton corps charmant pèsent depuis longtemps la terre et le marbre glacé; séraphin unique et pur de mon premier amour, amour si ineffable, si exclusif, que depuis rien sur la terre n'a pu toucher mon cœur; te rencontrer dans le ciel c'était rencontrer l'objet sans lequel, pareille à la colombe éloignée de l'arche, mon âme errante eût continué à te chercher, et n'eût reposé ses ailes qu'après t'avoir trouvée; sans ta lumière, mon paradis eût été incomplet. Depuis que le soleil a fait luire mon dixième été, tu as été ma vie, l'essence de ma pensée; je t'ai aimée avant de connaître le nom de l'amour[2], et ton image brille encore radieuse à mes yeux obscurcis par l'âge, épuisé que je suis par les persécutions, et les années, et l'exil, et les larmes versées pour toi, car d'autres maux ne m'ont point appris les larmes; je ne suis pas homme à ployer devant la tyrannie des factions ou les clameurs de la multitude; et

quoique ma longue lutte ait été sans fruit et que je ne doive plus revoir ma terre natale, ne fût-ce que pour y mourir, excepté lorsque, perçant le nuage suspendu sur les Apennins, mon imagination me représente cette Florence, autrefois si fière de moi; cependant ils n'ont point vaincu l'âme inflexible et haute du vieil exilé. Mais, quoique non voilé, il faut qu'à la fin le soleil se couche, et la nuit vient : je suis vieux d'années, et d'actions, et de contemplation, et j'ai vu la destruction face à face et sous toutes ses formes. Le monde m'a laissé pur comme il m'a trouvé, et si je n'ai pas encore recueilli son suffrage, je ne l'ai point recherché par d'indignes artifices : l'homme outrage, le temps venge, et peut-être mon nom formera un monument qui ne sera pas sans gloire, quoique mon ambition n'ait jamais eu pour but d'aller grossir la liste de ces esprits étroits, coureurs de renommée, dont le souffle inconstant des hommes enfle la voile, et qui se font gloire de prendre place dans les chroniques sanglantes du passé, avec les conquérants et autres ennemis de la vertu. J'aurais voulu voir ma Florence grande et libre [4]. O Florence! Florence! tu étais pour moi comme cette Jérusalem sur laquelle le Tout-Puissant pleura; « mais tu ne l'as pas voulu : » comme l'oiseau rassemble ses petits, je t'aurais abritée sous l'aile paternelle si tu avais voulu entendre ma voix; mais, comme la couleuvre, aveugle et féroce, contre le sein qui te réchauffait tu dardas ton venin, et tu confisquas mes biens, et tu condamnas mon corps au feu. Hélas! combien est amère la malédiction de sa patrie à celui qui donnerait ses jours pour elle, mais qui ne méritait pas de mourir par ses mains, et qui l'aime encore, qui l'aime jusque dans sa colère! Un jour viendra peut-être qu'elle reconnaîtra son erreur; un jour sa fierté ambitionnera de posséder la cendre qu'elle condamne à être jetée aux vents, et de transférer dans ses murs le tombeau de celui à qui elle a refusé un asile [5]. Mais cela ne lui sera point accordé; que mon argile repose où elle tombera; non, la terre qui m'a donné le jour, mais qui dans sa fureur sou-

daine m'a repoussé loin d'elle et m'a envoyé respirer ailleurs, ne reprendra pas possession de mes ossements indignés parce que sa colère aura cessé de souffler et qu'il lui aura plu de rétracter son arrêt; non, — elle m'a refusé ce qui était à moi, — mon toit paternel; elle n'aura pas ce qui n'est pas à elle, ma tombe. Trop longtemps son courroux s'armant contre moi a tenu éloigné d'elle un fils prêt à verser son sang pour sa cause, un cœur qui lui était dévoué, une âme d'une fidélité éprouvée, un homme qui a combattu, travaillé, voyagé pour elle, accompli tous les devoirs d'un véritable citoyen, et qui pour toute récompense a vu le guelfe victorieux fulminer contre lui des lois de proscription. Ce ne sont pas là des choses qu'on puisse oublier; Florence sera plutôt oubliée; trop vive est la blessure, trop profonde l'injure, et trop prolongée la souffrance; mon pardon serait plus grand, son injustice ne serait pas moindre, malgré son tardif repentir; pourtant, je sens pour elle mes entrailles s'émouvoir; et pour l'amour de toi, ô ma Béatrice! je ne voudrais pas me venger du pays qui fut ma terre natale, cette terre consacrée par le retour de ta cendre; comme une relique, elle protégera cette patrie homicide, et ton âme seule suffirait pour sauver les jours de mille ennemis. Comme autrefois Marius dans les marais de Minturnes, ou sur les ruines de Carthage, il est des moments où je sens s'élever dans mon cœur des pensées de colère, où un songe offre à mes regards les dernières angoisses d'un lâche ennemi, où l'espoir du triomphe fait rayonner mon front; — écartons ces pensées! ce sont les dernières faiblesses de ceux qui, ayant longtemps souffert des maux plus qu'humains, et n'étant, après tout, que des hommes, ne trouvent de repos que sur l'oreiller de la vengeance, la vengeance qui dort pour rêver de sang, qui s'éveille avec la soif souvent trompée, mais inextinguible, d'un changement de fortune, alors que nous remonterons au pouvoir et que ceux qui nous foulent aux pieds seront foulés à leur tour pendant que la mort et Até marcheront sur des fronts

humiliés ou des têtes coupées. — Grand Dieu! éloigne de moi ces pensées;— je remets en tes mains mes nombreuses injures, et ta verge puissante tombera sur ceux qui m'ont frappé. — Sois mon bouclier — comme tu l'as été dans mes périls et mes douleurs, dans les cités turbulentes, sur les champs de bataille,—au milieu des fatigues et des chagrins endurés pour l'ingrate Florence. — J'en appelle de ma patrie à toi! toi que j'ai vu récemment sur ton trône majestueux dans cette vision glorieuse, dont la vue avant moi n'avait été accordée à aucun mortel vivant, et que seul entre les hommes il m'a été donné de voir. Hélas! de quel poids reviennent de nouveau peser sur mon front le sentiment de la terre et des choses terrestres, les passions corrosives, les affections monotones et vulgaires, les angoisses palpitantes du cœur, au sein de la torture morale, les longs jours, les nuits redoutées, le souvenir d'un demi-siècle de sang et de crimes, et le petit nombre d'années chétives que j'ai encore à attendre, années de vieillesse et de découragement, mais moins dures à supporter; car j'ai été trop longtemps et trop irrévocablement naufragé sur le roc désolé et solitaire du désespoir, pour lever encore les yeux vers la voile qui passe et fuit loin de cet affreux écueil, — pour élever ma voix, — car qui prêterait l'oreille à mes gémissements? Je ne suis ni de ce peuple ni de ce siècle; et néanmoins mes chants conserveront le souvenir de ces temps; pas une seule page de leurs turbulentes annales n'eût attiré les regards de la postérité sur le spectacle de leurs fureurs civiles, si dans mes vers je n'avais embaumé plus d'un acte insignifiant comme ses auteurs : c'est la destinée des esprits de mon rang d'être torturés dans la vie, d'user leurs cœurs, de consumer leurs jours en d'interminables luttes, et de mourir solitaires; alors on voit accourir vers leurs tombes des milliers de pèlerins venus des climats où ils ont appris le nom de celui — qui maintenant n'est plus qu'un nom; et, prodiguant inutilement leurs hommages sur un marbre insensible, ils propagent sa gloire — lorsqu'il

n'est plus là pour en jouir; et la mienne du moins m'aura coûté cher : mourir n'est rien; mais me voir ainsi dessécher feuille à feuille; — faire descendre mon âme de ses hautes régions; — végéter dans des sentiers étroits avec de petits hommes; me voir en spectacle aux regards les plus vulgaires; vivre errant, pendant que les loups eux-mêmes trouvent une tanière; sans famille, sans foyers, sans tout ce qui rend la société douce et allége la douleur; — éprouver la solitude des rois sans la puissance qui leur fait supporter leur couronne; — envier son nid et ses ailes au ramier que je vois planer à l'endroit des Apennins d'où l'on découvre l'Arno, et qui va peut-être s'abattre dans les murs de ma ville inexorable, où sont encore mes enfants et leur mère fatale [6], la froide compagne qui m'apporta la ruine pour dot [7]; — voir et sentir tout cela, et le savoir irréparable, c'est la leçon amère qui m'a été donnée; mais elle m'a laissé libre : je n'ai ni bassesse ni lâcheté à me reprocher; on a fait de moi un exilé, — non un esclave.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT DEUXIÈME.

L'esprit fervent des anciens jours, alors que les paroles s'accomplissaient et que la pensée éclairait les ténèbres de l'avenir et faisait voir aux hommes la destinée des enfants de leurs enfants, évoquée de l'abîme des temps à naître, de ce chaos des événements où dorment ébauchées les formes qui doivent passer par l'épreuve de la mortalité, cet esprit que portaient en eux les grands prophètes d'Israël, il est aussi dans moi; et si je dois avoir le sort de Cassandre, si, au milieu du tumulte des factions, les hommes n'entendent point cette voix qui s'élève du désert, ou si, l'entendant, ils n'y prêtent point attention, qu'eux seuls en répondent, et moi, que mes propres sentiments soient ma récom-

pense, la seule que j'aie jamais connue! N'as-tu pas assez saigné, et dois-tu saigner encore, ô Italie? Ah! l'avenir qui se dévoile à mes regards, aux sombres rayons d'une clarté sépulcrale, me fait oublier mes propres infortunes dans tes malheurs irréparables. Nous ne pouvons avoir qu'une patrie, et tu es encore la mienne; mes os reposeront dans ton sein; mon âme vivra dans ta langue, dont le règne a pris fin en Occident en même temps que notre vieille domination romaine. Mais je ferai naître une langue nouvelle aussi noble et plus douce, également propre à exprimer l'ardeur des héros et les soupirs des amants; elle trouvera un langage pour tous les besoins. Ses paroles, brillantes comme ton ciel, réaliseront les rêves les plus ambitieux du poëte, et feront de toi le rossignol de l'Europe. A côté de ton parler, tous les autres paraîtront comme le gazouillement d'oiseaux inférieurs, et toute langue s'avouera barbare, comparée à la tienne. Voilà ce que tu devras à celui que tu as tant outragé, à ton barde toscan, au gibelin proscrit. Malheur! malheur! Le voile des siècles à venir est déchiré. — Mille ans qui reposent encore immobiles, comme la surface de l'Océan avant que l'aquilon ait soufflé, soulevant leurs vagues lugubres et sombres, flottent à mes regards du sein de l'éternité; les orages dorment encore, les nuages restent en place, le tremblement de terre n'est pas sorti des entrailles maternelles, le chaos sanglant attend la parole créatrice, mais tout se prépare pour ton châtiment. Les éléments n'attendent plus que la voix qui doit dire : « Que les ténèbres soient, » et tu vas devenir une tombe! Oui! malgré ta beauté, tu sentiras le tranchant du glaive. Italie! si belle qu'on dirait que le paradis revit en toi et a été rendu à l'homme régénéré, ah! les fils d'Adam doivent-ils donc le perdre une seconde fois? Italie! toi dont les campagnes dorées, sans autre culture que les rayons du soleil, suffiraient pour faire de toi le grenier du monde; toi dont le ciel a des étoiles plus brillantes, un azur plus foncé! Italie, où l'été a construit son palais, qui fus le berceau du grand empire, qui vis naî-

tre la ville immortelle, parée des dépouilles des rois que des hommes libres avaient vaincus : patrie des héros, sanctuaire des saints, où la gloire humaine d'abord, puis la gloire céleste ont établi leur siége ; Italie, qui surpasses tout ce que l'imagination a jamais rêvé de plus doux, alors que, du haut des Alpes couronnées de leurs neiges horribles, de leurs rocs, de l'ombre touffue des pins, amants du désert, qui balancent au souffle de l'orage leur verdoyant panache, —l'œil te contemple avec amour et implore la faveur de voir de plus près tes champs qu'éclaire un chaud soleil, tes champs qui, plus on les approche, ô mon Italie ! plus on les aime, et qu'on aimerait plus encore s'ils étaient libres ; Italie!—tu es condamnée à subir tour à tour la loi de tous les oppresseurs : le Goth est venu,—le Germain, le Franc et le Hun sont encore à venir.—Sur la colline impériale, le génie des ruines, déjà fier des exploits accomplis par les anciens Barbares, attend les nouveaux. Du haut du mont Palatin qui lui sert de trône, il contemple à ses pieds Rome conquise et sanglante ; la vapeur des sacrifices humains et du carnage des Romains infecte l'air, naguère d'un si beau bleu ; le sang rougit les flots jaunes du Tibre chargé de cadavres ; le prêtre débile, la vierge plus faible encore et non moins sainte, tous deux voués aux autels, se sont enfuis avec des cris d'effroi et ont cessé leur ministère. Les nations se jettent sur leur proie, l'Ibère, l'Allemand, le Lombard, auxquels se joignent le loup et le vautour, plus humains qu'eux : ceux-ci mangent la chair et lapent le sang des morts, puis ils s'éloignent ; mais les sauvages humains explorent tous les sentiers de la torture, et, insatiables encore, dévorés de la faim d'Ugolin, vont à la recherche de victimes nouvelles. Neuf fois la lune se lèvera sur ces scènes sanglantes [8]. L'armée qui suivait la bannière d'un prince félon a laissé à tes portes les cendres de son général ; si le royal rebelle eût vécu, peut-être aurais-tu été épargnée, mais son sort a décidé du tien.

O Rome ! qui dépouillas la France, ou qui fus sa dépouil-

le, depuis Brennus jusqu'à Bourbon, jamais, jamais un drapeau étranger n'approchera de tes murs sans que le Tibre ne devienne un fleuve de deuil. Oh! quand les étrangers passeront les Alpes et le Pô, écrasez-les, ô rochers! fleuves, engloutissez-les, et pour toujours! Pourquoi les avalanches restent-elles oisives, et se bornent-elles à écraser le pèlerin solitaire? Pourquoi l'Éridan n'inonde-t-il de ses ondes fangeuses que les moissons du laboureur? les hordes des Barbares, n'est-ce pas une plus noble proie? Sur l'armée de Cambyse le désert étendit son océan de sable, et la mer engloutit dans ses flots Pharaon et toute son armée; —montagnes et fleuves, que n'en faites-vous autant? Et vous, hommes! Romains, qui n'osez mourir, fils des vainqueurs de ceux qui ont vaincu l'orgueilleux Xercès aux lieux où reposent ces morts, dont la tombe n'a jamais connu l'oubli, les Alpes sont-elles plus faibles que les Thermopyles, leur passage plus attrayant aux regards d'un envahisseur? Qui d'elles ou de vous ouvre à toutes les armées la porte de la montagne, et, sans inquiéter leur marche, leur laisse le passage libre? Eh quoi! la nature elle-même arrête le char du vainqueur et rend votre pays inexpugnable, si le sol pouvait l'être; mais elle ne combat pas seule; elle aide le guerrier digne de sa naissance dans un sol où les mères donnent le jour à des hommes : quant aux cœurs sans courage, les forteresses ne les sauraient défendre.—Le trou du pauvre reptile qui a conservé son aiguillon est plus sûr que des murs de diamant quand ils ne renferment dans leur enceinte que des cœurs tremblants. N'avez-vous pas du courage? oui, la terre d'Ausonie a des cœurs, des bras, des armes, des guerriers à opposer aux oppresseurs; mais tous les efforts sont vains quand la discorde jette des semences de malheur et de faiblesse dont l'étranger recueille les fruits. O mon beau pays! si longtemps abattu, si longtemps le tombeau des espérances de tes enfants, quand il ne faut qu'un coup pour briser ta chaîne!—et cependant le vengeur ne paraît point encore; la discorde et le doute se jettent entre

les tiens et toi, et réunissent leurs forces à celles qui luttent contre toi. Que faut-il donc pour t'affranchir et faire apparaître ta beauté dans tout son éclat? rendre les Alpes infranchissables; nous, ses enfants, nous n'avons pour cela qu'une chose à faire, — nous unir.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT TROISIÈME.

Du milieu de cette masse de fléaux sans cesse renaissants, la peste, le prince, l'étranger et le glaive, vases de colère qui ne se vident que pour se remplir et s'épancher de nouveau, je ne puis retracer tout ce qui se presse devant mon prophétique regard. La terre et l'Océan n'offriraient pas un espace assez vaste pour y transcrire de telles annales, et cependant nul souvenir ne périra; oui, tout est écrit, bien que ce ne soit pas par une plume humaine, là où les soleils et les astres les plus lointains prennent naissance; déployée comme une bannière aux portes du ciel, flotte la liste sanglante de nos milléniales injures, et l'écho de nos gémissements perce à travers les concerts des archanges, et le sang de l'Italie, de la nation martyre, ne s'élèvera pas en vain vers celui à qui appartiennent de toute éternité la toute-puissance et la miséricorde. Comme une harpe dont les cordes vibrent au souffle de la brise, le bruit de ta lamentation, dominant la voix des séraphins, ira toucher le cœur du Tout-Puissant; et cependant moi le plus humble de tes fils, créature d'argile épurée par l'immortalité, et rendue capable de sentir et de souffrir, dussent les superbes me railler, les tyrans me menacer, et des victimes plus résignées ployer devant l'orage parce que son souffle est rude, à toi, ô mon pays, que j'ai aimé comme je t'aime encore! à toi je consacre la lyre de douleur et le triste don que j'ai reçu du ciel de lire dans l'avenir; et si maintenant mon feu n'a plus l'éclat dont il brilla

jadis à tes regards, pardonne! je ne prédis tes malheurs que pour mourir ensuite; ne crois pas qu'après un tel spectacle je puisse vivre encore; un esprit invisible m'oblige de voir et de parler, et ma récompense sera de ne pas survivre à mes prédictions; il faut que mon cœur s'épanche sur toi et puis se brise. Mais un moment encore, avant de reprendre la trame douloureuse et sombre de tes maux, je veux reposer mes regards sur les lueurs qui percent tes ténèbres; quelques étoiles et plus d'un météore brillent à travers ta nuit; sur ta tombe s'incline la beauté sculptée, que la mort ne peut flétrir; et de tes cendres s'élèvent d'immortels génies qui feront ta gloire et les délices de la terre; ton sol sera encore la patrie des sages, des esprits aimables, des savants, des magnanimes, des braves; production aussi naturelle pour toi que l'été pour ton ciel; vainqueurs aux rives étrangères et sur les mers lointaines [9], et découvrant de nouveaux mondes qui porteront leurs noms [10]; *tu* es la seule que ne puisse sauver leur courage, et toute ta récompense est dans leur gloire, noble récompense pour eux, mais non pour toi. —Et quoi! ils verront grandir leur renommée, et toi tu resteras la même! Oh! plus illustre qu'eux tous sera le mortel, —et il peut naître encore, —le mortel sauveur qui te rendra libre, qui replacera sur ton front ton diadème si changé et porté par de modernes Barbares; qui verra un soleil propice ramener ton aurore, ton aurore morale, trop longtemps voilée par les nuages et ces impures vapeurs sorties de l'Averne, que respire quiconque est avili par la servitude et a l'âme enchaînée. Néanmoins, durant cette éclipse d'un siècle de malheurs, des voix se feront entendre auxquelles la terre prêtera l'oreille; des poëtes marcheront dans la voie que j'ai ouverte, et l'élargiront; ce ciel brillant qui sollicite les concerts des oiseaux leur inspirera des chants naturels et nobles; leurs accents seront harmonieux : les uns chanteront l'amour, d'autres la liberté; mais il sera petit le nombre de ceux qui, s'élevant sur les ailes de cet aigle, regarderont le soleil en face avec des yeux d'aigle, libres et sans

peur comme le monarque des airs ; dans leur vol ils raseront de plus près la terre. Que de phrases sublimes seront prodiguées en l'honneur de quelque petit prince avec toute la profusion de la louange ! On verra le langage éloquemment imposteur attester l'impudeur du génie, qui, trop souvent, comme la beauté, oublie le respect de lui-même et considère la prostitution comme un devoir. Celui qui entre dans le palais d'un tyran comme convive en sort esclave, sa pensée ne lui appartient plus; et le jour qui met un homme aux fers lui ravit la moitié de sa force virile.—L'énervement de l'âme lui ôte tout son courage; ainsi le barde placé trop près du trône ne peut s'abandonner à son inspiration, car il est tenu de plaire.—Quelle tâche servile que celle qui consiste uniquement à plaire, à polir des vers pour caresser les goûts et charmer les loisirs d'un royal maître, à ne traiter trop longuement aucune matière, excepté son éloge; à trouver, à saisir, à forcer, à inventer des sujets qui lui plaisent! Ainsi garrotté, ainsi condamné aux tribulations de la flatterie, il travaille, il se consume, tremblant toujours de se tromper; de peur que quelque noble pensée, ange rebelle, ne s'élève dans son cerveau, véritable crime de haute trahison, et que la vérité ne bégaie dans ses vers, il parle comme l'orateur athénien, avec des cailloux dans la bouche. Mais dans la foule des faiseurs de sonnets, il s'en trouvera qui ne chanteront pas en vain, et celui qui sera à leur tête marchera mon égal, et l'amour fera son tourment; mais sa douleur rendra ses larmes immortelles, et l'Italie saluera en lui le prince des poëtes-amants, et les chants plus nobles qu'il consacrera à la liberté décoreront son front d'une palme non moins belle. Mais plus tard les rives du Pô verront naître deux hommes plus grands encore que lui : le monde, qui lui avait souri, les persécutera jusqu'au jour où ils ne seront plus que cendre et reposeront avec moi. La lyre du premier fera époque et remplira la terre de récits de chevalerie, son imagination sera comme l'arc-en-ciel: son feu poétique ressemblera à l'immortelle flamme du so-

leil, et sa pensée volera emportée sur d'infatigables ailes : le plaisir, comme un papillon nouvellement pris, secouera ses ailes charmantes sur le sujet traité par sa muse, et dans la transparence de son rêve brillant l'art se confondra avec la nature. — Le second, doué d'un génie plus tendre et plus mélancolique, épanchera sur Jérusalem les trésors de son âme ; lui aussi il chantera les combats et le sang chrétien versé aux lieux où le Christ versa le sien pour l'homme ; et sa harpe majestueuse, détachée des saules du Jourdain, fera revivre les chants de Sion, racontera la lutte acharnée et le triomphe des guerriers pieux, et les efforts de l'enfer pour détourner leurs cœurs de leur grande entreprise, et la croix rouge flottant victorieuse aux lieux où la première croix fut rougie du sang de celui qui mourut pour le salut du monde ; ce sera là le sujet sacré de son poëme : la perte des années, de la faveur, de la liberté, même de sa gloire, un moment contestée, pendant que l'adulation des cours glissera sur son nom oublié, et qualifiera sa captivité d'acte bienveillant destiné à le sauver de l'insanie et de la honte, telle sera la récompense de l'homme envoyé sur la terre pour être le poëte du Christ. — Digne récompense en effet ! Florence n'a prononcé contre moi que la mort ou le bannissement, Ferrare lui donnera une cellule et la pitance des prisonniers : traitement plus dur que le mien et moins mérité ; car moi, j'avais blessé les factions que j'avais tenté de comprimer ; mais cet homme inoffensif, qui regardera le ciel et la terre avec les yeux d'un amant, et qui daignera embaumer dans ses célestes flatteries le prince le plus chétif qui fut jamais procréé pour régner, qu'aura-t-il fait pour mériter pareil châtiment ? Il aura *aimé* peut-être. — L'amour malheureux n'est-il donc pas une torture assez grande, sans y ajouter encore une tombe vivante ? Et cependant il en sera ainsi. — Lui et son émule, le barde de la chevalerie, consumeront de longues années dans l'indigence et la douleur, et, mourant découragés, légueront au monde, qui daignera à peine leur accorder une larme, un héritage

qui profitera à toute la race humaine, les trésors de l'âme d'un véritable poëte. En même temps, leur patrie leur devra un redoublement de gloire unique et sans rivale. La Grèce elle-même n'offre point, dans la longue suite de ses olympiades, deux noms pareils à ceux-là; elle n'en a qu'un, puissant il est vrai, à leur opposer. — Et voilà donc la destinée de tels hommes sous le soleil! L'élévation de leurs pensées, leur sensibilité palpitante, le sang électrique qui coule dans leurs veines, leur corps lui-même devenu âme à force de sentir ce qui est et d'imaginer ce qui devrait être, tout cela ne devrait-il aboutir pour eux qu'à une pareille récompense? Le souffle des aquilons dispersera-t-il toujours leur brillant plumage? Oui, et cela doit être, car, formés de matière beaucoup trop pénétrabie, ces oiseaux du paradis n'aspirent qu'à revoler vers leur demeure natale: ils s'aperçoivent bientôt quē les brouillards de la terre ne conviennent pas à leur aile pure, et ils meurent ou s'avilissent, car l'âme succombe à une infection trop prolongée: le désespoir et les passions, implacables vautours, suivent de près leur vol, n'attendant que le moment propice pour les assaillir et les déchirer; et lorsqu'enfin les voyageurs ailés s'abattent, alors vient le triomphe des oiseaux de proie; alors ils fondent sur leurs victimes facilement vaincues, et se partagent leurs dépouilles. Il en est cependant qui ont échappé, qui ont appris à souffrir; il en est qu'aucune puissance n'a pu faire fléchir, qui ont su se résister à eux-mêmes, tâche désespérée, la plus difficile de toutes; mais il s'en est trouvé, de ces hommes, et si dans l'avenir mon nom devait être rangé parmi les leurs, cette tranquille et austère destinée me rendrait plus fier qu'une gloire plus brillante, mais moins pure. Le sommet neigeux des Alpes approche le ciel de plus près que la crête orageuse du volcan: c'est du fond ténébreux de l'abîme que ce dernier projette sa splendeur. La montagne intérieurement déchirée, au sein brûlant de laquelle est arrachée une flamme passagère et douloureuse, resplendit pendant une nuit de

terreur, puis refoule ses feux dans leur enfer natal, l'enfer qui habite éternellement ses entrailles.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT QUATRIÈME.

Beaucoup sont poëtes qui n'ont jamais confié au papier leurs inspirations; et ce sont peut-être les meilleurs : ils ont senti, ils ont aimé, et sont morts sans daigner faire part de leurs pensées à des âmes vulgaires; ils ont comprimé le dieu renfermé dans leur sein, et sont allés rejoindre les astres, privés des lauriers de la terre, mais bien mieux partagés que ceux qui sont dégradés par les luttes de la passion et les faiblesses attachées à leur gloire, vainqueurs de haut renom, mais couverts de cicatrices. Beaucoup sont poëtes sans en porter le nom; car en quoi consiste la poésie, sinon à trouver dans le sentiment énergique du bien et du mal une source de créations, à chercher une vie en dehors de nous-mêmes et des conditions de notre destinée, à vouloir, nouveaux Prométhées, ravir le feu du ciel pour en faire présent aux hommes? Hélas! des douleurs viennent payer ce bienfait; le bienfaiteur est puni d'avoir prodigué ses dons en vain, des vautours dévorent ses entrailles, et il languit enchaîné sur la rive à son roc solitaire. Soit! nous savons souffrir. — Ainsi, tous ceux dont l'intelligence toute-puissante s'affranchit du poids de la matière, ou l'allége et la spiritualise, quelle que soit la forme que leurs créations choisissent, tous ceux-là sont poëtes; le marbre éloquent transformé en statue peut porter plus de poésie empreinte sur son front expressif qu'il n'y en eut jamais dans les chants de tous les poëtes, Homère excepté. Dans un coup de pinceau sublime une vie tout entière peut reluire; il peut déifier la toile, et la faire briller d'une beauté tellement surhumaine que ceux qui

fléchissent le genou devant ces divines idoles ne violent aucun commandement, car le ciel est là dans toute sa grandeur, transfusé, transfiguré. Et que peut faire de plus la poésie dans ses chants, qui ne font que peupler l'air de nos pensées et des êtres que nos pensées réfléchissent? Que l'artiste ait donc sa part de gloire, car il a sa part du péril, et il languit découragé quand l'approbation est refusée à ses travaux. — Hélas! le désespoir et le génie ne sont que trop souvent réunis! Dans les siècles que je vois passer devant moi, l'art reprendra avec une gloire égale le sceptre qu'il tenait en Grèce aux jours mémorables d'Appelles et de Phidias. Les ruines lui apprendront à ressusciter les formes grecques; et les âmes romaines revivront enfin dans des ouvrages romains exécutés par des mains italiennes; et des temples plus majestueux que les anciens temples offriront au monde de nouvelles merveilles. A l'image de l'austère Panthéon, s'élancera jusqu'au ciel un dôme [11] ayant pour base un temple qui surpassera tous les édifices connus, et où le genre humain viendra en foule s'agenouiller; jamais pareille enceinte ne s'offrit aux regards des hommes; toutes les nations accourront déposer leurs péchés à cette porte colossale du ciel. L'architecte hardi à qui sera confiée l'audacieuse tâche d'élever cet édifice verra tous les arts reconnaître sa souveraineté; soit que, sorti du marbre sous son ciseau, l'Hébreu [12] à la voix duquel Israël quitta l'Egypte, ordonne aux vagues de s'arrêter; soit que son pinceau étende les couleurs de l'enfer sur les damnés debout devant le trône du souverain juge [13], tels que je les ai vus, tels que chacun les verra; soit que son génie élève des temples d'une majesté inconnue avant lui, c'est moi qui serai la source principale où viendra puiser sa pensée [14], moi le gibelin, moi qui ai traversé les trois royaumes qui forment l'empire de l'éternité. Au milieu du cliquetis des glaives et du choc des cimiers, le siècle qu'aperçoivent mes regards prophétiques n'en sera

pas moins le siècle du beau, et pendant que le malheur pèsera sur les nations, le génie de ma patrie s'élèvera: cèdre majestueux du désert, la beauté de son feuillage frappera tous les regards; aussi odorant que beau, aperçu de loin, il exhalera vers le ciel son encens natal. Les souverains, suspendant un moment le jeu sanglant des batailles, déroberont une heure au carnage pour contempler ou la toile ou la pierre; ceux-là même qui sont les ennemis de toute beauté sur la terre, forcés d'admirer, sentiront la puissance de ce qu'ils détruisent; mais l'art, se méprenant dans sa reconnaissance, élèvera des monuments et des emblèmes à des tyrans qui ne voient en lui qu'un jouet, et prostituera ses charmes à d'orgueilleux pontifes qui n'emploient l'homme de génie que comme on emploie une bête de somme, à porter un fardeau, à servir dans un besoin donné, afin de vendre son travail et de trafiquer de son génie. Celui qui travaille pour les nations est pauvre peut-être, mais il est libre; celui qui sue pour les rois n'est qu'un chambellan doré qui, vêtu et gagé, se tient à la porte, esclave respectueux et patelin. O puissance qui règnes et qui inspires! comment se fait-il que ceux dont le pouvoir sur la terre ressemble le plus en apparence au tien dans le ciel te ressemblent le moins en attributs divins, marchent sur le front humilié des nations, et puis nous assurent que c'est de toi qu'ils tiennent leurs droits? Comment se fait-il que ces fils de la gloire, qui disent tenir d'en haut leurs inspirations, ceux dont le nom est le plus souvent dans la bouche des peuples, sont condamnés à passer leurs jours dans l'indigence et la douleur, ou à n'arriver à la grandeur que par le chemin de la honte, en portant une flétrissure plus profonde et une chaîne plus brillante? ou si leur destinée les a placés dans une position plus élevée, ou si les tentations n'ont pu les arracher à leur humble condition, pourquoi faut-il qu'ils aient à soutenir au-dedans d'eux-mêmes une épreuve plus rude, la guerre intérieure

des passions profondes et ardentes? Florence! quand ton cruel arrêt fit raser ma demeure, je t'aimais; mais la vengeance de mes vers, la haine des injures, qui croît avec les années et accumule mes malédictions, voilà ce qui vivra, ce qui doit survivre à ce que tu as de plus cher, à ton orgueil, à tes richesses, à ta liberté, et à ce fléau, le plus infernal de tous les maux ici-bas, la domination exercée dans un état par des tyrans pygmées : car cette domination n'est pas limitée aux rois, et les démagogues ne leur cèdent qu'en durée, leur règne étant plus court. En toutes les choses mortellement fatales qui font que les hommes se haïssent eux-mêmes et entre eux, en discorde, en lâcheté, en cruauté, en tout ce qui est sorti de l'union incestueuse du péché avec la mort, enfant du péché, en tout ce qui constitue l'oppression sous ses formes les plus hideuses, le chef factieux n'est que le frère du sultan, le copiste cruel du pire des despotes. Florence! que de fois, pareille au captif qui cherche à briser sa chaîne, cette âme solitaire a, malgré tes injures, soupiré après le moment de revoler vers toi! L'exile est de tous les prisonniers le plus à plaindre [15], il a pour prison le monde entier, pour barreaux les mers, les montagnes et l'horizon qui le séparent du seul coin de terre où, — quel que soit son destin, — est pour lui la patrie dans laquelle il est né, dans laquelle il lui serait doux de mourir. — Florence! quand cette âme solitaire ira se réunir aux âmes qui lui ressemblent, tu reconnaîtras ce que je vaux; tu chercheras à honorer par une urne vide mes cendres, que tu n'obtiendras jamais [16]. — Hélas! « que t'ai-je fait, ô mon peuple [17]? Tous tes traitements sont empreints de rigueur; mais ici ils dépassent les limites ordinaires de la perversité humaine; car j'ai été tout ce qu'un citoyen pouvait être : mon élévation était ton ouvrage; dans la paix comme dans la guerre, j'étais tout à toi, et en retour tu t'es armée contre moi. — C'en est fait! peut-être ne dois-je jamais franchir l'é-

ternelle barrière interposée entre nous; je mourrai seul, en voyant avec des yeux prophétiques les jours mauvais qu'il m'est donné de voir, et les prédisant à ceux qui ne m'écouteront pas; ce fut aussi là le sort des anciens prophètes; mais un jour la vérité éclairera leurs yeux; ils la verront à travers leurs larmes, et reconnaîtront le prophète sur sa tombe [18].

NOTES.

[1] Ce poëme, que lord Byron appelait, dans sa lettre d'envoi à M. Murray, — la meilleure chose qu'il eût jamais faite, pourvu qu'on pût la comprendre, — fut écrit pendant l'été de 1819, « ... dans cette ville d'antique renom, jadis voisine de l'Adriatique, Ravenne, où, sur la tombe du Dante, comme il l'avoue en plus d'un vers, il avait si souvent rencontré l'inspiration. » Rogers.

La Prophétie, néanmoins, ne fut publiée pour la première fois qu'en mai 1820, et dédiée à la comtesse Guiccioli, qui nous a révélé l'origine de cette composition. « Quand je quittai Venise, lord Byron promit de venir me voir à Ravenne. Le tombeau du Dante, la classique forêt de pins,

« *T was in a grove of spreading pines he strayed*,
(Dryden.)

les ruines antiques qui se rencontrent dans cette ville, me fournissaient un prétexte suffisant pour l'inviter. Il accepta mon offre, et arriva à Ravenne au mois de juin 1819, le jour de la fête du *Corpus Domini*. Comme il n'avait ni ses livres, ni ses chevaux, ni rien de ce qui l'occupait à Venise, je le priai de vouloir bien écrire pour moi quelque chose sur le Dante; et, avec la facilité et l'activité qui lui étaient ordinaires, il composa *la Prophétie*. »

[2] Dante Alighieri naquit à Florence, en mai 1265, d'une ancienne et honorable famille. Pendant la première partie de sa vie, il se fit remarquer par ses talents militaires, et donna des preuves d'une bravoure éclatante dans un combat où les Florentins obtinrent une victoire signalée sur les habitants d'Arezzo. Les faveurs de la cour augmentèrent sa réputation. A l'âge de trente-cinq ans, il fut nommé un des principaux magistrats de Florence. Cette dignité était conférée par les suffrages du peuple. C'est de cette époque que datent les malheurs du poëte. L'Italie était alors déchirée par les deux factions des guelfes et des gibelins. Dante joua un rôle important parmi ces derniers. Proscrit par le parti vainqueur, il fut banni, ses biens confisqués, et mourut en exil en 1321. Boccace le décrit ainsi : — « Il était

de taille moyenne, et, depuis qu'il était parvenu à l'âge mûr, affable par caractère, grave dans ses manières et dans sa démarche; ses vêtements étaient simples et toujours appropriés à son âge. Il avait le visage ovale, le nez aquilin, les yeux plutôt larges qu'autrement. Il était d'un caractère sombre, mélancolique et pensif, très-modere dans ses discours, poli et courtois dans ses manières; enfin, en public et dans sa vie privée, Dante réunissait toutes les convenances. » *La Divine Comédie* du Dante a été reproduite en français par M. A Brizeux, l'auteur de *Marie;* et sa traduction est aussi remarquable par l'exactitude et la fidélité scrupuleuses du fond que par l'élégance de la forme.

3 Suivant Boccace, Dante fut amoureux longtemps avant d'avoir été soldat, et sa passion pour cette Béatrice qu'il a immortalisée commença lorsqu'il avait neuf ans et elle huit. L'on dit que leur première rencontre eut lieu dans un dîner que donnait le père de Béatrice, Folco Portinaro. Il est certain que l'impression qu'elle produisit sur le cœur tendre et constant du Dante ne s'effaça pas par sa mort, qui arriva seize ans après. Cary.

4 « *L' esilio che m' è dato onor mi tegno*

. . . .

Cader tra' buoni è pur di lode degno. »

Sonnet du Dante,

dans lequel il représente le Droit, la Générosité, la Tempérance, bannis de parmi les hommes, et cherchant un refuge auprès de l'Amour.

5 « Ut si quis prædictorum ullo tempore in fortiam dicti communis pervenerit, *talis perveniens igne comburatur, sic quod moriatur.* »

Seconde sentence de Florence contre Dante et les quatorze citoyens accusés avec lui.

Le 27 janvier 1301, Dante fut condamné à une amende de huit mille livres et à deux ans de bannissement, et, dans le cas où l'amende ne serait pas payée, à la confiscation de tous ses biens. Le 11 mars de la même année, il fut condamné à une peine que l'on n'infligeait qu'aux scélérats les plus abominables. Le décret qui le condamne, lui et ses compagnons d'exil, à être brûlés s'ils tombaient entre les mains de la justice du pays, fut découvert pour la première fois, en 1772, par le comte Louis Savioli. Tiraboschi l'a rapporté en entier.

6 Cette dame, dont le nom était Gemma, issue d'une des premières familles guelfes, nommée Corso Donati, était le principal adversaire des gibelins. Elle est représentée par Giannozzo Mannetti : *Admodùm morosa, ut de Xantippe, Socratis philosophi conjuge, scriptum esse legimus.* Mais Léonard Arétin est scandalisé de ce que Boccace a dit, dans la *Vie du Dante*, que — les hommes littéraires ne se mariaient pas.

« *Qui il Boccaccio non ha pazienza, e dice, le moglie esser contrarie*

agli studj; e non si ricorda che Socrate il più nobile filosofo che mai fosse, ebbe moglie e figliuoli e uffici della re pubblica nella sua città; e Aristotele che, etc., etc., ebbe due mogli in varj tempi, ed ebbe figliuoli, e ricchezze assai. — E Marco Tullio — e Catone — e Varrone — e Senecca — ebbero moglie. »

Les exemples choisis par Léonard sont remarquablement malheureux, car, à l'exception de Sénèque, tous ces mariages n'ont pas été des plus fortunés. La Terentia de Cicéron et la Xantippe de Socrate n'ont guère contribué au bonheur de leurs maris. Caton répudia sa femme. Nous ne savons rien de Varron ni d'Aristote, et quant à la femme de Sénèque, elle voulait, il est vrai, mourir avec lui, mais elle lui survécut de plusieurs années. « Mais, dit Léonard, *l' uomo e animale civile secondo piace a tutti i filosofi.* » Et de là il conclut que la plus grande preuve de la sociabilité de cet animal est la *prima congiunzione dalla quale multiplicata nasse la città.*

7 La violence de tempérament de Gemma fut pour Dante une source d'amères contrariétés, et, dans ce passage de *l'Enfer* où un des personnages dit :

« La fiera moglie più ch'altro, mi nuoce, »

les douleurs conjugales étaient sans doute présentes à son esprit. CARY.

8 Voyez *Sacco di Roma*, généralement attribué à Guichardin. Il y en a un autre écrit par un Jacopo Buonaparte. Le manuscrit original de ce dernier ouvrage est conservé dans la Bibliothèque Royale de Paris. Il a pour titre *Ragguaglio Storico di tutto l' occorso, giorno per giorno, nel Sacco di Roma dell anno MDXXVII,* scritto da Jacopo Buonaparte, gentiluomo samminiatese, che vi si trovo presente. — Il en existe une édition imprimée à Cologne en 1756. En tête est placée une généalogie de la famille Bonaparte.

9 Alexandre de Parme, Spinola, Pescara, le prince Eugène, Montécuculli.

10 Christophe Colomb, Améric Vespuce, Sébastien Cabot.

11 La coupole de Saint-Pierre.

12 La statue de Moïse, sur le tombeau de Jules II.

SONETTO.

Di Giovanni Battista Zappi.

Chi è costui, che in dura pietra scolto,
    Siede gigante; e le più illustre, e conte
    Opre dell' arte avvanza, e ha vive, e pronte
    Le labbra si, che le parole ascolto?
Quest' è Mosè; ben me 'l diceva il folto
    Onor del mento, e 'l doppio raggio in fronte,
    Quest' è Mosè, quando scendea dal monte,
    E gran parte del Nume avea nel volto.
Tal era allor, che le sonanti, e vaste
    Acque ei sospese a se d' intorno, e tale

Quando il mar chiuse, e ne fe tomba altrui.
E voi sue turbe un rio vitello alzaste?
Alzata aveste imago a questa eguale!
Ch'era men fallo l'adorar costui.

13 Le *Jugement dernier*, dans la chapelle Sixtine. On aperçoit à chaque pas, dans les ouvrages de Michel-Ange, combien il était profondément pénétré de la poésie de Dante. Les démons du *Jugement dernier*, avec leurs passions si ardentes et si variées, ont leur prototype dans *la Divine Comédie;* les figures qui sortent du tombeau montrent combien il avait étudié l'enfer et le purgatoire; et le sujet du *Serpent d'airain*, dans la chapelle Sixtine, rappelle sur-le-champ, dans le vingt-cinquième chant de *l'Enfer*, les luttes et les contorsions de l'homme qui se débat sous les étreintes et les blessures venimeuses du serpent. L'*Exécution d'Aman*, à l'angle opposé de la voûte, est, sans contredit, inspiré par les vers suivants :

« Poi piovre dentro all'alta fantasia
Un crocifisso dispettoso e fiero
Nella sua vista, e cotal si moria.
Intorno ed esso era 'l grande Assuero,
Ester sua sposa, e 'l giusto Mardocheo,
Che fu al dire ed al far così 'ntero. »

DUPPA.

14 J'ai lu quelque part, si je ne me trompe, que Michel-Ange avait une affection tellement marquée pour le Dante, qu'il avait dessiné toute *la Divine Comédie*, mais que le volume qui contenait ses études fut perdu dans un naufrage.

« Les dessins de Michel-Ange sur le Dante, dit Duppa, formaient un large in-folio, avec le commentaire de Laudino; et sur la marge il avait esquissé à la plume tous les sujets intéressants. Ce livre passa ensuite aux mains d'Antonio Montoti, architecte et sculpteur florentin, qui, ayant été nommé architecte à Saint-Pierre, s'embarqua avec tous ses effets, parmi lesquels était cette édition du Dante. Le vaisseau fit naufrage, et le volume fut perdu. »

15 Dans son *Convito*, Dante parle dans les termes les plus touchants de son bannissement, et de la pauvreté et de la détresse où il se trouva. — « Hélas! dit-il, pourquoi a-t-il plu au Maître de l'univers que cette occasion ne se fût jamais présentée? Pourquoi a-t-il permis que les autres commissent des injustices envers moi, et que je souffrisse injustement? J'ai souffert la pauvreté depuis qu'il a plu aux citoyens de la plus belle et de la plus illustre fille de Rome, Florence, de me rejeter de son doux sein, où j'avais pris naissance et où j'avais été élevé jusqu'à l'âge mûr, et où, si tel est son bon plaisir, je désire de tout mon cœur reposer mon esprit fatigué et terminer le peu de jours que j'ai à passer sur la terre. J'ai erré partout où s'étend notre langue, montrant malgré moi la blessure que la destinée m'a faite, et que l'on impute souvent comme un crime à l'innocent. Je suis un

vaisseau sans nautonier et sans voile, poussé dans tous les ports et sur tous les rivages par le vent de la triste pauvreté. J'ai paru devant plusieurs qui, d'après les récits qu'on leur avait faits de moi, s'imaginaient que j'étais tout autre. La vue de ma personne a non-seulement diminué à leurs yeux le mérite de ce que j'avais écrit, mais de ce que je pourrais écrire. »

[16] Vers l'année 1316, les amis du Dante obtinrent qu'il pût rentrer dans son pays et dans ses possessions, à la condition qu'il paierait une certaine amende, et qu'il demanderait publiquement pardon à la république dans une église. Voici quelle fut sa réponse à cette ouverture : — « Quant à votre lettre, que j'ai reçue avec tout le respect et l'affection qu'elle mérite, je vois combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie. J'en suis d'autant plus reconnaissant, qu'un exilé trouve rarement des amis; mais, après mûre considération, je dois, par ma réponse, désappointer l'espérance de quelques petits esprits; et je me confie au jugement que votre impartialité et votre prudence vous dicteront. Votre neveu et le mien m'a écrit ce que je savais déjà par d'autres amis, que, d'après un décret sur les exilés, je pouvais rentrer à Florence, pourvu que je payasse une certaine somme et que je me soumisse à l'humiliation de demander et de recevoir l'absolution. Je vois là-dedans, mon père, deux propositions à la fois ridicules et inconvenantes : je parle de l'inconvenance de ceux qui m'imposent de telles conditions, car, dans votre lettre, dictée par le jugement et la discrétion, il n'y a rien de pareil. Une telle invitation est-elle digne du Dante? Après avoir passé près de quinze ans dans l'exil, est-ce ainsi qu'ils récompensent mon innocence, qui est évidente, et mes travaux et mes études? Loin de l'homme et du philosophe cette bassesse de cœur qui viendrait s'offrir elle-même aux fers! loin de l'homme qui demande justice, ce compromis avec ses persécuteurs en leur payant une amende!

« Non, mon père, ce n'est pas de cette manière que je dois rentrer dans ma patrie; mais certes j'y rentrerai à la hâte si vous pouvez m'en fournir un moyen qui convienne à l'honneur et à la réputation du Dante. Si je n'ai pas d'autre moyen, eh bien! je resterai éternellement exilé. Ne puis-je pas également partout jouir de la vue du ciel et des étoiles? Ne pourrais-je pas partout contempler, sous la voûte du ciel, le Dieu qui console, sans me rendre infâme aux yeux du peuple de Florence? Le pain, je l'espère, ne me manquera pas. » Et il continua à éprouver combien est amer le pain de l'étranger, et combien il est dur de monter l'escalier d'autrui! Ses concitoyens persécutèrent jusqu'à sa mémoire. Il fut excommunié, après sa mort, par le pape.

[17] « *Escrisse più volte non solamente a particolari cittadini del reggimento, ma ancora al popolo, e intra l'altre una epistola assai lunga che comincia :* — Popule mi, quid feci tibi? » (*Vita di Dante*, scritta da Lionardo Aretino.

[18] Dante mourut à Ravenne, en 1321, dans le palais de son protecteur, Guido Novello da Polenta, qui témoigna sa douleur et son respect pour le poëte en lui faisant faire de magnifiques obsèques, et en donnant l'ordre d'élever un monument qu'il ne put pas voir achever. Les compatriotes du Dante reconnurent trop tard la valeur de celui qu'ils avaient perdu. Au commencement du siècle suivant, ils demandèrent que les dépouilles mortelles de cet illustre citoyen leur fussent rendues pour être déposées parmi les tombeaux de leurs ancêtres; mais le peuple de Ravenne refusa de rendre ce tombeau, qui témoignait de sa généreuse hospitalité. Les négociations des Florentins, quoique renouvelées depuis sous les auspices de Léon X, et conduites par la puissante médiation de Michel-Ange, n'eurent pas plus de succès.

Aucun poëme n'a vu aussi rapidement croître sa réputation que *la Divine Comédie*. Après la mort du poëte, vers l'an 1350, Giovanni Visconti, archevêque de Milan, choisit six des plus savants hommes de l'Italie, deux théologiens, deux philosophes et deux Florentins, et les chargea de réunir leurs efforts pour composer un vaste commentaire. Il en existe une copie dans la Bibliothèque laurentienne. A Florence, on fonda une chaire publique pour expliquer ce poëme, qui faisait à la fois la gloire et la honte de la ville. Ce décret est de l'année 1373, et cette même année Boccace reçut cent florins d'appointements pour ouvrir un cours public dans une des églises. L'exemple de Florence fut promptement imité par Bologne, Pise, Plaisance et Venise.

LES BAS-BLEUS.

ÉGLOGUES LITTÉRAIRES.

Nimium ne crede colori.
VIRG.

Charmantes créatures, ne vous fiez pas trop à la couleur, dussent vos cheveux être aussi rouges que vos bas sont bleus!

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

La scène est à Londres, devant la porte de la salle d'un cours.

Arrive TRACY qui aborde INKEL.

Inkel. Vous arrivez trop tard.

Tracy. Est-ce fini?

Inkel. Ce ne sera pas fini d'une heure; mais les bancs ressemblent à un parterre de fleurs, tant est grand le nombre des dames qui y figurent; c'est une mode qu'elles ont créée; de même qu'on dit les « beaux-arts, » de même on peut donner le nom de « belle passion » à la manie dont ces dames se sont éprises pour la science; et elles ont fait de tous nos beaux messieurs des amateurs de lecture.

Tracy. Je ne le sais que trop, et j'ai usé ma patience en m'efforçant d'étudier vos publications nouvelles. C'est Vamp, Scamp, Monthy, Wordswords et compagnie, avec leur damnable...

Inkel. Arrêtez, mon bon ami; savez-vous à qui vous parlez?

Tracy. Parfaitement, mon cher; vous êtes connu dans *Pater noster Row*[1]. Vous êtes un auteur, un poëte.

Inkel. Et vous imaginez-vous que je puisse vous entendre de sang-froid décrier les Muses?

Tracy. Excusez-moi : je n'ai pas eu l'intention d'offenser les neuf Sœurs, quoique, à vrai dire, le nombre de ceux qui prétendent à leurs faveurs soit tel... — Mais laissons là cette

matière. Je sors de la boutique d'un libraire contiguë à celle d'un pâtissier, en sorte que, lorsque je ne trouve pas sur les rayons du bibliopole le livre que je cherche, je n'ai qu'à faire deux pas pour me rendre chez le voisin ; car vous savez que c'est là qu'on trouve tous les livres qu'on désire. Je viens donc de parcourir une critique charmante, si saupoudrée d'esprit, si aspergée de grec ! votre ami, — vous savez qui y est si joliment flagellé, que, pour me servir de l'expression en usage, c'est on ne peut plus « *rafraîchissant*. » Quel mot admirable !

Inkel. C'est vrai ; il a quelque chose de si doux et de si frais ! — peut-être s'en sert-on un peu trop souvent ; les journaux eux-mêmes ont fini par l'adopter, — mais n'importe. Vous dites donc qu'ils ont houspillé notre ami ?

Tracy. Ils ne lui ont pas laissé un lambeau, — pas une guenille de sa réputation présente ou passée, qui, disent-ils, est une honte pour le siècle et la nation.

Inkel. Je suis fâché d'apprendre cela, car vous savez que l'amitié... — Notre pauvre ami ! — Mais je prévoyais que les choses se termineraient ainsi. Notre amitié est telle que je ne veux rien lire de ce qui pourrait la blesser. N'auriez-vous pas par hasard la *Revue* dans votre poche ?

Tracy. Non ; j'ai laissé là-bas une douzaine d'auteurs et autres (j'en suis désolé, vraiment, puisqu'il s'agit d'un collègue) ; je les ai laissés disputant et se démenant comme autant de lutins, et brûlant d'impatience de voir la suite de tout ceci.

Inkel. Allons les rejoindre.

Tracy. Quoi donc ! n'allez-vous pas rentrer au cours ?

Inkel. La salle est encombrée ; un spectre ne trouverait pas à s'y placer. D'ailleurs, notre ami Scamp est aujourd'hui si absurde...

Tracy. Comment pouvez-vous le savoir avant de l'avoir entendu ?

Inkel. J'en ai entendu tout autant qu'il m'en faut : et, à vous parler franchement, ma retraite a eu pour

motif ses absurdités stupides, non moins que la chaleur.

Tracy. Je vois que je n'aurai pas perdu grand'chose.

Inkel. Perdu! — un fatras pareil! j'aimerais mieux inoculer à ma femme la bave d'un chien enragé que d'écouter deux heures durant le galimatias dont il nous inonde, pompé avec tant d'effort, dégorgé avec tant de peine, que... — Venez, ne me faites pas dire du mal du prochain.

Tracy. Moi vous en faire dire!

Inkel. Vous! Je n'ai rien dit jusqu'au moment où vous m'avez forcé, en disant la vérité...

Tracy. De dire *du mal?* est-ce là votre déduction?

Inkel. En disant du mal de Scamp, je *suis* l'exemple, je ne le *donne* pas. C'est un imbécile, un imposteur, un niais.

Tracy. Et la foule d'aujourd'hui prouve qu'un imbécile en produit beaucoup d'autres. Mais, nous deux, nous serons sages.

Inkel. Alors, je vous en prie, retirons-nous.

Tracy. Je ne demanderais pas mieux, mais...

Inkel. Pour vous attirer dans cette serre chaude, il faut qu'il y ait pour vous un objet d'attraction plus vif que Scamp et la harpe juive qu'il appelle sa lyre.

Tracy. C'est vrai, — je l'avoue, une beauté charmante...

Inkel. Une demoiselle?

Tracy. Miss Lilas!

Inkel. Le bas-bleu? l'héritière?

Tracy. L'ange!

Inkel. Le diable! Eh! mon cher! tirez-vous de ce mauvais pas aussi vite que vous pourrez. Vous! épouser miss Lilas! ce serait vous perdre: elle est poëte, chimiste et mathématicienne.

Tracy. C'est un ange.

Inkel. Dites plutôt un angle. Si vous l'épousez, vous ne tarderez pas à en venir aux querelles. Je vous dis, mon

cher, que c'est un bas-bleu, aussi bleu que le firmament.

Tracy. Est-ce là un motif pour que notre union n'ait pas lieu?

Inkel. Hum! je puis dire n'avoir vu de longtemps d'union heureuse résulter d'un hyménée avec la science. Elle est si instruite en toute chose et si empressée à s'ingérer dans tout ce qui se rattache aux objets scientifiques, que...

Tracy. Quoi?

Inkel. Je ferais peut-être tout aussi bien de me taire; mais cinq cents personnes vous diront que vous avez tort.

Tracy. Vous oubliez que lady Lilas est riche comme un juif.

Inkel. Est-ce la demoiselle, ou les écus de la maman que vous couchez en joue?

Tracy. Mon cher, je serai franc avec vous : — j'ai en vue ces deux objets à la fois. La demoiselle est une fort belle fille.

Inkel. Et vous ne vous sentez aucune répugnance pour la succession de son excellente mère, qui, je vous en avertis, m'a tout l'air de vouloir vivre pour le moins autant que vous.

Tracy. Qu'elle vive, et aussi longtemps qu'il lui plaira; je ne demande que le cœur et la main de sa fille.

Inkel. Son cœur est dans son encrier; — sa main sur une plume.

Tracy. A propos, — voudriez-vous me composer une chanson de temps à autre?

Inkel. Dans quel but?

Tracy. Vous savez, mon cher ami, qu'en prose j'ai, à tout prendre, un talent fort honnête; mais en vers...

Inkel. Vous êtes un terrible homme, il faut l'avouer.

Tracy. J'en conviens; et cependant, au temps où nous vivons, il n'y a pas d'appât plus certain pour gagner le cœur des belles, qu'une stance ou deux; et, comme je suis

incompétent dans cette matière, auriez-vous la bonté de m'en fournir quelques-unes?

Inkel. En votre nom?

Tracy. En mon nom. Je les recopierai et les lui glisserai dans la main pas plus tard qu'au prochain raout.

Inkel. Êtes-vous donc tellement avancé que vous puissiez vous hasarder à ce point?

Tracy. Comment donc! me croyez-vous subjugué par les yeux d'un « bas-bleu » au point de n'oser lui dire en vers ce que je lui ai dit en prose, pour le moins aussi sublime?

Inkel. *Aussi sublime!* S'il en est ainsi, vous n'avez nul besoin de ma muse.

Tracy. Mais considérez, mon cher Inkel, qu'elle est « bas-bleu. »

Inkel. Aussi sublime! — Monsieur Tracy, — je n'ai plus rien à vous dire. Tenez-vous-en à la prose. — Aussi sublime!!! — Mais...! je vous souhaite le bonsoir.

Tracy. Arrêtez, mon cher ami; — songez donc..., — j'ai tort, je l'avoue; mais, je vous en prie, composez-moi une chanson.

Inkel. Aussi sublime!!!

Tracy. L'expression m'est échappée.

Inkel. Cela se peut, monsieur Tracy; mais cela dénote un bien mauvais goût.

Tracy. Je le confesse, — je le sais, — je le reconnais; — que faut-il vous dire de plus?

Inkel. Je vous comprends. Vous dépréciez mes talents par d'insidieuses attaques jusqu'au moment où vous croyez pouvoir les faire servir à votre avantage.

Tracy. Et n'est-ce pas là une preuve que j'en fais cas?

Inkel. J'avoue qu'en effet cela change beaucoup l'état de la question.

Tracy. Je sais ce que je fais; et vous qui n'êtes pas moins homme du monde que poëte, vous n'aurez pas de peine à

comprendre que je n'ai jamais pu avoir l'intention d'offenser par mes paroles un génie tel que vous, qui d'ailleurs êtes mon ami.

Inkel. Sans doute; vous devez savoir à présent ce qui est dû à un homme de... — Mais, venez, — donnez-moi une poignée de main.

Tracy. Vous saviez, et vous *savez*, mon cher ami, avec quel empressement j'achète tout ce que vous publiez.

Inkel. C'est l'affaire de mon libraire; je me soucie fort peu de la vente; et en effet, les meilleurs poëmes commencent toujours par se vendre mal : témoin les épopées de Renégat, les drames de Botherby[3], et mon grand roman à moi...

Tracy. On en a fait amplement l'éloge; je l'ai vu louer dans la « Revue de la vieille fille[4]. »

Inkel. Quelle revue?

Tracy. C'est le *Journal de Trévoux*[5] de l'Angleterre, œuvre ecclésiastique de nos jésuites anglais. Ne l'avez-vous jamais vue?

Inkel. C'est un plaisir que j'ai encore à me procurer.

Tracy. Je vous conseille alors de vous dépêcher.

Inkel. Pourquoi?

Tracy. J'ai entendu dire que l'autre jour il a failli rendre l'*âme*.

Inkel. Bien, c'est signe qu'il ne manque pas tout à fait d'*esprit*.

Tracy. Certainement. Irez-vous au raout de la comtesse de Fiddle-Come?

Inkel. J'ai une carte et je m'y rendrai; mais pour le moment, aussitôt qu'il plaira à l'ami Scamp de descendre de la lune (où il va sans doute chercher son esprit égaré), aussitôt qu'il aura donné un instant de répit à sa manie professorale, je suis engagé à la collation de lady Bluebottle, pour y prendre ma part d'un souper froid et d'une conversation instructive : c'est une sorte de réunion dont Scamp est l'occasion, les jours où a lieu son cours et où on lui sert de la langue

froide et des louanges ; et j'avoue pour ma part que cette réunion n'a rien de désagréable. Voulez-vous y venir ? Miss Lilas y sera.

Tracy. Voilà un métal attractif.

Inkel. Oui, certes, — pour la poche.

Tracy. Vous devriez encourager ma passion au lieu de la contrarier. Mais, allons, car, si j'en juge par le bruit que j'entends...

Inkel. Vous avez raison ; partons avant qu'on ne vienne ici, si nous ne voulons que ces dames nous tiennent une heure à leur audience, exposés au supplice d'être mis sur la sellette par toute la ruche des « bas-bleus. » Diantre ! les voilà qui arrivent; je reconnais le vieux Botherby, à sa voix en faux-bourdon, à son ton *ex cathedrà!* Oui ! c'est lui-même. Pauvre Scamp ! va rejoindre tes amis, sinon il te paiera dans ta propre monnaie.

Tracy. Il n'y a rien là que de juste; ce sera leçon pour leçon.

Inkel. C'est évident. Mais, au nom du ciel ! éloignons-nous, si nous voulons éviter ce fléau. Venez, venez, je pars.

Inkel sort.

Tracy. Vous avez raison, je vous suis ; je n'ai tout juste que le temps de recourir au « *Sic me servavit Apollo* [6]. » Nous allons avoir toute la bande à nos trousses, bas-bleus, dandys, douairières, scribes en sous-ordre, tous accourant en foule chez lady Bluebottle pour humecter leurs gosiers délicats d'un verre de madère.

Tracy sort.

ÉGLOGUE SECONDE

Un appartement chez lady Bluebottle. — Une table servie.

SIR RICHARB BLUEBOTTLE seul.

Jamais homme fut-il plus mal marié que moi ? Sot que je suis de m'être tant pressé ! Ma vie est retournée, et mon repos

détruit. Mes jours, qui s'écoulaient naguère dans un vide si doux, sont maintenant occupés pendant les douze heures du cadran. Que dis-je, douze heures! — Parmi les vingt-quatre heures, en est-il une seule que je puisse dire à moi? Au milieu de ce tourbillon de promenades en voitures, de visites, de danses, de dîners, de cette manie d'apprendre, d'enseigner, d'écrivailler, de briller dans les sciences et les arts, au diable si je puis me distinguer de ma femme; car, quoique nous soyons deux, je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a soin que toute chose se fasse de manière à proclamer éternellement que nous ne faisons qu'un. Mais ce qui me désespère plus encore que les mémoires à acquitter chaque semaine (quoique ce point-là me soit très-douloureux), c'est cette bande nombreuse, plaisante, médisante, d'écrivassiers, de beaux-esprits, de professeurs blancs, noirs, bleus, qui prennent ma maison pour une auberge, et y font bombance à mes dépens, — car il paraît qu'ici c'est l'hôtesse qui paie la carte; — nul plaisir! nul loisir! nulle considération pour ce que je souffre! mais toujours entendre un sot jargon qui m'étourdit la cervelle, un babil superficiel, pillé dans les revues par l'insipide coterie des « bas-bleus, » canaille qui ne sait même pas... — Mais, chut! les voilà qui viennent! plût à Dieu que je fusse sourd! cela n'étant pas, je serai muet.

Entrent lady BLUEBOTTLE, lady BLUEMOUNT, messieurs BOTHERBY, INKEL, TRACY, miss MAZARINE, miss LILAS et autres, avec SCAMP, le professeur, etc., etc.

Lady Blueb. Ah! bonjour, sir Richard; je vous amène quelques amis.

Sir Rich. (A part et après avoir salué). Si ce sont des amis, ce sont les premiers.

Lady Blueb. Mais la collation est prête. Je vous prie de vous asseoir sans *cérémonie*. M. Scamp, vous êtes fatigué; mettez-vous près de moi.

Tout le monde se place.

Sir Rich. (à part). S'il accepte, c'est alors que ses fatigues vont commencer.

Lady Blueb. M. Tracy,—lady Bluemount, — miss Lilas, veuillez, je vous prie, vous asseoir; et vous aussi, M. Botherby.

Both. Oh! Madame, j'obéis.

Lady Blueb. M. Inkel, j'ai à vous gronder : vous n'étiez pas au cours.

Inkel. Excusez-moi, j'y étais; mais la chaleur m'a forcé de sortir au plus bel endroit, — hélas! et lorsque...

Lady Blueb. Il est vrai qu'on étouffait; mais vous avez perdu une bien belle séance!

Both. La meilleure des dix.

Tracy. Qu'en savez-vous? il doit y en avoir encore deux.

Both. Parce que je le défie d'aller au delà des merveilleux applaudissements d'aujourd'hui. La salle même en était ébranlée.

Inkel. Oh! si c'est à ce signe qu'il faut s'en rapporter, j'accorde que notre ami Scamp a atteint aujourd'hui son apogée. Miss Lilas, permettez-moi de vous servir — une aile.

Miss Lilas. Je n'en prendrai pas davantage, Monsieur, je vous remercie. Qui fera le cours, le printemps prochain?

Both. Dick Dunder.

Inkel. C'est-à-dire, s'il vit encore à cette époque.

Miss Lilas. Et pourquoi ne vivrait-il pas?

Inkel. Par l'unique raison qu'il est un sot. Lady Bluemount, un verre de madère?

Lady Bluem. Volontiers.

Inkel. Comment va votre ami Wordswords, ce trésor de Windermère? Reste-t-il fidèle à ses lacs, comme les sangsues qu'il chante, ainsi qu'Homère chantait les héros et les rois?

Lady Blueb. Il vient d'obtenir un emploi.

Inkel. De laquais?

Lady Bluem. Fi donc! ne profanez pas de vos sarcasmes un nom aussi poétique.

Inkel. J'ai parlé sans mauvaise intention; seulement je plaignais son maître; certes, le poëte des colporteurs peut, sans déroger, porter une nouvelle livrée; d'autant plus que ce n'est pas la première fois qu'il a retourné ses croyances et son habit.

Lady Bluem. Fi donc! vous dis-je; si sir George vous entendait...

Lady Blueb. Ne faites pas attention à ce que dit notre ami Inkel: nous savons tous, ma chère, que c'est sa manière.

Sir Rich. Mais cet emploi...

Inkel. C'est peut-être comme celui de notre ami Scamp, un emploi de professeur.

Lady Blueb. Pardonnez-moi, — il est employé au timbre. Il a été nommé collecteur [7].

Tracy. Collecteur!

Sir Rich. Comment?

Miss Lilas. Quoi?

Inkel. Je penserai souvent à lui en achetant un chapeau neuf [8]; c'est là que paraîtront ses œuvres.

Lady Bluem. Monsieur, elles ont pénétré jusqu'au Gange.

Inkel. Je n'irai pas les chercher si loin. — Je puis les avoir chez Grange [9].

Lady Blueb. Oh! fi!

Miss Lilas. C'est très-mal!

Lady Bluem. Vous êtes trop méchant.

Both. Très-bien!

Lady Bluem. Comment, bien?

Lady Blueb. Il n'y attache aucun sens; c'est sa manière de parler.

Lady Bluem. Il devient impoli.

Lady Blueb. Il n'y attache aucun sens, demandez-le-lui plutôt.

Lady Bluem. Dites-moi, je vous prie, Monsieur, avez-vous voulu dire ce que vous avez dit?

Inkel. Peu importe; jamais ce qu'il veut dire ne saurait gâter ce qu'il dit.

Both. Monsieur?

Inkel. Soyez satisfait, je vous prie, de votre portion de louange; c'est dans votre défense que j'ai parlé.

Both. En toute humilité, vous m'obligerez de me laisser ce soin.

Inkel. Ce serait votre perte. Tant que vous vivrez, mon cher Botherby, ne vous défendez jamais vous-même, non plus que vos ouvrages; chargez-en un ami. A propos, — votre pièce est-elle reçue à la fin?

Both. A la fin?

Inkel. C'est que, voyez-vous, je croyais, — c'est-à-dire — des bruits de foyer donnaient à entendre... — vous savez que le goût des acteurs est comme ci, comme ça [10].

Both. Monsieur, le foyer est dans l'enchantement, ainsi que le comité.

Inkel. Oui, certes, — vos pièces excitent toujours « la pitié et la terreur; » comme disent les Grecs : elles « purgent l'esprit; » je doute que vous laissiez après vous quelqu'un qui vous égale.

Both. J'ai écrit le prologue, et me proposais de vous demander pour l'épilogue un assaisonnement de votre esprit.

Inkel. Il sera toujours temps d'y penser quand on jouera la pièce. Les rôles sont-ils distribués?

Both. Les acteurs se les disputent, comme c'est l'habitude dans ce plus litigieux de tous les arts.

Lady Blueb. Nous nous rendrons tous ensemble à la *première* représentation.

Tracy. Et vous avez promis l'épilogue, Inkel?

Inkel. Pas tout à fait. Cependant, pour soulager mon ami Botherby, je ferai ce que je pourrai, quoique je sache que j'aurai double peine.

Tracy. Pourquoi cela?

Inkel. Pour ne pas rester trop au-dessous de ce qui précède.

Both. Sous ce rapport, je suis heureux de pouvoir dire que j'ai l'esprit tranquille. Vos talents, M. Inkel, sont...

Inkel. Laissez là mes talents; occupez-vous des rôles de votre pièce; c'est là votre affaire, à vous.

Lady Bluem. Vous êtes, je pense, Monsieur, auteur de poésies fugitives?

Inkel. Oui, Madame; et je suis quelquefois aussi lecteur très-fugitif : par exemple, il est rare que je me pose sur Wordswords ou son ami Mouthy sans prendre aussitôt ma volée.

Lady Bluem. Monsieur, vous avez le goût trop vulgaire : mais le temps et la postérité rendront justice à ces grands hommes, et la sévérité de cet âge lui sera reprochée.

Inkel. Je ne m'y oppose aucunement, pourvu que je ne sois pas du nombre de ceux qui doivent prendre l'infection.

Lady Blueb. Vous doutez peut-être qu'ils puissent jamais *prendre?*

Inkel. Pas du tout; au contraire. Les lakistes, en fait de pensions et de places, ont déjà pris et continueront à prendre — tout ce qu'ils pourront, — depuis un denier jusqu'à une guinée. Mais laissons, je vous prie, ce désagréable sujet.

Lady Bluem. N'importe, Monsieur; le temps approche.

Inkel. Scamp! ne sentez-vous pas votre bile s'émouvoir? Que dites-vous à cela?

Scamp. Ils ont du mérite, je l'avoue; seulement leur système reste inconnu par le seul fait de son absurdité.

Inkel. Pourquoi donc ne pas le dévoiler dans l'une de vos leçons?

Scamp. Ce n'est qu'aux temps passés que s'étendent mes attributions.

Lady Blueb. Allons, trêve d'aigreur! — la joie de mon cœur est de voir le triomphe de la nature sur tout ce qui tient à l'art. Sauvage nature! — grand Shakspeare!

Both. Et à bas Aristote!

Lady Bluem. Sir Georges[11] pense exactement comme lady Bluebottle; et milord *Soixante-Quatorze*[12], qui protége notre cher barde, et qui lui a donné sa place, a la plus grande estime pour le poëte, qui, chantant les colporteurs et les ânes, a trouvé le moyen de se passer du Parnasse.

Tracy. Et vous, Scamp?

Scamp. J'avoue que je suis embarrassé.

Inkel. Ne vous adressez pas à Scamp, qui n'est déjà que trop fatigué d'écoles anciennes, d'écoles nouvelles, d'écoles qui n'en sont pas, d'écoles de tout genre.

Tracy. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut que les uns ou les autres soient des imbéciles; je voudrais bien savoir qui.

Inkel. Et moi je ne serais pas fâché de savoir qui sont ceux qui ne le sont pas; cela nous épargnerait bien des recherches.

Lady Blueb. Trêve d'observations! que rien ne vienne entraver cet « épanouissement de notre raison, cet essor de l'âme. » O mon cher Botherby! sympathisez! J'éprouve maintenant un tel ravissement, que je suis prête à m'envoler, tant je me sens élastique et légère[13]!

Inkel. Tracy, ouvrez la fenêtre.

Tracy. Je lui souhaite beaucoup de joie.

Both. Au nom du ciel, milady Bluebottle, ne comprimez pas cette douce émotion, qu'il nous est si rarement donné d'éprouver sur la terre. Laissez-lui un libre cours; c'est une impulsion qui élève nos esprits au-dessus des choses terrestres; c'est le plus sublime de tous les dons; c'est pour lui que ce pauvre Prométhée fut enchaîné à sa montagne. C'est la source de tout sentiment — et la véritable cause de la sensibilité; c'est la vision du ciel sur la terre; c'est le gaz de l'âme; c'est la faculté de saisir les ombres au passage, et d'en faire des substances; c'est quelque chose de divin.

Inkel. Vous verserai-je du vin, mon ami?

Both. Je vous remercie; je n'en prendrai plus d'ici à dîner.

Inkel. A propos, — dînez-vous aujourd'hui chez sir Humphry [14]?

Tracy. Ou plutôt chez le duc Humphry; c'est plus dans vos habitudes.

Inkel. Cela pouvait être autrefois; mais, maintenant, nous autres écrivains, nous adoptons pour hôte le chevalier de préférence au duc. La vérité est qu'aujourd'hui un auteur se met tout à fait à son aise, et (son éditeur excepté dîne avec qui bon lui semble. Mais il est près de cinq heures, et il faut que j'aille au parc.

Tracy. J'y ferai un tour avec vous jusqu'à la tombée de la nuit. Et vous, Scamp?

Scamp. Excusez-moi; il faut que je travaille à mes notes pour ma leçon de la semaine prochaine.

Inkel. C'est juste. Il faut qu'il prenne garde de ne pas citer au hasard dans les « Extraits élégants. »

Lady Blueb. Eh bien! levons la séance; mais n'oubliez pas que miss Diddle nous a invités à souper.

Inkel. Et puis, à deux heures du matin nous nous réunirons tous de nouveau pour nous réconforter de science, de jambon et de champagne.

Tracy. Et d'excellente salade au homard!

Both. Je fais grand cas de ce repas; car c'est alors que nos sentiments coulent de source.

Inkel. Cela est certain; le sentiment est alors indubitablement plus vrai: je souhaiterais qu'il en fût de même de la digestion.

Lady Blueb. Bah! — ne faites pas attention à cela; car une minute de sentiment vaut — Dieu sait quoi.

Inkel. Vaut la peine qu'on le cache pour lui-même ou ses suites. — Mais voici votre carrosse.

Sir Rich. (*à part*). Je souhaiterais que tous ces gens-là fussent affligés de la malédiction de mon mariage!

(Tous sortent.

NOTES.

[1] Cette plaisanterie, que lord Byron appelle lui-même une bouffonnerie, n'était point destinée à être publiée. Elle fut écrite en 1821, et parut pour la première fois dans *le Libéral.* Les allusions personnelles, qui y abondent, sont pour la plupart très-intelligibles, et, à peu d'exceptions près, elles ont un cachet de si bonne humeur, que les personnes attaquées seront les premières à en rire. Dans l'année de 1781, il fut à la mode, parmi plusieurs dames, d'avoir des réunions, le soir, où le beau sexe pouvait entrer en conversation avec des hommes spirituels et littéraires animés par le plaisir de plaire. Ces sociétés furent désignées sous le nom de *Club des Bas-Bleus.* L'origine de ce nom n'étant pas bien connue, il peut être utile de la rappeler. Un des membres éminents de ces réunions, qui les a commencées, était Stillingfleet. Son habillement était singulièrement grave, et remarquable en particulier parce qu'il portait des bas bleus. Tel était le charme de sa conversation, qu'on avait coutume de dire, lorsqu'il manquait : « Nous ne pouvons rien faire sans les bas bleus. » C'est ainsi que peu à peu le nom s'établit.

[2] *Pater noster Row*, rue habitée par un grand nombre de libraires.

[3] MM. Southey et Sotheby.

[4] La *Revue de ma Grand'Mère.*

[5] Le *Journal de Trévoux*, en cinquante-six volumes, est une des collections les plus estimées pour l'histoire littéraire. Cette comparaison élève la revue anglaise bien au-dessus de sa valeur.

[6] Sotheby est un bon homme : il rime bien, sinon sagement; mais, une fois qu'il vous prend par le bouton de l'habit, on ne peut le quitter. Un soir, dans un raout chez mistriss Hope, il m'assomma de quelque chose comme *Agamemnon* ou *Oreste*, ou quelque autre de ses pièces, malgré mes symptômes de désespoir : car j'étais amoureux, et je voyais précisément le moment où ni mère, ni mari, ni rivaux, ni adorateurs, ne se trouvaient auprès de mon idole, qui était aussi belle que les statues de la galerie où se donnait la fête. Sotheby me tenait par le bouton et me déchirait le cœur. William Spencer, qui aime la plaisanterie et ne s'épargne pas une méchanceté, vit ma position, et, s'approchant de nous deux, il me prit par l'habit, et m'adressa un adieu pathétique : « car, dit-il, je vois bien que c'en est fait. » Sotheby nous quitta alors. *Sic me servavit Apollo. B.* 1821.

[7] M. Wordsworth a un bureau de timbre pour le Cumberland et le Westmoreland.

[8] Les droits du timbre, en Angleterre, ne s'appliquent pas seulement, comme chez nous, aux journaux et aux actes légaux : ils affectent, en outre, une foule d'objets et d'industries, tels que les colporteurs, les fiacres, la chapellerie, etc. *N. du Trad.*

9 Grange, demeure d'un fameux pâtissier et fruitier dans Piccadilly.

10 Lorsque je faisais partie du comité de Drury-Lane, le nombre des pièces dans les cartons était d'environ cinq cents. M. Sotheby nous offrit obligeamment toutes ses tragédies. Je plaidai en sa faveur, et, après de longues discussions avec mes collègues du comité, *Ivan* fut accepté, lu et distribué. Mais, hélas! au milieu des répétitions, à la suite d'une querelle entre Kean et l'auteur, M. Sotheby retira sa pièce. *B.* 1821.

11 Feu sir George Beaumont, ami intime de M. Wordsworth.

12 Ce n'est pas le comte actuel de Lonsdale, mais Jacques, le premier comte qui offrit de construire et d'armer à ses frais un vaisseau de soixante-quatorze canons à la fin de la guerre d'Amérique : de là le sobriquet qu'on lui donne dans le texte.

13 Historique.

14 Feu Humphry Davy, président de la Société royale

LA VISION DU JUGEMENT,

PAR QUEVEDO REDIVIVUS,

POEME SUGGÉRÉ PAR L'OUVRAGE QU'A PUBLIÉ SOUS CE MÊME TITRE L'AUTEUR DE « WAT-TYLER. »

« Un Daniel mis en jugement ! oui, un Daniel ! Je te remercie, juif, de m'avoir appris ce mot. »
SHAKSPEARE

PRÉFACE.

On a dit avec raison qu'un fou en fait d'autres, et l'on a poétiquement observé que les fous se précipitent là où les anges marchent timidement.

« That fools rush in where angels fear to tread. »
POPE.

Si M. Southey ne s'était précipité là où il n'avait rien à faire, ou s'il s'était sagement abstenu d'aller là où il n'ira certes pas un jour, le poëme suivant n'aurait pas été composé. Il n'est pas impossible qu'il soit aussi bon que le sien, et il ne saurait être *pire* sous le rapport de la stupidité naturelle ou acquise ; la flatterie grossière, la lourde impudence, l'intolérance du renégat, le *cant* impie de l'auteur de *Wat Tyler*, sont quelque chose d'assez prodigieux pour former le sublime de son être et la quintessence de ses attributs.

En voilà assez pour son poëme ; maintenant, un mot sur sa préface. Dans cette préface il a plu au magnanime lauréat de tracer le portrait d'une prétendue *école satanique*, sur laquelle il appelle la sévérité du législateur, ajoutant, par ce moyen, à ses autres lauriers ceux d'un dénonciateur. S'il existe ailleurs que dans son imagination une semblable école, n'est-il pas suffisamment défendu contre elle par sa propre vanité? La vérité est qu'il y a certains auteurs que M. Southey accuse, comme Scrub, d'avoir mal parlé de lui parce qu'ils se sont permis de rire tout à leur aise.

Je crois connaître assez bien la plupart des écrivains auxquels il fait allusion pour pouvoir affirmer que, selon leurs moyens respectifs, ils ont fait plus de bien à leur prochain dans une année que M. Southey ne s'est fait de mal dans toute sa vie par ses ab-

surdités, et c'est tout dire. Mais j'ai quelques questions à lui adresser.

Premièrement, M. Southey est-il l'auteur de *Wat Tyler*?

Deuxièmement, n'a-t-il pas été déclaré non admissible au bénéfice de la loi par le premier juge de sa chère Angleterre, sous prétexte que cette production était blasphématoire et séditieuse [1]?

Troisièmement, n'a-t-il pas été appelé en plein Parlement, par William Smith, un renégat rancuneux [2]?

Quatrièmement, n'est-il pas poëte lauréat, malgré ses vers sur Martin le régicide, qui lui sautent continuellement aux yeux?

Cinquièmement, en réunissant ces quatre *item*, comment ose-t-il appeler l'attention des lois sur les publications des autres, quelles qu'elles soient?

Je ne dis rien d'un pareil procédé, sa bassesse se dénonce d'elle-même; mais je désire toucher quelques mots du *motif*, qui n'est autre que les plaisanteries qui ont été faites sur M. Southey dans plusieurs publications récentes, et du genre de celles qui lui furent adressées autrefois dans l'*Anti-Jacobin* par ses patrons actuels. De là toutes ces déclamations sur l'école satanique et le reste. Tout cela est digne de lui, *qualis ab incepto*.

S'il y a quelques passages dans le poëme suivant qui blessent les opinions politiques d'une portion du public, il faut en remercier M. Southey; il aurait pu écrire des hexamètres comme il a écrit sur tout sans que l'auteur s'en inquiétât, s'ils avaient été écrits sur un autre sujet; mais chercher à canoniser un monarque qui, quelles qu'aient été ses vertus privées, ne fut ni un roi glorieux ni un roi patriote, qui employa la plus grande partie de son règne à faire la guerre à l'Amérique et à l'Irlande, pour ne rien dire de son agression contre la France, est une exagération qui appelle nécessairement une réponse. De quelque manière que le poëte nous le présente dans cette *vision* nouvelle, sa vie publique n'en sera pas plus favorablement jugée par l'histoire. Quant à ses vertus privées, quoiqu'elles aient été un peu coûteuses à la nation, on ne peut les mettre en doute. Relativement aux personnages surnaturels introduits dans ce poëme, je ne puis rien en dire, ne sachant rien de plus sur leur compte que Robert Southey lui-même, quoique, ayant (en ma qualité d'honnête homme) plus de droit que lui d'en parler, je les aie aussi traités plus sensément. Les jugements de cette pauvre créature insensée de lauréat, relativement à l'autre monde, ressemblent à son juge-

ment ici-bas : s'il n'était pas complétement ridicule, il serait pire. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus à en dire quant à présent.

QUEVEDO REDIVIVUS.

P. S. Il est possible que quelques lecteurs, dans ce temps d'objections, puissent m'objecter la liberté avec laquelle j'ai fait parler dans cette vision les saints, les anges et les autres personnages spirituels ; mais, s'il faut citer des précédents, je les renverrai au *Voyage de ce monde dans l'autre* de Fielding, et à mes propres visions, à moi, ledit *Quevedo*, en espagnol ou traduites. Le lecteur est également prié de remarquer qu'il ne s'agit ici ni de prêcher, ni de discuter aucun point de doctrine; que la personne de la Divinité est soigneusement tenue hors de vue. Le lauréat n'a pas eu la même discrétion : il a jugé à propos de la faire parler, non pas comme un savant théologien, mais comme pouvait le faire le très-peu savant M. Southey. Toute l'action se passe en dehors du ciel, et *la Femme de Bath* de Chaucer, la *Morgante maggiore* de Pulci, le *Comte du Tonneau* de Swift et plusieurs autres ouvrages déjà cités, sont des exemples de la liberté avec laquelle les saints peuvent parler dans des ouvrages qui n'ont pas la prétention d'être sérieux.

Q. R.

(*.*) M. Southey étant, comme il le dit,— bon chrétien et vindicatif,—nous menace, je le sais, de répliquer à notre réponse; il faut espérer que pendant ce temps ses facultés visionnaires auront acquis plus de jugement proprement dit, autrement il se fourvoierait dans de nouveaux dilemmes. Ces jacobins apostats nous fournissent, en vérité, des armes bien trempées ; en veut-on un échantillon ? M. Southey loue par malheur un M. Landor, qui cultive une gloire très-secrète en faisant des vers latins. Il paraît qu'il y a quelque temps le poëte lauréat lui dédia une de ses odes fugitives pour le louer de l'énergie d'un poëme intitulé *Gebir*. Qui supposerait que dans ce même *Gebir* ledit Sauvage Landor [3], car tel est son prénom caractéristique, met dans les enfers le propre héros que son ami, M. Southey, place dans le ciel, —oui, George III lui-même ? Et voyez comme Sauvage se montre incisif quand tel est son caprice ! voici le portrait de notre gracieux souverain :

Le prince Gebir étant descendu dans les enfers, les ombres de ses ancêtres couronnés sont évoquées à sa prière; il s'écrie en s'adressant à son guide fantastique :

« Quel bruit ! Quel est ce misérable près de nous ? Quel est ce misérable, avec ses sourcils blancs et son front incliné ? Ecoutons quel est celui qui, précipité de son trône, tremble et crie en voyant cette épée suspendue sur sa tête. Hélas ! est-il aussi parmi mes ancêtres? Je hais le despote et je méprise les lâches. Était-il notre compatriote ? »

« Hélas ! ce roi, il naquit en Ibérie; mais sa race maudite y fut apportée par les vents impétueux du Nord-Est. » — « C'était donc un guerrier qui ne craignait pas les dieux ? » — « *Gebir*. Il craignait les démons, et non les dieux, quoiqu'il parût les adorer tous les jours. Il n'était pas guerrier, et cependant il coûta la vie à des milliers d'hommes, comme s'il eût semé des pierres pour essayer sa fronde. Cette calme cruauté, ce froid caprice, ô délire du genre humain ! furent courtisés et adorés. » *Gebir*, p. 28.

J'omets ici quelques Ithyphalliques de Savagius, désirant plutôt les couvrir d'un voile, si son grave mais quelque peu indiscret adorateur veut le permettre. Il faut avouer, toutefois, que ces prédicateurs de grandes leçons morales fréquentent une singulière compagnie.

LA VISION DU JUGEMENT.

I.

Saint Pierre était assis à la porte du ciel ; ses clefs étaient rouillées, et la serrure était dure, tant ses fonctions l'avaient peu occupé depuis quelque temps ; non que la place fût pleine, loin de là ; mais depuis l'ère française de « quatre-vingt-huit », les diables avaient redoublé d'efforts, avaient « tiré le câble », comme disent les matelots ; ce qui avait fait virer la plupart des âmes dans une direction opposée.

II.

Tous les anges détonnaient et étaient enroués à force de chanter, n'ayant à peu près que cela à faire, si ce n'est de monter le soleil et la lune, de ramener dans ses limites une jeune étoile vagabonde ou une comète s'émancipant, comme un jeune poulain, dans l'espace éthéré, et brisant une pla-

nète d'un mouvement de sa queue, comme une baleine en se jouant fait parfois chavirer des bateaux.

III.

Les anges gardiens étaient remontés dans les hauteurs du ciel, reconnaissant l'insuffisance de leur sollicitude ici-bas; on ne s'occupait plus là-haut des affaires terrestres, si ce n'est dans le noir bureau de l'ange greffier, qui, voyant se multiplier avec une rapidité effrayante les faits criminels ou calamiteux, avait dépouillé ses deux ailes de toutes leurs plumes, et cependant était encore arriéré dans son procès-verbal des maux de l'humanité.

IV.

Depuis quelques années ses occupations avaient pris un tel accroissement, qu'il s'était vu forcé, bien malgré lui sans doute, comme ces terrestres chérubins qu'on nomme ministres, de chercher des collaborateurs et de prier ses pairs célestes de venir à son aide, si on ne voulait qu'il succombât sous le poids d'un travail qui s'augmentait chaque jour; on lui adjoignit comme secrétaires six anges et douze saints.

V.

C'était là un joli bureau, — du moins pour le ciel; et cependant ils ne manquaient pas de besogne, tant chaque jour voyait rouler de chars de conquérants et remettre de royaumes à neuf; pas de journée qui ne tuât au moins ses six ou sept mille hommes, tellement qu'à la fin, quand le carnage de Waterloo vint couronner l'œuvre, ils jetèrent la plume de dégoût, — tant cette page était souillée de sang et de poussière.

VI.

Ceci soit dit en passant; il ne m'appartient pas de dire ce qui répugne aux anges : le diable lui-même, en cette occasion, abhorra son ouvrage, trop repu qu'il était par l'infernale orgie . quoiqu'il eût lui-même aiguisé tous les glaives, il sentit presque s'éteindre sa soif innée du mal. (Ici nous devons consigner la seule œuvre méritoire de Satan ,

c'est qu'il a établi son droit de reversibilité sur les deux généraux.)

VII.

Passons par-dessus quelques années d'une paix hypocrite, pendant lesquelles la terre n'a pas été mieux peuplée, l'enfer l'a été comme de coutume, et le ciel point du tout; — elles forment le bail des tyrans, qui ne contient rien de nouveau si ce n'est les noms; ce bail finira un jour : en attendant ils se multiplient « avec sept têtes et dix cornes, » toutes par devant, comme la bête prophétisée par saint Jean; mais nos bêtes, à nous, ont les cornes plus formidables que la tête.

VIII.

En l'an premier de la seconde aurore de la liberté [1], mourut Georges III, qui, sans être tyran lui-même, protégea les tyrans, jusqu'au jour où tous ses sens éclipsés perdirent à la fois et le soleil de l'âme et le soleil extérieur; jamais meilleur fermier ne secoua la rosée des herbes de son pré, jamais pire monarque ne laissa un royaume ruiné! Il mourut! — laissant après lui ses sujets,—une moitié aussi insensée que lui, — et l'autre non moins aveugle.

IX.

Il mourut! — Sa mort ne fit pas grand bruit sur la terre; il y eut quelque pompe à ses funérailles; il y eut profusion de velours, de dorure, de bronze; il y eut de tout, excepté des larmes, — sauf celles qu'y versa l'hypocrisie, car ce sont choses qui s'achètent, et qui ont leur tarif; il y eut une infusion fort honnête d'élégies — achetées pareillement; et les torches, les manteaux de deuil, les bannières, les hérauts d'armes, les débris des vieux usages gothiques,

X.

Formèrent un mélodrame sépulcral. Entre tous les imbéciles qui accoururent en foule pour se joindre au cortége, ou pour le voir passer, qui se souciait du cadavre? Tout l'intérêt était concentré dans le convoi, toute la douleur

dans le noir; pas une pensée qui allât au delà du drap mortuaire; et quand on déposa dans le caveau le somptueux cercueil, cette pourriture de quatre-vingts ans enfermée dans l'or parut une dérision de l'enfer.

XI.

Mêlez donc son corps à la poussière! Il eût pu redevenir plus promptement ce qu'il doit être un jour, si on eût laissé ses éléments primitifs se réunir naturellement à la terre, au feu, à l'air; mais ces baumes factices ne font que gâter ce que la nature le fit à sa naissance, aussi nu que l'argile vulgaire de ces millions d'hommes dont on ne fait point de momies. — Et après tout, l'embaumement ne fait que prolonger pour lui l'œuvre de la dissolution.

XII.

Il est mort, — et la terre extérieure n'a plus rien de commun avec lui! il est inhumé; sauf le mémoire des pompes funèbres et le grimoire lapidaire, le monde est fini pour lui, à moins pourtant qu'il n'ait laissé un testament hanovrien; mais quel est le procureur qui le demandera à son fils, son fils en qui revivent ses qualités, excepté cette vertu de ménage, la plus rare de toutes, la fidélité à une femme méchante et laide?

XIII.

« Dieu sauve et épargne le roi! » C'est une grande économie à Dieu d'épargner les rois; mais, s'il veut être économe, je ne vais pas à l'encontre, car je ne suis pas de ceux qui préfèrent voir damner : je ne sais même si je ne suis pas le seul qui ait conçu le faible espoir de diminuer les maux à venir, en limitant par quelques petites restrictions l'éternité de la chaude juridiction de l'enfer.

XIV.

Je sais que c'est impopulaire; je sais que c'est blasphématoire; je sais qu'on s'expose à être damné en faisant des vœux pour que personne ne le soit; je sais mon catéchisme; je sais que nous sommes inondés des doctrines les plus orthodoxes; je sais que l'église d'Angleterre est la seule

qui soit dans le vrai, et que les deux fois deux cents autres églises et synagogues ont fait un marché diablement mauvais.

XV.

Dieu vous soit en aide à tous! et à moi aussi! Je suis, Dieu le sait, aussi impuissant que le diable peut le désirer, et il n'est pas plus difficile de me damner que d'amener à terre un poisson pris ou de conduire un agneau à la boucherie; non que je me croie pourtant digne de figurer dans la poêle immortelle où doit frire presque tout ce qui est né pour mourir.

XVI.

Saint Pierre était assis à la porte du ciel, et s'endormait sur ses clefs, quand tout à coup il se fit un grand bruit, qu'il n'avait pas entendu depuis longtemps, semblable au sifflement du vent, des eaux et des flammes, en un mot, un mugissement paraissant provenir d'êtres gigantesques, et qui aurait fait pousser un cri d'exclamation à tout autre qu'à un saint; mais lui, après avoir d'abord tressailli, puis cligné de l'œil, se contenta de dire : « Encore une étoile éteinte, je suppose ! »

XVII.

Mais avant qu'il eût eu le temps de rentrer dans son repos, un chérubin lui frappa les yeux de son aile droite; — sur quoi saint Pierre, ayant bâillé et s'étant frotté le nez : « Saint portier, » lui dit l'ange, « lève-toi, je te prie; » et en même temps il déploya une aile fort belle, resplendissante de célestes couleurs, comme brille ici-bas la queue d'un paon. Le saint répondit : « Eh bien! de quoi est-il question? Est-ce Lucifer qui est de retour avec tout ce tintamarre? »

XVIII.

— « Non, » dit le chérubin; « Georges le troisième est mort. » — « Et qui est Georges le troisième? » répondit l'apôtre; « *quel Georges? quel troisième?* » — « Le roi d'An-

gleterre, » dit l'ange. — « Fort bien, il pourra marcher ici sans être coudoyé par des rois; mais a-t-il encore sa tête sur ses épaules? Je le demande, parce que le dernier que nous avons vu venir a éprouvé quelques difficultés, et ne se fût jamais mis dans les bonnes grâces du ciel s'il ne nous eût jeté sa tête au visage.

XIX.

« C'était un roi de France[5], autant qu'il m'en souvienne. Cette tête, qui n'avait pu conserver une couronne sur la terre, osa, à ma face, prétendre à celle de martyr, — ni plus ni moins que la mienne! Si j'avais eu mon épée, comme au temps où je coupais des oreilles, je l'aurais étendu sur le carreau; mais n'ayant que mes clefs au lieu de ma lame, je me bornai à faire rouler par terre sa tête, qu'il tenait à la main.

XX.

« Et alors il jeta des cris si piteux, que tous les saints accoururent et le firent entrer; là, il est assis côte à côte près de saint Paul, Paul le parvenu! La peau de saint Barthélemy, dont il s'est fait au ciel un capuchon, et qui, sur la terre, a racheté ses péchés de manière à en faire un martyr, ne servit pas plus à propos que ne l'a fait cette stupide caboche.

XXI.

« Mais s'il eût eu sa tête sur les épaules, l'affaire eût pris une tout autre tournure : la sympathie, à ce qu'il semble, agit en cette occasion comme un talisman sur les saints qui le virent; et c'est ainsi que le ciel a replacé cette tête imbécile sur le tronc qui la portait. Je n'ai rien à redire à cela; il paraît que c'est la coutume d'annuler ici tout ce qui se fait de sage sur la terre. »

XXII.

L'ange répondit : « Pierre! ne faites pas la moue : le roi qui nous arrive a sa tête intacte, et le reste aussi; et cette tête n'a jamais trop su ce qu'elle faisait. — C'était une ma-

rionnette, qu'on faisait mouvoir par des fils d'archal; on le jugera sans doute comme tous les autres. Vous et moi, notre office n'est pas de nous enquérir de ces choses, mais de nous occuper de notre rôle, qui est de faire ce qu'on nous ordonne. »

XXIII.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, la caravane des anges arrivait avec la rapidité d'un ouragan, fendant les champs de l'espace comme le cygne fend le cristal argenté d'une rivière (par exemple, le Gange, le Nil, ou l'Indus, ou la Tamise, ou la Tweed). Au milieu d'eux était un vieillard, ainsi que sa vieille âme, tous deux frappés d'une cécité complète. Le cortége fit halte devant la porte, et, enveloppé de son suaire, le compagnon de voyage resta assis sur un nuage.

XXIV.

Mais à l'arrière-garde de cette brillante phalange, un esprit d'un aspect différent balançait ses ailes semblables à ces nues recélant le tonnerre, qui planent sur une côte dont la plage stérile est féconde en naufrages; son front ressemblait à la mer agitée par la tempête; des pensées farouches, impénétrables, gravaient un éternel courroux sur sa face immortelle, et son regard assombrissait l'espace.

XXV.

En s'approchant, il jeta sur cette porte, que le péché ni lui ne franchiront jamais, un tel coup d'œil de haine surnaturelle, que saint Pierre regretta de se trouver dehors; il fit résonner ses clefs avec grand bruit, et sua dans sa peau apostolique : comme de raison, sa transpiration n'était que de l'ichor ou quelque autre liqueur spirituelle.

XXVI.

Les archanges eux-mêmes se serrèrent les uns contre les autres comme des oiseaux quand plane le faucon; la peur les gagna jusqu'au bout des plumes de leurs ailes, et ils for-

mèrent un cercle semblable à la ceinture d'Orion autour du vieux et chétif personnage confié à leur garde, qui savait à peine où ses guides le menaient, quoiqu'ils traitassent avec égard ses mânes royaux ; car nous savons, par des renseignements authentiques, que tous les anges sont torys.

XXVII.

Les choses en étaient là quand la porte s'ouvrit, et l'éclat de ses gonds flamboyants jeta sur l'espace une vaste flamme de diverses couleurs, dont les teintes s'étendirent même à notre petite planète, formant une aurore boréale sur le pôle nord, la même qu'aperçut du milieu des glaces l'équipage du capitaine Parry dans le « détroit de Melville[6]. »

XXVIII.

Et de la porte ainsi ouverte sortit radieux un être de lumière puissant et beau, rayonnant de gloire comme une bannière qui flotte victorieuse après une bataille dont l'empire du monde a été le prix : mes chétives comparaisons abondent naturellement en images terrestres, car la nuit de la matière obscurcit nos meilleures conceptions, à nous autres hommes, à l'exception de Johanna Southcote[7] ou de ce fou de Robert Southey.

XXIX.

C'était l'archange Michel : tout le monde sait comment sont faits les anges et les archanges, puisqu'il n'est pas d'écrivailleur qui n'en ait au moins un à produire, depuis le chef des démons jusqu'au prince des anges ; on en voit aussi dans quelques tableaux d'église, quoique, à vrai dire, ceux-ci ne répondent guère à l'idée que nous nous formons des esprits immortels ; mais je laisse aux connaisseurs le soin d'expliquer *leurs* mérites.

XXX.

Michel, les ailes déployées, s'avança dans sa gloire et dans sa vertu, noble ouvrage de celui de qui procèdent toute gloire et tout bien ; après avoir franchi le portail, il s'ar-

rêta; devant lui les jeunes chérubins et les vieux saints (quand je dis *jeunes*, je veux parler de leur mine et non de leurs années; je n'entends nullement dire qu'ils n'étaient pas plus vieux que saint Pierre, mais seulement qu'ils avaient l'air tant soit peu plus avenant),

XXXI.

Les chérubins et les saints s'inclinèrent devant cette puissance archangélique, la première des essences angéliques. dont l'aspect était celui d'un dieu; mais celui-là n'avait jamais nourri d'orgueil dans son céleste cœur; tout grand. tout exalté qu'il était, il n'avait de pensée que pour le service de son créateur, et savait qu'il n'était que le vice-roi du ciel.

XXXII.

Lui et l'esprit silencieux et sombre s'abordèrent. — Ils se connaissaient l'un l'autre en bien comme en mal; telle était leur puissance qu'aucun d'eux n'avait pu oublier son ami d'autrefois, son futur ennemi; pourtant il y avait dans leurs yeux un noble, immortel et magnanime regret; comme si la destinée, plus que leur volonté, avait donné à leur guerre l'éternité pour durée et les sphères pour champ clos.

XXXIII.

Mais ici ils se trouvaient sur un terrain neutre : nous savons d'après Job que trois fois l'an, ou à peu près, il est permis à Satan de visiter le ciel, et que «les enfants de Dieu,» comme ceux de la poussière, sont tenus alors de lui faire compagnie; nous pourrions montrer dans le même livre avec quelle politesse est conduite la conversation entre les puissances du bien et du mal, — mais cela nous mènerait trop loin.

XXXIV.

Ceci n'est point un traité de théologie où il soit nécessaire d'examiner, les textes hébreux ou arabes à la main, si Job est une allégorie ou un fait; ceci est un récit véridique; c'est pourquoi je choisis dans ce que je raconte les faits qui

peuvent le mieux écarter toute idée d'imposture ; tout ce que cet ouvrage contient est littéralement vrai et aussi authentique que vision le fut jamais.

XXXV.

Les deux esprits se trouvaient sur un terrain neutre, devant la porte du ciel. Semblable au seuil d'un palais d'Orient est le lieu où se débat le grand procès de la mort, et d'où les âmes sont expédiées vers l'un ou l'autre monde ; c'est pourquoi Michel et son antagoniste prirent un air civil, bien qu'ils ne s'embrassassent pas ; néanmoins son altesse de ténèbres et son altesse de lumière échangèrent un regard plein de courtoisie.

XXXVI.

L'archange salua, non comme un de nos modernes élégants, mais à l'orientale et avec une gracieuse inclination de tête, appuyant une main radieuse sur l'endroit où, dans les honnêtes gens, on suppose qu'est la place du cœur. Il se tourna vers Satan comme vers un égal, avec une bienveillance sans servilité ; Satan accueillit son ancien ami avec plus de hauteur, et comme un vieux Castillan pauvre et noble accueillerait un riche parvenu.

XXXVII.

Il se contenta d'incliner légèrement son front diabolique ; puis, le relevant, il se prépara à revendiquer son droit et à établir que le roi Georges ne devait pas être exempté de supplice éternel, pas plus que tant d'autres rois que mentionne l'histoire, doués de plus de sens et de cœur que lui, et qui depuis longtemps ont pavé l'enfer de leurs bonnes intentions.

XXXVIII.

Michel commença : « Quels droits peux-tu faire valoir sur cet homme, maintenant mort et amené devant le Seigneur ? Quel mal a-t-il fait depuis le commencement de sa carrière mortelle, pour justifier tes prétentions sur lui ? Parle ! et si tu as raison, fais ta volonté ; si dans le cours de sa vie terrestre il a grandement failli à ses devoirs

40.

comme roi et comme homme, parle, et il est à toi ; sinon, laisse-le entrer. »

XXXIX.

— « Michel ! » répondit le prince de l'air, « sur le seuil même de celui que tu sers, je viens revendiquer mon sujet : j'espère démontrer qu'ayant été mon adorateur dans la chair, il doit l'être également en esprit, quelque intérêt que vous lui portiez, toi et les tiens, parce que ni le vin ni la luxure n'ont été du nombre de ses faiblesses ; et néanmoins sur le trône il n'a commandé à des millions d'hommes et n'a régné que pour me servir.

XL.

« Regarde *notre* terre, ou plutôt la *mienne ; il fut un temps* où elle appartenait *davantage* à ton maître ; mais je ne m'enorgueillis pas de la conquête de cette pauvre planète : hélas ! celui que tu sers ne doit pas m'envier mon partage : avec toutes ces myriades de mondes brillants qui se meuvent autour de lui et l'adorent, il aurait pu oublier cette chétive création d'êtres misérables : je pense que peu d'entre eux valent la peine d'être damnés, à l'exception de leurs rois ;

XLI.

« Et ceux-ci uniquement comme une sorte de redevance, pour établir mon droit de suzeraineté ; et puis, lors même que je le voudrais, vous savez fort bien que ce serait un soin superflu : ils sont devenus si pervers, que l'enfer n'a rien de mieux à faire que de les abandonner à eux-mêmes : tel est l'état de démence et de crime où les a réduits leur corruption innée, que le ciel ne peut améliorer leur situation, ni moi l'empirer.

XLII.

« Regardez la terre, disais-je, et je le répète encore, à l'époque où ce vieux, aveugle, insensé, impuissant, chétif et pauvre vermisseau commença à régner, dans la première fleur de sa jeunesse, le monde et lui avaient un aspect tout autre qu'aujourd'hui ; une grande portion de la terre et toute l'étendue des mers le reconnaissaient pour roi ; à tra-

vers plus d'un orage, ses îles avaient flotté sur l'abîme du temps, car elles étaient alors la patrie des mâles vertus.

XLIII.

« Jeune, il avait saisi le sceptre; il ne l'a quitté que vieux; voyez l'état où il a trouvé son royaume et celui où il l'a laissé; lisez les annales de son règne : voyez-le d'abord confiant à un favori le timon des affaires; voyez croître dans son cœur la soif de l'or, ce vice du mendiant, cette passion des cœurs les plus vils; et pour ce qui est du reste, jetez les yeux sur l'Amérique et sur la France.

XLIV.

« Il est vrai, du commencement jusqu'à la fin, il ne fut qu'un instrument (déjà je me suis assuré de ceux qui l'ont fait mouvoir); n'importe, qu'il soit brûlé comme instrument. Dans toute la suite des siècles passés, depuis que le genre humain a connu la domination des monarques, — interrogez les sanglantes annales du crime et du carnage, — cherchez le pire élève qu'ait produit l'école de César, et citez-moi un règne plus inondé de sang, plus encombré de morts.

XLV.

« Toujours il a fait la guerre à la liberté et aux hommes libres : les peuples comme les individus, ses sujets comme les étrangers, dès qu'ils prononçaient le mot « liberté! » étaient sûrs de trouver dans Georges III leur premier adversaire. Quel est le roi dont l'histoire fut souillée d'autant de calamités nationales et individuelles? J'accorde son abstinence domestique; il eut, je le sais, ces vertus neutres qui manquent à la plupart des monarques.

XLVI.

« Je sais qu'il fut époux fidèle, assez bon père et maître passable. Tout cela est beaucoup, et surtout sur un trône, de même que la tempérance est plus méritoire à la table d'Apicius qu'au souper d'un anachorète. Je lui concède tout ce que les plus bienveillants peuvent lui concéder; tout cela était bien pour lui, mais non pour ces millions d'hom-

mies qui trouvèrent toujours en lui ce que l'oppression voulait qu'il fût.

XLVII.

« Le Nouveau-Monde secoua son joug; l'ancien hémisphère gémit sous le poids des maux que lui ou les siens ont préparés, sinon complétés : il laisse sur plus d'un trône des héritiers de ses vices, sans aucune de ces vertus timides qui appelaient sur lui la compassion; ces fainéants qui dorment, ou ces despotes qui ont maintenant oublié une leçon qui leur sera donnée encore, et veillent sur les trônes de la terre, qu'ils tremblent!

XLVIII.

« Cinq millions de ces chrétiens primitifs professant la foi qui fait votre grandeur sur la terre, imploraient une *portion* de ce vaste *tout* qu'ils possédaient autrefois, — la liberté d'adorer, non pas votre Seigneur seulement, Michel, mais vous, et vous aussi, saint Pierre! Froides doivent être vos âmes si vous n'abhorrez pas celui qui fut l'ennemi de la participation des catholiques à tous les priviléges d'une nation chrétienne.

XLIX.

« Il est vrai qu'il leur permit de prier Dieu; mais il leur refusa ce qui en était la conséquence, une loi qui les aurait placés sur le même niveau que ceux qui ne vénéraient pas les saints. » Ici saint Pierre se leva brusquement et s'écria : « Vous pouvez emmener le prisonnier. Si jamais, tant que je serai portier, le ciel ouvre ses portes à ce guelpêtre, puissé-je être damné moi-même!

L.

« J'aimerais mieux échanger mes fonctions contre celles de Cerbère (qui certes ne sont pas une sinécure) que de voir ce royal bigot, cet échappé de Bedlam, parcourir les champs azurés du ciel, je vous en donne ma parole! » — « Saint! » répondit Satan, « vous faites bien de ressentir les injures qu'il a infligées à vos satellites[8]; et pour peu que vous soyez disposé à l'échange dont vous avez parlé,

je tâcherai d'obtenir de *notre* Cerbère qu'il veuille bien venir au ciel. »

LI.

Ici Michel s'interposa : « Bon saint! et vous, diable, pas si vite, je vous prie; vous dépassez tous deux les bornes de la discrétion. Saint Pierre! vous avez l'habitude d'être plus poli. Satan! excusez la chaleur de son expression, et le tort qu'il a eu de descendre au niveau du vulgaire : les saints eux-mêmes s'oublient quelquefois sur le banc judiciaire. Avez-vous quelque chose à ajouter?» — «Non.» — « Veuillez, je vous prie, appeler vos témoins. »

LII.

Alors Satan se tourna et fit un signe de sa main basanée; ses qualités électriques allèrent se communiquer aux nuages plus loin que nous ne pouvons le concevoir, bien qu'il nous arrive parfois de retrouver Satan dans nos propres cieux; le tonnerre infernal ébranla les mers et la terre dans toute les planètes, et les batteries de l'enfer firent gronder l'artillerie que Milton mentionne comme l'une des plus sublimes inventions de Satan.

LIII.

C'était un signal donné à ces âmes réprouvées qui voient le privilége de leur damnation s'étendre bien au delà des limites des mondes passés, présents ou futurs; aucune station spéciale ne leur est assignée sur les registres de l'enfer; elles ont la permission d'errer librement partout où leur inclination et leurs affaires les appellent, où une proie les attire, ce qui ne les empêche pas d'être damnées.

LIV.

Elles sont fières de ce privilége, comme on peut le croire; c'est pour elles comme une sorte d'ordre de chevalerie ou de clef de chambellan attachée à leur ceinture, ou comme une entrée de faveur, ou toute autre franc-maçonnerie semblable. J'emprunte mes comparaisons à la poussière, étant poussière moi-même. Que ces esprits ne s'offensent pas de la bassesse de ces similitudes; nous

savons que leurs fonctions sont plus relevées que cela.

LV.

Quand le grand signal eut été donné du ciel à l'enfer, — distance dix millions de fois plus grande que celle qui sépare la terre du soleil; car nous pouvons dire, à une seconde près, le temps que reste en route chacun des rayons qui dispersent les brouillards de Londres, alors que le soleil dore les girouettes, ces fanaux obscurs éclairés trois fois l'an, quand toutefois l'été n'est pas trop rigoureux [9].

LVI.

Je puis donc dire le temps que le signal mit à parcourir cette distance. — Ce fut une demi-minute : je sais que les rayons solaires prennent plus de temps à se mettre en route : mais aussi leur télégraphe est moins sublime, et ils ne pourraient jouter à la course contre les courriers de Satan revenant chez eux à tire d'aile. Il faut plusieurs années à chaque rayon de soleil pour arriver à sa destination, — il ne faut pas au diable une demi-journée.

LVII.

A l'extrémité de l'espace apparut une petite tache de la grandeur d'un écu (Il m'est arrivé sur la mer Égée d'en voir autant dans le ciel avant une bourrasque); ce point s'approcha, et, en grossissant, prit une autre forme; on eût dit un vaisseau aérien qui voguait et gouvernait ou était gouverné (je ne sais quelle est l'expression la plus grammaticale dans cette dernière phrase, qui fait bégayer ma stance;

LVIII.

Mais choisissez vous-même); et puis il prit la forme d'une nuée; et c'en était une effectivement, — une nuée de témoins. Mais quelle nuée! jamais armée de sauterelles ne les égala en nombre; leurs myriades obscurcissaient l'espace; leurs cris bruyants et divers ressemblaient à ceux d'une troupe d'oies sauvages (si on peut comparer des nations à des oies), et c'était bien le cas de dire que « l'enfer était déchaîné. »

LIX.

Là le gros John Bull exhalait un énergique juron, et fulminait son *God dam* accoutumé; l'Irlandais baragouinait son « par Jésus ! » — « Que me voulez-vous? » s'écriait l'Écossais flegmatique; l'ombre française jurait en des termes que je n'ose reproduire en entier, mais que le premier cocher venu vous traduira; et du sein de ce vacarme on distinguait la voix de Jonathan [10] qui disait : « Il paraît que *notre* président va entrer en guerre. »

LX.

Il y avait en outre les Espagnols, les Hollandais et les Danois; enfin c'était une immense armée d'ombres venues de toutes les parties du globe, depuis l'île d'Otahiti jusqu'à la plaine de Salisbury; ombres de tous les climats et de toutes les professions, de tous les âges et de tous les métiers, toutes prêtes à porter témoignage contre le règne de ce bon roi, aussi hostiles qu'au jeu de cartes les trèfles le sont aux piques; toutes appelées à comparaître à ce grand procès pour voir si les rois ne peuvent pas être damnés comme vous et moi.

LXI.

Quand Michel vit cette multitude, il commença par pâlir autant que le peuvent les anges; puis, comme un crépuscule d'Italie, son visage prit toutes les couleurs, semblable à la queue d'un paon, ou à la lumière du soleil couchant qui perce à travers la rosace gothique de quelque vieille abbaye, ou à une truite encore fraîche, ou à l'éclair brillant pendant la nuit à l'horizon lointain, ou à un frais arc-en-ciel, ou à une grande revue de trente régiments habillés de rouge, de vert et de bleu.

LXII.

Alors il s'adressa à Satan : « Comment donc, — mon bon vieil ami, car c'est ainsi que je vous considère : quoique les partis différents auxquels nous appartenons nous obligent à combattre l'un contre l'autre, je ne vous ai jamais regardé comme un ennemi personnel; notre dissidence est toute *politique*, et j'espère que, quoi qu'il puisse

advenir là-bas, vous connaissez la grande considération que je vous porte : et c'est ce qui me fait regretter les erreurs dans lesquelles il peut vous arriver de tomber ;—

LXIII.

« Comment, mon cher Lucifer, avez-vous pu vous méprendre à ce point sur la demande que je vous ai faite d'appeler vos témoins? Mon intention n'a pas été de vous voir produire en témoignage la moitié de la terre et de l'enfer: tout cela est superflu, puisqu'il suffit de la déposition véridique de deux témoins honnêtes et probes : nous perdons notre temps, que dis-je! notre éternité, entre l'accusation et la défense; si nous voulons entendre l'une et l'autre, nous allons mettre au supplice notre immortalité. »

LXIV.

Satan répondit : « La chose m'est indifférente sous le point de vue personnel : je puis avoir cinquante âmes préférables à celles-ci avec beaucoup moins d'embarras que déjà nous n'en avons eu; si j'ai traité la question de sa défunte majesté d'Angleterre, c'est seulement pour la forme: vous pouvez en disposer; Dieu m'est témoin que j'ai là-bas autant de rois qu'il m'en faut! »

LXV.

Ainsi parla le démon (appelé naguère « Multiface par le multi-écrivailleur Southey). — « Alors nous appellerons une ou deux personnes parmi les myriades rangées autour de notre congrès, et nous nous dispenserons du reste, » dit Michel. « Qui jouira du privilége de parler le premier? Il y a de quoi choisir,— qui prendrons-nous? » Alors Satan répondit : « Il y en a un grand nombre ; mais vous pouvez choisir John Wilkes, tout comme un autre. »

LXVI.

Au même instant sortit de la foule un esprit de mine originale, l'air gai, l'œil éveillé, revêtu d'un costume maintenant passé de mode; car dans l'autre monde les gens conservent longtemps les modes de celui-ci; on y voit réunis tous les costumes, bons ou mauvais, depuis Adam, depuis

la feuille de figuier d'Ève, jusqu'au jupon court plus moderne, et qui n'habille guère plus.

LXVII.

L'esprit promena ses regards sur la foule assemblée, et s'écria : « Mes amis de toutes les sphères, nous attraperons un rhume au milieu de ces nuages ; c'est pourquoi procédons à notre affaire. Pourquoi cette convocation générale ? Si ces gens que je vois revêtus d'un suaire sont des francs-tenanciers, si ces cris que j'entends ont une élection pour objet, vous voyez en moi un candidat qui n'a jamais retourné son habit ! Saint Pierre, puis-je compter sur votre suffrage ? »

LXVIII.

— « Monsieur, » répliqua Michel, « vous vous méprenez ; les choses dont vous parlez appartiennent à une vie antérieure ; celles qui nous occupent ici, dans le ciel, ont un caractère plus auguste ; le tribunal est assemblé pour juger des rois : maintenant, vous êtes au fait. » — « Alors je suppose, » dit Wilkes, « que ces messieurs, qui ont des ailes, sont des chérubins ; et cette âme que je vois là-bas ressemble furieusement à Georges III, seulement elle me semble beaucoup plus vieille que lui. — Dieu me bénisse ! je crois qu'il est aveugle. »

LXIX.

— « Il est ce que vous le voyez, » dit l'ange, et son sort dépend de ses actes ; si vous avez quelque accusation à porter contre lui, la tombe permet au plus humble mendiant de s'élever en témoignage contre les têtes les plus superbes. » — « Il y a des gens, » dit Wilkes, « qui pour prendre cette liberté n'attendent pas qu'elles soient dans le cercueil, — et, en mon particulier, je leur ai dit ma pensée quand j'étais sous le soleil. »

LXX.

— « Répétez donc, *au-dessus* du soleil, ce que vous avez à lui reprocher, » dit l'archange. — « Quoi donc ! répondit l'esprit, maintenant que nos vieilles querelles sont passées.

irai-je déposer contre lui? Ma foi, non. D'ailleurs, sur la fin je l'ai battu à plates coutures, lui, ses lords et ses communes : je n'aime pas, au ciel, à revenir sur d'anciens griefs, vu qu'après tout sa conduite n'a rien eu que de très-naturel dans un prince.

LXXI.

« Sans doute ce fut sottise et méchanceté à lui d'opprimer un pauvre diable comme moi, qui n'avais pas un sou vaillant; mais c'est bien moins lui que je blâme que Bute et Grafton; je n'ai nulle envie de le voir puni de leurs torts, puisqu'il y a longtemps qu'ils sont damnés, et sont encore maintenant à la place qu'ils occupent en enfer. Pour ce qui est de moi, j'ai pardonné, et je vote son *habeas corpus* dans le ciel. »

LXXII.

— « Wilkes, » dit le diable, « je vous comprends; vous étiez devenu à moitié courtisan avant de mourir [11], et paraissez croire qu'il n'y aurait pas de mal à le devenir entièrement de ce côté-ci de la barque à Caron; vous oubliez que *son* règne est fini; quoi qu'il advienne, il ne sera plus souverain : vous avez perdu vos peines, car ce qui peut arriver de mieux, c'est qu'il soit votre voisin.

LXXIII.

« Au reste, j'ai su à quoi m'en tenir le jour où je vous ai vu avec votre air goguenard rôder et chuchoter autour de la broche où Bélial, de service ce jour-là, arrosait William Pitt, son élève, avec la graisse de Fox; j'ai su, dis-je, à quoi m'en tenir; je ferai *bâillonner* ce drôle, — conformément à l'un de ses propres *bills*.

LXXIV.

« Appelez Junius! » Une ombre sortit de la foule; et à ce nom une curiosité générale se manifesta; en sorte que les ombres cessèrent de se mouvoir à leur aise dans leur marche aérienne, mais se pressèrent et s'entassèrent (bien inutilement, on le verra); les mains et les genoux furent comprimés comme le vent dans une vessie, ou, ce qui

est plus triste encore, comme dans une colique humaine.

LXXV.

L'ombre s'avance : — figure grande, mince, avec des cheveux gris, et qui semblait avoir déjà été une ombre sur la terre; ses mouvements étaient prompts, son air annonçait de la vigueur, mais rien n'indiquait son origine ou sa naissance : tantôt elle se rapetissait, puis grandissait de nouveau; ses traits peignaient tantôt une sombre tristesse, tantôt une sauvage joie; mais, quand on les regardait, on les voyait changer à chaque instant, — sans jamais se résumer en rien de positif.

LXXVI.

Plus les ombres l'examinaient avec attention, moins elles pouvaient distinguer à qui appartenaient ces traits; cette énigme semblait embarrasser le diable lui-même; sa physionomie variait comme un rêve, prenant tantôt une forme, tantôt une autre; plusieurs personnes dans la foule juraient qu'elles le connaissaient parfaitement; l'un soutenait que c'était son père, sur quoi un autre affirmait que c'était le frère du cousin de sa mère;

LXXVII.

Un autre, que c'était un duc, un chevalier, un orateur, un homme de loi, un prêtre, un nabab, un accoucheur [12]; mais le mystérieux personnage changeait de physionomie au moins aussi souvent que les gens d'hypothèse : bien qu'il fût là exposé aux regards de tout le monde, l'embarras ne faisait que s'accroître; c'était une fantasmagorie vivante, — tant il était volatil et diaphane.

LXXVIII.

A peine veniez-vous de déclarer que c'était un tel, *presto*, il devenait un autre, et ce changement, à peine effectué, se modifiait encore; il passait avec tant de rapidité d'un aspect à un autre, que sa mère elle-même, si toutefois il en avait jamais eu une, n'eût pu reconnaître son fils; si bien qu'à la fin, à force de chercher à pénétrer ce « masque de fer épistolaire, » le divertissement devenait une fatigue;

LXXIX.

Car il lui arrivait quelquefois, comme Cerbère, de sembler être « trois personnes à la fois, » comme le dit pertinemment mistriss Malaprop [13]; puis on aurait pu croire qu'il n'en était pas même *une;* tantôt de nombreux rayons lui formaient une auréole; tantôt une épaisse vapeur le cachait à la vue comme les brouillards dans une journée de Londres : un moment il était Burke, une autre fois Tooke, dans l'imagination des gens, et souvent il passait pour sir Philip Francis.

LXXX.

J'ai aussi une hypothèse — qui m'appartient exclusivement; je ne l'ai jamais fait connaître jusqu'à ce jour, de peur de nuire à quelqu'un de ceux qui entourent le trône, ou de faire tort à un pair ou à un ministre sur qui pourrait peut-être tomber le blâme : cette hypothèse, la voici : c'est, — public bénévole, prêtez l'oreille! — c'est que ce que nous avons jusqu'à présent appelé Junius n'était *réellement, véritablement* personne.

LXXXI.

Je ne vois pas pourquoi il faudrait une main pour écrire des lettres, lorsque nous voyons tous les jours qu'il n'est pas besoin de tête pour cela; nous voyons pareillement que cette dernière condition n'est pas du tout indispensable pour faire des livres : et véritablement, jusqu'à ce qu'on se soit accordé sur celui à qui revient l'honneur de cet ouvrage, cette question sera comme celle du Niger, et on se tourmentera à chercher si le Niger *a* une embouchure, et les lettres de Junius un auteur.

LXXXII.

« Qui es-tu et qu'es-tu? » dit l'archange. — « A cet égard tu peux consulter mon titre, » répondit cette puissante ombre d'une ombre : « Je n'ai pas gardé mon secret un demi-siècle pour venir le divulguer maintenant. » — « As-tu des reproches à faire au roi Georges, » continua Michel, « ou quelque chose à alléguer contre lui? » Junius

répondit : « Vous feriez mieux de commencer par lui demander *sa* réponse à ma lettre.

LXXXIII.

« Les accusations que j'ai consignées par écrit survivront au bronze de son épitaphe et de sa tombe. » — « Ne te reproches-tu pas, » dit Michel, « quelque exagération passée, quelque allégation qui, fausse, deviendrait ta condamnation, et, vraie, la sienne? Tu mis trop d'amertume, — n'est-ce pas, — dans le farouche emportement de ta colère? » — « Ma colère! s'écria le fantôme d'un air sombre; « j'aimais ma patrie, et je le haïssais, lui!

LXXXIV.

« Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit : que la responsabilité du reste retombe sur sa tête ou sur la mienne! » Ainsi parla le vieux *Nominis Umbra* [14], et en même temps il se dissipa en céleste fumée. Alors Satan dit à Michel : « N'oubliez pas de faire déposer Georges Washington, John Horn, Tooke et Franklin. » — Mais en ce moment on entendit crier : « Place! place! » bien que pas un fantôme ne bougeât.

LXXXV.

Enfin, à force de jouer des coudes, et avec l'aide du chérubin chargé de ce service, le diable Asmodée se fit jour jusqu'au cercle; son voyage paraissait l'avoir fatigué. Quand il eut jeté bas son fardeau : « Qu'est-ce ci? » s'écria Michel; « comment donc! mais ce n'est pas une ombre. » — « Je le sais, » dit l'incube; « mais c'en sera bientôt une si vous me laissez régler cette affaire.

LXXXVI.

« Diable soit du renégat! je me suis foulé l'aile gauche, tant il est lourd; on dirait qu'il a quelqu'un de ses ouvrages attachés autour du cou. Mais venons au fait : pendant que je planais sur l'escarpement du Skiddaw [15] (où il pleuvait comme d'habitude), je vis au-dessous de moi scintiller une lumière; je m'abattis et surpris ce drôle

rédigeant un libelle dans lequel il défigurait l'histoire non moins que la sainte Bible.

LXXXVII.

« La première est l'écriture du diable, et la dernière est la vôtre, excellent Michel; vous comprenez donc que l'affaire nous concerne tous. Je l'ai saisi tel que vous le voyez là, et l'ai amené pour être jugé sommairement : c'est à peine si j'ai été en l'air dix minutes, — un quart d'heure au plus : je gagerais que sa femme est encore à table à prendre son thé. »

LXXXVIII.

Ici Satan prit la parole et dit : « Je connais cet homme de longue date, et voilà déjà quelque temps que je l'attends ici : il serait difficile de trouver un drôle plus sot ou plus vain dans sa petite sphère; mais certes, mon cher Asmodée, ce n'était guère la peine de mettre sous votre aile pareille marchandise : il fût venu nous trouver de lui-même, et on pouvait s'épargner les frais de transport.

LXXXIX.

« Mais, puisque le voilà, voyons ce qu'il a fait. » — « Ce qu'il a fait? » s'écria Asmodée; « il anticipe sur ce qui vous occupe à l'instant même, et griffonne comme s'il était secrétaire-général des Destins. Quand un pareil âne prend la parole, comme celui de Balaam, qui sait jusqu'où il peut porter l'impudence? » — « Ecoutons, » dit Michel, « ce qu'il a à dire pour sa défense; vous savez que nous sommes formellement tenus d'en agir ainsi. »

XC.

Alors le poëte, charmé de trouver un auditoire, ce qui sur la terre lui était rarement arrivé, commença à tousser, à cracher, et à donner à sa voix cette intonation lugubre et solennelle que ne connaissent que trop bien les malheureux auditeurs des poëtes une fois en train de déclamer leurs vers; mais il se sentit arrêté tout court par son premier hexamètre aux pieds goutteux, dont pas un ne voulait bouger.

XCI.

Mais avant qu'il pût parvenir à mettre en récitatif ses dactyles boiteux, on entendit murmurer à haute voix l'armée entière des chérubins et des séraphins; et Michel se leva avant d'avoir pu saisir un mot de tous les vers fatigants qu'il débitait, et s'écria : « Au nom du ciel, l'ami, arrêtez-vous! Il vaudrait mieux... — *Non di*, *non homines*, — vous savez le reste [16].

XCII.

Un tumulte général se répandit parmi la foule, qui paraissait détester cordialement les vers; comme de raison, les anges avaient trop de chant lorsqu'ils étaient de service, et la génération des ombres en avait trop entendu de son vivant et tout récemment pour rechercher l'occasion d'en entendre encore. Le monarque, jusque là resté muet, s'écria : « Quoi donc! quoi donc! Pye [17] est-il de retour? C'est assez! — c'est assez! »

XCIII.

La confusion s'accrut; une toux universelle éclata dans le ciel, comme dans un débat parlementaire lorsque Castlereagh a parlé assez longtemps (c'est-à-dire avant qu'il fût premier ministre : maintenant *les esclaves l'entendent*); quelques-uns crièrent : « A la porte! à la porte! » comme au spectacle, si bien que, poussé à bout, le poëte à la fin pria saint Pierre (poëte lui-même) de s'interposer seulement en faveur de sa prose.

XCIV.

Le drôle n'avait pas un extérieur désagréable; il avait un visage qui tenait beaucoup du vautour; un nez crochu et un œil de faucon donnaient un air de vivacité et une sorte de grâce mordante à une physionomie qui, quoique un peu trop grave, n'était pas, à beaucoup près, aussi laide que son cas; mais celui-là était incurable, c'était une véritable monomanie de suicide poétique.

XCV.

Alors Michel sonna de sa trompette, et fit taire le bruit

par un bruit plus grand, comme cela a lieu quelquefois sur la terre : à l'exception de quelques murmures qui interrompront çà et là le silence respectueux, il est peu de voix qui osent s'élever encore après avoir été complétement dominées. Le poëte eut alors la faculté de plaider sa mauvaise cause avec toutes les attitudes d'un homme content de son petit mérite.

XCVI.

Il dit — (je ne donne que le sommaire), — il dit qu'en écrivant il n'avait aucune mauvaise intention; il avait la manie d'écrire sur tous les sujets; il'y gagnait d'ailleurs son pain, qu'il beurrait des deux côtés; ce serait abuser des moments de l'assemblée (il avait la bonté de le craindre) que de nommer ses ouvrages, dont la simple énumération prendrait plus d'un jour. Il se contenterait d'en citer quelques-uns : « *Wat Tyler*. » — « *Vers sur Blenheim*. » — « *Waterloo*. »

XCVII.

Il avait écrit l'éloge d'un régicide; il avait écrit l'éloge de tous les rois sans exception; il avait écrit pour les républiques, et puis contre les républiques avec plus d'amertume que jamais; il s'était fait autrefois l'apôtre de la « pantisocratie, » système plus ingénieux que moral; puis il s'était fait ardent anti-jacobin, — avait retourné son habit, et, s'il l'eût pu, aurait retourné sa peau.

XCVIII.

Il avait, dans ses chants, flétri toutes les batailles, et puis il en avait célébré la gloire; il avait qualifié de « métier cruel » les travaux de ceux qui écrivent dans les revues, et lui-même était devenu le plus vil des critiques rampants, — nourri, payé et protégé par ceux-là mêmes qui avaient attaqué ses œuvres et sa moralité : il avait écrit des vers blancs et de la prose plus blanche encore, et en plus grande quantité qu'on ne saurait croire.

XCIX.

Il avait écrit la vie de Wesley : — ici, se tournant vers

Satan : « Monsieur, » lui dit-il, « je suis prêt à écrire la vôtre, en deux volumes in-octavo proprement reliés, avec notes et préface, et tout ce qui peut allécher le pieux acheteur; le succès est assuré, car les critiques qui en rendront compte seront choisis par moi : fournissez-moi donc les documents nécessaires, afin que je puisse vous ajouter à la liste de mes autres saints. »

C.

Satan s'inclina et garda le silence. « Eh bien ! si une aimable modestie vous fait rejeter mon offre, que dit Michel ? Il en est bien peu sur qui on puisse écrire des mémoires plus divins. Ma plume n'est plus aussi neuve qu'elle l'était; mais tous les ouvrages lui sont bons, et je vous ferai reluire comme votre trompette. Pour le dire en passant, la mienne a plus de cuivre que la vôtre, et le son en est meilleur.

CI.

« Mais, à propos de trompettes, voilà ma vision ! Vous tous, vous allez en juger. Oui, mon jugement guidera le vôtre, et ma sagesse va décider qui doit entrer au ciel ou tomber en enfer. Je règle toutes ces choses par intuition, le présent, le passé, l'avenir, le ciel, l'enfer, enfin tout, comme le roi Alphonse [18]. C'est ainsi qu'en voyant double, j'épargne à la divinité bien des embarras. »

CII.

Il cessa de parler, et tira un manuscrit de sa poche; tout ce que purent lui dire les diables, les saints ou les anges, fut inutile; rien ne put arrêter le torrent; il lut donc les trois premiers vers; mais au quatrième, toute l'armée spirituelle, exhalant une variété d'odeurs, les unes d'ambroisie, les autres de soufre, disparut avec la rapidité de l'éclair devant la discordante mélodie [19].

CIII.

Ces grands vers héroïques opérèrent comme un talisman; les anges se bouchèrent les oreilles et jouèrent des ailes; les diables, assourdis, se sauvèrent en hurlant dans

l'enfer; les ombres s'enfuirent en grommelant dans leurs domaines (car on ne sait pas encore au juste en quel lieu elles habitent, et je laisse à chacun son opinion sur cette matière); Michel eut recours à sa trompette; — mais, hélas! ses dents étaient agacées : impossible de souffler dans son instrument!

CIV.

Saint Pierre, connu depuis longtemps pour un saint un peu vif, leva ses clefs, et, au cinquième vers, en asséna un coup au poëte, qui alla tomber dans son lac, comme un autre Phaéton, mais plus à l'aise, car il ne se noya pas, une autre trame ayant été tissée par les destinées pour la couronne finale du lauréat le jour où la réforme triomphera ici ou ailleurs.

CV.

D'abord il alla au fond, — comme ses ouvrages; mais bientôt il revint sur l'eau, conformément à sa nature; car, par suite de leur corruption même, toutes les choses corrompues sont légères comme le liége, ou comme ces feux follets, ces émanations lumineuses qui voltigent à la surface d'un marais : il est probable que, réfugié dans sa tanière, silencieux comme un livre ennuyeux sur les rayons d'une bibliothèque, il épie le moment d'écrire une «vie,» ou une «vision;» car, comme dit Welborn, le diable s'est fait puritain.

CVI.

Quant au reste, pour en venir à la conclusion de ce rêve véridique, j'ai perdu le télescope qui préservait ma vue de toute illusion, et me montrait ce que j'ai montré à mon tour; tout ce que je pus voir dans cette dernière confusion, c'est que le roi Georges se faufilait dans le ciel; et quand le calme succéda au tumulte, je le laissai s'exerçant sur le centième psaume.

— —

NOTES.

[1] En 1821, lorsque M. Southey s'adressa à la chancellerie pour empêcher la publication de *Wat Tyler*, le lord-chancelier Eldon prononça le jugement suivant : — « J'ai examiné toutes les dépositions et j'ai lu moi-même le livre... La demande établit que l'ouvrage a été composé par M. Southey en 1794, que c'est sa propriété, et qu'il a été publié par les défenseurs sans l'autorisation de l'auteur : elle réclame des dommages-intérêts et qu'on arrête la publication. J'ai consulté les précédents jugements rendus dans de pareilles circonstances, et j'ai trouvé une interprétation qui a en sa faveur une grande autorité : celle du lord chef de la justice Eyre, qui a expressément établi qu'on ne peut réclamer de dommages-intérêts pour un ouvrage qui est de nature à faire tort à la morale publique. C'est d'après ce principe que la cour décida dans l'affaire de Walcot. Après mûre réflexion, je me range à cet avis, et je ne puis accorder la répression de cette publication jusqu'à ce que M. Southey ait établi ses droits à la propriété de cet ouvrage. »

[2] M. William Smith, membre du parlement pour Norwich, fit une virulente sortie contre M. Southey, dans la chambre des communes, le 14 mars 1817. M. Southey répondit dans *le Courrier*.

[3] Walter Savage Landor, esq., auteur du *Comte Julien*, tragédie; des *Conversations imaginaires*, en trois séries, et de plusieurs autres ouvrages. Ami d'enfance de M. Southey, la différence de leurs opinions politiques n'altéra jamais un seul moment cette union. M. Landor a longtemps résidé en Italie.

[4] Georges III mourut le 29 janvier 1820, cette année fameuse où l'esprit révolutionnaire fermenta dans tout le midi de l'Europe.

[5] Louis XVI.

[6] Voyez le voyage du capitaine sir Édouard Parry en 1819, entrepris dans l'espoir de découvrir un passage dans la mer du Nord. — « Je crois qu'il est impossible de peindre avec des paroles la beauté et l'immensité de ce merveilleux phénomène. L'arc lumineux était divisé en masses irrégulières qui oscillaient sans ordre dans différentes directions, et embrasaient tout l'horizon de leurs aspects variés à l'infini. Une partie de l'arc, celle qui se rapprochait du zénith, se replia vingt fois sur elle-même, comme le ferait un serpent. L'extrémité nord était recourbée comme la houlette d'un berger. La pâle lumière de l'aurore ressemblait à celle du phosphore. On apercevait, lorsque l'aurore était plus avancée, une légère bande de rouge, mais jamais d'autres couleurs. »

[7] Johanna Southcote, la vieille lunatique qui se donnait pour la mère d'un nouveau Messie, mourut en 1815. Elle avait beaucoup de sectaires. On trouve de curieux renseignements sur cette femme dans le t. XXIV, p. 496, du *Quarterly Review*.

[8] Résistance persévérante de Georges III aux réclamations des catholiques.

[9] Allusion à l'expression d'Horace Walpole : — « L'été est venu avec sa rigueur ordinaire. »

[10] L'Américain.

[11] Pour de plus amples détails sur la vie de John Wilkes, qui mourut chambellan de la ville de Londres, on peut consulter toutes les histoires de Georges III.

[12] Parmi les différentes personnes auxquelles on a attribué les *Lettres de Junius*, on compte le duc de Portland, lord George Sackville, sir Philip Francis, M. Burke, M. Dunning, le révérend John Horne Tooke, M. Hugh Boyd, le docteur Wilmot.

[13] Personnage d'une des comédies de Sheridan.

[14] La devise bien connue de Junius : *Stat nominis umbra*.

[15] M. Southey habite sur les bords du Derwentwater, près de la montagne Skiddaw.

[16] . . . . . . *Mediocribus esse poetis*
Non di, non homines, non concessere columnæ.
HOR.

[17] Henry James Pye, le prédécesseur de M. Southey dans la place de poëte lauréat, mourut en 1813. Il siégea quelque temps au parlement. C'était un excellent homme pour tout ce qui ne concernait pas la poésie.

[18] Alphonse, en parlant du système de Ptolémée, dit que, — si on l'avait consulté lors de la création du monde, il aurait épargné au Créateur plusieurs absurdités.

[19] Voyez le récit d'Aubrey sur l'apparition qui disparut ensuite en laissant derrière elle un délicieux parfum et un mélodieux murmure; ou bien encore *l'Antiquaire*, vol. I, p. 225.

L'AGE DE BRONZE [1],

OU

CARMEN SECULARE ET ANNUS HAUD MIRABILIS [2].

Impar *congressus* Achilli [3].

I.

Le « bon vieux temps » est revenu — (tous les temps sont bons quand ils sont vieux) ; — le temps actuel pourrait l'être s'il voulait ; il y a eu de grandes choses, il y en a encore ; et pour qu'il y en ait de plus grandes, les simples mortels n'ont qu'à vouloir : un espace plus vaste, un champ plus vert se déroule devant ceux qui « jouent leur jeu à la face du ciel [4]. » Je ne sais si les anges pleurent ; mais les hommes ont assez pleuré, — à quelle fin ? — pour pleurer encore !

II.

Tout a été dit, — le bien et le mal ; lecteur, rappelle-toi que lorsque tu étais enfant, Pitt était tout ; ou sinon tout, du moins si grande était sa puissance, qu'il s'en fallait peu que son rival lui-même ne le jugeât tel [5]. Nous avons vu la race intellectuelle de géants pareils aux Titans se mesurer face à face ; — on eût dit l'Athos et l'Ida entre lesquels une mer d'éloquence coulait impétueuse, comme la mer Egée mugit entre la rive hellénique et celle de la Phrygie. Mais où sont-ils, ces rivaux ? — Quelques pieds de terre séparent leurs linceuls [6]. Qu'elle est paisible et puissante la tombe qui fait taire tous les bruits, vague pacifique et calme qui couvre le monde ! La poussière rendue à la poussière ! C'est une vieille histoire dont on ignore encore la moitié : le temps ne tempère pas ses terreurs, — le ver n'en continue pas moins à rouler ses froids anneaux ; la tombe conserve sa forme, variée par-dessus, mais uniforme en dessous ; l'urne a beau être brillante, les cendres ne le sont pas, bien que la momie de Cléopâtre traverse ces mêmes flots où elle fit perdre à Antoine l'em-

pire du monde; bien que l'urne d'Alexandre soit donnée en spectacle sur ces mêmes rivages qu'il pleura de ne pouvoir conquérir, quoiqu'ils fussent inconnus. — Combien de vanité, et pis encore, dans ces regrets d'un insensé, dans ces larmes du Macédonien! Il pleura de n'avoir plus de mondes à conquérir : la moitié de la terre ignore son nom, ou ne connaît de lui que sa mort, sa naissance et ses ravages, pendant que la Grèce, sa patrie, est esclave, sans avoir la paix de l'esclavage. Il pleura de « n'avoir plus de mondes à conquérir! » lui qui ne comprenait pas la forme de ce globe qu'il brûlait d'asservir! qui ignorait même l'existence de cette île du Nord qui possède son urne et ne connut jamais son trône [7].

III.

Mais où est-il le héros moderne, et tout autrement puissant, qui, sans être né roi, attela des monarques à son char; le nouveau Sésostris [8], dont les rois dételés, à peine affranchis du mors, croient déjà avoir des ailes, et dédaignent la poussière qui les vit ramper naguère, enchaînés au char impérial du grand homme? Oui! où est-il le champion et l'enfant de tout ce qu'il y a de grand ou de petit, de sage ou d'insensé? qui jouait aux empires, avait des trônes pour enjeu, l'univers pour tapis, — des ossements humains pour dés? Contemplez-en le résultat dans cette île solitaire [9], et, selon l'impulsion de votre nature, pleurez ou souriez. Gémissez de voir la rage de l'aigle superbe réduite a becqueter les barreaux de son étroite cage; souriez de voir celui devant qui les nations se taisaient querellant chaque jour sur des rations disputées; pleurez de le voir se lamenter à son dîner sur des plats réduits ou des vins retranchés; s'occuper de petites discussions sur de petits objets. Est-ce là l'homme qui châtiait ou hébergeait les rois? Voyez la balance de sa fortune dépendre du rapport d'un chirurgien [10] ou des harangues d'un comte [11]! La remise d'un buste différé [12], un livre refusé troublera le sommeil de celui qui tint le monde en éveil. Est-ce là le domp-

teur des puissants, devenu aujourd'hui l'esclave de tout ce qui peut contrarier ou irriter, d'un vil geôlier[13], d'un espion importun, d'un étranger curieux qui prend des notes[14]? Plongé dans un cachot, il eût été grand encore; mais combien était bas et petit cet état mitoyen entre une prison et un palais, cet état où si peu de cœurs pouvaient comprendre les souffrances! Ses plaintes sont sans fondement, — mylord présente son mémoire; ses rations de vin et d'aliments lui sont dûment distribuées; sa maladie est une fiction, il n'y eut jamais de climat si pur d'homicide, — en douter est un crime, et l'opiniâtre chirurgien qui défend sa cause a perdu sa place et gagné les suffrages du public[15]. N'importe, souriez, — bien que les tortures de son esprit et de son cœur dédaignent et défient les tardifs secours de l'art, bien qu'il n'ait à son lit de mort que quelques amis dévoués et l'image de ce bel enfant que son père ne doit plus embrasser, — bien qu'elle chancelle, cette intelligence qui tint si longtemps et tient encore le monde en respect : souriez, — car l'aigle captif rompt sa chaîne, et des mondes plus relevés que celui-ci redeviennent sa conquête[16].

IV.

Oh! si son âme, dans son glorieux essor, conserve encore, comme un faible crépuscule, le sentiment de son règne éclatant, comme il doit sourire quand il regarde ici-bas, et voit combien peu de chose il était et voulait être! En vain l'empire de son nom s'est étendu plus loin encore que celui de son ambition presque sans bornes; en vain, le premier en gloire comme en malheur, il goûta les joies et les amertumes du pouvoir; en vain les rois, joyeux d'avoir échappé à leurs chaînes, voudraient singer *leur* tyran : comme il doit sourire en voyant ce tombeau solitaire, éclatant fanal qui domine l'Océan! En vain son geôlier, fidèle à ses fonctions jusqu'au dernier moment, le crut à peine en sûreté sous le plomb de son cercueil, et ne permit même pas qu'une ligne gravée sur le couvercle indiquât la date de la naissance et de la mort de celui qu'il renfermait; ce nom

sanctifiera cet obscur rivage, et deviendra un talisman pour tous, sauf pour celui qui le portait. Les flottes dont la brise d'Orient enfle les voiles entendront leurs mousses le saluer du haut des mâts ; tandis que la colonne triomphale[17] de la France s'élèvera, comme celle de Pompée, dans un ciel désert, l'île des rochers qui possède ou possédera sa cendre sera comme un buste du héros dominant l'Atlantique, et la puissante nature fait plus pour honorer sa sépulture qu'une mesquine envie ne lui refuse. Mais que lui fait tout cela? l'appétit de la gloire peut-il toucher son âme affranchie ou sa cendre captive? Il ne se soucie guère de savoir en quoi consiste sa tombe : s'il dort, peu lui importe; de même, s'il existe; mieux instruite, son ombre verra la caverne grossière où sa cendre repose dans cette île de rochers du même œil qu'elle eût vu élever son mausolée dans le Panthéon de Rome ou dans son simulacre français. Il n'a que faire de cela; mais la France éprouvera le besoin de cette dernière et faible consolation; son honneur, sa gloire, sa fidélité, revendiqueront ses os pour en surmonter une pyramide de trônes, ou afin que, portés à l'avant-garde un jour de bataille, ils deviennent, comme ceux de Duguesclin, un talisman de victoire. Quoi qu'il en soit, un jour viendra peut-être où son nom battra la charge, comme le tambour de Ziska[18].

V.

O ciel, dont il était l'image en puissance! ô terre, dont il était une des plus nobles créatures! île dont le nom vivra dans l'avenir, toi qui vis le jeune aiglon briser sa coquille! Alpes, qui vîtes ce vainqueur de cent batailles planer sur vos sommets dans son premier essor! Rome, qui as vu surpassés les exploits de tes Césars! hélas! pourquoi a-t-il franchi le Rubicon,—le Rubicon des droits reconquis par l'homme, pour se mêler à la tourbe des rois et des parasites? Egypte qui vis tes Pharaons oubliés, sortant de leur long repos, quitter leurs vieilles tombes et tressaillir dans leurs pyramides en entendant le tonnerre d'un nouveau Cambyse.

pendant que les noires ombres de quarante siècles, debout comme des géants sur les bords fameux du Nil ou au sommet des hautes pyramides, contemplaient étonnées le désert peuplé de bataillons vomis par l'enfer, s'entre-choquant avec fracas et semant le sable aride de leurs cadavres pour fumer cette plage infectée! Espagne! qui, oubliant un moment ton Cid, vis flotter sur Madrid son étendard! Autriche qui vis ta capitale prise deux fois, et deux fois épargnée pour conspirer sa chute! vous, race de Frédéric! — Frédérics de nom seulement, qui avez menti à votre origine — et avez hérité de lui tout, excepté sa gloire; qui, écrasés à Iéna, rampants à Berlin, tombâtes les premiers, et ne vous relevâtes que pour marcher à la suite de votre vainqueur! vous qui habitez où habita Kociusko, et vous rappelez encore la dette de sang que vous légua Catherine, et qui n'est point payée! Pologne! sur qui passa l'ange vengeur, en te laissant ce qu'il t'avait trouvée, un désert désolé, oubliant tes injures non encore réparées, tes peuples partagés, ton nom éteint, tes soupirs pour la liberté, les larmes que tu verses depuis si longtemps, ce nom qui blesse l'oreille du tyran, — Kociusko! en avant! — en avant! — en avant! — La guerre a soif du sang des serfs et de leur czar; les minarets de Moscou, de la cité à demi-barbare, resplendissent au soleil, mais c'est un soleil qui se couche! Moscou! limite de sa longue carrière, que Charles, le farouche Suédois, ne put voir, quoiqu'il en versât des larmes glacées, — il te vit. — En quel état? avec tes clochers et tes palais en feu. A cet incendie le soldat prêta sa mèche enflammée, le paysan livra son chaume, le marchand ses marchandises amoncelées, le prince son palais, — et Moscou ne fut plus! O des volcans le plus sublime! devant ta flamme celle de l'Etna pâlit, l'inépuisable Hécla s'efface; comparé à toi, qu'est le Vésuve? un spectacle commun et usé devant lequel s'extasient des touristes. Tu t'élèves seul et sans rival jusqu'à ce feu à venir, où doivent expirer tous les empires.

Et toi! élément opposé! qui donnas aux conquérants de

rudes et redoutables leçons dont ils n'ont point profité! — ton aile de glace frappa l'ennemi débile et chancelant, jusqu'à ce que les guerriers tombèrent aussi nombreux que les flocons de neige; sous les coups de ton bec torpide, de tes serres silencieuses, des bataillons entiers expirèrent à la fois et dans une commune agonie! En vain la Seine cherchera sur ses rives les milliers de ses braves si brillants et si fiers! En vain la France rappellera ses jeunes hommes sous ses berceaux de pampres; leur sang coule plus rapide que les flots de ses vendanges, ou se congèle dans leurs momies glacées dont les champs du Nord sont couverts. En vain le chaud soleil de l'Italie voudrait réveiller ses fils engourdis; pour eux ses rayons sont impuissants. De tous les trophées de cette guerre, que verra-t-on revenir? — le char fracassé du conquérant! et son cœur que rien n'a pu briser! Le cor de Rolland résonne de nouveau, et ne résonne point en vain. Lutzen, où mourut le Suédois victorieux [19], le voit vaincre, mais, hélas! ne le voit pas mourir. Dresde contemple trois despotes fuyant derechef devant leur maître, leur maître comme auparavant; mais ici la Fortune, lassée, quitte le champ de bataille, et la trahison de Leipsick a vaincu l'invincible; le chacal saxon abandonne le lion, pour servir de guide à l'ours, au loup et au renard; le monarque des forêts retourne à la tanière de son désespoir, mais il n'y trouve point de repos!

O vous tous! ô France! qui vis tes campagnes si belles ravagées comme un sol ennemi disputé pied à pied, jusqu'au jour où la trahison, son unique vainqueur, vit des hauteurs de Montmartre Paris foulé aux pieds! Et toi, île [20] qui du haut de tes remparts vois l'Etrurie te sourire, toi l'asile momentané que choisit son orgueil jusqu'au moment où il revola dans les bras de la gloire périlleuse, sa fiancée, qui le pleurait encore! O France! reprise en une seule marche qui ne fut tout entière qu'un long triomphe! O sanglant, mais inutile Waterloo! qui prouve que les imbéciles peuvent avoir à leur tour leurs jours de succès, victoire obtenue

moitié par ânerie, moitié par trahison! O monotone Sainte-Hélène, avec ton geôlier,—écoutez! écoutez Prométhée[21] en appeler du haut de son rocher à la terre, à l'air, à l'Océan, à tout ce qui ressentit ou ressent encore sa puissance et sa gloire, à tout ce qui est destiné à entendre un nom éternel, comme l'éternel retour des saisons; il leur enseigne cette leçon si longtemps, si souvent, si vainement enseignée: — « Apprenez à ne point commettre d'injustice. » Un seul pas dans la bonne voie eût fait de cet homme le Washington du monde opprimé, un seul pas dans la fausse voie a donné son nom en doute à tous les vents du ciel; il fut tour à tour le roseau de la fortune et la verge des rois, le Moloch ou le demi-dieu de la gloire, le César de son pays, l'Annibal de l'Europe, sans avoir conservé dans sa chute leur dignité décente. Et cependant la vanité elle-même aurait pu lui indiquer une route plus sûre vers la gloire que celle qu'il choisit, en lui montrant dans les inutiles annales de l'histoire mille conquérants pour un seul sage. Tandis que la pacifique mémoire de Franklin monte vers le ciel, en calmant la foudre qu'il en avait arrachée, ou en faisant jaillir de la terre aussi électrisée la liberté et la paix, heureux apanage du sol qui s'enorgueillit d'avoir été son berceau[22]; tandis que Washington laisse un nom qui ne périra plus tant qu'il y aura dans l'air un écho pour le répéter; tandis que l'Espagnol lui-même, malgré sa soif de guerre et d'or, oublie Pizarre pour applaudir Bolivar; hélas! pourquoi faut-il que ce même Océan Atlantique, qui porta la liberté sur ses vagues amies, baigne la tombe d'un tyran, — le roi des rois, et néanmoins l'esclave des esclaves, qui brisa les fers de millions d'hommes pour renouer ces mêmes chaînes que son bras avait rompues, qui foula aux pieds les droits de l'Europe et les siens, pour osciller entre une prison et un trône?

VI.

Mais il n'en sera point ainsi : — l'étincelle a jailli! — voyez! l'Espagnol basané sent renaître son antique flamme;

cette vaillante énergie qui tint les Maures en échec pendant huit siècles de succès et de revers alternés a tout à coup reparu, — et où? sur cette terre vengeresse où le mot Espagne était naguère synonyme de celui de crime, où flotta la bannière de Cortez et de Pizarre; le *nouveau* monde a voulu justifier son nom. C'est le vieux souffle aspiré par de nouvelles poitrines, et ranimant les âmes dans la chair dégradée, le même qui repoussa les Perses du rivage où *était* la Grèce. — Non! elle est redevenue la Grèce. Une cause commune donne la même pensée à des myriades d'hommes, esclaves de l'Orient, ou ilotes de l'Occident; déroulé sur le sommet des Andes et de l'Athos, le même étendard flotte sur les deux hémisphères; l'Athénien a repris le glaive d'Harmodius [23]; le guerrier du Chili abjure la domination de son maître étranger; le Spartiate sent qu'il est redevenu Grec; la jeune liberté attache au front des Caciques les plumes de leur panache; le sanhédrin des despotes cernés sur l'un et l'autre rivage, s'éloigne vainement devant l'Atlantique mugissante; à travers le détroit de Calpé la marée redoutable s'avance, effleure légèrement la terre de France à demi asservie, inonde de ses flots le berceau de la vieille Espagne, et peu s'en faut qu'elle ne réunisse l'Ausonie à son vaste océan; repoussée de ce côté, mais non pour toujours, elle se précipite sur la mer Egée, se rappelant la journée de Salamine! — Là, là s'élèvent des vagues que ne peuvent apaiser les victoires des tyrans. Les Grecs laissés à leurs propres forces, perdus, abandonnés au jour de leur adversité par les chrétiens auxquels ils ont donné leur foi, leurs terres et leurs îles ravagées; les discordes et la trahison intérieure encouragées, les secours éludés, les délais prolongés, dans l'espoir de faire de la Grèce une proie plus facile [24]: — voilà l'histoire de ce peuple, à qui ses faux amis ont fait plus de mal que son ennemi acharné. Mais tant mieux; c'est à des Grecs seuls, et non à des barbares portant un masque de paix, que la Grèce doit demander sa liberté. Comment pourrait l'autocrate de l'esclavage

régner sur un peuple de serfs et affranchir les nations? Mieux vaut encore servir l'orgueilleux musulman que d'aller grossir la caravane pillarde du Cosaque; mieux vaut travailler pour des maîtres que d'attendre, esclave des esclaves, à la porte d'un Russe, — d'être classé par hordes, de former un capital humain, un troupeau, ne vivant que pour la servitude, répartis par milliers, et donnés en cadeau au premier courtisan favorisé du czar, pendant que le propriétaire immédiat ne goûte jamais le repos sans rêver aux déserts de la Sibérie; mieux vaut pour les Grecs succomber à leur désespoir, et conduire le chameau, que d'être mangés par l'ours.

VII.

Mais ce n'est pas seulement sur les antiques climats où la liberté est contemporaine du temps, ce n'est pas seulement sur cette terre des Incas, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, que s'est levée une nouvelle aurore : l'illustre et romantique Espagne rejette de nouveau de son sol l'envahisseur. Aujourd'hui ses campagnes ne servent plus de champ de bataille à la tribu romaine et à la horde punique : aujourd'hui le Vandale et le Visigoth, également abhorrés, ne souillent point ses plaines; et Pélage sur ses montagnes ne conduit point au combat ses belliqueux guerriers, beaux de mille ans de gloire. Cette semence a porté ses fruits, comme le Maure se le rappelle, en soupirant sur son rivage sombre. Longtemps les refrains du laboureur, les pages du poëte, ont consacré la mémoire des Abencerrages et des Zégris, de ces vainqueurs captifs et refoulés dans le royaume barbare d'où ils étaient venus. Mais ceux-là ont disparu; — leur culte, leur glaive, leur domination, ne sont plus; mais ils ont laissé après eux des ennemis plus anti-chrétiens encore qu'ils ne l'étaient eux-mêmes : le monarque bigot et le prêtre cruel, l'inquisition et ses bûchers, l'auto-da-fé sanglant, alimenté de combustible humain, sous les yeux du Moloch catholique, tranquillement cruel, jouissant avec un visage inexorable de cette horrible fête d'agonie! un souverain violent ou faible, et souvent l'un et l'autre à tour de

rôle; la fierté mettant son orgueil dans la paresse; le noble depuis longtemps dégénéré; l'hidalgo dégradé, et le paysan moins vil, mais plus avili; un royaume dépeuplé; une marine autrefois glorieuse oubliant le gouvernail; une armée vaillante désorganisée; la forge d'où sortait la lame de Tolède, maintenant oisive; l'or étranger refluant sur tous les rivages, excepté sur ceux du peuple qui l'acheta de son sang; une langue qui rivalisait avec celle de Rome et que les nations parlaient comme la leur, négligée ou oubliée : — telle était l'Espagne; mais telle elle n'est pas, et ne sera plus. Ces envahisseurs, sortis du sol natal, ont senti et sentent encore ce que peut le vieux courage castillan retrempé dans des âmes numantines. Debout! debout encore, tauréador intrépide! le taureau de Phalaris recommence à mugir: à cheval, hidalgo belliqueux! reprends ton vieux cri : — « Saint Jacques et ralliement à l'Espagne [25]! » Oui, faites-lui un rempart de vos poitrines armées, renouvelez la barrière qui arrêta Napoléon, la guerre exterminatrice, la plaine déserte, les rues n'ayant d'habitants que les cadavres, les sauvages sierras, avec leurs troupes plus sauvages encore de guérillas, toujours prêts à s'élancer sur leur proie, comme des vautours; les remparts de Saragosse au désespoir, jamais plus grande que dans sa chute; l'homme sentant grandir son courage, et la jeune fille, plus brave qu'une Amazone, brandissant son glaive; le couteau d'Aragon, l'acier de Tolède, la lance fameuse de la chevaleresque Castille, la carabine infaillible du Catalan, les cavaliers de l'Andalousie à l'avant-garde, la torche pour faire de Madrid un Moscou, et dans tous les cœurs la bravoure du Cid : — cela s'est vu, cela se verra, cela se voit. Avancez, Français, et venez conquérir, non l'Espagne, mais votre liberté!

VIII.

Mais, que vois-je? un congrès [26]! Quoi! ce nom sacré qui affranchit l'Atlantique? Pouvons-nous en espérer autant pour notre Europe usée? A ce nom, levez-vous comme l'ombre de Samuel aux monarchiques regards de Saül, pro-

phètes de la jeune liberté, évoqués des climats de Washington et de Bolivar; Henry, Démosthènes des forêts, dont les foudres firent trembler le Philippe des mers[27]; et toi, ombre énergique de Franklin, revêtue de ces éclairs que désarma ta main; et toi, Washington, le dompteur des tyrans! levez-vous, et faites-nous rougir de nos vieilles chaînes, ou les briser. Mais *qui* compose ce sénat de privilégiés, destiné à affranchir les masses? *Qui* renouvelle ce nom consacré, appliqué jusqu'à ce jour à des conseils ayant pour objet le bonheur du genre humain? Qui sont ceux qui s'assemblent à ce saint appel? La Sainte-Alliance, qui prétend que trois sont tout! trinité terrestre, imitant celle du ciel, comme le singe contrefait l'homme. Pieuse unité! ayant un but unique, — celui de faire de trois imbéciles un Napoléon. Comment donc! mais les dieux de l'Égypte étaient rationnels, comparés à ceux-ci; leurs chiens et leurs bœufs savaient se mettre à leur place, et, tranquilles dans leur chenil ou leur étable, ne s'inquétaient de rien, pourvu qu'ils fussent bien nourris; mais ceux-ci, plus affamés, veulent quelque chose de plus encore; il leur faut le pouvoir d'aboyer et de mordre, de jouer des cornes et d'éventrer. Oh! combien étaient plus heureuses que nous les grenouilles d'Esope! car nos soliveaux, à nous, sont animés; balançant sur les peuples leur lourde malveillance, ils les écrasent sous leurs coups stupides; et tous ont sottement à cœur de laisser peu de chose à faire à la grue révolutionnaire.

IX.

Trois fois heureuse Vérone! depuis que l'impériale trinité fait luire sur toi sa sainte présence, fière d'un tel honneur, tu oublies, dans ton ingratitude, la tombe vantée de « tous les Capulets »[28]; même tes Scaliger, — car qu'était « Chien le grand, » ce « *Can grande* » dont je me hasarde à traduire le nom[29], comparé à ces roquets sublimes? tu oublies aussi ton poëte Catulle, dont les vieux lauriers font place à des lauriers nouveaux[30]; ton amphithéâtre, où s'assirent les Romains; Dante protégé par tes remparts, et ton

heureux vieillard pour qui le monde ne s'étendait pas au-delà de tes murs, et qui ne connaissait pas le pays où il vivait [31] : que ne peuvent les hôtes royaux que renferme aujourd'hui leur enceinte lui ressembler sous ce rapport et n'en jamais sortir ! Oui ! jetez des cris ! faites des inscriptions ! élevez des monuments de honte pour dire à l'oppression que le monde est soumis ! Encombrez le théâtre dans votre loyale rage ; la comédie n'est pas sur la scène ; le spectacle est riche en rubans et en étoiles : tu peux le contempler à travers les barreaux de ton cachot ; bats des mains, on te le permet, bonne Italie, car c'est une liberté qu'on accorde à tes mains enchaînées !

X.

Spectacle resplendissant ! voyez le czar petit-maître [32], l'autocrate de la valse et de la guerre, convoitant les applaudissements comme il convoite un royaume, et aussi propre à papillonner qu'à gouverner ; Adonis calmouck, ayant de l'esprit comme un Cosaque, et des inspirations généreuses, quand la gelée ne vient pas les durcir, un moment à demi dilatées par un dégel libéral, mais glacées de nouveau à la première matinée froide ; accordant tout à la vraie liberté, sauf de rendre les nations libres. Comme le dandy impérial parle avec onction de la paix ! si les Grecs voulaient seulement être ses esclaves, avec quel empressement il affranchirait la Grèce ! avec quelle générosité il rendit aux Polonais leur diète, puis ordonna à la turbulente Pologne de se tenir tranquille ! avec quelle bonté il daignerait envoyer la douce Ukraine et ses aimables Cosaques faire la leçon à l'Espagne ! comme il montrerait volontiers dans la fière Madrid sa charmante et royale personne, trop longtemps cachée aux regards du Midi ! Si, pour obtenir cette faveur, il faut avoir les Russes pour amis ou pour ennemis, chacun sait qu'à ce prix elle n'est pas trop chèrement payée. Poursuis, homonyme de l'illustre fils de Philippe ; ton Aristote La Harpe t'appelle ; ce que fut autrefois la Scythie pour le conquérant macédonien, puissent l'être

pour toi et tes Scythes les rivages de l'Ibérie! Cependant, ô ci-devant jeune homme! n'oublie pas le destin de ton prédécesseur sur les rives du Pruth : si jamais tu te trouves en semblable péril, tu as pour venir à ton aide plus d'une vieille femme, mais point de Catherine[33]. L'Espagne aussi a des rocs, des rivières et des défilés; — l'ours peut tomber dans les rets du lion. Les plaines de Xérès et leur chaud soleil sont fatals aux Goths; penses-tu qu'un peuple vainqueur de Napoléon fléchira devant toi? Crois-moi, regagne tes déserts, fais de tes épées des socs de charrue, rase et décrasse tes hordes de Baskirs, délivre tes États de l'esclavage et du knout, plutôt que d'entrer imprudemment dans une voie funeste, et d'infester de tes sales légions des pays dont le ciel et les lois sont purs. L'Espagne n'a pas besoin d'engrais : elle a un sol fertile, mais elle ne nourrit pas d'ennemis; et puis il n'y a pas longtemps que ses vautours se sont amplement rassasiés; voudrais-tu leur fournir une nouvelle proie? Hélas! ton rôle sera celui de pourvoyeur, et non de conquérant. Je suis Diogène, dussent les Huns et les Russes se tenir devant mon soleil et celui de tant de millions d'hommes; mais si je n'étais pas Diogène, j'aimerais mieux être un ver rampant qu'un *pareil* Alexandre! Soit esclave qui voudra, le cynique sera libre; les parois de son tonneau sont plus solides que les murs de Sinope; il continuera à porter sa lanterne au visage des rois, pour chercher parmi eux un « honnête homme. »

XI.

Et que fait la Gaule, cette prolifique patrie du *nec plus ultrà* des ultras et de leur bande mercenaire? Que fait-elle avec ses chambres bruyantes, et leur tribune que doit escalader l'orateur avant de trouver la parole? A peine l'a-t-il trouvée, qu'un « vous mentez » répond à ses dires! Notre chambre des communes daigne parfois entendre; un sénat gaulois a plus de langue que d'oreille; Constant lui-même, leur unique maître dans la science parlementaire, doit combattre demain pour justifier son discours de la veille. Mais

cela coûte peu à de véritables Francs, qui aiment mieux se battre qu'écouter, fût-ce même leur père. Qu'est-ce que l'obligation de présenter sa poitrine à une balle, comparée au supplice d'écouter longtemps sans interrompre ? Il est vrai que cette habitude ne régnait pas dans l'ancienne Rome. alors que Tullius lançait les foudres de sa voix ; mais Démosthènes l'a sanctionnée en disant que l'éloquence c'était « l'action, l'action ! »

XII.

Mais où est le monarque ? A-t-il dîné, ou gémit-il encore sous le poids douloureux de l'indigestion ? Les pâtés révolutionnaires ont-ils levé l'étendard de la révolte, et changé en prison les royales entrailles ? Des mouvements alarmants ont-ils agité les troupes, ou bien aucun *mouvement* n'a-t-il suivi des soupes perfides ? Des cuisiniers carbonari n'ont-ils pas suffisamment carbonnadé chaque service ? ou les prescriptions cruelles de la Faculté ont-elles interdit la réplétion ? Ah ! je vois à ton air d'abattement que toute la trahison de la France réside dans ses cuisiniers ! Excellent et classique Louis, dis-moi, trouves-tu que ce soit une chose bien désirable que d'être « le Désiré ? » C'était bien la peine de quitter ta calme et verdoyante retraite d'Hartwell[24], ta table d'Apicius et tes odes d'Horace, pour gouverner un peuple qui ne veut pas se laisser gouverner, et qui aime mieux être fustigé que sermonné ! Ah ! ton caractère et tes goûts n'étaient pas faits pour un trône ; tu es beaucoup mieux placé à table, doux épicurien, destiné tout au plus à faire un hôte bienveillant ou un bon convive, aimant à causer littérature, sachant par cœur une moitié de l'*Art poétique*, et l'*Art du Gourmand* tout entier ; homme instruit en tout temps, parfois homme d'esprit, et bon quand la digestion le permet ; — mais impropre à gouverner des pays libres ou esclaves, la goutte était pour toi un martyre suffisant.

XIII.

Terminerai-je sans rien dire de la noble Albion, sans lui

payer le tribut de louanges que lui doit tout franc Breton? « Les arts, — les armes, — et Georges, — et la gloire, — et les îles, — et l'heureuse Angleterre, — la richesse, — et le sourire de la liberté, — nos côtes et leurs blancs rochers qui ont tenu l'invasion en respect, — les sujets satisfaits, tous à l'épreuve de l'impôt, — le fier Wellington avec son bec d'aigle recourbé, ce nez, ce crochet auquel est suspendu l'univers, — et Waterloo, — et le commerce, — et — (chut! pas un mot encore sur les impôts et la dette!) — et le jamais (assez) regretté Castlereagh, dont le canif a l'autre jour coupé le cou à une oie, — et « les pilotes qui ont maîtrisé la tempête[35]! » — (mais gardons-nous, même pour rimer, de nommer la réforme)[36], ce sont là les sujets qu'on a si souvent chantés jusqu'à ce jour : je pense qu'il est inutile de les chanter encore; vous les trouverez partout, dans tant de volumes, qu'il n'est pas du tout nécessaire que vous les trouviez ici. Peut-être cependant y aurait-il moyen d'en rencontrer qui s'accordent avec la rime, et, chose plus étrange, avec la raison. C'est ce que rend possible ton génie, ô Canning! toi qui, élevé pour faire un homme d'État, étais né homme d'esprit; toi qui jamais dans cette chambre ennuyeuse ne pus ravaler à une prose décolorée ta poétique flamme; notre dernier, notre meilleur, notre seul orateur, je puis, moi aussi, te louer; — les torys n'en font pas davantage; que dis-je? ils n'en font pas autant; — ils te haïssent, Canning, parce que ton génie leur impose plus encore qu'il ne les sert. Les limiers se rassembleront à la voix du chasseur, et partout où il ira, la meute docile le suivra; mais ne prends pas pour de l'affection leurs aboyantes clameurs; c'est une menace pour le gibier, non un tribut qu'ils t'adressent; beaucoup moins fidèles que les chiens à quatre pattes, une piste douteuse ferait rétrograder ces bipèdes. Les arçons de ta selle ne sont pas encore complétement affermis, et le royal étalon n'a pas le pied très-sûr[37]; le vieux cheval blanc est revêche; il bronche quelquefois, il se cabre, et l'illustre monture se vautre dans la

boue avec son cavalier. Mais pourquoi s'en étonner? l'animal chasse de race.

XIV.

Hélas! la propriété territoriale! quelle langue, quelle plume déplorera le sort de nos gentilshommes *sans campagne*[28]? les derniers à imposer silence au cri de guerre, les premiers à faire de la paix une maladie. Pourquoi étaient nés ces patriotes campagnards? Pour chasser, voter, et élever le prix des céréales? Mais il faut que le blé baisse, comme toutes les choses mortelles, les rois, les conquérants, et les prix plus que tout le reste. Vous faudra-t-il donc tomber à chaque épi de blé qui tombe? Pourquoi avez-vous troublé le règne de Bonaparte? Il était votre grand Triptolême; ses vices ne détruisaient que des royaumes, et maintenaient vos prix à la grande satisfaction de tous nos lords; il pratiquait en grain l'alchimie agraire, la hausse des *fermages*. Pourquoi faut-il que le tyran ait échoué contre les Tartares, et réduit le blé à des prix aussi bas! Pourquoi l'avez-vous enchaîné sur son île solitaire? Cet homme vous était beaucoup plus utile sur le trône. Il est vrai qu'il prodiguait sans mesure le sang et l'or; mais qu'importe? la Gaule en portera le blâme; mais le pain était cher, le fermier payait régulièrement, et au jour des adjudications, l'acre de terre se louait bien. Mais où est maintenant la bonne *ale* bue à la quittance finale? où est le tenancier fier de sa bourse bien garnie, et connu pour n'être jamais en arrière? la ferme qui ne manquait jamais de fermier? le marais transformé en terre productive? l'espoir appelant de ses vœux impatients l'expiration du bail, le doublement du fermage? Quel fléau que la paix! En vain des prix sont adjugés pour exciter l'émulation du laboureur, en vain les communes votent leur bill patriotique; l'*intérêt de la terre*[29] (vous comprendriez mieux si je disais l'*intérêt en terre*), — l'intérêt égoïste de la terre gémit sur toute l'étendue du territoire, épouvanté qu'il est que l'abondance ne vienne à gagner le pauvre. Remontez donc, ô fermages! haussez

vos prix, sans quoi le ministère perdra ses votes; et le patriotisme, dont la délicatesse est si susceptible, fera descendre ses pains aux prix du cours; car, hélas! « les pains et les poissons, » si inépuisables naguère, ont disparu; — le four est clos, l'Océan à sec, et il ne reste de tous les millions dépensés que la nécessité d'être modéré et content. Ceux qui ne le sont pas *ont eu* leur tour, — et chacun a le sien dans l'urne impartiale de la Fortune; maintenant, qu'ils trouvent leur récompense dans leur propre vertu, et prennent leur part des bienfaits qu'eux-mêmes ont préparés. Voyez la foule de ces Cincinnatus sans gloire, fermiers de la guerre, dictateurs de la ferme; *leur* soc de charrue, c'était le glaive manié par des mains mercenaires; *leurs* champs étaient engraissés par le sang versé sur d'autres plages; tranquilles dans leurs granges, ces laboureurs sabins envoyaient combattre leurs frères, — pourquoi? pour les fermages! Chaque année ils votaient libéralement notre sang, nos sueurs, des millions arrosés de larmes, — pourquoi? pour les fermages! Ils hurlaient, dînaient, buvaient, juraient de mourir pour l'Angleterre; — pourquoi donc vivre? — pour leurs fermages! La paix a fait des mécontents de tous ces patriotes de la hausse; la guerre, c'était pour eux les fermages! Comment concilier tous les millions dépensés en pure perte avec leur amour de la patrie? en les conciliant avec leurs fermages! Et ne rendront-ils pas aux prêteurs les trésors qu'ils ont avancés? Non : que tout périsse, — pourvu que les fermages haussent. Pour eux, bonheur, malheur, santé, richesse, joie, douleur, existence, but, religion, — les fermages! les fermages! les fermages! Tu vendis ton droit d'aînesse, Esaü, pour un plat de lentilles; tu aurais dû obtenir davantage, ou manger moins; maintenant que tu as avalé ton potage, les réclamations sont inutiles : Israël prétend que le marché est valable. Tel a été, propriétaires, votre appétit pour la guerre; et maintenant que vous vous êtes gorgés de sang, vous criez pour une égratignure! Eh quoi! voudraient-ils étendre jusqu'aux

écus leur tremblement de terre? quand la propriété foncière s'écroule, entraîner le papier solide dans sa chute? pourvu que les fermages haussent, laisser périr la banque et la nation, et fonder à la bourse un hospice des enfants trouvés? Voyez-vous, au milieu des angoisses de la religion, notre mère l'Église pleurer, Niobé nouvelle, sur les dîmes, ses enfants? les prélats s'en vont — où sont allés les saints, et les pluralités [40] orgueilleuses sont réduites à l'unité. L'Église, l'Etat, les factions, luttent dans l'ombre, ballottés par le déluge dans leur arche commune. Dépouillée de ses évêques, de ses banques et de ses dividendes, une autre Babel s'élève, — mais l'Angleterre finit. Et pourquoi? pour satisfaire d'égoïstes besoins, et soutenir la tanpinière de ces fourmis agraires. « Va voir les fourmis, paresseux, et prends exemple sur elles; » admire leur patience dans tous les sacrifices, jusqu'au jour où une leçon a été donnée à leur orgueil, où ils ont recueilli le prix des impôts et de l'homicide; admire leur justice, qui voudrait refuser le paiement de la dette nationale; — et *qui l'a élevée si haut, cette dette?*

XV.

Tournons maintenant notre voile vers ces rocs dangereux, ces nouvelles Simplegades, — les fonds publics, où Midas pourrait voir encore son désir satisfait en papier réel ou en or imaginaire. Ce magique palais d'Alcine étale plus de richesses que l'Angleterre n'en aurait à perdre si tous ses atomes étaient de l'or pur, et tous ses cailloux venus du Pactole. Là joue la Fortune, pendant que la rumeur publique tient les dés, et que le monde tremble d'apprendre la faillite d'un agent de change. Comme elle est riche l'Angleterre! Non pas, à la vérité, en mines, en paix, en abondance, en blé, ou en huiles, ou en vins; ce n'est pas une terre de Chanaan, pleine de lait et de miel; elle n'a pas non plus force argent comptant (si ce n'est en monnaie de papier); mais, n'hésitons pas à le reconnaître, jamais pays chrétien fut-il aussi riche en Juifs? Ils se laissaient arracher

les dents par le bon roi Jean, et maintenant, ô rois! ils ont la bonté de vous arracher les vôtres; ils contrôlent toutes choses, tous les gouvernements, tous les souverains, et font circuler un emprunt « de l'Indus au pôle. » Les trois frères, le banquier, — l'agent de change, — le baron[41], volent au secours de ces royaux banqueroutiers dans leur détresse. Et ils ne s'en tiennent pas là; Colombie voit de nouvelles spéculations suivre chacun de ses succès, et le philanthrope Israël daigne tirer de l'Espagne épuisée l'intérêt de ses capitaux. Sans la postérité d'Abraham la Russie ne peut marcher. C'est l'or, et non le fer, qui élève l'arc triomphal du conquérant. Deux Juifs, deux rejetons du peuple choisi, peuvent par tout pays trouver la terre promise : — deux Juifs maintiennent les Romains sous le joug, et viennent en aide au Hun maudit, plus brutal que ne l'étaient ses ancêtres; deux Juifs, — qui ne sont pas des Samaritains, — gouvernent le monde avec tout l'esprit de leur secte. Que leur importe le bonheur de la terre? un congrès forme leur « nouvelle Jérusalem, » où ils sont alléchés par des baronnies et des décorations. — O saint Abraham! que dis-tu quand tu vois tes sectateurs se mêler à ces pourceaux couronnés, qui ne crachent point sur leur « casaque juive, » mais les honorent comme faisant partie du cortége? — (O pape! qu'est devenu ton orteil mis en oubli? ne saurais-tu en administrer un coup à Judas? a-t il donc cessé de « regimber contre l'aiguillon? ») O Abraham! vois-les de nouveau sur le rivage de Shylock[42], coupant leur « livre de chair » sur le cœur des nations.

XVI.

Il présente un spectacle étrange, ce congrès destiné à réunir toutes les incohérences, toutes les disparates. Je ne parle pas des souverains; — ils se ressemblent tous, comme les pièces frappées à la Monnaie : mais ceux qui font jouer les marionnettes, et dont la main tire les fils, sont plus diversifiés que leurs lourds souverains. Juifs, auteurs, généraux, charlatans, se liguent aux yeux de l'Europe, émer-

veillée de leurs vastes projets. Là cajole Metternich, le premier parasite du pouvoir ; là Wellington oublie ses combats ; là Chateaubriand compose un nouveau poëme des *Martyrs* [43] ; là des Grecs subtils [44] intriguent pour le compte de stupides Tartares ; là Montmorenci, l'ennemi juré des chartes [45], devient tout à coup un diplomate de grand éclat, et fournit des articles au *Journal des « Débats »* : selon lui, la guerre est sûre, — moins sûre cependant que sa démission insérée au *Moniteur*. Comment le cabinet dont il faisait partie a-t-il pu commettre une pareille bévue ? La paix vaut-elle un ministre ultra ? il tombe, peut-être pour se relever « presque aussi vite qu'il a conquis l'Espagne [46]. »

XVII.

Mais en voilà assez sur ce sujet. — Un spectacle plus douloureux appelle le regard de la muse, qui ne peut le voir sans détourner les yeux. La fille d'un empereur, l'épouse d'un empereur, l'impériale victime — sacrifiée à l'orgueil, la mère de cet enfant, espoir d'un héros, du jeune Astyanax de la moderne Troie [47], l'ombre encore pâle de la plus haute reine que la terre ait jamais vue ou verra jamais, voltige parmi les fantômes du jour, objet de pitié, débris du naufrage de la puissance. O mystification cruelle ! L'Autriche ne pouvait-elle épargner sa fille ? Que faisait là la veuve de France ? Sa place était aux bords des vagues de Sainte-Hélène, son trône dans la tombe de Napoléon. Mais non, — elle veut régner encore en miniature, escortée de son formidable chambellan, de cet Argus belliqueux, dont les yeux, qui ne s'élèvent pas au nombre de cent, doivent la suivre au milieu de ces misérables pompes [48]. Si elle ne partage plus, si elle partagea en vain un pouvoir qui, surpassant celui de Charlemagne, s'étendait de Moscou aux mers du Midi, elle gouverne encore le pastoral empire du fromage, où Parme voit le voyageur accourir pour noter les costumes de sa cour pygmée. Mais elle s'avance ! et pendant que les nations la regardent et s'affligent, — Vérone la voit dépouillée de tous ses rayons avant que

les cendres de son époux aient eu le temps de se refroidir dans leur terre inhospitalière (si toutefois ces cendres redoutables peuvent jamais se refroidir; — mais non, elles se ranimeront et briseront leur cercueil); elle vient, — l'Andromaque! (non celle de Racine ou d'Homère), voyez! elle s'appuie sur le bras de Pyrrhus! Oui, le bras où fume encore le sang de Waterloo, qui brisa le sceptre de son époux, ce bras est offert et accepté! Une esclave ferait-elle plus, ou moins? — Et *lui* dans sa tombe récente! Ses yeux, son visage, ne trahissent aucune lutte intérieure, et l'*ex*-impératrice est devenue *ex*-épouse! Voilà donc la puissance des affections et des devoirs sur le cœur des rois! Pourquoi ménageraient-ils les sentiments des hommes, quand ils font si bon marché des leurs?

XVIII.

Mais, fatigué de folies étrangères, je reviens à mon pays natal, et me contente d'esquisser ce groupe. — Le tableau viendra plus tard. Ma muse allait pleurer, mais avant que la première larme fût versée, elle aperçut sir William Curtis en jupon écossais, entouré des chefs de tous les clans highlandais, qui venaient saluer leur frère Vich Ian alderman! Le Guildhalle[49] était devenu gaëlique et retentissait d'acclamations en langue herse, pendant que tout le conseil communal s'écriait : « Claymore! » En voyant les tartans de l'orgueilleux Albyn ceindre comme un baudrier la taille grossière d'un Celte de la Cité[50], ma muse éclata d'un rire si immodéré, que je m'éveillai, — et, par ma foi! ce n'était pas un rêve!

Lecteur, arrêtons-nous ici : — s'il n'y a pas de mal dans ce premier « *carmen*, » — peut-être en auras-tu un second.

NOTES.

[1] Ce poëme fut écrit par lord Byron à Gênes, dans le commencement de l'année 1823, et publié à Londres par John Hunt. Son authenticité a été beaucoup contestée dans le temps.

[2] Chant séculaire et année non admirable. *N. du Trad.*

3 Inégal adversaire, il combattit Achille. Dans le texte, le mot *congressus* est souligné, par allusion au congrès de la Sainte-Alliance, dont il est parlé dans ce poëme. En donnant cette signification au mot *congressus*, le poëte a voulu faire entendre par un calembour que le congrès des rois est un adversaire inégal contre l'Achille populaire. *N. du Trad.*

4 Ceci répond à notre locution *cartes sur table*. J'ai préféré ce sens à celui que d'autres traducteurs ont donné à ce passage. *N. du Trad.*

5 M. Fox avait coutume de dire : — « Je ne manque jamais *de mots*, mais Pitt ne manque jamais *du mot*. » — Cette anecdote se trouve dans tous les mémoires du temps.

6 Le tombeau de Fox, dans l'abbaye de Westminster, est à huit pouces de celui de Pitt.

7 Un sarcophage de breccia, que l'on supposait contenir les cendres d'Alexandre, tomba entre les mains de l'armée anglaise à la suite de la capitulation d'Alexandrie, en février 1802. George III le donna au Musée britannique.

8 « Sésostris, dit Diodore, se faisait traîner dans un char par huit rois qu'il avait vaincus. »

« Sésostris frappa ma vue : il était assis sur un char élevé que traînaient des esclaves couronnés harnachés d'or; sa main tenait un arc et un javelot; ses membres gigantesques étaient recouverts d'écailles d'or. » (Pope, *le Temple de la Gloire.*)

9 Sainte-Hélène.

10 M. Barry O'Meara.

11 Le comte Bathurst.

12 Le buste de son fils.

13 Sir Hudson Lowe.

14 Voyez l'intéressante relation de la visite que fit le capitaine Basile Hall à Sainte-Hélène, dans son voyage à Loo-choo.

15 O'Meara, chirurgien de Napoléon à Sainte-Hélène, et, sur le conseil de l'amirauté, destitué à cause d'une dénonciation par lui faite contre sir Hudson Lowe.

16 Bonaparte mourut le 5 mai 1821.

17 Ce n'est pas de la colonne de la place Vendôme, mais de celle de Boulogne, que veut sans doute parler l'auteur. *N. du Trad.*

18 Jean Ziska, célèbre chef de hussites. On rapporte qu'en mourant il ordonna qu'on employât sa peau à recouvrir un tambour. Les Bohémiens conservent pour lui une vénération superstitieuse.

19 Gustave-Adolphe mourut à la grande bataille de Lutzen, en novembre 1632.

20 L'île d'Elbe.

21 Je renvoie le lecteur aux paroles de Prométhée, dans Eschyle,

lorsqu'il est abandonné par ses serviteurs, un peu avant l'arrivée du chœur des nymphes de la mer.

[22] Allusion au célèbre vers de Franklin :

> Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

[23] Le fameux hymne attribué à Callistrate : « Je porterai mon épée couverte de branches de myrte comme le brave Harmodius et son compatriote Aristogiton, qui rétablirent le gouvernement en tuant le tyran et en mettant fin à l'oppression. »

[24] L'on trouvera des détails authentiques sur les intrigues des Russes dans la Grèce dans l'*Histoire de la Révolution grecque*, par Gordon.

[25] *Santiago y serra Espana!* Le vieux cri de guerre espagnol.

[26] Le congrès des souverains de Russie, d'Autriche, de Prusse, qui se rassembla à Vérone dans l'automne de 1822.

[27] Henry Patrick, de Virginie, membre du congrès américain, mourut en juin 1797. Lord Byron fait allusion à son fameux discours de 1765, dans lequel il s'écria : — « César eut son Brutus, Charles Ier son Cromwell, et Georges III..... » — Ici il fut interrompu par des cris de *trahison! trahison!* mais il acheva froidement : « Georges III doit profiter de leur exemple. »

[28] J'ai visité Vérone ; l'amphithéâtre est admirable; il surpasse même ceux de la Grèce. Quant à l'authenticité de l'histoire de Juliette, les habitants semblent y tenir beaucoup ; ils donnent la date 1303 et montrent sa tombe : c'est un sarcophage uni, ouvert et en partie dégradé ; il est situé dans un jardin en friche et solitaire, qui était autrefois un cimetière. Cette position me frappa comme étant conforme à la légende, et triste comme leur amour. J'ai rapporté quelques morceaux de granit pour donner à ma fille et à mes nièces. Les monuments gothiques des Scaliger me plaisent, à moi, pauvre virtuoso. *B.* 1816.

[29] Cane I della Scala, surnommé le Grand, mourut en 1329. Il fut le protecteur du Dante, qui le chanta sous le titre du grand Lombard.

[30] Vérone est remarquable comme ayant été le berceau de plusieurs grands hommes.

> Per cui la fama in te chiara risuona
> Egregia, eccelsa, alma Verona.

[31] Le fameux vieillard de Vérone de Claudien, *qui sub urbium nunquam egressus est.*

[32] L'empereur Alexandre, qui mourut en 1825.

[33] L'habileté de Catherine délivra Pierre, surnommé le Grand par politesse, lorsqu'il était entouré par les musulmans sur les bords du Pruth.

[34] Hartwell, dans le comté de Buckingham, résidence de Louis XVIII pendant les dernières années de l'émigration.

[35] « Le pilote qui maîtrisa la tempête. » C'est le refrain d'une chanson en l'honneur de Pitt, par Canning.

36 Dans le texte, le vers précédent se termine par *storm*, tempête, qui rime effectivement avec *reform*. *N. du Tr.*

37 A la suite du suicide de lord Londonderry, arrivé en août 1822, M. Canning, qui se préparait à partir pour l'Inde comme gouverneur général, fut nommé secrétaire d'état aux affaires étrangères, au grand déplaisir de Georges IV et des tories du cabinet. Il vécut pour vérifier quelques-unes des prédictions du poëte, abandonner la politique *étrangère* de son prédécesseur, renverser le parti tory par une coalition avec les wighs, et préparer les voies à la réforme parlementaire.

38 Jeu de mots sur le terme *country gentleman*, gentilhomme de campagne, propriétaire terrier. *N. du Tr.*

39 C'est-à-dire l'intérêt agricole. Il y a dans le texte un jeu de mots que nous avons voulu conserver dans la traduction. La propriété foncière, en Angleterre, étant réunie dans un petit nombre de mains riches et puissantes, l'intérêt agricole, largement représenté dans la législature, est presque toujours prépondérant. *N. du Tr.*

40 Cumuls ecclésiastiques. *N. du Tr.*

41 Le chef de l'illustre maison de Montmorenci était désigné sous le titre de premier baron chrétien, un de ses ancêtres passant pour avoir été le premier noble qui se fût converti en France au christianisme. Lord Byron fait probablement allusion à cette plaisanterie de M. de Talleyrand, qui, rencontrant M. de Montmorenci dans le même salon que M. Rotschild, quelque temps après que celui-ci eut été anobli par l'empereur d'Autriche, demanda, dit-on, « la permission de présenter le premier baron juif au premier baron chrétien. »

42 Venise.

43 M. Chateaubriand, en qui le ministre n'a point fait oublier l'auteur, reçut un singulier compliment d'un souverain littéraire : — Ah ! M. C., seriez-vous parent de ce Châteaubriand qui a écrit quelque chose ? » On dit que l'auteur d'*Atala* se repentit un moment de sa *légitimité*.

44 Le comte Capo d'Istria, depuis président de la Grèce. Il fut assassiné en septembre 1831 par le frère et le fils d'un chef maïnote qu'il avait emprisonné.

45 Le duc de Montmorenci-Laval.

46 Allusion aux vers de Pope sur lord Peterborough : « Celui dont les canons percèrent les rangs ibériens forme aujourd'hui mes quinconces, taille mes vignes, ou dompte la plaine indocile presque aussi vite qu'il a conquis l'Espagne. »

47 Napoléon-François-Charles-Joseph, duc de Reichstadt, mourut dans le palais de Schœnbrunn, le 22 juillet 1832, au moment où il atteignit sa vingt-unième année.

48 Le comte Neipperg, chambellan et second mari de Marie-Louise, n'avait qu'un œil.

49 Maison communale. *N. du Tr.*

50 Georges IV, dit-on, se montra mécontent en entrant dans sa chambre d'Holyrood, habillé du tartan des Stuarts, de voir une personne exactement habillée de même : c'était sir William Curtis. Le chevalier avait le costume complet, jusqu'au couteau dans la jarretière. Il demanda au roi comment il le trouvait : — « Fort bien, » répliqua sa majesté ; « il ne vous manque qu'une cuiller dans vos grègues. » Le mangeur de soupe à la tortue s'est fait graver avec son habillement celtique.

L'ILE[1],

OU

CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.

AVERTISSEMENT.

Les principaux événements qui forment la base de ce poëme sont tirés en partie du récit de la révolte du vaisseau *la Bounty* dans les mers du Sud, en 1789, par le lieutenant Bligh, en partie de la relation des îles Tonga par Mariner.

Gênes, 1823.



CHANT PREMIER.

I.

L'heure de quart du matin était arrivée; le vaisseau continuait sa marche et poursuivait avec grâce sa route liquide; au milieu des vagues jaillissantes la proue majestueuse creusait un rapide sillon. En face, le monde des eaux se déroulait à perte de vue; derrière, étaient semés les flots de la mer du Sud. La nuit paisible, commençant à replier ses ombres et à se diaprer de lumière, était arrivée à ce moment qui sépare les ténèbres de l'aurore; les dauphins, sentant l'approche du jour, s'élevaient à la surface, comme empressés de recevoir ses premiers rayons; les étoiles voyaient leur clarté pâlir devant des clartés plus vives, et cessaient de baisser vers l'Océan leurs brillantes paupières; la voile, naguère obscurcie, reprenait sa blancheur, et une brise rafraîchissante soufflait sur les flots. Déjà l'Océan pourpré annonce la venue du soleil; mais avant qu'il paraisse, quelque chose va se passer.

II.

Le chef vaillant dort dans sa cabine, plein de confiance dans ceux qui veillent; ses songes lui retracent le rivage

aimé de la vieille Angleterre, ses fatigues récompensées, ses périls terminés; son nom a pris place sur la liste glorieuse de ceux qui ont été à la découverte du pôle qu'entourent les tempêtes. Le plus pénible est passé, et tout semble lui répondre du reste [2]; pourquoi donc son sommeil ne serait-il pas paisible? Hélas! son tillac est foulé par des pieds indociles, et des mains audacieuses veulent s'emparer du commandement; ce sont de jeunes cœurs soupirant après l'une de ces îles qu'un beau soleil éclaire, où l'âme se réchauffe au sourire de l'été et de la femme; ce sont des hommes sans patrie, qui, après une trop longue absence, n'ont point retrouvé le toit natal, ou l'ont trouvé changé; hommes à demi civilisés, qui préfèrent une vie sauvage, douce et tendre, à la vague incertaine. Les fruits spontanés que la nature prodigue sans culture, les bois qui n'ont de sentiers que ceux que trace le caprice, les champs où l'abondance prodigue ses dons à tous indistinctement, la terre possédée en commun, n'appartenant à personne; ce désir, que les siècles n'ont pu étouffer dans l'homme, de n'avoir de maître que sa volonté [3]; la terre, dont les trésors invendus sont à sa surface, et n'ayant d'or que ses produits et les rayons du soleil; la liberté, qui dans chaque grotte trouve une demeure; ce jardin universel où tous peuvent se promener, où la nature avoue une nation pour sa fille; et se complaît au spectacle de sa sauvage félicité; nation heureuse, ayant pour toute richesse des coquillages et des fruits, pour marine des canots qui n'ont jamais perdu le rivage de vue, pour plaisirs la vague écumeuse et la chasse, et pour qui le spectacle le plus étrange c'est un visage européen : voilà les objets, voilà le pays que ces étrangers brûlent de revoir; cette vue leur coûtera cher.

III.

Brave Bligh, éveille-toi! l'ennemi est à ta porte! Eveille-toi! éveille-toi! Hélas! il est trop tard! les mutins ont fièrement pris place à la porte de ta chambre, et ont pro-

clamé le règne de la fureur et de la crainte. Tes membres sont garrottés ; la baïonnette est appuyée sur ta poitrine : ceux qui tremblaient naguère à ta voix te déclarent leur prisonnier, et te traînent sur le tillac, où désormais à ton commandement ne manœuvrera plus le gouvernail, ne s'enflera plus la voile. Le sauvage instinct qui cherche à étouffer sous des manifestations de colère la voix du devoir audacieusement violé, éclate autour de toi, aux regards surpris de ceux qui redoutent encore le chef qu'ils sacrifient ; car l'homme ne peut jamais faire totalement taire sa conscience, à moins d'épuiser la coupe enivrante de la passion.

IV.

En vain, sans te laisser imposer silence par l'aspect de la mort, ta voix, au péril de ta vie, fait un appel à ceux qui sont restés fidèles : ils ne viennent pas ; ils sont en petit nombre, et, comprimés par la terreur, ils sont forcés d'approuver ce que des cœurs plus farouches applaudissent. En vain tu leur demandes les motifs de leur conduite ; ils ne répondent que par un jurement et la menace d'un traitement plus rigoureux. On fait luire à tes yeux la lance éblouissante, on approche de ta gorge la pointe de la baïonnette. Les mousquets sont dirigés contre ta poitrine par des mains qui ne craindront pas d'achever leur crime. Tu les défies de consommer leur forfait, en t'écriant : « Feu ! » Mais ceux sur qui la pitié n'a rien pu sont capables encore d'admiration ; un reste de leur ancien respect a survécu à la loi du devoir qu'ils ont brisée. Ils ne veulent point tremper leurs armes dans le sang, mais t'abandonnent à la miséricorde des flots [4] !

V.

« Lancez la chaloupe ! » s'écrie alors leur chef ; et qui osera répondre « Non » à la révolte dans ce premier moment d'effervescence, dans les saturnales de sa puissance inespérée ? La chaloupe est descendue avec toute la promptitude de la haine, et bientôt, ô Bligh ! il n'y aura

plus entre la mort et toi que sa planche fragile; elle ne contient d'autres provisions que ce qu'il en faut pour promettre ce trépas que leurs mains te refusent; tout juste assez d'eau et de pain pour prolonger pendant quelques jours l'agonie des mourants. Néanmoins, quelques cordages, un peu de toile, du fil à voile, véritables trésors pour l'homme exilé sur les solitudes de l'Océan, sont ajoutés ensuite, à la sollicitation pressante de ceux qui ne voient pour eux d'autre espoir que l'air et la mer; on y joint encore l'intelligente boussole, cette vassale tremblante du pôle, cette âme de la navigation [5].

VI.

Alors, le chef qui s'est élu lui-même croit devoir amortir la première sensation de son crime, et ranimer le courage de ses compagnons, de peur que la passion ne revienne au port de la raison. — « Holà! la tasse à boire [6]! » s'écrie-t-il. « De l'eau-de-vie pour les héros [7]! » arriva-t-il un jour à Burke de s'écrier, voulant sans doute qu'on allât à la gloire épique par un liquide chemin. Nos héros de nouvelle date partagèrent son avis; la coupe fut vidée avec de grands applaudissements, et ce cri : *Huzza! En route pour Otaïti*, » retentit de toutes parts. Quel cri étrange dans la bouche de ces fils de la révolte! L'île paisible et son sol si doux, les cœurs amis, les banquets sans travail, la politesse prévenante inspirée par la seule nature, les richesses que n'a point amassées l'avarice, l'amour qui ne s'achète pas, tout cela peut-il avoir des charmes pour de farouches enfants des mers, chassés sur leur navire devant tous les vents du ciel? Est-ce donc au prix du malheur d'autrui qu'ils se préparent à obtenir ce qu'implore vainement la douce vertu, le repos? Hélas! telle est notre nature; tous nous tendons au même but par des routes différentes; nos facultés, notre naissance, notre patrie, notre nom, notre fortune, notre caractère et même notre constitution physique exercent sur notre argile flexible plus d'influence que tout ce qui est en dehors de notre

étroite sphère. Et cependant une voix murmure au-dedans de nous, que nous entendons à travers le silence de la cupidité, le tintamarre de la gloire; quelque croyance qu'on nous enseigne, quelque sol que nous foulions, la conscience de l'homme est l'oracle de Dieu!

VII.

La chaloupe est encombrée par le petit nombre de ceux qui sont restés fidèles; cet équipage attend tristement son chef; mais il en est qui sont restés à contre-cœur sur le tillac de cet orgueilleux navire, — moralement naufragé, — et qui voient d'un œil de compassion la destinée de leur capitaine; pendant que d'autres, insultant aux maux qui l'attendent, rient de voir sa voile pygmée et sa barque si fragile et si chargée. Le léger nautile qui dirige sa nacelle, cet enfant de la mer, heureux navigateur de son canot-coquille, cette Mab [8] des ondes, cette fée de l'Océan, a une embarcation moins fragile, et plus de liberté, hélas! dans ses mouvements. Quand l'ouragan aux ailes de flammes balaie l'abîme, il est en sûreté, — il trouve un port au fond des eaux, — et survit triomphant aux flottes des rois de la terre, qui font trembler le monde, et que le vent anéantit.

VIII.

Quand tout fut prêt sur ce navire qui obéissait à un révolté, — un matelot, moins endurci que ses camarades, laissa voir cette vaine pitié qui ne fait qu'irriter le malheur. Son regard chercha celui de l'homme qui fut son chef, et lui exprima un sympathique repentir; puis il porta une liqueur bienfaisante à sa bouche altérée et brûlante. Mais on l'observa, on le fit retirer, et aucun nuage de commisération ne vint plus obscurcir l'aurore de la révolte [9]. Alors s'avança l'audacieux jeune homme qui récompensait l'affection de son chef en le sacrifiant; et, montrant la frêle embarcation, il s'écria : « Partez sur-le-champ! Le délai c'est la mort! » Et néanmoins en ce moment même il ne put entièrement étouffer ses sentiments. Il suffit d'un mot pour éveiller

en lui le remords d'un forfait qui n'était encore consommé qu'à demi ; et l'émotion qu'il dérobait aux regards de ses complices se dévoila à son chef. Quand Bligh, d'un ton sévère, lui demanda ce qu'était devenue sa reconnaissance pour l'affection qu'il lui avait témoignée, et l'espoir qu'il avait conçu de voir son nom, célèbre un jour, ajouter un nouveau lustre aux mille gloires de l'Angleterre, ses lèvres convulsives ne purent articuler que ces mots terribles : « C'est cela ! c'est cela ! Je suis en enfer ! en enfer. [10] » Il n'en dit pas davantage; mais, poussant son chef vers la barque, il le confia à cette arche fragile. Ce furent les seules paroles qui tombèrent de ses lèvres; mais que de choses étaient contenues dans ce féroce adieu !

IX.

En ce moment, le soleil arctique s'élevait tout entier au-dessus des ondes; tantôt la brise se taisait, tantôt elle murmurait du fond de son antre; comme sur une harpe éolienne, ses ailes fébriles tantôt faisaient résonner les cordes de l'Océan, tantôt les effleuraient à peine. D'une rame lente et désolée l'esquif sacrifié se dirigeait péniblement vers les rocs qu'on voyait de loin poindre comme un nuage au-dessus des flots. *Cette* chaloupe et *ce* vaisseau ne doivent plus se revoir ! Mais mon but n'est point de raconter leur lamentable histoire, leurs périls constants, leurs rares moments de consolation, leurs jours de dangers et leurs nuits de douleur, leur mâle courage, lors même qu'ils jugeaient leur position sans espoir; la famine poursuivant sourdement son œuvre de destruction, et rendant le squelette d'un fils méconnaissable même à sa mère; les maux qui rendaient leur faible pitance plus insuffisante encore, et faisaient taire jusqu'au cri de la faim; l'inconstance de l'Océan, tantôt menaçant de les engloutir, tantôt les laissant lutter d'une rame paresseuse et avec de lents efforts contre une mer qui ne cédait qu'à regret à la force; l'incessante fièvre de cette soif dévorante qui accueillait comme l'onde d'une source pure la pluie épanchée des nuages sur des

membres nus, éprouvait une jouissance au milieu des froides averses d'une nuit orageuse, et tordait la voile humide pour en extraire une goutte qui humectât les ressorts desséchés de la vie; l'ennemi sauvage auquel il fallait se soustraire pour demander à l'Océan un refuge plus hospitalier: ces spectres décharnés, échappés enfin au trépas pour faire le récit véridique des dangers les plus horribles que les annales de l'Océan aient jamais offerts à l'effroi de l'homme et aux larmes de la femme.

X.

Nous les abandonnons à leur sort, qui ne resta pas ignoré, ni sans réparation. La vengeance réclame ses droits; la discipline violée prend hautement en main leur cause, et toutes les marines, outragées dans leur personne, demandent le châtiment des infracteurs de leurs lois. Suivons dans leur fuite les revoltés, à qui une vengeance lointaine n'inspire aucun effroi. Les voilà qui fendent les vagues, — ils volent! ils volent! ils volent! Leurs yeux une fois encore salueront la baie chérie; une fois encore ces rivages sans loi vont recevoir les hommes hors la loi qu'ils ont accueillis naguère; la nature et la divinité de la nature, — la femme, — les appellent sur des bords où ils n'auront d'accusateurs que leur conscience, où la terre est un héritage commun dont tous jouissent sans querelle, où le pain se cueille comme un fruit [11], où la possession des champs, des bois, des rivières, n'est contestée à personne. — L'âge *sans or*, celui où nul n'a son sommeil troublé par la pensée de l'or, règne sur ce rivage, ou plutôt y régna, jusqu'au jour où l'Europe en instruisit les habitants mieux qu'elle n'avait fait auparavant, leur donna ses coutumes, améliora les leurs, mais en même temps leur laissa l'héritage de ses vices. Oublions tout cela! Voyons-les tels qu'ils étaient, bons avec la nature, ou se trompant avec elle. « Huzza! vers Otaïti! » tel est le cri qui résonne dans l'air pendant que s'avance le majestueux navire. La brise s'élève; devant son souffle, la voile naguère détendue arrondit ses arceaux; les flots bouil-

lonnent plus rapides autour de la proue hardie qui les écarte sans effort. Ainsi l'Argo [12] fendait l'onde vierge de l'Euxin; mais ceux qu'il portait tournaient encore les yeux vers la patrie; — ceux qui montent ce navire rebelle ont renié la leur, et la fuient comme le corbeau fuyait l'arche; et cependant ils se proposent de partager le nid de la colombe, et d'amollir aux feux de l'amour leurs farouches courages.

L'ILE.

CHANT SECOND.

I.

Qu'ils étaient doux les chants de Toubonaï [13] au moment où le soleil d'été descendait dans la baie de corail! « Venez! » disaient les jeunes filles, « rendons-nous sous les plus charmants ombrages de l'île; allons entendre le gazouillement des oiseaux; le ramier roucoulera dans la profondeur de la forêt comme la voix des dieux de Bolatou; nous cueillerons les fleurs qui croissent sur les tombeaux, car elles ne fleurissent jamais mieux que là où repose la tête du guerrier; et nous nous assiérons à l'heure du crépuscule, nous verrons les rayons charmants de la lune se jouer à travers l'arbre *toua*, et, couchées sous son ombre, le mélancolique murmure de ses rameaux nous fera éprouver une douce tristesse; ou bien nous gravirons les rochers du rivage, et de là nous regarderons la mer lutter en vain contre le roc gigantesque qui refoule en colonne écumeuse les flots vaincus. Comme cela est beau à voir! Comme ils sont heureux ceux qui se dérobent aux fatigues et au tumulte de la vie, pour contempler des scènes où il n'y a de luttes que celles de l'Océan! Et, lui-même, il connaît l'amour, cet océan d'azur, alors que sous la douce influence de la lune sa crinière hérissée devient lisse et onduleuse.

II.

« Oui, nous cueillerons les fleurs du sépulcre, puis nous

ferons un banquet aussi délicieux que celui des esprits dans leurs fortunés bocages ; puis nous nous plongerons et nous jouerons dans les vagues ; puis nous nous étendrons sur le gazon, et, humides encore après cet exercice plein de charmes, nous oindrons nos corps d'une huile odorante, nous tresserons les guirlandes cueillies sur les tombeaux, et parerons nos têtes des fleurs nées sur la sépulture des braves. Mais voici venir la nuit ; le *Moua* nous appelle ; le son des nattes retentit sous nos pas le long du chemin ; tout à l'heure les torches de la danse reflèteront leurs étincelantes clartés sur la verdure du *Marly* ; et nous aussi nous y serons, et nous aussi nous rappellerons la mémoire de ces jours brillants et heureux, avant que *Fiji* eut fait résonner la conque des batailles, quand des canots chargés d'ennemis vinrent pour la première fois envahir ce rivage. Hélas ! par eux la fleur de l'espèce humaine verse son sang, par eux nos champs se couvrent d'herbes parasites, par eux on ignore ou on oublie le bonheur ravissant d'errer seul avec la lune et l'amour. Eh bien, soit ! ils nous ont appris à manier la massue, à couvrir la plaine d'une pluie de flèches ; qu'ils recueillent maintenant les fruits que leur art a semés ! Mais cette nuit réjouissons-nous, demain nous partons. Donnez le signal de la danse ; remplissez la coupe jusqu'aux bords ! vidons-la jusqu'à la dernière goutte ! demain nous pouvons mourir. Revêtons-nous des tissus de l'été ; que le blanc *tappa* ceigne nos reins ; que notre front, comme celui du printemps, soit couronné d'épaisses guirlandes, et qu'à notre cou brillent suspendus les grains de l'*hount* ; leur vives couleurs contrasteront avec les brunes poitrines sous lesquelles battent nos cœurs.

III.

« Maintenant la danse est terminée ; — cependant, reste encore un moment ! demeure ! ne bannis point encore le sourire de la joie. Demain nous partons pour le *Moua*, mais ce n'est pas cette nuit, — cette nuit est pour le cœur. Enlacez-nous encore des guirlandes après lesquelles nous

soupirons doucement, ô jeunes enchanteresses de l'aimable *Likou!* que vos formes sont ravissantes! comme tous les sens rendent hommage à vos beautés, pleines d'un charme suave, mais intense, comme ces fleurs qui, du sommet du *Mataloco*, exhalent leurs parfums sur l'Océan! Et nous aussi nous verrons Likou; — mais, — ô mon cœur! — que dis-je? — demain nous partons! »

IV.

Tels étaient les chants, — telle était l'harmonie qui résonnait sur ce rivage lorsque les vents n'y avaient pas encore poussé les fils de l'Europe. Ces hommes avaient leurs vices, il est vrai, — mais ceux-là seulement qui croissent avec la nature; ils n'avaient que les vices de la barbarie: nous avons, nous, tout ce que la civilisation a de sordide, mêlé à tout ce qu'il y a de sauvage dans l'homme déchu. Qui n'a pas vu le règne de l'hypocrisie, les prières d'Abel unies aux actions de Caïn? Il suffit d'ouvrir sa fenêtre pour voir l'ancien monde plus dégradé que le nouveau, qui lui-même ne mérite plus ce nom de *nouveau*, excepté dans ces régions où la Colombie voit grandir deux géants jumeaux, enfants de la liberté, et où le Chimborazo promène son regard de Titan sur l'air, la terre et les flots, sans apercevoir un seul esclave.

V.

Tels étaient les chants d'une époque de tradition, où la gloire des morts revit dans des chants, ne laissant après elle d'autre trace que des sons dont le charme est à demi divin; époque qui n'offre point d'annales à l'œil du sceptique, et où la jeune histoire est tout entière confiée à l'harmonie, comme Achille enfant, tenant en main la lyre du centaure, apprenait à surpasser son père. Car les simples stances d'une ballade antique et populaire résonnant du haut des rocs, se mêlant au bruit des vagues ou au murmure du ruisseau, ou répétées par l'écho des montagnes, sont plus puissantes sur l'oreille et le cœur que tous les monuments érigés par les favoris de la victoire; elles plaisent,

tandis que les hiéroglyphes ne sont qu'un sujet de travaux pour le savant et de conjectures pour l'étudiant; elles attirent, pendant que les volumes de l'histoire ne sont qu'une fatigue; elles sont le premier, le plus frais rejeton qui croisse sur le sol du sentiment. Tel était ce chant rude et sauvage, — le chant est cher au Sauvage. — De pareils chants inspiraient la solitude de ces hommes du Nord qui vinrent et conquirent; ils existent partout où des ennemis ne viennent pas détruire ou civiliser: ils touchent le cœur; que saurait faire de plus notre poésie savante?

VI.

Et maintenant, les suaves accords de cette mélodie sans art venaient interrompre le voluptueux silence de l'atmosphère, la délicieuse sieste d'un jour d'été, l'après-midi des tropiques dans l'île de Toubonaï; à cette heure, toutes les fleurs étaient épanouies, l'air était embaumé; un premier souffle commençait à agiter le palmier; la brise, silencieuse encore, à soulever la vague et à rafraîchir la grotte altérée où celle qui chantait était assise avec le jeune étranger. C'est à lui qu'elle devait de connaître les désolantes joies de l'amour, trop puissant sur tous les cœurs, mais principalement sur ceux qui ignorent qu'on puisse cesser d'aimer, sur ceux qui, consumés par leur nouvelle flamme, se délectent comme des martyrs sur leur bûcher funéraire, et, dans l'extase qui les transporte, ne trouvent point dans la vie de joie comparable à celle de mourir; et ils meurent en effet, car la vie terrestre n'a rien qui approche, même par la pensée, de cette explosion de la nature; et tous nos rêves de bonheur dans une vie future se résument en un torrent d'un éternel amour.

VII.

Là était assise l'aimable Sauvage du désert, déjà femme par ses formes quoique enfant par les années, selon l'âge assigné à l'enfance dans nos froids climats, où le crime est la seule chose qui croisse vite; enfant d'un monde enfant, dans sa pureté native, belle, aimante, précoce, noire comme

la nuit, mais la nuit avec toutes ses étoiles, ou comme une grotte brillant de tous ses cristaux ; des yeux qui étaient un langage et un charme, des formes semblables à celles d'Aphrodite portée dans sa conque sur l'écume des flots, entourée de son cortége d'amours; voluptueuse comme la première approche du sommeil, et néanmoins pleine de vie, — car par moments sur ses joues basanées apparaissait une éloquente rougeur; son sang, fils d'un chaud soleil, colorait son sein, et donnait à sa peau, d'un brun clair, une teinte transparente pareille à ce rouge vif dont brille le corail vu à travers les vagues sombres, et qui attire le plongeur vers sa grotte pourprée. Telle était cette fille des mers du Sud; douée de toute l'énergie de leurs vagues, elle portait l'esquif de la félicité des autres et n'éprouvait de douleur que dans la diminution de leur joie; son âme ardente et chaleureuse, mais fidèle, ne connaissait point de bonheur plus doux que celui qu'elle donnait; ses espérances ne s'appuyaient en rien sur l'expérience, cette froide pierre de touche dont l'épreuve décolore tous les objets ; elle ne redoutait aucun mal, parce qu'elle n'en connaissait aucun, ou ceux qu'elle connaissait étaient bientôt, — trop tôt oubliés : ses sourires et ses larmes avaient passé comme passe un vent léger sur la surface d'un lac dont il ride le miroir sans le détruire; les sources cachées dans ses profondeurs, les ruisseaux des collines alimentent et renouvellent ses ondes si calmes, jusqu'au jour où un tremblement de terre renverse la grotte de la naïade, bouleverse la source, refoule les vagues, et change les eaux vivantes en une masse inerte, un désert amphibie, un humide marécage! Est-elle donc réservée, la jeune fille, à un semblable destin? Les vicissitudes éternelles ne font qu'atteindre l'humanité avec plus de vitesse, et ceux qui tombent ne font que subir le sort que les mondes subiront un jour; mais s'ils ont été justes, leur âme immortelle planera sur les débris des mondes expirés.

VIII.

Et lui, quel est-il? c'est un enfant du Nord aux yeux bleus [14], né dans ces îles plus connues, mais presque aussi sauvages; c'est le blond fils des Hébrides, où mugit le Pentland avec sa mer tourbillonnante ; bercé au souffle impétueux des vents, enfant de la tempête par le corps et par l'âme, ses jeunes yeux s'étaient ouverts sur l'écume de l'Océan; depuis lors il avait regardé l'abîme comme sa demeure, le géant confident de sa pensée rêveuse, le compagnon de ses rocheuses solitudes, le seul mentor de sa jeunesse, partout où voguait sa barque; jeune homme insouciant, se laissant aller au vent et à la vague, s'abandonnant aux décisions du hasard, nourri des légendes et des ballades de son pays natal; prompt à espérer, mais non moins ferme à souffrir, ayant éprouvé tous les sentiments, sauf le désespoir. Sous le ciel de l'Arabie, il eût été le nomade le plus hardi qu'on eût vu fouler les sables brûlants, et eût bravé la soif avec la persévérance d'Ismaël naviguant sur son vaisseau du désert [15]; il eût été sur les rives du Chili un fier Cacique, sur les montagnes de l'Hellade un Grec rebelle; né sous la tente d'un Tartare, il eût pu devenir un Tamerlan; élevé pour le trône, il eût peut-être fait un mauvais roi! car la même âme qui se fraie une route au pouvoir, dès qu'elle y est arrivée ne trouve plus d'aliment qu'elle-même, et il ne lui reste plus qu'à marcher en sens inverse [16], et à plonger dans la douleur, en quête de plaisirs : le même génie qui créa un Néron, la honte de Rome, avait, dans un rang plus humble, et aidé par la discipline du cœur, formé l'éclatant contraste de son glorieux homonyme [17]; mais accordons-lui ses vices, admettons qu'il ne les tenait que de lui : combien, sans un trône, leur théâtre eût été rétréci!

IX.

Tu souris; à ceux qui regardent toute chose avec des yeux éblouis, ces comparaisons semblent ambitieuses, rattachées au nom inconnu d'un homme qui n'a rien de com-

mun avec la gloire ou Rome, avec le Chili, l'Hellade ou l'Arabie; — tu souris; — à la bonne heure! cela vaut mieux que de gémir; et néanmoins il eût pu être tout cela; c'était un de ces hommes, un de ces esprits qui planent au-dessus des autres, qu'on voit toujours à l'avant-garde; il eût été un héros patriote ou un chef despotique; il eût fait la gloire ou le deuil d'une nation, né qu'il était sous des auspices qui font de nous plus ou moins que nous n'aimons à l'envisager. Mais tout cela, ce sont des visions; ici qu'était-il en réalité? un jeune homme dans sa fleur, un marin révolté; Torquil aux blonds cheveux, libre comme l'écume de l'Océan, l'époux de la fiancée de Toubonaï.

X.

Assis auprès de Neuha, il contemplait les flots; — Neuha, la fleur des filles de l'île, d'une haute naissance (ici un expert en blason va sourire, et demandera à voir l'écusson de ces îles ignorées), car elle descendait d'une longue race d'hommes vaillants et libres, chevaliers nus d'une chevalerie sauvage, dont les tombes de gazon s'élèvent au bord de la mer; et la tienne, Achille, — je l'ai vue, — ne nous en offre pas davantage. Un jour, arrivèrent les étrangers, porteurs du tonnerre, dans de vastes canots hérissés de foudres enflammées; de leur sein s'élevaient des arbres gigantesques qui dépassaient le palmier en hauteur, et qui semblaient plonger leurs racines au sein de l'Océan calmé; mais dès que les vents s'éveillaient, on les voyait déployer des ailes larges comme celles que le nuage étend à l'horizon; ils commandaient aux flots, et devant ces villes de la mer, les vagues elles-mêmes paraissaient moins libres. Neuha, s'armant de la rame légère, darda son agile nacelle à travers les ondes, comme le renne à travers la neige; effleurant la blanche tête des brisants, légère comme une néréide dans son traîneau marin, elle vint contempler et admirer la gigantesque carène soulevant et abaissant avec la vague sa masse pesante. On jeta l'ancre; le navire resta immobile auprès du rivage, comme un énorme lion endormi au soleil,

pendant qu'autour de lui voltigeaient d'innombrables pirogues, semblables à un essaim d'abeilles bourdonnant autour de la crinière du roi des forêts.

XI.

L'homme blanc débarqua! — Qu'est-il besoin de dire le reste? Le Nouveau-Monde tendit à l'ancien sa main basanée; ils étaient l'un à l'autre un spectacle merveilleux, et le lien de la curiosité ne tarda pas à se changer en une sympathie plus étroite sur cette terre du soleil. Affectueux fut l'accueil des pères; plus tendre encore fut l'accueil de leurs filles, qui sentirent s'allumer dans leurs cœurs un sentiment plus doux. Leur union se resserra : les fils de la tempête trouvèrent la beauté unie à plus d'un visage basané; celles-ci à leur tour admirèrent l'éclat d'un teint plus clair, qui paraissait si blanc dans un pays où la neige est inconnue. La chasse, la course, la liberté d'errer librement; une île où chaque cabane offrait un foyer domestique; le filet tendu dans la mer; le canot agile lancé sur cet archipel au sein d'azur, semé d'îles brillantes; le frais sommeil acheté par des travaux qui étaient des jeux; le palmier, la plus haute des dryades, portant dans son sein Bacchus enfant, pendant que la crête qui ombrage le cep de vigne qu'il recèle rivalise de hauteur avec l'aire de l'aigle; le banquet de *Cava*, l'igname; la noix du cocotier, qui renferme à la fois la coupe, le lait et le fruit; l'arbre à pain, qui, sans que la charrue ait sillonné la plaine, livre à l'homme ses moissons, et, dans des bosquets que l'or n'a point achetés, prépare sans le secours d'une fournaise ses pains de pur froment; marché gratuit où chaque convive vient puiser, et où l'on n'a jamais à redouter la disette; — tout cela, joint aux délices des mers et des bois, aux plaisirs gais et aux douces joies de ces riantes solitudes, avait apprivoisé la rudesse de ces hommes errants, les avait fait sympathiser avec ceux qui, moins sages peut-être, étaient du moins plus heureux; tout cela avait fait ce que la discipline n'avait pu faire, et civilisé les fils de la civilisation.

XII.

De tous ces couples fortunés, Neuha et Torquil n'étaient pas le moins beau, tous deux enfants des îles, quoique une grande distance séparât leurs patries; tous deux nés sous l'étoile des mers; tous deux élevés au milieu de ces spectacles d'une nature sauvage, dont le souvenir nous est toujours cher : en dépit de tout ce qui peut s'interposer entre nous et les sympathies de notre enfance, nous revenons toujours aux objets qui ont frappé nos premiers regards. Celui dont la vue se reposa d'abord sur les cimes bleues des montagnes, saluera avec amour le moindre pic azuré qu'il verra poindre à l'horizon, retrouvera dans chaque rocher le visage familier d'un ami, et pressera la montagne dans les bras de son imagination. J'ai longtemps erré dans des pays qui ne sont pas le mien ; j'ai adoré les Alpes, aimé les Apennins, révéré le Parnasse et contemplé l'Ida et l'Olympe dominant l'Océan de leurs cimes escarpées ; mais ce n'étaient ni les antiques souvenirs qu'ils rappellent, ni leurs imposantes beautés qui me tenaient plongé dans un muet ravissement; les transports de l'enfant avaient survécu à l'enfance ; et c'était du haut de Loch-na-gar, autant que de l'Ida, que je contemplais Troie. Je mêlais au mont phrygien des souvenirs celtiques, et les torrents de l'Ecosse à la source limpide de Castalie. Pardonne-moi, ombre universelle d'Homère! pardonne-moi, Phébus, cet égarement de mon imagination. Le Nord et la nature m'ont appris à adorer vos scènes sublimes par le souvenir de celles que j'avais aimées autrefois.

XIII.

L'amour, qui rend toute chose sympathique et belle; la jeunesse, qui fait de l'air un arc-en-ciel; les périls passés, qui font mieux goûter à l'homme ces moments d'intervalle où il cesse de détruire; la beauté mutuelle, qui communique une commotion soudaine aux cœurs les plus farouches comme la flamme électrique à l'acier : voilà ce qui absorba dans un sentiment commun ces deux âmes, le jeune

homme et la jeune fille, celui qui était à demi sauvage et celle qui l'était tout à fait. Lui, la voix tonnante des combats cessa de vibrer dans sa mémoire et d'enivrer son cœur de sombres délices; il cessa d'éprouver dans son repos cette impatience inquiète de l'aigle dans son aire quand le bec aigu et le regard perçant du monarque ailé cherchent une proie dans l'espace des cieux; son cœur amolli était dans cette situation voluptueuse, tout à la fois élyséenne et efféminée, qui ne confère point de lauriers à l'urne du héros; — ses palmes se flétrissent quand toute autre passion que celle du sang le consume; et néanmoins, quand ses cendres reposent dans leur étroite demeure, le myrte ne donne-t-il pas une ombre aussi douce que le laurier? Si César n'avait jamais connu que les baisers de Cléopâtre, Rome eût été libre, il n'eût point été le maître du monde. Et qu'ont fait pour la terre les actions et la renommée de César? Nous en ressentons l'influence avec honte; la sanction sanglante de sa gloire colore la rouille des chaînes que les tyrans nous imposent. En vain la gloire, la nature, la raison, la liberté, commandent à des millions d'hommes de se lever et de faire ce que Brutus seul a fait, — de chasser du rameau où ils ont été si longtemps perchés ces oiseaux moqueurs qui veulent imiter la voix du despotisme. Nous continuons encore à tomber sous la serre de ces chats-huants, de ces mangeurs de souris; nous prenons pour faucons ces ignobles oies, quand nous voyons à leurs terreurs qu'il suffirait d'un mot de la liberté pour dissiper ces épouvantails.

XIV.

Mais dans l'amoureux oubli de la vie, Neuha, l'insulaire de la mer du Sud, était exclusivement épouse; point de préoccupation mondaine venant la distraire de son amour; point de société tournant en ridicule sa nouvelle et passagère flamme; point de fats babillards exprimant tout haut leur admiration, ou s'efforçant, par d'adultères paroles, de ternir sa vertu, et sa gloire, et son bonheur. Laissant sa foi

et ses sentiments à nu comme sa beauté, elle ressemblait à l'arc-en-ciel au milieu de l'orage, l'arc-en-ciel dont les couleurs, modifiées avec une variété brillante, se déploient toujours plus belles dans le firmament, et qui, quelles que soient les dimensions de son arc, la mobilité de ses teintes, est toujours le messager d'amour dont la présence écarte les nuages.

XV.

Dans cette grotte du rivage battu par la vague, ils avaient passé l'heure du midi des tropiques. Les heures ne leur semblaient pas longues : — ils ne les comptaient pas; ils n'étaient pas informés de leur fuite par le tintement funèbre de l'horloge qui nous administre notre pitance journalière d'existence, et dont la voix d'airain nous avertit avec un rire insultant. Que leur importait l'avenir ou le passé? Le présent les retenait sous son joug despotique; ils avaient pour sablier le sable de la mer, et la marée voyait glisser leurs moments comme ses lames paisibles; leur horloge, c'était le soleil dans sa tour immense; qu'avaient-ils besoin de noter le cours du temps, eux dont les jours passaient comme des heures? Le rossignol, leur seule cloche du soir, chantait doucement à la rose les adieux du jour. Cependant le vaste soleil se coucha à l'horizon, non à pas lents comme dans les climats du Nord, où il s'affaisse mollement sur les ondes; mais d'un seul bond, dans toute son énergie et tout son éclat, comme s'il eût voulu pour toujours quitter le monde et priver sans retour la terre de ses feux; il plongea dans les flots son front radieux comme un héros qui s'élance impétueusement dans la tombe. Alors ils se levèrent, promenèrent d'abord leurs regards sur le firmament; puis chacun d'eux regarda les yeux de l'autre pour y chercher la lumière, s'émerveillant qu'un soleil d'été fût si court, et se demandant si en effet le jour était fini.

XVI.

Et que cela ne semble point étrange; l'enthousiaste religieux ne vit pas sur la terre, mais, dans son ravissement,

autour de lui passent inaperçus les jours et les mondes; son âme est au ciel avant que la tombe ait recouvert sa cendre. L'amour a-t-il moins de puissance? Non.—Lui aussi il marche les yeux glorieusement levés vers Dieu, ou s'attache à tout ce que nous connaissons du ciel ici-bas, à cette autre moitié meilleure de nous-mêmes, dont la joie ou la douleur est plus que nôtre; flamme qui absorbe tout, qui, allumée par une autre flamme, se confond avec elle pour former une seule et même lumière; bûcher funèbre et pur, où, comme des bramines, des cœurs aimants prennent place et sourient. Combien de fois il nous arrive d'oublier le temps lorsque, dans la solitude, nous admirons le trône universel de la nature, ses forêts, ses déserts, ses eaux, qui forment le langage sublime par lequel elle répond à notre intelligence! Les étoiles et les montagnes ne sont-elles pas douées de vie? Un souffle n'anime-t-il pas les vagues? Les cavernes humides, n'y a-t-il pas du sentiment dans leurs larmes silencieuses? Non, non : — tous ces objets nous appellent à nous identifier avec eux, dissolvent avant son heure notre enveloppe d'argile, et immergent notre âme dans l'Océan du grand Tout. Dépouillons cette identité chérie et mensongère. — Qui songe à soi en contemplant le ciel? et même en reportant plus bas ses regards, quel homme, aux jours de sa jeunesse, avant que le temps fût venu instruire le cœur, quel homme pensa jamais à la bassesse de ses semblables ou à la sienne? Il a toute la nature pour empire, et pour trône l'amour.

XVII.

Neuha et Torquil se levèrent; l'heure du crépuscule arriva, mélancolique et douce, à leur berceau de rochers, dont les cristaux, s'allumant par degrés, reflétèrent les naissantes clartés des étoiles. Le jeune couple, partageant le calme de la nature, prit lentement le chemin de sa cabane, construite sous un palmier; tantôt silencieux, tantôt souriant, comme le tableau qui l'entoure, charmant — comme le génie de l'amour — quand son front est serein! L'Océan faisait à

peine entendre un bruit plus fort que le murmure du coquillage, quand ce jeune enfant des mers, éloigné de l'onde maternelle, crie et ne veut pas s'endormir, exhalant en vain sa petite plainte, et demandant le sein gonflé de la vague sa nourrice. Les bois, plus sombres, inclinaient leurs rameaux comme pour goûter le repos; l'oiseau des tropiques dirigeait son vol circulaire vers les rochers où est bâti son nid, et le bleu firmament se déployait devant eux, comme un lac de paix offert à la piété pour étancher sa soif.

XVIII.

Mais quelle est cette voix qui résonne à travers les palmiers et les platanes? Ce n'est pas celle qu'un amant désire entendre à une telle heure et au milieu de ce silence des airs; ce n'est pas la brise du soir, soupirant sur la colline, faisant résonner les cordes de la nature, des rochers et des bois, ces lyres d'harmonie, les meilleures et les plus anciennes de toutes, avec l'écho, pour former le chœur; ce n'est pas un cri de guerre venant dissiper le charme de ces lieux; ce n'est pas non plus le monologue du hibou, cet ermite exhalant son âme solitaire, cet anachorète ailé, aux yeux grands et obscurcis, qui fait entendre à la nuit son chant funèbre: c'est un long sifflement naval, le plus perçant qui soit jamais sorti du gosier d'un oiseau de mer. A ce bruit succède le silence d'un moment, puis une rauque exclamation: « Holà! Torquil! mon garçon! Comment va? Oh! camarade, oh! » — « Qui m'appelle? » s'écria Torquil en regardant du côté d'où venait la voix. — « Me voici! » fut la réponse brève qu'il reçut.

XIX.

Mais en ce moment, un parfum parti de la même bouche se répandit dans l'air aromatisé du Midi et servit de messager à l'interlocuteur; ce n'était pas celui qui s'élève d'un parterre de violettes, mais celui qui, après avoir passé par une pipe fragile, plane comme un nuage sur le grog et sur l'ale; cette pipe avait déjà exhalé ses doux parfums sous l'une et l'autre zone; par tous les vents, sur toutes les mers,

de Portsmouth jusqu'au pôle, elle avait envoyé sa fumée, avait opposé sa vapeur aux foudres de la tempête, et ni la fureur des vagues, ni le souffle inconstant d'Éole, ni les mille changements de l'atmosphère, n'avaient pu interrompre ses tranquilles fonctions. Et qui était le porteur de cette pipe? — je puis me tromper, mais, selon moi, ce devait être un matelot ou un philosophe. Tabac sublime! qui du couchant à l'aurore charmes les fatigues du marin ou le repos du Turc, qui sur l'ottomane du musulman partages ses heures, et rivalises avec l'opium et ses femmes; toi qui règnes dans toute ta splendeur à Stamboul, et qui, bien que plus que modeste, n'en es pas moins chéri dans Wapping[18] ou dans le Strand[19]; tabac divin dans les oukas, glorieux dans une pipe garnie d'ambre d'un jaune doré, comme d'autres beautés qui nous charment, c'est en grande toilette surtout que tes attraits vainqueurs nous éblouissent; mais tes adorateurs véritables admirent plus encore tes appas dans leur nudité! — Qu'on me donne un cigare!

XX.

A travers les ombres naissantes de la forêt, une figure humaine apparut tout à coup dans ce lieu solitaire; c'était un matelot vêtu d'une manière burlesque, une sauvage mascarade, comme celle qui semble sortir de la mer quand les navires passent la ligne, et que les matelots, dans le char prétendu de Neptune, célèbrent sur le tillac leurs grossières saturnales[20]. On dirait que le dieu se plaît encore à voir son nom invoqué de nouveau, bien que d'une manière dérisoire, par ses véritables enfants, dans des jeux grotesques que n'ont jamais connus ses Cyclades natales. Le dieu des mers, du sein de son empire, se réjouit de voir revivre encore quelques faibles traces de son ancien culte. La jaquette de notre matelot, bien qu'en guenilles; la pipe inséparable, qui pour s'allumer n'avait jamais été en retard; son air décidé, sa démarche un peu balancée imitant le roulis de son cher navire, tout en lui annonçait son ancienne profession; d'autre part, une sorte de mouchoir était noué autour de sa tête

assez négligemment et sans beaucoup d'art; et pour lui tenir lieu de culottes (trop tôt déchirées, hélas! car il n'est pas de bois si doux qui n'aient leurs épines), un singulier tissu, une sorte de natte légère, avait remplacé ses inexprimables[21]. Du reste, ses pieds et son cou nus, son visage brûlé du soleil, tenaient également du matelot et du Sauvage. Quant à ses armes, elles venaient exclusivement de cette Europe à qui deux mondes rendent grâce de leur civilisation; le mousquet pendait à ses larges et brunes épaules, un peu voûtées par les dimensions incommodes de son logement nautique; en dessous était suspendu un coutelas sans son fourreau, qui avait été usé ou perdu; à sa ceinture était fixée une paire de pistolets, couple matrimonial — (cette métaphore n'est pas une plaisanterie; si l'un ne prenait pas feu, en revanche, l'autre partait avant le commandement); une baïonnette, un peu moins dégagée de rouille que lorsqu'elle était sortie des caisses de l'armurier, complétait son accoutrement et l'équipage hétéroclite dans lequel la nuit le voyait paraître.

XXI.

« Comment va, Ben Bunting? » cria Torquil à notre nouvelle connaissance, lorsqu'il vit sa personne à découvert; « quoi de neuf? » — « Hé! hé! » répondit Ben, « rien de neuf, mais des nouvelles à foison; une voile inconnue est en vue. » — « Une voile! comment cela? As-tu pu distinguer ce que c'était? Cela ne se peut pas : je n'ai pas aperçu sur la mer un seul chiffon de toile. » — « C'est possible, de la baie où tu étais, » dit Ben; « mais moi, de la hauteur où j'étais de quart, je l'ai vue, et elle venait à plein vent. » — « Quand le soleil s'est couché où était-elle? avait-elle jeté l'ancre? » — « Non, elle a continué à porter sur nous jusqu'à ce que le vent ait tombé. » — « Son pavillon? » — « Je n'avais pas de lunette; mais, de son avant à son arrière, morbleu! ce navire m'a paru ne nous apporter rien de bon. » — « Est-il armé? » — « Je le crois; il est envoyé sans doute à notre recherche; il est temps, je pense, de virer de

bord. » — « Virer de bord ! qui que ce soit qui vienne nous donner la chasse, nous ne fuirons pas ! ce serait agir en lâches ; nous mourrons dans nos quartiers en vrais braves. » — « Bien ! bien ! cela est égal à Ben. » — « Christian sait-il cela ? » — « Oui, il a rassemblé tout notre monde. On s'occupe à fourbir les armes ; nous avons aussi quelques pièces de canon dont nous avons fait l'essai. On te demande. » — « C'est trop juste ; et lors même qu'il en serait autrement, je ne suis pas homme à laisser mes camarades dans l'embarras. Ma Neuha ! pourquoi faut-il que la destinée qui me poursuit enveloppe dans mon malheur une compagne si charmante et si fidèle ! Mais, quel que soit le sort qui nous attende, ô Neuha ! n'ébranle pas en ce moment mon courage ; nous n'avons pas même le temps de verser une larme : quoi qu'il arrive, je suis à toi ! » — « Fort bien, » dit Ben. « cela est bon pour des soldats de marine. »

L'ILE.

CHANT TROISIÈME.

I.

Le combat avait cessé ; on ne voyait plus resplendir à travers les ténèbres ce vêtement de lumière qui entoure les canons au moment où ils donnent des ailes à la mort ; les vapeurs sulfureuses s'élevant dans l'air avaient quitté la terre et ne souillaient plus que l'azur du ciel ; le mugissement sonore qui accompagnait naguère chaque décharge ne se faisait plus entendre ; l'écho ne répétait plus les lugubres détonations, et avait repris son silence mélancolique ; la lutte était terminée ; les vaincus avaient subi leur sort : les révoltés étaient écrasés, dispersés ou pris, et ceux qui avaient survécu portaient envie aux morts. Bien peu avaient pu s'échapper, et ceux-là étaient poursuivis sur toute la surface de l'île qu'ils avaient préférée à leur rive natale ; il

semblait qu'il n'y eût plus d'asile pour eux sur la terre depuis qu'ils avaient renié le pays qui les avait vus naître; traqués comme des animaux féroces, ils demandaient une retraite au désert, comme un enfant se réfugie au sein de sa mère; mais c'est en vain que les loups et les lions s'enfuient dans leur tanière, et c'est plus inutilement encore que l'homme cherche à se dérober à la poursuite de l'homme.

II.

Il est un roc qui projette au loin sa base sur l'Océan, alors même que sa fureur est plus grande : en vain, comme un guerrier qui monte le premier à l'assaut, la vague escalade sa cime gigantesque; elle en est soudain précipitée, et retombe sur la multitude onduleuse qui combat sous la bannière des vents, mais qui maintenant est calme. C'est sous cet abri que se sont retirés les faibles débris de la troupe vaincue; épuisés par la perte de leur sang et dévorés par la soif, ils ont toujours leurs armes à la main et conservent encore quelque chose de l'orgueil de leur résolution première, comme des hommes que leur sang-froid n'a pas abandonnés, et qui luttent contre leur sort au lieu de s'en étonner. Leur destin actuel, ils l'avaient prévu, et s'y étaient exposés en connaissance de cause; néanmoins un espoir leur était resté : ils s'étaient dit que, sans être pardonnés, ils ne seraient point recherchés, qu'on les oublierait peut-être ou qu'on ne pourrait les découvrir dans leur retraite lointaine, point imperceptible sur ces mers immenses; tout cela leur avait en partie fait perdre de vue la vengeance des lois de leur pays, cette vengeance dont maintenant ils voyaient et ressentaient les effets. Leur île verdoyante, ce paradis gagné par le crime, ne pouvait plus abriter leurs vertus ou leurs vices : ce qu'ils pouvaient avoir de bons sentiments était refoulé au fond de leurs cœurs pour ne plus laisser surgir à leurs regards que la conscience de leurs fautes. Proscrits jusque sur le sol de leur seconde patrie, c'en était fait d'eux; en vain le monde était devant eux, tou-

tes les issues étaient fermées. Leurs nouveaux alliés avaient combattu et versé leur sang pour leur querelle; mais que pouvaient la lance, la massue et le bras d'Hercule contre le sulfureux sortilége, la magie de ce tonnerre qui immole le guerrier avant qu'il ait pu faire usage de sa force, et, semblable à un fléau pestilentiel, est en même temps le tombeau de la bravoure et du brave? Eux-mêmes, malgré l'inégalité de la lutte, avaient fait tout ce que le courage peut oser et faire contre le nombre; mais, quoique le désir de mourir libre soit inné en nous, la Grèce elle-même n'a pu se vanter que d'un seul combat des Thermopyles, jusqu'*à ce jour* où, transformant en glaive le métal de ses chaînes, elle meurt en combattant pour ressusciter glorieuse!

III.

A l'abri de ce rocher s'était réfugié le petit nombre des vaincus; pareils aux derniers restes d'un troupeau de daims, leurs yeux étaient pleins d'une agitation fébrile, leur visage abattu, et pourtant on voyait encore sur leur bois l'empreinte du sang du chasseur. Un petit ruisseau descendait en cascades de la cime du rocher et se frayait comme il pouvait un chemin vers la mer; son cristal bondissant se jouait aux rayons du soleil, et ses flots doux jaillissaient de roc en roc en gerbes écumeuses; dans le voisinage immédiat de l'immense et sauvage Océan, son onde, pure et fraîche comme l'innocence, mais moins exposée qu'elle, faisait reluire au-dessus de l'abîme son torrent argenté, comme on voit briller du sommet d'un roc escarpé l'œil du chamois timide, pendant que bien loin au-dessous de lui les Alpes de l'Océan soulevaient et abaissaient leur vaste et sombre azur. Ils se précipitèrent vers cette jeune source; la soif de la colère et la soif de la nature absorbèrent tout autre sentiment. — Ils burent comme des hommes qui buvaient pour la dernière fois, et se débarrassèrent de leurs armes pour se délecter de cette bienfaisante rosée, abreuvèrent leurs gosiers desséchés, et lavèrent le sang de leurs blessures, qui peut-être ne devaient avoir que des chaînes

pour bandage. Alors, une fois leur soif étanchée, ils jetèrent autour d'eux de douloureux regards, paraissant s'étonner qu'un si grand nombre encore eût échappé aux fers et à la mort; — mais tous restèrent silencieux; chacun porta les yeux sur son voisin, comme pour lui demander des paroles que ses lèvres lui refusaient, comme si leur voix eût expiré en même temps que leur cause.

IV.

Sombre, et un peu à l'écart, se tenait Christian, les bras croisés sur la poitrine. La teinte colorée, l'air d'insouciance et d'intrépidité répandus naguère sur son visage, avaient fait place à une couleur plombée et livide; ses cheveux d'un brun clair, qui naguère ombrageaient sa tête en boucles gracieuses, maintenant se hérissaient sur son front comme des vipères irritées. Immobile comme une statue, comprimant ses lèvres comme pour refouler jusqu'à son haleine au fond de sa poitrine, il était appuyé contre le rocher dans une attitude muette et menaçante, et, sauf un léger mouvement de son pied, dont le talon, par intervalle, creusait le sable, on eût dit qu'il était changé en marbre. A quelques pas de là, Torquil appuyait sa tête sur une saillie du roc; il ne parlait pas, mais son sang coulait, — non qu'il fût blessé à mort, — sa blessure la plus dangereuse était intérieure : son front était pâle; ses yeux bleus à demi fermés et les gouttes de sang qui souillaient ses blonds cheveux témoignaient que son affaiblissement ne provenait pas du désespoir. Auprès de lui était un autre individu ayant les manières d'un ours, mais l'affection d'un frère : — c'était Ben Bunting, qui commença par laver et panser comme il put la blessure de son camarade, — puis alluma tranquillement sa pipe, ce trophée qui avait survécu à cent combats, cet astre ami qui tant de fois avait charmé ses nuits. Le quatrième et dernier personnage de ce groupe abandonné se promenait de long en large, — puis il s'arrêtait, se baissait pour ramasser un caillou, — puis le laissait retomber; — puis doublait le pas, — puis s'arrêtait de nouveau brusque-

ment; — puis jetait les yeux sur ses compagnons, se mettait à siffler un air qu'une pause venait bientôt interrompre; — puis il reprenait ses premiers mouvements avec un mélange d'insouciance et de trouble. Voilà une longue description pour exprimer ce qui occupa à peine un intervalle de cinq minutes; mais aussi quelles minutes! Des moments comme ceux-là sont autant d'éternités dans la vie de l'homme.

V.

Enfin Jack Skyscrape, homme ayant les propriétés élastiques du mercure et la légèreté d'un éventail, plus brave que ferme, plus disposé à affronter la mort qu'à lutter contre le désespoir, s'écria: «Goddamn!» syllabes énergiques qui forment le fond de l'éloquence anglaise, comme «l'allah!» des Turcs, ou comme autrefois le «proh Jupiter!» plus païen encore des Romains, servait d'expression à un premier mouvement, et d'écho à l'embarras. Jack était embarrassé, —jamais héros ne le fut davantage; ne sachant que dire, il jura, et ne jura pas en vain; ce son familier à son oreille réveilla Ben Bunting absorbé par sa pipe; il l'ôta de sa bouche, prit un air capable, mais se contenta de terminer le jurement commencé par son camarade, péroraison qu'il me semble fort inutile de répéter.

VI.

Mais Christian, âme plus fortement trempée, ressemblait dans son immobilité morne à un volcan éteint; silencieux, triste, farouche, l'empreinte encore fumante de la colère était sur sa face voilée d'un nuage, quand tout à coup, levant ses yeux sombres, il regarda Torquil penché, faible et languissant à quelques pas de lui. «Voilà donc où nous en sommes réduits!» s'écria-t-il; «malheureux jeune homme, toi aussi, ma démence a causé ta perte!» Il dit et s'avança vers le jeune Torquil encore souillé du sang qu'il venait de répandre, lui prit la main avec émotion, mais n'osa pas la presser, et recula comme effrayé de ses propres caresses, s'informa de son état, et lorsqu'il apprit que sa blessure était plus légère

qu'il ne l'avait pensé ou craint, un éclair de satisfaction brilla sur son front, autant du moins que pouvait le permettre un tel moment. « Oui, » s'écria-t-il, « nous sommes pris dans les rets du chasseur, mais l'ennemi ne trouvera pas dans nous une proie lâche ou commune; sa victoire lui a coûté cher, elle lui coûtera cher encore;—moi, il faut que je succombe; mais vous, mes amis, avez-vous la force de fuir? Ce serait pour moi une consolation de vous voir survivre ; nous sommes en trop petit nombre pour combattre. Oh! que n'avons-nous un seul canot, ne fût-ce qu'une coquille, pour vous transporter d'ici en un lieu où habite l'espérance! Quant à moi, j'ai le destin que j'ai moi-même cherché : celui d'être mort ou vivant, toujours libre et sans peur. »

VII.

Il parlait encore, lorsque du promontoire dont la cime haute et blanche se projetait sur les flots, on vit poindre sur l'Océan une tache noire; elle paraissait voler comme l'ombre d'une mouette qui prend l'essor; elle approcha,—et voilà tout à coup qu'on en distingua une seconde;—tantôt elles étaient visibles, tantôt elles disparaissaient dans les cavités des flots; bientôt deux canots se dessinèrent aux regards, puis on ne tarda pas à reconnaître des visages amis dans les traits basanés de ceux qui les montaient; les pirogues s'avancèrent en effleurant les flots écumeux et en agitant comme des ailes leurs légers avirons;—tantôt posées sur la cime des vagues, tantôt précipitées à une immense profondeur au milieu du fracas de l'onde, amoncelant ses nappes d'écume ou lançant en l'air ses larges flocons réduits en une fine poussière comme celle du grésil; enfin les deux barques, rasant les lames comme des oiseaux par un temps d'orage, vinrent toucher la rive. L'art qui les guidait semblait dû à la nature elle-même,— tant ils ont d'habileté sur les flots, ces insulaires habitués à se jouer avec l'Océan!

VIII.

Et quelle est cette femme qui la première s'élance sur le

rivage comme une néréide sortant de sa conque, cette femme à la peau basanée mais brillante, aux yeux humides, étincelants d'amour, d'espoir et de constance? C'est Neuha, l'aimante, la fidèle, l'adorée; — son cœur, où le sentiment déborde, s'épanche dans celui de Torquil; elle sourit et pleure, et l'embrasse plus étroitement encore, comme pour s'assurer que c'est bien *lui* qu'elle presse dans ses bras; elle tressaille à l'aspect de sa récente blessure; puis, voyant qu'elle n'est pas dangereuse, elle sourit et pleure encore. Elle est fille d'un guerrier, elle peut supporter la vue du sang, s'émouvoir, s'affliger, mais non désespérer. Son amant vit. — Point d'ennemis, point de terreurs capables d'étouffer dans son cœur ce moment de délicieuse ivresse; la joie brille dans ses larmes; la joie donne à son cœur ce battement si fort qu'on pourrait presque l'entendre, et le paradis respire dans les soupirs de cette enfant de la nature, oppressée sous le poids de son ravissement.

IX.

Les hommes farouches témoins de cette entrevue se sentirent émus : qui ne le serait au spectacle de deux cœurs aimants qui se revoient! Christian lui-même, en contemplant la jeune fille et le jeune homme, ne sentit point, il est vrai, ses yeux humides de larmes; mais une joie sombre se mêla dans son âme à ces pensées amères qui surgissent au souvenir sans espoir d'un bonheur qui n'est plus, quand tout a disparu,—tout,—jusqu'au dernier rayon de l'arc-en-ciel. « Sans moi ! » se dit-il, et il se détourna; puis il regarda les deux jeunes gens, comme dans sa tanière un lion regarde ses lionceaux; puis il retomba dans sa morne rêverie, comme un homme désormais indifférent à sa destinée ultérieure.

X.

Mais il fut court l'intervalle laissé à leur pensées bonnes ou mauvaises; sur les flots voisins du promontoire se fit entendre le bruit des rames ennemies. — Hélas! pourquoi ce son les effraie-t-il? Tout ce qui les entoure semble li-

gué contre eux, tout, hormis la jeune fille de Toubonaï : à peine a-t-elle aperçu dans la baie les chaloupes armées qui s'avancent en hâte pour consommer la ruine de ce qui reste des révoltés, à un signe qu'elle leur fait les Sauvages qui l'entourent se rendent à leurs pirogues, et y embarquent leurs hôtes européens; dans l'une on place Christian et ses deux compagnons; mais Neuha et Torquil ne se sépareront plus. Elle le fait asseoir dans sa pirogue.—Fuyez! fuyez! Ils franchissent les brisants, sillonnent la baie avec la rapidité d'un trait, et, se dirigeant vers un groupe d'îlots où l'oiseau de mer suspend son nid, où le phoque établit son repaire, ils effleurent les cimes bleues des vagues; rapide est leur fuite, et rapide la marche de ceux qui les poursuivent sans relâche. Un moment ils sont gagnés de vitesse; l'instant d'après ils reprennent leur avantage, et laissent loin derrière eux les menaces de leurs ennemis; bientôt les deux canots se séparent et suivent deux directions différentes, pour rendre la poursuite plus difficile. — Fuyez! fuyez! A chaque coup de rame il y va de la vie, et plus que de la vie pour Neuha : l'amour est embarqué sur sa frêle nacelle, et son souffle la pousse vers une retraite protectrice,—et maintenant le refuge et l'ennemi ne sont plus qu'à deux pas;— encore, encore un moment! — Fuis, arche légère, fuis!

L'ILE.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Blanc comme une blanche voile sur une mer obscure, quand une moitié de l'horizon est sereine et l'autre nébuleuse, comme une voile qui voltige entre la vague sombre et le ciel, est le dernier rayon de l'espérance aux regards de l'homme placé dans un extrême péril. Son ancre est partie, mais nos yeux découvrent encore sa voile de neige à tra-

vers la plus rude tempête; bien que chaque vague qu'elle franchit l'éloigne de plus en plus de nous, du rivage le plus solitaire le cœur ne cesse de la suivre.

II.

A peu de distance de l'île de Toubonaï, un noir rocher s'élève au milieu des ondes; c'est un asile pour les oiseaux, un désert pour l'homme; là le phoque vient s'abriter contre le vent, s'endort pesamment dans sa noire caverne, ou se livre à ses lourds ébats aux rayons du soleil; l'écho n'apporte à la pirogue que le hasard amène près de ce lieu que le cri perçant de l'oiseau des mers, ce pêcheur ailé de la solitude qui élève sur le roc nu sa jeune couvée. Une étroite bande de sable doré forme une sorte de plage; c'est là que la jeune tortue, brisant son œuf, se traîne en rampant vers les flots paternels, nourrisson du jour, que la lumière fit éclore, et qu'un soleil créateur couve pour l'Océan; le reste n'est qu'un sombre précipice, un de ces lieux qui n'offrent que le désespoir au marin naufragé, qui lui font regretter le tillac qu'ont englouti les flots, et envier le destin de ceux qui ont péri. Tel était le lugubre asile que Neuha avait choisi pour y soustraire son amant à la poursuite de ses ennemis; mais tous les secrets de ce lieu n'étaient pas révélés, elle y connaissait un trésor caché à tous les yeux.

III.

Près de cet endroit, avant que les canots se séparassent, les rameurs de l'esquif dépositaire du destin de Torquil passèrent, par l'ordre de Neuha, dans celui où était Christian, afin d'en accélérer la vitesse. Christian voulut s'y opposer; mais avec un sourire calme, la jeune fille, montrant du doigt l'île rocheuse, lui dit : « Fuyez et soyez heureux ! » ajoutant qu'elle se chargeait de ce qui concernait le salut de Torquil. Ils partirent avec cet accroissement de force; la pirogue s'élança, rapide comme une étoile qui file, laissant loin derrière elle ceux qui la poursuivaient. Ceux-ci se dirigèrent alors en droite ligne vers le rocher auprès duquel était l'esquif de Neuha et de Torquil. Les deux amants re-

doublèrent d'efforts; le bras de Neuha, bien que délicat, était adroit et robuste, accoutumé à lutter contre la mer, et le cédait à peine à la vigueur plus mâle de Torquil. Bientôt il n'y eut plus que la longueur d'une pirogue entre eux et ce roc escarpé, inexorable, n'ayant à sa base qu'une mer sans fond; à une distance de cent pirogues était l'ennemi. Après leur fragile canot, quel allait être en ce moment leur refuge? c'est ce que demanda Torquil avec un coup d'œil de demi-reproche qui semblait dire : — « Neuha m'a-t-elle amené ici pour m'y sacrifier? Ce roc est-il un lieu de salut? N'est-ce pas plutôt un tombeau, et cet énorme rocher un monument funèbre élevé au sein des mers?

IV.

Ils se reposèrent sur leurs rames; Neuha se leva, et, montrant l'ennemi qui approchait, elle s'écria : « Torquil, suis-moi et suis-moi sans crainte! » Elle dit, et soudain plongea dans les profondeurs de l'Océan. Il n'y avait pas de temps à perdre, ses ennemis étaient près de lui. Il voyait déjà leurs chaînes, entendait leurs voix menaçantes; ils faisaient force de rames, et en s'approchant, ils le sommaient de se rendre, l'appelant par le nom qu'il avait renié. Il plongea à son tour. Il était habile nageur, et c'est de là qu'allait maintenant dépendre son salut. Mais où et comment? Il plongea et ne reparut plus; l'équipage de la chaloupe regarda plein d'étonnement la mer et le rocher. Il n'y avait pas possibilité de débarquer sur ce précipice rude, escarpé et glissant comme une montagne de glace. Ils attendirent pendant quelque temps pour voir s'il reviendrait sur l'eau; mais rien ne remonta à la surface des flots, qui continuèrent comme auparavant leurs paisibles ondulations; ils avaient disparu dans l'abîme sans laisser d'eux aucune trace; un léger bouillonnement avait seul suivi leur immersion, une faible écume blanche avait surgi un instant sur ce qui semblait leur dernière demeure, sorte de blanc sépulcre élevé sur ce couple qui n'avait point laissé après lui de marbre funéraire; la pirogue vide qu'on voyait sur les flots

se balancer tranquille (comme l'affliction d'un héritier), voilà tout ce qui rappelait la présence de Torquil et de sa fiancée; et sans ce vestige unique, on eût pu croire que le tout n'était que la vision évanouie du rêve d'un matelot. Ils s'arrêtèrent et cherchèrent inutilement, puis ils s'éloignèrent; la superstition elle-même leur défendit de rester plus longtemps. Les uns dirent que Torquil n'avait pas plongé dans les flots, mais qu'il s'était évanoui comme la flamme sépulcrale qui luit sur les tombeaux; d'autres, qu'il y avait dans sa personne quelque chose de surnaturel, et que sa taille était plus haute que celle d'un mortel; et tous s'accordèrent à déclarer que son visage et ses yeux portaient la sombre empreinte de l'éternité. Cependant, tout en s'éloignant du rocher, ils s'arrêtaient un moment auprès de chaque touffe de plantes marines qu'ils rencontraient, s'attendant à voir paraître quelque vestige de leur proie; mais non, il s'était évaporé sous leurs yeux comme l'écume des flots.

V.

Et où était-il, le pèlerin de l'abîme, parti à la suite de sa néréide? Avaient-ils pour toujours cessé de verser des pleurs, ou, reçus dans des grottes de corail, obtenu la vie de la pitié des vagues? Habitaient-ils avec les mystérieux souverains de l'Océan, faisant résonner avec les tritons la conque fantastique? Neuha était-elle au milieu des sirènes, relevant les tresses de sa chevelure, ou les abandonnant aux vents et les laissant flotter sur les ondes? ou bien avaient-ils péri, et dormaient-ils en silence dans le gouffre où ils s'étaient courageusement précipités?

VI.

La jeune Neuha avait plongé dans l'abîme, et Torquil l'avait suivie : elle nageait dans sa mer natale comme si c'eût été son élément, tant il y avait de grâce et d'aisance dans le mouvement rapide dont elle fendait l'onde; on voyait au sein des flots briller, comme un acier amphibie, ses pieds agiles, qui laissaient derrière eux un long sillon de lumière. Presque aussi exercé qu'elle à sonder les pro-

fondeurs où les pêcheurs vont chercher les perles, Torquil: l'enfant des mers septentrionales, la suivit avec joie et sans peine dans sa route liquide. Neuha, lui montrant le chemin, commença par plonger plus avant; puis, remontant à la surface des flots, — elle étendit les bras, essuya l'eau dont ruisselait sa chevelure, et fit entendre un rire dont le son fut répété par l'écho des rochers. Ils étaient arrivés au sein d'une cavité terrestre où ni arbres, ni champs, ni firmament, ne s'offraient au regard. Autour d'eux s'étendait une caverne spacieuse dont l'unique entrée était sous les flots, portique inaperçu du soleil, si ce n'est à travers le voile verdâtre des vagues, par l'un de ces beaux jours transparents où il y a fête sur l'Océan et où le peuple des poissons se divertit. La jeune fille, avec sa chevelure, essuya les yeux de Torquil et battit des mains de joie en voyant sa surprise; puis elle le conduisit à un endroit où le roc paraissait faire saillie et former comme une grotte de tritons; car tout était ténèbres au premier moment, jusqu'à ce qu'un faible jour pénétrât par les fentes supérieures. Comme dans la nef à demi éclairée d'une vieille cathédrale les monuments poudreux se refusent à la lumière, ainsi dans leur asile sous-marin la caverne empruntait à son aspect même la moitié de ses ténèbres.

VII.

La jeune Sauvage tira de son sein une torche de pin étroitement enveloppée de *gnatou*, le tout recouvert d'une feuille de plantain, afin de mettre à l'abri de l'humidité pénétrante l'étincelle recélée dans ce bois; ce manteau l'avait maintenue sèche; ensuite, dans un pli de la même feuille de plantain, elle prit un caillou, quelques brins de bois desséché; à l'aide du couteau de Torquil, elle fit jaillir une étincelle, alluma sa torche et éclaira la grotte. Elle était haute et vaste, et présentait une voûte gothique de formation naturelle; l'architecte de la nature en avait élevé les arceaux; un tremblement de terre avait sans doute érigé l'architrave; l'arc-boutant avait peut-être été détaché du flanc de quel-

que montagne à l'époque où les pôles avaient fléchi et où l'onde était tout l'univers; peut-être aussi le feu absorbant de la terre l'avait-il solidifié quand le globe fumait encore sur son bûcher funèbre; les cintres sculptés, les bas-côtés, la nef, s'y trouvaient exécutés par la nuit dans cette caverne, son ouvrage. En prêtant un peu à l'illusion, on eût pu voir grimacer en l'air ces figures fantastiques, et l'œil eût pu se reposer sur une mitre ou sur le crucifix d'une chapelle. C'est ainsi qu'avec les stalactites la nature, en se jouant, s'était bâti une église sous-marine.

VIII.

Et Neuha prit son Torquil par la main, et agitant sous la voûte sa torche allumée, elle lui fit visiter chaque coin de leur nouvelle demeure, et lui en montra tous les secrets détours. Elle ne se borna pas là, car d'avance elle avait tout préparé pour adoucir le sort de son amant, ce sort partagé par elle : la natte pour se reposer, le *gnatou* pour se vêtir, et l'huile de sandal pour se défendre de l'humidité; pour nourriture la noix de coco, l'igname, le fruit de l'arbre à pain; pour table, une large feuille de plantain ou une écaille de tortue dont la chair fournissait le festin; la gourde pleine d'une eau récemment puisée au ruisseau limpide, la banane mûre cueillie sur la colline; une provision de branches de pin pour maintenir une lumière perpétuelle, et elle-même, belle comme la nuit, répandant sur le tout le charme de sa présence, et éclairant de sa sérénité leur monde souterrain. Depuis que le navire de l'étranger avait approché leur île, elle avait prévu que la force ou la fuite pourrait être impuissante, et elle avait, dans cette caverne de rocher, préparé à Torquil un refuge contre la vengeance de ses compatriotes. Chaque matin la brise avait poussé vers ce lieu sa pirogue agile chargée de tous les fruits les plus beaux; chaque soir l'avait vue transporter au même endroit tout ce qui pouvait égayer ou embellir leur boudoir de cristal, et maintenant elle étala devant lui tous ses petits approvisionnements, la plus heureuse des filles de ces îles d'amour.

IX.

Voyant qu'il la regardait avec une surprise reconnaissante, elle pressa sur son cœur passionné cet amant sauvé par elle; et tout en lui prodiguant ces douces caresses, elle lui raconta une vieille histoire d'amour, — car l'amour est vieux, vieux comme l'éternité, bien qu'il rajeunisse avec chaque être nouveau-né ou à naître; elle lui dit qu'un jeune chef, il y avait de cela mille lunes, s'amusant un jour à plonger pour pêcher des tortues, était arrivé, à la poursuite de sa proie, dans cette même caverne où ils se trouvaient en ce moment; comment, plus tard, au milieu d'une guerre sanglante, il y abrita une jeune captive, une ennemie adorée, fille d'un père ennemi de sa tribu, et dont on n'avait sauvé la vie que pour la condamner à l'esclavage; comment, quand la tempête de la guerre fut calmée, il conduisit sa nation insulaire à l'endroit où les flots couvrent de leur ombre verdâtre l'entrée de la caverne, puis plongea,—selon toute apparence, pour ne plus revenir; comment ses compagnons étonnés, immobiles dans leurs pirogues, le crurent insensé, ou devenu la proie du bleu requin; comment, pleins de tristesse, ils firent en ramant le tour du rocher environné par les ondes, puis s'arrêtèrent et se reposèrent sur leurs rames, lorsque tout à coup ils virent s'élever du sein des vagues une déesse, — telle du moins elle leur parut dans leur crainte respectueuse, et à ses côtés leur compagnon glorieux et fier de la néréide, sa fiancée; comment, quand ce mystère eut été expliqué, le jeune couple fut ramené en triomphe au rivage, au bruit des conques et des acclamations joyeuses; comment ils vécurent en joie et moururent en paix Et pourquoi n'en serait-il pas de même de Torquil et de sa fiancée? Je n'entreprendrai pas de dire les ravissantes caresses qui, dans cette sauvage retraite, suivirent ce récit; pour eux, dans cette caverne, tout était amour, bien qu'ils fussent ensevelis dans une tombe plus profonde que celle où Abeilard, après vingt ans de mort, ouvrit les bras pour recevoir le corps d'Héloïse descendu dans leur

caveau nuptial, et pressa sur son cœur ranimé les restes adorés de son amante[22]. Au dehors, les vagues murmuraient autour de leur couche : ils ne faisaient pas plus attention à leur mugissement que s'ils eussent été privés de vie ; au dedans, leurs cœurs étaient toute leur harmonie, formée des murmures entrecoupés de l'amour, et de ses soupirs plus entrecoupés encore.

X.

Et ces hommes, causes et victimes avec eux de la calamité qui les exilait dans les profondeurs de ce rocher, où étaient-ils? Ils fuyaient sur les flots pour sauver leurs jours ; ils demandaient au ciel le refuge que leur déniaient les hommes. Ils avaient vogué dans une autre direction, — mais où? La vague qui les portait portait aussi leurs ennemis, qui, désappointés dans leur première chasse, se remirent avec une nouvelle ardeur à la poursuite de Christian. La colère ajoutant à leur impatience, ils redoublèrent d'efforts, comme des vautours à qui une première proie a échappé. Les fugitifs se virent bientôt gagnés de vitesse, et il ne leur resta plus qu'à chercher leur salut sur quelque roc inaccessible ou dans quelque anse écartée ; ils se dirigèrent vers le premier rocher qu'ils virent pour y donner à la terre un dernier regard, commes victimes, ou mourir les armes à la main ; ils renvoyèrent les insulaires et leur canot ; ceux-ci offraient de combattre pour eux jusqu'à la fin malgré l'infériorité de leur nombre ; mais Christian exigea qu ils regagnassent leur île, et ne se sacrifiassent pas sans utilité ; car que pouvaient la lance et l'arc du Sauvage contre les armes qui allaient être employées en cette occasion?

XI.

Ils débarquèrent sur un espace étroit et sauvage, qui ne portait guère que l'empreinte des pas de la nature, préparèrent leurs armes ; et avec ce regard sombre, farouche et déterminé de l'homme réduit à sa dernière extrémité, alors qu'il a dit adieu à l'espérance, qu'il ne lui reste même plus

celle de la gloire pour fortifier son courage contre la perspective de la mort ou de la captivité, — ils attendirent l'ennemi, ces trois combattants, comme autrefois les trois cents qui rougirent les Thermopyles d'un sang sacré. Mais, hélas! quelle différence entre les uns et les autres! c'est la cause qui fait tout, qui dégrade ou sanctifie le courage dans sa chute. Au-dessus de leur tête nulle gloire éternelle, intense, ne brillait à travers les nuages de la mort et ne les appelait à elle; point de patrie reconnaissante qui, leur souriant à travers ses pleurs, entonnât un hymne de louanges que dix siècles continueront; les yeux d'une nation ne se fixeront pas sur leurs tombes; nul héros ne leur enviera leur monument. Avec quelque bravoure que leur sang fût versé, leur vie était infâme, et leur crime formerait leur épitaphe. Et tout cela, ils le savaient et le sentaient, celui-là du moins, chef de la bande qui lui devait sa ruine; né peut-être pour de meilleurs destins, il avait joué sa vie sur des chances qui allaient se décider; maintenant les dés allaient être jetés, et toutes les probabilités étaient en faveur de sa chute; et quelle chute! Néanmoins il faisait face au danger, impassible comme le fragment de rocher où il s'était posté, et sur lequel il appuyait le canon de son fusil mis en joue, sombre comme un nuage noir devant le soleil.

XII.

La chaloupe s'approcha; ceux qui la montaient étaient bien armés, décidés à faire tout ce que le devoir exigerait d'eux, et insouciants du péril comme l'est des feuilles qu'il abat le vent, qui poursuit sa course sans regarder en arrière. Et pourtant ils eussent préféré pour ennemis des étrangers à des compatriotes, et sentaient que ces malheureux, victimes de leur obstination, avaient été Anglais, bien qu'ils eussent cessé de l'être. Ils leur crièrent de se rendre;—pas de réponse! leurs armes furent mises en joue et brillèrent aux rayons du soleil. Nouvelle sommation, — pas de réponse! Pour la troisième fois ils leur offrirent la vie d'une voix plus haute que la première. L'écho seul des

rochers répéta les sons mourants de leur dernière parole. Alors la lumière des mousquets brilla; leurs canons dardèrent des flammes, et la fumée s'éleva entre eux et leurs ennemis, pendant que les balles vinrent frapper, mais en vain, le rocher sonore, et retombèrent aplaties. Alors se fit entendre la seule réponse que dussent donner ceux qui avaient perdu toute espérance sur la terre et dans le ciel. Après cette première décharge, les assaillants s'approchaient, quand la voix de Christian cria : « A présent, feu! » Et avant que l'écho eût répété ses paroles, deux hommes tombèrent; les autres escaladèrent le flanc âpre du rocher, et, furieux de la démence de leurs adversaires, ne s'occupèrent plus qu'à les joindre pour les combattre corps à corps. Mais le roc était escarpé; nul sentier n'y était pratiqué; chaque pas offrait un bastion à leur colère, tandis que, postés sur les sommets les plus inaccessibles que l'œil exercé de Christian avait parfaitement reconnus, tous trois continuèrent une défense désespérée dans des lieux dont l'aigle eût pu faire choix pour y placer son aire. Chacun de leurs coups portait, et les assaillants tombaient, brisés sur les récifs comme des coquillages; mais ceux qui survivaient étaient nombreux encore; ils continuèrent à monter, se dispersèrent çà et là, et finirent par cerner et dominer complétement les trois assiégés, qui, trop loin encore pour être pris, assez près pour être tués, virent leur destin ne tenir plus qu'à un fil, comme des requins qui ont avalé l'appât des pêcheurs; néanmoins ils se défendirent jusqu'au dernier instant; pas un gémissement ne fit connaître à leurs ennemis qui des trois succombait; Christian mourut le dernier : blessé deux fois, quand on vit couler son sang, on lui demanda encore de se rendre; en ce qui concernait sa vie, il n'était plus temps; mais il n'était pas trop tard pour que la main d'un de ses semblables, fût-ce même celle d'un ennemi, lui fermât les yeux. Un de ses membres ayant été brisé, son corps avait fléchi, et il gisait étendu sur le rocher, comme un faucon privé de ses petits.

La voix qui lui parlait sembla le rânimer ou réveiller en lui une émotion qu'exprima un faible geste; il fit signe aux plus avancés de venir à lui; pendant que ceux-ci s'approchaient, il souleva son fusil; — il avait tiré sa dernière balle, il arracha sur sa poitrine le bouton supérieur de sa veste, le mit dans le canon en guise de balle, ajusta, fit feu, et sourit de voir son ennemi tomber; puis, comme un serpent, il traîna en rampant son corps blessé et débile à l'endroit où le roc dominait les flots avec un escarpement aussi horrible que son désespoir, jeta un regard en arrière, ferma le poing, frappa dans un dernier mouvement de rage la terre qu'il allait quitter, puis se précipita : le roc reçut sur sa base son corps brisé comme du verre, n'offrant plus qu'une masse de sang sans un lambeau dont pût se repaître l'oiseau des mers ou le ver; une touffe de cheveux blonds entremêlée d'herbes et de sang, voilà tout ce qui resta de ses crimes et de lui; quelques fragments de ses armes (jusqu'au dernier moment sa main les avait retenues avec force) brillaient encore à quelque distance, — dispersés çà et là et destinés à se rouiller sous la rosée et l'écume des vagues. Après cela il ne restait plus rien, sauf une vie mal employée, et une âme! — mais qui peut affirmer où elle est allée? C'est à nous à porter les morts, non à les juger; et ceux qui vouent les autres à l'enfer en prennent eux-mêmes la route; à moins qu'à ces farouches distributeurs des peines éternelles, Dieu ne pardonne leur mauvais cœur en faveur de l'état plus déplorable encore de leur cervelle.

XIII.

Le combat était terminé! tout avait disparu ou était pris; tout était ou fugitif, ou captif, ou mort. Enchaînés sur ce même tillac où naguère, équipage courageux, ils figuraient avec honneur, était le petit nombre de ceux qui avaient survécu au combat livré dans l'île; mais le dernier rocher n'avait laissé aux mains des vainqueurs aucune dépouille vivante. Ils gisaient glacés et baignés dans leur sang à l'endroit où ils avaient succombé. Les oiseaux de mer accourus

des flots voisins vinrent tournoyer au-dessus d'eux, agitant leurs ailes humides, et leur donnant pour hymne funèbre le concert discordant de leurs cris affamés. Mais plus bas, la vague, dans son éternelle indifférence, continua à onduler insouciante et tranquille; les dauphins continuèrent à se jouer à sa surface, l'oiseau volant à s'élancer vers le soleil. jusqu'à ce que, monté à une faible hauteur, son aile desséchée l'obligeât à redescendre pour s'humecter et reprendre un nouvel essor.

XIV.

L'aurore avait paru; Neuha, s'étant à la pointe du jour élevée légèrement au-dessus de l'eau pour voir les rayons du soleil naissant, et épier si personne ne s'approchait de la retraite amphibie où était caché son amant, aperçut à quelque distance une voile; ses plis ondulèrent, puis elle se gonfla, puis présenta au souffle de la brise sa large toile courbée en voûte. Le cœur de Neuha commença à battre de crainte, la respiration à lui manquer, dans le doute où elle était de la direction qu'allait prendre le navire. Mais non! il ne s'approcha pas; elle le vit s'éloigner de la baie, et son ombre décroître rapidement dans le lointain. Elle essuya ses yeux humides de l'écume des flots, et regarda de nouveau comme pour chercher un arc-en-ciel à l'horizon. Elle aperçut le navire déjà bien loin; il diminua, ne parut bientôt que comme un point noir, — puis disparut. Tout était océan, tout était joie! Elle plongea, et alla dans la grotte appeler son amant, lui dit tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle espérait, et tout ce que l'amour heureux voyait dans le passé et l'avenir; elle reprit sa route humide; Torquil suivit avec joie sur la vaste mer sa bondissante néréïde; ils firent à la nage le tour du rocher, pour remonter dans leur pirogue. La veille, lorsque les étrangers les avaient poursuivis, Neuha avait laissé son esquif flottant sans rames à la merci des flots; mais après leur départ, elle avait été le reprendre, l'avait ramené et caché dans une embrasure du rocher, où maintenant ils le trouvèrent, et jamais ne vo-

gua sur l'Océan plus d'amour et de joie que n'en porta en ce moment cette fragile nacelle.

XV.

Ils revirent leur rivage bien-aimé, que ne souillait plus rien d'ennemi; sur les flots, plus de navire menaçant, de prison flottante : — tout était espérance et joie du foyer! D'innombrables pirogues couvrirent la baie et ramenèrent les deux amants au son des conques marines; les chefs vinrent les recevoir, la population accourut, et salua Torquil comme un fils retrouvé; les femmes entourèrent Neuha, l'embrassèrent et lui demandèrent jusqu'où on les avait poursuivis, comment ils avaient échappé. Elle leur raconta tout; une acclamation unanime frappa les airs, et depuis ce temps une nouvelle tradition donna au sanctuaire qui les avait abrités le nom de « caverne de Neuha ». Cent feux allumés sur les hauteurs illuminèrent les ténèbres de la nuit, et éclairèrent la fête générale en l'honneur de leur hôte rendu à la paix et au plaisir si chèrement achetés; et cette nuit fut suivie d'heureux jours, tels qu'un monde enfant peut seul en offrir encore.

NOTES.

[1] *L'Ile* a été écrite à Gênes au commencement de l'année 1823, et publiée dans le mois de juin.

[2] Quelques heures avant la révolte, ma position était on ne peut meilleure; j'avais un vaisseau dans l'ordre le plus parfait, abondamment fourni de tout ce qui pouvait être nécessaire en munitions et en provisions; le but de mon voyage était atteint et les deux tiers de ma mission étaient déjà remplis, et ce qui restait à faire s'annonçait sous les plus heureux auspices. BLIGH.

[3] Les femmes d'Otaïti sont belles, douces, agréables dans leurs manières et leur conversation, douées d'une grande sensibilité et suffisamment coquettes pour se faire admirer et aimer. Les chefs étaient tellement bien disposés à notre égard qu'ils voulaient nous forcer à rester parmi eux et nous promettaient de grands biens. Doit-on s'étonner qu'une bande de matelots sans aucune famille se soit fixée là où se présentait une si belle occasion, au milieu de l'abondance, dans une

des plus belles îles du monde, où il n'est nul besoin de travailler, et où les douceurs de la paresse sont au delà de toute idée? BLIGH.

4 Un peu avant le lever du soleil, lorsque j'étais endormi, M. Christian, le maître d'armes, le lieutenant des canonniers, et Thomas Burkitt, matelot, entrèrent dans ma cabine, se saisirent de moi et me lièrent les mains derrière le dos avec une corde, me menaçant de me tuer à l'instant si je parlais ou si je faisais le moindre bruit. Néanmoins je criai au secours aussi fort que je le pus; mais ce fut inutilement. Les officiers, qui n'étaient pas complices de la révolte, étaient gardés par des sentinelles placées à leur porte; à la mienne se tenaient trois hommes, outre les quatre du dedans; tous, excepté Christian, avaient des mousquets et des baïonnettes; lui n'avait qu'un coutelas. Je fus tiré hors de mon lit, et amené sur le pont, en chemise. Lorsque je demandai les motifs d'une telle violence, on me répondit de me taire. On ordonna au bosseman de mettre la chaloupe à la mer, en le menaçant, s'il ne se dépêchait pas, de prendre soin de lui. La chaloupe fut lancée, et MM. Heyward et Hallet, tous deux aspirants, et M. Samuel, le ministre, reçurent l'ordre de descendre dedans. Je demandai le motif d'un pareil ordre, et je cherchais à persuader à ceux qui m'entouraient de ne pas persister dans de pareils actes de violence; mais mes représentations étaient sans effet, et je n'obtenais d'autres réponses que : « Tenez votre langue, ou vous êtes mort à l'instant. » BLIGH.

5 On permit au bosseman et aux matelots qui devaient partir dans la chaloupe d'emporter du fil, des canevas, des lignes, des cordages, vingt-huit barriques d'eau; on donna à M. Samuel cent cinquante livres de pain, une petite quantité de rhum et de vin, et aussi un cercle et un compas. BLIGH.

6 Les mutins ayant ainsi forcé leurs compagnons à partir dans la chaloupe, Christian ordonna qu'on servît une ration d'eau-de-vie à tous les gens de sa troupe. BLIGH.

7 Il paraît que ce fut le docteur Johnson qui donna cette réputation au cognac. « On lui conseilla, » dit Bosswell, « de prendre un verre de clairet. Il branla la tête et dit : « Le bordeaux est la liqueur des enfants, le porter celle des hommes; mais celui qui veut devenir un héros doit boire de l'eau-de-vie. » BOSSWELL, éd. Croker, t. IV, p. 252.

8 Mab ou Titania, l'épouse d'Obéron. *N. du Tr.*

9 Isaac Martin avait le désir de me secourir, et au moment où il approcha la gourde de mes lèvres entièrement desséchées, nous exprimâmes nos sentiments mutuels par des regards; mais on s'en aperçut, et il fut éloigné. Il descendit alors dans la chaloupe, mais il fut forcé de revenir. BLIGH.

10 Christian dit alors : « Venez, capitaine Bligh; vos officiers et vos hommes sont maintenant dans la chaloupe, et vous devez aller avec eux; si vous cherchez à faire la moindre résistance, vous serez à l'in-

stant mis à mort et sans plus de cérémonie. » Je fus descendu dans la chaloupe par une bande de scélérats armés. On nous attacha à la poupe du vaisseau avec une corde ; on nous jeta quelques pièces de porc et quatre coutelas. Après être restés quelque temps le jouet de ces misérables et le but de leurs plaisanteries, nous fûmes poussés en pleine mer. Dix-huit personnes étaient avec moi dans la chaloupe ; lorsque nous fûmes éloignés, nous entendîmes les mutins pousser à plusieurs reprises « Huzza pour Otaïti ! » Christian, leur chef, était d'une famille respectable du nord de l'Angleterre ; lorsqu'il me poussait hors du vaisseau, je lui demandai si c'était là une manière de me prouver sa reconnaissance pour les témoignages d'amitié qu'il avait reçus de moi. Cette question le troubla, et il répondit avec beaucoup d'émotion : « Capitaine Bligh, c'est une fatalité; je suis dans l'enfer ! » BLIGH.

11 Le célèbre arbre à pain, que le capitaine Bligh avait entrepris de transplanter.

12 Le vaisseau sur lequel Jason s'embarqua pour conquérir la toison d'or.

13 Les trois premières sections sont tirées d'une chanson des insulaires de Tonga. Mariner en a donné une traduction en prose. Toubonaï ne fait point cependant partie de ce groupe d'îles ; mais ce fut une de celles où Christian et ses camarades cherchèrent un refuge. J'ai changé et ajouté, tout en conservant autant que possible l'original.

14 « Georges Stewart était, » dit Bligh, « un jeune homme d'une bonne famille des Orkneys. Nous avions été si bien reçus par sa famille au retour de mon voyage, en 1780, que, sur cette seule garantie, je fus enchanté de le prendre avec moi ; outre cette recommandation, il était matelot et avait un excellent caractère. »

15 Le vaisseau du désert. Tel est le nom pittoresque que les Orientaux donnent au chameau ou au dromadaire, et qu'ils méritent, le premier par sa patience, le second par sa docilité.

16 Lucullus, dont la frugalité ne manquait pas de charme, avait des navets rôtis dans la ferme Sabine. POPE.

17 Le consul Néron, qui fit cette marche admirable au moyen de laquelle il trompa Annibal et défit Asdrubal. C'est un fait d'armes presque inouï dans les annales militaires. La première nouvelle qu'Annibal eut de son retour fut la tête d'Asdrubal qui vint tomber à ses pieds. A cette vue, le Carthaginois s'écria avec un soupir, — que « désormais Rome était la maîtresse du monde. » Ainsi c'est à cette victoire que Rome dut son élévation ; mais l'infamie qui s'attache à ce nom a éclipsé la gloire de celui qui le porta le premier. Quand on prononce le nom de Néron, qui est-ce qui pense au consul ? Ainsi vont les choses de ce monde.

18 Quartier de Londres habité en grande partie par les familles des matelots. *N. du Tr.*

19 L'une des principales rues de Londres.

20 La joviale mais grossière cérémonie du baptême du passage de la ligne, a été si souvent décrite qu'il suffit de la rappeler.

21 Ses culottes. C'est qu'en effet on évite, en anglais, ce mot et beaucoup d'autres réputés peu décents. *N. du Tr.*

22 La tradition rapporte que, lorsque le corps d'Héloïse fut descendu dans le tombeau d'Abeilard, qui avait été enterré vingt ans auparavant, ce dernier ouvrit ses bras pour le recevoir.

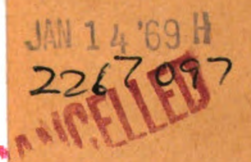
FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

FIN.




JAN 14 '69 H
2267097
CANCELLED

